LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

SEIZIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1909

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1909

DÉPUTÉ D'ARRONDISSEMENT

« Alors on avait le scrutin d'arrondissement, le petit champ clos, la vigne du Seigneur, qu'on allait cultiver, biner... »

GAMBETTA

La Chambre des Députés, élue au suffrage universel, mandataire de la volonté populaire, est la plus haute expression de la souveraineté nationale. A ce titre, elle a droit au respect de tous les citoyens; le premier magistrat du pays, lui-même, lui doit déférence. Au jour de l'an le maréchal de Mac-Mahon se faisait un devoir d'aller chez le président de la Chambre avant que celui-ci l'honorât de sa visite protocolaire : le président de la République, par cette démarche, rendait un hommage public aux représentants de la nation.

Tel est le principe selon la Constitution de 1875. En fait, pour les esprits et pour les cœurs, n'est-ce pas là une pure fiction et même une dérision?

La France, dans son immense majorité, est républicaine. Cependant, si l'on observe l'esprit public, il ne fait aucun doute qu'elle est loin de considérer la Chambre des Députés comme l'interprète véridique de ses pensées, de ses aspirations. Les députés sont, aux termes de la loi, les élus du suffrage universel; or, moralement, ils prétendraient à tort en déduire qu'ils sont les représentants de la nation. L'opinion leur conteste cette qualité. Elle la leur dénie moins par goût de dénigrement frondeur que par passion de la clarté.

200794

Si elle n'accorde pas aux députés la large, la haute considération à laquelle leurs fonctions devraient les élever, c'est parce qu'elle croit se rendre compte qu'ils sont le produit non du suffrage universel, mais l'une de ses contrefaçons, le produit d'un suffrage maquillé, forcé, limité, qui n'a d'universel que le nom, — d'un suffrage morcelé, en réalité restreint, qui, au lieu d'envoyer au Palais-Bourbon les représentants de la nation, y délègue les petits, les tout petits syndics des coteries locales.

Un sentiment de cette sorte est dangereux pour une République : il met en suspicion ce qui est l'essence du régime parlementaire : la représentation directe du pays ; il autorise à se demander si notre système électoral répond au principe de la Constitution, ou si, en contradiction avec le principe républicain, il ne favorise pas l'introduction dans la démocratie de coutumes monarchiques. Le moyen le plus simple d'élucider une question aussi importante est d'examiner ce qu'est en réalité un député d'arrondissement.

*
* *

Tout Français âgé de vingt-cinq ans peut être élu député. La loi impose une condition unique : la possession des droits civiques. Encore leur perte n'est-elle point un obstacle absolu. Parfois le corps électoral choisit des hommes qu'il sait parfaitement être inéligibles : pour citer deux noms historiques, Blanqui et le général Boulanger. La Chambre des Députés, interprète souveraine de la loi, se prononce alors par la procédure de validation ou d'invalidation.

Par suite de cette règle primordiale, et il ne peut en être une autre à la base d'une démocratie égalitaire, la poursuite d'un mandat législatif est permise à n'importe qui. Situation sociale, caractère, talent, capacités, vertus, ces considérations sont accessoires. N'importe quel citoyen, du plus riche au plus pauvre, du plus illustre au plus obscur, du plus savant au plus ignorant, du plus respectable au plus méprisable, a le droit, si la fantaisie lui en vient, de faire acte de candidat. C'est à lui, une fois mêlé aux brigueurs, à se faire agréer par

le suffrage universel, c'est-à-dire par la portion du suffrage universel renfermée dans la circonscription où il se présente, le système électoral en vigueur étant celui du scrutin uninominal — plus communément appelé le scrutin d'arrondissement.

L'arrondissement, la circonscription électorale, est une agglomération formée beaucoup moins d'après les configurations géographiques que d'après les convenances administratives et politiques. La valeur numérique des circonscriptions varie selon la densité des populations. Telle contient vingt-cinq mille électeurs, telle autre quinze mille; d'autres tombent au-dessous de dix mille. Forcément, dans toutes les circonscriptions, l'arène électorale se trouve plus ou moins restreinte. D'où il résulte que les candidatures, pour se produire avec quelques chances de succès, doivent s'empreindre le plus souvent d'un particularisme local.

Comment naît une candidature, comment on devient candidat, ce n'est plus un mystère; cela dépend en général des régions, des hommes, et — plus souvent qu'on ne pense — du hasard. A vrai dire, les origines des politiciens diffèrent avec l'état d'esprit des arrondissements. Telles circonscriptions agricoles veulent, comme autrefois telles villes manufacturières, des candidats représentant une famille, un nom, une fortune, une raison sociale, une façade. Tels centres ouvriers s'engouent plus volontiers de candidats qui leur semblent éloquents et capables de grandir — pour les servir. Là, on accueillera en ennemi un politicien qui ne serait pas enfant du pays, — un « étranger »; ici, un inconnu, s'il vient de Paris et s'il a du bagout, enlèvera la position au pied levé. Quelques sièges législatifs demeurent encore de véritables fiefs électoraux aux mains de familles ou de clans dont le patronage est décisif. Le nombre en diminue, ou bien leur genre se transforme, à mesure que les ambitions et les appétits s'étendent dans le pays. Il faut bien le reconnaître : le corps électoral se préoccupe beaucoup moins qu'autrefois de ce que nos pères appelaient, peut-être avec un peu trop d'emphase, la « considération »; il se soucie davantage de « l'influence ». Ce changement est-il la conséquence ou la cause même des manœuvres employées pour séduire les suffrages par la plupart des candidats à la députation?

D'où vient un candidat? Cela, de nos jours, n'intéresse plus. Pourquoi l'on devient candidat? Cette autre question a plus d'importance, car, pour les destinées du pays, le but que se propose chaque candidat prime son origine, et, l'indiquer, c'est avoir une première idée de ce qu'on peut obtenir des députés d'arrondissement.

A la veille d'une commotion, au milieu d'une crise, alors même qu'il y a quelque danger individuel à se ranger franchement sous un drapeau dont on ne sait s'il mènera à la victoire ou à la défaite, la cause nationale domine la majorité des citoyens. Le triomphe espéré d'une opinion refoule, dans l'ardeur de la mêlée, les calculs personnels. Je ne soutiendrais pas que ceux-ci soient tout à fait écartés par les hommes qui donnent l'assaut. Il n'en est pas moins indéniable qu'alors les partis en bataille se croient, se disent exclusivement les champions désintéressés d'une idée. Relisons les manifestes, les appels lancés à travers le pays au vent des révolutions. Si la patrie se laissa si souvent électriser par tant d'éloquence qui lui battait la charge, n'est-ce point qu'elle était grisée par les généreux principes, par les illusions? En ces heures purifiantes, — et, dans cet oubli momentané des instincts grossiers, l'âme populaire se révèle sincère, naïve, — les citoyens actifs mués en candidats n'obtiennent le succès qu'en paraissant résolument détachés de toute ambition personnelle : l'égoïsme privé se dilue dans l'enthousiasme public. Mais le désintéressement des individus s'essouffle aussi vite que la poésie des peuples. Les révolutions closes, les crises dénouées, l'ordre rétabli, la propriété rassurée, adieu l'idéal! le règne des Lamartine est fini, le règne des Morny commence. Empire ou République, lorsque les peuples se laissent flatter, lorsqu'on s'oublie dans les combinaisons terre à terre, dans les compromissions, c'est l'heure des hommes habiles qui connaissent le pouvoir des intérêts matériels sur les foules.

Dès lors, ce n'est plus le bien public qui dirige les candidats vers les fonctions électives. Il continue, certes, d'animer une minorité d'hommes sincèrement dévoués à leurs idées, à leur pays, à leurs concitoyens, — une minorité, car la généralité des gens qui frappent aux portes du Parlement obéit désormais à des calculs plus pratiques. Ils pensent à eux-mêmes, à leur

situation, aux multiples avantages accessibles à quiconque détient une parcelle du pouvoir. La vanité pousse les uns, l'intérêt guide la plupart. Un mandat de député, voilà, pour qui sait l'utiliser, l'ouverture d'un crédit varié. Avocat sans dossiers, médecin sans clients, journaliste sans valeur, fonctionnaire sans avenir, entrepreneur sans banquier, commerçant sans solvabilité, oisif sans vocation, tous les malchanceux, tous les ratés considèrent l'obtention d'une médaille de député comme la conquête d'une toison d'or. Beaucoup escomptent des gains imprécis, mystérieux. Beaucoup également estiment l'indemnité parlementaire toute seule à l'égal d'un Pactole. Hier, alors que l'indemnité était seulement de neuf mille francs par an, les candidats de cette dernière catégorie se faisaient déjà nombreux; aujourd'hui qu'elle monte à quinze mille francs, ils vont se multiplier, se bousculer, — formidable armée de dévorants plus férocement affamés qu'une troupe de rats alléchés par l'odeur d'un fromage. De pareils candidats lâchés en liberté dans nos pauvres petites circonscriptions, à quels artifices ne pas s'attendre, le problème se réduisant tout bonnement à plaire aux électeurs?

Tâter, préparer le terrain est le premier travail du candidat. Il lui faut étudier les besoins apparents de l'arrondissement, ses tendances, ses préjugés, ses faiblesses, peser les influences locales dont le concours importe au succès, rechercher à quel genre de promesses, de flatteries la majorité se montrerait plus spécialement sensible, puis s'insinuer, se créer des partisans, gagner l'appui d'un journal régional ou créer une feuille à soi, s'assurer, selon le tempérament des populations, le patronage, la neutralité ou même l'apparente hostilité avouée de l'administration, enfin se comporter, s'imposer de telle sorte que le jour où l'on fait publiquement acte de candidat ce soit chose naturelle et attendue. Il faut toute une habile, une prudente stratégie dont la campagne électorale proprement dite, quand la période officielle est déclarée, n'est que le couronnement. Quant à l'opinion, au programme affiché, le goût du jour en décide, et la couleur traditionnelle de l'arrondissement : le pavillon déployé, qu'il ait des nuances effacées ou des tons tranchés, n'est là que pour couvrir la marchandise. Mais il est très rare que le siège soit convoité par un seul

candidat : pour un mandat de député, les concurrents sont généralement nombreux. Leur lutte prend un caractère aigu de personnalité, d'égoïsme, qui met à jour la vraie signification du scrutin uninominal. Car le triomphe n'est point au prix du prestige et du talent, mais au poids des passions et des appétits surexcités.

J'ignore s'il serait possible de dresser une liste complète des expédients électoraux en usage avec les mœurs du « petit scrutin », comme le qualifiait ironiquement Gambetta. L'ingéniosité des candidats est tellement diverse! Au moins est-il permis de les ramener à quatre catégories distinctes : la surenchère des programmes, la discussion des personnes, la pression locale, la corruption directe ou déguisée. C'est avec de telles armes que se livre la bataille entre les concurrents, les uns et les autres poussés par une émulation grandissante, s'affolant dans leurs polémiques jusqu'à en venir, à coups d'injures et de calomnies, aux diffamations les plus outrageantes.

Si, avec les professions de foi rédigées depuis vingt-cinq à trente ans, on avait sous les yeux le texte des discours tenus dans les réunions publiques à la veille des élections, on constaterait que les députés, qui se sont succédés au Palais-Bourbon, se sont conduits presque tous, des plus roses aux plus rouges, en démagogues. Des hommes parfaitement honnêtes, qui, s'ils fussent restés simples spectateurs des luttes électorales, eussent bondi d'indignation en entendant leurs propres harangues dans une autre bouche, se disputaient à qui allumerait le mieux les convoitises populaires. La concurrence des candidats dans un champ clos ne peut s'expliquer que par des divergences d'opinions, même lorsqu'elle ne cache qu'une rivalité de personnes. Ces divergences, comment les justifier si ce n'est par une multiplication de controverses et de promesses dont le seul but est d'enlever l'adhésion des électeurs en troublant leur bon sens naturel? La lutte terminée, ces promesses, une longue expérience l'enseigne, glisseront au néant, du moins les élus sont-ils bien décidés à les oublier le plus longtemps possible. Mais, au milieu des électeurs, le principal étant de tomber l'adversaire, tout argument est bon — exagérations ou contre-vérités — qui peut forcer la victoire. On est un bourgeois bien pacifique et l'on fait le procès

de la société; on est un capitaliste et l'on se proclame collectiviste. Ça n'a pas d'importance; c'est le jeu consacré de la surenchère!

Seulement, par un enchaînement fatal, il arrive que les opinions extrêmes, qui n'existaient qu'à la surface du pays, s'y infiltrent, renforcées par des politiciens qui ne cherchaient dans leurs excès démagogiques qu'un moyen de se faire valoir au détriment de leurs rivaux. Eux, en possession de l'écharpe tricolore, satisfaits désormais d'un état de choses qui les a faits ce qu'ils sont, ils se laissent vivre et ils temporisent; mais, tôt ou tard, le grondement des fureurs populaires attisées par leur ambition les surprend, les menace, et, alors effrayés, impuissants, se lamentant, ils demandent la raison de leur soudaine impopularité, la cause de ce déchaînement des passions basses. On a le droit de leur répondre : « Messieurs les députés du scrutin d'arrondissement, c'est votre œuvre ».

A l'opposition forcenée des programmes, s'ajoute le heurt des individus : les arguments personnels finissent par dominer les arguments politiques. Est-il une plus élégante manière de vaincre son ennemi qu'en le discréditant? La calomnie, dans une arène trop vaste, risquerait d'achopper : sur quelques milliers d'électeurs, son effet est à peu près irrésistible. Il n'y a pas que le ridicule qui tue; il y a le déshabillage brutal, malodorant, repoussant. Les adversaires étalent réciproquement leur vie privée. En cette besogne, d'habitude ils n'opèrent pas eux-mêmes, afin d'avoir la possibilité, nouveaux Ponces-Pilates, de s'en laver les mains. Des comparses stipendiés se chargent de ce lessivage, et toute une épaisse coulée de boue déborde à travers la circonscription. Les affaires, les relations, les amitiés, tout y passe; rien n'est épargné, parents, femme, enfants, et il n'est pas jusqu'aux escapades de jeunesse qui ne soient tournées en dérision ou imputées à crimes. L'électeur, d'abord amusé, compte les coups, excite à ce duel au battoir, comme d'autres font de chiens furieux qui se mordent au sang! Mais, à la longue, le spectacle l'écœure; au sein de sa famille, il s'interroge : « Au prix de pareilles flétrissures, aurais-je jamais le courage d'affronter un scrutin aussi avilissant? Quels sont donc ces hommes qui, pour capter notre confiance, commencent par se déshonorer? »

Cependant que les programmes, les personnes font la parade de tréteaux, dans la coulisse, il se joue une autre pièce : la manipulation obscure du corps électoral. Le premier rôle ici appartient à l'intrigue. Créer des foyers de propagande dans chaque quartier, dans chaque bourgade, telle est sa mission. Partout elle fomente des comités, des « permanences » où trônent et d'où rayonnent les agents du candidat. Conseillers généraux, maires, correspondants de journaux, fonctionnaires, citoyens en chômage, toutes les bonnes volontés sont mobilisées pour circonvenir l'électeur. Pression à toute force et de tout acabit. Ne s'est-elle pas au préalable exercée sur ce premier noyau de clientèle? Il y a eu des enrôlements, des marchandages, des compromis : tout cela, si le candidat est élu, se soldera par des complaisances et par des faveurs. Aussi son succès, c'est le succès de sa coterie : l'élection devient une opération commerciale dont la réussite importe à ses agents autant qu'à lui-même. Voyez-les qui racolent de gauche et de droite, tantôt persuasifs, tantôt menaçants, éprouvant les cœurs, sondant les reins, exploitant les espoirs des uns, spéculant sur les passions des autres, dressant un tableau des intérêts à allécher pour peser, par l'entremise des petits seigneurs de villages, sur tels et tels groupes d'électeurs. Intérêts privés, intérêts de clocher. Tels cantons, telles communes réclament des subventions de l'État, des travaux publics, etc., etc. Réclamations plus ou moins justifiées, qu'importe! promettre quand même d'obliger l'État à y faire droit, c'est séduire les électeurs, surtout si on leur laisse entendre que l'on se mettra bien en cour, qu'on possède déjà de sérieuses accointances dans les milieux gouvernementaux. Toutes pratiques, avouables ou condamnables, sont utilisées, du moment qu'elles servent à grossir les voix. Faits de pression, faits d'intimidation, aucun n'est dédaigné. L'important est de manœuvrer avec assez d'habileté pour s'assurer l'impunité. Mais cette sorte de prudence, surtout si l'Administration la seconde, n'exige point de génie. Un « sous-vétérinaire » y suffit, comme il suffit aux conditions d'une pareille campagne électorale; et même il y passe maître plus aisément qu'un homme de valeur, car dans ces luttes du particularisme et du personnalisme, s'est son règne qui triomphe — le règne des médiocres et des intrigants.

C'est pis encore ; c'est le règne des financiers. Certains arrondissements ne se prêtent qu'à la corruption indirecte, celle des influences, des promesses d'emplois, des faveurs, des avantages multiformes que peut procurer la connaissance du député : la vénalité des consciences se dissimule sous des procédés corrects. Certains autres, plus gangrenés, cèdent cyniquement au plus offrant : le trafic des suffrages est au poids de l'or. Le point est délicat. Plus d'un grand orateur l'a traité devant les Chambres françaises. Écoutons Gambetta : établissant que l'un des effets les plus douloureux, les plus alarmants, du scrutin uninominal, ce serait la création d'un régime d'élections qui nous ramènerait à quelque chose de plus détestable encore que le bourg-pourri d'Angleterre avant la réforme de 1832, il dit :

... Oui, timidement, clandestinement d'abord, on a acheté des voix, on a versé la corruption et le vin aux masses électorales. On a mis à l'enchère des candidatures, et il se trouve maintenant qu'il va surgir une industrie nouvelle, une industrie de placement électoral politico-financière dans certains arrondissements. Oui, il y a des arrondissements sur lesquels certains Turcarets jettent leur dévolu, calculant le chiffre qu'ils devront inscrire au total des frais généraux. Je dis que ce sont des mœurs qui commencent, mais que, si vous maintenez le régime parcellaire appliqué au suffrage universel, elles vont se développer, et vous aurez cette responsabilité devant l'histoire d'avoir inoculé la gangrène de l'argent à la démocratie française[1].

Honte sur mon pays ! s'écriait le tribun en voyant l'argent devenir une puissance électorale, les idées et les principes remplacés par des sacs d'écus et par des liasses de billets de banque. Honte sur mon pays... Hélas ! voilà près de trente ans que l'anathème fut lancé sous forme de prophétie menaçante. Le scrutin d'arrondissement n'a cessé depuis, à part une éclipse éphémère, de se développer et de prospérer. Qui oserait soutenir qu'il se soit amendé ? Des discussions parlementaires et des débats judiciaires ont publié l'indignité des mauvais citoyens qui ont eu la maladresse de se faire prendre en flagrant délit de corruption. Mais, pour quelques coupables démasqués, combien d'impunis et combien d'honorés ! Il semble qu'une morale de plus en plus relâchée ait perverti l'esprit public. Si bien que

1. Discours du 19 mai 1881, Chambre des Députés.

l'on assiste à des spectacles déconcertants : on voit des députés se vanter devant leurs électeurs de « faire des affaires », d'être entrés dans des conseils d'administration de sociétés financières, parce que cela leur permet, expliquent-ils, de distribuer plus de places à leur commettants, et ils sont applaudis, et ils sont réélus ! Aussi, plus besoin de mériter l'estime de ses concitoyens ; il importe davantage de gagner des titres à leur reconnaissance individuelle. L'improbité n'est plus cause d'exclusion, mais un droit d'admission : la corruptibilité de l'électeur n'autorise-t-elle pas l'immoralité de l'élu ?

Passer en revue les expédients auxquels doivent recourir les politiciens — depuis la surenchère verbale jusqu'à la corruption vénale — c'est démontrer que l'arrondissement n'est pas un collège électoral, mais un marché. Sur ce terrain semé de pièges, où l'impitoyable concurrence est à l'affût, le candidat ne peut évoluer qu'avec une extrême prudence. Ces villes, ces villages, ces comités grâce auxquels s'élèvera sa fortune politique, de tenaces rivalités les séparent jalousement. Quelle souplesse, quel art pour tenir entre eux la balance égale ! La neutralité ne lui est pas permise. D'autre part, épouser les querelles locales, c'est se perdre. La tactique commande de les flatter toutes, indistinctement. Conciliera-t-il les contraires ? Il espère y parvenir par une série de ménagements, de concessions, de contradictions, d'attitudes équivoques. A quelles entreprises extraordinaires, à quelles humiliations aussi, le condamne cette chasse aux électeurs !... Et, pourtant si coûteuse et si incertaine soit-elle, si décevante et si dégradante, elle le passionne tellement qu'une fois élu il n'aura plus qu'une religion : le culte des électeurs. Toutes ses pensées, toutes ses actions, c'est à eux qu'il les rapportera ; sur le banc où il siègera, son unique préoccupation, tandis qu'à la tribune s'agitera peut-être une question vitale pour la patrie, ce sera son arrondissement, sa clientèle : les petits intérêts du clocher prévaudront à ses yeux sur les intérêts généraux du pays.

***

Le vainqueur est entré à la Chambre. Il y est arrivé un peu glorieux, un peu intimidé. Cependant il s'est rapidement fami-

liarisé, car il a constaté avec surprise que ses nouveaux compagnons lui ressemblent comme des frères. Les centaines d'hommes assemblés là pour légiférer ont un air de famille, et, en effet, leur origine est la même. Mais tâchons d'oublier les candidats qu'ils ont été; regardons les députés qu'ils font.

Le succès a guéri d'un coup les blessures d'amour-propre reçues au cours de la campagne électorale. Maintenant la joie d'être député les possède. Ils savourent avec délices leur importance sociale : « L'État, c'est nous! » Orgueil inoffensif si, par la suite, il n'amenait chacun d'eux à penser : « L'arrondissement, c'est moi! »

Le plus grand nombre manifeste au début des velléités de travail, des désirs de réformes. Ils ont de l'honnêteté, des qualités personnelles, parfois quelque talent. Aussi applaudissent-ils généralement à l'idée, à la fondation de grandes commissions, et, mieux, ils s'y font admettre. Remarquez que les dites commissions se transforment le plus souvent en manières de syndicats ayant pour objet exclusif la défense des intérêts de telles régions ou de telles industries — laquelle est en opposition avec la défense des vrais intérêts communs du pays. Mais, à l'origine, il s'agit d'étudier les grandes questions, de veiller au bien public, et beaucoup, qui sont sincères, se promettent d'y consacrer leurs forces. Seulement il y a loin de la coupe aux lèvres. En dehors des électeurs, auxquels vous devez donner une bonne part de votre temps, il y a les anciens qui vous surveillent ou qui vous raillent : leur scepticisme abat votre zèle, quand ce n'est pas leur jalousie et tout cela s'appuie sur la temporisation gouvernementale. On se rebute, on se lasse, on s'attarde dans les couloirs : le travail fait place à l'intrigue. Des ambitions égoïstes, précises chez quelques-uns, vagues chez la plupart, naissent peu à peu. Les députés, assis à leurs pupitres, voient avec envie les ministres disposer du présent, les chefs de groupe préparer le lendemain. Pourquoi eux? pourquoi pas nous? Des rêves de grandeur surgissent. Jadis, quand le Palais-Bourbon leur apparaissait encore lointain, ils s'indignaient à l'étalage de certaines compromissions, de certains procès, de certains scandales parlementaires. Les voici dans la place, et s'ils y entendent des commérages, des

médisances, ce n'est plus que pour s'en amuser. La chronique parlementaire leur dépeint la vie mystérieuse et troublante de ceux-ci, la vie facile et galante de ceux-là, la vie luxueuse et opulente d'autres qui étaient venus à la Chambre sans un écu : la chronique en parle comme de choses naturelles, et même, bonne fille, elle en sourit. Mais l'indulgence prépare quelquefois à la complicité. Combien, parmi ces députés, ont des besoins pressants (les frais d'élection restent souvent impayés), combien des appétits jusque-là endormis ! Sur ces soucis, sur ces désirs, le milieu agit. L'homme se réveille, et, tourmenté ou grisé, il réfléchit qu'il ne pourra se satisfaire s'il n'acquiert d'abord sa part d'influence.

L'influence spéciale à laquelle il songe doit se traduire, et pour lui-même, et pour ses électeurs, par des bénéfices pratiques. Celle-là n'appartient pas aux députés isolés, aux « sauvages ». Elle ne s'obtient d'habitude qu'en entrant dans un groupe. Les groupes se constituent sous la direction de députés audacieux, à la fois intelligents et intrigants, résolus à jouer un rôle actif, à monter au pouvoir ; ils s'y aident en formant autour d'eux une coterie, une clientèle : après la « cuisine » électorale, la « cuisine » parlementaire. Chaque groupe a sa couleur, son étiquette, mais ce n'est pas toujours à cause de son programme politique qu'il recrute des adhérents, c'est souvent en raison de sa prépondérance, de l'avenir qui lui semble promis. Il faut qu'en s'y inscrivant l'on produise quelque effet dans l'arrondissement, que l'on se donne un surcroît d'importance.

Jadis, lorsqu'il existait des partis nettement définis, se réclamant devant le pays de grandes idées désintéressées, la tactique employée pour parvenir différait : les politiciens délaissaient les groupes gouvernementaux et s'enrôlaient avec affectation dans les groupes de l'opposition. La manœuvre était habile. Elle leur fermait momentanément tout crédit positif auprès des pouvoirs publics, mais elle leur ouvrait dans les populations un crédit moral sur lequel ils tablaient pour effrayer les majorités, les ministères. Challemel-Lacour a décrit dans un discours admirable, au moment de la crise boulangiste, les effets pernicieux de ces calculs. Il démontrait que le discrédit du régime parlementaire était imputable non à ses propres fautes,

mais à celles des hommes, aux fautes des députés soi-disant avancés, et ceux-là se contentaient alors du nom de radicaux. En quoi avait consisté leur politique, il le disait crûment. Ils avaient posé en principe que, dans le gouvernement, il ne fallait pas voir un guide, mais un serviteur. Ils avaient érigé en loi qu'il fallait regarder les électeurs, non la France. Condamnés à la surenchère des promesses, élus sur des programmes bourrés de réformes irréalisables, ils étaient venus à la Chambre avec le parti-pris, la résolution inébranlable de culbuter, sans se soucier du pays et du bien public, tous les cabinets, « jusqu'à ce qu'il s'en trouvât un assez hardi, ou assez servile, ou assez niais pour se charger de liquider leurs engagements [1] ». L'éloquent orateur républicain mourut trop tôt pour voir les députés ainsi stigmatisés modifier leur conduite. Mais, s'il eût assisté aux transformations parlementaires qui, ont abouti à la situation actuelle, il eût vite distingué qu'elles se proposaient de donner le change au pays. Les procédés variaient, le but restait le même ; la domination assurée dans l'arrondissement par la domination exercée sur le gouvernement.

Les partis, sous prétexte de concentration républicaine, s'amalgamèrent. On en vit sortir des coteries dont l'objet fut le partage du pouvoir et de ses faveurs. En vain les grands chefs de la veille dénonçaient-ils le danger de sacrifier les principes fondamentaux de la République aux intérêts personnels d'une caste parlementaire. Les Chambres dédaignaient la voix de ces gêneurs. Loin de corriger les erreurs de leurs devancières, loin de revenir à la vérité du régime parlementaire, lequel ne leur accorde qu'un droit de contrôle et non un droit de direction, elles s'attachaient au contraire à attirer vers elles l'autorité centrale, à l'éparpiller, à l'absorber, à la représenter. L'axe du pouvoir se déplaça. Les fonctionnaires, les ministres eux-mêmes, se mirent à la dévotion du Parlement. Il devint le seul maître. Sa puissance usurpée eût paru excusable s'il eût réussi, par impossible, à en faire un usage généreux au service du pays : or, il l'employa exclusivement au profit de l'électeur, c'est-à-dire de son client. D'où une double conséquence : dilapidation de la fortune publique et asservissement

1. Challemel-Lacour, discours au Sénat, 19 décembre 1888.

de l'administration de l'État, toutes deux devant désormais servir à asseoir le règne de l'oligarchie parlementaire.

L'omnipotence des députés, leur ingérence quotidienne dans les affaires générales et administratives, c'est le renversement des rôles, la confusion des pouvoirs, la suppression des règles et des droits d'un bon gouvernement, ce sont tous les rouages de l'État faussés. Telle est cependant la périlleuse situation à laquelle est acculée, fatalement, une Chambre élue au scrutin d'arrondissement. En effet, les hommes qui la composent sont condamnés à obéir à deux sentiments qui dominent tous les autres : la crainte de l'électeur, le souci de leur réélection. C'est pourquoi, de même qu'ils n'entrent dans un groupe que pour étendre leur influence, de même ils ne prennent la haute main sur les fonctionnaires de leur circonscription que pour maintenir leur prépondérance. Dans l'ivresse de leur triomphe de candidats, ils avaient pu oublier un instant les préoccupations électorales, mais, à peine arrivés au Palais-Bourbon, elles se sont rappelées à eux, et, plus leur mandat approchera de son terme, plus elles grandiront et les inquiéteront. L'arrondissement, ce sera l'idée fixe. Comment s'étonner qu'ils cèdent à ses impulsions? Chaque jour ils reçoivent une correspondance pleine de sollicitations : demandes d'emplois, dénonciations contre les fonctionnaires, faveurs, vengeances. Voilà nos députés contraints de s'occuper des intérêts individuels et des intérêts communaux. Ce sont d'inévitables, de nombreuses démarches, des compromissions, des humiliations. Encore s'ils y gagnaient la tranquillité, la sécurité! Hélas! satisfaire une poignée d'électeurs, c'est s'en aliéner une foule d'autres. Pour un ami que l'on peut se faire, disait à ce propos Waldeck-Rousseau, combien d'adversaires, d'ennemis même! Et le célèbre orateur prouvait que le favoritisme local, au lieu d'offrir des avantages, ne présentait que des inconvénients[1] :

... Pensez-vous qu'à côté de ceux qui peuvent recevoir satisfaction, il n'y a pas beaucoup de gens qui, dépourvus de toute espèce de titres, s'imaginent qu'ils sont lésés, qu'ils sont victimes d'injustes préférences, qui prennent la justice rendue à ceux qui avaient des droits pour une faveur imméritée, et conçoivent, vis-à-vis de celui

1. Waldeck-Rousseau, discours à la Chambre des Députés, 21 mars 1885.

qui a été l'instrument de cette répartition, toujours trop avare, quelque amertume, sinon même quelque rancune?... Tous ces sentiments, l'ambition personnelle, l'envie, la jalousie, qui sont comme le mauvais alliage de la nature humaine, et qui, si on les laisse à eux-mêmes, se développent déjà trop aisément, croyez-vous que personne ne travaille à les faire éclore? Quel est celui d'entre vous qui n'a pas laissé derrière lui un rival malheureux, un candidat de l'avenir? Combien, avec le scrutin d'arrondissement, lui rendez-vous la tâche plus facile! Si vous vous occupez des communes, il démontrera facilement que vous foulez aux pieds leurs franchises; si vous les laissez de côté pour vous consacrer à la politique générale, vous négligez les intérêts de la circonscription! Soutenez-vous le Gouvernement? Faites-vous partie de la majorité? Vous êtes servile. Êtes-vous de l'opposition? Cette opposition est marquée au coin d'une insigne mollesse. Personne n'échappe à ce travail de mine, de sape, conduit tantôt ouvertement, tantôt sourdement, qui, tôt ou tard, éclate au jour, accompagnement obligé d'un scrutin qui, comme le scrutin d'arrondissement, repose sur la reconnaissance des services rendus, qui commence aux espérances qu'on a fait concevoir et qui finit aux ambitions déçues qui ne pardonnent pas.

Ces vérités sont d'une telle évidence que les députés les proclament eux-mêmes dans leurs moments d'amertume. Presque tous, néanmoins, se soumettent à la pénible nécessité de resserrer entre eux et leurs électeurs une intimité qui, sous les apparences d'une garantie de durée, supprime pour l'élu tout prestige, toute indépendance, toute liberté d'esprit. Si leur dignité personnelle était seule en cause, on en pourrait faire le sacrifice sans regret puisqu'ils le consentent sans résistance. Mais ce qui se trouve en jeu avec eux, c'est la nation, c'est la patrie. Au milieu de leurs préoccupations mesquines, dont le souci ne s'interrompt d'encombrer les antichambres ministérielles que pour déborder à la tribune, que devient le pays? La portée de leurs clochers, est-ce toute la France?

On a dit aux députés d'arrondissement : Vous êtes les prisonniers de votre origine! Leur attitude dans la discussion des lois et du budget en est la preuve éclatante. Il n'est pas d'année où ils ne proposent des augmentations de crédits, voire des crédits nouveaux, par besoin de plaire à leurs électeurs. La fortune publique est par là compromise, les recettes ne balancent plus les dépenses, des déficits de plus en plus élevés se

découvrent à chaque exercice, les finances nationales sont en péril. Puériles considérations à côté des exigences de la circonscription! Elle est souveraine : quoiqu'elle demande, on le lui accorde, dégrèvements d'impôts, travaux publics dispendieux, fonctionnaires inutiles, enfin tout ce qu'elle veut. Les crédits succèdent aux crédits. Tant pis si, à force de trouer le bas de laine, la banqueroute est à craindre. Que le gouvernement s'arrange! Les richesses du pays ainsi mises en coupe réglée, si ce n'est au pillage, il est évident que les réformes réclamées par l'épargne publique sont condamnées à un échec certain. On s'explique facilement le maintien de tant d'inutiles emplois coûteux. La République s'était promis de simplifier, d'alléger l'administration, lui reprochant de nourrir trop de parasites au détriment de la nation : les statistiques établissent que l'administration a été compliquée et augmentée dans des proportions considérables. Des fonctions, des postes qui ne se justifient que par la gloriole de chefs-lieux d'arrondissement ou de cantons, sous-préfectures, tribunaux inoccupés, sinécures de toutes sortes, ah! les députés du scrutin uninominal se sont bien gardés d'y toucher — ils se seraient perdus dans leurs circonscriptions. Amputer celles-ci du tribunal? celles-là de la sous-préfecture? Il s'agit au contraire d'obtenir à Paris qu'on leur envoie en garnison une compagnie d'infanterie ou un escadron de cavalerie — à défaut d'un régiment entier. N'objectez point que les cadres, que les nécessités de la défense nationale s'y opposent : qu'importe cela quand la clientèle veut quelque chose? En dehors d'elle, les députés d'arrondissement ne connaissent, n'écoutent rien : « Vous soupçonnez, leur disait Gambetta, que la diplomatie de la République doit être fière et digne, mais vous la mettez en accusation dès qu'un conscrit de votre bourg pourri a été embarqué!... » S'ils sacrifient aussi légèrement les intérêts nationaux les plus graves, que feront-ils des principes, des idées? Ils les subordonneront à l'opinion du corps électoral mal éclairé ou trompé. Et si, par hasard, au moment d'émettre un vote dans une question capitale, ils se sentaient troublés dans leur conscience, s'ils hésitaient entre leur devoir et leur intérêt, un ministre s'empresserait de les ramener à la vision du redoutable clocher en leur criant du haut de la tribune : Regardez dans vos circonscriptions!...

Qu'advient-il dès lors du régime parlementaire en sa fonction essentielle, l'action législative?

Il est avéré qu'au cours de la campagne électorale il ne peut être tenu compte des grands courants, des grands mouvements d'opinion, le succès dépendant de l'œuvre d'un homme, du prestige local d'un nom, de l'influence personnelle, de l'argent : le corps électoral, fragmenté, morcellé, brisé, se prononce pour ou contre des individus, par conséquent sans unité politique. Mais il est également démontré par l'expérience de vingt années que les bénéficiaires d'un vote aussi peu sincère ne se comportent à la Chambre qu'en raison de calculs égoïstes. Dès lors, de quelle autorité disposera le Gouvernement pour diriger l'Assemblée et pour la faire travailler? L'expérience encore répond à la question.

Le gouvernement, voulant se maintenir aux affaires à tout prix, se fait agréer par ses défaillances et sa complicité. Ses prérogatives, son autorité, son programme, il laisse aller tout à la dérive. Subissant à son tour l'impulsion des intérêts locaux, il s'asservit au personnalisme. L'ironie veut que sa majorité soit d'autant plus disciplinée qu'il est plus soumis à ses volontés. C'est ainsi que l'on a vu régner des ministères qui remplaçaient l'esprit de conduite par une distribution de places et de faveurs : leur majorité n'exigeait pas autre chose...

Dans l'universel déluge, écrivait autrefois John Lemoine, le clocher seul a surnagé. Le déluge continue, le clocher surnage toujours, mais il est menacé : son ombre fait tache sur la République.

*
* *

Il y a à la Chambre un groupe de la réforme électorale ; il demande le rétablissement du scrutin de liste ; la question sera portée à la tribune avant peu.

La bataille n'est pas nouvelle contre le scrutin d'arrondissement, que la doctrine républicaine a toujours condamné et dont la suppression fut poursuivie par Gambetta avec un désintéressement et une énergie admirables. Il comparait le scrutin d'arrondissement à une sorte de miroir brisé où la France ne

reconnaissait pas son image. La Chambre, une première fois, donna raison au tribun; elle rétablit le scrutin de liste (mai 1881). Mais Gambetta trouva contre lui, avec les réactionnaires, le Sénat qui fit échouer la réforme. Il la reprit dès qu'il fut monté au pouvoir. Cette fois, elle fut repoussée par la Chambre même, à la suite d'une coalition qui renversa le grand orateur sur la question (26 janvier 1882). Comme les élections législatives avaient eu lieu quatre mois auparavant, l'un des principaux arguments employés contre la suppression du scrutin d'arrondissement fut celui-ci : une Chambre nouvellement élue ne peut changer le scrutin d'où elle tient son origine; elle ne peut procéder à une réforme de ce genre qu'en fin de législature. C'était la théorie des radicaux. En mars 1885, quand cette même Chambre achevait son mandat, Waldeck-Rousseau fit siennes la thèse et la réforme de l'homme d'État dont il restait le plus éloquent et le plus brillant disciple. Des républicains lui vantant l'avantage de l'intimité entre l'électeur et l'élu contre les surprises possibles du suffrage universel, il ripostait : « J'aimerais mieux que l'électeur connût moins son député et mieux ses principes! » A d'autres qui l'accusaient de sacrifier les départements aux principes, il répliquait : « Si, comme c'est mon opinion, il y va de l'avenir d'un gouvernement régulier, puissant et fécond, d'élargir le collège électoral, de donner au pays une part plus directe et plus immédiate dans la direction de ses affaires, ce ne peut pas être une façon de perdre des départements que de fonder ce gouvernement durable. Il ne faut pas dire : « Périssent les principes! »; il ne faut pas dire non plus : « Périssent les départements! »; ce qu'il faut dire, c'est : « Périssent nos ambitions d'un jour, nos ambitions passagères! périssent nos rivalités et nos discordes d'un moment! » Par 402 voix contre 91, le scrutin d'arrondissement fut supprimé [1]; la loi de réforme électorale, promulguée sans retard, fut appliquée aux élections générales de 1885. Mais elle ne leur survécut pas : la nouvelle Chambre revint au scrutin d'arrondissement dans une heure d'affolement.

Le boulangisme sévissait. Il avait été à l'origine un mouve-

1. Séance du 24 mars 1885.

ment d'opinion contre le parlementarisme déconsidéré par ses compétitions et par l'impuissance à laquelle elles aboutissaient. Les parlementaires, se sachant visés, estimèrent le scrutin de liste impropre à certaines pratiques électorales qu'ils jugeaient indispensables à leur sauvegarde. Au moment où le général factieux était à l'apogée de sa popularité, au début de l'année 1889, ils rétablirent en un tour de main le scrutin uninominal. C'est le salut de la République! s'écriaient-ils. C'est le scrutin de la peur! leur jeta M. Millerand, qui essaya vainement de les empêcher de se désavouer sans autre excuse que l'impulsion de mobiles personnels. Il y eut une minorité républicaine indignée et attristée de voir le parti renoncer, par égoïsme, au mode de scrutin dont il s'était jusque-là glorifié autant par tradition que par une saine compréhension du suffrage universel. M. Millerand rappela la campagne « d'éloquence, de persévérance et d'habileté », menée par les républicains pour le rétablissement du scrutin de liste. Il s'étonnait qu'ils revinssent au scrutin d'arrondissement comme à un rempart :

... Le mouvement qui pousse le pays veut autre chose, disait-il, c'est encore moins un mouvement contre des idées que contre un personnel. Est-ce que vous croyez que vous allez donner des forces à ceux qui composent ce personnel et au régime qu'ils représentent en transportant la lutte électorale sur le terrain des personnes, en mettant les idées de côté et les personnes au premier plan?... Tout l'avantage du parti républicain, c'est de substituer à la discussion des personnes la discussion des idées, c'est d'appeler les électeurs à se prononcer non pas sur des personnes, mais sur des idées... Le scrutin de liste est le scrutin des grands courants, celui qui permet à l'opinion publique de se ressaisir et de se manifester, celui qui a permis au parti républicain sous l'Assemblée nationale de se compter et de conquérir peu à peu le pays[1].

C'était la vérité même. Mais la Chambre préféra renier la doctrine républicaine et se raccrocher à un système électoral avec lequel il lui semblait plus commode de peser sur les circonscriptions. Le scrutin d'arrondissement n'a pas cessé, depuis cette époque, d'être en vigueur.

1. M. Millerand, discours à la Chambre des Députés, le 11 février 1889.

On a dit que le mode de scrutin n'est qu'une question de procédure électorale. Non. Dans une démocratie de suffrage universel, le système électoral est la base essentielle du régime. C'est par lui que s'affirme la volonté nationale. S'il s'exerce dans des conditions telles que la politique locale absorbe la politique générale, s'il restreint l'indépendance des électeurs et la responsabilité des élus, s'il attente à la moralité des premiers et à la dignité des seconds, il n'est pas ce qu'exige un gouvernement d'opinion et de progrès, soit un instrument d'union, d'expansion, de conquête : il sert au plus d'instrument d'oppression et de corruption. Voilà pourquoi on a le droit de dire que le suffrage universel, exprimé par le scrutin d'arrondissement qui le rétrécit, le berne, le corrompt, n'est que la parodie de la souveraineté nationale. Les républicains se doivent de lui restituer sa grandeur et sa sincérité. Ils n'y parviendront qu'en l'émancipant, — en rétablissant le scrutin de liste. Ce ne sera pas seulement un juste retour à la logique constitutionnelle, à la vérité du régime parlementaire, ce sera une mesure de prudence...

★ ★ ★

LA CHEMISE[1]

VII

Résolus de s'adresser d'abord au meilleur, au plus riche, Jacques Felgine-Cobur, qui possédait des montagnes d'or, des mines de diamant, des mers de pétrole, ils longèrent longtemps les murs de son parc, qui renfermait des prairies immenses, des forêts, des fermes, des villages; et, à chaque porte du domaine où ils se présentaient, on les renvoyait à une autre. Las d'aller et de venir et de virer sans cesse, ils avisèrent un cantonnier qui, sur la route, devant une grille armoriée, cassait des pierres, et lui demandèrent si c'était par cette entrée qu'on passait pour se rendre chez M. Jacques Felgine-Cobur qu'ils désiraient voir.

L'homme redressa péniblement sa maigre échine et tourna vers eux son visage creux, masqué de lunettes grillées.

— M. Jacques Felgine-Cobur, c'est moi, — dit-il.

Et, les voyant surpris :

— Je casse des pierres : c'est ma seule distraction.

Puis, se courbant de nouveau, il frappa de son marteau un caillou qui se brisa avec un bruit sec.

1. *Published Marsh first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* du 15 février.

Tandis qu'ils s'éloignaient :

— Il est trop riche, — dit Saint-Sylvain. — Sa fortune l'écrase. C'est un malheureux.

Quatrefeuilles pensait se rendre ensuite chez le rival de Jacques Felgine-Cobur, chez le roi du fer, Joseph Machero, dont le château tout neuf dressait horriblement sur la colline voisine ses tours crénelées et ses murs percés de mâchicoulis, hérissés d'échauguettes. Saint-Sylvain l'en dissuada.

— Vous avez vu son portrait : il a l'air minable; on sait par les journaux qu'il est piétiste, vit comme un pauvre, évangélise les petits garçons et chante des psaumes à l'église. Allons plutôt chez le prince de Lusance. Celui-là est un véritable aristocrate, qui sait jouir de sa fortune. Il fuit le tracas des affaires et ne va pas à la cour. Il est amateur de jardins et a la plus belle galerie de tableaux du royaume.

Ils s'annoncèrent. Le prince de Lusance les reçut dans son cabinet des antiques, où l'on voyait la plus belle copie grecque que l'on connaisse de l'Aphrodite de Cnide, œuvre d'un ciseau vraiment praxitélien et pleine de vénusté. La déesse semblait humide encore de l'onde marine. Un médaillier en bois de rose, qui avait appartenu à madame de Pompadour, contenait les plus belles pièces d'or et d'argent de Grèce et de Sicile. Le prince, fin connaisseur, rédigeait lui-même le catalogue de ses médailles. Sa loupe traînait encore sur la vitrine des pierres gravées, jaspes, onyx, sardoines, calcédoines, renfermant dans la grandeur de l'ongle des figures d'un style large, des groupes composés avec une ampleur magnifique. Il prit d'une main amoureuse sur sa table un petit faune de bronze pour en faire admirer à ses visiteurs le galbe et la patine et son langage était digne du chef-d'œuvre qu'il expliquait.

— J'attends — ajouta-t-il — un envoi d'argenterie antique, des tasses et des coupes qu'on dit plus belles que celles d'Hildesheim et de Bosco-reale ! Je suis impatient de les voir. M. de Caylus ne connaissait pas de volupté plus grande que de déballer des caisses. C'est mon sentiment.

Saint-Sylvain sourit :

— On dit pourtant, mon cher prince, que vous êtes expert en toutes les voluptés.

— Vous me flattez, monsieur de Saint-Sylvain. Mais je crois

que l'art du plaisir est le premier de tous, et que les autres n'ont de prix que par le concours qu'ils prêtent à celui-là.

Il conduisit ses hôtes dans sa galerie de tableaux, où se concertaient les tons argentés de Véronèse, l'ambre du Titien, les rougeurs de Rubens, les rousseurs de Rembrandt, le gris et les roses de Vélasquez; où toutes les palettes chantantes formaient une harmonie glorieuse. Un violon dormait oublié sur un fauteuil devant le portrait d'une dame brune, à bandeaux plats, le teint olivâtre, ses grands yeux marrons lui mangeant les joues, — une inconnue, dont Ingres avait caressé les formes d'une main amoureuse et sûre.

— Je vais vous avouer ma manie, — dit le prince de Lusance. — Parfois, quand je suis seul, je joue devant ces tableaux et j'ai l'illusion de traduire par des sons l'harmonie des couleurs et des lignes. Devant ce portrait, j'essaye de rendre la ferme caresse du dessin et, découragé, je laisse mon violon.

Une fenêtre s'ouvrait sur le parc. Le prince et ses hôtes s'accoudèrent au balcon.

— Quelle belle vue! — s'écrièrent Quatrefeuilles et Saint-Sylvain.

Des terrasses, chargées de statues, d'orangers et de fleurs, conduisaient par de lents et faciles escaliers à la pelouse bordée de charmille et aux bassins où l'eau jaillissait en gerbes blanches des conques des tritons et des urnes des nymphes. A droite et à gauche, une mer de verdure étendait ses houles apaisées jusqu'à la rivière lointaine dont on suivait le fil argenté entre les peupliers, sous les collines enveloppées de brumes roses.

Naguère souriant, le prince attachait un regard soucieux sur un point de cette vaste et belle étendue.

— Ce tuyau! — murmura-t-il d'une voix altérée, en désignant du doigt une cheminée d'usine qui fumait à plus d'une demi-lieue du parc.

— Cette cheminée? On ne la voit guère, — dit Quatrefeuilles.

— Je ne vois qu'elle, — répondit le prince. — Elle me gâte toute cette vue, elle me gâte la nature entière, elle me gâte la vie. Le mal est sans remède. Elle appartient à une compagnie qui ne veut céder son usine à aucun prix. J'ai essayé de tous les moyens pour la masquer : je n'ai pas pu. J'en suis malade.

Et, quittant la fenêtre, il s'écroula dans un fauteuil.

— Nous devions le prévoir, — dit Quatrefeuilles en montant en voiture. — C'est un délicat : il est malheureux.

Avant de poursuivre leurs recherches, ils s'assirent un moment dans le jardinet d'une guinguette située à la pointe de la montagne et d'où l'on découvrait la belle vallée, le fleuve clair et sinueux et ses îles ovales. Au mépris de deux épreuves désespérantes, ils espéraient découvrir un milliardaire heureux. Il leur en restait une douzaine à voir dans la contrée, et entre autres M. Bloch, M. Potiquet, le baron Nichol, le plus grand industriel du royaume, et le marquis de Granthosme, le plus riche peut-être de tous et d'une famille illustre, aussi chargée de gloire que de biens.

Près d'eux un homme long et maigre buvait une tasse de lait, plié en deux, mou comme un traversin ; ses gros yeux pâles lui tombaient au milieu des joues ; son nez lui pendait sur la bouche. Il semblait abîmé de douleur et regardait avec affliction les pieds de Quatrefeuilles.

Après une contemplation de vingt minutes, il se leva, lugubre et résolu, s'approcha du premier écuyer et s'excusant, de l'importunité :

— Monsieur, — lui dit-il, — permettez-moi de vous faire une question qui est pour moi d'une extrême importance. Combien payez-vous vos bottines ?

— Malgré l'étrangeté de la demande, — répondit Quatrefeuilles, — je ne vois pas d'inconvénient à y répondre. J'ai payé cette paire soixante-cinq francs.

Longtemps l'inconnu examina alternativement son pied et celui de son interlocuteur, et compara les deux chaussures avec une attention minutieuse.

Puis, pâle et d'une voix émue :

— Vous dites que vous payez ces bottines-là soixante-cinq francs. En êtes-vous bien sûr ?

— Certainement.

— Monsieur, prenez bien garde à ce que vous dites.

— Ah çà ! — grommela Quatrefeuilles, qui commençait à s'impatienter, — vous êtes un plaisant bottier, monsieur.

— Je ne suis pas bottier, — répondit l'étranger plein d'une humble douceur. — Je suis le marquis de Granthosme.

Quatrefeuilles salua.

— Monsieur, — poursuivit le marquis, — j'en avais le pressentiment : hélas! je suis encore volé! Vous payez vos bottines soixante-cinq francs, je paye les miennes, toutes semblables aux vôtres, quatre-vingt-dix. Ce n'est pas le prix que je considère : le prix n'est rien pour moi; mais je ne puis supporter d'être volé. Je ne vois, je ne respire autour de moi qu'improbité, fraude, larcin, mensonge, et je prends en horreur mes richesses qui corrompent tous les hommes qui m'approchent, domestiques, intendants, fournisseurs, voisins, amis, femme, enfants, et me les rendent odieux et méprisables. Ma position est atroce. Je ne suis jamais certain de ne pas voir devant moi un malhonnête homme. Et d'appartenir moi-même à l'espèce humaine, je me sens mourir de dégoût et de honte.

Et le marquis s'en fut s'abattre sur sa tasse de lait en soupirant :

— Soixante-cinq francs! soixante-cinq francs!

A ce moment, des plaintes et des gémissements éclatèrent sur la route, et les deux envoyés du roi virent un vieillard qui se lamentait, suivi de deux grands laquais galonnés.

Ils s'émurent à cette vue. Mais le cafetier fort indifférent :

— Ce n'est rien, — leur dit-il, — c'est le baron Nichol, qui est si riche. Il est devenu fou, il se croit ruiné et se lamente nuit et jour.

— Le baron Nichol! — s'écria Saint-Sylvain, — encore un à qui vous vouliez demander sa chemise, Quatrefeuilles!

Sur cette dernière conjoncture, ils renoncèrent à chercher plus longtemps chez les plus riches du royaume la chemise salutaire. Comme ils étaient mécontents de leur journée et craignaient d'être mal reçus au château, ils s'en prirent l'un à l'autre de leur mécompte.

— Quelle idée aussi aviez-vous, Quatrefeuilles, d'aller chez ces gens-là, pour faire autre chose que des observations tératologiques? Mœurs, idées, sensations, rien n'est sain, rien n'est normal en eux. Ce sont des monstres.

— Quoi! ne m'avez-vous pas dit, Saint-Sylvain, que la richesse est une vertu, qu'il est juste de croire à la bonté des riches et doux de croire à leur bonheur?... Il y a richesse et richesse, Saint-Sylvain. Quand la noblesse est pauvre et la roture riche, c'est la subversion de l'État et la fin de tout.

— Quatrefeuilles, je suis fâché de vous le dire : vous n'avez aucune idée de la constitution des États modernes. Vous ne comprenez pas l'époque où vous vivez. Mais cela ne fait rien. Si maintenant nous tâtions de la médiocrité dorée? Qu'en pensez-vous? je crois que nous ferions sagement d'assister demain aux réceptions des dames de la ville, bourgeoises et titrées. Nous y pourrons observer toute espèce de gens, et, si vous m'en croyez, nous visiterons d'abord les bourgeoises de condition modeste.

VIII

Ainsi firent-ils. Ils se présentèrent d'abord chez madame Souppe, femme d'un fabricant de pâtes alimentaires, qui avait une usine dans le Nord. Ils y trouvèrent monsieur et madame Souppe malheureux de n'être pas reçus chez madame Esterlin, la femme du maître de forges, député au parlement. Ils allèrent chez madame Esterlin et l'y trouvèrent désolée ainsi que M. Esterlin de n'être pas reçue chez madame du Colombier, femme du pair du royaume, ancien ministre de la justice. Ils allèrent chez madame du Colombier et y trouvèrent le pair et la pairesse enragés de n'être pas dans l'intimité de la Reine.

Les visiteurs qu'ils rencontrèrent dans ces diverses maisons n'étaient pas moins malheureux, désolés, enragés. La maladie, les peines de cœur, les soucis d'argent les rongeaient. Ceux qui possédaient, craignant de perdre, étaient plus infortunés que ceux qui ne possédaient pas. Les obscurs voulaient paraître, les illustres paraître davantage. Le travail accablait la plupart; et ceux qui n'avaient rien à faire souffraient d'un ennui plus cruel que le travail. Plusieurs pâtissaient du mal d'autrui; souffraient des souffrances d'une femme, d'un enfant aimés. Beaucoup dépérissaient d'une maladie qu'ils n'avaient pas mais qu'ils croyaient avoir ou dont ils craignaient les atteintes.

Une épidémie de choléra venait de sévir dans la capitale et l'on citait un financier qui, de peur d'être atteint par la contagion et, ne connaissant pas de retraite assez sûre, se suicida.

— Le pis, — disait Quatrefeuilles, — c'est que tous ces gens-là, non contents des maux réels qui pleuvent sur eux

dru comme grêle, se plongent dans une mare de maux imaginaires.

— Il n'y a pas de maux imaginaires, — répondait Saint-Sylvain. — Tous les maux sont réels dès qu'on les éprouve, et le rêve de la douleur est une douleur véritable.

— C'est égal, — répliquait Quatrefeuilles, — quand je donne le jour à des pierres grosses comme un œuf de canard, je voudrais bien que ce fût en rêve.

Cette fois encore, Saint-Sylvain observa que bien souvent les hommes s'affligent pour des raisons opposées et contraires.

Il causa successivement, dans le salon de madame du Colombier, avec deux hommes d'une haute intelligence, éclairés, cultivés, qui, par les tours et détours qu'à leur insu ils imprimaient à leur pensée, lui décelaient le mal moral dont ils étaient profondément atteints. C'est de l'état public que tous deux tiraient la cause de leur souci; mais ils la tiraient à rebours. M. Brome vivait dans la peur perpétuelle d'un changement. Dans la stabilité présente, au milieu de la prospérité et de la paix dont jouissait le pays, il craignait des troubles et redoutait un bouleversement total. Ses mains n'ouvraient qu'en tremblant les journaux : il s'attendait tous les matins à y trouver l'annonce de tumultes et d'émeutes. Sous cette impression, il transformait les faits les plus insignifiants et les plus vulgaires incidents en préludes de révolutions, en prodromes de cataclysmes. Se croyant toujours à la veille d'une catastrophe universelle, il vivait dans un perpétuel effroi.

Un mal tout contraire, plus étrange et plus rare, ravageait M. Sandrique. Le calme l'ennuyait, l'ordre public l'impatientait, la paix lui était odieuse, la sublime monotonie des lois humaines et divines l'assommait. Il appelait en secret des changements et, feignant de les craindre, soupirait après les catastrophes. Cet homme bon, doux, affable, humain, ne concevait d'autres amusements que la subversion violente de son pays, du globe, de l'univers, épiant jusque dans les astres les collisions et les conflagrations. Déçu, abattu, triste, morose, quand le style des papiers publics et l'aspect des rues lui révélaient l'inaltérable quiétude de la nation, il en souffrait d'autant plus qu'ayant la connaissance des hommes et l'expérience des affaires, il savait combien l'esprit de conservation, de tradition,

d'imitation et d'obéissance est fort dans les peuples et comme d'un train égal et lent va la vie sociale.

Saint-Sylvain observa chez madame du Colombier une autre contrariété plus vaste et de plus de conséquence.

Dans un coin du petit salon, M. de la Galissonnière, président du tribunal civil, s'entretenait paisiblement et à voix basse avec M. Larive-du-Mont, administrateur du jardin des Plantes.

— Je le confierai à vous, mon ami, — disait M. de la Galissonnière, — l'idée de la mort me tue. J'y pense sans cesse. j'en meurs sans cesse. La mort m'épouvante, non par elle-même, car elle n'est rien, mais pour ce qui la suit, la vie future. J'y crois; j'ai la foi, la certitude de mon immortalité. Raison, instinct, science, révélation, tout me démontre l'existence d'une âme impérissable, tout me prouve la nature, l'origine et les fins de l'homme telles que l'Église nous les enseigne. Je suis chrétien; je crois aux peines éternelles; l'image terrible de ces peines me poursuit sans cesse; l'enfer me fait peur et cette peur, plus forte qu'aucun autre sentiment, détruit en moi l'espérance et toutes les vertus nécessaires au salut, me jette dans le désespoir et m'expose à cette réprobation que je redoute. La peur de la damnation me damne, l'épouvante de l'enfer m'y précipite et, vivant encore, j'éprouve par avance les tourments éternels. Il n'y a pas de supplice comparable à celui que j'endure et qui se fait plus cruellement sentir d'année en année, de jour en jour, d'heure en heure, puisque chaque jour, chaque minute me rapproche de ce qui me terrifie. Ma vie est une agonie pleine d'affres et d'épouvantements.

En prononçant ces paroles, le magistrat battait l'air de ses mains comme pour écarter les flammes inextinguibles dont il se sentait environné.

— Je vous envie, mon bien cher ami, — soupira M. Larive-du-Mont. — Vous êtes heureux en comparaison de moi : c'est aussi l'idée de la mort qui me déchire; mais que cette idée diffère de la vôtre et combien elle la dépasse en horreur! Mes études, mes observations, une pratique constante de l'anatomie comparée et des recherches approfondies sur la constitution de la matière ne m'ont que trop persuadé que les mots « âme », « esprit », « immortalité », « immatérialité » ne représentent que des phénomènes physiques ou la négation de ces phénomènes

et que, pour nous, le terme de la vie est aussi le terme de la conscience, enfin que la mort consomme notre complet anéantissement. Ce qui suit la vie, il n'y a pas de mot pour l'exprimer, car le terme de néant que nous y employons n'est qu'un signe d dénégation devant la nature entière : le néant, c'est un rien infini et ce rien nous enveloppe. Nous en venons, nous y allons; nous sommes entre deux néants comme une coquille sur la mer. Le néant, c'est l'impossible et le certain; cela ne se conçoit pas et cela est. Le malheur des hommes, voyez-vous, leur malheur et leur crime est d'avoir découvert ces choses. Les autres animaux ne les savent pas; nous devions les ignorer à jamais. Être et cesser d'être! l'effroi de cette idée me fait dresser les cheveux sur la tête; elle ne me quitte pas. Ce qui ne sera pas me gâte et me corrompt ce qui est, et le néant m'abîme par avance. Atroce absurdité! je m'y sens, je m'y vois.

— Je suis plus à plaindre que vous, — répliqua M. de la Galissonnière. — Chaque fois que vous prononcez ce mot, ce perfide et délicieux mot de néant, sa douceur caresse mon âme et me flatte, comme l'oreiller le malade, d'une promesse de sommeil et de repos.

Mais Larive-du-Mont :

— Mes souffrances sont plus intolérables que les vôtres, puisque le vulgaire supporte l'idée d'un enfer éternel et qu'il faut une force d'âme peu commune pour être athée. Une éducation religieuse, une pensée mystique vous ont donné la peur et la haine de la vie humaine. Vous n'êtes pas seulement chrétien et catholique; vous êtes janséniste et vous portez au flanc l'abîme que côtoyait Pascal. Moi, j'aime la vie, la vie de cette terre, la vie telle qu'elle est, la chienne de vie. Je l'aime brutale, vile et grossière, je l'aime sordide, malpropre, gâtée, je l'aime stupide, imbécile et cruelle; je l'aime dans son obscénité, dans son ignominie, dans son infamie, avec ses souillures, ses laideurs et ses puanteurs, ses corruptions et ses infections. Sentant qu'elle m'échappe et me fuit, je tremble comme un lâche et deviens fou de désespoir.

» Les dimanches, les jours de fête, je cours à travers les quartiers populeux, je me mêle à la foule qui roule par les rues, je me plonge dans les groupes d'hommes, de femmes,

d'enfants, autour des chanteurs ambulants ou devant les baraques des forains; je me frotte aux jupes sales, aux camisoles grasses, j'aspire les odeurs fortes et chaudes de la sueur, des cheveux, des haleines. Il me semble, dans ce grouillement de vie, être plus loin de la mort.

» J'entends une voix qui me dit : « La peur que je te donne, seule je t'en guérirai; la fatigue dont mes menaces t'accablent, seule je t'en reposerai. » Mais je ne veux pas! je ne veux pas!

— Hélas! — soupira le magistrat. — Si nous ne guérissons pas en cette vie les maladies qui ruinent nos âmes, la mort ne nous apportera pas le repos.

— Et ce qui m'enrage, — reprit le savant, — c'est que, quand nous serons tous deux morts, je n'aurai pas même la satisfaction de vous dire : « Vous voyez, La Galissonnière, je ne me trompais pas. Il n'y a rien. » Je ne pourrai pas me flatter d'avoir eu raison. Et vous, vous ne serez jamais détrompé. De quel prix se paye la pensée! Vous êtes malheureux, mon ami, parce que votre pensée est plus vaste et plus forte que celle des animaux et de la plupart des hommes. Et je suis plus malheureux que vous parce que j'ai plus de génie.

Quatrefeuilles, qui avait attrapé des bribes de ce dialogue, n'en fut pas très frappé.

— Ce sont là des peines d'esprit, — dit-il; — elles peuvent être cruelles; mais elles sont peu communes. Je m'alarme davantage des peines plus vulgaires, souffrances et difformités du corps, mal d'amour et défaut d'argent, qui rendent notre recherche si difficile.

— En outre, — lui fit observer Saint-Sylvain, — ces deux messieurs forcent trop violemment leur doctrine à les rendre misérables. Si La Galissonnière consultait un bon père jésuite, il serait bientôt rassuré, et Larive-du-Mont devrait savoir qu'on peut être athée avec sérénité comme Lucrèce, avec délices comme André Chénier. Qu'il se répète le vers d'Homère : « Patrocle est mort qui valait mieux que toi », et consente de meilleure grâce à rejoindre, un jour ou l'autre, ses maîtres les philosophes de l'antiquité, les humanistes de la Renaissance, les savants modernes et tant d'autres qui valaient mieux que lui. « Et meurent Pâris et Hélène », dit François Villon. « Nous sommes tous mortels », comme dit Cicéron. « Nous mourons tous », dit

cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second Livre des Rois.

IX

Ils allèrent dîner au Parc royal, promenade élégante qui est à la capitale du roi Christophe ce qu'est le bois de Boulogne à Paris, la Cambre à Bruxelles, Hyde-Park à Londres, le Thiergarten à Berlin, le Prater à Vienne, le Prado à Madrid, les Cascine à Florence. Assis au frais, parmi la foule brillante des dîneurs, ils promenaient leurs regards sur les grands chapeaux chargés de plumes et de fleurs, pavillons errants des plaisirs, abris agités des amours, colombiers vers lesquels volaient les désirs.

— Je crois — dit Quatrefeuilles — que ce que nous cherchons se trouve ici. Il m'est arrivé tout comme à un autre d'être aimé : c'est le bonheur, Saint-Sylvain; et aujourd'hui encore je me demande si ce n'est pas l'unique bonheur des hommes; et, bien que je porte le poids d'une vessie plus chargée de pierres qu'un tombereau au sortir de la carrière, il y a des jours où je suis amoureux comme à vingt ans.

— Moi, — répondit Saint-Sylvain, — je suis misogyne. Je ne pardonne pas aux femmes d'être du même sexe que madame de Saint-Sylvain. Elles sont toutes, je le sais, moins sottes, moins méchantes et moins laides, mais c'est trop qu'elles aient quelque chose en commun avec elle.

— Laissez cela, Saint-Sylvain. Je vous dis que ce que nous cherchons est ici et que nous n'avons que la main à étendre pour l'atteindre.

Et, montrant un fort bel homme assis seul à une petite table :

— Vous connaissez Jacques de Navicelle. Il plaît aux femmes, il plaît à toutes les femmes. C'est le bonheur, ou je ne m'y connais pas.

Saint-Sylvain fut d'avis de s'en assurer. Ils invitèrent Jacques de Navicelle à faire table commune et, tout en dînant, causèrent familièrement avec lui. Vingt fois, par de longs circuits ou de brusques détours, de front, obliquement, par insinuation ou en toute franchise, ils s'informèrent de son bonheur sans pouvoir rien apprendre de ce compagnon dont la parole élé-

gante et le visage charmant n'exprimaient ni joie ni tristesse. Jacques de Navicelle causait volontiers, se montrait ouvert et naturel. Il faisait même des confidences ; mais elles enveloppaient son secret et le rendaient plus impénétrable. Sans doute, il était aimé : en était-il heureux ou malheureux? Quand on apporta les fruits, les deux inquisiteurs du roi renonçaient à le savoir. De guerre lasse, ils parlèrent pour ne rien dire, et parlèrent d'eux-mêmes, Saint-Sylvain de sa femme et Quatrefeuilles de sa pierre fondamentale, — endroit par lequel il ressemblait à Montaigne. — On débita des histoires en buvant des liqueurs : l'histoire de madame Bérille qui s'échappa d'un cabinet particulier déguisée en mitron, une manne sur la tête ; l'histoire du général Débonnaire et de madame la baronne de Bildermann ; l'histoire du ministre Visire et de madame Cérès, qui, comme Antoine et Cléopâtre, firent fondre un empire en baisers, et plusieurs autres, anciennes et nouvelles. Jacques de Navicelle conta un conte oriental :

— Un jeune marchand de Bagdad, — dit-il, — étant un matin dans son lit, se sentit très amoureux et souhaita, à grands cris, d'être aimé de toutes les femmes. Un djinn qui l'entendit lui apparut et lui dit : « Ton souhait est désormais accompli : à compter d'aujourd'hui, tu seras aimé de toutes les femmes. » Aussitôt le jeune marchand sauta du lit tout joyeux et, se promettant des plaisirs inépuisables et variés, descendit dans la rue. A peine y avait-il fait quelques pas qu'une affreuse vieille, qui filtrait du vin dans sa cave, éprise à sa vue d'un ardent amour, lui envoya des baisers par le soupirail. Il détourna la tête avec dégoût, mais la vieille le tira par la jambe dans le souterrain, où elle le garda vingt ans enfermé.

Jacques de Navicelle finissait ce conte, quand un maître d'hôtel vint l'avertir qu'il était attendu. Il se leva et, l'œil morne et la tête baissée, se dirigea vers la grille du jardin, où l'attendait, au fond d'un coupé, une figure assez rèche.

— Il vient de conter sa propre histoire, — dit Saint-Sylvain. — Le jeune marchand de Bagdad, c'est lui-même.

Quatrefeuilles se frappa le front :

— On m'avait bien dit qu'il était gardé par un dragon ; je l'avais oublié.

Ils rentrèrent tard au palais sans autre chemise que la leur.

et trouvèrent le roi Christophe et madame de la Poule qui pleuraient à chaudes larmes en écoutant une sonate de Mozart.

Au contact du roi, madame de la Poule, devenue mélancolique, nourrissait des idées sombres et de folles terreurs. Elle se croyait persécutée, victime de machinations abominables; elle vivait dans la crainte perpétuelle d'être empoisonnée et obligeait ses femmes de chambre à goûter tous les plats de sa table. Elle ressentait l'effroi de mourir et l'attrait du suicide. L'état du roi s'aggravait de celui de cette dame avec laquelle il passait de tristes jours.

— Les peintres — disait Christophe V — sont de funestes artisans d'imposture. Ils prêtent une beauté touchante aux femmes qui pleurent et nous montrent des Andromaque, des Artémise, des Madeleine, des Héloïse, parées de leurs larmes. J'ai un portrait d'Adrienne Lecouvreur dans le rôle de Cornélie, arrosant de ses pleurs les cendres de Pompée : elle est adorable. Et, dès que madame de la Poule commence à pleurer, sa face se convulse, son nez rougit : elle est laide à faire peur.

Ce malheureux prince, qui ne vivait que dans l'attente de la chemise salutaire, vitupéra Quatrefeuilles et Saint-Sylvain de leur négligence, de leur incapacité et de leur mauvaise chance, comptant, peut-être, que de ces trois reproches un du moins serait juste.

— Vous me laisserez mourir, comme font mes médecins Machellier et Saumon. Mais eux, c'est leur métier. J'attendais autre chose de vous; je comptais sur votre intelligence et sur votre dévouement. Je m'aperçois que j'avais tort. Revenir bredouille! vous n'avez pas honte? Votre mission était-elle donc difficile à remplir? Est-il donc si malaisé de trouver la chemise d'un homme heureux? Si vous n'êtes même pas capables de cela, à quoi êtes-vous bons? On n'est bien servi que par soi-même. Cela est vrai des particuliers et plus vrai des rois. Je vais de ce pas chercher la chemise que vous ne savez découvrir.

Et, jetant son bonnet de nuit et sa robe de chambre, il demanda ses habits.

Quatrefeuilles et Saint-Sylvain essayèrent de le retenir :

— Sire, dans votre état, quelle imprudence!

— Sire, il est minuit sonné.

— Croyez-vous donc — demanda le roi — que les gens heureux se couchent comme les poules? N'y a-t-il plus de lieux de plaisir dans ma capitale? N'y a-t-il plus de restaurants de nuit? Mon préfet de police a fait fermer tous les claque-dents : n'en sont-ils pas moins ouverts? Mais je n'aurais pas besoin d'aller dans les cercles. Je trouverai dans la rue, sur les bancs.

A peine habillé, Christophe V enjamba madame de La Poule qui se tordait à terre dans des convulsions, dégringola les escaliers et traversa le jardin à la course. Quatrefeuilles et Saint-Sylvain, consternés, le suivaient de loin, en silence.

X

Parvenu à la grande route, ombragée de vieux ormes, qui bordait le Parc royal, il aperçut un homme jeune et d'une admirable beauté qui, appuyé contre un arbre, contemplait avec une expression d'allégresse les étoiles qui traçaient dans le ciel pur leurs signes étincelants et mystérieux. La brise agitait sa chevelure bouclée; un reflet des clartés célestes brillait dans son regard.

« J'ai trouvé! » pensa le roi.

Il s'approcha de ce jeune homme riant et si beau, qui tressaillit légèrement à sa vue.

— Je regrette, monsieur, — dit le prince, — de troubler votre rêverie. Mais la question que je vais vous faire est pour moi d'un intérêt vital. Ne refusez pas de répondre à un homme qui est peut-être à même de vous obliger, et qui ne sera pas ingrat. Monsieur, êtes-vous heureux?

— Je le suis.

— Ne manque-t-il rien à votre bonheur?

— Rien. Sans doute, il n'en a pas toujours été ainsi. J'ai, comme tous les hommes, éprouvé le mal de vivre et peut-être l'ai-je éprouvé plus douloureusement que la plupart d'entre eux. Il ne me venait ni de ma condition particulière, ni de circonstances fortuites, mais du fond commun à tous les hommes et à tout ce qui respire; j'ai connu un grand malaise; mais il est entièrement dissipé. Je goûte un calme parfait, une douce allé-

gresse ; tout en moi est contentement, sérénité, satisfaction profonde ; une joie subtile me pénètre tout entier. Vous me voyez, monsieur, au plus beau moment de ma vie, et, puisque la fortune me fait vous rencontrer, je vous prends à témoin de mon bonheur. Je suis enfin libre, exempt des craintes et des terreurs qui assaillent les hommes, des ambitions qui les dévorent et des folles espérances qui les trompent. Je suis au-dessus de la fortune ; j'échappe aux deux invincibles ennemis des hommes, l'espace et le temps. Je peux braver les destins. Je possède un bonheur absolu et me confonds avec la divinité. Et cet heureux état est mon ouvrage ; il est dû à une résolution que j'ai prise, si sage, si bonne, si belle, si vertueuse, si efficace, qu'à la tenir on se divinise.

» Je nage dans la joie, je suis magnifiquement ivre. Je prononce avec une entière conscience et dans la plénitude sublime de sa signification ce mot de toutes les ivresses, de tous les enthousiasmes et de tous les ravissements : « Je ne me connais plus ! »

Il tira sa montre.

— C'est l'heure. Adieu !

— Un mot encore, monsieur. Vous pouvez me sauver. Je...

— On n'est sauvé qu'en me prenant pour exemple. Je vous prie de ne pas me suivre. Adieu.

Et l'inconnu, d'un pas héroïque, d'une allure juvénile, s'élança dans le bois qui bordait la route. Christophe, malgré la défense qui lui avait été faite avec une douceur impérieuse, poursuivit celui qui le fuyait si délibérément. Au moment où il pénétrait dans les taillis, il entendit un coup de feu, s'avança, écarta les branches et vit le jeune homme heureux couché dans l'herbe, la tempe percée d'une balle et tenant encore son revolver dans la main droite.

A cette vue, le roi tomba évanoui. Quatrefeuilles et Saint-Sylvain, qui n'avaient point perdu sa trace, lui firent reprendre ses sens et le portèrent au palais. Christian s'enquit de ce jeune homme qui avait trouvé sous ses yeux un bonheur désespéré. Il apprit que c'était l'héritier d'une famille noble et riche, aussi intelligent que beau et constamment favorisé par le sort.

XI

Le lendemain, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain, à la recherche de la chemise médicinale, descendant à pied la rue de la Constitution, rencontrèrent la comtesse de Cécile qui sortait d'un magasin de musique. Ils la reconduisirent à sa voiture.

— Monsieur de Quatrefeuilles, on ne vous a pas vu hier à la clinique du professeur Quillebœuf; ni vous non plus, monsieur de Saint-Sylvain. Vous avez eu tort de n'y pas venir : c'était très intéressant. Le professeur Quillebœuf avait invité tout le monde élégant, à la fois une foule et une élite, à son opération de cinq heures, une superbe ovariotomie. Il y avait des fleurs, des toilettes, de la musique ; on a servi des glaces. Le professeur s'est montré d'une élégance, d'une grâce merveilleuses. Il a fait prendre des clichés pour le cinématographe.

Quatrefeuilles ne fut pas trop surpris de cette description. Il savait que le professeur Quillebœuf opérait dans le luxe et les plaisirs; il serait allé lui demander sa chemise, s'il n'avait vu quelques jours auparavant l'illustre chirurgien inconsolable de n'avoir pas opéré les deux plus grandes célébrités du jour, l'empereur d'Allemagne, qui venait de se faire enlever un kyste par le professeur Hilmacher, et la naine des Folies-Bergère qui, ayant avalé un cent de clous, ne voulait pas qu'on lui ouvrît l'estomac et prenait de l'huile de ricin.

Saint-Sylvain, s'arrêtant à la devanture du magasin de musique, contempla le buste de Sigismond Dux et poussa un grand cri.

— Le voilà, celui que nous cherchons! le voilà, l'homme heureux!

Le buste, très ressemblant, offrait des traits réguliers et nobles, une de ces figures harmonieuses et pleines, qui ont l'air d'un globe du monde. Bien que très chauve et déjà vieux, le grand compositeur y paraissait aussi charmant que magnifique. Son crâne s'arrondissait comme un dôme d'église, mais son nez un peu gros se plantait au-dessous avec une robustesse amoureuse et profane; une barbe coupée aux ciseaux ne dissimulait pas des lèvres charnues, une bouche aphrodisiaque et bachique. Et c'était bien l'image de ce génie qui compose les

oratorios les plus pieux, la musique de théâtre la plus passionnée et la plus sensuelle.

— Comment — poursuivit Saint-Sylvain — n'avons-nous pas pensé à Sigismond Dux qui jouit si pleinement de son immense gloire, habile à en saisir tous les avantages et tout juste assez fou pour s'épargner la contrainte et l'ennui d'une haute position, le plus spiritualiste et le plus sensuel des génies, heureux comme un dieu, tranquille comme une bête, joignant dans ses innombrables amours à la délicatesse la plus exquise le cynisme le plus brutal!

— C'est — dit Quatrefeuilles — un riche tempérament. Sa chemise ne pourra que faire du bien à Sa Majesté. Allons la querir.

Ils furent introduits dans un hall vaste et sonore comme une salle de café-concert. Un orgue, élevé de trois marches, couvrait un pan de la muraille de son buffet aux tuyaux sans nombre. Coiffé d'un bonnet de doge, vêtu d'une dalmatique de brocart, Sigismond Dux improvisait des mélodies et sous ses doigts naissaient des sons qui troublaient les âmes et faisaient fondre les cœurs. Sur les trois marches tendues de pourpre, une troupe de femmes couchées, magnifiques ou charmantes, longues, minces et serpentines, ou rondes, drues, d'une splendeur massive, toutes également belles de désir et d'amour, ardentes et pâmées, se tordaient à ses pieds. Dans tout le hall, une foule internationale et dévote de jeunes Américaines, de financiers israélites, de diplomates, de danseuses italiennes, de prêtres catholiques, anglicans et bouddhistes, de princes noirs, d'accordeurs de pianos, d'hommes habillés en femmes et de femmes habillées en hommes, de reporters, de marchands chinois, de poètes lyriques, des actrices, des phénomènes, debout, assis, agenouillés, perchés sur les embrasures des fenêtres, grimpés sur les meubles, suspendus aux tringles des rideaux, à cheval sur les candélabres et sur les statues, se confondaient dans une même ivresse. C'était ce qu'on appelait une matinée intime.

L'orgue se tut. Une nuée de femmes enveloppa le maître. Par moments, il en sortait à demi, comme un astre lumineux, pour s'y replonger aussitôt. Il était doux, câlin, lascif, glissant. Aimable, pas plus fat qu'il ne fallait, grand comme le

monde et mignon comme un amour, en souriant, il montrait dans sa barbe grise des dents de jeune enfant et disait à toutes des choses faciles et jolies qui les enchantaient, et qu'on ne pouvait retenir tant elles étaient ténues, de sorte que le charme en demeurait tout entier, embelli de mystère. Il était pareillement affable et bon avec les hommes et, voyant Saint-Sylvain, l'embrassa trois fois et lui dit qu'il l'aimait chèrement. Le secrétaire du roi ne perdit pas de temps : il lui demanda deux mots d'entretien confidentiel de la part du roi et, lui ayant expliqué sommairement de quelle importante mission il était chargé, il lui dit :

— Maître donnez-moi votre che...

Il s'arrêta, voyant les traits de Sigismond Dux subitement décomposés.

Un orgue de Barbarie s'était mis à moudre dans la rue la *Polka des Jonquilles*. Et, dès les premières mesures, le grand homme avait pâli. Cette *Polka des Jonquilles*, le caprice de la saison, était d'un pauvre violon de bastringue, nommé Bouquin, obscur et misérable. Et le maître, couronné de quarante ans de gloire et d'amour, ne pouvait souffrir qu'un peu de louanges s'égarât sur Bouquin. Il en ressentait comme une insupportable offense. Dieu lui-même est jaloux et s'afflige de l'ingratitude des hommes. Sigismond Dux ne pouvait entendre la *Polka des Jonquilles* sans tomber malade. Il quitta brusquement Saint-Sylvain, la foule de ses adorateurs, le magnifique troupeau de ses femmes pâmées et courut dans son cabinet de toilette vomir une cuvette de bile.

— Il est à plaindre, — soupira Saint-Sylvain.

Et, tirant Quatrefeuilles par ses basques, il franchit le seuil du musicien malheureux.

XII

Durant quatorze mois, du matin au soir et du soir au matin, ils fouillèrent la ville et les environs, observant, examinant, interrogeant en vain. Le roi, dont les forces diminuaient de jour en jour, et qui se faisait maintenant une idée de la difficulté d'une semblable recherche, donna l'ordre à son ministre de l'Intérieur d'instituer une commission extraordinaire, char-

gée, sous la direction de MM. de Quatrefeuilles, Chaudesaigues, de Saint-Sylvain, Froidefond, de procéder avec pleins pouvoirs à une enquête secrète sur les personnes heureuses du royaume. Le préfet de police, déférant à l'invitation du ministre, mit ses plus habiles agents au service des commissaires, et bientôt, dans la capitale, les heureux furent recherchés avec autant de zèle et d'ardeur que, dans les autres pays, les malfaiteurs et les anarchistes. Un citoyen passait-il pour fortuné, aussitôt il était dénoncé, épié, filé. Deux agents de la préfecture traînaient à toute heure, de long en large, leurs gros souliers ferrés, sous les fenêtres de gens suspects de bonheur. Un homme du monde louait-il une loge à l'Opéra, il était mis aussitôt en surveillance. Un propriétaire d'écurie, dont le cheval gagnait une course, était gardé à vue. Dans toutes les maisons de rendez-vous, un employé de la préfecture, installé au bureau, prenait note des entrées. Et, sur l'observation de M. le préfet de police que la vertu rend heureux, les personnes bienfaisantes, les fondateurs d'œuvres charitables, les généreux donateurs, les épouses délaissées et fidèles, les citoyens signalés pour des actes de dévouement, les héros, les martyrs étaient également dénoncés et soumis à de minutieuses enquêtes.

Cette surveillance pesait sur toute la ville ; mais on en ignorait absolument la raison. Quatrefeuilles et Saint-Sylvain n'avaient confié à personne qu'ils cherchaient une chemise fortunée, de peur, comme nous l'avons dit, que des gens ambitieux ou cupides, feignant de jouir d'une félicité parfaite, ne livrassent au roi comme heureux un vêtement de dessous tout imprégné de misères, de chagrins et de soucis. Les mesures extraordinaires de la police semaient l'inquiétude dans les hautes classes et l'on signalait une certaine fermentation dans la ville. Plusieurs dames très estimées se trouvèrent compromises et des scandales éclatèrent.

La commission se réunissait tous les matins à la Bibliothèque royale sous la présidence de M. de Quatrefeuilles, avec l'assistance de MM. Trou et Boncassis, conseillers d'État en service extraordinaire. Elle examinait à chaque séance quinze cents dossiers en moyenne. Après une session de quatre mois, elle n'avait pas encore surpris l'indice d'un homme heureux.

Comme le président Quatrefeuilles s'en lamentait :

— Hélas! — s'écria M. Boncassis, — les vices font souffrir, et tous les hommes ont des vices.

— Je n'en ai pas, moi, — soupira M. Chaudesaigues, — et j'en suis au désespoir. La vie sans vice n'est que langueur, abattement et tristesse. Le vice est l'unique distraction qu'on puisse goûter en ce monde; le vice est le coloris de l'existence, le sel de l'âme, l'étincelle de l'esprit. Que dis-je! le vice est la seule originalité, la seule puissance créatrice de l'homme; il est l'essai d'une organisation de la nature contre la nature, de l'intronisation du règne humain au-dessus du règne animal, d'une création humaine contre la création anonyme, d'un monde conscient dans l'inconscience universelle; le vice est le seul bien propre à l'homme, son réel patrimoine, sa vraie vertu au sens propre du mot, puisque vertu est le fait de l'homme (*virtus*, *vir*).

» J'ai essayé de m'en donner; je n'ai pas pu : il y faut du génie, il y faut un beau naturel. Un vice affecté n'est pas un vice.

— Ah çà! — demanda Quatrefeuilles, — qu'appelez-vous vice?

— J'appelle vice une disposition habituelle à ce que le nombre considère comme anormal et mauvais; c'est-à-dire la morale individuelle, la force individuelle, la vertu individuelle, la beauté, la puissance, le génie.

— A la bonne heure! — dit le conseiller Trou, — il ne s'agit que de s'entendre.

Mais Saint-Sylvain combattit vivement l'opinion du bibliothécaire.

— Ne parlez donc pas de vices, — lui dit-il, — puisque vous n'en avez pas! Vous ne savez pas ce que c'est. J'en ai, moi : j'en ai plusieurs, et je vous assure que j'en tire moins de satisfaction que de désagrément. Il n'y a rien de pénible comme un vice. On se tourmente, on s'échauffe, on s'épuise à le satisfaire, et, dès qu'il est satisfait, on éprouve un immense dégoût.

— Vous ne parleriez pas ainsi, monsieur, — répliqua Chaudesaigues, — si vous aviez de beaux vices, des vices nobles, fiers, impérieux, très hauts, vraiment vertueux. Mais vous n'avez que de petits vices peureux, arrogants et ridicules. Vous n'êtes pas, monsieur, un grand contempteur des Dieux.

Saint-Sylvain se sentit d'abord piqué de ce propos, mais le bibliothécaire lui représenta qu'il n'y avait là nulle offense. Saint-Sylvain en convint de bonne grâce et fit avec calme et fermeté cette réflexion :

— Hélas! la vertu comme le vice, le vice comme la vertu est effort, contrainte, lutte, peine, travail, épuisement. Voilà pourquoi nous sommes tous malheureux.

Mais le président Quatrefeuilles se plaignit que sa tête allait éclater.

— Messieurs, — dit-il, — ne raisonnons donc point! Nous ne sommes pas faits pour cela.

Et il leva la séance.

Il en fut de cette commission du bonheur comme de toutes les commissions parlementaires et extraparlementaires réunies dans tous les temps et dans tous les pays : elle n'aboutit à rien, et, après avoir siégé cinq ans, se sépara sans avoir apporté aucun résultat utile.

Le roi n'allait pas mieux. La neurasthénie, semblable au Vieillard des mers, prenait pour le terrasser des formes diversement terribles. Il se plaignait de sentir tous ses organes, devenus erratiques, se mouvoir sans cesse dans son corps et se transporter à des places inaccoutumées, le rein au gosier, le cœur au mollet, les intestins dans le nez, le foie dans la gorge, le cerveau dans le ventre.

— Vous n'imaginez pas — ajoutait-il — combien ces sensations sont pénibles et jettent de confusion dans les idées.

— Sire, je le conçois d'autant mieux — répondait Quatrefeuilles — qu'au temps de ma jeunesse il m'arrivait souvent que le ventre me remontait jusque dans le cerveau, et cela donnait à mes idées la tournure qu'on peut se figurer. Mes études de mathématiques en ont bien souffert.

Plus Christophe ressentait de mal, plus il réclamait ardemment la chemise qui lui était prescrite.

XIII

— J'en reviens à croire, — dit Saint-Sylvain à Quatrefeuilles, — que, si nous n'avons pas trouvé, c'est que nous avons mal

cherché. Décidément, je crois à la vertu et je crois au bonheur. Ils sont inséparables. Ils sont rares; ils se cachent. Nous les découvrirons sous d'humbles toits au fond des campagnes. Si vous m'en croyez, nous les chercherons de préférence dans cette région montueuse et rude qui est notre Savoie et notre Tyrol.

Quinze jours plus tard, ils avaient parcouru soixante villages de la montagne, sans rencontrer un homme heureux. Toutes les misères qui désolent les villes, ils les retrouvaient dans ces hameaux, où la rudesse et l'ignorance des hommes les rendait encore plus dures. La faim et l'amour, ces deux fléaux de la nature, y frappaient les malheureux humains à coups plus forts et plus pressés. Ils virent des maîtres avares, des maris jaloux, des femmes menteuses, des servantes empoisonneuses, des valets assassins, des pères incestueux, des enfants qui renversaient la huche sur la tête de l'aïeul sommeillant à l'angle du foyer. Ces paysans ne trouvaient de plaisir que dans l'ivresse, leur joie même était brutale, leurs jeux cruels. Leurs fêtes se terminaient en rixes sanglantes.

A mesure qu'ils les observaient davantage, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain reconnaissaient que les mœurs de ces hommes ne pouvaient être ni meilleures ni plus pures, que la terre avare les rendait avares, qu'une dure vie les endurcissait aux maux d'autrui comme aux leurs; que, s'ils étaient jaloux, cupides, faux, menteurs, sans cesse occupés à se tromper les uns les autres, c'était l'effet naturel de leur indigence et de leur misère.

« Comment — se demandait Saint-Sylvain — ai-je pu croire un seul moment que le bonheur habite sous le chaume? Ce ne peut être que l'effet de l'instruction classique. Virgile, dans son poème administratif intitulé les *Géorgiques*, dit que les agriculteurs seraient heureux s'ils connaissaient leur bonheur. Il avoue donc qu'ils n'en ont point connaissance. En fait, il écrivait par l'ordre d'Auguste, excellent gérant de l'Empire, qui avait peur que Rome ne manquât de pain et cherchait à repeupler les campagnes. Virgile savait comme tout le monde que la vie du paysan est pénible. Hésiode en fait un tableau affreux. »

— Il y a un fait certain, — dit Quatrefeuilles, — c'est que, dans toutes les contrées, les garçons et les filles de la campagne

n'ont qu'une envie, c'est de se louer à la ville. Sur le littoral, les filles rêvent d'entrer dans des usines de sardines. Dans les pays de charbon, les jeunes paysans ne songent qu'à descendre dans la mine.

Un homme, dans ces montagnes, montrait au milieu des fronts soucieux et des visages renfrognés son sourire ingénu. Il ne savait ni travailler la terre ni conduire les animaux; il ne savait rien de ce que savent les autres hommes, il tenait des propos dénués de sens et chantait toute la journée un petit air qu'il n'achevait jamais. Tout le ravissait. Il était partout aux anges. Son habit était fait de morceaux de toutes les couleurs, bizarrement assemblés. Les enfants le suivaient en se moquant; mais, comme il passait pour porter bonheur, on ne lui faisait pas de mal et on lui donnait le peu dont il avait besoin. C'était Hurtepoix, l'innocent. Il mangeait aux portes, avec les chiens de garde, et couchait dans les granges.

Observant qu'il était heureux et soupçonnant que ce n'était pas sans des raisons profondes que les gens de la contrée le tenaient pour un porte-bonheur, Saint-Sylvain, après de longues réflexions, le chercha pour lui tirer sa chemise. Il le trouva prosterné, tout en pleurs, sous le porche de l'église : Hurtepoix venait d'apprendre la mort de Jésus-Christ, mis en croix pour le salut des hommes.

Descendus dans un village dont le maire était cabaretier, les deux officiers du roi le firent boire avec eux et s'enquirent si, d'aventure, il ne connaissait pas un homme heureux.

— Messieurs, — leur répondit-il, — allez dans ce village dont vous voyez, à l'autre versant de la vallée, les maisons blanches pendues au flanc de la montagne, et présentez-vous au curé Miton : il vous recevra très bien et vous serez en présence d'un homme heureux et qui mérite sa félicité. Vous aurez fait la route en deux heures.

Le maire offrit de leur louer des chevaux. Ils partirent après leur déjeuner.

Un jeune homme qui suivait le même chemin, monté sur un meilleur cheval, les rejoignit au premier lacet. Il avait la mine ouverte, un air de joie et de santé. Ils lièrent conversation avec lui.

Ayant appris d'eux qu'ils se rendaient chez le curé Miton :

— Faites-lui bien mes compliments. Moi, je vais un peu plus haut, à la Sizeraie, où j'habite, au milieu de beaux pâturages. J'ai hâte d'y arriver.

Il leur conta qu'il avait épousé la plus aimable et la meilleure des femmes, qu'elle lui avait donné deux enfants beaux comme le jour, un garçon et une fille.

— Je viens du chef-lieu, — ajouta-t-il sur un ton d'allégresse, — et j'en rapporte de belles robes en pièce, avec des patrons et des gravures de modes où l'on voit l'effet du costume. Alice (c'est le nom de ma femme) ne se doute pas du cadeau que je lui destine. Je lui remettrai les paquets tout enveloppés et j'aurai le plaisir de voir ses jolis doigts impatients s'agacer à défaire les ficelles. Elle sera bien contente; ses yeux ravis se lèveront sur moi, pleins d'une fraîche lumière, et elle m'embrassera. Nous sommes heureux, mon Alice et moi. Depuis quatre ans que nous sommes mariés, nous nous aimons chaque jour davantage. Nous avons les plus grasses prairies de la contrée. Nos domestiques sont heureux aussi; ils sont braves à faucher et à danser. Il faut venir chez nous un dimanche, messieurs : vous boirez de notre petit vin blanc et vous regarderez danser les plus gracieuses filles et les plus vigoureux gars du pays, qui vous enlèvent leur danseuse et la font voler comme une plume. Notre maison est à une demi-heure d'ici. On tourne à droite, entre ces deux rochers que vous voyez à cinquante pas devant vous et qu'on appelle les Pieds-du-Chamois; on passe un pont de bois jeté sur un torrent et l'on traverse le petit bois de pins qui nous garantit du vent du nord. Dans moins d'une demi-heure, je retrouverai ma petite famille et nous serons tous quatre bien contents.

— Il faut lui demander sa chemise, — dit tout bas Quatre-feuilles à Saint-Sylvain; — je suppose qu'elle vaut bien celle du curé Miton.

— Je le suppose aussi, — répondit Saint-Sylvain.

Au moment où ils échangeaient ces propos, un cavalier rustique déboucha entre les Pieds-du-Chamois, et s'arrêta sombre et muet devant les voyageurs.

Reconnaissant un de ses métayers.

— Qu'est-ce, Ulric? — demanda le jeune maître.

Ulric ne répondit pas.

— Un malheur? parle!

— Monsieur, votre épouse, impatiente de vous revoir, a voulu aller au-devant de vous. Le pont de bois s'est rompu et elle s'est noyée dans le torrent avec ses deux enfants.

Laissant le jeune montagnard fou de douleur, ils se rendirent chez M. Miton, et furent reçus au presbytère dans une chambre qui servait au curé de parloir et de bibliothèque. Il y avait là, sur des tablettes de sapin, un millier de volumes et, contre les murs blanchis à la chaux, des gravures anciennes d'après des paysages de Claude Lorrain et du Poussin; tout y révélait une culture et des habitudes d'esprit qu'on ne rencontre pas d'ordinaire dans un presbytère de village. Le curé Miton, entre deux âges, avait l'air intelligent et bon.

A ses visiteurs, qui feignaient de vouloir s'établir dans le pays, il vanta le climat, la fertilité, la beauté de la vallée. Il leur offrit du pain blanc, des fruits, du fromage et du lait. Puis il les mena dans son potager, qui était d'une fraîcheur et d'une propreté charmantes; sur le mur qui recevait le soleil, les espaliers allongeaient leurs branches avec une exactitude géométrique; les quenouilles des arbres fruitiers s'élevaient à égale distance les unes des autres, bien régulières et bien fournies.

— Vous ne vous ennuyez jamais, monsieur le curé? — demanda Quatrefeuilles.

— Le temps me paraît court entre ma bibliothèque et mon jardin, — répondit le prêtre. — Pour tranquille et paisible qu'elle est, ma vie n'en est pas moins active et laborieuse. Je célèbre les offices, je visite les malades et les indigents. Je confesse mes paroissiens et mes paroissiennes. Les pauvres créatures n'ont pas beaucoup de péchés à dire : puis-je m'en plaindre? Mais elles les disent longuement. Il me faut réserver quelque temps pour préparer mes prônes et mes catéchismes : mes catéchismes surtout me donnent de la peine, bien que je les fasse depuis plus de vingt ans. Il est si grave de parler aux enfants! Ils croient tout ce qu'on leur dit. J'ai aussi mes heures de distraction. Je fais des promenades; ce sont toujours les mêmes et elles sont infiniment variées. Un paysage change avec les saisons, avec les jours, avec les

heures, avec les minutes; il est toujours divers, toujours nouveau. Je passe agréablement mes soirées d'hiver, avec de vieux amis, le pharmacien, le percepteur et le juge de paix. Nous faisons de la musique. Morine, ma servante, excelle à cuire les châtaignes; nous nous en régalons. Qu'y a-t-il de meilleur au goût que des châtaignes, avec un verre de vin blanc?

— Monsieur, — dit Quatrefeuilles à ce bon curé, — nous sommes au service du roi. Nous venons vous demander de nous faire une déclaration qui sera pour le pays et pour le monde entier d'une grande conséquence. Il y va de la santé et peut-être de la vie du monarque. C'est pourquoi nous vous prions d'excuser notre question, si étrange et si indiscrète qu'elle vous paraisse, et d'y répondre sans réserve ni réticence aucune. Monsieur le curé, êtes-vous heureux?

M. Miton prit la main de Quatrefeuilles, la pressa et dit d'une voix à peine perceptible :

— Mon existence est une torture. Je vis dans un perpétuel mensonge. Je ne crois pas.

Et deux larmes roulèrent de ses yeux.

XIV

Après avoir toute une année vainement parcouru le royaume, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain se rendirent au château de Fontblande où le roi s'était fait transporter pour jouir de la fraîcheur des bois. Ils le trouvèrent dans un état de prostration dont s'alarmait la Cour.

Les invités ne logeaient pas dans ce château de Fontblande, qui n'était guère qu'un pavillon de chasse. Le secrétaire des commandements et le premier écuyer avaient pris logis au village et, chaque jour, ils se rendaient sous bois auprès du souverain. Durant le trajet, ils rencontraient souvent un petit homme qui logeait dans un grand platane creux de la forêt. Il se nommait Mousque et n'était pas beau avec sa face camuse, ses pommettes saillantes et son large nez aux narines toutes rondes. Mais ses dents carrées, que ses lèvres rouges découvraient dans un rire fréquent, donnaient de l'éclat et de

l'agrément à sa figure sauvage. Comment s'était-il emparé du grand platane creux, personne ne le savait ; mais il s'y était fait une chambre bien propre, et munie de tout ce qui lui était nécessaire. A vrai dire, il lui fallait peu. Il vivait de la forêt et de l'étang, et vivait très bien. On lui pardonnait l'irrégularité de sa condition parce qu'il rendait des services et savait plaire. Quand les dames du château se promenaient en voiture dans la forêt, il leur offrait dans des corbeilles d'osier, qu'il avait lui-même tressées, des rayons de miel, des fraises des bois ou le fruit amer et sucré du cerisier des oiseaux. Il était toujours prêt à donner un coup d'épaule aux charrois embourbés et aidait à rentrer les foins quand le temps menaçait. Sans se fatiguer, il en faisait plus qu'un autre. Sa force et son agilité étaient extraordinaires. Il brisait de ses mains la mâchoire d'un loup, attrapait un lièvre à la course et grimpait aux arbres comme un chat. Il faisait, pour amuser les enfants, des flûtes de roseaux, des petits moulins à vent et des fontaines d'Hiéron.

Quatrefeuilles et Saint-Sylvain entendaient souvent dire, dans le village : « Heureux comme Mousque ». Ce proverbe frappa leur esprit, et, un jour, passant sous le grand platane creux, ils virent Mousque qui jouait avec un jeune mopse et paraissait aussi content que le chien. Ils s'avisèrent de lui demander s'il était heureux.

Mousque ne put répondre, faute d'avoir réfléchi sur le bonheur. Ils lui apprirent en gros et très simplement ce que c'était, et, après y avoir songé un moment, il répondit qu'il l'avait.

A cette réponse, Saint-Sylvain s'écria impétueusement :

— Mousque, nous te procurerons tout ce que tu peux désirer, de l'or, un palais, des sabots neufs, tout ce que tu voudras : donne-nous ta chemise.

Sa bonne figure exprima, non le regret et la déception, qu'il était bien incapable d'éprouver, mais une grande surprise. Il fit signe qu'il ne pouvait donner ce qu'on lui demandait. Il n'avait pas de chemise.

ANATOLE FRANCE

PORTS MILITAIRES

LORIENT ET ROCHEFORT

Un port militaire est un centre de mobilisation : on y trouve un dépôt de personnel, des bâtiments en réserve et le matériel d'armement. Un port militaire est aussi un centre de stationnement dont l'outillage doit assurer, à la fois, la sécurité, le ravitaillement et les réparations d'une flotte. La multiplicité de ces bases d'opérations accroît la liberté d'action d'une armée navale et lui vaut une très grande latitude dans le choix d'un refuge. Mais la question budgétaire intervient : avec des ressources dont le montant est toujours et partout inférieur aux nécessités d'une flotte complète et d'un bon entraînement, toutes les marines sont acculées à quelques sacrifices. Et c'est ainsi que l'Angleterre n'a que trois ports militaires, Plymouth, Portsmouth, Chatham-Sheerness [1], que l'Allemagne n'en a que deux [2], Kiel et Wilhelmshaven, et que l'Italie, qui en a quatre [3], Spezzia, Naples, Tarente, Venise, déplore d'être si largement munie; seule, la France a tenu jusqu'ici à en avoir cinq, Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort, Toulon.

1. Chatham-Sheerness constitue un ensemble : aux détails près, Chatham approvisionnerait et réparerait une armée navale stationnée à Sheerness. Cet ensemble est encadré par le camp retranché de Douvres et par la base de Rosyth, qui sera un Bizerte, et non un Toulon.

2. Danzig est un arsenal secondaire; contrairement à notre Bizerte, Danzig est inaccessible aux grandes unités de combat; comme Bizerte, Danzig est dépourvu de tout dépôt de personnel.

3. On aurait même le droit de dire trois, car Tarente, qui est le siège d'un *commandement militaire maritime autonome*, et non d'une *Préfecture maritime*, pourrait être assimilé à Bizerte.

L'impossibilité de loger une armée navale à Lorient ou à Rochefort, et partant de l'y armer, de l'y ravitailler et de l'y réparer, est cependant incontestée : Rochefort est à quatorze kilomètres de la mer, sur une rivière sinueuse, étroite et boueuse, la Charente, qui a cinquante centimètres d'eau à marée basse et que les cuirassés ne peuvent plus remonter, même à marée haute; Lorient est au fond d'une rade, qui peut contenir au plus trois grands bâtiments. Mais, à côté de Lorient, la baie de Quiberon et, au devant de Rochefort, les rades extérieures de la Charente rassurent pleinement les partisans du *statu quo*. Ils sont tout à fait certains qu'un amiral, que des circonstances désastreuses astreindraient à chercher un refuge dans le sud de Brest, choisirait Quiberon ou les rades de la Charente; ils escomptent la passivité de l'adversaire à l'égard d'une armée navale qui, en temps de guerre, stationnerait dans ces mouillages ouverts et mal défendus; ils savent, par les ordres du jour de nos grandes manœuvres, que Lorient et Rochefort assureraient aisément le ravitaillement de nos forces navales. Ces raisonnements, qui ont le mérite de respecter la tradition, ont le défaut de négliger des faits notoires. Les défenses permanentes de Saint-Nazaire sont déjà supérieures à celles de Quiberon et l'organisation d'une défense de fortune y serait tout autrement facile; dans ce port de commerce, qui est un centre d'armement et de constructions navales, nombre d'unités de combat pourraient embarquer à quai non seulement du charbon, de l'eau et du matériel courant, mais encore du matériel de guerre et des ouvriers de l'État transportés de Lorient[1] par voie ferrée. Pour les bâtiments moyens et petits, Bordeaux est un centre d'approvisionnements et de réparations autrement précieux que les rades charentaises d'Aix et des Trousses, et une division cuirassée, amarrée aux appontements de Pauillac, serait ravitaillée par Bordeaux en moins de temps qu'un groupe identique, qui

1. A Lorient comme à Rochefort, nous avons des ateliers, des magasins, des dépôts de munitions... Ce serait folie que d'en réclamer le transfert à Saint-Nazaire et à Bordeaux. Mais le maintien et l'utilisation à distance des installations coûteuses, dont Lorient et Rochefort sont dès maintenant pourvus, n'implique en rien la nécessité de recourir pour ces deux centres maritimes à une organisation calquée sur celle de nos ports militaires de Cherbourg, Brest et Toulon.

aurait mouillé sur les rades de la Charente et que Rochefort desservirait à grand'peine, faute d'une voie ferrée, qu'il sera toujours difficile de construire en marécage, et faute d'une batellerie active dans cette rivière sans profondeur, à travers ces coudes multiples et brusques; sur la Gironde, au contraire, des mouillages en rivière situés à 20 (Le Verdon), 40 (Pauillac) et 60 milles (Bordeaux) de l'estuaire se prêtent admirablement à des transbordements de matériel et à l'installation de défenses improvisées.

Même réduites à une nomenclature, ces remarques devraient importuner les partisans de Lorient et de Rochefort, et le nom de l'adversaire, qui ferait du golfe de Gascogne le théâtre de ses opérations contre nos flottes, devrait aussi leur importer davantage. Pour eux, il semble qu'il soit superflu de se demander quand et comment notre armée navale pourrait être contrainte de se réfugier à Quiberon ou en rade des Trousses. Et qui leur poserait cette question précise, serait sans doute, une fois de plus, renvoyé par eux à l'Histoire : Compagnie des Indes, expéditions parties de Lorient et de Rochefort, convois qui y ont atterri, désastres de Quiberon et de l'île d'Aix... Et nos gens concluent, sans insister davantage : « Il est permis d'affirmer que les ports militaires de Lorient et de Rochefort doivent être maintenus et améliorés jusqu'à la fin des siècles ».

Certes, il faut s'appuyer sur l'histoire maritime. L'expérience est impuissante à fournir la recette qui garantit la victoire; mais elle apprend comment il suffit de s'y prendre pour être battu par un adversaire instruit. Telle est l'unique origine des principes dits militaires, qui sont peu nombreux et rationnels. Mais la rareté ou le vague des enseignements historiques interdisent très souvent d'attribuer une valeur décisive à l'un quelconque des raisonnements que l'on peut faire pour passer d'un principe à l'application; toutefois, plus on approfondira l'étude du passé, plus les divergences de vues s'atténueront. Souvent il suffirait d'inventorier les besoins de la marine à voiles pour constater que telle réforme, qui prend le contre-pied de la lettre de la tradition, en respecte en effet l'esprit. Tel est peut-être le cas des ports militaires de Lorient et de Rochefort[1].

1. Voir *La marine militaire de la France sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI* (2 volumes) de M. Lacour-Gayet.

Comment nos aînés auraient-ils pu ne pas préférer Lorient, qui existait, à un Saint-Nazaire, qui n'existait pas, — Lorient, dont le chenal d'accès était invariable et sensiblement rectiligne, à Saint-Nazaire que l'on atteignait par une passe sinueuse, non moins variable en direction qu'en profondeur, — Lorient, qui garantissait un abri sûr aux escadres d'autrefois, à Saint-Nazaire encore sans protection? Plus au sud, le choix de nos aînés était non moins impérieusement dicté par la nature : les rades de la Charente étaient seules assez ouvertes et pourtant assez sûres pour pouvoir être fréquentées par des voiliers. Déjà, il est vrai, les méandres de la Charente interdisaient, à marée basse, la circulation des bâtiments dont le tirant d'eau dépassait quelque 50 centimètres ; mais cet inconvénient était compensé à leurs yeux par les dangers de l'atterrissage en Gironde et du louvoyage dans un estuaire non régularisé et mal balisé. Aujourd'hui la situation est tout autre dans la Gironde et dans la Loire : en Gironde, après avoir franchi une barre où l'on trouve près de 8 mètres d'eau à marée basse, nos plus longues unités de combat ont devant elles un chenal presque droit et soigneusement jalonné; en Loire, les passes, maintenant aussi praticables que celles de Lorient, conduisent à un vaste bassin à flot ou à une rade bien abritée. L'avènement de la vapeur et les travaux effectués en Loire et en Gironde ont donc profondément modifié les données du problème militaire. Et de même que les choix de Lorient et de Rochefort se sont imposés au réalisme de nos aînés, de même les choix de Saint-Nazaire et de la Gironde devraient s'imposer maintenant à notre réalisme. Mais notre armée navale a-t-elle besoin de deux ports militaires dans le golfe de Gascogne?

Assurément, la marine à voiles eut des chefs qui se doutèrent qu'une guerre navale comporte des combats sur mer et que c'est là que la victoire se décide. Mais ces clairvoyants furent l'exception, aussi bien en Angleterre qu'en France. N'ayant jamais étudié ou compris l'histoire, la plupart des marins concevaient la guerre tout autrement. Certains ne proscrivaient pas absolument les actions militaires, sous une réserve expresse, toutefois : elles devaient se dérouler à terre. Le fin du fin consistait à éviter l'ennemi flottant; il s'agissait de voguer vers de lointaines contrées et d'y conquérir

quelques arpents de terrain. Si, d'aventure, le bien convoité était déjà solidement occupé par l'adversaire, on allait se couvrir de gloire ailleurs. Mais, en dépit de trésors d'astuce, les escadres ennemies se rencontraient un jour. L'accident déroutait l'un des chefs, sinon les deux. Parfois, ils se défiaient du geste, et le vent leur rendait le service de les séparer; puis, la partie de cache-cache recommençait. Parfois, au contraire, tout ayant une fin, une rencontre survenait, et le plus souvent à notre détriment. A bout de souffle — car nos rois ne surent presque jamais profiter des périodes de paix pour préparer la guerre maritime, — Versailles avait enfin une raison ou un prétexte pour signer un traité de paix, généralement désastreux.

A côté des foudres de guerre, qui rêvaient plaies et bosses à terre, d'autres, encore plus ingénieux, ne voulaient devoir la victoire qu'à deux moyens : l'immobilité ou la fuite. Le malheureux Brueys fut le plus illustre représentant de la première méthode. La seconde plaisait davantage à Villeneuve, qui se félicitait de n'avoir pas marché au canon à Aboukir et d'avoir été assez favorisé des dieux pour ramener, saine et sauve, sa division à Toulon. Gantheaume aussi était de cette école; mais Bruix eut plus de maestria : en Méditerranée, il réussit à éviter une flotte anglaise inférieure à la sienne.

L'étude a enfin délivré notre marine de ces conceptions, en lui enseignant la tactique manœuvrière et offensive des Suffren, des Nelson, des Farragut; elle sait que tout chef qui a voulu procéder à la mode contraire a causé la ruine de son pays[1]. Aujourd'hui comme hier, sans ports militaires, une armée navale s'évanouirait; mais nos aînés se faisaient de la guerre une idée telle qu'ils n'avaient jamais assez de trous pour se terrer : aujourd'hui il nous suffit d'en avoir là où nous pourrions avoir à combattre. Et les théâtres d'opérations possibles ne sont plus du tout les mêmes qu'autrefois.

1. Je ne demande pas au lecteur d'étudier l'*Influence de la puissance maritime dans l'Histoire* du commandant Mahan : pour voir clair dans cette compilation abondante, mais mal composée, il faut lui consacrer quelque six mois. Mais les Français devraient s'éclairer en lisant soit *La guerre sur mer*, du commandant Darrieus, soit la trilogie du commandant Daveluy : *Étude sur le combat naval*, *Étude sur la stratégie navale*, *La lutte pour l'empire de la mer*. Les plus pressés pourraient même s'en tenir à l'*Étude sur la stratégie navale*.

Presque toujours, les guerres interminables du passé se poursuivirent aux Antilles ; presque toujours aussi, une escadre anglaise vint bloquer Brest, dès le début des hostilités. Rochefort et Lorient avaient alors une importance considérable : pour l'ennemi, au double point de vue militaire et nautique, leur blocus était beaucoup plus dangereux que celui de Brest ; nos convois qui en partaient ou y revenaient étaient presque certains de ne pas être gênés. Mais autre temps, autres exigences. On ne saurait affirmer que, désormais, le golfe de Gascogne sera toujours désert en temps de guerre ; on a du moins la certitude que les seules luttes actuellement possibles imposeraient à notre armée navale l'obligation d'opérer en Manche et dans la mer du Nord. Dans tel ou tel cas probable, sinon très probable, Dunkerque vaudrait certainement mieux que Cherbourg ou Brest, comme centre d'attente et de refuge. Le ministère de la Marine s'abstient pourtant — et il faut l'en féliciter — de réclamer l'aménagement d'un port militaire à Dunkerque. Mais, en 1908, ce ministère a préconisé[1] — et ceci passe toute imagination — l'amélioration continue de Lorient et des rades de la Charente.

*
* *

Il y a vingt-six ans, pourtant, un ministre de la Marine dans le patriote ministère de Gambetta, Gougeard, avait réclamé cette économie. En juillet dernier, la Commission du budget de la Chambre vota la suppression des ports militaires de Lorient et de Rochefort. Cette réforme était difficilement réalisable par voie budgétaire ; l'opposition du ministère la rendit impossible. Pourtant, M. Thomson avait consenti quelques réductions que la Commission parlementaire de la Marine, dont les députés des ports dictent les décisions, fit annuler : les efforts de M. Charles Chaumet ont du moins provoqué la nomination d'une commission spéciale. Que les résultats de l'enquête ordonnée par la Chambre se fassent

1. Voir le Rapport du budget de 1909 de M. Charles Chaumet ; voir aussi les communiqués ministériels qui ont été publiés dans le *Moniteur de la flotte* des 8 et 15 août 1908.

attendre ou non, il sera certainement à nouveau question des ports de Lorient et de Rochefort au cours des grandes discussions maritimes qui se succéderont bientôt au Parlement sur le « bilan de la marine ».

Nombre de parlementaires connaissent la fragilité de la thèse traditionnelle, et la défendent pourtant. D'après eux, combattre le maintien des ports militaires de Lorient et de Rochefort est une entreprise chimérique. Assurément, il serait naïf d'espérer que ceux qui, de notre bel argent, soldent les gaspillages maritimes mettront demain et partout le holà ; mais escompter que ces cadeaux dureront toujours est peut-être non moins naïf. La loi du nombre, qui est le principe même du régime démocratique, s'imposera tôt ou tard.

Bientôt sans doute, les électeurs feront une remarque : sur les six millions de dépenses annuelles, occasionnées par le maintien des soi-disant ports militaires de Lorient et de Rochefort, la moitié environ des crédits est absorbée par des travaux hydrauliques ou terrestres et par des achats de matériel, sur lesquels les habitants eux-mêmes de ces deux villes ne peuvent prélever qu'une dîme infime. La réduction de la population flottante entraînerait évidemment pour eux un manque à gagner plus sensible. Mais on ne fera accroire à personne que la disparition d'un petit ou d'un gros millier de fonctionnaires de la Marine ruinerait des villes comme Lorient et Rochefort, si réellement elles peuvent avoir un rôle maritime ; et si réellement elles ne sont plus appropriées à la vie maritime d'aujourd'hui, on se demande de quel droit le Trésor public continuerait d'entretenir une situation aussi anormale. Les seuls besoins de la défense nationale doivent décider du sort de ces ports militaires. Deux documents excellents permettent d'élucider la question : un exposé de M. Thomson, dont la Commission du budget a eu la primeur, envisage tous les détails techniques ; une protestation des Rochefortais résume les vues d'ensemble que l'on invoque en faveur du *statu quo*.

Dans leur protestation, les Rochefortais « font valoir que le maintien de Rochefort comme port militaire de plein exercice est, de l'avis unanime des amiraux, une nécessité militaire ; que, supprimer le port militaire de Rochefort, c'est, la guerre

venue, supprimer aussi les ports de Bayonne, de Bordeaux, de la Rochelle, de la Pallice et de Nantes, laissés désormais sans défense[1] »...

L'unanimité des amiraux existait certainement en 1840; il n'en est peut-être plus ainsi, en 1909 : combien d'amiraux en activité de service partagent-ils l'avis de leurs collègues défunts ou en retraite, qui se sont institués les défenseurs des ports menacés? et avec ces amiraux qui furent glorieux, mais qui n'auront plus à servir dans la guerre de demain, si l'on consultait les officiers de quarante à cinquante-cinq ans, qui, eux, auront la responsabilité ou la conduite de cette guerre, la grande majorité ne serait pas pour le *statu quo*, et l'unanimité de ceux qui ont fait de cette question une étude particulière conclurait à la suppression immédiate. Mais qu'importeraient ces défilés d'autorités si, d'aventure, le plus modeste des simples citoyens réussissait à établir que les arguments et les faits cités en faveur de Lorient et de Rochefort sont sans valeur?

Passons au second argument des protestataires : avant eux, la commission de 1894-97 avait déjà affirmé la nécessité de conserver le port militaire de Rochefort pour protéger la Gironde. Pour la commission, comme pour les protestataires, l'affectation d'une force navale à chaque port assurerait partout un service de ronde, qui interdirait toutes les entreprises de nos adversaires; pour la commission comme pour les protestataires, cette précaution empêcherait absolument tout croiseur ennemi d'aller, entre Nantes et la Bidassoa, lancer quelques obus à toute volée ou capturer un bâtiment de commerce ici ou là, quand l'escadre de Rochefort serait ailleurs; pour la commission comme pour les protestataires, notre adversaire s'abstiendrait toujours de grouper ses forces et de combattre, tour à tour, à cinq ou dix contre un, nos forces navales de Cherbourg, de Brest, de Lorient et de Rochefort. Or voici ce que disent l'histoire et le simple bon sens : tant que notre armée navale disputera la maîtrise de la Manche à nos adversaires possibles, aucune action sérieuse ne pourra être tentée dans le golfe de Gascogne; si cette armée navale est détruite,

1, C'est à la *Dépêche* de Toulouse du 29 septembre 1908 que j'emprunte le texte de cette protestation.

aucune défense locale n'empêchera l'ennemi de frapper ici ou là, jusqu'au jour où un traité de paix consacrera le triomphe de sa volonté; la tentative de tout défendre est le plus sûr moyen de tout perdre.

Les pétitionnaires font valoir que les efforts des Hollandais et des Anglais, en 1696 et 1703, pour détruire cet arsenal, les attaques de 1757 et celle du premier Empire (pour l'une desquelles l'Angleterre dépensa, dit-on, 16 millions) prouvent que ces puissances attribuent à Rochefort une grande valeur militaire; que cette valeur militaire a toujours été reconnue par l'Angleterre et, notamment, dans ces dernières années, quand elle donna mission, lors des événements de Fachoda, à l'une de ses puissantes escadres de cingler vers les côtes charentaises.

Les faits antérieurs à la Restauration sont bien connus. Mais le précédent de 1898 est pour moi une révélation. Et pourtant la période de Fachoda, dont j'ai vécu heure par heure les angoisses à l'État-major général, compte dans ma vie : c'est alors que j'ai compris que les trésors d'intelligence, de savoir, de dévouement, d'énergie qui se dépensent dans la marine seraient toujours perdus pour la France si, en dépit de toutes les paresses, de toutes les mauvaises volontés, de toutes les criailleries, le Parlement n'imposait pas la refonte totale de notre organisation maritime, qui ne fut jamais qu'une administration maritime. Si vivaces que soient mes souvenirs, sur le fait visé par les protestataires, je n'y découvre que ceci : certain jour, l'escadre anglaise qui rôdait devant Brest disparut dans le sud. En réalité, nous ne possédions qu'une escadre, et, pour l'assommer, dès sa sortie de Toulon, l'Amirauté anglaise avait pris d'excellentes mesures. C'était l'essentiel. Pour le surplus, même en distrayant une escadre de ses forces métropolitaines, elle disposait de ressources plus que suffisantes pour repousser le troupeau de bâtiments que pouvait nous fournir la réunion problématique d'unités disséminées dans nos quatre ports militaires du Nord et de l'Ouest. Si donc les protestataires ont été bien renseignés, voici quelle serait l'explication de la manœuvre anglaise : pour éviter à sa flotte marchande le moindre ennui en Manche, l'Amirauté se serait dit qu'une démonstration dans le golfe de Gascogne affolerait

les populations côtières et que notre gouvernement aurait la faiblesse d'y faire rallier tous nos bâtiments de guerre.

Assurer à l'ennemi le choix du théâtre d'opérations le plus favorable à ses propres intérêts, obliger notre flotte à se porter là où nous n'avons aucun débarquement à redouter, là où son action causera la moindre gêne à cet ennemi, — voilà l'aboutissement des conceptions des protestataires. Et notre ministère de la Marine, dont la propagande aurait dû depuis longtemps guérir le pays de ces chimères, réclamait, en 1908, l'aménagement de la fosse d'Enet, dans la rade de l'île d'Aix!

S'il est un pays qui pouvait, sur une ample moisson de faits, se décider à installer des ports militaires en dehors du théâtre des opérations principales, c'est assurément l'Angleterre : l'Irlande et la côte ouest de la Grande-Bretagne furent, des siècles durant, l'objectif des expéditions françaises. Mais l'Angleterre sait qu'un port n'a jamais protégé rien de plus que la toute petite zône battue par son artillerie et barrée par ses torpilles; l'Angleterre sait que, depuis l'avènement de la vapeur, l'organisation d'un port militaire, vraiment approprié au service d'une armée navale en temps de guerre, coûte fort cher; l'Angleterre sait que les dépenses doivent être concentrées sur un petit nombre de points, situés là où la géographie impose la lutte, et non là où il ne pourra se produire que des diversions sans portée. Aussi l'Angleterre ne s'est jamais avisée de créer des Rocheforts et des Lorients en Irlande et sur la côte Ouest.

Les pétitionnaires font valoir que l'arsenal de Rochefort est, de tous les arsenaux, le plus sûr, le plus protégé, le plus inattaquable, le seul dont les rades soient capables de recevoir toutes nos flottes...

Assurément, Rochefort est à l'abri de tout bombardement maritime, comme de tout coup de main naval, presque autant que Paris; assurément encore, toutes nos forces navales pourraient trouver place sur les rades de la Charente, dans des conditions satisfaisantes, du point de vue nautique. Mais, assurément aussi, ces avantages ont une contre-partie : la protection militaire d'une armée navale y serait des plus précaires, de nuit tout au moins; son ravitaillement et ses réparations y seraient interminables; toute avarie un peu grave y serait irréparable; aucun grand bâtiment ne pourrait ni

remonter la Charente, ni se loger dans l'un des bassins à flot de Rochefort. Or il s'agit, et il s'agit uniquement de savoir si l'arsenal de Rochefort, doublé des rades de la Charente, répondrait ou non aux besoins d'une armée navale en temps de guerre.

Les pétitionnaires font valoir que l'abandon éventuel de ce port a été stigmatisé par les étrangers eux-mêmes (on connaît l'opinion de l'amiral lord Seymour) comme indice d'un manque de sens maritime chez les Français. Au lieu donc d'anéantir Rochefort, il convient de le conserver et de l'améliorer en utilisant ses merveilleuses rades; en résumé, faire pour Rochefort ce que les Anglais qui, eux, ont le sens maritime, ont fait pour Chatham.

L'humour des Anglais s'est impitoyablement exercé sur notre Rochefort. Composer un dithyrambe en l'honneur d'un port inaccessible fut sans doute une distraction de choix pour un pince-sans-rire; le réciter sans soulever la moindre protestation de ses auditeurs lui dut être un plaisir rare, et l'entendre répéter par ses adversaires un triomphe sans précédent. Le snobisme national et la certitude que l'opinion d'une haute personnalité est toujours fondée ont masqué aux Français, qui ont pieusement recueilli ces propos anglais, quelques réalités de toute première grandeur. Une comparaison entre Chatham et Rochefort a l'avantage certain de frapper l'imagination. Mais, comme dans toute image, il faut des ombres pour accuser les reliefs.

Chatham est sur la Medway, où il y a de l'eau; Rochefort, dans la Charente, où il n'y en a pas. L'ensemble Chatham-Sheerness est situé en avant de Londres, à proximité du Pas-de-Calais, dans une mer dont la maîtrise par l'adversaire imposerait à l'Angleterre la nécessité de signer la paix; l'ensemble Rochefort-Rades de la Charente gît au fond du golfe de Gascogne, en des parages où aucune action de l'ennemi ne saurait avoir un effet décisif. Dans les rades de la Charente, une armée navale ne peut compter que sur elle-même pour repousser des attaques de flottilles; devant Sheerness, une armée navale dispose d'un mouillage à l'abri de barrages et qui s'étend sur cinq milles de Medway. A toute marée, les grands bâtiments peuvent remonter du port militaire de Sheerness à

l'arsenal de Chatham, qui est pourvu de bassins d'échouage de toutes dimensions; en aucun cas, les grands bâtiments ne peuvent remonter des rades de la Charente à Rochefort, et cet arsenal ne possède que des bassins moyens et petits. Sous ces réserves, la comparaison entre Chatham-Sheerness et Rochefort-Rades de la Charente est rigoureusement exacte.

Il n'est au pouvoir de personne de réaliser la symétrie des positions entre les rades de la Charente, Rochefort et Paris, d'une part, Sheerness, Chatham et Londres, de l'autre. Mais le Parlement peut donner par ailleurs satisfaction aux protestataires : « En résumé, faire pour Rochefort ce que les Anglais, qui eux, ont le sens maritime, ont fait pour Chatham ». Que faut-il seulement? Installer une rade-abri pour notre armée navale, soit une soixantaine de bâtiments de diverses tailles; creuser, entre cette rade et l'arsenal, un canal sensiblement rectiligne et accessible, à mi-marée pour le moins, à nos plus grandes unités de combat; construire à Rochefort un grand bassin à flot et quatre formes de radoub, dont deux de la plus forte dimension; constituer des ateliers de réparations en rapport avec les besoins d'une armée navale. Ainsi on déférera à un vœu de 1906 ou de 1907 du Conseil général de la Charente-Inférieure : « Rendre au port de Rochefort son ancienne splendeur. »

Mais le Conseil général et les pétitionnaires se sont bien gardés d'établir le moindre devis à l'appui de leurs requêtes. Les autres Français, qui participeraient aux dépenses, se demanderont sans doute combien il en coûterait d'aménager ainsi le port de Rochefort, et pareillement, pour être équitables, le port de Lorient, en faveur duquel on a invoqué des arguments aussi peu valables que pour Rochefort.

Plusieurs centaines de millions, voilà ce qu'exigerait l'organisation de deux Chatham dans le golfe de Gascogne. C'est là ce qu'il faudrait pour satisfaire les mégalomanes et constituer, de toutes pièces, deux grands ports militaires, que doubleraient deux points d'appui éventuels : Saint-Nazaire-Nantes, Verdon-Pauillac-Bordeaux. Les modérés, qui se doutent qu'aucun Parlement ne commettra la folie d'engloutir là une pareille somme, préconisent une combinaison moins coûteuse en apparence, mais encore plus décevante comme dernier

résultat : affecter, bon an mal an, quelque six millions à l'entretien et à l'amélioration d'une fiction, de deux ports militaires inutiles en temps de paix et dont les ressources sont et demeureraient dérisoires pour une armée navale, — deux ports, qui sont et resteraient à jamais inférieurs à une Loire et à une Gironde, dont nos nécessités commerciales imposent l'aménagement.

Passons à l'exposé de M. Thomson. Les détracteurs de Rochefort et de Lorient réprouvent toute dépense dans deux bases d'opérations qui seraient sans emploi en temps de guerre. A leur avis, pour parer aux besoins d'une armée navale, qui sera astreinte à se battre en Manche, mais pourra, par exception, se réfugier dans le golfe de Gascogne, la Loire et la Gironde suffiraient : l'accroissement continu du tonnage des paquebots veut que l'accès et l'outillage de ces centres commerciaux soient sans cesse améliorés ; il garantit à nos unités de combat la possibilité d'y utiliser des ressources déjà considérables et constamment développées. Par surcroît, puisque notre marine de guerre possède, dans ce même golfe de Gascogne, deux chantiers de constructions navales, Lorient et Rochefort, les réformistes s'accordent à réclamer le maintien de ces chantiers, mais non de leur appareil militaire : après comme avant la suppression des ports militaires de Lorient et de Rochefort, des bâtiments désemparés ou rejetés en dehors du théâtre des opérations auraient donc deux refuges supplémentaires.

Certes, l'outillage actuel de nos chantiers de constructions navales est aussi mal approprié que possible aux exigences du temps de guerre [1]. Mais si l'on prétendait justifier le maintien des ports militaires de Lorient et de Rochefort en faisant miroiter les services que pourraient rendre à la flotte construite les ateliers et bassins présentement affectés à la flotte en construction, il faudrait prendre garde, et ce serait abuser peut-être de la crédulité publique que d'ajouter : cesser d'englober ces mêmes arsenaux dans une organisation modelée sur nos ports militaires de Cherbourg, Brest et Toulon équi-

1. M. Ferrand l'a déjà prouvé aux lecteurs de la Revue : *La Crise des arsenaux de la Marine* (1er juillet 1907).

vaudrait à interdire aux bâtiments en service de s'y réparer à l'occasion. Il paraît aussi malaisé d'expliquer comment la défense de Lorient et de Rochefort serait compromise et pourquoi le fonctionnement de certains services, que la logique conduit à y conserver, serait troublé du jour où ces centres maritimes ne seraient plus des Préfectures maritimes.

L'an dernier, le ministre de la Marine a, pourtant, soutenu cette thèse ; des communiqués très détaillés ont été insérés dans le *Moniteur de la Flotte* des 8 et 15 août 1908 :

Le Ministre a rappelé à la Commission du budget les conclusions de la Commission extra-parlementaire de 1894-1897. Celle-ci, après un long examen de la question, avait conclu au maintien des deux ports : Rochefort devant servir de point de refuge et de ravitaillement et de port de construction et de réparation pour les petites unités ; le port de Lorient devant être conservé comme centre important de constructions neuves, et avec tous ses services maritimes.

On peut toujours invoquer l'avis des enquêteurs de 1894-1897, pour condamner un changement, quel qu'il soit. Cette commission s'est, en effet, déclarée satisfaite de notre organisation navale ; elle pensait que notre marine deviendrait parfaite, à la seule condition de renoncer à quelques innovations : en dépit de son labeur et de la valeur de ses membres, elle doit aux circonstances qui l'aiguillèrent sur des sujets administratifs d'avoir engendré une œuvre absolument réactionnaire. Je n'ai pas à établir ici que, depuis lors, notre organisation a évolué avec une lenteur désespérante [1], mais toujours à contre des conclusions formulées en 1894-1897. Des explications déjà fournies [2], il suffit de retenir un fait : tous nos ministres, y compris M. Thomson, ont eu la sagesse de maintenir une autonomie des directions de travaux que la Commission voulait supprimer. Dans la bouche d'un ministre qui, sur ce point capital, a pris le contre-pied des conclusions émises « après un long examen de la question » et dans un exposé qui admet l'inutilité de maintenir « tous les services

1. Malgré l'exemple de Lord Selborne, qui, en trois ans a renové la marine de son pays : il faut lire l'*Évolution de la marine anglaise* de M. le lieutenant de vaisseau de Roquefeuil.

2. *Revue* du 1er novembre 1907, pages 120-121.

maritimes » de Lorient et de Rochefort, l'évocation de l'enquête de 1894-1897 était au moins inattendue.

Dans sa seconde audition, le Ministre a insisté de nouveau sur l'importance de Rochefort comme poste de refuge et de ravitaillement pour les flottilles. Il faut, dans cette région du golfe de Gascogne, un point où les sous-marins et torpilleurs puissent rentrer sans être obligés de remonter jusqu'à Brest. Il est nécessaire de prévoir, à défaut d'autres points d'appui mieux situés, plus favorablement disposés et mieux outillés, les rades des Trousses et de l'île d'Aix comme des mouillages de refuge et de ravitaillement pour une fraction importante de notre armée navale, au cas où celle-ci serait coupée de Brest et de la Manche. Si ce principe était adopté, il y aurait lieu de reprendre l'étude relative à la création à la Fosse d'Enet d'un port permettant de ravitailler, à l'abri du feu de l'ennemi ou des attaques de torpilleurs et en eau calme, une escadre de six bâtiments. Le reste de l'escadre serait mouillé en grande rade. Or, si, de jour, les mouillages des Trousses et de l'île d'Aix peuvent être considérés comme bien défendus par les batteries de côtes et les sous-marins, le passage reste difficile à interdire la nuit aux torpilleurs en raison de sa largeur. C'est un grave défaut, auquel ne remédierait qu'en partie l'établissement du port d'Enet. Néanmoins, faute d'une meilleure rade de refuge entre Lorient et la Bidassoa, on ne doit pas abandonner l'utilisation et les perfectionnements des ressources offertes par les rades de la Charente.

Qu'un centre de flottille ne soit pas forcément un port militaire, les exemples de Dunkerque, d'Oran, de Bizerte et d'Ajaccio interdisent de le méconnaître. Par l'existence des postes de stationnement, que le ministère de la Marine a multipliés, à grands frais, sur le littoral, on sait autre chose : au cours de leurs exercices de temps de paix, les flottilles assurent l'entretien de l'outillage et des approvisionnements qui ont été constitués dans les ports de commerce de leur arrondissement, en prévision des besoins éventuels du temps de guerre. Il est, donc, permis d'affirmer que, ports militaires ou non, Lorient et Rochefort pourraient être des centres de flottille en temps de paix. Aux Rochefortais, que scandalise la prochaine et heureuse suppression de « leur » dérisoire défense mobile, M. Picard est aussi en droit de répondre : utilisables, à l'occasion, par notre flottille de Brest, les installations actuelles

serviraient normalement en temps de guerre aux bâtiments de défense que la marine détacherait à Rochefort, — non pas dans l'espoir chimérique de mettre le littoral à l'abri de toute insulte, mais pour exposer les croiseurs ennemis à des risques qui seraient hors de proportion avec les effets de leurs insignifiantes diversions sur un public que les progrès de son éducation militaire auraient délivré des affolements de l'instinct.

Et comment dire qu'à défaut de Rochefort, nos flottilles « seraient obligées de remonter jusqu'à Brest » ? Comment dire encore qu'entre Lorient et la Bidassoa, nos grandes unités de combat ne découvriraient pas des refuges autres que les rades de la Charente ? Comme la commission extra-parlementaire et comme les pétitionnaires de Rochefort, M. Thomson oublie une Loire et une Gironde, où l'on construit pourtant des bâtiments de guerre de toutes dimensions. Cette amnésie provient d'un vice national : nos départements ministériels se soucient fort peu de réduire l'interminable liste des services de la Guerre, de la Marine, du Commerce, des Colonies, des Travaux Publics et des Finances dont la fusion allégerait les charges budgétaires : ce sont des États dans l'État qui, dédaignant et ignorant parfois les ressources de leur voisin, veulent toujours pourvoir à tous leurs besoins par leurs propres moyens. La marine se doit donc d'améliorer *ses* ports et de tenir pour inexistants *les* ports organisés par les Travaux Publics.

Jusqu'ici, l'exposé de M. Thomson semble donner satisfaction aux intérêts locaux ; la suite a beaucoup moins satisfait les défenseurs de Lorient et de Rochefort :

Les deux ports ne recevraient plus de bâtiments désarmés ou en réserve. Ils n'effectueraient plus que des premiers armements pour lesquels les services des constructions navales fourniraient matériel et main d'œuvre ; il serait possible alors de supprimer les ateliers-flotte. Le port n'armant plus de bâtiments en service courant pourrait être déchargé du rôle de port comptable pour les navires et de port d'attache pour les officiers. Le personnel officier, militaire, technique, d'administration ou de santé qui y servirait y serait détaché des autres ports et cela permettrait de supprimer un grand nombre de services locaux. Les services des subsistances et de santé pourraient être ultérieurement réduits, mais une étude préalable est nécessaire en vue d'établir des conditions d'entente avec le Département de la Guerre, la Marine prêtant un très large concours aux services

d'intendance et de santé de ces deux places fortes. L'École-annexe de médecine navale de Rochefort serait supprimée et des pourparlers seraient engagés avec la Guerre pour la cession de l'hôpital de ce port. Enfin les autres services locaux (contrôle, commissariat, service de santé) pourraient être diminués, après étude locale, par suite de la suppression des services de la réserve et d'immatriculation du personnel.

Les Rochefortais exceptés, les contribuables, qui entretiennent les trois écoles de santé des trois Départements de la Guerre, de la Marine et des Colonies, seront reconnaissants à M. Thomson d'avoir admis que l'une de nos trois Écoles-annexes de médecine navale pourrait être supprimée. Mais leur joie sera éphémère : le Parlement estime que la défense nationale serait compromise, si (suivant le vœu exprimé par M. Messimy dans son rapport du budget de 1904) les Facultés de médecine instruisaient les futurs médecins de la Marine, au lieu et place des trois Écoles-annexes de Brest, Rochefort et Toulon. Des soucis non moins patriotiques risquent aussi de s'opposer aux autres suppressions.

Du point de vue technique, il serait pourtant nécessaire de concentrer les bâtiments non armés dans nos vrais ports militaires. On éviterait ainsi un gaspillage depuis longtemps dénoncé par M. Lockroy : à Lorient et à Rochefort, qui arment, administrent, approvisionnent et réparent des unités de combat en nombre infime, les frais généraux de la flotte construite sont démesurément plus élevés que dans les autres ports. Au surplus, la certitude que nos bâtiments en réserve seraient hors d'état de renforcer l'armée navale au moment de la mobilisation exige l'abandon de nos errements. Logique au temps de la marine à voiles, notre réglementation ne peut convenir à l'emploi d'un matériel naval qui devient chaque jour plus délicat.

Tous nos rivaux ont proscrit cet entretien en réserve avec des effectifs dérisoires qui, en dépit de mécomptes ininterrompus, subsiste toujours dans notre réglementation. Un exemple universel nous invite à reconnaître aussi qu'il ne suffit pas de pourvoir à l'entretien des bâtiments en réserve : il faut les grouper dans des formations tactiques, compléter leur entraînement au mouillage par des sorties en mer, les

faire participer de temps en temps aux exercices des escadres armées. De nos jours, il n'est pas d'autre moyen d'assurer la mobilisation d'une armée navale dans des délais acceptables. Les marines étrangères ont, encore plus que nous, sacrifié l'entretien des bâtiments sans valeur militaire; mais, en tout temps, leurs unités de combat non armées ont à bord leur matériel et disposent d'effectifs qui garantissent l'encadrement du personnel que l'on aurait à embarquer au moment de la mobilisation; mais ces « flottes armées en réserve » constituent, dès le temps de paix, des divisions ou des escadres, qui vivent, au mouillage ou à la mer, auprès des forces armées et sont militairement prêtes à les renforcer sur l'heure.

M. Thomson a donc eu mille fois raison de renoncer, tout au moins pour Rochefort et Lorient, à notre traditionnelle conception de la réserve. Mais son relevé des suppressions et réductions qui en résulteraient impose une conclusion : ainsi transformés, Lorient et Rochefort deviendraient des centres maritimes, analogues à Bizerte, et non à Brest. Le ministre a pourtant réclamé le maintien des Préfectures maritimes que les intéressés eux-mêmes jugeaient, à juste titre, très menacées par son projet. Le lien entre les services de Rochefort et de Lorient « ne peut, nous dit-il, être obtenu que par l'autorité d'un chef supérieur du grade le plus élevé ».

Ainsi le commandement maritime d'un Rochefort, dont les services seraient désormais peu nombreux, très simplifiés et dirigés par des officiers du grade de capitaine de vaisseau, au plus, devrait, de toute nécessité, être dévolu à un vice-amiral. Comme Rochefort, Bizerte est pourvu d'une direction du port, d'une défense fixe et d'un service administratif; contrairement à Rochefort, Bizerte, qui est, en tout temps, le siège d'une division navale et d'une flottille importante, peut loger, ravitailler et carêner une armée navale dans un port des plus sûrs : explique qui pourra pourquoi il faut, à Rochefort, deux officiers généraux, dont un vice-amiral, quand un contre-amiral suffit à Bizerte. On objectera peut-être que le chef du service des constructions navales est officier supérieur à Bizerte et officier général à Rochefort. Mais il faut noter une autre différence qui atténue grandement la portée de la précédente : les arsenaux de Rochefort et de Bizerte seraient normalement

affectés l'un aux réparations de la flotte construite, l'autre aux travaux neufs de la flotte en construction. Le chef militaire, qui serait à Rochefort le délégué du ministre, devrait évidemment exercer des pouvoirs de discipline générale sur l'usine et avoir le droit de l'inspecter; c'est encore lui qui aurait qualité pour contrôler les approvisionnements destinés à l'armée navale; c'est lui aussi qui fixerait l'ordre des très rares travaux à effectuer pour le compte de la flotte construite et vérifierait leur exécution. Mais le bon sens n'exige pas que ce chef militaire intervienne davantage dans le fonctionnement de l'usine : où a-t-on découvert l'impossibilité de placer un Directeur des constructions navales sous les ordres d'un contre-amiral, commandant de la Marine?

A Lorient comme à Rochefort, l'octroi d'une large autonomie à l'arsenal conduirait à modeler l'organisation de ces usines sur celle de nos établissements hors des ports : les Préfets maritimes cesseraient enfin de couvrir de leur incompétence industrielle la responsabilité des Directeurs de nos constructions navales; la présence d'un vice-amiral serait alors superflue, ici comme là. Mais un contre-amiral suffirait-il à Lorient qui, en sus des services prévus à Rochefort, possèderait un dépôt recevant 7 000 hommes en cas de mobilisation; les écoles de fusiliers et de gymnastique; la commission de Gâvres; l'école des apprentis-mécaniciens?

Quelque jour sans doute il faudra examiner cette conception du marin-fantassin, qui nous vaut d'instruire nos canonniers d'artillerie légère dans un bataillon, et non à l'école de canonnage, comme toutes les marines étrangères. Peut-être devra-t-on aussi se demander pourquoi notre marine ne peut pas utiliser l'école de gymnastique de la Guerre et comment la concentration de 7 000 hommes dans un port qui n'armerait plus un seul bâtiment « est indispensable à la bonne exécution de la mobilisation générale. » Aujourd'hui admettons, sans restrictions, la nomenclature ministérielle; il ne s'ensuit pas que la haute direction de tous les services de Lorient, qui n'ont à leur tête que des officiers supérieurs, ne pourrait pas être exercée par un contre-amiral.

M. Thomson est trop avisé pour méconnaître, que, même un peu allongée, la liste des services qui fonctionneraient en

temps de paix à Lorient et à Rochefort dissimule mal l'insignifiance de ces Préfectures maritimes; il insiste donc sur le rôle des commandants en chef en temps de guerre : direction du service central de renseignements, de veille et de reconnaissance; commandement des forces navales de l'arrondissement; fonctions de gouverneur. Mais, une fois de plus, il oublie l'exemple de Bizerte. Et pourtant le commandant de la marine de Bizerte, qui a les mêmes attributions que les préfets maritimes de Lorient et de Rochefort, exerce ses pouvoirs sur un littoral beaucoup plus exposé à des débarquements de quelque importance. Dira-t-on que le maintien de nos troisième et quatrième arrondissements maritimes se justifie précisément par les vices de notre organisation navale en Algérie-Tunisie? Le Parlement estimerait sans doute que l'espoir de maintenir les ports militaires de Lorient et de Rochefort n'a pas diminué l'insécurité de Bizerte et que le ministère aurait dû, depuis longtemps, l'entretenir des dangers de notre situation africaine. Il serait non moins déplacé de faire valoir que le commandant de la marine de Bizerte n'est pas gouverneur de place forte comme les vice-amiraux de Lorient et de Rochefort. Mais à l'encontre des autres objections, qui se prêtaient à un examen direct et rapide, discourir sur l'importance maritime des fonctions de gouverneur, c'est mettre en cause toute la question de la défense des côtes. L'ampleur d'un sujet, que les départements de la Guerre et de la Marine discutent, depuis plus d'un siècle, sans parvenir à s'entendre et même parfois à se comprendre, interdit de justifier notre dernière affirmation. A défaut d'une démonstration complète, qui viendra en son temps, quelques aphorismes suffiront peut-être au lecteur.

Des troupes débarquées ont été, d'abord, des troupes embarquées; elles ne peuvent être repoussées que par la défense maritime, quand elles sont à bord, et que par la défense terrestre, quand elles sont à terre; la mise en œuvre de tous les éléments affectés à la défense des côtes comportera toujours et partout deux opérations militaires, successives et tout à fait distinctes; du point de vue tactique, on ne saurait raisonnablement confier le commandement des deux défenses maritime et terrestre à un seul officier; il n'a appris à combattre que l'ennemi flottant, s'il appartient à l'armée de mer,

ou l'ennemi terrestre, s'il appartient à l'armée de terre. M. de la Pallisse conclurait : en ce qui concerne la discipline générale, les services d'intendance, de santé, etc., il faut évidemment réaliser l'unité de commandement; mais décréter que, dans un port, le gouverneur cumulera effectivement le commandement tactique des défenses maritime et terrestre, c'est donner satisfaction à des soucis protocolaires, au prix d'une hérésie militaire.

Deux thèses, dont on connaît les arguments généraux et de détail, sont en opposition. Les défenseurs des ports militaires de Lorient et de Rochefort disent : pour déterminer les mouillages dont il conviendrait de développer l'outillage, nous n'avons pas à nous demander dans quels parages notre armée navale a combattu hier et combattrait demain; il nous suffit de savoir que nos aînés ont installé deux ports militaires dans le golfe de Gascogne. Les défenseurs de Lorient et de Rochefort disent : en Loire et en Gironde, il y a des ports de commerce; nous ne les connaissons pas; nous ne pouvons ni les utiliser, ni les mentionner. Les défenseurs de Lorient et de Rochefort disent : peu nous chaut de constater que le centre maritime de Bizerte est mieux pourvu en temps de paix et serait plus important en temps de guerre que nos ports militaires; nous réclamons le maintien de nos Préfectures maritimes, parce que ce qui est a été et doit être éternellement. Je crois que l'intérêt national et le souci d'économies démocratiques obligent à conclure contre eux.

COMMANDANT LÉONCE ABEILLE

DEUX CAMARADES DU PARNASSE

CATULLE MENDÈS

ET

FRANÇOIS COPPÉE

— LETTRES INÉDITES —

C'est dans l'hiver de 1863-1864 que le poète hongrois Emmanuel Glaser présenta Francis Coppée à Catulle Mendès. Francis Coppée avait alors vingt et un ans; il était commis ordinaire de quatrième classe dans le bureau des Hôpitaux et des Invalides, au Ministère de la guerre.

« Très jeune, assez maigre, pâle, l'air fin, des yeux timides, qui regardaient autour de lui; vêtu d'un habit étriqué, neuf et très propre cependant, il avait un peu l'air d'un employé de commerce ou de ministère, et en même temps l'élégance de ses traits, la grâce ironique de son sourire, quelque chose de doux, et d'un peu triste, de parisien aussi dans toute son attitude, faisait qu'on le remarquait, voulait que l'on prît garde à lui[1]. » Quant à Catulle Mendès, à peine plus âgé que lui, « élégant et joli comme un page, ayant le teint d'une vierge et une admirable chevelure d'un blond cendré qu'il laissait tomber en boucles folles sur ses épaules, il était paré,

1. Catulle Mendès. *La Légende du Parnasse contemporain* (1884).

aux yeux du jeune habitant de Montmartre, de l'auréole de la gloire[1]. »

A partir de ce jour, Françis Coppée fut un assidu compagnon de Mendès, et fréquenta le petit salon, rue de Douai, où le poète de *Philoméla* réunissait José-Maria de Heredia, Léon Dierx, Albert Glatigny, Léon Cladel, Villiers de l'Isle-Adam, Albert Mérat, Léon Valade, Georges Lafenestre, Emmanuel des Essarts, Sully-Prudhomme, auxquels se joignirent bientôt Louis-Xavier de Ricard et Paul Verlaine[2].

Or Catulle Mendès, vingt ans après, a lui-même raconté ceci :

Dans notre petit salon de la rue de Douai, il y eut un jour un événement.

J'avais reçu, dans la matinée, sous enveloppe, un poème, écrit d'une magnifique écriture et non signé. Les vers m'en avaient paru remarquables, et, le soir, lorsque nos amis les lurent à leur tour, ce furent des exclamations de plaisir et d'enthousiasme. « Oui, certainement, il n'y avait pas à en douter, celui qui avait écrit ces strophes était un poète inexpérimenté encore, mais un véritable poète. » Qui pouvait être l'auteur de cette pièce, intitulée, je m'en souviens, *les Fleurs mortelles*? On cherchait, on voulait deviner, on se perdait en conjectures.

Francis Coppée, qui était resté dans un coin, silencieux selon son habitude, me fit signe de le suivre dans la chambre voisine, et là, à voix basse :

— C'est moi qui suis l'auteur, — m'avoua-t-il, — mais ne le dites pas.

Mon premier soin fut de proclamer la chose d'une voix retentissante! et toute la franche jeunesse qui était là battit des mains avec fureur. Ah! vraiment c'était ainsi qu'il avait caché son jeu! Il faisait des vers, et ne le disait pas. Un poète de plus! à la bonne heure! et c'était de toutes parts des poignées de mains heureuses.

Je pris Francis Coppée à part :

— Laissez-les dire. On n'est pas un artiste pour quelques bonnes strophes. Vous avez fait beaucoup de vers?

— Six mille! — s'écria Coppée.

— Apportez-les-moi demain matin, tous!

Et le lendemain matin il me les apporta. Et je les lus, tous! en quelques heures.

1. François Coppée. — Feuilleton dramatique de la *Patrie*.

2. Georges Druilhet. *Un Poète français* (*François Coppée*), 1902.

— Eh bien? — me demanda Coppée.

— Eh bien, mon cher ami, tout cela est exécrable. Vous êtes admirablement doué, mais vous ne savez pas le premier mot de votre métier.

— Apprenez-le-moi, — dit Coppée.

Et, sans avoir faibli un instant sous le rude coup de ma franchise, il jeta au feu les six mille vers qu'il m'avait apportés!

Je connais peu de poètes capables d'un tel auto-da-fé.

Dès lors, nous travaillâmes pendant les jours, pendant les soirs, avec acharnement, lisant les grands poètes, étudiant les rythmes, discutant les rimes, résolus, infatigables. Ce fut le temps d'une intimité profonde et charmante. C'est là que nos esprits et nos cœurs prirent la coutume de n'être jamais séparés, malgré les hasards de la vie. Nous ne nous quittions guère. Nous dînions l'un chez l'autre, lui dans ma famille, moi dans la sienne. Je me souviens des bons repas camarades au premier étage de la petite maison, passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, à Montmartre. La mère et la sœur de mon ami, accueillantes et douces, nous écoutaient parler de poésie et d'avenir; et, après le repas de famille, nous retournions rue de Douai, Coppée et moi, pour lire, pour travailler encore jusqu'au matin[1].

Charmante camaraderie! Les deux jeunes gens se confient tout, leurs joies comme leurs peines, leurs voluptés comme leurs labeurs d'artistes : c'est alors qu'ils rêvent de faire ensemble une *Mademoiselle de Terneuse*, une *Madame de Montbazon*; c'est alors que Mendès raconte à Coppée le sujet de sa future pièce *la Femme de Tabarin*, avec la double et triple disposition scénique.

Nous avons retrouvé un billet de cette époque :

Mon cher ami,

L'idée horrible d'être interrompu de mon travail (où je m'acharne) par deux nécessités prochaines, me conseille d'aller vous déranger, vous. Faire des vers rend égoïste.

Voilà. J'ai besoin de trois louis demain, et de cinq louis le 31.

Gagner ces premiers trois louis, aujourd'hui, c'est faire de la copie et me détourner pour plus d'un jour de mon vrai travail. Gagner les cinq louis, le 31, ce sera bien pis. Je me connais : Dieu sait quand je me remettrai à mon poème.

Il me serait infiniment agréable de ne pas être interrompu du tout.

Si vous le pouvez, envoyez-moi trois louis sous enveloppe par

1. Catulle Mendès. *La Légende du Parnasse contemporain.*

un commissionnaire rapide, cela aujourd'hui ou demain matin; et, le 31, envoyez-moi cinq louis.

Le 10 juillet, date de mon trimestre, je vous rendrai le tout à la fois.

Répondez-moi bien vite.

Votre

CATULLE MENDÈS.

C'est le 2 mars 1866 que paraît le premier fascicule du *Parnasse contemporain*, auquel Mendès va se consacrer de toute son âme. Ardent, ivre de beauté et d'idéal, il fait fi des soucis matériels ; avec une noble insouciance il accepte hardiment l'âpre amour de la muse, dédaignant les occupations plus lucratives qui le sollicitent :

Mon bon Coppée, cela devient absurde. Mais j'ai besoin de huit francs. 8. Vous restera-t-il quarante sous après cet acte violent? Alors donnez la somme énorme à Covielle[1]*. Sinon, au diable!*

Votre

C. M.

Mais, le dimanche, pour se délasser de leurs travaux, le jeune page de lettres et le petit commis au ministère de la guerre (à 1 800 francs d'appointements, s'il vous plaît!) vont prendre, tous les deux, un « bain de musique » :

Cher ami,

Voulez-vous que nous allions au Concert populaire?

Venez me chercher avant midi, rue La Bruyère; je dis avant midi, afin que nous puissions encore avoir des billets chez Brandus, et des billets du côté gauche.

Votre

C. M.

Ah! à propos, je n'ai pas même deux francs.

C'est ainsi qu'ils vivent fraternellement : Mendès communique à Coppée son expérience d'artiste, lui apprend son métier de poète, le présente dans les cénacles littéraires ; et Coppée, qui habite avec sa famille, aide de sa bourse, à l'occasion, son ami gêné, parfois, après une semaine de lyrisme échevelé ou de folles amours, l'invite même à venir manger

1. Surnom donné par Mendès à un gamin de Paris qui lui servait de domestique.

la soupe à Montmartre avec sa mère et sa sœur, — ce qui donne à Mendès la douce illusion de vivre, un instant, d'une vie familiale...

Cher compagnon de chaîne, je suis dans la solitude grâce à mon amoureuse qui joue à Montmartre une célèbre pièce de Lambert Thiboust, et dans le marasme à cause d'une rime qui se plaît à ne point subir mon joug. Pouvez-vous (je vous conjure, si j'étais le moins du monde importun, de me le dire tout net), pouvez-vous me venir prendre pour dîner chez vous? Si cela gênait votre bonne mère, n'ayez point souci : ce n'est point la noire famine qui me pousse à cette prière indélicate, c'est le désir de causer avec vous, et l'horreur de dîner en tête à tête avec Covielle.

Votre

CATULLE MENDÈS.

*
* *

François Coppée publie *le Reliquaire* en l'automne de 1866, à ses frais, bien entendu; le volume est apprécié des lettrés, mais ne se vend pas. — Mendès, toujours en quête de sensations nouvelles, part pour l'Espagne dans le courant de l'été de 1867. Coppée, lui, doit rester à Paris; maintenant commis ordinaire de troisième classe, à 2 100 francs d'appointements, il quitte le ministère avant cinq heures, et consacre toutes ses soirées à la muse.

Les deux camarades s'écrivent; le serviable Coppée se charge bien volontiers des commissions de Mendès, veille à la régularité des envois d'argent, corrige les épreuves des articles laissés en souffrance par son ami... Mendès, lui, est tout heureux d'être à Biarritz, « dans un magnifique pays... Je regretterais — écrit-il à Coppée — de n'y point passer ma vie, si je n'avais à revoir un ami que j'aime comme je vous aime ».

Mon bon ami, je crois que je vais faire des vers. J'en ferai certainement. Quel pays! et quelle tristesse que vous n'y puissiez pas venir! Des arbres, de la mer, tout cela sent bon, d'un parfum résineux et salé; je suis sur le point de me bien porter; vous seriez guéri en trois jours. — Est-il si impossible que vous veniez? Un congé de quinze jours, une passe à obtenir, voilà les seuls problèmes. Le congé, vous l'auriez sans doute; la passe, est-ce que

votre ami Yriarte ne pourrait pas vous la faire obtenir? Pensez à cela le plus tôt possible. D'autres frais, il n'y en aurait pas : vous me permettriez bien de vous offrir pendant deux semaines le pain et le sel; nous sommes en compte. Votre chambre, celle qu'ici nous appelons déjà votre chambre, vous attend et vous désire.

Je m'adresse à madame votre mère.

Madame,

Soyez bonne pour moi comme vous l'avez toujours été : envoyez-nous votre fils; nous vous le ramènerons gras comme les moines et rose comme les nonnes; nous le garderons le plus longtemps possible, mais nous lui parlerons de vous tous les jours, et s'il lui était possible de ne pas penser à vous nous l'en empêcherions bien.

Merci, madame, des efforts que vous allez faire, et croyez à mon profond et sympathique respect.

CATULLE MENDÈS.

C'est très sérieux, mon cher Coppée, ce pays, c'est le Çvarga[1] *lui-même : demandez à Gouzien à qui je raconte mille folies à ce sujet.*

A propos de Çvarga, vous recevrez, ces jours-ci, les épreuves de mon feuilleton sur l'exposition hindoue : veuillez les revoir avec soin; coupez, taillez, mettez en ordre; vous savez que je refais beaucoup sur épreuves; faites comme je ferais moi-même. Vous recevrez les épreuves à sept heures du soir, il suffit de les rapporter le lendemain avant dix heures du matin. Vous recevrez aussi mon manuscrit afin de confronter; j'y ai joint une page qui contient les orthographes définitives des noms propres; si l'on omettait de vous envoyer, malgré mes recommandations, ces deux choses indispensables à la bonne correction, vous auriez la bonté de les réclamer, le matin, en rapportant les épreuves, et de les revoir, séance tenante, une dernière fois.

Mais si vous pouvez venir me rejoindre tout de suite, n'attendez pas les épreuves, venez, venez, venez!

J'ai eu par Gouzien des nouvelles de Verlaine — et de la complainte! Diantre, sommes-nous compromis! Je vais écrire à Verlaine. Si quelqu'un fait des vers, on devrait bien me les envoyer.

Je vous embrasse.

Mais l'infortuné bureaucrate ne peut venir, au grand désespoir de Mendès :

1. Paradis hindou.

Mon bon ami, mon vrai, mon seul ami, (car vous êtes mon ami, n'est-ce pas?) je donnerais tout au monde pour que vous fussiez auprès de nous. Comme vous aimeriez ce pays, et quel parti vous en tireriez! — Moi, je ne sais *pas décrire ce que je* vois. *Il me faut une chose* rêvée, *celle* arrivée *ne m'absorbe pas assez. Mauvaise habitude d'hypocondriaque. — Car, enfin, j'ai le spleen! Il faut bien que je me l'avoue! Oui, un vrai spleen. Je me* fais de la bile, *comme on dit. — Avec tous les éléments de bonheur, je souffre, et, si je faisais des vers là-dessus, on me dirait que je ressemble à Baudelaire! Dieu sait pourtant que rien ne m'est plus personnel que mes souffrances! Il y a une épopée terrible à faire sous ce titre :* ARGAN. *— Mais laissons cela.*

Avez-vous vu Lépine[1]*?*

Avez-vous vu Vitu?

Répondez-moi vite, si déjà les lettres ne sont pas en route. — Si vous avez de l'argent à m'envoyer, adressez-moi un bon sur la poste, poste restante, Bayonne, *et une lettre d'avis,* poste restante, Saint-Sébastien : *car il est dangereux de se faire envoyer de l'argent en Espagne. J'irai donc le chercher à Bayonne.*

Le bouillant Mendès a raison d'avoir confiance en Coppée : on n'abuse jamais d'un ami. Et Mendès demande tout naturellement à Coppée de corriger les épreuves d'un de ses articles intitulé : *Autriche* : « J'ai soigné Horowitz[2], — écrit-il. — A propos de ce que je dis du tableau de Matejko, consultez un Hongrois ou le dictionnaire Bouillet : j'ai peur d'avoir dit des bêtises. Arrangez cela. Ajoutez, s'il se peut, des noms historiques à ma description. »

D'ailleurs, il serait désolé de gêner son ami, et, apprenant que madame Coppée est malade, il écrit aussitôt d'Ernani, le 3 septembre :

Mon bien, mon bien cher ami, il fallait tout laisser, tout quitter, tout oublier! Que je vous envie, en même temps que je vous plains, que je vous envie vos inquiétudes! Vous avez une mère, mon ami. — Piogey, très mauvais médecin pour moi, est excellent pour tous autres : je ne suis pas malade, je suis hypocondriaque; j'ai la maladie de M. de Pourceaugnac, et on ne guérit ces mala-

1. Il s'agit ici de l'Épine, l'écrivain connu sous le pseudonyme de Quatrelles.

2. Peintre hongrois, qui avait fait un portrait à l'huile de François Coppée, en 1866.

dies-là que par des éclats de rire. Je ne ris pas assez, voilà tout. Mais je suis sûr que Piogey sauvera votre mère. D'ailleurs elle est sauvée, n'est-ce pas? Vous êtes tranquille et heureux. Dites-lui bien, mon ami, quels sont pour elle mes respects et mon admiration. Votre mère est la vraie mère ancienne. — Si j'en avais eu une comme cela, quel homme j'aurais été! Ne croyez pas que je veuille vous distraire de vos tristesses par un éloge de celle qui les cause. Dès le premier jour où j'ai vu madame Coppée, j'aurais été jaloux de vous, si je pouvais l'être d'un homme que j'aime aussi tendrement que vous.

Si les commissions dont je vous chargeais dans ma dernière lettre vous gênent, chargez-en un ami commun, Glaser, par exemple, mais tâchez, je vous supplie, qu'elles soient faites avec ponctualité. Je n'ai pas encore manqué d'argent pendant mon voyage déjà long; mais j'ai besoin, pour continuer à être tranquille, que rien ne me fasse défaut.

Je vous écris du sommet d'une montagne : en bas, se frise une rivière dont j'ignore le nom, qui est charmante. — Le beau pays! Comme je serais heureux si je me portais bien! tout à fait bien!

*Je serai demain à Pampelune, après-demain à Tolosa, dans huit jours à Saragosse, pour la fête de Notre-Dame, Del Pilar? Del Pilar, — et pour les courses de taureaux. J'irai peut-être jusqu'à Madrid, — mais mon adresse est toujours, poste restante, à Saint-Sébastien, et mon banquier est toujours M. Léon fils aîné, à Saint-Sébastien... Je publierai sans doute à l'*Étendard *quelques relations de voyage. — Je vais me remettre à des vers. — Mon grand poème se nomme* Énakim[1], *il y a 200 vers terminés. J'en suis très content.*

Ecrivez-nous. Je me permets d'embrasser madame Coppée.

Votre

CATULLE MENDÈS.

Je n'ai pas reçu la lettre de Verlaine, à propos de Hugo. Que Verlaine m'écrive : il me fera bien plaisir. — Hugo est-il superbe? Voilà une chose qu'il faut nous dire. Nous aurons vu les Pyrénées, vous aurez vu Hugo : eh! eh!...

*
* *

Dix-huit mois s'écoulent; François Coppée, jusqu'alors inconnu, devient l'auteur célèbre du *Passant*. Mais, six

1. C'est probablement le poème que Mendès publiera en 1872 sous le titre d'*Hespérus*.

semaines après la triomphale première du 14 janvier 1869, il tombe très gravement malade : — rechute de pneumonie. — A peine convalescent, il va finir l'hiver à Amélie-les-Bains. Et c'est maintenant Catulle Mendès, resté à Paris, qui donne à l'exilé des nouvelles des poètes, ses camarades :

Nous aussi, mon bon ami, nous sommes dans le printemps. Nous reverdissons. Pas de montagnes, il est vrai, et partant pas de neige. La neige en été, ce doit être charmant. Nous nous contentons d'un vulgaire horizon de brouillards bleus. Une seule chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas radicalement guéri, car je n'ai jamais pu prendre votre grosse maladie au sérieux. J'ai passé par là, mon ami, et je sais ce qu'il faut croire du pessimisme de Piogey. J'ai toussé, j'ai craché le sang, j'avais des enrouements interminables, des insommies, des sueurs nocturnes; enfin on m'a envoyé à Nice où j'ai failli mourir, d'ennui! Entre nous, je crois que ce qui m'a guéri, c'est l'atmosphère fortement imprégnée de tabac et de musc rance que l'on respire entre la rue Drouot et le faubourg Montmartre. Revenez, mon ami, et quittez ce pays où vous finiriez par prendre des habitudes de malade.

Oui, je fais la grimace, et je ne voudrais pas plus d'élégie dans votre œuvre que dans votre vie. Ne me dites pas que c'est votre nature : c'en est un des côtés, mais non l'ensemble! L'homme qui a fait le Fils des Armures, la Bénédiction, le Justicier *(composition moins personnelle mais profondément démonstrative d'énergie) peut faire ce que bon lui semble et ne doit pas se croire obligé de choisir tel ou tel sujet. Dans la posture magnifique où vous a mis le succès du* Passant *et des* Poèmes Modernes, *vous pouvez traiter avec le public, comme le vainqueur avec le vaincu. Pourquoi subir ses conditions, quand c'est à vous de lui imposer les vôtres?*

Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, de vous envoyer ma pensée dans sa franchise entière? Je vous parle, je ne dirai pas comme à un frère, car, mon frère, vous l'êtes, mais comme à une moitié de moi-même qui serait en train de se croire malade à Amélie-les-Bains.

Le Parnasse contemporain? *Vous ne pensiez pas dire si juste. Lemerre, qui a renoncé à son idée du volume de poèmes, se décide à recommencer* le Parnasse. *Je destine à ce recueil, qui ne peut manquer d'obtenir un succès sans mesure, un poème intitulé* Wokkurcalfi. *Il faut bien faire quelque chose dans l'intérêt d'un éditeur aussi dévoué que cet excellent Lemerre.*

Au contraire, mon cher ami, la représentation de Rienzi *a été fort douce. C'était à croire qu'il s'agissait de Victor Massé, et non de Wagner. Deux ou trois sifflets ont fait rire. Eh bien, malgré*

le succès incontestable et unanime qu'a remporté Pasdeloup, j'ai été pris à la suite des trois premières représentations d'une mélancolie insurmontable. Voyez-vous, ce public n'en est pas un, ou plutôt c'en est un, et c'est pourquoi il est absurde. L'horreur du beau le hante. Ah! si on n'avait au pied le boulet de la nécessité, comme on aimerait à vivre tout seul, dans sa pensée! Mais il le faut.

Puis j'ai repris ma gaîté, grâce à Banville. Banville, au foyer du Théâtre-Lyrique, était dans une situation propre à émouvoir les cœurs les plus durs. Il ne savait pas de quoi il s'agissait, et le feuilleton du National *exigeait qu'il le sût. Timidement, il rôdait autour des groupes musicaux, s'efforçait de s'inculquer de saines idées, de retenir les mots à effet, et, ce soir-là, si on lui eût dit : « Il y a un mot technique au fond de l'Etna, à côté du squelette calciné d'Empédocle », il serait allé le chercher! Mais les dieux protègent Banville, et Banville m'a rencontré. J'ai été pour lui le flambeau dans les ténèbres. Religieusement il m'a écouté, deux heures durant, puis il s'en est allé, sans parler, en me serrant la main, comme un homme accablé de joie et de reconnaissance. Et, le dimanche soir, quand a paru* le National, *un cri d'immense étonnement s'est échappé des quatre-vingt mille poitrines des quatre-vingt mille lecteurs de ce journal « petit bordeaux » : Banville parlait de « quinte diminuée », Banville parlait de « mélodie continue », d' « accords dissonants » et « consonnants », et cela pendant douze colonnes, avec un imperturbable lyrisme. Et ce qu'il y a de plus gai, là-dedans, c'est que Banville m'a écrit hier soir que la musique de Wagner lui avait ouvert un monde nouveau et surnaturel.*

Heredia? Il exubère de plus en plus. Tout qualificatif qui n'est pas un superlatif lui paraît absolument incapable d'exprimer même la centième partie de sa pensée. D'ailleurs il a fait un admirable sonnet, et c'est le principal.

Dierx? On ne sait. Il va, il songe : sortira-t-il enfin un artiste de ce poète?

Vous avez dû recevoir les Nuits sans Étoiles *de notre excellent Glaser; il y a là-dedans des choses d'une tendresse naïve, qui sont très agréables à des esprits dépravés comme les nôtres : la pomme verte.*

Silvestre, m'a-t-on dit, a été malade, mais le voilà guéri. Il y a longtemps que je n'ai vu des vers de lui.

Pas de nouvelles du prix Bordin : il me semble à craindre que les petits journaux n'aient mécontenté l'Académie. Du reste Leconte de Lisle (il se porte mieux) n'en souffle pas un mot, et, comme ce prix est pour lui (de même que pour vous) une simple question

*d'argent, il nous paraît discret d'imiter son silence. Lemerre publie en ce moment l'*Hésiode *et les* Hymnes orphiques, *qui ont dans la traduction de notre cher et grand maître un superbe caractère hiératique.*

Je ne vois pas Verlaine. Ces isolements, ces désertions sont des choses cruelles. Partis ensemble, pourquoi nous séparer? Si le sort nous réserve un bel avenir, il aurait été d'autant plus beau qu'il eût été commun à plusieurs, et ce petit groupe aurait été une pléiade.

Villiers m'inquiète. Il parle trop et n'écrit pas assez.

Mais le plus grand paresseux, c'est moi-même. Imaginez, mon cher ami, que mon poème n'est pas encore achevé! Et pourtant je travaille. Le désir de la perfection n'est peut-être qu'un déguisesement de l'impuissance. Nous verrons bien. J'entreprends aussi un drame, dont le sujet est fort beau, mais qui réclame des vers spéciaux, très difficiles à faire.

Et voilà, mon ami, tout ce qu'il y a d'un peu nouveau à raconter. — Vous avez dû remarquer que, dévoré de jalousie, j'ai pris ma plus belle écriture; mais votre lettre est là, sur ma table : comme je suis vaincu!

A bientôt! Je vous embrasse et suis celui qui vous aime plus qu'aucun autre (avec amphibologie.)

CATULLE MENDÈS.

D'Amélie-les-Bains à Paris la transition soudaine vous paraîtra bien brusque. Pour ne pas quitter tout d'un coup le printemps, voulez-vous vous arrêter quelques jours à Neuilly? Cela me comblerait de joie. Nous irions courir ensemble dans le Bois, qui est en face de ma porte. Nous ferions des vers. Nous apprendrions de nouveau à nous aimer tous les jours. — Il y a une petite chambre pour vous. — Acceptez, je vous en prie.

***

Et les deux poètes seront toujours soucieux de resserrer, de ranimer, au besoin, leur amitié. Ainsi, l'année suivante, Catulle Mendès s'imagine un instant qu'ils sont moins bons amis que par le passé; mais il se rassure bien vite :

Mon vieil ami, — (Et si jeunes encor d'être de vieux amis!) — votre lettre m'a donné une grande joie, mais elle ne m'a pas étonné. Je vous aime trop pour que vous ne m'aimiez point. Le talent et l'homme me plaisent également en vous. Je n'ai jamais craint que

notre amitié se refroidît : j'avais peur qu'elle ne se disjoignît, voilà tout. Leconte de Lisle et Flaubert s'aiment de tout leur cœur ; mais ils ne se tutoient qu'une fois par an, quand ils se rencontrent. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi pour nous. Votre brave lettre me rassure. — Je suis heureux, très heureux que mes vers vous aient satisfait; puisque vous les trouvez bons, c'est qu'ils sont bons. D'ailleurs, je suis de votre avis. Avez-vous vu le pavé de X...? J'ai subi avec douceur les injures dont m'abreuve « la prose de singe de cet agent de police », selon l'expression de Victor Hugo, mais j'ai eu envie de me rebeller contre l'outrage fait à la Légende des siècles. *Ah! mon ami, je sais ce que je vaux, je ne me fais pas d'illusion, et toute iniquité, même quand elle m'est favorable, m'importune.*

Mais oui, je veux voir Beauvallet en forgeron[1]. *Vous ne me croiriez pas si je vous affirmais que je préfère votre dernière œuvre à ses aînées; mais j'ai regretté que vous ne m'ayez pas donné, le soir de la première, l'occasion de remplir mon devoir d'ami, en attendant qu'une entrevue me permît de faire, entre nous, celui de critique. Ah! vous avez tant de talent, mon cher Coppée, que vous méritez toute franchise.*

Vous avez des ennemis, sans doute, mais qu'importe! Voulez-vous les connaître? Choisissez, parmi ceux que vous connaissez, tous ceux qui n'ont pas *de talent, et dites-vous : « Ceux-là me détestent et me calomnient. » Vous serez dans le vrai. Mais, quels que soient les sentiments que des sots prêtent à d'autres personnes, n'en croyez pas un mot! Tous ceux qui ont une valeur réelle ont pu et pourront dire ouvertement leur opinion sur vos œuvres, admirer celles-ci, blâmer celles-là, mais jamais aucun d'eux, jamais un seul n'a méconnu l'admirable nature poétique qui s'est montrée en vous, dès vos premiers vers, et qui se dégage de plus en plus visible malgré quelques erreurs passagères! Dites-vous bien cela, mon bon Coppée, et connaissez vos vrais, vos seuls amis.*

Allez-vous toujours bien? Votre mère, votre sœur? Vous savez que je les aime. Et comme elles doivent être heureuses! J'irai vous voir, dès que la pluie ne me rendra plus prisonnier. Je voudrais bien connaître les Deux Douleurs[2]*; le sujet, que vous m'avez conté un jour, m'a grandement plu.*

A bientôt!

Votre

CATULLE MENDÈS.

1. La *Grève des Forgerons* fut récitée sur la scène de l'Odéon, comme monologue dramatique, par le tragédien Beauvallet, au mois de décembre 1870.

2. Cette pièce fut représentée le 20 avril 1870 au Théâtre-Français.

Les deux amis peuvent être séparés, certes, sur bien des points; mais ils se retrouveront toujours côte à côte dans le même amour scrupuleux de la forme et du style, dans le même culte envers les dieux du verbe, Victor Hugo et Théophile Gautier. En 1872, Catulle Mendès écrit à François Coppée :

Mon cher ami,

Pour le livre que fait Lemerre, nous avons composé, Leconte de Lisle et moi, un poème collectif (autres poètes : Heredia, Dierx, France, Silvestre), auquel vous seriez bien aimable de collaborer.

Sujet :

Après un prologue (déjà fait, par moi), où il est dit qu'un certain nombre de poètes sont réunis autour d'un repas funèbre en l'honneur de Théophile Gautier, tous, l'un après l'autre, se lèvent et célèbrent chacun l'un des côtés du talent de leur maître mort. — Ils s'adressent à une image de Gautier. Donc la forme « tu » est recommandée, au moins dans la première strophe.

L'éloge qu'on vous demanderait serait celui de la tendresse, *si souvent niée à Gautier. Vous auriez à louer son art infini, sa technique admirable, mais à louer surtout l'attendrissement, très réel, très profond, qu'il a montré dans ses vers, dans ses romans, partout : — en un mot, le venger de ceux qui lui ont trop jeté la forme à la tête.*

Mais vous avez déjà mieux compris que moi.

Le pièce doit avoir environ soixante vers en strophes; — commencés par une rime féminine, terminés par une rime masculine (afin de se raccorder avec l'ensemble).

Quand les éloges *sont terminés, les poètes, l'un après l'autre, adressent en un distique un souhait funèbre au mort, chacun selon le côté qu'il a célébré. — Mais ces distiques se feront plus tard. Ne vous occupez que de l'éloge même.*

Nous comptons absolument sur vous. — Cela ne vous empêche en rien de donner un autre morceau au livre de Lemerre[1].

Votre

CATULLE MENDÈS.

1. *Le Tombeau de Théophile Gautier* ne contient aucun poème collectif, mais une série de pièces distinctes écrites par de nombreux poètes à la louange du poète défunt (Alph. Lemerre, 1873). — La pièce de François Coppée (p. 43) loue en effet la tendresse de Théophile Gautier.

*
* *

Bientôt ils seront entraînés chacun de son côté, séparés par les circonstances... Mais ils ne songeront jamais, ni l'un ni l'autre, sans émotion, aux années de leur jeunesse, à ces heures regrettées où ils se confiaient fraternellement leurs espoirs et leurs rêves. Toujours ils salueront l'apparition de leurs œuvres d'un hommage réciproque, en bons frères d'armes, fiers et heureux de servir sous le même drapeau ; ils s'aimeront toujours, malgré la vie âpre et mesquine...

Et nous n'en voulons pour preuve que ce billet écrit, le 18 mai dernier, par le poète toujours vaillant au poète agonisant qui venait de perdre, en sa chère sœur Annette, la moitié de lui-même :

Lundi matin.

Vous savez, mon cher ami, mon cher grand ami de toujours, quel respect reconnaissant, quelle fraternelle tendresse j'avais pour votre bonne sœur. Que de souvenirs! Que de belles espérances nous avions! Comme elle accueillait avec douceur le frère de son frère! Comme la vie vous est cruelle, mon cher Coppée! Mon cœur est triste avec le vôtre et je vous embrasse en pleurant.

CATULLE MENDÈS

3, rue de Sully,
Saint-Germain-en-Laye.

Lundi matin, 18 mai 1908 : — c'est le 23 mai que mourait François Coppée.

3, rue de Sully, Saint-Germain-en-Laye : — c'est la paisible maison, au petit jardin fréquenté des rossignols, que regagnait Catulle Mendès, par le chemin de fer, l'autre nuit...

JEAN MONVAL

VIVE LA VIE[1] !

V

Distrait, pensif, rêveur, Lucio Sabini s'attardait dans sa chambre, à demi couché au fond d'un fauteuil, près de son bureau. Il avait laissé tomber de sa main un journal, qui gisait, ouvert, sur le tapis; sa cigarette s'était éteinte, et il n'en avait pas allumé une autre.

Il occupait, dans le petit et joli hôtel Caspar Badrutt, une grande pièce qui avait deux fenêtres donnant sur le lac, toujours la même depuis plusieurs années qu'il venait passer la saison à Saint-Moritz. Cette pièce, il l'avait divisée en deux parties par un haut paravent de soie japonaise, pittoresquement brodé de fleurs, de plantes, d'oiseaux, d'animaux et de personnages. Du côté que cachait le paravent, il y avait le lit, la toilette, le lavabo, les armoires; de l'autre côté, c'était un petit salon, avec son canapé, ses fauteuils, un secrétaire, des guéridons; et, sur ces meubles communs, Lucio avait disposé des étoffes, des vases, des portraits, un nécessaire de bureau en argent, un buvard de cuir rouge, des carnets, des porte-cigarettes, des cendriers, tous les menus objets, personnels et intimes, qui peuvent atténuer l'écœurante banalité d'une chambre d'hôtel. La lampe

1. *Published March first nineteen hundred and nine. Privilege of copyrigh in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five. by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

électrique était munie d'un abat-jour de soie lilas, fleurie d'iris, pour tamiser la lumière. Un parfum, où l'odeur des cigarettes orientales se mêlait à celle de l'eau de Lubin, flottait dans l'air.

Quoique l'heure du dîner approchât, Lucio restait dans son fauteuil, encore en veston d'intérieur, — un veston de flanelle foncée, aux revers garnis de soie, qu'il avait endossé une heure auparavant, en revenant de la promenade. — Son domestique, Francesco, qui, depuis dix ans, l'accompagnait partout, et qui était habitué à le servir sans paroles inutiles, était venu préparer discrètement, derrière le paravent, tout ce dont le maître avait besoin pour s'habiller, y compris le foulard de soie blanche que celui-ci mettrait sous le col de son pardessus, y compris l'étui à cigarettes qu'il glisserait, rempli de nouveau, dans la poche de son habit ; et ensuite Francesco s'était retiré silencieusement.

Il était près de huit heures, lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez ! — cria Lucio, encore distrait et comme absent.

Franco Galatà, prince de Campobello, parut sur le seuil.

— Je viens vous dire adieu, mon cher, — annonça-t-il à Lucio, en s'avançant et en tendant la main.

Franco Galatà était un gentilhomme sicilien d'environ trente-cinq ans, qui passait deux ou trois mois de l'année à Palerme, un mois à Licata, où étaient ses terres, et les autres mois en perpétuels voyages, à Rome, à Paris, à Biarritz, à Ostende, à Monte-Carlo, au Caire, à Saint-Moritz, toujours mêlé à la société la plus brillante, connaissant tout le monde, hommes et femmes. De moyenne stature, mais sec et robuste, très brun de visage, avec une barbiche taillée en pointe, avec des yeux très noirs, un peu à fleur de tête, d'une force peu commune à l'escrime, danseur parfait et infatigable, parlant le français, l'anglais et même l'italien, — cette dernière langue avec l'accent saccadé de son pays natal. — Franco Galatà paraissait, d'abord, assez sympathique ; mais la sympathie ne résistait pas à l'épreuve du temps. Il changeait souvent de relations, et non seulement d'année en année, mais même de saison en saison. Telles personnes avec lesquelles on l'avait vu très lié pendant trois mois cessaient tout à coup de le saluer, et il les évitait lui-même, orgueilleux et railleur. Nombre de ceux qui l'avaient prôné pendant quelques semaines se met-

taient soudain à en dire du mal, vaguement, sans rien préciser, et il disait aussi du mal d'eux. Lorsqu'on parlait de lui, les femmes se troublaient, détournaient la conversation ou inventaient un prétexte pour s'éloigner. Quant à Lucio Sabini, il avait eu avec le prince de Campobello, cette année-là, des rapports mondains très superficiels, qui ne l'empêchaient pas de conserver à l'égard de cet homme un peu de doute et un peu de répugnance.

— Est-ce que vous quittez Saint-Moritz? — demanda-t-il à son visiteur, par simple politesse.

— Je ne quitte que cette maison, mon cher Sabini. Je m'en vais au Grand-Hôtel. J'attendais qu'il y eût une chambre libre.

— L'Hôtel Badrutt vous déplaisait?

— Une boîte! Rien à y faire!

— Que voulez-vous dire?

— J'entends : rien à faire avec les femmes! — expliqua-t-il brutalement.

— Vous trouvez que les belles personnes y manquent? — reprit Lucio avec froideur.

— Il n'y en a guère; et je les connais trop, elles me connaissent trop. Rien à faire, vous dis-je. Par conséquent, je m'en vais.

— Vous voyagez donc pour trouver des femmes et pour les avoir? — demanda Lucio, affectant de s'exprimer avec autant de cynisme que le prince.

— Exclusivement pour cela. C'est la seule chose qui m'intéresse et qui m'amuse. Il n'y a rien de mieux à faire dans la vie... tant qu'on peut le faire! — déclara-t-il avec un léger soupir.

— Ce que vous cherchez, c'est une femme, ou c'est beaucoup de femmes?

— Elles me plaisent toutes, mêmes celles qui ne sont guère belles, même celles qui ne sont plus jeunes... Et celles qui me plaisent le plus, ce sont celles que je ne peux pas avoir.

— Vous ne devenez jamais amoureux?

— Amoureux? Non, jamais. Ce qui me plaît dans une femme, c'est la femme. Je serais bien sot de m'amouracher... Quelquefois, elles s'imaginent que je les aime. D'autres fois, c'est une chose dont elles ne prennent aucun souci.

— Et voilà pourquoi vous allez au Grand-Hôtel?

— Justement. Que faire dans un petit hôtel où il y a si peu de monde, où tous les habitants se connaissent, où les chambres sont voisines et les corridors étroits? Tout s'y remarque, tout s'y surveille, tout s'y entend. Les maris et les amants montent la garde; les femmes de chambre écoutent aux portes; les dames ont peur. Vivent les hôtels immenses, avec leurs vastes salons, leurs vastes halls, leurs vastes terrasses, leurs chambres à doubles portes, leurs couloirs en labyrinthes!... Cela, mon cher, c'est le paradis terrestre, un paradis où abondent les aventures d'une semaine, de trois jours, d'une nuit, surtout à la fin de la saison, lorsque chacun se prépare à partir. Alors, vous comprenez, les femmes osent plus facilement : le lendemain, on ne se reverra plus...

Les lèvres rouges et charnues du prince riaient sous sa moustache noire; sa barbiche s'agitait un peu, ses yeux luisaient d'un désir toujours satisfait et toujours inassouvi.

— Et ces femmes que vous rencontrez en voyage, dans les hôtels, — interrogea Lucio, avec une curiosité ironique, — sont-elles faciles à conquérir, faciles à prendre?

— Pas toutes, pas toutes! Mais je m'attaque à toutes.

— Quels moyens employez-vous?

— La persuasion, l'obstination, l'astuce...

— Et aussi la violence?

— Quelquefois. Il y a des cas où cela est nécessaire... Vous êtes un aimable garçon, et je regrette de vous laisser ici. Pourquoi ne venez-vous pas avec moi au Grand-Hôtel? J'ai appris qu'il s'y trouve en ce moment des Russes très excentriques, deux ou trois Anglaises divorcées, quelques demi-vierges. Venez donc : nous nous amuserons. Ne restez pas dans cette vertueuse baraque.

— Je ne m'amuserais pas autant que vous, — affirma Lucio, d'un ton résolu.

— Pourquoi? Vous n'aimez pas les femmes?

— Je n'en aime qu'une seule à la fois.

— En vérité?... Et vous l'aimez d'amour? Vous l'aimez tout de bon?

— Oui, je l'aime tout de bon.

— Pendant quelque temps. Mais vous la trahissez ensuite?

— Plus tard, beaucoup plus tard... Je la trahis quand j'ai cessé de l'aimer.

— Naïf que vous êtes!

— Je conviens, si vous voulez, que c'est de l'enfantillage; mais, dans les choses de l'amour, je suis totalement dépourvu d'esprit, — répliqua Lucio, goguenard. — Je ne vous en souhaite pas moins tous les succès. Quand nous nous reverrons, vous me conterez...

— Tout ce que vous aurez la curiosité de savoir. Quel dommage que vous ne vous décidiez pas à venir!

Ils se saluèrent, sur le seuil de la porte. Au même instant, quelqu'un s'avançait vers Lucio, dans le corridor. En croisant l'arrivant, le prince de Campobello lui jeta à la dérobée un regard narquois, et il s'éloigna, de son pas souple de bon escrimeur et de bon danseur.

Lucio aurait bien voulu éviter cette nouvelle visite, celle du beau Serge d'Illyne, le jeune Russe qui parlait le français si purement et d'une voix si musicale; mais déjà celui-ci l'avait abordé :

— Vous permettez? J'aurais deux mots à vous dire.

Lucio le fit entrer, mais ne l'invita pas à s'asseoir, et Serge resta debout. C'était un garçon de haute taille et de formes sculpturales, extraordinairement beau, avec une carnation blanche et satinée, avec de grands yeux sombres, doux et magnétiques, avec des lèvres fraîches sous une fine moustache d'un blond châtain, avec un cou blanc et fait au tour. Ses mains un peu molles, très soignées, étaient chargées de bagues étranges, aux montures singulières, aux pierres de singulières couleurs; et il avait sous sa manchette un bracelet formé d'un serpent d'or aux prunelles d'escarboucles. Il était déjà en habit, avec une merveilleuse orchidée à la boutonnière; mais, sous l'habit, il portait un bizarre gilet de velours vert pâle, aux boutons d'argent oxydé. L'ensemble de sa personne avait quelque chose de curieux et de rare, mais aussi d'ambigu et d'inquiétant.

— Pourquoi, mon cher Sabini, — demanda le Russe, de sa voix chantante, — pourquoi fumez-vous ces mauvaises cigarettes? Permettez que je vous en envoie des miennes : elles sont exquises.

— Merci, — répondit Lucio, un peu sèchement. — Je suis habitué à celles-ci.

— Pourquoi vous servez-vous d'eau de Lubin? Faites plutôt un mélange d'ambre et de chypre : vous aurez ainsi un parfum suave. Sentez plutôt.

Et il tendit à Lucio sa main rose et gemmée, pour la lui faire sentir. Mais Lucio feignit de ne pas s'en apercevoir et répondit durement :

— Ce sont des parfums de femmes, de cocottes. Ils ne me plaisent pas.

Le jeune Russe haussa les épaules avec grâce. Puis, remarquant enfin que Lucio, debout, paraissait l'interroger sur l'objet de sa visite :

— Je suis venu vous demander, mon cher Sabini, — dit-il, — si, après dîner, vous nous feriez le plaisir de passer la soirée avec nous, à l'Hôtel Victoria.

— Vous ne serez pas seul; qui seront les autres?

— Il y aura moi, d'abord; et Hugo Pforzheim, vous savez bien, ce cher Hugo, ce délicieux Allemand; et Lewis Ogilvie, le musicien écossais, celui qui a inventé la théorie de la musique des couleurs; et Léon Field, le dessinateur prestigieux, dont les crayons sont des merveilles...

— Tout votre groupe, enfin! — interrompit Lucio, qui frémissait d'impatience.

— Oui, tout notre groupe. Nous nous réunirons chez Reginald Rhodes, dont il est impossible que vous ignoriez le nom : c'est le poète anglais, un homme célèbre. Il est descendu à l'Hôtel Victoria.

— Un ami d'Oscar Wilde, à ce qu'il me semble?

— Parfaitement, et il est resté fidèle à ce malheureux... Reginald nous lira, ce soir, un poème... un poème inédit... dont le sujet est extraordinaire...

— Quel est donc ce sujet?

— *Narcisse*.

— Et il y aura des femmes? — demanda Lucio, gouailleur.

— Oh! non! — s'écria Serge d'Illyne, avec un geste de protestation. — Nous n'admettons jamais de femmes dans notre petit comité.

— Elles vous sont odieuses? — ricana Lucio.

— Non, pas odieuses. Nous nous contentons de les trouver sottes, vaniteuses et inutiles.

— Eh bien, puisqu'il n'y aura pas de femmes, je n'irai pas! conclut Lucio, sur un ton sarcastique.

— C'est dommage, c'est dommage! — répondit le Russe.

— Mais pourquoi diable vouliez-vous m'avoir? — interrogea Lucio avec impertinence.

— Nous aurions voulu vous avoir, — murmura l'autre, de sa voix douce et chantante, — pour n'être pas toujours les mêmes ensemble, pour qu'on ne nous appelle plus « la bande »...

— N'attendez point de moi ce service. D'ailleurs, j'ai pour ce soir un rendez-vous avec une femme. Vous m'excuserez de vous quitter : il faut que je m'habille.

Et, avec un haussement d'épaules qui tint lieu de salut, il s'éclipsa derrière son paravent. Le beau Russe aux formes sculpturales tourna les talons et se retira en répétant :

— C'est dommage, c'est dommage!

La toilette de Lucio fut plus longue et plus soignée que d'habitude. Elle était presque terminée lorsqu'une voix cria, de l'autre côté du paravent :

— Vous êtes là, Sabini? Êtes-vous prêt? Venez-vous dîner?

C'était Francis Mornand, le Français, qui était entré dans la chambre sans que Lucio s'en aperçût. Très maigre, brun et pâle, complètement rasé, les cheveux encore noirs sur le front, déjà grisonnants sur les tempes, et taillés court, vêtu avec une sévère élégance, le monocle fixé dans l'arcade sourcilière sans cordon pour le retenir et sans que le visage fît un pli, Francis Mornand, par la constante et calme correction qui distinguait toute sa personne, avait plutôt le physique d'un Anglais que celui d'un Français; mais, dès qu'il ouvrait la bouche, sa conversation révélait tout de suite sa nationalité. C'était l'homme le plus spirituel qu'il y eût, cette année-là, dans toute l'Engadine; et, comme il fréquentait depuis vingt ou trente ans le « grand monde » international, comme il avait, au surplus, le don de l'observation, la mémoire tenace et une remarquable souplesse d'intelligence, il était la vivante et divertissante chronique de cette société cosmopolite.

— Je suis à vous dans une minute, — répondit Lucio avec un sourire. — Où voulez-vous m'emmener?

— Dîner, d'abord, avec moi, et à notre hôtel. Ensuite, nous ferons un tour.

— Où?

— A Saint-Moritz-Bad, au Kurhaus. Caruso y chante, dans un concert de charité; j'ai des billets, j'en ai un pour vous... A minuit, nous irons au Palace. Vous connaissez Paul Fry, le grand joueur de baccara, celui qui tire toujours à cinq? Eh bien, il est arrivé. On jouera, cette nuit, quand les dames se seront retirées chez elles. On jouera gros jeu. Ce sera très intéressant.

— Je regrette de ne pouvoir vous accompagner, — dit Lucio.

— Pourquoi?

— Je dois aller ailleurs.

Et Lucio prit dans un petit vase de cristal une superbe rose blanche qu'il posa délicatement à la boutonnière de son habit.

— Ailleurs, c'est-à-dire au bal du Kulm? — interrogea le Français, avec un fin et bienveillant sourire. — Vous êtes amoureux fou de Miss Lilian Temple?

Lucio ne répondit pas.

— Faites-moi au moins le plaisir de dîner avec moi, mon cher : ce soir, je suis tout seul... Je vous raconterai l'histoire de Miss Lilian.

— Son histoire? — demanda brusquement Lucio, avec de l'émotion dans la voix. — Elle a donc une histoire?

Francis Mornand se mit à rire.

— Vous voyez bien que vous êtes amoureux! — s'écria-t-il, d'un air gentil. — Avouez, avouez!

— J'avoue que je l'adore! — déclara franchement Lucio.

— Eh bien, non, mon cher, — reprit l'aimable Français, en passant son bras sous celui de Lucio avec une familiarité cordiale, — non, Miss Lilian n'a pas d'histoire, Miss Lilian est une créature idéale; et, puisque je vous le dis, moi, vous pouvez m'en croire... Mais, si vous n'avez pas la cruauté de me laisser dîner seul, je vous raconterai l'histoire de sa familles Cette famille, je l'ai beaucoup connue à Londres. Cela vous intéressera, si réellement vous aimez cette jeune fille.

— Je l'adore, vous dis-je, — répéta Lucio, d'une voix émue. — Allons dîner.

*
* *

A l'Hôtel Kulm, dans l'immense hall qui, par son plafond richement peint et décoré, mais trop bas, par ses colonnes singulières, mais trop massives, imite ou vise à imiter la crypte d'un temple égyptien, dans ce hall énorme dont une paroi entière, faite de grandes glaces, s'ouvre en véranda sur le lac et sur la forêt, une foule féminine ondoyait, se groupait, s'éparpillait entre les corbeilles de plantes vertes. Presque toutes les femmes, presque toutes les jeunes filles étaient habillées de blanc; et toutes ces blancheurs de la batiste, de la soie, de la gaze, du tulle, de la dentelle, blancheurs vives ou éteintes, blancheurs mates ou scintillantes, blancheurs de neige, de lait, d'ivoire, de perle, de vapeur, de marbre, d'argent, s'unissaient, se fondaient, s'opposaient, s'harmonisaient, formaient une symphonie de blancheurs.

Dans le large corridor qui, à droite, fait communiquer le hall avec les salons, avec les salles de conversation et de lecture, avec le fumoir, et qui, à gauche, le fait communiquer avec la majestueuse salle de bal, il y avait, sur les banquettes de velours, deux files de femmes et de jeunes filles qui causaient bas avec leurs voisins, qui agitaient à peine leurs éventails de gaze blanche, pailletés d'argent; et d'autres femmes, d'autres jeunes filles allaient et venaient, le long de ce corridor, entre le hall et la salle de bal, par couples, par groupes, babillant à mi-voix, flexibles dans leurs ceintures de soie blanche, de velours blanc, d'étoffe argentée.

C'était à peine si, de temps à autre, apparaissait çà et là une robe bleu pâle, une robe rose, une robe mauve, bientôt perdue au milieu de vingt, de trente robes blanches; et il n'aurait pas été impossible non plus de découvrir, dans les coins tranquilles du hall, au fond des salles de conversation et de lecture, assises sur les divans les plus écartés, quelques dames mûres, vêtues de pesantes et riches étoffes noires, de velours noir, de brocart noir, ayant dans leur chevelure grise ou blanche un bijou ancien dont les diamants scintillaient, portant sur leur poitrine un autre bijou ancien qui attachait une précieuse écharpe de vieille dentelle.

Presque toutes, sinon toutes les fillettes, toutes les jeunes filles, toutes les jeunes femmes qui devaient prendre part au bal du Kulm, étaient blondes : — celles-ci, d'un blond enfantin, si blanc à la racine des cheveux qu'il se confondait avec la blancheur de la peau, mais un peu plus coloré dans les masses soyeuses; celles-là, d'un blond cendré très flou, comme si une poudre imperceptible en avait atténué la vivacité; les unes, d'un blond d'or, mais d'un or sans éclat, doux à l'œil; les autres, d'un blond à reflets sombres, tournant au châtain; d'autres, d'un blond très foncé, très luisant, déjà bruni. — Ces cheveux blonds, tantôt épais et compacts, tantôt bouillonnants comme une écume, tantôt ondulés naturellement, tantôt longs et lourds, étaient disposés sur les têtes, en nœuds, en coques, en tresses, en corymbes, en rouleaux, en chignons, de mille manières, tandis que, sur les fronts, ils étaient toujours arrangés de la même manière, en une touffe frisée qui pouvait être plus blonde, moins blonde, dorée, cendrée, châtaine, mais qui ressemblait invariablement à celle dont la gracieuse Alexandra, reine d'Angleterre, a donné l'exemple à toutes les Anglaises, fillettes, jeunes filles et jeunes femmes.

Par le fait, il était venu au bal du Kulm beaucoup d'Anglaises. Dans leurs chevelures du blond le plus délicat, soit parmi les coques et les tresses, soit près de la touffe mise à la mode par la reine d'Angleterre, elles avaient piqué, soit une fleur, soit un papillon de pierreries, soit un petit nœud de ruban, — mais presque toujours une fleur, et souvent une fleur naturelle. Leurs corsages étaient ouverts avec modestie, et quelques-unes avaient la poitrine légèrement voilée de tulle. Elles portaient au cou un petit ruban de couleur ou une chaînette mince, en or, à laquelle était suspendu un médaillon. Toutes ces Anglaises, belles, moins belles ou pas belles, avaient un air de race, de nationalité et de famille qui les rendait faciles à reconnaître parmi cette foule.

Les Américaines aussi étaient vêtues de blanc, selon l'usage qui donne tant de poésie aux bals de la vieille Albion et à ceux du Nouveau Monde. Mais les robes blanches des filles du Nouveau Monde ne ressemblaient pas à celles des filles d'Albion. Les Américaines étaient habillées d'une façon plus somptueuse et plus excentrique, avec plus de caprice dans l'ensemble, avec

plus de richesse dans les ornements, avec plus d'originalité dans la disposition des garnitures, des dentelles, des écharpes. Miss Ellis Robinson, fille de trente-cinq ans, très « sympathique », et qui avait renoncé volontairement au mariage, était vêtue, comme une femme mariée, d'une robe de précieuses dentelles, et deux énormes solitaires brillaient à ses oreilles. Miss Betty Finch, brunette ravissante, au fin profil, avait une robe en crêpe de Chine blanc, mais coupée à la grecque, comme un péplum, avec une broderie en argent d'un dessin antique, sur les bords. Miss Katherine Bradley avait une robe Empire un peu risquée, et qui faisait contraste avec sa physionomie calme et souriante. Ces Américaines montraient une coquetterie consciente d'elle-même, parfois très marquée et même audacieuse. Quelques-unes avaient au cou des colliers artistiques; à la ceinture, de grandes boucles d'or. Sous leurs jupes de bal, aussi vaporeuses qu'un nuage, des chaussures exquises, cambrées, à hauts talons, de forme française, montraient leurs pointes. Celles de Miss Ellis Robinson, — « le vieux garçon », comme elle s'appelait elle-même, — étaient de toile d'argent. Toutes les Américaines, sans exception, avaient les cheveux — châtain clair, bruns ou noirs — relevés sur la tête en larges ondes libres, noués avec une simplicité qui ne recourait à aucun artifice de coiffure, et toujours, sans exception, repliés capricieusement autour du front en une grande vague sombre. Elles ne portaient dans les cheveux ni fleurs, ni rubans, ni papillons, ni petits peignes de pierreries; et elles dressaient fièrement leurs jolies têtes, dans cette attitude mutine et joyeuse qui caractérise leur race encore neuve et toute frémissante de vie.

On n'entendait parler qu'anglais, mais toutefois avec des accents divers. Les Anglaises, aimables, quoique réservées, et les Américaines, plus expansives, plus séduisantes, fraternisaient, se rassemblaient en groupes dans le hall, dans les salons, dans le corridor, tandis que les invitées, à la vérité peu nombreuses, arrivaient des hôtels du Dorf, des hôtels du Bad ou des villas voisines. Ces invitées traversaient obliquement le vestibule, s'arrêtaient une minute dans le cabinet de toilette, puis reparaissaient sur les quelques marches par où l'on monte du vestibule au hall, sans manteau, la traîne étalée sur le

tapis, rajustant encore, d'un geste distrait, l'épaulette de leur corsage décolleté, arrangeant machinalement sur leurs bras les écharpes de mousseline ou de dentelle, tirant plus haut, sans y prendre garde, la peau de leurs longs gants blancs. Les Anglaises du Kulm observaient l'arrivée des invitées, avec des regards distraits et froids; et, si elles étaient surprises à regarder, elles détournaient aussitôt les yeux, d'un air indifférent, prenant cette apparence d'isolement correct qui, chez les Anglais est un don et une force. Plus gaiement curieuses, les Américaines regardaient franchement, souriaient, prononçaient entre elles, à fleur de lèvres, quelques paroles dites trop bas et trop vite pour qu'un étranger pût les saisir.

Une Française à l'opulente chevelure teinte, d'un blond doré très vif, chevelure sur laquelle était posé un immense chapeau de tulle noir, couvert de plumes noires, la marquise de Bréaumont, en robe de dentelle singulièrement décolletée, arriva, se montra, fit son entrée dans un grand frou-frou de soierie, laissant derrière elle un violent parfum. Et ce fut à peine si Miss Ellis Robinson sourit, en agitant une seconde son éventail; mais les Anglaises, ses amies, groupées autour d'elle, ne bronchèrent pas. Lia Norescu, belle comme une aurore printanière dans sa robe vaporeuse, d'un bleu pâle, que rehaussaient d'impalpables broderies d'argent, la taille ondulante comme la tige d'une fleur que balance une brise légère, avec un ruban d'argent qui ceignait sa chevelure brune et lustrée, parut, suivie de cinq ou six adorateurs, suivie aussi, mais à distance, de sa taciturne mère, habillée de ce brocart violet cher aux mères patientes et somnolentes qui passeront toute la soirée et toute la nuit à attendre que leur fille ait fini de danser, de flirter; et la délicieuse bouche de Lia Norescu se plissa d'une fugitive moue de dédain, à l'aspect de toutes ces Anglaises vêtues de blanc, trop simples, trop modestes en leur parure, avec cette petite touffe de cheveux frisés qu'elles avaient sur le front, avec cette fleur naturelle qu'elles avaient dans les cheveux. Mais pas une Anglaise n'eut l'air de remarquer la présence de Lia Norescu. Madame Eva Dalma, — une célébrité du théâtre, une chanteuse qui gagnait deux mille livres sterling par représentation, — Australienne énormément grasse, venue à Saint-Moritz pour tâcher d'y

maigrir, entra, vêtue d'une robe rouge extraordinairement voyante, soufflant pour les quelques marches qu'elle avait montées, traînant à la remorque un mari blême et chétif. Plusieurs autres invitées entrèrent, — des Françaises, des Russes, des Belges, des Autrichiennes, des Italiennes, — les unes en toilettes d'une élégance tapageuse, les autres en toilettes d'une élégance raffinée; mais, en dépit de leur magnificence ou de leur bon goût, les arrivantes se perdirent dans la gracieuse foule de ces Anglaises aux cheveux blonds simplement ornés d'une fleur, de ces Américaines aux cheveux bruns relevés et tordus en forme de casque; et les quelques robes rouges, noires, vertes, jaunes ou bleues furent submergées par l'océan de toutes ces robes blanches, — blanches comme la neige, blanches comme le lait, blanches comme l'ivoire, blanches comme l'argent, blanches comme le marbre, blanches de toutes les blancheurs qui donnaient à ce tableau son harmonieux caractère et sa pure beauté.

Lorsque Lucio Sabini, après avoir laissé au vestiaire sa pelisse et son chapeau, pénétra seul dans le hall, il s'aperçut tout de suite que le bal était commencé. Cet immense vaisseau, à l'aspect de temple pharaonique, était presque désert, et l'éclatante lumière des lampes électriques n'y éclairait que les sombres massifs de palmiers nains, les riches corbeilles de fleurs placées dans les angles et quelques femmes âgées, assises à l'écart. Il s'avança dans le corridor, jetant un coup d'œil vers les salles de lecture et de jeu, où de vieux messieurs et de vieilles dames lisaient les journaux et jouaient au bridge, silencieusement, tandis qu'arrivait jusqu'à eux, tantôt criarde et tantôt alanguie, la ritournelle du boston. Quant à la multitude de tout à l'heure, elle s'était engouffrée toute dans la salle de bal.

Parvenu au milieu du corridor, Lucio vit venir vers lui une mignonne figure de femme, en robe blanche; il reconnut de loin Lilian Temple, et comme elle marchait rapidement, la tête baissée, il s'arrêta pour attendre qu'elle le rejoignît. Lorsqu'elle le reconnut à son tour, elle laissa échapper un petit cri de surprise, d'émotion, et une rougeur légère couvrit son visage.

— Vous voilà, — balbutia-t-elle, fâchée de ne pouvoir dissimuler son émotion et sa rougeur.

— Oui, Miss Temple, me voilà, — répondit Lucio, en prenant une des mains, non gantées, de la jeune fille, et en effleurant cette main de ses lèvres.

Seuls dans ce corridor, ils se regardèrent deux ou trois fois. Lilian Temple était habillée d'une étoffe de soie blanche, légère comme une mousseline, qui se moulait sur elle en lignes simples et nobles, et qui faisait un petit frou-frou; elle avait pour ceinture un large ruban de velours, noué par derrière, et dont les deux bouts retombaient très bas; elle portait un corsage ouvert en rond, chastement, sur le cou et sur la poitrine, et garni d'un tulle très fin qui donnait quelque chose de vaporeux à l'étoffe et à la carnation; elle avait au cou un petit ruban de velours noir, avec trois petites boucles d'argent; elle avait à la ceinture trois magnifiques roses blanches; et, dans ses cheveux blonds, d'un blond enfantin, disposés gracieusement sur la tête en trois coques, elle avait, piquée près de la touffe frisée, une autre rose blanche. Tout, en elle, respirait la jeunesse, la fraîcheur, la pureté; tout, en elle, était virginal et séduisant : les yeux d'un bleu sombre, la transparence perlée du teint, les subits changements de couleur qui se produisaient sur son visage, l'apparition et la disparition de son sourire. Seuls dans ce corridor, Lilian et Lucio se regardaient l'un l'autre.

— Et Miss Ford? — dit enfin Lucio.

— Elle joue au bridge avec des amies, — répondit doucement Lilian.

— Elle aime donc le bridge, cette bonne Miss Ford? — ajouta-t-il avec un sourire de satisfaction.

Et de nouveau ils se turent, se regardèrent.

— Merci pour ces belles fleurs, — reprit-elle à demi-voix.

Il considéra les roses qu'elle avait à la ceinture, la rose qui languissait dans ses cheveux : — celles qu'il lui avait envoyées dans l'après-midi.

— C'est à moi de vous remercier, Miss Temple, pour l'honneur que vous leur avez fait, — dit-il, de sa voix insinuante. — Voyez : je porte vos couleurs, moi aussi.

Elle jeta un coup d'œil sur la rose blanche qu'il avait à la boutonnière, et elle sourit, une seconde.

— Après le bal, nous pourrons faire un échange, — dit-il

encore, de la même voix. — Vous me donnerez la rose que vous avez dans vos cheveux, ou l'une de celles que vous avez à votre ceinture... Et moi, je vous donnerai la mienne, si vous daignez l'accepter...

Elle l'écoutait, penchant un peu sa tête blonde.

— Consentirez-vous à me donner une de vos roses? — insista-t-il, sur un ton de plus en plus caressant. — Elle me tiendrait compagnie, cette nuit, après que je vous aurai quittée... quand je serai seul... Vous me la donnerez, n'est-ce pas?

Comme pour lui parler mieux, il avait pris la petite main nue, longue et douce, et il la serrait un peu dans les siennes. Lilian leva vers lui ses yeux purs, bleus comme les pervenches, et, d'une voix presque imperceptible :

— Oui, — répondit-elle.

— Et vous conserverez ma rose, à moi, celle que j'ai portée?... Vous la conserverez, cette nuit, en souvenir?...

Dans sa voix étouffée, il y avait plus que de la tendresse : il y avait de l'ardeur, une ardeur violente et contenue.

— Oui, je la conserverai, — dit-elle.

Et ses lèvres tremblaient un peu, en parlant, et sa main tremblait un peu dans celle de Lucio.

Quelques personnes s'avançaient dans le corridor : le jeune homme laissa retomber la petite main. Lilian reprit possession d'elle-même.

— Vous ne m'accompagnez pas? Vous ne venez pas avec moi dans la salle de bal?

— Vous aimez beaucoup le bal, Miss Temple?

— Certainement! — dit-elle avec un sourire juvénile.

— Et vous voulez danser? — demanda-t-il, avec une visible inquiétude.

— Mais oui!

— Avec qui voulez-vous danser?

Elle comprit le sentiment qui troublait Lucio et elle répondit :

— Avec vous, si cela vous fait plaisir.

— Avec moi seul?

— Avec vous seul, — consentit-elle aussitôt, en souriant.

Ce sourire enivra Lucio; mais il sut réprimer sa joie.

Il offrit le bras à Lilian, et tous deux s'acheminèrent vers la salle de bal. Malheureusement, la porte était encombrée par une foule, composée en majorité d'hommes, qui empêchait d'entrer, qui empêchait de sortir; et ils durent se résigner à attendre patiemment, derrière les autres, le moment où il leur serait possible de passer. Ils attendirent quelques minutes, échangeant à voix basse de rares paroles. Elle levait un peu vers lui sa tête blonde, ornée de cette rose blanche qu'il lui avait offerte, et elle fixait dans les yeux du jeune homme ce regard qui l'enchantait, parce qu'il y trouvait l'expression d'une âme neuve et jeune, parce qu'il y sentait toute la beauté morale, toute la loyale tendresse d'un cœur vierge. Et lui, plus grand, penché un peu vers elle, il la dominait de ses yeux noirs et rêveurs, que traversait parfois un éclair d'amour, de son visage brun et assez maigre, dont l'expression était si noble, si virile, si énergique, de sa voix basse et lente, où vibrait cet accent de sincérité que discerne et comprend l'oreille de la femme, même la plus simple. Mais, accoutumé qu'il était à dissimuler dans le monde toutes ses émotions, il ne laissait transparaître sur son visage rien de ce qu'il éprouvait, tandis qu'elle, auprès de lui, le regardant et l'écoutant, laissait voir, malgré son silence, malgré son immobilité, qu'elle était prise et conquise. Enfin, portés en avant par un remous de la foule qui les enveloppait et les ballottait, ils purent pénétrer ensemble dans la majestueuse salle de bal.

Le long des murailles, sur trois côtés de cette salle, des femmes étaient assises en files serrées, l'une contre l'autre, coude à coude, épaule à épaule; et des hommes se tenaient derrière elles, très serrés aussi, à peine assis sur le coin d'une chaise, ou debout, occupant le moins de place possible, disparaissant à demi sous les jupes étalées, ne montrant que leur buste entre deux têtes féminines, s'inclinant à droite, à gauche, pour causer avec une voisine qui se retournait gentiment vers eux, qui découvrait ses dents blanches par un sourire, qui portait son éventail à ses lèvres pour cacher ce sourire aux étrangers et ne le laisser voir qu'à celui auquel il s'adressait. Dans le bout de la salle où était la porte, il y avait huit ou dix rangées d'hommes et de femmes qui n'avaient pas trouvé à s'asseoir et qui se tenaient là, par couples, attendant

patiemment l'occasion de prendre un siège ou de danser ensemble.

Au milieu de la salle, en un large cercle mouvant qui frôlait les personnes assises et qui forçait les personnes debout à reculer un peu, en un cercle qui se raréfiait ou se condensait selon qu'il se déployait sur les côtés les plus longs ou sur les côtés les plus courts de la salle, en un cercle qui se mouvait, tantôt plus lent et tantôt plus rapide, tantôt plus serré et tantôt plus lâche, hommes et femmes dansaient, nombreux, avec un tourbillonnement de robes blanches et d'habits noirs, entourés de cette triple haie où alternaient les habits noirs et les robes blanches. Et c'était aussi un tournoiement, tantôt alangui et tantôt accéléré, de têtes blondes, un peu penchées comme pour mieux suivre la mesure, de visages délicats, aux yeux bleus, de gentils corps féminins qui évoluaient dans la blancheur des écharpes, dans la scintillation des ceintures de soie, parmi les nuages des jupes blanches s'enroulant et se déroulant autour des jambes sveltes. Et des visages masculins, très jeunes, encore jeunes ou moins jeunes, se rapprochaient, selon le rythme musical, du visage des danseuses; et des bras élégants et robustes serraient étroitement ces femmes soutenues par la main virile qui tenait leur petite main gantée de blanc.

Les Anglaises aux têtes blondes ornées de fleurs, aux visages roses, et dont le maintien, dans la danse même, demeurait sévère et chaste, ne se départaient pas d'une réserve un peu guindée, comme si, pour elles, le plaisir de danser n'existait point; et les visages presque toujours entièrement rasés de leurs cavaliers gardaient une inaltérable correction. Néanmoins ces couples ne laissaient pas de danser longuement ensemble, dans une étroite étreinte; puis, quand la musique languissait ou s'interrompait, le danseur et la danseuse s'arrêtaient, se prenaient par le bras, allaient s'asseoir à leurs places, côte à côte, tandis que deux autres, qui jusqu'alors étaient restés assis, parlant à demi-voix et se souriant, quittaient la triple haie des spectateurs et venaient danser à leur tour. Et toutes ces blondes têtes de femmes, tous ces visages d'hommes rasés, ces cent couples, ces deux cents couples, — un cavalier et une dame, une jeune fille aux yeux clairs et un jeune homme à la bouche large et à la saine denture, — tous ces

couples, debout ou assis, dansant ou se reposant, paraissaient s'être juré tacitement de ne jamais se séparer, ce soir-là.

Dans les salles de conversation, de lecture et de jeu, les mères, les tantes, les vieilles cousines relisaient les grands journaux déjà lus, jouaient au bridge, sommeillaient; quelques-unes sommeillaient aussi dans un coin de la salle de bal, les yeux ouverts, engourdies d'ennui et de lassitude; mais pas une seule, ni de près ni de loin, ne s'occupait de sa fille ou de sa nièce. Et cent, deux cents danseuses, — des fillettes, des jeunes filles, des demoiselles qui avaient déjà touché la trentaine, de longues et maigres personnes qui frisaient la quarantaine, — toutes en robes blanches, avec la touffe de cheveux frisés sur le front et le petit ruban autour du cou, étaient depuis le commencement du bal en compagnie du jeune homme, de l'homme fait, de l'homme mûr avec qui elles flirtaient; et elles ne causaient, ne souriaient, n'échangeaient de regards, ne dansaient qu'avec ce « flirt », en parfaite liberté et en parfaite honnêteté, chaque couple pour soi, personne ne s'occupant du « flirtage » des voisins, tous prenant leur plaisir avec ce flegme britannique qui étonne, parce qu'il ressemble à de l'ennui. Peut-être ces hommes et ces femmes se plaisaient-ils beaucoup l'un à l'autre; peut-être s'aimaient-ils comme on s'aime ailleurs, c'est-à-dire avec une secrète passion; mais cette passion était si secrète qu'elle ne se révélait par aucun signe apparent; et, à supposer qu'ils éprouvassent au fond de l'âme les tumultes de l'amour, ils avaient assez de puissance sur eux-mêmes pour ne laisser voir qu'une indifférence sereine ou une correcte politesse.

Plus primesautières, plus impétueuses, les Américaines avaient avec leurs cavaliers, avec leurs « flirts », des allures plus libres, des paroles plus sonores, des rires plus francs; plus pétulante était la vie qui frémissait dans leurs yeux pleins de gaieté, dans leurs lèvres rieuses, dans leurs narines qui s'ouvraient comme pour aspirer tous les parfums. Elles agitaient leurs têtes aux cheveux châtains, dont une onde retombait pittoresquement sur leur front; elles faisaient des gestes coquets pour offrir leur carnet de bal, pour fermer leur éventail, pour prendre le bras de leur cavalier. En dansant, elles n'avaient aucune rigidité d'attitude, rien d'anguleux dans les

contours; et elles dansaient en perfection, parce qu'elles s'y étaient longuement exercées dans leur pays; elles dansaient avec un plaisir non dissimulé, qui s'exprimait par le sourire et par le regard, avec une grâce prompte, avec une agilité un peu brusque. Elles communiquaient à leurs adorateurs, à leurs « flirts », quelque chose de ce brio un tantinet méridional, et un effluve de jeunesse et d'amour émanait d'elles, en opposition avec la froideur et la réserve des Anglaises. Trente, quarante couples tournaient, tournaient aux accords du boston, tandis que les pieds des danseuses, chaussés de satin et de bas à jour, apparaissaient et disparaissaient entre les ondoyantes jupes de dentelles; et les cavaliers, les « flirts », souriaient avec un plaisir que rien ne pouvait dissimuler.

A côté des sœurs Norah et Ellen West, — deux Anglaises dont les robes de batiste, chargées de nœuds bleus, roses et paille, ressemblaient un peu à des robes de baptême, — passait Miss Katherine Bradley, l'Américaine à la robe Empire dont les lignes trop audacieuses étaient si inquiétantes, mais si jolies, et elle donnait le bras à son « flirt » français, le comte de Roy, ce jeune homme apparenté à une illustre maison souveraine, qu'elle appelait en riant « Monseigneur ». A côté des demoiselles Atwell, — mignonnes Anglaises vêtues de blanc, qui avaient dans les cheveux de petites couronnes de myosotis, — passait Miss Betty Finch, qu'un péplum de crêpe de Chine transformait en charmante Grecque moderne de la *Fifth Avenue*, et elle dansait avec le vicomte de Lynen, son « flirt » belge, qu'elle regardait en souriant. A travers la foule des Anglaises passait dans la salle, sans danser, avec une assurance de « vieux garçon » qui a couru le monde et qui connaît toutes les personnes présentes, Miss Ellis Robinson, accompagnée de son « flirt » italien, Don Carlo Torriani, qui lui avait juré de la faire renoncer au célibat; et ses énormes solitaires contrastaient curieusement avec les modestes croix d'or des filles de la Grande-Bretagne.

Mais, soit sous la forme britannique, soit sous la forme américaine, soit sous toute autre forme, le « flirtage » seul, en ce bal du Kulm, gouvernait, régnait, faisait loi. Lia Norescu, exquise dans sa robe bleu clair, entourée de sa cour, avait trouvé là de nouveaux admirateurs, et elle passait de l'un à l'autre,

dansant comme une sylphide sur la prairie, presque sans toucher la terre. Chaussée de bleu pâle, dansant au milieu de la salle, pour être mieux vue, pour se faire mieux admirer, elle enivrait de son sourire chacun de ses cavaliers, l'un après l'autre, les quittait, les reprenait, par un flirtage d'un jeu très capricieux, qui les tenait subjugués. La comtesse de Bréaumont, dansant avec le comte de Séville, un Espagnol que l'on disait neveu morganatique d'une reine, et que la comtesse avait volé à une de ses amies, faisait avec sa traîne noire, constellée de paillettes, un large espace autour d'elle, et elle mordillait ses lèvres rougies au carmin, tandis qu'elle semblait presque enlever son cavalier. A un certain moment, il n'y eut pas jusqu'à Eva Dalma, la corpulente chanteuse, pareille à une cariatide, qui ne se levât de sa place pour danser avec un petit jeune homme très maigre, lequel la dévorait des yeux. Flirtage anglais, flirtage américain, flirtage « vieille Europe », caprice, amourette, amour, passion, têtes blondes et têtes brunes, robes chastes et robes hardies, mains entrelacées et épaules trop rapprochées, légers sourires et regards enivrants, beautés ingénues et beautés conscientes d'elles-mêmes, — tels étaient les éléments de la subtile griserie mondaine qui, ce soir-là, au bal du Kulm, se volatilisait dans la salle, se respirait avec l'air et s'insinuait jusqu'au fond des cœurs.

Tout à coup apparut au milieu de la salle un couple auquel on fit aussitôt une large place, respectueusement. C'était Mrs. Arnould et Mr. Arnould, âgés l'un et l'autre de soixante ans et mariés depuis quarante : elle, avec les cheveux tout blancs et la face rose, très « sympathique » ; lui, moins chenu, plus robuste, un peu rouge de visage. Après avoir flirté en amoureux et en fiancés, ils flirtaient depuis quarante ans en époux, et ils s'adoraient. Jamais ils ne s'étaient quittés ; de temps immémorial, ils venaient à Saint-Moritz, et, depuis la fondation de l'Hôtel Kulm, c'était toujours là qu'ils étaient descendus. Cette année, comme toutes les années précédentes, ils voulaient danser ensemble ; et lorsque, dans cet inaltérable flirt de huit lustres, ils s'avancèrent au bras l'un de l'autre, lui élégant en sa robuste vieillesse, elle digne et sereine, Mrs. Arnould et Mr. Arnould parurent symboliser tout le flirt qui, ce soir-là, saturait et embellissait l'air, la lumière, les

fleurs, les femmes et les hommes. Les Anglaises saluèrent le couple par des sourires, par de discrets applaudissements; les Américaines, par des rires et par des bravos plus forts; le reste de l'assistance, par d'enthousiastes acclamations. Et, autour des deux vieillards, cent autres couples se mirent à danser.

Miss Lilian Temple et Don Lucio Sabini furent du nombre. Elle dansait bien, mais avec un peu de raideur, comme si, par réserve, elle ne voulait pas s'abandonner aux ritournelles trop fougueuses, qui emportaient joyeusement les couples, comme si elle ne voulait pas non plus s'abandonner aux ritournelles trop molles, qui les berçaient dans une langueur voluptueuse; et, droite comme une tige, légère, à peine soutenue par son cavalier, elle détournait un peu sa jolie tête blonde, comme pour ne pas rencontrer le regard de Lucio. Il dansait, lui, dans la perfection, avec ce sentiment du rythme musical que possèdent tous les Italiens, avec une grâce virile qui se manifestait dans tous ses gestes; et il tenait les yeux fixés sur le visage de Lilian, tandis qu'il imprimait à celle-ci, avec le bras qu'il lui avait passé autour de la taille, un mouvement tantôt plus rapide et tantôt plus doux.

Mais, d'abord, il fut surpris, et, bientôt après, il fut fâché de sentir que, dans les évolutions de cette danse de plus en plus enveloppante, parmi cette foule où les hommes et les femmes étaient tous excités, non seulement par le plaisir du bal, mais encore par une jouissance plus intime, plus secrète, elle n'avait pas une seule vibration, pas un seul frémissement. Et, soudain, il lui dit, d'une voix un peu brusque, où se trahissait son ardeur contrariée :

— Cela vous ennuie de danser, Miss Temple?

— Oh! non, monsieur, — murmura-t-elle, sincère. — J'aime beaucoup la danse.

— Alors cela vous ennuie de danser avec moi? — reprit-il, encore plus brusquement.

— Pourquoi supposez-vous cela? — répondit-elle, en rougissant un peu et en baissant les yeux, d'une voix chagrinée.

— Je ne sais pas... — murmura-t-il vaguement. — Je ne sais pas... Je croyais...

Et ils tournèrent plus vite. Il la soulevait comme s'il voulait lui faire prendre l'essor. De plus en plus légère, elle effleurait

à peine le parquet. Un fin sourire entr'ouvrit ses lèvres roses, un peu haletantes, et, pendant une seconde, ses yeux de pervenche, à la cornée imperceptiblement bleue, ses yeux purs et tendres plongèrent dans les yeux bruns et pensifs de Lucio. Ce sourire ne dura qu'un instant, ce regard ne fut qu'un éclair. Mais lui, troublé, bouleversé, il osa poser cette question :

— Aimez-vous à danser avec moi?

— Oui, — répondit-elle, d'une voix qui n'était qu'un souffle.

Rien de plus. Le gracieux visage se recomposa dans sa sérénité. Lorsque la danse cessa, Lucio Sabini offrit silencieusement son bras à la jeune fille, et, désirant s'isoler avec elle, il l'emmena, sans lui en demander la permission, vers la porte de la salle. Mais d'autres couples étaient déjà dans le corridor, qui, les uns avec lenteur, les autres d'un pas alerte, cherchaient aussi un coin solitaire où ils pourraient continuer en tête à tête la causerie commencée dans la salle de bal, ou continuer à se taire, mais à se taire loin de la cohue. Lucio, habitué à se dominer, cachait sa joie, à cause de tous ces gens qu'il rencontrait partout; Lilian le suivait sans rien dire, ne l'interrogeait pas, se laissait emmener où il voulait. Tout à coup, au beau milieu du corridor, Miss Ford, sortant de la salle de jeu, se trouva devant eux : elle était vêtue de velours noir, portait sur les bras une magnifique écharpe de dentelle blanche, avait dans ses cheveux déjà gris une fleur de diamants. Elle eut pour Lilian un sourire aimable, affectueux, mais, malgré tout, un peu compassé.

— La partie est terminée, *darling*, — dit-elle avec une simplicité toute anglaise; — il est tard et je me retire. Vous restez, vous?

— Oui, *my dear*, je reste, — répondit Lilian avec la même simplicité.

— Vous resterez jusqu'à la fin du bal?

— Probablement.

— Eh bien, alors, bonne nuit, ma chère!... Bonne nuit, monsieur Sabini!

Et Miss Ford s'éloigna, avec cette aisance, avec cette indifférence qui étonnent ceux qui ne sont pas Anglais, mais qui, en réalité, est seulement l'expression du respect qu'ont les

Anglais pour la liberté d'autrui et pour la leur propre. Lucio, serrant doucement le bras de Lilian sous le sien, dit à la jeune fille, tandis qu'ils se dirigeaient vers le hall :

— Vous voilà entre mes mains, Miss Temple !

— Oh ! — s'écria-t-elle, fronçant à peine ses sourcils blonds et baissant les yeux.

Il s'arrêta, interdit, un peu confus, et il se rendit compte de son erreur :

— Excusez-moi, j'ai dit une sottise.

Elle se tut, comme c'était son habitude lorsqu'elle pensait quelque chose de très désagréable et que, par bonne éducation, elle ne voulait pas l'exprimer.

— Je vous demande pardon, Miss Temple. J'ai trente-cinq ans ; mais je suis encore un enfant, quelquefois...

Elle continuait à se taire, un peu pâle.

— Dites-moi que vous me pardonnez ; dites-le-moi, je vous en supplie ! — s'écria-t-il, anxieux. — Vous savez pourquoi il m'arrive de commettre des enfantillages...

Elle fit signe que oui, de la tête, rien de plus ; et il comprit qu'en cet instant il ne pouvait pas demander davantage.

Ils entrèrent dans le hall ; mais il y avait déjà des couples assis à toutes ces petites tables où, pendant le jour, on prend le thé ; d'autres couples, assis sous les bosquets de plantes vertes ; d'autres couples, assis à l'écart, dans les quatre coins de cet immense vaisseau hypostyle qui faisait songer aux monuments de Sésostris et de Cléopâtre ; d'autres couples, assis dans les petits réduits à demi cachés par les corbeilles de fleurs naturelles : — partout un homme et une femme qui causaient à voix basse, et dont les têtes se rapprochaient un peu, mais pas trop, comme pour se confier un secret, puis encore un secret, puis encore un autre secret ; ou qui ne causaient pas, qui demeuraient silencieusement l'un à côté de l'autre, la femme un peu lasse, avec son écharpe négligemment tombée sur les bras, les mains abandonnées sur les accoudoirs du fauteuil, l'homme tourné vers elle, inclinant un peu la tête comme s'il voulait lui faire une confidence et qu'il ne trouvât pas les mots ; ou qui causaient vivement, se regardaient dans les yeux, changeaient souvent de physionomie, avaient l'air de discuter, mais sans gestes, sans démonstrations. — Lucio Sabini et Lilian

Temple jetèrent en même temps un coup d'œil circulaire dans le hall, et tous deux éprouvèrent le même sentiment, un peu bizarre : une sympathie fraternelle pour ces couples et pour ce milieu, mais aussi du désappointement. Ils firent ensemble le même mouvement pour s'en aller, pour regagner le corridor, cherchèrent ensemble, sans se le dire l'un à l'autre, sans se l'avouer à eux-mêmes, un endroit plus retiré, plus solitaire.

Après avoir erré quelques instants en silence, ils pénétrèrent dans l'un des salons de lecture. Comme il était déjà tard, ils n'y trouvèrent que deux personnes : une vieille dame aux cheveux blancs, qui, coiffée d'un petit bonnet de dentelle, lisait dans un coin une revue, le *Mac Millan's Magazine*, avec des lunettes d'argent posées à califourchon sur son nez, et un vieux monsieur qui, dans le coin opposé, lisait la *Norddeutsche Zeitung*. Ni l'un ni l'autre ne se retournèrent, ne levèrent la tête, lorsque Lucio et Lilian, entrant doucement, allèrent s'asseoir aussi loin d'eux que possible, dans un troisième coin, sur de grands fauteuils de cuir. Lucio rapprocha beaucoup son fauteuil de celui de Lilian. Et les paroles coulèrent de leurs lèvres comme un souffle : il ne fallait pas déranger les deux vieillards qui lisaient.

— Vous me gardez rancune, Miss Temple? — demanda-t-il humblement.

De sa petite main, elle lui signifia gracieusement qu'il ne fallait plus parler de cela.

— Vous avez oublié ma sottise?

— J'ai oublié.

— Vous êtes mon amie?

Elle le regarda, sans répondre. Alors il s'expliqua :

— Je veux dire : vous êtes mon amie comme vous l'étiez auparavant?

— Oui, comme je l'étais auparavant, — murmura-t-elle, songeuse.

Elle avait sa main fine posée sur le bras du fauteuil.

Lucio observa du coin de l'œil la vieille dame aux lunettes d'argent, le vieux monsieur à la longue barbe; mais ils ne se retournaient pas, ne voyaient rien, étaient plongés dans la lecture. Alors il mit sa main sur celle de Lilian, qui ne retira pas la sienne; et il eut un soupir de bonheur.

— Il faut que vous soyez indulgente avec moi, Miss Temple, indulgente et compatissante, — lui dit-il, ému et un peu triste. — Souvent j'ai l'air d'être méchant; et même, hélas! j'ai quelquefois l'air d'être pervers...

Elle l'interrogeait de ses beaux yeux pleins de candeur.

— C'est le vieil homme qui reparaît en moi... un homme qui a souffert et qui a fait souffrir, — continua-t-il, sur le même ton. — J'ai tant besoin de bonté, de pitié, pour devenir un homme nouveau!... l'homme loyal que j'étais, que je voudrais être...

— Que dites-vous? — demanda-t-elle, surprise, un peu inquiète.

— Vous tenez dans vos mains le salut de mon âme, Lilian! déclara-t-il avec un accent si désolé qu'elle ne songea pas à s'offenser d'être ainsi appelée par son prénom et qu'une subite angoisse altéra son beau et doux visage de vierge. Tromperez-vous mon humble espérance, mon espérance infinie? Voudrez-vous que je sois sauvé ou que j'achève de me perdre?

— Qui suis-je, pour opérer votre salut? — dit-elle, tremblante, incertaine.

— Vous êtes l'innocence! — répondit-il, en s'inclinant comme devant une sainte image.

— Comment pourrais-je vous sauver? — balbutia-t-elle.

— Vous le savez bien! — affirma-t-il, avec un regard si ardent qu'elle en sentit le feu pénétrer jusqu'à son cœur.

Et, après un instant de silence :

— Venez, — lui murmura-t-il à l'oreille. — Allons voir cette belle nuit d'été.

Ils se levèrent doucement. La vieille dame aux lunettes lisait toujours sa revue, dont pourtant ils n'avaient pas entendu tourner une seule page, et le vieux monsieur restait caché derrière son immense journal allemand, qu'il tenait déployé comme un étendard; ni l'un ni l'autre ne s'étaient aperçus de la présence des amoureux, ou peut-être, par discrétion, avaient-ils feint de ne pas s'en apercevoir.

Elle suivait Lucio comme une somnambule, avec un peu d'égarement dans ses grands yeux bleus. Sans rien dire, ils cherchèrent machinalement le manteau et l'écharpe de Lilian, accrochés à une patère, dans un coin du corridor. Le jeune

homme aida la jeune fille à endosser ce manteau de laine blanche, aux manches longues comme des ailes et joliment garnies d'une blanche fourrure; il lui arrangea sur la tête l'écharpe orientale de gaze blanche, toute brodée de paillettes d'argent. Puis ils se dirigèrent ensemble vers un petit salon désert, où une porte-fenêtre donnait accès dans la grande véranda qui déploie sa colonnade sur la façade de l'Hôtel Kulm et qui regarde le lac. Ils n'avaient pas échangé une parole; ils avaient marché lentement, absorbés dans leurs pensées; ils avaient refermé derrière eux les battants vitrés de la porte-fenêtre; et, enfin, appuyés sur la balustrade de la véranda, ils contemplaient, immobiles, le spectacle qui s'offrait à leurs yeux rêveurs, dans la solitude et dans le silence.

La nuit était avancée. Un froid piquant, apporté par la bise, glaçait le paysage. Dans l'atmosphère, d'une limpidité merveilleuse, tombaient du haut du ciel les clartés blanches de la lune, pendue comme une lampe au-dessus du lac; et, tandis que les montagnes d'alentour, proches et lointaines, drapées d'ombres sinistres aux endroits que n'atteignaient pas les rayons lunaires, paraissaient encore plus élevées et plus majestueuses, tandis que, sur les paisibles rives, ombragées par les arbres, tout demeurait sombre et obscur, les eaux elles-mêmes, touchées par l'astre nocturne, resplendissaient et miroitaient, de sorte que le lac de Saint-Moritz ressemblait à une vaste coupe emplie d'une étrange liqueur, d'une liqueur noire et trouble sur les bords, brillante au milieu comme un métal liquide, — coupe fantastique qui contiendrait en même temps l'ivresse et la mort. — Un mystérieux silence régnait dans cette nuit de pleine lune, et tout paraissait immobile. Là-bas, quelques lanternes pâles, espacées, indiquaient l'avenue qui part de la gare, avenue où pas une âme ne passait; et, plus loin, quelques lanternes encore plus pâles, plus espacées, s'agitaient de temps à autre, lorsque la bise soufflait plus fort. Là-haut, tout là-haut, dans la nuit, des blancheurs mates et pour ainsi dire spectrales, celles des neiges éternelles, apparaissaient sur l'étrange Piz Languard, apparaissaient, claires et fantasmagoriques, dans les profondes anfractuosités du mont Corvatsch, apparaissaient, blêmes comme des fantômes, à l'horizon lointain, entre les deux cimes de la Margna.

Et leurs âmes frémissantes d'une profonde émotion, leurs cœurs palpitants d'une indicible tendresse, furent saisis, captivés, dominés par la grandeur de ce spectacle, par la pureté des choses, en présence de ces monts qui, depuis tant de siècles, avaient vu passer le Temps et la Vie, en présence de ces glaciers que nul rayon de soleil n'avait pu fondre, en présence de ces eaux noires comme la nuit et blanches comme la lune. L'un à côté de l'autre, sous l'influence de tant de majesté, de tant de beauté, de tant de noblesse, ils sentirent que leurs âmes s'élevaient au-dessus de toutes les entraves passagères et mesquines, que leurs cœurs rompaient toutes les anciennes attaches; ils sentirent qu'au fond de leurs êtres se développait, irrésistiblement envahissante et dominatrice, la passion encore inavouée; ils sentirent que désormais il leur était impossible de mentir, impossible de se taire.

Lucio se pencha doucement vers Lilian, l'attira doucement vers lui, effleura légèrement de ses lèvres les cheveux qui frisaient sur le front de la jeune fille.

— Mon amour! — soupira-t-il.

Elle était blanche comme sa robe, blanche comme son écharpe, blanche comme les neiges éternelles.

VI

— Hop là! — cria gaiement Mabel Clarks.

Et, se courbant sur l'encolure de son cheval alezan doré, elle le toucha de l'éperon et le mit au trot. Vittorio Lante toucha aussi de l'éperon et mit au trot son vigoureux cheval noir. Pendant quelques minutes, l'amazone et le cavalier trottèrent à côté l'un de l'autre dans un nuage de poussière.

Jusque-là, en descendant la colline qui sépare le Dorf de la vallée de Samaden, en traversant le petit bois ombreux et calme, en rasant les haies qui, sous la rosée matinale, exhalaient de rustiques parfums, Mabel et Vittorio avaient tenu leurs montures au pas. Mais, lorsque l'Américaine, débouchant du bois sur la grande route, à l'endroit où s'ouvre la vallée, s'était aperçue que le break blanc et la victoria avaient déjà pris beaucoup d'avance, étaient déjà sortis de Celerina et

se distinguaient à peine sur la route de Pontresina, elle avait eu un mouvement d'impatience enfantine et elle avait voulu rejoindre, dépasser les deux voitures qui portaient les autres personnes de leur compagnie.

Magistralement solide en selle, vêtue d'une amazone de drap bleu foncé qui la faisait paraître plus grande et plus mince, le corsage fermé par une multitude de boutons minuscules, le col d'homme attaché par une grosse épingle d'or, avec une petite branche de rose thé passée à la boutonnière, avec un petit chapeau de paille rond, entouré d'un voile bleu, qui refrénait aussi la chevelure opulente et rebelle et flottait par derrière en longues ondes d'un bleu diaphane, gantée de daim jaune, chaussée d'exquises bottines qui faisaient valoir la cambrure de son pied, Mabel Clarks était plus que jamais séduisante dans sa beauté fleurie, dans son élégance alerte, dans sa pimpante jeunesse. Elle ne regardait pas le ciel limpide, d'un azur laiteux, d'une ineffable suavité; elle ne remarquait pas que l'air était très frais, quoique doux à respirer, doux à sentir sur la face; elle ne s'inquiétait pas du soleil, dont la lumière blonde n'était qu'une caresse sans ardeur; elle se livrait toute, avec une vaillante irréflexion, à la joie d'être jeune, d'être saine, d'être belle, d'avoir bien en main ce cheval robuste, fringant et sûr, qui l'emportait, de courir à un trot allongé, sur la grande route, parmi les prairies humides de rosée, sans autre souci que de tourner la tête, de temps à autre, pour voir si son compagnon ne restait pas en arrière.

Lui, parfait écuyer, il la suivait de près, trottait à côté d'elle avec une désinvolture, avec une insouciance juvéniles, un peu penché sur son cheval, souriant à ce charmant visage qui, à travers le voile bleu, lui jetait par instants un rapide sourire. A la boutonnière de son veston de cheval, en drap noir, était passée une petite branche de rose thé; sous le bord de son chapeau mou de feutre gris, il avait la physionomie sereine, et l'épanouissement d'un bonheur complet faisait luire son regard. Rien de ce qui l'environnait n'arrivait jusqu'à son esprit, malgré les caresses de l'air, de la lumière et des parfums; ou, s'il lui en arrivait quelque chose, c'était à travers son rêve.

Deux fois, avec un peu d'agacement, l'amazone et son compagnon durent tirer sur les rênes et mettre leurs chevaux au pas, d'abord dans le hameau de Cresta, puis dans le village de Celerina, où la route est mal pavée, devient sinueuse et se rétrécit entre les maisons; mais, aussitôt qu'ils eurent franchi le sonore pont de bois jeté sur l'Inn, ils repartirent au grand trot, s'animant, s'excitant l'un l'autre, gagnant du terrain, impatients de rattraper le grand break plein de femmes et d'hommes, la victoria où il n'y avait que deux dames.

— *Go! go! go!*[1] — criait Mabel, gutturalement.

Déjà, dans les voitures on s'était aperçu de cette poursuite joyeuse, et, dans le break, on agitait des ombrelles multicolores, des mouchoirs blancs, en manière de salut; mais les deux dames de la victoria, plus tranquilles, se contentaient de retourner la tête, comme pour encourager paisiblement les fougueux chevaucheurs. Ceux-ci se rapprochaient, se rapprochaient. Soudain ils atteignirent la victoria, en rasèrent les côtés; et, au passage, Mabel, avec le pommeau de sa cravache, envoya un baiser à Mrs. Clarks, salua d'un signe de tête, l'autre dame, Mrs. Gertrude Milner, tandis que Vittorio s'inclinait en soulevant son chapeau. Quelques secondes plus tard, ils rejoignirent aussi le grand break et le dépassèrent, l'un à droite et l'autre à gauche, accueillis par les saluts et les rires d'Ellen et de Norah West, de Suzy Milner, de Rachel Rodd, qui s'étaient mises debout, et par les acclamations des jeunes gens qui les accompagnaient, en *knickerbockers*, en costumes clairs, en chapeaux de paille, en casquettes blanches à visières noires. Tous ensemble, en français, en anglais, ils les saluaient bruyamment, leur criaient des mots aimables, des phrases joviales; et Mabel et Vittorio répondaient avec un égal enthousiasme. Pendant un bout de chemin, le break et les cavaliers, dans une allègre joute, rivalisèrent de vitesse, se dépassant tour à tour, échangeant chaque fois des saluts et des apostrophes, les jeunes filles répétant sans cesse le nom de Mabel, celle-ci secouant sa belle tête brune, souriant et riant, avec son voile qui se gonflait derrière elle en ondes d'azur, tandis que Vittorio faisait chorus avec elle, réglant toujours l'allure de son cheval noir sur celle de l'alezan doré.

1. « Allons! allons! »

Dans la victoria, Annie Clarks et Gertrude Milner, plus pacifiques, se contentaient d'esquisser un geste aimable avec la main, une gentille inclination de la tête, un petit sourire indulgent, chaque fois que Mabel et Vittorio rasaient leur voiture. Annie Clarks avait un vêtement en laine beige, de coupe masculine, et un chapeau rond enveloppé d'un voile de gaze beige; sa cravate, de couleur sombre, nouée comme une cravate d'homme, était fixée sous le col blanc par une épingle très simple, — une énorme perle noire, — seul joyau qu'elle portât. Gertrude Milner était sévèrement vêtue de noir; mais, sur la dentelle blanche qui ornait le devant de son corsage, elle avait un rang de grosses perles qu'elle ne quittait jamais; et les mauvaises langues prétendaient même qu'elle le gardait la nuit, pour dormir.

Tandis qu'ils couraient, couraient vers Pontresina, ni l'amazone, ni son cavalier, ni les jeunes filles et les jeunes gens du break, ni les dames de la victoria n'avaient l'air de voir ce qui fuyait à côté d'eux, ce qui les entourait : — en arrière, les vastes prairies de Celerina, les lointains de Samaden, les hauteurs de la Muottas Muraigl; à gauche, le profil du Piz Albris et la courbe de la Fuorcla; à droite, le Piz Corvatsch, les bois sombres qui alternent avec les terrains arides, avec les éboulis, avec les roches, et le blanc Flatzbach, ce torrent qui descend du neigeux Bernina. — Ils semblèrent ne point remarquer combien noble et grandiose était la courbe décrite par les deux montagnes en s'ouvrant pour démasquer le gigantesque glacier de Roseg, qui, sous la caresse du soleil, apparaissait d'un blanc bleuâtre. Peut-être y avait-il pour eux dans la fraîcheur de cet air caressant, dans la limpidité de cette voûte céleste, dans la douceur de cette lumière matinale, une cause d'intime sérénité, de contentement secret, de subtile ivresse; mais aucun d'eux ne savait ou ne voulait se rendre compte des occultes influences que les choses pouvaient avoir sur son esprit. Ils jouissaient de tout sans analyser rien, et le seul sentiment distinct qui occupât leurs consciences, c'était le désir d'arriver aussitôt que possible au but.

Toujours au grand trot, stimulés par les éperons, par les cravaches, par les claquements des fouets, les chevaux des

cavaliers, ceux du break, ceux de la victoria couraient sans trêve, parce qu'il fallait absolument aller plus vite que tous les excursionnistes qui se dirigeaient vers ce même but, parce qu'il fallait absolument arriver en bande avant n'importe qui, parce qu'il fallait absolument être les premiers. Si les jeunes filles et les jeunes gens du break apercevaient devant eux une autre voiture, ils s'impatientaient, voulaient toujours la dépasser, harcelaient le robuste Joe Wealther, fiancé d'Ellen West, qui tenait les guides. Mabel et Vittorio s'irritaient, chaque fois que, sur la route, quelqu'un ou quelque chose faisait obstacle à leur course; et alors, de leurs beaux yeux riants et pleins de malice, ils se communiquaient l'un à l'autre leur impétueuse volonté de dépasser tout le monde, mettaient le trouble parmi les groupes de piétons, lançaient des nuages de poussière sur les voitures malencontreuses. Même, dans la victoria, Annie Clarks et Gertrude Milner, les mères dignes et paisibles, étaient agacées qu'il y eût d'autres personnes sur le chemin, et, lorsqu'elles passaient à côté de « ces gens-là », elles tiraient la couverture sur leurs genoux, d'un air distrait et lointain, faisant semblant de ne voir personne, mais, comme les autres, quoique avec plus de placidité, désirant arriver très vite à ce glacier de Morteratsch qui était le but de la promenade, pour en visiter toutes les curiosités dans le moins de temps possible et pour retourner tout de suite à Saint-Moritz-Dorf et goûter au Palace-Hotel. Il était essentiel de ne pas manquer l'heure du goûter.

— On goûte horriblement mal au restaurant du glacier, — avait déclaré sentencieusement Annie Clarks, d'un air entendu.

Néanmoins, en dépit de leur hâte américaine, lorsqu'ils entrèrent dans ce singulier village de Pontresina, où les maisonnettes de bois sont disposées sur deux rangs, comme celles d'une boîte de joujoux, voitures et cavaliers durent prendre le pas. Il y avait là un enchevêtrement de voitures, d'omnibus d'hôtel, de cabriolets s'acheminant dans toutes les directions, vers le Roseg, vers Samaden, vers le Bernina; et il y avait aussi une cohue de piétons qui allaient et venaient, qui s'attroupaient sur les portes des hôtels aux cent chambres, devant les cafés, devant les pâtisseries : — foule curieuse, toute différente de celle qu'on voyait à Saint-Moritz.

— Comme Pontresina est inélégant! — déclara à son tour Gertrude Milner, avec une gravité américaine.

Un peu plus loin, sur la place de la Poste, il fallut même s'arrêter, comme faisaient tous les équipages, pour laisser souffler les chevaux. Les jeunes filles du break réclamèrent les fameuses « truffes » de chocolat, spécialité de la pâtisserie *A ma Campagne*, et deux de leurs adorateurs, sautant à terre, coururent s'en approvisionner. Les deux autres jeunes hommes s'en furent boire un *wisky and soda*. Quant à Vittorio Lante, il laissait patiemment son cheval s'abreuver dans la vasque d'une fontaine voisine. Mabel s'approcha de la victoria et, fraîche comme une fleur sous son voile bleu, se pencha vers sa mère.

— Es-tu contente, Mabel? — lui demanda Annie Clarks, paisible, souriant à peine.

— Très heureuse, *mammy*, très heureuse! — s'écria l'amazone.

Lorsqu'on repartit de Pontresina, en riant, en babillant, en échangeant des chocolats et des caramels, les jeunes filles du break prétendirent que Joe Wealther mît ses chevaux au grand galop. Mais lui, sans se laisser intimider par leurs protestations, il conserva prudemment une sage allure. Mabel et Vittorio recommencèrent à trotter dru. La victoria suivit pacifiquement.

Sous un ciel de plus en plus pâle, comme si une étrange langueur s'était répandue dans l'azur, avec un soleil voilé désormais, le paysage était changé profondément. Une vallée large et désolée, qui venait de s'ouvrir entre deux chaînes de monts rocheux et noirâtres, s'allongeait, monotone et triste. C'était à peine si, entre les pierres, croissait çà et là une herbe rare, parsemée de quelques grosses fleurs jaunes et poudreuses.

Des pierres, il y en avait partout et de toutes les tailles, depuis le petit caillou jusqu'à l'énorme bloc; et il y avait aussi des amas de terre sèche, qui s'effritaient, des monticules de terre noire, qui, de place en place, cachaient le maigre cours d'un ruisseau paresseux et jaunâtre. Telle était la morne tristesse de cette vallée, où toutes les choses vivantes et plaisantes semblaient frappées de mort, que, derrière le voile bleu, les yeux gris de Mabel s'inquiétèrent et qu'elle éprouva le besoin de rompre ce lourd silence, d'entendre la voix de son compagnon.

— Est-ce que vous aimez tout cela, Don Vittorio?

Ils étaient seuls, assez loin des voitures, et leurs chevaux, marchant de front, côte à côte, avaient ralenti le pas.

— C'est vous que j'aime, Miss Clarks! — répondit-il brusquement, avec une vivacité où il y avait plus de passion que de tendresse.

— Vous m'aimez même ici, dans ce lieu aride et sinistre? — lui demanda-t-elle encore, comme si une seconde et plus formelle déclaration d'amour lui était nécessaire, soit pour vaincre la mélancolie qui pesait sur elle, soit pour dissiper quelque mystérieuse incertitude.

— Même ici; partout et toujours! — dit-il, de ce ton sérieux dont on affirme une vérité éclatante ou dont on prononce un serment solennel.

— Ah! — s'écria-t-elle, rêveuse.

Et, aussitôt, comme si elle voulait chasser loin d'elle tout souci importun, elle secoua sa jolie tête, ramassa vivement les rênes, reprit une allure plus rapide. Les voitures s'étaient rapprochées : Mabel et Vittorio regagnèrent de l'avance. Lui, muet, pensif, il restait troublé par ce cri de sincérité qui lui avait jailli de l'âme. Elle, muette aussi, jetait de temps à autre vers son compagnon un regard furtif, comme pour sonder l'esprit et le cœur de cet homme qui venait de lui parler avec un accent insolite et grave. Les chevaux couraient de front.

— Cette route est bien celle du Bernina, n'est-ce pas, Don Vittorio? — demanda-t-elle enfin, à voix basse.

— Oui, Miss Clarks.

— La route de l'Italie, alors?

— Oui, la route de l'Italie.

Il y eut une courte pause. Puis il se pencha vers elle et dit, d'une voix que Mabel ne lui connaissait pas :

— Vous plairait-il, Miss Clarks, que nous galopions jusqu'en Italie... que nous galopions, seuls ensemble, jusqu'en Italie?

Elle le regarda dans les yeux, désireuse de pénétrer au fond de ce cœur, au fond de cette âme. Et il soutint ce regard droit et perçant, qui voulait connaître la vérité. Un petit sourire parut sur la bouche de la jeune fille.

— Pourquoi riez-vous, Miss Clarks? — s'écria Vittorio avec une certaine dureté. — Ce n'est pas bien, de rire ainsi!

Et le rire s'adoucit en un sourire si affectueux, si franc, que, sans qu'elle eût prononcé un mot, il comprit tout. Et il ajouta, ému, mais d'une émotion joyeuse :

— Vous consentiriez à y venir, n'est-ce pas? vous consentiriez à y venir?

— J'y consentirais peut-être, — répondit-elle, tout à coup sérieuse.

— Vous y viendrez, n'est-ce pas? vous y viendrez?

— J'y viendrai peut-être...

Blême de joie, il saisit au vol la main gantée, l'effleura de ses lèvres, en signe de dévotion, d'hommage lige. Aucune autre parole ne fut échangée. Derrière eux arrivaient les voitures : le break où jeunes filles et jeunes gens continuaient à bavarder, à rire, à pousser des exclamations gutturales, et la victoria, où Annie Clarks et Gertrude Milner avaient exhibé leurs riches cravates de fourrure : car, au-dessus de la grande vallée hérissée de roches, dans un ciel devenu d'une pâleur blafarde, le soleil, entre les montagnes nues et abruptes, n'était plus qu'un spectre, et cela leur donnait froid. Tout le monde, ceux qui étaient dans les voitures et ceux qui étaient à cheval, soupirèrent de soulagement, lorsque, à l'extrémité d'un ruban de route bordé d'arbres, — après un paysage si austère, cela semblait l'entrée d'une oasis, — on aperçut l'écumante, sonore et tumultueuse cascade qui dévale du Bernina par une petite gorge boisée, puis disparaît sous terre et reparaît un peu plus loin, transformée en torrent. Bientôt il fallut descendre. Un pont de bois était la limite au delà de laquelle ne pouvaient passer ni chevaux ni voitures : ceux qui voulaient aller jusqu'au glacier devaient faire à pied le reste du chemin.

— Eh quoi? demanda Gertrude Milner, très scandalisée. Personne, *sans exception*, ne peut y aller en voiture?

— Personne, *dearest* Gertrude! — répondit Annie Clarks, en hochant la tête. — Si vous êtes fatiguée, nous nous arrêterons au restaurant.

— Ce glacier est très mal organisé! — grommela Mrs. Gertrude Milner, choquée dans ses habitudes de paresse et dans son amour-propre.

— Horriblement mal! — approuva Mrs. Clarks, qui, elle non plus, n'aimait pas à marcher.

Et elles suivirent lentement la bande des jeunes gens.

Les jeunes gens cheminaient d'un pas alerte : les filles, en jupe de laine grise ou de laine bleue, courte et plissée, qui laissait voir tout le pied, en chemisette blanche presque transparente, la jaquette jetée sur le bras, le chapeau canotier enveloppé d'un voile blanc, les chaussures bien coupées, mais basses de talons, les gants clairs, la démarche rapide et ferme; les garçons, en culotte courte, en gros bas bruns, en souliers jaunes lacés, en casquette à visière ou en chapeau de feutre mou. Ils cheminaient par couples, par petits groupes, Mabel avant tous les autres, la traîne de son amazone relevée sur le bras, de sorte qu'on voyait ses pieds fins et le bas de sa jambe, tandis que Vittorio marchait à côté d'elle, sans la quitter une minute. D'ailleurs, en vertu de ce respect sincère que les Américains professent pour la liberté d'autrui et qui est une des plus louables particularités de leur vie sociale, il n'y avait personne de leur groupe qui s'occupât d'eux. Annie Clarks elle-même n'avait pas l'air de remarquer la cour que Vittorio faisait à sa fille, cour très correcte, mais très évidente, pas plus que Mrs. Gertrude Milner ne surveillait le flirt de sa fille Suzy avec Pierre d'Alfort, le spirituel et aimable Français, qui charmait celle-ci par l'originalité de ses boutades, ni, à plus forte raison, le flirt de sa nièce Rachel Rood avec le vicomte de Lynen, l'infatigable et toujours malheureux chercheur de dot, qui, cette fois encore, faisait fausse route : car Rachel Rood n'avait que cent mille dollars de dot, et, par conséquent, elle était très pauvre. Quant à la mère d'Ellen et de Norah West, elle était restée à Sils-Maria, sans craindre de laisser sa fille Ellen courir les routes avec Joe Wealther, son fiancé.

Parfois les couples se rejoignaient, s'unissaient, formaient un groupe nombreux, d'où partaient des exclamations, des éclats de rire. Puis le groupe se divisait de nouveau, avec une aisance courtoise. Seuls Mabel et Vittorio, depuis qu'ils étaient descendus de cheval, s'étaient mis à marcher vite, comme s'ils désiraient ne pas être rattrapés, et personne ne les avait suivis de trop près, personne n'avait cherché à les rattraper, personne ne les avait appelés.

Tout à coup, le groupe entier s'arrêta et regarda devant lui. La vallée du Morteratsch s'ouvrait en deux versants sur lesquels, jusqu'à une certaine hauteur, montaient les sveltes et bruns mélèzes, d'une si fine ramure; au-dessus des mélèzes, les pentes raidies devenaient de moins en moins vertes, de plus en plus dénudées, jusqu'aux sommets qui, à droite et à gauche, se détachaient sur le ciel en massifs escarpements de roches sombres. Entre les deux versants, tout au fond, dans un pêle-mêle de gigantesques protubérances blanches, âpres et raboteuses, de gigantesques crevasses blanches, profondes comme des précipices, de colossales houles, immobiles depuis des siècles, couvertes depuis des siècles d'une neige dure comme la roche qu'elles cachaient, tantôt d'une blancheur livide, aux endroits où l'ombre tombait sur elles, tantôt d'une blancheur éblouissante, aux endroits où le soleil les frappait, le glacier se déployait, se dressait, fermait tout l'horizon; et sa masse prodigieuse semblait s'avancer, d'abord comme une énorme muraille blanche, puis comme une énorme muraille noire, s'avancer, s'avancer comme si elle eût été en marche vers les spectateurs interdits, les menaçant de son front coupé verticalement, opaque et brun comme de la pierre. Trois pics majestueux dominaient le glacier : à gauche, la Fuorcla Bellavista; vers la droite, le Morteratsch, et, dans le fond, très haut, effrayant, immaculé, le roi des monts, le roi vierge, le Bernina.

Autour du petit restaurant à un étage, qui avait mis dehors ses tables toutes prêtes, les unes en plein air, les autres sous une tente, autour du kiosque où se vendent les cartes postales et les menus souvenirs du Morteratsch, tout un public de gens muets contemplait le glacier. Devant eux s'étendait un vaste terrain couvert de petites pierres, de pierres moyennes, de pierres énormes, apportées là par les avalanches de l'hiver, et entre lesquelles fuyait le torrent sinueux, tandis que, sur la rive droite, un étroit sentier, à peine tracé, remontait vers la haute muraille, toute noire au faîte, toute blanche à l'entaille, puis ne tardait pas à disparaître, obstrué par les pierres et rongé par l'eau, Non loin de là se creusait dans la glace la cavité d'une grotte obscure, qui, vue à distance, avait l'aspect d'un trou noir.

— Pourquoi le glacier est-il si sale? — demanda Gertrude à Annie.

— Parce que la glace est couverte de pierres et de terre, — expliqua Annie.

— Quel dommage! — soupira Gertrude.

Pendant quelques minutes, le glacier tenait sous le charme cette foule qui l'admirait, silencieuse et stupéfaite. Puis des personnes se détachaient, attirées comme par un aimant, et s'engageaient sur le petit sentier, tandis que d'autres, parties auparavant, déjà éloignées, toutes petites, quasi lilliputiennes, chancelaient de pierre en pierre, et que d'autres, plus éloignées encore, pareilles à des points sombres, s'agitaient autour de la grotte, y entraient ou en sortaient. Le va-et-vient était continuel; les hommes donnaient la main aux femmes, pour assurer la marche de celles-ci, ou les précédaient pour leur indiquer le chemin le meilleur; les silhouettes s'agrandissaient ou se rapetissaient, selon que la distance diminuait ou augmentait. Et cette haute muraille, toute blanche à l'entaille, toute noire au faîte, puis, en arrière, blanche avec des reflets d'un bleu métallique, blanche avec des reflets d'or, toute bossuée de monticules et crevassée de précipices qui semblaient être les flots monstrueux d'une mer pétrifiée, faisait paraître encore plus mesquine, encore plus misérable, cette foule de visiteurs.

— Nous restons ici, — dit Mrs. Clarks aux autres personnes de son groupe.

— Adieu, maman! — lui cria de loin Mabel.

Et elle s'achemina vers le glacier, en compagnie de Vittorio.

— Au revoir, au revoir! — répétèrent tous ensemble les jeunes gens et les jeunes filles.

Tranquillement assises à une table du restaurant, sous la tente, Annie Clarks et Gertrude Milner prenaient une tasse de thé, pour se réchauffer; et, de temps à autre, sans grande attention, elles jetaient un regard vers leurs filles qui s'éloignaient sur les pierres anguleuses et qui devenaient de plus en plus petites. Autour de ces dames, on prenait du thé, on buvait de la bière, on écrivait des cartes postales. Des gens arrivaient du bas de la route, par le pont que les voitures ne pouvaient franchir; d'autres s'en retournaient, après avoir visité le

glacier. C'était un mouvement perpétuel. On n'entendait parler qu'allemand, et les servantes ne comprenaient pas un mot d'anglais ni de français.

— Ici aussi, il n'y a que des Teutons! — murmura Gertrude, à demi-voix, en buvant son thé à petites gorgées.

— Et des juifs! Quel ennui, ma chère! — ajouta la très catholique Mrs. Clarks.

Mabel et Vittorio avaient presque atteint le but. A mesure qu'ils se rapprochaient de la grotte, le chemin devenait plus dangereux, avec ces grosses pierres sur lesquelles il fallait sauter et où l'on glissait si facilement. Or les hauts talons des bottines de Mabel la rendaient hésitante, la faisaient chanceler chaque pas. Les sourcils froncés, craignant de faire une chute ridicule, elle se décida, elle qui, jusqu'alors, avait refusé tout appui, à mettre ses deux mains dans celles de Vittorio, et, en trois sauts, elle atteignit enfin l'ouverture de la grotte de glace. Afin de l'aider à escalader la dernière roche, il l'enleva comme une fillette et il la déposa sur une motte de terre, si gracieusement que, pour l'en remercier, elle lui adressa un adorable sourire.

L'immense muraille surplombait leurs têtes. Par deux énormes fentes, on en apercevait l'effroyable hauteur, l'effroyable profondeur. Les monstrueuses parois suaient une eau glacée, des gouttes d'eau glacée pleuvaient, de la voûte: et c'était précisément la fonte de la glace qui avait formé cette grotte étrange. Près de là, sortant mystérieusement de dessous une colossale et sinueuse traînée de glace, qui était la queue du glacier, le torrent s'échappait et fuyait entre les roches. Mabel et Vittorio pénétrèrent sous l'arceau de la voûte blanche, s'enfoncèrent dans la banquise alpestre qui les enveloppait de son froid embrassement, sentirent les gouttes glaciales tomber sur leurs fronts et sur leurs joues. Mais bientôt le jeune homme s'aperçut que la main un peu tremblante de la jeune fille cherchait la sienne.

— Vous aimez mieux sortir, n'est-ce pas? — lui dit-il, devinant le désir secret de Mabel.

— Oui, — s'empressa-t-elle de répondre.

Ils refirent le tour de la grotte et se trouvèrent dehors. Elle était pâle, comme si elle avait mal respiré sous cette mu-

raille écrasante; et, en effet, elle but à longues gorgées l'air libre. Puis, apercevant une sente qui montait obliquement entre les éboulis, à droite :

— Venez, — dit-elle à Vittorio.

Et elle se mit en marche. L'ascension n'était ni courte ni facile, sur ce flanc par où l'on s'élevait au-dessus du glacier. Ils rencontrèrent des personnes qui redescendaient, tandis que les personnes de leur propre groupe les suivaient de loin. A un certain moment, comme ils s'étaient retournés, ils s'aperçurent qu'ils avaient surpassé la muraille du front, et que maintenant le glacier déployait sous leurs yeux, de haut en bas, son immense superficie, endigué à droite par deux grandes moraines de pierres noires, tout blanc au milieu, s'érigeant ensuite avec des boursouflures et des anfractuosités profondes, abrupt et déchiqueté, vers les cimes de Bellavista, de Morteratsch, vers le merveilleux et vierge Bernina.

Ils s'assirent sur une large pierre, saisis et charmés tous deux par la solennité de ce spectacle grandiose et terrible. Ils étaient seuls en face de la puissante énormité de ces choses qui duraient depuis tant de siècles, qui devaient durer encore tant de siècles! Soudain Mabel se tourna vers Vittorio et lui demanda, de sa voix claire et nette :

— Vous êtes libre, n'est-ce pas, Don Vittorio?

Il fixa ses yeux dans les yeux sereins qui l'interrogeaient, et il répondit gravement :

— Oui, Miss Clarks, je suis libre.

Mabel recommença de contempler la blancheur des glaces lointaines, la pureté des neiges voisines; puis elle demanda encore, avec le même accent ferme et précis :

— Vous n'êtes pas bien riche, je crois?

Devant les yeux du gentilhomme italien s'étalait le spectacle le plus capable de hausser les âmes, de les exalter jusqu'à la sincérité suprême. Il avait à côté de lui une créature de beauté et de vérité. Une pure flamme de générosité chevaleresque jaillit de son cœur ardent. Courageusement, sans fausse honte, il déclara :

— Je suis très pauvre.

Mabel lui sourit comme elle ne l'avait jamais fait encore,

et sa main effleura celle de Vittorio, d'une caresse reconnaissante, loyale et chaste.

***

— Miss Jammes et moi, nous préférons aller en voiture jusqu'à Sils-Maria, où nous vous attendrons, — avait dit Miss Ford à Lucio et à Lilian.

Lilian était demeurée impassible; Lucio s'était incliné, en signe d'assentiment.

La voiture qui, deux heures auparavant, les avait amenés tous les quatre au col de la Maloja, et qui devait les ramener à Sils et à Saint-Moritz, les attendait à quelques pas du Kursaal. Ils revenaient de faire tous ensemble une excursion pédestre, d'abord sur la grande route, jusqu'au col, et ensuite par les sentiers, jusqu'au sommet de la grande falaise, taillée à pic, qui sépare les Grisons et le Val Bregaglia. Du haut de cette sorte de balcon aérien où la roche est recouverte de mousse et de marguerites jaunes, les deux amoureux avaient pu contempler simultanément la route de l'Italie, et, de temps à autre, ils avaient échangé aussi quelques coups d'œil rapides. Puis, au retour, comme la petite bande approchait du vaste lac qui s'étend de la Maloja jusqu'à Sils, Lucio avait tout à coup proposé d'aller à Sils en barque : la voiture irait les attendre. A cette proposition Lilian n'avait rien répondu; mais elle avait eu une de ces rougeurs de joie qui parfois montaient en onde d'émotion depuis son cou jusqu'à la blonde racine de ses cheveux. Quant à Miss Ford, après avoir consulté son amie Miss Jammes, elle avait tranquillement exprimé le désir de faire le trajet en voiture, laissant ainsi Lilian et Lucio seuls pour la promenade en barque.

Tout en reconduisant, avec Lilian, les deux vieilles filles jusqu'à la voiture, Lucio, dans le fond de son âme, s'étonnait encore une fois de la facilité croissante avec laquelle Miss Ford, la gardienne et l'amie de Lilian, laissait souvent, trop souvent, la jeune fille seule avec lui. Cet Italien, habitué par hérédité à ce que les femmes et surtout les jeunes filles fus-

sent soumises à une surveillance rigoureuse, habitué à considérer toute femme comme une prisonnière qui cherche perpétuellement à s'évader et autour de laquelle il convient de multiplier les grilles de fer, jugeait fort étrange que Miss Ford lui remît ainsi Lilian et que Lilian crût ne courir avec lui aucun danger, quoiqu'il fît manifestement la cour à la jeune fille et que personne ne pût s'y méprendre. Et il s'irritait presque de voir Miss Ford lui abandonner ainsi Lilian, se raillait presque de la parfaite confiance que Lilian avait en lui. Un flot de mauvais sentiments lui empoisonnait le cœur. Mais ensuite il réfléchissait à l'admirable droiture du caractère anglais qui, étant lui-même incapable de faillir, croit les autres infaillibles; il réfléchissait à l'absolue loyauté dont, en Angleterre, les hommes usent avec les femmes, surtout avec celles qu'ils aiment, avec celles qui sont leurs fiancées; il réfléchissait au respect que professent tous les hommes de cette race pour la liberté d'autrui. Alors il sentait s'effacer de son esprit les préjugés vulgaires, les soupçons vilains, les considérations mesquines; et il éprouvait l'exaltation secrète de l'homme qui se sent estimé et aimé. Bien plus, il ne pouvait se défendre d'une sorte d'attendrissement, lorsqu'il supposait, — et c'était la vérité, — que Miss Ford, s'étant aperçue de leur amour, voulait leur ménager, sans aucune arrière-pensée et seulement par une complaisance généreuse, le moyen de se comprendre mieux, grâce à une solitude où ils n'auraient pour témoins que le ciel, les montagnes, les lacs et les prairies.

— C'est entendu, nous vous retrouverons à Sils-Maria, — fit-il, d'un air aimable, en refermant la portière et en saluant Miss Ford avec un regard de gratitude.

— Devant l'Hôtel Edelweiss, — ajouta-t-elle, en faisant à Lilian et à Lucio un signe affectueux.

Ceux-ci, après avoir suivi des yeux la voiture qui s'éloignait lentement, se dirigèrent vers le lac.

— Miss Ford vous aime beaucoup? — dit Lucio à Lilian, d'une voix tendre.

— Oui, — se contenta-t-elle de répondre.

— Et vous l'aimez beaucoup aussi, je crois?

— Oui, — répondit-elle encore.

Il réprima un petit mouvement d'impatience. Quelquefois

l'impassibilité, les silences ou les trop brèves réponses de la jeune fille l'irritaient : l'immuable gravité de ce beau visage lui semblait de l'indifférence; la parcimonie et la réserve des paroles lui semblaient de la froideur; le mutisme lui semblait de l'insensibilité. Alors il se mettait à discourir d'une voix âpre, énonçait des idées violentes ou railleuses, comme s'il voulait secouer cette torpeur; mais une expression d'étonnement et de peine, apparue tout à coup sur le visage de Lilian, le calmait et lui rappelait la vérité, à savoir qu'il était en présence d'une âme étrangère, d'une créature appartenant à une autre race, à un autre pays, d'un cœur constitué autrement que le sien.

— Vous agrée-t-il, au moins, de faire cette promenade sur le lac? — demanda Lucio, d'un air moqueur et sur un ton fâché. — Quant à moi, je suis tenté de croire que cela ne vous intéresse guère...

— Cela m'intéresse beaucoup, — murmura-t-elle, en arrêtant sur lui ses yeux bleus, un peu peinés.

— Pardonnez-moi, — reprit-il, subitement radouci. — Je sais que je suis trop exigeant. Mais, à certaines minutes, vous êtes si anglaise!...

— Je m'étais imaginé, — répliqua-t-elle, avec un petit sourire où il y avait un grain de malice, — que les Anglaises ne vous déplaisaient pas...

— Je les adore! — s'écria-t-il, transporté.

Ils s'assirent à l'arrière de la barque, manœuvrée par deux rameurs. Ces rameurs étaient des Italiens de Côme, et la barque aussi était italienne, comme le sont toutes celles qui voguent sur les lacs de Sils et de Saint-Moritz. Chaque année, on les amène de Chiavenna, sur les grands chariots qui, au commencement de la saison, font chaque jour le service de l'Engadine, et, vers la mi-septembre, on les redescend. Un tendelet blanc préservait du soleil le banc où Lilian et Vittorio avaient pris place.

Durant quelques minutes, tandis que la barque glissait sur les eaux tranquilles, ils gardèrent tous deux le silence. Depuis le bal du Kulm, Lucio avait revu Lilian chaque jour, pendant deux ou trois heures, et, au cours de leurs entretiens, il lui était plus d'une fois arrivé de devenir muet : les mots italiens

qui auraient exprimé son ardeur s'arrêtaient sur ses lèvres, les transports de son amour subissaient une involontaire contrainte, en présence de cette beauté si jeune et si pure, de cette sécurité qu'il reconnaissait si entière. Et il était retenu aussi par une vague appréhension de trop parler, de trop laisser voir la véritable nature de la passion soudaine qui s'était emparée de lui : il avait peur, s'il prononçait les paroles définitives, de faire trop bien comprendre à Lilian, de se faire trop bien comprendre à lui-même qu'il s'agissait, non d'un caprice, non d'un flirt, non d'une amourette, mais d'un amour profond et impérieux ; il craignait qu'elle ne s'effrayât, il craignait de s'effrayer lui-même par la brusque révélation d'un état d'âme qu'il préférait tenir dans la pénombre. Cela n'empêchait pas qu'une douceur infinie lui vînt de la compagnie de Lilian, dans l'isolement et dans le silence; le voisinage de celle-ci l'emplissait d'une tendresse qui le rendait incapable de tout autre sentiment. Dans ces moments-là, il se faisait une idée nette de l'incomparable bonheur qu'il y aurait pour lui à passer sa vie auprès de cette femme qui portait dans ses mains, dans ses yeux, dans son cœur, tous les dons de l'amour le plus humble et le plus tendre....

Sans une secousse, la barque voguait sur les eaux limpides, qui miroitaient au soleil ; et ils rêvaient, tous les deux, un rêve délicieux et calme. Lilian avait les mains nonchalamment posées autour d'une gerbe de fleurs sauvages qu'elle tenait sur ses genoux.

— Vous avez vu le Val Bregaglia, Lilian? Vous avez vu, à travers le voile d'une brume transparente, la terre d'Italie? — lui demanda Lucio, à voix basse.

— Oui, je l'ai vue, — répondit-elle, à voix basse.

— Aimez-vous l'Italie, Lilian?

— Oui, je l'aime.

Malgré la mesure et la brièveté des paroles, malgré la réserve de l'attitude et la chasteté du maintien, il sentait que ce cœur lui appartenait, que cette âme était toute à lui.

— Je connais un autre endroit, — reprit-il, — un endroit plus élevé, plus sévère, plus magnifique, d'où l'on peut voir mieux encore ma belle patrie.

— Où est-ce?

— Au col du Bernina.

— C'est loin?

— A deux ou trois heures de Saint-Moritz, en voiture. Vous n'y êtes jamais allée?

— Non, jamais.

— Voulez-vous y venir avec moi?

— Oui, — répondit-elle, sans la moindre hésitation.

— Nous irons, nous irons! — s'écria-t-il, un peu troublé par la joie. — Là-haut, il y a une éminence solitaire; on y monte à pied, après que l'on a quitté la voiture. De cette éminence, on découvre la vallée de Poschiavo, une vallée italienne!

— Oui, nous irons, — approuva-t-elle encore.

Une barque venait à leur rencontre, poussée aussi par deux rameurs, très lentement. Dans cette barque était, seule passagère, une femme au visage délicat et exsangue, aux lèvres d'un rose un peu flétri, aux grands yeux veloutés, d'un sombre azur. C'était Elsa von Landau qui, dans la solitude, dans le silence, en tête à tête avec elle-même, demandait à l'air, à la lumière, aux souffles de la forêt et de la montagne, tout ce qu'il y avait en eux de sain, de pur, de vivifiant, pour se l'assimiler. Les mains croisées sur ses genoux, le voile relevé sur son chapeau, elle avait une attitude recueillie et sereine. Ses yeux apaisés suivirent longtemps la barque des amoureux.

— Elle est malade, la pauvre femme! — murmura Lucio.

— Oui, — répondit Lilian. — Mais elle guérira, si elle reste ici cet hiver.

— Qu'en savez-vous?

— Les médecins l'affirment, tout le monde l'affirme. Ici, en hiver, les malades guérissent... Comme ce pays doit être beau, sous la neige!

— Il vous plairait de le voir dans sa parure blanche? Vous y passeriez volontiers un hiver?... Mais vous n'êtes pas malade, vous, Lilian!

— Non, je ne suis pas malade; mais j'aimerais mieux... être ici qu'en Angleterre... Ici, il y a du soleil...

— Le vrai pays du soleil, c'est le mien! — s'écria Lucio.

— Vous avez raison, — dit-elle.

Et elle le regardait, attendant une autre parole. Mais il ne dit rien de plus.

Après une courte pause, pendant laquelle il observa d'un œil scrutateur le visage de la jeune fille :

— Vous n'êtes pas heureuse en Angleterre, Lilian? — reprit-il.

— Qui a pu vous dire cela? Mon père est si bon! — protesta-t-elle avec une vivacité insolite.

— Vous l'aimez et il vous aime?

— Oui, il m'aime et je l'aime, naturellement...

— Mais votre belle-mère?... Est-elle bonne aussi pour vous?

Une seconde, elle demeura interdite, à l'idée qu'il connaissait l'histoire de sa famille. Mais elle se hâta d'ajouter :

— Oui, elle est bonne pour moi.

— Cependant il paraît que vous avez de la peine à vous entendre?

— Ce n'est pas sa faute! — répliqua-t-elle avec énergie.

— Est-ce donc votre faute, à vous?

— Pas davantage. Ce n'est la faute de personne.

Lucio fut extrêmement touché de cette droiture de caractère, de cette noble générosité, lui qui savait que Lilian était malheureuse dans sa famille et que son père, trop faible pour la défendre, préférait lui donner de l'argent, beaucoup d'argent, pour la faire voyager le plus longtemps possible en compagnie de la fidèle Miss Ford.

— Vous avez une belle âme, Lilian! — lui dit-il, avec l'accent d'une émotion profonde.

Elle ne répondit pas, mais ses yeux se voilèrent de larmes.

— Vous méritez d'être heureuse...

— Je suis heureuse, — murmura-t-elle, en le regardant et en lui souriant à travers ses larmes.

Lucio pâlit d'amour. Bercés par le mouvement égal de la barque qui glissait doucement sur l'eau, ils continuaient leur poétique traversée vers Sils-Maria, où Miss Ford et Miss Jammes attendaient. Plus émus l'un et l'autre qu'ils ne l'avaient jamais été jusqu'alors, plus émus, dans l'intime essence de leur être, par le charme de cette heure, par la paix et la majesté de ce paysage, par les choses qu'ils avaient dites et

par celles qu'ils n'avaient pas dites, ils mettaient dans chaque regard échangé, dans chaque parole murmurée, dans chaque geste esquissé de temps à autre, une passion qu'ils cherchaient en vain à contenir. Assis près de Lilian, la tête un peu inclinée vers elle, Lucio n'exprimait point son attendrissement par des discours; mais, en lui, tout manifestait l'immense sympathie qui l'attachait à cette chère créature, si blonde et rose dans sa robe blanche, sous le voile blanc de son chapeau blanc ; tout, en lui, signifiait qu'il était fasciné par le magique pouvoir de cette beauté, de cette pureté, de cette candeur. Elle, avec sa grâce indicible, elle avait dans les yeux et dans le sourire ce confiant abandon des cœurs neufs, cet abandon d'une âme qui se donne toute, aveuglément, pour la vie et pour la mort.

Ils continuaient leur traversée vers la verdoyante et large péninsule de Sils, dans un silence rêveur qu'interrompaient seulement quelques brèves paroles d'intime tendresse.

— Vous vous habillerez toujours en blanc, Lilian?

— Oui, si cela vous plaît...

— Vous n'avez que vingt ans, chère amie?

— Oui, je n'ai que vingt ans.

— Et moi, j'en ai trente-cinq. Comme je suis vieux!

— Ne dites pas cela...

— Je vous verrai ce soir, Lilian?

— Oui, certainement.

— Et demain?

— Demain aussi...

— Toujours, Lilian, toujours?

— Oui, toujours...

C'était une extase trop forte, une langueur trop exténuante. Dans ses yeux de pervenche, Lilian avait un peu d'égarement; et les lèvres de Lucio tremblaient un peu.

Le heurt sourd de la barque qui touchait terre et le clapotis de l'eau refoulée contre la rive les avertirent qu'ils étaient à Sils. En se levant, ils répétèrent, comme en songe, la solennelle parole :

— Toujours...

— Toujours...

A travers les prés, sur l'herbe drue, le long de l'étroit canal qui coupe une grande langue de terre pour réunir le lac de

Sils à celui de Silvaplana, ils marchèrent comme des somnambules, plongés dans un rêve d'ardente jeunesse et de palpitante ivresse ; ils marchèrent en se tenant par la main, d'un pas rapide, afin de rejoindre les deux femmes qui les attendaient au delà du pont, en face de ces coquettes et claires maisons de Sils-Maria, dont toutes les terrasses, toutes les fenêtres, tous les balcons sont ornés de jolies fleurs, à l'endroit où le village s'adosse au grand rideau vert du bois et où, derrière le bois, s'ouvre le val de Fex; ils marchèrent d'un pas de plus en plus rapide : car le soleil blêmi déclinait dans un ciel déjà terne, et, pour la première fois, leurs yeux distraits et vagues remarquaient cette décoloration du ciel et cette pâleur du soleil.

Miss May Ford et Miss Clara Jammes, assises devant une table, dans ce vestibule de l'Hôtel Edelweiss que décore une profusion d'arbustes et de fleurs, attendaient tranquillement, en prenant le thé. Deux hommes leur tenaient compagnie. Le premier était l'Italien Massimo Granata, l'un des plus anciens amoureux de la montagne, l'un des plus fidèles habitués de l'Engadine, rachitique de naissance, au visage de vieil enfant, à la peau jaune et ridée, à la barbe rare et comme déteinte, aux pommettes osseuses, mais dont les yeux avaient un divin rayonnement de bonté, tandis que son corps rabougri, vêtu tant bien que mal d'un grossier costume de montagne, s'affalait sur une chaise ainsi qu'un pantin disloqué, et que ses doigts noueux et raidis choisissaient sur la table, dans une grosse botte d'*edelweiss*, les fleurs les plus fraîches pour en faire de petits bouquets. L'autre, le Parisien Paul Léon, descendant d'une famille qui, originaire de Pérouse, avait dû s'appeler autrefois Leone, mais qui, après un séjour de cinquante ou soixante ans en France, avait francisé son nom, était le plus discuté et le plus admiré des poètes parisiens, à cause de son talent supérieur, de son orgueil, de son esprit fait tour à tour d'ironie mordante et d'ironie souriante. Ils avaient rencontré à Sils-Maria les deux Anglaises, — Miss Ford, dont l'apparente froideur cachait une âme très sensible, un cœur très tendre, et Miss Jammes, la fille de ce fameux spirite qui avait été aussi philosophe et poète, et qui, mort depuis trois ans, continuait à vivre pour sa fille : car celle-ci lui parlait ou croyait lui parler, chaque

nuit, et, si elle s'était vouée au célibat, c'était afin de pouvoir, grâce à la virginale pureté de sa vie, demeurer en communication avec le monde surnaturel et continuer de s'entretenir avec l'âme de son père. Paul Léon était lié d'amitié avec Massimo Granata, qu'il considérait comme un parfait modèle de beauté morale, et il admirait la noble et touchante folie que l'amour filial avait mise au cœur de Miss Jammes.

A l'arrivée de Lilian Temple et de Lucio Sabini, le cercle s'élargit et les nouveaux venus y furent accueillis avec sympathie : ils se connaissaient tous et ils se comprenaient. Miss Ford offrit du thé à Lucio, qui accepta pour lui faire plaisir, et à Lilian, qui refusa gentiment. Massimo Granata offrit à Lilian un bouquet d'edelweiss, cueillis trois heures auparavant, à l'Edelweisshalde, près du glacier de Fex, dans une gorge où il était parvenu en quatre heures par des sentiers abrupts et sur des éboulis, — invinciblement épris de la haute montagne, toujours en quête de ces fleurs qu'il cueillait de ses mains décharnées et qu'ensuite il assemblait en bouquets, avec des gestes si caressants; — et Lilian accepta ces fleurs fraîches, plongea sa face un peu échauffée dans ces fleurs nées de la neige et pareilles à des étoiles, comme pour y chercher un rafraîchissement à son ardeur. — Quant à Paul Léon, le poète qui méprisait la foule des snobs venus en villégiature à Saint-Moritz-Bad et à Saint-Moritz-Dorf, qui se gaussait des cosmopolites du Palace-Hotel et du Kulm, qui, dans sa fière indépendance d'artiste, avait choisi pour demeure un modeste hôtel de Sils-Maria, et qui, chaque jour, allait contempler la petite fenêtre de la chambre garnie où Nietzsche avait travaillé pendant onze printemps et onze étés, il avait, par de courtoises et fines plaisanteries, provoqué Lucio, qu'il connaissait depuis plusieurs années, à rompre contre lui une lance en faveur de ces gens qui mènent la vie outrancière dans un pays de simplicité et de paix, en faveur de ces snobs qui désormais pénètrent partout, qui grimpent jusque sur les cimes immaculées, qui déshonorent le ciel, la terre et les eaux de l'Engadine; et, moitié sérieusement, moitié par badinage, il s'en prenait à son interlocuteur, si distingué de manières, si aristocrate de naissance, si habitué à vivre dans les cercles du *high life*, comme au représentant de toute cette société qu'il

déclarait « écœurante ». Mais, au grand étonnement du poète, Lucio se taisait et souriait, s'abstenant de la défendre, « cette société de vrais et de faux millionnaires, de vrais et de faux princes, d'Altesses Sérénissimes dont les États étaient larges comme un mouchoir, de femmes vraiment belles et faussement belles, ou plutôt, toutes sans exception, d'une beauté menteuse et truquée... » Lucio se taisait, absorbé dans ses méditations ; et, lorsque Paul Léon, emporté par sa verve, lança contre l'imposture de cette société une malédiction finement sarcastique, l'autre se décida enfin à répondre :

— Vous avez raison.

Sur quoi, Paul Léon jeta vers Lilian Temple un regard furtif, et sourit.

*
* *

Sur le terrain du Golf, qui, à partir de l'Hôtel Kulm, d'abord montant, puis descendant, couvre de ses pentes douces toute la colline de Charnadüra, sur ces *links* verdoyants que les pieds des joueurs et des joueuses n'ont pas même réussi à rendre moins verts, tant l'herbe y est drue et vigoureuse, sur cette vaste pelouse qui domine le lac, qui domine la Meierei, qui s'étend presque jusqu'à la croupe d'où le regard plonge dans la vallée de Samaden, c'était aux premières heures de l'après-midi que les grands « golfistes » jouaient leurs lentes parties, en présence de quelques spectateurs de hasard qui ne connaissaient rien à ce jeu, et qui, appuyés aux barrières de bois, le long des petits murs d'enceinte, écarquillaient des yeux étonnés, mais s'ennuyaient vite de ne rien comprendre. Ces spectateurs voyaient un homme en manches de chemise blanche ou en veston de flanelle claire, qui, tantôt en ligne droite, tantôt en ligne oblique, s'avançait à travers champs avec son instrument, — son *driver*, — pendu au bout du bras, puis s'arrêtait tout à coup, saisissait à deux mains ce bâton, le brandissait, en donnait un coup sec et reprenait ensuite sa marche, s'éloignant de plus en plus, toujours escorté d'un jeune gars qui portait en bandoulière un étui de cuir assez semblable au carquois de flèches païennes, jeune

gars muet et patient, qui réglait tous ses pas sur ceux du joueur, se baissait de temps à autre, comme lui, et, finalement, disparaissait avec lui dans le lointain.

A chaque instant, de la prairie du départ, située sous la vaste tribune du Golf-Club, quelqu'un de ces grands « golfistes » se mettait en route, s'éloignait dans la direction où l'entraînait la chance du jeu, où le conduisait sa plus ou moins heureuse adresse; et, à mesure que la distance augmentait, sa rude silhouette allait se rapetissant. Quelquefois les *links*, aussi loin que s'étendait l'horizon visible, devenaient complètement déserts, comme s'il n'y avait eu là aucun joueur, ou plutôt comme si tous les joueurs s'étaient évaporés dans l'espace ou avaient été engloutis dans les entrailles de la terre. Alors les spectateurs novices, ceux qui étaient venus là par hasard ou avec le vague désir d'assister à une partie de golf, restaient tout ébaubis de cette disparition dont ils ne comprenaient pas la cause, haussaient les épaules et tournaient le dos, ricanant, se gaussant des « golfistes »; et les plus prompts à se moquer étaient les Allemands et les Allemandes, surtout parce que c'était un jeu anglais, un jeu qu'ils déclaraient inepte. Une autre chose qui engageait encore ces spectateurs à se retirer, c'étaient les écriteaux posés sur des piquets de bois : *Prenez garde aux balles*. Les balles? Il y avait donc des balles? où? comment?... Lorsque les joueurs assénaient le coup, ils avaient l'air de frapper sans motif, dans un accès de démence subit; et ensuite ils ressemblaient à des vagabonds cheminant sans but, à des solitaires qui, malgré la présence respectueuse et muette du gars portant, à dix pas de distance, l'étui aux divers instruments, — aux *clubs*, — seraient parfaitement détachés des choses de ce monde. Mais des balles, on n'en voyait jamais.

Par le fait, les golfistes des premières heures étaient réellement des solitaires. S'ils aimaient ce sport singulier, c'était précisément parce qu'il oblige à marcher beaucoup en pleine campagne, à rester longtemps silencieux, à concentrer son attention pour la recherche de la balle et de l'adversaire, à endurcir son corps contre le chaud et contre le froid, à s'absorber dans un exercice qui intéresse surtout les muscles et un peu aussi, mais seulement un peu, l'intelligence. Oui,

c'étaient de vrais solitaires, qui fuyaient la société parce que, en d'autres saisons et à d'autres heures du jour, ils étaient obligés de la fréquenter trop, qui aimaient la vie à l'air libre, dans les champs, dans les bois, parce qu'elle faisait contraste avec la vie close et immobile qu'ils étaient contraints de mener ailleurs, qui, pour quelque raison secrète, peut-être douloureuse, peut-être tragique, mais, en tout cas, dissimulée, avaient dorénavant la haine de l'homme, la haine de la femme, et qui, par l'effet des années et de l'expérience, s'étaient enfin affranchis de l'amour, de la vanité et même de l'ambition.

Ces joueurs, les plus forts de tous, les seuls joueurs convaincus, étaient, pour la plupart, hommes ou femmes, des personnes d'un certain âge. Dans le nombre, il y avait le comte de Büchner, diplomate autrichien, élève de Metternich, un homme de soixante ans qui, sans vouloir se l'avouer à lui-même, comprenait que la vieille diplomatie avait fait son temps, et qui, au milieu de la génération nouvelle, se considérait déjà, lui-même, comme un mort. Il y avait le baronnet Forster, chef de cette banque puissante qui, à certains moments, tenait entre ses mains toute la finance européenne, un bel homme robuste, aux moustaches blanches, très intelligent et très spirituel, qui, pour compenser le genre de vie que sa haute situation lui imposait en hiver, demeurait au golf des heures et des heures et consacrait à ce jeu ses après-midi tout entiers. Il y avait madame Lesnay, la grande bourgeoise qui avait su caser tous ses enfants dans les plus nobles maisons de France, une femme de soixante-cinq ans, qui, maintenant, n'ayant plus rien à faire, passait les après-midi à jouer au golf et les soirées à jouer au bridge. Il y avait le marquis de Clean, dont la femme s'était tuée, l'année précédente, avec son amant, dans un hôtel de Montreux, — une histoire qui avait bouleversé l'existence de ce mondain sceptique, et à propos de laquelle, d'ailleurs, il n'osait pas feindre le cynisme. — Il y avait la comtesse d'Anagni, dame de la plus illustre aristocratie romaine, qui avait été aimée par un roi et qui n'avait pu fixer le cœur de ce volage monarque. Il y avait Max et Ludwig Freytag, les deux phtisiques, à qui le docteur Karl Eberhard avait prescrit ce jeu comme un excellent moyen pour fortifier leur constitution délabrée. Il y avait la comtesse Fulvia Gioia,

qui se trouvait très bien de cet exercice pour entretenir sa santé et pour conserver sa beauté, mûre comme un fruit savoureux. Il y avait quantité d'autres hommes et d'autres femmes qui, vers trois heures de l'après-midi, désertaient leurs chambres, leurs hôtels, traversaient les halls presque vides, s'en allaient aux *links*, et là, le *driver* à la main, se disséminaient dans toutes les directions, devenaient de plus en plus petits, finissaient par disparaître. Ceux-là, ces vagabonds, ces solitaires, c'étaient les vrais joueurs de golf.

Vers quatre heures et demie, dans le pré qui longe la route du Dorf et qui s'étend jusque sous la grande terrasse et sous les petites terrasses du Golf-Club, dans ce pré disposé comme un théâtre, les joueurs commençaient à être plus nombreux, et, réunis par couples, par petits groupes, ils feignaient de jouer au golf, feignaient d'apprendre le golf; mais ils avaient bien soin de ne jamais s'éloigner trop, de revenir toujours sur la scène de ce théâtre dont le parterre était la route du Dorf, avec son trottoir, avec son petit mur où le commun des spectateurs s'accoudait pour regarder, et dont les loges et les galeries étaient cette grande terrasse et ces petites terrasses prises d'assaut, à l'heure du thé, entre cinq et six, par les gens de la société aristocratique. A cette heure-là, les vrais joueurs, hommes et femmes, étaient déjà loin, depuis longtemps; et c'était seulement la comédie du jeu que venaient représenter devant une salle comble les faux joueurs et les fausses joueuses : — des cabotins qui se retournaient à chaque instant vers le public, qui saluaient une amie, qui souriaient à un ami, et qui ensuite, non sans faire leurs embarras, se remettaient à brandir gauchement de grands coups sur une balle qu'ils manquaient presque toujours ou qu'ils touchaient de travers, en sorte qu'elle n'accomplissait qu'un petit saut incorrect et ridicule.

Les fausses joueuses, c'étaient de belles femmes atteintes d'une froide coquetterie, qui voulaient ajouter à leur charme l'attrait d'une expression nouvelle : ainsi madame Lawrence qui, rien que pour paraître au golf, avait huit ou dix toilettes singulières, des chapeaux excentriques, des coiffes et des capuches bizarres, si bien que, dans les cercles des snobs, on se donnait des rendez-vous afin d'aller la voir, tel jour, à telle

heure, dans son dixième costume de jeu, manquer sa balle pour la quarantième fois. Ou bien c'étaient des femmes qui voulaient se procurer un nouveau moyen d'échapper à la surveillance trop étroite de leurs maris, se fournir à elles-mêmes un nouveau prétexte pour se faire courtiser sous les yeux de tout le monde : ainsi madame d'Allart, la petite Française, un bijou du XVIIIe siècle, blanche, blonde, fragile bibelot en porcelaine de pâte tendre, qui avait des talons trop hauts pour ne pas risquer de tomber en jouant, des chemisettes trop transparentes pour ne pas avoir froid, un corset trop serré pour ne pas se fatiguer tout de suite, et qui, dans le fond de son cœur, haïssait le lourd *driver*, si lourd que ses bras n'avaient par la force de le brandir, et la petite balle rétive, si rétive que jamais elle ne se décidait à sauter.

Quant aux faux joueurs, les uns étaient, si l'on peut dire, des hommes faisant profession de beauté et d'élégance, qui, à Saint-Moritz, avaient pour principale occupation de changer de costume quatre fois par jour, d'exhiber leur ineffable visage sous quatre chapeaux différents, de cambrer leur taille, d'arquer leur jambe, de poser pour le mollet, de donner à leurs bras des attitudes esthétiques, toutes choses pour lesquelles le golf offrait à leur vanité d'incomparables ressources; et tantôt cette terrible vanité poursuivait un but d'une utilité pratique, comme la recherche d'une dot, la conquête d'une femme, tantôt elle ne se proposait, chose pire, que sa propre satisfaction : ainsi le vicomte de Lynen, qui faisait la roue devant toutes les demoiselles pourvues d'une grosse dot; ainsi le prince de Galatà de Campobello, qui désirait toutes les femmes et qui les entreprenait toutes, soit par ruse, soit par force; ainsi le comte de Hencke, le plus beau des Hongrois, « le beau des beaux », comme il s'appelait lui-même, qui ne faisait la cour à aucune jeune fille, qui ne s'attaquait à aucune femme mariée, qui n'aimait et qui n'admirait que sa propre personne. Les autres étaient des jeunes gens encore neufs à la vie mondaine, encore sur le seuil des voluptés et des jouissances, mais déjà pleins de convoitises, déjà désireux de se lancer dans le tourbillon des plaisirs, et qui, vers cinq heures, sur ce théâtral pré du golf, rencontraient près des femmes moins de concurrents qu'aux bals et aux réceptions : ainsi les

deux frères Ugo et Carlo Fara di San Marco, garçons de vingt ans, beaux et robustes, bruns, élancés, avec des yeux magnifiques, encore puérils et déjà brûlants de passion; ainsi, le petit comte de Fleury, à qui sa terrible mère, depuis cinquante ans couverte de tous les fards, sa terrible mère qui l'avait eu tardivement, passé la quarantaine, permettait peu de circuler; ainsi beaucoup d'autres, isolés ou en bandes, mais qui se tenaient toujours à proximité de ce théâtre, qui paradaient toujours devant ce public de parterre ou de loges, qui se donnaient des attitudes de joueurs attentifs, de joueurs acharnés, qui allaient, venaient, parlaient au professeur de golf, levaient leur *driver* une fois, deux fois, dix fois avant de donner le coup, discutaient entre eux, bref, continuaient à jouer sur cette haute montagne une des innombrables comédies de la vie mondaine.

Tout justement, vers la fin de cette après-midi, sous un ciel pâle où le soleil était presque sans rayons, dans une atmosphère tiède et molle, madame Lawrence, vêtue d'une jupe ronde dont la couleur cuivrée rappelait le rouge pompéien, coiffée d'un grand bonnet de dentelle blanche, semblable à celui que porte madame Vigée-Lebrun dans son portrait fameux, et qui laissait voir, sous les barbes, autour de la tête, la couronne de tresses blondes disposée à la mode ancienne, madame Lawrence, chaussée de souliers en peau blanche, sans talons, avec des bas de soie vert tendre, la toute belle madame Lawrence prenait du professeur une leçon qui n'en finissait pas, et, tranquille, nonchalante, appuyée sur son *driver*, elle écoutait, sans jamais essayer un coup, les très longues explications du maître, tandis que ses admirateurs, les uns épars sur la grande terrasse et sur les petites terrasses, les autres debout sur le trottoir, s'extasiaient à la contempler et, mélancoliquement, déploraient la cruelle indifférence, l'inexorable insensibilité de la dame. Non loin d'elle, — très en vue, lui aussi, — le comte de Hencke, « le beau des beaux », en costume de flanelle blanche, coiffé d'une casquette à visière blanche, totalement dépourvu d'expérience, appliquait à la balle des coups insensés, la manquait neuf fois sur dix, et, la dixième fois, la lançait sur l'échine du professeur ou dans les jambes d'Ugo Fara, sans que cette maladresse lui ôtât rien de sa beauté. Un autre joueur du même acabit, c'était Don Carlo Torriani, qui,

pour mieux faire sa cour à Miss Ellis Robinson, l'Américaine mûre, s'était soumis, avec une souplesse d'esprit et de corps tout italienne, à prendre d'elle des leçons de golf qu'elle lui donnait avec le plus grand sérieux... Cependant le public affluait sur les terrasses; il y avait tant de monde que, pour faire de la place aux nouveaux venus, on était obligé de rassembler les tables à thé, de rapprocher les chaises, de se serrer les uns contre les autres. La représentation battait son plein : — tous les acteurs en scène, et salle comble.

A cent pas du golf, dans le vaste *tennis-court* où se dispute, du 18 au 24 août, la coupe du *tennis-tournament*, les parties se succédaient, simples et doubles, depuis le matin jusqu'au soir. A vrai dire, ce n'était pas là seulement, c'était partout, que l'on jouait au tennis. Chaque hôtel de Saint-Moritz avait le sien; quelques hôtels en avaient même deux ou trois, — devant, derrière, à droite ou à gauche, — et des centaines de joueurs passionnés y jouaient à toute heure. Aussi, en quelque endroit que l'on allât, dans les belles et larges rues du Bad, dans les jardins fleuris de l'Hôtel du Lac, autour de l'Hôtel Victoria, autour du Kurhaus, on voyait des *courts* peuplés de leurs joueurs et de leurs joueuses, qui, tous habillés de blanc, criaient le mot fatidique : *Play!* Mais le lieu où cette manie sévissait avec le plus de fureur, c'était là-haut, près de l'Hôtel Kulm, sur l'esplanade du *tennis-tournament*. Là, qu'il plût ou qu'il neigeât, que le vent soufflât avec furie ou que le soleil incendiât l'atmosphère, il y avait toujours dans le *court*, courant, sautant, se démenant, des jeunes gens et des jeunes filles, des demoiselles de trente ans, des femmes, des garçonnets et des fillettes, peu d'hommes arrivés à la quarantaine, peu de femmes arrivées à la quarantaine; et tous ces joueurs, tantôt d'une voix forte, tantôt d'une voix flûtée, poussaient le cri : *Play! play!* tandis que, juché au haut de son siège, le *referee* marquait les points, tandis que, dans les tribunes, d'autres joueurs, momentanément transformés en spectateurs, attendaient leur tour, et que, le long de la barrière, parents et amis regardaient, commentaient, prédisaient des victoires et des défaites.

A certains moments, ce sport devenait du délire. Les jeunes

gens, lestes comme des écureuils, ôtaient leurs vestons, restaient en chemise de soie ou de flanelle, avec d'élégantes ceintures, le pantalon retroussé; et ils couraient, se baissaient, se relevaient, avec des mouvements d'une force et d'une agilité admirables, bondissaient d'une place à une autre avec une si étonnante souplesse et une si magistrale précision qu'ils semblaient être en caoutchouc. Les jeunes filles, elles aussi, malgré le temps frisquet, retiraient leur jaquette, restaient en chemisette transparente, avec des ceintures de peau molle, des jupes courtes, des chaussures blanches, des bas de soie blancs; et, dans leurs robes blanches, sous leurs chapeaux blancs, elles étaient si légères, si rapides, si promptes à bondir, à tourner, à pirouetter, qu'elles ressemblaient à des papillons, — prises si entièrement par le plaisir de leur sport favori que, les joues chaudes, les yeux lumineux, elles oubliaient tout amour, toute amourette, toute coquetterie. — Sur cette haute montagne, dans cet air subtil et léger, s'adonnant à cet exercice de vigueur et d'adresse qui les passionnait, ces hommes et ces femmes semblaient délivrés de tout mal physique et moral. Tel était le cas de ce Robert, fils de la mystérieuse vicomtesse de Bassora, qui chaque jour, venant de la villa Gentiane où il habitait avec sa mère, se mettait au jeu, parce qu'ainsi l'avait ordonné le docteur Karl Eberhard; et, pendant les premiers jours, il en avait été horriblement courbatu; mais ensuite, peu à peu, il avait commencé à y reprendre quelques forces et même à y trouver quelque plaisir, si bien que maintenant le brun et pâle jeune homme passait là des heures entières. Dans un coin de la tribune, la mère, isolée, discrète, vêtue d'étoffes sombres, mais toujours séduisante, le couvait des yeux, lui souriait, ne l'abandonnait pas un instant.

Mais, vers quatre heures et demie, le *tennis-court*, comme le champ du golf, se convertissait en salle de théâtre. A cette heure-là, les vrais joueurs, déjà fatigués, avaient quitté la place. Devant l'aile gauche de l'Hôtel Kulm, sur le large espace qui longe le *court*, on apportait les tables à thé toutes préparées, ornées de fleurs; et les gens commençaient à venir du Bad, à venir du Dorf, à venir des villas. Bientôt, c'était une foule : quatre ou cinq tables mises bout à bout réunissaient

jusqu'à trente personnes. Aux grandes dames et à celles qui les singeaient se mêlait l'habituel élément tudesque, des hommes et des femmes affublés de vêtements grossiers, de chaussures encore salies par la poussière de la promenade, au sourire arrogant et moqueur, parlant très haut, occupant de force les meilleures places, tournant brusquement les épaules aux femmes, et, quelquefois, fumant la pipe. Dans le *court*, on jouait, mais seulement des parties de parade : — jeunes filles qui voulaient se faire voir et admirer, dames qui, après avoir posé autrement, posaient pour ce sport; bref, des acteurs jouant une comédie et ne voyant dans le tennis qu'un prétexte ou une excuse pour coquetter, pour causer librement, pour s'isoler, pour endosser un costume nouveau, pour faire la connaissance d'une certaine personne ou de plusieurs personnes, mais surtout pour permettre à toutes les princesses et à toutes les marquises de se faire voir à toutes les ladies et à toutes les Altesses Sérénissimes venues là prendre le thé.

Ce jour-là, précisément, il y avait une partie de grande parade. Car, au moment où mademoiselle Katinka Erloff, — une jeune Russe de vingt ans, belle, élégante et robuste tout ensemble, — la plus forte joueuse de tennis qu'il y eût alors à Saint-Moritz, déjà championne de l'Engadine deux années de suite, se retirait, après avoir joué longuement pour se préparer au tournoi, un baron autrichien était venu lui dire que Son Altesse Impériale et Royale l'archiduchesse Maria-Vittoria désirait jouer avec elle, — pour apprendre le jeu, bien entendu, puisque Son Altesse était beaucoup moins forte. — La Russe, fatiguée comme elle l'était, avait hésité un instant, puis avait accepté. Il y avait donc une insigne partie : les tables à thé, avec leurs tasses à demi pleines, avaient été délaissées par toutes les grandes dames et par toutes celles qui les singeaient; une foule se pressait le long de la barrière, pour voir Maria-Vittoria jouant au tennis. Celle-ci avait d'abord joué avec réflexion, avec lenteur, puis plus rapidement, le sang commençant à courir sous ses joues brunes, d'une noble pâleur, sa jupe blanche tourbillonnant autour de ses pieds longs et fins, ses lourdes tresses noires serrées sur sa nuque, tandis que Katinka Erloff, désinvolte et distraite, tantôt se laissait vaincre, tantôt reprenait le dessus, et, un moment après, per-

dait encore. L'archiduchesse, colorée, avec des éclairs dans ses yeux noirs et pensifs, s'animait à entendre autour d'elle les complaisants murmures d'admiration; et ce fut par un petit cri de joie qu'elle termina la partie. Katinka Erloff, connaissant le protocole, s'était gentiment laissé vaincre.

Sur les montagnes, sur les maisons, sur le lac, sur toute l'Engadine descendait un crépuscule gris et violet.

Au champ du golf, les robes blanches des joueuses prenaient un aspect vaporeux et fantomatique, tandis que les vêtements foncés des hommes, vus à distance, n'étaient plus que de l'ombre. Sur la terrasse presque déserte, dont les tables avaient été repoussées de côté et d'autre, dont les chaises étaient en désordre, Mabel Clarks et Vittorio, dans un coin, à l'écart, causaient entre eux, tout bas, sans regarder les *links*, que d'ailleurs ils n'avaient jamais regardés, sans s'occuper de leur société, qui ne s'occupait pas davantage d'eux, et ils ne s'apercevaient pas de la tombée du soir, ne prenaient pas garde qu'autour d'eux s'affaiblissait la lumière.

Au *tennis-court*, les joueuses et les joueurs endossaient, sur leurs habits blancs, de pesants manteaux noirs, serraient les raquettes dans les étuis et s'en allaient, muets, fatigués, mais contents.

Non loin de là, sur la place du Dorf, Lucio Sabini et Lilian Temple, revenus de Sils-Maria, prenaient congé l'un de l'autre, sans se dire un mot, les yeux dans les yeux, la main dans la main.

MATHILDE SERAO

(Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

DANS

LES HOUILLÈRES DE L'ILLINOIS

Springfield, samedi février 1908.

J'ai eu la chance de visiter aujourd'hui la mine de T..., sous la direction d'un vieux contremaître, un vétéran des luttes ouvrières, Daddy Tom, comme ils l'appellent tous, le père Tom. Cinquante ans de travail dans les mines américaines!

— Voyez-vous, mon ami, me disait-il familièrement, car il est Irlandais de naissance, voyez-vous, tout a changé dans nos mines, depuis dix ans. Autrefois la vie se passait en grèves et en lock-out; nous crevions la faim. Depuis dix ans, depuis que les patrons signent partout des contrats avec l'union, nous prenons tous du ventre.

A ce moment, un bruit d'ouragan lui coupa la parole et il me tira par la manche. Au carrefour de deux boyaux noirs, entre deux murs de charbon luisant, sous une voûte qui me rasait sournoisement la tête, soudain une sorte de trombe passa contre moi. Je distinguai vaguement une locomotive taupe qui courait à toute vitesse sous les étincelles blanches de son trolley, et derrière elle, debout dans des bennes qui s'entrechoquaient avec fracas, deux ou trois hommes courbant la tête. Cela se perdit dans le boyau sombre avec le bruit que fait un caillou qui zigzague entre les parois d'un gouffre.

Le vieux porion Tom n'en parut pas troublé. Il venait d'accrocher sa lampe à sa casquette, non pas une lampe de sûreté, car il n'y a pas de grisou dans l'Illinois, mais une simple petite cafetière à pétrole armée d'une mèche. Sous la

flamme qui éclairait d'en haut ses yeux vifs, sa barbe noire de charbon, ses épaules carrées et sa courte personne, il ressemblait, avec son air réjoui et sa façon tranquille de s'appuyer sur son bâton, à un petit cyclope.

— Oui, reprit-il gaiement, les choses marchaient moins bien il y a dix ans, tenez; par exemple en 97, l'année de Virden... Prenez garde au fil électrique; si vous le touchez, ça vous flanquera par terre.

Tout en suivant la galerie, il me raconta cette affaire de Virden. En 1897 eut lieu la terrible grève qui faillit ruiner l'industrie houillère en Amérique et qui donna naissance au système des contrats collectifs. Jamais la lutte n'avait été aussi violente. Les mineurs se plaignaient d'avoir à travailler du matin au soir, sans heures régulières, sans repos, pour gagner des salaires si dérisoires que les femmes et les enfants étaient obligés de mendier. De leur côté, les patrons voulaient avoir raison une fois pour toutes de ces grèves continuelles. Ils firent venir de l'Alabama tout un train de nègres, des *strike-breakers*, des briseurs de grèves, qui devaient prendre la place des autres dans les puits. Le père Tom, qui était à ce moment-là président d'Union, posta ses mineurs le long de la voie ferrée, à Virden, pour arrêter le train par une fusillade. Les détectives qui gardaient le train tuèrent neuf grévistes; mais le père Tom eut la victoire et l'union, le syndicat, paya quinze cents dollars pour renvoyer le train dans l'Alabama avec ce qui restait de nègres. « Vous en aviez tué beaucoup? — Je ne sais pas. Sûr que le train était percé comme une écumoire et qu'il y avait du sang partout!... les pauvres diables! ils ne savaient même pas pourquoi on les amenait. Allez! c'était un sacré temps! »

Comme nous arrivions dans les chantiers où les machines attaquent la veine de charbon, il me demanda la permission de dire un mot à un des membres du *pit-committee*. Le comité du puits est composé, dans toutes les mines américaines, de trois mineurs élus par l'union locale et chargés de défendre les autres dans leurs rapports avec les porions et avec la Compagnie. J'étais curieux de voir comment l'ancien chef ouvrier, devenu contremaître, parvenait à s'entendre avec un de ces fameux *pit-committeemen*. L'homme en question était assis

sur un madrier, devant une benne chargée de charbon. Il venait de boire un coup dans une boîte en fer-blanc et se reposait un instant. La lampe de sa casquette éclairait un visage maigre et dur :

— Vous venez voir comment on s'esquinte chez nous, me dit-il sans sourire.

Comme le père Tom tentait de l'égayer, il reprit après un silence :

— Sûr que c'est moins dur qu'autrefois. Au moins maintenant on peut vivre. Mais on nous fait toujours travailler trop vite. C'est ça qui use.

Une discussion s'engagea entre lui et le père Tom. La Compagnie avait besoin d'employer quelques hommes demain dimanche à un travail pressé. J'admirai l'art avec lequel le vieux porion obtint en quelques instants le consentement de celui qu'il appelait son ami Peter.

— Vous voyez comme tout est changé, me dit-il un peu plus tard. Depuis que nous signons des contrats, la Compagnie ne peut commander un travail supplémentaire sans prendre l'avis du *pit-committee*. Ça complique les choses, car Peter est souvent grognon ; mais, dans l'ensemble, les porions ont moins d'ennuis qu'autrefois, et puis je m'entends, voyez-vous, à manier les caractères difficiles : j'ai étudié la phrénologie.

Nous venions d'entrer dans une chambre où fonctionnait une machine. A travers la poussière noire, j'apercevais une sorte de voiture plate, arc-boutée à la fois contre le plafond et contre la veine et qui pénétrait dans le charbon au ras du sol en le rongeant de ses dents d'acier. On eût dit une automobile monstrueuse s'acharnant avec colère à une course à travers l'écorce terrestre. Trois hommes la dirigeaient sans effort[1].

— Peter a beau dire, reprit le père Tom, le travail est rudement moins dur qu'autrefois. Et grâce au contrat on est mieux payé, même à la machine. Mais le progrès matériel n'est rien auprès du progrès moral.

Il m'expliqua combien les mineurs américains se sont trans-

1. En 1906 le quart de la production de la houille et de l'anthracite aux États-Unis était dû aux machines, 118 millions de tonnes sur une production totale de 414 millions. (E. Parker, *Production of coal in 1906*. Department of the Interior.)

formés depuis dix ans. De son temps, peu de gens savaient lire et écrire; il faisait lui-même des tournées dans les mines et disait aux hommes :

— Garçons, si vous voulez que votre mère soit fière de vous, si vous voulez discuter avec les patrons sur un pied d'égalité, lisez, instruisez-vous.

Aujourd'hui, il y a des mineurs qui en remontreraient aux patrons sur les questions industrielles; leur désir de s'instruire est tel qu'ils se cotisent chaque année pour faire venir à Spingfield un professeur d'économie politique. Bien entendu, il ne s'agit que des Américains de naissance, car les Hongrois et les Italiens sont toujours ignorants.

— Moi-même, me dit-il, j'ai tellement lu que ma tête en a cédé... Mon écrivain préféré est Ruskin.

Des portes en planches mal équarries se refermaient derrière nous et me faisaient chaque fois l'effet de nous séparer davantage du monde des vivants. Nous croisions de temps en temps un conducteur ou un boy, noirs comme de la houille, qui passaient la lampe au front dans les ténèbres et saluaient gaiement le père Tom. Je lui demandai s'il y avait dans la mine beaucoup de socialistes. « Parbleu, il y en a bien quelques-uns! » dit-il en riant. Ma question semblait pourtant le faire réfléchir, car il garda quelques instants le silence, en enjambant avec une incroyable rapidité les traverses de la voie. Je m'aperçus à ce moment que nous approchions du puits, car la galerie s'élargissait; on entendait le bruit des cages heurtant le sol à l'arrivée et les cris des conducteurs : *Watch your coal!* gare à votre charbon! Le père Tom s'arrêta, me prit le bras, et jamais je n'oublierai la façon dont il me dit paternellement :

— Je vais vous parler non pas en contremaître, — je ne le suis que depuis trois mois et ça ne m'a pas changé, — mais en vieux mineur. Le socialisme, voyez-vous, nous savons ce que c'est; nous avons tous commencé par là; mais l'expérience nous a prouvé qu'il n'est ni juste, ni profitable de vouloir tout pour soi. Ce qu'il faut, c'est que le patron reconnaisse les droits du mineur et que le mineur reconnaisse les droits du patron. C'est seulement alors qu'on peut établir le système du contrat qui nous a faits ce que nous sommes.

Quelques minutes plus tard, je me cramponnais à une chaîne et la simple planche qui tient lieu de cage dans une mine américaine me soulevait jusqu'au jour.

Springfield, dimanche.

Trois cent mille mineurs signant chaque année avec leurs patrons des contrats volontaires que ne garantit aucune sanction légale, la paix industrielle substituée à l'ancien état de guerre par une entente privée : voilà le fait que je suis venu étudier dans la petite capitale de l'État d'Illinois.

Les Mineurs unifiés de l'Amérique du Nord (*United Mine Workers of America*) sont l'une des unions ouvrières les plus vastes et les mieux organisées du monde entier. Il ne faut pas les confondre avec la Fédération des mineurs de l'Ouest (*Western Federation of Miners*) qui ne compte qu'environ 50 000 membres et pratique encore les méthodes surannées de l'action directe. Les cotisations payées en décembre 1907 au bureau central des Mineurs d'Amérique indiquent un effectif de 300 094 membres[1], auxquels il faut probablement ajouter 60 ou 75 000 mineurs en retard pour leurs cotisations. Dès 1906, l'union comprenait la moitié, peut-être plus des deux tiers des ouvriers américains de la houille et de l'anthracite. Un coup d'œil sur la carte révèle les positions de cette grande armée noire. Ses points faibles, ceux où elle combat, se trouvent : 1° dans l'Est, en Pensylvanie et dans la Virginie Occidentale, où l'afflux des immigrants est tel que l'organisation n'arrive pas à les absorber; 2° dans certains États du Sud, tels que l'Alabama, où les nègres travaillent à bas prix; 3° dans le Colorado, où prédomine la Fédération des mineurs de l'Ouest. Dans tout le centre au contraire, c'est-à-dire dans l'énorme bassin houiller qui s'étend entre Pittsburg, Chicago, Denver et Saint-Louis, les Mineurs d'Amérique l'emportent sans contestation. En 1906, sur 61 988 mineurs travaillant dans l'Illinois, 56 263 appartenaient à l'union. A Springfield, je me trouve au centre même de leur empire.

Leur organisation est aussi remarquable que leur nombre. Ce n'est pas qu'ils s'imposent, comme les unions anglaises, de

1. Rapport de John Mitchell, président des United Mine Workers of America, à l'Assemblée générale. Indianapolis, janvier 1908.

très fortes cotisations; chaque membre ne paie en tout que 50 cents par mois (2 fr. 60), ce qui est peu de chose dans un pays de hauts salaires. Mais la grande force de l'union tient à sa discipline tout américaine. Les mineurs sont groupés par districts qui coïncident en général avec les États et qui, tout en étant autonomes, sont soumis, pour toute question d'intérêt commun, à l'autorité d'un gouvernement central. De même, bien que le gouvernement soit entre les mains d'une assemblée internationale, la constitution des mineurs confie au président de l'union un pouvoir analogue à celui du président des États-Unis. Élu directement par le suffrage universel, le président international[1] a non seulement le droit d'autoriser une grève partielle, quand un district se trouve lésé, mais celui de décréter la grève générale pour soutenir une grève partielle. Aucune grève ne peut d'ailleurs se faire sans son consentement; si l'une des petites unions locales partait en guerre sans autorisation, elle serait frappée d'une amende qui peut atteindre jusqu'à 10 dollars par tête; si elle refusait de payer l'amende, elle serait suspendue, c'est-à-dire mise hors la loi. Un pouvoir analogue, subordonné à celui du président international, est confié au président de chaque district : les Mineurs d'Amérique ont reconnu qu'une armée, si démocratique soit-elle, n'a des chances de vaincre que si le commandement est exercé par un seul chef et par des lieutenants.

En face de cette armée de travailleurs, se sont formées dans presque tous les États des associations patronales moins étroitement reliées, mais également redoutables. La plus forte paraît bien être celle des patrons de l'Illinois[2]. Comme les mineurs eux-mêmes, les patrons ont jugé nécessaire de s'imposer une discipline sévère; c'est ainsi que, pour toute question de grève et de lock-out, la constitution de leur association remet un pouvoir discrétionnaire entre les mains d'un comité exécutif et

1. Le mot international signifie que les United Mine Workers englobent les mineurs du Canada. Le président international reçoit un traitement qui, l'année dernière, a dépassé 4 000 dollars (20 000 francs).

2. En 1906 l'État de l'Illinois a produit 41 480 104 tonnes de houille valant 44 763 062 dollars, ce qui le met au troisième rang pour la quantité de la production, et au deuxième pour la valeur. La Pensylvanie et la West-Virginia, qui produisent davantage, sont moins bien organisées. (Cf. *Coal Production in 1906*, Department of the Interior.)

du président de l'association; pour éviter la défection d'un membre, elle stipule également que les démissions pourront être refusées si elles se produisent pendant la durée d'un conflit ou d'une négociation avec les mineurs. Mais la solide armature de l'association est surtout financière. A côté des fonds alimentés par les cotisations régulières, elle établit un fonds de dépense voté par l'assemblée annuelle et dont l'unique objet est de soutenir les membres en temps de grèves ou de lock-out. Au cas d'un conflit local, le conseil exécutif est chargé d'examiner si le membre intéressé a pour lui le bon droit; puis il le dédommage soit par une aide financière, soit en lui fournissant la houille dont il a besoin pour satisfaire à ses engagements[1].

Quand deux États voisins sont armés jusqu'aux dents, le plus simple pour eux est de s'entendre : l'usage du contrat collectif s'est établi dans les houillères américaines. Jusqu'en 1898, toutes les tentatives de conciliation avaient plus ou moins échoué. Il y avait bien eu quelques conférences et quelques traités de paix à partir de 1886; mais, comme aucun des deux partis n'était encore assez fort pour faire peur à l'autre, personne ne les avait pris au sérieux. Il fallut que l'union des Mineurs d'Amérique s'organisât en 1890 et qu'elle réussît à provoquer en 1897 une grève générale pour que, après tant d'années de luttes inutiles, on fît enfin une paix solide. En janvier 1898, les délégués des mineurs et les patrons mineurs de l'Illinois, l'Indiana, l'Ohio et l'ouest de la Pensylvanie se réunirent solennellement à Chicago et signèrent pour les quatre États un traité destiné à égaliser les conditions du travail dans tout le bassin houiller central. Puis chaque État, prenant ce traité pour base, adopta pour lui-même un second traité plus détaillé. Enfin, à l'intérieur même de l'État de l'Illinois, chaque subdivision, parfois même une seule localité, compléta ces deux premiers traités par un contrat encore plus minutieux qui réglait dans les moindres détails les relations locales des mineurs et de leurs patrons. Par cette entente à trois étages, on parvint à résoudre un problème en apparence insoluble et à établir un contrat qui, sans favoriser personne, se pliât pourtant aux besoins de tous. Aussi la paix s'est-elle

1. *The Illinois Coal operators Associations*. Constitution 1907. Art. XXIV et XXV. L'association a été fondée en 1897.

toujours affermie depuis 1898. Si le traité des quatre États n'a pu être officiellement renouvelé en 1906, il n'en a pas moins continué à être pratiquement en vigueur et à servir de base aux contrats d'États et aux contrats locaux qui ont été signés cette année-là. D'ailleurs le système de contrat a été adopté dans la majorité des autres États producteurs de houille. Dès 1899 les États du Mississipi (Kansas, Arkansas, Oklahoma, Missouri) ont établi entre eux une entente analogue. A l'heure présente, il n'y a guère que quelques points secondaires, en Virginie et Géorgie, dans le Texas et le Colorado, où les mineurs organisés n'aient pu faire accepter par les patrons le principe des accords industriels.

L'esprit du mouvement est indiqué dans la déclaration suivante adoptée à la cinquième assemblée des mineurs et patrons mineurs à Indianapolis en 1902 :

Attendu que le peuple américain porte un profond intérêt à toute solution sage et correcte du problème social et qu'il y a un intérêt vital à voir un problème qui affecte matériellement toutes les classes de notre pays résolu par des méthodes pacifiques, raisonnables et sages, et non par la force ou par la menace, en infligeant des maux ou en menaçant de les infliger à la masse du peuple ;

Attendu que les hommes réfléchis et observateurs suivent partout avec un profond intérêt et une vive sympathie le mouvement mixte des patrons mineurs et des mineurs dans les États houillers du centre de l'Union et qu'ils ont montré souvent un grand désir de connaître une définition claire et explicite du mouvement mixte inauguré par les mineurs et les patrons mineurs et actuellement en vigueur dans beaucoup d'États producteurs de houille;

Attendu qu'une définition de ce genre paraît nécessaire pour donner à l'opinion publique une base d'appréciation juste et saine...

Les mineurs et patrons mineurs réunis en assemblée mixte déclarent :

1° Que ce mouvement mixte est fondé et qu'il doit reposer sur une conception correcte des affaires, sur l'égalité dans la concurrence et sur des principes de justice dûment reconnus;

2° Que, reconnaissant les relations contractuelles existant entre l'employeur et l'employé, nous pensons que les grèves et les lock-out, les disputes et les froissements peuvent être généralement évités par des assemblées mixtes et par des accords industriels (*trade agreements*) valables pour une durée spécifiée.

3° Que nous reconnaissons le caractère sacré et inviolable des con-

trats et accords établis de cette manière, et *que nous nous engageons d'honneur à respecter ces contrats et accords établis d'un côté par une organisation volontaire, sans personnalité judiciaire, et de l'autre par un simple groupe d'industriels...*

4° Que nous condamnons toute renonciation à la lettre ou à l'esprit de ces accords industriels ou contrats, à moins que cette renonciation ne paraisse aux deux parties être dictée par l'intérêt de l'industrie houillère et du public, et à moins que cette renonciation ne soit acceptée... par toutes les parties intéressées.

5° Une fois ces contrats ou accords signés, *nous nous engageons d'honneur, individuellement et collectivement, à les exécuter de bonne foi, quant à la lettre et à l'esprit*, et à les observer avec d'autant plus de soin qu'ils reposent avant tout sur une confiance mutuelle [1].

Il semble qu'en fait cet engagement d'honneur ait été respecté de part et d'autre. Voici en quels termes le commissaire des patrons de l'Illinois, M. Herman Justi, se louait en 1901 du système des accords :

Le mouvement des quatre États fut le résultat de la longue et violente grève qui paralysa l'industrie houillère dans la Pensylvanie, l'Indiana, l'Ohio et l'Illinois en 1897. Avant le mouvement des accords industriels..., grèves et lock-out se produisaient presque journellement et presque toujours de deux manières. Comme il n'y avait pas d'uniformité dans les salaires et les conditions de l'exploitation, les mineurs d'une mine se mettaient en grève parce qu'ils étaient moins bien payés que ceux d'une autre mine. De l'autre côté, certains patrons qui payaient de plus hauts salaires que leurs concurrents fermaient souvent leur mine pour réduire ces salaires.

Dans l'ancien système, les patrons puissants et peu scrupuleux pouvaient se procurer un avantage non seulement sur leurs mineurs mais sur leurs rivaux plus scrupuleux. Non seulement ce système encourageait les pratiques déloyales et faisait chômer des milliers d'ouvriers, mais il accablait ou ruinait beaucoup d'honnêtes patrons mineurs.

... Le système des accords a eu pour effet de faire comprendre aux ouvriers le caractère sacré d'un contrat et a permis aux officiers de l'union d'obtenir plus facilement l'application des contrats qu'ils avaient signés au nom de leurs hommes... Il y a à cet égard un progrès constant et encourageant. Cela est surtout vrai pour l'Illinois où les patrons et les mineurs ont des organisations fortes et bien équipées [2].

1. Compte rendu de la cinquième assemblée des mineurs et patrons mineurs à Indianapolis, 1902.

2. Déposition de M. H. Justi devant la Commission industrielle. (*Report of the Industrial Commission*, 1901, t. XII, p. 677.)

Tels sont les faits généraux que m'ont appris les documents et que je voudrais vérifier par l'expérience directe.

— Si vous voulez voir fonctionner le système des accords, allez la semaine prochaine dans l'Illinois, me disait-on l'autre jour; il y a en ce moment même une affaire typique dans le sud de l'État, à B..., un vrai pays de sauvages.

J'irai à B... L'occasion est unique de découvrir la réalité qui se cache derrière les paroles officielles. Le système de contrat a-t-il supprimé tout froissement entre les deux adversaires traditionnels, entre le mineur et le patron? Je suis un peu sceptique : un pays sans grèves, cela ne se voit même plus en Nouvelle-Zélande.

Lundi.

Journée passée au quartier général des mineurs de l'Illinois, dans des bureaux spacieux et confortables : on se croirait chez les directeurs d'une importante maison de commerce, tant les casiers sont bien tenus et tant les coffres-forts, où dorment près d'un million de dollars, ont un aspect imposant.

J'avais déjà rencontré à Indianapolis les principaux leaders de l'union. Je connaissais le plus célèbre d'entre eux, le jeune président John Mitchell, et j'avais pu apprécier la modération et la largeur d'esprit qui ont fait de lui un des hommes les plus populaires de l'Amérique. Aussi n'ai-je pas été surpris de trouver ici, à la tête du district le plus puissant, des lieutenants dignes de leur chef. Le secrétaire, M. Ryan, fait penser à un homme d'État mûri par une longue expérience des affaires; son regard irlandais est toujours en éveil; aucun lock-out n'a jamais pu le priver de sa bonne humeur ou mettre en défaut sa malice de diplomate. Quant au président du district, M. John Walker, c'est un de ces jeunes et robustes Américains du Middle-West qui ont la ténacité du paysan; ses mâchoires puissantes et ses traits pourtant ingénus, presque enfantins, font deviner une nature à la fois candide et obstinée, celle de ces laborieux pionniers dont le plus grand fut Abraham Lincoln.

En arrivant ce matin, je trouve le président Walker suspendu au téléphone.

— Allô! Mine X?... Appelez-moi un membre du *pit-committee*.

Quelques délégués mineurs entouraient le président. L'un

d'entre eux m'explique l'affaire : les mineurs d'un puits voisin viennent de quitter le travail ce matin même, sans autorisation, et il s'agit de les faire rentrer dans l'ordre.

— Allô ! reprend John Walker, c'est vous John ? Pourquoi les hommes ont-ils quitté la mine ce matin... ? Quoi ?... Une histoire avec le contremaître ?... Mais le contrat vous défend de vous mettre en grève tant que l'affaire n'a pas été réglée par la commission... Faut-il vous relire la clause ?

Et tirant de sa poche un petit exemplaire de l'*Illinois State agreement*, John Walker lit au téléphone la clause suivante :

Au cas où une dispute locale viendrait à naître dans un puits quelconque entre le chef porion et un mineur, le comité du puits et le président local des mineurs auront à la régler avec le chef porion ; s'ils ne s'entendent pas, elle sera déférée au gérant de la compagnie et au président mineur du sous-district ; en cas d'un nouvel échec, elle sera déférée par écrit aux directeurs de la compagnie en question et aux officiers d'État des Mineurs d'Amérique, *et dans tous les cas les mineurs et les parties intéressées doivent continuer le travail pendant l'enquête et les débats jusqu'à ce qu'une sentence sans appel soit rendue de la manière indiquée ci-dessous* [1].

— Vous avez compris ? continue le président ;... alors faites reprendre le travail. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Quand il eut tranquillement accroché le récepteur, je lui demandai de m'expliquer plus clairement ce que signifie cette procédure. Il s'agit d'empêcher que les petits froissements locaux ne donnent naissance à des grèves ou à des lock-out. Aussi le contrat commence-t-il par interdire aux parties intéressées de quitter le travail ; le patron qui manque à cette règle est frappé d'une amende de 100 dollars ; pour les mineurs, l'amende est de 10 dollars par tête. Cependant le *pit-committee* et le chef porion s'efforcent d'écraser la dispute dans l'œuf. S'ils s'entendent, l'affaire est enterrée ; aucun appel n'est possible. S'ils ne s'entendent pas, la commission mixte s'empare de la question. Elle est composée des officiers mineurs du sous-district, puis du district, et d'un ou deux commissaires que l'association des patrons de l'Illinois entretient à ses frais et qui passent leur vie sur les routes à courir de puits en puits pour régler les petites querelles locales.

1. *Illinois State agreement*, 1906-1908, art. XIII.

— Et qu'arrive-t-il si vous ne vous entendez pas en troisième instance?

— Dans ce cas, me répond John Walker, le contrat donne aux parties intéressées le droit de recourir à la grève ou au lock-out. L'autre jour, pour une affaire de poudre, j'ai autorisé les hommes à ne pas reprendre le travail. Nous tenons à rester libres de rejeter une proposition qui nous paraît injuste. Mais il est rare que la commission nous oblige à en arriver là.

Il réfléchit un instant et reprit sans se hâter :

— Oui, ça ne marche pas mal, et pourtant ces commissaires nous donnent bien de l'ennui. Dans la vie courante, ce sont de bons garçons : nous jouons ensemble au billard. Mais en affaires, ils sont d'une partialité exaspérante. Jamais ils n'avoueront que le tort est du côté des patrons; pour eux, tous les gérants et tous les contremaîtres sont des agneaux sans tache et les meilleures preuves ne les empêchent jamais de nous représenter comme des persécuteurs. Aussi, loin d'arriver à un accord réel, la commission s'arrête-t-elle ordinairement à un compromis qui ne satisfait personne... Mais enfin le système a fait ses preuves; un conducteur de bennes, qui gagnait en 1896 1 dollar 75 en travaillant dix heures par jour, gagne aujourd'hui 2 dollars 56 pour une journée de huit heures; un mineur de Danville se faisait, il y a dix ans, 30 cents à la tonne, aujourd'hui 55. En gros, les patrons observent le contrat; on ne peut pas trop se plaindre.

Mardi.

Nous sommes partis aujourd'hui pour B... Notre caravane est composée de John Walker, d'un commissaire de l'association, d'un ou deux autres délégués mineurs et du sous-directeur de la compagnie à laquelle appartient cette mine. Tous ces hommes sont assis sur les mêmes banquettes du train omnibus, échangent des cigares et s'interpellent familièrement par leurs petits noms. Si un étranger entrait à l'improviste, il ne pourrait jamais admettre que dix ans auparavant ces mêmes hommes se haïssaient en ennemis; il lui serait d'ailleurs impossible de discerner au costume, aux manières ou au langage ceux qui représentent les patrons de ceux qui représentent les mineurs.

Entre deux stations j'ai causé avec le propriétaire de quelques mines de l'Illinois; il est membre du comité exécutif de l'association et m'a fourni la contre-partie de ce que j'ai entendu hier :

— Vous voulez savoir si le contrat a été aussi profitable pour nous que pour les mineurs? Je vous assure qu'il est loin de nous satisfaire. Les patrons de l'Illinois ont dû accepter des conditions plus lourdes qu'ailleurs; par exemple, nous payons le travail à la machine plus cher que dans n'importe quel autre État. De plus le contrat est souvent violé par de petites unions locales qui avaient pris l'habitude de se mettre en grève pour un oui et pour un non et qui ne peuvent s'en déshabituer. Mais le plus grave c'est que les officiers mineurs eux-mêmes, qui accusent nos commissaires d'être partiaux, ne consentent que rarement à donner tort à leurs hommes. Pour qu'ils lâchent le morceau, il faut des preuves écrasantes, et encore... Tenez! dans une de nos mines, nous avions renvoyé un homme qui nous fournissait, au mépris du contrat, un charbon mélangé d'impuretés. L'union protesta contre ce renvoi; mais nous avions conservé sa benne et il suffisait de la regarder, ça crevait les yeux. Croiriez-vous qu'un de leurs officiers du district est venu de nuit, comme un voleur, pour examiner cette benne, et qu'il a simplement laissé tomber l'affaire pour n'avoir pas à condamner ses hommes? Chaque fois qu'ils se sentent coupables, ils se dérobent. Si nous avons le malheur de leur faire une concession, nous ne pouvons plus la reprendre. Non, ce n'est pas un système parfait.

» Et pourtant pas un d'entre nous ne songe un seul instant à revenir à la vieille méthode des grèves et des lock-out. Ne croyez pas que nous soyons des philanthropes! non, il s'agit de raisons pratiques. Si vous regardez les statistiques vous verrez que de 1891 à 1898 la production de la houille dans l'Illinois n'avait passé de 15 300 000 tonnes qu'à 18 600 000; de 1898 à 1906 nous avons passé de ces 18 millions de tonnes à 41 480 000; nous avons plus que doublé notre production. Même en tenant compte de l'introduction des machines qui a été dans l'Illinois plus faible qu'ailleurs, ce progrès montre que nous n'avons pas perdu au marché. Et savez-vous pour-

quoi? Pour que nous acceptions de nos clients de grosses commandes, il faut que nous puissions compter sur une production régulière; il faut aussi que nos concurrents ne bénéficient pas de conditions plus avantageuses. Le contrat nous assure à peu près ces deux avantages, puisqu'il diminue le nombre des grèves et qu'il égalise les salaires. Aussi préférons-nous supporter quelques ennuis et payer un peu plus cher plutôt que retomber dans l'ancienne anarchie qui nous paralysait tous. Quand on se trouve trop cahoté dans un mauvais wagon, on le quitte pour un Pullman-car; cela coûte davantage et il y a toujours de la trépidation; mais dans l'ensemble c'est plus confortable. Comprenez-vous maintenant pourquoi nous conservons le système du contrat?

Mercredi.

De la boue, des ruisseaux, des mares, et encore de la boue, une boue jaune, gluante qui monte jusqu'à l'essieu de la vieille guimbarde où je suis assis avec le commissaire, une boue qui colle aux sabots de notre cheval borgne et gicle sur la voiture, sur nos mains, nos manteaux, nos figures, un océan de boue qui déborde des deux côtés de la route et s'étend jusqu'à l'horizon, voilà le pays que nous traversons pour aller à B... Par moment, les roues crottées de notre étrange véhicule enfoncent dans une ornière et nous sommes jetés l'un sur l'autre; dans les bas-fonds où la pluie a fait déborder les ruisseaux et où le sol argileux forme cuvette, l'eau clapote autour de notre attelage comme si nous étions en pleine rivière. Ce ne sont plus des chemins, mais des pistes plus défoncées qu'un oued africain après l'orage. Obligés de faire au pas les douze kilomètres qui nous séparent de B..., nous avons le temps d'étudier le paysage. C'est une contrée plate, hideuse, à peine cultivée, parsemée de rares fermes, presque déserte par endroits, où il pleut continuellement et où doit encore traîner la fièvre. Voici une de ces cabanes en poutres mal jointes qu'habitaient les colons pauvres d'il y a cinquante ans, la case où est né Abraham Lincoln. Et à travers ce pays lugubre, passe tout droit, le long de la ligne télégraphique, la voie ferrée qui a fait surgir çà et là des villages de mineurs autour de leurs trous noirs.

Mon compagnon, tout en mâchant sa chique, s'abandonne aux cahots avec philosophie. Du lundi au samedi soir, il court l'Illinois dans tous les sens. Rien ne l'étonne plus et il cause pour tuer le temps.

— Vous allez en voir de belles! me dit-il sans cesser de mastiquer. Ces mineurs de B... ont eu le toupet de faire le mois dernier une grève de trois semaines; ni leur président local, ni les officiers du sous-district n'ont pu les ramener au travail; il a fallu que Walker leur télégraphiât qu'il allait suspendre l'union. Tout ça à cause d'un contremaître qui les faisait marcher au pas... C'est le plus beau cas que j'aie vu depuis un an. Il faut dire que les trois quarts des mineurs, à B..., sont des Italiens qui ne savent même pas l'anglais, de vrais sauvages. Vous allez assister à une gentille scène de famille entre eux et Walker... Et puis je vous conseille de faire un tour dans le village du côté de leurs maisons; quelle différence entre ces gens-là et nos mineurs américains!

Un village! C'est plutôt un simple campement. Nous avons vu apparaître tout à coup, entre des trains de marchandises longs d'un kilomètre et la carcasse rouge de la mine, un tas de petites maisons grises, serrées les unes contre les autres comme des champignons de couche. Il y en avait un, deux, trois groupes, chacun entouré d'une mer de boue et baignant par un côté dans de grandes mares. Quelques baraques à deux étages dominaient les autres, mais sans qu'on pût voir dans toute cette agglomération une seule maison en pierre ou en brique. Rien que du bois dans cet amas d'habitations provisoires.

La mine chômait, ce jour-là, en l'honneur de la commission. En attendant la fin des conciliabules préliminaires, je me suis fait sur-le-champ un ami. C'est un petit homme à barbe rousse et aux yeux bleus, un de ces petits Piémontais nés sur la frontière qui baragouinent le français depuis leur enfance. Il y a trente ans qu'il travaille dans les houillères américaines. Au lieu de se promener au soleil en tricot et ceinture rouge, il s'emmitoufle dans un paletot râpé que la pluie a fait déteindre. Pourtant il ne regrette pas l'Italie.

— Là-bas, me dit-il, il n'y a pas de pain pour les pauvres diables comme moi; je ne gagnerais que dix-huit sous par jour, tandis qu'ici je gagne deux dollars et demi.

— Et le climat?

Il haussa les épaules d'un air résigné. Tout en me conduisant vers sa maison, il m'avoue, dans un patois où se mêlent le français, l'italien et l'anglais, qu'il n'y a dans cette mine-ci ni puits, ni fontaine et que l'on boit l'eau des gouttières. Aussi les enfants ont-ils la fièvre.

J'avais visité l'autre jour, sous la direction de « Daddy Tom », des maisons de mineurs américains. Quelles charmantes petites villas! je me rappelais encore ces maisonnettes d'un étage, précédées d'une galerie couverte, et presque toutes divisées en quatre pièces spacieuses. Les lits en fer et la literie neuve des deux chambres à coucher, la nappe blanche sur la table de la cuisine, les rocking-chairs dans le salon, le piano et surtout les grandes photographies coloriées répétant sur différents murs les traits du même ménage à diverses époques, tous les détails y révélaient une réelle aisance. Le père Tom en était tout fier et il m'avait même prié d'essayer son piano. Je m'étais cru non chez des ouvriers, mais chez de petits bourgeois.

Ici, au contraire, je retombe en pleine Europe. Au lieu d'être espacées et de s'entourer d'un petit enclos, ces maisons de mineurs italiens se serrent les unes contre les autres comme pour ne pas voir le triste horizon. Pas de galerie d'entrée; mon ami le Piémontais me montre sa chambre à coucher que meuble un lit crasseux et qu'orne une Sainte-Famille sous globe; la chambre de ses enfants sert de débarras pour les chaises cassées, une malle défoncée, de la ferraille et des loques. La cuisine, aussi mal tenue, n'a pour décoration que quelques photographies jaunies de parents italiens, dont l'un se cambre en uniforme de chef de musique. Il n'y a guère que le poêle qui atténue cette impression de misère. Mon hôte me montre sa femme, une petite brune à la tête ronde, aux traits accentués et fatigués, qui ne sait pas un mot d'anglais et qui est assise devant la table d'un air morne. Soudain la porte s'ouvre et un gamin de cinq ou six ans aux cheveux dorés et aux yeux noirs vient me dire bonjour sans timidité. Avec son joli sourire et son air heureux, il évoque tout à coup les terres lumineuses, le beau soleil, la vie facile et nonchalante. Mais le voilà qui, pour me faire honneur, se met à danser une gigue

américaine ; les bras croisés, il fait claquer les talons suivant un rythme brutal, sans cesser de me regarder de ses grands yeux ; il est ravi de sa nouvelle science ; il rit aux éclats et ne devine pas que j'éprouve malgré moi une vague tristesse à le voir se transformer tout à coup, lui, le petit ange des maîtres florentins, en un jeune Yankee prosaïque et satisfait.

— Nous ne sommes pas malheureux, me répète le père en me reconduisant. Les Américains vivent mieux que nous, c'est sûr, mais ils ne savent pas mettre de côté, et c'est un grand défaut.

Je le quittai pour entrer dans le grand bâtiment à deux étages où la commission venait de se réunir. Dans le bar du rez-de-chaussée, deux ou trois cents hommes attendaient qu'on les appelât devant le tribunal. Il y avait là des Américains aux têtes anguleuses, des Hongrois aux pommettes saillantes, des Polonais chevelus et barbus, et tous les types d'Italiens, depuis les petits Siciliens, noirauds, hâves, au regard agité, jusqu'aux grands Piémontais placides. Les uns étaient vêtus de vieilles défroques bourgeoises qui avaient dégringolé toute l'échelle sociale pour tomber rapiécées sur les épaules du pauvre diable ; d'autres se promenaient en tenue de travail, dans leurs surtouts de toile bleue grimpant jusqu'aux aisselles et sous la casquette à haute coiffe où s'accroche la lampe ; quelques-uns portaient melon, col et cravate, mais les manchettes qui s'échappaient de leurs vestons étaient aussi effilochées que de la charpie ; un petit nombre enfin avait la mise irréprochable du *clerk* anglais : l'un d'eux, un tout jeune homme à coiffure correcte, ressemblait dans son tricot de foot-ball à un élégant clubman. Toutes les races et toutes les classes sociales paraissaient représentées par ces hommes qui tous maniaient pourtant le même pic.

La cour venait d'entrer en séance au premier étage dans une grande salle nue. D'un commun accord, John Walker avait été choisi comme président. En face de lui, le commissaire était assis à côté du sous-directeur et du contremaître mis en cause, un assez joli garçon aux traits impersonnels et énergiques. Des deux côtés les membres du *pit-committee* et les principaux témoins dans l'affaire, en tout une dizaine de mineurs, s'étaient installés sans façon ; l'un d'eux, assis les jambes ballantes sur une table, avait placé au-dessous de lui le

crachoir commun; de temps à autre, son voisin, un grand nègre, membre du *pit-committee*, écartait une de ses jambes pour cracher aussi.

Le commissaire ne m'avait pas trompé : le cas était curieux. Les mineurs accusaient le petit contremaître de les avoir constamment maltraités et prétendaient qu'il avait été le premier à violer le contrat. Le contremaître, sans perdre une bouffée de sa pipe de maïs, traitait froidement ces accusations de mensonge et rejetait sur les hommes la responsabilité de la grève.

Voici d'abord un Allemand qui se lève, s'avance en se balançant et prend la parole, les mains dans les poches. Graisseux, tout en rondeur, avec quelque chose de bonasse dans le port et dans la voix, il fronce pourtant les sourcils, tire avec impatience sa moustache couleur de bière et expose ses griefs avec ressentiment. Il nous faut écouter une à une tout le chapelet d'anecdotes qu'il a soigneusement préparées et qu'il termine chaque fois en se tournant avec insistance vers le sous-directeur. Bien qu'il sache l'anglais, cette langue fluide s'alourdit en passant par son gosier germanique; elle charrie du limon et des cailloux et tout à coup un mot allemand surgit au milieu d'une phrase, comme si l'un de ces cailloux venait de remonter à la surface.

Puis vient le tour d'un Irlandais, un fort gaillard aux épaules massives et au teint vif. Celui-là parle avec vivacité. Les histoires se précipitent les unes derrière les autres; il fait des mots, traite le contremaître de vaurien et se croit avocat d'assises :

— Vous voyez cet homme? dit-il en désignant tragiquement un petit Italien aussi large que haut. Il ne peut pas se défendre, car il ne sait pas l'anglais, mais je vous certifie qu'il sait abattre le charbon...

Mais le plus éloquent de tous, c'est précisément cet Italien lui-même. Il ne sait pas l'anglais? La belle affaire! debout auprès d'un mineur qui s'est annoncé comme interprète, il plaide avec autant de chaleur que si tout le monde le comprenait. Adieu le débit monotone et la manière contenue des orateurs anglais! nous sommes en Italie, où l'on sait varier les intonations et où l'on joue son discours. Nous voilà avec lui dans les ténèbres de la mine; d'un geste circulaire, il

indique que la voûte est basse ; pas d'air : on étouffe. Soudain son front se contracte davantage ; son pouce renversé indique par-dessus son épaule qu'un danger le menace par derrière. Que lui arrive-t-il ? Sans doute, c'est ce tyran de contremaître qui lui donne un ordre injuste, car le voilà qui se défend les paumes ouvertes, le front lisse, les yeux douloureusement étonnés. Où est-il maintenant ? Sous une voûte plus basse encore où l'on étouffe encore davantage ; soudain il se baisse, fait le geste de scier sa propre jambe au-dessous du genou...

— Ce garçon, traduit froidement l'interprète, dit que le contremaître l'a forcé de travailler dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Malgré la vivacité des débats, aucun de ces hommes, sauf peut-être l'Irlandais, ne manque un seul instant de tenue. Ce n'est pas qu'ils hésitent à dire ce qu'ils pensent et à regarder bien en face le sous-directeur et le contremaître ; mais tous, le nègre lui-même, ont pris l'habitude de se limiter à l'énonciation des faits et d'éviter les épithètes. De leur côté, les juges font un visible effort pour obtenir le plus grand nombre possible de témoignages précis. Le sous-directeur insiste pour que chaque homme répète sa déposition et pour que le président Walker pose toutes les questions qui lui viendront à l'esprit.

— Je vois bien dans quel esprit vous conduisez l'affaire, lui dit-il ; je tiens comme vous à savoir le fond des choses.

Au bout de quelques heures d'interrogatoire, il devint manifeste que les hommes n'avaient porté aucune plainte régulière et qu'en fermant la mine, ils avaient purement et simplement violé le contrat. Le commissaire avait beau jeu en demandant qu'on les mît à l'amende. Je vis alors entrer, sur l'ordre du président, tous les mineurs qui attendaient en bas la sentence du tribunal. Un à un ils remplirent la salle et ne quittèrent plus des yeux le jeune chef debout, là-bas, sur l'estrade, le maillet à la main.

J'ai quelquefois entendu parler John Walter, mais jamais pareillement ; il devait être ému, car jamais sa voix n'eut autant de force :

— Il arrive dans la vie des moments où il faut s'acquitter d'un devoir pénible, commença-t-il lentement. Je suis venu ici dans l'espoir que vous pourriez justifier la suspension du mois

dernier. Si le sous-directeur vous a laissé chômer aujourd'hui sur ma demande, c'est précisément pour vous permettre d'apporter devant la commission tous les faits favorables à votre cause. Eh bien, mon espoir a été déçu. Dans aucun des cas qui ont été cités ici, vous n'avez suivi la marche régulière ni porté plainte à qui de droit, et un beau jour vous avez illégalement quitté le travail.

» Maintenant écoutez-moi bien. Ce contrat n'est sans doute pas parfait. Je suis de ceux qui pensent qu'il pourrait être plus juste pour nous et qu'il le sera un jour. Mais en tout cas il est préférable à ce que nous avions autrefois. Il a doublé nos salaires, il nous a permis de vivre. Pour l'obtenir, ce contrat, vos frères ont dépensé des millions de dollars; ils ont lutté, ils ont souffert, eux, leurs femmes et leurs enfants; pour le conquérir, quelques-uns ont même donné leur vie. Et croyez-vous qu'ils vont aujourd'hui renoncer aux prix de leurs peines parce qu'une sacrée lubie vous a traversé la tête? Je sais combien il est dur d'avoir affaire à un patron qui vous a dans le nez; je sais combien il est dur d'avoir à supporter une injustice; je le sais, parce que j'ai passé par là; je sais aussi que vous avez péché moins par mauvais vouloir que par ignorance; mais aucune de ces raisons ne suffit à vous excuser pour avoir violé votre contrat et du même coup la constitution que les mineurs d'Amérique se sont librement donnée. Si ce contrat vous paraît inique, faites-le corriger en temps opportun, c'est-à-dire au moment où nous nous réunissons avec les patrons pour signer un nouvel accord. Mais une fois le contrat signé, vous devez l'observer à la lettre. Je suis de ceux qui pensent qu'aucun obstacle ne pourra jamais briser notre organisation tant qu'elle fera son devoir; mais le jour où nous violerons nos engagements et où nous cesserons d'avoir pour nous le bon droit, ce jour-là ni le nombre des membres, ni celui des dollars ne nous sauveront de la défaite, car nous aurons perdu la confiance des patrons, l'estime du peuple américain et du même coup toute notre force.

» J'ignore quelle sera la décision de la commission. La Compagnie demande que vous soyez mis à l'amende. Nous demanderons que le contremaître soit renvoyé. Mais, dans tous les cas, si dur qu'il me soit de me prononcer contre

vous, je ferai mon devoir. Peu m'importe ce qui en résultera pour moi. Vos officiers ont été élus pour faire respecter les lois de l'union. Vous avez violé votre contrat; vous méritez l'amende. Voilà tout ce que j'avais à dire.

Quand il eut fini, l'Allemand s'approcha de lui et dit d'un air timide :

— Oui, frère Walter, nous avons violé le contrat, mais...

Ce fut la seule protestation qui s'éleva. La plupart d'entre eux savaient pourtant assez d'anglais pour comprendre de quelle lourde sentence ils étaient menacés. Je devinais de quelle violence ils étaient capables. Ce petit Sicilien, à côté de moi, avec ses cheveux graisseux couvrant un front étroit, c'était un de ces malandrins que les Marseillais appellent des *nervis*. Ici, le voilà devenu un homme discipliné. L'isolement dans un pays étranger a sans doute contribué à cette métamorphose; mais pour l'habituer à porter ces chaînes volontaires, il a fallu l'énergie des leaders ouvriers. Et voici qu'en regardant cette foule cosmopolite qui courbait la tête sous la férule de John Walter, je compris comment une poignée d'hommes suffit à pétrir la pâte molle des immigrants; comment ils enseignent la liberté au paysan russe, la discipline à l'ouvrier italien, à tous, l'observance d'un contrat que garantit la seule foi jurée.

Springfield, jeudi.

Pourtant, même après le discours de Walter, les juges ont eu de la peine à s'entendre. Le côté mineur ne veut accepter l'amende que si la Compagnie renvoie le contremaître. Le côté patron propose vainement une transaction qui consisterait à n'exiger aucune amende, à garder le contremaître et à congédier les deux auteurs de toute la grève, l'Irlandais et l'Allemand.

— D'ailleurs, me disait philosophiquement le commissaire de l'association, que nous nous entendions ou non, la Compagnie se débarrassera de ces deux gaillards.

Il ne faut donc pas croire que le contrat collectif a transformé la vie des mineurs américains en une idylle. Ce n'est pas seulement au moment de signer ce contrat que les deux parties courent le risque de ne pas tomber d'accord.

Toutefois c'est déjà rendre à l'industrie houillère un grand

service ; partout j'ai entendu patrons et mineurs se féliciter d'un système qui a fait ses preuves et qui survivra sans aucun doute aux ruptures passagères. Aussi bien, ce que je retiens de mon voyage dans l'Illinois, c'est avant tout la méthode conciliatrice à laquelle est dû ce succès. Elle consiste à discuter ses affaires entre soi, de mineur à patron-mineur, et à se regarder droit dans les yeux. Un arbitre ? Personne n'en voudrait. Non, pas d'arbitrage, ni obligatoire, ni facultatif ; mais un débat direct entre les deux parties intéressées. Cette méthode a sans doute un grave inconvénient : il est toujours possible qu'après avoir parcouru tous les degrés de la juridiction un différend dégénère en lutte ouverte. Mais d'abord, comme les efforts successifs faits pour étouffer la querelle sont de plus en plus désintéressés, comme les délais donnent aux premières irritations le temps de se calmer, il est très rare qu'au lieu de courir aux armes on ne finisse pas, de chaque côté, par accepter un compromis. L'inconvénient est d'ailleurs compensé par un grand avantage. Amenez deux adversaires devant un tribunal ; ils se tourneront le dos après l'arrêt et le bon juge n'aura imposé qu'une paix artificielle. Laissez-les, au contraire, s'expliquer entre eux ; ils échangeront des mots vifs, ils mettront parfois de la mauvaise grâce à se tendre la main, mais l'entente à laquelle ils arriveront sera plus solide parce qu'elle sera fondée sur la reconnaissance mutuelle de leurs droits. Le grand bienfait de la conciliation directe c'est qu'elle a substitué, entre le patron et le mineur, aux relations haineuses d'autrefois, d'intelligentes relations d'affaires.

Le pacifisme en matière sociale est probablement aussi vain qu'ailleurs. Les traités d'arbitrage international sont utiles, mais aucune nation ne renoncera jamais à se réserver un dernier recours aux armes pour la défense de ses intérêts vitaux. Il en est de même dans les houillères américaines. Si le bon législateur tentait d'y établir l'arbitrage obligatoire, il ne parviendrait qu'à multiplier les grèves et les lock-out. Guidés par leur sens pratique, les patrons et les mineurs ont simplement interposé entre les deux forces en conflit une série de tampons élastiques qui retardent le choc et le plus souvent réussissent à l'empêcher.

PHILIPPE MILLET

LE COLLIER DES JOURS[1]

— TROISIÈME RANG —

J'étais, ce jour-là, invitée à Tribschen pour le « dîner » de 2 heures.

Par le lac, comme d'habitude, un batelier m'amena à la pointe du promontoire et, sans rencontrer personne, je montai par le jardin, jusqu'à la maison. La porte-fenêtre du salon était grande ouverte et j'entendis, dès le seuil, des accords très doux qui venaient de l'étroit sanctuaire où le Maître travaillait!... Osant à peine respirer, je m'assis sur le siège le plus proche, extrêmement émue, troublée, effrayée même : n'était-ce pas indiscret, sacrilège peut-être, de surprendre ainsi le mystère sacré?... Pourtant quel rare bonheur! entendre Wagner composer!... Immobile, les yeux ne cillant pas, j'écoutai avec recueillement.

Ce que j'entendais me paraissait d'une suavité incomparable... C'était un enchaînement d'accords, très lents, qui semblaient s'envoler d'une harpe plutôt que d'un piano : une harmonie lointaine, mystérieuse, surnaturelle... J'ai constaté, plus tard, que c'était la première esquisse de l'évocation d'Erda par Wotan, au troisième acte de *Siegfried*, quand la

1. *Published March first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* JUDITH GAUTIER.

Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

déesse monte des profondeurs de la terre, pâle, les yeux clos, toute couverte de rosée...

Après quelques instants, le silence se fit, et bientôt Wagner parut, entre les plis soyeux des portières relevées.

Il était calme, la face auréolée de ses cheveux d'argent, et ses larges prunelles dardant un rayon plus lumineux encore que d'habitude.

Il m'aperçut, figée sur ma chaise.

— Ah! — dit-il, — vous étiez là?... sage comme une image, car je n'ai rien entendu.

— Pensez donc, Maître, quelle terreur, et quelle extase!... Surprendre Dieu dans sa création!...

— Je vous l'ai déjà dit, il ne faut pas être si enthousiaste! s'écria-t-il en riant. Cela nuit à la santé.

— Cela fait vivre double au contraire!...

— Eh bien, venez... Moi aussi, j'ai été sage : venez voir comme je travaille proprement.

Un parfum assez fort d'extrait de roses blanches flotte dans la chapelle; un jour reposant, tamisé par les verdures voisines, l'éclaire. Quelques dos de livres luisent sur les rayons; le royal ami, dans son cadre d'or, semble vous suivre du regard magique de ses yeux d'un bleu polaire.

Aucun désordre sur le piano-bureau; plusieurs grandes feuilles de papier à musique, la plupart couvertes d'écriture, masquant, par places, le palissandre sombre. Ce que le Maître vient de composer est écrit au crayon, d'une écriture fine, très nette.

— Je recopie à la plume, — me dit-il. — J'aime que ce soit très clair. Quand je me trompe, je suis furieux.

Je lis, en haut d'une page recopiée : « *Siegfried*, troisième acte. »

— Justement, — s'écrie Wagner, — je dois recommencer là presque deux pages, parce j'ai gribouillé...

Et il me montre, au recto de la feuille, trois mesures raturées. Elles le sont rageusement, par un triple feston, très appuyé, qui forme comme une suite d'*e* et d'*l*.

— Que va devenir ce précieux papier?...

— Vous le voulez? — dit le Maître, qui devine ma convoitise.

— Oh! oui!...

Alors il prend sa plume et date, de Tribschen, tout en haut, dans la marge.

C'est le merveilleux prélude du troisième acte de *Siegfried*, avant l'évocation d'Erda. Il est esquissé sur trois lignes, avec des indications instrumentales et des retouches au crayon. Je ne connais pas encore toute la beauté que recèlent ces deux pages, dont la possession me comble de joie...

La cloche du déjeuner tinte, et j'entends le rire des enfants. On nous cherche. Wagner, galamment, m'offre le bras pour gagner la salle à manger.

*
* *

A table, Wagner nous parla d'une brochure française, très intéressante, lue par lui, jadis, à Paris, et qu'il n'avait jamais pu retrouver. C'était une histoire de Barbe-Bleue, avec l'égorgement classique de ses femmes et la chambre défendue ; mais la dernière victime menacée n'était pas sauvée, comme dans le conte, par ses frères : Jeanne d'Arc elle-même venait la délivrer et punissait le criminel.

— Je me souviens — dit le Maître — qu'il y avait des images. Il s'agissait d'une publication à bon marché, imprimée sur deux colonnes. Je ne pourrais dire comment cette brochure était venue entre mes mains, ni de quelle façon elle fut perdue... Je ne l'ai jamais oubliée : ce rapprochement entre Jeanne d'Arc et Barbe-Bleue m'avait frappé beaucoup. Ce monstrueux Gilles de Retz, qui peut-être a servi de modèle au type légendaire de Barbe-Bleue, était contemporain de la Pucelle, et l'hypothèse de l'héroïne venant au secours de l'innocence et châtiant le coupable est très curieuse. Je serais très heureux de retrouver cette drôle de brochure.

(Elle fut introuvable, hélas! malgré les recherches.)

Vers le milieu du dîner, Wagner, silencieux depuis un instant, nous demanda la permission d'aller noter une idée qui lui traversait l'esprit, et qu'il craignait d'oublier, à propos de l'étude sur Beethoven à laquelle il travaillait alors.

Il monta dans sa chambre pour écrire ces quelques phrases,

et j'en pus conclure que le Maître ne rédigeait pas ses volumes de prose dans le lieu très saint où il composait sa musique.

***

Il y avait dans la « galerie », à côté de la statuette en marbre de Tristan, une photographie, encadrée de velours, qui reproduisait les traits d'un beau jeune homme aux formes athlétiques, au regard brûlant de passion. Ce portrait, qui attirait invinciblement l'attention et la retenait longtemps, m'intriguait beaucoup. Un jour, je demandai au Maître :

— Qui est-ce ?

Je le vis pâlir; ses yeux se voilèrent d'une buée de larmes, et, avec un soupir contenu, il murmura :

— Mon pauvre Schnorr!...

Madame Cosima me fit signe de ne pas insister et elle se chargea, dès que cela fut possible, de me renseigner tout à fait.

Ce portrait était celui de Schnorr de Karolsfeld, — « le héros du chant », comme Wagner l'appelait, — brusquement saisi par la mort, au plus fort du combat, en pleine victoire. Il y avait cinq ans déjà, mais le Maître ne pouvait se consoler d'avoir perdu cet ami, ce disciple, ce merveilleux interprète de son œuvre; il n'y pensait jamais sans un serrement de cœur et il redoutait, par-dessus tout, de parler du cher disparu.

Schnorr était le fils d'un peintre célèbre et avait reçu une éducation supérieure; très doué lui-même pour tous les arts, il avait été entraîné par un don de plus, magnifique et rare, celui d'une voix incomparable, vers la musique et vers le théâtre. Dès son premier contact avec les œuvres de Richard Wagner, Schnorr les avait comprises et profondément aimées. Malgré la célébrité croissante du jeune artiste, le Maître redouta longtemps de le voir, à cause de ce qu'on lui avait rapporté sur sa trop forte corpulence : il craignait que cette imperfection physique ne l'indisposât et ne le rendît injuste pour toutes les autres qualités; comme il ne savait guère dissimuler ses impressions, il évitait d'être mis en rapport avec l'interprète de ses œuvres. Ce fut donc en grand secret qu'il se rendit.

un soir, à Carlsruhe, où Schnorr était engagé pour une représentation de *Lohengrin*, et il entra au théâtre à l'insu de tous.

Plus tard, le Maître raconta lui-même cette soirée incomparable :

... Cette appréhension disparut vite. L'apparition du Chevalier au Cygne, sous les traits d'un Hercule juvénile abordant la rive, me produisit un effet, sans doute, un peu étrange; il cessa dès que le héros s'avança : le charme tout spécial de l'envoyé de Dieu opéra subitement. De ce personnage on ne se demandait pas : « Comment est-il? » mais on se disait : « C'est lui! » Cette impression subite et profonde ne peut vraiment se comparer qu'à un charme : je me souviens de l'avoir reçue de la grande Schroeder-Devrient, en mes premières années d'adolescence, d'une façon définitive. Je ne l'ai jamais éprouvée depuis, aussi décisive, aussi forte qu'à l'entrée de Ludwig Schnorr, dans *Lohengrin*. Pourtant je reconnus, au cours de son interprétation, que bien des choses en sa façon de comprendre et de rendre mon œuvre n'avaient pas encore atteint la maturité; mais en cela aussi je vis le charme d'une pureté juvénile encore inaltérée, d'une terre vierge promettant la plus belle floraison artistique. L'ardeur, la tendre exaltation qui jaillissaient des yeux merveilleusement remplis d'amour de ce tout jeune homme me firent entrevoir de quel feu démoniaque ils étaient appelés à s'enflammer. Bientôt je découvris en lui un être qui, en raison même de ses dons sans limites, m'inspira une angoisse tragique.

La rencontre entre le Maître et le disciple fut touchante et cordiale. Et quelle heureuse surprise, pour le créateur de *Tristan et Isolde*, de découvrir que Schnorr, enthousiasmé par cette œuvre réputée injouable, la connaissait dans toute son intimité et savait d'un bout à l'autre le rôle de Tristan! Pourtant il eût hésité à le chanter, et cela à cause d'un passage au troisième acte : il ne comprenait pas bien quelle devait en être l'expression musicale, et ce passage, il le jugeait de la plus haute importance.

Ce noble scrupule valut à Wagner un des plus vifs étonnements de sa vie. Quoi! un ténor acclamé de tous avait si peu de vanité, une si belle conscience de sa mission artistique! Il doutait de lui-même et ne se croyait pas, malgré son expérience et sa maîtrise, capable d'interpréter un rôle, parce qu'il ne

1. *Meine Erinnerungen an Ludwig Schnorr von Karolsfeld.* — *Gesammelte Schriften*, vol. VIII.

comprenait pas tout à fait le sens profond et l'expression parfaite d'une seule phrase, dans une œuvre aussi touffue!... Et l'idée de couper cette phrase, la première qui serait venue à tout autre chanteur, n'avait même pas effleuré cet esprit d'élite.

Le passage en question, au troisième acte de *Tristan*, est celui-ci :

De la détresse de mon père, des tourments de ma mère,
Des larmes d'amour versées en tous les temps,
Des rires et des pleurs, des voluptés, des blessures,
J'ai su extraire le poison du breuvage,
De ce breuvage que j'ai moi-même distillé,
Qui a coulé sur ma lèvre,
Que j'ai bu à longs traits, dans une jouissance enivrante.
Ah! sois maudit, breuvage funeste!
Maudit soit celui qui t'a distillé!

C'est le paroxysme de ce délire d'amour de Tristan séparé d'Isolde, cette attente frénétique qui s'éteint dans l'évanouissement.

Le Maître donna quelques explications à Schnorr, — surtout l'indication d'un mouvement plus large, moins rapide, qui éclaira subitement ce qui était resté obscur pour le jeune artiste : il prouva, à l'instant même, qu'il avait compris, en interprétant le passage d'une façon tout à fait parfaite.

Qui peut mesurer l'étendue des espérances dont je fus animé au moment où un tel chanteur entra dans ma vie!

C'est Wagner qui jette ce cri de gratitude. Et, de ce jour, tous ses efforts tendirent à obtenir une représentation de *Tristan*, avec le concours de Schnorr. Mais il s'écoula encore des années avant que le beau rêve se réalisât, — et ce fut par l'intervention du royal ami, de l'archange si miraculeusement survenu, et dont le glaive flamboyant réduisait en cendres tous les obstacles et faisait libre la route vers l'idéal.

Ces premières représentations de *Tristan* à Munich furent un des événements artistiques les plus mémorables. Ceux à qui il avait été donné d'y assister en gardaient un souvenir

éblouissant, une langueur nostalgique. Un tel chef-d'œuvre réalisé avec une telle perfection!... Aussi quel admirable accord, pendant les répétitions, entre le Maître et l'interprète!

Jamais le plus maladroit des croque-notes, chanteur ou instrumentiste, n'aurait consenti à se laisser donner par moi des instructions aussi minutieuses que ce héros du chant qui, spontanément, atteignait à une telle maîtrise. L'apparence de la plus légère insistance dans mes indications était accueillie par lui avec le plus joyeux empressement, car il en comprenait le sens aussitôt; de sorte que j'aurais cru vraiment manquer à mon devoir si, dans la crainte de blesser sa susceptibilité, je m'étais abstenu de lui exprimer une observation, si minime qu'elle fût. Mais la cause de cette disposition, c'est que la compréhension idéale de mon œuvre était venue à mon ami spontanément; il se l'assimilait de telle sorte qu'il n'y avait pas un fil de cette trame spirituelle, pas la moindre allusion aux rapports les plus cachés, qui lui eût échappé, qu'il n'eût ressentie de la façon la plus subtile. Ainsi il ne s'agissait plus que de juger aussi rigoureusement que possible les moyens techniques d'expression du chanteur, du musicien et du mime, afin d'obtenir une concordance parfaite entre les dons personnels de l'artiste, leur particularité et l'objet idéal de l'interprétation. Ceux qui furent témoins de ces études pourront affirmer n'avoir jamais assisté à une pareille entente artistique et amicale. C'est seulement au sujet du troisième acte de *Tristan* que je n'ai jamais rien dit à Schnorr, — sauf la précédente explication du seul passage qu'il n'avait pas compris. — Après avoir prêté l'attention la plus soutenue aux répétitions du premier et du second acte, je me détournais involontairement, dès le troisième acte commencé, du héros blessé à mort, pour m'absorber en moi-même, immobile sur mon siège, les yeux à demi fermés. Comme je ne me tournais jamais vers lui, même aux accents les plus véhéments de cette formidable scène, comme je ne faisais pas un mouvement, Schnorr parut intimidé par la durée insolite de mon insensibilité apparente; mais lorsque enfin, après la malédiction de l'amour, je me levai en chancelant, lorsque penché, en une violente étreinte, vers cet ami merveilleux, qui persistait à rester étendu sur sa couche, je lui dis à voix basse qu'il m'était impossible d'exprimer aucun jugement sur mon idéal désormais réalisé par lui, alors son œil sombre étincela comme l'étoile d'amour... Un sanglot à peine perceptible, et plus jamais nous ne prononçâmes un mot au sujet de ce troisième acte.

Les jours de ces représentations — avec cette répétition générale devant le roi — forment sans nul doute pour Wagner

le point culminant de sa destinée d'artiste; ils contiennent les heures ineffables qui payent toute une vie d'efforts, de déceptions, de misères : « son idéal réalisé », la splendeur de son génie resplendissant pour lui-même, le pénétrant tout entier d'une brûlante certitude!...

Et quelle magnifique trinité : Richard Wagner, Louis II et l'incarnation de Tristan! Quelle noble joie les enivrait tous! « Comme je bénis ces heures! — s'écriait Schnorr dans un élan d'enthousiasme. — O maître, entre ce roi divin et vous, il faudra bien que j'arrive, moi aussi, à faire quelque chose de beau! »

Une conclusion extraordinaire, imprévue, vint brusquement interrompre cette magnifique manifestation d'art, après la quatrième représentation. Wagner éprouva d'abord pour le prodigieux exploit de Schnorr un étonnement respectueux qui s'accrut jusqu'à l'angoisse et finit par devenir un véritable effroi. Impossible d'admettre que le chanteur renouvellerait cet exploit régulièrement, selon l'usage des théâtres : le Maître eût considéré cela comme un crime, et il déclara que cette quatrième représentation de *Tristan* serait la dernière, qu'il n'en tolérerait plus d'autre.

En effet, l'œuvre ne fut plus donnée.

— Je crois que je n'avais pas le droit d'infliger à un homme un tel état de trouble, — disait Wagner.

Vivre Tristan! brûler de sa passion, souffrir ses souffrances, s'enivrer de ses extases, mourir sa mort!...

De la fatigue physique il n'était pas même question : Schnorr n'en éprouvait aucune; mais cette exaltation surhumaine, cette émotion, cette fièvre de l'âme, c'est cela que le Maître ne permettait plus. Le succès arrêté, les recettes fructueuses manquées, ces considérations inférieures ne préoccupèrent pas, un seul instant, ces généreux esprits.

Mais un projet grandiose s'ébauchait dans le cerveau de Wagner.

Avec la certitude de l'importance indicible de Schnorr pour mes créations d'art un nouveau printemps d'espoir entra dans ma vie.

Le lien était donc trouvé qui relierait mon action au présent. Le moment était venu d'enseigner et d'apprendre. Ce qui avait été uni-

versellement méconnu, déclaré injouable, bafoué, couvert de bave, allait devenir une indéniable réalité artistique. Créer un style allemand pour la représentation d'œuvres issues du génie allemand, tel fut notre mot d'ordre. Et c'est parce que je conçus ce réconfortant espoir que je me déclare encore contre toute reprise prochaine de *Tristan*. Cette œuvre et ces représentations étaient si différentes des spectacles habituels qu'elles nécessitaient un saut trop brusque dans cet inconnu qu'il fallait d'abord conquérir : des gouffres, des précipices étaient béants devant lui, il fallait commencer par les combler avec soin, afin de frayer la voie, vers nous, artistes isolés, vers nos sommets, à l'association indispensable.

Donc, Schnorr étant des nôtres, la fondation d'une école royale de musique et d'art dramatique fut résolue.

Hélas! que d'obstacles, que de luttes encore! et, avant l'œuvre achevée, la mort brutale frappant le héros, en pleine jeunesse, en pleine beauté!...

A mon tour, quand je passais, maintenant, dans la galerie, devant l'image superbe de Schnorr de Karolsfeld, je sentais mon cœur se serrer et je retenais un cri de colère, de révolte, contre l'aveugle et imbécile destin...

*
* *

Par extraordinaire, aujourd'hui, quand nous entrons dans le salon, à Tribschen, nous y trouvons notre hôte avec des personnes inconnues : — une visite!...

Un monsieur et une dame, tous deux petits de taille et d'aspect assez ternes, sont assis d'un air gauche, et l'on cause.

Le Maître présente :

— Monsieur le conseiller Ssérof et madame Ssérof, qui sont venus de Russie pour me voir.

Saluts assez froids de part et d'autre.

Il est évident que notre présence déplaît aux nouveaux venus autant que la leur nous consterne. Ils ont l'impression que nous sommes plus avancés qu'eux dans l'intimité de la maison : on vient de nous accueillir chaleureusement; Russ

et Cos n'aboient pas et nous font fête. Cependant ces gens-là sont pour Wagner de plus anciennes connaissances que nous : ils eussent préféré certainement avoir le Maître pour eux seuls, — et comme nous les comprenons!...

Madame Cosima me suit sur le perron; nous nous accoudons toutes deux à la rampe de fer, elle me dit qui sont ces visiteurs :

— Le conseiller Ssérof est un compositeur estimé en Russie, qui mérite d'être admis « dans la franc-maçonnerie de la corde et des papillons », car il est seul à tenir haut et ferme le drapeau wagnérien à Pétersbourg. De sa femme il n'y a pas grand'chose à dire : elle semble assez effacée. Ils vont comme vous à Munich pour assister à la représentation de *l'Or du Rhin*.

— Entre soldats de la même armée il faut s'entendre.

— N'est-ce pas? Le Maître les retiendra, sans doute, à souper.

— Eh bien! soyons très aimables envers Ssérofitus et Ssérofita!...

***

Comme il faisait beau et très chaud, madame Cosima prenait un bain dans le lac avec ses fillettes, presque chaque jour, et j'étais invitée à partager ce frais délassement.

Sous l'ombre projetée par le petit hangar du débarcadère, qui fonçait un peu le bleu de l'eau limpide, on s'ébattait, prudemment. Madame Cosima et les enfants portaient de longs peignoirs blancs; elle, ses cheveux blonds tressés et pendants, semblait une sainte au milieu d'angelets, ou bien un cygne guidant sa couvée. J'étais, moi, en costume de bain, et, hors des limites prescrites, je m'aventurais dans l'azur plus clair, dans les dorures de soleil, faisant des effets de coupe, très flattée de l'admiration que mon habileté et mon audace de nageuse provoquaient chez celles qui ne pouvaient pas quitter le bord. Mais, quand je m'éloignais un peu trop, un chœur de jolies voix claires me rappelait, avec des cris, des supplications : je revenais alors docilement, reprenais pied, et je me mêlais à la ronde

joyeuse, dans le clapotement fou de l'eau, qui jaillissait, parmi les rires perlés, en gerbes de perles.

*
* *

Hélas! nous n'avions plus que quelques jours à rester à Lucerne. L'ouverture de l'exposition de peinture à Munich était annoncée et nous devions y assister, pour tenir nos engagements envers les journaux auxquels nous avions promis des comptes rendus.

Il faisait lourd et orageux, cette après-midi-là, et nous étions restées, madame Cosima et moi, sous le grand pin que le Maître escaladait si bien.

Il était remonté, lui, pour travailler un peu à son étude sur Beethoven.

Madame Cosima me donnait des renseignements sur Munich, m'indiquait ce qu'il y avait à voir : entre autres, la galerie du baron Schak, un original plus curieux encore, peut-être, que sa collection qui, parmi de nombreuses croûtes, contenait quelques jolies œuvres...

— Vous verrez aussi mon père et une personne qui lui est très chère, — ajouta-t-elle.

Une expression subitement attristée, pendant qu'elle disait cette phrase, passa sur son visage, mais disparut aussitôt.

— Je suis sûre — reprit-elle — que vous ne savez pas du tout pour qui votre père a écrit la *Symphonie en blanc majeur*. Vous ignorez « la femme cygne », « la neige vierge », « l'hostie », « la moelle de roseau », qui a été le modèle de ce délicieux portrait.

— Il y a donc eu un modèle?

— Oui, madame. Vous n'étiez pas née quand il inspira le poète qui fut votre père, et le portrait était alors, paraît-il, ressemblant.

— Vous savez qui c'était?

— Justement la personne dont je vous parlais tout à l'heure et qui, j'en suis certaine, sera très curieuse de vous voir. Elle est née Nesselrode, a été madame de Kalergis et est aujourd'hui comtesse Mouchanoff. Très enthousiaste de Wagner, elle

est depuis longtemps toute dévouée à sa cause. Intelligente, lettrée, musicienne!... Mon père affirme que personne n'interprète Chopin aussi bien qu'elle.

— Vous êtes liée avec elle?

— Oui!...

— Que d'amertume dans ce « oui! »... Que vous a-t-elle fait?...

— Je croyais pouvoir compter sur son amitié, et elle m'a manqué au moment où j'en avais le plus besoin. L'hiver dernier, elle m'accablait de reproches parce que je ne lui faisais pas de confidences sur les déchirements de ma vie intime. Je répondais imperturbablement : « Je n'ai rien à confier, rien à cacher; la situation pénible dont je souffre se dénouera tout naturellement, puisque nous sommes d'accord, monsieur de Bülow et moi, pour demander le divorce. » Mais mon père, avec qui je ne suis plus en relations, vient de me porter le dernier coup, en détournant monsieur de Bülow de ce projet. J'ai bien vite écrit à madame Mouchanoff pour la prier d'user de son influence sur mon père. Je la suppliais de l'empêcher d'influencer monsieur de Bülow dans un sens si contraire à mes intérêts et à mes plus chers désirs. Elle n'en a rien fait : sa réponse a été confuse, sans élan, sans franchise... Ah! que je déplore de m'être départie de ma retenue avec elle, et surtout d'avoir laissé Wagner lui écrire comme il l'a fait, de tout son cœur et de tout son enthousiasme!... Mais, chut! le voici qui revient, je ne veux pas qu'il voie ma tristesse.

*
* *

Il y avait derrière la maison, dans cette cour qui était encore le jardin et d'où partait la route carrossable, une haute balançoire sur laquelle on permettait aux enfants de se balancer prudemment et dont les grandes personnes s'amusaient aussi quelquefois.

Un jour, madame Cosima s'étant assise sur la planchette, Wagner s'offrit à donner l'essor et à hâter le mouvement de la balançoire.

Cela alla bien pendant quelque temps; mais, peu à peu,

l'élan s'accélérait : plus haut! encore plus haut!... En vain madame Cosima demandait grâce : emporté par une sorte de frénésie, le Maître n'entendait rien, et l'incident prenait une allure effrayante.

Cosima pâlissait, défaillante, prête à s'abandonner.

— Vous ne voyez donc pas qu'elle s'évanouit ! — criai-je, en m'élançant vers Wagner.

Il devint pâle, à son tour, et le danger fut vite conjuré. Mais, comme la pauvre femme demeurait tout étourdie et chancelante, le Maître jugea salutaire de créer une diversion : il courut rapidement vers la maison et, s'aidant des persiennes, des moulures, des saillies de pierres, tout simplement, l'escalada... Il atteignit enfin un balcon du premier étage, qu'il enjamba.

Il avait obtenu l'effet désiré, mais en remplaçant un mal par un autre; tremblante d'inquiétude, Cosima se détourna en me disant à voix basse :

— Surtout, ne le regardez pas, n'ayez pas l'air émerveillée, car alors on ne sait plus où il s'arrêterait !

*
* *

— Quand vous serez à Munich, — me dit Wagner, — tâchez de vous faire montrer le modèle du théâtre que le grand architecte Semper avait établi pour moi... Je vous préviens que ce ne sera pas facile, malgré les recommandations que je pourrai vous donner. On a relégué ce modèle dans je ne sais quel coin du palais, et l'on n'aime pas à l'exhumer. On devine bien que je n'ai pas tout à fait renoncé à l'espoir de voir un jour ressusciter mon projet enseveli, et cette idée-là est pour mes ennemis un vrai cauchemar...

Un peu plus tard, madame Cosima me prit à part :

— Si vous pouviez, à propos de la prochaine représentation de *l'Or du Rhin*, — me dit-elle, — donner la publicité d'un journal à l'historique de ce projet de théâtre, dont le Maître vous parlait, je ne crois pas me tromper en disant que vous lui procureriez une véritable et profonde satisfaction : car la vérité

sur ces événements a été si complètement défigurée par l'envie, l'incapacité et la haine que bien peu connaissent son vrai visage.

— Vous ne doutez pas que c'est avec joie que je vais faire ce que vous me demandez!

— C'est justement parce que je suis sûre de votre dévouement à cette noble cause que je vous adresse cette prière.

— Mais je ne sais rien de ce projet : où me renseigner pour ne pas m'égarer?

— Il va sans dire que je vais vous raconter l'affaire, aussi brièvement et clairement que possible. Allons dans mon boudoir, là-haut : vous pourrez prendre quelques notes.

Le boudoir, au premier étage, était une petite pièce, tendue et drapée de soie verte, située dans un angle de la maison. Elle donnait sur le jardin et, entre les arbres, on apercevait le bleu du lac et le mauve des montagnes.

J'avais déjà passé de longues heures dans cette jolie retraite, madame Cosima ayant bien voulu me lire, en la traduisant de l'allemand, l'histoire hindoue de Nal et Damayanti. Je cherchais alors, en tous pays, des biographies d'amantes illustres, ayant promis de rédiger une série de portraits pour la publication projetée par l'éditeur Lacroix et intitulée : *Les Grandes Amoureuses*. Jean Richepin, Zola et d'autres collaborèrent à cette œuvre, qui d'ailleurs ne vit jamais le jour; quelques figures seulement parurent en librairie, mais sans suite, et la plupart des manuscrits furent égarés.

Je m'installai à ma place accoutumée, sur le petit divan qui s'emboîtait dans un angle. Madame Cosima s'assit en face de moi, accoudée des deux bras à la table. Elle était charmante, là, en pleine lumière, sous sa lourde chevelure blonde. Ses yeux d'un bleu si doux brillaient d'une lumière attendrie; un sourire heureux découvrait à demi ses jolies dents. Nous étions si contentes de comploter quelque chose qui peut-être ferait plaisir au Maître!...

J'ai pris un crayon et un cahier; j'écoute de toutes mes oreilles.

— Vous ne savez peut-être pas — dit-elle — que Wagner a été condamné à mort, en Saxe, pour avoir participé à la révolution de 49. En fuite, avec d'autres condamnés, il ne

dut son salut qu'à un hasard singulier : dans un village proche de la frontière, ses compagnons furent arrêtés et on ne prit pas garde à lui, qui s'était endormi dans un coin obscur d'une salle d'auberge.

— Wagner condamné à mort!...

— C'est inouï, n'est-ce pas? Mais ne vous imaginez pas qu'il était un démocrate bien farouche : les questions d'art seules l'occupaient, et, comme le Walther des *Maîtres Chanteurs*, il était surtout en révolte ouverte contre la tyrannie de la routine. Il croyait sincèrement qu'un bouleversement politique amènerait une réforme de l'art : il a payé cette erreur par douze années d'exil. Comme l'insurrection était vaincue, il garda l'illusion que des temps meilleurs pourraient venir pour sa patrie et pour l'art. C'est alors que seul, séparé du monde, vivant de rien, il conçut, en vue de ces temps meilleurs, le plan de sa Tétralogie, du grand drame national qui devait faire revivre devant le peuple allemand régénéré les dieux et les héros de l'ancienne mythologie germanique... Les années passèrent, les temps meilleurs ne venaient pas, et la vie de l'exilé se faisait de plus en plus amère. Cependant, sans qu'il s'en doutât, Richard Wagner devenait en Allemagne un compositeur célèbre et populaire. Grâce à l'intervention de mon père, *Tannhäuser* et *Lohengrin* avaient été représentés à Weimar et sur les scènes d'autres capitales. Les exigences de la vie ne permettaient pas de dédaigner la situation qui s'offrait : le Maître comprit qu'il fallait descendre des hauteurs de son rêve et s'engager dans cette route plus accessible qui s'ouvrait devant lui. En 1857, il interrompit donc la composition de *l'Anneau du Nibelung*; *l'Or du Rhin*, *la Walkyrie* et deux actes de *Siegfried* étaient terminés.

— Quoi! cette œuvre prodigieuse, si avancée déjà?...

— Oui, et Wagner fit alors un nouveau miracle : il composa *Tristan et Isolde!*... Quand l'amnistie lui fut enfin accordée, le Maître rentra en Allemagne. Il vit ce qui s'y passait en fait d'art, et qu'il n'y avait pas à songer à faire représenter sa Tétralogie. Il en publia pourtant les poèmes, précédés d'une préface où il indiquait à un souverain quelconque la marche à suivre pour parvenir à créer un grand art national. Puis il se mit à la composition de ses *Maîtres Chanteurs*. Quand le

roi de Bavière fit appeler Wagner, il avait lu cette préface; et il lui dit tout d'abord : « Terminez vos *Nibelungen* : je me crois appelé à réaliser votre pensée. »

» Et il fut décidé que l'on construirait un théâtre absolument indépendant des exigences du répertoire et des représentations quotidiennes; un théâtre dont l'ouverture, ne se faisant qu'une fois par an, serait une solennité artistique. Quel était l'architecte capable d'édifier le monument selon le vœu du Maître? Nul autre que Semper, le créateur du musée et du théâtre de Dresde, artiste de premier ordre, d'un talent incontesté. Le roi lui commanda des plans. Mais alors une cabale formidable s'organisa; un déchaînement de haines, de fureurs, d'outrages, éclata, contre celui qui rêvait de doter sa patrie d'un art supérieur. Ce fut à tel point que Wagner, craignant pour son royal ami, s'éloigna de Munich. Mais Louis II ne lâcha pas prise : il renvoya d'auprès de sa personne les fauteurs principaux de ces vilenies, — entre autres, le ministre Pforten; — les négociations avec Semper, au sujet du théâtre, furent reprises.

» Les ennemis n'étaient vaincus qu'en apparence : ils se déchaînèrent de nouveau, et, après des luttes épuisantes, trop longues à conter, il fallut de nouveau renoncer à l'édification du théâtre. Wagner se retira encore une fois; il vint à Tribschen et se remit, après dix ans d'interruptions, à son œuvre capitale. Le roi ne lui demande plus que de terminer cette Tétralogie dont il compte faire représenter les diverses parties, d'année en année, sur son théâtre ordinaire, puisque la sottise et la malignité de son entourage n'ont pas permis la construction du théâtre de Semper. Mais Wagner a juré de n'assister à aucune de ces représentations fragmentaires de son œuvre : il se considère comme moralement exilé de Bavière, et le sort lui réserve pour la seconde fois l'épreuve de ne pas assister à l'exécution de ses œuvres, de ne pas entendre la sonorité de son immense orchestre; cela lui est imposé, aujourd'hui, par sa conscience d'artiste.

» Voilà, chère amie, l'histoire de la défaite d'un homme de génie par une horde d'envieux imbéciles. Je suis sûre que Wagner sera heureux si vous rétablissez sur cette affaire la vérité qui a été odieusement défigurée...

» Et maintenant descendons vite : on doit déjà avoir remarqué notre absence.

*
* *

Villiers a promis de lire à Wagner sa pièce en un acte : *la Révolte*, que Dumas fils, qui l'admire beaucoup, a fait recevoir au Vaudeville et que l'on doit représenter l'hiver suivant. Mais Villiers a toujours remis cette solennelle lecture. Comme le lendemain est le dernier jour avant le départ pour Munich, on le somme, au moment des adieux, le soir, de ne pas oublier d'apporter le manuscrit quand nous reviendrons demain.

Villiers avait l'ambition d'être un grand acteur : — peut-être l'était-il ; — pendant longtemps il eut un rêve qui l'occupait uniquement, celui d'apprendre le rôle d'Hamlet et de l'interpréter mieux que personne. Il dépensa même des sommes importantes pour l'exécution d'un costume admirable, en velours noir et jais. Il le revêtait souvent et, seul dans sa chambre, devant une glace, il passait des nuits à chercher des effets. Un maillot rembourré avait seul survécu de ce costume, et Villiers le mettait quelquefois, pour aller dans le monde, — quand il voulait avoir de belles jambes.

Cette lecture de *la Révolte*, à Tribschen, devant Richard Wagner, fut pour l'auteur de cette œuvre un moment glorieux.

Il n'était plus question, quand il lisait ou déclamait, de bredouillements, ni de phrases entrecoupées. D'une voix claire et bien timbrée il détaillait le texte, avec un art parfait, et donnait aux sentiments et aux caractères un relief remarquable.

On l'écouta dans un religieux silence, avec une attention extrême et un intérêt croissant.

Il est certain que, si la pièce tomba, au Vaudeville, devant les philistins qu'elle flagellait, elle eut d'avance sa revanche en cette soirée, car elle remporta un éclatant succès.

— Vous êtes un vrai poète, — dit Wagner à l'auteur qui exultait de joie, — et je voudrais vous voir jeter sur le monde idéal, plus important que le réel pour nous artistes, le regard pénétrant dont vous avez transpercé le monde existant ; je vou-

drais vous voir faire surgir des types aussi vivants que ceux que vous venez d'évoquer.

Villiers expliqua, mais clairement, cette fois, que c'était justement pour défendre l'idéal qu'il avait créé ce caractère de femme, hantée de si hautes aspirations, et mariée à l'homme « le plus terre à terre », le plus incapable de la comprendre, et qui la torturait sans le savoir.

— Un Prométhée femelle, — conclut-il, — dont le foie est dévoré par une oie...

On prolongea la soirée le plus possible; mais il fallut tout de même en arriver aux adieux, à la séparation. Il fut convenu que nous reviendrions passer encore quelques jours après Munich, Tribschen étant certainement sur le chemin le plus court pour retourner à Paris.

Une dernière fois, la voiture de Wagner nous emmena, par les routes obscures, et après qu'elle nous eut quittés, à l'hôtel, longtemps nous écoutâmes le bruit de ses roues, le pas des chevaux, s'éloigner, s'éteindre, peu à peu, dans la nuit...

Le lendemain, de grand matin, quand nous sortons de l'Hôtel du Lac, pour nous rendre à la gare, quelle surprise! Russ, le beau terre-neuve noir, est là, qui nous attend!

Il venait quelquefois nous voir ainsi, tout seul; mais, ce jour-là, à une pareille heure! — c'est vraiment bien singulier. Est-ce qu'il s'est douté de quelque chose? l'a-t-on envoyé vers nous, pour nous porter un dernier salut?...

Très heureux, très émus, nous répondons à ses caresses, et c'est sur sa bonne grosse tête qu'avec une sincère effusion nous posons le baiser d'adieu.

JUDITH GAUTIER

(A suivre.)

SOUCIS D'INTENDANT[1]

(1766-1769)

II

[Paris] 14 décembre 1768.

... On ne paye encore rien au Trésor royal; rien du tout; je suis à sec et je vends mes chevaux pour vivre; j'en viens de livrer une couple pour 1 600 livres. Il est vrai qu'originairement cette couple-là ne m'avait coûté que 950 livres. Je compte encore en vendre une autre couple ce matin au même prix. Il y a apparence qu'on a voulu différer les paiements du Trésor royal jusqu'après l'enregistrement des nouveaux édits, afin que s'il faut en venir à un enregistrement forcé, comme il est probable, les paiements qui se feront aussitôt après servent à consoler le public et à modérer les murmures. Du reste, M. le Clerc m'a promis que nous toucherions, vous et moi, dans ce mois-ci ce qui nous est dû, ou un bon acompte. M. de la Motte qui est son médecin s'est chargé de l'en faire souvenir, et s'il manque de parole je veux qu'il lui donne une colique hépatique semblable à celle que j'ai eue, mais qu'il ne l'en guérisse qu'après que nous serons payés...

1. Voir la *Revue* du 15 février.

A Paris, le 29 décembre 1768.

Je vous ai parlé hier, cher papa, du livre nouveau [1] [de M. de la Ch.] dont les notes nous déchirent cruellement, je dis nous, car les ministres, M. d'Aiguillon et Lenoir, n'y sont pas mieux traités que moi. Vous verrez par la copie que je vous envoie du mémoire que j'ai fait présenter au roi les motifs qui m'ont déterminé à en demander la suppression et je joins ici l'arrêt que j'ai obtenu. Tout malade que j'étais, je n'ai pas cru devoir négliger cet objet qui me tracassait. Du reste, il est fort désagréable que cette maudite affaire qui commençait à s'oublier revienne encore sur le tapis.

A Paris, le 30 décembre 1768.

Je vais de mieux en mieux, cher papa, et cependant je ne sors pas encore pour m'éviter la corvée d'aller à Versailles le jour de l'an... On parle d'un lit de justice très prochain. On dit le contrôleur général dans l'embarras. On ne paye rien. Une autre nouvelle qui agite beaucoup la cour, c'est la présentation devenue très probable de certaine dame [2] fort en faveur depuis quelques mois, dont il n'est pas que vous [n'] ayez entendu parler et qui pourrait changer la face des choses. Pour moi qui crains toujours les changements et qui fais des vœux sincères pour la gloire de mon maître, j'espère que cet événement n'aura pas lieu. Quoi qu'il en soit, il faut se taire et laisser rouler sur nos têtes les révolutions de la région supérieure. Bonjour et bon an, cher papa...

Mercredi, 18 [janvier 1769].

... Je sens, cher papa, que vos finances sont épuisées et en fort mauvais état. Il est affreux qu'on ne paie encore rien. On promet cependant pour un terme très prochain. Jourdain et moi nous ne cessons de solliciter. Je verrai encore ce matin M. le Clerc et je vous dirai demain s'il m'a fixé un jour pour que nous puissions, vous et moi, toucher quelque chose. Le

1. Les mots entre crochets sont biffés sur l'original. Il s'agit du premier volume du *Procès instruit extraordinairement contre MM. de la Chalotais et de Coradeuc*, 4 vol. in-12, 1768-1770.

2. La comtesse du Barry. La présentation fut différée jusqu'au 22 avril.

contrôleur général est plus invisible qu'on ne l'a jamais été. Je ne suis parvenu jusqu'à présent qu'à le voir une seule fois. Il est à Paris et j'y vais tout à l'heure pour savoir si M. de Choiseul lui a parlé comme il me l'a promis. J'ai fort à cœur de faire fixer mon sort d'une manière inébranlable et qui me tranquillise. Si M. de Choiseul réalise ces espérances qu'il m'a données, mon intendance vaudra 48 000 livres et j'aurai de quoi vivre. Mais je ne tiens encore rien. J'ai deux grandes affaires intéressantes que je suis avec activité et que je voudrais finir avant de partir pour Metz où je suis menacé d'aller avec M. d'Armentières peut-être dès le mois prochain, pour l'enregistrement des nouveaux édits qui ne se fera pas vraisemblablement sans l'intervention du commandant et de l'autorité absolue. Vous serez peut-être plus raisonnables et plus dociles. On espère que le Parlement d'Aix enregistrera de lui-même. Bonjour, cher papa.

28 janvier.

On parle infiniment de certaine présentation. On s'y attend de jour en jour. Jusqu'aujourd'hui l'attente a été vaine. Puisse-t-elle l'être toujours. Du reste on ne paye rien.

A Paris, le 6 février 1769.

Je suis bien reconnaissant du présent que le Parlement me fait de la bordure... Cette bordure va me déterminer à la dépense de faire faire pour moi une copie du portrait et ce sera un ornement très bien placé dans mon salon à Metz. Votre portrait, cher papa, y serait encore mieux à mon gré, j'en ai la plus grande envie. Vous me l'avez promis quand je me marierai. L'époque n'en est peut-être pas fort éloignée. Je peux épouser la fille d'un receveur général des finances fort riche et dont les biens sont au soleil et hors de toute défiance. Il a de ma connaissance en terres ou biens de nature aussi solide que des terres plus de deux millions de fond. Il est vrai qu'il a quatre enfants, mais malgré cela on estime qu'il laissera à chacun au moins sept à huit cent mille livres et, en outre, ils auront à recueillir la succession d'un oncle qui est encore plus riche. La famille est d'ailleurs très honnête, très considérée,

très bien alliée et apparentée. C'est même cette estime publique qu'elle s'est attirée qui me flatterait le plus.

Le père ne donne en mariage que 300 000 livres sur lesquelles même il veut qu'il y ait environ 60 000 employées en diamants et bijoux formant le trousseau, desquelles à la vérité le mari n'aurait pas à rendre compte parce qu'il n'y aurait que 240 000 livres portées au contrat. L'oncle donne en outre 120 000 livres, en sorte que c'est au total 420 000 livres sur lesquelles prélevant les 60 000 données en pur don pour le trousseau, il restera 360 000 livres en dot. On conserve au surplus toutes les espérances et droits de succession, qui, sans exagération et sans qu'il y ait à craindre de mécompte, iront certainement à une somme encore plus forte que la dot. Voilà, cher papa, ce qui se présente pour la fortune et pour la famille. Il ne tient qu'à moi de dire oui, bien entendu que vous y consentiez ainsi que maman. Mais (car il y a toujours les mais), mais : 1° on me demande d'assurer 6 000 de douaire ; j'ai répondu que je ne le pouvais pas. On se contente que j'en assure 3 000 si le roi veut assurer le surplus ; j'ai lieu d'espérer que j'obtiendrai cette grâce de Sa Majesté ; 2° la demoiselle n'est pas jolie : il s'en faut de beaucoup ; elle est cependant bien faite. Je vous avoue que cette laideur est ce qui m'arrête le plus. Je ne l'ai vue qu'un moment. Elle ne m'a pas plu. Je ne peux lui pardonner sa figure, c'est-à-dire être assuré de m'y faire et de l'aimer qu'autant que l'esprit, le cœur et les qualités de l'âme dédommageront de ce défaut d'attraits extérieurs. C'est de quoi je m'informe et ce que je voudrais découvrir à présent. Elle a dix-huit ans, on dit qu'elle a des talents et un caractère fort doux, fort timide aussi ; elle a été très bien élevée et n'a que de bons exemples dans sa famille. Peut-être pourrai-je obtenir qu'on augmente la dot et que l'on me mette en état de payer une partie de mes dettes, sans quoi je vous avoue que je ne serai pas fort tenté. Quand le personnel n'a rien de séduisant, il faut du moins trouver les avantages d'intérêt et de fortune.

[*P.-S.*]. Pour vous dire au vrai la disposition de mon âme sur ce projet, je ne vous cacherai pas que depuis que j'ai vu la demoiselle, et ce n'est que depuis deux jours, mes désirs sont infiniment refroidis, et que je verrai sans regret le projet échouer. Il y a cependant de bien beaux et bons côtés. Mais je

ne m'y sens pas fort enclin. Vous me déciderez, cher papa, et je me soumets d'avance à votre conseil qui sera pour moi un ordre chéri et capable de changer ma volonté.

A Paris, le 15 février 1769.

Que de choses j'aurais à vous dire, cher papa, si le papier souffrait tout! mais des phrases obscures et des notions imparfaites ne serviraient qu'à vous donner peut-être des idées fausses et capables de vous tourmenter... Or cette affaire ne laisse pas que d'avancer beaucoup, au point même que je prévois qu'elle se terminera, comme vous le désirez, peut-être plus que vous ne me l'avez voulu témoigner de peur de gêner mon inclination. J'ai presque dit *oui* et je crois que si vous approuvez encore plus positivement, je le dirai bientôt tout à fait. Il est certain que je ne dois espérer rien de mieux pour la fortune, que je trouverai de l'appui dans une famille opulente et généralement estimée, que cet appui m'est nécessaire, que les circonstances semblent me prescrire de n'être pas trop difficile, en un mot que ce sera un mariage fort raisonnable. Au surplus, on me dit de toute part un bien infini du caractère, de la douceur, des qualités personnelles qui me touchent bien plus que la figure, qui, d'ailleurs, n'est pas choquante ni extraordinaire. Il doit y avoir aujourd'hui une conversation avec l'oncle bienfaiteur qui sera peut-être décisive. Je vous en rendrai compte le plus tôt possible.

... Bonjour, mon bon et cher papa. Je vous embrasse de tout mon cœur. Il y a des intrigues infernales à la cour[1]. Je ne m'en mêle en rien et malgré toutes mes précautions, elles me causent de temps en temps des bourrasques d'amertume et des tracasseries. Quel pays! Je n'ai pas le temps de respirer. Le pape est mort[2].

A Paris, le 22 février 1769.

Toujours à Versailles, cher papa; j'y passe ma vie... Ces allées et venues continuelles ne me laissent pas un moment

1. Elles ont été joliment contées par M. Pierre de Nolhac dans la *Revue* du 15 août 1896.

2. Clément XIII (Rezzonico).

de temps et tout le tracas qui les accompagne me tourne la tête et m'impatiente au delà de ce que je peux dire. Chaque jour change la position. J'ai beau n'y prendre aucune part, toute la circonspection possible ne met pas à l'abri des fausses suppositions, des soupçons, des défiances mal fondées... Mais en attendant parlons mariage. De [ce] côté-là, tout va assez bien. Cependant il y a du louche sur quelques-uns des articles, et la nature des effets que donne l'oncle n'est pas de trop bon aloi. J'ai voulu m'éclaircir de ce point et de quelques autres, en consultant un notaire habile sans nommer les personnes ; c'est ce qui est cause que je ne vous ai pas encore envoyé les articles comme je vous les avais promis. Comme votre réponse sera montrée, il est bon que je puisse vous marquer moi-même ce que je pense sur chaque article, et ce qui peut en fixer le vrai sens.

[*Supposée du président de Calonne*]

Douai, le 25 février 1769.

J'ai reçu hier, mon cher fils, les articles que vous m'avez envoyés, et je ne tarde pas à vous les renvoyer avec mes observations qui ne seront pas considérables. La principale tombe sur la nature des effets qui composent la donation faite par l'oncle. Je me défie toujours de ces sortes d'effets, et ma défiance est augmentée depuis que je vois qu'on ne paye rien. J'aimerais infiniment mieux que l'oncle restât nanti de tout et fît la rente. Voyez jusqu'à quel point on peut insister sur cet article ; car du reste chacun est le maître de donner ce qu'il veut et comme il le veut. Si l'on persiste à vouloir vous faire prendre ces contrats qui ne valent guère plus de 60 000 livres, dès lors, la dot se trouve réduite à 100 000 écus, et en outre un trousseau ; ce qui forme encore une très belle dot, mais moindre cependant que celle que vous auriez pu avoir en épousant la demoiselle qui ne vous a pas plu et qui est mariée à présent. Celle de Lille avait aussi un actuel beaucoup plus considérable. Vous dites, il est vrai, qu'il y a ici de grandes espérances, et c'est beaucoup. D'un autre côté vous paraissez enchanté de la famille dont la réputation répond en effet à l'opinion que vous m'en

donnez. Je regarde comme un très grand avantage d'appartenir à une famille bien établie, bien alliée, opulente, nombreuse, et généralement estimée. Vous avez raison de compter pour beaucoup cette considération, et de vous arrêter peu à la figure, si le caractère est bon et honnête comme on vous l'annonce. Il faut seulement ne pas sentir de répugnance pour l'extérieur, car vous savez qu'il est d'un honnête homme de n'épouser une femme qu'autant qu'il est sûr de la rendre heureuse et d'être heureux avec elle, deux points inséparables. Je conviens, mon cher fils, que je désire très vivement votre mariage; mais ce n'est pas ce qui doit vous déterminer. Pesez tout relativement à votre propre bonheur. M. Duverney est bien digne de votre confiance, et vous me faites grand plaisir en m'apprenant l'intérêt qu'il prend à votre sort. Faites de mes observations l'usage que vous jugerez convenable. Si l'on veut bien y avoir égard, je vous conseille fort de ne pas hésiter, en supposant toujours que le personnel puisse vous plaire. Si au contraire on ne veut rien changer aux articles, alors je ne vous conseille plus rien; mais j'approuve d'avance tout ce que vous ferez.

Je vais d'après cela, mon cher fils, attendre avec bien de l'impatience les premières nouvelles que vous aurez à me donner; celles du résultat de votre dernière conversation avec M. le duc de Choiseul m'ont causé la plus grande satisfaction, d'autant que j'espère que l'augmentation d'aisance ne vous fera pas perdre l'envie de vous marier. Votre mère, dont malheureusement la santé dépérit, est sur cela encore plus empressée que moi. Votre sœur à qui j'ai dit votre projet est toute disposée à s'y prêter et à faire ce que vous désirez. Malgré le goût décidé qu'elle a pour la retraite depuis la mort de son mari, elle est prête à partir et ne refusera rien de ce que vous croirez utile à vos vues. Elle doit vous l'avoir écrit. Au surplus, dans tous les cas, soyez sûr que nous garderons inviolablement le secret que vous nous avez recommandé et auquel je sens que vous êtes obligé...

A Paris, le 29 février 1769, au soir.

Ne serez-vous pas étonné, cher papa, et ne me trouverez-vous pas un peu impertinent lorsque vous saurez que j'ai fait pour

vous et en votre nom une réponse à ma lettre sur le mariage et aux articles qui y étaient joints... Je craignais, je vous l'avoue, que dans cette réponse vous n'eussiez pas insisté avec assez de force sur un article dont j'ai été un peu scandalisé ; c'est celui où la donation collatérale de 120 000 livres était payée en contrats sur l'emprunt, qui perdent sinon 49 pour 100 comme je l'ai cru, du moins 40 et au delà. Il s'ensuivrait que l'oncle ne donnerait effectivement que 72 000 livres après en avoir annoncé 120, et en les présentant même encore pour 120. Oh! je vous avouerai, cher papa, que cette façon de calculer m'a blessé, et qu'indépendamment du risque réel qu'il y aurait en prenant de pareils effets pour la valeur qu'on leur donne, je n'ai pas trouvé la tournure aussi honnête que je devais l'attendre de gens aussi estimables et avec qui j'en ai agi plus rondement.

On a commencé la négociation par me demander ce que je voulais en mariage. J'ai répondu 20 000 livres de rente bien assurées, ou 400 000 indépendamment du don d'un trousseau. On me les avait laissé espérer puisque sur cette réponse on a été en avant. Puis on s'est borné à 24 000 d'une part et 120 000 de l'autre. Je n'ai pas insisté trop fortement sur la différence de 40 000 livres et, sans me départir de ma demande, j'ai fait entendre que je ne regardais pas cette différence comme devant faire un obstacle absolu. Cela a même été dit par écrit de part et d'autre ; sont venus ensuite les articles préliminaires où les 120 000 livres faisant partie des 360 sont comptés en effets véreux qui perdent près de moitié sur la place. N'y a-t-il pas, cher papa, sujet de se récrier? Vous verrez cependant que je vous fais faire cette réclamation avec honnêteté et que ce que vous proposez ne doit pas paraître difficile ni exorbitant, s'il est vrai qu'on me désire comme on l'assure continuellement. Je joins ici la lettre que j'ai lue comme étant la vôtre... à M. Duverney par qui tout cela se traite. Il m'en a demandé une copie par extrait, c'est-à-dire, tout ce qui concerne le mariage, et je la lui ai donnée avec les observations. Il doit communiquer le tout demain matin et me donner la réponse demain au soir. Il n'a pas trouvé la demande d'un usufruit de 5 à 6 000 livres à prendre sur la dot, en cas que je survive sans enfants, déraisonnable, non plus que le don de la mise en communauté au même

cas; je pense que j'obtiendrai l'un et l'autre ainsi que l'augmentation de cette mise en communauté à concurrence de 40 000 livres, ce qui n'est avantageux qu'au mari, ainsi que je vous l'expliquerai s'il y a lieu. Mais il croit qu'on rechignera sur la nature des effets qui composeront le don de 120 000 livres de la part de l'oncle, attendu qu'il a beaucoup de ces effets-là et qu'il est naturel qu'il s'en défasse. Cependant il m'a promis de parler en ma faveur et de faire valoir des raisons très déterminantes dont je l'ai armé. La résistance sur ce point me refroidirait fort. Je ne demande au fond qu'une assurance réelle et solide de ce qui est annoncé et proposé. Si l'on rompt là-dessus, il faut qu'on ne se soucie guère de m'avoir et dès lors point de regret. Je ne sais, cher papa, si vous pensez de même; mais je vais du moins achever de vous découvrir autant qu'il est possible tout l'ensemble du tableau, et ce qui me reste à vous montrer n'est pas la partie brillante.

La demoiselle que je peux épouser est assurément très légitime; mais sa mère ne l'était pas. Elle était fille naturelle de M. Duverney, qui l'avait eue d'une personne assez bien née et aussi honnête qu'on peut l'être quand on a une faiblesse avouée et publique. Il l'a reconnue pour sa fille naturelle et l'a dotée comme telle quand il l'a mariée, il y a vingt ou trente ans, à M. Marquet. Tout le monde sait cela, et cependant madame Marquet était reçue partout et vivait dans la très bonne compagnie. Il n'y a plus grand scrupule dans les mœurs, ni grande délicatesse dans les préjugés reçus à Paris. D'ailleurs, l'estime qu'on a toujours eue pour les Marquet et pour les Pâris, Montmartel et Duverney, ainsi que leur grande opulence a sans doute contribué aussi à couvrir cette faute d'orthographe qui n'a pas empêché que le fils aîné n'ait été reçu avocat du roi au Châtelet ensuite conseiller au Parlement, et qui n'empêchera pas qu'il ne soit reçu maître des requêtes. Elle n'empêche pas non plus que plusieurs colonels et gens de la cour ne recherchent les demoiselles Marquet. Le jeune Laporte, neveu de M. de Caumartin, avait demandé la cadette en mariage. Cependant il faut convenir que c'est toujours un reproche qui à la vérité ne touche pas sur ma prétendue, mais qui jette du désagrément sur son origine. Je ne vous en ai pas parlé dans le premier

moment, parce que j'avais espérance de parvenir à mettre l'emplâtre sur le mal, si j'avais pu persuader le vieillard trop obstiné et l'amener à épouser celle qui serait devenue ma grand'mère, en sorte que par ce mariage les enfants de M. Marquet, malgré le prédécès de leur mère, seraient devenus les petits-enfants légitimes de M. Duverney. Les Marquet, les Bourgade souhaitent depuis longtemps et passionnément ce mariage. Si j'y avais réussi, tous les cordons de leurs bourses eussent été déliés avec joie, et j'aurais eu telle dot que j'aurais voulu. J'y ai fait l'impossible. J'ai fait jouer tous les ressorts. J'ose dire même que je ne m'y suis pas pris gauchement. J'ai attendri l'octogénaire jusqu'à lui faire dire les larmes aux yeux que, s'il pouvait s'y résoudre, ce serait pour moi plutôt que pour aucun autre. Mais avec cela il est demeuré entier dans sa résolution que je crois inébranlable. De là, encore un sujet de ralentissement dans nos désirs et une grande diminution dans les avantages de la perspective éloignée. Songez que ce nigaud de Brunoy, fils de Montmartel et seigneur suzerain de tant de millions, n'a point d'enfants et n'en aura vraisemblablement jamais étant ce qu'il est. Or cette immense succession reviendrait aux enfants de Duverney s'il en avait de légitimés. Je ne parle pas de la succession directe de ce grand-père, parce que pour le mettre plus à l'aise et ne rien changer à ses dispositions en faveur de ses parents on y aurait renoncé. On se serait contenté d'avoir effacé la tache originelle et d'avoir l'espérance éloignée d'un magnifique avenir. Mais c'est un pot au lait renversé.

Voici un autre sujet de refroidissement, cher papa : j'espérais que la cour assurerait la moitié du douaire. M. de Lav[erdy] me l'avait promis; mais son successeur, qui réforme tout, refuse tout et ne paye rien, m'a déclaré que je ne devais pas y compter. Dès lors, comment faire? Je ne voudrais pas, fût-ce pour acquérir le Pérou, qu'il fût question de vous faire contracter un engagement au delà de ce qui pourrait être regardé comme mon lot, et si l'on témoigne exiger des sûretés, j'aime mieux rompre sous un autre prétexte sans montrer le cul.

Il me reste à vous dire, cher papa, un autre secret qu'il est encore très nécessaire de garder et qui vous plaira assez pour adoucir l'amertume des pilules que je viens de vous présenter.

C'est qu'après une complication d'incidents et d'embarras de toute espèce dont j'ai eu à me tirer depuis deux mois, je suis parvenu en dernier résultat et à travers les orages multipliés, à faire augmenter mon intendance d'environ 10 000 livres de rente payables bien exactement sur l'Extraordinaire des Guerres et à Metz, ce que j'estime mieux que le double en pension qu'on payerait mal. C'est à M. le duc de Choiseul que j'en ai toute l'obligation, et en vérité, si j'avais pu vous mettre au fil des événements, vous auriez eu peine à prévoir cet heureux dénouement. Il est certain que je n'ai eu rien à me reprocher et qu'il n'a pas eu à se plaindre de moi; mais évite-t-on les reproches dans ce pays infernal, lors même qu'on les mérite le moins? Bref, m'en voilà à peu près dehors. D'un autre côté, j'ai aussi trouvé moyen d'aspirer pour trois ans la continuation du traitement que M. de Laverdy m'avait fait accorder. C'était bien l'intention première; mais j'avais eu lieu de craindre d'abord qu'on ne trouvât du louche dans les expressions. Tout cela paraît aujourd'hui consolidé...

Paris, le 7 mars 1769.

Il n'y a plus moyen de reculer, cher papa; les parents en ont usé avec moi avec tant d'honnêteté, ils méritent à tous égards tant de confiance, le désir qu'ils ont de notre alliance paraît si décidé, les espérances pour l'avenir si avantageuses, la certitude que, loin de souffrir aucune diminution dans ce qu'ils me donnent, ils y ajouteront plutôt quand nous nous connaîtrons davantage, est établie sur tant de motifs de crédibilité, que j'ai cru ne devoir plus faire aucune objection. M. le duc de Choiseul approuve et conseille; tous ceux à qui j'en ai parlé sont de même avis, et il y a toute apparence que le public applaudira. Venons aux détails.

Vos observations sur la coutume de Paris étaient en général fort justes, sauf qu'il faut y ajouter que, le mari étant le maître de la communauté, la mise en communauté, quoique réciproque, est toujours censée lui bénéficier en cas qu'il survive... Il est également vrai que la femme survivante [à] son mari et renonçant à la communauté, comme il arrive aussi

toujours dans cette coutume, reprend tout ce qu'elle a apporté, même la mise en communauté et le préciput.

Ce préciput est aussi réciproque, mais il est assez indifférent pour le mari survivant, puisque, comme je viens de vous le dire, il reste ordinairement le maître de la communauté par la renonciation des héritiers de la femme, auxquels on fait toujours apparaître des prélèvements et dettes qui absorbent le bénéfice de cette communauté. Le préciput n'est donc utile qu'à la femme, et c'est ordinairement, avec son douaire, le bénéfice qui lui revient du mariage. C'est pour cela qu'il est bon d'augmenter le plus qu'on peut la mise en communauté, qui est à l'avantage du mari, et de diminuer autant qu'il est possible le préciput, qui est à l'avantage de la femme...

Après cette explication, cher papa, vous reconnaîtrez que l'on a satisfait à ce que nous pouvions désirer, quant à ces deux points, en portant la mise en communauté à 40 000 livres et en réduisant le préciput à 10 000.

Pour ce qui est de la donation de l'oncle en effets royaux, je vous enverrai demain les réponses qu'il m'a données par écrit. Il ne change rien aux premières dispositions quant à la nature des effets donnés; mais il ajoute 20 000 livres d'argent comptant en pur don et non sujet à reprise en aucun cas. Du reste, ne vendant pas ces effets, je n'ai point à craindre d'y perdre sur le capital, et l'intention de cet oncle dont les paroles valent bien des contrats n'étant pas que je puisse souffrir aucune diminution sur le revenu, je dois compter cet article pour 6 000 livres de rente et n'avoir pas d'inquiétude.

Au surplus le père voulant compléter ce qui nous paraissait manquer de ce côté-là à la dot veut bien aussi ajouter en argent comptant 20 000 livres de plus qu'il n'avait promis, et ce de la même manière que l'oncle les donne, c'est-à-dire sans aucune reprise. En sorte que c'est une augmentation de 40 000 livres, sur le total, augmentation en pur gain pour le mari. Il en résulte que, quand on n'estimerait les 120 000 livres en effets royaux que sur le pied de 70 à 80 000 qui est ce qu'on en aurait en les vendant demain, je retrouverais la somme de 120 000 ou à peu près au moyen du don de 40 000, indépendamment de l'avantage qu'on me fait en ne les portant pas dans le contrat

Vous voyez, cher papa, que voilà des procédés qui avec les grâces qu'on y a mises ont dû me toucher et écarter toute objection. Le père a dit depuis que la corbeille qui est annoncée pour être d'environ 50 000 livres irait à plus de 60. Il est vrai qu'on stipule en cas de mort sans enfants le rapport des diamants et de l'argenterie de la toilette. C'est l'usage. Il resterait encore le surplus du trousseau qui ira bien à 20 ou 30 000 livres sur le pied de la moindre estimation.

RÉCAPITULATION

De la part du père :		de la part de l'oncle :
240 m. en dot. 60 m. en trousseau. 20 m. en don au mari.	320 m. + 140 m.	120 m. en dot. 20 m. en don au mari.

Total 460 000.

En cas que le mari survive :

il lui restera, savoir :	par conséquent il n'aura à rendre que :
40 000 donnés.	200 000 de la dot.
40 000 de mise en communauté.	120 000 en effets royaux.
30 000 de trousseau.	30 000 en diamants.
110 000	350 000

En cas qu'il meure le premier :

La femme reprendra en renonçant à la communauté.

240 000 de la dot.
120 000 en contrats donnés par l'oncle.
10 000 en préciput.
370 000 et ses diamants et argenterie de toilette.
évalués à 30 000
Total 400 000

Reste l'article du douaire.

1° On le réduit à 5 000 au lieu de 6 000, et même à 4 000 en cas qu'il y ait enfants.

2° Il ne sera pas question d'aucune obligation de la part des père et mère du mari, ni d'hypothèques sur leurs biens. On se

contentera de l'hypothèque ordinaire sur tous les biens présents et à venir du futur époux...

Votre inquiétude sur l'hypothèque que vous avez sur ma charge pour les 100 000 livres empruntées en Flandre qui ont servi à la payer n'est point fondée. Il est indubitable et reconnu par tous les notaires et avocats à qui j'en ai parlé que cette hypothèque est préférable à toute autre postérieure et qu'elle passerait même avant le douaire et toute autre obligation résultant de mon contrat de mariage... L'opposition au sceau ne vous donnerait rien de plus, à ce que m'a dit encore hier mon notaire qui est très habile; mais cependant vous êtes bien le maître de la faire. M. le Noir et M. Coger n'y feraient aucun obstacle, d'autant que je suis dans l'intention de les rembourser après le mariage, s'il a lieu; sur les 40 000 livres que j'aurai en argent comptant. Je pourrai employer sur la dot quarante autres mille livres pour éteindre toutes les dettes dont l'intérêt est à 5 p. 100 et n'avoir plus que les emprunts de la Flandre qui seront très assurés sur ma charge, sur mon mobilier et sur ce qui peut revenir d'ailleurs. Il m'est avantageux de ne pas les rembourser parce que l'intérêt n'est qu'à 3 et demi p. 100 et qu'on me le paie à 5. Je vous prie, cher papa, d'être parfaitement tranquille sur tout cela...

La noce pourra se faire dans les derniers jours d'avril. On m'a même parlé du 15 au 20. Le baron de Talleyrand-Périgord qui épouse une autre nièce se mariera vers le même temps, et peut-être réunira-t-on les deux noces[1]. Vous voyez, cher papa, que nous sommes fort avancés... L'entrevue avec le père et l'oncle s'est faite hier matin; ils ont informé l'après-dîner leurs plus proches parents; les notaires s'abouchent ce matin pour rédiger les articles; ce soir se fait l'entrevue avec la future, et si cette entrevue ne produit pas des dispositions inconciliables, les articles préliminaires seront signés demain matin.

1. Le baron de Talleyrand épousa en effet une demoiselle de Montigny (contrat signé par le roi et la famille royale le 23 avril); mais il ne semble pas que les deux noces aient été réunies. Le contrat de Calonne fut signé par le roi le 9 avril.

Ce vendredi [8 mars].

Je n'avais fait qu'apercevoir, cher papa, au milieu d'un bal nombreux la prétendue, lorsque je vous ai marqué qu'elle m'avait paru fort laide. Je l'ai vue hier fort à mon aise, et je lui dois réparation d'honneur, car il s'en faut bien qu'elle soit aussi mal que je l'avais cru. C'est une de ces figures qui n'attirent ni ne repoussent point. Sa physionomie ne me déplaît point, et je suis persuadé que je m'y ferai sans aucune peine. Je crois même que le mariage la débrouillera et que dans un an d'ici on lui trouvera l'air très aimable. La douceur et la timidité sont peintes sur son visage qui m'a paru porter aussi l'expression d'une âme honnête. En un mot, cher papa, je suis revenu de la prévention défavorable que le premier coup d'œil m'avait inspirée, et je suis fort content; ainsi soyez-le aussi, car ma satisfaction est et sera toujours inséparable de la vôtre [1]...

DE CALONNE

1. Madame de Calonne mourut l'année suivante, en accouchant d'un fils, qui mourut à Malte sous l'uniforme anglais.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ACCORD FRANCO-ALLEMAND

Le 8 avril 1904, M. Delcassé, après cinq ans de tenaces efforts, faisait enfin signer les accords franco-anglais touchant le Maroc et l'Égypte. Le 12 avril, quatre jours après la publication de la Déclaration franco-anglaise, M. de Bülow, questionné au Reichstag par le pangermaniste comte de Reventlow, répondait :

Nous n'avons aucune raison de supposer que cet accord soit dirigé contre une puissance quelconque. Nous n'avons, au point de vue des intérêts allemands, rien à y objecter. En ce qui concerne le Maroc, qui constitue le point essentiel de cet accord, nous sommes intéressés dans ce pays, comme d'ailleurs dans le reste de la Méditerranée, principalement au point de vue économique. Nous avons là, avant tout, des intérêts commerciaux; aussi avons-nous un intérêt important à ce que le calme et l'ordre règnent au Maroc. Nous devons protéger nos intérêts mercantiles au Maroc et nous les protégerons; mais nous n'avons aucun sujet de redouter qu'ils puissent être méconnus ou lésés par une puissance quelconque[1].

La presse officieuse (écrivait notre ambassadeur) « envisageait cet accord avec un calme dont la *Gazette de l'Allemagne du Nord* donnait l'exemple ; elle reconnaissait que, la France s'engageant à maintenir, durant une assez longue période, la liberté commerciale et se chargeant de faire régner en ce pays l'ordre, la sécurité et la régularité financière, les intérêts com-

1. *Livre Jaune*, Maroc, 1901-1905, p. 127.

merciaux de l'Allemagne n'avaient rien à redouter de la réalisation de nos visées ».

Tous les désirs de l'Allemagne semblaient donc satisfaits par l'article IV de la Déclaration franco-anglaise :

Les deux gouvernements, également attachés au principe de la liberté commerciale tant en Égypte qu'au Maroc, déclarent qu'ils ne s'y prêteront à aucune inégalité, pas plus dans l'établissement des droits de douanes ou autres taxes que dans l'établissement des tarifs de transports par chemin de fer.

Le commerce de l'une et l'autre nation avec le Maroc et avec l'Égypte jouira du même traitement pour le transit par les possessions françaises et britanniques en Afrique.

Cet engagement réciproque est valable pour une période de trente ans. Faute de dénonciation expresse, faite une année au moins à l'avance, cette période sera prolongée de cinq en cinq ans.

Toutefois le gouvernement de la République française au Maroc et le gouvernement de Sa Majesté britannique en Égypte se réservent de veiller à ce que les concessions de routes, chemins de fer et ports soient données dans des conditions telles que l'autorité de l'État sur ces entreprises d'intérêt général demeure entière.

Cet article IV ne liait, il est vrai, que les gouvernements de Londres et de Paris; mais le traité de Francfort donnant à l'Allemagne sur tous nos marchés métropolitains et coloniaux le traitement de la nation la plus favorisée, les Allemands jouiraient de tous les avantages et règlements que nous pourrions par la suite concéder aux Anglais pour « le transit à travers nos possessions africaines ».

Le 21 avril 1904 néanmoins, notre ambassadeur désirait donner des explications au gouvernement de Berlin :

Des journaux prétendent : 1° que les effets de la Déclaration sont limités aux deux puissances signataires et que, pour s'en prévaloir, l'Allemagne devrait intervenir dans l'accord; 2° qu'en tout cas la liberté commerciale n'est garantie que pour trente années et que pareille restriction crée au commerce allemand un préjudice dont il devrait d'ores et déjà réclamer la réparation pécuniaire. Je ne négligerai pas de répondre à ces allégations, qu'il est bon de ne pas perdre de vue.

L'engagement réciproque pris par la France et l'Angleterre n'étant à aucun degré privatif, l'égalité de traitement en matières douanière et fiscale ne peut manquer en effet de s'étendre à toutes l

puissances en relations d'affaires avec le Maroc. En outre, la clause relative à la durée de la liberté commerciale est incapable d'engendrer actuellement aucun grief; la période de liberté de trente années est un minimum; elle est susceptible de prolongations successives par une sorte de tacite reconduction; on n'est pas admis à tabler dès aujourd'hui sur cet avenir incertain; en admettant que les mesures fiscales, prises plus tard par le Maroc dans sa souveraineté, soient, par impossible, de nature à ouvrir un droit à une réparation, ce droit n'est pas né.

Le *Livre jaune* ne nous dit pas si notre ambassadeur eut alors avec le secrétaire d'État, baron de Richthofen, l'ample conversation qu'il désirait; mais notre ambassadeur écrivait le 27 avril 1904 :

J'ai vu hier le baron de Richthofen; je lui ai dit que j'avais apprécié le langage du Chancelier lorsqu'il a reconnu, devant le Reichstag, que l'entente franco-anglaise n'était dirigée contre aucune puissance et ne menaçait aucunement les intérêts commerciaux allemands.

Dès le 24 mars, d'ailleurs, quinze jours avant l'accord franco-anglais, M. Delcassé avait informé l'ambassadeur allemand :

Les déclarations que j'ai faites au prince Radolin ont mis le Gouvernement allemand au courant de nos intentions en ce qui concerne le Maroc. Il a eu dès ce moment l'assurance qu'au point de vue des transactions commerciales tout le monde bénéficierait du nouvel ordre de choses qui allait s'établir, et que la liberté du commerce serait rigoureusement et entièrement respectée. La publication de la Déclaration du 8 avril n'a pu que le convaincre que ses intérêts commerciaux, loin d'être atteints par notre accord avec l'Angleterre, trouveraient au contraire dans cet arrangement de sérieuses garanties. Il s'en est d'ailleurs si bien rendu compte qu'il a demandé à l'Angleterre de lui assurer en Égypte les avantages commerciaux que nous avons stipulés pour nous et qui sont exactement les mêmes que ceux dont l'Allemagne pourra bénéficier au Maroc.

Six mois après cette Déclaration franco-anglaise, le 6 octobre 1904, les gouvernements de Paris et de Madrid signaient la Déclaration franco-espagnole : l'Espagne adhérait aux accords franco-anglais; les deux gouvernements affirmaient à nouveau « qu'ils demeurent fermement attachés à l'intégrité de l'empire marocain sous la souveraineté du Sultan ». Paris

se hâtait de donner à Berlin la connaissance et le commentaire de cette nouvelle Déclaration :

Berlin, le 7 octobre 1904.

Je viens de faire connaître au baron de Richthofen notre accord avec l'Espagne. Il m'a demandé si j'étais en mesure d'en prévoir la portée au point de vue des intérêts commerciaux de l'Allemagne, qui le préoccupent particulièrement. Je lui ai répondu que la Déclaration franco-anglaise offrait toutes garanties sur ce point et que l'adhésion de l'Espagne ne pouvait les modifier.

BIHOURD

Paris, 8 et 12 octobre 1904.

Vous avez eu parfaitement raison de dire que l'adhésion de l'Espagne à la Déclaration franco-anglaise du 8 avril ne peut modifier les garanties que cette Déclaration offre à la liberté commerciale. Ces garanties sont et demeureront intactes : vous pouvez l'affirmer...

En obtenant l'adhésion du gouvernement espagnol au principe de liberté commerciale, inscrit dans la Déclaration franco-anglaise, nous avons encore augmenté les garanties dont jouira au Maroc le commerce international; c'est ce que vous pouvez déclarer à M. de Richthofen avec la plus grande netteté.

DELCASSÉ

Berlin, le 14 octobre 1904.

J'ai porté à la connaissance du baron de Richthofen le texte de la Déclaration franco-espagnole. Il m'a marqué l'intérêt exclusivement économique que l'Allemagne attachait aux affaires marocaines; je lui ai immédiatement répliqué que la Déclaration franco-anglaise stipulait la liberté commerciale et que la Déclaration franco-espagnole ne pouvait, selon moi, modifier les garanties offertes au commerce international. Votre Excellence ayant bien voulu approuver mon langage, je n'ai pas manqué, lors de la réception diplomatique suivante, de renouveler mes assurances en les fortifiant des vôtres.

Le 9 février 1909, cinq ans après la Déclaration franco-anglaise et quatre ans et demi après la Déclaration franco-espagnole, voici une Déclaration franco-allemande :

Le gouvernement de la République française et le gouvernement impérial allemand, animés d'un égal désir de faciliter l'exécution de l'Acte d'Algésiras, sont convenus de préciser la portée qu'ils attachent à ses clauses, en vue d'éviter toute cause de malentendus entre eux dans l'avenir.

En conséquence, le gouvernement de la République française, entièrement attaché au maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire chérifien, résolu à y sauvegarder l'égalité économique et, par suite, à ne pas y entraver les intérêts commerciaux et industriels allemands, et le gouvernement impérial allemand ne poursuivant que des intérêts économiques au Maroc, reconnaissant d'autre part que les intérêts politiques particuliers de la France y sont étroitement liés à la consolidation de l'ordre et de la paix intérieure, et décidé à ne pas entraver ces intérêts.

Déclarent qu'ils ne poursuivront et n'encourageront aucune mesure de nature à créer en leur faveur ou en faveur d'une puissance quelconque un privilège économique et qu'ils chercheront à associer leurs nationaux dans les affaires dont ceux-ci pourront obtenir l'entreprise.

Il a fallu cinq ans pour que Paris et Berlin missent enfin par écrit ces principes que, dès 1904, l'un et l'autre gouvernements proclamaient justes et acceptables. Dans l'intervalle, nous avons eu l'alerte de Tanger (mars 1905), la quasi-rupture et les angoisses de mai-juin 1905, les trois mois (juillet-septembre) d'aigres discussions entre délégués allemand et français à Paris, puis les quatre mois énervants (décembre 1905-avril 1906) d'Algésiras, puis deux années de mauvaise humeur réciproque, et les mauvaises paroles du procès Eulenbourg, et de nouveau les chocs possibles et la quasi-rupture au sujet des déserteurs de Casablanca (octobre 1908) : quatre années perdues pour la tranquillité et la fortune de l'Europe, pour le progrès de l'humanité sur la voie des ententes équitables, pour la pacification du Maroc et pour l'ouverture définitive de l'Afrique au commerce international; quatre années, qui ont coûté le trône au malheureux Abd-el-Aziz, que le discours de Tanger aiguilla contre nous et que notre rancune, notre défiance et notre pusillanimité, autant que l'ingratitude allemande, abandonnèrent au fanatisme de son peuple; quatre années, qui n'ont pas moins coûté à l'empereur Guillaume II, à son prestige sur ses peuples, au prestige même de la couronne en Prusse, au prestige même de l'empire en Allemagne et de l'Allemagne dans le monde, à la solidité peut-être de la domination prussienne sur les États confédérés, à l'influence du Hohenzollern dans le conseil des nations, à sa bismarckienne renommée d'habileté presque infaillible, d'audace brutale, mais réfléchie et indomptable... Et pour quel bénéfice?

Dès avril 1905, Berlin eût obtenu tout ce que l'on stipule aujourd'hui. Guillaume II partant pour Tanger, notre ambassadeur à Berlin écrivait (22 mars 1905) :

Les prétentions de l'Allemagne se ramènent jusqu'à présent à ces deux termes : maintien de l'égalité de traitement sur le terrain économique, sauvegarde de l'indépendance du Sultan. Sur ces deux points les exigences allemandes ne paraissent pas se heurter aux bases de notre politique au Maroc. L'accord franco-anglais établit le principe de la liberté commerciale mais avec un tempérament précisé par l'article IV *in fine*; or, il semble bien que l'industrie aussi bien que la finance allemandes aient l'ambition de faire, au Maroc, concurrence aux nôtres, qu'il s'agisse d'emprunts ou de travaux publics. C'est cette préoccupation économique qui explique l'intérêt manifesté pour l'indépendance de Moulay Abd-el-Aziz. On combat notre influence, non pas dans la crainte d'une conquête territoriale dont on sait les difficultés et les périls, mais par peur d'entraves que nous apporterions aux entreprises industrielles ou financières des Allemands. Certaines feuilles allemandes espèrent que le prince de Radolin, à son retour de Monaco, recevra de Votre Excellence des assurances apaisantes. Je souhaite qu'il les sollicite et je verrais tout avantage à ce qu'elles lui fussent données par écrit de façon à prévenir toute équivoque.

Après le discours de Tanger, Paris renouvelait les déclarations répétées de son ambassadeur et M. Delcassé offrait de les consigner sous quelque forme que Berlin désirât. Mais Berlin, repoussant nos offres, mettait en branle la Conférence, que, sur ses conseils, Abd-el-Aziz demandait à l'Europe de réunir. A la vérité, Paris en 1905 n'offrait pas explicitement ce qu'il concède aujourd'hui. On ne parlait alors que de liberté économique, d'égalité commerciale et financière; aujourd'hui, nous promettons l'association : « Les deux gouvernements chercheront à associer leurs nationaux dans les affaires dont ceux-ci pourront obtenir l'entreprise. » Prenons garde à ce détail : il modifie l'agencement de nos accords marocains, aussi bien de l'accord franco-anglais que de l'accord franco-espagnol.

Londres, en effet, nous a laissé les mains libres au Maroc, sous condition pour nous de prendre les Espagnols comme associés dans notre œuvre politique, et de traiter sur le pied d'égalité tous les concurrents à nos entreprises commerciales, Madrid a accepté l'association politique et la libre concurrence

économique. Voici que, sans nouveaux contrats avec Londres ni avec Madrid, nous prenons un associé nouveau, qui, dans notre œuvre financière, industrielle et commerciale, sera ce que doit être Madrid dans notre œuvre politique. Amis de l'Angleterre, associés politiques de l'Espagne, associés économiques de l'Allemagne : notre situation se complique un peu et nos devoirs pourraient à l'avenir s'opposer, se combattre quelquefois, si nous ne devions pas rencontrer chez tous nos partenaires les mêmes désirs d'entente cordiale et durable qui sont les nôtres.

Entre nos devoirs anglais et nos devoirs allemands, on peut, sans excès d'optimisme, espérer une conciliation facile et permanente : dans la pratique journalière, nos consortiums financiers et industriels seront toujours enclins à accueillir, à solliciter même la participation britannique; l'affaire de l'Ouenza sera le prototype de nombre d'affaires marocaines; notre gouvernement aura toujours sur notre finance des prises qui lui permettront de réserver aux Anglais la même association économique qu'aux Allemands.

Entre nos devoirs espagnols et nos devoirs allemands, une semblable conciliation pourrait paraître encore plus certaine, puisque, malgré l'intégrité globale du Maroc et l'indépendance entière du Chérif que les deux associés politiques veulent sauvegarder, ils se sont attribué, à chacun, une sphère spéciale d'influence. Ce partage n'est un secret pour personne ; dans la Déclaration d'octobre 1904, Paris et Madrid reconnaissaient « s'être mis d'accord pour fixer l'*étendue* des droits et la garantie des intérêts qui résultent pour la France de ses possessions algériennes et pour l'Espagne de ses possessions sur la côte du Maroc. » Mais ce partage d'influence nous laissait, à nous Français, toute liberté d'entreprises économiques même dans la zone que nous reconnaissions à l'Espagne.

Dans cette zone espagnole, il est un ouvrage que nous aurions voulu entreprendre déjà, que, tôt ou tard, nous serons forcés d'entreprendre pour ouvrir le Maroc aux Européens : c'est l'aménagement terrestre et maritime de Tanger. L'Espagne a les mêmes besoins que nous de cet ouvrage, dont bénéficiera son agriculture des provinces méridionales, son commerce de Cadix et d'Algésiras. L'Espagne n'a ni en argent

ni en ingénieurs les mêmes facilités que nous pour l'accomplir : elle semble disposée à nous l'abandonner, soit en totalité, soit en majeure partie. Mais dans la zone espagnole, il est un pan de côtes sur lequel l'Espagne a depuis quatre siècles planté son drapeau et péniblement défendu ses présides : de l'embouchure de la Moulouia au Détroit, de Melilla à Ceuta, l'Espagne entend être chez elle, seule maîtresse ou dirigeante, seule exploitante ou prospectrice, et déjà, elle a profité du Rogui pour envoyer au-devant de Melilla ses explorateurs de mines et ses acquéreurs de concessions. Autour du Morbihan de Melilla (*Mare Chica*, disent les Espagnols, la *Petite Mer*; c'est l'équivalent exact de « Mor bihan »), l'Espagne revendique un monopole, que nous sommes tout prêts à lui abandonner; mais pourra-t-elle le mettre en valeur sans les capitaux ni la science de quelque associé européen ?

L'établissement d'une factorerie allemande aux flancs de notre Oranie espagnole fut l'un des projets bismarckiens. Madrid, depuis cinq ans, nous a donné de sa droiture et de son amitié des preuves trop nombreuses et trop grandes pour que nous songions à rappeler certaines rivalités d'autrefois; mais notre accord franco-allemand a-t-il pleinement satisfait nos associés politiques, dont il ne mentionne ni l'existence, ni les droits identiques aux nôtres? Les grands journaux de Madrid nous ont félicités avec une cordialité fraternelle :

Dans l'accord franco-allemand, écrit le *Heraldo*, ce qui nous cause le plus de joie, c'est le passage où le gouvernement allemand reconnaît que les intérêts politiques et particuliers de la France sont étroitement unis à la consolidation de l'ordre et de la paix intérieure, il est décidé à ne pas entraver ces intérêts : *on savait déjà, et la chose n'est pas nouvelle, que la France est la seule puissance qui puisse revendiquer des intérêts et des droits politiques au Maroc,* mais l'accord signé hier en est la consécration publique... Félicitons la France et félicitons l'Espagne pour ce gage de paix, pour ce pas de géant vers l'accord international. L'Espagne a, dans la France, non seulement une sœur et une alliée, mais un grand maître, l'éternel maître du droit et de la démocratie.

Le gouvernement espagnol est animé des mêmes sentiments. On lit dans le *Journal des Débats* :

Madrid, le 13 février. — J'ai interrogé un homme d'État, retiré de la politique active, mais très au courant de la campagne de la presse hostile à l'accord franco-allemand :

« Ne jugez pas, m'a-t-il dit, l'opinion d'après les critiques ou les réserves de certains journaux. Tous les gens sensés apprécient les heureux résultats de l'accord franco-allemand en vue des intérêts de l'Espagne. L'hypothèque allemande sur le Maroc est désormais levée ; l'Espagne en bénéficiera comme la France dans l'accomplissement de leur mandat commun et le développement de leurs intérêts respectifs. L'arrangement intervenu était une affaire spéciale à régler entre la France et l'Allemagne, dont l'Espagne n'avait pas à se mêler. Mais elle fut tenue au courant avant la conclusion et on lui offrit de donner son adhésion dans la mesure qui lui conviendrait et en raison de sa situation politique incontestée au Maroc. Il est donc inexact de dire que l'Espagne fut négligée et il est inconcevable que les journaux espagnols présentent l'affaire sous cet aspect que personne en Europe ne songe à lui donner ».

Mais cette opinion n'est unanime ni dans la presse ni dans les assemblées politiques ; l'opposition libérale semble même vouloir s'attacher à l'opinion contraire :

Madrid, le 12 février. — Le ministre des Affaires étrangères, M. Allendesalazar, répondant à une question posée, hier, par M. Montero-Rios, au sujet de l'accord franco-allemand, a fait les déclarations suivantes : « Il ne saurait y avoir le moindre doute sur la manière dont les intérêts espagnols sont garantis par les traités et les pactes convenus solennellement avec les nations qui ont des intérêts spéciaux ou généraux au Maroc. Pour ces raisons, le gouvernement peut assurer que nos intérêts n'ont pas besoin de nouvelles garanties pour être complètement définis et absolument sauvegardés, et l'accord intervenu entre la France et l'Allemagne ne touche en aucune façon à la situation de l'Espagne au Maroc. »

M. Montero-Rios, ancien président du Conseil, a répondu que l'accord lui paraissait devoir causer des préjudices aux intérêts espagnols, et il a demandé si le gouvernement français s'était engagé à donner une participation aux sujets espagnols dans les entreprises particulières au Maroc et, dans le cas où cet engagement existerait, s'il serait rempli.

M. Allendesalazar a déclaré que les craintes de M. Montero-Rios étaient sans fondement, car tout ce qui concerne les entreprises au Maroc est parfaitement défini par l'acte d'Algésiras ; M. Merry del Val aura à traiter avec le Makhzen les questions intéressant l'Espagne, soit d'une façon générale d'après ses rapports avec les

autres puissances, soit à titre particulier d'après les traités existants entre l'Espagne et le Maroc; l'ambassade espagnole partira pour Fez probablement le 15 courant.

Devant l'hésitation du Sénat espagnol, M. Allendesalazar a jugé prudent de réserver l'avenir :

En tout cas, si le gouvernement croyait opportun de traiter avec l'Allemagne sur cette matière, la porte est toujours ouverte pour traiter avec un gouvernement ami et une nation qui maintient toujours des relations cordiales avec l'Espagne.

Et les journaux du surlendemain annonçaient de Berlin : « L'ambassadeur d'Espagne a eu hier, après-midi, un entretien avec M. de Schœn, secrétaire d'État des Affaires étrangères, à propos du Maroc ». Il n'a pas semblé que Berlin, pour le moment, fît bon accueil à cette requête... Eût-il été possible et préférable d'introduire l'Espagne, le nom de l'Espagne tout au moins et la mention des intérêts espagnols dans notre accord franco-allemand? La Bruyère dit au chapitre *du Cœur* : « Vivre avec ses ennemis comme s'ils devaient être un jour nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique. » Sincères amis de l'Espagne et convaincus de sa sincère amitié, nous n'avons pas à prévoir si quelque jour interviendra, entre Madrid et Berlin, au sujet du Maroc espagnol, une négociation juridique ou une association économique, qui pourrait être dirigée contre nous : une telle prévision, n'étant pas selon les règles de l'amitié, ne serait point morale; mais La Bruyère l'eût jugée politique.

*
* *

A vrai dire, cette prévision me semble inutile : ce n'est pas le Maroc, je crois, ce ne sont pas des profits marocains que l'Allemagne a envisagés; dès le discours de Tanger, il apparaissait que le Maroc n'était que le prétexte et qu'il fallait chercher ailleurs les raisons. De l'association économique au Maroc, Berlin peut escompter quelques millions de francs

en commandes pour ses industriels, en courtages pour ses financiers. Mais ces affaires marocaines, qui de loin semblent énormes, de près — et les Allemands les ont vues d'aussi près que nous — ce ne sont que bâtons flottants : un port et un quartier européen à Tanger; un autre port à la côte atlantique, outre celui de Casablanca que nos ingénieurs ont commencé et achèveront; quelques usines maritimes et agricoles, voilà tout ce qu'un avenir prochain peut offrir à l'association franco-allemande; les mines, les voies ferrées de pénétration ne viendront que dans une ou deux générations peut-être, quand l'ordre rétabli, le pouvoir du Chérif installé et défendu partout, les finances assainies, la police moins intermittente et la justice moins sommaire donneront quelque sécurité aux entreprises minières, quelque garantie kilométrique aux chemins de fer dont les seules recettes ne couvriraient jamais les frais.

Les nécessités de notre œuvre politique nous obligeront avant peu à rouvrir entre l'Algérie et le Maroc cette « Porte du Maghreb », cette coupure de Taza, par laquelle jadis la « Route du Sultan », *Trik-es-Soultan*, unissait Fez à Oudjda et Tlemcen : quand notre police franco-marocaine et nos marchés mixtes auront rendu cette façade du Maroc à l'autorité du Maghzen et aux occupations de la paix, les premiers revenus du pouvoir chérifien dans ce pays de la Moulouia seront consacrés à l'ouverture de cette route, puis à sa lente et prudente transformation en une voie ferrée. Mais cet ouvrage franco-marocain restera sous la régie directe des deux États, qui emploieront leurs soldats à l'établir, leurs revenus communs à l'entretenir et qui ne pourront en tirer durant un quart de siècle peut-être que bénéfices politiques et déficit annuel. Le texte même de l'accord franco-allemand prévoit que ces travaux franco-marocains nous seront réservés, car les signataires de l'accord se sont proposé « de faciliter l'exécution de l'Acte d'Algésiras », — lequel Acte, en dehors de ses règlements, a laissés comme indiscutables et intangibles les droits de la France sur la frontière algéro-marocaine et nos traités particuliers avec le Chérif; Berlin, « reconnaissant que les intérêts politiques particuliers de la France sont étroitement liés à la consolidation de l'ordre et de la paix intérieure, est décidé à ne pas entraver ces intérêts ». Les résultats écono-

miques ne viendront pour l'association franco-allemande qu'après « cette consolidation de l'ordre et de la paix intérieure ». C'est l'espoir de profits bien plus importants et bien plus proches qui a dicté la conduite de Berlin : profits de politique intérieure et profits de politique extérieure.

Profits intérieurs. Nous représentons-nous assez clairement la lassitude et le dégoût que l'Allemagne tout entière avait pris de cette affaire marocaine? Depuis deux ou trois ans, bien des causes ont semé la désaffection et la méfiance entre les peuples allemands et leur gouvernement impérial, entre les sujets même et la personne de l'Empereur. Les scandales de cour et les intrigues de camarilla, les rivalités de ministres et les combinaisons de parlement ont commencé. Les embarras financiers et les inquiétudes patriotiques ont suivi; après les défauts et les risques du pouvoir personnel, sont apparus les piètres résultats et les dangers de la *Weltpolitik*. Vouloir vendre partout et beaucoup n'est pas toujours le moyen de gagner souvent et suffisamment; en perdant un peu sur chaque vente, on peut arriver à perdre énormément sur le total. Vouloir mener et exploiter le monde n'est pas non plus le moyen de se gagner l'affection ou simplement de se ménager l'indifférence des autres peuples; imposer durement sa volonté ou astucieusement ses produits peut valoir un retour de jalousies ou de rancunes, qui finissent toujours par se coaliser et se fondre en une animadversion presque générale. Enfin le service d'un Empereur « surhomme », omniscient, omnivoyant, omnipotent, grand artiste, grand parleur, grand général, grand musicien, grand voyageur, grand exégète, « Ombre de Dieu sur la terre » et voix de l'Allemagne dans le monde, a ses douceurs pour la vanité nationale; il a aussi ses charges et ses revers.

Toutes ces causes profondes, que j'ai eu l'occasion déjà, que nous aurons quelque jour prochain l'occasion meilleure encore d'examiner en détail, l'Allemagne les apercevait depuis deux ou trois ans; mais elles n'étaient qu'au second plan de son horizon : depuis 1907 surtout, le Maroc lui bouchait presque toute vue plus lointaine. Le Maroc était à ses yeux l'occasion, la source de tous les maux. Sans le Maroc, elle pensait que peut-être tout cela n'eût pas eu des conséquences

aussi graves, aussi soudaines, aussi confluentes à un résultat aussi alarmant. Sans le Maroc, l'isolement de l'Allemagne eût été moins complet, moins apparent surtout : c'est Algésiras qui avait affermi et proclamé l'union des puissances occidentales, Angleterre, Espagne, Italie, autour de la France, mis à l'épreuve et confirmé la solidité de la Double Alliance, préparé et rendu possible l'entente anglo-russe, amorcé même une confiante sympathie entre Paris et Vienne : de l'affaire marocaine, des procédés de Berlin envers nous, était sorti l'élan du monde entier vers l'intimité française.

Le discours de Tanger apparaissait comme la grande faute du règne et, soucieuse de l'exemple de Napoléon III, l'Allemagne presque entière, sauf une bande de pangermanistes, demandait qu'on liquidât au plutôt « ce Mexique ». On savait que de meilleures relations avec l'Angleterre étaient à ce prix : le roi Édouard et ses ministres l'avaient dit clairement ou laissé entendre. Le Maroc continué, c'était la continuation ininterrompue des armements maritimes et la menace toujours instante d'une guerre navale dans la mer du Nord, d'un débarquement peut-être ou d'un bombardement. Le règlement marocain, c'était le premier pas, le plus difficile, vers la réconciliation anglo-allemande. On espérait aussi qu'on achèterait à ce prix de meilleures relations avec la Bourse parisienne : alors que le monde entier est vivifié par l'irrigation de l'épargne française, l'Allemagne, qui en a un si pressant besoin, ne peut en avoir sa faible part qu'à travers les guichets étroits et coûteux des banques suisses et belges.

Dans le règlement marocain, tout le peuple allemand voyait donc la paix de l'Europe et la sécurité de l'empire, et le gros du peuple avait maintenant devant les yeux ce « cauchemar des coalitions », qui avait quelquefois réveillé Bismarck aux plus tranquilles nuits de son hégémonie européenne. Dans le règlement marocain, le petit monde des financiers et le grand monde du commerce et de l'industrie voyait un renouveau de crédit et comme un canal d'argent liquide ; et financiers, commerçants, industriels avaient le cauchemar de l'argent cher, même l'angoisse de la faillite possible. Dans le règlement marocain, M. de Bülow et le gouvernement impérial voyaient une chance déterminante de réussite pour leurs demandes au

Reichstag d'impôts nouveaux, de lourdes, énormes, impopulaires taxes. Et vers quelques démarches hasardées que le premier mouvement ou l'amour de la gloire puissent entraîner Guillaume II, le prompt oubli des paroles maladroites, le facile renoncement aux entreprises mal conçues a toujours été l'une de ses règles de conduite.

Il est heureux qu'en 1907-1908, nous ayons eu à Berlin un ambassadeur qui sût préparer et, sans coup de feu inutile, activer néanmoins la maturité de ces dispositions allemandes... Il ne faut jamais se risquer dans le rôle d'augure : six mois avant le discours de Tanger, en novembre 1904, voyant un contraste inquiétant dans la conduite de nos négociations avec l'Angleterre et avec l'Allemagne, et rappelant, après l'incident de Hull, les services rendus à la France et à l'humanité par M. Paul Cambon, — Cambon le Tunisien, le Crétois, le Marocain, le Britannique, — je hasardais la prophétie qu'à ces titres glorieux, notre ambassadeur de Londres devrait ajouter quelque jour celui de « Germanique[1] ». Je me suis trompé : ce n'est pas M. Paul Cambon qui a signé l'accord franco-allemand; c'est à M. Jules Cambon que l'empereur Guillaume II vient d'octroyer le grand cordon de l'Aigle Rouge. M. Jules Cambon fut envoyé à Berlin en mars-avril 1907 : cette nomination restera l'un des actes les plus méritoires du ministère Clemenceau-Pichon, qui, pour cette ambassade de Berlin, ne voulut tenir compte que des intérêts nationaux. On lit dans le *Temps* du 10 février 1909 :

Dès septembre 1907, une conversation eut lieu à Tanger, d'abord entre M. de Langwerth, conseiller de la légation d'Allemagne, et M. Robert Raynaud, direction de la *Dépêche marocaine*, puis entre les deux légations d'Allemagne et de France, représentées par le baron de Langwerth et le comte de Saint-Aulaire. On était arrivé à établir une formule à peu près analogue à celle qui a été signée ce matin. Mais cette entente ne fut pas ratifiée à Berlin. L'entretien tomba purement et simplement, sans que des objections eussent été présentées.

Les pensions et tables diplomatiques de Tanger ont toujours été propices à ces « sondages » et négociations préliminaires.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1904, p. 448.

Le 11 février 1905, c'est à l'une de ces tables que brusquement un secrétaire allemand, M. de Kühlmann, annonçait à un secrétaire français, M. de Chérisey, les desseins de son gouvernement[1]... En septembre 1907, les massacres de Casablanca et l'usurpation de Moulay Hafid déclenchaient notre pénétration militaire et devaient, au bout du compte, causer la chute d'Abd-el-Aziz en qui l'Allemagne, depuis 1905, mettait toutes ses complaisances. Dès septembre 1907, avait-on prévu à Berlin les lointains contre-coups de ces événements et voulait-on se préparer quelque retraite au cas où la chance tournerait contre le protégé de Guillaume II? Était-on enclin déjà aux solutions radicales et pacifiques d'aujourd'hui?

A l'office impérial des Affaires étrangères, un homme nouveau, M. de Tchirsky, essayait, depuis un an, de réagir contre la tyrannie des traditions prétendues bismarckiennes. Il avait expulsé le chef mystérieux, mais indiscuté, de cette coterie, M. de Holstein. Il dirigeait, avec belle humeur, les négociations au sujet de Casablanca. Il ne cachait pas que la tradition bismarckienne, il la voyait, lui, dans les facilités accordées aux entreprises coloniales de la France. Mais au début d'octobre 1907, M. de Tchirsky était brusquement congédié : l'influence, sinon la personne de M. de Holstein reconquérait la place.

En cet automne de 1907, pourtant, le voyage de Guillaume II à Londres aurait pu valoir à l'Europe le même bienfait pacifique que vient de ne nous valoir le voyage d'Édouard VII à Berlin. Une négociation « triangulaire » pouvait se présenter, que la *Revue de Paris* exposait à ses lecteurs[2] : Paris avait besoin de la tolérance allemande pour son œuvre marocaine; mais Berlin avait besoin de la collaboration française et de l'adhésion anglaise pour mener à bout son Bagdad, et Londres ne pouvait, malgré Berlin, exécuter cette réforme de la Macédoine à laquelle le cabinet libéral et l'opposition conservatrice attachaient une égale importance. Maroc-Bagdad-Macédoine, si cette honnête et facile transaction ne fut même pas amorcée, ce n'est point faire trop de crédit au caractère de Guillaume II,

1. *Livre Jaune*, Maroc, 1901-1905.

2. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1907.

que soupçonner un scrupule personnel, une délicatesse sur l'amitié et le point d'honneur.

L'Empereur considérait — alors — M. de Bülow comme le plus fidèle des serviteurs. C'était « son » chancelier, qu'il avait tiré de la foule, élu, formé, imposé, « principifié », maintenu contre les colères, tour à tour, des cléricaux et des révolutionnaires, des libéraux et des pangermanistes. Il aurait voulu l'emmener avec lui à Londres : par la voix du *Times* et de leurs journaux, les Anglais, mécontents du renvoi de M. de Tchirsky, avaient refusé d'accueillir celui qu'ils considéraient comme le grand calomniateur de leurs intentions et de leur conduite au Transvaal, leur tenace ennemi, le prisonnier des bismarckiens et de M. de Holstein. Londres voulait traiter avec Guillaume II, mais tenir à l'écart M. de Bülow. L'Empereur dut venir sans le Chancelier; il ne voulut rien faire qui pût paraître à M. de Bülow une trahison ou simplement un désaveu immérité.

Après ce voyage de Londres, d'autres négociations et quelques événements purent donner à Berlin l'espoir de régler sans nous, ou même contre l'Angleterre et contre nous, la situation internationale : Abd-el-Aziz revenait à notre influence; mais nous ne savions pas le débarrasser à temps du compétiteur, qui, de Marrakech, gagnait peu à peu la route et les approches de Fez et finissait par s'y installer; à Constantinople, la politique de chemins de fer du baron d'Aerenthal allait avoir, entre autres conséquences, celle de jeter Abd-ul-Hamid plus avant dans les bras de l'Allemagne et de procurer au Bagdad sa garantie kilométrique; les officieux de Berlin pourraient annoncer à l'Europe que le Bagdad serait et resterait une œuvre spécifiquement allemande.

La chancellerie et le gouvernement impérial semblent néanmoins avoir toujours voulu se ménager le recours à un accord franco-allemand. Le successeur de M. Tchirsky, M. de Schoen, avait hérité ses conceptions et ses manières affables : on réglait la délicate affaire des indemnités aux Allemands de Casablanca; Berlin acceptait, sans récrimination, notre campagne chez les Beni-Snassen, le voyage de notre ministre à Rabat, les négociations de nos diplomates et de nos officiers avec Abd-el-Aziz, la note franco-espagnole sur la contrebande

des armes (novembre-décembre 1907). M. de Schœn continuait de réserver seulement les intérêts économiques de ses nationaux :

Berlin, le 31 décembre 1907.

M. de Schœn m'a exprimé le désir de savoir ce qu'il pouvait y avoir d'exact dans les bruits d'emprunt marocain; il m'a dit être intéressé à le savoir, parce qu'il y avait une sorte de partage à faire pour les travaux des ports; les entrepreneurs allemands devaient construire celui de Larache et il y aurait peut-être lieu de comprendre les travaux de ce port dans ceux auxquels un emprunt aurait à pourvoir.

L'offensive du général d'Amade ne semblait pas émouvoir Berlin. M. Jules Cambon, en toute rencontre, donnait l'assurance que « le gouvernement de la République se tiendrait exactement dans l'esprit de l'Acte d'Algésiras ». Malgré le zèle de son ministre à Tanger, M. de Schœn évitait toute parole hostile :

Berlin, le 19 janvier 1908.

M. de Schœn vient de me dire que le Gouvernement impérial avait eu un échange de vues au sujet du Maroc avec Vienne et Rome : on a été d'avis qu'il n'y avait qu'à rester dans l'expectative. M. Rosen a demandé s'il n'y aurait pas lieu de reconnaître le nouveau Sultan dans les villes où son autorité serait déjà établie. M. de Schœn lui a répondu que les ports, dans lesquels se trouvent les Européens, étaient tous restés fidèles à Abd-el-Aziz, qu'il n'y avait donc rien à faire.

Nous en sommes ensuite venus à parler de l'affaire de Larache. J'ai dit à M. de Schœn que le Gouvernement français serait disposé à prêter ses bons offices pour l'arrangement de cette affaire.

Enfin, M. de Schœn m'a indiqué qu'il avait un vif désir d'examiner avec moi les possibilités d'une entente économique, « puisque, a-t-il ajouté, nous n'avons pas d'aspirations politiques au Maroc. »

Je lui ai répondu que nous pourrions causer à titre général.

C'est en vain que les agents allemands et leurs subalternes au Maroc essayaient de nous créer des difficultés :

Berlin, le 9 février 1908.

Le sécrétaire d'État m'a entretenu de la situation qui est faite au commerce de Casablanca par les nécessités du service maritime et militaire. Les transports entre nos bâtiments de guerre et la terre se feraient au moyen des barques du port réquisitionnées à cet effet et,

par suite, les commerçants seraient privés des moyens de débarquer leurs marchandises. Dans l'opinion du secrétaire d'État, il serait désirable que nos bâtiments de guerre pussent avoir leurs moyens propres d'assurer leurs relations avec la terre. M. de Schœn m'a demandé de vouloir bien signaler cette situation.

M. de Schœn protestait « d'un seul désir : celui d'écarter toute suspicion et tout malentendu » : il affirmait au Reichstag (12 février) « sa confiance dans la loyauté des déclarations du gouvernement de la République. »

La France mettait, d'ailleurs, comme une coquetterie à démontrer, par la conduite de ses fonctionnaires à Casablanca, que sa présence au Maroc ne pouvait que favoriser les affaires économiques de l'Allemagne. Nos nationaux se plaignaient même un peu des attentions toutes spéciales dont nos autorités navales et militaires entouraient à Casablanca les personnes et les envois des nationaux ou protégés allemands. Le 24 mars, nouveau discours de M. de Schœn au Reichstag :

Nous restons fidèles à l'Acte d'Algésiras. On ne peut pas dire que la France ait porté atteinte à cet Acte. Il suffit de se souvenir des déclarations réitérées faites devant les Chambres françaises et à Berlin. Nous nous en tenons aux déclarations du Gouvernement de la République. Le Gouvernement Impérial ne peut ni ne doit avoir aucun doute sur leur loyauté, ni leur sincérité.

Le secrétaire d'État a constaté que le commerce allemand se développait au Maroc, bien qu'il eût souffert des événements de Casablanca; que la France faisait effort pour qu'il n'en souffrît plus; que les pertes subies donneraient lieu à des indemnités.

M. de Bülow lui-même paraissait gagné aux solutions pacifiques, et déjà il semblait qu'un mot d'ordre fût donné à tous les chefs de partis pour ne plus réclamer que la « porte ouverte ». Dépêche de M. Jules Cambon le 30 mars 1908, après une conversation avec le Chancelier :

Le prince de Bülow a ajouté : « Je ne saurais trop vous répéter ce que je vous disais déjà à Norderney. La seule chose qui nous préoccupe, la seule qui inquiète l'opinion en Allemagne, et la seule qui soit pour nous une cause de difficultés, c'est la question commerciale. Notez bien que dans la discussion du Reichstag, à l'exception de M. Bebel, qui a attaqué violemment la politique du gouvernement français au Maroc, tous les orateurs de tous les

partis, dans la majorité comme dans l'opposition, n'ont point attaqué cette politique, mais se sont fait uniquement l'écho des plaintes du commerce, réclamant la porte ouverte. Je suis convaincu, et je tiens à vous dire, que si pendant un an ou dix-huit mois nos commerçants n'avaient pas de plaintes à formuler, vous n'auriez plus de difficultés au Maroc. »

Pour répondre à ces avances, notre diplomatie essayait de syndiquer les entrepreneurs français et allemands en vue des aménagements terrestres et maritimes de Tanger et de Larache (14 avril). Aussi, malgré les criailleries de ses agents au Maroc, M. de Schœn répétait à notre ambassadeur sa « conviction que non seulement nos deux gouvernements et nous-mêmes (écrivait notre ambassadeur : *nous*, c'était M. de Schœn et M. J. Cambon), mais nos deux peuples étaient également animés du désir d'éviter un malentendu » (30 avril).

L'arrivée à Berlin des délégués de Moulay Hafid (10 mai) : notre trop grand succès dans le Sud Oranais contre Bou Denib (15 mai); l'obtention de la garantie kilométrique pour le Bagdad (23 mai), la proclamation à Reval de l'entente anglo-russe (10 juin), semblèrent retarder, changer peut-être le cours des bonnes volontés allemandes. Tanger était presque aux mains de Moulay Hafid, que Tétouan proclamait : le prince de Radolin faisait des représentations « amicales », mais exigeait une enquête sur la conduite de nos troupes à l'égard de protégés allemands (22 juin); le consortium franco-allemand pour les travaux de Tanger et de Larache était rompu (8 juillet), M. de Schoen « regrettait personnellement l'échec de ces négociations qui avaient eu en vue l'union des intérêts français et allemands à Tanger ».

La révolution turque, survenant (23 juillet), sembla causer un nouveau revirement de la politique impériale. Les Jeunes Turcs se jetaient sous la protection presque officielle de Londres. Ils témoignaient une répugnance presque invincible aux conditions que le Sultan avait accordées aux concessionnaires du Bagdad. Ils disaient ouvertement que jamais ils ne livreraient la moitié de l'Empire à l'exploitation souveraine des étrangers, surtout des Allemands.

La déroute d'Abd-el-Aziz (19 août) et le triomphe désormais certain de Moulay Hafid, purent paraître comme une

revanche à la chute du régime hamidien : Berlin perdait un Sultan, mais en gagnait un autre... A peine sûr de l'empire, Moulay Hafid avoue ses sympathies pour l'Angleterre et la liaison intime que depuis six mois déjà, il avait nouée avec le « parti anglais » : dans cette course des deux Chérifs, tandis que notre diplomatie s'engageait à fond pour Abd-el-Aziz, nos amis de Londres avaient, d'accord avec nous, ponté sur l'autre coureur. Et voici que deux coups de force, — l'indépendance bulgare et l'annexion de la Bosnie, — remettaient en question le sort du Turc en Europe et en Asie... Une occasion se présenta où Berlin, sans faire les avances, pouvait sembler répondre aux courtoises démarches de Paris : par le choix de ses délégués à la conférence sur la propriété littéraire (octobre-novembre 1908), Paris indiquait le prix que la nation française a toujours attaché, malgré tout, à l'estime, à l'admiration de la nation allemande et du gouvernement impérial... Au mois d'octobre 1908, on reprenait à Berlin la conversation ébauchée à Tanger une année plus tôt.

Mais à peine reprise, la conversation amicale fut brusquement rompue par l'incident des déserteurs de Casablanca, et l'on put croire qu'une fois encore la coterie bismarckienne l'emportait dans l'entourage de Guillaume II : incident Schnœbelé, discours de Tanger, incident de Casablanca, c'était la continuation d'une série à laquelle, par bonheur, nous commencions à nous accoutumer. On ne dira jamais assez quel service le ministère Clemenceau-Pichon rendit alors, non seulement à nos intérêts nationaux, mais à la cause de la paix européenne : M. Clemenceau eut l'énergie de renouer, par-dessus la honteuse défaillance du ministère Rouvier, les patriotiques traditions de M. Goblet. Un nouvel abandon de notre dignité n'eût servi qu'à encourager des prétentions inacceptables, à entretenir chez les pangermanistes l'espoir que la peur pouvait en fin de compte nous amener dans le servage allemand et nous faire quitter, avec l'entente cordiale, les risques, mais aussi les profits et l'honneur de la liberté. M. Clemenceau, par sa fermeté de novembre 1908, a été, je crois, le meilleur ouvrier du présent accord.

D'autres ont contribué de toute leur influence, — sans parler d'Édouard VII et du gouvernement anglais qui, depuis

cinq ans, semblent avoir pris à tâche de légitimer en toutes occasions et au centuple la confiance que nous avions en leur parole.

Berlin, 11 février.

Au déjeuner offert par l'ambassadeur d'Angleterre aujourd'hui, le roi Édouard a félicité M. Cambon de la conclusion de l'accord marocain.

La *National Zeitung* fait ressortir dans une note officieuse que par la convention franco-anglaise d'avril 1904, l'Angleterre s'était engagée à fournir son appui à la France au cas où un conflit résulterait de la politique française au Maroc. La question marocaine ayant été définitivement réglée par l'accord qui vient d'être signé, l'éventualité d'un conflit entre l'Angleterre et l'Allemagne est, d'après la note, écartée.

Vienne et Pétersbourg ont eu certainement leur rôle :

La *Politische Correspondenz* apprend que le baron d'Aerenthal, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, a télégraphié à M. Pichon à propos de la conclusion de l'accord franco-allemand relatif au Maroc

Depuis l'annexion de la Bosnie, M. d'Aerenthal s'est visiblement attaché à nous témoigner son bon vouloir. Mais le principal mérite reste à Berlin : c'est l'Allemagne qui, dès la fin de novembre 1908, est revenue à une plus juste appréciation des choses. Quelle avait été l'exacte signification de l'incident des déserteurs? ne fut-il pas amené, envenimé du moins, par les étranges silences et procédés dilatoires de notre Quai d'Orsay? Octobre est le mois des chasses... La faute était-elle au contraire du côté de Berlin? au moment de nous céder sur le principal, le Chancelier aurait-il voulu, pour se concilier le pardon des pangermanistes et la faveur du Reichstag, obtenir un éclatant succès de forme? fut-ce au contraire une nouvelle tentative de M. de Holstein et de ses amis?

La publication par le *Daily Telegraph* de l'interview impériale vint encore une fois tout changer : la stupeur, puis la colère qu'elle excita dans toute l'Allemagne mit en cause le pouvoir personnel de l'Empereur, la constitution même de l'empire. C'est alors que l'unanimité de la nation parut se faire contre la politique marocaine qu'avait inaugurée le discours de Tanger.

C'est alors aussi que Guillaume II, soudainement abandonné de tous, put mesurer la valeur des dévouements sur lesquels il avait le plus compté, des reconnaissances qu'il avait pourtant achetées de dix ans d'amitié sincère et de protection efficace. On dit que les déclarations et discours du Chancelier au Reichstag et à la presse le jetèrent dans une alternance d'abattements et de colères, d'où la méditation silencieuse sur ses devoirs et droits impériaux, le désir de regagner le cœur de son peuple, la prière enfin l'amenèrent peu à peu à la ferme intention de reprendre sous son contrôle les grandes affaires de son empire et de réparer, lui, les fautes que d'autres avaient commises en se couvrant de son autorité et de sa personne.

Nous ignorons encore le détail de cette crise, dont nous ne percevons que les signes extérieurs. Tout semble se préparer pour un changement à la Chancellerie; février 1909 ressemble d'une curieuse façon à mars 1890; celui qui renvoya Bismarck sait comment on brise les ministres les plus orgueilleux... Tout se passe comme si Guillaume II avait voulu qu'une prompte réconciliation avec l'Angleterre rendît à la nation allemande l'estime de l'habileté impériale : dans ses dépêches, Guillaume II n'a pas caché que, du voyage d'Edouard VII à Berlin, il attendait, il réclamait un succès personnel; ce n'est point un simple hasard que l'accord franco-allemand ait été signé le jour même où le roi Édouard arrivait chez son neveu.

Est-ce à dire que M. de Bülow n'ait pas fait le même calcul et qu'il n'ait pas cherché le même succès personnel dans le même accord? Le certain est que, chacun de son côté, Guillaume II et M. de Bülow semblent revendiquer pour soi tout le succès. Un journal français, *le Matin*, a reçu communication d'une dépêche de Guillaume II à son ambassadeur à Paris, le prince Radolin :

Recevez mes félicitations et mes chauds remerciements pour avoir contribué par votre travail à la conclusion du traité. La conclusion de ce traité a rendu la visite royale, déjà si réussie, encore plus cordiale. Sa Majesté m'en a vivement félicité. J'ai donné à Cambon la grand'croix de l'Aigle-Rouge.

WILHELM I. R.

L'ambassadeur, homme silencieux d'habitude, a commenté cette dépêche aux journalistes :

Il est certain que Sa Majesté a éprouvé une vive satisfaction de la conclusion de cet accord qui est conforme à la politique de conciliation et de paix qu'Elle a suivie de tout temps. L'empereur, en effet, a toujours saisi toutes les occasions de témoigner à la France son désir d'éviter les froissements et les difficultés.

Discours de M. de Bülow à la Société d'agriculture :

La visite du couple royal anglais a prouvé non seulement que les deux souvrains désiraient de bons rapports entre les deux nations, mais, en outre, a fourni aux deux peuples l'occasion de montrer qu'ils veulent entretenir d'amicales relations. Cette visite et l'accord signé avec le gouvernement français au sujet du Maroc, pour lequel *je crois avoir trouvé*, avec l'aide du distingué représentant de la France à Berlin, M. Jules Cambon, une forme pratique et honorable pour les deux parties, ont éclairci l'horizon à l'Occident. Nous avons des raisons de croire que les efforts pacifiques et conciliateurs de toutes les puissances parviendront à dissiper les nuages de l'Orient.

De Guillaume II ou de M. de Bülow, quel qu'ait été l'inspirateur véritable, il est du moins reconnu par tous deux et par les officieux français que l'associé effectif de M. Cambon à cette œuvre franco-allemande fut M. de Schœn. Suite des renseignements officieux dans *le Temps* du 13 février :

Après l'affaire de Casablanca, la conversation reprit en décembre 1908, parallèlement à Berlin et à Paris, et toujours sur les mêmes bases : à Berlin, entre des fonctionnaires du ministère des affaires étrangères et un membre de l'ambassade de France; à Paris, entre une haute personnalité diplomatique allemande et notre collaborateur M. André Tardieu. C'est trois semaines plus tard que M. de Schœn se saisit de la question et en parla à M. Jules Cambon dans la forme la plus amicale.

C'est M. de Schœn qui, le 6 janvier, a fait les premières ouvertures, au cours d'une conversation avec M. Jules Cambon. Le secrétaire d'État, *après avoir entretenu notre ambassadeur des événements d'Orient*, lui exprima le désir qu'une entente franco-allemande intervînt au sujet du Maroc. L'entretien, ainsi engagé, se poursuivit sans interruption.

Dans ce texte j'ai souligné quelques mots dont un avenir prochain nous démontrera, je crois, l'importance et qui laissent entrevoir quel profit réel la diplomatie de Berlin escompte de notre collaboration économique. Ce n'est pas au Maroc, c'est ailleurs que l'Allemagne des commerçants et des financiers cherchera son profit véritable. On a parlé, du côté français, d'un traité de commerce. Réponse de l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* :

Le besoin d'un traité de commerce avec la France ne se fait pas sentir pour l'Allemagne. Le traité de Francfort contient en effet la clause que les relations commerciales entre les deux pays doivent être réglées d'après le principe de la nation la plus favorisée. En raison de cette convention, les marchandises allemandes jouissent de toutes les faveurs que le gouvernement français concède aux nations qui ont un traité de commerce.

On a parlé, du côté allemand, de l'admission des valeurs allemandes à la Bourse de Paris. Pour être sûrs de vivre en bons voisins, il vaut toujours mieux que chacun reste maître chez soi : après le discours de Tanger, nous avons pu voir quel usage précaire de notre liberté nationale nous laissaient les clefs de notre territoire, Metz et Strasbourg, aux mains de l'étranger; si nous livrions encore les clefs de notre coffre-fort, je ne vois pas ce qui resterait dans dix ans de l'indépendance française... Mais, depuis le discours de Tanger, je n'ai pas cessé de montrer l'intime liaison que j'ai toujours aperçue entre affaires turques et affaires marocaines. Le jour même où l'accord franco-allemand était signé, on lisait dans nos journaux la dépêche suivante :

Berlin, 9 février.

Je crois savoir que le gouvernement impérial entretiendra sir Charles Hardinge de la question du chemin de fer de Bagdad, dans l'espoir d'arriver sur ce point à une entente avec l'Angleterre.

On compte que l'amélioration des rapports franco-allemands aura une répercussion favorable sur les relations entre Berlin et Londres, car à Berlin on serait assez désireux de conclure un accord avec l'Angleterre.

Sur la visite du roi Édouard et ses conséquences probables, une note officieuse nous disait six jours plus tard :

Berlin, 15 février.

Les entretiens du chancelier et de sir Charles Hardinge ont envisagé les questions actuelles de la politique générale sur laquelle les deux hommes d'État ont échangé leurs vues, mais non pas arrêté de conclusions définitives. Toutefois, on peut considérer comme certain qu'il en résultera des conséquences positives.

En ce qui concerne le chemin de fer de Bagdad, les bruits qui courent sont prématurés ; il est peu probable que de part et d'autre on cause à fond avant qu'ait lieu l'interpellation sur la question au Parlement turc. Il est probable aussi que la France et la Russie suivront parallèlement les négociations lorsqu'elles se produiront.

Utile à l'Allemagne, le Bagdad, sous certaines conditions, est nécessaire à l'intégrité de la Turquie, comme il serait profitable à toutes les communautés indigènes et au commerce de toutes les puissances ; restent à déterminer les conditions acceptables du Turc, des puissances et de Berlin ; il suffira, sur ce point encore, de reprendre et de mener à bout les négociations de M. Delcassé.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

A CASABLANCA

— 1er-7 AOUT 1907 —

A bord du *Galilée*.

Hier, mercredi, 31 juillet 1907, en rade de Tanger, un Kawas de la légation de France est monté à bord, porteur d'une lettre urgente pour le commandant Ollivier. Il paraît que ça va mal à Casablanca : le commandant donne l'ordre d'armer sa baleinière pour se rendre chez M. de Saint-Aulaire, chargé d'affaires de France en l'absence du ministre, M. Regnault, qui est en congé à Paris.

« Casablanca? Connaissez-vous ça? » demandent la plupart d'entre nous. Le *Galilée* a beaucoup navigué l'an dernier sur les côtes marocaines; mais il les a quittées depuis huit mois pour se réparer à Toulon, et son état-major a été renouvelé. Huit officiers sur onze ont tout à apprendre du Maroc. Or nous ne sommes sur rade de Tanger que depuis trois jours, venant directement de l'arsenal. Seuls, le capitaine de frégate Ollivier, commandant, et les enseignes de vaisseau Bérenger et Ballande ont déjà visité les ports marocains. Mais une année bientôt d'éloignement leur a fait perdre de vue les affaires du Maghzen.

Le commandant, qui doit être remplacé dans six semaines et qui est sûr avec ses beaux états de services d'être mis au tableau d'avancement comme tous ses prédécesseurs à bord, nous laisse mener depuis notre arrivée une vie très calme. Il

semble d'ailleurs que le Maroc sommeille dans la torpeur de l'été; diplomates, commerçants et fonctionnaires ne songent qu'aux congés en Europe dans de fraîches villes d'eaux. L'annonce de mauvaises nouvelles de Casablanca, pour nous qui ignorons tout ce qui s'est passé sur la côte dans ces derniers temps, surprend.

Arrive sur rade un navire de la Compagnie *Oldenburg* : *le Mogador*. Des embarcations le débarrassent d'une foule encore grouillante sur le pont et déposent sur l'appontement un ramassis de gens sordides, déguenillés, glapissants. Aux traits bibliques de la figure, conservés avec une pureté saisissante, nous reconnaissons les juifs des *mellahs* marocains. Les familles, nombreuses, se pressent autour des bagages, misérable accumulation de cordages laissant voir des débris de mobilier, des paquets de hardes, de couvertures, de tapis, d'ustensiles de cuisine, des malles vermineuses, des valises éventrées, que serrent des ficelles. Les hommes, en souquenille et calotte noires, entassent ce bric-à-brac dans les wagonnets jusqu'à la douane, puis le chargent sur des bourricots, seuls véhicules de Tanger. Les femmes, accroupies par terre, emmitouflées dans de vieux cachemires, les cheveux ceints de mouchoirs aux teintes éclatantes, surveillent, avec des coups d'œils noirs sans cesse en mouvement, les débris de leur ménage ou gourmandent une progéniture en haillons.

Le *Mogador* arrive de Casablanca, chargé de réfugiés qui ont vu le massacre. Les tribus Chaouias se sont jetées sur les ouvriers de la Compagnie française du port, les ont lapidés, mutilés, et menacent de piller la ville. Le *Galilée* reçoit l'ordre de lever l'ancre à huit heures pour être le lendemain à Casablanca. M. Luret, directeur des services de l'Emprunt marocain, prendra passage à bord. Nous transporterons également M. le Docteur Merle, médecin du dispensaire de Casablanca. Envoyé sur le *Mogador* par le gérant du consulat, M. E. Neuville, il a apporté à la légation le rapport officiel du massacre. Il n'a pris que le temps de mettre sa famille en sûreté à Tanger et repart à son poste.

A huit heures précises, le *Galilée* se dirige vers le cap Spartel encore illuminé de quelques lueurs. Une belle soirée d'été s'établit, scintillante au ciel, laiteuse sur la mer, pendant laquelle

il fait bon causer quand on n'est pas de service. Nous nous laissons aller à interroger longuement nos hôtes, MM. Luret et Merle.

Des réformes imposées par la Conférence d'Algésiras, les deux points essentiels, le contrôle des douanes et la police, réunissent l'hostilité des hautes classes marocaines, car, en supprimant leurs profits inavoués, elles compromettent leurs fortunes et gênent leur exploitation du pays. Le port de Casablanca, étant le plus riche de toute la côte, devait ressentir plus âprement le contre-coup des trafics lésés, des rancunes, des efforts de révolte, auxquels s'ajoutait la faiblesse d'un gouverneur incapable, Si Bou Bekr ben Bouzid, qui avait succédé depuis quelques mois à El Hadj Hammon dont le fils, caïd de la tribu des Ouled Harriz, espérait de longue date la succession paternelle. Déçu, Hammon ne cessa de créer des embarras à son rival pour montrer son impuissance à protéger Casablanca contre les émeutes des tribus environnantes de la Chaouia. Ancien *amin* des douanes, Si Bou Bekr, arrivé par l'argent, crut calmer les agitateurs en distribuant quelques douros aux plus arrogants; il ne fit qu'augmenter les convoitises. Dès lors la ville fut menacée d'être pillée. A deux reprises, le corps consulaire tout entier, le 7 avril et le 12 mai 1907, avait demandé la destitution du caïd, qualifié par M. Malpertuy, consul de France, de « péril public ».

Une délibération du corps diplomatique de Tanger présenta à l'unanimité la même requête au Maghzen, qui répondit que le caïd avait la confiance du Sultan, et qu'il était impossible de le remplacer. Un oncle du Sultan Mouley-el-Amin (que nous écrivons plus simplement Mouley-Lamin) fut seulement envoyé avec une petite troupe dans la région des Chaouias pour avoir l'air de contenir les tribus les plus turbulentes. Malheureusement, la *mahalla* du prince n'était de taille ni à agir, ni à inspirer la crainte. De plus, n'étant pas payée, elle devait vivre sur le pays, c'est-à-dire se surajouter aux éléments de pillage.

Au début, sa présence détendit un peu la situation et permit à M. Malpertuy, notre consul, de partir le 20 juin en congé, sa santé fatiguée ayant besoin d'une saison d'eaux. M. Maigret, vice-consul, prit le service et obtint auprès de lui, comme chancelier, M. Emmanuel Neuville, son beau-frère,

élève vice-consul, provisoirement détaché de Tanger. Dans les premiers jours de juillet, M. Maigret dut conduire sa femme souffrante dans sa famille à Gibraltar, de sorte que M. E. Neuville devint gérant du consulat avec un interprète, M. Zaghury, remplissant les fonctions de chancelier. Peu de temps après, M. Berti, agent de l'administration de l'Emprunt marocain, vint présider à l'installation du contrôle des douanes, charge dévolue par l'acte d'Algésiras à un personnel français et confiée à Casablanca à M. Darmet. A cette occasion il y eut échange de visites, de compliments, de congratulations, et de témoignages d'amitié, entre les fonctionnaires français et marocains.

Mais ces apparences ne pouvaient faire illusion sur les sentiments réels : pour les fonctionnaires marocains, le nouveau régime était une grosse diminution d'argent et de prestige, qui ne s'accepte de bon cœur nulle part. Ces gens en effet avaient payé très cher leur charge au Maghzen; ils ne la conservaient qu'en renouvelant fréquemment leurs cadeaux à leurs protecteurs de l'entourage du Sultan ou du caïd. Or le plus clair des bénéfices ne peut venir que de la fraude, tolérée tacitement puisque les appointements officiels sont ridicules.

Plusieurs maisons européennes, établies depuis longtemps, ayant de nombreuses relations dans le pays à cause de leurs protégés consulaires et disposant de capitaux élevés, s'accommodaient bien mieux de la méthode ancienne que de l'ordre et du droit commun. Moyennant un prix à débattre, mais toujours avantageux pour les deux parties, on diminuait les droits de douane dans des proportions d'autant plus appréciables qu'on agissait sur de plus fortes quantités. Certains commerçants jetaient alors sur le marché des orges, des blés, des maïs, à des prix défiant toute concurrence ou réduisant des entreprises régulières au déficit. Avec le contrôle des douanes, ces perspectives disparaissaient. Aussi, dans les conversations avec les indigènes, tous les bénéficiaires des transactions menacées cherchaient à empêcher le fonctionnement du contrôle en feignant d'y voir une manœuvre de la France. C'est pour ruiner leurs adversaires que les Français avaient machiné de tortueuses combinaisons sous un dehors de justice et de libre concurrence; quand le port de Casablanca, construit par la

Compagnie française, serait installé, de quoi vivraient les débardeurs, barcassiers, bateliers et cette foule de manœuvres indispensables aujourd'hui? Bientôt un canot quelconque pourrait accoster en tout temps et à toute heure de marée. La ville ne serait plus protégée par son accès dangereux; les Français mettraient à exécution des projets encore plus désastreux. Déjà une locomotive et des wagons amènent au port les pierres de la carrière voisine, au lieu d'employer muletiers et animaux de bât. Encore quelque temps et les rails prolongés iront prendre les grains dans les champs : c'en sera fini de la tranquillité des morts dans la terre, de la sécurité des femmes dans les douars, des moyens d'existence dans les campagnes, car il n'y aura plus besoin de chameaux, d'ânes, de chevaux et de personnel pour transporter les produits du sol. Alors on regretterait de ne pas s'être défendus quand il était temps.

Et les bons apôtres de l'intégrité du Maroc ajoutaient : « Tout cela c'est aux Français que vous le devez, car ce sont eux qui ont demandé des réformes. Nous autres, l'état actuel nous suffit; nous ne désirons que l'indépendance du Sultan comme autrefois; nous nous contentons des anciens usages avec lesquels vos pères vivaient heureux et s'enrichissaient. Nous sommes de cœur avec vous et disposés à soutenir vos droits; mais encore faut-il que vous n'ayez pas l'air d'approuver les nouveautés qui s'introduisent chez vous. »

Ces insinuations habilement colportées en ville et dans les tribus aidaient à payer moins cher les récoltes et à relever le prix des fusils. Qui saura jamais combien d'Européens tirent le plus clair de leurs revenus de la contrebande des armes? Ils sont rares ceux qui ont résisté à l'attrait de vendre 200 francs ce qui leur coûte 20 francs. Si on joint à cette source de revenus le trafic des protections, les achats à faux poids, les spéculations sur la fraude en douane et les impôts non payés, le bénéfice de l'insécurité pour les adversaires, de l'impunité pour les amis, des immunités pour quelques-uns, comment accepter la fin d'un régime favorisant de si fructueuses opérations? Une attitude hostile des Chaouias retarderait au moins la réforme franco-espagnole.

Quant aux tribus, le secret espoir de toucher une grosse

somme en cas de menace sur la ville, d'arrêter des changements redoutés, d'avoir peut-être même l'occasion de piller le *mellah* et d'exercer quelques reprises individuelles à la faveur des troubles, ne méritait-il pas une démonstration? Les tribus envoient le 28 juillet des délégués au caïd pour le sommer de supprimer le contrôle français des douanes, d'arrêter les travaux de la Compagnie française du port et de détruire le chemin de fer qui amène les matériaux de la carrière à la jetée en construction. Si Bou Bekr, devant ces menaces, tergiverse, discute, demande du temps. Quand, vers cinq heures du soir, le lendemain, 29 juillet, M. Zaghury, délégué par M. E. Neuville, va s'enquérir de ses intentions, on ne peut rien en tirer.

Le mardi, 30 juillet, les émissaires des tribus ne vinrent pas recevoir la réponse promise par le caïd pour ce jour-là. Mais, dès le matin, quelques fanatiques se mirent à exciter ouvertement la population. A la mosquée, les prédications d'un nommé Haoussine el Ziani s'élevaient contre les entreprises des chrétiens. Dans les rues, les passants étaient arrêtés par des apostrophes d'un marabout en guenilles, du nom de Zoor, qui, accompagné d'un nègre, prêchait la guerre sainte. La ville était envahie par des campagnards aux allures louches. Les Marocains employés par des Européens et surtout par la Compagnie française étaient menacés. Plusieurs prévinrent qu'ils ne travailleraient pas ou avertirent leurs maîtres d'avoir à se tenir sur leurs gardes et de ne pas sortir. Des attroupements se formaient, commentant les menaces des tribus. On annonçait une prochaine attaque. Un jeune Portugais, qui se laissa aller à hausser les épaules en passant près d'un rassemblement où pérorait Zoor, reçut du nègre un coup de sabre sur la tête.

Le consul de Portugal informe du fait son collègue d'Angleterre, doyen du corps consulaire en l'absence de M. Malpertuy. Une réclamation collective est décidée et l'entrevue avec Si Bou Bekr fixée à deux heures. Sur la plage, des voyous s'attaquent à un enfant français qui jouait seul sur le sable, le jeune David. Le gamin de huit ans n'est sauvé que par l'intervention d'un ancien domestique qui l'emporte à moitié mort. Les fomentateurs de troubles donnent le mot d'ordre de commencer l'épuration de la ville par la destruction de la voie du chemin de fer.

Précisément vers une heure, une locomotive sort des chantiers pour ramener les wagons de la carrière, située à un kilomètre environ des murailles de la ville. La voie suit la plage, puis le mur d'enceinte, qui est peu élevé, de sorte que les maisons dépassant la muraille, les habitants peuvent très bien voir sans sortir de chez eux les trains de matériaux le long de leur parcours. Pendant que la locomotive séjourne à la carrière organisant son convoi, une bande d'Arabes occupent les rails à deux cents mètres de la ville et les couvrent de pierres. Quand le train revient avec son chargement, le mécanicien français Rabat, apercevant l'obstacle, stoppe à quelque distance. L'ouvrier posté sur le dernier wagonnet et le chauffeur indigène Ben Khazi sautent sur la voie pour la dégager. Les Marocains s'y opposent. L'ouvrier fait mine de passer outre : il est abattu sous les coups de matraque pendant que le chauffeur se sauve. Le mécanicien, descendu de sa machine pour parlementer, cherche à fuir, du côté de la mer, pensant se dissimuler derrière les rochers de la plage ou gagner le large. Il est poursuivi, entouré, lapidé, puis transpercé par la populace qui le mutile et joue avec son cadavre. Excitée par le sang, elle revient vers le chemin de fer et se dirige vers la carrière en poussant des cris de mort. Parmi les ouvriers, les uns courent vers la plage, espérant rejoindre à la nage les navires sur rade, ou se faufilent entre les pierres vers les jardins ; d'autres se cachent dans des réduits, cherchent à se défendre dans un enclos, s'enferment dans une maisonnette où on serrait les outils ; mais quelques-uns, surpris ou découverts, doivent lutter sans armes contre la bande qui les assaille d'abord à coups de pierres, puis les achève à la matraque et au poignard et s'acharne sur les cadavres. Le chef de chantier Massé, armé seulement d'un couteau, dispute vaillamment sa vie et, ruisselant de sang, fait tête à ses adversaires jusqu'à ce que l'un d'eux, se glissant derrière lui, lui brise le crâne. Après le meurtre, le pillage. Les uns parcourent la carrière et emportent les outils qui leur conviennent. Les autres retournant à la locomotive ou aux wagons s'acharnent à les démolir pour en vendre les pièces. La foule outrage les corps mutilés des neuf victimes, les traîne sur le sable, ouvre le ventre de l'un d'eux, le bourre de paille et y met le feu. Dès le début du carnage, madame Maigret mère, puis le

docteur Merle ont vu la scène par-dessus les murailles et couru au consulat de France.

Apprenant que M. E. Neuville est en conférence avec le caïd, ils demandent qu'on l'avertisse sur-le-champ, puis retournent sur leur terrasse observer la suite des événements. M. Fournier, représentant de la Compagnie marocaine, se rend en hâte chez Si Bou Bekr et interrompt la conversation consulaire, en annonçant à l'assemblée les crimes qui se commettent. Le gouverneur venait de distribuer de belles promesses de sécurité. Il manifeste une vive émotion ; il accable de reproches sa police et assure qu'il va prendre des mesures. Le corps consulaire et M. Fournier veulent que ce soit sur-le-champ et avec une force armée. Si Bou Bekr se trouble et avoue qu'il n'a pas de munitions à distribuer aux soldats. Mais de toutes parts on signale plusieurs tués et la situation critique des assiégés dans la maisonnette du chantier. Les consuls somment le caïd d'agir en personne et le rendent responsable du sang versé. M. Fournier et M. Philip, agent de la compagnie Paquet, font remarquer qu'il y a des cartouches à la douane et s'offrent d'aller les prendre, puis de se mettre à la tête des soldats de police. Le caïd atterré refuse aussi bien d'aller lui-même contre les émeutiers que d'y laisser partir M. Fournier, mais il n'ose pas refuser d'employer les cartouches de la douane. M. Philip et M. Fournier font la distribution eux-mêmes et pressent les *askris* (soldats) de courir sur les lieux. Ceux-ci prétendent alors ne pas avoir d'ordre. On retourne chez Si Bou Bekr; on l'oblige à ordonner nettement la répression.

La petite troupe se met en marche vers la carrière. Elle arrive longtemps après que tout est consommé; son intervention délivre au moins les ouvriers emprisonnés dans la maisonnette, qui criaient qu'ils n'étaient pas Français, ce qui était vrai; les excitations contre la France et ses entreprises avaient porté leurs fruits; les ouvriers furent frappés parce qu'on les croyait tous Français, en qualité d'employés de la Compagnie française du port. Quelques-uns durent leur salut à ce qu'ils purent expliquer en arabe qu'ils étaient d'une autre nationalité. Le mouvement allait bientôt dépasser les prévisions et s'étendre à tous les Européens. Mais au début les Français étaient seuls menacés.

Sur les représentations du consulat, Si Bou Bekr fit ramasser et apporter les cadavres en tas à la Marine; mais il refusa au nom d'une coutume religieuse de les laisser franchir la porte avant le coucher du soleil. Il fallut une démarche instante de M. Neuville pour qu'il revînt sur sa décision et fournît une escorte au funèbre cortège. Cette garde faillit renouveler elle-même le massacre. Une quinzaine de Français dévoués s'étaient rendus au port pour reconnaître les morts. Quand on souleva la bâche qui les recouvrait, les mutilations horribles et le ventre ouvert d'un ouvrier apparurent. A cette vue, M. Jourdan eut un mouvement d'indignation et se retourna en agitant les poings. Aussitôt les dix soldats d'escorte, prenant ou feignant de prendre ce geste inoffensif pour une menace, mettent en joue le petit groupe de Français. M. Philip, M. Fournier, quelques personnes, parlant l'arabe et très connues, s'interposent vivement, fournissent des explications; les fusils ne partent pas; mais l'attitude reste si menaçante qu'on renonce à rapporter les corps. Chacun s'éloigne à la faveur des discussions et des colloques entre la troupe et les assistants. Ce n'est que dans la nuit qu'on peut enlever les pauvres débris humains et les déposer au consulat de France.

Par la porte ouverte, entre qui veut. Tous nos nationaux, secoués par l'émotion, s'entretiennent des événements dans le jardin. Pendant qu'on discute la conduite à tenir, M. Neuville écrit son rapport. Le Dr Merle est chargé de le porter à Tanger par le navire *Mogador* qui lève l'ancre le soir même. Sur ce même vapeur, s'embarquent madame Merle, ses enfants et les familles juives les plus alarmées par le pillage de quelques boutiques du *mellah*. M. de Saint-Aulaire, après en avoir référé à Paris, envoie le commandant Ollivier. Les instructions verbales et écrites qu'il lui donne se résument ainsi : le *Galilée* se présentera le plus tôt possible devant Casablanca; sa mission consistera à assurer, d'accord avec le consulat, la protection et la sécurité des Français, comme des autres Européens en péril.

Par la suite, M. Maigret qui doit rejoindre son poste de vice-consul le lendemain, apportera les ordres complémentaires du Ministère. A Tanger, notre chargé d'affaires s'est

rendu auprès de Si Torrès, délégué du Sultan à Tanger, et, après les représentations que mérite le meurtre de nos nationaux, s'est enquis de ses dispositions pour rétablir l'ordre. Le vieillard déplore son impuissance. Il annonce son intention d'envoyer sur place, par le prochain courrier, le caïd Si Allal ben Abd-el-Maleck, *khalifa* (lieutenant) du pacha de Tanger, avec une dizaine d'*askris*, quelques fusils et un chèque de dix mille douros. Devant des mesures si énergiques de la part de la première autorité marocaine, n'est-il pas évident que le *Galilée* ne doit compter sur aucun secours pour sauvegarder les existences en danger?

Tel est le drame dont nous reconstruisons les scènes en causant, tantôt au carré, tantôt sur la dunette, tandis que le navire file en hâte dans l'apaisement de la nuit vers la cité ensanglantée. Que s'est-il passé depuis mardi soir, c'est-à-dire pendant un jour et deux nuits, date des dernières nouvelles?

*
* *

Jeudi, 1er août. — De bonne heure, sur le pont du *Galilée*, chacun cherche avec sa jumelle la terre et les signaux du consulat. Mais une légère brume, fréquente en été, le matin, ne permet d'apercevoir la ville que vers sept heures.

Casablanca, en arabe *Dar el Beida* (maison blanche), s'étend, vue d'un navire, sur une côte plate que défend un sous-sol rocheux s'avançant en mer et présentant seulement deux étroites échancrures; l'une forme le port appelé « la Marine »; l'autre, en dehors de l'enceinte, est la crique des Barcasses ou de Sidi Bel Yout, du nom d'un marabout, patron musulman de la cité : sa mosquée près de l'anse où on remise les barcasses, mais à l'intérieur des murs, se signale au loin par un long palmier penché, presque sans feuilles. La ville est fermée, entourée de murailles, même du côté du large, sans faubourgs apparents, composée de maisons blanches, étroitement tassées, semblables à des cubes de chaux percés de trous. Çà et là, surtout au centre, quelques constructions à étages, trois ou quatre minarets sans caractère, quelques tours carrées, dont celle du consulat d'Allemagne, dépassent les terrasses environ-

nantes. Le rempart, qui longe la grève, se renfle vers son milieu, formant une sorte de bastion couronné de canons et dominant « la Marine ». A la gauche du bastion, une voûte fermée par une porte à deux vantaux ouvre la seule voie d'accès entre le port et la ville : c'est la Porte de la Douane. Après l'enceinte, s'évase la crique de Sidi Bel Yout; puis on aperçoit la carrière fatale, semblable à une dune effritée, dont le sable se confond avec celui du rivage.

A droite, la masse des constructions habitées s'arrête devant un vaste enclos désert, entouré d'un mur neuf, avec tours d'angles : c'est l'emplacement d'un quartier fermé qu'on aurait voulu autrefois assigner aux Européens. Sur leur refus de se laisser parquer comme les Juifs au *mellah*, le terrain est resté abandonné; il sert de loin en loin au campement des *mahallas* (armées) de passage. Autour de la ville, après une zone verdoyante de jardins, une plaine immense se relève lentement, à peine ondulée, à perte de vue, sans un arbre, sans un monument : la campagne apparaît poudroyante sous l'ardent soleil qui la dessèche et dorée par le chaume des céréales.

En approchant, nous distinguons près de l'anse de Sidi Bel Yout une foule d'Arabes gesticulant dont quelques-uns s'acharnent encore à dépecer la locomotive renversée et à enlever les restes de la voie Decauville. Aux abords de la Porte de la Douane, une autre agglomération d'aspect moins loqueteux et des soldats, reconnaissables à leur veste rouge, semblent observer les mouvements du navire. Au fond du port, quelques barcasses échouées. Sur rade, trois cargo-boats de pavillons français, anglais et allemand paraissent encombrés de passagers. Des drapeaux flottent au-dessus des demeures consulaires. Le nôtre surmonte une petite tour carrée près des remparts ; il est en berne.

Nous mouillons vers 8 h. 1/2 à 1 500 mètres environ de la ville, en face de la Porte de la Marine. Le consulat signale en même temps par le code international que M. E. Neuville se rend à bord. Avant lui, accoste à la coupée un délégué du consulat d'Allemagne chargé de l'arraisonnement.

Au Maroc, chaque consul de carrière assume ce service à tour de rôle et précisément, avec le mois d'août, il incombe à un employé Allemand qui demande au docteur la patente de

santé. Ce dernier déclare qu'il n'y a pas de malades à bord et que le *Galilée*, comme navire de guerre venant de Tanger, n'a pas de patente à présenter. Un peu gêné de ne pouvoir lire, comme il l'aurait fait sur une patente, le chiffre de l'équipage, des canons, du tonnage, et d'autres renseignements encore, le jeune homme découvre sa curiosité en demandant combien nous avons d'hommes et si d'autres navires vont arriver. Il s'étonne de retrouver peint en gris-bleuté le *Galilée*, l'ayant vu l'an dernier en blanc. Interrogé à son tour sur l'état de la ville, il ne sait pas combien il y a eu de morts dans la journée du 30 ni de quelle nationalité ils sont. Devant cette réserve jointe au désir d'être renseigné, le docteur Brunet rédige un certificat sanitaire, dépourvu d'indications, et l'agent de la santé n'insiste plus.

Vers 9 heures, arrive le gérant du consulat, M. E. Neuville, élève vice-consul, accompagné de M. Berti, agent des services de l'Emprunt marocain. Ils sont tous deux très émus. M. Neuville est en grande tenue. Pendant qu'il va conférer avec le commandant, nous demandons à M. Berti de nous mettre au courant des événements survenus après le départ du Dr Merle pour Tanger.

Les indigènes, auteurs ou spectateurs du massacre, étaient rentrés en ville, se vantant de leurs prouesses, agissant en maîtres des rues, proférant des cris de mort contre les Européens. Les femmes poussaient les *you you* qui retentissent dans les circonstances graves. En un clin d'œil, tous les commerçants ferment leurs devantures et la terreur se répand chez les familles juives, dont quelques-unes sont malmenées et pillées. Les plus exposées s'enfuient sur le *Mogador*. La panique est telle que les Juifs se laissent rançonner par les soldats et les barcassiers de la Marine pour s'embarquer coûte que coûte. Quant à la colonie française, elle se réunit au consulat ou dans des maisons faciles à défendre pour y passer la nuit. Le lendemain, 31 juillet, arrivent les Chaouias : la ville est à la merci des tribus. Les chefs occupent la maison du caïd Si Bou Bekr. Les insultes et les cris hostiles aux Français retentissent de toutes parts : les réfugiés du consulat décident de prendre pour asile les navires en rade.

Comme il y avait péril à gagner la Marine sans protection

au milieu d'une foule hostile, M. Neuville alla demander au caïd une escorte. L'entrevue fut tumultueuse. Les délégués des tribus parlaient et discutaient au lieu et place du gouverneur impuissant. Enfin ils consentirent à envoyer une garde, à condition que les Français seuls quittassent la ville, les autres Européens, disaient-ils, ne courant aucun danger. Leur assertion se vérifia. Quand, après avoir attendu plusieurs heures les *askris* qui les encadrèrent, les quelque deux cents personnes, hommes, femmes et enfants, décidés à gagner la rade, quittèrent le consulat de France, elles défilèrent dans les rues sous les menaces et les avanies qui ne s'adressaient qu'à leur qualité de Français ou de protégés français. On les fit arrêter trois fois sous prétexte d'encombrement, en réalité pour jouir de l'effroi des femmes qui se demandaient si elles allaient au massacre ou à un pire destin. Certains indigènes montraient leurs armes et faisaient mine de s'en servir, avec des rires de brutes heureuses. Aux fenêtres, des Européens d'autres nationalités regardaient, goguenards. Enfin le convoi parvint à la grève. Là, soldats et bateliers prirent un malin plaisir à retarder l'embarquement des plus pressés afin de leur extorquer le plus d'argent possible. Les barcasses s'éloignèrent sous les insultes et les cris. Le *Constantin* de la Compagnie Havraise Péninsulaire, l'*Oued Sebou* de la Compagnie Paquet et un vapeur anglais, le *Demetian*, les recueillirent. Au consulat, ne restèrent auprès de M. Neuville qu'un petit nombre d'hommes : MM. Fournier, Philip, Guinard, Soufron, Merlin, Darrigues, Mercié, et deux femmes, madame Maigret mère avec son jeune fils, âgé de quinze ans, et madame Fournier, tous décidés à garder le pavillon jusqu'à la dernière extrémité. Si Bou Kekr supprime les gardes qui, la veille, avaient été placés moyennant rétribution devant les établissements européens. Le poste même du consulat, payé 100 francs, disparait.

Mouley-Lamin, l'oncle du Sultan, qui campait à quelques heures de Casablanca avec sa *mahalla*, apprenant les événements, accourt en ville et, voyant l'incapacité du gouverneur, se substitue à lui en attendant que le Magzhen accepte sa proposition de le remplacer par le caïd des Ouled-Harriz. Il informe aussitôt les consuls de son intention d'assurer la sécurité avec quelques centaines d'hommes qu'il a amenés et

de nommer un autre gouverneur provisoire. Il envoie son khalifa (lieutenant), Si Allal-ben-Abbou, rassurer M. Neuville et lui dire qu'au cas où il se réfugierait en rade, il irait en personne occuper le consulat de France. Naturellement, on lui répondit qu'en aucun cas on n'abandonnerait le drapeau. Mais Mouley-Lamin donna une preuve de ses bonnes dispositions en mettant pour la nuit un détachement devant le consulat. Quand le *Galilée* fut en vue, le matin, le souci de sa responsabilité secoua encore davantage le vieil homme. Sa troupe alla garder les portes de la ville, avec mission d'empêcher les gens des tribus d'entrer. L'épuration intérieure commença par l'arrestation et l'expulsion des individus douteux. Les agitateurs, craignant la répression des Français, répandaient le bruit qu'à la moindre démonstration de la « frégate », ce serait le massacre général des Européens restés à Casablanca. Les Européens non Français allaient devenir des otages : nullement inquiétées jusqu'alors, les colonies étrangères menacées à leur tour feraient pression pour éviter un acte de force des Français ou limiter leur intervention. Ceux-ci passeraient ainsi aux yeux du peuple pour incapables de punir, comme de rétablir le contrôle de la douane et les travaux du port.

En attendant, Si Bou Bekr, compromis, affectait de payer de sa personne. Il accompagna lui-même M. Neuville à la Marine, quand il se rendit à bord du *Galilée*. Il devait aussi l'attendre pour le ramener, de façon à l'empêcher de demander une escorte de matelots. Le commandant Ollivier tomba d'accord sur les mesures à prendre, avec M. Neuville, qu'il connaissait de longue date, car il entretenait avec son père, consul général à Gibraltar, et sa famille, les meilleures relations d'amitié. Puisqu'aucune sécurité n'était assurée à nos nationaux, que le consul lui-même ne pouvait sortir qu'accompagné du caïd, que le mouvement menaçait de s'étendre contre toutes les personnes restées à terre, le *Galilée* allait fournir une garde de marins au consulat jusqu'à ce que l'on connût les dispositions du gouvernement. Actuellement il s'agissait — question exclusivement française — d'assurer le respect de notre représentant et du refuge que constituait le consulat.

On ne prétendait pas occuper quoi que ce fût de vive force,

dicter des conditions ou opérer un débarquement portant atteinte aux droits des autorités marocaines. On se contentait de se garantir soi-même contre un retour d'émeutiers ou d'assassins et contre l'hostilité déclarée des tribus. Si d'autres consulats croyaient devoir prendre également leurs précautions, le commandant Ollivier offrait de leur fournir une garde. Mais la faiblesse de son effectif obligeait à limiter à deux le nombre des consulats à protéger. M. Neuville aurait donc à aviser le corps consulaire de ces dispositions et demanderait au caïd le libre passage du détachement. On convint d'une série de signaux pour informer le *Galilée* de l'acceptation de Si Bou Kekr ou avertir qu'on devait aller d'office protéger le consulat en cas de danger pressant. Le commandant recommanda formellement de bien « affirmer au gouverneur que, toutes réserves faites sur la grave responsabilité encourue par lui pour le massacre que son impéritie n'avait pas su empêcher, nos opérations n'étaient nullement dirigées contre le représentant du Sultan, que c'était l'autorité de son maître qui devait être rétablie au plus tôt, qu'on voulait seulement, comme il le devait lui-même, assurer la protection de nos nationaux contre les rebelles, qu'enfin, il répondait désormais sur sa tête de la vie de nos ressortissants ». Pour appuyer sur-le-champ d'une façon éclatante les représentations du *Galilée* et affirmer son intention de ne pas rester inerte, le commandant donna l'ordre aux deux vapeurs, l'un allemand, l'autre anglais, qui étaient interposés entre la terre et son navire, de lever l'ancre et de se placer en arrière, afin que le champ de tir et la vue fussent dégagés.

Puis il décida que M. Neuville serait reconduit à la Marine, non pas dans sa barque marocaine, mais dans une baleinière, qu'escorteraient deux canots garnis de fusiliers et remorqués par la vedette. Pendant qu'on prenait ces dispositions, le consul vint serrer la main des officiers du carré. Il en connaissait personnellement trois, reçus très aimablement dans sa famille et qui le traitaient en camarade. On s'amusa à regarder par les sabords une scène comique d'enlèvement qui se passait à la coupée. On voulait garder sous la main la barcasse et les rameurs marocains qui avaient amené M. Neuville, jusqu'au retour à terre de celui-ci. Il s'agissait de s'emparer d'eux

et de leur embarcation, mais en leur montrant qu'on ne leur voulait aucun mal. On leur fit donc signe d'accoster comme pour reprendre leur passager. A peine arrivés le long du bord, ils voient tomber des matelots postés sur l'échelle de coupée, qui sautent en riant dans la barque. Les uns saisissent les avirons, les autres poussent les Arabes à bord avec une telle promptitude que les barcassiers surpris ne songent même pas à ouvrir la bouche pour protester. En un clin d'œil, ils sont sur le pont, un peu penauds et mal rassurés ; mais, ne voyant que des figures joyeuses, ils prennent le parti de rire aussi sans savoir pourquoi. On les installe dans un coin avec du pain, de l'huile et des cigarettes, on leur explique qu'on leur rendra leur barcasse sitôt l'arrivée à terre de M. Neuville. Le consul prend alors congé, reconduit par le commandant et tous les officiers qui lui serrent la main. L'enseigne Leygue est chargé, comme officier de corvée, de la direction des canots d'escorte.

Il est onze heures du matin. Le commandant garde comme passager M. Berti, agent de l'Emprunt marocain, qui a installé il y a quinze jours le contrôle des douanes à Casablanca. M. Berti est accueilli avec empressement au carré, car c'est un compagnon de bonne humeur, très au courant des affaires indigènes qu'il a traitées longtemps en Tunisie.

Les canots, remplis de cols bleus autour du consul, étaient à peine partis que la colonie française, réfugiée sur les deux vapeurs qui changeaient de mouillage, manifesta combien elle approuvait de cœur la mesure prise par le commandant Ollivier. Dès que les embarcations arrivèrent à bonne portée de la voix, une formidable acclamation retentit : *Hourrah! hourrah! hourrah! vive le Galilée!* criaient les malheureux, massés sur le pont, en agitant des mouchoirs et des chapeaux.

Avec les jumelles, nous apercevons un mouvement inaccoutumé de Marocains sur la grève. Les cris des Français sur rade, les matelots armés, descendus du bord, l'enlèvement de la barcasse indigène, le déplacement des navires de commerce ne leur avaient pas échappé et l'anxiété d'avoir à régler les frais commençait à tenailler les notables. Aussi M. Neuville et le Dr Merle, lorsqu'ils mirent le pied sur la grève, où ils descendirent seuls, furent-ils reçus par Si Bou Bekr, les *oumanas* de la

douane et leur suite, avec un redoublement d'honneurs, de prévenances, de promesses de sécurité. On les reconduisit pompeusement jusqu'au consulat en réitérant l'assurance qu'on prendrait des mesures énergiques pour purger la ville des malandrins, pourvu que la France fût clémente. En réalité, dès que les gens des tribus s'étaient rendu compte des mouvements de la « frégate », beaucoup avaient regagné la campagne. Les détachements placés par Moulay-Lamin aux portes laissaient sortir, mais non entrer. Les patrouilles parcourant les rues arrêtaient les vagabonds. Les boutiques étaient fermées; la population, invitée à rester dans les maisons. Au *mellah*, l'inquiétude des juifs n'avait pas diminué; au contraire, la peur engendrait une foule de bruits colportés de porte en porte : Casablanca allait être bombardée, à moins d'une forte rançon destinée à indemniser les Français. Naturellement les Arabes obligeraient les Israélites à fournir la forte somme. On se désolait d'échapper au pillage pour tomber dans la contribution de guerre ou d'avoir à choisir entre la ruine et l'incendie : pour échapper aux deux, l'exode continuait. On réalisait, on cachait, on enterrait, puis on gagnait les navires sur rade. Les soldats et les barcassiers de la Marine y trouvaient leur compte. Suivant la richesse de la famille et les figures plus ou moins bouleversées, ils réclamaient de 1 à 100 douros, soit de 4 à 400 francs, pour permettre l'embarquement. A la douane, les *oumanas*, ravis d'être débarrassés de leur contrôleur français, et les grosses maisons d'exportation étrangères, ayant retrouvé l'heureux temps où les droits se réglaient à l'amiable, se hâtaient d'en profiter. Des stocks énormes de grains s'écoulaient vers les navires sur rade.

A l'extérieur, en revanche, les tribus étaient déçues dans leur espoir d'une forte rançon versée par le gouverneur à défaut d'un pillage partiel. Elles réunissaient des milliers de cavaliers pour occuper la ville; le difficile était de s'entendre et de porter les premiers coups; on parlementait et on répandait les menaces les plus effrayantes pour démoraliser l'adversaire. Mouley-Lamin disposait seulement de 500 hommes dont il n'était pas sûr. Il était certain qu'aucun de ces pauvres diables, jamais payés, ne résisterait à la tentation du pillage dès qu'elle s'offrirait. Les colonies étrangères étaient partagées

entre deux craintes : celle des émeutes depuis que l'excitation contre les Français risquait de les englober, et celle de voir établir fortement les moyens d'action de rivaux gênants pour leurs affaires. On s'en aperçut au résultat de la conférence tenue dans l'après-midi entre les agents consulaires, qu'avait convoqués M. Neuville pour recevoir communication des décisions prises le matin à bord du *Galilée*. Il exposa que la garde pacifique du consulat de France par des marins donnerait à réfléchir aux Marocains, pousserait les autorités à faire les derniers efforts en faveur de l'ordre, rendrait hésitants les agitateurs et, au pis aller, assurerait à tous les Européens un refuge contre l'émeute, qu'en tout cas c'était une mesure de sauvegarde exclusivement française, répondant à l'expulsion exclusive des Français, aux traitements qu'ils avaient subis et subissaient encore, enfin, que, pour l'avenir, elle prévenait toute complication : l'assemblée consulaire y voulut voir un débarquement guerrier, les allures d'une protection internationale avec occupation partielle de Casablanca, qu'évidemment le *Galilée* n'était pas à même de réaliser et n'avait jamais songé à effectuer avec ses seules forces. Exagérée ou non, cette crainte conduisit à avertir le gouverneur :

1° Qu'il eût à dégager la voie du chemin de fer ;

2° Qu'il eût à assurer le libre accès de la Marine ainsi que le passage des Français et des Européens.

Ces conditions furent aussitôt traduites au caïd Si Bou Bekr qui assistait à la séance et s'empressa de les accepter.

Pendant ce temps, à bord, les exercices, prévus pour l'après-midi au tableau de service, s'exécutent comme d'habitude. On a mis les fusiliers à l'exercice de la compagnie de débarquement et les canonniers à l'exercice de pointage des pièces. Ces mouvements sont suivis à la jumelle avec attention par les navires sur rade, spécialement par le vapeur allemand, qui les interprète sans doute comme des préparatifs belliqueux, car il signale au *Galilée* par le code international : « Croiseur, quelles sont vos intentions? » On lui répond poliment : « Pourquoi faites-vous cette question? » La conversation en reste là.

Vers quatre heures, M. Neuville, accompagné de M. Madden, consul d'Angleterre, apporte le procès-verbal de la conférence consulaire. Le commandant Ollivier, en prenant acte des déci-

sions, charge notre représentant de « signifier de sa part au gouverneur qu'il consent provisoirement à surseoir aux mesures annoncées le matin, mais que, le lendemain, il a l'intention de se rendre au consulat, que Si Bou Bekr ait à venir le recevoir au débarcadère pour l'accompagner jusqu'à la maison de France où l'on présenterait au consul et au commandant des excuses pour les faits monstrueux qui s'étaient passés ».

Lorsque le consul d'Angleterre quitta le bord avec M. Neuville, on leur rendit les honneurs réglementaires. Les batteries marocaines feignirent de croire à un salut à la terre et répondirent par un même nombre de coups. Peu après, le gouverneur, dans la joie d'avoir esquivé toute démonstration de la frégate, voulut même lui envoyer la *mouna*, sorte de cadeau composé de provisions diverses : bœufs, moutons, fruits, etc., qui se paient d'ailleurs généreusement. M. Neuville averti fit rentrer au port la barcasse portant les présents intempestifs et signala : « Une barcasse allait à bord porter des vivres cadeau du caïd; consul l'a fait retourner; caïd m'a promis de faire retirer les gens des tribus ce soir avant neuf heures; mais je l'en crois incapable; à moins d'imprévu nous irons vous attendre demain neuf heures ».

L'intermédiaire chargé des communications aériennes est le quartier-maître de timonerie Tardivel : installé sur la terrasse du consulat, il doit transmettre le jour par signaux à bras, le soir par le fanal, les messages que la timonerie du bord interprète. Vers dix heures, le calme de la rade assoupie règne sans doute également à terre, car les demandes de renseignements qu'on essaye d'envoyer restent sans réponse.

*
* *

Vendredi, 2 août. — Les communications ne reprennent que vers sept heures du matin entre le consulat et le *Galilée*. M. Neuville signale : « Caïd m'écrit et dit avoir commencé à expulser les gens des tribus; le reste partira ce matin; je vous attends à neuf heures ».

Mouley-Lamin tentait l'épuration de la ville; mais l'agitation dans la banlieue redoublait et s'étendait. Les nouvelles trans-

mises jusqu'à Mazaghan avaient réveillé les mêmes instincts, les mêmes espoirs de trouble et de pillage. Le vice-consul d'Angleterre à Mazaghan, M. Spinney, se fit l'interprète de la colonie européenne dans une lettre à sa sœur, retenue à Casablanca auprès d'un malade. La lettre fut communiquée à M. Neuville, qui signala vers huit heures : « Vice-consul anglais à Mazaghan réclame l'envoi d'un navire de guerre. Je propose d'envoyer l'*Oued-Sebou* avec un officier et quelques hommes. » Le *Galilée* était le seul navire de guerre sur la côte ; il fallait bien recourir à un bâtiment de commerce pour servir de refuge en rade de Mazaghan, et le consul avait choisi ce bâtiment français de la Compagnie Paquet qu'il pouvait noliser facilement. Le commandant Ollivier, pensant qu'un vapeur de commerce, si on en jugeait par les événements de Casablanca, ne calmerait pas suffisamment les Marocains, proposa de se rendre lui-même, pour quelques heures, à Mazaghan, et d'y exercer l'action de présence à laquelle on limitait son rôle actuel. Le consul s'y opposa, le *Galilée* ne pouvant, selon lui, quitter Casablanca sans danger pour les Européens ; mais le départ de l'*Oued-Sebou* fut suspendu.

Suivant sa promesse de la veille, confirmée encore le matin, le commandant se rend à la Marine à neuf heures. Il avait demandé à M. Luret et à deux officiers de l'accompagner. Le tour désigna les deux officiers mécaniciens, MM. Baroux et Arnaud. Deux canots armés les accompagnèrent, car on ne voyait pas sur la grève les personnages officiels qui devaient venir au-devant d'eux. Enfin arrivèrent Si Bou Bekr, les *oumanas*, quelques notables, un piquet de soldats, et le cortège s'achemina vers le consulat de France. La séance ne fut pas imposante. Quelques Français, restés à terre, se joignirent à l'assemblée et l'on parla sans s'être concerté à l'avance entre soi ou avec le consul. Les avis émis étaient diversement accueillis ; on avait plutôt l'impression de pourparlers que d'une autorité posant ses conditions. Comme le gouverneur répétait qu'il garantissait l'ordre, M. Fournier, directeur des travaux du port, demande à reprendre le travail. Immédiatement le caïd déclare que ce n'est pas possible. A son tour, M. Luret, représentant l'Emprunt marocain gagé sur les Douanes, réclame la reprise du contrôle. Nouvelle impossi-

bilité. Le commandant Ollivier propose de mettre une garde au consulat et de se rendre avec le *Galilée* à Mazaghan au secours des Européens. Il ne faut pas y songer non plus : la situation ne permet ni de s'éloigner, ni de débarquer, ni de rien changer à l'état dont on se plaint : à ce prix, on promet une sécurité que personne n'assure et qui laisse sur rade nos compatriotes expulsés. La seule résolution acceptée est l'envoi d'un courrier qui demandera des nouvelles complémentaires au vice-consul de France à Mazaghan. Au moment de lever la séance, Si Bou Bekr se décide à présenter sommairement des excuses et des regrets, avec un appel au pardon de la France.

Précisément on enterrait alors dans le jardin du consulat les cercueils contenant les restes des ouvriers français assassinés. Des fenêtres, on apercevait les indigènes chargés de cette triste besogne, remuant la terre en hâte, sans un assistant. Il était si peu vrai que la tranquillité fût assurée qu'on n'avait pas osé porter les morts jusqu'au cimetière : le matin, le champ de repos situé à la porte de la ville avait été envahi, souillé et saccagé par les Chaouias. Après avoir rendu hommage aux victimes du 30 juillet près de leur fosse à peine comblée, le commandant et les deux officiers rentrèrent à bord vers onze heures.

A une heure, mouille sur rade le vapeur espagnol *James Haynes*. Il porte le *khalifa* (lieutenant), envoyé par Si Torres au nom du Sultan, et M. Maigret, vice-consul de Casablanca, qui rejoint son poste après avoir laissé sa femme malade dans sa famille à Gibraltar. M. Maigret a quitté Tanger hier, 1er août, à cinq heures et demie du soir. Il a pu recevoir de M. de Saint-Aulaire les premières instructions de Paris et connaître les dispositions énergiques du gouvernement. La sympathie du *Galilée* lui est acquise par avance, car il est le gendre de M. Neuville, consul général de France à Gibraltar, et il participe aux excellentes relations que les officiers entretiennent avec sa famille. Par son grade, il reprend la gérance du consulat de Casablanca à son beau-frère, M. E. Neuville ; mais, à cause de cette parenté, la confiance réciproque, le libre échange des opinions et l'abandon des formes officielles restent les mêmes entre eux et le navire.

Pendant que M. Maigret qui s'est rendu directement du

James Haynes sur le *Galilée*, se met au courant chez le commandant des derniers événements, le timonier de veille apporte à deux heures dix le signal suivant du consulat : « Ce matin quelques gens des tribus ont voulu forcer une porte de la ville. On a pu à grand'peine défendre cette porte. Un soldat du Sultan aurait été tué ainsi que deux rebelles. Je demande au caïd de la faire dégager. »

Au cours de l'après-midi, nous suivons à la jumelle une série de petits engagements entre les pelotons de Mouley-Lamin et les cavaliers des tribus. A la vérité, personne ne se fait grand mal. On cavalcade en fantasia, en soulevant beaucoup de poussière ; on crie, on gesticule, on se provoque en s'injuriant ; de temps en temps, on tire un coup de fusil sans viser, en se sauvant à toute vitesse. Quand on s'est livré à cet exercice intrépide pendant quelques heures, le plus fatigué s'en retourne se reposer. Parfois une balle perdue fait une victime.

M. Maigret a demandé à descendre à terre seul et à n'être reçu par personne. Il s'embarque à deux heures cinquante-cinq. A trois heures deux, nous recevons du consulat l'avis suivant : « Le caïd m'a fait savoir que les canots ayant quitté le bord s'exposent à recevoir des coups de fusil de la part des gens de la campagne ». On signale immédiatement à l'officier chargé de conduire M. Maigret : « Méfiez-vous au débarquement », et à M. Neuville : « Rappelez au caïd que si les nomades tirent sur les embarcations, le *Galilée* tirera sur eux à obus ». Peut-être, l'astucieux Si Bou Bekr avait-il seulement en vue d'empêcher les marins d'accompagner M. Maigret jusqu'au consulat. En tout cas le retour s'opéra sans incidents. En dehors des murs et près de la porte, les pelotons de Mouley-Lamin continuèrent leurs patrouilles jusqu'à la nuit tombante pour montrer au consul le zèle du caïd. Vers quatre heures, une bande de campagnards, que n'avaient pas arrêtés les cris de la *mahalla* chérifienne, reçut quelques coups de fusil et rebroussa chemin. A six heures, M. Maigret signala : « Le caïd a fait dégager la voie et m'a promis de laisser les gardes de Mouley-Lamin ».

Nous recevons pendant ce temps la visite de M. Fournier, l'actif et courageux directeur des travaux de la Compagnie du port. Quoique son entreprise soit spécialement visée par les meneurs, il n'a pas voulu abandonner ses chantiers et il tient à

rester en ville avec sa femme. Fort de son droit, juste avec les Arabes, les menaces ne l'intimident pas et on le respecte parce qu'il est énergique. Par contre, 350 familles juives partent vers sept heures du soir pour Tanger, sur le *Constantin* de la Compagnie Havraise Péninsulaire. Avant l'appareillage, quelques Français, qui s'étaient réfugiés à bord depuis deux jours, débarquent pour rentrer en ville : parmi eux, MM. Naissant, contrôleur des travaux du port, Alexandre, représentant de la maison Saint frères, Guyot et Peytral.

Pendant le dîner, le consulat nous donne l'alarme (sept heures trente-cinq) : « Mauvaises nouvelles de l'intérieur, soyez très attentifs aux signaux cette nuit ». Le commandant demande aussitôt (huit heures trente) : « Est-ce que vous craignez d'être attaqué au consulat cette nuit? » Réponse (neuf heures trente) : « Non, mais les nouvelles sont confirmées que les tribus attaqueront Casablanca demain matin, soyez prêts ». Le commandant Ollivier mesure la difficulté de porter secours au dernier moment, en pleine mêlée, en face de forces inconnues, et l'avantage de prévenir au moins l'attaque pour ne pas être à la merci de l'adversaire; il renouvelle à dix heures quarante sa proposition d'une garde pacifique. « Ne voulez-vous pas que nous envoyons un détachement au consulat demain matin au jour? Si oui, faites savoir si caïd accepte. » M. Maigret en avise le gouverneur qui s'empresse d'esquiver l'offre, au moins d'en retarder l'exécution. C'est l'impression qui se dégage des termes suivants transmis à onze heures vingt : « Mouley-Lamin et le caïd nous confirment en personne que les tribus viendront demain matin, qu'ils espèrent arranger les choses pacifiquement. Tenez-vous prêts; mais, quoi qu'il arrive, attendez notre signal. »

Sur cette phrase peu rassurante, le commandant donne des ordres pour que fusiliers et canonniers soient réveillés le lendemain à quatre heures et demie. Le navire restera embossé et gardera ses embarcations à l'eau le long du bord. La recommandation du consul : « Tenez-vous prêts » est ainsi exécutée à la lettre. On s'endort perplexe, en cherchant le bilan de cette journée où promesses de calme et nouvelles alarmantes, dispositions pacifiques et menaces belliqueuses n'ont cessé de s'entrechoquer.

***

Samedi, 3 août. — L'assaut escompté se borne à une petite escarmouche des cavaliers de Mouley-Lamin chargés d'empêcher les tribus de rentrer.

A la suite de l'incendie de quelques gourbis près de la porte, les troupes chérifiennes font une sortie. La fusillade s'engage et deux rebelles tombent. Les gens des tribus n'insistent pas. On les voit se replier à petite distance, où ils tiennent la campagne, détachant de temps en temps vers l'intérieur des estafettes chargées d'apporter des renseignements aux délégués des tribus Chaouias réunis à Ber-Réchid pour délibérer. Au Maroc, les heures passent sans compter; on se décide lentement; une seule chose va vite : la transmission des nouvelles. A la suite du massacre des Français, le mouvement xénophobe, comme les ondes d'une pierre dans une mare, se propage en s'élargissant et l'immense plaine dont Casablanca est le centre frémit jusqu'à ses confins : Rabat au nord, Mazaghan au sud.

Mouley-Lamin, seul, essaie de purger la ville de ses éléments douteux qui vont renforcer les campagnards fanatiques. Les citadins ont reçu l'ordre de se renfermer chez eux. Ceux qui sortent se hâtent dans les rues en rasant les murs. Ils jettent des regards de colère sur les passants européens, comme sur les auteurs du châtiment qu'ils sentent venir, car le bruit court déjà de l'arrivée d'une flotte vengeresse. Quelques familles des colonies étrangères se réfugient sur les navires en rade. Les juifs continuent à fuir le *mellah* en masse et des scènes tragi-comiques se passent à la Marine avec les bateliers et les débardeurs. Tantôt ceux-ci laissent tomber à l'eau les malles pesantes, soupçonnées de renfermer des objets de valeur, et demandent des prix exorbitants pour les repêcher; tantôt ceux-là portent séparément dans la barcasse les membres d'une même famille et en abandonnent un sur la grève. Alors pour transporter le mari, la femme ou l'enfant laissés pour compte et qui poussent des cris déchirants, il faut payer de nouveau. Marchandages, pleurs, objurgations, raisonnements, scènes d'apitoiement, menaces ironiques des rusés compères, tant qu'on ne débourse pas les douros.

A neuf heures et demie, M. Maigret et M. Neuville viennent à bord conférer avec le commandant. D'après eux, Mouley-Lamin, convaincu de sa responsabilité, est sincère et cherche à garantir l'ordre, mais il ne répond ni des biens ni de la vie des Européens en cas d'attaque de Casablanca par les deux mille cavaliers signalés aux environs. Le commandant fait observer qu'au moment du rassemblement des tribus sous les murs de la ville ou d'un assaut qui forcera une porte, il sera bien tard pour assurer la protection efficace des Européens réfugiés dans les consulats. On ne pourra les dégager alors qu'en s'exposant à des pertes énormes. Il faudrait au moins un noyau de défenseurs dans la place pour faciliter le débarquement des secours. Le vice-consul reconnaît la justesse de cette vue et exprime le désir d'avoir au consulat quelques mousquetons et des cartouches. Il propose aussi l'envoi d'un officier et de quelques marins en civil qui débarqueraient en même temps que lui. Le commandant Ollivier accorde volontiers armes et munitions, mais remarque que la feinte des vêtements civils ne tromperait personne car, à supposer qu'au débarcadère elle dupât les Marocains, une heure après elle se saurait en ville et prêterait à une opinion erronée sur les sentiments qui nous animent, sans compter les difficultés qu'elle soulève au point de vue militaire. M. Maigret se rend au raisonnement. Les hommes descendront en tenue, le revolver sous les vêtements. Il est convenu que l'enseigne fusilier, M. Cosme, ira demeurer au consulat pour le mettre en état de défense et le garder avec une dizaine de marins qu'on enverra par groupes de deux ou trois, en plusieurs voyages. En retournant à terre, avec deux marins, le consul emporte deux grandes malles, contenant 15 mousquetons et 1000 cartouches.

Nous gardons à déjeuner au carré M. Darmet, agent du contrôle de l'Emprunt marocain, installé récemment par M. Berti. M. Darmet est marié et père de famille. Spécialement mal vu dans les troubles actuels, à cause de sa fonction et de son intégrité, il a dû se réfugier avec les siens sur le vapeur anglais *Demetian* de Cardiff, où il campe sur le pont dans un dénûment complet, avec 140 personnes environ, en majorité des Français ou des protégés français, qui sont dans la même détresse. Après le massacre du 30 juillet, les familles françaises

s'étaient donné rendez-vous au consulat pour y passer la nuit et se défendre en cas d'attaque. La circulation dans les rues était si dangereuse qu'elles n'osèrent pas retourner chez elles le lendemain. Dirigées sous escorte sur les navires en rade, elles furent donc embarquées sans vivres, sans objets de couchage, de cuisine ou de propreté. Et, depuis, elles sont restées sur le pont, entassées, conservant l'existence, mais sans moyen de l'entretenir : pas de couvertures, de linge, d'assiettes, de casseroles, d'objets pour se nettoyer ou se nourrir. Le capitaine anglais, William Jones, et son équipage se montrent d'une complaisance et d'un dévouement touchants. Ils ont tenu à offrir leurs cabines et leurs postes aux femmes et aux enfants. Ils se multiplient pour rendre service à chacun. Ils ont donné tout ce qu'ils avaient. Mais comment l'obligeance d'une dizaine d'hommes pourrait-elle entretenir cent quarante malheureux de tout âge?

Il est entendu aussitôt que le *Galilée* leur donnera la vaisselle, les ustensiles et les provisions de première nécessité, afin de ne pas les laisser à la merci des barques marocaines qui ne leur apportent du pain qu'à des prix de famine. Ces détails nous sont confirmés par MM. Bienaimé et Charpentier, l'un directeur et l'autre sous-directeur de l'agence de la Compagnie algérienne à Casablanca, qui se sont également refugiés en rade depuis plusieurs jours. Ils viennent demander au commandant Ollivier d'être recueillis à bord du *Galilée*. Sur le désir du commandant, ces deux jeunes gens sont reçus au carré. Nous avons ensuite la visite de M. Philip, représentant de la Compagnie Paquet. Énergique et souriant, il n'a pas quitté la ville; il ne craint pas de se montrer et de circuler partout où l'appellent ses affaires. Les nouvelles qu'il nous apporte ne sont cependant pas rassurantes : Casablanca se vide à vue d'œil; les rues sont désertes; le commerce est arrêté; la sécurité dépend des tribus. A deux heures, notre camarade Cosme part avec lui pour se rendre au consulat, accompagné de deux marins. Dans les bagages, sont de nouvelles munitions. Ce premier échelon parvient à la maison de France sans encombre. Un second groupe, composé de M. Luret et de quatre matelots, quitte le *Galilée* à trois heures trente. Un soldat du caïd va seul es attendre et les conduire.

Quand M. Luret revient vers quatre heures et demie, son impression est la même que celle de M. Philipp. Les boutiques sont fermées; très peu de passants dans les rues; les indigènes hâtent le pas, ne s'arrêtant plus pour causer entre eux. Quelques Européens circulent, suivis d'un askri en armes. On a répandu le bruit d'un assaut des tribus, et chacun se sait sans défense. Les pillards de la campagne, s'ils mettent la ville à sac, ne respecteront pas plus les musulmans que les chrétiens. L'anxiété du lendemain et l'abattement silencieux ont succédé aux manifestations contre les Européens. D'ailleurs, les nouvelles de l'extérieur augmentent les appréhensions. De Ber Rechid, on annonce toujours l'attaque et la prise de Casablanca pour le jour suivant. A Mazaghan, on s'attend au pillage. A Rabat, l'agitation est menaçante pour la vie des Européens. Vers huit heures et demie, le consulat signale au *Galilée* : « Lettre du vice-consul de France à Rabat : « A la suite des événements de Casablanca, une vive effervescence s'est manifestée à Rabat. Européens en danger. Si, comme on le dit, il y a deux croiseurs à Casablanca, envoyez-en un d'urgence ».

Le commandant répond aussitôt : « Consul pense-t-il que *Galilée* peut partir? » M. Maigret s'y oppose, mais songe à utiliser alors le navire de commerce français *Oued-Sebou* dont le départ avait été différé. Deux heures après, au moment où l'*Oued-Sebou* appareille afin de porter secours à nos compatriotes de Rabat, le *Maroco* lève l'ancre pour servir de refuge, également, à Mazaghan où les craintes sont aussi vives.

Quelle situation pour le *Galilée*! Comment résoudre le problème angoissant qui se pose en trois endroits à la fois?

Le commandant Ollivier garde son sang-froid. Après avoir commenté très tard dans la nuit les nouvelles pessimistes de la côte : « Il faut cependant aller se coucher, — me dit-il, — et chercher à dormir : avez-vous au carré le dernier numéro de votre journal toulonnais? Ce n'est pas pour les nouvelles; c'est pour le feuilleton ».

★ ★ ★

(La suite prochainement.)

VIVE LA VIE![1]

VII

Depuis le 4 août, date à laquelle le Palace-Hotel, qui est par excellence l'hôtel élégant, l'hôtel « snob » de l'Engadine, en général, et des deux Saint-Moritz, en particulier, — « le *Palace* », comme disaient les Françaises, avec une nuance de respect, « le *Pèlès* », comme disaient rapidement les Anglaises, « le *Pèlesch* », comme prononçaient avec un accent plus guttural les Américaines, — avait été rempli de son originale, multanime et multiforme clientèle, cet aristocratique établissement s'était mis en devoir de justifier sa plus essentielle tradition, qui est d'avoir tous les jours un grand potin, un petit potin, et un potin de rien du tout. Certains jours, il est vrai, le petit potin avait manqué; d'autres jours, ce qui avait manqué, c'était le potin de rien du tout; mais, nonobstant ces lacunes, la tradition avait peu souffert, puisqu'il y avait eu presque tous les jours deux potins, et que jamais le grand potin n'avait fait défaut.

Les jours où le temps avait été beau, lorsque tous, hommes et femmes, quittaient leurs chambres, traversaient

1. *Published March fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mars.

les salons, le hall, le vestibule, soit pour faire une promenade au grand air, soit, tout bonnement, pour descendre à pied jusqu'au Bad et pour revenir en tramway; lorsque les Égyptiennes elles-mêmes, si nonchalantes, si paresseuses, les Égyptiennes aux magnifiques yeux noirs, au teint mat, aux vêtements d'une richesse extraordinaire et souvent voyante, allaient au moins devant la porte et, là, feignaient de sortir et de rentrer; — ces jours-là, il n'y avait eu qu'un seul potin, qui naissait et grandissait au déjeuner, qui atteignait tout son développement au dîner, qui fleurissait le soir, pour se flétrir et périr pendant la nuit. Mais, les 8 et 9 août, jours où il avait plu, mais le 11 août, jour où il avait un peu neigé, on était resté à l'hôtel, dans les salons particuliers, dans les grands salons, dans les salles de lecture, dans le hall. Ni les plus intrépides promeneuses, — par exemple, la comtesse Fulvia Gioia et Donna Carlotta Albano, — n'avaient pu aller en excursion; ni les plus assidues au golf, — par exemple, madame Lawrence, madame Lesnay et la marquise d'Allart, — n'avaient pu faire leur partie; et les hommes eux-mêmes étaient tous restés chez eux, tuant le temps, bavardant, fumant, jouant au bridge, au poker, au billard. Pendant ces trois jours de claustration, il y avait eu, conformément à la règle, trois potins nouveaux par jour, ce qui d'ailleurs n'avait pas empêché de remâcher encore ceux de la veille. Et, comme tous les ans, les clientes du Palace, chacune dans son monde, lorsqu'elles se rencontraient, soit le matin, soit à déjeuner, ne manquaient pas, après l'échange de quelques vagues propos sur la santé et sur la température, de s'adresser tour à tour, invariablement, la question et la réponse de rigueur :

— Connaissez-vous, ma chère, le potin du jour?

— Mais non, ma chère, je ne sais rien du tout. Racontez-moi vite...

Pourtant elles n'étaient pas toutes cancanières. Plusieurs d'entre elles étaient résolument ennemies des commérages, les méprisaient avec sincérité. Mais les femmes les plus sereines, les plus habituées à élever leur esprit au-dessus des pensées mesquines, les plus disposées, par la noblesse de leur vie intérieure, à fuir tout ce qui est trivial, ne laissaient pas de donner dans le piège enfantin que la curiosité tend à toutes

les filles d'Ève. Ce n'était pas une cancanière, cette marquise de Vieux-Castel, d'une beauté si délicatement exquise et séduisante par la double élégance du corps et de l'âme, par le goût vif qu'elle portait aux lettres et aux arts, par toutes les grâces de l'intelligence et de la chair. Ce ne pouvaient pas être des cancanières, ces deux sœurs d'une beauté classique, quoique différente, la comtesse Maxime de Gérard et la baronne de Gourmont, l'une et l'autre douées d'un caractère où la volonté la plus énergique s'alliait à la douceur la plus charmante, très grandes dames, très fières, et, la première surtout, munie d'un orgueil souverain et conscient de lui-même. Ce ne pouvait pas être une cancanière, cette duchesse de Langeais, si complètement adonnée au soin de sa beauté et à l'aimable désir de plaire qu'elle en oubliait tout le reste; ni cette comtesse de Durckheim, l'excentrique Hongroise, dont la vie aventureuse était un roman, un roman jamais fini; ni cette duchesse d'Armaillac, qui était la bonté même. Et pourtant, malgré elles, soit par curiosité, soit par condescendance, soit pour éviter qu'on les accusât de bégueulerie, elles consentaient, sinon à écouter, du moins à entendre ce que leur chuchotaient les cancanières véritables : — telle cette comtesse de Fleury, toute fardée au dehors et toute pourrie au dedans; telle cette madame de Friedenbach, ancienne dame d'honneur à la cour de Berlin, mais chassée pour ses médisances politiques, qui avaient fourni des aliments à la presse socialiste allemande; telle cette vieille baronne de Txhudy, qui voyageait depuis quarante ans et dont la terrible mémoire avait enregistré quatre millions de potins concernant les quatre mille personnes rencontrées par elle dans tous les lieux du monde. — En présence de ces cancanières et d'autres de même acabit, les sereines, les orgueilleuses, les dédaigneuses, les bienveillantes étaient obligées de céder, un instant, de se laisser aller, un instant, à une curiosité puérile et toujours déçue, à un mouvement de faiblesse, à une capitulation d'amabilité mondaine; et il leur arrivait, à elles aussi, de prononcer, dans le petit dialogue quotidien, leur question et leur réponse :

— Il est extraordinaire, ma chère, le potin du jour! Le connaissez-vous?

— Mais non! Dites-le-moi vite. Je meurs d'envie de le savoir.

Quant aux hommes, ils étaient, beaucoup plus que les femmes, exempts de la contagion du « potinage », soit en vertu de leur tact naturel, soit en vertu de leur éducation raffinée; et néanmoins la plupart d'entre eux, ou par froide courtoisie, ou par devoir de société, ou par élégante condescendance, consentaient à s'intéresser ou faisaient semblant de s'intéresser aux trois potins quotidiens. Et il y en avait aussi pour qui c'était un moyen de plaire à certaines femmes dont ils voulaient conquérir les bonnes grâces : car on n'y réussissait qu'en « potinant » avec elles, plus ou moins spirituellement. Il était impossible de faire sa cour à madame Lawrence, la *professional beauty*, — cour d'ailleurs inutile, mais que, malgré tout, il était flatteur d'entreprendre, — sans lui redire les innombrables potins qui s'inventaient, qui circulaient sur son compte : pour l'intéresser, pour la voir sourire, il fallait absolument lui répéter toutes les absurdités et toutes les perversités que les autres femmes lui attribuaient libéralement. Il était impossible de pénétrer dans le cercle de madame d'Aguilar, la richissime et libéralissime Brésilienne, qui avait tous les jours dix personnes à déjeuner et quinze personnes à dîner, qui possédait trois équipages mis continuellement à la disposition de ses amis, qui donnait des cotillons très fermés, où les invités recevaient des cadeaux de grande valeur, si l'on n'était pas un amusant et spirituel « reporter » des potins les plus rares. Il était impossible, autrement, d'accompagner à la promenade la petite marquise d'Allart, qui, blonde et rose comme une fragile statuette de Saxe, mais avide, affamée, altérée de potins, s'écriait sur un ton navré :

— Toujours les vieilles histoires! Vous ne savez donc rien d'inédit, messieurs? Allons, cherchez, cherchez...

Aussi Giorgio Galanti, gentilhomme italien de Bologne, esprit délié comme un cheveu, conteur admirable, qui était logé au Palace, avait-il imaginé un moyen de conquête dont il offrait le secret à tous ceux qui n'en avaient pas d'autres. Lorsqu'il avait découvert, dans un hôtel du Dorf ou du Bad, quelque belle femme, quelque charmante jeune fille dont il

souhaitait d'attirer sur lui l'attention, il s'en allait, dans l'après-midi ou dans la soirée, la trouver à son hôtel, et, après quelques propos insignifiants, il proférait la magique parole :

— Connaissez-vous le dernier potin du Palace ? Il est extraordinaire !

L'effet était immanquable. Aussitôt, prise de curiosité, chatouillée dans son latent « snobisme », jalouse de connaître tous les petits mystères de cet Olympe qu'était le Palace, la dame ou la jouvencelle du Grand-Hôtel, du Schweizerhof, de l'Hôtel du Lac, de l'Hôtel Victoria, tournait ses beaux yeux vers Giorgio Galanti :

— Des yeux, — disait-il en souriant, — qui ne se contentaient pas de solliciter l'indiscrétion, qui promettaient une récompense.

Si, parfois, le premier, le second et le troisième potin de chaque jour que le bon Dieu faisait luire sur cette société extrêmement « chic » du Palace, étaient, dans le fond, assez vulgaires et même brutaux, presque toujours la forme en était légère, délicate, badine et divertissante. Les choses les plus terribles, — vraies, ou presque vraies, ou mêlées de vérité et de mensonge, — étaient dites avec un tel brio, avec un tel humour, que, loin d'inspirer de l'horreur, elles faisaient sourire même les âmes les plus candides, même les âmes les plus charitables. A cela se prêtait cette admirable, incomparable, inimitable langue française, où tout s'arrondit, où tout s'enguirlande, où tout scintille.

Ainsi, il était certain, indubitable, que Paul Fry, le Roumain, était un joueur d'une habileté prodigieuse, d'une chance étrange à tous les jeux, et qu'il tâchait toujours de jouer avec des millionnaires. Mais, quand ce Fry, audacieux et froid, joua avec madame Azquierda, une Argentine immensément riche, qu'il avait depuis longtemps couchée en joue, et quand elle lui gagna au bridge dix mille francs, l'anecdote fut si joliment contée par Giorgio Galanti que, grâce à ce potin d'une délicieuse méchanceté, il réussit à séduire la très catholique et très « snob » Espagnole Doña Mercedes de Fuentes.

Et le cas de Lady Hermione Crozes, la divorcée au long corps maigre, à la face cramoisie, aux yeux hallucinés, qui, après le déjeuner et après le dîner, se retirait tout de suite ! On

avait cru d'abord qu'elle s'enfermait chez elle pour recevoir un amant; mais on n'avait pas tardé à découvrir qu'elle allait s'enivrer seule, deux fois par jour, qu'elle prenait d'effroyables « cuites », et que ses femmes de chambre étaient obligées de la contenir dans ses accès de fureur ou de la soigner comme une enfant dans ses torpeurs mortelles. Eh bien, ce cas atroce avait fait l'objet d'un potin raconté avec tant de belle humeur qu'il en perdait toute son atrocité.

Et cet autre cas de madame von der Claes, la Hambourgeoise, pourvue d'un amant pauvre et d'un fils de vingt ans, lesquels lui coûtaient l'un et l'autre des sommes considérables! Tout à coup, lorsque Lina Palmieri était arrivée à l'Hôtel du Lac, la susdite dame avait constaté que son fils, — ce qui était sans importance, — et son amant, — ce qui était trop fort! — s'étaient l'un et l'autre follement amourachés de la belle cantatrice italienne; sur quoi, enragée de colère, elle avait prodigué l'argent au fils, pour qu'il pût faire à l'amant une concurrence victorieuse et que celui-ci, repoussé avec perte, fût obligé de revenir à sa vieille maîtresse. De cette histoire compliquée et scandaleuse, on avait façonné un potin léger, léger, où les particularités répugnantes prenaient un air d'alerte malice, où les particularités graveleuses devenaient de pimpantes fantaisies : un potin si joli qu'il dura plus d'une journée.

Et encore le cas de Hencke, — un cas grotesque, celui-là, très grotesque! — Hencke, le beau des beaux, après avoir tenté vingt conquêtes amoureuses, après s'être attaqué à toutes les dames en vue, surtout à celles qui étaient remarquablement belles, et après avoir subi de constants échecs, attendu que les femmes se défient et s'ennuient de la beauté masculine, avait enfin obtenu un succès, le seul, avec la comtesse de Fleury, la quasi-septuagénaire, peinte comme une vieille toile écaillée et restaurée, laquelle un jour, l'avait enlevé, oui, positivement enlevé, jusqu'à Samaden. Tous les détails de l'aventure, et spécialement ceux du rapt, colportés à l'intérieur du Palace et hors du Palace, soit aux thés de cinq heures, soit aux bals et aux sauteries du soir, devenaient une nouvelle de Boccace, une nouvelle dont le sujet était plutôt lamentable, mais si comiquement narrée qu'il était impossible de ne pas en rire.

Et le dernier de tous les scandales advenus, celui d'hier, le

plus nouveau et le plus écœurant! Cela était arrivé à la blonde, pâle et superbe comtesse de la Ferté-Guyon. Au moment où elle rentrait dans sa chambre, vers minuit, elle y avait découvert le prince de Galatà de Campobello qui la guettait au passage, caché derrière les rideaux d'une fenêtre; et, comme cet homme essayait d'atteindre son but par tous les moyens, même par la violence, elle, la tour d'ivoire, elle avait eu assez de sang-froid et de force d'âme pour le chasser, sans appeler les domestiques, mais après une horrible scène où elle avait dû saisir sur sa table un petit revolver, comme s'il s'agissait d'un apache; si bien que, le lendemain matin, le prince avait feint de recevoir de Lucerne un télégramme urgent et qu'il s'était hâté de partir. Ce potin-là, les femmes l'écoutaient en poussant de petits cris de terreur; et, après avoir remarqué que la comtesse était plus pâle et plus taciturne que d'habitude, elles chuchotaient entre elles :

— Même par la violence!

— Quelle scène, ma chère, quelle scène!... Figurez-vous!...

Tout cela était débité d'une voix riante, sur un ton facile, en termes voilés qui ne laissaient pas d'être expressifs, en phrases spirituelles et qui mordaient un peu, un tout petit peu, dans un français drôle, plein de verve et de fantaisie, avec un cynisme si subtil qu'on pouvait le prendre pour de la candeur; en sorte que ces histoires triviales, indécentes, ridicules ou tragiques, finissaient par devenir un délassement pour l'esprit, une pâture pour l'imagination, un agréable moyen de se soustraire à des pensées graves, et qu'elles n'inspiraient plus à personne ni horreur ni dégoût.

Sur Annie Clarks et sur sa fille Mabel, on avait fait, depuis trois semaines qu'elles étaient là, au moins dix grands potins et une vingtaine de petits potins. Leur milliard, ou leurs huit cents millions, ou leurs cent millions, ou leurs trente millions, avaient fourni un abondant aliment aux commérages. La vie de Mrs. Clarks, cette femme si tranquille, si semblable à une idole muette et patiente, avait été racontée de la façon la plus romanesque. Selon les on-dit, elle avait été chanteuse d'opérette, ou bien elle avait été *nurse* de *babies*; elle était fille d'un pasteur du Far West, ou bien elle était une enfant trouvée; elle avait été mariée en premières noces à un milliardaire

autre que Mrs. Clarks; mais celui-ci, amoureux d'elle, avait ruiné et acculé au suicide le mari précédent. Ah! que de potins on faisait aussi sur cet excellent Mr. Clarks, qui, resté là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans son palais de la *Fifth Avenue*, expédiait tous les deux jours à sa femme et à sa fille un câblogramme où il leur disait : « *Santé bonne, tout va bien* », et qui, par la même voie, recevait une réponse rédigée dans le même style télégraphique, très commode pour simplifier la correspondance! Que de grands potins on faisait sur ce lointain époux, proclamé tour à tour prodigieusement riche et ridiculement pauvre, voleur émérite ou généreux philanthrope, Roi de la résine, Empereur du caoutchouc, Père Éternel de l'aluminium qui sert à la fabrication des ustensiles de cuisine! Et que de petits potins on faisait, chaque soir, sur le joyau unique porté, ce jour-là, par Mrs. Annie Clarks, sur son collier de perles, sur son épingle d'émeraude, sur sa bague de rubis, sur son diadème de brillants, toutes pierres énormes, colossales; — sans compter l'autre potin, le potin magistral, à savoir que ces joyaux trop uniques, trop énormes, trop colossaux; n'étaient que des imitations parfaitement exécutées.

— Oui, ma chère, du toc, pas autre chose! Du toc splendide, mais du toc!

Et sur Mabel Clarks, si belle, si pleine de toutes les grâces, si avenante, si simple, sur cette Mabel Clarks qui était l'image et comme le symbole de toute une race neuve et vibrante de jeunesse, qui personnifiait un « féminin » nouveau, différent de ce que l'on avait l'habitude de voir, séduisant par des charmes et des délicatesses inconnues, quelle débauche de potins on faisait chaque jour, — surtout les mères pourvues de filles à marier! — Quelles étranges oscillations sa dot et sa vertu subissaient en vingt-quatre heures! Elle était richissime, plus riche qu'Anna Gould et que Gladys Vanderbilt; elle était sans le sou, comme la plus misérable; elle avait refusé le duc de Sairmeuse, parce qu'elle voulait une Altesse Sérénissime; elle avait eu une intrigue avec un ténor du *Manhattan Theatre*; elle était fiancée à un Américain, fils du Roi des boîtes à conserves; elle était une froide coquette; elle aimait tant l'Italie qu'elle consentirait à épouser un mouleur de statuettes lucquois; elle

s'était convertie au catholicisme; elle se moquait de Vittorio Lante; elle adorait Vittorio Lante; elle était la maîtresse de Vittorio Lante; elle avait congédié Vittorio Lante...

Vers la fin d'août, les potins sur la mère et la fille allaient crescendo, parce que tous les autres potins étaient usés jusqu'à la corde; et, au surplus, l'amour, désormais évident, de Mabel Clarks et de Vittorio Lante avait exaspéré une infinité de gens, — les grands chasseurs de dots, les malheureuses filles qui ne trouvaient pas à se marier, les mères des jeunes gens disponibles, tous ceux qu'ennuyaient la chance d'autrui, l'amour d'autrui, le bonheur d'autrui. Le soir du cotillon de bienfaisance donné le 23 août, au Palace-Hotel, — ce soir-là, le billet se payait un louis, et le bal, dernière fête de la saison, était le *chic* du *chic*, — l'amour, les fiançailles, le mariage de Mabel Clarks et de Vittorio Lante, ou, inversement, le non-amour, les non-fiançailles, le non-mariage de l'Américaine et de l'Italien, furent le plus grand et le plus protéiforme potin de la journée, de la soirée et de la nuit.

*
* *

Infailliblement, chacune des dames qui entraient au Palace-Hotel, dans toute la splendeur de sa toilette de bal, s'arrêtait un instant au seuil du hall, pour jeter un coup d'œil sur cette vaste salle qui, divisée en trois parties, n'en conservait pas moins son unité, et où elle voyait, assises, debout, se promenant par couples, par petits groupes, par essaims, les heureuses habitantes de l'Olympe engadinais. Or, à ce coup d'œil rapide et investigateur, il était facile de reconnaître aussitôt si l'arrivante était une initiée ou une profane.

L'initiée était la dame des autres hôtels du Bad et du Dorf, qui, par son rang et par ses relations, se trouvait en continuel contact avec le susdit Olympe, qui venait y dîner souvent, qui assistait à tous les bals; ou c'était une grande dame qui habitait une villa somptueuse, avec sa famille, avec sa suite, avec ses équipages, et qui, par conséquent, apparaissait dans cet Olympe moins comme une initiée que comme une déesse d'un Olympe encore supérieur. L'une et l'autre se tenaient un

instant sur le seuil, mais seulement pour chercher du regard une amie préférée; et celle-ci venait aussitôt à la rencontre de l'initiée, dans un frou-frou de soie, dans une scintillation de paillettes et de diamants, et elle l'emmenait dans un petit coin où toutes deux causaient en attendant le bal.

Mais la profane, qui sans doute franchissait pour la première fois le seuil du sacré vestibule, et qui certainement ne l'avait jamais franchi le soir, lançait un coup d'œil où il y avait de tout : de l'incertitude, de la curiosité, de l'amour-propre, de l'humilité, de la gêne, du malaise, peut-être même un peu de souffrance. Car les profanes, ou du moins les plus vaniteuses d'entre elles, adoraient et haïssaient de loin le Palace, mouraient d'envie d'y aller, de s'introduire dans ce milieu olympien ; mais, n'y ayant jamais réussi, elles feignaient de n'y pas attacher d'importance, parlaient mal du Palace et des dames du Palace ; — ce qui n'empêchait pas qu'elles se seraient traînées à genoux pour être invitées à une soirée, à toutes les soirées où l'on faisait des invitations.

Ces profanes-là, et d'autres encore, assez différentes des premières, — surtout désireuses de connaître de près un monde fameux pour son luxe raffiné, pour ses plaisirs exquis, pour son goût de la vie à outrance, — toutes ces profanes, secrètement agitées par des curiosités ou par des convoitises qui dépassaient leur condition, avaient attendu avec anxiété l'occasion de vivre, ne fût-ce qu'une seule soirée, ne fût-ce que comme intruses, dans cette société olympienne et dans ces salons olympiens. Toutes les profanes de toute espèce, qui, à Saint-Moritz, restaient à l'écart des grandes fêtes, des grandes réunions, des grands divertissements, avaient voulu montrer, au moins un soir, la riche toilette qu'elles n'avaient pas mise encore, la coiffure qu'elles n'avaient pas encore essayée ; elles avaient voulu, au moins un soir, ne plus mourir d'ennui, et elles avaient cru fermement qu'elles satisferaient ces désirs complexes en passant au Palace une soirée délicieuse. Or, puisqu'un billet de vingt francs, acheté pour le cotillon de bienfaisance, donnait accès dans cet Olympe fermé, puisque vingt francs suffisaient pour obtenir le droit de pénétrer dans ce paradis terrestre, toutes les profanes, toutes les vaniteuses, toutes les convoiteuses, toutes les rêveuses, toutes les ennuyées,

toutes, sans exception, s'étaient préparées, depuis une semaine, à cette entrée solennelle, s'étaient fiévreusement occupées de la toilette, de la coiffure, du manteau, de la voiture qui les amènerait, du cavalier qui les accompagnerait. En apparence, elles s'étaient occupées de ces préparatifs avec allégresse; mais, en secret, elles avaient été tourmentées par la crainte de faire mauvaise figure; et c'était pour dissimuler leur inquiétude qu'elles avaient affecté l'aisance, la distraction, la simplicité, comme si, de temps immémorial, elles eussent été des habituées du Palace. Mais, au moment où elles pénétraient dans le vestibule de ce temple consacré au dieu Snob, de ce temple qui, par son luminaire éblouissant, par sa richesse prodigalement étalée, par le faste de ses salons et de ses hôtes, semblait afficher partout la fatidique devise d'une société ardente et fébrile : *Vive la Vie!...* au moment où ces profanes, ces intruses, franchissaient le seuil du sanctuaire, toute leur émotion, toute leur ferveur se transformaient en un doute, en un repentir, en une angoisse qu'elles exprimaient par ce long regard; et, se sentant profanes, profanes plus que jamais, profanes pour toujours, elles avaient presque envie de retourner en arrière. Toutefois ce doute, ce repentir, cette angoisse ne duraient qu'un instant; grâce à ce courage civil, à cet héroïsme intérieur dont les femmes donnent chaque jour tant de preuves, sans que personne y prenne garde, les profanes, par un acte d'énergie et de courage, avec une feinte indifférence, avec une feinte désinvolture, entraient, s'avançaient de même que les initiées. Personne ne venait à leur rencontre; elles ne savaient de quel côté se diriger, — à droite, à gauche, vers le fond? — mais, résolument, suivies de leurs maris, de leurs frères, elles allaient s'asseoir à une place quelconque; puis elles s'éventaient avec obstination, jouaient avec leur écharpe ou avec la chaîne de leur bourse d'or, aussi tranquilles d'aspect que si elles avaient été de la maison, que si elles avaient habité le Palace depuis des années.

Bientôt il y en eut dans tous les coins, de ces profanes; mais, si leur nombre s'était accru, leur situation ne s'était pas améliorée. Personne ne les connaissait, et elles ne connaissaient personne. Elles demeuraient donc isolées. Après avoir un peu causé avec leurs maris, avec leurs frères, avec leurs fils,

en faisant semblant de sourire, de plaisanter, de s'intéresser, de s'amuser, elles se décourageaient, devenaient muettes ; prises d'une anxiété mal dissimulée, elles épiaient si, dans cette foule d'une suprême élégance, qui circulait, qui s'asseyait, qui se groupait, qui se divisait, où l'on se saluait, où l'on s'interpellait, où l'on plaisantait sur le ton d'une familiarité parfaite, elles épiaient, les pauvres profanes, si elles ne découvriraient pas un visage connu, d'homme ou de femme, ce qui leur permettrait d'échanger, sinon une parole, au moins un salut, un sourire, un signe de tête, avec un membre de cette foule olympienne ; et, n'en découvrant pas, ne connaissant personne, désolées, elles baissaient finalement sur les miniatures de leur éventail Louis XVI des yeux où se séchait, au feu de leur courage, une larme d'ennui ou de colère.

Plus irritées encore, dans le fond de leur âme, étaient celles d'entre les profanes qui, par hasard, connaissaient quelqu'un du Palace. Ainsi la tapageuse, présomptueuse et richissime madame Mentzel, venue du Stahlbad, où elle tenait cour ouverte, — ce qui lui avait valu d'avoir parfois, à ses *luncheons*, à ses goûters, à ses dîners, quelques hommes de ce sacro-saint Palace, quelques initiés du Badrutt, du Grand-Hôtel, du Schweizerhof-Château, des grandes villas, lorsque ces personnages n'avaient rien de mieux à faire, — madame Mentzel était tout à fait scandalisée, parce que, des trois ou quatre qu'elle connaissait, un l'avait saluée en lui adressant à peine quelques mots, puis avait pivoté sur les talons et s'était éclipsé, un autre l'avait saluée sans lui adresser une seule parole, le troisième ne l'avait pas vue, et le quatrième avait trop évidemment feint de ne pas la voir. C'est pourquoi, chargée de bijoux, parée d'une somptueuse toilette qui venait de Paris, ayant dans les cheveux une aigrette énorme, elle ne cessait pas de grincer des dents et de marmotter des injures contre ces trois ou quatre messieurs, tandis que son mari et ses deux cavaliers servants, — deux parasites quelconques et de bas étage, — l'écoutaient sans mot dire, épouvantés, approuvant servilement de la tête.

Quant à Doña Mercedes de Fuentes, la profane des profanes, d'ailleurs très belle dans sa robe de velours blanc brodé d'argent, très belle malgré l'abus du rouge, du bistre et du

carmin dont elle gâtait son visage de brune Madrilène, elle avait vu passer trois ou quatre fois devant elle son ami Don Giorgio Galanti; plusieurs fois, le perfide Italien donnait le bras à une dame différente, et, une fois seulement, il avait adressé à Doña Mercedes un salut et un sourire assez froids. Voilà pourquoi la merveilleuse Espagnole, qui avait espéré faire triomphalement avec lui le tour des salons du Palace, qui avait osé croire qu'elle danserait avec lui le cotillon, déçue maintenant et profondément humiliée, n'avait plus même la force de se quereller avec son pauvre mari; et ses beaux yeux noirs, trop soulignés par le kohl, étaient humides de larmes.

Comme si les hôtes du Palace eussent voulu marquer plus nettement encore la distance qui les séparait des profanes, ces dames, ces demoiselles, ces messieurs de tous âges, se traitaient entre eux avec tant de familiarité qu'ils semblaient être tous proches parents ou inséparables amis. Beaucoup de femmes se tutoyaient; beaucoup d'hommes et de femmes s'appelaient par leurs prénoms; les diminutifs français, les mignardes abréviations anglaises, les gentils sobriquets émaillaient la causerie. L'un saluait « Ginette » : un autre excusait l'absence de « Bob »; un autre donnait des nouvelles de « Drine », en demandait de « Gladys », parlait de la maladie de « Kiki ». C'était à croire que, dans cette société, personne n'avait plus de titre nobiliaire, plus de nom patronymique, que tous étaient frères, cousins, maris, amants, tous de même race et de même caste, tous du même pays et de la même famille. Que pouvaient-elles savoir, ces pauvres intruses, ces infortunées profanes, que pouvaient-elles savoir de ces prénoms, de ces diminutifs, de ces sobriquets et des personnes qu'ils servaient à désigner?... « Kiki », était-ce un homme ou une femme? « Gladys » était-elle vieille ou jeune?... Que pouvaient-elles comprendre à ces conversations où l'on usait d'une sorte d'argot aristocratique, parsemées de sous-entendus, d'allusions à des personnes et à des faits qu'elles ne connaissaient pas? Les mots d'esprit volaient autour d'elles; mais c'était un esprit dont elles ignoraient la formule. Elles voyaient de malicieux sourires, entendaient de petits rires brefs et moqueurs, des phrases hachées, dites tout bas, à fleur de lèvres, de courts entretiens qui jetaient dans une oreille

un rendez-vous, un refus, un consentement, un avertissement, une méchanceté, une inconvenance, un potin, tandis qu'un coup d'œil fugitif, mais plein de sens caché, une poignée de main rapide, mais suggestive, servait de commentaire aux paroles. Tout cela était pour elles un dialogue en quelque sorte chiffré, dont il leur était impossible de rien saisir; et alors, ahuries, prises de vertige, consternées, elles ne trouvaient plus dans le curieux spectacle de cette fête qu'un sujet de stupeur et de souffrance.

Curieux et même prestigieux, ce spectacle! Il n'y avait pas une des dames du Palace, pas une des initiées qui ressemblât à une autre; pas une qui fût habillée comme une autre; pas une dont les bijoux fussent pareils à ceux d'une autre; pas une dont la beauté fût la même que la beauté d'une autre; pas une dont la laideur fût la même que la laideur d'une autre... Toutes Olympiennes, c'est vrai, toutes ayant un mystérieux air de famille; mais, malgré cette indéfinissable affinité, chacune conservait dans le visage, dans le vêtement, dans les contours, dans les gestes, son caractère propre; chacune, ce soir-là ou depuis longtemps, avait arrêté les traits essentiels qui distinguaient sa personnalité féminine; chacune, ce soir-là ou depuis longtemps, avait mis en relief son originalité, soit naturelle, soit acquise, soit postiche. — Et voici comment il avait plu à quelques-unes de ces Olympiennes, de faire leur apparition.

La marquise de Vieux-Castel, qui était la grâce même et qui s'acquittait délicieusement de sa fonction de grâce, avait une robe d'un brocart blanc, brodé de perles fines, qui semblait avoir été tissé tout exprès pour mouler, comme une souple et luisante cuirasse, ce corps svelte et flexueux, tandis qu'une plume blanche, après avoir mollement contourné sa coiffure, allait s'abattre sur sa nuque et lui caresser le cou; et, comme si elle pouvait avoir froid, un ample et léger manteau de crêpe blanc glissait de ses épaules sur toute sa personne, en plis harmonieux. La princesse de Salm-Salm, une Allemande très allemande, portait sur un corps aux lignes droites un vêtement exquis, large de toutes parts; et ses cheveux, tirés sur les tempes et noués en chignon, lui faisaient un front haut et découvert, contribuant ainsi à lui donner une

dignité souveraine. La princesse Fara de San Marco, cette suave Italienne, cette beauté si douce, imbue de mélancolie, close de silence, était drapée dans un vêtement étrange, fait de voiles superposés, de plus en plus clairs, depuis le violet, par-dessous, jusqu'au lilas pâle, par-dessus, — toute une gamme de violet et de lilas qui l'habillait comme de vapeurs crépusculaires, — et son gentil visage, couronné d'une magnifique chevelure brune, se penchait, muet et rêveur. La comtesse de Durckheim, la folle et séduisante Hongroise à la mignonne frimousse de gamin précoce et vicieux, portait une robe singulière en crêpe bleu de ciel, très simple, ronde comme celle d'une jeune fille de dix-huit ans, mais décolletée jusqu'à l'exagération, et la raie qui partageait ses cheveux courts était tracée sur le côté. La comtesse Max de Gérard, grande, forte, avec sa pâleur d'ivoire sur un visage hiératique, avec ses longs yeux calmes, avec son opulente chevelure arrangée en masses luxuriantes, était vêtue d'une robe toute blanche, de satin chatoyant, bizarrement garnie de bordures égyptiennes qui faisaient penser aux filles des Pharaons; et cette majestueuse comtesse demeurait volontiers immobile près d'une fenêtre, près d'une colonne, dans une pose de cariatide. La petite marquise d'Allart, aux yeux tendres, à l'ingénuité voulue, était en costume pompadour, avec des cheveux blonds voilés par une ombre de poudre, avec un petit ruban de velours noir noué autour du cou. La toute belle madame Lawrence était en noir, — oui, en noir! — en crêpe noir et sans ornements; et la sévérité mate de ce crêpe la drapait comme une statue de la nuit, tandis que la draperie noire du corsage, ouvert en pointe sur la poitrine et dans le dos, montrait, accusait la splendeur de ce corps féminin, et que les deux tresses blondes, roulées autour de la tête, évoquaient le souvenir d'une médaille de Pisanello.

La lourde madame Azquierda, cette Argentine grosse, grasse et carrée, aux cheveux rares et teints qu'elle ramenait sur son crâne, portait un prestigieux costume de chez Paquin et avait dans sa coiffure une aigrette bleue, comme une jeune femme. La marquise d'Althan, une Italienne très maigre, au visage d'une laideur délicate et fine, était si mince qu'elle semblait prête à sortir de sa robe rouge comme d'une gaine. La comtesse de la Ferté-Guyon, vêtue d'une gaze noire toute brodée

de paillettes d'argent, très pâle sous sa chevelure d'un blond trop clair, avait la face d'une blancheur froide qui rappelait celle de la lune. Mademoiselle d'Aguilar, la Brésilienne, une brunette tout habillée de rouge, avec deux roses rouges piquées dans ses cheveux noirs, avec un châle espagnol tombant sur ses bras comme une écharpe, ressemblait à une flamme. La comtesse de Fleury, qui avait fait donner à ses cheveux une nouvelle couche de dorure et y avait entrelacé sans vergogne une petite couronne de roses pâles, — odieusement teinte, flasque et plâtrée, le cou décharné, les yeux éteints, personnifiant de la façon la plus navrante la décadence, la corruption et la mort, — portait, comme une jeune mariée, une toilette de brocart rose pâle. Lady Hermione Crozes, la pairesse anglaise, vêtue de velours noir, la face enluminée, les yeux perdus, n'en conservait pas moins, sous les plumes qui caractérisent la coiffure britannique, son attitude raide et altière.

Toutes ces figures, et quantité d'autres, se détachaient sur un fond encore plus merveilleux de dames cosmopolites : Françaises exquises, dont les reins flexibles ondulaient parmi les légères dentelles et les soies fines, dans ces vêtements parisiens sortis des glorieux ateliers de la rue de la Paix, et dont les lignes sont si délicieusement enveloppantes; Autrichiennes aux toilettes riches et tirant l'œil, — rose vif, rouge fauve, bleu électrique, — belles sans doute, mais plutôt agréables que belles, faites pour être recherchées et aimées des hommes; Égyptiennes, Grecques, Roumaines, Argentines, Espagnoles, qui devaient à leur immense fortune et à la naturelle souplesse d'un tempérament un peu passif d'avoir pu s'introduire et prendre place dans cet Olympe du Palace; Italiennes ou majestueuses et graves, ou jolies et spirituelles. Et l'ensemble de ces figures qui, toutes, soit les plus en vue, soit les plus reléguées dans l'ombre, avaient leur caractère propre et leur vie propre, formait un spectacle vraiment intéressant, singulier et féerique.

Les profanes, les intruses, promenaient de l'une à l'autre de ces figures féminines leurs yeux éblouis, leurs regards stupéfaits, et bientôt, lasses de s'étonner, un peu blêmes, elles baissaient les paupières devant ce monde aux apparences

si diverses, si multiples, et où elles se sentaient à jamais étrangères. Puis, moins émues, plus fatiguées, elles relevaient les yeux, de temps à autre, pour contempler l'apparition de quelque nouvelle merveille.

Un murmure de toute l'assistance accueillit la fameuse Miss Myriam Jenkins, qui avait l'habitude d'arriver toujours en retard : — une divine jeune fille dont avaient déjà été amoureux dix, vingt, trente personnages illustres, mille, deux mille, dix mille personnages obscurs; et, parmi les illustres, on citait le prince héréditaire d'un puissant empire, un maharajah de l'Inde, un magnat de Hongrie, un grand d'Espagne, un savant réputé, un peintre célèbre; mais elle, Américaine européanisée, atteinte d'un profond scepticisme, elle n'avait aimé aucun de ces adorateurs et elle trouvait son unique satisfaction dans le plaisir de multiplier ses conquêtes. — Venant de Pontresina, elle apparut une des dernières au Palace, désirée, impatiemment attendue, surtout par ceux qui ne la connaissaient pas encore ; et elle apparut dans une toilette d'une simplicité voulue, en tunique de laine blanche, comme la *Primavera* de Botticelli, parée d'une branche de fleurs qui traversait sa robe du haut en bas, les cheveux noués un peu lâches, avec des fleurs dans la coiffure, avec une écharpe de gaze blanche aussi légère qu'un nuage sur les épaules et sur les bras; de sorte que sa naturelle beauté était savamment transposée et métamorphosée selon un type préraphaélite d'une pureté admirable, et qu'il était fort malaisé d'apercevoir l'art minutieux et subtil qui avait présidé à cette transposition et à cette métamorphose.

Un autre grand murmure se fit à l'entrée de la princesse de Leiningen, une Arménienne qui, par un étrange concours de circonstances, avait épousé un prince allemand médiatisé, — un prince retenu à l'armée par ses fonctions militaires et qu'on ne voyait presque jamais en compagnie de sa femme. — De taille moyenne, plutôt petite, mais parfaitement bien faite, avec des mains mignonnes, des pieds mignons, la princesse réalisait les poétiques légendes qui courent sur la beauté des femmes de son pays : front blanc et étroit sous une masse de cheveux noirs et lustrés; yeux énormes, noirs, scintillants comme du jais; visage ovale d'un dessin très pur, d'un teint

où les longs cils jetaient une ombre légère; le tout artistement retouché par l'inévitable mais gracieux maquillage des Orientales : — du rouge sur les joues et sur les lobes des oreilles, du violet pour ombrer le dessous des yeux, un peu de noir pour mieux arquer les fins sourcils, un peu de carmin pour aviver les lèvres. — Elle était tout habillée de noir, et ainsi, grâce à la blancheur de sa carnation, elle semblait sortir d'un fond d'ombre, tandis qu'un immense chapeau de tulle noir encadrait fantastiquement sa face pâle et ses yeux splendides. Toujours elle portait un immense chapeau, blanc ou noir, et des robes décolletées; jamais elle ne dansait. De ses petits pieds légers, chaussés de satin blanc, elle traversait les salles sans regarder rien, vraie créature de rêve, irréelle comme une figure d'Edgar Poe; et elle demeurait au fond d'un salon, dans un fauteuil, muette, sous l'ombre noire de son chapeau, parmi l'ombre noire de ses vêtements, avec cette face toute blanche qui la rendait inquiétante comme une vision d'halluciné.

A cette dernière et bizarre apparition, les profanes, les intruses éprouvèrent des émotions diverses, qui se condensèrent, qui se résumèrent en deux sentiments opposés. Les unes, superbes et impertinentes, comme madame Mentzel, ne dissimulèrent plus leur haine contre ce milieu où elles avaient voulu pénétrer, et elles commencèrent à soulager leur fureur et leur humiliation en déclarant laides, ridicules, indécentes, dévergondées, toutes ces dames et toutes ces demoiselles du Palace, — qui ne s'apercevaient pas même de leur existence, à elles, — en épanchant leur bile avec leurs pauvres maris et avec leurs chevaliers servants, qui opinaient du bonnet, par lâcheté, mais tremblaient que ces insolences ne fussent entendues et jetaient autour d'eux des regards où se trahissait une horrible crainte du scandale. Les autres, les vraies « snobs », aveugles et sourdes admiratrices de ce milieu, n'en ressentirent au contraire qu'une vénération plus profonde pour lui, n'en furent que plus humiliées, plus accablées, plus navrées de leur propre anonymat, de leur propre nullité, de leur propre inexistence; et elles comprirent qu'elles méritaient de rester toujours anonymes, toujours nulles et inexistantes pour un tel milieu; elles comprirent qu'elles n'avaient rien, qu'elles n'auraient

jamais rien de ce qu'il fallait avoir pour faire partie de cette humanité supérieure, sublime, inaccessible.

Or, au moment même où cette humanité supérieure, sublime, inaccessible, excitait tant de vaine indignation, tant d'inutiles projets de vengeance, tant de stérile douleur chez ces tristes profanes, chez ces infortunées intruses, elle ne s'occupait que d'une seule chose, — celle qui, pour les femmes, offre l'intérêt suprême : — chacune de ces Olympiennes s'appliquait à regarder, à considérer, à inventorier les bijoux de toutes les dames présentes dans la salle de bal, à étudier, à expertiser, à évaluer ces bijoux, puis à les comparer avec les siens propres ; et cet examen aboutissait, tantôt à un sourire de triomphe, tantôt à un sourire d'envie, tantôt à une cruelle sensation d'amertume, selon que les bijoux de l'observatrice étaient jugés par elle plus beaux, aussi beaux ou moins beaux que ceux des autres. Les yeux n'avaient pas l'air de s'arrêter sur les colliers de perles, sur les rivières de diamants, sur les diadèmes de diamants et de perles, sur les chaînes d'émeraudes, sur les fleurs de rubis ; les regards étaient clandestins et fugaces ; la bouche parlait d'autre chose ; mais, mentalement, toutes ces femmes ne faisaient que de rapides calculs après lesquels, sans y penser, elles laissaient échapper un sourire ou un soupir.

Le fait est que, ce soir-là, en pleine montagne, dans ce paysage de pure beauté, dans cette enceinte de cimes sourcilleuses et voisines des étoiles, près de ces glaciers éternels qui suggèrent l'idée d'une antique et formidable préhistoire, les salles du Palace contenaient, sous forme de joyaux, la fortune d'un peuple ; et, à la scintillation de ces milliers de joyaux, à la fulguration de ces milliers de pierres précieuses, en face de cette éblouissante splendeur qui, de toutes parts, vous enfermait dans un cercle de feux, le reste pâlissait, s'éclipsait ; et la beauté des femmes, la grâce des jeunes filles, la somptuosité des toilettes, tout cela n'était plus rien.

La grande-duchesse de Salm-Salm portait à son cou maigre, avec une négligence de souveraine, une rivière de diamants prodigieux qui, à chacun de ses mouvements, l'environnaient d'éclairs. Madame d'Azquierda, la grosse et grasse Argentine, avait dans ses cheveux clairsemés, autour de son cou puissant

et sur sa large poitrine, un diadème, un collier et des épingles où étaient serties quatre-vingt-quatre émeraudes énormes, les plus grandes que l'on connût, plus grandes même que celles qui sont conservées dans le trésor du tzar. La princesse de Castelforte, mince et pensive Italienne, vêtue d'une simple robe de brocart blanc, sans ornements, avait au cou son fameux rang de perles, rien qu'un seul rang, de perles peu nombreuses, mais si grosses et si parfaites qu'elles valaient un demi-million. Madame d'Aguilar, la Brésilienne, avait un sautoir de perles dont le double fil descendait jusqu'à terre, et que, tour à tour, elle relevait distraitement, puis laissait retomber, comme si elle était sur le point de le perdre. Madame Lawrence avait sur sa modeste robe une immense chaîne de perles qui montait et descendait, par devant et par derrière. Lady Hermione Crozes, pour maintenir les plumes de son *crest* anglais, avait sur sa chevelure, d'un blond jaunâtre mêlé de blanc, un diadème rayonnant comme une auréole. La princesse de Leiningen avait dans ses cheveux très noirs, sous l'aile noire de son vaste chapeau de gaze, un croissant de brillants, avec cinq ou six étoiles semées comme de radieuses constellations dans un ciel nocturne. La baronne de Gourmont avait au cou un mince fil d'or, noué en boucle, avec deux houppettes; mais ces houppettes étaient d'incomparables rubis, rouges comme du sang, à reflets ensanglantés. La princesse Alim, belle Égyptienne aux yeux pleins de langueur, avait au cou sept rangs de brillants très serrés, vrai bandeau de lumière. Bref, toutes les femmes portaient dans les cheveux, au cou, sur la poitrine, sur les bras, une telle profusion de perles, de diamants, de saphirs, d'émeraudes, et certaines d'entre elles étaient si extraordinairement couvertes de joyaux, d'autres, qui en portaient peu, les portaient si énormes, que les yeux étaient invinciblement captivés, que les esprits étaient invinciblement stupéfaits et effarés de ce luxe extravagant, frénétique, ainsi étalé au haut de cette montagne, dans le silence de cette nuit d'été, en face de ces cimes qui profilaient leur blancheur sur le ciel.

Et, tout à coup, cette extravagance, cette frénésie fut encore dépassée. Malgré la circonspection voulue, malgré l'indifférence voulue de toutes ces femmes, un mot circula de groupe en groupe, de salon en salon, redit cent fois, à voix haute, à voix basse :

— La tiare... la tiare...

C'était Mrs. Annie Clarks qui venait de paraître dans le hall. Annie Clarks arrivait toujours la dernière, soit par nonchalance, soit avec préméditation. Ce soir-là, elle avait une toilette de velours violet foncé, garnie de dentelles blanches, assez simple ; et elle avait sur la gorge une rivière dont les diamants, très gros autour du cou, moins gros sur le haut de la poitrine, allaient ensuite se rapetissant de plus en plus et coulaient comme des filets d'eau jusqu'à la ceinture, ce qui donnait à tout le buste un étrange éclat de lumière ruisselante. Mais, ce qui étonnait davantage encore, ce qu'on n'avait jamais vu, c'était sa tiare de diamants. Cette tiare se composait, non d'un seul diadème, mais de trois diadèmes superposés, où les diamants énormes formaient des feuilles, des fleurons, des arabesques, des pointes ; et ces trois diadèmes, vraie tour de pierreries, s'appuyant sur une coiffure appropriée, ressemblaient d'une façon étrange à la tiare que portent les grands prêtres de Bouddha, dans les temples de l'Inde, ou à la triple couronne que porte le Pape, chef du monde catholique. Et, tandis que, tranquille, indifférente, l'œil distrait, Annie Clarks traversait tout le hall pour aller présenter ses respects à Son Altesse Sérénissime la grande-duchesse de Salm-Salm, cette tiare, la fameuse tiare des Clarks, pareille à un phare, pareille au flambeau que la Liberté de Bartholdi élève sur le port de Brooklyn, ce joyau unique, ce joyau inimitable, éclipsa, annula, anéantit tous les autres joyaux. Après un silence d'admiration, de stupeur, de dépit, de jalousie, de colère, les conversations à demi-voix se rétablirent de tous côtés, sur la tiare, contre la tiare, sur le mariage de Mabel, contre le mariage de Mabel...

— Puis-je vous féliciter pour les fiançailles de votre chère fille ? — demanda gentiment la grande-duchesse à Mrs. Annie Clarks.

Celle-ci, s'inclinant sous les faisceaux d'éclairs, sourit et remercia.

***

Des cent vingt dames qui assistaient au cotillon, quatre-vingts seulement, peut-être, avaient pris place dans la salle de

bal; et, sur ces quatre-vingts, il n'y en avait pas plus d'une trentaine qui dansaient. Donc, en cela aussi, la fête de bienfaisance avait ce caractère de représentation et d'apparat qui, dans cet Olympe du Palace, distinguait toutes choses : car, au Palace, il y avait toujours des acteurs et un public, lesquels, d'ailleurs, changeaient de rôle tour à tour et passaient alternativement de la scène aux fauteuils et des fauteuils à la scène. Les couples étaient donc peu nombreux pour danser le boston aux longues et ondulantes évolutions, la valse aux évolutions rapides, et les danseurs avaient autour d'eux beaucoup d'espace : ils ne heurtaient pas, n'étaient pas heurtés; les traînes tournaient librement, avec toutes les mollesses de leur soie; les jupes de gaze, de tulle, pareilles à des nuages tourbillonnants, ne touchaient rien, n'étaient touchées par rien, semblaient aériennes. Danseuses et cavaliers pouvaient déployer toute leur maestria, s'ils en avaient; et ceux qui n'en avaient pas se gardaient bien de se donner en spectacle.

Sur cette scène, il y avait, comme danseuses, de grands premiers sujets : — la svelte princesse de Castelforte, en robe blanche, avec son rang de perles d'un demi-million; la marquise d'Althan, mince comme une tige, d'une laideur si attrayante; mademoiselle d'Aguilar, la Brésilienne habillée de rouge, qui, avec une vigueur toute espagnole, dansait sans jamais se reposer; madame Lawrence qui, même en dansant, conservait une beauté de bas-relief grec; Miss Mabel Clarks, qui réunissait dans une parfaite harmonie la grâce et l'ardeur; Miss Myriam Jenkins, qui, légère comme une ombre, aurait glissé sur les gazons sans y laisser de traces. — Ces danseuses, et d'autres encore, étaient célèbres dans tous les salons cosmopolites, à Biarritz, à Nice, au Caire.

Il y avait aussi, parmi les hommes, des premiers sujets : — le comte de Büchner, ce diplomate qui, trente ans de suite, avait dansé dans toutes les capitales des deux mondes, et qui, arrivé maintenant à la soixantaine, haut de taille et sec comme un clou, restait toujours un merveilleux danseur; le comte de Hencke, le beau des beaux, fameux pour l'art avec lequel il dansait la mazurka sur la musique de Liszt, et mieux encore sur celle de Rakoczy; Don Vittorio Lante della Scala, l'un des plus habiles et des plus infatigables danseurs

de l'Italie; le jeune comte de Roy, le petit Français, très agile; Edward Crozes, fils de lady Crozes, beau garçon de vingt ans...

C'était un va-et-vient continuel entre la salle de bal et le hall, les salons, les salles de conversation et de lecture. Les spectateurs changeaient sans cesse, se renouvelaient sans cesse autour des danseuses et des danseurs célèbres; et ce public accomplissait, lui aussi, sa fonction de public, suivant avec beaucoup d'attention toutes les péripéties de la danse, approuvant, critiquant, se moquant, comme au théâtre.

Miss Mabel Clarks, en robe de crêpe rose, la taille ceinte d'un ruban d'argent, une petite couronne de roses sur sa brune et rebelle chevelure, dansait avec Don Vittorio Lante depuis le commencement du cotillon. Mais, dominés l'un et l'autre par la force de leur amour, ils oubliaient qu'ils étaient des acteurs, n'avaient aucune préoccupation de plaire à autrui, de se faire admirer par l'assistance. Détachés de ce qui les environnait, de ce milieu où tout était artifice, feinte et mascarade, ils éprouvaient, avec une sincérité absolue, la joie d'être ensemble, de ne pas se quitter, de s'abandonner librement au rythme d'une suave musique dont les accords les emportaient bien loin dans un rêve de bonheur. Cet isolement sentimental faisait mieux ressortir encore l'harmonie de ces deux êtres qui, plus que jamais, semblaient créés pour se plaire, pour s'aimer, pour se compléter l'un l'autre. Le public des fauteuils les admirait une minute; puis, à fleur de lèvres, le potin spirituel, la calomnie élégante recommençaient à bourdonner :

— Lante a gagné la partie...

— Cette fille a perdu la tête...

— Le fait est qu'il n'a rien négligé pour la compromettre...

— Dans tous les cas, il n'en aura pas eu l'étrenne!...

— Saint-Moritz est un vrai marché de filles à marier...

— Et une foire où il y a des hommes à vendre...

De temps en temps, la musique se taisait; et alors danseurs et danseuses, au bras l'un de l'autre, se promenaient, s'arrêtaient, allaient s'asseoir quelques minutes. Les danseuses avaient déjà les mains pleines de fleurs, portaient des écharpes de gaze, des rubans aux couleurs vives, passés en bandoulière : c'étaient les accessoires du cotillon. Dans ces intervalles

de repos, une dame, une demoiselle, avec un sourire de complaisance sur les lèvres, s'approchait de Mabel et de Vittorio, et elle leur demandait, en français, en anglais, en allemand :

— Puis-je vous féliciter?...

L'Américaine à la jolie tête couronnée de roses répondait oui, avec un geste gracieux et franc. Vittorio, incapable de se dominer, pâlissait de joie, tordait nerveusement sa moustache blonde. L'amie se répandait en compliments; et Mabel répliquait d'une voix limpide :

— Merci, chère, merci!

— Merci, — murmurait à peine Vittorio.

Et l'amie s'éloignait. Restés seuls, ils se regardaient un instant, jouissaient avec bonheur de ces minutes délicieuses; puis, sans se dire un mot, d'un mouvement simultané, ils recommençaient à danser, entre la comtesse de Durckheim et le beau comte de Hencke qui rendaient la salle muette lorsqu'ils dansaient ensemble, entre Miss Myriam Jenkins et le comte de Roy qui dansaient comme les personnages d'un tableau de Corot, sur les prés, à l'aube.

L'amie, dame ou demoiselle, rejoignait un groupe de sa coterie, et, par un regard malicieux, par une parole légère, par une phrase interrompue, elle réveillait, sans avoir l'air d'y toucher, le chœur des potins relatifs à Mabel.

— Ces Américaines!... Le monde entier est à elles... Cela devient désastreux, à la fin...

— Ces Américaines!... Elles feignent d'être insensibles; mais à peine ont-elles vu les moustaches d'un Italien, elles tombent en pâmoison...

— Ces Américaines!... Leur dot est toujours une billevesée, une fable, un nuage...

— Leur dot?... C'est une pension faite par les parents... et incertaine, encore!

— John Clarks peut sauter...

— Il a déjà sauté trois fois...

— Il s'est enrichi en falsifiant la viande de porc, ce cher papa de Mabel...

— Et Annie Clarks!... Une sotte, une vaniteuse...

— Pauvre Vittorio, dans quelle famille tu vas entrer!

La musique, de plus en plus rapide, faisait passer et repasser

devant le public les premiers et les seconds rôles de ce spectacle à la fois théâtral et mondain; un tournoiement de plus en plus accéléré emportait les couples, parmi les mousselines, les tulles, les rubans, les chapeaux de papier, les boas de fleurs naturelles, les clochettes suisses du cotillon. De temps à autre, pendant un bref arrêt, un ami abordait Mabel et Vittorio, articulait la question courtoise, s'inclinait à la réponse, offrait ses félicitations, d'un air charmé, avec une aimable cordialité mondaine. Puis l'orchestre faisait entendre un rappel sonore, les couples recommençaient à tourbillonner. L'ami s'éloignait, rejoignait un groupe d'hommes vieux, d'hommes mûrs, de jeunes gens, qui formaient cercle autour de lui; et il leur rapportait la réponse. Alors le chœur masculin, d'un air parfaitement détaché, avec une souriante désinvolture, s'occupait de Vittorio Lante :

— Il n'a pas le sou...

— Sept cent mille francs de dettes...

— Cinq demandes en mariage suivies de cinq rebuffades...

— Sa mère en est réduite à repriser des bas de soie, pour vivre...

— Il n'a pas de quoi payer son hôtel...

— Oh! maintenant, ses créanciers ne feront pas de difficulté pour attendre...

— Est-il vrai qu'il a aussi fait la cour à la mère?

— Il n'est pas titré. Les vrais princes, ce sont les autres, les Scala della Rovere...

— Il pourra s'acheter un titre...

— Une fois marié, il lui sera facile d'y mettre le prix...

— La future, dit-on, lui a déjà donné de l'argent... Cela se fait, en Amérique...

Vers la fin, le cotillon était devenu plus gai, plus libre, plus simple; les acteurs avaient oublié l'apparat, la représentation, s'abandonnaient sans arrière-pensée à l'enivrant plaisir de vivre. Le tableau final, impatiemment attendu, avait attiré beaucoup de monde dans la salle de bal. Enfin on vit apparaître, sur deux chars tirés à bras, deux grandes huttes de feuillage et de fleurs champêtres, le tout enguirlandé de rubans. Ces deux huttes, roulées joyeusement au milieu de la salle, s'ouvrirent, et de l'une sortit Myriam Jenkins, de

l'autre Mabel Clarks, qui devaient conduire le cotillon. De bruyants applaudissements les accueillirent, et, tandis que les deux couples, à la tête de tous les autres, menaient le galop qui devait clore la fête, il y eut même quelques discrètes acclamations, adressées à Mabel et à Vittorio :

— Vivent les fiancés!

Puis on ne songea plus qu'au souper, à ce grand souper très succulent, servi de la façon la plus raffinée, qui termine toutes les fêtes du Palace. Les tables avaient été dressées dans deux ou trois salles; les groupements s'étaient faits avec soin; les sympathies et les antipathies s'étaient exprimées encore une fois par des réunions bizarres et par des exclusions cruelles. Mabel, rose dans sa robe rose, sortit de la salle de bal au bras de Vittorio Lante, et, à la recherche de sa mère qu'elle voulait conduire à la table réservée pour elles et leurs convives, elle traversa le hall. Là, elle fut entourée, assiégée par une cohue de gens qui la félicitaient, qui félicitaient Vittorio. Heureux et confus, l'un et l'autre remerciaient.

Quelques minutes plus tard, tout le monde était à table. Et, à une table où il n'y avait que des hommes, pour la plupart entre deux âges, mais tous plus ou moins chasseurs de dots, chasseurs d'argent, chasseurs d'aventures, le vicomte de Lynen contait tout bas, entre la langouste à la Colbert et le chaufroid de gibier, que, trois ans auparavant, Vittorio Lante avait séduit une cousine pauvre, qu'il en avait eu une petite fille, qu'il avait abandonné dans l'indigence la mère et l'enfant, et que cette maîtresse trahie menaçait de vitrioler l'Américaine...

VIII

De nouveau, le 23 août, il plut sur toute la Haute-Engadine. Ce n'était pas une de ces violentes et courtes pluies de montagne qui passent de vallée en vallée comme un tourbillon crépitant, et qui ensuite laissent libre et sereine la partie du ciel qu'elles évacuent, pour encombrer et obscurcir la partie du ciel qu'elles envahissent; c'était une pluie fine, serrée, continue, pour ainsi dire inlassable. Elle tombait sur la terre avec un bruissement léger et ininterrompu, imprégnait le sol

d'une humidité profonde et d'une fraîcheur glacée; elle tombait sur les eaux des lacs, y faisait naître des milliers de petits cercles, des milliers de petites rides; elle tombait sur le feuillage des arbres, sur l'herbe des prés, sur les dernières fleurs de la belle saison, et les feuilles, les herbes rajeunies devenaient plus vertes et plus luisantes, les fleurs prenaient un coloris plus vif; elle tombait sur les toits, sur les vérandas, sur les terrasses, sur les rues des villages et des hameaux, nettoyant tout, mettant partout un voile de brume transparente, renouvelant et purifiant l'atmosphère.

Ce matin-là, dans les hôtels, on vit, pendant quelque temps, attendre aux fenêtres, aux balcons, aux portes vitrées des vestibules, tous ceux qui avaient l'habitude de sortir avant le déjeuner, — les uns, et c'était le plus grand nombre, pour être au grand air et respirer à pleins poumons; d'autres, nombreux encore, pour se distraire, pour se donner le plaisir de la promenade; et le reste, pour aller aux rendez-vous habituels, pour faire des rencontres fortuites ou prévues, pour ébaucher ou pour continuer quelque aventure. — Chacun regardait le ciel, regardait l'horizon, espérait que la pluie se lasserait, diminuerait, cesserait; mais la pluie s'obstinait, toujours égale, toujours paisible, tombant avec une régularité monotone sous l'immense voile gris clair qui recouvrait l'Engadine. Alors hommes, femmes, enfants, du moins ceux qui ne voulaient pas renoncer au grand air, à la distraction, aux rendez-vous, aux rencontres, quittaient peu à peu les fenêtres, les balcons, les portes vitrées; et, peu à peu, les rues de Saint-Moritz-Bad, qui, durant une heure ou deux, avaient été désertes, commençaient à se peupler de gens qui sortaient des hôtels, des « dépendances », des pensions, des villas; de gens qui, en tramway ou à pied, descendaient de Saint-Moritz-Dorf à Saint-Moritz-Bad, comme pour y chercher de la vie et du mouvement.

Mais, sous les traits fins de la pluie, à travers les gouttes drues, les gens avaient changé de couleur, offraient un autre aspect. Toutes les robes blanches des femmes s'étaient transformées en robes noires, en robes gris foncé, en robes bleu foncé; toutes les légères et diaphanes chemisettes s'en étaient allées ou se cachaient sous des jaquettes de drap, étroitement

boutonnées sur la poitrine, le collet relevé jusqu'aux oreilles; les jupes, de plus en plus courtes, laissaient voir les pieds chaussés de grosses bottines à talons bas, en cuir noir, — ces mêmes pieds qui, la veille, étaient chaussés de blanc, de gris, de fauve, très coquettement. — Aux grands voiles blancs, bleus, roses, qui nimbaient de vaporeuse lumière les faces et les chapeaux, s'étaient substituées des voilettes noires qui emprisonnaient les têtes et les chevelures.

Tous les vêtements masculins de fantaisie, pantalons et vestons de flanelle blanche, *knickerbockers* de drap gris argenté, « complets » noisette, tout avait disparu, comme aussi les chapeaux de paille, les chapeaux clairs en feutre mou, les panamas au ruban noir. Les hommes portaient tous des vêtements sombres et de gros manteaux. Les Allemands avaient endossé leurs ulsters taillés à coups de hache comme les planches d'une armoire, et enjolivés, par derrière, d'une lourde ceinture que fixait un gros bouton. Çà et là, quelque Anglais original exhibait une pèlerine ronde, verdâtre, une casquette à visière noire. Beaucoup d'élégants arboraient des imperméables beiges, café au lait, marron. Bref, sous la pluie persistante, implacable, tous ces gens paraissaient d'autres gens, avec d'autres visages, d'autres silhouettes, d'autres attitudes.

A pas rapides, sans s'arrêter nulle part, ils marchaient dans les belles rues du Bad, entre les parterres des hôtels et les plates-bandes du jardin public, ne ralentissant leur allure que sous les fameux portiques de la Grande rue; et ils se dirigeaient presque tous vers le promenoir de la nouvelle source, vers cette galerie de bois qui, même quand il fait beau, est par excellence le lieu de réunion et où il devient impossible de circuler, les jours de pluie, alors que l'orchestre joue, à un bout, les morceaux les plus passionnés de *Carmen*, les morceaux les plus attendrissants de *Manon*, et qu'à l'autre bout les dames et les jeunes filles font semblant de boire l'eau minérale, mais, en réalité, se promènent et passent leur temps à « flirter ». Ce matin-là, le promenoir était mouillé de pluie; les vêtements noirs des femmes et les imperméables clairs des hommes étaient saupoudrés de gouttelettes; il y avait dans l'air une vapeur pareille à une légère fumée. Mais cela n'empêchait

pas les rendez-vous, les « flirts », les rencontres, les distractions, les aventures de suivre leur cours habituel, ni la musique d'*Aïda* de faire palpiter les cœurs italiens. Hors du promenoir, les jardins du Stahlbad verdoyaient, rafraîchis par cet arrosage pluvial.

Dans l'après-midi, la pluie continua encore de tomber, et il fallut arranger une journée différente des autres. A l'Hôtel du Lac, on accrocha dans le vestibule un écriteau qui annonçait un bal d'enfants, — le bal d'enfants traditionnel, qui ne manque jamais, les jours de pluie. — A l'Hôtel Victoria, on organisa un concert vocal et instrumental. Au Stahlbad, madame Mentzel, par téléphone, invita cinquante personnes à un thé, dans un salon où il y en avait déjà cinquante autres, de l'hôtel même. Au Palace, on disposa vingt tables de bridge, au lieu des huit qu'on y voyait d'habitude. Au Kulm, on prépara un match de billard. Et partout se dressèrent des jeux de *ping-pong*, pour les garçonnets et pour les fillettes; partout les salles de lecture regorgèrent de monde. En outre, contre l'ordinaire, chacun prit le thé dans son propre hôtel.

Ce fut seulement vers six heures que la pluie devint moins forte. A six heures et demie, il ne pleuvait plus, et presque tous les hommes sortirent des hôtels, qui pour un quart d'heure, qui pour cinq minutes, afin de respirer un peu, d'aller chercher un journal, d'acheter des fleurs. L'air, très frais, fut même très froid pour ceux qui s'attardèrent. A huit heures, lorsque les dames descendirent dans la salle à manger, en robes décolletées, le feu brûlait dans toutes les cheminées. A minuit, lorsqu'elles regagnèrent leurs chambres, elles y trouvèrent l'âtre flambant et la bouche du calorifère ouverte. Le thermomètre était descendu brusquement à trois degrés au-dessus de zéro.

Le lendemain, à l'aube, toute l'Engadine était blanche de neige : il avait neigé, la nuit, pendant cinq ou six heures. Mais, si ce paysage blanc avait un aspect hivernal, il n'avait pourtant pas la cruelle tristesse de l'hiver. Sous la légère couche blanche, on devinait l'herbe, on sentait la terre encore chaude et qui fondrait bientôt son manteau glacé.

Quand Lucio Sabini se mit à sa fenêtre, il eut un mouvement d'impatience : il ne pourrait plus faire avec Lilian Temple

et avec Miss Ford l'excursion projetée pour ce jour-là! Mais, en regardant mieux, il s'aperçut que, si les bois, les prés et les montagnes conservaient leur surtout de neige, la route était déjà débarrassée du sien.

« Les chemins sont libres! » — se dit-il à lui-même, tâchant de surmonter son dépit.

Il avait mal dormi, et il s'était expliqué son inquiétude nocturne par la préoccupation d'avoir à se lever de bonne heure pour l'excursion projetée au col du Bernina; mais peut-être la cause réelle de ce trouble était-elle la tumultueuse effervescence de vie qui bouleversait son cœur, ses nerfs, ses sens, et qu'il s'efforçait vainement de réprimer, de dissimuler. En présence de la neige qui avait blanchi et glacé tout le paysage, la crainte de ne pouvoir plus faire cette excursion si ardemment désirée, cette excursion qui serait sans doute le plus délicieux épisode de ce mois d'amour, le désolait, le consternait, comme un enfant à qui l'on refuse ce qu'il souhaite avec le plus de passion.

— Elles ne voudront pas sortir! — murmurait-il en haussant les épaules, tandis qu'il finissait de s'habiller. — Elles renverront l'excursion à plus tard... Mais à quand?... Nous voici à la fin du mois...

Cette pensée l'emplissait d'amertume. Il était huit heures du matin, et l'hôtel était encore plongé dans un profond silence. Les moins paresseux, voyant la neige, avaient regagné leur lit. Lucio parcourut le long corridor au fond duquel était le téléphone, se fit donner la communication avec l'Hôtel Kulm, envoya demander à Miss Temple et à Miss Ford si elles avaient toujours l'intention d'aller au Bernina. Et il attendit, pâle, les yeux un peu gonflés par le manque de sommeil, mâchonnant le bout d'une cigarette éteinte. Tout à coup, une sonnerie le rappela au téléphone : c'était Miss Temple elle-même qui parlait.

— Bonjour, Miss Temple. Vous avez vu la neige?

— C'est très beau, très beau! — répondit une voix jeune et douce.

— Cela ne vous fait pas peur?... Nous irons tout de même au col du Bernina?

— Oui, tout de même.

— Alors, il faut que je vienne vous prendre?

— Oui, venez. Au revoir!

Il arpenta à grandes enjambées les ruelles muettes et désertes du Dorf. Les boutiques ouvraient à peine leurs devantures; les vitres des fenêtres étaient ternies par la buée; sur les portes des hôtels, les petits chasseurs, en livrée vert sombre, frappaient des pieds pour se réchauffer. Il n'y avait pas une âme, ni dans les rues, ni sur la place; mais, devant le Kulm, le cocher, fidèle à l'ordre qu'il avait reçu, attendait avec sa voiture, enveloppé dans un épais caban, et il avait étendu des couvertures sur ses deux chevaux, grands et robustes, pour les empêcher de prendre froid. De temps à autre, les chevaux secouaient la tête et faisaient sonner leurs grelots. L'air était calme, mais glacial.

Lucio Sabini entra dans le vestibule, monta les degrés, se trouva dans le grand hall égyptien, où il n'y avait personne. Mais, au bout d'un instant, il vit Lilian Temple arriver à sa rencontre. Elle était vêtue d'un simple costume de drap noir, à jupe courte et plissée; elle avait endossé une étroite jaquette de loutre, complètement close, avec une cravate de dentelle blanche qui y ajoutait un ton de douceur; et, sur son chapeau noir, tout petit, elle avait une voilette de dentelle blanche qui enserrait sa jolie face rose et ses cheveux blonds. Elle portait sur son bras un long manteau et un *plaid* de voyage. Lucio, comme un collégien amoureux, la trouva plus belle que jamais.

Elle posa le manteau et le *plaid* sur une chaise, tendit la main à Lucio Sabini.

— La voiture nous attend, — dit-il, avec cette sorte de confusion heureuse que lui donnait toujours la présence de Lilian.

— J'ai entendu les grelots, — répondit-elle, confuse aussi, mais moins habile à cacher sa confusion.

— Il fait très froid...

— N'importe!...

— En effet!...

Puis, après un moment de silence :

— Miss Ford n'est pas encore prête? — demanda-t-il, pour dire quelque chose.

— Elle ne vient pas, — annonça simplement Lilian.

— Elle ne vient pas? — répéta-t-il, troublé.

— Non. Elle n'est plus jeune et elle a des rhumatismes. La neige lui fait peur.

— Alors... nous irons seuls?

— Oui, nous irons seuls, — déclara-t-elle avec aisance.

Et ses yeux de pervenche invitèrent Lucio à la suivre sur l'escalier qui descendait au vestibule. Un petit chasseur porta dans la voiture le manteau et le *plaid*. Lilian y sauta légèrement, et Lucio prit place à côté d'elle. Le petit chasseur déploya le *plaid* sur les genoux, arrangea le manteau. Le cocher, après avoir enveloppé ses pieds, ses jambes et son buste, jusqu'au thorax, dans une grosse couverture, fit claquer son fouet; les grelots tintèrent et la voiture partit au trot, par la route qui va d'abord au Dorf et qui, un peu plus loin, incline vers le bois, sur la colline de Charnadüra.

Lorsque Lilian lui avait déclaré qu'ils iraient seuls, Lucio avait éprouvé une si forte émotion qu'il en avait pâli, puis rougi. Mais, quelques instants après, sous le coup d'une réaction étrange, il avait eu un accès de cynisme. Eh quoi! cette belle fille dont il était amoureux, cette belle fille qui était amoureuse de lui, on la laissait en sa puissance, on la lui livrait pour une journée entière, presque sans savoir où ils iraient ensemble! Voilà ce que faisait cette Miss Ford, l'unique gardienne de Lilian Temple, celle à qui Lilian était confiée comme à une seconde mère! Ces Anglaises, la vieille et la jeune, étaient donc stupides, folles ou corrompues? S'imaginait-on qu'il était un imbécile ou un saint? Pourquoi lui abandonnait-on ce tendron, à qui il faisait passionnément la cour depuis trois semaines? Peut-être pour qu'il la compromît et qu'il fût ensuite obligé de l'épouser? C'était ainsi, probablement, que cela se passait en Angleterre? Mais le piège était trop grossier pour un vieux routier comme lui, et il n'y avait pas de Miss Ford au monde qui pût l'y faire choir... C'est pourquoi, renfrogné, morose, il se mordillait la lèvre, sous la moustache, tandis que la voiture, courant entre les prairies où la neige étendait encore ses nappes blanches, remontait cette vallée de Samaden au fond de laquelle se dressaient le Corvatsch et les Muottas, blancs du haut en bas.

— Qu'avez-vous? — demanda tout à coup Lilian, après un long silence.

Elle l'avait regardé d'abord à la dérobée, puis plus franchement, et elle avait remarqué sur son visage une expression qu'elle ne lui avait jamais vue.

— Je suis fatigué, — répondit-il, d'un ton sec.

— Vous êtes fatigué?

— J'ai peu et mal dormi.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas... je ne peux pas vous dire, — prononça-t-il en détournant la tête, comme pour éviter le regard de la jeune fille.

— Alors, — dit-elle avec mansuétude, — cette excursion vous ennuiera beaucoup?

— Oh!... — s'écria-t-il, d'une façon ambiguë.

— Eh bien, retournons à Saint-Moritz, — proposa-t-elle avec une spontanéité cordiale.

— A Saint-Moritz?... à Saint-Moritz?...

— Oui. Nous irons un autre jour au Bernina.

Il observa ses yeux, prêta l'oreille aux moindres intonations de sa voix, n'y découvrit que du naturel, de la loyauté, de la candeur.

— Vous consentiriez à revenir en arrière, Miss Temple? Vous renonceriez à cette excursion?

— Sans doute... Vous vous reposeriez, cet après-midi, et, ce soir, je vous retrouverais gai.

— Vous y renonceriez... pour moi?

— Pour vous, mon ami, — dit-elle, affectueuse.

Le cœur de Lucio se fondit d'attendrissement, et tout le fiel du cynisme, tout le venin de la corruption sortirent de son âme. Il se pencha vers elle et lui dit en italien, langue qu'elle ne comprenait guère :

— *Povero caro amor mio... tanto caro*[1]!...

— Que dites-vous? — interrogea-t-elle, inquiète.

— De belles choses... des paroles d'amour...

— Je ne veux pas les perdre. Répétez-les en anglais ou en français. Quand vous parlez italien, je comprends mal ce que vous dites, — fit-elle, avec une gentille moue de dépit.

— Pourquoi ne comprenez-vous pas l'italien, petite Lilian? Vous avez tort. Il *faut* le comprendre.

1. « Mon pauvre cher amour... si cher!... »

— Je l'apprendrai, — promit-elle aussitôt.

— Quand?

— Bientôt, cet automne, quand je serai en Angleterre...

Il prit la menotte gantée qu'elle abandonnait sur le *plaid*, entrelaça doucement ses doigts à ceux de Lilian.

— En automne, en hiver, — reprit-elle, rêveuse, — les journées sont longues, très longues, dans mon pays...

Il se contenta de serrer la menotte, sans répondre.

— Je vous écrirai pour la *Christmas*, — ajouta-t-elle, tandis que, derrière la voilette blanche, ses yeux bleus semblaient pleins de visions. — Je vous écrirai une petite lettre..., en italien..., cher ami...

— Mais, auparavant, — supplia-t-il avec une tendresse impatiente, — auparavant, vous m'écrirez de grandes lettres, de bonnes lettres, en français ou en anglais?

— Je n'y manquerai pas, — dit-elle avec cette résolution tranquille qui toujours étonnait, troublait Lucio, puis finissait par le séduire.

Elle doutait si peu de lui qu'elle ne lui demanda même pas s'il répondrait à ses lettres : elle jugeait inutile de demander une chose qu'elle estimait certaine.

— Cela signifie-t-il, — reprit Lucio avec une émotion qui voilait le timbre de sa voix, — cela signifie-t-il que, dès aujourd'hui, l'adorable Lilian Temple a un peu d'amitié pour Lucio Sabini?

— Oui, c'est ce que cela signifie, — déclara-t-elle sans hésitation, avec sa loyauté parfaite.

Et elle ne lui demanda même pas, à son tour, s'il l'aimait un peu : elle semblait en être fermement convaincue, et elle n'éprouvait pas le besoin d'entendre Lucio le lui redire.

Cette noble droiture, cette foi paisible, cette confiance absolue d'une personne qui, n'ayant jamais menti, ne supposait pas le mensonge chez les autres, émurent Lucio jusqu'au fond du cœur. Il se sentit un autre homme, un homme nouveau, incapable de perfidie, incapable d'imposture; comme elle, il vibra de sincérité; comme elle, il s'affermit dans une douce et puissante certitude. Et, ayant enfin conscience d'être digne de Lilian, il voulut le lui faire entendre et se donner à elle tout entier.

— *I am yours* [1], — dit-il, solennellement.

— *I am yours*, — répondit-elle, simplement.

*
* *

— Comme tout est blanc ici! murmura-t-elle, rêveuse. Tout y est beaucoup plus blanc que là-bas...

Et, de la main, par un geste vague, elle indiqua les villages qu'ils avaient laissés derrière eux, Saint-Moritz, Celerina, Pontresina, où déjà la neige de la nuit commençait à disparaître, tandis que, sur la route du col vers lequel ils montaient lentement, au pas sonore de l'attelage, au tintement des grelots, cette neige persistait encore, étendait sur les prés des taches radieuses, cachait les éboulis précipités en hiver par les avalanches, et, plus haut, allait rejoindre les anciens névés et les glaces éternelles. A mesure que Lilian et Lucio s'enfonçaient davantage dans la grande solitude alpestre, le paysage devenait plus blanc, l'air devenait plus froid, et l'haleine sortie des naseaux des chevaux ressemblait à une légère fumée.

— Il n'est rien de plus beau que toute cette blancheur! — dit encore Lilian, charmée par ce spectacle.

— La neige vous ressemble, — chuchota Lucio, en regardant, non le paysage, mais la jeune fille.

Elle secoua sa tête blonde, et un sourire mélancolique effleura ses lèvres.

— Dans les lieux que les hommes habitent, — ajouta-t-elle, — la neige se salit et fond tout de suite; mais, sur les hauteurs, elle demeure intacte et pure.

— Comme vous! — soupira-t-il, en la regardant avec amour.

Cependant elle rougissait, sous l'ardeur de ce regard, et le sang courait jusqu'à la racine de ses blonds cheveux. De nouveau un sourire imperceptible effleura sa chaste bouche.

— On vous a donné un si beau nom : Lilian!

— Mon nom vous plaît?... vraiment?...

— C'est le nom d'une fleur...

1. « Je suis vôtre. »

— En Angleterre, on donne souvent aux filles des noms de fleurs : Rose, Daisy [1], Violet... Ma mère s'appelait Violet... Moi, je porte le nom du lis, emblème de *votre* Florence...

— Dites : de *notre* Florence. Vous aussi, vous l'aimez!

Elle fixa sur lui ses grands yeux d'azur, si francs :

— Tout ce que vous aimez, il vous plaît donc de le partager avec moi?

— Tout! — affirma-t-il, éperdu d'amour.

Elle pâlit, devint blanche comme une hostie ; et la petite main qui était dans celle de Lucio remua convulsivement.

La voiture allait, toujours lente. Elle avait contourné et laissé à droite le glacier du Morteratsch, et elle avançait sous les pics blancs et sourcilleux de Tschierva, de Bellavista, de Crastagüzza, tandis qu'au milieu de ces pics se dressait, dans son ineffable pureté, le roi des glaciers, l'immaculé, le radieux et terrible Bernina. Sur la gauche, des vallées s'ouvraient, bordées de moins hautes montagnes, étalant des prairies encore vertes. A l'entrée de l'une d'elles, qui, toute luxuriante de végétation en face du formidable Bernina, ressemblait à un parc délicieux, une petite paysanne s'approcha de la voiture et offrit des fleurs. Pour vaincre l'agitation qui le troublait, Lucio fit arrêter la voiture. La fillette, boulotte, blondasse, rougeaude, avait des bouquets de fleurs fraîches, cueillies peut-être une heure auparavant, dans la vallée du Fieno : des gentianes bleues, des violettes foncées, des orchidées d'un rose tendre, pointillé de noir, des edelweiss qui semblaient encore mouillés de neige. Il prit toutes ces fleurs, en chargea les mains de Lilian, en couvrit le *plaid*. La voiture entière était fleurie, et la petite Engadinaise riait et remerciait, en faisant sauter dans sa paume les menues pièces d'argent. La voiture se remit en route.

Lilian caressait les fleurs, en respirait le parfum, y plongeait son visage. Puis elle demanda, à demi-voix :

— Vous êtes allé au Bernina?

— Oui, plusieurs fois... Je suis allé partout...

— Et vous avez donné de ces belles fleurs à d'autres femmes?

1. Marguerite.

— Qu'importe? — s'écria-t-il, avec un geste qui paraissait abolir le passé.

— Et ces autres femmes, vous les avez oubliées toutes?...

— Vous ne leur ressemblez pas, Lilian! — répondit-il avec un accent chaleureux.

Et aussitôt elle le crut, lui sourit; et elle voulut effacer l'ombre de tristesse qui venait de passer sur leurs âmes.

— Vous n'avez jamais monté jusqu'au sommet de l'une de ces montagnes? — lui demanda-t-elle encore. — Vous n'avez jamais fait l'ascension du Bernina?

— J'ai fait deux ou trois ascensions, lorsque j'étais plus jeune, plus hardi, moins paresseux. Je n'ai pas monté jusqu'au sommet du Bernina ; j'ai fait seulement le tour de la Diavolezza, au-dessous de ce sommet.

— Est-ce loin? est-ce difficile? est-ce très haut?... Comme je vous envie! On doit avoir une vue extraordinairement belle!

— Belle et triste, profondément triste... Un paysage qui éblouit et qui serre le cœur... Il y a, là-haut, parmi la blancheur immense, une montagne toute noire, qu'on appelle le Mont Pers; et il y a, plus bas, un glacier au centre duquel se dresse un îlot de roches noires, l'Isla Persa... Beaucoup de gens y ont péri. C'est un paysage funèbre...

— J'irais bien, moi! — dit-elle, avec la résolution qui caractérise sa race.

A mesure qu'ils approchaient du but, l'air devenait plus glacial, la région se faisait plus aride, les cimes du Palü, toutes blanches, et celles du Cambrena, striées de blanc et de noir, dominaient plus majestueusement la contrée.

— Vous avez froid, n'est-ce pas, chérie? — lui dit-il avec tendresse.

— Oui, un peu,... seulement un peu...

— Descendons de voiture : nous irons à pied jusqu'à l'hospice, le long des lacs.

Pour l'aider à descendre, il l'enleva dans ses bras ainsi qu'une enfant, et, sans y prendre garde, il la pressa un instant contre sa poitrine. Mais il la vit pâlir; et il pâlit lui-même, sentit qu'il perdait le gouvernement de sa volonté, comprit qu'il ne devait pas le perdre; et il se hâta de déposer à terre son léger fardeau. Puis, sans rien dire, il offrit son bras à

Lilian. La voiture, prenant les devants, poursuivit son chemin vers l'hospice, que l'on apercevait dans le fond comme un point gris posé derrière une nappe d'eau de deux couleurs.

Ils longeaient les eaux immobiles d'un petit lac qui, autour de ses rives, n'avait ni arbres, ni arbustes, ni herbes, ni fleurs : ce n'était que pierres, qu'argile jaunâtre ou noirâtre; et, en portant les regards plus loin devant soi, on voyait encore d'autres eaux immobiles, où se reflétaient les blancheurs du Cambrena et les sombres coulées de roches qui coupent le glacier : ici une eau sombre, celle du Lac Noir; là, une eau claire, celle du Lac Blanc; et les deux lacs. Il n'étaient séparés que par une langue de terre brune. Lilian et Lucio marchaient silencieusement. Elle, de temps à autre, comme accablée par cette étrange et morte immensité, se serrait contre lui; et lui, il la dirigeait, la soutenait, lui murmurait comme un refrain amoureux :

— Chère... chère... chère Lilian...

Une ou deux voitures les rejoignirent, les dépassèrent. Outre les voyageurs, hommes et femmes, soigneusement empaquetés dans leurs manteaux et dans leurs fourrures, il y avait dans ces voitures une multitude de petits bagages.

— Ils vont en Italie, — murmura Lucio.

— J'envie leur bonheur, — dit-elle tout bas, comme si elle se parlait à elle-même.

— Non, chère, vous ne devez pas les envier, vous ne devez envier personne : le pays où vous êtes est le plus beau de tous, puisque l'amour vous y accompagne.

Ils échangeaient des paroles vagues, interrompues, qui souvent ne répondaient pas à la question posée; et ces paroles étaient pour eux comme une musique suave et capiteuse, musique de délice et de passion.

A l'ancien hospice transformé en hôtel, ils trouvèrent des voyageurs qui allaient et venaient, des cochers qui avaient dételé leurs chevaux pour les faire manger et boire, des chariots, des charretiers, des domestiques. Tous ces gens, voyageurs, cochers, charretiers, domestiques, étaient en gros vêtements d'hiver; et les bâtiments gris de l'hospice, les eaux brunes et les eaux claires des deux lacs, les névés et les glaciers du Cambrena, du Carale, du Sassal Masone, la croupe

du Bernina, derrière laquelle, non loin d'eux, la route commençait à descendre vers l'Italie, toutes ces choses avaient l'aspect morne et glacé qu'ont, en hiver, les paysages de la haute montagne.

— Resteriez-vous bien ici un mois entier avec moi? — demanda Lucio à Lilian, sur la porte de l'hôtel.

— Certainement, — répondit-elle sans hésiter, avec une singulière assurance.

— Eh bien, faisons comme si c'était le premier jour, — lui murmura-t-il à l'oreille; — ayons l'air de jeunes mariés en voyage de noces...

De nouveau elle devint toute blanche; de nouveau il sentit qu'une émotion trop forte lui ôtait à lui-même le gouvernement de sa volonté. Profondément troublés l'un et l'autre, ils parcoururent l'étroit corridor, presque ténébreux, le long duquel s'ouvrent les chambres, à droite et à gauche. Ils entrèrent dans le petit salon de lecture, qu'ils trouvèrent envahi par une caravane d'Allemands et d'Allemandes, empuanti par la fumée des pipes que les hommes fumaient à perdre haleine. Finalement, ils se réfugièrent dans la salle à manger, très vaste, où ils purent s'installer seuls, devant un feu qui flambait, et où un garçon vint prendre leurs ordres pour le déjeuner.

La chaleur de ce bon feu les mit en gaîté. Comme des enfants curieux, ils commencèrent par examiner la salle; puis ils regardèrent aux fenêtres, d'où ils revirent le majestueux Cambrena, tout noir de roches et tout blanc de neige, les lacs qui semblaient monter du fond de la vallée pour envelopper de leurs eaux multicolores les bâtiments gris de l'hospice; puis ils ressortirent dans le corridor, où ils trouvèrent ouvertes les portes de presque toutes les chambres, virent les lits faits et chargés de leurs gros édredons. Tout était en ordre, mais vide et inanimé. Dans une seule de ces chambres, où ils jetèrent un coup d'œil en passant, il y avait des vêtements laissés sur les chaises, des livres ouverts sur le bureau, des fleurs fraîches dans un vase; et ils s'éloignèrent bien vite, craignant d'être surpris en flagrant délit d'indiscrétion.

Un autre garçon, qu'ils rencontrèrent, leur expliqua que, cette année-là, il était venu beaucoup de monde, et que nombre

de personnes avaient séjourné à l'hospice, qui plus, qui moins, certaines d'entre elles jusqu'à quinze jours. Mais la pluie et la neige de la veille et de l'avant-veille avaient fait partir presque tous les étrangers vers la Valteline, vers la Lombardie, si bien qu'il n'y avait plus que des voyageurs de passage, lesquels s'arrêtaient seulement deux ou trois heures, pour déjeuner et pour faire reposer les chevaux.

— Dans la bonne saison, — conclut le garçon, d'un air d'importance, — il y a des jours où nous avons cent personnes à déjeuner.

— Et aujourd'hui, combien y en aura-t-il? — interrogea le jeune homme.

— Très peu : à peine une vingtaine.

— Vous avez faim, n'est-ce pas, Lilian? — demanda Lucio en souriant.

— Oui. Je déjeunerai avec plaisir.

— Allons donc choisir notre table. Nous y mettrons nos fleurs.

Ils choisirent une table située dans un coin de la vaste salle à manger; et la banalité du couvert s'orna des gentianes bleues, des orchidées pointillées, des frais edelweiss, dont ils remplirent un vase et deux verres. En arrangeant ces fleurs, ils se regardaient, se touchaient les mains, joyeux comme des enfants.

Une vingtaine de personnes avaient pris place et déjeunaient, parlant fort, surtout les Allemands, dans un bruit d'assiettes et de couteaux, dans une odeur de victuailles qui alourdissait l'air de la salle, close à cause du froid. Mais Lilian et Lucio ne s'occupaient pas des autres, s'isolaient dans leur petit coin, oubliaient tout ce qui n'était pas leur amour. Pour eux, ce déjeuner était tout à la fois une idylle et une escapade. Ils causaient à voix basse, se regardaient, se souriaient, se serraient la main à la dérobée, se partageaient un fruit, se trompaient quelquefois de verre, ne voyaient et n'entendaient rien de ce qui se passait autour d'eux. Déjà les autres avaient fini de déjeuner et s'étaient levés de table, bruyamment; mais eux, ils laissaient leur café se refroidir dans les tasses, et, distraitement, ils éparpillaient sur la table, en dessins bizarres, les pétales des orchidées et des edelweiss. Le garçon vint les tirer de ce rêve amoureux :

— Monsieur et madame savent que, tout à l'heure, il fera trop froid pour se remettre en route?... Désirent-ils qu'on leur prépare une chambre pour la nuit?

Ils n'échangèrent entre eux qu'un regard; mais Lucio se hâta de solder la note pendant que Lilian, afin de cacher sa confusion, s'approchait d'un guéridon sur lequel était ouvert un gros livre aux pages barbouillées de signatures, de dates, d'épigraphes : l'album où chaque voyageur inscrivait son passage. Elle se mit à feuilleter ce livre, machinalement, y lut des noms qu'elle ne connaissait pas, des paroles d'admiration ou de regret, quelques sottes plaisanteries. Tout à coup, elle sentit que Lucio était derrière elle; mais elle ne se retourna pas, elle continua de lire, jusqu'au moment où leurs yeux s'arrêtèrent sur ces mots : VIVE L'AMOUR! suivis de deux noms.

— Voulez-vous que nous écrivions aussi quelque chose, Lilian? — lui demanda-t-il à l'oreille, en passant le bras à sa ceinture.

— Oui, — murmura-t-elle.

Se penchant sur le livre, elle écrivit, d'une écriture un peu tremblée :

A toi pour la vie, pour la mort!

LILIAN.

Immédiatement au-dessous, il écrivit, d'une écriture ferme et assurée :

A toi pour la vie, pour la mort!

LUCIO

Et leurs regards répétèrent, confirmèrent, jurèrent ce qu'ils venaient d'écrire.

Après quoi, ils sortirent de la salle déserte, s'engagèrent encore une fois dans l'étroit corridor, presque ténébreux. En ce moment-là, le corridor était désert. Lucio retint Lilian, une minute, dans la pénombre, l'attira contre lui, appliqua sur ses lèvres un long baiser. Il s'aperçut qu'elle chancelait, éperdue; mais elle lui rendit ce long baiser d'amour.

Lorsqu'ils furent dehors, en plein air et en pleine lumière, ils demeurèrent quelques instants étourdis, sans se regarder, sans rien voir. Et ensuite, comme s'ils avaient eu un irrésistible besoin de marcher, comme s'il leur avait absolument fallu changer de place pour échapper à quelque péril grave et imminent, ils errèrent à l'aventure sur les rives des petits lacs, se courbèrent pour en admirer les eaux; ils poussèrent jusqu'à l'endroit où vient descendre en serpentant la queue du glacier de Cambrena, se penchèrent sur la source qui en jaillit, y baignèrent leurs mains brûlantes; ils s'éloignèrent davantage encore, suivirent des voitures et des chariots qui s'étaient déjà remis en marche, franchirent le col du Bernina, longèrent une hauteur d'où ils virent un pâtre, ses brebis et son chien, qui, après avoir passé l'été en Engadine, s'en retournaient, chassés par le froid, vers les vallées italiennes; et, eux aussi, ils continuèrent d'avancer sur la route d'Italie, virent blanchir, dans le fond, le petit village de la Rœsa, fatiguèrent leurs pieds, fatiguèrent leurs corps, fatiguèrent leurs âmes.

Comme le jour déclinait, ils revinrent à la porte de l'hospice; mais ils ne voulurent pas en gravir de nouveau les marches, et ils attendirent sur le seuil que le garçon leur apportât les manteaux, le *plaid*, les fleurs. La voiture était prête et l'attelage faisait sonner ses grelots. Lilian et Lucio s'installèrent pour rentrer à Saint-Moritz. Ils considérèrent encore une fois l'hospice gris, de plus en plus blême dans le crépuscule, sur ce coin de terre sombre, au bord des lacs. Et enfin, avec une profonde mélancolie que leurs lèvres n'exprimèrent pas, ils quittèrent cette maison qui les avait abrités une heure.

D'abord ils se turent, absorbés et tristes. Puis, peu à peu, ils se rassérénèrent. Un sentiment doux comme un baume calma leur indicible regret. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre; leurs mains s'unirent, et demeurèrent unies. Les rares paroles qu'ils prononçaient, étaient imprégnées de tendresse; il n'y avait que de la tendresse dans tous leurs actes, dans toutes leurs pensées; ils étaient l'un et l'autre ivres de tendresse, lorsqu'ils arrivèrent à Saint-Moritz, et Lucio était ivre aussi de renoncement.

*
* *

On voyait, dans l'embrasure de la fenêtre, se dessiner, de dos, la haute silhouette d'Otto von Raabe, rendue plus noire par l'obscurité de la nuit. L'Allemand se penchait un peu, pour répondre tout bas aux questions que Paul Léon, debout à côté de lui, posait à voix basse. De temps en temps, ils jetaient l'un et l'autre un regard vers le fond de la pièce.

— Pour cueillir des fleurs?... — demanda le poète français, dont les yeux vifs semblaient préoccupés d'une idée latente.

— Oui, rien que pour cueillir des fleurs...

— Quelles fleurs? — insista l'autre.

— De belles fleurs... On lui avait dit qu'il y en avait là-haut. Il est allé les chercher.

— Les a-t-il trouvées?

— Oui. Il en trouvait toujours... Regardez : elles sont encore dans ses mains...

Au fond de la pièce était allongé, sur un petit lit, le cadavre de Massimo Granata. Ce corps chétif, brisé par l'effroyable chute dans un précipice, avait été pieusement disposé sous une courtepointe de soie cramoisie, qui le couvrait jusqu'à la poitrine; et c'était à peine si les membres de ce pauvre rachitique soulevaient le drap funèbre. La tête avait été enveloppée de bandages, dont la blancheur encadrait cette face chétive, contrefaite, jaunâtre, rapetissée par la mort, pitoyablement enfantine, où les yeux pleins de bonté, pleins de rêve, s'étaient clos pour jamais. Sur la poitrine se croisaient les mains pâles, longues, décharnées, dont les doigts noueux pressaient contre un cœur qui ne battait plus un petit bouquet de fleurs alpestres, très rares. Sur les bords du drap mortuaire, des cordons de fleurs de montagne étendaient leurs brillantes colorations, comme pour enguirlander la mince dépouille du défunt. Çà et là, sur les meubles modestes de la modeste chambre, des fleurs étaient dans des vases, les unes cueillies depuis deux ou trois jours et déjà fanées, les autres rapportées plus récemment et encore fraîches. Près du lit, sur une petite table couverte d'un linge blanc, il y avait un crucifix d'ivoire et deux chandeliers où brûlaient des bougies. On avait voilé

de crêpe deux lampes électriques. Au pied du lit, dans un grand fauteuil, le docteur Eberhard était assis, muet et immobile.

— Karl Eberhard est accouru le premier, — reprit Otto von Raabe, en hochant la tête. — Il connaissait Massimo Granata depuis plus de vingt ans et il l'aimait...

— Il n'a rien pu faire? — demanda Paul Léon.

— Rien, hélas! Le malheureux était mort depuis dix heures, lorsqu'on l'a ramené ici.

— Qui l'a ramené?

— Des bergers... Tout le monde le connaissait, à l'Alpe Laret, à l'Alpe Novai, aux Tre Fiori. Tout le monde le saluait, lui parlait, vous savez bien...

— Oui, je sais. Partout, c'était la même chose...

— Les bergers l'avaient vu passer dans la matinée, de bonne heure. Ils l'avaient averti que l'ascension était périlleuse... Plus tard, ne le voyant pas redescendre, ils sont allés le chercher...

— Ils connaissent la montagne, eux!

— Oui, les braves gens, par une rude expérience!... Ils ont cherché longtemps, et ils l'ont enfin retrouvé au fond d'un précipice... Le bord de ce précipice était tapissé de fleurs. Le malheureux s'était penché trop... Ils ont fait une civière avec des branches d'arbre, ils l'ont couverte de leurs gros manteaux, et ils ont rapporté ici le cadavre.

— Massimo Granata est mort comme une héroïne de légende! — fit le poète, dont les yeux s'étaient mouillés de larmes.

Deux autres personnes entrèrent sans bruit dans la pièce où l'ami des fleurs dormait la première nuit de son sommeil éternel. L'une de ces personnes était Don Giovanni Vargas, le gentilhomme italien sexagénaire, à la barbe blanche, longue et bien taillée, à l'aspect aristocratique et courtois; l'autre était M. Jean Morel, le Français de soixante-quinze ans, maigre, sec, sans un poil de barbe sur une face toute craquelée de petites rides. Ils saluèrent silencieusement Karl Eberhard et les deux hommes qui causaient dans l'embrasure de la fenêtre, allèrent s'asseoir sur un petit divan de crin noir, et demeurèrent là, sans rien dire. Lorsque la nouvelle de la catastrophe leur était parvenue, vers sept heures du soir, ils étaient

accourus l'un et l'autre, et ils avaient trouvé le médecin en train de disposer sur la couche mortuaire le corps fracassé tandis que la propriétaire de la chambre garnie, l'excellente madame von Scheidegg, arrangeait les fleurs autour du cadavre. Don Giovanni Vargas et M. Jean Morel étaient restés quelque temps; puis ils étaient partis en disant qu'ils reviendraient. Et ils revenaient, en effet, pour faire avec les autres la veillée funèbre.

Tandis que Karl Eberhard restait seul et muet, dans son grand fauteuil, les autres se rapprochèrent, formèrent un petit cercle; et, en penchant la tête pour mieux saisir les paroles prononcées à voix basse, ils continuèrent leur triste conversation.

— Quel âge pouvait-il avoir? — demanda Jean Morel.

— Soixante ans peut-être, — répondit Giovanni Vargas.

— J'aurais cru qu'il avait davantage, — murmura Paul Léon.

— Jamais il n'avait paru jeune, — expliqua Otto von Raabe. — Ses infirmités l'avaient éprouvé si cruellement!

— Depuis vingt ans que je viens dans le pays, — reprit Paul Léon, — je l'y ai toujours vu.

— Il y venait depuis trente ans au moins, — affirma Don Giovanni. — La première fois qu'il y est venu, je n'y venais moi-même que depuis deux ou trois ans.

— Et moi, j'y venais déjà depuis dix ans, — ajouta Jean Morel. — J'ai été l'un des premiers à venir en Engadine...

— On dit qu'il a toujours habité cette même chambre, — fit observer Otto von Raabe. — La propriétaire l'aimait beaucoup. Elle et sa fille sont là, qui pleurent.

— Il n'était pas riche? — interrogea Paul Léon.

— Il était pauvre, — répondit l'Allemand. — Un petit professeur... Il n'avait, pour toute famille, qu'un frère et des neveux... Nous leur avons adressé un télégramme...

Madame von Scheidegg entra discrètement. Elle avait dans les mains une grosse botte de fleurs fraîches. Elle s'approcha des quatre hommes et leur dit tout bas :

— Ce sont des fleurs envoyées par deux dames, Miss Ford et Miss Jammes, deux amies de monsieur le professeur, à ce qu'il paraît.

Et, après avoir fait le signe de la croix et récité une courte

prière, la bonne Allemande déposa les fleurs sur la courtepointe, à l'endroit où l'étoffe de soie était un peu soulevée par les pieds du défunt, par ces pieds qui ne fouleraient plus l'herbe des prairies et les roches de la montagne. Puis elle fit de nouveau le signe de la croix et elle sortit.

— Croyez-vous, Raabe, que le frère emmènera le corps?

— Non! — répondit une voix qui jusqu'alors ne s'était pas fait entendre.

C'était la voix de Karl Eberhard. Le docteur s'était levé de son fauteuil, s'était approché des autres. Ils l'accueillirent dans leur petit cercle, pleins de sympathie et d'admiration pour cet homme grand, maigre, énergique, dont ils connaissaient l'histoire et la vie. Et les cinq dévots de la montagne, les cinq amoureux de l'Engadine, continuèrent à causer tout bas, près du cadavre de cet autre dévot qui avait été victime du même amour.

— Non, — reprit Karl Eberhard, — son frère ne l'emmènera pas : cela coûte trop cher, d'emmener un mort en Italie. Massimo Granata restera ici, au milieu de nous...

— Demain, il faudra que nous fassions un grand cortège à son cercueil chargé de fleurs! — s'écria Paul Léon. — Il faudra que les funérailles de ce héros de la montagne soient un triomphe!

— Cela n'est pas possible, — déclara le docteur, d'une voix devenue âpre.

— Pourquoi?

— Parce qu'*on ne le veut pas*.

— On ne le veut pas? Qui?

— Tout le monde. Les gens logés dans les hôtels ne veulent pas voir de morts, ne veulent pas entendre parler de maladies, ont horreur de ces choses tristes; ce qu'ils veulent, c'est savourer tranquillement les derniers plaisirs, avant le départ. Et les autorités, les hôteliers, s'entendent pour leur épargner à tout prix un spectacle lugubre, qui les ferait peut-être partir un ou deux jours plus tôt. Ici, quand on meurt, personne ne le sait; quand on est conduit au cimetière, personne ne le voit...

— Quelle cruauté! — dit Otto von Raabe.

— Quelle infamie! — dit Paul Léon.

— Comment se fera donc l'enterrement? — demanda Giovanni Vargas.

— Il se fera comme toujours : à l'aube, lorsque les jouisseurs dormiront encore. Nous l'emporterons dans une bière très simple, couverte d'un drap blanc, portée par deux hommes robustes, sans aucune pompe funèbre ; nous devrons passer par le haut du village, prendre les ruelles écartées, afin que personne ne rencontre le convoi ; et nous serons les seuls à l'accompagner, nous qui l'avons aimé, nous qui aimons ce qu'il aimait...

Cependant deux autres personnes venaient encore d'entrer sans bruit et s'étaient approchées du lit mortuaire : c'était Lucio Sabini et Lilian Temple. Lilian avait une robe noire, un petit chapeau noir; et son visage paraissait plus blanc, plus virginal, ses cheveux paraissaient plus blonds, plus soyeux que jamais. Debout l'un à côté de l'autre, ils contemplèrent ce mort aux pommettes saillantes et à la grande bouche livide, ce mort qui avait tant souffert, ce mort qui n'avait connu la paix, la sérénité, la joie, que sur les cimes, près du ciel, dans une solitude embaumée par les aromes des arbres et par les parfums des fleurs.

— Pauvre Granata ! — murmura Lucio.

— Ne le plaignez pas, — répondit la douce voix de Lilian.

Il l'interrogea du regard.

— Non, ne le plaignez pas : il est mort pour sa passion, pour son rêve... Il ne faut pas le plaindre, il faut plutôt l'envier...

Le jeune homme et la jeune fille se joignirent ensuite aux cinq autres. Karl Eberhard continuait à expliquer :

— Nous le conduirons, par la Waldpromenade, au cimetière de Saint-Moritz-Dorf, près de Chasellas. Vous le connaissez bien, ce petit cimetière qui se cache entre les bois et les prairies, au pied de la gentille Suvretta, en face de la majestueuse Margna, devant les lacs de Silvaplana et de Sils? C'est là que nous l'enterrerons, parmi d'obcurs Engadinais, à côté des quelques étrangers qui, comme lui, sont venus mourir dans ce lieu.

D'un regard expressif et tendre, Lilian rappela à Lucio qu'ils avaient fait connaissance près de ce cimetière, en un tiède crépuscule.

— C'est là qu'il dormira son dernier sommeil, — dit Karl Eberhard.

— En cela il me paraît heureux, — osa dire Lilian, d'une voix suave et tranquille. — Je suis certaine qu'il a souhaité d'être enterré dans ce petit cimetière; je suis certaine qu'il n'y a pas de meilleure place pour le grand repos.

IX

En vain, après la neige du 24 août, resplendit sur la Haute-Engadine un ciel pur, enchantement des yeux et de l'imagination; en vain la splendeur du soleil dora toutes choses, mit partout l'indicible richesse de ses tons; en vain l'air, d'une délicieuse fraîcheur, enivra les sens et l'âme; en vain émana de tous les paysages un charme plus que jamais enveloppant et séducteur. Tout fut inutile : car la foule voulait s'en aller, et rien n'était capable de retarder cet exode. Tourmentés par la passion de partir, les gens n'avaient plus d'yeux pour voir, plus de nerfs pour vibrer; aveugles, sourds, insensibles à toute impression réjouissante, ils ne songeaient qu'à prendre la fuite. Cette même impétuosité qui, trois semaines auparavant, les avait rassemblés ici de tous les points de l'horizon, de toutes les contrées les plus lointaines, qui les avait lancés fébrilement à l'assaut des hôtels, des pensions, des villas, qui les avait précipités comme une invasion jusque dans les recoins les plus perdus et les plus déserts, jusque sur les cimes les plus hautes et les plus difficilement accessibles, cette même impétuosité, ils la mettaient maintenant à tourner le dos, à quitter le pays, à décamper le plus vite possible, sans que rien ni personne eût le pouvoir de les faire rester un jour, une heure, une minute de plus.

Par le fait, c'était moins un départ qu'une déroute, une débandade, un sauve-qui-peut, comme si l'on avait couru là un péril obscur et imminent, comme s'il avait été très urgent d'aller ailleurs pour y accomplir un suprême devoir. Depuis huit jours, la petite station de Saint-Moritz-Dorf était assiégée par la foule de ceux qui venaient retenir des places dans les wagons-lits de toutes les grandes lignes internationales, pour

Paris, pour Londres, pour Bruxelles, pour Berlin, pour Francfort; et cette foule sortait navrée de la station, parce que, sur toutes ces lignes, toutes les places des wagons-lits étaient déjà retenues pour plusieurs jours. Alors, de désespoir, on multipliait les télégrammes, on offrait de grosses sommes pour faire augmenter le nombre des wagons-lits, des wagons-salons. Depuis huit jours, le bureau des diligences, à Saint-Moritz-Bad, ne désemplissait pas de gens qui venaient retenir des places pour descendre en Italie; et ceux qui voulaient partir étaient si nombreux que les trois diligences quotidiennes ne suffisaient plus et que l'administration était obligée d'ajouter deux, trois, quatre diligences supplémentaires; puis, comme les diligences aussi finissaient par manquer, les gens, dans leur désir furieux de descendre comme une avalanche, retenaient, à force d'argent, des voitures particulières qui leur permettraient de déguerpir le jour même, à l'instant même, sans retourner la tête.

Et, depuis huit jours, voici quels étaient les propos qui s'échangeaient :

— Moi, j'ai mes places pour jeudi soir...

— Moi, j'ai télégraphié à Zurich...

— Moi, j'attends un télégramme de Bâle...

— Pour descendre, nous avons louée une voiture chez Tiraboschi...

— Madame Flinter m'a cédé ses places : elle retourne en Italie par le col du Bernina...

— Si je ne trouve pas de places dans un wagon-lit, je descends jusqu'à Chiavenna, et, de là, je gagne la frontière...

Or jamais la Haute-Engadine n'avait été si belle. Dans les derniers jours d'août, ses contours, ses couleurs, ses brises avaient d'ineffables charmes. Elle prenait cent aspects divers, plus délicieux les uns que les autres; elle était baignée de clartés limpides, plongée dans une atmosphère diaphane, tonifiée par de vivifiantes fraîcheurs. Aussi les âmes tendres, les cœurs secrètement déchirés, les esprits empoisonnés par un lent toxique, — mais ces cœurs et ces esprits-là n'étaient pas nombreux! — se sentaient-ils, parmi tant de magnificence, frémir d'une vie nouvelle et mystérieuse qui, tel un médicament puissant et secret, opérait le miracle de cicatriser leurs

saignantes blessures, d'éliminer tout fiel et toute amertume. Et, comme l'heure du départ approchait pour ceux-là aussi bien que pour les autres, ils en éprouvaient un sincère chagrin, un immense regret, une sorte de nostalgie. Mais si, d'aventure, cette nostalgie s'exprimait par un long soupir, si ce regret se trahissait par une phrase qui laissât entendre leur amour pour le pays où ils avaient trouvé un baume à toutes leurs plaies, aussitôt la foule se révoltait, scandalisée, déclarait rudement à ce pauvre homme, à cette pauvre femme, que c'était ridicule, absolument ridicule, de songer à rester ici un seul jour de plus. Et le pauvre homme, la pauvre femme, qui auraient eu si grande envie de profiter encore de ces belles journées, de cette pureté, de cette fraîcheur, afin de se consoler mieux, de se guérir mieux, de s'affranchir mieux, cet homme timide, cette femme sensible courbaient la tête, se taisaient, se soumettaient à l'implacable nécessité de partir.

Pour organiser le départ, cette foule s'agitait dans un brouhaha continuel, avec une hâte, avec une anxiété de tous les instants. Dans les chambres des hôtels, c'était un bruit sourd et incessant de grosses malles que l'on remuait, que l'on traînait, de lourdes valises que l'on bourrait, que l'on emportait, d'armoires ouvertes et refermées, de tiroirs ouverts et repoussés, tandis que des sonnettes électriques, touchées par des doigts irascibles, carillonnaient, carillonnaient, carillonnaient. Dans les corridors, dans les salons, le va-et-vient des inspecteurs, des domestiques, des femmes de chambre, des hommes de peine était vertigineux. Le bureau et la caisse étaient dans une crise perpétuelle d'activité fiévreuse, pour préparer les notes, pour encaisser l'argent. Les portiers n'avaient plus une minute de paix, recevaient cent ordres donnés tous ensemble, au sujet des départs; et, chaque soir, près de la grande table du portier chef, on inscrivait sur une longue ardoise noire, avec de la craie, les numéros des chambres qui seraient libres le lendemain, le nombre des personnes qui devaient partir. Devant cette ardoise noire, la foule se pressait allègrement, brutalement, par petits groupes ou par masses, heureuse d'y lire qu'une portion d'elle-même, — portion de jour en jour plus forte, — s'en irait le lendemain, par tels trains, par telles diligences.

— Ce matin, vingt-sept personnes sont parties...

— Demain matin, il en partira trente-huit...

— Et dimanche, voyez donc! Ce sera le grand départ : soixante-deux personnes!

On se pressait, dans les hôtels, autour des cabines du téléphone; on attendait son tour avec impatience pour téléphoner à Lucerne, à Zurich, à Genève, à Bâle, pour donner des ordres, pour changer des itinéraires, pour modifier des instructions, pour recevoir des réponses affirmatives ou négatives. On se pressait, dans les rues, aux portes des cinq ou six banques, pour retirer l'argent des dernières lettres de crédit, pour expédier les dernières sommes. On s'entassait, dans les boutiques, pour acheter les derniers colifichets, gracieux ou utiles, qui se fabriquent en Engadine, les belles broderies sur étoffes, sur chemisettes, sur mouchoirs, les écharpes de laine blanche faites au crochet, les souvenirs de Saint-Moritz, des Grisons, que l'on rapporterait aux parents et aux amis. On se bousculait, au bureau de poste, pour expédier les dernières lettres recommandées, pour mettre à la boîte les dernières cartes postales, pour envoyer les derniers télégrammes.

Mais il y avait des endroits où la foule, plus ou moins compacte, de moins en moins compacte, affluait dans une pensée unique, avec une intention unique : — entre la galerie de bois où la musique jouait, le matin, près du Kurhaus, et l'autre galerie de bois, celle des sources, près du Stahlbad, où l'orchestre exécutait mélancoliquement la sérénade des *Pagliacci*, de Leoncavallo; entre la confiserie de De Gasparis et le « thé » du Kulm; entre la pâtisserie de Hanselmans et le « thé » du Golf-Club. — Dans ces endroits-là, on arrivait à pied, en tramway, en voiture, sans autre dessein que d'y retrouver les amies, les amis, de leur adresser un dernier salut, de leur dire un dernier « au revoir ». Là, et ailleurs encore, — sous les beaux portiques du Bad, sur le pont de l'Inn, aux portes des magasins, sur les trottoirs du Dorf, devant les vestibules des hôtels, aux portières des voitures, — il y avait, à chaque instant, des gens qui s'abordaient, qui poussaient un petit cri de joie, qui laissaient échapper un soupir feint, qui se disaient adieu :

— Je vous cherchais...

— Je n'aurais pas manqué de venir...
— Nous partons ce soir...
— Donc, à Paris, dans trois semaines!...
— A Varennes, le 15 septembre!...
— Au revoir, cher!...
— Au revoir, au revoir, *darling*!...
— Sans adieu, chérie!...

Le matin, de bonne heure, aux grandes portes des hôtels, les chevaux piaffaient, avertissant ainsi ceux qui devaient descendre en Italie par des voitures particulières. Devant leur bureau, les diligences ordinaires et supplémentaires formaient une longue file autour de laquelle s'agitaient les postillons, très affairés, tandis que les hommes de peine chargeaient des montagnes de bagages sur les chariots qui devaient suivre les diligences.

Les partants de la première heure, ceux qui avaient peu d'amis, peu de connaissances, mais qui grillaient de déguerpir, n'étaient salués à la porte de leur hôtel que par le sous-secrétaire, encore à moitié endormi, n'étaient salués au bureau des diligences que par le second commis; et, sans que personne les accompagnât, sans que personne leur apportât des fleurs, pressés de vider les lieux, s'installant le mieux possible dans la voiture, s'allongeant à leur aise, ils s'en allaient, tranquilles et sereins, sans daigner accorder un regard à ce pays admirable, heureux de partir enfin, heureux d'être bien vite à la Maloja, dans le Val Bregaglia, en Italie!

Un peu plus tard, à dix heures, à onze heures, c'était le départ des autres, qui, certes, avaient aussi un immense désir de s'évader de l'Engadine, mais qui étaient obligés de prendre congé d'une infinité de gens, dans leur hôtel, de saluer une infinité d'amis, au dehors, de remercier, de recevoir des hommages, d'en offrir, d'acheter des fleurs, de donner des bonbons, d'accepter des bouquets, — tout cela avec une impatience croissante que la politesse mondaine ne réussissait pas à dissimuler, avec une hâte allègre qui se déguisait de faux regrets, comme pour consoler ceux qui étaient condamnés à rester encore deux ou trois jours. — Et, de part et d'autre, les paroles d'adieu s'efforçaient en vain d'être tristes : au fond, la dame, qui partait, était très satisfaite de tous ces

hommages qui venaient l'entourer une dernière fois ; l'adorateur, qui restait, était très satisfait d'être débarrassé d'une de ses relations de montagne; le mari, pour des raisons à lui, bonnes ou mauvaises, n'était pas fâché de s'en aller ailleurs ; les enfants étaient au comble de la joie et parfaitement insupportables, comme c'est leur habitude chaque fois qu'ils changent de résidence. Un petit attroupement se formait autour de la voiture; les amis soulevaient encore une fois leurs chapeaux; les voyageurs agitaient leurs mains gantées; les postillons saisissaient les guides, les chevaux s'ébrouaient, les roues grinçaient. En route! en route!

Derrière la voiture qui venait de partir, d'autres, arrivant des hôtels du Dorf, s'élançaient au galop; d'autres encore grossissaient le cortège, à Campfèr, à Silvaplana, à Sils. Et c'était comme une trombe empanachée de voiles flottants, qui, avec un roulement sourd, avec un cliquetis de fers et de harnais, parmi les claquements des fouets et les tintements des grelots, se précipitait des hauteurs de la Maloja dans le Val Bregaglia, vers Chiavenna, vers l'Italie.

Quant à ceux qui, dans les salons, dans les vestibules, sur les terre-pleins des hôtels, avaient pris congé des fugitifs, quant à ceux qui avaient apporté des fleurs, offert des cadeaux, souhaité un bon voyage, ils restaient là, une minute, à causer tranquillement, sans aucune mélancolie; puis ils se dispersaient dans les rues du Bad, de moins en moins populeuses, s'en allaient aux rendez-vous habituels, de moins en moins fréquentés, s'occupaient, eux aussi, d'accomplir les dernières formalités, les dernières démarches : car, dans vingt-quatre heures, dans quarante-huit heures, ce serait leur tour de partir. Et beaucoup d'entre eux s'apprêtaient pour faire la conduite aux amis qui, l'après-midi ou le lendemain, s'en iraient par l'un des deux grands trains express.

De Saint-Moritz-Bad, de Saint-Moritz-Dorf, au trot accéléré des chevaux, les victorias, les landaus, les omnibus amenaient devant la petite gare une multitude furieusement pressée de partir. La station, jolie et proprette, s'emplissait de gens, s'encombrait de bagages entassés, tandis que, parmi la cohue, affluaient comme une inondation les bouquets de fleurs, les gerbes de fleurs, les corbeilles de fleurs, les paniers

de fruits noués avec des rubans, les bonbonnières pleines de chocolat, tous les cadeaux, tous les souvenirs offerts à ceux qui s'en allaient par ceux qui, non sans une secrète impatience, attendaient le moment prochain de s'en aller aussi. Ah! ces reconduites, ces fleurs, ces présents, quelle affaire d'or pour les fleuristes, pour les confiseurs, pour les marchands de bibelots! Et quelle suprême occasion de concurrence mondaine, quel *match* entre dame et dame, entre demoiselle et demoiselle, l'une espérant en avoir plus que l'autre, plus que son intime amie, plus que son intime ennemie, espérant être plus entourée, à la gare, que telle ou telle autre, avoir autour d'elle un groupe, un attroupement, une légion de fidèles qui l'accompagneraient, alors que telle ou telle autre n'aurait que six ou huit personnes!

Ah! comme on dénombra les bouquets de fleurs, les bottes de fleurs, les corbeilles de fleurs qui arrivaient en longues théories, le jour où partit la marquise de Vieux-Castel, et comme toutes les dames pâlirent d'envie, de stupeur et de colère, à voir toutes ces fleurs qui la suivaient, qui l'enveloppaient, qui l'enfermaient dans une couronne triomphale, portées par les amis, par les parents, par les domestiques, — cette marquise qui était la grâce même, cette marquise à qui toutes les femmes donnaient de quarante-cinq à cinquante ans, à qui tous les hommes n'en donnaient que trente-cinq, mais, dans tous les cas, si incontestablement rayonnante d'une grâce et d'une fraîcheur inaltérables, qu'alimentait son âme toujours belle et toujours jeune! — Et quel profond dépit éprouva la petite madame d'Allart, lorsque, sur le quai de la station, elle constata qu'il lui manquait au moins quatre des bouquets sur lesquels elle avait compté, si bien que la pâle, blonde, pensive et discrète comtesse de la Ferté-Guyon, cette tour d'ivoire à qui personne n'osait faire la cour, en avait plus qu'elle!... Et combien grotesque fut la fureur de madame Mentzel, lorsqu'elle fit son entrée à la gare avec cinq cavaliers, mais avec six bouquets de fleurs dont le sixième avait été acheté par elle-même, en apercevant les parterres fleuris qui environnaient de toutes parts ces dames du Palace, — même la comtesse Maxime de Gérard, la noble dame aux attitudes sévères et quasi sculpturales, au visage pur, ardent, muet, énigmatique,

celle que l'on considérait comme la plus orgueilleuse, la plus distante, la plus inaccessible de ce monde olympien! — Pauvre madame Mentzel! son unique ressource fut de courir çà et là, dans la gare, en criant que, par malheur, tous ses amis s'en étaient allés avant elle.

Ah! ces dames du Palace, comme elles semblaient faites exprès, même en partant, pour surprendre, pour agacer, pour exaspérer toutes les autres, de tous les autres hôtels, les profanes et, qui plus est, les initiées!... Elles partaient, ces Olympiennes, avec un air encore plus olympien que d'habitude, avec une attitude distraite, avec une hauteur sereine, comme si elles devaient être enlevées mythologiquement par un nuage, et non par un train vulgaire. Chacune d'elles avait trente ou quarante malles, que les employés du chemin de fer enregistraient servilement avant celles des autres; elles avaient des compartiments retenus d'avance, des salons tout entiers pour elles seules. Madame de Azquierda était suivie de huit ou dix domestiques, qui lui apportaient cent choses dans son wagon réservé, — ses oreillers, sa table de bridge, sa table pour le lunch, une volière de trente oiseaux rares et cinq chiens. — Madame de Aguilar voyageait avec deux détectives anglais, qui veillaient sur ses joyaux, et elle emmenait quatre invités jusqu'à Helgoland où son yacht, la *Gitana*, — un yacht de deux mille tonnes, — les prendrait avec d'autres invités pour faire une croisière dans la mer du Nord.

Car ces Olympiennes, comme pour faire damner les autres, s'en allaient dans les pays les plus imprévus, et aucune d'elles ne se rendait aux endroits où l'on a coutume de se rendre. Celle-ci allait à Munich, pour y entendre une « suite » d'œuvres de Mozart; cette autre allait en Grande-Bretagne, sur les lacs d'Écosse; une autre, à Bruges-la-Morte; une autre, en Ombrie, à Pérouse; une autre, en Bohême, dans son automobile... Bref, elles allaient toutes dans quelque pays extraordinaire, pour quelque motif étrange, peut-être par snobisme littéraire ou artistique, peut-être aussi par goût véritable; mais, dans tous les cas, elles faisaient un voyage qui n'était pas le voyage banal, cherchaient un milieu exceptionnel, étaient en quête d'impressions rares. Même madame Lawrence, que maintes personnes disaient être juive

et que l'on n'avait jamais vue entrer dans une église, s'était avisée, pour faire une chose bizarre, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes. Et Doña Mercédès de Fuentes se mordait les lèvres, quand, après avoir demandé des renseignements à tout le monde, elle constatait que personne, absolument personne du Palace ne venait avec elle à Lucerne, pour la « grande semaine » : c'était à en devenir folle! Il n'y eut que Don Giorgio Galanti qui réussit à la consoler un peu en lui offrant, le jour de son départ, un petit bouquet de quatre roses magnifiques, dont ce gentilhomme n'avait pas eu l'emploi; et, afin de l'en remercier, elle lui donna rendez-vous pour le mois d'octobre, à Paris, à l'Élysée-Palace.

Mais, nonobstant l'attitude olympienne que prenaient ces dames à la gare, la bousculade, au départ des trains, était vertigineuse. Dans cette cohue, des houles se formaient en tous sens; le bruit, d'abord étouffé, grandissait, grandissait, devenait un assourdissant tintamarre formé du roulement des voitures, du grincement des chariots, du chargement des bagages, de mille voix, de mille appels, de mille rumeurs confuses; et chacun n'avait qu'une envie, une invincible envie, celle de monter dans un wagon, de quitter au plus vite Saint-Moritz, de fermer les yeux et de se sauver très loin, très loin, sans même passer la tête à la portière, sans même envoyer un dernier adieu aux amis qui demeuraient, sans même jeter un coup d'œil pour voir encore une fois ce qui disparaissait à droite ou à gauche, comme si l'Engadine n'existait plus, comme si elle n'était qu'un rêve évanoui, comme si elle n'avait jamais eu même l'irréelle existence d'un rêve. — Et, lorsque le train se mettait en marche, ce fébrile désir de ne plus rien voir était aussitôt exaucé : car le train s'enfonçait tout de suite dans deux ou trois tunnels consécutifs, traversait Samaden comme un éclair, laissait Samaden bien loin derrière lui; et les voyageurs, déjà détachés, déjà oublieux, n'avaient plus de pensées, d'aspirations et d'ardeurs que pour une autre vie, pour d'autres lieux où leurs imaginations, leurs nerfs, leurs sens trouveraient des visions nouvelles, des impressions nouvelles, des jouissances nouvelles...

Cependant le ciel de la Haute-Engadine était d'un bleu de saphir, d'un bleu intense de saphir oriental; le soleil était d'or

liquide; l'atmosphère était limpide comme du cristal de roche; l'air était savoureux comme une liqueur ambrosiaque; les aubes étaient roses comme une roseraie en fleur; les midis étaient resplendissants de lumière pure; les crépuscules étaient violets comme une pluie de violettes; les nuits palpitaient d'étoiles. Mais, malgré tant de splendeur et de suavité, les rues se dépeuplaient; le trot des chevaux n'y soulevait plus des nuages de poussière; les sentiers et les raidillons restaient des heures et des heures sans qu'on y vît passer personne. Sur la place voisine du jardin public, on n'apercevait plus ces petits ânes aux selles de velours rouge, qui avaient porté les femmes et les enfants dans les excursions, dans les ascensions : ânes et âniers avaient pris la route du Bernina, pour regagner la Valteline. Devant le Kursaal de la Maloja, on avait retiré de l'eau les barques du lac de Sils. Le minuscule bateau à vapeur du lac de Saint-Moritz ne faisait plus ses promenades, et il avait été rentré dans son garage aquatique. Les gondoliers, avec leurs gondoles chargées sur des chariots, retournaient en Italie.

Un jour, la musique de la petite galerie de bois, près de l'hôtel Kurhaus, cessa de jouer; un autre jour, celle de la grande galerie de bois, à la Surpuntquelle, cessa également de jouer; et tous les musiciens se disposèrent à partir vers les lacs italiens, vers Milan. Dans les premiers jours de septembre, plusieurs magasins du Bad fermèrent; les kiosques où l'on vendait des bijoux, des dentelles, des fleurs, abaissèrent leurs rideaux de fer, mirent leurs volets de bois. Tous les cochers de Tiraboschi s'acheminèrent, avec leurs chevaux, par petites étapes, vers la Lombardie, vers le Piémont, vers la frontière française, pour arriver, six semaines plus tard, à Nice, à Monte-Carlo, où ils passeraient la grande saison d'hiver. Peu à peu, les domestiques, les femmes de chambre, les maîtres d'hôtel, les grooms filaient: et ceux qui s'attardaient encore n'étaient pas là pour plus de huit ou dix jours. A certaines heures de la journée, il y avait partout un calme profond. La nuit, le lac ne reflétait plus les flamboiements du Kulm, du Grand-Hôtel, du Palace-Hotel, du Schweizerhof, et c'était à peine si quelques pâles et tremblantes lumières y allumaient encore de faibles étincelles. Ce n'était pas la tristesse, c'était une paix auguste qui reprenait

possession de la Haute-Engadine, c'était un calme solennel qui reconquérait toute la contrée. Sur ces montagnes, sur ces vallées, sur ces lacs, d'où l'homme avait presque disparu, la solitude et le silence rétablissaient le règne de la pure beauté, de la beauté souveraine, immaculée, incorruptible.

***

Pendant la dernière semaine, les amourettes, les passionnettes, les petits et les grands flirts avaient singulièrement changé d'aspect et de nature. Presque tous étaient devenus plus ardents, comme si l'imminence de la séparation avivait ces médiocres flammes et prêtait un peu plus de sérieux et de poésie à ces gais caprices d'un mois. Chaque matin, dans les bois de pins embaumés de fraîches senteurs, dans les détours des sentiers perdus, on ne rencontrait que couples amoureux, tantôt muets, marchant à pas lents, les yeux baissés, tantôt causant avec animation et marchant à pas rapides; et, dans les bosquets désormais taciturnes, au bord du lac abandonné par les promeneurs, il y avait sur tous les bancs d'autres couples mélancoliques, qui contemplaient avec des yeux distraits le paysage solitaire ou qui échangeaient de longs regards significatifs. A Saint-Moritz-Bad, à Saint-Moritz-Dorf, il était impossible de jeter les yeux n'importe où sans découvrir un homme et une femme, ou très jeunes, ou encore jeunes, ou mûrs, qui se parlaient, qui se serraient la main deux ou trois fois de suite, puis se quittaient à regret, et revenaient parfois en arrière pour se dire encore une dernière parole.

Devant les vitrines du libraire Faist, devant les objets fabriqués en olivier de Sorrente, devant les objets en écaille que vend Pasquale Gallone, près des kiosques où l'on trouve des fleurs et des cartes postales, il y avait des couples arrêtés, de tous les âges, de tous les pays, de toutes les conditions sociales, pour choisir un livre, pour acheter un petit cadeau, pour s'offrir des fleurs, pour s'offrir des cartes postales; et, après le don réciproque, l'homme et la femme se serraient la main, d'une façon expressive.

Ces rencontres, ces échanges de menus gages, attestant un amour supposé alors beaucoup plus solide et plus durable qu'il

ne le serait effectivement, se multipliaient à tous les moments du jour et de la soirée, jusqu'à une heure avancée de la nuit, dans les vestibules, dans les halls, dans les salons des hôtels. Il n'y avait pas un petit coin qui ne fût occupé, pas un petit divan qui ne donnât asile à deux personnes, pas une petite table où ne se courbassent deux têtes, tandis qu'un porte-crayon d'or, un porte-plume d'argent courait sur une carte illustrée, sur la garde d'un livre ouvert, sur les feuillets blancs d'un album ; et ensuite les deux têtes se relevaient, et un long regard, chargé à la fois de tristesse et de passion, commentait le mot, le nom, la date qui venaient d'être écrits.

Désormais, dans les salles de bal, on ne dansait plus guère, et c'était à peine si quelques couples courageux s'obstinaient, malgré tout, à tourner selon les rythmes trop connus des orchestres réduits ; mais, en revanche, on était plus langoureux que jamais, et les couples, sourds aux appels du boston et du *two steps*, causaient sans désemparer, à voix basse, soit assis dans les coins, soit debout aux embrasures des fenêtres et aux baies des vérandas, soit errants par les corridors où ils se promenaient sentimentalement, soit arrêtés au buffet où les deux complices buvaient l'un et l'autre un breuvage de la même couleur, mangeaient l'un et l'autre un gâteau de la même forme, soit réfugiés au fond des salles de billard et des salles de lecture, où ils s'isolaient sous prétexte de s'intéresser à des choses qu'ils ne regardaient même pas.

Aux tennis des hôtels, au tennis du Kulm, le jeu languissait, se mourait. C'était à peine si, parfois, on y entendait encore le cri joyeux : « *Play!* » Là aussi, les couples se retiraient à l'écart, s'appuyaient aux barrières, près des tribunes vides ; les raquettes, presque lâchées par les mains inactives, pendaient le long des jupes blanches, le long des pantalons blancs ; et, lorsque le crépuscule tombait sur les dernières et nonchalantes parties, les couples revenaient, disséminés, éloignés les uns des autres, choisissant les ruelles les plus solitaires et les plus raides du Dorf, frissonnant sous les pardessus de drap qui cachaient les costumes blancs, baissant les visages sous les chapeaux blancs, traînant négligemment l'étui des raquettes. Sur les *links* du Golf, quelques vieux joueurs, quelques joueuses mûres faisaient encore sauter la balle, par un

coup sec de leur *driver*; mais les couples retirés près du pavillon du Golf-Club avaient cessé de jouer, s'appuyaient sur leur instrument, s'oubliaient à causer, tant et si bien que les visages finissaient par se brouiller dans les ombres du crépuscule et que les vêtements blancs prenaient un aspect de blanches vapeurs.

Partout où l'on pouvait boire une tasse de thé, dans les cafés, dans les hôtels, dans les restaurants, soit là-haut, à l'Unteralpina, soit là-bas, à la Meierei, partout, des couples de flirteurs étaient assis autour des petites tables, et vainement le thé, dans les tasses, exhalait ses subtils effluves : les couples, distraits et absorbés, ne pensaient point à le boire. Ni les pères, ni les mères, ni les parentes, ni les institutrices, ni les demoiselles de compagnie ne voulaient attrister davantage ces derniers jours, ces dernières heures des amourettes, des passionnettes, des petits et des grands flirts; ils se disaient que demain tout serait fini, et, par une complaisance ajoutée à tant d'autres, ils feignaient plus que jamais de ne rien voir, de ne rien savoir, de ne rien remarquer, de ne rien comprendre. Sage concession d'une prudente indulgence qui, au fond, jugeait préférable de ne pas exalter, de ne pas exaspérer par une sévérité inopportune les suprêmes rencontres, les suprêmes œillades, les suprêmes serrements de mains.

Dans toutes les paroles échangées, dans tous les mots écrits, dans toutes les œillades, dans tous les serrements de mains, — et aussi dans quelques baisers furtifs, donnés au fond d'un salon désert, ou derrière les pages ouvertes d'un grand journal illustré, ou sous les branches d'un arbre touffu, ou à l'abri des clôtures d'un tennis, — il y avait toujours une solennelle promesse, un serment d'éternel amour, d'éternelle fidélité. Pas un qui ne promît, pas une qui ne jurât. Pendant cette dernière semaine, le vocable : « toujours », articulé dans toutes les langues, fut d'un plus fréquent usage qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Beaucoup de ces flirteurs et de ces flirteuses savaient bien qu'ils mentaient; depuis bien des années, depuis bien des saisons, ils avaient l'habitude, en quelque pays qu'ils se trouvassent, de flirter pour un mois, pour quinze jours, pour huit jours, et de prendre chaque fois les attitudes, de prononcer chaque fois les paroles de la passion, de promettre

chaque fois, de jurer chaque fois un attachement éternel, — ce qui ne les empêchait point, deux ou trois jours après, dans un autre pays, dans un autre hôtel, avec un autre partenaire, de recommencer la même histoire, de refaire le même serment. Et, ce qu'il y avait d'étrange, c'était qu'en faisant ces promesses et ces serments ils paraissaient sincères comme des naïfs!

Des naïfs, il y en avait aussi, et beaucoup, qui promettaient, qui juraient, qui, en toute bonne foi, répétaient l'adverbe : « éternellement », qui, de part et d'autre, croyaient, à cet « éternellement », et qui auraient été très étonnés, très offensés, très chagrinés, si quelqu'un avait mis en doute l' « éternité » promise. Ils promettaient, ceux-là, ils juraient de toute leur âme, au moment de la séparation : l'amour exerçait sur eux sa piperie, brève, mais attrayante et délectable; la vie leur tendait son piège habituel, où leur ingénuité se laissait prendre. Et bientôt, pour eux aussi, l'illusion se dissiperait, et ils s'apercevraient avec surprise, mais sans douleur, qu'ils n'aimaient plus, qu'ils ne souffraient plus. D'autres, plus incrédules, plus sceptiques, ne pouvaient entendre la promesse ou prononcer le serment sans hocher la tête; pâles et moroses, ils se confessaient leur mutuelle défiance; puis, dans un élan de passion attristée, ils répétaient la promesse, répétaient le serment; mais, quoi qu'ils fissent, ils ne réussissaient pas à vaincre leur doute, ils ne pouvaient croire vraiment ni à leurs propres promesses ni aux serments d'autrui.

Qui ne promettait pas? qui ne jurait pas? La comtesse de Durckheim, cette Hongroise excentrique, disait à ses amies, le dernier jour, en riant amèrement, qu'elle avait pris des engagements éternels avec cinq de ses adorateurs et qu'elle leur avait donné rendez-vous dans cinq pays différents, bien résolue, du reste, à se rendre elle-même dans un sixième pays pour y chercher l'adorateur inconnu, — cet inconnu que l'on aime toujours plus que les autres. — Lia Norescu avait fait au moins dix promesses et reçu dix serments inviolables; mais, en réalité, cette admirable jeune fille, dont l'âme était pleine de cendre et de poison, partait accompagnée d'un seul de ses « flirts », — un monsieur mûr, très riche, qui peut-être l'épouserait, ou peut-être qui voulait d'elle tout autre chose, d'ailleurs sans la moindre chance de réussir : car, fine et rusée

comme elle l'était, elle ne se laisserait pas prendre, — tandis qu'un autre de ses « flirts », un jeune homme qui lui plaisait beaucoup, l'attendait à Ostende, — beau garçon qui feignait d'être riche, et qui peut-être ne l'était pas. — Don Giorgio Galanti, l'Italien séduisant et astucieux, avait juré une éternelle fidélité à ses nombreux « flirts » du Bad, du Dorf et de Pontresina; mais il allait rejoindre à Semmering, près de Vienne, une femme charmante qu'il aimait, dont il était aimé, et qu'il ne pouvait voir que deux ou trois fois par an, dans des pays lointains et divers : — un vrai roman qu'il cachait sous un apparent cynisme de viveur.

La gentille marquise d'Allart, si gracieusement corrompue, ne croyant ni à ce qu'on lui disait ni à ce qu'elle disait, accueillait les promesses et faisait les serments sur un ton demi-moqueur, demi-attendri, avec une nuance de mélancolie dans la voix; et, plus tard, retirée dans sa chambre pleine de petits cadeaux, de petits bouquets, dans cette chambre où elle allait dormir sa dernière nuit d'Engadine, elle riait toute seule, riait cruellement d'elle-même et des autres, en montrant à son miroir ses petites dents féroces. Madame Lawrence, indifférente, impassible, écoutait les promesses, écoutait les serments, les accueillait avec un sourire vague, s'abstenait, pour son propre compte, d'en faire aucun, se contentait de prononcer de temps à autre un mot banal, d'une banalité peut-être calculée; et ses adorateurs, ses flirts s'indignaient encore une fois de sa froideur, les uns la quittant avec la ferme résolution de ne plus la revoir, les autres s'obstinant malgré tout, se persuadant qu'avec le temps, grâce à des occasions favorables, ils parviendraient enfin à amollir le cœur pétrifié, à éveiller les sens de cette femme trop belle. Quant à l'autre professionnelle beauté, à la divine Miss Myriam Jenkins, elle était encore plus terrible dans son indifférence : car, sans se départir de son calme habituel, elle repoussait les promesses, repoussait les serments, affirmait l'inutilité de tous ces mensonges, proclamait la vanité de toutes ces démonstrations sentimentales; et, radieuse de beauté, imperturbable, olympienne, mais celant dans son cœur un secret qui la torturait et qui la tuait, elle décourageait impitoyablement, éconduisait inexorablement tous ses adorateurs.

Qui ne promettait pas? qui ne jurait pas? Au fond des bois imprégnés de senteurs forestières, au bord des lacs, dans les prairies encore verdoyantes, dans les jardins encore émaillés de fleurs, sur les terrasses ensoleillées, dans les salles où l'on dansait, dans les salles où l'on lisait, dans les vérandas d'où l'on contemplait la nuit blanche de lune, et enfin, le dernier soir ou le dernier matin, à la dernière minute, devant une voiture dont les chevaux hennissaient, devant un train dont les portières se refermaient, les amoureux, les flirteurs, les adorateurs promettaient à voix basse, juraient à voix basse, un peu pâlis, un peu émus, même s'ils avaient conscience de mentir, même s'ils étaient des sceptiques; et, s'ils étaient des naïfs, si, par hasard, ils éprouvaient un sentiment sincère, s'ils étaient pris d'un sincère amour, alors l'émotion les troublait jusqu'au fond du cœur.

Par une claire matinée, le beau Ladislas Woroniecki, le Polonais élégant, aux yeux rêveurs, celui qui aimait passionnément Elsa von Landau, la belle et frêle malade, regagnait sa patrie; et elle, qui, décidée à vivre, décidée à guérir, devait rester dans la Haute-Engadine, y rester, une année, deux années, s'il le fallait, était venue à la gare pour le reconduire, pour lui dire adieu, enveloppée dans un grand manteau blanc à collet d'hermine; et, sur le quai, ils se tenaient par la main, sans se soucier du public, tandis que leurs yeux faisaient la véritable promesse, le véritable serment, prenaient l'engagement muet qui serait tenu. Miss Ellis Robinson, la « sympathique » fille de quarante ans, partait pour Paris; et son « flirt » italien, le gracieux Don Carlo Torriani, celui qui, avec une aimable obstination, l'avait investie, l'avait assiégée d'une cour gaie, mais sincère, et qui avait tout mis en œuvre pour l'induire à renoncer à son rôle de « vieux garçon », le beau Torriani, — « trop beau pour elle », comme elle disait en riant, — eut, au moment du départ, la surprise de constater que Miss Ellis, en lui promettant de venir bientôt en Italie, et, d'ici là, de penser un peu, mais seulement un peu, à « la chose », ne plaisantait plus, le regardait sérieusement, lui serrait la main d'une façon cordiale; et il comprit que la « sympathique » vieille fille serait fidèle à sa promesse.

Promesses et serments sincères, promesses et serments

presque sincères, promesses et serments peu sincères, promesses et serments mensongers, tous ceux qui les prononçaient, en ces dernières nuits claires, en ces dernières matinées limpides, parmi les claquements des fouets ou les sifflements des locomotives, tous, hommes et femmes, cyniques, sceptiques, indifférents, ingénus, passionnés, tous éprouvaient une sourde agitation, tous cherchaient vainement à se dominer, à sourire, à rire. Et tous ceux, — mais ceux-là seulement, — qui avaient eu un caprice, une amourette, une passionnette, une passion, tous ceux qui avaient badiné avec l'amour ou que l'amour avait bernés, tous ceux qui s'étaient liés pour quelques jours ou qui s'étaient liés pour toujours, ceux-là, mais ceux-là seulement, même les plus sceptiques, même les plus superficiels, et, à plus forte raison, ceux qui avaient encore l'âme aimante et le cœur tendre, tous ils ressentaient une cuisante amertume d'avoir à quitter ce pays, étaient pénétrés du regret de ce qu'ils abandonnaient, se retournaient pour contempler une dernière fois, pour saluer une dernière fois, pour bénir une dernière fois la Haute-Engadine.

O divine Engadine, aimée, adorée, bénie par tous ceux qui avaient aperçu chez toi la face de l'amour et peut-être la face du bonheur! Tandis que les jouisseurs, tourmentés d'une inextinguible soif qui desséchait leurs cœurs et leurs esprits, partaient, sans un regret, à la recherche d'autres fêtes et d'autres plaisirs; tandis que les snobs, n'aspirant qu'à trouver d'autres milieux mondains où ils pourraient contenter leur ridicule manie, s'en allaient sans avoir rien compris à ta beauté; tandis que les vicieux et les corrompus fuyaient en haussant les épaules, ennuyés, à la fin, parce qu'ils n'avaient pu donner carrière à leur vice et à leur corruption; tandis que les indifférents, sur lesquels tout glisse, s'éloignaient sans emporter ni une impression ni une réminiscence; tandis que tous ces gens-là, jouisseurs, snobs, vicieux, corrompus, indifférents, étaient entraînés dans un même tourbillon vers quelque autre lieu où ils mèneraient la même vie; tandis que, pour tous ces gens-là, il n'avait servi de rien que les choses fussent magnifiquement belles, que les altitudes fussent majestueusement désertes, — ceux-là seulement qui avaient aimé, ceux-là seulement qui avaient été aimés, soit pour un jour, soit pour une

heure, soit à jamais, ceux-là, ô divine Engadine, te choyaient dans leur cœur comme un souvenir doux et ineffaçable, te chérissaient comme le pays de leur plus poétique bonheur, t'enfermaient dans leur mémoire comme le plus pur de leurs rêves, te bénissaient au nom de cet amour éphémère ou indestructible. A ceux-là, même à ceux qui n'avaient éprouvé qu'un léger caprice, même à ceux qui n'avaient connu que l'amourette d'une nuit d'été, même à ceux dont l'amour était menteur et qui oublieraient tout de suite, tu leur avais offert, à ceux-là, tous tes trésors les plus rares; tu leur avais offert, à ces hommes et à ces femmes, tous tes dons les plus précieux, — mais à ceux-là seulement, à ceux qui logeaient en leur âme, ne fût-ce que pour un jour, ne fût-ce que pour une heure, quelque enivrant secret d'amour!

O divine Engadine! Tes sentiers qui serpentent parmi la molle verdure des prairies avaient senti les pas légers de ces amoureux; tes sentiers qui s'égarent sous l'ombre des bois leur avaient prêté leur odorante fraîcheur. Les eaux chantantes de tes ruisselets cachés sous les herbes, entre les pierres, avaient fredonné pour leurs oreilles des chansons de gaîté, des musiques de caresse; et les eaux vastes, immobiles et scintillantes de tes lacs, fendues par les barques qui les promenaient, avaient reflété leurs visages ardents de passion. Tes hautes routes de montagne avaient vu passer les plus hardis, ceux qu'exaltait l'allègre désir du péril, et tes redoutables cimes blanches avaient accueilli les audacieux, fiers de porter leur amour jusqu'aux sommets les plus abrupts. Toutes tes brises, toutes tes lumières, toutes tes fleurs, tous tes parfums, tu en avais fait largesse à ceux qui étaient capables d'aimer. Tu n'avais été parfaitement belle, pure et radieuse, tu n'avais été source de santé et fontaine de jouvence que pour tes anciens fidèles, pour ceux qui t'adoraient depuis un demi-siècle, depuis trente ans, depuis vingt ans, ou pour les humbles malades qui étaient venus te demander la paix, la solitude, la force renaissante. Pour tous ceux-là, pour ceux qui auraient le profond chagrin de ne pouvoir pas revenir l'année suivante, et pour ceux qui, longtemps encore, te reviendraient comme de pieux pèlerins, tu demeurais, ô divine Engadine, toi et tes trésors de beauté, toi et tes dons salutaires, tu demeurais dans

leur mémoire comme une vision de béatitude, comme un lieu de délices, comme un merveilleux pays de rêve. Et ceux-là, plus tard, en de lointaines contrées, s'il leur arrivait de reconnaître sur une carte postale un de tes paysages, s'il leur arrivait d'entendre nommer une de tes cimes, ah! ceux-là, ils auraient le cœur serré d'un inconsolable regret.

*
* *

Pendant les derniers jours que Mabel Clarks et Vittorio Lante passaient ensemble dans la Haute-Engadine, il leur arrivait parfois, malgré la parfaite sécurité d'un amour et d'un avenir pour lesquels ils n'apercevaient aucun sujet d'inquiétude, malgré la résolution prise d'aller ensemble jusqu'à Paris, où Mrs. Annie Clarks était impatiente de débarquer, et où elle devait séjourner au moins six semaines, à cause des trente costumes et des soixante chapeaux dont sa fille et elle avaient besoin pour rentrer en Amérique, malgré la certitude d'obtenir sans peine, là-bas, à New-York, le consentement de John Clarks, au mariage de sa fille avec le prince de Santalena (ce titre existait dans la famille de Vittorio), — puisque John Clarks aimait sa fille et que, comme tout bon Américain, il respecterait la volonté de celle-ci, — malgré tout ce qu'il y avait d'allègre dans leur jeunesse et dans leur confiance mutuelle, il leur arrivait parfois de s'attarder à considérer ce pays où ils s'étaient connus, où ils s'étaient aimés, et alors un léger nuage obscurcissait leurs yeux. Dans leurs nerfs juvéniles vibrait la plénitude de la vie, et ils savouraient l'enivrant plaisir d'être jeunes, d'être bien portants, d'être beaux et de s'aimer. Mais, pourtant, à l'aspect des lieux où leur villégiature de haute montagne avait eu ses épisodes les plus gais et les plus tendres, ils éprouvaient tout à coup un sentiment de tristesse.

Mabel ne voulait pas que Vittorio l'aimât trop « à l'italienne », comme elle disait; elle ne voulait pas qu'il l'aimât avec ces effusions de vague mélancolie, avec ces langueurs mystérieuses, avec ces accès d'humeur sombre qui caractérisent l'amour transalpin : ce romantisme lui déplaisait, à la franche et vive Américaine qui était toute expansion, qui n'avait dans le cœur aucun repli secret, qui n'avait dans l'es-

prit aucune arrière-pensée; et cependant, quelquefois, elle s'abandonnait elle-même à ce courant sentimental. S'ils passaient devant la librairie anglaise du Dorf, où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, elle, en compagnie de Mrs. Broughton, voulant acheter un carnet d'adresses, lui, la cherchant, la suivant, la rejoignant; s'ils traversaient encore une fois le bois de Charnadüra, où ils s'étaient dit, un peu par badinage, les premières paroles d'amour; s'ils refaisaient autour du lac la promenade nocturne où il lui avait exprimé, un jour, avec tant de force et tant d'ardeur, tout l'enchantement qui lui venait d'elle; si, des fenêtres du Palace, ils contemplaient, une minute, la nuit obscure, mais limpide, qui leur rappelait d'autres nuits et d'autres contemplations; si, en revenant de la Maloja, ils voyaient le crépuscule envelopper de ses voiles Crestalta et la villa Story; si telle courbe de la route, tel coin du salon, tel morceau de paysage se représentait à leurs regards, aussitôt les lents remous de la mélancolie amoureuse emportaient leurs deux âmes, et ils regrettaient cette Engadine qu'ils devaient quitter le surlendemain, le lendemain, dans quelques heures.

Ils la regrettaient, quelque riants, souriants et enjoués qu'ils fussent, dans la gare de Saint-Moritz-Dorf, où ils devaient prendre le train ensemble, et où le départ d'Annie Clarks et de sa fille provoquait un mouvement, une agitation, un branle-bas de tout le monde, où tous les amis, toutes les connaissances étaient venus pour leur arranger un exode triomphal. Oui, ils la regrettaient, quoiqu'ils s'en allassent vers leur bonheur. Et, tandis que le train s'engouffrait dans le tunnel, en face de l'écumante et blanche cascade de l'Inn, Mabel dit à Vittorio :

— Jamais plus nous ne nous aimerons comme nous nous sommes aimés ici...

— Mais, en Italie..., — répondit-il, serein, confiant.

— Ah! en Italie..., — murmura-t-elle, un peu songeuse.

Lilian Temple et Lucio Sabini avaient prolongé leur séjour à Saint-Moritz pendant toute cette première semaine de septembre qui avait si admirablement exalté et affiné la beauté de l'Engadine. Autour d'eux, d'un jour à l'autre, la paix devenait

plus profonde, le silence plus religieux; et leurs âmes étaient comme prises dans un enchantement. Lorsque Lilian, timidement, faisait allusion à la nécessité de partir, elle voyait le visage de Lucio se décomposer dans une tristesse mortelle; et alors elle se taisait, restait encore un jour, puis un autre jour. Miss Ford, attendait, toujours patiente et calme.

Enfin, le 7 septembre, Lucio, non sans un pénible effort, demanda la permission d'accompagner les deux femmes à Berne, qu'elles se proposaient de visiter après leur villégiature de Haute-Engadine, à Berne, la ville historique, la ville suisse par excellence, celle où ne vont ni les élégants ni les snobs, mais où l'on peut passer deux ou trois jours en paix, au milieu d'un vieux monde d'art et de poésie; et il demanda même, en hésitant, en tremblant d'être refusé, qu'elles lui permissent de les accompagner encore plus loin, jusqu'à Bâle, où elles voulaient faire une autre halte, — jusqu'à cette vieille Bâle où Hans Holbein a laissé les meilleurs de ses tableaux et où Frédéric Nietszche a enseigné la philosophie. — Et la réponse vint, prompte, franche, affectueuse, favorable; et, s'il en éprouva une abondance de joie qu'il n'eut pas la force de tenir secrète, il reconnut, dans les yeux et dans le sourire de la jeune fille, que cette joie était partagée.

Donc, ce pays où ils étaient venus de patries différentes, avec des esprits et des cœurs différents, ce pays où le hasard les avait si singulièrement rapprochés et unis, ils allaient le quitter ensemble, la main dans la main, comme s'ils étaient destinés à cheminer ainsi toute leur existence. De temps à autre, les yeux bleus de Lilian se fixaient sur la ligne des monts érigés vers le ciel; mais, trop attentifs à leur vision intérieure, ils semblaient ne rien voir au dehors. Lui, il ne regardait que le cher visage, la chère personne de sa bien-aimée qui ne le quitterait pas encore, qui cheminerait encore à côté de lui, dans son ombre, qui désormais semblait indissolublement liée à lui; et, dans le plus profond de son âme, il n'avait qu'un regret confus, qu'une peine presque insensible, le matin où, en compagnie de Miss May Ford, ils partirent pour Berne.

Les départs n'étaient plus si tumultueux, à la petite gare : trop de gens s'étaient enfuis déjà dans toutes les directions, et

il ne restait aux deux Saint-Moritz que les hôtes paisibles qui, avant de rentrer dans les grandes villes, chaudes et bruyantes, s'accordaient encore quelques jours de calme et de bien-être. Muette, un peu pâle, Lilian suivait d'un pas tranquille ses deux compagnons de voyage, qui s'occupaient des billets et des bagages; elle avait mis une épaisse voilette blanche, et, comme au bal du Kulm, elle portait à la main, en souvenir de cette mémorable soirée, trois roses blanches que Lucio lui avait offertes. Muette, un peu pâle, elle monta dans le compartiment, et là, debout, elle jeta un coup d'œil en arrière, pour voir si Lucio la suivait; puis elle alla s'asseoir dans un coin, près de la glace levée, et elle regarda la colline du Dorf, regarda la plaine du Bad, regarda le beau lac sur les rives duquel se rejoignent les deux villages... Regardait-elle vraiment? Que voyait-elle? Sa tête, un peu penchée derrière la glace, était tournée vers le paysage. Assise dans l'autre coin, son amie et gardienne ouvrait un grand journal anglais. Lucio rangeait en silence les menus bagages.

Le train, après un faible sifflement, s'ébranla, s'enfonça tout de suite dans le tunnel. Lilian continuait de tenir sa tête tournée vers la glace, et un peu penchée. Lucio, gêné par la présence de Miss Ford, n'osa pas d'abord s'approcher de Lilian; mais ensuite, ne résistant plus à la tentation, il s'approcha, l'appela deux fois, à voix basse, fit un mouvement pour lui prendre les mains, frôla ces mains chères, frôla les roses; et il s'aperçut que les roses étaient mouillées de larmes. Les larmes ruisselaient sur le visage blanc et virginal, tombaient sur le sein, sur les fleurs; et elle ne les essuyait pas. Il s'inclina vers l'oreille de la jeune fille et lui dit, d'une voix ferme :

— Lilian, il ne faut pas pleurer, il ne faut pas avoir de chagrin.

Et elle, simplement, courageusement, cessa de pleurer, eut un sourire fugitif, répondit :

— Vous avez raison : il ne faut pas pleurer, il ne faut pas avoir de chagrin.

MATHILDE SERAO

(Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.)

(La fin au prochain numéro.)

LETTRES A MADAME CLÉMENT

AVANT-PROPOS

Madame Z. Clément, à qui sont adressées les lettres que nous publions, connut Lamennais en 1836; leurs relations épistolaires durèrent jusqu'à la fin de 1852.

Une partie des lettres qu'ils échangèrent a été publiée par M. Christian Maréchal dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (avril-juin 1905) d'après le manuscrit 3 232 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, où elles avaient été déposées en 1878.

Celles qu'on va lire sont inédites; elles vont de février 1839 à juillet 1840 et comblent ainsi la lacune du recueil de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

On aura ainsi, par la publication de M. Maréchal et par la nôtre, l'histoire à peu près complète des relations entre Lamennais et madame Clément dont le nom, dans la liste de ses amitiés féminines, vient s'ajouter à ceux de mademoiselle de Cornulier-Lucinière, de mademoiselle de Trémezeuc, de madame Yemeniz.

Madame Z. Clément nous est encore connue par quelques lettres de Béranger et surtout par un petit opuscule de souvenirs que le pasteur Napoléon Peyrat publia sans le signer, il y a quarante-huit ans sous le titre, *Béranger et Lamennais*. C'était une femme d'une santé délicate, d'un tempérament frêle, qui, mariée à un homme fort occupé, ne pouvait diriger l'éducation de son fils unique Charles.

Par l'intermédiaire de Béranger, de Sainte-Beuve et de F. Denis, Peyrat entre comme précepteur dans la famille. La santé de madame Clément exigeait de fréquents déplacements, soit aux environs de Paris, soit dans le Midi; Peyrat l'accompagnait avec son élève. Dans la belle saison, elle habitait Paris et donnait des dîners litté-

raires. La Fayette était un de ses amis et c'est à sa table que Peyrat vit réunis Lamennais, Mignet, Ampère, Mauguin et Charles Didier (juillet 1836). A partir de cette date, l'intimité devient plus grande entre la famille Clément et Lamennais. Les Clément demeuraient 10, rue d'Alger; Lamennais vint habiter au coin de la rue du Vingt-neuf Juillet et de la rue de Rivoli. Comme il souffrit toute la vie de la solitude, il adopta le ménage comme une seconde famille. En 1837, il s'installa avec eux au château de Frescu, près de Sézanne.

« Il se levait, raconte Peyrat, après le soleil, écrivait jusqu'au déjeuner, et c'était là son meilleur travail, et puis reprenait son labeur jusqu'à cinq heures, où nous dînions. Il mangeait solidement; il est vrai que dépourvu de dents, il ne faisait que sucer les viandes dont il rejetait les détritus par petits pelotons. Il aimait les viandes fortes, les vins chaleureux, les épices brûlantes... Tous les jours, après le déjeuner, il faisait un tour dans le parc. Avec sa toque noire et sa longue robe brune, chamarrée de rouge, on eût pris ce petit vieillard décharné pour un magicien, un descendant de Merlin, l'enchanteur breton, ou l'époux de quelque fée armoricaine. »

Madame Clément, ainsi que l'écrivait Béranger à Benoît-Champy (12 juin 1837), était « une femme très bonne ». Il prévoyait qu'elle se ferait « un bonheur d'entourer Lamennais de soins qu'une femme seule sait donner », et il en avait le plus grand besoin. Mais Lamennais était une nature soupçonneuse : « La moindre gêne inquiétait son amour d'indépendance », comme Béranger le mandait à Peyrat (9 juillet 1837).

En réponse à une demande de conseils, Béranger écrivit à madame Clément une fort belle lettre, le 23 juillet 1837, où il excusait, par avance, les inconséquences possibles de son ami : « Comment pouvez-vous croire, madame, qu'il ne soit profondément touché de voir les soins que vous prenez de son bonheur? Vous ne connaissez donc pas encore bien cette âme si aimante et si religieuse? Le conseil que N. (Peyrat) vous a transmis ne m'a été inspiré que parce que je sais combien souvent les personnes même les plus distinguées de votre sexe oublient les obligations qu'un homme de la trempe de Lamennais a à remplir ici-bas. Il a reçu de Dieu, Madame, une mission qui exige de grands travaux, un dévouement sans bornes et qui doit maintes fois le plonger dans des préoccupations qui l'arrachent aux charmes du monde et que ses amis ne doivent jamais troubler, qu'ils doivent même respecter plus que d'autres. Tout cela, vous vous l'êtes dit, madame, et pourtant vous paraissez vous effrayer d'une froideur apparente qui n'est sans doute que le signe du travail intérieur des pensées qui le saisissent. Mais, j'en suis sûr aussi, vous vous habituerez aux mouvements irréguliers de cette grande machine qu'on appelle Génie et vous finirez par vous réjouir de ce

qui vous afflige aujourd'hui, en pensant que tout cela est de la gloire pour votre respectable ami. »

Lorsque Lamennais quitta Frescu pour le Faîte, en Bourgogne, où il passa l'automne chez madame Champy-Boiserand, les relations étaient des plus cordiales. Pendant tout le mois de septembre les lettres qu'il adresse à madame Clément et qu'on trouvera dans le recueil de M. Maréchal sont pleines d'entrain et d'affection : il signe « pour la vie; tout à vous; croyez à mon affection aussi tendre qu'inaltérable ». Il forme mille projets : les Clément doivent louer un hôtel aux Champs-Élysées; Lamennais doit habiter avec eux; « il me tarde, écrit-il le 8 septembre 1837, que nous y soyons établis afin d'être près de vous et de me remettre à mon travail qui est fort en retard ».

Brusquement, le 30 septembre 1837, alléguant son manque d'argent dans une lettre fort digne, il reprend sa parole et déclare ne pouvoir plus accepter de loger chez les Clément. Peyrat qui trouve son refus « exprimé sans explication et sans ménagement, d'une dureté farouche » et qui mande la « rupture » à Béranger, paraît s'être mépris. Le poète lui répond en rééditant sa théorie des génies et en ajoutant : « Ce sont les oiseaux les plus capricieux du monde. Lorsqu'on les croit bien apprivoisés, ils échappent... Je n'en plains pas moins vos hôtes qui n'ont eu que le tort d'être trop bons. Tâchez pourtant qu'ils n'en perdent pas l'habitude. »

Les lettres de Lamennais du début de 1838, si elles sont plus froides, moins tendres que les précédentes, ne trahissent pas du tout la rupture et d'ailleurs les relations reprirent bientôt aussi amicales que par le passé.

Le solitaire mena alors la vie errante qui convenait à son caractère inquiet; en décembre 1838, il quitte le logement qu'il occupait pour vivre en chambre garnie; en 1839, il demeure dans « la partie la plus élevée du quartier Saint-Georges »; à la fin de cette année, le voilà rue de la Michodière et fort malheureux : « Notre ami est bien aussi un peu original; mais il en a le droit, écrit Béranger à madame Clément. Savez-vous qu'il habite au cinquième, rue de la Michodière, et qu'il s'est logé sous les toits pour n'avoir aucun bruit au-dessus de la tête, chose qui l'importune terriblement. Or, en prenant là son gîte, il ne s'est pas aperçu qu'une trappe donnait passage dans un long et bas grenier qui couronne la partie qu'il habite. Tous les soirs, vingt-sept marmitons (le gourmand s'est logé chez un pâtissier fameux) se glissent là comme des rats et Dieu sait quel bruit commence que le sommeil n'interrompt pas toujours et qui fait le tourment de notre ami, réduit à penser qu'il n'y a repos à avoir qu'au séjour des anges et des séraphins. » Il ne demeura pas longtemps en cette rue et on le trouve successivement rue Tronchet,

près de la Madeleine; dans le quartier Beaujon, près de la Barrière de l'Étoile, et lorsqu'il fut député, au « Palais national » d'où les punaises le chassèrent.

En 1838, des revers de fortune les ayant atteints, les Clément vendirent leur terre d'Ardissart et allèrent s'établir dans une de leurs propriété, à Richemont près de Cognac. « Nous n'étions venus dans la Charente, écrit Peyrat, qu'avec l'espoir de retourner en automne à Paris. L'automne arriva et il fut décidé que nous passerions l'hiver à Richemont. » C'est avec l'hiver que commencent les lettres inédites de Lamennais à madame Clément dont voici le texte :

I

Paris, 26 février 1839.

Je ne suis nullement surpris, madame, que les gens de Cognac nous renvoient leur député [1]. Le pouvoir a tellement travaillé le corps électoral, il y a semé et cultivé avec tant de soin la corruption, qu'il est parvenu à y détruire presque partout jusqu'au dernier germe de tout sentiment honnête et d'esprit national. Cette aristocratie du cens, gouvernée uniquement par la peur et par l'intérêt, forme bien la plus ignoble corporation de canailles qui puisse déshonorer un pays. Elle verrait la France morcelée, démembrée, dépecée par les Cosaques, sans en être plus émue; elle s'en réjouira même, si elle y voyait matière à quelque bon trafic. Fort heureusement la vraie nation commence à ouvrir les yeux, et, quand le moment sera venu, elle saura bien se sauver elle-même.

M. M. [2] est parti pour Baune (*sic*); il y sera certainement réélu, mais sa présence était peut-être nécessaire pour cela.

A son retour d'un voyage qu'il fit il y a trois mois, Didier [3] s'est trouvé confiné chez lui par un mal d'yeux, qui est peu de chose en soi, espère le médecin, mais qui exige qu'il ne s'expose point à l'air et à la lumière. Il est sur le point de se

1. Il s'agit ici de M. Hennessy, député ministériel que le baron Lemercier remplaça aux élections de 1842.

2. M. Mauguin, député de Beaune, dont il est souvent parlé dans la correspondance de Lamennais.

3. Charles Didier, dont les instances décidèrent Lamennais à prendre la direction du journal *le Monde* avec George Sand et Liszt, était un homme de lettres, « brasseur d'affaires », voyageur infatigable, l'auteur de *Rome souterraine*.

marier avec une très bonne personne, de vingt-six à vingt-huit ans je crois, nommée mademoiselle Hanonnet. Son grand-père de qui dépend la fortune future de toute la famille, habite dans les Ardennes où il a des usines considérables. On ne sait pas encore comment il prendra, lui homme d'argent et rien que cela, le mariage de sa petite-fille. Cependant, on espère beaucoup qu'il se résignera à une chose que, après tout, il ne saurait empêcher. On le dit fort riche; les millions qu'il laissera seront partagés en neuf lots. La part de Didier et de sa femme sera encore fort belle, mais il faudra l'attendre, et peut-être longtemps, car le grand-père porte sans ployer ses soixante-treize ou quatorze ans. Je suis charmé que Didier voie désormais son avenir assuré, il le mérite.

Nous ne pouvons sortir de la pluie, ce qui fait que je ne sors pas de chez moi, où, grâce à Dieu, on me laisse assez tranquille. Le propriétaire a donné congé pour le terme de juillet à la femme qui loge au-dessus de moi. Il est bien probable qu'à cette époque je prendrai son appartement, afin de n'avoir personne sur ma tête.

Je vous remercie du mandat que vous m'avez envoyé. Il est venu à propos pour m'aider à soulager une famille bien malheureuse. C'est une chose qui brise l'âme que de voir à Paris tant de misère à côté de tant de luxe, et ce qui m'étonne c'est la patience du pauvre. Mille amitiés à Charles[1]. Je pense que sa santé se fortifie par l'exercice. Croyez, madame, à mon attachement bien sincère et bien respectueux.

F. LAMENNAIS

Madame Z. Clément,
au château de Richemond[2] par Cognac,
Charente.

II

Paris, 10 avril 1839.

Je vous remercie beaucoup, madame, de l'offre que vous me faites de me céder l'un de vos domestiques. On m'en a

1. Charles Clément.

2. Le château de Richemond « habitable quoiqu'en ruine », dit Peyrat, avait été construit sous Louis XIII. C'était « un vaste corps de logis flanqué de deux larges tours carrées à pavillons aigus d'ardoise ».

ici recommandé un que je vais essayer avec quelque espoir qu'il me conviendra. Quant à ma cuisinière, j'en suis on ne peut pas plus satisfait. Elle est parfaitement sûre pour la probité, économe, attentive et point gênante. Je suis heureux d'avoir rencontré une personne qui est si bien, sous tous les rapports, ce qu'il me faut.

L'Atlas de Lesage est un livre utile, où l'on voit d'un coup d'œil la suite chronologique des princes et des grands événements, ainsi que les rapports des divers États entre eux. Mais il est difficile de lire un ouvrage aussi sec. L'histoire vit de détails, et ce sont ces détails qui fixent dans la mémoire les choses principales, Lesage me paraît plutôt à consulter comme une carte géographique, qu'à étudier avec une application suivie.

Nous sommes toujours dans l'attente d'un ministère que le roi ne paraît pas pressé de former, parce qu'il le voudrait d'une façon et la Chambre d'une autre. Le public est en général très irrité de ces retards auxquels il attribue la prolongation d'une crise commerciale. Le roi perd chaque jour dans l'opinion et il ne semble pas s'en douter; cela peut le mener loin. On parlait de l'entêtement de Charles X, ce n'était rien près de celui de Louis-Philippe. Ses engagements avec les puissances y sont, je crois, pour beaucoup, et puis l'humiliation de céder[1]. Le château a voulu organiser une petite émeute, qui serait venue très à point pour ses intérêts. Il a échoué. Le peuple a eu le bon sens de ne pas se laisser prendre à cet abominable piège. Et ce sont ces provocateurs de désordres, ces ordonnateurs de massacres qui accusent leurs adversaires de vouloir l'anar-

1. Après la chute du ministère Molé et la dissolution de la Chambre (mars 1839), le maréchal Soult fut chargé de former un ministère; il essaya d'un cabinet de coalition, mais il échoua; il essaya ensuite d'un ministère centre gauche, il échoua encore. Le 31 mars, le roi constitua le ministère transitoire Gasparin.

Le 4 avril, à l'ouverture de la session, « une foule houleuse... se pressait autour du Palais-Bourbon, contenue par des troupes à pied et à cheval... mais poursuivant de ses huées et de ses sifflets les personnages politiques, insultant et même arrêtant les équipages. Le soir, bandes circulant dans les rues, au chant de la *Marseillaise*, rassemblement sur le boulevard Saint-Denis, bris de réverbères, tentatives aussitôt réprimées par les patrouilles, contre les boutiques des armuriers. L'agitation se prolongea pendant plusieurs jours et amena deux ou trois cents arrestations ». (Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de juillet*, t. III, p. 377.)

chie et de la préparer! Je ne sache pas de race plus perverse, plus odieuse, plus infâme, que cette canaille de cour, que ces mamelucs (*sic*) du juste-milieu et de la pensée immuable. Bugeaud en est un des types. Quand la nation de qui l'on se joue avec tant d'impudence se réveillera-t-elle donc une bonne fois? Je dînai hier avec lord Brougham. Il a quelque chose de Dupin, mais il vaut mieux pour le caractère et lui est certainement très supérieur pour le talent.

M. de Potter n'est pas le seul qui emprunte aujourd'hui beaucoup de choses à l'*Avenir*. M. Cormenin, dans quelques-uns de ses pamphlets et plusieurs journaux reproduisent ses idées insérées dans ce journal. Apparemment qu'elles n'étaient pas si absurdes qu'on le disait alors. Quelques-unes ne me semblent pas applicables aux circonstances présentes, d'autres le savent (*sic*), selon moi, dans tous les temps.

Je désire beaucoup que M. Clément soit enfin débarrassé de toutes les tracasseries qui le fatiguent. Le repos est une si bonne chose et si douce! Je vous en souhaite autant que j'en ai peu et en espère peu. Nous avons ici un vrai temps d'hiver. Tout le monde s'en plaint, ce qui ne le change pas. Mes respects les plus affectueux.

F. LAMENNAIS

III

Paris, 7 mai 1839.

Il est impossible que la santé de madame votre sœur n'ait pas souffert de l'événement cruel qui l'a frappée[1]; mais j'espère que ce contre-coup ne sera que momentané, et qu'elle puisera des forces dans le sentiment même du besoin que ses fils ont d'elle. La présence de M. Clément lui aura été de toutes manières bien utile dans ces tristes instants.

Vous vous plaignez du chaud, madame, et ici nous avons eu, pendant presque tout le mois la température de mars. Depuis quelques jours, elle s'est adoucie, mais nous n'y gagnons guère, car l'orage est venu avec la chaleur, et ce sont des pluies continuelles. On se console un peu en pensant qu'au moins cette humidité est bonne pour la campagne.

1. La sœur de madame Clément venait de perdre son mari.

Je regrette que vous ayez perdu votre cuisinier provençal. Est-ce qu'il n'aurait pas pu, avec ses petites économies et ce que vous lui auriez avancé sur ses gages futurs, se procurer un remplaçant? Ils ne sont pas très chers aujourd'hui. J'ai un petit domestique très honnête et très doux. Nous verrons ce qu'il deviendra. Jusqu'ici j'ai lieu d'en être satisfait.

Je ne vois, quant à présent, nulle apparence de guerre. Il est vrai que les affaires d'Orient s'embrouillent de plus en plus. D'ici à peu de temps une collision paraît inévitable avec Méhémet Ali et Mahmoud. Ce sera un moment critique. Cependant les puissances craignent tellement tout ce qui ébranlerait le moins du monde l'Europe; elles ont une peur si grande des peuples, qu'on peut croire qu'en ce cas même la paix entre elles ne serait point troublée. Toutefois un événement imprévu et imprévoyable, une circonstance fortuite peut déconcerter tout à coup leur politique pacifique.

Notre nouveau ministère est déjà tombé au-dessous même de l'ancien. La Chambre est restée ce qu'elle était, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus plat, de plus lâche, de plus nul, de plus vil et de plus ridicule dans ce monde. La nation commence à le sentir et aussi sa propre humiliation; mais son énergie dort. Espérons qu'elle se réveillera.

J'embrasse Charles et vous réitère l'assurance de mon respectueux et bien sincère attachement.

F. LAMENNAIS

IV

Paris, 18 mai 1839.

Les journaux, madame, vous auront appris ce qui s'est passé à Paris, il y a quelques jours. Dès le lundi soir [1], tout était tranquille, et maintenant on ne s'occupe plus que de fournir au tribunal exceptionnel de la Pairie une grande quantité de pauvres malheureux dont elle peuplera les cachots du représentatif, pour amuser ses nobles loisirs. Au reste, le gouvernement a pu voir quel est le degré d'affection qu'on lui porte dans toutes les classes de la population, et si cette con-

1. Lamennais parle de l'émeute du 12 mai.

naissance ne lui profite pas, je ne sais ce qu'il faudrait pour l'éclairer efficacement. Mais les pouvoirs ne s'éclairent jamais.

Après quelques jours de forte chaleur, nous sommes retombés dans l'hiver. Ce que vous désirez pour moi, une petite maison de campagne près de Marly, serait sans doute très agréable, mais cela n'est pas possible. Au reste, j'ai des persiennes pour me défendre du soleil, et l'été se passera ici comme ailleurs. Au mois d'octobre, je changerai de logement, la maison que j'habite ayant de nombreux inconvénients et le quartier étant trop loin de tout. Je voudrais trouver un petit appartement, soit sur les boulevards, soit dans le voisinage des Champs-Élysées. Ce sera peut-être difficile, car, quoique l'on bâtisse beaucoup, les loyers augmentent tous les jours de prix.

Vous me parlez de M. Mignet; il a lu dernièrement à son académie une sorte de notice sur Talleyrand. Le blâme y est, à ce qu'il paraît, imprimé très timidement; c'est du juste milieu historique, de la recherche d'esprit et de l'indifférence morale. On ne rencontre guère aujourd'hui de

... ces haines vigoureuses,
Qu'inspirent les méchants aux âmes vertueuses.

Je ne sais ce que devient madame Sand. Elle a, m'a-t-on dit, fait à Gênes une excursion de quelques jours. Il ne paraît pas qu'elle ait le dessein de pousser plus avant en Italie.

Je ne saurais guère espérer la parfaite guérison de madame votre sœur, mais j'aime à croire que vous la conserverez longtemps encore quoique souffrante. Chaque année, elle vous donne de pareilles inquiétudes, et, chaque année, elle éprouve dans la belle saison un mieux qui la relève.

J'embrasse Charles et vous réitère l'assurance de mon affectueux dévouement.

F. L.

Je vous remercie mille fois de ce que vous m'envoyez pour les pauvres.

V

Paris, 11 juillet 1839.

Je suis heureux de savoir, madame, que vous avez près de vous M. Clément. Ce vous sera une douce société et sa santé à

lui-même achèvera de se remettre dans l'excellent air que vous respirez. Quant à moi, je ne saurais songer à aller à la campagne, ni même la prochaine (*sic*). Une interruption dans mon travail m'éloignerait trop du terme, et il faut que j'en finisse avant de penser à prendre du repos. Je vais m'occuper de chercher un appartement pour le mois d'octobre. Mon neveu devant venir demeurer avec moi, j'aurai besoin de deux pièces de plus. J'aimerais le voisinage des Champs-Élysées, mais je crains de ne trouver que bien difficilement dans ce quartier quelque chose qui me convienne, dans les prix que je ne peux pas dépasser. Les fortunes diminuent et les loyers augmentent.

M. Mauguin est de retour d'Angleterre ; on dit qu'il va fonder un nouveau journal et que ce journal sera bonapartiste. Je ne sais s'il réussira, car ce parti en a déjà un qui a pour titre *le Capitole*. Celui-ci est, de plus, vendu aux intérêts de la Russie. De quelque manière qu'on s'y prenne, on aura, je crois, beaucoup de peine à ressusciter l'impérialisme en France. Ce ne sera toujours pas moi qui y aiderai très certainement, et je m'étonne que des gens sensés et amis de leur pays tournent leur vue de ce côté-là. Je m'en étonne d'autant plus que, même à part le fond des choses, leur empereur est un sot. Peut-être est-ce pour eux une raison de penser qu'il ne manquera pas de sujets.

Quoique les jugeurs[1] (*sic*) du Luxembourg eussent annoncé dès le premier moment l'intention arrêtée de faire couler le sang, on espère que le pouvoir n'osera pas relever l'échafaud politique en présence des protestations de la Chambre des députés, ou au moins d'un grand nombre de ses membres. Ce serait prendre sur soi une responsabilité trop grande. Si l'on faisait tomber des têtes, inévitablement on tomberait dans un système de représailles dont on ne saurait prévoir les conséquences sans frémir d'horreur. C'est déjà certes bien assez que d'avoir violé toutes les formes légales, tous les principes de jurisprudence et de justice éternelle, pour frapper plus sûrement les ennemis vaincus. Mais la peur rend atroce et on l'a bien vu. Les brillants salons que peuple la classe qui s'est crue

1. Les émeutiers du 12 mai avaient été déférés à la Cour des pairs le 27 juin. L'arrêt du 12 juillet condamna Barbès à mort.

attaquée par l'insurrection ont ressemblé pendant quelque temps à des cavernes de septembriseurs.

Mille choses affectueuses à M. Clément, à Charles et à M. Peyrat. Je pense qu'en revenant à Paris vous verrez Béranger qui a bien de la peine à se débarrasser de sa fièvre. Il va habiter une nouvelle maison où il aura un petit jardin. Je souhaite vivement qu'il s'y plaise et surtout qu'il y retrouve la santé. Soignez bien la vôtre, madame, et fortifiez-la pour l'hiver.

Votre tout dévoué

F. LAMENNAIS

VI

Paris, 5 septembre 1839.

La résolution que vous avez prise, madame, de passer encore l'hiver prochain à la campagne, me paraît très sage. Tout ce qui hâtera et facilitera l'arrangement des affaires de M. Clément[1], vous offre une garantie de plus de cet avenir qu'il vous promet avec raison, et dont vous ne jouirez bien que lorsqu'il ne s'y mêlera aucune espèce d'inquiétude. Passer ici quelques mois en l'air, sans y avoir d'établissement un peu durable, vous causerait plus de fatigue que vous n'y trouveriez d'agrément. Vous pouvez au moins disposer selon vos goûts la maison que vous allez habiter, vous y faire une chambre bien tranquille et bien chaude, et cela ce n'est pas peu dans cette vie de tous les jours qui est pourtant la vie véritable. Je suis bien aise que Charles songe à aider M. Clément. Il ne trouvera guère d'occupations plus douce en soi que celle-là et plus profitable. C'est le 25 que j'irai occuper mon nouveau logement. Il n'a rien d'agréable que le quartier qui est très central. Après avoir monté cent marches, on rencontre une espèce d'entrée de grenier, et puis quelques pièces de moins de sept pieds de hauteur, entre des carreaux et des ardoises. Voilà mon palais et bien heureux de l'avoir. A moins d'être riche, il n'y a plus moyen de se loger à Paris.

1. « Cet hiver mit insensiblement à découvert la déconfiture de mon patron et notre exil indéfini à Richemond... Pour sauver mes intérêts compromis, je dus rester sur cette nef à demi submergée. » (Peyrat, *op. laud.*, p. 157.)

Je ne savais pas que la fièvre eût repris Béranger. En supposant qu'elle n'ait rien de grave, je m'en réjouirais presque, si cette circonstance pouvait le décider à revenir ici. Je l'espère un peu d'après ce que vous me dites.

Le Commerce[1] gagnera peu, je crois, à s'être prononcé pour l'Empire. Cette opinion-là est usée et ne prendra pas dans le peuple. Nous avons eu assez de despotisme depuis quarante ans. Je ne sais comment M. Mauguin a pu se fourvoyer de cette manière. Il en aura du regret plus tard, ou je suis bien trompé. Lord Brougham a publié un pamphlet sur la France qu'il s'imagine connaître et qu'il connaît mal. Il y parle de tous les partis et il les juge à sa façon. Les napoléonisans y sont bien traités. Aussi ont-ils fait grand bruit de cet écrit sans valeur par lui-même. L'auteur est un esprit mobile, vaniteux, une espèce de Dupin, avec seulement un talent plus élevé de parole, et, comme le Dupin français, ses variations et son égoïsme le déconsidèrent davantage chaque jour.

Nous avons aussi de la pluie, une pluie froide qui annonce l'automne si court chez nous et si voisin de l'hiver. L'année en somme n'a pas été belle, mais c'est notre climat, quoi qu'on en dise. A peine avons-nous en douze mois, deux ou trois semaines du temps qu'on voudrait avoir toujours. Je vous en souhaite un plus doux pendant votre voyage à Royan, car sans cela vous n'auriez que l'ennui et la fatigue du déplacement. Mille choses affectueuses à M. Clément et à Charles.

Votre bien dévoué

F. LAMENNAIS

VII

Paris, 9 octobre 1839.

Après bien des contrariétés et des embarras et des fatigues me voici enfin, madame, dans mon nouvel appartement. J'espère m'y plaire assez. Le quartier est commode, et si, comme on me l'a promis, on éloigne de moi le bruit qui se fait au-dessus de ma tête, je passerai aisément sur les autres inconvénients. Je vois avec plaisir que vous paraissez satisfaite de vos arrangements pour l'hiver. Prémunissez-vous bien contre cette

1. C'était le journal de Mauguin.

rude saison. Le froid est le plus grand ennemi des santés délicates, surtout le froid humide de notre triste climat. Je voudrais que le château dont vous me parlez vous pût convenir. Il vaut mieux acheter que bâtir ; on jouit plus tôt, et l'on ne court pas risque d'être entraîné à des dépenses toujours impossibles à calculer exactement d'avance. De tout ce qui ruine, c'est ce qui ruine le plus.

Il n'est pas vrai que madame Sand soit à Paris ; elle ne tardera pas, dit-on, à y venir ; mais on a pris pour son arrivée l'arrivée du drame qu'elle va faire jouer au Théâtre-Français. Il n'a point été reçu sans contradictions. Le public jugera de leur valeur, et je souhaite que son jugement justifie ceux qui se sont montrés moins sévères.

Le professeur Strauss ne nie pas l'existence réelle de Jésus-Christ, mais il n'en renverse pas moins l'histoire évangélique, qui n'est, à ses yeux, qu'un mythe ou une sorte de légende poétique. Quant au *Commerce*, je trouve comme vous qu'il devient ennuieux (*sic*) depuis qu'il s'est fait napoléoniste. Je regrette toujours plus que M. Mauguin se soit jeté dans ce parti qui ne peut qu'entraver toute tentative de bien et dont le succès, s'il était possible qu'il eût en effet du succès, serait à jamais déplorable. Il semble que, de tous côtés, on prenne à tâche de faire ce qu'il y a de pis pour la France et de plus heureux pour ses oppresseurs.

Je ne sais pas encore si Béranger pourra se décider à quitter Tours. Je lui ai écrit à ce sujet, mais je n'ai point encore de réponse, ce qui ne m'étonne pas, ayant appris qu'il était allé passer quelque temps chez Dupont de l'Eure, en Normandie. Vous avez vu qu'il s'est formé, sous la présidence de M. Laffitte, un comité de réforme électorale. Est-ce que les habitants de la Charente n'enverront point aussi à la Chambre leurs pétitions ? Il est très à désirer que l'opinion se prononce sur ce point avec ensemble et avec force.

Jusqu'ici l'expérience que j'ai faite des restaurateurs ne m'a pas trop bien réussi. Ils sont ou très chers ou très mauvais. De sorte que je prends le parti, les jours où je ne dîne pas en ville, de faire acheter un morceau de viande froide chez le charcutier du coin. Cela me suffit et j'ai l'avantage d'être tranquille chez moi. Adieu, madame, croyez qu'il n'est pas néces-

saire du tout que votre retour à Paris coïncide avec celui de Béranger pour être attendu avec impatience par beaucoup de personnes et surtout par moi.

F. LAMENNAIS

Madame Z. Clément
au Grand Parc, par Cognac[1].

VIII

Paris, 7 décembre 1839.

Je comprends à merveille, madame, que vous n'ayez voulu, ni vous ni Charles, laisser M. Clément seul à la campagne pendant l'hiver. Il vaut bien mieux revenir plus tard à Paris et y revenir ensemble. D'ailleurs si vous n'y étiez, en quelque sorte, qu'en passant, votre séjour y serait peu agréable. Il faut être arrangé chez soi pour se trouver à l'aise et pour ne pas souffrir, surtout dans la mauvaise saison. N'y eût-il que le désagrément de quitter un lieu où l'on est établi, je concevrais que Béranger se décidât difficilement à renoncer à Tours. Son médecin l'y retient encore. Ce n'est pas, moi, ce qui me retiendrait, car de médecins je n'en use guère. Mais M. Bretonneau n'est pas seulement un médecin pour Béranger, c'est aussi un ami, et cela change bien l'affaire.

Je ne néglige point la précaution de mettre un vase plein d'eau sur mon poêle, et malgré cela l'air est encore quelquefois trop sec. Mais, comme j'ai plus de chaleur qu'il ne m'en faut, j'ouvre la porte de mon cabinet et l'air se renouvelle bien vite.

Vous avez dû recevoir par la poste une petite brochure que je viens de publier[2]. *Le Commerce* ne parlera pas de celle-là plus que des autres; outre que ce ne n'est probablement pas l'opinion *actuelle* de M. M., le journal craindrait d'effrayer une partie de ses lecteurs. C'est une bien triste chose, à mon gré, que d'être ou de se croire obligé de dire, non ce qu'on pense,

1. Le Grand Parc ancien domaine royal près de Cognac, qu'avait possédé Marguerite de Navarre. Séparé par la Charente du Petit Parc où naquit François Ier, il avait été vendu sous le règne de Louis-Philippe.

« Le père de mon élève en était encore le propriétaire nominal. C'est là que précipitamment expulsés de Richemont, nous nous réfugiâmes, dans l'âpre saison » (Peyrat, p. 168.)

2. *Le Pays et le Gouvernement.*

mais ce que pensent des abonnés dont on se moque en soi-même. Cependant tous les journaux presque en sont là. Qu'on s'étonne après cela du discrédit où ils sont tombés!

M. de Chateaubriand est né la même année que Bonaparte et que Canning. J'espère qu'il leur survivra longtemps encore. Il vieillit toutefois, ses forces s'en vont, les jambes faiblissent. La tête seule reste et c'est le principal. Tous les jours je forme le projet de l'aller voir, mais on ne le trouve qu'à des heures si incommodes pour moi que je retarde toujours. Et puis le temps est si mauvais! Toujours du brouillard, toujours de la pluie : comment quitter la chambre?

Les procédés de vos voisins à l'égard de votre garde-chasse sont tout à fait dans les habitudes de cette sorte de gens-là. Vous seriez par trop bonne de leur donner de l'argent, pour les remercier de leur manière d'en user avec vous. J'aime encore mieux votre Espagnol. Celui-ci est du moins franchement ce qu'il est, un pauvre fanatique imbecille.

Je mange maintenant chez moi, ayant un domestique qui sait faire un petit pot-au-feu. C'est à très peu près toute sa science de cuisine, mais cela me suffit, et il ne s'est pas donné, en entrant, pour plus habile. Il est honnête, actif et intelligent. Que pourrait-on demander de plus? J'ai été, et plus d'une fois, certes, forcé de me contenter de moins.

Mille choses affectueuses à M. Clément et à Charles.

Votre bien dévoué

F. L.

IX

Paris, 19 décembre 1839.

J'ai reçu presque en même temps, madame, votre lettre du 13 et la terrine que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je vous remercie de ce double souvenir et aussi de celui dont les pauvres ont été l'objet. Le nombre de ceux-ci s'accroît tous les jours. Quant au pâté, il ne le cède en aucune manière à ceux de Ruffec.

On ne m'a point tracassé pour ma brochure et on ne le pouvait pas, du moins raisonnablement. Il est vrai que la raison, la loi, n'est pas ce dont on s'inquiète le plus. Quoi

qu'il en soit, ce petit livre voyage tranquillement dans toute la France, où j'espère qu'il fera quelque bien. Il ne faudrait pas que les habitants de Cognac tardassent à signer leur pétition, car voilà la Chambre qui va s'assembler. Ils pourraient prendre pour modèle celle du comité Laffitte, avec quelques mots de réserve en faveur des droits que celle-ci laisse de côté pour le moment. Le mouvement se propage rapidement, et je ne serais pas surpris que l'an prochain on eût un million de signatures: du reste, le pouvoir paraît inquiet : il a peur des légitimistes, peur des bonapartistes, peur des républicains. Il se défie du peuple et des soldats mêmes. On change la garnison de Paris et l'on multiplie à tel point les précautions de défense, qu'il n'est pas un édifice public, si mince qu'il soit, qui ne ressemble à une petite forteresse ou à un blockhaus. Un gouvernement qui en est là me semble bien malade.

Louis-Napoléon déclare enfin nettement sa prétention qui est d'être empereur, ni plus ni moins que son oncle. Cette espèce de mariage qu'il voudrait faire avec la France n'est pas du goût de celle-ci; elle ne veut ni du prétendant, ni du prétendu. *Le Commerce* s'entremet pour négocier cette affaire qui est pour lui une affaire d'argent. On lui paye, dit-on, son courtage d'avance et j'ai de fortes raisons de croire que ce qu'on dit est vrai. Charles Durand, du *Capitole*, et le marquis Crouy-Chanel ne sont pas seulement de vils intrigants, mais deux des plus grands misérables qu'ait produits la nature humaine.

Ce que Béranger vous écrit à mon sujet m'a fort touché. On se sent heureux d'être aimé un peu de ceux qu'on aime beaucoup.

Il n'est guère probable que M. Guizot revienne en ce moment au pouvoir. Il fait tout ce qu'il peut pour y arriver, mais qu'y apporterait-il d'influence et de force réelle? Voilà ce qu'on se demande au château, où l'on trouve cet homme bien usé et où l'on conserve en outre contre lui des souvenirs pleins de rancune. Thiers aurait, je crois, plus de chances. Quant à savoir lequel des deux est moralement le meilleur ou le pire, j'aurais eu en vérité bien de la peine à me décider.

Ce que vous me racontez de Charles m'a fait un extrême plaisir. Cultivez avec soin ces sentiments en lui. C'est par là qu'on est vraiment homme. Je l'embrasse de cœur.

Boulé a cédé son fonds à un autre pâtissier non moins habile, nommé M. Aubert. Il fait sûrement des choses meilleures, mais il les vend en proportion. On ne doit pas se plaindre en ce monde, quand on a le strict nécessaire; tant d'autres ne l'ont pas! Si vos prêtres se disaient cela, si au lieu d'acheter des châteaux et d'y faire des dépenses énormes, ils se contentaient d'une cabane, se faisoient (*sic*) pauvres avec le pauvre, le peuple ne renonceroit pas à se marier à l'église et à faire baptiser ses enfants. Mais que voulez-vous? Il faut que ce qui doit arriver arrive, et que les desseins de Dieu s'accomplissent sur le monde. Nous avons un grand avenir devant nous.

Mille tendres respects.

(*Non signé.*)

X

Paris, 31 décembre 1839.

Encore une année qui s'en va. Les autres la suivront de près. Puisse au moins celle qui va s'ouvrir être heureuse et douce pour vous, madame, et pour tous ceux qui vous sont chers. J'espère qu'elle ne s'écoulera point sans que je vous aie revue et Charles aussi et M. Clément. Dites-leur, je vous prie, ainsi qu'à M. Peyrat, combien je suis sensible à leur souvenir et combien sont vrais les vœux que je forme pour leur bonheur à tous, si ce mot de bonheur a un sens sur la terre. Une santé tolérable, l'exemption de trop grands soucis, une paix rarement et peu troublée, voilà tout ce qu'on peut espérer de mieux et, pour ma part, je me contenterais de moins. L'expérience de la vie ne m'a pas rendu difficile ni exigeant sur ses conditions; c'est toujours cela.

On a partout, comme à Cognac, essayé d'agir par la peur sur ceux que leur situation place dans une sorte de dépendance pour les empêcher de signer les pétitions en faveur de la réforme électorale. Il n'est pas douteux que, par ce moyen, on ne réussisse à diminuer le nombre des signatures. Cependant il sera dès cette année plus que double de celui obtenu l'année dernière, et, si l'on ne se rebute pas, si l'on y met de

la persistance, le mouvement se propagera et, dans un temps peu éloigné, deviendra presque universel. Le pouvoir compte sur l'inconstance du caractère français; il s'efforcera de lasser le pays, et si le pays se lasse en effet, le résultat définitif sera qu'à la place d'une réforme pacifique, nous aurons une révolution violente. C'est ce que devraient prévoir les véritables amis de l'ordre. Il dépend d'eux de prévenir beaucoup de maux, des maux incalculables. Le voudront-ils? Le comprendront-ils?

Je voudrais avoir à ma disposition des exemplaires de ma brochure pour vous les envoyer; car c'est principalement par le peuple que je désire qu'elle soit lue. On ne lui parlera utilement de ses devoirs que quand il connaîtra ses droits et saura les défendre, les réclamer, les conquérir par les voies légitimes. Certaines doctrines mauvaises et folles n'ont de danger, ne se répandent dans quelque esprit, qu'à cause de la résistance que le pouvoir oppose à ce qui est juste et bon, résistance coupable et bien sotte, car elle ne peut avoir d'autre effet que de le perdre plus sûrement, en tournant contre lui la conscience publique.

Les bonapartistes voudraient faire croire à la puissance de leur parti. Le fait est qu'ils s'agitent dans le vide, qu'à part quelques intrigants, ils n'inspirent que de l'indifférence et de la pitié. L'empire sans l'empereur est une des plus étranges folies qui ait pu monter dans des têtes humaines. Les hommes d'ailleurs qu'on met en avant appartiennent tous à la plus vile canaille de ce temps-ci; un Crouy-Chanel, un Durand, voilà certes, une cause bien servie et honorablement représentée! M. M. doit être assez embarrassé de pareils auxiliaires.

Je m'afflige, comme vous, qu'il se soit engagé dans cette triste voie. Il avait mieux à faire. On ne sait pas encore ce que sera la session. Un changement de ministère, ou dans le ministère, paraît inévitable. Il règne dans la Chambre une indifférence et une apathie qui passent tout ce qu'on peut imaginer. On ne peut rien attendre de là; c'est au pays à se sauver lui-même.

Mille respects affectueux.

F. LAMENNAIS

XI

Paris, 2 février 1840.

Nous avons ici, madame, une température de printemps, mais une pluie continuelle, en somme un assez mauvais temps et dont beaucoup de gens souffrent. Cependant les grands froids sont plus encore pour le pauvre peuple. Des épis de seigle ont mûri dans le Languedoc. Si cela continue on moissonnera en mars. Vos arbres fruitiers doivent être en pleine fleur, et la verdure doit poindre de tous côtés dans vos jardins. Cette précocité est-elle bonne, est-elle mauvaise? Je n'en sais rien. L'avenir nous le dira. Je crains les gelées tardives; je n'aimerais pas les gelées présentes : ainsi l'on n'est jamais content. Le mieux serait d'être satisfait de tout.

Il serait difficile de l'être du jugement que vient de rendre la Cour des pairs[1]. Il n'existait de preuves péremptoires contre aucun des accusés et ces mêmes hommes que tout tribunal, jugeant selon les lois et les règles ordinaires, eût acquittés, ont été condamnés à des peines énormes. Telle est la justice politique. Pour Blanqui, il est impossible que l'on exécute la sentence et ainsi la sentence est une sottise en même temps qu'une atrocité. M. Pasquier a eu la haute main dans cette affaire. Il a reçu en payement une place de juge à la Cour royale pour son neveu. Ce n'est pas vendu cher la vie des hommes et leur liberté.

Pourquoi Bér(anger) ne dit-il pas tout simplement : votre livre, à mon avis, ne réussirait pas; si vous voulez être imprimé, refaites-le ou faites-en un autre? Il me semble que, de sa part, ce conseil ne pourrait être que bien reçu.

Malgré le plaisir très grand que j'aurais à vous revoir, je ne prévois pas qu'il me soit possible de voyager cette année. Outre la fatigue que je redoute, cela me détournerait de mon travail. Ce n'est pas que j'avance beaucoup, mais quelques lignes aujourd'hui, quelques lignes demain, cela vaut toujours mieux qu'une interruption complète.

Je ne crois pas que les eaux d'Aix aient fait un bien sen-

1. La seconde fournée des émeutiers du 12 mai fut jugée par la Cour des pairs six mois après la première. Blanqui fut condamné à mort.

sible à madame Champy. Pour presque tout le monde, ces promenades au loin me paraissent plutôt des amusements dispendieux que des remèdes réels. On s'en va dans ces lieux agités et bruyants, parce qu'on s'ennuie chez soi à la campagne; et la santé qu'il est convenu que l'on doit y trouver, on revient, l'hiver, la dépenser à Paris dans les soirées, les bals, les plaisirs de toute sorte. Je préfère ma mansarde.

Vous avez vu ce qu'on nous demande pour M. le duc de Nemours, pour ce pauvre jeune homme qui n'aura guère, de patrimoine, que quatre millions de revenus. Il faudrait être bien dur pour lui refuser le million de plus qu'on sollicite pour le tirer de misère. Soyons tranquilles, il n'en sera rien; la Chambre est trop compatissante. Après M. de Nemours, viendront le duc d'Aumale, le duc de Montpensier, le comte de Paris, les frères et les sœurs de celui-ci, pour les enfants de ces bons petits princes et les enfants de leurs enfants, car, grâce à Dieu, la race est prolifique. Cela promet pour l'avenir, et le pays ne court pas le risque de ne savoir un jour que faire de son argent.

Je n'ai pas besoin de vous redire, madame, avec combien de respect et d'attachement je vous suis dévoué.

F. LAMENNAIS

XII

Paris, 15 février 1840.

Vous avez fait, madame, une triste expérience des régisseurs. A moins de rencontrer des hommes comme il n'y en a guère aujourd'hui, il faut ou louer des terres ou les exploiter soi-même, ce qui, certes, n'exige pas peu de soins et de travail. J'accepte avec beaucoup de joie l'espérance que vous me donnez de vous voir accompagnée de Charles à Paris l'hiver prochain. Vous trouverez aisément un appartement dans le quartier que j'habite. C'est maintenant le plus central, et je crois que vous vous y trouverez bien.

Vous connaissez mal le juste milieu en pensant qu'au moins il commuterait la peine des condamnés par la Chambre des pairs : on s'est hâté de les envoyer dans les cachots qui les attendaient et où l'on accumule sur eux, contrairement à toute

loi, des rigueurs tout exceptionnelles. Les voleurs et les assassins sont beaucoup mieux traités : on ne craint pas ceux-ci. Les pétitions pour la réforme électorale arrivent de toutes parts. Le mouvement est plus grand et plus général qu'on ne pouvait l'espérer. Mais il faut qu'on sache bien que le succès dépend de la persévérance, qu'on n'obtiendra rien cette année ni peut-être la suivante; qu'ainsi l'on doit songer de bonne heure à former des centres d'action, à organiser des comités qui préparent de nouvelles pétitions et s'occupent de recueillir des signatures toujours plus nombreuses. Si l'on n'y met pas cette constance et cette activité, on échouera. Il suffit, en chaque lieu, de quelques hommes zélés, pour que tout cela marche, et la France serait bien à plaindre, il y aurait bien à rougir d'elle, si ces hommes ne se trouvaient pas.

On m'a envoyé de Fontainebleau une espèce de médaillon qui représente Béranger en pied. La ressemblance est très grande et on le reconnaîtrait presque à sa pose seule. Ce médaillon carré a dix pouces de hauteur. Je ne sais s'il se vendra. On a fait aussi mon buste en plâtre, d'après celui de David. L'auteur m'a fait présent de ce dernier; il est fort beau.

D'après la description que vous m'en faites, votre maison me paraît très agréable à habiter. Vous n'avez pas de jardin, me dites-vous, mais vous avez du moins un coin de terre pour y cultiver des légumes, pourquoi n'y pas mêler quelques fleurs?

On croit généralement que la dotation du duc de Nemours sera votée, tant cette Chambre est servile! Toutefois c'est une grande faute que de l'avoir demandée. Hors de la cour et de ce qui y tient, l'indignation est universelle.

J'espère que la belle saison et l'exercice que vous ferez sans doute, rétabliront vos forces. Nous avons ici une température de printemps, et toujours un peu de pluie. Il est à craindre que mars ne nous rejette en hiver.

Mille affectueux respects.

F. LAMENNAIS

XIII

Paris, 27 février 1840.

M. Clément sort de chez moi et je m'empresse de vous annoncer qu'il ne se ressent plus du tout de la chute qui vous

inquiétait. Le voyage a achevé de le rétablir, quoique le froid ait dû le rendre un peu pénible. Nous avons depuis quelques jours un temps sec, mais rude; le thermomètre descend toutes les nuits à plusieurs degrés au-dessous de zéro, et c'est à peine si, vers midi, il dégèle un peu au soleil. Cela met ma paresse à l'aise. Je ne quitte ma chambre que très rarement, lorsque j'ai à dîner en ville, ce qui ne m'arrive guère que dans mon dernier (*sic*). Il vaudrait mieux prendre l'air extérieur et faire quelque exercice, mais je n'en ai pas le courage. A la campagne, on vit plus dehors et ce n'est pas un petit avantage. On n'a point à s'habiller, on rentre quand on veut, pour ressortir encore, si quelques rayons du soleil vous attirent. Pour moi, je ne le vois que de loin; à peine se montre-t-il quelques instants dans mon cabinet, exposé au nord et au nord-est. Un poële m'en tient lieu. Ce n'est pourtant pas la même chose. Je conçois que vous préfériez une promenade de plain-pied aux pentes de Richemond; et puis vous avez autour de vous mille petites occupations agréables qui manquent à la ville, le potager, le parterre. Il n'est pas jusqu'à la basse-cour qui ne distraie.

Vous recevrez par la diligence le buste qu'on a fait de moi d'après celui de David, et qui est bien loin de le valoir. Tel qu'il est, veuillez l'accepter comme un faible témoignage de mon attachement aussi sincère qu'inaltérable.

La Cour a été et est encore furieuse du rejet de la dotation Nemours. En apprenant le vote de la Chambre, la reine s'évanouit, le roi pleura; c'était une touchante désolation de famille. Il est vrai que cette famille voit très tranquillement mourir de faim des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, privés de travail depuis plusieurs mois, et qui, au train des choses, ne paraissent pas devoir en retrouver de sitôt. Que voulez-vous? Lorsque l'on n'a qu'une trentaine de millions à dépenser par an et qu'il faut là-dessus doter fils et filles, qu'on en est menacé au moins, il est bien naturel de songer d'abord à sa propre misère. D'ailleurs, n'a-t-il pas fallu payer quarante mille francs à une danseuse de l'Opéra, entretenue par M. de Nemours, pour la décider à quitter Paris, du moins pendant les noces du prince? Ainsi, pertes de tous côtés, ce serait à se pendre, si une corde ne coûtait rien.

Mille amitiés à Charles. J'espère le revoir ici avec vous l'hiver prochain. Ce me sera un grand plaisir, après une si longue absence. Votre bien dévoué.

F. LAMENNAIS

XIV

Paris, 3 mars 1840.

Je suis charmé d'apprendre, madame, que le buste vous est arrivé sain et sauf, et que vous en avez été satisfaite; ce que vous me dites à ce sujet me touche beaucoup. Croyez bien, vous et Charles, à l'attachement inaltérable que je vous ai voué.

Lorsque M. Clément m'a fait le plaisir de me venir voir, j'ai oublié de lui demander son adresse à Paris, de sorte qu'à mon grand regret, je ne sais où le trouver. J'ignore même s'il est encore ici, car, selon ce qu'il me dit, il ne devait y passer que peu de jours. Veuillez excuser près de lui mon inadvertance. Il me parla de M. Dussart et de l'arrangement projeté avec lui pour mettre Ardissart en culture. Cette affaire peut, je crois, être avantageuse. Cela dépendra beaucoup des qualités personnelles de M. Dussart que je ne connais, au reste, que de nom.

Vous avez été à Cognac plus favorisés que nous pour le temps. Ce n'est pas que nous n'ayons eu aussi un assez beau soleil, mais le fond de l'air est constamment froid. Il n'y a pas trop à s'en plaindre. Si les arbres fleurissaient trop vite, des gelées tardives pourraient ruiner toutes les espérances du printemps. Votre climat plus méridional vous exempte de cette crainte.

Un appartement sur le boulevard, tel que vous le désirez, n'est pas introuvable, mais on n'y peut guère compter cependant. Ils sont si recherchés qu'il s'en trouve rarement de disponibles, et puis le prix en est très élevé. Il s'en trouve du côté que j'habite qui ont, sur les derrières, une exposition au midi. Ceux-ci valent bien, ou à peu près, ceux de l'autre côté. Lorsque vous serez ici, vous verrez par vous-même. Il y a quelquefois une sorte de hasard qui vous fait rencontrer tout de suite ce que vous auriez longtemps et vainement cherché dans un autre moment.

Ce que j'ai dit de la souveraineté du peuple dérive d'une doctrine toute différente de celle de Rousseau, qui n'a fait que répéter ce qu'avait dit Jurieu et quelques autres, d'après plusieurs théologiens du XIVe et du XVe siècle. Cette question a depuis changé de face, et parmi ceux mêmes qui emploient aujourd'hui les mêmes mots, il règne souvent dans le fond de la pensée un grand désaccord.

Il paraît qu'à la Cour on est fort inquiet de l'avenir, et que c'est à cause de cela qu'on s'est résigné à prendre M. Thiers et à le soutenir provisoirement, bien qu'on l'y ait en détestation. Personne ne croit cependant à la durée de son ministère ni d'aucun autre ministère désormais. La Chambre est en pleine dissolution. Tous les vieux partis sont décomposés et, dans cette confusion générale, chacun, songeant d'abord à soi, est toujours prêt à porter son vote du côté où il croit découvrir, pour le moment, le plus de chances en faveur de son ambition et de ses intérêts purement individuels, de sorte que l'on ne peut compter sur aucune majorité stable. Pour sortir de cet état d'impuissance absolue et d'anarchie flagrante, on pourrait essayer d'une dissolution, mais le pouvoir craint, non sans motifs, qu'à la place des députés corrompus qui le gênent, les électeurs n'en envoyassent de très directement hostiles. Au fond, le gouvernement est usé. Combien de temps vivra-t-il encore? Qui est-ce qui lui succédera? Nul ne le sait. Ce qui paraît clair, c'est qu'il serait extrêmement difficile pour le moins d'avoir rien de pire que ce que nous avons.

Votre bien dévoué.

F. L.

Dans notre manuscrit se trouve une lacune que nous pouvons combler grâce au manuscrit publié par M. Maréchal.

Lamennais est malade d'une inflammation d'entrailles, — son mal habituel, — dans les premiers jours d'avril; malgré cela, il écrit de courts billets à madame Clément; le 8, il est pris d'un éblouissement et tombe sans connaissance sur le carreau. Puis, rétabli le 17, la correspondance reprend. Lamennais sur une question de sa correspondante qui lui demande s'il était bon que son fils Charles fît sa première communion lui répondit le 20 avril : « Il est très certain que l'absence de religion laisse dans l'homme un vide immense et que la survie ne se conçoit pas sans cette sanction nécessaire...

Mais à l'époque où nous vivons, lorsque la vieille foi, affaiblie, presque éteinte, tend à se modifier profondément, il y a une grande (difficulté) pour suppléer à ce que la société ne nous offre plus, je veux dire une croyance en harmonie avec les instincts impérissables de l'homme, et l'état général des esprits qui cherchent, sans l'avoir encore trouvée, la doctrine qui les satisfera, et dont ils sentent chaque jour plus vivement le besoin. Elle aura, je n'en doute nullement, sa racine dans le christianisme, dont elle marquera une nouvelle phase. Mais jusqu'à ce qu'elle se soit produite, le catholicisme étant, comme je le crois, la communion chrétienne, qui, sans aucune comparaison, a le mieux conservé l'esprit essentiel de l'institution de Jésus-Christ, je ne vois aucune solide raison de se priver de la satisfaction intérieure et de l'appui que l'on peut trouver dans l'accomplissement des rites religieux établis. »

Puis, après le 25 avril, dans la publication de M. Maréchal, une lacune qui va jusqu'en janvier 1841. La lettre suivante la comble en partie :

XV

Paris, 28 juillet 1840.

Je suis charmé que M. Clément soit à peu près débarrassé des ennuis que lui causait sa terre d'Ardissart. Il pourra, de concert avec Charles, donner plus de soins à celle que vous habitez, et y jouir de ce repos qui est le plus grand bien qu'on puisse désirer sur la terre. La France est menacée de perdre le sien, j'entends son repos, sa paix. L'espèce de coalition qui vient de se former contre elle entre les quatre puissances, doit amener naturellement une guerre ou une révolution, et peut-être l'une et l'autre. Louis-Philippe est furieux d'avoir été joué par Lord Palmerston. Si ce n'était que sa fureur on en rirait, car il n'a, certes, que ce qu'il mérite; mais les intérêts du pays, son honneur, son existence même, sont gravement compromis : ceci est bien autrement sérieux. Il se pourrait que les prophéties eussent raison cette fois et que l'année 1840 fut marquée par de grands événements. C'est ce que nous ne tarderons probablement pas beaucoup à savoir.

Aujourd'hui, translation des cendres sous la colonne de Juillet. Excepté les boulevards, il y a défense, même pour les piétons, d'approcher des lieux où le cortège passera. Et cela s'appelle une fête populaire! Les cercueils seront placés sur

un énorme corbillard, qui est bien tout ce que l'on peut voir de plus monstrueusement laid. Figurez-vous un coffre immense, avec une queue de soixante pieds, c'est-à-dire un gros câble que plusieurs douzaines d'hommes tirent à droite et à gauche pour diriger le char. Cela ressemble tout à fait à notre pauvre France et à son gouvernement.

Vous avez vu dans les journaux le départ de M. Mauguin pour Saint-Pétersbourg. Il paraît qu'il s'y rend pour je ne sais quel procès. Son ancien journal vient encore de changer, non pas de main, mais de rédaction. Il restera bonapartiste comme devant, mais il sera moins sottement fait. On m'envoie aussi *le Capitole*. Ce serait une terrible charge, si cela m'obligeait à le lire, car on ne saurait rien imaginer de plus ennuieux (*sic*). Heureusement qu'on peut le laisser là, sans même déchirer la bande.

Nous avons eu un mois de juillet affreux, des pluies continuelles, et, depuis quelques jours, la température d'octobre. J'espère que vous êtes plus favorisés dans le pays de Cognac. On se plaint que les saisons sont renversées; mais chaque année j'entends répéter la même plainte. Le fait est que notre climat est si variable, qu'on peut dire tout ce que l'on veut. En quelques jours, il justifie les éloges ou les reproches les plus contraires.

Mille respects affectueux.

F. L.

En décembre 1840, Lamennais, poursuivi pour sa brochure *le Pays et le Gouvernement*, fut condamné à un an de prison et à deux mille francs d'amende. Pendant ce temps, la ruine des Clément se révéla complète; Peyrat est très explicite sur ce point, mais ce n'est que le 31 juillet 1841 que, répondant à une lettre de madame Clément, Lamennais fait allusion aux revers de fortune qu'elle a subis. On comprend, sur une pareille matière, la discrétion de sa correspondante, mais on s'explique plus difficilement que, par leurs amis communs, Lamennais n'en ait jamais été averti.

Au sortir de prison, il écrit ce billet dont l'original est sans date et sans nom de destinataire, mais qui est visiblement destiné à madame Clément :

XVI

Une lettre que je vous ai dernièrement écrite a déjà dû vous rassurer. Je ne sais ce qu'on a pu vous dire. Sauf de petites misères sans conséquences, ma santé est bonne. Je ne comprends rien aux inquiétudes qu'on vous a données. J'en aurais sur vous de mieux fondées, si je ne savais que vos indispositions, si fatigantes d'ailleurs, viennent uniquement des nerfs. Ménagez-les beaucoup, et ne faites point d'imprudences. Je travaille assez peu, mais un peu cependant tous les jours. Je voudrais finir pour l'automne un ouvrage commencé en prison, et qui ne m'y fera point remettre. J'ajoute ceci pour tranquilliser votre amitié sur ce qui me concerne. L'heure de la poste me presse. Adieu, tout à vous de cœur.

F. L.

Ce billet est suivi de cette lettre, la dernière :

XVII

Paris, 28 octobre 1842.

Nous avons un temps humide, mais assez doux depuis deux jours. Cependant je ne sors guère ou plutôt point du tout. Une sorte de paresse que je ne justifie pas, que je n'excuse pas, me retient dans ma chambre. Il est vrai que mes forces ont bien diminué, à raison je crois du délabrement de l'estomac, suite de ce long séjour que j'ai fait en prison. Je ne m'en remettrai jamais.

M. Peyrat m'a fait envoyer son histoire des pasteurs du désert. Veuillez l'en remercier de ma part, car je ne saurais où lui adresser ma lettre. Je n'ai pu jusqu'ici lire son livre, en ayant d'autres qu'il faut que j'achève pour les rendre. Mais, une fois libre, ce qui ne tardera pas, je ferai, avec un vrai plaisir, le voyage des Cévennes. Par la faute des libraires sûrement, Béranger n'a pas reçu encore l'ouvrage de M. Peyrat. Je vous prie de l'en avertir, afin que cet oubli soit réparé le plus tôt possible. Je crois aussi qu'il serait convenable qu'une lettre de M. Peyrat accompagnât, ou annonçât cet envoi. Si, par hasard, il n'avait pas l'adresse de Béranger, la voici, *à Passy, rue Vineuse, 15.*

La politique dort. Elle ne se réveillera qu'à la rentrée des Chambres, où se posera de nouveau l'éternelle question de savoir qui tuera la France, de M. Guizot, de M. Thiers, ou de M. Molé. Ls. Ph. est pour nous ce qu'était Charles II pour l'Angleterre. Il nous vend, nous livre à celle-ci, comme Charles II vendait, livrait son pays à la France. La seule différence est que Charles II se faisait payer par Louis XIV, et que Ls. Ph., s'estimant à son juste prix, s'est donné pour rien. Il vient, contre les engagements pris en face des Chambres, d'achever le désarmement de notre flotte. Ne vous étonnez pas si, l'un de ces jours, vous entendez dire qu'on vient de la remettre entre les mains du commissaire anglais.

Je vous remercie, vous savez de quoi. Mille hommages affectueux.

F. L.

En août 1843, la déconfiture de la famille Clément est complète. « Je ne sais, écrit Lamennais, si je dois me réjouir de la vente de votre terre, en voyant combien peu de chose il vous restera... M. Clément que fera-t-il? Sa rare intelligence et son expérience des affaires, jointes à tant d'honnêteté doivent, ce me semble, lui procurer plus d'un moyen de refaire sa fortune. »

De très bonne foi, il cherche à les aider, souhaitant une position pour M. Clément, s'offrant de trouver une recommandation pour le maréchal Bugeaud, plaignant madame Clément de la dureté de son père et mettant mille francs à sa disposition. En septembre 1846, madame Clément est à Paris; elle habite successivement rue de Dunkerque, rue des Petits-Hôtels et Lamennais l'aida sûrement dans les démarches qu'elle fit pour obtenir une place pour son fils Charles qui entre enfin au chemin de fer de l'Ouest. La dernière lettre de l'ami quinteux mais fidèle est du 24 septembre 1852 et elle est adressée à madame Z. Clément, à la gare des marchandises, chemin de fer de l'Ouest, chaussée du Maine.

MAURICE DUMOULIN

EDGAR ALLAN POE

En France, Edgar Poe a été regardé par beaucoup de critiques comme le plus grand auteur américain, et quelques-uns, d'un air méprisant, ont même déclaré qu'il était le seul. En Amérique, — si l'on néglige un petit nombre d'écrivains qui l'adorent parce qu'ils emploient ses procédés, et les chauvins du Sud qui exaltent sa renommée parce qu'elle appartient à la Virginie —, les gens sérieux sont tentés de sourire de cette louange qui les importune quelque peu.

Pour expliquer leur sourire, ils insinuent, par exemple, que son nom n'était pas Poë mais Poe, et que cette élégance du tréma dont les Français ont embelli son nom est le signe d'un enthousiasme hors de proportion avec son génie et son rang littéraires. Ils font ressortir l'inégalité et l'incohérence de son œuvre; la petite quantité — et si légère — des morceaux de cette œuvre dont on peut dire qu'ils sont de premier ordre; l'étroitesse de l'horizon dans lequel elle se meut, et son manque de profond sens intérieur. Ils expliquent que le culte de Poe en France est dû à plusieurs causes. D'abord à l'excellence de la traduction qui le révéla aux Français, Baudelaire ayant donné à ses *Histoires extraordinaires*, et Mallarmé à ses *Poèmes*, encore plus de magie et de charme fantastique qu'ils n'en avaient dans l'original. A cet autre fait encore que Poe soutenait et illustrait des théories littéraires qui étaient l'objet d'une véritable propagande parmi les symbolistes et les décadents, et qu'ils prêchaient avec cette autorité propre

aux gens qui nient toute doctrine. Enfin, à l'intérêt quelque peu hystérique de la vie de Poe, si pleine de problèmes sans solution, de mystifications voulues, d'aventures sentimentales et de réelle tragédie.

Entre admirateurs et dénigreurs de Poe, les vieilles histoires, obscures, contradictoires et inconciliables, sur son caractère noble, sa mauvaise conduite, ses souffrances inexplicables, ses luttes héroïques, sa mort ténébreuse, entretiennent de stériles querelles. Ses amis l'exaltent comme un génie incompris et méconnu, un messager de la Beauté martyrisé dans un monde de laideur. Ses détracteurs le condamnent comme un homme sans sincérité ni fidélité, un écrivain agité et vaniteux, un Cagliostro littéraire qui se perdit par instabilité de volonté et par alcoolisme. Et au milieu de ces discussions vaines, l'homme nous échappe : ombre fragile et passionnée, il est depuis des années hors de l'atteinte de notre approbation ou de notre blâme. A quoi bon ce combat d'apologistes et d'accusateurs? En quoi pouvons-nous désormais le servir ou le desservir?

Ce qui nous reste de cet esprit qui étincela et qui gémit dans le mystère de la vie, c'est son œuvre. Quelques poèmes dont le rythme et la suggestion vous hantent, quelques morceaux de critique lumineuse, une poignée de contes inoubliables, c'est tout; mais c'est ce qui nous appartient, ce que nous avons à comprendre et à évaluer. Pourquoi cet héritage de Poe est-il ce qu'il est? Pourquoi a-t-il gardé sa place dans la littérature vivante qu'on lit? Pourquoi cette place n'est-elle pas plus haute? Pourquoi son œuvre a-t-elle ce degré de valeur, et précisément celui-là, et seulement celui-là? Pourquoi l'Amérique n'a-t-elle jamais reconnu en Edgar Poe son plus grand écrivain? Pourquoi nous bornons-nous à demander pour lui, avec une fierté un peu triste et chagrine, le rang d'un artiste en petits chefs-d'œuvre?

C'est dans un livre français que nous trouvons la réponse la plus claire et la plus sûre à ces diverses questions[1]. M. Émile Lauvrière n'est pas seulement le premier écrivain français — que je sache — à avoir écrit correctement le nom de

1. *Edgar Poe, sa Vie et son Œuvre*, par Émile Lauvrière, Paris, 1904.

Poe, il est aussi le premier des critiques de tous les pays à avoir écrit sur *Edgar Poe, sa Vie et son Œuvre*, une étude soigneuse, complète et sans préjugés ni parti-pris. Je n'entends nullement déprécier les excellentes études de MM. Stedman Mabie et Woodberry qui sont, au point de vue de la critique littéraire, parfaites et indispensables, mais c'est M. Lauvrière, qui avec la pénétration et la clarté françaises nous donne la « clé de l'énigme » en une phrase : « Poe, dit-il, est un des types les plus complets du génie morbide ou du dégénéré supérieur... Physique et mentale, cette dégénérescence est la marque indélébile de tout son être... »

Voici pour la première fois le cas de Poe clairement et dûment diagnostiqué, avec la franchise, l'impartialité, la perspicacité tranquille d'un sagace médecin. Plus d'accusations malveillantes ni de durs jugements, plus de dénégations ni de défenses passionnées. Ce n'est pas le justicier, c'est le docteur qui parle. Le poète « malheureux et famélique » qui fut à lui-même son pire ennemi, était un psychopathe. Il y avait dans son sang, dans ses nerfs et dans son cerveau un héritage de mal. Aurait-il pu le vaincre ou au moins le dominer ? C'était son affaire et ce n'est pas la nôtre. Ce que nous savons, c'est qu'en fait, il ne le maîtrisa ni ne le vainquit, — donc qu'il en fut victime. Sa passion périodique pour l'alcool était une véritable dipsomanie, une maladie, rien de moins, et rien de plus : ce n'était pas la sensualité constante de l'ivrogne ordinaire, mais la soudaine excitation d'une nature déséquilibrée et malade. Non seulement ces accès de violente et anormale intempérance, mais d'autres défauts aussi néfastes, son orgueil morbide, son caractère capricieux, son ambition exaltée de gloire et de richesse et son manque d'esprit de suite quant aux moyens d'y parvenir ; ses alternatives d'extases dorées et de détresse noire ; son incapacité à distinguer ses rêves de ses expériences vécues ; ses soupçons tenaces envers ses amis et ses soudaines confidences à des étrangers ; son ardeur aux tâches brèves et son inaptitude aux labeurs soutenus ; ses cachotteries, ses mystifications, ses innombrables projets et ses non moins nombreuses ruptures d'engagements — bref, tout le pathétique imbroglio de son brillant génie dans une vie lamentable, vint de cette

maladie centrale de sa chair et de son esprit, la tare tyrannique.

Mais là où je ne puis plus suivre M. Lauvrière, c'est quand il attribue à cette même source le génie de l'écrivain. Il n'est, de toute évidence, pas vrai que cette dégénérescence explique tout en lui, « sa force et sa faiblesse, son génie et sa folie, son malheur et sa gloire ». Le pouvoir mental n'est pas une infirmité, ni l'illumination un effet des ténèbres de l'esprit, ni le génie une forme de maladie nerveuse. Autant essayer d'expliquer l'esprit d'Alexandre Pope par sa bosse, ou l'imagination de Milton par sa cécité. Le génie naît de la force et de la santé, en un moment de vision plus claire, de plus intense énergie, de travail dépassant le pouvoir et l'habileté ordinaires de l'homme. L'infirmité du corps ou de la volonté qui peut coexister avec le génie n'est qu'un adversaire avec lequel il a à lutter. La victoire dans cette lutte, c'est une gloire de plus, comme celle qui fut conquise par Johnson, Cowper et Tennyson, par Pascal et Chateaubriand, par Whittier, Emerson et Hawthorne. La défaite dans cette lutte, c'est une vie brisée comme celles de Coleridge, de Rossetti, de Maupassant, de Baudelaire, de Poe. Le grand service que M. Lauvrière a rendu à l'histoire des lettres américaines est d'avoir démontré que les limites du génie de Poe étaient celles de son caractère, et que ces limites tiennent à une dégénérescence, probablement héritée, combattue sans succès, et qui aboutit à la déliquescence de ses facultés.

***

Edgar Poe naquit à Boston en 1809. Son père, jeune homme d'une excellente famille de Baltimore, s'était enfui de la maison paternelle. Rompant tous ses liens familiaux, il était devenu un acteur de troisième ordre et de vie désordonnée, et avait épousé une frêle, intelligente et touchante petite actrice. Il disparaît de la scène en juillet 1810; on ne sait sur sa mort rien de précis. Sa femme mourut en décembre de la même année, à Richmond en Virginie, de la tuberculose, selon toutes vraisemblances, et dans la plus com-

plète détresse. Elle laissait trois enfants, dont le second, Edgar, fut adopté par un riche ménage de négociants de la ville. Jeunes et sans enfants, les Allan prirent le petit garçon chez eux, le traitèrent comme leur fils, firent de lui leur héritier, et joignirent leur nom au sien : Edgar Allan Poe.

Ce début dans la vie lui assura un rang social non pas inférieur à celui des autres écrivains américains, suivant l'étrange opinion de M. Barrett Wendell dans son *Histoire de la Littérature américaine*, mais un rang notablement supérieur. Poe fut un enfant choyé de la bourgeoisie riche, héritier présomptif d'une fortune considérable, élevé en partie en Angleterre, cajolé comme un sujet brillant dans la société de Richmond, et envoyé à l'Université de Virginie, les poches pleines. Là de bonnes études le placèrent en bon rang parmi ses camarades, qui se souvinrent toujours de ce garçon étrange et sympathique, doué d'éloquence et de facilité, et follement orgueilleux; mais son étrange habitude d'ivresse accidentelle et morose, et sa passion du jeu entravèrent définitivement ses études universitaires. S'étant querellé avec son père adoptif parce que celui-ci ne voulait pas payer toutes ses dettes de jeu, Poe s'enfuit de la maison des Allan; il avait dix-huit ans. Il se rendit à Boston où il trouva moyen de faire éditer un petit volume de vers incohérents et négligeables, appelé *Tamerlane* et s'engagea comme volontaire dans l'armée. Il servit honorablement pendant deux ans et parvint au grade de sergent-major. Alors survint la mort de sa mère adoptive, à Richmond, et une demi-réconciliation, avec son père. Grâce à ce dernier, Poe fut admis, en juillet 1830, comme cadet dans la *Military Academy* des États-Unis à West-Point, situation qui comportait un salaire et la possibilité d'une carrière honorable dans l'armée.

Pendant ce temps, il avait publié à Baltimore un nouveau petit livre de vers *Al Aaraaf*, et avait renoué quelques relations avec la famille de son père dans cette ville, et en particulier avec sa tante Mrs. Clemm qui devint le bon ange de sa vie. Sa carrière à la *Military Academy* fut analogue à celle qu'il avait eue à l'Université, mais plus courte. Au bout de sept mois il passait en cour martiale, et était expulsé pour insubordination

et négligence de ses devoirs. Partant alors pour New-York, il y publia un troisième volume de vers auquel ses camarades de West-Point souscrivirent généreusement. Le livre les déçut quelque peu parce qu'il ne contenait aucune des pasquinades et des satires brillantes qu'ils lui avaient entendu dire; mais il contenait quelque chose de mieux : trois ou quatre poèmes de cette mélodie étrange et hantante qui était le don particulier de Poe : *Israfel*, *The City in the Sea*, *The Sleeper*, *To Helen* [1]. « Hélène, ta beauté est pour moi — comme ces barques nicéennes de jadis, — qui, sur une mer parfumée, — portaient l'errant fatigué de la route — vers son rivage natal. »

Poe n'a jamais fait mieux. Et en vérité bien peu d'hommes ont jamais aussi bien réussi un petit poème d'amour de cette nature — fantaisiste, parfumé, musical, un peu distant.

Sa vie de 1831 à 1833 est très obscure. Il vécut probablement à Baltimore une grande partie de ce temps. M. Allan s'était remarié, et entre lui et Poe une querelle avait dressé la barrière définitive. Ce que nous pouvons relever dans cette période, c'est une histoire d'amour insignifiante avec une jeune fille de Baltimore; une pauvreté lamentable, qu'il essaie, à de rares intervalles, d'oublier dans l'ivresse; des accès de travail intense pendant lesquels il produit ses premières histoires de fantaisie et d'humour; un prix de mille dollars obtenu, dans un Concours de Magazine, par une de ces histoires (*le Manuscrit trouvé dans une bouteille*); une situation de directeur d'une revue mensuelle, *The Southern Literary Messenger*, à dix dollars par semaine d'appointements; enfin

1. *Helen, thy beauty is to me*
Like those Nicean barks of yore,
That gently, o'er a perfumed sea,
The weary, way-worn wanderer bore
To his own native shore.

On desperate seas long wont to roam
Thy hyacinth hair, thy classic face
Thy Naiad airs have brought me home
To the glory that was Greece,
And the grandeur that was Rome.

Lo! in yon brillant window-niche
How statue-like I see thee stand
The agate lamp within thy hand!
Ah! Psyche, from the regions which
Are Holy-Land!

un étrange amour, mais à coup sûr un vrai et profond amour, pour la fille de sa tante Clemm, enfant délicate et douce qu'il épousa en 1834, alors qu'elle avait douze ans.

Ces deux femmes, l'une lui donnant une affection maternelle, l'autre un amour évidemment enfantin, entrent maintenant dans la vie de Poe et en sont inséparables. Elles suivent, partagent et soutiennent cette vie instable de directeur de Revues, d'écrivain-manœuvre, de tâcheron littéraire; cette existence d'un Aladin de rêves impossibles, d'un gentilhomme fier et nécessiteux, d'un lutteur toujours en travers du monde, parfois d'un esclave abject et hébété de l'alcool. Ce que ces femmes l'aimèrent et souffrirent par lui, Dieu le sait! Mais il leur fut loyal à sa manière — invraisemblablement et chevaleresquement loyal. La seule chose qu'il ne put pas faire pour elles était de se maîtriser.

Le *Southern Messenger* dirigé par Poe fut un succès. Ses histoires en prose avec leurs sujets baroques et leur style d'une si intense vivacité, commençaient à attirer l'attention. Il avait de chauds et fervents amis, mais sa passion spasmodique pour les excitants lui enleva leur confiance et bientôt sa situation même de directeur. En 1838, il partit à Philadelphie, s'y fit de nouveaux amis, devint collaborateur, puis directeur du *Graham's Magazine*, écrivit ses incomparables contes, *le Scarabée d'or*, *la Chute de la Maison Uhers*, *William Wilson*, *le Puits et la Pendule*, *le Chat noir* et d'autres, fit d'innombrables plans pour de nouveaux journaux et magazines qui devaient le couvrir d'or; écrivit des poèmes comme *The Haunted Palace*, *The Conquerer Worm*, *To one in Paradise*, eut des accès de brève et sombre ivresse, se brouilla avec tous ses amis et revint à New-York.

Il avait, entre temps, et pendant qu'il était à Richmond, commencé d'écrire des critiques de livres et d'auteurs contemporains, — critiques piquantes, personnelles, sans ménagement, parfois pénétrantes ou brillantes, intéressantes presque toujours, totalement différentes de ces alternatives de flatterie et d'injures qui composaient la soi-disant critique américaine d'alors. Elles attirèrent sur leur auteur l'attention publique et lui firent des ennemis. Le don naturel de Poe pour la critique est hors de doute. L'usage qu'il en fit est

douteux. Il était perçant, subtil, ingénieux, plein de théories et féru de logique, mais il poussait sa logique à l'extrême, ses théories à l'absurde. Il employait son ingéniosité à mystifier. Il ne pouvait résister à la tentation de faire montre d'une érudition qui était superficielle et mal assimilée, et il gaspilla sa force et son bel instinct du style dans la dissection méticuleuse d'éphémérides littéraires.

La première année de New-York fut dure et misérable. Au foyer, d'amers soucis : sa femme-enfant, si tendrement aimée, était désespérément malade. Le travail était sans joie, hâtif et coupé, — tâche de misère quotidienne : le loup était à la porte, et il fallait le chasser tous les jours. Alors sonna l'*Annus mirabilis* de la vie de Poe. Son poème du *Corbeau*, *The Raven*, parut dans l'*Evening Mirror* en janvier 1845. Le poète s'élança dans la renommée aussi soudainement que le corbeau lui-même dans la chambre du poète. Poe devint populaire ; les femmes lettrées couraient après lui ; on le sollicitait de donner des lectures et des conférences ; ses poèmes réunis étaient publiés. Il devint éditeur et propriétaire du *Broadway Journal*. Un des meilleurs éditeurs fit une nouvelle édition de ses contes. Il était loué et pillé en Angleterre, traduit et encensé en France par l'école de Théophile Gautier. Il commença une série d'articles intitulés *The Literati* : articles lumineux, pour la plupart trop favorables à une bande de dignes écrivains maintenant oubliés, mais épicés de temps en temps par un épigramme méprisant, comme lorsqu'il disait d'un certain auteur : « Il n'est remarquable par rien au monde, si ce n'est par l'évidence avec laquelle il n'est remarquable en rien. »

Dans cette aube du succès, le grand désastre survint : le 30 janvier 1847, sa femme mourait. Il était encore à cette époque très pauvre, malade et sans nerf. Cette perte l'atteignit profondément. Et il y avait peu d'espoir qu'il pût trouver en lui assez de force pour que sa douleur devînt la source d'une nouvelle et plus noble vie.

Au contraire, elle désorganisa ses facultés, tout en intensifiant l'activité isolée de chacune d'elles. Son sens mélodique se fit jour dans les chants enténébrés de *Ulalame* et dans l'artifice étourdissant des *Cloches*. Ses notions philosophi-

ques édifièrent ce fantastique palais de nuage qui s'appelle *Eureka*, absurde explication du secret de l'univers. Il conférencia sur le « Principe Poétique » à Lowell, à Providence, à New-York. Il se plongea dans une série d'aventures sentimentales où il semble avoir été passionnément épris de plusieurs femmes à la fois; à l'une d'elles il fut fiancé. Mais comme il ne parvenait pas à demeurer sobre, elle reprit sa parole. Poe protesta amèrement et écrivit en même temps des lettres passionnées à une autre dame. Finalement il revint à son vieux *home* de Richmond, se grisa fortement à plusieurs reprises, et renoua des relations avec une personne à qui il avait été autrefois fiancé et qui entre temps était devenue veuve; il obtient d'elle la promesse de l'épouser, adhère à une société d'abstinence totale, part pour Baltimore afin de préparer son mariage.

Qu'arriva-t-il alors à l'infortuné? nous ne le saurons jamais. Il sombre dans une vapeur jaune d'alcool. Six jours après son départ de Richmond, on le trouva ivre-mort dans un bouge infâme de Baltimore, où les politiciens de bas étage entretenaient de misérables hères qu'ils droguaient et soûlaient avant de les faire voter. On porta Edgar Poe à l'hôpital. Il ne sortit de sa torpeur que pour divaguer, puis une fois pour crier : « Mon meilleur ami sera celui qui prendra un pistolet et fera sauter cette cervelle de malheur. » Le dimanche matin, il devint plus calme, dormit un peu, puis murmura : « Que Dieu aide ma pauvre âme! » et expira.

« L'interminable maladie est terminée enfin, et la fièvre qu'on appelle « vivre » est enfin vaincue[1]! »

*
* *

D'une telle vie anormale en son rythme, isolée du monde réel par le délire, irrégulière, intense, incohérente, héroïque et royale en imagination, dans la réalité, morne comme le lit

1. *The lingering illness*
Is over at last
And the fever called « Living »
Is conquered at last.

de malade d'un pauvre, privée de camaraderie intellectuelle, extravagante de prétention, insensée de bravade, obsédée par la manie de défier, stupéfier et vaincre les Philistins — d'une telle vie, quelle littérature durable peut sortir?

Aucune, répondent les classiques. M. W. C. Brownell, qui est un classique intransigeant, résume son jugement dans une phrase : « Le culte de Poe ne relève pas de la littérature puisque au point de vue littéraire, il n'existe pas [1]. »

Cette condamnation me semble pécher par excès autant que, dans le sens opposé, l'éloge de M. Edmund Gosse qui appelle Poe « le plus parfait, le plus original, le plus exquis des poètes américains [2] ». La vérité doit se trouver quelque part entre ces deux jugements et nous ne pouvons la découvrir qu'en regardant clairement et tranquillement les faits. Ces faits sont les œuvres de Poe, reliques toujours vivantes de son génie : dix volumes de l'édition Stedman et Woodberry; seize volumes de l'édition de l'Université de Virginie; en réalité deux volumes dans les mains des lecteurs : un volume de peut-être vingt contes que personne autre que Poe n'aurait pu écrire, et un minuscule volume de peut-être une douzaine de courts poèmes, — mise en œuvre de quelques brillants fragments d'une théorie poétique. Quelle est la valeur de ces deux volumes? Pourquoi continuent-ils à vivre, alors que tant de livres plus gros et plus prétentieux, leurs contemporains, sont depuis longtemps oubliés?

Les contes de Poe vivent parce que ce sont des histoires réelles, distinctes, complètes, frappantes, mémorables. Cependant, ce ne sont en aucune manière des histoires de réalité, ni des histoires réalistes. Le germe de chacune est une idée morbide, une illusion, une passion anormale, un mystère ou un rébus intellectuel. L'auteur isole ce germe dans son esprit, concentre sur lui ses puissances intellectuelles, sa logique intense, sa magie visionnaire, son style inimitable. Il le mûrit et le fait éclore sous une forme cohérente et détachée du monde réel. *Le Double assassinat de la rue Morgue* ne baigne pas plus dans l'atmosphère de Paris que le *Scarabée d'or* ne vit dans

1. *Scribner's Magazine*, jan. 1907.

2. *The Critic*, New-York, july 29, 1893.

l'air de la Caroline du Sud. Dans le *Chat noir* les détails qui se rapportent à l'apparence de l'image féline sur le plâtre du mûr sont d'une absurde invraisemblance. *L'Assignation* n'est pas plus vénitienne que *Metzengerstein* n'est hongrois ou que *A tale of the Ragged Mountains* n'est virginienne. De réelle couleur locale dans ces contes, il y en a peu ou pas. Ce qui en tient lieu c'est la surprenante intensité du ton psychologique. La terreur grise, la haine rouge, l'amour étique et blême, le noir désespoir, sont poussés jusqu'à la dernière touche. Si puissante est la maîtrise que si vous cédez seulement à son enchantement et que vous fermiez les yeux au monde extérieur, l'histoire vous paraîtra aussi convaincante qu'un cauchemar.

Les contes quasi humoristiques, extravagants et burlesques comme *Bon-Bon*, *le Duc de l'Omelette*, *Trois dimanches dans une semaine* et *les Lunettes*, ne sont nullement drôles, mais parfaitement ridicules. Il y vibre je ne sais quelle note perçante et suraiguë de gaîté semi-hystérique. Et l'on doute qu'elles aient jamais fait rire personne.

Le Scarabée d'or, *la Rue Morgue*, *Marie Roget*, *la Lettre cachée*, sont de remarquables tours de force d'ingéniosité. Comme histoires de détectives, elles ne sont peut-être pas les premières, mais elles sont les meilleures parmi celles qui furent le début d'un genre favori de la fiction moderne. M. Dupin est certainement plus vraisemblable, de même qu'il est délicieusement moins long que Sherlock Holmes.

Les histoires de « perversité » et de terreur qui forment la plus grande partie de ces fictions sont extraordinaires par l'unité, la puissance, le raccourci de leur effet. Elles ne touchent ni notre pitié, ni notre compassion, ni notre respect. Mais elles font appel au sens de la mystérieuse peur. Et elles jouent de ce sens avec une terrible maîtrise. Elles ne nous font pas pleurer, elles nous font frissonner, puis elles ferment derrière nous la porte dans le noir.

Il y a dans ces contes peu de psychologie intuitive, sauf peut-être dans l'analyse que Poe donne de l'esprit de perversité. « Aussi sûr que mon âme existe, dit-il, dans le *Chat noir*, je crois que la perversité est une des impulsions primitives du cœur humain. Qui ne s'est pas surpris cent fois commettant une action sotte ou vile, par la seule raison qu'il savait devoir

ne pas la commettre? N'avons-nous pas une perpétuelle inclination, en dépit de notre jugement le plus sain, à violer ce qui est la loi, simplement parce que nous comprenons que c'est la loi? » Et il développe plus complètement ce thème dans une horrible petite histoire, *le Démon de la Perversité*. La même idée court à travers un grand nombre de ses contes, comme *Bérénice*, *Ligeia*, *Morella*, *William Wilson*. Dans chacune d'elles le héros a le tempérament lunatique d'un esprit perverti.

La terreur de la *Maison Uhers* n'est pas moins malsaine, mais ici c'est la fatalité plutôt que la perversité qui crée les ténèbres glaciales. Quant à la terreur de *le Puits et la Pendule* elle est purement physique, — un simple soubresaut de la chair.

Pas plus que les poèmes narratifs de Lord Byron, les histoires de Poe ne dessinent de caractères. Le seul héros masculin, c'est l'auteur lui-même, en des costumes et des humeurs variés; les femmes sont des statues, des anges ou des fantômes. Aussi dans ces contes n'y a-t-il pas trace de lubricité. Rien dans leurs descriptions d'amour ou de volupté, de débauche ou de crime, ne pourrait engendrer dans l'esprit du lecteur une chaleur de passion sympathique. Ce sont de petits chefs-d'œuvre d'habileté intellectuelle, travaillés avec un art extrême, et écrits dans un style parfaitement adapté à l'effet qu'ils doivent produire. Le moraliste ne peut rien leur reprocher, si ce n'est leur absence totale de vitale et profonde moralité.

Il y a pourtant un conte qui contredit cette objection. *William Wilson* est la plus humaine, la plus significative, dès lors la plus réellement intéressante des histoires de Poe. Elle emprunte quelques excellentes touches de couleur vraie, aux souvenirs de la vie d'écolier que l'auteur avait menée en Angleterre. C'est une histoire mystique de la lutte entre la nature supérieure et la nature inférieure de l'homme; l'auteur, qui parle à la première personne, a été suivi, tout le long de son adolescence et de sa jeunesse, par un certain William Wilson, son homonyme et son rival, qui humilie son orgueil, corrige ses défauts, entreprend de réprimer ses instincts mauvais, dénonce son escroquerie au jeu à Oxford, se met en travers de son ambition à Rome, de sa vengeance à Paris, de son amour passionné à Naples, de son avarice en Égypte,

et haï, combattu, le domine pourtant et le gouverne. A la fin, dans une mascarade italienne, le héros est emporté jusqu'à la furie par l'apparition inopportune de ce double plus noble de lui-même, et se bat avec lui.

Pris d'une rage frénétique, je me tournai brusquement vers lui... et le saisis violemment au collet. Il portait, comme je m'y attendais un costume absolument semblable au mien, un manteau espagnol de velours bleu, et autour de la taille une ceinture cramoisie où s'attachait une rapière. Un masque de soie noire couvrait entièrement sa face.

— Misérable! m'écriai-je, tu ne me mèneras pas à la mort. Suis-moi, ou je t'embroche sur place! Et je m'ouvris un chemin, de la salle de bal dans une petite antichambre, le traînant après moi.

En entrant je le jetai furieusement loin de moi. Il alla chanceler contre le mur; je fermai la porte en jurant et lui commandai de dégainer. Il hésita une seconde; puis, avec un léger soupir, il tira silencieusement son épée et se mit en garde.

Le combat ne fut pas long. J'étais exaspéré... En quelques secondes je l'acculai par la force du poignet contre la boiserie, et là, le tenant à ma discrétion, je lui plongeai à plusieurs reprises et coup sur coup mon épée dans la poitrine, avec une férocité de brute.

En ce moment quelqu'un toucha à la serrure de la porte; je me hâtai de prévenir une invasion importune, et je retournai immédiatement vers mon adversaire mourant... Le court instant pendant lequel je m'étais détourné avait suffi pour produire en apparence un changement matériel dans la disposition de l'autre bout de la chambre. Une vaste glace — dans mon trouble cela me parut d'abord ainsi — se dressait là où je n'en avais pas vu trace auparavant, et comme je marchais frappé de stupeur vers ce miroir, ma propre image, mais la face pâle et barbouillée de sang, s'avança à ma rencontre d'un pas faible et vacillant.

C'est ainsi que la chose m'apparut, dis-je, mais telle elle n'était pas. C'était mon adversaire, c'était Wilson, qui se tenait devant moi dans son agonie. Son masque et son manteau gisaient sur le parquet, là où il les avait jetés. Pas un fil de son vêtement, pas une ligne dans tous les traits si accusés et si particuliers de son visage, qui ne fussent, jusqu'à la plus absolue identité, les miens.

C'était Wilson, mais qui maintenant ne chuchotait plus ses paroles. Et j'aurais pu croire que c'était moi-même qui parlais quand il me dit :

— Tu as vaincu, et je succombe. Mais dorénavant tu es mort aussi, mort au Monde, au Ciel et à l'Espérance. En moi tu existais;

et vois dans ma mort, vois dans cette image qui est la tienne, comme tu t'es radicalement assassiné toi-même!

*
* *

Les vers de Poe ne valent pas sa prose; à part une douzaine de poèmes qui méritent d'être étudiés au point de vue littéraire, les autres sont trop faibles de sens ou trop imparfaits de forme pour durer. Et dans l'ensemble, ils ne mettent pas Edgar Poe, malgré ses dons subtils, au rang des grands poètes : il fit vibrer l'air embrumé du soir en rythmes fragiles, mais il ne sut pas créer de large musique immortelle.

Parmi les meilleurs poèmes de Poe je ne mets pas en première ligne le fameux *Corbeau*. En dépit de son extraordinaire harmonie métrique, il y a dans ce poème quelque chose de factice, un ton de mélodrame et comme une atmosphère de « chambre garnie », avec ces rideaux de soie pourpre, ces coussins de velours violet, ce tapis moelleux où les pieds du séraphin « tintent », et le buste de Pallas, placé au-dessus de la porte, et du sommet duquel le Corbeau, d'une manière tout à fait inexplicable, projette « son ombre sur le sol ». Je ne donnerai pas non plus la première place à la jonglerie tintinnabulesque des *Cloches*, je la donnerais à cette petite pièce lyrique *To Helen*, que j'ai déjà citée. Puis, après, je placerais quelques poèmes de mystère, d'amour et de chagrin, comme *Israfel*, *le Palais hanté*, *le Vers conquérant*, *A Celle qui est en Paradis*, *Ulalame*, *Pour Annie*, *Annabel Lee*, tous avec répétitions et les rimes périodiques, les images vagues et brumeuses, les cadences inarticulées, longues voyelles et consonnes liquides, qui montrent si bien son art de la *morbidezza* en poésie. Et à la fin, comme une sorte de tableau de la vie du poète, je voudrais mettre cette ballade qui s'appelle *Eldorado*, la ballade du chevalier qui partait gaîment en chantant à la recherche de cette terre de délices. Il devint vieux sans l'avoir trouvée... Et rencontrant une âme en pèlerinage : « Ombre, lui dit-il, où donc est la terre d'Eldorado? — Ah! répondit l'ombre, il te faut chevaucher hardiment par-dessus les montagnes de la

lune et jusqu'au fond de la Vallée des Ombres, si tu cherches l'Eldorado ! »

Arrêtons-nous et laissons là ce rêveur découragé, ce cœur hanté d'illusions, ce chevalier qui jamais ne parvint au but de sa course. Les quelques fragments de beau travail qu'il nous a laissés ont une intensité de ton et une perfection de « fini » qui les marquent d'un caractère unique. Mais son œuvre manque d'inspiration grande et noble, d'idéal qui la soutienne, de virilité dans l'exécution. Elle erre, désemparée, au hasard des chimères qui la mènent ; elle n'exprime pas d'une manière vivante l'esprit de l'Amérique, et pas plus les réalités et les forces d'ailleurs.

C'est pour ces raisons que sa patrie n'admet pas qu'Edgar Poe soit son plus grand écrivain. Elle le cite avec admiration, non comme un grand sculpteur de la vie, mais comme un ciseleur de grotesques dans l'ébène sombre et l'ivoire pâle.

HENRY VAN DYKE

LES MUSÉES DE BERLIN

Au commencement du XIXe siècle, le patrimoine artistique des Hohenzollern était loin d'égaler celui des Habsbourg d'Autriche, des Wittelsbach de Bavière et des Wettin de Saxe, et à l'époque où la Galerie de Berlin se constitua, le Louvre, les Uffizi, l'Ermitage, avaient déjà fait main basse sur les chefs-d'œuvre de la peinture européenne. Mais les grands Musées européens avaient été formés sans plan et sans méthode. Tous présentaient des lacunes ; les tableaux médiocres ou d'authenticité suspecte côtoyaient les chefs-d'œuvre avérés. Les progrès de l'histoire de l'art et de la critique allaient permettre aux Berlinois de former des collections plus homogènes et surtout plus complètes.

Berlin attendit jusqu'en 1830 avant de posséder un Musée. Jusqu'alors les collections d'Antiques et de Tableaux étaient réparties au hasard dans des locaux provisoires. Le roi Frédéric-Guillaume III avait décrété le 24 avril 1823 la construction d'un Musée en face du Château Royal : l'architecte Schinkel dut combler un bras mort de la Sprée pour établir les fondations, et la Galerie ne put être ouverte que sept ans plus tard.

Ce Musée de Schinkel ou Vieux Musée (Altes Museum), est une des rares œuvres d'architecture dont Berlin puisse s'enorgueillir. C'est une construction rectangulaire, de style néo-grec, qui s'éclaire par une rotonde centrale. L'entablement de la façade principale est supporté par une harmonieuse colonnade ionique. Le vaste péristyle auquel on accède

par un escalier monumental est décoré de fresques aux couleurs presque éteintes. Le plan de l'édifice est d'une clarté parfaite. Les galeries du rez-de-chaussée, que décorent deux rangées de colonnes en marbre polychrome, furent réservées aux Antiques; le premier étage fut partagé par moitié entre les écoles de peinture romanes et germaniques.

L'accroissement continu des collections nécessita bientôt un second Musée, dont la construction fut confiée à l'architecte Stüler. Le Nouveau Musée (Neues Museum), qu'il mit douze ans à édifier (1843-1855), s'allonge en forme de rectangle, parallèlement au canal du Kupfergraben. Cette annexe disgracieuse, qui communique par une galerie avec le Vieux Musée, n'était que la réalisation incomplète et tronquée d'un projet beaucoup plus considérable. Elle avait l'inconvénient grave de masquer la façade nord du Musée de Schinkel et d'intercepter la lumière de plusieurs salles de peinture. L'architecture en est médiocre, presque indigente; la distribution intérieure est encore pire. Tout est sacrifié à un escalier démesuré, qui vient finalement buter contre un mur et qui donne accès, latéralement, à de petites salles obscures : des fresques célèbres de W. von Kaulbach prétendent symboliser les principales époques de l'histoire universelle depuis la Tour de Babel jusqu'à la Réforme.

Malgré tous ces efforts, Munich s'imposait encore au milieu du siècle dernier comme la métropole artistique de l'Allemagne. Pendant tout le XIXe siècle, les deux capitales du Nord et du Sud n'ont cessé de se disputer avec acharnement la suprématie artistique. Pour rivaliser avec la munificence du roi Louis Ier de Bavière, Frédéric-Guillaume IV, qui se sentait aussi l'étoffe d'un Périclès, conçut le projet de « transformer toute l'île de la Sprée derrière le Musée en une sorte de bois sacré, dédié à l'art et à la science ». Pour cette île des Muses, il tint à dessiner lui-même l'esquisse d'un Temple de l'art allemand, qui devait former le centre d'un ensemble grandiose d'édifices consacrés aux arts. Ce plan, qui fut d'ailleurs considérablement modifié par les architectes Stüler et Strack, ne fut exécuté que beaucoup plus tard, entre 1866 et 1876, après que le consul Wagener eût légué sa collection de tableaux modernes au roi de Prusse, qui en fit remise à la nation.

Au premier abord, l'architecture de cette Galerie Nationale paraît banale; mais ce pastiche disgracieux des basiliques chrétiennes traduit à merveille la conception que les Romantiques se faisaient de l'Art et de la Peinture allemande. Le Musée de Schinkel avait un caractère profane. La Galerie Nationale est un temple : c'est qu'aux yeux des Romantiques l'art est une religion. L'artiste nous apporte la révélation de vérités inaccessibles à la science : forme supérieure de la connaissance, l'Art doit planer au-dessus de la vie, la dépasser et la transfigurer; pour traduire cette conception, le Temple de la Beauté se dresse presque inaccessible sur un gigantesque piédestal en forme d'autel.

Les Romantiques étaient persuadés en outre que la peinture allemande moderne avait trouvé son expression la plus haute dans les cartons dessinés par Cornelius pour le Campo Santo des Hohenzollern. Dès lors il était naturel de consacrer à ces précieuses reliques une châsse monumentale : au centre, un vaste sanctuaire réservé au culte du Gœthe de la peinture; sur les côtés, une série de petites chapelles consacrées à ses disciples. Par malheur Cornelius est aujourd'hui un dieu déchu; les peintres réalistes comme Leibl ou Liebermann, qu'on s'obstine à placer sous son invocation et à loger sous le même toit, semblent dépaysés dans ce temple sépulcral de la « peinture littéraire ».

A mesure que les collections berlinoises s'accroissaient, il devenait nécessaire de dédoubler les Musées existants et de les spécialiser plus étroitement. Si les Antiques étaient à l'étroit dans le Vieux Musée, l'encombrement des salles de tableaux était encore pire. On décida de réserver le Vieux Musée à l'art grec et de construire un nouveau Musée pour l'art moderne. Le 18 octobre 1904, on inaugurait le *Kaiser Friedrich Museum*, ainsi nommé en souvenir des services rendus par ce souverain à la cause des Musées dont il avait accepté le haut patronage.

Le seul emplacement qui restait disponible dans l'île de la Sprée était un long triangle irrégulier, situé à la pointe occidentale. Le directeur du Musée, M. Bode, n'eut même pas la liberté de choisir son collaborateur qui lui fut imposé en haut lieu. L'architecte Ihne avait déjà construit, à la satisfaction de l'Empereur, des Écuries monumentales où les car-

rosses de la cour se trouvaient fort à l'aise : il construisit dans le même style bâtard un édifice solennel et ennuyeux, qui est coiffé de deux lourdes coupoles et dont l'étage inférieur construit en bossages plonge directement dans le lit de la Sprée. La tâche de l'architecte fut compliquée par des changements répétés de programme survenus au cours de la construction. Il fallut réserver inopinément une partie du rez-de-chaussée pour le *Cabinet des Médailles* et caser tant bien que mal la façade monumentale du palais de M'schatta dont le Sultan fit présent à son fidèle allié, l'empereur Guillaume II.

Le plan général du Musée n'est pas heureux. L'architecte a bien essayé de lui donner de l'unité en ménageant entre les deux coupoles, dans l'axe même du bâtiment, un grand hall qu'on appelle la Basilique; mais on a, malgré cet artifice, l'impression d'un édifice inarticulé et comme disloqué. Les disparates de la décoration accusent encore l'incohérence de la construction. La grande coupole, sous laquelle se dresse une réplique en bronze de la statue équestre du Grand Électeur[1], a été traitée dans le style baroque et décorée à profusion de stucs et de dorures. La petite coupole rappelle au contraire le style de Potsdam, c'est-à-dire le rococo allemand de l'époque de Frédéric II; elle est d'ailleurs décorée assez heureusement avec des originaux de Schadow et avec les gracieuses statues de Mercure et de Vénus par Pigalle, qui ont quitté les parterres de Sans-Souci pour venir orner la rampe de l'escalier. Entre ces deux coupoles, la Basilique reproduit le type des églises florentines du XVIe siècle.

Mais ces disparates peuvent se justifier à la rigueur par la préoccupation de replacer les différentes œuvres d'art dans des cadres appropriés; ce qui est plus inexcusable que le manque d'unité, le manque de clarté. Dès l'abord, on est dérouté par le grand escalier qu'on s'attend à trouver devant soi et qu'on découvre du côté opposé. On s'imagine qu'un escalier aussi monumental doit nécessairement conduire aux grandes salles de peinture; mais, après avoir esquissé une courbe majestueuse, cet escalier d'apparat va se perdre dans un couloir mesquin et le visiteur ne débouche dans les

1. L'idée de placer ici une réplique est au moins étrange, quand on peut voir l'original de Schlüter à quelques pas de là sur un pont de la Sprée.

grandes salles qu'après avoir traversé des cabinets étroits, qui, au lieu de présenter un caractère d'intimité, propice au recueillement, forment une sorte de passage perpétuellement encombré; après avoir erré longtemps à l'aventure au milieu des chefs-d'œuvre, on quitte le Musée avec l'appréhension ou même la certitude qu'on n'en a pas vu la moitié. Mais les Musées berlinois ont quelques mérites qui les imposent à notre admiration.

***

On peut faire remonter l'origine des Musées berlinois au *Cabinet de Curiosités* (*Raritätenkammer*) des Électeurs de Brandebourg. Mais le premier collectionneur de la dynastie des Hohenzollern est Frédéric le Grand. Il tint ici le rôle que François Ier avait joué en France, deux siècles plus tôt, en constituant le « Cabinet du Roi », premier fonds des collections du Louvre. Mais tandis que François Ier réserve dans son palais de Fontainebleau la place d'honneur aux artistes de la Renaissance italienne, Frédéric II s'attache à l'art français, dont la suprématie était alors incontestable dans toute l'Europe. Ses goûts le portaient surtout vers les peintres de « Fêtes galantes ». L'exposition du Pavillon allemand en 1900 nous a révélé, au moins partiellement [1], cette magnifique collection d'art français du XVIIIe siècle.

Mais Frédéric II ne se contentait pas d'acquérir des tableaux de Watteau, de Lancret et de Pater ou des sculptures de Pigalle et des Adam; il acheta en 1742 la collection de marbres antiques du cardinal Melchior de Polignac; un peu plus tard la collection d'intailles et de camées de Philippe von Stosch. Enfin en 1747, il eut la bonne fortune d'acquérir la célèbre statue de bronze de l'*Adolescent en prière* [2] (der betende

1. Malheureusement, il ne fut pas donné aux Parisiens de revoir lors de l'Exposition universelle les deux chefs-d'œuvre de Watteau : l'*Embarquement pour Cythère* et les panneaux de *l'Enseigne de Gersaint* qui décorent les appartements particuliers de l'Impératrice au palais de Berlin.

2. Pour rappeler les goûts de collectionneur de Frédéric II, le sculpteur Rauch a reproduit cette figure de l'Adorant dans la frise qui décore le monument de Frédéric « sous les Tilleuls ».

Knabe), qui, les bras levés, semble implorer des dieux la victoire. Frédéric II n'était qu'un amateur éclairé qui collectionnait pour son plaisir personnel, non pour en faire profiter la nation. Frédéric-Guillaume III, le premier, conçut et réalisa le plan de la formation d'un Musée public. Cette création faisait partie de son programme de relèvement de la Prusse. « L'État, pensait-il, doit remplacer par des forces intellectuelles ce qu'il a perdu en forces matérielles[1]. » L'Université de Berlin, fondée en 1810, devait développer la culture scientifique; la mission du Musée qui fut inauguré vingt ans plus tard, en 1830, était de répandre la culture artistique.

On trouva dans les châteaux royaux de Berlin, de Charlottenbourg et de Potsdam les éléments du nouveau Musée; mais les œuvres d'art qui s'y trouvaient dispersées étaient en nombre restreint et de valeur fort inégale. Deux acquisitions capitales vinrent renforcer ce premier appoint : la Galerie Giustiniani fut acquise à Paris en 1815; et la Collection Solly six ans plus tard, en 1821.

Ces trois collections se complétaient de la façon la plus heureuse. Les Châteaux royaux contenaient presque exclusivement des œuvres flamandes et hollandaises du XVIIe siècle; la Galerie du Prince Giustiniani, formée en Italie à l'époque des Éclectiques et des Bolonais, était surtout riche en œuvres de Guido Reni et du Caravage. Enfin la Collection Solly, la plus précieuse de toutes, présentait d'admirables spécimens des Primitifs flamands et des Quattrocentistes italiens. Les troubles de la Révolution et les razzias des armées napoléoniennes avaient permis au marchand anglais Solly d'acheter des tableaux de très grande valeur à des prix presque dérisoires. Il avait même réussi à mettre la main sur les volets du *Polyptyque de Gand*, le chef-d'œuvre des Van Eyck. Mais Solly finit par se ruiner en spéculations hasardeuses : le Musée de Berlin acquit à très bas prix cette magnifique collection.

Dans cet ensemble d'une exceptionnelle variété, toutes les écoles de peinture se trouvaient représentées; mais un triage était nécessaire. Après un premier travail d'épuration, on retint pour la Galerie environ 1 200 tableaux, chiffre consi-

1. « Der Staat muss durch geistige Kräfte ersetzen was er an physischen verloren hat. »

dérable si l'on songe que la Galerie actuelle, qui provient cependant pour plus de moitié d'acquisitions nouvelles, contient environ 150 numéros de moins : c'est dire avec quelle sévérité le vieux fonds du Musée a été examiné et passé au crible. Toutes ces œuvres furent systématiquement classées par écoles et par époques dans le Musée construit par Schinkel en 1830.

Wilhelm von Humboldt, qui avait été mis à la tête de la *Commission artistique*, fut alors chargé par le roi Frédéric-Guillaume III de rédiger en collaboration avec le ministre von Altenstein les statuts du Musée. Son Mémoire célèbre *Ueber das Museum in Berlin* montre avec quelle largeur d'intelligence il sut s'acquitter de cette tâche : tous ses successeurs se sont inspirés des mêmes principes. La mission essentielle que doit remplir un Musée est, d'après W. von Humboldt, de présenter un tableau clair et aussi complet que possible du développement historique de l'art : les érudits doivent y trouver des documents contrôlés et classés. Par conséquent, il ne faut pas acheter au hasard les œuvres d'art au fur et à mesure qu'elles se présentent, mais au contraire compléter méthodiquement les collections suivant un plan préconçu. D'ailleurs Humboldt comprend qu'un musée est quelque chose de plus qu'un institut scientifique, et qu'une œuvre d'art n'est pas un simple document. Aussi propose-t-il de soumettre les nouvelles acquisitions au choix d'une commission mixte, composée d'historiens de l'Art et d'artistes, où les artistes auront la majorité.

Un spécialiste de premier ordre, dont les travaux font époque dans l'histoire de l'Art moderne, Gustav-Friedrich Waagen, fut mis en 1832 à la tête de la Galerie. Waagen, par sa connaissance intime de toutes les œuvres d'art dispersées dans les Collections de l'Europe entière, était à même de rendre les plus grands services. Les Musées de Berlin étaient encore une Galerie d'étude, mieux faite pour instruire les chercheurs de documents que pour séduire les amateurs de belle peinture. De graves lacunes subsistaient. Ainsi elle ne possédait pas le moindre tableau de Dürer, et les grands maîtres du Cinquecento italien y étaient fort mal représentés ; en revanche les œuvres d'école ou d'atelier foisonnaient.

Waagen eut la bonne fortune d'acquérir coup sur coup deux grands tableaux d'autel d'Andrea del Sarto et de Moretto, la *Madonna del duca di Terranuova* de Raphaël, la *Lavinia* du Titien. Le Musée ne possédait rien de l'École espagnole : l'acquisition de l'admirable *Saint Antoine de Padoue* de Murillo, servit d'amorce à cette importante série. En 1841, Waagen partit pour l'Italie « avec la mission de combler les lacunes les plus regrettables de la Galerie ». Son intention était d'acheter des tableaux du Cinquecento, mais son voyage eut un résultat très différent : à défaut de Madones de Raphaël, il rapporta une série de sculptures vénitiennes qui formèrent le point de départ de la collection de plastique italienne. Lorsque Waagen mourut en 1868, la voie était toute tracée pour ses successeurs.

Après 1870, le Kronprinz Frédéric-Guillaume accorda aux musées son patronage. Les milliards de la rançon française et le rapide accroissement de la richesse allemande permirent d'augmenter dans de grandes proportions le budget des Beaux-Arts. L'occasion s'offrit en 1874 d'enrichir d'un seul coup presque toutes les séries en achetant en bloc la Galerie Barthold Suermondt d'Aix-la-Chapelle, la plus importante collection particulière de l'Allemagne. Depuis l'achat de la collection Solly en 1821, les Musées de Berlin n'avaient enregistré aucun accroissement aussi décisif.

A partir de 1873 environ, les progrès du Musée de Berlin sont associés au nom du Dr Wilhelm Bode qui, d'abord en qualité d'assistant de M. Schöne, puis avec une autorité presque dictatoriale, continua et paracheva l'œuvre de son précurseur Waagen. Il est aujourd'hui directeur général.

Dans son portrait de Bode, le peintre Liebermann a très bien analysé ce masque sévère et un peu hautain, ces yeux scrutateurs derrière le lorgnon, cette nervosité impatiente, cette volonté tendue : c'est le type du haut fonctionnaire prussien, actif, autoritaire, épris d'ordre et de discipline. Mais derrière cet administrateur impérieux qu'on sent aussi exigeant pour lui-même que pour ses subordonnés, il y a un savant, remarquable par la précision et l'étendue de son information. Sa compétence est presque universelle en matière d'histoire de l'Art; il a touché à tout, non pas en polygraphe superficiel, mais en érudit qui renouvelle les questions. Ses

ouvrages sur la peinture hollandaise, sur la plastique allemande, sur les sculpteurs italiens de la Renaissance font autorité. Grand collectionneur avant tout, M. Bode connaît mieux que personne tous les tableaux exposés au grand jour des collections publiques, dissimulés dans la pénombre des collections particulières ou emmagasinés chez les marchands, en Europe et en Amérique.

Il ne se borne pas à enrichir le musée de Berlin; il est le grand pourvoyeur de tous les Musées prussiens : il a notamment enrichi le musée de Posen et créé de toutes pièces, à l'autre frontière de l'Empire, l'admirable musée Rohan de Strasbourg. Il est en outre le fondé de pouvoirs des riches amateurs, des spéculateurs novices ou des parvenus vaniteux qui désirent, toutes les fois qu'ils achètent une belle chose, réaliser en même temps une bonne affaire. Il n'y a pas à Berlin une collection de quelque importance à laquelle M. Bode n'ait prêté son concours. L'exposition organisée en 1906 au Palais Redern a permis de se rendre compte du prodigieux développement que les collections particulières ont pris à Berlin depuis une vingtaine d'années. Aujourd'hui, grâce à M. Bode, elles peuvent se mesurer sans trop de désavantage avec les collections de Londres et de Paris.

La galerie de Berlin, qui porte le nom de l'empereur Frédéric, mériterait de s'appeler le Musée Bode. C'est à lui que Berlin doit les Titien et les Bronzino qui décoraient le Palazzo Strozzi; c'est lui qui préleva dans la collection du duc de Marlborough, au château de Blenheim, l'admirable portrait de *Jeune Romaine* de Sebastiano del Piombo. Admirateur fervent des grands maîtres hollandais, il dota la galerie d'œuvres exquises de Frans Hals, de Pieter de Hooch, de Vermeer van Delft, de Rembrandt. Enfin la série allemande, si pauvre à l'origine, s'est enrichie, grâce à son initiative, d'œuvres capitales de Dürer, de Cranach et d'Holbein.

En même temps, M. Bode, dans le département de la sculpture chrétienne, constituait une collection unique de sculptures originales du Quattrocento. Au mièvre *Giovannino* de Michel-Ange, vinrent s'adjoindre successivement les dépouilles du Palazzo Strozzi, d'innombrables reliefs en marbre de Donatello et de Rossellino, une grande Madone de Benedetto da

Majano, le buste exquis d'une princesse d'Urbin par Desiderio, sans compter une collection admirable de bronzes et de plaquettes de la Renaissance. Les musées étrangers dédaignaient les modèles en terre cuite peinte, les reliefs en stuc coloré ou en *carta pesta*, qui ont pourtant toute la verve primesautière et tout le charme délicat de l'improvisation. M. Bode, plus avisé, acquit à peu de frais une série de portraits-bustes et de bas-reliefs en terre cuite émaillée ou peinte : le musée de l'empereur Frédéric est aujourd'hui le premier musée d'Europe pour la plastique du Quattrocento.

M. Bode a créé la *Société du Musée de l'Empereur Frédéric* (Kaiser Friedrich Museumsverein), semblable à notre *Société des Amis du Louvre*. Fondée en 1894, la Société achète pour son compte des œuvres d'art qui sont ensuite exposées en permanence dans la Galerie, ou elle fait à la caisse des Musées des avances d'argent, lorsqu'il s'agit de profiter d'occasions exceptionnelles. Cette organisation a permis d'acquérir sept tableaux hollandais de la collection Clinton-Hope, les bronzes de la collection Ad. Von Beckerath et enfin deux admirables portraits de patriciens génois par Van Dyck à la vente de sir Robert Peel. Pour son propre compte la Société a acheté des œuvres de l'école italienne : une prédelle de Masaccio, un fragment du grand retable d'Ugolino da Siena, et une délicieuse fantaisie vénitienne de Guardi; des œuvres allemandes comme le célèbre *Retable* d'Hans Multscher, qui fait époque dans l'histoire de la peinture souabe, et *l'Adoration des Bergers* de Martin Schongauer, et enfin deux chefs-d'œuvre de Primitifs français que le Louvre pourrait envier au Musée de Berlin : le *Portrait d'Étienne Chevalier* de Jean Fouquet, acquis à la vente Brentano, et le petit retable provenant de l'abbaye de Saint-Omer, qu'on attribue au célèbre miniaturiste Simon Marmion[1].

Jusqu'alors les Musées royaux avaient été abandonnés à la sollicitude du gouvernement. Le nombre croissant des dons et des legs tend à prouver que la nation entend participer désormais au développement des Musées.

1. C'est à la même vente Brentano que le duc d'Aumale avait acheté les quarante miniatures de Fouquet qui sont aujourd'hui au Musée Condé à Chantilly. Quant au retable de Marmion, il appartenait à la succession de la princesse de Wied.

Le Musée a reçu dans ces dernières années quatre legs importants : les collections von Carstanjen, von Wesendonk, Ad. Thiem et James Simon. Plus récemment, le legs du millionnaire anglo-hambourgeois Beit a enrichi le Musée de quelques tableaux importants de l'École anglaise.

La collection von Carstanjen comprend une cinquantaine de tableaux : l'un des plus précieux est le tableau votif du comte de Neuenahr, qu'on attribue au Maître colonais de la Famille de la Vierge (Meister der heiligen Sippe). Mais ce sont les Hollandais qui sont en majorité. Il faut mettre hors de pair un portrait du Rembrandt des dernières années : face bouffie de vieillard dont les yeux troubles s'éclairent d'un sourire cynique; deux toiles de Frans Hals et surtout quelques paysages lumineux d'A. Cuyp, dont les œuvres, si nombreuses en Angleterre, sont devenues presque introuvables sur le continent.

La collection Wesendonk contient d'excellents paysages de Patinier, de Ruysdael et de Jan Vermeer van Haarlem. La Galerie Thiem de San Remo, qui a été acquise à la veille de l'inauguration du Musée, offre un panneau remarquable attribué à Dirk Bouts, et surtout un aristocratique portrait de la jeune *Marchesa Spinola* par Van Dyck.

Mieux encore : M. James Simon, avec un rare désintéressement, a de son vivant donné sa collection de tableaux, de sculptures, de médailles, de bronzes qui presque tous ont été acquis par l'intermédiaire ou sur les conseils de M. Bode. C'est l'art italien qui tient chez lui la première place. Un délicieux tondo de Raffaellino del Garbo, d'excellents portraits de V. Catena et de Bronzino, une Madone d'Andrea della Robbia forment, avec un riche médaillier et une sélection de petits bronzes de la Renaissance, un ensemble d'une grande distinction : des majoliques et des meubles florentins de la Renaissance rehaussent l'effet décoratif de la plastique et des tableaux.

***

Une curieuse toile de David Téniers au Musée impérial de Vienne nous montre de quelle façon on concevait l'arrangement d'une Galerie de tableaux au XVIIe siècle. Tétniers étai

conservateur de la collection que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, avait formée à Bruxelles, et il s'est complu, à plusieurs reprises, à reproduire fidèlement l'intérieur de cette Galerie célèbre. C'est une mêlée de tableaux qui grimpent les uns sur les autres et s'entassent sur les murs dans un prodigieux désordre. Les toiles juxtaposées font l'effet d'un damier ou d'une marquêterie; on ne groupe pas logiquement et harmonieusement les tableaux, pour les espacer et les mettre en valeur; on les emmagasine; cela suffit.

La plupart des Musées modernes ressemblent encore à la Galerie que peignit Téniers. Bon nombre de conservateurs ne semblent pas se douter qu'il y a un art de présenter les tableaux, et qu'il ne suffit pas de les accrocher les uns à côté des autres. Les meilleurs tableaux — ou ceux qu'ils croient tels — sont placés sur la cimaise, les médiocres à mi-hauteur et les plus mauvais sous la corniche. L'idéal est d'en faire tenir le plus grand nombre possible, sans le moindre interstice entre les cadres. Il est vrai que les vieux Musées d'Europe sont installés dans des palais ou des couvents désaffectés, qui conviennent fort mal à leur nouvelle destination. L'exemple du Louvre est caractéristique. La sculpture y est reléguée dans des salles voûtées où filtre une lumière blafarde; les peintures s'entassent dans d'interminables salles des pas-perdus ou dans des salons d'apparat beaucoup trop vastes et trop pompeux. Toute tentative de classement rationnel est condamnée d'avance à un demi-succès.

Les Musées européens dont M. Bode pouvait s'inspirer pour l'installation du Musée de l'Empereur Frédéric, se ramènent à trois types principaux. Il y a des Musées comme le Louvre qui sont de simples dépôts; il y en a d'autres, comme le *Musée National Bavarois* de Munich, où l'on s'est efforcé, en mélangeant les œuvres d'art avec des pièces de mobiliers, de reconstituer le décor des différentes civilisations; enfin il existe un certain nombre de Collections qui, comme la *Galerie Wallace* de Londres, ont conservé le caractère d'un Cabinet d'amateur.

Le *Musée National Bavarois* (Bayerisches National Museum) marque, par son installation, un progrès réel sur le Louvre ou les Offices de Florence. L'architecte G. von Seidl de Munich,

frappé par l'illogisme de la construction des Musées modernes, s'avisa de créer une architecture appropriée pour chaque groupe d'œuvres d'art, en juxtaposant des constructions romanes, gothiques, Renaissance, baroque, rococo, etc. Si l'apparence extérieure est un peu sacrifiée, l'arrangement intérieur en bénéficie : dans chacun des cadres habilement ménagés par l'architecte, on restitue à chaque œuvre d'art sa véritable fonction en mélangeant les sculptures et les tableaux avec les meubles ou les tapisseries de la même époque. On ne peut cependant approuver sans restrictions ce rapprochement factice d'œuvres disparates. Depuis la Renaissance, la peinture s'est émancipée de plus en plus des ensembles décoratifs d'architecture et de sculpture dont elle faisait jadis partie intégrante. Un tableau du XVIIIe siècle peut être goûté en lui-même parce qu'il a été conçu isolément. Le Musée de Munich a donc eu le tort d'étendre à l'Art moderne des principes qui sont surtout applicables à la peinture décorative de la Renaissance. En outre il n'a pas su toujours éviter l'encombrement qui est le vice essentiel des vieux Musées.

Le Musée moderne ne devrait-il pas plutôt s'inspirer du *Musée Poldi Pezzoli* de Milan ou du *Musée Wallace* de Londres, décors intimes et discrets, où se survit le goût raffiné d'un amateur? Le malheur est qu'il y a toujours entre une collection d'amateur, fût-elle aussi riche que celle de sir Richard Wallace, et un grand Musée européen, fût-il aussi choisi que la National Gallery, une disproportion qu'aucun artifice ne saurait pallier ; la Galerie d'Hertford House est faite pour les jouissances de quelques privilégiés, tandis que la Galerie Nationale s'adresse à la fois aux artistes, aux historiens de l'Art et au peuple dont il s'agit de faire l'éducation par la beauté.

Aucun des Musées existants ne peut donc servir d'archétype au Musée de l'avenir qui ne doit ressembler ni à un magasin de tableaux, ni à un bazar artistique, ni à un cabinet d'amateur. M. Bode a voulu doter Berlin d'un quatrième type de Musée.

La première règle est de n'admettre dans un grand Musée que des œuvres de premier ordre. Toutes les œuvres suspectes, médiocres ou en mauvais état de conservation, doivent être impitoyablement reléguées dans les magasins ou prêtées aux Musées provinciaux dont elles combleront utilement les lacunes.

Quant aux nouvelles acquisitions, elles ne doivent porter que sur des tableaux qui forcent l'attention soit par leur qualité picturale, soit par leur valeur documentaire. Les œuvres d'art une fois triées et classées, il sera plus facile de les mettre en valeur. Enfin comme les œuvres du passé ont été conçues en vue d'un certain ensemble décoratif, il faudra les replacer autant que possible dans leur cadre original.

Toutes les réformes de détail que M. Bode a réalisées dérivent de ces trois principes essentiels. Un de ses premiers soins a été d'espacer les tableaux; après quoi il en a réglé minutieusement l'éclairage. Dans certains Musées, on se contente de revêtir les murs d'un enduit de couleur ocre ou lie de vin : c'est une solution facile et économique, mais qui témoigne d'un goût peu raffiné. Car si certains tableaux veulent un fond clair et uni, il en est d'autres qui demandent un repoussoir plus vigoureux. M. Bode et ses collaborateurs se sont astreints, pendant plusieurs mois, à chercher le ton et la nuance exacte qui s'assortissent le plus harmonieusement avec les œuvres exposées et leur font rendre leur maximum d'effet.

La plupart des conservateurs se montrent aussi peu exigeants pour les cadres que pour les tentures : certains encadrements déshonorent d'authentiques chefs-d'œuvre. M. Bode estime qu'un beau tableau doit être enchâssé et serti comme un joyau. Il a acheté lui-même en Italie d'admirables cadres florentins dont il a fait hommage aux Quattrocentistes de la Galerie; à défaut d'originaux, il se résigne à faire copier les plus beaux modèles des grands ornemanistes italiens. Comme il administre à la fois les deux départements de la Peinture et de la Sculpture modernes, il a pensé qu'il était rationnel de mélanger au moins dans certains cas la plastique et les tableaux. Les sculptures en bois peint ou doré et les tableaux d'autel, qui d'ailleurs étaient toujours associés dans les retables allemands du XVe siècle, se font valoir et même s'expliquent mutuellement. Mais il faut prendre garde que le voisinage d'un tableau fait souvent paraître le marbre plus froid, la terre cuite plus boueuse. De même il est préférable de ne pas associer les bronzes et les marbres aux sculptures polychromes en terre cuite ou en stuc à cause de la différence trop grande de matière, de coloration et de patine.

Avant le XVIIe siècle, on ne connaissait pas la démarcation si fâcheuse entre le *grand art* et les *arts mineurs* qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours au grand détriment de l'Art décoratif. Depuis quelques années, ce préjugé commence fort heureusement à disparaître. Nous commençons à reconnaître que pour établir le gabarit d'un meuble ou pour dessiner le galbe d'un vase, il faut non seulement autant d'habileté manuelle, mais autant d'imagination et de goût que pour peindre une toile ou modeler une statue. Pourquoi ne pas égayer les salles de Musées, généralement si mornes et si inhospitalières, avec des meubles de style ou de belles tapisseries? On pourra même ici et là, pour compléter l'illusion du passé, encastrer des portes sculptées, des cheminées monumentales et de beaux plafonds anciens. M. Bode a su merveilleusement tirer parti des cheminées sculptées, des plafonds à caissons, des portes en marqueterie, des crédences et des bahuts qu'il collectionnait depuis de longues années pour le Musée de l'Empereur Frédéric. Des « cassoni » florentins, disposés en grand nombre dans les salles de peinture, empêchent les visiteurs d'approcher trop près des œuvres d'art et remplacent avec avantage les appuibras en fer rouillé qui sont censés protéger les tableaux du Louvre contre les fous ou les vandales. A vrai dire il est à craindre que les meubles et les tapisseries venant à occuper une place démesurée et débauchant l'attention à leur profit, les tableaux ne soient plus considérés que comme des accessoires. M. Bode ne s'est départi de ces principes de sobriété décorative que dans la petite salle affectée au legs James Simon, à laquelle il a voulu laisser le caractère d'un cabinet d'amateur.

Une visite rapide au Musée de l'empereur Frédéric fera mieux que ces considérations générales saisir la nouveauté et la valeur de l'effort accompli par M. Bode. Tout le rez-de-chaussée est occupé par la plastique, et le premier étage par la peinture. A côté de la galerie de l'Art chrétien primitif, qui se pare d'une grande mosaïque byzantine dont l'effet décoratif est saisissant, s'ouvrent les salles consacrées à l'Art arabe et persan. La disposition en est très défectueuse; mais cette section d'art musulman ne rentrait pas dans le plan primitif du Musée. Si la façade gigantesque du palais de M'schatta est écrasée sous

le plafond trop bas d'une salle obscure, c'est que l'architecte n'avait pas prévu ce présent magnifique et encombrant du sultan Abd-ul-Hamid à l'empereur Guillaume II. Ce monument, si remarquable par la luxuriance de son ornementation à jour où se combinent les motifs grecs et orientaux, sera transféré un jour dans le musée d'art musulman dont M. Bode réclame impatiemment la création.

Les monuments de la plastique italienne, dont le musée de Berlin permet de suivre à merveille l'évolution complète depuis les Pisani jusqu'à Sansovino, sont éparpillés dans les salles du rez-de-chaussée et du premier étage. On n'a pas cru devoir mélanger ici les marbres et les bronzes avec les reliefs en stuc et les portraits-bustes en terre cuite. Les sculptures polychromes ont été isolées dans une grande galerie, et cette longue enfilade de bustes juchés sur des consoles ne laisse pas de paraître un peu monotone.

Au contraire les œuvres de la plastique allemande sont présentées d'une façon très originale. Les rapports entre la sculpture sur bois et la peinture allemande du XVe siècle sont si intimes qu'on ne pouvait songer à les séparer. La peinture fruste de Hans Multscher s'accommode à merveille du voisinage des saints pittoresques de Meister Dill ou des bustes si expressifs qu'Adolf Daucher a taillés en plein bois.

A partir du XVIe siècle, la peinture et la sculpture divorcent; le tableau d'autel remplace le retable peint et sculpté. C'est pourquoi les salles allemandes du premier étage sont réservées exclusivement à la peinture. Cette disposition a l'inconvénient de faire apparaître une véritable solution de continuité entre l'art allemand du XVe siècle et celui du XVIe siècle. Le visiteur a l'impression d'une cassure entre le Quattrocento et le Cinquecento allemand.

Les deux grandes écoles de peinture des temps modernes, l'école des Pays-Bas et l'école italienne se partagent le premier étage du musée. On sait que les Primitifs flamands sont très bien représentés à la galerie de Berlin. Les volets du retable des Van Eyck, complétés par des copies que le peintre Michael Coxcie avait exécutées pour le roi Philippe II d'Espagne, sont la perle de cette collection. On a consacré, comme il convenait, une grande salle aux œuvres décora-

tives de Rubens et une salle plus petite à l'art plus intime de Rembrandt.

Mais c'est surtout dans les salles de Peinture italienne que l'ingéniosité et le goût de M. Bode sont sensibles. Le problème était cependant délicat; car si les tableaux hollandais peints pour le demi-jour des intérieurs bourgeois n'ont besoin que d'un entourage sobre et de belle lumière, les tableaux italiens exigent presque toujours un certain décor architectural. Pour aménager les salles du Quattrocento, M. Bode a tiré parti de vantaux de portes en marqueterie, de quelques beaux plafonds anciens et surtout de ces bahuts sculptés que les Italiens appellent *cassone* ou *cassapanca*. Les pâles Madones de Botticelli sourient dans des *tondi* copiés scrupuleusement sur les plus beaux cadres des Uffizi. Le Pan de Signorelli, avec sa cour de nymphes et de pâtres qui jouent de la syrinx, se détache avec un relief saisissant entre les cintres délicatement sculptés de deux portes de Bergame. Les tapisseries tissées à Bruxelles d'après les cartons de Raphaël, qui étaient jadis presque invisibles dans la rotonde du vieux musée, sont pour la première fois exposées avec l'éclairage et dans la perspective qu'elles réclament. Quant aux grandes décorations d'autel de Vivarini et d'Andrea della Robbia, qui auraient inutilement encombré les salles de peinture et qui d'ailleurs veulent être vues de loin avec beaucoup de recul, elles ont trouvé exactement la place qui leur convenait dans les chapelles carrées de la Basilique. Enfin, n'est-ce pas une idée heureuse d'avoir reconstitué dans un cadre scrupuleusement exact emprunté à une villa des environs de Trévise toute une décoration en grisaille de Tiepolo?

*
* *

Un nom mérite d'être associé à celui de M. Bode dans l'histoire des Musées berlinois, c'est celui de M. Hugo von Tschudi, directeur ou pour mieux dire créateur de la Galerie Nationale. On ne saurait imaginer deux tempéraments plus opposés : le premier est le type achevé du fonctionnaire, de l'administrateur, du savant; le second est un gentilhomme, un diplo-

mate, un homme de goût. Si l'œuvre de M. von Tschudi a moins d'ampleur que celle de M. Bode, sa liberté d'action était moindre et il a eu de pires difficultés à surmonter.

Familiarisé de longue date avec les maîtres d'autrefois, M. von Tschudi vint à l'art moderne avec la plus entière bonne foi, décidé à tout juger par lui-même, sans se laisser égarer par les préventions des archéologues. Dans une petite plaquette qui est un modèle d'intelligence critique, il expliquait, il y a quelques années, la portée de la révolution impressionniste. Ces quelques pages d'une extrême sobriété (M. von Tschudi répugne aux longs discours) resteront comme une des analyses les plus subtiles du génie de Manet. Depuis lors, il a publié sur l'art allemand moderne, en particulier sur Böcklin et Menzel, des documents biographiques ou des catalogues illustrés qui comptent parmi les plus belles publications d'art de notre temps. Le luxueux Catalogue de l'Exposition centennale de Berlin qu'il a édité en 1906 est un véritable *corpus* de la peinture allemande au XIXe siècle.

En prenant la direction de la Galerie Nationale, M. von Tschudi assumait une tâche ingrate. L'Art moderne, nous l'avons vu, n'était pas à sa place dans la basilique construite sur les plans d'un royal dilettante et dédiée à Cornelius. Des chapelles obscures s'ouvraient sur une cella gigantesque consacrée au « genius loci » : quelle place assigner aux révolutionnaires modernes, aux Réalistes et aux Impressionnistes, dans ce temple de la peinture incolore? et comment reléguer Menzel et Liebermann dans la pénombre des chapelles, tandis que les cartons jaunis de Cornelius, ces tristes fantômes de tableaux, continuaient à usurper le plein jour de la nef?

L'inventaire des collections était encore plus affligeant. Le fonds de la Galerie Nationale, qui provenait de la collection léguée en 1861 par le consul Wagener, comprenait presque exclusivement des tableaux historiques ou anecdotiques : anecdotes en couleur de l'école de Düsseldorf, paysages historiques d'une noblesse conventionnelle, innombrables panoramas des victoires prussiennes, portraits d'apparat de tous les Hohenzollern en grand uniforme. Bref, la Galerie Nationale ressemblait trait pour trait à la collection d'images d'Epinal dont le mauvais goût de Louis-Philippe a doté le château de

Versailles. Ce Musée répondait à l'idéal de la majorité du public berlinois, voire même de l'empereur Guillaume. M. von Tschudi dut manœuvrer avec une habileté consommée pour éliminer peu à peu tout ce fatras.

Son premier soin fut de grouper et d'isoler dans l'une des salles Cornelius, à proximité des cartons de l'Apocalypse, tous les tableaux de bataille qu'il ne pouvait sans danger reléguer dans les magasins ou exiler dans les Musées de province. La mauvaise peinture forme donc au centre de la Galerie un îlot bien délimité, une « Ile des Morts » à laquelle on est libre de ne pas aborder. En attendant que la collection d'uniformes rassemblée par les soins de MM. Bleibtreu et Anton von Werner, ait trouvé un asile plus convenable dans le Musée de l'Arsenal, il est facile d'éviter ce défilé de l'armée prussienne depuis Fehrbellin jusqu'à Pékin; cette peinture de sous-officiers est la rançon de tout le reste; c'est le pavillon protecteur, grâce auquel M. von Tschudi a pu longtemps faire passer, sans être inquiété, toute sa marchandise de contrebande : les œuvres nationales, inspirées du plus pur patriotisme, lui ont fait pardonner longtemps l'introduction dans le temple de l'art allemand d'étrangers et de révolutionnaires notoires.

Pour faire les remaniements que M. von Tschudi complotait, il fallait gagner de la place. Le transfert des tableaux de la *Collection Raczynski*, qui pendant de longues années avait été laissée par fidéicommis à la Galerie Nationale, fut à cet égard une bonne fortune. Il n'y avait pas lieu de regretter l'abandon de cette collection expédiée dans un but patriotique au Nouveau Musée de Posen, filiale des Musées de Berlin. Sauf un très beau « tondo » de Botticelli, qu'on trouva d'ailleurs moyen d'oublier à Berlin, elle ne contenait guère que des tableaux modernes, assez médiocres, du groupe des Nazaréens et de l'école de Düsseldorf.

M. von Tschudi profita aussi très habilement de l'Exposition de Saint-Louis. Le gouvernement avait à cette occasion prélevé dans la Galerie un certain nombre de tableaux qu'il jugeait particulièrement aptes à donner aux Américains une haute idée de l'art allemand. Le public berlinois eut le temps d'oublier quelques-uns de ces transfuges : les plus médiocres ne retrouvèrent pas leur place d'antan sur la cimaise. Enfin l'*Expo-*

sition centennale de 1906 permit d'un seul coup de faire place nette et de transformer la Galerie. Comme cette exposition rétrospective, organisée sur le modèle de la Centennale française de 1900, occupait toutes les salles de la Galerie, il fallut déménager tous les tableaux. Grâce à cette substitution, on s'aperçut pour la première fois que les grandes toiles de Cornelius, de Kaulbach, de Piloty et de Makart, qui encombraient les collections publiques, étaient loin de représenter tout l'art allemand et qu'il y avait eu au commencement du XIXe siècle, dans le demi-jour des écoles locales, une multitude de talents originaux et sincères, plus intéressants pour des modernes que les pontifes de l'art officiel : la Galerie Nationale, qu'on croyait représentative de l'art allemand, n'en était que la caricature.

Qui a visité la Galerie Nationale avant la Centennale ne la reconnaîtrait plus aujourd'hui. Pour organiser cette exposition, M. von Tschudi avait dû passer une revue générale de toutes les œuvres intéressantes de l'art allemand qui se trouvaient dispersées dans les collections particulières; il a réussi à incorporer à la Galerie toutes les œuvres vraiment belles.

En dépit de cette métamorphose si radicale, il s'en faut encore de beaucoup que la Galerie Nationale soit un Musée modèle. M. von Tschudi n'a pu effacer toutes les fautes de ce déplorable architecte que fut Frédéric-Guillaume IV. La disposition des salles est si défavorable qu'il n'a pu accuser comme il l'aurait voulu l'évolution et les rapports des différentes Écoles. Il était impossible par exemple de déplacer les fresques de la Casa Bartholdy, ces « incunables de l'art allemand moderne », qu'on a reconstituées au second étage afin de donner une idée de l'art ou plutôt des intentions des Nazaréens. D'autre part il fallait, bon gré mal gré, s'accommoder des salles Cornelius qui occupent un espace démesuré. Malgré ces défauts irrémédiables, la Galerie Nationale est aujourd'hui le seul Musée qui donne une idée suffisamment exacte du développement de la peinture allemande au XIXe siècle.

Si l'on tient à suivre l'ordre chronologique, c'est par le second étage qu'il faut commencer la visite de la Galerie Nationale : à côté de la Salle des Nazaréens, on a réservé une petite place aux portraitistes de la fin du XVIIIe siècle et au sculpteur

berlinois Schadow, que la renommée de son élève Rauch avait injustement éclipsé. M. von Tschudi a eu l'excellente idée d'exposer, à côté de ses bustes, quelques-unes de ses maquettes en terre cuite, qui rappellent le coup de pouce de Houdon.

La peinture de la première moitié du XIXe siècle occupe les petits cabinets du premier étage, en marge des salles Cornelius. Le particularisme artistique de l'Allemagne, qui est la conséquence de son morcellement politique et économique, s'affirme à cette époque par la coexistence d'une multitude d'Écoles locales, qui toutes ont leur caractère propre : à chacune d'entre elles, M. von Tschudi a réservé une salle à part. L'École berlinoise est très brillamment représentée par les œuvres maîtresses de Krüger, de Blechen et surtout de Menzel[1], qu'il sera désormais impossible d'étudier ailleurs qu'à la Galerie Nationale. Dans le groupe viennois, on est séduit par la fraîcheur et l'ingénuité des petites toiles de Schwind et de Waldmüller. Puis vient l'École de Munich que les tableautins de Spitzweg et de W. von Kobell montrent sous un jour plus avantageux que les « grandes machines » académiques de Kaulbach ou de Piloty. Seuls les Hambourgeois font défaut ; M. von Tschudi s'est heurté ici à la concurrence de M. Lichtwark qui n'entend pas se dépouiller au profit de Berlin des œuvres si caractéristiques de Runge et de Wasmann.

Les salles obscures du rez-de-chaussée sont réservées à la peinture moderne, depuis Feuerbach jusqu'à Liebermann. Parmi les acquisitions récentes, il faut noter les belles esquisses décoratives de Hans von Marées que la Centennale a remis en pleine lumière. L'école de Leibl, qui dérive de Courbet et qui a glorieusement réhabilité en Allemagne le souci de la technique et du métier, est représentée sous tous ses aspects par des paysages bavarois de Sperl, de vigoureux portraits de Trübner et des natures mortes de Schuch. Enfin on a fait, comme de juste, une très grande place à Max Liebermann, le plus berlinois des peintres de l'Allemagne contemporaine. Une série d'œuvres de premier ordre, échelonnées sur une trentaine d'années, montre à merveille la souplesse de ce talent qui s'est inspiré tour à tour de Munkaczy, de Millet, d'Israëls, de

1. Le Reichstag a voté des crédits considérables pour l'achat des tableaux et des dessins de Menzel.

Manet, de Degas sans jamais abdiquer l'originalité de son tempérament. Il est regrettable que la disposition des salles ne permette pas de rattacher plus étroitement son œuvre à la tradition berlinoise, dont il est avec Chodowiecki, Krüger et Menzel le représentant le plus authentique.

L'influence de l'art français sur la peinture allemande est tellement sensible depuis 1880 environ que la peinture française pouvait logiquement revendiquer sa place dans cette Galerie Nationale. Il n'est pas un peintre allemand de cette génération qui ne doive quelque chose et parfois le meilleur de lui-même à Courbet et à Manet. M. von Tschudi avait à cœur de montrer cette filiation et il a créé une collection d'art français moderne qui, bien qu'elle soit traitée en Cendrillon et reléguée sous les combles, éclipse toutes les autres salles du Musée. Nous n'avons pas à Paris de collection publique où la peinture impressionniste soit aussi judicieusement représentée. Le legs Caillebotte, que le Luxembourg n'a même pas osé accepter intégralement, n'en donne qu'une idée incomplète. Ce n'est pas que les tableaux impressionnistes, que M. von Tschudi a achetés pour le Musée de Berlin, soient plus nombreux que ceux du Luxembourg; bien au contraire; mais il les a choisis avec un goût si sûr, un sentiment si juste de la valeur relative de chaque peintre que sa collection est une œuvre d'art en son genre.

Si les Impressionnistes forment le noyau de cette collection, M. von Tschudi a voulu cependant remonter un peu plus haut. Daumier, dont le génie trouve plus d'admirateurs en Allemagne qu'en France, est représenté par un *Don Quichotte* épique [1]. Une réplique de *La Vague* et une magnifique *Nature morte* de Courbet donnent une idée très haute de ce parfait exécutant. Manet, le chef de l'école impressionniste, est représenté par *La Serre* et *La Maison de Rueil*, deux chefs-d'œuvre. De l'évolution de Monet, on peut se faire une idée par *La place Saint-Germain l'Auxerrois*, de la Collection Faure, une de ses premières œuvres, d'une tonalité un peu sombre, et par des *paysages d'Argenteuil* qui sont au contraire d'une limpidité et

1. L'influence de Daumier est incontestable sur la renaissance de la caricature politique en Allemagne.

d'une légèreté charmantes. Plusieurs tableaux très caractéristiques de Renoir, des pastels de Degas, deux Natures mortes de Cézanne, des bronzes de Rodin complètent cet ensemble prestigieux.

Il n'y a plus de mérite aujourd'hui à rendre justice aux grands Impressionnistes, qui ont déjà pris rang parmi les Classiques. Mais M. von Tschudi met sa coquetterie à se tenir au courant des manifestations les plus récentes de l'art français : nos Indépendants et nos Néo-Impressionnistes reçoivent meilleur accueil à la Galerie Nationale de Berlin qu'au Luxembourg. Son goût si sûr lui permet de discerner, dans la mêlée turbulente des jeunes, les novateurs authentiques et les charlatans. Il est paradoxal que le Musée de Berlin ait rendu justice avant le Luxembourg aux arrangements exquis de Bonnard et de Vuillard, aux aquarelles vibrantes de Signac, aux statuettes robustes de Maillol.

En somme, on peut dire que M. von Tschudi a donné à Berlin le pendant moderne de cette merveilleuse collection d'art français du XVIIIe siècle que Frédéric II avait réunie dans ses châteaux de Potsdam. Ce résultat est d'autant plus méritoire que M. von Tschudi était réduit à ses seules ressources et qu'il ne pouvait compter ni sur l'appui financier de l'État ni sur l'appui moral du public. L'Empereur ne cache pas qu'il préfère Anton von Werner à Manet. Aucune somme n'est prévue dans le budget de la Galerie pour le chapitre de la peinture étrangère. M. von Tschudi grâce à la générosité de quelques amis du Musée, a fait à la nation allemande, malgré l'absence de crédits, l'hostilité des milieux officiels et l'indifférence du public[1], ce cadeau vraiment royal.

*
* *

Un récent Mémoire de M. Bode[2] sur les *Agrandissements des Musées impériaux* nous permet de montrer après les résul-

1. Il y a plusieurs mois, M. von Tschudi était brutalement invité par l'empereur à prendre un congé d'un an « pour raisons de santé ». Toute l'Allemagne intellectuelle et artistique protesta contre cette disgrâce injustifiée; récemment M. von Tschudi est rentré en grâce; il est à peu près certain désormais qu'il restera à la tête de la Galerie Nationale.

2. Cf. W. Bode, *Denkschrift betreffend Erweiterungs-und Neubauten bei den kgl. Museen in Berlin.* 1907.

tats acquis les espoirs prochains. Ce qui caractérise l'Allemagne moderne dans toutes les branches de l'activité humaine, c'est le goût du colossal et la « volonté de puissance ». Ces plans d'avenir peuvent paraître démesurés à des esprits sceptiques et un peu las; mais ils n'ont rien de chimérique. Ils ont déjà été approuvés par la Commission des Beaux-Arts; on peut donc en considérer désormais la réalisation comme assurée et la nomination imprévue de M. Messel[1] comme architecte des Musées impériaux est un gage certain qu'on ne recommencera pas les erreurs néfastes de Stüler et d'Ihne.

M. Bode pose en principe que les collections du « grand art » doivent rester concentrées dans l'Ile du Musée. Seulement les constructions actuelles sont devenues notoirement insuffisantes : une série d'agrandissements et de constructions nouvelles s'impose. Les collections d'Égyptologie, qui ont triplé depuis la fructueuse expédition scientifique de Lepsius, sont aujourd'hui trop à l'étroit : il serait nécessaire de construire une annexe pour ces collections dans le prolongement du Nouveau Musée. Il importe également de faire une place plus considérable à l'Art chaldéen et assyrien; car les fouilles de Mésopotamie ont mis au jour un grand nombre de monuments intéressants et l'expansion allemande compte toujours se porter vers Bagdad. Enfin, il est non moins indispensable d'agrandir le Musée d'Antiquités grecques pour les grands fragments d'architecture qui proviennent de Baalbeck, de Milet et de Didyme.

Un des articles essentiels du programme de M. Bode vise la construction d'un nouveau Musée d'Art allemand sur le modèle du Musée national bavarois. Un pareil Musée contribuerait à faire mieux démêler l'originalité de l'art allemand, et à établir aux yeux des artistes modernes l'existence d'une tradition nationale; il permettrait en outre de dégager le Musée de l'Empereur Frédéric qui serait réservé exclusivement à l'art étranger. En second lieu, il conviendrait, pour obvier à l'encombrement de la Galerie Nationale, de créer une Galerie de Por-

1. Messel s'est rendu célèbre par la construction des grands magasins Wertheim qui sont le monument le plus original du Berlin moderne et qui inaugurent un type nouveau d'architecture commerciale. Tout récemment il a été chargé de construire le nouveau Musée de Darmstadt.

traits sur le type de la National Portrait Gallery de Londres ou du Musée iconographique que M. de Nolhac est en train de constituer à Versailles.

Toutes ces constructions de l'Ile du Musée formeraient un vaste ensemble, analogue au Louvre ou au British Museum. En dehors de l'Ile de la Sprée, Berlin possède un second groupe de Musées, réservés aux collections d'Ethnographie et d'Art décoratif. M. Bode propose de déplacer les collections ethnographiques et de les transférer à Dahlem, dans la banlieue berlinoise à côté du nouveau Jardin botanique où l'on trouverait tout l'espace nécessaire pour installer un Musée en plein air, dans le genre du Musée scandinave de Skansen[1] à Stockholm. Le bâtiment du Musée ethnographique, qui est situé au centre de Berlin, resterait alors disponible pour un Musée de l'Art et de la Civilisation asiatiques.

La réalisation de ces projets fera de Berlin une ville de Musées incomparable. Les mêmes qualités d'initiative, d'organisation et de méthode qui font la force de l'industrie allemande, se retrouvent dans l'administration de ces Musées impériaux. C'est une exploitation modèle, admirablement gérée selon les principes de la méthode la plus scientifique, avec un souci constant de réformes et de progrès. Tandis que Berlin construit d'innombrables Musées, nous ne sommes même pas capables de déménager les nôtres. Le Louvre attend toujours le déplacement du ministère des Colonies et du Musée de Marine. Notre Musée d'Art moderne est relégué depuis plus de vingt ans dans l'orangerie du Sénat. Les admirables collections japonaises du Louvre sont ensevelies dans un entresol ténébreux. Les peintres allemands viennent à Paris apprendre leur métier; nos conservateurs de Musées auraient tout intérêt à s'inspirer des méthodes qui ont donné à Berlin de si admirables résultats.

LOUIS RÉAU

1. Le *Nordiska Museet* de Skansen a été créé par le savant suédois Hazelius. Il a servi de modèle au Musée norvégien de Bygdö à Christiania.

LE MIROIR DE L'HEURE[1]

I

A MADAME LA COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

La Gandara, subtil artiste, vous a peinte,
Sur un fond d'une obscure et somptueuse teinte,
Dans une robe souple au miroitement doux
Qui glisse et se répand au bord de vos genoux
Et qui semble un ruisseau d'argent au clair de lune.
Voilà bien la minceur de vos bras sinueux,
Vos yeux clairs, votre teint nacré, la masse brune
Du chignon, le bouquet des hortensias bleus
Fixant la vaporeuse écharpe du corsage;
Mais vous n'êtes pas là tout entière. L'image
Stricte, fine, élégante et rare ne saurait
Contenir toute la multiple poétesse
Dont l'ondoyant génie en vos vers apparaît.

1. *Published March fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third. nineteen hundred and five. by* LA REVUE DE PARIS.

Nos lecteurs n'auront pas oublié les délicats et mélodieux vers d'Albert Thomas que nous avions accueillis en 1902 et 1903, *la Guirlande* et *De l'Automne au Renouveau*, ni cette noble dédicace *A la Mémoire de Charles Guérin*, doublement émouvante et que nous avons réclamée comme nôtre en 1908, pièce liminaire d'un ouvrage, hélas! posthume, *le Poème du Désir et du Regret*. Les cinq pièces rassemblées aujourd'hui font partie d'un volume qui sera prochainement publié, lui aussi, par les amis du jeune mort, et qui sera le dernier : *le Miroir de l'Heure*.

Je vous vois instinctive et divine, faunesse
Qui s'enivre du vin fougueux de sa jeunesse,
Court, bondit, se dérobe aux doigts du vent frôleur,
Se hausse vers le ciel profond, comme une fleur,
Puis se jette soudain contre le sol, la face
Roulée à même l'herbe odorante et vivace,
Et serre la beauté du monde sur son cœur.
Vous êtes la guetteuse ardente de l'espace;
Vous captez les reflets, les frissons et les bruits;
Vous êtes un printemps nerveux; vous êtes celle
Dont le goût frais, aigu, violent, nous révèle
La forme, le parfum et la saveur des fruits.
Vous cueillez l'abricot juteux, la mirabelle;
Vous arrivez du fond des vergers, dans vos mains
Élevant le trésor fastueux des raisins
Comme dans le calice irisé d'un beau vase,
Et les poètes, tel un groupe de sylvains,
Admirent, les regards éblouis, en extase,
Le chaud vacillement des grappes de topaze.
Ils vous suivent, dryade, au cœur moite des bois,
Naïade, sur le bord des sources; le mystère
Du germe sourd, de l'eau fuyante et de la terre
S'élucide pour eux, tandis qu'à votre voix
Leur âme infatigablement se désaltère.

Au crépuscule, assis près d'un champ de tombeaux,
Où, graves, les cyprès dressent de noirs flambeaux,
Dans l'enveloppement fluide des ténèbres,
Ils écoutent vos vers plus frémissants, plus beaux
Que le rêve exhalé par les roses funèbres
Et que tous les soupirs et que tous les sanglots.
Vous leur dites alors, en strophes oppressées,
Le précaire destin, le tourment de sentir
Un sang tumultueux bousculer les pensées,
La fièvre qui s'allume au creux des mains pressées,
Cet asservissement douloureux du désir,
Cet âpre écrasement du baiser sur la bouche,
L'amour, l'amour câlin, rieur, traître, farouche,
Les durs regrets, l'angoisse atroce de mourir,

Et, pour les mendiants de gloire que nous sommes,
Le vœu de demeurer toujours au cœur des hommes.
La tendresse et la peur s'étreignent en vos chants.
Vos bagues font dans l'ombre une faible lumière;
La Nuit songe, acccoudée au mur du cimetière,
Et, dérobant leur front sous leurs cheveux penchants,
Comparant la sensible et chaude frénésie
De vos rythmes à leur trop sage poésie,
Oh! combien d'orgueilleux artistes, enivrés
D'amer enthousiasme et d'âcre jalousie,
Versent obscurément des pleurs désespérés!

II

LE PARC ENCHANTÉ

A Edmond Aman-Jean.

Aman-Jean, par ce jour d'automne grave et doux,
Mystérieusement voilé, je pense à vous,
A votre art si secret et si cher, aux images
Que vous peignez en de magiques paysages
Touchés d'ombre et de rouille et de miel et d'or roux,
Pareils à celui-ci, qui drape ses feuillages
Contre un beau ciel de perle et d'opale. Aman-Jean,
Sous les platanes solennels, je vais songeant
Aux figures de grâce et de langueur assises
En vos parcs où la voix des fins jets d'eau d'argent
Se mêle à la chanson des feuilles et des brises.

Les toilettes sur le rideau des frondaisons
Font un arrangement de nuances exquises;
C'est, parmi la moelleuse épaisseur des gazons,
L'épanouissement de pâles floraisons :
Chrysanthèmes, colchiques mauves, hyacinthes,
Hortensias, roses d'octobre aux frêles teintes,

Et, par instants, le vent qui pousse les essaims
Des feuilles jaunes vers la moire des bassins
Agite mollement ces soyeuses corolles.
La palpitation délicate des seins
Accompagne le rythme indécis des paroles.
Chaque sourire semble triste ; les regards
Sont parfois veloutés de rêve, un peu hagards
Parfois, luisent parfois dans des prunelles claires
Comme l'eau des viviers, froides comme les pierres
Dont les flexibles doigts des femmes sont chargés ;
Et tous les yeux, brillants ou d'ombre submergés,
Reflètent la beauté des cieux crépusculaires
Et les lointains du parc où des brouillards légers
Dérobent la splendeur automnale des arbres
Et délivrent d'un long enchantement les marbres...
Au jour, les marbres sont d'immobiles captifs,
Mais, quand le soir les vêt de brume diaphane,
Ils esquissent des gestes souples, et Diane,
Quittant son piédestal, à travers les massifs
Poursuit la biche tendre et les chevreuils plaintifs.

Aman-Jean, ce qui fait vos princesses si pâles,
Ce n'est pas le suprême adieu de la clarté,
Et ce n'est pas le prestige du soir bleuté.
Par delà l'horizon aux mourantes opales,
Par delà le décor de ce parc enchanté,
Leur âme lasse, mais pourtant inassouvie,
Mélancoliquement regarde vers la vie.

La vie, elle est là-bas, dans la plaine et les bourgs,
Là-bas où des enfants tournent devant les portes
Parmi le tourbillon chantant des feuilles mortes ;
Où l'homme, revenu de ses rudes labours,
Étreint de ses deux bras avec orgueil et berce
La femme dont la blonde tête se renverse
Dans l'attente d'un long et merveilleux baiser.
Oh ! vivre pleinement, goûter la vie, oser
Mordre à même ce fruit de douceur et de flamme
Qui vous fond dans la bouche et vous inonde l'âme !...

Mais jamais le désir de vivre et de puiser
A la source des voluptés et des tendresses
Ne fera se lever les dolentes princesses,
Même si, des lointains du parc obscur, la voix
Que plus d'un cœur impatient souhaite entendre,
La voix du jeune Amour les appelait trois fois,
Chacune par son nom mélodieux et tendre.

Toujours plus pâles dans leur souple nonchaloir,
Les yeux fixes, le col penché, les mains câlines
Errant distraitement aux plis des mousselines,
Elles demeureront à regarder le soir
Verser sur l'horizon ses teintes opalines,
A caresser un vague et chimérique espoir,
A parler du divin Amour sans le connaître.

Puissant magicien, subtil artiste, ô maître,
Vous ne voudrez jamais, comme le soir clément
Qui, parmi la vapeur flottant aux avenues,
Détache les liens de marbre des statues,
Vous ne voudrez jamais rompre l'enchantement
Des belles que l'on voit rêver au parc dormant.
Vous savez trop combien, grave, pensive et fière
Et si lasse, leur attitude nous est chère,
Combien nous savourons l'exquis accablement
De leur geste, combien nous ravit et nous touche
La grâce sinueuse et triste de leur bouche,
Comment nous adorons la hautaine pudeur
Par laquelle, entre leurs doigts fins, leurs destinées,
Fleurs si fraîches, seront bientôt des fleurs fanées,
Et la mélancolie empreinte en leur langueur,
Et cette étrange somnolence où se prolonge
A l'infini la vague attente de leur cœur,
Loin de la vie, au parc mystérieux du songe.

III

A VILLÉ VALLGREN

Vallgren, j'aime ton art délicieux et fort,
Qui mêle ingénument la nature et le songe,
Qui capte le mystère épars et qui prolonge
Jusqu'à nous la brumeuse atmosphère du Nord.
D'un pouce ingénieux, tu sculptes sans effort
Les elfes délicats des légendes runiques
Dont les scaldes peuplaient la montagne et le fjord,
Dans l'éblouissement des aubes magnétiques
Et par les nuits de neige bleue où le bouleau
Et le saule érigeaient des formes fantastiques,
Où le vent déroulait son fluide sanglot.
Les nains, les filles-fleurs, les reines, Aïno
Modulant la chanson dolente d'Ophélie,
Mariatta que pousse une tendre folie
Et qui conte sa peine au vif coucou des bois,
Dans leur charme fragile et leur mélancolie,
Palpitent, d'une vie exquise, sous tes doigts.
Ce sont des êtres fins, adorablement grêles,
A la figure mince, au col souple, aux bras frêles,
Trop frêles pour porter le fardeau du destin;
L'une sourit avec l'orgueil des fleurs nouvelles,
L'autre, dont les regards sont frais comme un matin,
Pressent déjà l'émoi des amoureuses fièvres
Et, renversant un jeune torse, enfle ses lèvres
Vers l'espoir d'un baiser merveilleux et lointain.
Cependant la plupart demeurent taciturnes
Et grelottent parfois sous un frisson nerveux,
Ou se tordent les mains, ou penchent sur des urnes
Le funèbre ruissellement de leurs cheveux.
Face morne, gestes crispés, frileuses poses,
Elles pleurent le brusque effeuillement des roses,
La mort du jour, le leurre immense du désir,
Et, tournant gravement leurs yeux vers l'avenir,

Considèrent les deuils prochains, et sont moroses
De tout ce qui commence et rit et doit finir.
Ces figures du rêve et de l'inquiétude,
Tu les tailles, Vallgren, dans une pierre rude,
Tu les cisèles dans un bronze aux reflets verts,
Et l'on dirait, grâce aux morsures de l'acide,
D'antiques petits dieux qu'on aurait découverts
Sur le sable où sombra jadis une Atlantide,
Rongés par l'âcreté dévorante des mers.
Mais ce sont bien de petits dieux, ces statuettes,
Les dieux du songe et de la triste volupté.
Leur sveltesse tremblante et leur exquisité
Touchent profondément les cœurs ; et les poètes
Consacreront des vers à leur divinité
Aussi longtemps que la sensitive jeunesse
Querellera la vie et les bonheurs trop courts
Et, faible, parmi l'or dénoué de sa tresse,
Pleurera sur le fleuve hallucinant des jours.

IV

SUR LA MORT D'EUGÈNE CARRIÈRE

Tes grands yeux de songeur qui scrutaient l'invisible,
Les voilà donc fermés, tes yeux ! Est-il possible
Que leur flamme soit morte et que ton front si beau
Où bouillonnait l'or pur d'une ardente pensée
Ait à présent, livide et la tempe enfoncée,
Cette immobilité tragique du tombeau ?
Maître, tu savais bien ta tête menacée.
Nouveau Titan, le bec d'un intime vautour
Fouillait cruellement ta chair. Mais un sourire
Éclairait d'un rayon sublime ton martyre,
Et les œuvres de foi sociale et d'amour
Naissaient incessamment de ton pinceau. Carrière,
Tu contraignis le mal atroce jusqu'au bout,

Et tu mourus selon cette parole fière
Dont ton cœur s'enivrait souvent : « Mourir debout! »

Maintenant, dans la chambre obscure, tu reposes.
A travers les volets, le souffle du printemps
Entre, plein de tiédeur et de parfums flottants,
Et se mêle à l'odeur défaillante des roses
Dont le lit mortuaire est chargé. Groupe noir,
Secoué par instants de soubresauts funèbres,
Ta femme et tes enfants pleurent dans les ténèbres.
Un plus rauque sanglot soudain semble émouvoir
Quelque chose parmi la pénombre fluide
Qui tremble, comme une eau sensitive, et se ride.
Pareilles aux vapeurs qu'exhale la forêt
A l'heure où le croissant sur l'horizon paraît,
Des formes, de blancheurs incertaines vêtues,
Sortent de l'ombre ainsi que de vagues statues.
Dans le remous crépusculaire, des regards
Luisent confusément, puis des fronts, des pommettes
S'indiquent par endroits, frôlés d'éclats blafards,
Et, d'instant en instant plus réelles, plus nettes,
Ce sont des faces innombrables. Les douleurs
Ont ciselé les traits des femmes et des mères,
Creusé des plis au coin de leurs lèvres amères;
Mais les yeux des enfants sont beaux comme des fleurs,
Et celui-ci tout jeune et celle-là plus grande
Entourent d'une faible et touchante guirlande
L'arbre, flétri déjà, dont ils ont épuisé
La sève bienfaisante et la force. Les veuves,
Lierres harmonieux que le vent des épreuves
A détachés du fier ormeau par lui brisé;
Les vierges, arborant dans leurs prunelles neuves
Un espoir ingénu de vivre et de souffrir,
Ou méditant, avec des gravités précoces,
Auprès d'un fiancé, le mystère des noces,
L'alliance de la tendresse et du désir;
Les êtres vrais et bons, les êtres doux et tristes,
Dont tu nous révélas, en de sobres portraits,
Les humbles, les touchants, les tragiques secrets;

Ces êtres compliqués, doux aussi, les artistes,
Goncourt aux yeux aigus, Verlaine aux yeux distraits,
Et Daudet si malade; enfin cette figure
De long Christ ténébreux fléchissant sous le poids
De son doute, autrement terrible que sa croix;
Oui, tous ceux que tu fis surgir de ta peinture
Profonde et souple, avec un air d'anxiété,
Penseurs, tendres enfants, mélancoliques femmes,
S'en viennent déposer, graves, à ton côté,
La gerbe frissonnante et pure de leurs âmes.

Et si l'un des vivants prostrés à ton chevet,
Inquiet d'un flottant prodige, soulevait
Sa paupière, il verrait, sans couleur et sans nombre,
Cette foule, à travers la lucide pénombre,
Exprimer l'infini des désespoirs humains,
— Puis, formes d'idéal, formes surnaturelles,
Portant toute harmonie et toute grâce en elles,
L'Amour et la Pitié se frayer des chemins
Parmi le peuple douloureux, jusqu'à ta couche,
Et l'Amour t'effleurer les lèvres de sa bouche,
Et la Pitié pleurer en te baisant les mains.

V

SOIR DE SEPTEMBRE

A Lucien Griveau.

Vous souvient-il, ami, du beau soir de septembre
Couleur d'azur, couleur de rose et couleur d'ambre,
Où, le long du sentier lentement obscurci,
Graves, nous descendions des hauteurs de Chessy
Vers la plaine, déjà d'un fin brouillard voilée,
Et vers le fleuve harmonieux dont la coulée
Scintillait par endroits entre les arbres noirs?

Dans la solennité frémissante des soirs,
L'âme, sentant qu'une âme auprès d'elle chemine,
Se replie et d'un air scrupuleux s'examine
Et soupèse avec soin le fruit de ses efforts.
Nos esprits s'entendaient à travers le silence;
Le vôtre, calme, plein de bonne confiance,
Le mien, gros de regret, de doute et de remords.
Comme le gonflement d'un flot à l'âcre écume,
La détresse monta jusqu'à ma bouche; alors
Je prononçai des mots imprégnés d'amertume,
Tandis que la clarté mourait et que la brume
Suspendait son écharpe aux branches des ormeaux :

« Ce soir, je suis, ce soir, triste, inquiet et lâche;
Poète maladroit, pauvre semeur de mots,
Je regarde mon champ, je songe à mes travaux
Et j'ai honte d'avoir si mal rempli ma tâche.
O vous qui sans orgueil, certes, mais sans regret,
Contemplez le fécond labeur de votre vie,
Mon ami, mon ami si cher, je vous envie :
Vous n'avez pas déçu votre idéal secret;
Vous avez, d'un art sobre, attentif et discret,
D'un pinceau trempé d'ombre ou de fine lumière,
Fixé plus d'une image calme et familière,
Une ferme, une place, un petit cabaret
Aux volets verts, avec des lauriers dans leur caisse,
Une église mystérieuse au jour qui baisse,
Un fleuve, tel que celui-ci, rustique et lent,
— Nous étions arrivés au chemin de halage, —
Avec ces peupliers sévères, ce chaland
Que suit la traîne brasillante du sillage
Et que remorque, de la berge, un attelage,
Groupe sombre, sonore et cadencé, foulant
Les chardons et les touffes jaunes des pyrèthres.
A vos toiles, ainsi qu'aux toiles des vieux maîtres,
Les amants de nature et de rêve viendront
Et, penchés sur leur cadre éteint, savoureront
Leur quiète douceur et leurs grâces champêtres.
C'est pourquoi vous pouvez, trop heureux vigneron,

Voir sans crainte approcher les soirs brumeux d'automne :
Votre vendange sera belle et votre tonne
Bouillonnera d'un vin plein de sève. Mais moi,
C'est le cœur anxieux et l'âme en désarroi
Que je sens sur mes jours descendre la caresse
Magique du couchant, et c'est avec détresse
Que je vois disparaître, entre les saules gris,
Tout là-bas, dans sa robe rose, ma jeunesse.
Car les gaîtés, les pleurs, les soupirs et les cris
De l'âge enthousiaste et fiévreux où l'on aime,
Je n'ai pas su les mettre en mes vers. Et pourtant
J'aurais tant désiré survivre, j'aurais tant
Voulu laisser au moins un poème, un poème
D'un charme douloureux, accablant et suprême,
Au rythme si coulant, si souple, si berceur
Que tous les cœurs se seraient pris à sa douceur,
Qu'à le dire à mi-voix, le soir, les jeunes filles,
Pressant ingénument la taille d'une sœur,
Auraient pleuré dans l'ombre molle des charmilles,
Que, d'un même désir voluptueux captifs,
Les amants, au milieu des plus chaudes étreintes,
Auraient mêlé ses mots languissants à leurs plaintes,
Et que, pendant longtemps, sur mon tombeau, les ifs,
A murmurer mes vers caressants et pensifs
Et mes strophes d'une âme ardente encore empreintes,
Les ifs mélodieux auraient charmé l'ennui
Et la grande tendresse vaine de la nuit !

Ce poème de sang, de flamme et de rosée,
Je ne l'ai pas écrit, ce poème. Aujourd'hui
Que la fougue de ma jeunesse est épuisée,
Mieux que le rythme tendre et que l'accent câlin,
Trouverai-je la note grave, harmonisée
A la mélancolie intense d'un déclin ?
Montrez-moi comme il faut contre un ciel opalin
Profiler d'un coteau la noble découpure,
Peindre un fleuve encadré d'une sombre verdure,
Et ce calme lever de lune propageant
Sur l'eau noire un reflet indéfini d'argent...

Mais je vais échouer encore... La nature
Demande un être vierge, et, vers la fin du jour,
Je lui porte un esprit sans courage, un cœur lourd,
Un cœur gonflé par un amas de pages mortes
Et des bras fatigués d'avoir étreint l'Amour! »

Vous, avec la bonté des âmes vraiment fortes,
Vous tentiez de me rendre et l'espoir et la foi;
Le vin d'une amicale et troublante louange
Enivrait peu à peu mon orgueil, mauvais ange
Que tout poète, par bonheur, abrite en soi.
Et puis la lune au ciel montait, limpide et ronde,
La lune, des cœurs las mystique passion,
Et son urne de nacre épanchait sur le monde,
Avec un lent ruissellement de clarté blonde,
La bonne paix et la divine illusion.

ALBERT THOMAS

LE VIN,

RICHESSE NATIONALE

La vigne est avec le blé la principale culture de la France. Le climat tempéré dont jouit notre pays permet à la vigne de fructifier sur la plus grande partie de notre territoire : les seuls départements qui font totalement exception, en ne produisant pas une seule grappe de raisin, sont le Calvados, les Côtes-du-Nord, le Finistère, le Nord, l'Orne, le Pas-de-Calais, la Seine-Inférieure. Le vin est l'une de nos principales richesses agricoles, celle qui porte le plus au loin le nom français.

Lors de l'attaque du phylloxéra, le prix du vin, par suite d'une production forcément restreinte, avait augmenté dans de si notables proportions que les agriculteurs du Midi n'hésitèrent pas à reconstituer les vignes sur plants américains, greffés de cépage à fort rendement. Ces vignes peu à peu envahirent toute la région. Des côteaux, la culture descendit en plaine. La production était au maximum de 40 à 50 hectolitres à l'hectare ; elle atteint aujourd'hui, dans certains endroits, 150, 180, parfois 200 hectolitres, mais aux dépens du bouquet et du goût. La quantité s'est faite aux dépens de la qualité. Depuis deux ans, la crise viticole est profonde ; elle menace à nouveau pour 1909 et sévirait, dit-on, avec plus d'âpreté ; déjà les viticulteurs demandent la remise de leurs impôts. Ils sont pourtant responsables de la crise. Hier, ils

ont planté inconsidérément, aujourd'hui, ils ne se préoccupent pas assez de la vente : toute leur ardeur semble être tournée vers la production, non vers les débouchés. L'agriculteur ne sait pas, ne veut pas être un commerçant. C'est un tort : nous croyons que là seulement est la solution définitive de la crise.

*
* *

Le nombre d'hectares plantés en vignes, en 1907, fut de 1 650 000, en diminution sur l'année 1906 de 49 000 hectares. Les départements, où cette culture est la plus répandue, sont d'abord l'Hérault (178 000 hectares), puis la Gironde (142 000 h.), l'Aude (120 000 h.), le Gard (72 000 h.), les Pyrénées-Orientales (60 000 h.), la Charente-Inférieure (57 000 h.), le Var (52 000 h.). On peut diviser la France en cinq grandes régions vinicoles : le Bordelais, la Bourgogne, la Champagne, la Charente (pour ses eaux-de-vie), et toute la grande région du Languedoc et du Roussillon, qui s'étend du Rhône à la Garonne, limitée au nord par la rivière du Tarn, au sud par les Pyrénées.

Cette classification est relativement fictive et nous passons sous silence de nombreux crus et des meilleurs, les vins de Touraine et d'Anjou, les côtes du Rhône, etc. ; mais leur production limitée est aisément consommée sur place, et point n'est besoin de lui trouver des débouchés sans cesse nouveaux.

La quantité récoltée en 1907 fut de 66 millions d'hectolitres, en augmentation de 13 millions sur 1906 ; la récolte, cette année, fut particulièrement bonne ; en moyenne par hectare, elle atteignit 40 hectolitres, alors que l'année précédente elle n'avait été que de 30 ; conséquence logique, le prix moyen du vin dans la France entière baissa : 17 francs, au lieu de 18 en 1906. La valeur approximative de la récolte fut pourtant de un milliard cent vingt millions.

L'Hérault a produit la plus forte quantité de vin (13 395 000 hl.) ; viennent ensuite l'Aude (8 383 000 hl.), la Gironde (5 439 000 hl.), les Pyrénées-Orientales (4 520 000 hl.), le Gard (4 250 000 hl.). Ces cinq départements représentent les

6/11 de la production totale. Ainsi la Gironde, au second rang comme étendue de vignes, passe au troisième rang comme production totale, avec une moyenne de 38 hectolitres à l'hectare, alors que la moyenne est de 59 hectolitres dans le Gard, de 75,5 dans les Pyrénées-Orientales et l'Hérault et de 78 dans l'Aude. La comparaison de ces divers chiffres nous mène à envisager la valeur de ces récoltes[1]. La récolte de la Gironde, où se trouvent les bordeaux, est évaluée à 131 millions de francs; celle de l'Hérault, deux fois et demie plus forte, n'est supérieure que de 14 millions de francs, et celle de l'Aude, de 50 p. 100 plus abondante, vaut trente-cinq millions de moins.

Le département de la Côte-d'Or, avec ses bourgognes, donne un résultat plus probant encore, puisque ses 679 000 hectolitres valent 29 millions de francs et les 300 000 hectolitres de la Marne (vins de Champagne) comptent dans les statistiques pour une valeur de 33 millions de francs. Ainsi l'hectolitre vaut :

Dans l'Hérault. . . .	en moyenne	10 fr. 95
— l'Aude.	—	11 fr. 45
— la Gironde. . .	—	24 fr. 00
— la Côte-d'Or . .	—	42 fr. 70
— la Marne. . . .	—	110 fr. 00

Nous importons des pays étrangers 6 millions 100 000 hectolitres : encore, dans ce total, l'Algérie entre-t-elle pour près de 6 millions. Les vins que nous recevons sont d'ailleurs de gros vins, dits de coupage et d'un prix minime. La valeur des vins que nous exportons atteint 237 millions de francs avec un nombre d'hectolitres très inférieur (2 800 000); la cause en est dans la cherté de nos bordeaux, de nos bourgognes et de nos champagnes.

Notre meilleur client est l'Angleterre à qui nous en envoyons pour 39 millions de francs. Ensuite viennent l'Allemagne (30 millions), la Suisse (24), les États-Unis (9). L'exportation de notre vin tend à augmenter. Elle varie suivant la récolte annuelle; mais, si nous prenons les chiffres moyens de l'expor-

1. Notons en passant qui si les vins s'achètent à l'hectolitre, en général, dans le Languedoc et le Roussillon le vin est vendu *au degré*. Cette année le degré valait 1 fr. 25 pour les vins rouges, 1 fr. 50 pour les vins blancs.

tation vinicole entre les années 1892-1897 et 1902-1907, dans la première période quinquennale nous trouvons une moyenne de 1 724 000 hectolitres alors que la seconde nous offre une moyenne de 2 175 000 ; la différence est sensible. Si nous prenons l'année 1907, la dernière dont nous ayons à l'heure actuelle des statistiques exactes, nous voyons que les vins de la Gironde atteignent à l'exportation 873 000 hectolitres, soit un peu plus de la moitié de l'exportation générale (1 619 000 hectolitres). Les vins mousseux figurent pour 215 000 hectolitres et les vins de liqueurs pour 93 000 hectolitres. Les industries accessoires auxquelles le vin donne lieu (bouteilles, fûts, bouchons, étiquettes), le transport par eau et par voie ferrée, les négociations de toutes sortes auquel il donne lieu rendent le développement de la vente de ce produit agricole en France comme à l'étranger encore plus intéressant pour notre pays.

*
* *

Dans le commerce des vins, il faut distinguer deux classes très différentes. Les vins de cru, jouissant d'une renommée, mais d'un prix relativement élevé, s'adressent à une clientèle aisée, riche, connaisseuse, qui apprécie la valeur d'un bordeaux, d'un bourgogne, d'une marque de Champagne : ces vins se sont presque toujours bien vendus et continueront à être de plus en plus goûtés, mais leurs producteurs ne doivent point s'endormir sur leurs lauriers : la consommation du bordeaux ou « claret », pour ne citer qu'un exemple, diminue en Angleterre, et récemment tous les grands restaurants ont vendu une partie de leur réserve.

L'autre catégorie est celle des vins ordinaires, dits « de table », à vingt-cinq, quarante, cinquante ou soixante centimes le litre. Ce sont les vins produits par tout le midi de la France, par l'Hérault, le Gard, l'Aude, la Haute-Garonne, les Pyrénées-Orientales. On parle en Russie, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique de nos bordeaux, de nos bourgognes ; mais pas un cru de l'Hérault ou de l'Aude n'est cité : ces vins, qui servent de vins de coupage, sont ignorés de tous. Pourquoi les

producteurs de vins du Midi ne peuvent-ils en vendre? Quels obstacles trouvent-ils devant eux? Que doivent-ils faire?

La vente à l'étranger trouve quatre principaux obstacles. D'abord et avant tout la fraude, la fraude sous toutes ses formes; la fraude en France par les viticulteurs eux-mêmes, la fraude à l'étranger par les contrefaçous. Trop souvent nos compatriotes n'ont pas craint de créer des vins qui n'étaient point « le produit de la fermentation alcoolique du jus du raisin frais », pour employer la dénomination officielle. Ils ajoutaient, entre autres matières, de l'alcool, du tanin et du sucre; c'est contre ces additions frauduleuses que se lèvent aujourd'hui toutes les Chambres de Commerce des pays vinicoles. Il y avait en effet une « fabrique de vins de Bordeaux à Cette ». La fraude du vin diminue grâce à la réprobation dont maintenant elle est entourée, et surtout, peut-être, grâce à la mise en vigueur de lois nouvelles et à la recherche plus active des fraudeurs. Il faut de toute nécessité qu'elle disparaisse pour le bon renom de nos produits.

Mais il y a la même fraude dans les pays étrangers et particulièrement en Suisse et en Allemagne. En Suisse, les « vins artificiels » comme on les appelle, ont libre cours : la presque totalité de ces vins artificiels consommée dans le pays et qui font une concurrence terrible aux vins naturels est fournie par la fabrication locale. L'Espagne elle-même, qui livre d'ordinaire aux prix les plus bas, est presque incapable de lutter contre les produits fabriqués. Une circulaire d'un industriel belge indique la manière de faire un excellent « Cognac-fine-Champagne » avec de l'eau, de l'alcool et un produit de son nom. En Russie, se trouvent autour de Moscou des villages où l'on « usine » du vin; tel village fait du sauterne, ou du « Soterne » comme il est imprimé sur certaines étiquettes; tel autre fait du « Chateau-Laffitte » tel, autre du « Porto ». Inutile de dire que ces vins, qui manquent de bouquet, contiennent beaucoup de tanin et sont âpres au goût, qu'ils sont mauvais et ne se conservent ni ne se bonifient comme nos propres vins. Les statistiques russes montrent pourtant qu'en 1896, 71 000 hectolitres de vin sont entrés à Moscou, d'où, sans compter la consommation locale, il a été réexpédié 127 000 hectolitres!

A côté de la fraude sur la boisson elle-même, il y a la fraude sur le nom d'origine : celle-là est pour nous, Français, la plus grave à cause de la qualité de nos produits. Connaissant la valeur et la faveur dont jouissent nos vins, les fabricants étrangers n'ont pas hésité à donner de fausses appellations à leurs propres produits et de les baptiser des noms de nos crus les plus renommés : champagne et cognac allemands, bordeaux russe, bourgogne australien, etc.

Pour lutter de ce côté, nous avons, de concert avec certains pays, l'Espagne, le Brésil, la Grande-Bretagne, le Portugal, la Suisse, conclu en 1891 la Convention de Madrid par laquelle « tout produit portant une fausse indication de provenance dans laquelle un des États contractants ou un lieu situé dans l'un d'entre eux serait directement ou indirectement indiqué comme pays ou comme lieu d'origine, sera saisi à l'importation dans chacun des dits États ». Cette Convention est appliquée à peu près dans les pays ci-dessus désignés. La loyauté internationale voudrait que tous les Gouvernements souscrivissent à la Convention de Madrid ; certaines nations n'ont pas le droit de se spécialiser dans la fraude et de faire une concurrence déloyale, désastreuse pour la santé des consommateurs ; il y a quelques mois à peine, à la Conférence Internationale de Londres des Délégués du Commerce des vins, il a été demandé la revision de la Convention de Madrid pour la rendre uniformément applicable à toutes les nations.

La concurrence loyale pour nos vins se présente sous deux aspects ; celle des autres pays vinicoles (Espagne, Italie et Algérie) et celle des boissons rivales du vin (bières, cidres, thé). Concurrencer les vins d'Espagne ou d'Algérie est de fait chose facile ; nos vins sont de prix sensiblement égal et de qualité supérieure ; nous n'avons rien à redouter de l'étranger, si nous savons déployer de l'activité, de la science commerciale. Il n'en est pas de même hélas ! dans la lutte à soutenir contre les autres boissons et plus particulièrement la bière, c'est en effet une longue habitude qu'il faut changer, de nouvelles mœurs qu'il faut implanter, un goût autre à faire naître. Seules peuvent nous mener au succès une propagande de plusieurs années et une énergique ténacité : tout le problème de la vente de nos vins du midi à l'étranger consiste à sup-

planter la bière. Est-ce possible? Peut-être, si l'on agit avec hardiesse et avec méthode.

Nos vins trouvent encore à l'étranger les barrières douanières. Pour des causes multiples, d'ordre budgétaire (ressources que procurent les droits sur les vins), d'ordre moral (lutte contre l'alcoolisme), d'ordre national (défense des industries locales), chaque pays a établi des droits qui surchargent le prix de vente dans une proportion moyenne de 25 à 100 p. 100. Les Pays-Bas, pour ne prendre qu'un exemple, font payer 20 florins (45 fr.) à chaque hectolitre. Si l'hectolitre vaut 15 francs, prix courant, l'impôt est donc de 300 p. 100. Le Gouvernement a pris vis-à-vis des nations étrangères une attitude très ferme pour défendre nos vins et il a souvent obtenu gain de cause. Il s'est tout d'abord retourné vers la Russie qui a accepté une réduction de 10 p. 100 sur les droits que nos vins payaient. Profitant de ce que la Suède et la Norwège désiraient l'inscription à notre Bourse de leurs emprunts, nos ministres du Commerce et des Affaires Etrangères, ont demandé à ces pays un traitement de faveur pour nos vins non mousseux. Et ils l'ont obtenu. La Suède nous octroie une réduction de près de 50 p. 100 : les droits, qui s'élevaient à 65 ore, ne sont plus que de 34. Pour la Norwège la différence est, à peu de chose près, analogue. Lorsque le ministre des Finances du Canada a voulu faire un traité de commerce avec la France, notre premier *desideratum* fut : les vins; et dans le projet voté par la Chambre des députés, que le Sénat, suivant toute probabilité, ratifiera, les concessions obtenues sont considérables : nos vins légers de Bordeaux ou de Touraine, titrant moins de 11°, bénéficient d'une réduction de 40 p. 100 environ. Les vins compris entre 11° et 13° 6 — et c'est la très grande majorité de nos bons vins — gagnent eux aussi une forte réduction des droits de douane.

Mais si la fraude, la concurrence et les douanes sont les trois obstacles matériels à la vente de nos vins à l'étranger, ne faut-il pas aussi chercher la principale cause en nous-mêmes? On a souvent dit : « Le Français produit bien, vend mal ». Pour nulle production agricole, ce n'est plus vrai que pour la vigne. Jusqu'à l'année dernière, nulle organisation, nul syndicat sérieux, nulle initiative, nulle coordination de

groupements; rien, il n'y avait rien. Les producteurs étaient entre les mains des gros commissionnaires étrangers, qui par chantage — le mot n'est pas trop fort — arrivaient à offrir de véritables prix de famine, contraignant nos agriculteurs à une concurrence désastreuse. L'hectolitre s'est vendu parfois 1 fr. 50.

Après la grande crise viticole qui, en 1907, sévit avec tant de force, un certain nombre de viticulteurs des départements les plus ravagés, Hérault, Aude et Pyrénées-Orientales, formèrent la Confédération générale des Vignerons ou C. G. V. Ils avaient trois buts :

1° Empêcher l'avilissement des prix en s'unissant et en s'obligeant à ne pas vendre au-dessous d'un certain prix rémunérateur;

2° Lutter contre la fraude et obtenir des pouvoirs publics des mesures capables d'enrayer la crise;

3° Organiser la vente en France et surtout à l'étranger.

Ils ont déjà commencé leur campagne. Disposant d'un budget annuel de 700 000 francs environ, alimenté par tous les viticulteurs de la région, la Confédération Générale des Vignerons a déjà pris quelques mesures dont la plus intéressante est la création, à Bruxelles, d'une Exposition-Dégustation des vins du Midi, qui les fera connaître et apprécier, se mettra en rapport avec le public et les commerçants détaillants. Ce dépôt deviendra permanent et contribuera certainement à la consommation plus abondante des vins français. C'est un effort dont il faut féliciter la C. G. V., et dont les promoteurs ont eu à surmonter bien des préjugés, bien des idées préconçues. Mais c'est par un autre pays que la C. G. V. devrait continuer : l'Allemagne. Aujourd'hui un commissionnaire en gros, ou *grossist*, achète 2 000 hectolitres à 15 francs[1]; prenant toujours de grosses quantités, il obtient généralement des prix infimes. Le *grossist* vend au *halbgrossist* ou marchand de demi-gros, l'hectolitre 30 francs; celui-ci le revend lui-même 60 francs au marchand de détail qui le laisse au client pour 100 francs; avec les droits de douane, les frais de transport, la mise en bouteilles, etc.,

1. Ce prix est purement fictif; à 15 francs, l'hectolitre est très rémunérateur; c'est trop souvent la moitié de ce prix qui est offert.

le consommateur a un vin de table qui lui revient à 1 mark 50 environ et que normalement il devrait avoir pour 50 ou 60 pfennig.

Que devraient faire nos viticulteurs pour réagir? L'initiative devrait provenir des viticulteurs d'un même canton de l'Hérault ou du Gard ou d'une plus grande Association comme la C. G. V. Sûrs de donner un vin naturel puisqu'ils le produisent eux-mêmes, ils devraient en se réunissant établir un comptoir de vente dans une ville d'Allemagne qui livrerait aux détaillants le vin en bouteilles, puisque dans ce pays, comme en Angleterre, comme en Russie, les caves n'existent pas et que la vente à la bouteille a, seule, quelques chances de réussir. Les intermédiaires, si onéreux et qui réellement empêchent la vente par leurs majorations, seraient ainsi supprimés. Un représentant des viticulteurs, maître du comptoir, recevrait les vins en fûts, les mettrait en bouteilles. Le litre donné au détaillant ne dépasserait pas 40 pfennig; le consommateur l'aurait pour cinquante pfennig, tiers du prix actuel. La clientèle possible augmenterait immédiatement et par une série de mesures commerciales (publicité, visite à domicile, habituer les consommateurs à une même étiquette, à une même marque commerciale, — tout le succès des vins de Champagne fut en cela), on parviendrait, nous en sommes persuadés, à une vente considérable. Et pour établir un de ces comptoirs, de grosses mises de fonds ne sont pas nécessaires : quinze ou vingt mille francs suffisent. La carte de l'Allemagne pourrait être divisée entre nos différentes régions viticoles qui ainsi ne se feraient aucune concurrence. C'est pour avoir étudié sur place la création d'une telle organisation que nous aurions, le cas échéant, la plus grande confiance en son succès. Nous avons sous les yeux un projet de sociétés pour la vente des vins français en Russie. L'affaire menée par des hommes compétents serait appelée à un très gros succès. Jamais le promoteur de l'idée, qui appartient cependant au monde industriel, n'a pu trouver les capitaux nécessaires à la réalisation du capital social.

A côté de cette Confédération Générale des Vignerons qui a produit des résultats et qui, s'il faut en croire les échos auto-

risés, va introduire des habitudes commerciales neuves et régénérer les usages communs, il a été créé, il y a quelques mois, un *Office du Vin* par les Chambres de Commerce de Carcassonne, Montpellier, Nîmes, Perpignan, Narbonne, Cette, Béziers. Plus de deux millions de personnes vivent du vin : combien connaissent cet *Office du Vin*? Il devrait, soutenu par des subventions municipales, départementales, gouvernementales, par les dons des particuliers, centraliser tous les renseignements sur la production, sur les débouchés, sur les noms des agents, sur le mode de transport, le mode de vente, les droits douaniers de chaque pays, ne pas garder ces renseignements pour lui, mais les divulguer, les disperser *urbi et orbi*, pour que chaque viticulteur sût que dans telle ville d'Allemagne, de Belgique ou d'Angleterre, tel vin, envoyé dans des conditions déterminées, a des chances de trouver un débouché, que tel représentant fournit toutes les garanties nécessaires, que tel commerçant détaillant, tel gros épicier est susceptible d'acheter et d'écouler de grosses quantités de vin. Cet Office du vin devrait faire pour un produit spécial ce que l'Office national du Commerce Extérieur fait pour tout le commerce, centraliser, canaliser toutes les énergies individuelles, toutes les énergies groupées qui se contrarient, être le centre de tous les groupements pour l'expansion commerciale des vins.

Ces groupements pourraient procéder de mille manières différentes, suivant les pays. Les uns créeraient des comptoirs, comme nous le disions tout à l'heure, les autres n'hésiteraient pas à fonder dans différentes villes des établissements genre Bodegas; d'autres établiraient de nombreux débits de vins (cela s'est fait à Gand et l'entreprise a réussi), fonderaient des hôtels, des restaurants, d'autres encore formeraient des sociétés de « vins authentiques » ou de « vins extra ». Tous ces groupements pourraient se concerter pour la publicité et les agents à frais communs. Connaissant les différences économiques de chaque pays, il saurait que si le vin de Touraine est apprécié à Gand, c'est le bordeaux qui est demandé à Hambourg, et qu'il faut en Angleterre un vin de table léger. L'Allemand, l'Anglais, peu habitués à boire du vin, ne peuvent être conquis que par une campagne méthodique et tenace.

Or, toutes ces connaissances commerciales, le viticulteur les ignore, et il ne fait rien pour éclairer son ignorance. C'est une question de vie ou de mort pour notre viticulture que de trouver des débouchés à l'extérieur. Or ces débouchés, seuls les agriculteurs du Midi sont à même de les créer : pour réussir ils ne doivent compter que sur eux. Mais, convaincus qu'ils ne pourront arriver au succès que réunis et syndiqués, quand ils auront confiance en eux, le succès ne sera pas loin.

JACQUES RICHET

LA CATE

La bonne foi des journaux de Paris est aisément surprise, et surtout ils se mêlent de maintes choses qu'ils ne connaissent pas. Ils ont raconté, avec des mines effarouchées, une histoire arrivée chez nous à la ferme du Bout du Monde, dans la lande de Malleville. La « vérité vraie », comme nous disons, nous autres Normands, sinon les détails matériels, diffère très sensiblement de ce qui a été rapporté.

D'abord les journaux n'ont pas dit, l'ignorant sans doute, qu'il s'agissait de « la cate ». Ce détail a pourtant son importance. Mais c'est surtout les circonstances du décès qui feront juger beaucoup moins anormale la petite irrégularité que l'état-civil a pu reprocher à Prosper Bancel.

***

Le fermier du Bout du Monde, nous sommes tous d'accord là-dessus, n'a jamais été « un homme bien plaisant ».

Pourtant il fut, quelque temps, — il y a de cela une dizaine d'années, — conseiller municipal. Le maire s'était trouvé un peu à court de candidats. Bancel n'avait pas sollicité ce mandat, ni rien fait pour l'obtenir. On eut même assez de peine à l'amener devant l'urne, d'où son nom devait sortir. Le soir

du scrutin, le percepteur, à l'auberge du *Soleil-d'Or*, déclara que l'élection de Prosper était « un hommage légitime rendu aux plus solides vertus de la démocratie rurale ». En un sens, c'était vrai. Mais, avant même que Bancel fût obligé par des malheurs à renoncer à la vie publique, les gens du Bout du Monde étaient déjà « pas tout à fait comme les autres... »

Il en a toujours été ainsi, depuis que je connais cette ferme-là. Le Bout du Monde est la plus mauvaise terre de la contrée. Elle est très éloignée du bourg, très difficile d'accès, par des chemins perpétuellement défoncés. Surtout, ce n'est guère que marais et lande, des roseaux, des ajoncs et de la bruyère. Des trois fermiers qui y ont précédé les Bancel, un a seulement fait de mauvaises affaires ; les deux autres se sont pendus. Mais, bien que le prix du fermage soit beaucoup trop élevé, « ça se louera toujours », parce que, dans notre pays de grande propriété, le Bout du Monde est un des rares lopins dont le prix n'excède pas les capacités des petites gens. Quand un valet de ferme et une servante ont quatre sous devant eux, s'ils se marient, c'est pour « faire valoir » le Bout du Monde ou La Jannière : ils se figurent toujours qu'ils seront plus malins que les autres.

Ce n'est point grâce à leur malice que les Bancel, contrairement à l'attente générale, n'y ont pas mangé leurs quatre sous : on disait d'eux, assez justement, qu'on les aurait, tous les deux, au marché, « vendus dans un sac ».

Mais qu'est-ce que vous voulez? des gens qui, mariés à midi, le jour de leur entrée en jouissance, sont, à une heure, au travail au Bout du Monde, après avoir seulement bu « un sou de café », au bourg, avec les témoins!... On prétendait qu'on n'aurait pas arraché un liard, même avec une pince, des doigts du mari ; il faut dire aussi qu'il n'aurait pas donné un coup de bêche de moins, même pour voir passer le pape. La femme soignait une vache, malade de la cocote, en pendant à la crémaillère de sa cheminée une motte carrée de terre où la bête avait posé le pied : la vache était guérie quand la motte effritée s'effondrait dans la cendre de l'âtre. Mais la Bancel était levée à quatre heures du matin, hiver comme été, et elle « n'arrêtait pas » une minute de la journée. Notre percepteur était dans le vrai : les « solides vertus de la

démocratie rurale » avaient préservé du désastre le Bout du Monde et les Bancel y avaient « tenu ».

La femme, plus âgée que le fermier, y a vécu une vingtaine d'années. Le travail n'eût pas eu raison de cette grande diablesse, ni même sans doute les nombreux enfants qu'elle a mis au jour. Mais, dans le marais attenant à ses landages, elle avait attrapé ce que nos gens appellent « un mauvais horionnage », c'est-à-dire les fièvres paludéennes, qui l'avaient mangée debout. Elle est morte, laissant trois enfants en vie.

— Dame! vère, — répondait son mari aux condoléances d'une voisine, en revenant de l'enterrement, — il aurait fallu être de fer... tous les deux!

Lui, il l'était, grand gars carré, solidement charpenté. A quarante ans passés, il était tel — à peine moins souple — qu'à son retour du régiment. La tête, aux cheveux blond pâle frisottants, était celle d'un adolescent énorme : peau groseille, duvet blanc sur la lèvre, bouche molle, yeux bleus en boule, à fleur de front. Quoique, à vrai dire, il ne fît aucunement le bellâtre, on avait remarqué avec malveillance, à l'enterrement de sa femme, que ce veuf avait plutôt l'air d'un nouveau marié, d'un « bruman ». Mais il a gardé cet air-là jusqu'aujourd'hui, où il a quelque dix ans de plus.

De ses trois enfants, les deux derniers, deux garçons, qui ont maintenant entre dix-huit et quinze ans, vivent avec leur père. Pendant quelque temps, ils sont allés à l'école, sans beaucoup de profit : tantôt le horionnage, tantôt le travail de la ferme les empêchait d'étudier avec fruit, comme disait leur père, et de bonne heure il les a retenus à la maison. — Deux pauvres grands « innocents », assure-t-on, de qui leur père seul tire ce qui peut être tiré, en faisant d'eux de paisibles bêtes de somme.

— C'est des bonnes natures, — affirme gravement Bancel.

La fille aînée, Adèle, était cette « cate », qui vient de mourir, et dont le décès a intéressé les journaux.

*
* *

Nous appelons « cates », pour « catins », les filles qui font le métier d'amour. Nos paysans sont paillards, mais non

sacrilèges, et, d'instinct, ils encerclent d'une zone, où même leurs plaisanteries s'arrêtent, les misérables créatures que la folie de leur corps jette à la prostitution. « Ce n'est plus s'amuser, cela! » disent-ils. Ce n'est même pas vivre : car la mendicité, qui déclasse moins absolument, est à peine moins lucrative.

Perverties, ces filles quitteraient pour les bruyants trottoirs de la ville les recoins où nous les laissons ici se cacher. Ce sont des êtres d'intelligence au moins débile, ravagés soudain d'une façon mystérieuse par des tares héréditaires. Elles ne se montrent guère, et on n'approche point de leur maison. Les hommes et les jeunes gens détournent la tête, comme gênés, quand ils en rencontrent une. Les femmes, en groupe, se serrent et chuchotent : « La cate! » tandis que celle-ci, son bissac sur le dos, pour aller au bourg faire ses provisions, file sur la berge, le long de la haie, comme un chien battu, avec un regard de côté. On dit : « la cate », et non « une cate », parce qu'une commune, parfois même un canton entier en a une seule.

Adèle Bancel, après avoir été « une mâtine », est devenue « une cate », malgré les quatre kilomètres de marais qui la protégeaient, malgré le travail dont ses parents la rompaient, malgré le horionnage, — qu'elle avait attrapé, elle aussi, — malgré ses taches de rousseur et ses cheveux rouges.

— C'est pas là une couleur qui est « rattirante », — remarquait Prosper Bancel avec stupeur. — Et Adèle, on ne peut pas seulement dire qu'elle court... Il faut qu'il y ait des créatures qui « rattirent » les gens je ne sais pas comment!...

En effet, ni les coups même dont Adèle fut rouée, ni les menaces dont le Bout du Monde retentissait à l'adresse des garnements qui ne cessaient de rôder alentour, ne prévalurent contre l'invincible influence de Vénus : à dix-huit ans, peu de temps avant la mort de sa mère, Adèle accoucha d'un enfant venu à terme, mais d'ailleurs mort-né.

Bancel proféra, en cette occasion, toutes les injures que peut suggérer la douleur paternelle. La Bancel, sentant sa fin proche, ne pensa qu'à l'intérêt du Bout du Monde, où elle allait bientôt manquer. A quoi bon empirer soi-même ses malheurs, en faisant étalage d'une indignation dont personne ne vous saura gré?

— Si c'est une cate, — dit-elle, — tu pourras peut-être t'arranger avec li... C'est une brave fille, au fond. Tu li louerais bien le buret, qui est au fond de la cour, et dont on peut se passer... Elle serait chez li... Et tu resterais tout de même pas tout seul au Bout du Monde...

Ainsi fut fait, la mère morte, car Adèle était tout à fait de bonne composition. Le « buret » était un petit appentis, adossé par derrière au grand bâtiment de l'étable. Ayant jadis servi de boulangerie, il possédait une cheminée, sous le manteau de laquelle on reconnaissait encore la gueule du four maintenant bouchée. En avances d'hoirie sur la succession de sa mère, Adèle reçut un lit, un peu de linge, une table, quelques chaises et un buffet. La location du buret fut fixée à cent francs.

« La cate » a vécu là, sans faire de bruit, ni causer de scandale dans le pays, bien sûr. Jamais cate ne fut moins gênante : ne la virent guère pendant tout ce temps-là que les gens qui le voulurent bien, et qui y prenaient du plaisir. On entendait dire seulement, par-ci, par-là, que « la fille à Prosper » (on lui épargnait même volontiers l'appellation injurieuse, tant sa réclusion était complète) avait « eu un petiot... » qui n'avait pas vécu.

Ce voisinage aurait pu être importun aux habitants du Bout du Monde, si le père n'eût pas convenu avec sa locataire qu'on ne s'occuperait pas les uns des autres. Mais Adèle n'eut jamais recours à son père en aucun des ennuis petits ou gros qu'elle put avoir. Dans des nuits, assez rares d'ailleurs, — et dont on ne lui demandait pas le secret, — au matin desquelles elles apparaissait la figure bleuie et tuméfiée de quelque coup, elle n'a pas toujours pu s'empêcher de crier : elle n'a pas une seule fois mêlé ses voisins à ces histoires.

Mais sa défunte mère avait vu juste : Adèle était une bonne fille. Le père, en ne lui interdisant pas sa porte, en ne lui refusant pas de venir voir ses petits frères, même simplement quand elle aurait envie de se désennuyer, lui avait en réalité laissé le soin de son intérieur. Grâce à ce subterfuge presque innocemment accepté par le père et la fille, et grâce à la reconnaissante bonne volonté de celle-ci, il n'y avait eu presque rien de changé au Bout du Monde. Adèle passait presque

toutes ses journées à vaquer aux soins du ménage paternel. Le plus souvent, elle ne rentrait même pas manger chez elle à midi.

Elle s'ingéniait à ce qu'on pût facilement ignorer le plus possible de ce qu'on voulait ne pas voir. Mais il arrivait aussi qu'on fût touché de son zèle à ne rien laisser en souffrance dans la maison, où elle était censée ne donner qu'un coup de main en passant : souvent ses frères, et quelquefois même son père, la pressaient d'abandonner une besogne commencée, parce qu'elle était attendue chez elle. Elle mouchait maternellement le gamin qui lui apportait cet avis, ou disait au fermier un merci sans façon.

Elle est morte, à vingt-huit ans, des suites de ses sixièmes couches.

Aucun médecin n'est jamais entré au Bout du Monde à l'occasion d'événements de ce genre. La Bancel et son mari estimaient — et n'étaient pas d'ailleurs seuls à estimer — que le médecin est un luxe de gens pour qui l'argent est tout gagné d'avance : la femme Bancel avait mis dix enfants au monde, et sept enfants en terre, sans médecin.

Toutefois Prosper Bancel n'eût pas été autrement surpris que sa locataire, qui n'avait pas de charges, pas de fermage véritable à payer, et qui disposait d'un peu d'argent clair, se fût permis cette dépense somptuaire. Mais Adèle se contentait des bons offices d'une vieille femme du voisinage, qu'elle nourrissait et payait trente sous par jour, pendant deux ou trois jours. Bancel disait à cette femme :

— Sous le rapport de l'économie, c'te fille-là a été bien « montrée » par sa mère.

Adèle eût même volontiers fait l'économie de cette assistance inutile; mais elle croyait avoir entendu dire à sa mère, la première fois, qu'il valait mieux, dans certains cas, avoir un témoin.

Fidèle à la loi par laquelle il avait créé deux maisons distinctes, Bancel respectait alors comme toujours la vie indépendante de la cate, et même il tenait la main à ce que ses garçons, à qui il avait imposé une discipline moins stricte, n'allassent point tournailler de ce côté-là. Il les envoyait prendre des

nouvelles de leur voisine auprès de la femme qui la soignait. Il s'entretenait lui-même avec celle-ci, sans embarras, appréciant, à sa façon, le cas pathologique :

— C'est la « mauvaiseté » du sang qui est la cause de tout. C'est-i' point bien visible que c'te fille-là a le corps pourri?

Et il ajoutait philosophiquement :

— D'une certaine manière, ça vaut mieux...

Le 10 septembre dernier, au matin, le père et les deux garçons devaient se rendre au petit pré du marais, pour enlever un reste de regain, qui était bien sec. Contrairement à l'ordinaire, Adèle n'avait pas encore paru, au moment où ils se mettaient en route; elle avait pourtant, la veille, indiqué, comme c'était son habitude, les choses qu'elle se proposait de faire « pour aider », à ses moments perdus.

Ce n'était pas la première fois qu'elle était en retard, et elle savait où prendre la clef de la maison. Tout de même, l'aîné des garçons, Jules, fit observer que sa sœur n'était pas bien, quand elle était allée se coucher, et qu'il pourrait bien y avoir du nouveau. Léon, le cadet, raconta qu'Adèle avait peur « d'y rester, à ce coup ».

— I' s'pourrait bien, — dit Prosper, — qu'ça finirait de c'te manière-là... Le horionnage li a causé bien du tort, dans les derniers temps.

Malgré que, tous les trois, la fourche à l'épaule, ils eussent avancé déjà de quelques pas sur la route du marais, Prosper autorisa Jules à faire un détour, et à prendre des informations, en passant devant le buret.

— ...Comme par hasard, t'entends bien!... Si elle a besoin, c'est sûr qu'on ne li manquera pas.

Jules revint au bout de quelques minutes. Il rapporta qu'il avait demandé, en criant devant la croisée, « si ça allait trejous comme on voulait », et qu'Adèle avait répondu :

— Marchez... ne vous occupez pas de mé!

*
* *

Huit jours plus tard exactement, Bancel vint déclarer à la mairie le décès d'Adèle, survenu dans la nuit précédente. On

lui demanda de quoi sa fille était morte. Il répondit très simplement :

— Elle a z'eu un p'tiot, la semaine passée... qu'était mort-né... comme de raison. A c'te fois, ça n'a pas bien tourné.

Cette déclaration de décès n'aurait fait aucun bruit, si elle avait été reçue par notre maire, qui connaît son monde. Mais le maire était allé à une foire, quand le fermier vint à l'état-civil. Le formalisme verbeux et ostentatoire de notre jeune secrétaire de mairie, trop frais émoulu des écoles normales, crut bon de mettre aussitôt en branle, à défaut du juge de paix, qui était absent, lui aussi, la gendarmerie de Malleville et le Dr Leredu. Les gendarmes enfourchèrent leurs chevaux, et Leredu sa bicyclette, pour reconduire Bancel.

Qu'est-ce qu'ils ont appris de plus que ce qu'il avait spontanément déclaré? Rien. Les trois seules personnes qui aient été au Bout du Monde pendant toute cette semaine-là ont répété la même chose, à savoir qu'Adèle était accouchée le matin du 10 septembre, qu'elle ne s'était pour ainsi dire pas relevée, et qu'elle était morte au matin du 18. A un des deux gendarmes, beaucoup plus curieux d'ailleurs que Leredu, et qui voulait savoir ci, savoir ça, le paysan repartit avec un peu d'impatience :

— Pisque ça vous intéresse, faites-la parler... si vous pouvez! Chacun a ses affaires. C'te fille administrait les siennes à s'n idée... C'est la sixième fois que ça li arrivait : elle devait pas moins connaître ce que c'est, aussi bien comme la gendarmerie... Je n'en demande pas aux gens plus long qu'il ne leur plaît de m'en raconter.

Ce langage était parfaitement conforme à ce que le public savait des relations de la fille et du père. En ce qui concernait l'enfant mort-né, l'examen du petit corps révéla tout de suite que la cate n'avait eu qu'à laisser agir la nature. La mort de la mère elle-même n'offrait rien de suspect. D'ailleurs, la santé de la cate était plus que délabrée : le horionnage s'était acharné sur elle, et elle grelottait la fièvre tous les deux jours; avec cela, des crises d'hystérie de plus en plus fréquentes. Le mois précédent, elle avait été repêchée par les pieds dans son petit lavoir, où elle était tombée, la tête la première, par-dessus son baquet à linge.

Les gendarmes et Leredu ont donc vu de leurs yeux tout ce que Prosper avait annoncé. Alors, en cessant de brusquer leur homme, ils ont obtenu quelques détails complémentaires, dont au reste il n'était pas besoin pour que l'affaire fût aussitôt « classée ».

Ils ont vu une pauvre fille gisant sur un lit sordide, dans une sorte de soupente. Ils se regardaient avec effarement. Ils connaissaient les clients de la défunte, dont quelques-uns faisaient parfois sept ou huit lieues, à pied, la nuit, pour passer quelques heures dans cette tanière, perdue entre landes et marais : parmi ces galants de tout acabit, on en cite dont les noms surprendraient peut-être leur confesseur et leur femme. C'est dans ce taudis que Vénus avait trouvé à se loger à Malleville!

— Un chenil! — dit le gendarme Denis, obligé de baisser la tête sous la porte, pour ne pas froisser son tricorne.

Sur l'oreiller, Adèle était hagarde, les yeux ouverts, telle que la mort l'avait prise. Ses cheveux rouges formaient un paquet de crins emmêlés.

Leredu, presque machinalement, par tic professionnel, souleva la couverture du lit; mais il la rabattit aussitôt. Au reste, le fermier du Bout du Monde ne l'avait-il pas nettement et catégoriquement affirmé? « Personne y avait touché... » Et seule l'agonisante avait pris soin d'elle-même.

— Depuis combien de temps avait-elle cessé de se lever? interrogea Leredu, pour dire quelque chose.

Un des frères, avec l'assentiment de son père, put préciser ce détail : elle n'avait plus bougé depuis le matin du troisième jour.

— Elle était bien propre, — attesta le paysan, en réponse à ces investigations presque muettes. — Mais ce n'est pas étonnant que, dans sa position, elle ait pas pu mettre tout bien en ordre, surtout qu'elle n'avait plus guère sa connaissance, les deux derniers jours.

Quant au petit mort-né, il était dans un état de conservation très passable, comme Prosper en avait donné l'assurance, et on l'avait trouvé à la place que le paysan avait indiquée : il était accroché dehors, dans une bourriche, à un clou planté dans le pignon nord de la maison.

En effet Prosper avait exposé tous ces faits, tantôt, à la

mairie, et, en route, il les avait confirmés au gendarme Denis, derrière lequel il ramait des coudes. Le gendarme n'avait pas failli à poser la question :

— Mais, après huit jours, le petiot, dites donc...?

— Il est en bon état, — avait répondu le fermier. — Le jour, la mère voulait le garder avec elle; mais, la nuit, on le mettait au frais... Naturellement, il aurait pas fallu que ça durât trop longtemps... Mais l'air a été bien sec toute la semaine.

On avait commencé, dès en arrivant, par le petit cadavre; on finit aussi par lui. Maintenant qu'on avait décidément renoncé à instrumenter, et qu'on se bornait à regarder, l'attendrissement qui émanait de la bourriche dissipa toute contrainte : Prosper cessa d'être maussade, n'ayant plus à se défendre.

La mère avait paré le petiot comme pour un baptême : béguin blanc, faveurs bleues coquettement nouées au cou et aux manches de la brassière de laine. Enveloppé dans une serviette soigneusement repassée, et qui gardait la cassure des plis, il était enseveli sous des roses blanches toutes fraîches, que Léon, avec l'autorisation de son père, avait coupées au grand rosier de la maison. Leredu en ayant ramené quelques-unes d'un mouvement pieux, et la gendarmerie souriant gentiment, Prosper acheva de se détendre.

— Il a eu les pareilles toute la semaine, — dit-il. — C'est des idées de créature, je sais bien, et il y a z'eu, avec ces fleurs-là, un brin de temps de perdu. Mais j'ai pas voulu refuser... D'abord, j'ai fait en tout pour qu'elle fût pas contrariée en rien.

» A c' t olibrius que j'ai rencontré à la mairie, j'avais pas rien à expliquer, pisqu'à tout ce que je disais il poussait des cris de putois!... On ne devrait pas mettre de gens de c'te sorte dans ces places-là!... V'chin bien exactement tout ce qu'est arrivé.

» Qui qu'i s'est produit? Était-il écrit qu'elle en récapperait pas moins pas à tous les coups? Je vous répète que vous en savez autant comme mé là-dessus. Si elle avait besoin du merchin, elle était assez grande fille pour décider la question toute seule. Elle avait le moyen, car elle a dit à Jules qu'on trouverait deux cents francs sous une brique de la cheminée : ils y sont enco... et elle ne me redevait que cent francs pour

son loyer. De merchin, personne n'a jamais causé, personne! Elle prenait toujours la femme Maloré pour la soigner : elle a dit que c'était pas la peine de la prendre.

» Quand on est rentré du regain à midi, on a vu qu'Adèle était pas venue à la maison. Jules est retourné chez sa sœur. Pour lors il est entré, c'te fois-là. Il est revenu; il a dit qu'Adèle était accouchée du matin, qu'elle était pas bien du tout, et qu'elle me priait d'aller la voir, après manger.

» — Vous irez, papa? — que m'a demandé Jules.

» Adèle était ce qu'elle était. Mais, i' faut li rendre justice..., elle a toujours été raide bonne pour ses frères, et Jules et Léon aimaient bien leur sœur : je ne les en ai jamais empêchés. D'autant qu'elle a été raide bonne avec mé-même... Elle comprenait bien la situation!

» — Si votre sœur me demande, — que j'ai répondu, — je ne li manquerai point.

» Je l'ai trouvée avec son petiot posé à côté de li sur l'oreiller, bien proprement habillé, tel que vous le voyez là.

» — Papa, — qu'elle m'a dit, — je vous ai causé bien du chagrin. Mais c'est la fin pour de bon...

» Ça pouvait n'être qu'une idée, mais ça pouvait être la vérité. Mé, je li ai demandé ce que je pourrais faire pour li être agréable.

» Vous l'auriez vue, dans ce moment-là, que vous auriez peut-être bien été impressionnés : elle a happé... non, pas happé, car elle s'y est prise bien doucement... son petiot tout contre sa figure... et, parole d'honneur! je crois bien qu'elle la embraché pendant pus d'une minute. Quand elle a eu fini :

» — Papa, — qu'elle m'a dit, — je voudrais qu'on l'enterre avec mé.

» — Ma pauvre petiote, si tu tardes bien à t'en aller, tu comprends que ça ne sera peut-être pas possible; mais il n'en coûte rien d'essayer... au moins!

Adèle était d'abord persuadée, — à ce que dit encore son père, — qu'elle n'en avait plus pour vingt-quatre heures. S'il en était ainsi, il était plus simple et plus naturel, au lieu de porter l'enfant au cimetière un jour, et de retourner y enterrer la mère le lendemain ou le surlendemain, de ne se déranger qu'une fois. Il fut entendu qu'on « essaierait ».

La journée s'écoula. Le père et les garçons rentrèrent le regain dans leur après-midi. Le soir, le père alla lui-même porter un peu de soupe à Adèle; mais la soupe ne voulut point passer. Prosper eut l'idée, — qui a été bonne, — pour plus de sûreté, au cas où il faudrait attendre plus longtemps, de mettre le petiot dehors, au frais, la nuit. En lui promettant qu'on le lui rendrait le lendemain matin, il trouva Adèle très raisonnable sur ce point. Il envoya une bourriche par Léon. Avec son frère, qui l'aida, elle fleurit le petit cercueil des roses que le père permit de cueillir. Et Léon accrocha la bourriche au clou du pignon,... à bonne hauteur.

Le lendemain, c'était foire à Lingreville, et Bancel avait dès longtemps résolu d'y acheter une jument. Adèle s'estimait certaine de tenir bon encore au moins la journée... Et puis quand même!... Les affaires sont les affaires, et le Bout du Monde avait le plus pressant besoin d'une jument.

Lorsque le père rentra, dans l'après-midi du jour suivant, tout allait bien. Trop bien même, en un sens, car, si la malade s'affaiblissait visiblement, rien pourtant n'indiquait une agonie prochaine. L'état du petiot était parfait. Puisqu'on avait tant fait que d'attendre, on continuerait aussi longtemps qu'il serait possible.

— Et je prends à témoin monsieur Leredu, qu'est merchin, qu'il y a pas eu à la chose le plus petit inconvénient d'aucune espèce... Est-ce qu'i sent « à ma », ce pauvre petiot? Allons donc!

Et, ayant ainsi une dernière fois répondu aux hygiénistes, Bancel se retourna vers la morte :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on li veut encore, à la pauvre fille? Et va-t-on pas li laisser la paix? C'est-i' une chose déraisonnable, qu'elle réclame? Et à qui est-ce qu'elle fait du mal?... « La cate! la cate!... » C'est-i' sa faute, d'abord, si elle est une cate? Et c'est-i' la faute que d'elle? Si on voulait parler... Elle a été admirable pendant ces huit jours, admirable, il n'y a pas d'autre mot. Si bonne fille! Et si douce que, si je li avais enlevé son petiot, elle aurait quand même dit : « Oui, papa... » Car, aussi bien, elle a pas jamais eu d'autre façon de répondre. C'est-i' vrai, Jules? C'est-i' vrai, Léon?... Et d'où qu'i' vient donc, ce maître d'école, qui n'est pas content?

A cette question irritée, le gendarme Denis a répondu malgré lui :

— Vous n'êtes pas un mauvais homme, Prosper.

— Pardieu! non, — acquiesça avec bonhomie le fermier du Bout du Monde. — Si on avait le temps!...

***

Le procès était instruit. Notre maire a mis Bancel en règle avec l'état-civil. L'enterrement d'Adèle a eu lieu sans aucune des manifestations qu'avait d'abord fait craindre la susceptibilité des âmes les plus délicates de Malleville. C'était d'ailleurs un lundi, jour de marché à Saint-Damien, et, comme le remarquait si justement Prosper, pour certaines choses il faut avoir du temps. Une douzaine de personnes ont suivi le convoi de la cate et de son petiot.

MARC LE GOUPILS

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA SERBIE ET L'EUROPE

On lisait dans le *Bulletin de l'Étranger* du *Temps* le 23 février 1909 :

Il y a des heures où l'on a le devoir de juger froidement. La Serbie, si intéressante qu'elle soit, quelque sympathie qu'elle nous ait inspirée et que nous lui ayons témoignée, ne vaut pas une guerre, qui risquerait de se généraliser. Cette guerre, aucun gouvernement ne la veut. Et il serait criminel de s'exposer à la déchaîner. Il convient de hiérarchiser les intérêts au regard de la civilisation. Entre l'extension des frontières serbes et le bouleversement de l'Europe, il faut choisir. Notre choix est fait.

L'alternative nous était donc imposée : entre l'écrasement des Serbes et la paix générale, nous devions opter; option cruelle, mais nécessaire. La politique, nous dit-on, a de ces terribles nécessités; il y faut, à certaines heures, un cœur d'airain. A ces heures angoissantes, c'est la fermeté de Berlin que les sages prennent en exemple. Une note de Berlin, envoyée le 20 février aux puissances, était rédigée en termes si cruels que pas une d'elles n'osait la publier, toutes étant résignées à la subir.

Mais, une note officieuse parue dans la *Gazette de Cologne* définit le point de vue de l'Allemagne avec une parfaite clarté.

L'Allemagne estime que les revendications serbes sont dépourvues

de toute base juridique; que la Serbie, n'ayant pas perdu un seul pouce de territoire, n'a droit à aucune compensation; que l'Autriche, en lui offrant des satisfactions économiques, la traite avec une bienveillance facultative; et qu'enfin les « provocations serbes » sont intolérables pour une grande puissance, quelle qu'elle soit. L'Allemagne conclut que, si l'on veut prévenir l'incendie, c'est aux incendiaires qu'il faut s'adresser et non pas à ceux dont la maison est menacée. En un mot, l'Allemagne donne tort aux Serbes et c'est aux Serbes que, selon elle, doivent être adressés d'énergiques avertissements.

L'Allemagne ayant parlé, il ne restait plus qu'à applaudir ou à mobiliser. Telle était enfin de compte l'alternative : « d'un côté une possibilité de conflit indéfiniment extensible, un risque de guerre impossible à limiter; de l'autre, une déception infligée à la Serbie... et des protestations isolées qui seront sans lendemain quand l'Europe aura parlé; ici, une œuvre de préservation commune à accomplir; là, un sacrifice particulier à exiger... »

Le sacrifice aurait dû nous paraître facile, nous ayant été récemment encore familier. Car en 1895-1896, au temps où Abd-ul-Hamid massacrait les Arméniens, son ambassadeur Munir-bey prêchait à nos journaux et faisait accepter de nos ministres la même sagesse allemande; en 1897-1898, les « protestations isolées » des Crétois et la « déception infligée » à la Grèce nous ramenaient devant la même alternative; en 1903-1905, on essayait, mais vainement cette fois, de nous faire « opter » contre la Bulgarie. Il est vrai que Crétois, Arméniens, Grecs et Bulgares avaient une réputation si invétérée d'incendiaires, d'anarchistes, que, seuls, les rêveurs et les humanitaires pouvaient se refuser à l'option ou crier que les droits des faibles ont la même valeur que ceux des forts... Aujourd'hui, ce sont les Serbes qui terrifient nos journalistes et nos diplomates, les Serbes que, depuis trente ans, on proposait en modèle à tous les peuples du Levant, les Serbes qui, chez eux, avaient commis quelques gros méfaits et un régicide, mais qui, pour leurs voisins, étaient les plus dociles des amis, les plus patients des souffre-douleurs. Comment cette bonne Serbie est-elle devenue la victime indispensable à la sécurité du Habsbourg, au bonheur de l'Europe?

La *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre 1908 et du 15 janvier 1909 racontait à ses lecteurs les préliminaires de cette opération : les événements des dernières semaines nous laissent voir aujourd'hui comment la Serbie, après avoir été, de 1896 à 1906, surveillée par le Habsbourg et le Romanof, fut, de 1906 à 1908, poussée vers le guet-apens.

*
* *

1896-1906 : la victime est au pâturage. Paisible, ruminant sa vie quotidienne, elle écarte seulement, d'un frisson de peau, d'un coup de patte ou de queue, les essaims de mouches parlementaires, — vieux radicaux, jeunes radicaux, progressistes, libéraux — qui l'assaillent et, sans cesse, ne se lèvent de son dos saignant que pour se remplacer. Elle se laisse traire et brutaliser par les mauvais bergers que lui imposent ses voisins; car son enclos fermé, étroit, est dominé de toutes parts et deux voisins se sont arrogé sur elle le droit de surveillance : tour à tour, ils installent l'exploitation de leur métayer Milan ou de leur fermière Draga. Ce sont les beaux jours de l'entente austro-russe, signée en 1896-1897, renouvelée en 1902, confirmée et précisée en 1906. En 1903, pourtant, la Serbie a un sursaut de révolte : elle éventre fermier et fermière, piétine les cadavres d'Alexandre et de Draga, et l'Europe scandalisée, surtout l'Angleterre de Cromwell et la France de Robespierre se détournent de ce méchant animal et l'abandonnent au bon plaisir de ses bourreaux.

Octobre 1906-mars 1907 : le sacrifice est décidé. Ce que la France et l'Espagne viennent d'obtenir à Algésiras pour leur pénétration en terres marocaines, M. d'Aerenthal va le demander à quelques amis pour sa pénétration en terres balkaniques. Dès décembre 1906, — à peine installé depuis deux mois, à peine rentré depuis trois semaines de ses visites à Berlin et Pétersbourg, — il esquisse devant les Délégations le plan que nous le voyons réaliser aujourd'hui.

Jusqu'à lui, deux systèmes étaient proposés pour le traite-

ment des affaires balkaniques : système austro-russe, auquel Berlin donnait son appui; système anglo-français, auquel Rome semblait ralliée. « Paix générale et *statu quo* », disaient Vienne et Pétersbourg, ce qui pratiquement signifiait : ruine de l'empire turc par les folies hamidiennes et les mangeries ottomanes; au bout du compte, intervention nécessaire et partage. « Paix locale et réformes », disaient les puissances occidentales, soucieuses de l'intégrité turque, de l'indépendance balkanique et du progrès levantin. En 1906, M. d'Aerenthal renonce au *statu quo*, péniblement défendu depuis dix années par M. de Goluchowski, mais entamé déjà et presque irrémédiablement compromis par les réformes franco-anglaises en Macédoine. C'est une politique de « voisinage » et de « pénétration pacifique », copiée sur le modèle franco-espagnol, que M. d'Aerenthal veut entreprendre. Cet homme pratique aperçoit clairement quelle part il doit faire aux appétits de chacun, amis et adversaires, pour être assuré du bon vouloir de tous. Cet homme d'esprit n'a pas le défaut que Madame de Tencin reprochait à ses semblables : « La grande erreur des hommes d'esprit, — disait cette femme expérimentée, dont Benoît XIV vantait la sagesse, — c'est de ne jamais croire les hommes aussi bêtes qu'ils sont. »

L'entente austro-russe faisait déjà la part du Habsbourg, du Romanoff et de celui qui, depuis un siècle, était leur médiateur, du Hohenzollern : en attendant le partage de la Turquie européenne, on livrait le Serbe au Habsbourg, le Bulgare au Romanof, le Turc d'Asie au Hohenzollern. Mais pour avoir la majorité dans le conseil des puissances, il fallait, du système franco-anglo-italien, débaucher quelque partenaire. Dès 1906, M. d'Aerenthal est résolu à en attirer deux : à l'Italie, il offre ouvertement l'Albanais; à la France, il ne se lassera pas de faire entendre qu'un peu de complaisance dans les affaires balkaniques pourrait nous valoir une meilleure faculté de prise sur le Marocain. Dès décembre 1906, les officieux de MM. d'Aerenthal et les discours de M. Tittoni annoncent le pacte austro-italien : « Si le maintien du *statu quo* — dit le *Fremdenblatt* du 20 décembre, — paraissait impossible en Albanie, on y substituerait une autonomie sur la base de la nationalité, les deux puissances étant d'accord pour que ni

l'une ni l'autre ne cherche *de ce côté* un accroissement de territoire. » Le 19 décembre, discours de M. Tittoni :

L'Italie a procédé jusqu'à présent en plein accord avec l'Autriche-Hongrie. Elle fera de même à l'avenir. Les deux puissances sont pleinement d'accord pour affirmer que, lorsque le maintien du *statu quo* ne serait plus possible en Albanie, elles devraient soutenir ensemble une solution consistant dans l'autonomie politique de la presqu'île des Balkans, sur la base du principe de nationatité. Et ceci n'est pas un programme négatif; c'est un programme positif dans toute l'étendue du mot.

Vers la France aussi, dès octobre 1906, l'arrivée aux affaires du ministère Clemenceau-Pichon a tourné les espoirs de M. d'Aerenthal : une ancienne amitié unit le nouveau Président du Conseil au monde austro-hongrois, et nos coloniaux ne cachent pas leur grande hâte de tenir le Maroc. Quand donc un nouvel ambassadeur de France va remplacer à Vienne M. de Reverseaux (mars 1907), c'est d'une admiration un peu débordante que M. d'Aerenthal comblera M. Crozier.

De mars à mai 1907, tout est réglé pendant les voyages de l'archiduc François-Ferdinand, puis de M. d'Aerenthal à Berlin : entre le Romanof et le Habsbourg, entre le Habsbourg et l'Italien, le Hohenzollern va reprendre ce rôle d'arbitre officiel et de courtier secret, que Frédéric II s'était donné entre Joseph II et la grande Catherine pour le plus grand bénéfice du royaume de Prusse. Désormais, de 1907 à 1909, nous verrons les gens de Berlin intervenir chaque fois qu'un incident, une hésitation, une querelle des gouvernants ou une protestation de leurs mandants parlementaires risquera d'arrêter la marche. C'est Berlin qui, en chaque occasion un peu grave, fournira les solutions. De ce même travail, à la fin du XVIIIe siècle, Frédéric II fut payé par un grand morceau de Pologne : quel salaire s'est attribué Guillaume II? Le Bagdad assurément; mais, peut-être aussi, quelque chose en Europe. La Méditerranée ou du moins ses approches lui ont toujours paru nécessaires au commerce de son peuple : en 1903, il parlait à notre ambassadeur des commodités de Trieste pour ses gens de Hambourg; en 1906, il a forcé ses amis de Vienne à lui ouvrir à

travers leurs Alpes, pour l'usage des seuls Hambourgeois, la ligne directe Rastibonne-Salzbourg-Trieste ; si Vienne annexait les Serbes, à cet agrandissement de la Double Monarchie sur les Slaves, quelque compensation sur les Allemands de Salzbourg et du Tyrol ne serait-elle pas promise au Hohenzollern?

En mai 1907, M. d'Aerenthal passe plusieurs jours à Berlin : « Venu pour être présenté à l'Empereur, — dit l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord*, semblant oublier que M. d'Aerenthal a déjà fait le voyage de Berlin en novembre 1906, — il en a profité pour se convaincre verbalement que l'accord sur toutes les questions était complet entre les deux gouvernements ».

Après Berlin, c'est Rome que M. d'Aerenthal entreprend de gagner : il paraît sûr de M. Isvolski ; il veut lier M. Tittoni par des promesses réciproques, par des signatures peut-être. Le 15 mai 1907, M. Tittoni annonce à la Chambre italienne que « le baron d'Aerenthal viendra sous peu en Italie confirmer l'importance qu'il attribue aux relations entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie, qui sont devenues de plus en plus intimes et cordiales ».

Juillet-septembre 1907 : entrevues de souverains et d'hommes d'État, Guillaume II et Nicolas II à Swinemünde (3 août-7 août); Guillaume II et Édouard VII à Wilhemshöhe (14 août); Édouard VII et François-Joseph à Ischl (15 août); Édouard VII et M. Clemenceau à Marienbad (21 août); M. Tittoni et M. d'Aerenthal à Désio (13 juillet) et à Semmering (24 août); M. Jules Cambon et M. de Bülow à Norderney (24 août).

M. d'Aerenthal et M. Tittoni ouvrent la conversation générale à Désio le 13 juillet; ils la clôturent à Semmering le 24 août. A Désio, « l'examen de la situation européenne — dit la note officieuse — et de toutes les questions ayant pour l'Autriche-Hongrie et l'Italie un intérêt spécial a fait constater aux deux ministres, avec une satisfaction réciproque, leur accord complet. Cet accord, dont la base reste le principe de l'équilibre et le maintien du *statu quo*, s'applique non seulement au présent, mais à toutes les éventualités de l'avenir. »

En juillet 1907, le maintien du *statu quo* est toujours le

programme, derrière lequel M. d'Aerenthal dissimule ses intentions. C'est qu'Édouard VII et François-Joseph vont se rencontrer à Ischl (15 août) : il doit être entendu que rien ne sera changé à la politique de l'Europe en Macédoine.

Mais la loyauté d'Édouard VII envers ses amis de l'Entente cordiale fournit à M. d'Aerenthal une arme contre la politique anglaise : « On annonce de source autorisée, — disent les officieux autrichiens, — que les événements du Maroc ont été aussi l'objet des conférences d'Ischl ». M. d'Aerenthal n'a pas attendu cette invite pour faire un subtil mélange des questions marocaines et balkaniques. Il se trouve qu'à Norderney (24 août), M. de Bülow dit à M. Jules Cambon : « Soyez sages pendant un an, dix-huit mois, deux ans; nous vous donnerons ensuite le Marocain[1]. » C'est à cette même date que commencent à Tanger les offres officieuses d'un secrétaire allemand à un journaliste français, puis les échanges de vue entre les deux légations[2]. C'est à cette date aussi (31 août 1907) que Pétersbourg et Londres se donnent les dernières signatures de l'entente anglo-russe : M. Isvolski consent à livrer aux Anglais sur le golfe Persique et sur la Perse méridionale la même influence que M. d'Aerenthal nous fait espérer au Maroc. Il semble donc que chacune des grandes puissances est satisfaite et que l'on pourrait enfin passer aux actes; tel est du moins l'avis de MM. d'Aerenthal et Tittoni quand ils se recontrent de nouveau à Semmering (24 août); l'ancien *statu quo* balkanique, cette fois, est condamné :

1. Voir dans le dernier *Livre Jaune* la dépêche de M. Jules Cambon, le 30 mars 1908, après une conversation avec le Chancelier. « Le prince de Bülow a ajouté : « Je ne saurais trop vous répéter ce que je vous disais déjà à Norderney. La seule chose qui nous préoccupe, la seule qui inquiète l'opinion en Allemagne, et la seule qui soit pour nous une cause de difficultés, c'est la question commerciale. Je suis convaincu, et je tiens à vous dire, que si pendant un an ou dix-huit mois nos commerçants n'avaient pas de plaintes à formuler, vous n'auriez plus de difficultés au Maroc ».

2. Voir le *Temps* du 10 février 1909 : « Dès septembre 1907, une conversation eut lieu à Tanger, d'abord entre M. de Langwerth, conseiller de la légation d'Allemagne, et M. Robert Raynaud, directeur de la *Dépêche marocaine*, puis entre les deux légations d'Allemagne et de France, représentées par le baron de Langwerth et le comte de Saint-Aulaire. On était arrivé à établir une formule à peu près analogue à celle qui a été signée ce matin. Mais cette entente ne fut pas ratifiée à Berlin. L'entretien tomba purement et simplement, sans que des objections eussent été présentées. »

Lors des précédents rencontres du ministre italien avec le comte Goluchowski, — disent les notes officieuses, — on s'était entendu sur le maintien du *statu quo* dans l'Adriatique et en Macédoine, mais sans dire ce qui arriverait si, par une circonstance quelconque, le *statu quo* devenait impossible. Cette fois on a trouvé le moyen d'assurer, tout en améliorant la situation des Macédoniens, le maintien efficace du *statu quo*, et toutes les anciennes méfiances ont disparu.

Telle doit être aussi l'opinion de M. Isvolski, quand il vient passer quelques jours à Vienne (25 septembre) et tenir avec M. d'Aerenthal les longues conférences de Schoenbrünn, puis du Ballplatz, de ce mystérieux château de Buchlau enfin, où l'ambassadeur autrichien à Pétersbourg, comte Berchhold, les reçoit en 1907 comme en 1908. MM. d'Aerenthal et Isvolski doivent traiter de Serbie et de Bulgarie d'abord : au-devant du Turc se dressent les indépendances balkaniques; or le Grec est confié à l'amitié italienne qui lui parle de Crète[1] et le Roumain envoie son roi prendre à Vienne les conseils de l'entente austro-russe[2]; restent le Serbe et le Bulgare. Une note austro-russe aux puissances balkaniques pour leur imposer la paix des bandes en Macédoine est le résultat officiel de ces entretiens (28 septembre). Mais les officieux laissent prévoir, comme autres conséquences, une convention militaire entre la Bulgarie et la Russie et un traité de commerce entre la Serbie et l'Autriche.

Cette convention russo-bulgare d'Euxinograd[3], qui livrait à la disposition de Pétersbourg l'armée, les ports, les arse-

1. Le voyage du roi Victor-Emmanuel en Grèce (avril 1907) a rétabli l'amitié entre Rome et Athènes : « Il était naturel, — dit M. Tittoni à la Chambre, — que l'on vît renaître entre le peuple grec et le peuple italien la sympathie, qui est unie à des souvenirs classiques et qu'avaient momentanément amoindrie des suppositions étranges, absolument dénuées de fondement, insoutenables, au sujet des prétentions territoriales de l'Italie dans l'île de Crète et dans la péninsule des Balkans ».

2. Voir *le Temps* du 27 septembre 1907 : « Presque à l'heure où M. Isvolski arrivait de Carlsbad à la gare du chemin de fer François-Joseph, le train stoppait à la gare Élisabeth, amenant du pays de Bade le roi Charles de Roumanie qui fera ici un court séjour. Il verra l'empereur et M. d'Aerenthal. Il recevra aussi le ministre des affaires étrangères de Russie, M. Isvolski.

3. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1908, p. 419.

naux et les approvisionnements bulgares, a-t-elle été vraiment signée par le grand-duc Wladimir durant son triomphal voyage en Bulgarie de septembre 1907? Les journaux autrichiens l'ont publiée, l'*Agence Havas* l'a démentie. Le *Temps* du 15 octobre 1907 tenait, je crois, le langage de la sagesse en acceptant le démenti sans trop y croire, et en rappelant tout à la fois les circonstances un peu singulières de ce voyage du grand-duc Wladimir et la situation nouvelle où la paix russo-japonaise et l'entente anglo-russe mettaient la politique de Pétersbourg. En 1902 déjà, — après le premier renouvellement de l'entente austro-russe, — le grand-duc Nicolas était venu, à l'inauguration de l'église de Chipka, rappeler aux Bulgares les souvenirs de la guerre sainte et du tsar libérateur. En 1907, le grand-duc Wladimir refait, étape par étape, du Danube à Plevna, la route de 1877 : ossuaire de Plevna, fontaine Gourko, parc Skobelef, pèlerinages militaires à Poradyun et Biéla, ce ne sont partout qu'inaugurations de monuments russo-bulgares. Et *le Temps* de conclure :

C'est seulement après sept jours de représentation continue que le grand-duc cessa d'être l'hôte de la nation bulgare pour devenir à Euxinograd celui du prince Ferdinand. Nul ne s'étonnera de cet enthousiasme : les souvenirs militaires de 1877 sont en effet pour les Bulgares l'*alpha* et l'*omega* du patriotisme. Cependant, le rappel de ces gloires communes, succédant aux échecs de la guerre russo-japonaise, ne pouvait passer inaperçu. Et c'est à bon droit qu'on est tenté d'y voir l'indice d'une nouvelle orientation politique.

Cette orientation se précise lorsqu'on la rapproche de l'accord russo-japonais et de l'accord anglo-russe. Sans doute, il ne s'agit que d'une politique pacifique : la note austro-russe du 28 septembre en fait foi. Mais il s'agit d'une politique active, d'une politique qui affirme la « rentrée » de la Russie en Europe, dans cet « Orient proche », qui est le théâtre naturel de l'expansion russe et dont la proximité même décuple la valeur, — surtout après la faillite des aventures lointaines.

Pendant que le Bulgare revient aux Russes, le Serbe doit revenir aux Autrichiens. Depuis deux ans, il montrait quelques signes de révolte : il voulait échapper à la contrainte économique de Vienne et de Buda-Pest; il cherchait vers la Bulgarie une sortie à ses exportations de bétail; on parlait

d'une union douanière entre Belgrade et Sofia. Vienne avait répondu par la rupture des relations commerciales, et l'officieuse *Danzers Armee Zeitung*[1] prophétisait dès 1905 qu'on ne s'en tiendrait pas là; sur le chemin de la Macédoine, qu'elle désignait comme l'objectif nécessaire de l'effort austro-hongrois, cette *Gazette de l'Armée* austro-hongroise montrait comment l'étroit « goulot » du Sandjak ne pouvait suffire à l'inondation militaire; vers Salonique, la Serbie pouvait fournir la seule route commode, par les vallées affrontées de la Morava et du Vardar; deux hypothèses s'offriraient donc, suivant que le Serbe ouvrirait ou tâcherait de fermer cette route :

L'entreprise exigerait d'abord une explication avec la Serbie; la situation serait analogue à celle qu'en 1877 la Russie eut en face de la Roumanie. Si la Serbie ne se mettait pas de notre côté loyalement et sans hésitation, alors il faudrait diriger contre elle l'épée déjà tirée; ce n'est qu'après avoir écrasé la Serbie que l'on pourrait penser à une offensive contre la Macédoine... Il est clair que la diplomatie aurait à nous garantir le passage sans obstacle à travers la Serbie, par une entente avec les grandes puissances voisines, Allemagne, Russie et Italie; sinon il faudrait alors chercher la solution, non pas ici, mais sur le théâtre d'une guerre dans l'Europe centrale...

Le Serbe vaincu serait annexé pour son bonheur et pour la transformation de la Double Monarchie :

L'Albanie indépendante, unie, et la Bulgarie agrandie d'une partie de la Macédoine seraient des créations aptes à la vie, pour le maintien de la tranquilité dans ces pays, aujourd'hui tombés si bas. Et qu'est-ce qu'on pourrait désirer de mieux qu'un État yougo-slave puissant qui embrasserait la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, la Vieille Serbie et la Serbie? Ce serait un pas en avant dans le développement historique qui tend à unir les peuples de même langue. Il serait digne d'un grand homme d'État de travailler à la solution de ce problème, dans l'intérêt du grand État danubien. Il est possible que le dualisme de la monarchie cédât alors la place à de nouvelles formes constitutionnelles...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1908.

Mais, sans les fatigues et les risques d'une guerre, on pouvait espérer que la pression combinée de Vienne et de Pétersbourg ramènerait les Serbes à leur docilité d'autrefois : durant près de vingt ans, de 1882 à 1901, ils avaient, malgré quelques écarts, respecté les promesses que Milan avait faites en leur nom, moyennant honnête salaire pour lui-même et pour sa dynastie, moyennant aussi quelques facilités écomiques dont Vienne est toujours disposée, en 1896, comme en 1907, comme en 1909, à renouveler la stipulation. Car, si l'on veut comprendre les intentions autrichiennes, il faut toujours revenir au traité secret, signé par Milan en 1882, renouvelé par lui en 1888, repoussé un instant par les ministères patriotes (1894-1898), remis en vigueur par Alexandre sous les menaces ou les intrigues de Milan (1898-1901). Les cinq articles principaux de ce traité secret définissent les rapports austro-serbes, tels que Vienne les comprend :

1° Vienne promettait sa bienveillance à la dynastie.

2° Vienne promettait sa bienveillance aux ambitions de Belgrade vers le Sud (Macédoine) et vers l'Est (Bulgarie).

3° Belgrade promettait d'empêcher et même de combattre par tous les moyens la propagande serbe en Bosnie-Herzégovine et dans l'empire austro-hongrois.

4° Milan promettait, le cas échéant, d'ouvrir aux armées autrichiennes le passage à travers la Serbie, vers la Macédoine ou vers Constantinople, de remettre en temps de guerre les forteresses de Belgrade et de Nisch et de donner en temps de paix toutes facilités d'études topographiques aux officiers autrichiens.

5° Milan s'engageait à ne conclure aucun traité sans l'autorisation de Vienne.

A la fin de septembre 1907, on annonce qu'après la visite du ministre serbe, M. Pachitch, à Semmering, chez M. d'Aerenthal, les négociations austro-serbes vont reprendre et aboutir. Telle est la ferme conviction de M. Pachitch lui-même, confiée par lui à la *Correspondance politique* :

La réussite d'un traité austro-serbe, disait le ministre serbe, paraît aujourd'hui assurée. Du côté du gouvernement austro-hongrois, on est animé des meilleures intentions envers la Serbie, et M. le baron d'Aerenthal s'efforcera d'aplanir les difficultés existant encore.

Si on fait à la Serbie des concessions en ce qui concerne la viande, elle sera toute disposée à avoir des égards tout particuliers pour l'Autriche-Hongrie lorsqu'il lui faudra acheter des armes, des munitions et du matériel de chemin de fer. Quant aux questions macédoniennes, il n'existe pas la moindre divergence entre la politique suivie par la Serbie et la manière de voir de l'Autriche-Hongrie.

Ainsi Belgrade et Sofia semblent ramenées à leur vassalité coutumière : les engagements diffèrent; en apparence, la convention militaire donne aux Russes sur le Bulgare une autorité sans contrôle ni limites, tandis que le Serbe garde quelque liberté. La réalité est tout le contraire de cette apparence. Le Bulgare a une armée et se trouve un peu couvert par la Roumanie de l'intervention russe : il peut vendre ses services ailleurs qu'à Pétersbourg, dès que la solde ou les promesses russes ne le contentent plus. Le malheureux Serbe n'a pas d'armée; il est mitoyen de l'Autriche, dont il dépend pour le pain quotidien. Le Bulgare est donc sûr d'un honnête salaire. Le Serbe est à la merci de son employeur qui, la main sur la trique, est toujours prêt à remplacer l'amitié par les coups.

Pour mieux tenir le Serbe, M. d'Aerenthal est décidé à le brider d'un nouveau licol : entre la Serbie et le Monténégro, il veut construire son chemin de fer du Sandjak, qui, rejoignant la Bosnie et ses rails autrichiens aux rails autrichiens de la Macédoine turque, coupera d'avance toute coalition des deux États serbes et mettra sur les flancs occidental et méridional de Belgrade, tout au long de la Bosnie, du Sandjak et de la Macédoine, les mêmes menaces militaires que sur le flanc septentrional, au long de la Save et du Danube.

Que M. Isvolski, dès septembre 1907, ait eu la confidence de ce projet, il n'a jamais pu le nier, bien qu'au sortir de Vienne, venant à Paris, il se soit gardé d'en faire part à son allié. Par la suite, il tâchera de se rabattre sur l'incertitude où M. d'Aerenthal l'aurait laissé, touchant la date de l'exécution. Il est peu vraisemblable néanmoins que M. d'Aerenthal lui ait caché son désir d'opérer au plus tôt.

De septembre à décembre 1907, deux mois durant, l'affaire est un peu différée. Par la faute de Berlin, les ingénieuses

combinaisons de M. d'Aerenthal sont un peu dérangées : la conversation franco-allemande sur le Maroc est interrompue par les bismarckiens qui reconquièrent M. de Bülow et expulsent le trop conciliant M. de Tchirsky. Il en résulte, de Berlin à Paris et, par suite, de Berlin à Londres, une moindre confiance que les articles du *Times* contre M. de Bülow et l'échec de Guillaume II en Angleterre font apparaître au grand jour (novembre 1907). Par ses vaines tentatives d'entente baltique entre Berlin et Pétersbourg, contre Londres et Paris, le successeur de Tchirsky, M. de Schoen, risque de compromettre davantage encore les bénéfices escomptés par M. d'Aerenthal de la concorde européenne.

Mais en décembre 1907, quand M. de Marshall, rentrant à Constantinople, s'arrête quelques jours à Vienne (16-18 décembre), la diplomatie allemande est entièrement reconquise aux projets de M. d'Aerenthal; le nouvel ambassadeur allemand à Vienne, M. de Tchirsky, en est, pour la partie marocaine, un partisan convaincu. M. Isvolski n'a sûrement pas ignoré ce qui se décide alors entre Vienne et Berlin : M. Isvolski n'a jamais caché le crédit dont il pense jouir à Berlin; de 1907 à 1909, chaque fois qu'une saute de la Douma ou de la Cour risquera de le jeter bas du ministère et de le rendre à quelque ambassade, ce n'est pas à Londres ni à Paris qu'il songera; c'est toujours de Berlin qu'il escomptera l'accueil le plus aimable.

*
* *

Janvier-juillet 1908 : M. d'Aerenthal passe aux actes. Le 27 janvier 1908, il annonce aux Délégations son chemin de fer du Sandjak : il croit avoir tout prévu; à l'adresse de toutes ces puissances, il a des sourires et des offres ou des allusions prometteuses[1]. Il n'a, peut-être, négligé qu'un détail : c'est qu'il existe maintenant en Russie une opinion publique et

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1908.

que, les hontes de Mandchourie, puis les excès des révolutionnaires ayant exaspéré le sentiment national, ce sont les panslavistes qui disposent de cette opinion. Les journaux russes dénoncent la grande trahison de M. d'Aerenthal et la complicité de M. Isvolski : « Le pacte austro-russe, disent-ils, est rompu »; le diplomatique *Journal de Saint-Pétersbourg* mène le chœur :

Lorsqu'on pense qu'au point de vue balkanique l'Autriche est notre alliée et que le baron d'Aerenthal a toujours passé pour un ami sincère de notre pays, l'indignation de la presse, si violente qu'elle soit, ne doit guère constituer une surprise. Il est temps de rappeler par une protestation énergique que la Russie compte aux Balkans.

En Occident, la presse anglaise, française et même italienne proteste aussi contre le « coup » de M. d'Aerenthal. En Italie surtout, l'irritation est plus grande qu'en Russie même : cette avancée de l'Autriche met en question « l'équilibre de l'Adriatique ». Sous ce tourbillon de colères, M. d'Aerenthal est un instant comme étourdi : on parle de sa retraite. Mais en une audience du 6 février 1908, il donne sans doute à son empereur quelques preuves écrites de ses accords antérieurs avec MM. Isvolski et Tittoni. Note officieuse de Vienne, le 7 février :

Vienne, 7 février. — L'empereur a reçu hier en audience spéciale le ministre des Affaires étrangères, baron d'Aerenthal... Le gouvernement fait circuler par les agences une note destinée à rassurer l'opinion. En voici le texte : « Dans les cercles diplomatiques, on se montre étonné du bruit répandu à l'étranger, suivant lequel les relations entre l'Autriche-Hongrie et la Russie seraient subitement tendues. Voilà quatre mois que le baron d'Aerenthal et M. Isvolski eurent l'occasion de s'entretenir longuement de la question de la Macédoine et qu'un communiqué fut publié constatant l'accord des deux ministres sur tous les points. Or, dit-on, il est presque certain que le baron d'Aerenthal mit alors M. Isvolski au courant de ses projets de chemin de fer; ces projets existaient déjà; seulement le baron d'Aerenthal dut attendre les Délégations pour en donner officiellement connaissance. On incline à croire que les journaux russes expriment une opinion personnelle, ne reflétant pas les vues du gouvernement russe. »

Et tout aussitôt Berlin reprend son œuvre de médiation :

Berlin, 8 février. — Les protestations russes contre les projets du baron d'Aerenthal sont considérées comme l'expression de l'amertume provoquée par la reprise d'une politique active de l'Autriche en Orient, après une longue inactivité qui avait pu passer pour une renonciation. Cette politique n'est toutefois pas celle d'un homme et ne changera pas avec lui : c'est celle que l'Empire d'Autriche a décidé de suivre désormais, et c'est un fait avec lequel il faut compter. *On croit donc ici que les Russes recevront des explications et que les deux puissances continueront leur politique d'entente, tracée par le programme de Muerzsteg.*

La presse officieuse de Rome prend aussi la défense de M. d'Aerenthal :

Rome, 9 février. — Dans un article qui paraît officieusement inspiré, la *Tribuna* constate entre l'Autriche et la Russie un désaccord profond sur tout le développement ultérieur de la question des Balkans. Le baron d'Aerenthal substitue à la coopération avec la Russie l'action directe, destinée à donner à l'Autriche tous les avantages accordés par le traité de Berlin. L'Italie pour sa part souhaite que la position du baron d'Aerenthal, qui est un chaud partisan des bonnes relations austro-italiennes, ne soit pas ébranlée, d'autant plus que le baron d'Aerenthal est justement combattu dans son pays par les féodaux et les cléricaux qui n'ont pas oublié le passé et sont animés de sentiments hostiles à l'Italie.

Et comment à Paris oserait-on sérieusement se plaindre ? Après l'entente de M. de Marschall et de M. d'Aerenthal à Vienne (19 décembre), Berlin est redevenue tolérante à nos entreprises marocaines[1] : les agents allemands au Maroc, qui n'ont pas encore eu le temps de comprendre, continuent de nous chercher querelle ; mais le langage de Berlin est « courtois et cordial » et M. de Schœn ne nous laisse pas ignorer qui nous vaut ce changement et ce que peut nous gagner une sage conduite, M. Jules Cambon écrit :

1. Voir le dernier *Livre Jaune : Berlin, le 31 décembre 1907.* — « M. de Schœn m'a exprimé le désir de savoir ce qu'il pouvait y avoir d'exact dans les bruits d'emprunt marocain : il m'a dit être intéressé à le savoir, parce qu'il y avait une sorte de partage à faire pour les travaux des ports ; les entrepreneurs allemands devaient construire celui de Larache et il y aurait peut-être lieu de comprendre les travaux de ce port dans ceux auxquels un emprunt aurait à pourvoir ».

Berlin, le 19 janvier 1908.

M. de Schœn vient de me dire que le Gouvernement impérial avait eu un échange de vues au sujet du Maroc avec Vienne et Rome : on a été d'avis qu'il n'y avait qu'à rester dans l'expectative.

Enfin, M. de Schœn m'a indiqué qu'il avait un vif désir d'examiner avec moi les possibilités d'une entente économique, « puisque, a-t-il ajouté, nous n'avons pas d'aspirations politiques au Maroc ». Je lui ai répondu que nous pourrions causer à titre général.

En cette semaine décisive du 2 au 12 février 1908, où se débat le sort de M. d'Aerenthal, si Paris hésitait, Berlin aurait de quoi nous rappeler à la modération. Dépêche de M. Jules Cambon :

Berlin, le 9 février 1908.

Le secrétaire d'État m'a entretenu de la situation qui est faite au commerce de Casablanca par les nécessités du service maritime et militaire.

Notre ministre des Affaires étrangères doit défendre sa politique marocaine devant une Chambre excitée par M. Jaurès; il est trop heureux de pouvoir invoquer « le caractère courtois et cordial » des communications et conversations franco-allemandes[1]; la légation allemande de Tanger prétend que les deux frères ennemis, Moulay Hafid et Abd-el-Aziz, ont également demandé que l'Allemagne rappelât la France à la stricte observation de l'Acte d'Algésiras; mais M. de Schœn, sans trop désavouer ses agents, proteste de ses intentions personnelles :

Berlin, le 9 février 1908.

M. de Schœn, que je viens de voir, m'a exprimé le regret que certains organes de la presse française semblent mettre en doute la sincérité des représentants de l'Allemagne. Quant à lui, m'a-t-il dit,

1. Voir le dernier *Livre Jaune* sur le Maroc à la date du 8 février 1908, dépêche de M. Pichon à son ambassadeur à Berlin : « Ayant accepté une question à la Chambre, lundi, sur la communication allemande relative à la démarche de Moulay Hafid et d'Abd-el-Aziz, je serai obligé d'indiquer les conditions dans lesquelles nous avons reçu du Gouvernement Impérial l'information en question. Je vous serais reconnaissant de vouloir bien le faire savoir d'urgence à M. de Schœn en ajoutant que, dans ma réponse, je m'attacherai à faire ressortir le caractère courtois et cordial de la communication qui m'a été faite par l'ambassadeur d'Allemagne, ainsi que des entretiens que vous avez eus à ce sujet avec le ministre des Affaires étrangères. »

il a agi en toute cette affaire avec un seul désir : celui d'écarter de notre esprit toute suspicion et tout malentendu.

Le travail de M. de Marschall n'est pas moins fécond à Constantinople, où le Sultan se débat contre la réforme judiciaire des Anglais. Le 11 février, M. d'Aerenthal peut annoncer aux Délégations que « la Porte est favorable à la politique de l'Autriche-Hongrie concernant le chemin de fer de Mitrovitza et que quatre ingénieurs sont délégués de Vienne à la commission austro-turque, qui est chargée d'étudier le tracé; les travaux seront commencés en mars ». A ce discours, M. Barquehem, rapporteur du budget des Affaires étrangères, ajoute pour nous une brève, mais claire remarque :

Nous accompagnons de nos sympathies les efforts que la France fait au Maroc, dans l'intérêt de la civilisation; nous espérons que nos efforts légitimes et économiques trouveront la même juste appréciation en France.

Les criailleries de la presse italienne et russe ne s'apaisent pas. M. Tittoni fait le possible cependant pour abattre la colère de ses journalistes. Le 17 février, le *Corriere della Sera* explique à ses lecteurs :

M. d'Aerenthal a établi ses plans en plein accord avec la Triplice, cherchant à s'assurer l'appui des deux alliées. Peut-être a-t-il calculé sur l'opposition de la Russie, et c'est pour éviter d'être entouré de deux côtés qu'il a cherché tout d'abord à s'accorder avec l'Italie. Ici tous les personnages politiques sont convaincus que là fut le vrai but des rencontres de Desio et de Semmering. On raconta à l'époque que le principal mobile de ces conférences fut la réforme judiciaire en Macédoine. En réalité, les bases des accords de Desio et de Semmering auraient été les suivantes : maintenir le principe de la porte ouverte et de la libre concurrence dans la péninsule balkanique; éliminer toute raison de conflit en s'engageant à *appuyer réciproquement les tentatives de pénétration pacifique faites par divers moyens*, mais toutes visant au même but, c'est-à-dire à assurer le développement des intérêts économiques de l'Autriche et de l'Italie dans la péninsule.

M. Isvolski a beaucoup plus de peine à calmer ses panslavistes, qui veulent à tout prix une rupture avec Vienne et un secours efficace aux frères de Serbie. M. Isvolski doit

trouver pour sa Douma une apparente satisfaction : il lui promet le chemin de fer slave Danube-Adriatique, qui coupera le chemin de fer germanique Save-Archipel. Aussitôt Italiens et Français adoptent cette combinaison de génie, sans croire qu'elle fut machinée, dans l'ombre, par l'habituelle collaboration de MM. Isvolski et d'Aerenthal. On lit cependant, en première colonne du *Temps*, le 18 février :

Il s'est produit entre Vienne et Pétersbourg une détente très sensible. C'est surtout au baron d'Aerenthal qu'on le doit. Il a fort habilement insisté à la Délégation sur l'aspect économique du problème, au moment même où il laissait entendre à Pétersbourg qu'on pourrait trouver dans les Balkans la compensation nécessaire à l'équilibre des influences. L'objet de cette compensation, c'est le chemin de fer du Danube à l'Adriatique.

M. Isvolski ne peut se faire aucune illusion sur l'avenir de ce chemin de fer Danube-Adriatique, géographiquement et financièrement irréalisable, commercialement inutile, politiquement dangereux [1]. Mais à Paris et à Rome, on semble en espérer des merveilles économiques : on y voit surtout le moyen de ne pas entraver « l'accroissement, d'ailleurs légitime, de l'influence autrichienne » dans les Balkans.

La Russie — ajoute *le Temps* — n'est pas directement intéressée à sa construction. Mais ce serait surtout une sauvegarde pour ses intérêts moraux. L'accroissement d'ailleurs légitime de l'influence autrichienne se trouverait compensé par le développement de la richesse et de la puissance des petits États balkaniques et par un accroissement de l'influence russe. L'équilibre détruit par la construction du Serajevo-Mitrovitza serait rétabli pour le plus grand bien de la paix européenne.

De cette paix européenne, de cet équilibre balkanique et de ces intérêts moraux de la Russie, qui fera les frais? Les Serbes. Car voici qu'on les secoue de leur apathie, qu'on les attire hors de leurs frontières, qu'on les tourne presque de force vers cette Adriatique qui fut longtemps la limite de leur domaine et la garantie de leur indépendance, vers ces rives du Drin et de la Boïana où la principauté monténégrine

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1908, p. 437-440.

leur a gardé la pierre d'attente de leur futur empire et de leur unité, vers cette vieille Serbie, infestée d'Albanais, mais encore peuplée de monuments serbes, de monastères serbes et parsemée de villages serbes, vers cette Rascie, berceau de leurs héros et forteresse de leurs vieux rois, vers cette plaine de Kossovo, où deux fois déjà le sort de leur race s'est décidé.

On devine avec quelle ardeur les Serbes subitement aiguillonnés vont se jeter sur cet espoir. Vainement leurs amis véritables [1] tâcheront de les mettre en défiance contre la connivence austro-russe, de leur montrer que tout est comédie dans les brouilles apparentes de MM. d'Aerenthal et Isvolski, que tout est risque et péril dans les rêves de Grande Serbie que l'on réveille en eux. Il est trop évident que sur le champ de Kossovo, en travers de la descente autrichienne, au croisement des deux routes slave et germanique, les malheureux Serbes seront toujours seuls au rendez-vous que les panslavistes de Pétersbourg et les garibaldiens de Rome semblent leur donner ; jamais le Danube-Adriatique n'amènera à la Grande Serbie les libérateurs que l'Orient et l'Occident semblent lui promettre. Mais comment les Serbes ne se laisseraient-ils pas aller aux ambitions de reprise et de revanche, que, depuis quatre siècles, entretiennent dans tous leurs cœurs leurs poésies, légendes et traditions populaires, leurs aèdes d'héroïques *pezmas*, leurs chanteurs de carrefour et joueurs de *guzlas*, leur prêtres et leurs intellectuels, tous leurs souvenirs d'enfance et toutes leurs lectures d'hommes faits? comment auraient-ils la sagesse de patienter encore, de comprimer encore cette « Grande Idée » serbe, qui, depuis un siècle, fut le ferment de leurs révoltes contre le Turc et de leur relèvement à la civilisation, l'inspiratrice de leurs patriotes, la consolatrice de leurs martyrs, leur source de fierté et d'espérance, souvent leur seule raison d'être, d'agir et de mourir? Cette « Grande Idée » serbe. c'est l'Europe maintenant qui l'invoque en sauvegarde de la paix générale et de l'équilibre balkanique; c'est la force russe, qui s'en fait le champion, l'habileté italienne et la finance française qui s'en proclament les servantes!...

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1908, p. 431.

Quand on nous conseille aujourd'hui, en février 1909, de nous résigner au sacrifice des Serbes, on oublie d'un cœur trop léger qu'en février 1908, c'est nous qui les avons amenés sous le couteau, nous tous Européens, Autrichiens et Russes, Allemands et Italiens, mais Français aussi. La seule Angleterre a les mains nettes. Seule, en cette duperie de février 1908, elle refusa de concourir au guet-apens qu'elle soupçonnait. Seule, elle s'en tint honnêtement à son programme de réformes macédoniennes et ce ne fut pas sa faute si la coalition du machiavélisme austro-russe avec l'exploitation allemande et les appétits financiers des ambassades française et italienne fit à Constantinople le jeu d'Abd-ul-Hamid et de M. d'Aerenthal.

Mais en février 1908, ces réclamations anglaises pour la réforme judiciaire en Macédoine resserrent l'intimité entre Vienne et Pétersbourg : une Macédoine pacifiée serait la ruine des projets austro-russes. Berlin, comme toujours, reste le centre de l'intrigue; soutenant Vienne, calmant Rome, feignant de menacer Pétersbourg, flattant Constantinople, intimidant Paris, amalgamant chemins de fer et réformes, Danube-Adriatique et Save-Archipel, Maroc et Balkans, M. de Bülow gagne en une semaine décisive (20-27 février) la cause de M. d'Aerenthal et du *Drang nach Osten* :

Berlin, 21 février. — L'Allemagne prétend avoir contribué pour une bonne part à dissiper l'acuité du différend austro-russe et à faire accepter les explications qui ont été échangées entre Vienne et Saint-Pétersbourg. *L'attitude de la France est aussi considérée ici comme ayant été telle que toutes les puissances sans exception, et l'Autriche elle-même, pouvaient la souhaiter.* On ne croit pas que, malgré l'impuissance de l'Europe, il faille attendre une entente spéciale entre la Russie et l'Angleterre pour l'Orient.

Berlin réussit à écarter toute entente anglo-russe ou turco-serbe qui pourrait entraver le projet autrichien ou gêner la connivence austro-russe. Berlin en février et mars 1908 est — comme en février et mars 1909 — l'arbitre de l'Europe : elle y gagne en avril 1908 la garantie kilométrique de son « Bagdad ». Mais après Berlin, c'est Paris peut-être qui a la responsabilité la plus lourde dans les déceptions actuelles des Serbes. Nos

financiers ont vu dans le Danube-Adriatique l'occasion d'une autre garantie kilométrique et le pillage du trésor turc. Dans ce même Danube-Adriatique, il semble que certains de nos diplomates ont vu un moyen de nous attacher plus étroitement la reconnaissance de l'Italie populaire et de ses irrédentistes. Nous prêtons donc toute notre assistance au Danube-Adriatique :

Constantinople, le 18 mars.

L'ambassade de France, dans une courte note remise lundi, et les ambassades de Russie et d'Italie, dans des notes identiques remises hier mardi, on appuyé la demande du gouvernement serbe concernant le chemin de fer Danube-Adriatique. Cette note dit qu'à la suite de la démarche du gouvernement serbe, chaque ambassade recommande à la Porte de prendre en sérieuse considération cette demande, dont l'acceptation rendrait de grands services à l'Europe, au point de vue économique comme au point de vue de la facilité des communications. Selon des informations de bonne source, notre correspondant de Rome croit savoir, contrairement aux bruits qui ont couru, que ni l'Allemagne ni l'Autriche n'appuieront à Constantinople la demande serbe concernant le chemin de fer Danube-Adriatique.

M. Isvolski ne voit plus dans le Danube-Adriatique que paravent contre les panslavistes et contre l'Angleterre : car il feint toujours de chérir les Serbes et de préparer les réformes[1]. Mais, à notre instigation, c'est M. Tittoni qui fait siennes les propositions de Belgrade : quand, à Venise, au début d'avril, Guillaume II sur la route de Corfou rencontre Victor-Emmanuel II, c'est conseillé par notre diplomatie, malgré la résistance ouverte de certains diplomates italiens, que le roi d'Italie demande la tolérance allemande pour le chemin de fer serbo-italo-français, dont M. Pichon au Parlement français (7 avril) se déclare partisan, dont nos financiers soupèsent déjà les béné-

1. Voir *le Temps* du 18 mars : « Le correspondant de la *Tægliche Rundschau* à Saint-Pétersbourg prétend savoir que la Russie attend la réponse de la Turquie à la note serbe relative aux études préliminaires du chemin de fer du Danube à l'Adriatique pour décider de son attitude dans la question macédonienne. De cette réponse dépendra le plan de réformes que la Russie proposera aux puissances. Si elle était défavorable ou si elle tardait trop longtemps, la Russie n'hésiterait plus à faire, d'accord avec l'Angleterre, relativement à la Macédoine, des propositions qui auraient des conséquences graves pour la Turquie ».

fices : « La Russie, dit *le Temps* du 8 avril, a recommandé tout spécialement le projet serbe à la Porte : la France s'est jointe à elle pour que notre ambassadeur en Turquie fasse de pressantes démarches à cet effet, et l'Italie s'unit à ces démarches. » Voici la situation plus clairement définie encore :

Rome, le 8 avril 1908.

Le *Corriere d'Italia* du 6 du courant publie un article d'un « diplomate » sur la politique balkanique de l'Italie. Il est dit dans cet article que M. Tittoni a appelé ces jours-ci auprès de lui des capitalistes français et qu'il a conclu une convention serbo-russo-franco-italienne au sujet du chemin de fer Danube-Adriatique, *la Russie n'apparaissant d'ailleurs dans cette convention que comme facteur moral.* La Serbie construirait le chemin de fer en question; le coût de la construction, évalué à 90 millions de francs, serait supporté par moitié par la France et par l'Italie.

M. Isvolski peut désormais se désintéresser des Serbes, prendre l'attitude d'arbitre entre toutes les demandes autrichiennes, italiennes, françaises, bulgares, serbes, grecques et autres, en concédant aux Autrichiens d'abord leur chemin de fer du Sandjak; discours à la Douma du 18 avril :

Comme M. Tittoni, je viens dire, moi aussi : la construction du chemin de fer du Sandjak ne saurait être contestée à l'Autriche-Hongrie, mais il est d'autant plus naturel, de la part de la Russie, de prendre en mains, en cette affaire, les intérêts des États balkaniques, qu'elle-même ne recherche aucune concession dans la péninsule balkanique. L'Autriche-Hongrie elle-même a déclaré approuver en principe notre projet et ainsi cet incident a perdu définitivement toute acuité.

M. d'Aerenthal peut répondre à de si bons procédés :

Vienne, 10 mai.

La *Correspondance politique* annonce de Constantinople que le marquis Pallavicini, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, fait des démarches en faveur des concessions à accorder pour toutes les lignes de chemins de fer demandées par les différents États, et entre autres de la petite ligne Medare-Stimlia, que demande la Serbie. Il aurait obtenu un accueil assez sympathique. Naturellement les divers États ont à poursuivre eux-mêmes leurs demandes de concession.

C'est Rome et Paris qui donnent à la Serbie des promesses formelles. Discours de M. Tittoni à la Chambre italienne le 6 juin :

Comme conséquence des échanges de vues que le cabinet de Vienne a eu continuellement avec nous et qui ont été caractérisés par un esprit intimement et sincèrement amical, son action s'est expliquée dans un sens de plus en plus favorable à nos intérêts. Le 8 avril, le baron d'Aerenthal déclarait trouver tout à fait naturel que le capital italien eût une partie importante dans la construction du chemin de fer du Danube à l'Adriatique. Le 13 mai, il informait le gouvernement italien que l'ambassade d'Autriche-Hongrie à Constantinople avait déclaré à la Porte que son gouvernement envisageait avec sympathie tous les chemins de fer balkaniques et appuyait par conséquent les demandes de la Serbie pour les études préliminaires de la ligne Medare-Stimlia, premier tronçon de la ligne Danube-Adriatique.

Non seulement le consentement de la Porte n'est plus une difficulté, mais on a même déjà réuni les capitaux nécessaires pour la construction de la ligne de la frontière serbe jusqu'à l'Adriatique. Une convention vient d'être signée pour la constitution d'une société dans laquelle entreront des capitaux français, italiens, russes et serbes. Le problème qui reste à résoudre maintenant est celui d'assurer une rémunération équitable à ces capitaux.

Pour complaire à nos financiers, c'est donc nous qui, en fin de compte, avons avec les Italiens le plus contribué à attirer les Serbes dans une impasse où, si nous avons quelque souci de notre honneur, nous ne pouvons pas les abandonner aujourd'hui : c'est au lendemain de l'accord franco-allemand sur le Maroc que l'Autriche brusquement l'a pris de haut avec les Serbes.

Comment, du moins, n'avons-nous pas profité de la révolution turque qui survint (juillet), puis de l'annexion bosniaque et de l'indépendance bulgare qui suivirent (octobre), pour dégager un peu notre responsabilité? comment aujourd'hui encore n'envisageons-nous pas cette responsabilité en face? pourquoi n'avons-nous pas fait depuis un mois tout ce que nous pouvions pour la diminuer? Aujourd'hui, on nous offre l'option entre la guerre et le déshonneur : une diplomatie prudente, mais un peu ferme, n'aurait-elle pas pu, ne pourrait-elle pas encore nous éviter l'un et l'autre?

L'erreur initiale de nos diplomates fut, malgré les expériences de l'histoire, de ne pas croire, depuis deux ans, à l'entente italo-austro-russe, du moins à l'entente de MM. d'Aerenthal, Tittoni et Isvolski; même les leçons de 1907-1908 les laissèrent incrédules en 1908-1909, tout pleins d'illusions et de confiance sur les sentiments de Rome et de Pétersbourg. La dépendance, où, bon gré mal gré, l'affaire marocaine les mettait, leur donnait la conviction patriotique, mais un peu naïve, que, tout allant bien pour nous au Maroc, tout irait bien pour les autres en Orient. Et il faut toujours en revenir à la cause irrémédiable de nos fautes au Levant : au lieu de chercher dans la coalition des États balkaniques le salut de l'Empire ottoman et la garantie efficace de la paix européenne, M. Constans reprenait à Constantinople ses marchandages d'Héraclée; l'une des causes secrètes, mais importantes de la chute de Kiamil-pacha fut la preuve que les Jeunes Turcs obtinrent de négociations trop louches entre le Grand-vizir et l'ambassadeur de France touchant ces fameux charbonnages... Dans quelques semaines, sans doute, nous verrons plus clair en tout cela; le voyage du roi Édouard à Paris n'aura pas été, j'espère, inutile à la cause des Serbes et, tranquilles enfin du côté du Maroc, nous pourrons songer à nos autres intérêts; de toutes les richesses nationales dont notre diplomatie a la garde, l'honneur n'est pas la moindre.

VICTOR BÉRARD

P. S. — Cet article était entièrement composé quand a paru dans *le Temps* cette dépêche du 10 mars 1909 :

D'après les bruits qui courent à Vienne depuis plusieurs jours, M. d'Aerenthal essayerait de peser sur M. Isvolski en le menaçant de publier les procès-verbaux de leur conversation de Buchlau. La signature de M. Isvolski ne figure pas d'ailleurs sur ces documents.

Nos diplomates finiront-ils par admettre cette connivence austro-russe dont ils sont depuis deux ans et demi les dupes?

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA CHANSON DE NAPLES[1]

I

Le lundi de la Pentecôte, Naples est tout à l'envers. Le matin, dans chaque paroisse, d'un bout à l'autre de la ville, des processions parcourent les rues en chantant. C'est une armée de pèlerines rouges, jaunes, bleues, violettes, — les deux cents confréries, — un peuple de prêtres, une foule de bannières, des cierges et des cierges. Une foule compacte emplit les ruelles. Penchées aux balcons, les femmes jettent des fleurs. Partout des hommes en robes de clercs, partout des cortèges, de l'encens, partout des musiques... Mais, l'après-midi, c'est bien autre chose ! C'est le retour de Monte Vergine[2] : la moitié de Naples qui est allée là-bas, en voiture, festoyer pendant trois jours, revient.

Ah ! ce méli-mélo ! cette salade ! La victoria qu'a louée le gros marchand et que traînent avec majesté trois pur sang costumés, le chef couronné de plumes, le dos couvert d'étoiles et de brillants ; le *biroccino*[3] qui sautille, enlevé par un trotteur dont les sabots martellent net les dalles du quai ; le long chariot rustique garni de feuillages, tiré par deux chevaux flanqués d'un âne, et sur lequel vingt paysans se réjouissent

1. *Published April first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* Eugène Montfort.

2. Lieu de pèlerinage.

3. Petit cabriolet napolitain.

en jouant du *putipu* [1], les innombrables *carrozzelle* bondées, — tout cela passe, à grand bruit de grelots, très vite, faisant la course, au milieu des cris des badauds. Cette cavalcade! Des gamins surexcités, vêtus entièrement de papier, poursuivent les voitures au grand galop de leurs pieds nus. Et sur les trottoirs la foule est installée comme au spectacle. On s'est assis par terre, ou bien l'on a sorti des chaises de la boutique, et l'on regarde, et l'on bavarde, et, la tête en l'air, on cause avec les balcons...

Le lendemain de ce lundi-là, la Carmela du *vico* [2] Valerio en était encore étourdie, d'avoir vu tout cela. Et, bien qu'elle eût du travail pressé, sa machine à coudre allait moins vite que d'habitude. Elle travaillait dans la rue, au pied de sa maison, à côté de la boutique de Serafina la blanchisseuse; près d'elle, sur une chaise, se trouvaient ses bobines de fil. Et, dans l'étroit *vico*, la machine à coudre faisait toute la journée un titillis ininterrompu, un bruit laborieux de cigale dans l'herbe.

C'est, ce *vico* Valerio, une des ruelles dont le réseau couvre le flanc de la colline qui monte depuis Toledo, la grande rue de Naples, jusqu'au fort Saint-Elme. Il était tranquille à l'endroit qu'habitait Carmela, parce que, un peu avant la maison de celle-ci, trois marches le coupaient dans toute sa largeur et trois autres marches un peu après. Le matin, les petites charrettes à âne des innombrables marchands de légumes n'y passaient donc point : on pouvait y travailler dehors constamment, ce qui est agréable dans la belle saison. Ainsi Errico, le savetier, avec son ouvrier, était toujours assis en face de sa boutique, devant sa petite table basse. Il taillait le cuir avec son tranchet, il frappait le dessous des souliers de son mince marteau de fer, il cousait des semelles en étendant les deux bras, — et il avait un bambin de trois ans, invariablement en chemise, qui jouait avec des vieilles boîtes de cirage, et dont on voyait à chaque instant le ventre et le petit derrière.

Mais encore avant les trois marches l'étalage de Marianna, la *verdummara* [3], prenait la moitié de la rue. C'était, sur des

1. Instrument de musique populaire.
2. Ruelle.
3. Marchande de fruits et de légumes.

tablettes couvertes de feuilles, le petit tas des cerises vernies, puis le tas des nèfles rondes, puis le gros tas des oranges pansues et éclatantes. Ensuite les salades, les pois et les haricots verts. Et, comme ornement, des citrons pendus par leurs tiges à une tablette supérieure, sur laquelle étaient rangées corbeilles de figues, de noix et de tomates. Du feuillage au mur, — afin de faire fraîcheur.

Voilà où la Carmela travaillait. On n'était point dérangé. Le matin, passait seulement le marchand de *pignatte*[1] qui porte des terrines sur sa tête et marche en se balançant pour ne pas les faire tomber. Des petites marmites sont attachées à ses épaules. — Un vieux passait aussi, un vieux qui n'avait plus que deux dents sur le devant et qui traînait les pieds. Il vendait des râpes à fromage et des pièges à rats. Et encore un pêcheur qui montait pieds nus le *vico* et offrait des petits poissons dans un baquet de bois plein d'eau : — « Mon filet les a pris, poissons de roche ! » — une femme qui vendait des gros oignons blancs : — « Oignons ! oignons de la Rocca ! Grosses et belles têtes, mes oignoins ! » — et, quelquefois, un garçon qui avait dans une corbeille couverte d'un filet des oiseaux vivants.

Si Carmela levait les yeux, elle voyait la coulée du ciel entre les deux lignes de maisons, puis leurs murs roses, havane et paille, et leurs petits balcons garnis de feuillage. Là-haut, au bout du *vico*, on apercevait une église, et, un peu avant d'arriver là, un *altarino*[2] fixé sur une maison, à dix pieds de haut : — une image de la Vierge et de l'Enfant, devant laquelle, entre deux vases de fleurs, une petite flamme brûlait toujours.

La Carmela du *vico* Valerio était une jolie *ragazza*[3] de dix-huit ans, qui avait de grands yeux noirs si doux que, lorsqu'ils vous regardaient, vous pensiez être caressé par une fleur. Elle n'était pas très brune. Elle avait un beau nez droit, un peu gras et dont les narines frémissaient facilement, avec une grande bouche charmante de dessin et dont la lèvre supérieure était gentiment relevée comme celle des enfants. Un grand air d'honnêteté, infiniment de grâce. Nubile et formée depuis déjà plusieurs années, elle était cependant mince et fine, fraîche et

1. Pots de terre.
2. Reposoir.
3. Jeune fille.

délicieuse et telle qu'au printemps le jeune arbre couvert, comme d'une parure neuve, de toutes ses feuilles d'un vert si clair. Et quiconque la voyait disait d'elle : « Qu'elle est belle! Heureuse, heureuse la mère qui l'a faite! »

Mais Carmela avait de bonne heure perdu ses parents. Elle habitait avec sa *nonna*[1], au premier étage de la maison de Serafina la blanchisseuse, un logement de deux pièces, dont l'une qui avait une fenêtre à balcon sur le *vico* était la chambre de la *nonna*. L'été, elle descendait sa machine à coudre, et la rangeait chez la blanchisseuse, quand elle ne travaillait pas ou quand il pleuvait.

Une bonne grand'mère, *o vero Dio*[2] ! la vieille Francesca. Mais la pauvre avait la jambe gauche paralysée, et la droite, maintenant, qui se prenait!... Elle ne pouvait plus se lever du fauteuil. Heureusement que l'œil et l'oreille restaient fins, et les mains toujours agiles. Elle cousait, elle lisait le journal... Puis elle avait confiance en Notre Seigneur... L'été, Carmela lui portait son fauteuil sur le balcon, et, là, elle se distrayait à regarder dans la rue tous les petits enfants qui jouent, et à examiner les balcons des voisins : sur l'un poussait un oranger de belle taille qui donnait des oranges pendant la saison, elle le surveillait; sur un autre, on voyait des poules, et, dans le bon moment, des poussins pépiant sous un dôme en osier; — beaucoup de petits enfants aussi sur les balcons. — Enfin elle voyait sa Carmela en bas, qui travaillait, elle entendait la machine à coudre; quelquefois elle l'appelait : « Carmelina! Carmè : » Elle lui parlait. Elle était heureuse. Autant, toutefois, que peut l'être une vieille femme qui a une petite-fille devant laquelle la vie s'ouvre, avec tous ses dangers.

Ce mardi de la Pentecôte, la machine ne faisait plus si rapidement son ticoti pressé; même, parfois, elle s'arrêtait tout à fait : il y a des jours, sans doute, où les petites bêtes qui sont dans les machines ne vont pas bien. Ce mardi de la Pentecôte, la Carmela rêvait. Elle ne faisait guère attention à Errico, le cordonnier, qui travaillait en face, pas bien loin d'elle; elle ne faisait guère attention, non plus, à Serafina, lorsque celle-ci, sortant de son *basso*[3], venait prendre un de ses fers

1. Grand'mère.

2. « Vrai Dieu! »

3. *Bassi*, boutiques et chambres ouvertes sur la rue.

tassés sur le petit poêle rond qui travaillait, lui aussi, dans la rue : elle ne voyait rien de ce qui se passait. Qui sait ce qu'elle pouvait bien voir?... Elle regardait le jupon qu'elle était en train de piquer, et qui couvrait la table de sa machine ; elle le regardait, mais sûrement, sûrement, elle ne le voyait pas. Sans doute, elle revoyait encore toute cette cavalcade d'hier. Et quelquefois ses yeux se fermaient, quelquefois sa machine s'arrêtait, et quelquefois la voilà qui soupirait. Serafina disait : « Hé! Carmè!... Et ce travail, aujourd'hui! » Et la grand'-mère, sur son balcon, l'examinait souvent d'un air inquiet.

Lorsque le tard se fit, et qu'on y vit moins clair, Carmela sembla s'éveiller. Elle se mit à regarder qui venait, qui passait, puis elle regarda surtout le bas du *vico*. Vers six heures, un beau garçon apparut, et commença à monter la rue sans se hâter, les mains derrière le dos. Il était grand, avec une fine moustache très noire, aux pointes frisées, sur une lèvre mince. Il était coiffé, un peu sur le côté, d'un petit chapeau mou. Dès que Carmè l'aperçut, elle baissa les yeux sur sa machine, qui devint incroyablement vivante. Le jeune homme montait. Il arriva à la hauteur de Carmela :

— *Bona sera!* [1] — fit-il tout haut.

Il s'arrêta et se pencha comme pour considérer le travail de la jeune fille ; il dit alors, à voix basse :

— A ce soir, mon pigeon ; à ce soir, mon amour!

Mais il se redressa tout de suite et continua son chemin, ayant, en le dépassant, salué Errico. La machine à coudre, ticoticoticoti, faisait grand bruit...

— Carmela! Carmè! — cria du balcon la vieille Francesca.

— Oui, grand'mère!

— Tu ne viens pas? Voilà qu'il est temps...

— *Oi nò!* [2], je viens, — répondit Carmè.

Le soir tombait. C'était l'heure où les rues sont pleines de cris et de voix d'enfants, — et plus saisissants parce que l'homme, alors, parle plus bas et que toute la vie devient plus portée à faire enfin silence. — C'était l'heure où l'on plie l'ouvrage et où l'on commence à prendre le frais sur le pas des portes en

1. « Bonsoir! »

2. « Oh! grand-mère! »

causant doucement, avec ceux qui remontent par le *vico* et s'arrêtent un petit moment en passant. On entendait les clochettes d'un troupeau de chèvres qui devait cheminer dans une rue voisine, et quelqu'un accordait quelque part, on ne savait où, une guitare. Carmela n'y voyait plus rien : elle rassembla ses boîtes, ses fils, ses toiles, et, soulevant sa machine, elle la porta dans un coin de la boutique de Serafina. Puis elle monta près de sa *nonna*. Elle embrassa celle-ci, qui la regarda. Alors Carmè se mit à tourner dans la pièce et à la ranger, parce que cela la gênait, aujourd'hui, que sa *nonna* vît dans ses yeux... Ensuite elle entra dans sa chambre.

Quand elle eut refermé la porte, elle se laissa tomber sur une chaise et soupira de toutes ses forces. Mais elle se releva vite. Elle s'examina dans la glace avec une grande attention. Puis elle arrangea avec soin ses cheveux. Et elle revêtit une légère chemisette rose. Ses mains tremblaient tellement qu'elle n'arrivait point à passer la manche. Par la fenêtre entrait, montant d'un verger voisin, l'odeur pénétrante des orangers en fleur. Carmela avait le cœur gonflé, ses narines battaient un peu, sa bouche était entr'ouverte, elle respirait vite, et tout son visage était troublé.

— Carmela! Carmè! qu'est-ce que tu fais? — cria grand'-mère.

Et quand sa Carmela revint près d'elle, ainsi parée, la vieille femme la considéra longuement, en silence. Carmela, maintenant, mettait le couvert.

— Tu sors donc, ce soir? — dit la *nonna*.

— Oh! pour aller jusqu'à Toledo, — fit la jeune fille. — Tu sais bien, grand'mère, ce soir, tous ceux d'hier, avec toutes les voitures, ce soir, ils défilent dans Toledo...

Mais la grand'mère regarda son enfant : celle-ci n'osa plus rien dire. Toutes les deux dînèrent sans parler. La jeune fille mangeait avec peine, elle se forçait, et elle avait envie de pleurer.

Elle regardait autour d'elle, et il lui semblait que les choses qui étaient là, ces choses qu'elle avait toujours vues, et qui faisaient maintenant partie d'elle, il lui semblait qu'elles n'étaient plus avec elle aujourd'hui. Elle ressentait une tristesse, comme si, elle-même s'étant séparée de ces

choses, les ayant inconsciemment négligées, elles, en retour, aujourd'hui, se fussent tenues à l'écart, froides, et visage fermé. Elles étaient loin aujourd'hui, on aurait dit. Carmela regardait la petite table de sa *nonna*, près du fauteuil, — la petite table qui avait toujours branlé et sous un pied de laquelle on avait toujours glissé un petit carré de papier, — elle regardait la petite table de sa *nonna* et ce qu'il y avait dessus : la pile des vieux journaux et la paire de lunettes, le livre de messe, le carnet à aiguilles, quatre boîtes de carton, des bouts de ficelle, deux morceaux de sucre. Carmela regardait la petite table d'un air rêveur. Et elle regardait le mur, la vieille, vieille image noire en trois parties représentant : San Michele Arcangelo, jeune homme qui tient un monstre par une chaîne, Santa Maria dell' Incoronata, assise dans un petit arbre comme dans une rose, et San Nicola di Bari, en évêque. Elle regardait collée sur le mur la vieille image qu'elle avait vue tous les jours depuis son enfance. Et, à côté, les photographies jaunies de ses parents, et, à côté, des calendriers d'années passées depuis déjà longtemps... Et, sur la commode, la Madone, avec sa veilleuse, la Madone du Carmine... La Carmela regardait autour d'elle, elle regardait, regardait, — et elle avait envie de pleurer.

Après dîner, comme chaque soir, elle déshabilla sa vieille pour la coucher, et, quand elle la vit là, raide dans sa chemise, faible, impotente, — incapable, comme une enfant, de se remuer seule, — son émotion s'accrut encore : le remords de mentir ainsi lui retournait le cœur. Elle ne savait ce qu'elle avait : elle étouffait, elle avait envie d'éclater, de tout dire... Quand la vieille femme fut au lit, Carmè l'embrassa. Mais grand'mère la prenait dans ses bras :

— Oh! mon trésor! ne sors pas ce soir, ne sors pas!...

Et elle répétait, d'une voix suppliante :

— Ne sors pas, mon trésor, ne sors pas!

Carmela hésitait. Tout à coup, elle revit dans sa tête celui qui l'attendait :

— Laisse, *oi nò!* laisse-moi, — murmura-t-elle.

Et elle partit précipitamment.

La *nonna*, toute seule dans sa chambre, se mit à pleurer.

*
* *

Carmela descendait très vite vers Toledo. Il faisait nuit. Dans le *vico*, elle dépassait les ombres assises devant les boutiques, lesquelles sont de plain-pied avec la chaussée, et, en été, entièrement ouvertes, sans vitres, sans portes. L'intérieur de ces boutiques eût été tout à fait obscur, si une minuscule lumière n'eût brûlé dans chacune d'elles devant une image... D'une maison, une femme, portant une lampe allumée, sortit et traversa... Un peu plus loin, une autre femme, qui faisait sa cuisine dans la rue sur un petit fourneau où grésillait de l'huile...

Mais Carmela arrivait à Toledo. Et tout à coup ce fut l'éblouissement des globes électriques, les vitrines illuminées, une foule énorme, et, comme hier, sur les quais, une mêlée incroyable de *lignamme*[1], de toutes espèces et de toutes formes. Seulement, ce soir, à cause de l'encombrement, elles allaient au pas et défilaient lentement; souvent, même, tout s'arrêtait et attendait : la rue était engorgée... Carmela jeta à peine les yeux sur ce spectacle. Elle avançait aussi rapidement que le permettait la multitude serrée et flâneuse qui l'enveloppait; elle était forcée, à chaque instant, à des petits arrêts, à des retards, qui l'énervaient.

Elle parvint enfin à la place, et put marcher plus vite. En descendant le Chiatamone[2], elle ne faisait plus attention à rien, elle pensait seulement qu'elle allait le voir : elle était comme folle. Elle arriva ainsi à l'entrée de la Villa, où ils avaient rendez-vous. Mais tout de suite elle vit qu'il n'était pas arrivé : elle s'était tellement hâtée qu'elle était en avance.

Elle alla s'accouder au parapet, sur la *via* Caracciolo, qui se déroule entre la mer et les beaux arbres de la Villa. Il faisait une nuit de printemps merveilleuse. Dans un ciel immensément pur, la lune, divine et silencieuse, rayonnait, elle éclairait le golfe d'une lumière idéale. La mer, les îles, les collines endormies, tout était de neige et d'argent. On entendait, tout près, le bruit des petites vagues se brisant doucement sur la

1. Mot napolitain pour désigner n'importe quelle voiture.
2. Grande rue de Naples.

rive et, à quelque distance, les voix chantantes de trois pêcheurs halant une barque vers la terre. Carmela ferma les yeux... Mais subitement deux lèvres chaudes se posèrent sur son cou, un bras l'enlaça, et une voix douce murmura :

— *Angiolella mia!* [1]...

Il était arrivé sans qu'elle s'en aperçût.

— Te voilà! te voilà! — dit-elle d'une voix tremblante, — te voilà!

Et elle l'embrassa passionnément.

Il répétait :

— *Angiolella! angiolella mia!*

Elle dit, tout d'un trait :

— Ce que tu me fais faire, Giovanniello!... Grand'mère qui m'a suppliée de rester avec elle! Mais non, je ne puis pas, il faut que je vienne avec toi... Toute la journée, je ne pense qu'à toi, je ne vis plus! Je ne vis plus! *Core! core mio!* [2]

Il la baisa sur les yeux :

— Qu'est-ce que tu m'as fait, Giovanniello? tu m'as jeté un sort? Il n'y a plus que toi, maintenant, que toi, pour moi!

— Que toi! que toi! — répéta le jeune homme avec transport, — âme de Giovanni, que toi pour elle!... Et moi, Carmè! que je t'aime! Oh! que je t'aime! ma belle petite étoile!... Et moi, est-ce que tu crois que je vis?... Dis, crois-tu que cela ressemble à vivre, la façon dont je suis, quand je suis sans toi? Pendant toute la journée, je ne vis qu'une minute, une seule, quand je passe à côté de toi, le soir, vers six heures, en remontant le *vico*. Je te vois d'en bas, mon cœur commence à trembler; je m'approche, je m'approche, tu es là devant la maison comme une vraie petite Madone et je t'adore. Je voudrais tomber à genoux et baiser tes pieds! Carmenella! cœur de mon cœur!

La jeune fille écoutait avec un sourire ravi. Elle mit la main sur sa gorge, et dit seulement, presque bas :

— Seigneur!

— Que je t'aime, que je t'aime! Je t'aime plus que ma mère, Carmela! tu m'as rendu fou, ma Carmè!... Je ne

1. « Ma petite ange!... »
2. « Cœur! mon cœur! »

pense plus qu'à tes yeux qui me font doux, si doux, quand ils me regardent, que je me crois un saint au milieu du ciel; je ne pense plus qu'à ta bouche, belle et toute belle comme un œillet!...

Il la serra contre lui. Puis, en la regardant longuement dans les yeux, il murmura avec exaltation :

— Carmè! Carmenella!

— Cœur! mon cœur! — fit une seconde fois la jeune fille.

Et elle abandonna sa petite tête sur l'épaule de son ami.

Appuyés tous les deux au parapet, ils se mirent à rêver. Ils contemplaient la face de la lune, et, sur la mer, la route qu'une fée sans doute avait suivie, en y laissant un peu de la lumière de sa robe.

Ils regardaient, ils écoutaient, ils se promenaient en songe dans ce paysage irréel.

Carmela tenait la main de Giovanni et elle soupirait.

Il commença à la baiser doucement dans les cheveux, tout doucement, puis derrière l'oreille, tout doucement. Elle frissonnait. Alors il couvrit tout son visage de baisers passionnés, son front, ses yeux, ses joues, ses lèvres...

Elle était bouleversée, elle murmurait d'une voix sanglotante :

— Oh! mon amour, mon amour!

Il la considéra avec bonheur, et, la gardant serrée dans ses bras, il se mit à chanter à mi-voix :

— Vocca 'e Napulitana, quanno vase,
E vase ca ssaie da songo nfucuse,
Vase ca percia o core e ca nce trace[1].
Nce so cadute ll'uommene scuntruse,
Vocca 'e Napulitana, pè sti vase...

Elle l'écoutait en extase. Sa voix, sa voix! ah! quelle caresse aussi!... Giovanni!... Mon Dieu, elle l'adorait!... Giovanni!...

Le jeune homme se tut, et il se tourna vers la mer avec indolence.

— A quoi penses-tu, *Giovanniello mio*? — dit tendrement Carmela.

1. « Bouche de Napolitaine, quand tu baises, — les baisers que tu sais donner sont de feu, — baisers qui percent le cœur et y entrent. — L'homme timide a perdu sa timidité, — bouche de Napolitaine, à cause de ces baisers... »

— Je pense, — fit-il d'une voix rêveuse, — je pense que je voudrais partir avec toi... Regarde sur la mer le chemin blanc de la lune... Carmenella, entends-tu cette voix : « Venez, venez, jolis enfants »?... Mon beau navire, avec des voiles de soie, courrait sur l'eau, courrait sur l'eau... Et les sirènes qui te verraient chanteraient leurs plus beaux airs... Nous irions loin, loin, bien plus loin que Capri, bien plus loin qu'Ischia, dans une île au bout de la terre.

— Si loin?... Pourquoi, Giovanniello? — interrompit doucement la jeune fille.

— Pour faire vivre la plus jolie fleur que Dieu ait faite dans le plus joli jardin...

— Mais... est-ce qu'il y a quelque part au monde un pays plus beau que Naples? — demanda Carmela, épanouie. — Et l'endroit où tu es, mon aimé, où donc peut-il y en avoir un plus beau?

Elle entoura le cou du jeune homme, d'un joli geste enfantin, et l'embrassa en disant très vite :

— O cœur de mon cœur! Quand nous serons mariés tous les deux, je serai heureuse, heureuse à devenir folle!

A peine deux secondes, le jeune homme resta muet, puis il dit :

— Ah! oui, ah! oui... nous serons bien heureux!

Et il rendit à Carmela son baiser.

— Écoute, Giovanni, — fit celle-ci sérieusement, — écoute, nous pourrions nous marier ce mois-ci... Tiens, si tu veux, demain je le dis à ma *nonna*, demain je lui parle...

— Demain? — s'écria Giovanni vivement; — demain! Mais est-ce que tu sais si elle ne te dira pas?... tu ne sais pas si... tu ferais peut-être mieux d'attendre, Carmenella...

— D'attendre!... mieux d'attendre!... oh! tu ne m'aimes pas comme je t'aime, Giovanniello!

Il la prit contre lui, et il lui dit, la bouche sur la bouche :

— Tais-toi! je t'adore! je t'adore!...

Il l'étreignait et il répétait fiévreusement :

— Je t'adore! je t'adore!

Carmela ferma les yeux. Il lui sembla que l'air frais de la nuit s'était changé en feu, et le bruit de la mer était devenu une musique déréglée et affolante. Ses tempes battaient. Elle était grise. Elle haletait.

Elle sentit qu'il l'entraînait, en disant avec un accent inconnu, ardent, presque effrayant :

— Viens, viens! viens, Carmè!

Il la portait presque : ses petits pieds touchaient à peine le sol. Elle n'ouvrait pas les yeux, elle se laissait mener; jamais elle ne s'était sentie aussi malade, aussi près de mourir et dans un tel bonheur; elle répétait seulement, d'un ton égal, plaintif et tout voisin des larmes :

— Où allons-nous? où allons-nous? où allons-nous, mon amour?

Elle comprenait vaguement qu'il l'entraînait, avec une force inouïe, dans une allée déserte, sous les arbres sombres de la Villa.

II

Quand Giovanni s'était aperçu que dans le *vico* Valerio il y avait une très jolie *ragazza*, et que lorsqu'il passait par là elle le regardait, il s'était mis à passer par là tous les jours. Tandis qu'il la croisait, il envoyait à Carmela un léger message de doux yeux, et celle-ci, qui ne songeait pas à mal, lui faisait *zennariello*[1].

On n'avait guère remarqué le manège, et personne dans le *vico* n'avait observé qu'un nouveau visage se montrât quotidiennement. A Naples, chacun est libre. Deux ou trois jeunes filles, tout de même, avaient vu Giovanni; mais, dans tous les pays du monde, qu'un joli garçon passe, et toutes les filles le voient. Les autres, Errico, par exemple, ne se seraient jamais doutés de rien. Si Errico travaillait dans la rue, du moins, comme un honnête savetier, ne considérait-il guère avec réflexion que les semelles des souliers qu'il raccommodait. Mais, un jour, Giovanni s'arrêta pour causer avec lui. Puis un autre jour. Et après, quand Giovanni passait, Errico l'appelait. Et, une fois, Carmela était avec Errico lorsque arriva Giovanni. Elle lui sourit. Ils se parlèrent. Et voilà qu'ils avaient fait connaissance.

Les jours qui suivirent ce jour-là, Giovanni, en passant, s'approcha naturellement de Carmela et lui dit poliment bon-

1. « Le petit œil ».

jour. Ils parlèrent du temps, des voisins, des petits enfants qui se traînaient par terre ; — et ce n'était pas grand'chose, mais ils se souriaient en parlant, et le jeune homme montrait toutes ses dents, qui étaient petites et blanches. — Ainsi, peu à peu, Carmè prit l'habitude de le voir tous les jours, de l'attendre, et si bien qu'à la fin, lorsque par hasard il ne venait pas, le soir, en se couchant, elle était triste.

Serafina la blanchisseuse avait aussi remarqué Giovanni, et parfois, quand il était là, elle sortait de son *basso* et venait se mêler à la conversation. C'était une grande travailleuse, elle faisait vivre ses parents, Serafina : toujours le nez sur sa planche! elle « se levait la peau »! Petite, mignonne, le teint mat et les yeux brillants, parlant très vite, avec toujours l'air en colère, elle ressemblait à une Espagnole. Il faut croire qu'il y a des siècles, sa famille était venue de là-bas pour se fixer ici. Si vive, si vive!... Il était rare qu'elle vous dît quelque chose d'aimable : ainsi, même à ce Giovanni pour qui elle se sentait un faible, elle ne s'adressait que sur un ton brusque. Ah! la Serafina!...

D'ailleurs, pour l'instant, elle était mécontente de tout le monde : — d'elle-même, parce qu'elle s'intéressait plus à ce Giovanni qu'elle ne le désirait; de ce Giovanni et de cette Carmela, parce qu'elle voyait bien qu'il recherchait celle-ci plus qu'elle... Et le jeune homme avait beau ne lui faire que es sourires et ne l'appeler que : « Belle Serafina », elle ne se déridait pas :

— Parlez toujours, parlez toujours!... Ah! si vous le savez, vous, qu'il faut des fleurs aux filles!...

Même, elle essayait de détourner de lui Carmè :

— Tout cet encens qu'il te donne, mon petit œillet, il le donne à toutes...

Mais Carmela n'entendait seulement pas ce que Serafina disait.

Quand Giovanni arrivait le soir dans le *vico*, il saluait gracieusement Carmè, il envoyait de ses doigts agiles quelque signe aimable à Errico, puis il s'adossait au mur dans une pose avantageuse, et, qu'il se rangeât seulement deux ou trois flâneurs autour de lui, le voilà qui commençait à parler. Alors Serafina sortait de son *basso*, et, après s'être écriée : « Vous

voilà encore, vous! » elle restait là, son fer à la main, à l'écouter sans plus souffler mot.

Giovanni, il faisait le contrôleur au Théâtre Partenope, de Foria, où l'on joue presque toute l'année des pièces de Pulcinella. Les pièces, toutes il les connaissait, et les acteurs, tous. Ah! quand il se mettait à causer, le Giovanni!... Il vous imitait Scarpetta, Pantalena, Pasquariello, à croire qu'ils étaient là. A lui tout seul, il jouait une pièce entière. Il copiait les chanteurs, l'orchestre, le public, tout : — avec son visage riche en grimaces, toutes les têtes ; avec ses épaules et ses doigts, toutes les attitudes et tous les gestes. — Quand il était là, on était au théâtre!

Et, après, ce n'était pas encore fini : il parlait, il vous racontait une foule de traits surprenants de la vie des acteurs. Et il savait les compagnies qui allaient venir à Naples, et ce qu'on jouerait à la Fenice, au Mercadante ou à San Ferdinando. Et il connaissait aussi des légendes sur la ville : car il avait un ami qui faisait le cicerone, un homme instruit, extraordinaire, et il le voyait très souvent.

C'est le soir que Giovanni parlait volontiers, quand il venait vers les huit heures, entre deux représentations. Le *vico* était sombre. Les chambres et les boutiques qui, le plus souvent, ne sont éclairées que par la lumière de la Madone, jetaient seulement une clarté faible, de place en place, sur le pavé. Assez loin et unique, une *salumeria* illuminée laissait voir en silhouettes tous ses fromages et tous ses saucissons pendus, ses paniers d'œufs, ses morceaux de lard, et la grande balance de cuivre aux longues chaînes. Puis, c'était l'ombre; puis, la veilleuse de l'*altarino*. Parfois quelqu'un montait la rue lentement, jetant au passage un coup d'œil au fond des chambres grandes ouvertes, où l'on apercevait un homme couché dans son lit, une fillette changeant de chemise, ou quelque garçon en caleçon debout près de la porte; quelquefois aussi un soldat tout seul devant une chandelle et une bouteille, ou des petits enfants endormis sur des tables pendant que les parents près d'eux bavardent à voix basse. Le *vico* alors ne faisait plus grand bruit. Et, quand on approchait du *basso* de Serafina, on entendait distinctement la voix de Giovanni qui disait :

— Donc le roi de Naples avait de sa propre main écrit à donna Regina qu'il lui destinait pour mari don Filippo Capece, un beau cavalier de sa cour... Parce que, comme je vous l'ai dit, il avait promis au *barone* Toraldo, le père de donna Regina et de ses deux sœurs, il lui avait promis au *barone*, lequel n'avait pas de garçon, et qu'il en était tout triste à cause de son nom qui allait se perdre, il lui avait donc promis que le gentilhomme qui épouserait sa fille aînée, il prendrait son nom, et qu'il s'appellerait le *barone* Toraldo...

— Comme c'est intéressant! — dit Marianna.

Et, elle fronça le sourcil en signe de profonde attention.

Marianna, c'était la fruitière, une grosse femme en rouge, débraillée, le cou et les bras nus, mais très bien coiffée.

— Voyez-vous, — dit Errico, lequel, assis devant sa petite table, sous l'abat-jour, unissait sans bruit un soulier neuf en le frottant avec son lissoir, — voyez-vous, ce qui leur arrive aux personnes de la noblesse ne ressemble pas à ce qui nous arrive, à nous!

— Et alors, est-ce que tu voudrais qu'à un savetier comme toi et à un *barone*, il leur arrive la même chose! — fit Serafina, qui était assise sur une petite chaise, près du conteur.

— *Gnora, no!*[1] et c'est bien ce que je dis! — fit Errico. — Moi, cela me passionne ces histoires!

En face, on entendit le coiffeur Salvatore qui crachait avec ostentation... Debout à la porte de son *salone*, et fumant une longue pipe légère, Salvatore regardait le groupe à la dérobée. Il détestait Giovanni. Voilà : avant, c'était lui Salvatore qu'on écoutait, lui Salvatore qu'on entourait. Lui aussi, il savait parler!... Mais, à présent que ce Giovanni était arrivé, tout son prestige était tombé : il n'était plus qu'un bavard de *vico*, lui, un bafouilleur, un *tartaglio*... Aussi Salvatore ne se mêlait-il jamais à ces réunions-là : il écoutait de loin, de l'air de ne pas écouter du tout, et avec toutes les apparences du dédain.

— Et voilà donc, — continua Giovanni, — voilà donc que les deux sœurs cadettes de donna Regina, Romita et Albina, deviennent malades, et qu'elles pâlissent et qu'elles ne vivent plus, et qu'elles passent toute la journée à la Chapelle, à prier

1. Pour : « *No, signora.* — Non, madame. »

la Madone. Et c'était des mignonnes et des jolies filles, ah! jolies, jolies! *Dio!* quelle peine elles avaient, les pauvres belles! Et alors, un jour, donna Regina, qui était dans la grande salle de son palais, splendidement vêtue, vous savez, et assise dans un fauteuil de cuir marqué aux armes de sa famille, avec, à côté d'elle, sur un coussin, la couronne de *barone* incrustée de rubis, de saphirs et d'émeraudes, donna Regina...

— Que c'est intéressant! que c'est intéressant! — cria Marianna.

Les yeux de Serafina brillaient, et elle répétait avec admiration :

— Des rubis, des saphirs, des émeraudes!

Carmela regardait Giovanni.

— Eh! va! file la maille! — dit Errico.

— Oui... donna Regina, donna Regina examine ses sœurs. La pauvre Romita, comme elle était triste! elle qui souriait toujours, ah! fini de sourire! Et Albina, auparavant si fraîche, plus de couleurs, mauvaise mine, mauvaise mine tout à fait! « Mais enfin, — elle dit, — mais enfin, qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a? » Et les deux autres baissent la tête et elles ne répondent pas. « Alors vous êtes malades, pauvres sœurs? Alors je fais venir le médecin? » Mais Albina s'écrie : « Oh! ce n'est pas cela, donna Regina! — Qu'est-ce donc alors? » Et voilà qu'elle apprend que ses deux sœurs sont amoureuses aussi de don Filippo Capece, le beau cavalier que le roi lui donnait comme époux!

— Oh! — firent en même temps Serafina et Marianna.

— Quel coup pour elle, vous pensez! Elle n'en revenait pas. Elle était suffoquée, *managgia!* elle s'en signait de la main gauche! « Alors tu l'aimes, toi, Romita? et toi aussi, tu l'aimes, Albina? » Et les deux pauvres belles, qui faisaient oui de la tête et qui pleuraient, qui pleuraient!... « Ah! pauvres sœurs, pauvres sœurs! — disait donna Regina, — mais vous aime-t-il? Moi, je l'aime, et il ne m'aime pas », ajouta-t-elle tristement. A cela, Romita ne répondit rien. Mais Albina, rouge, rouge, et baissant les yeux, murmura à voix basse : « Il m'aime. Pardonnez-moi, donna Regina... » Mais savez-vous ce qui arriva ensuite?

L'auditoire de Giovanni était suspendu à ses lèvres. On ne répondit pas : on était impatient de la suite, et puis

on craignait de se tromper. Seule, Carmela dit avec hésitation :

— Albina épousa don Filippo.

— Ce n'est pas cela, Nennella! fit doucement Giovanni. Les trois filles du *barone* Toraldo entrèrent au couvent. Oui, cela finit ainsi. Par une matinée de printemps, douce et douce, avec du soleil et tant de bonnes odeurs, un matin que Naples était belle à faire envie aux saints, nos pauvres demoiselles prirent le voile. Elles renoncèrent à tout, elles se cloîtrèrent, elles dirent adieu au monde pour toujours... Vous comprenez bien que donna Regina ne pouvait pas épouser don Filippo, puisque don Filippo ne l'aimait pas, non plus que Romita, et donn' Albina ne pouvait pas l'épouser davantage, puisque c'était à donna Regina que le roi l'avait donné pour mari. Alors! voilà, elles entrèrent au couvent toutes les trois.

— Ça finit mal! que c'est malheureux! trois filles si jolies, jeunes et riches, et qui pouvaient avoir une existence!... *Dio mio!* qu'il y a du malheur au monde! — fit Marianna.

— C'est surtout la pauvre donn' Albina! — dit Serafina, — puisqu'elle, don Filippo l'aimait. Oh! moi, à sa place, je n'y serais pas entrée, au couvent. Ah! non : moi, je l'aurais épousé, mon amoureux! Après, j'aurais bien vu ce que le roi m'aurait fait...

— Ah! ces personnes de la noblesse, ce qui leur arrive, ce qui leur arrive! — fit Errico en hochant la tête.

Carmela ne disait rien, mais dans son cœur une voix criait : « Giovanni! Giovanni!... » Comme il l'avait regardée pendant qu'il parlait!

On entendit en face le bruit d'une chaise qu'on déplaçait et la voix de Salvatore qui grommelait :

— Ah! je m'en vais dormir, moi! je m'en vais au lit... j'ai un sommeil!...

Et il bâilla extrêmement fort.

Mais personne n'y prit garde, ni Giovanni, ni les autres...

Giovanni ne venait pas depuis six semaines que tout ce petit coin de *vico* était transformé. On y voyait maintenant bien autre chose que les balcons où grandissent les poulets et les orangers, ou que des petits enfants nus par terre.

Maintenant on voyait ailleurs, on voyait au delà : c'était comme si, d'un coup de baguette, le Giovanni eût renversé les maisons qui bouchaient la vue. Maintenant on découvrait les quais avec les navires qui partent pour tous les pays, on découvrait la mer sans fin et l'on distinguait par le monde une multitude de personnages riches et pauvres, faibles et puissants, excellents et pires ; on pensait infiniment à toutes les aventures qui peuvent vous arriver dans l'existence. Tout s'était dévoilé, éclairé. Et voilà que le *vico* était encombré de figures nouvelles. A la place des vieilles maisons que l'on connaissait depuis si longtemps, — des palais, des rues, des salons, des jardins, des bois étaient sortis de terre. Et c'est seulement ce Giovanni qui avait fait tout cela ! Aussi maintenant aurait-on jamais pu causer sans le citer à tout propos, sans rappeler cette histoire-ci ou celle-là qu'il avait racontée et qui avait tant fait songer?...

On en était émerveillé, de lui. Errico répétait bien dix fois par jour que ce Giovanni était extraordinaire ; pour Carmela, jamais elle n'avait seulement rêvé d'un jeune homme pareil.

Et Serafina, malgré son caractère, il fallait bien qu'elle en arrivât à vous concéder qu'évidemment ce *guaglione*-là[1], il avait une conversation intéressante.

On ne pensait donc plus qu'à lui et qu'à ce qu'il avait dit. Errico, penché sur ses souliers, ruminait maintenant tout le jour de fabuleuses aventures. Serafina était très énervée. Pour la Carmè, elle était folle du Giovanni. Marianna la fruitière, seule, continuait, sans trouble, à rire et à chanter. Oui, la Carmè était folle du Giovanni : deux jours il resta sans venir ; elle fut bouleversée. Et quand il la revit, il la décida tout de suite à le rejoindre, un soir, devant le jardin de la Villa.

III

Naturellement, la grand'mère de Carmela n'avait pas vu d'un très bon œil cette apparition d'un nouveau venu dans son petit cercle tranquille. Elle craignait chaque figure nouvelle. Et pour ce Giovanni, discoureur, *farenella*[2] et pilier de théâtre... Elle se reposait toutefois sur la sagesse de Carmela.

1. Gamin.
2. Conquérant.

Lorsqu'elle put distinguer l'impression produite par le jeune homme sur sa petite-fille, elle fut effrayée! Mais quoi! fausse alerte, sans doute. Et elle se berça de l'illusion que le Giovanni, quand il ne serait plus aussi nouveau et que Carmela se serait habituée à lui, à ses façons, à ses récits et à ses romances, que le Giovanni alors on n'y penserait plus, pas plus qu'on ne pensait à Errico, par exemple... Ah! ouiche! plus le temps passait, plus cheminait la barque et plus la fève se cuisait, plus Carmela changeait. D'abord elle était seulement rêveuse : on lui parlait, elle ne répondait pas tout de suite. Mais elle travailla de moins bon cœur, elle eut l'air de s'ennuyer à la maison. Puis elle devint nerveuse. Deux ou trois fois elle répondit brusquement à sa *nonna*, laquelle toujours, toujours, jusque-là, elle avait traitée avec le respect que l'on doit. Aussitôt après ces sorties, elle paraissait toute émue, elle comprenait ce qu'elle avait dit, elle adressait à grand'mère un regard suppliant : elle ressemblait aux petits chiens qui vous ont mordu malgré eux; cependant elle ne demandait point pardon, elle ne s'expliquait pas (peut-être la crainte de s'attendrir et de laisser échapper son secret), elle courait s'enfermer dans sa chambre, — et la *nonna*, qui tendait l'oreille, entendait bien qu'elle sanglotait en essayant de ne pas faire de bruit. Seulement, elle se mouchait, se mouchait!...

La pauvre vieille *nonna*! cette inquiétude!... Carmela qui ne mangeait plus, qui ne dormait plus!... Toute la journée, la *nonna* ne pensait qu'à cela. Ah! elle ne s'intéressait plus à l'oranger qui poussait sur le balcon d'en face, maintenant, elle ne regardait plus les voisins, maintenant, la pauvre *nonna*!

Son enfant! son enfant chérie n'était plus à elle! sa Carmela!... Pour elle, c'était toujours la petite fille, la *bambina* qui jouait en se traînant par terre : elle la voyait toujours ainsi. Et alors cela avait poussé, c'était devenu une femme! et qui songeait à des choses, à une foule de choses auxquelles la grand'mère n'avait point de part! Cela rêvait, cela avait une vie à soi! On a tenu ça dans sa main, ce n'était pas long comme un *peperone*[1], cela ne savait seulement pas marcher. Et voilà, maintenant, cela veut s'envoler! La maison? — Où

1. Piment.

ça? — La grand'mère? — Qui ça?... Est-ce qu'on a encore une grand'mère? Est-ce qu'on en a jamais eu une?

La vieille Francesca était tombée dans une profonde tristesse. Elle eût voulu mourir. A quoi bon vivre, à présent? Sa petite, le seul être qu'elle aimât au monde, sa petite ne l'aimait plus! D'ailleurs que faisait-elle encore sur la terre? Elle n'était plus bonne à rien... elle était infirme...

Et la *vecchierella*[1] regardait sa mignonne avec des yeux pleins de larmes. Mais Carmela ne voyait rien. Du reste, elle avait l'air d'une somnambule : elle ne vivait plus où elle était...

La grand'mère fit un retour amer sur le passé. *Già!* elle avait mal élevé l'enfant : elle l'avait laissée trop libre... Alors elle fut mécontente de toute son existence. Pendant cette période-là, elle montra de l'humeur. Cela ne dura pas : elle trembla d'énerver Carmè et de l'exaspérer; alors elle passa subitement à l'autre extrême, elle devint infiniment douce, se mit à parler presque humblement à sa petite fille.

Elle eût bien désiré de l'interroger. Mais elle n'osait pas. Elle craignait de fondre en larmes au milieu d'une phrase : elle lui écrivit. Elle lui écrivit, au crayon, sur une feuille de papier :

Ma petite fille bien-aimée,

Qu'est-ce que tu as? Tu ne m'aimes plus comme avant. Tu te caches de moi. Parle-moi, n'aie pas peur ma petite chatte.

Ta grand'mère à qui tu fais beaucoup de peine.

Et ayant plié le papier, un soir que Carmela remontait de son ouvrage, elle le lui mit dans la main sans rien dire.

La jeune fille alla dans sa chambre. A peine y resta-t-elle. Et, revenue précipitamment, elle sauta au cou de sa grand' mère. Elle l'embrassa avec une sorte de frénésie. Elle commençait à pleurer. Grand'mère la serrait dans ses bras : alors elle se releva vite et s'enfuit dans sa chambre, — encore!... Non! elle ne voulait rien dire!

Che fare[2]? La vieille Francesca pensa à déménager. Elle avait bien compté mourir ici, elle était âgée, elle était infirme : changer ses habitudes, à présent... Mais il s'agissait bien de

1. Bonne vieille.

2. Que faire?

cela! Déménager, oui, se réfugier dans un autre *rione* [1]. Elle y réfléchit, et elle se rendit compte de la vanité du moyen. Que le Giovanni le voulût, il aurait tôt fait de retrouver Carmè. Et éloigner de lui la petite, c'était peut-être faire que celle-ci s'attachât à lui davantage. Si elle l'aimait, elle irait le rejoindre. Déménager, mais qui sait si ce n'était pas brusquer un dénouement qui, à patienter, pouvait arriver plus tard, ou même, avec l'aide de la Madone, ne jamais arriver?

Et la pauvre vieille priait la Madone, de tout son cœur. Elle s'inclinait de loin devant l'Image; elle s'inclinait autant que le lui permettaient ses douleurs, et elle lui disait :

— Pardon, Madone sainte, de ne pas me mettre à genoux, mais, tu sais, je ne peux pas; j'ai essayé, je ne peux pas, et, comme je me tiens là, même aussi peu courbée, j'ai très mal. Ah! je sais que ce n'est pas respectueux de te parler en restant assise, mais tu m'excuseras, toi qui vois dans mon cœur. Oh! *mamma d'o Carmine! mamma!* garde-moi ma petite-fille, ô Concetta! Écoute-moi! Il y en a beaucoup de très malheureuses qui sont en train de s'adresser à toi en même temps que moi, mais il n'y en a pas une, non! qui souffre plus que moi. Écoute-moi donc, moi, Sainte Vierge : tu comprends bien comme je souffre, toi qui as eu un enfant et qui as tant saigné à cause de lui, pauvre!... Ma petite-fille est en danger, Madone. Oh! ma bonne Vierge, intercède pour nous, sauve-la, *Immacolata mia*, et, de mes vieux doigts, je te tisse une belle robe d'or, belle, belle, tu verras : je ne travaille plus que pour toi, jusqu'au dernier jour. Oh! Maria, écoute-moi, ma toute bonne, mon amour, écoute-moi... »

Et la pauvre *nonna* finissait sa prière en pleurant. Mais quand elle avait parlé à Maria, elle était un peu plus calme, elle pensait que la Madone là-haut s'occupait d'elle.

Ainsi allèrent les choses jusqu'au soir où Carmela sortit. Ce soir-là, la grand'mère sentit que tout était perdu. Rien, rien n'avait retenu son enfant! Sûrement, c'était pour aller le retrouver qu'elle s'était parée aussi coquettement. Ah! non, ce n'était pas possible, cela ne pouvait pas durer! *Che fare?* Eh bien! demain, elle lui parlerait, à ce Giovanni.

1. Quartier.

Le lendemain, toute la journée, elle observa Carmè : elle la trouva encore plus drôle que d'habitude. Donc, vers le soir, elle attendit le Giovanni. Mais quand elle le vit apparaître, au bas du *vico*, et, ainsi que chaque jour, monter lentement d'un air indifférent, zou! toute son assurance l'abandonna. Comment prendrait-il sa remontrance? Elle, pauvre vieille, infirme!... Comment tout cela tournerait-il?... Elle le regardait, hésitait; à chaque pas qu'il faisait, elle hésitait un peu plus. Enfin, il était presque sous le balcon, elle se pencha :

— Don Giuà!

Giovanni leva la tête avec surprise. La vieille lui faisait signe de monter. De monter! Carmè avait parlé à sa grand'mère, alors? Mais non, la jeune fille était là, à sa machine, et, des yeux, de tout son visage étonné, elle lui affirmait qu'elle n'en savait pas plus long que lui. Il passa la grande porte, entra dans la cour et monta l'escalier.

Dans la rue, Carmela ne respirait plus. *Madonna!* Restée depuis hier comme étourdie, la *ragazza* ne pouvait plus dire où elle en était. Sa tête était embrouillée : elle savait qu'elle avait vécu, hier, les plus belles minutes de son existence, mais c'était comme un rêve : elle ne soudait pas cela avec la réalité. Elle qui se trouvait là, maintenant, dans le *vico*, assise devant sa machine à coudre, à la porte du *basso* de Serafina, dans quel pays, dans quel paradis, hier, avait-elle été transportée? D'où revenait-elle, à présent? Elle était grise, grisée d'amour. Elle se laissait aller à rêver, infiniment, dans une langueur délicieuse. Mais le visage de sa *nonna*, par instants, lui apparaissait. Et aussi la façon dont elle, Carmela, était sortie de la maison hier soir... Hier soir! comment? c'était hier soir? Cela paraissait si loin, séparé de maintenant par de tels événements, par une succession si longue d'émotions!... Quand elle voyait sa grand'mère, l'anxiété la prenait. Mais hier elle avait péché! Oui, oui, péché! Ah! Sant' Anna! qu'avait-elle fait? Oh! Giovanni!... Heureusement, il allait l'épouser, aujourd'hui même. Elle était à lui, à lui. Il fallait que tout le monde le sût. Cela ne pouvait pas rester secret. Cela l'étouffait. Oh! elle ne pouvait plus continuer à cacher à sa *nonna* qu'elle adorait Giovanni, qu'elle était heureuse...

Mais grand'mère l'appelait, Giovanni! Cœur de Jésus! grand'mère saurait-elle quelque chose?...

Quand il fut en haut, la clef était sur la porte, il entra... Que désirait la vieille? Est-ce que, par hasard, elle savait? et allait-elle lui reprocher avec véhémence d'avoir séduit Carmela? Ou bien la Carmè, comme elle en avait l'intention hier, lui avait-elle parlé, et la vieille voulait-elle causer mariage? Mais Carmela avait fait signe au jeune homme qu'elle-même ne savait rien. Peut-être, après tout, la vieille l'appelait pour une chose sans importance et qui ne concernait pas du tout sa petite-fille? A tout hasard, Giovanni se fit une figure insouciante et aimable, *aggarbata* [1]. Il était armé constamment pour tout entendre et pour répondre à tout, prêt qu'il était, à tout moment, à dissimuler, à ruser. Il détestait, d'ailleurs, les explications violentes. Il possédait donc un arsenal complet de malices pour empêcher toute explication d'arriver jusqu'à la violence.

La *nonna* était assise dans son fauteuil, sur le balcon. Quand le jeune homme entra, elle se tourna et dit :

— Voulez-vous m'aider à rentrer, Don Giuà?... Ah! je suis une pauvre vieille infirme, il me faut toujours de l'aide.

Giovanni s'approcha d'elle et poussa son fauteuil avec beaucoup de complaisance. Quand elle se trouva dans la chambre, de sa main ridée elle montra la fenêtre : il la ferma... Voilà des préliminaires bien graves. « Carmela a beau dire, elle sait bien de quoi il retourne : elle a parlé, et voilà que la vieille pense à te marier : *mbè* [2]! nous allons voir... » Mais, en se disant cela, Giovanni souriait gentiment à la *nonna*. Il regardait autour de lui. Il examinait sur la commode, contre le mur, la figure noire de la Madone du Carmine avec deux chandeliers et deux bouquets d'œillets que la Carmela, sans doute, avait placés là... La vieille était assise dans son fauteuil, près de la fenêtre, sa petite table à côté d'elle. Comme Giovanni était en pleine lumière, il tourna un peu sa chaise et se mit à contre-jour.

La *nonna* resta muette, un instant, puis elle dit avec fermeté :

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, mais je voudrais vous parler, j'aurais à vous dire quelque chose.

Giovanni prit une pose attentive. La vieille continua, avec un peu moins d'assurance :

1. Courtoise.
2. « Très bien! »

— Il faut excuser une grand'mère, il faut excuser... Est-ce que vous avez une grand'mère, don Giuà?... Ah! c'est triste, triste, de devenir vieux! Tenez, voyez cette jambe-là, elle m'a fait mal toute la journée, *Dio!*... Dites, je voudrais dire quelque chose... et vous n'allez pas le prendre mal, au moins... Je suis vieille, vous savez bien, je suis là toute la journée, dans le fauteuil... alors je rumine, je rumine... Il faut vous mettre à ma place, *signò*... *Già!* il faudrait ne pas vieillir : qui est vieux n'est plus bon à rien. Mais je voulais vous dire quelque chose... je voulais vous dire... J'ai ma petite-fille, ma Carmela, qui change bien depuis quelque temps, ah! qui change... et cela... cela m'inquiète...

Elle fit une pause. Giovanni, auquel l'embarras de ce début n'avait pas échappé, sûr maintenant que l'objet de l'entretien était sérieux, ne laissait rien paraître de sa préoccupation. Il hochait la tête et souriait avec une amabilité indifférente.

— Vous savez, c'était une petite fille très sage et qui ne pensait qu'au travail. Ah! travailleuse!... levée chaque matin avec le jour!... Et si bonne, si bonne pour moi!... Et ne sortant jamais, et pieuse! et sérieuse! oui!... Odorant vraiment l'honneur, la cannelle, et l'œillet... *Sicuro!*[1] il n'y en a pas deux comme elle dans ce *vico*-ci!... Ah! elle change, elle change bien depuis quelque temps!... Vous savez, elle n'était pas habituée du tout... à voir des jeunes gens... Elle n'était pas du tout... Enfin, *signò*, vous la troublez, cette enfant!

Giovanni recula vivement sa chaise, et son visage marqua une extrême surprise :

— Moi, *gnora mia!*... Donna Carmennela!

— Oui, Giovanni... Vous venez là tous les soirs, vous parlez, vous chantez la romance, aimable, aimable, tout sucre, et vous lui faites la cour...

— *Ma*[2]... vous vous trompez, *gnora mia*. Jamais je n'ai pensé... jamais cela n'a passé seulement par le bout de mes cheveux... vous vous trompez... *gnora mia*.

— *No, signore!* — fit doucement la grand'mère.

Elle reprit, après un silence, en regardant le jeune homme bien en face :

1. Sûrement.
2. Mais.

— Mais, dites-moi, don Giuà, puisque vous parlez d'amour à ma petite-fille, quelles intentions... Vous avez envie de l'épouser?

— *Ma*... — répondit le joli garçon avec un léger rire un peu forcé — je vous assure que vous vous trompez... je ne parle pas d'amour à donna Carmenella... Je ne pense pas encore à me marier, *gnora mia*...

— Eh bien, don Giuà, puisqu'il en est ainsi, je suis certaine que vous voudrez faire un grand plaisir à une pauvre *nonna* malheureuse et inquiète : vous passerez moins souvent dans notre *vico*. Si vous n'avez pas l'intention de mal faire, vous pourriez cependant faire du mal sans le vouloir. Vous jouez, vous, cela vous amuse, mais elle, pensez donc, ce n'est qu'une enfant, elle prend tout au sérieux... Venez moins souvent... Et, si vous agissez ainsi, vous agissez bien. Vous me rendez la paix, *signò*... Vous êtes un brave jeune homme que je bénis... Je le dis : « C'est le vrai fils de la poule blanche », et je vous recommande tous les jours à la Madone.

Elle s'arrêta, et elle considéra Giovanni. Il lui faisait toujours des signes aimables, mais elle ne pouvait pas pénétrer ses yeux. Tout à coup, elle fut frappée par ce qu'il respirait, en ce moment même, de fausseté! Elle eut alors l'impression nette que tout cet entretien n'allait servir de rien, que tant d'efforts étaient vains, qu'elle avait porté un grand coup à côté. La force qui l'avait soutenue jusqu'à cette minute l'abandonna tout à coup. Elle ne fut plus qu'une vieille, une pauvre vieille, qui a voulu stupidement barrer la route à la Jeunesse, à l'Amour. Elle se sentit faible, faible et désespérée.

Elle tira Giovanni par la manche, et lui dit d'une voix suppliante :

— Laissez-moi mon enfant, *signò*, laissez-moi mon enfant... vous en trouverez d'autres... Moi... moi, je n'ai qu'elle.

Giovanni n'eut aucune émotion; il marmotta seulement d'une voix de miel, en continuant à faire beaucoup de gestes avec les doigts :

— *Gnora mia*... *gnora*... *ma*... qu'est-ce que vous pensez?... Je ne suis pas... *ma*... ne croyez pas...

Elle le regarda.

Elle le vit, là, avec toutes ses grimaces. Et, soudainement,

devant cette résistance entêtée et cette fourberie lâche, son humilité disparut, une grande colère l'envahit.

— « Je ne suis pas... *ma*... ne croyez pas, *gnora*, *gnora!*... » fit-elle en l'imitant. Voyez-le, ce petit saint Jean!... Est-ce que tu me prends pour une bête? Tu veux me chanter une berceuse pour m'endormir... Tu n'auras donc pas honte enfin de mentir comme ça!

Et, d'une voix âpre, irritée :

— Tu ne veux rien entendre? Fais bien attention pourtant à cela que je te dis. L'air de cette rue n'est pas fait pour toi, Giovanni! Il faut laisser ma fille tranquille, mon garçon. Je ne suis qu'une vieille femme infirme, mais écoute-moi bien : si tu tournes encore et retournes de ce côté-ci, tu peux compter qu'il t'arrivera malheur.

Le Giovanni se redressa :

— Allons, allons, *mamma mia*, il ne faut pas menacer comme ça un honnête homme. Il y a des choses, aussi, qui ne sont pas à dire!...

Mais la vieille Francesca, indignée, cria :

— *Peccato*[1]! Des choses qui ne sont pas à dire!... A lui, à ce lâche? à ce lâche qui me vole ma fille! Ah! j'en perds la tête! Ah! sang de la Madone! sang! sang! ce qu'il faut entendre!...

Elle frémissait de rage. Elle cherchait quelque chose à jeter à Giovanni. Elle sentit un coussin sous son dos, le saisit, et le lança dans la direction du jeune homme. Celui-ci marchait à reculons vers la porte. La *nonna* lui criait encore :

— Ah! va-t'en au malheur! *Vatenne!* que le diable te prenne l'âme et le corps! homme de rien!... Je te maudis! je te maudis!... Ah! sainte Vierge, ah! fais qu'il lui arrive malheur!

Et elle tendit ses mains tremblantes vers la Madone.

Le Giovanni sortait.

Quand il se trouva dehors, la porte refermée, il s'arrêta un instant, il regarda autour de lui, il ne vit personne, il se secoua comme un chien mouillé. Une seconde, il avait eu peur. Il avait eu des impressions désagréables. Mais c'était tout? ce n'était que cela? Il se tourna vers la porte de la vieille, et, deux ou trois fois, très vite, il ferma l'œil gauche et releva le

1. « Péché! » — à peu près comme on dirait chez-nous : « Malheur! »

coin de la bouche, dans une grimace moqueuse... Puis il descendit l'escalier.

IV

« Ticoticoticoti », faisait la machine à coudre.

Le marteau d'Errico tapait, tapait, tapait... Un vendeur de fruits se disputait avec une ménagère penchée à son balcon. Il remplissait de cerises le petit panier suspendu devant lui, qu'elle tenait là-haut par une longue ficelle, et il disait son prix. Elle répétait le sien, énergiquement. Alors il reprenait ses cerises, d'un air rageur, en criant très fort.

Plus avant, en face de l'*altarino*, à croppetons au milieu de son troupeau, un chevrier trayait une de ses bêtes. Des gens le dépassaient, qui descendaient allègres le *vico*. On entendait les cris et les appels des marchands de la rue.

« Ticoticoticoti », faisait la machine à coudre.

Serafina sortit de son *basso*, et prit sur le poêle un fer à repasser qu'elle approcha de sa joue. Errico leva la tête. Ils se désignèrent des yeux la Carmela penchée silencieusement sur son ouvrage et qui semblait absente. Et ils firent ensemble la même grimace de compassion.

Ce matin de printemps où il faisait si bon vivre, où l'on respirait avec tant de joie, la jeune fille, absorbée en elle-même, ne le voyait pas. Le gai vacarme des premières heures de la journée ne la pénétrait pas. Elle était comme sourde et aveugle. Et c'est à peine, à peine si elle apercevait le petit garçon du savetier qui s'était traîné jusqu'à la machine et qui riait aux éclats. Elle travaillait, la tête baissée. Et son joli visage était tiré, et ses lèvres avaient pâli.

— Pauvre Carmè! — murmura Serafina en rentrant dans son *basso*.

Et l'excellent Errico hocha la tête.

« Ticoticoticoti... » Depuis huit jours, la machine à coudre marchait, pour ainsi dire, toute seule. Carmela n'était plus avec elle. « Ticoticoticoti... » Carmela revoyait la scène de l'autre jour, avec sa grand'mère, une fois le Giovanni parti :

— Alors tu l'aimais?... Viens là, Carmelina, viens tout près

de moi... tu l'aimais? Allons, ma chatte, allons, parlez-lui, à votre *nonna*...

Carmela avait levé sur sa vieille un regard étonné. Oh! elle ne la traiterait pas aussi doucement si elle savait tout. Elle n'était donc au courant de rien? Cependant, si, sûrement, elle savait quelque chose! mais quoi?... Et maintenant, là, que demandait-elle?... Entrée timidement dans la chambre, Carmela s'était mise sur une chaise, et, la tête basse, humble, elle attendait, avec honte et avec angoisse; elle attendait des reproches, des paroles qui lui feraient peine, Elle en était bouleversée d'avance.

— Viens là!... viens, ma Carmè!...

Oh! que grand'mère parlait doucement! Non! elle ne savait rien!... Mais alors que voulait dire tout cela? Pourquoi avait-elle appelé Giovanni?... Et pourquoi, après, Giovanni était-il parti ainsi, avec cet air qui avait glacé Carmela, sans la regarder seulement, avec l'air, vraiment, oui, l'air de s'éloigner pour toujours!... Qu'avaient-ils comploté tous les deux?

— Viens là, viens, *cianciusella mia*... [1]

Elle s'était approchée. Oh! qu'elle avait besoin que l'on calmât son angoisse!... *Nonna!... nonna!...* Elle avait mis sa tête sur les genoux de la vieille.

— Alors tu l'aimais? — répéta celle-ci en lui caressant les cheveux.

Carmela était reprise d'alarme. Cette question, encore cette question! Grand'mère savait!... Mais non : elle parlait si doucement!... Oh! Seigneur! si c'était vrai!... Mais oui, c'était cela : grand'mère et Giovanni avaient parlé du mariage. Grand'mère allait le lui annoncer!... *Dio!*

— Tu l'aimais?...

Carmela mit la main sur son cœur, et, de la tête, fit oui.

La grand'mère dit tendrement :

— Ce n'est pas un homme pour toi, *nenna mia*... Ce n'est pas un homme pour toi... Je ne lui vois rien de bon...

Elle ajouta, en lui flattant doucement la joue :

— Non, Carmeluccia, non, il ne faut pas penser à lui.

Ah! mon Dieu, ah! Carmela ressentait encore le froid au

1. « Ma petite chatte ».

cœur qui l'avait saisie. Tout s'était couvert d'ombre, comme une plaine quand un gros nuage passe tout à coup sur le soleil. San Michele Arcangelo et San Nicola di Bari, au mur, et la Madone sur la commode, la petite table et le lit de la *nonna*, tout s'était éteint. Mais quoi ? que signifiait cela ? Elle avait bientôt relevé la tête et lancé simplement, comme un argument sans réplique :

— Mais il doit m'épouser, *nonna !*

— T'épouser ?... t'épouser, mon enfant !... Non !

— Qu'est-ce que tu dis, *nonna* ? — demanda la jeune fille en regardant sa grand'mère.

La vieille prononça lentement :

— Qu'il ne veut pas t'épouser.

— Quoi ! il l'a dit, qu'il ne voulait pas ?

— Oui, *core mio*.

— Il l'a dit, qu'il ne voulait pas ? il l'a dit, qu'il ne voulait pas ?

— Oui, — répéta la vieille. — Oui.

Carmela avait posé ses mains sur son visage et s'était mise à sangloter. Alors la vieille Francesca passa le bras autour de son cou, et elle dit, avec une douceur infinie :

— Ma petite enfant, ma belle petite fille, ma petite enfant...

Il y avait combien de temps qu'elle ne l'avait pas vue pleurer ! Cela la rajeunissait, cela la ramenait aux jours où Carmela était *piccina* et ne donnait rien que de menus soucis. Alors, quand l'enfant pleurait, qu'elle avait un gros chagrin, sa *nonna* la consolait, subitement, en lui promettant un joujou d'un sou.

La nuit était venue maintenant. Dans l'obscurité de la chambre, la grand'mère tenait enlacée sa petite-fille et elle murmurait tout doucement :

— Mon petit oiseau, mon parfum de fleur, ma belle jolie...

Comme une chanson, une chanson infiniment tendre, infiniment rêveuse, remplie du songe des vieilles, de ce beau songe mélancolique tout entier fait de souvenirs.

Mais Carmela se dégagea, elle posa ses lèvres sur la main de sa grand'mère et elle sortit.

*
* *

Elle ne pouvait pas croire que cela fût vrai. Non, il n'avait pas menti ainsi. Elle se rappelait tout ce qu'il disait, et avec quelle voix, quel accent d'amour!... Et hier!... « Mon petit ange... Petite étoile... Cœur de mon cœur... » Hier! Oh non! ce n'était pas vrai! c'était impossible! il l'aimait.

Il l'aimait... Et pourtant... grand'mère l'avait bien répété, et à trois reprises : Giovanni avait déclaré qu'il ne voulait pas l'épouser... Et sa façon de partir, sans s'approcher d'elle, sans la regarder, sans lui dire un mot... Et hier, c'est vrai! hier, quand il avait dit : « Tu ferais peut-être mieux d'attendre, Carmenella!... » elle avait eu alors comme un saisissement, l'espace d'une seconde, un soupçon... elle s'en souvenait maintenant... Jésus! Oh! elle en mourrait! Non! non! jamais elle ne pourrait survivre à cela!

Avec Giovanni ce qu'elle avait fait!... Il disait, à présent, qu'il ne voulait pas l'épouser... Mais hier soir!... Voyons! il ne pouvait plus la laisser, aujourd'hui! S'il la repoussait maintenant, que deviendrait-elle? « Ah! pauvre Carmè! pauvre Carmè! On a raison, tu vois, de dire que le seau du puits qui descend en riant remonte en pleurant!... »

Ah! d'abord, voilà ce qu'il aurait fallu dire à grand'mère, lui raconter tout. *Già!* mais oser dire cela à la *nonna*!... Ce n'était pas le désir d'échapper aux reproches qui arrêtait Carmela : elle les avait trop mérités, Sant' Anna! Elle avait été folle, folle. Elle avait perdu toute pudeur! Comme une fille, une fille de Porta Capuana!... Mais apprendre cela à la *nonna*! Sa Carmela! sa Carmè qu'elle plaçait si haut!... Ce déshonneur! ainsi! brusquement! Oh! cela pourrait la tuer.

Et elle devait parler cependant. Oui, seulement parler la soulagerait. Elle ne pouvait pas plus longtemps garder ce secret. Oh! tout dire, s'ouvrir à quelqu'un!... Eh bien, elle entrerait dans une église qu'elle ne fréquentait pas habituellement; là, elle trouverait quelque prêtre inconnu, elle se confesserait. Après, certainement, elle serait plus calme...

*
* *

« Ticoticoticoti... » Depuis huit jours, la machine à coudre marchait, pour ainsi dire, toute seule... D'abord, durant trois longues journées, elle avait été anéantie, la pauvre Carmela : les trop grandes émotions, éprouvées coup sur coup, l'avaient brisée. Elle ressentait une fatigue énorme. Elle dormait les yeux ouverts. Et, la nuit, dès qu'elle était couchée, elle s'enfonçait lourdement dans un sommeil noir, sans rêves... Enfin, peu à peu, la pensée lui était revenue. Et, à mesure qu'elle reprenait conscience d'elle-même, sa douleur augmentait; la lumière, gagnant de proche en proche, éclairait plus d'objets : ils étaient tous tristes.

Ah! elle entrait dans la vie par une porte sombre!... C'est vrai, jusque-là, elle n'avait pas vécu. Elle était une jeune fille, elle existait, insoucieusement, comme une fleur ou comme un oiseau; maintenant, avec l'amour, la vie s'était éveillée en elle, et la femme était née avec sa force prodigieuse de souffrance et de passion...

Elle demeura d'abord sous l'influence de son confesseur. Elle se remémorait toutes ses paroles, elle gardait encore dans l'oreille l'accent de sa voix. Qu'il avait été bon! C'était à San Brigida, près Toledo, dans la chapelle où il y a sur la croix un Sauveur, vêtu comme un roi, avec une robe, une couronne, une ceinture d'or, un collier.... Dans le confessionnal, on n'y voyait rien, mais sa voix était si bonne qu'elle vous rassurait, malgré l'orgue qui jouait dans l'église d'une façon lugubre...

Carmela se revoyait quand elle avait dit en pleurant, pleine d'angoisse : « Pardon! pardon! *zi prè*[1]!... » Il avait fait : « Il ne faut pas pleurer, mon enfant... tu veux redevenir une honnête fille, n'est-ce pas?... » Il avait dit qu'il ne fallait jamais, jamais revoir Giovanni : « Vois-tu, c'est le Diable. Il s'est mis une jolie figure pour t'enlever... » Et il ne fallait jamais, jamais penser à lui : « Tu sens que tu vas penser à lui, tu appelles tout de suite la Madone... »

Elle se revoyait, après, dans l'église, le buste allongé sur

1. « Père prêtre ».

une chaise. Comme cet orgue la faisait pleurer! Mais que cela lui avait fait du bien, de pleurer et de s'être confessée!...

Et maintenant elle priait sans cesse la Madone pour ne pas penser à Giovanni : « Tant que la bonne Mère est avec toi, il ne peut pas te prendre... »

Mais, une nuit, elle fit un rêve : elle le revit, lui. Le matin, elle se réveilla dans un état de langueur si doux qu'elle ne s'était jamais sentie ainsi. Alors elle fut reprise entièrement. Lui! le Diable!... Oh! elle l'aimait, elle l'aimait!... Une à une, elle revécut chaque minute de leur amour. Elle passait des heures, essayant de retrouver dans sa précision tel menu détail qui lui avait échappé, et qui lui paraissait maintenant d'une importance extraordinaire.

Cependant, au sortir de ces songeries profondes, elle se rappelait les conseils du prêtre et ses propres promesses. Alors elle était confuse et troublée.

Elle se disait, hésitante : « Allons, encore aujourd'hui, pour penser à Giovanni. Demain je retourne à l'église, je me confesse, et je ne penserai plus jamais à lui. » Elle murmurait cela, les larmes lui tombaient des yeux. Demain, l'image, l'idée de Giovanni, lui-même enfin serait enseveli, et une pierre dessus. Demain, adieu pour toujours Giovanni!... Oh! c'était horrible!

Elle remettait, chaque, jour au lendemain sa visite à San Brigida. Le lendemain, elle n'avait pas encore tout à fait fini de penser à lui...

Il faisait un temps délicieux. On n'avait pas trop chaud. On baignait dans l'air tiède et dans la belle lumière. Toute la rue riait, chantait et parlait haut. Et les œillets, les beaux œillets avaient envahi Naples...

Peu à peu, les impressions poignantes que Carmela avait éprouvées à l'église s'effaçaient. Après tout, elle ne faisait pas grand mal en pensant à Giovanni... Est-ce que le bon Dieu, vraiment, est-ce que le bon Dieu voudrait la damner pour cela?

Elle regardait le bas du *vico* pour voir si par hasard il ne passerait pas...

Elle s'était d'abord donné licence de penser à lui. Bientôt l'idée de le revoir la tourmenta. Cela commença doucement, par le sentiment qu'un jour certainement, que tout à l'heure peut-être il allait venir. Alors elle se demanda ce qu'elle lui

dirait, quelle contenance elle se donnerait. D'avance, elle se représentait la scène. Elle le voyait, lui, avec sa petite moustache, son sourire, et si poli, si prévenant, et sachant si bien parler!... et elle, elle serait là, à sa machine, et elle ferait semblant de travailler sans attacher autrement d'importance à tout ce qu'il pouvait dire....

Mais il ne venait point, et le temps passait. L'attente de la jeune fille s'exaspérait maintenant; chaque pas dans le *vico* lui faisait lever brusquement la tête, et elle éprouvait des déceptions si vives que les larmes lui montaient aux yeux, tandis qu'elle devenait d'une pâleur de morte...

Le cœur lui manquait; elle ne se sentait plus la force de travailler. Ah! il ne reviendrait jamais, elle avait fait un rêve absurde. Elle se rappelait, avec un serrement de cœur affreux, ce qu'il avait dit à la *nonna*, et la façon dont il était parti... Non, jamais plus, jamais plus... Alors sa machine s'arrêtait, et elle regardait d'un air égaré le petit garçon d'Errico qui jouait par terre à côté d'elle...

— Pauvre! pauvre Carmè! — murmurait Serafina.

Serafina, la blanchisseuse, depuis qu'elle voyait Carmela ainsi, était partagée entre plusieurs sentiments. Elle ne pouvait se défendre d'un petit mouvement de satisfaction, à la pensée que Carmela non plus n'aurait pas Giovanni, et que c'était fini, cet accord entre eux deux qui l'agaçait et la rendait jalouse. Mais, quand cette idée-là lui passait, elle ne la conservait pas longtemps; vite son bon cœur s'en mêlait : pauvre Carmè! elle était malheureuse!... Elle, Serafina, n'avait eu pour Giovanni qu'un caprice, tandis que la Carmela, vraiment, avait de l'amour. C'était clair, depuis qu'on ne voyait plus ce Giovanni, elle avait fini de vivre!...

Mais enfin que s'était-il donc passé, au juste? Pourquoi avait-il disparu subitement?... Cette question-là excitait fort la curiosité du *vico*. On avait bien remarqué que c'était depuis l'entretien de la grand'mère avec le jeune homme qu'on n'avait pas revu celui-ci... Que s'étaient-ils dit? Mais l'attitude et la figure de Carmela décourageaient les moins discrets... On n'osait pas la questionner. Même, on n'osait plus parler de Giovanni devant elle... Par exemple, si les langues marchaient par derrière!... La camisole de Serafina et le corsage rouge de

la grosse Marianna se trouvaient souvent réunis autour de la petite table d'Errico, et le coiffeur Salvatore, qui maintenant reprenait un peu, venait parfois se joindre au groupe. On regardait à la dérobée Carmela pâle et défaite, et l'on bavardait.

— Moi, on ne me retirera pas de l'idée qu'il lui a montré quelque chose, à la petite; et maintenant il en a assez et il est parti... Ils sont comme cela, ces jolis cœurs-là!

— Allons, allons, il ne faut pas dire ça, Totore, — faisait Serafina. — Est-ce que tu as jamais vu Carmè bouger de là, la pauvre?... Elle est née blanche, c'est la fille la plus honnête de Naples...

— Mais oui, c'est seulement le mariage qui ne va pas, — déclarait Marianna. — La vieille Francesca, elle ne veut pas; ça se voit bien, ça...

Alors Errico, qui tapait sur ses semelles, murmurait avec circonspection :

— Ah! qui peut savoir cela?... qui peut savoir cela?...

— Dans tous les cas, elle est bien triste, elle se perd son teint, notre pauvre belle! — s'écriait la Serafina, d'un ton apitoyé.

A ces entretiens chargés de mystère Carmela ne prêtait aucune attention, pas plus qu'aux regards anxieux que sa grand'mère, assise sur le balcon, lui jetait souvent.

La *nonna* s'était dit : « Il faut laisser faire le temps; son Giovanni... elle l'oubliera... » Et jamais elle ne parlait de lui à Carmela. Mais l'enfant restait triste, si triste! A la fin, la *nonna* ne savait plus que penser.

« Ticoticoticoti... » La machine n'allait pas bien fort... Elle s'arrêtait souvent... Enfin, après avoir récapitulé deux cents fois toutes les paroles et tous les gestes du Giovanni, après s'être répété trois mille fois : « Pourquoi est-il parti? » après avoir passé dix nuits sans sommeil et dix jours sans sourire, un matin, en s'installant dans le *vico*, Carmela résolument se dit à elle-même : « Ah! cet après-midi, j'irai me confesser à San Brigida. » Et, à quatre heures, elle se leva, mit un fichu et partit.

EUGÈNE MONTFORT

(A suivre.)

A CASABLANCA[1]

II

Dimanche, 4 août 1907. — Les vapeurs arrivés sur rade apportent des indications vagues sur les navires de guerre et les troupes que le gouvernement français envoie à Casablanca pour tirer justice des assassins. On ne sait pas exactement le nom des croiseurs, mais la force navale en route est imposante. Tout le monde l'attend à Casablanca. Des « frégates » sont toujours venues après les meurtres se livrer à des démonstrations; cette fois les nations atteintes exigeront des sanctions. Les notables de la ville et Mouley-Lamin sentant leur responsabilité se sont demandé comment ils pourraient atténuer le ressentiment français. Suivant son habitude dans les moments de crise, le Maghzen a demandé ses inspirations à différentes sources. Quand il est embarrassé des exigences d'un diplomate ou d'un consul, il consulte secrètement une autre nation, parfois même plusieurs, et, suivant les réponses, il se décide.

Un des agents consulaires le mieux informés (il me l'a raconté au cours d'une traversée sur le *Galilée* plus tard) a été pressenti à deux reprises pendant la journée du 4 août : il n'hésita pas à développer ce raisonnement, — extrêmement avantageux pour tous les intéressés quels qu'ils fussent, — que la meilleure façon de désarmer les forces attendues était

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

d'autoriser une garde de marins à entrer pacifiquement au consulat le plus tôt possible ; cette solution, qui n'offrait aucun inconvénient et qui aurait les meilleurs résultats, à condition que les autorités marocaines assurassent un débarquement pacifique, faisait d'abord éclater la sincérité des intentions de Mouley-Lamin et le mettait hors de cause, dans l'enquête sur les responsabilités qui aurait lieu un jour ou l'autre : lorsque les navires se présenteraient, trouvant le consulat occupé et la ville calme, quelle action pourraient-ils engager? Tout prétexte d'intervention militaire disparaissait : « Qu'exigez-vous de plus? aurait-on dit; des excuses, des indemnités, des garanties pour l'avenir, le châtiment des coupables? vous les aurez; mais toute raison de vous installer à terre a disparu. » On pouvait craindre l'attaque des tribus mécontentes de l'entrée des marins français au consulat; avec l'appui des troupes européennes et la protection des canons des navires, on éviterait le pillage et on limiterait certainement le dommage.

Le mieux était donc de laisser les Français réfugiés sur rade rentrer en ville, et les marins du *Galilée* aller au consulat. En laissant quelques douzaines de matelots renforcer ceux qui s'y trouvaient déjà, et s'opposer à un coup de force des tribus, on évitait le débarquement des milliers de soldats transportés par les frégates; mais il fallait prendre les devants, supprimer les raisons d'intervenir, en acceptant une garde autorisée. Le raisonnement était conforme à l'intérêt marocain, conforme aussi à l'intérêt des colonies étrangères : on diminuait les chances de désordre, on ne lésait pas les affaires, on laissait la parole à la diplomatie, et la France recevait le minimum de satisfaction indispensable à son amour-propre. Il est certain qu'il fit de l'impression sur Mouley-Lamin. Mais, ne sachant pas se décider rapidement, suivant l'usage de la politique maghzen, Mouley pesa le pour et le contre ou peut-être même soumit confidentiellement à d'autres conseillers l'avis qui lui semblait pénible pour sa fierté nationale et susceptible d'être critiqué plus tard à Fez, si tout s'arrangeait au dernier moment.

Le commandant Ollivier visite l'installation de ses hommes au consulat vers dix heures. Il a emmené deux marins avec

lui, ce qui porte à dix, non compris l'enseigne Cosme, l'effectif détaché du *Galilée* à terre. Quelques Français restés ou revenus à Casablanca s'étaient placés comme soldats volontaires sous les ordres de Cosme, qui leur avait assigné un poste, des heures de garde et d'exercice. MM. Houel, Peytral, Charpentier et Mercié avaient reçu un mousqueton; MM. Fournier, Darrigues, Lévy, Souffron, Théboul, Merlin et Guinard, un revolver. Les issues avaient été barricadées ou obturées; un barrage en fil de fer fermait l'entrée principale par le jardin. En cas d'alerte, chacun avait sa place marquée et son rôle indiqué dans un ordre affiché dans le vestibule :

Dès que l'alarme est donnée par des sons de cornet à bouquin, les volontaires et les marins s'arment et prennent les postes suivants :

Noms.	Postes.	Armement.
—	—	—
Quartier-maître Tardivel.	Signaux.	Revolver.
M. Houel	Cotons pour signaux.	Mousqueton.
M. Théboul	Poste n° 4.	Revolver.
M. Merlin	Poste n° 3.	Revolver.
M. Guinard	Poste n° 2.	Revolver.
M. Souffron	Escalier.	Revolver.

Les volontaires non cités précédemment se réunissent sur la grande plate-forme sous les ordres de M. Philipp. Les marins armés de mousquetons sous les ordres du canonnier Alquier se rassemblent sur un rang devant la porte du Consulat jusqu'au moment où le quartier-maître armurier qui, au début, reste dans la salle d'armes pour distribuer les armes et les cartouches, vient prendre le commandement des marins à la place d'Alquier. Ils ne quittent ce poste, ne font aucun mouvement, ne tirent aucune cartouche sans un ordre formel de l'officier commandant la défense. Chaque personne doit avoir comme munitions : revolver, 6 paquets; mousqueton, 6 chargeurs. Le timonier Verhoeven sert d'estafette.

En plus de son rôle défensif, la petite troupe était chargée de faciliter l'accès du consulat en cas d'un débarquement de vive force qui s'opérerait par la plage de Sidi Bel Yout et le groupe de maisons attenant aux consulats de France et du Portugal.

Le commandant Ollivier rentra à bord pour déjeuner, très satisfait des dispositions et des consignes que Cosme lui avait soumises. A l'extérieur, les bandes, chargées par les

tribus de surveiller la ville, continuaient leurs démonstrations offensives. Craignant d'échanger des coups de fusils trop près des portes où les soldats de Mouley-Lamin, abrités par la muraille, avaient l'avantage, elles essayèrent de les entraîner en rase campagne, en mettant à sac la ferme Soudan située à trois kilomètres environ de l'enceinte. A onze heures quarante-cinq, le consulat nous signale : « Maison inhabitée de M. Soudan, actuellement à la charge de M. Fournier, vient d'être entièrement saccagée et démolie. »

Il n'eût pas été prudent de la part du gouverneur de s'y opposer avec sa police, car rien n'aurait retenu ses hommes devant une occasion de pillage. Le danger de l'affaire Soudan était moins dans le dommage causé, que dans la tentative non réfrénée et la convoitise allumée. En déjeunant, nous ne pouvions nous empêcher de penser à la détresse de nos compatriotes réfugiés sur le *Demetian*, que nous avait signalée la veille M. Darmet; le commandant, M. Luret et le Dr Brunet décidèrent d'aller les visiter au début de l'après-midi.

Ils trouvent le pont du navire au-dessus des cales à grain, entièrement tendu de nattes ou de débris d'étoffes, sur lesquels grouille ou s'accroupit une population tellement serrée qu'on a peine à passer entre les groupes. Cent quarante personnes, sans compter les enfants, vivent entassées depuis plusieurs jours, sans pouvoir se laver, changer de linge, se remuer ou préparer leur nourriture. Chacun reste assis sur ses talons ou couché pour garder sa place. Les groupes se surveillent pour empêcher l'empiétement des jambes ou des corps sur leur petit emplacement. Les femmes s'étaient enfuies comme elles étaient le soir du 30 juillet, et, depuis cinq jours, avaient dû rester telles quelles, n'ayant pas même une toile pour se préserver de la rosée de la nuit. Les enfants, privés de lait ou d'aliments convenables, étaient en grand nombre atteints de diarrhée verte et se contagionnaient les uns les autres. Des vieux masquaient de leur mieux leurs infirmités étalées en public en s'excusant auprès de ceux qui les serraient de plus près. L'anémie, la fièvre, les troubles intestinaux s'exagéraient chez ceux qui souffraient déjà des fortes chaleurs de l'été. Les figures pâlies, les yeux cernés, l'aspect languissant des groupes décelaient les effets dangereux d'une telle agglomération et de son odeur écœurante.

Quoiqu'ayant le visage déformé par une fluxion, le capitaine William Jones avait donné sa cabine et prêté tous ses objets personnels, même son linge, aux plus nécessiteux. On réconforta ces pauvres gens ; on leur distribua du vin de quinquina, et il fut convenu que dans une deuxième visite on leur apporterait les médicaments et les objets les plus urgents.

En rentrant à bord, le commandant trouve M. Maigret. Mis au courant de cette situation des familles françaises, il décide aussitôt de se rendre sur le *Demetian* avec le Dr Brunet qui y retourne chargé de drogues et de pansements. Il n'eut pas de peine à se convaincre, comme le médecin, qu'une évacuation s'imposait le plus tôt possible, dès le soir même de préférence.

Mouley-Lamin averti facilita l'envoi de barcasses au *Demetian*, car la rentrée des Français en ville correspondait parfaitement à la première partie des conseils qu'il avait intérêt à suivre. A six heures trente, le consulat signale : « Tout est arrangé; barcasse ira prendre ce soir Français qui veulent débarquer. » Presque immédiatement après, à six heures cinquante, il ajoute : « Si le débarquement a lieu, Mouley-Lamin est décidé à donner les clefs de la ville. »

Que s'était-il passé? Mouley-Lamin avait une deuxième fois demandé confidentiellement conseil à l'agent consulaire bien informé, qui lui avait fait répéter le raisonnement du matin et n'avait pu que l'engager à s'y conformer le plus tôt possible. Le bruit courait depuis le début de l'après-midi à Casablanca que le *Galilée* avait reconnu par sa télégraphie sans fil l'approche du *Du Chayla* et qu'un navire de guerre espagnol, venant des Canaries, allait arriver d'un moment à l'autre. En dehors des nouvelles répandues à terre et venant de Tanger, l'enseigne de vaisseau Leygue avait assuré le petit détachement du consulat que nous ne tarderions pas à être en communication avec le *Du Chayla*. Prié par Cosme de lui apporter un cornet à bouquin pour appeler le personnel de la défense en cas d'attaque, il était arrivé vers trois heures au consulat, avait causé avec les marins et les volontaires français, avides de renseignements, de sorte qu'avant qu'il eût regagné le bord vers cinq heures, ses paroles avaient déjà fait le tour de la ville.

A six heures précises le *Galilée* put déchiffrer le premier signal du *Du Chayla* : « Où êtes-vous? »

L'arrivée tant attendue de nouveaux navires avait été annoncée aussitôt avec des démonstrations de joie aux Arabes, comme le commencement de la revanche. Mouley-Lamin avait de nouveau pris conseil. Le retour des Français de Casablanca chez eux et l'autorisation de débarquer une garde au consulat, c'était le seul moyen de sauvegarder sa responsabilité vis-à-vis de l'Européen vainqueur, de prévenir l'emploi des troupes dans le châtiment des coupables, de limiter les complications avec les tribus et de s'assurer un minimum de protection contre elles. Mais ne pouvant pas décemment, lui, l'oncle du Sultan, livrer Casablanca au consul de France, Mouley-Lamin laissa entendre qu'il ne s'opposerait pas à un débarquement des marins du *Galilée* pour garder leur consulat.

Le consulat signale à huit heures dix : « Mauvaises nouvelles de Rabat. Européens en danger. Vice-consul demande bâtiment de guerre. » Ainsi un soulèvement général se préparait menaçant Mazaghan, Casablanca et Rabat du massacre et du pillage. Loin de se calmer, le mouvement des tribus s'étendait et se renforçait : déjà la ferme Soudan saccagée, le cimetière profané, le *mellah* en partie pillé prouvaient de quoi étaient capables ces hordes déchaînées si on les laissait continuer. Et qui pouvait les arrêter? Ni Mouley-Lamin, ni le caïd, ne possédaient l'autorité et les forces suffisantes. Comment empêcher des soldats non payés depuis longtemps de faire cause commune avec les tribus pour le sac de la ville? C'était un aveu d'impuissance que d'accepter qu'on allât garder le consulat; mais le seul moyen de retenir les tribus n'était-il pas de prendre ses précautions contre elles? Si l'assaut des Chaouias se produisait comme il était annoncé, comment aller protéger le consulat de France en pleine émeute, entrer de vive force dans une ville murée avec un petit nombre d'hommes? A supposer qu'on ne courût pas à un échec, c'était envoyer l'équipage à la tuerie. Au contraire, une accalmie survenait-elle, on en profiterait pour garantir le retour des réfugiés puisqu'ils ne pouvaient rester plus longtemps sur le *Demetian* sans danger d'épidémie.

En retournant la question sous toutes ses faces, on ne pouvait trouver une meilleure solution, écartant plus de dangers, facilitant mieux notre présente mission de protection, ainsi que

les plans ultérieurs de la force navale attendue, et cela sans effusion de sang. Quelle objection opposer à un débarquement autorisé par Mouley-Lamin et destiné à conserver les allures d'une mesure de protection préventive et inoffensive? Les consuls étrangers déjà prévenus depuis le 1er août de la possibilité d'une descente à terre n'ont pas à s'y opposer. L'entente avec Mouley-Lamin enlève tout caractère agressif ou provocateur au détachement mis à terre et en fait au contraire un allié passager du Maghzen pour le maintien de l'ordre contre les tribus rebelles.

Le commandant Ollivier, après avoir pesé longuement cet ensemble de raisons, se décida à accepter le débarquement proposé par Mouley-Lamin, mais en s'entourant de précautions contre un changement de dispositions ou une manœuvre trompeuse. La télégraphie sans fil du bord était entrée en communication, depuis six heures du soir, avec le *Du Chayla*, croiseur éclaireur de l'escadre de l'amiral Philibert. On pouvait escompter l'appui prochain de cette force navale. Le commandant signale au consulat à neuf heures quarante-cinq : « Sommes en communication avec *Du Chayla* auquel je signale de se rendre à Rabat. Veuillez informer Mouley-Lamin, au moment que vous jugerez convenable, que nous débarquerons à cinq heures du matin, que la porte de la Marine devra être ouverte, que l'escadre arrive avec forces imposantes, que, si la porte n'est pas ouverte à l'heure dite et si un coup de fusil est tiré sur mes hommes, je bombarde la ville arabe. Il est bien entendu que nous conservons Mouley-Lamin comme autorité indigène. »

Les ordres sont aussitôt donnés pour le lendemain et tous les détails arrêtés entre le commandant, l'officier en second M. Chaspoul et les chefs de service. L'enseigne de vaisseau de Saizieu dirigera les embarcations; le médecin de 1re classe Brunet assistera le détachement avec les secours d'urgence; M. Luret appuiera de son autorité et de son expérience les démarches ou les rapports avec les autorités locales; enfin M. Berti prêtera le concours de sa connaissance de l'arabe.

A minuit, tout est réglé définitivement et le *Galilée* n'a plus qu'à s'endormir tranquille. Mais il n'en est pas de même au consulat où l'on devine aux signaux envoyés qu'il règne un

peu d'incertitude ; à une heure et demie, M. Maigret demande : « Quelles sont forces arrivant? » Le *Galilée* répond aussitôt : « Communications peu nettes avec le *Du Chayla* ; le saurai demain ; pouvez l'affirmer à Mouley-Lamin. »

Le *Du Chayla* avait demandé à six heures au *Galilée* : « Où êtes-vous? » Après avoir indiqué sa position, le *Galilée* avait signalé à six heures trente : « Passez à Rabat et si situation est calme continuez sur Casablanca. » Mais peu de temps après, le *Du Chayla* avait été rappelé par le sémaphore du cap Spartel sur l'ordre de la légation de France à Tanger, de sorte que les communications, gênées en outre par un temps orageux, cessèrent d'être nettes pendant une partie de la nuit. Elles ne reprirent avec aisance qu'à cinq heures du matin. Par suite, on savait seulement d'une façon certaine que le *Du Chayla* précédait l'escadre ; on connaissait aussi les noms de plusieurs bâtiments de cette escadre, mais il était impossible de fixer la date exacte de leur arrivée. Le *Galilée*, obligé de rester dans l'imprécision, ne peut loyalement ni laisser ignorer ce qu'il sait ni en dire davantage, bien qu'il sente combien on voudrait être fixé à terre pour répondre aux interrogations des consulats étrangers, lorsque M. Maigret les avertit, dans la nuit, du débarquement.

*
* *

Lundi, 5 août 1907. — Dès quatre heures du matin, les fusiliers s'équipent sur le pont du *Galilée* ; les maîtres s'assurent que rien ne manque ; les armuriers visitent les cartouchières ; les manœuvriers arment les embarcations et munissent le canot de service de sa petite pièce de 37 ; les gradés font leurs recommandations, distribuent les munitions et les hommes échangent des plaisanteries. Un entrain joyeux les anime. Ils s'aident mutuellement ; ils sont pressés de descendre à terre. Ils savent qu'il s'agit d'aller pacifiquement monter la garde au consulat, mais ils se disent que peut-être on ira aux portes de la ville si elle est attaquée par les tribus ou bien qu'on sera chargé de dégager la plage quand l'escadre arrivera ; même sans cela on aura peut-être des aventures, et puis c'est

un plaisir de parcourir enfin cette Casablanca dont on parle tant depuis quelques jours.

Avant cinq heures, la porte de la Marine est ouverte à deux battants. Pas de nouvelles communications du consulat, donc des difficultés n'ont pas surgi pendant la nuit. Cependant par précaution, avant le départ, le commandant Ollivier tient à s'assurer que les dispositions de Mouley-Lamin n'ont pas changé et il signale à cinq heures vingt : « Dites réponse de Mouley-Lamin. » Le consul répond aussitôt à cinq heures vingt-cinq : « Mouley-Lamin vient d'envoyer émissaire dire caïd prendre mesures pour que porte soit ouverte et qu'aucun coup de fusil ne soit tiré. Il a demandé que la ville ne soit pas bombardée si quelques voyous tiraient sur les troupes. Avons répondu négativement. » D'autre part, on est assuré de la présence prochaine du *Du Chayla*. A cinq heures, sa télégraphie sans fil signale au *Galilée* : « Faisons route sur Casablanca. » A cinq heures quinze, le *Galilée* lui demande : « Où êtes-vous ? » A cinq heures vingt il répond : « Nous sommes à 85 milles dans le nord-est de Casablanca. »

Les hommes commencent à descendre dans les embarcations ; mais le personnel réduit rend les manœuvres lentes et il s'agit de caser 66 hommes embarrassés par leurs sacs, leurs fusils et leurs vivres. Le commandant en profite pour renouveler ses instructions. Au Dr Brunet, il dit qu'il est bien entendu qu'il accompagne le détachement pour veiller à son installation hygiénique au consulat ; qu'après avoir pris les dispositions en rapport avec les locaux, l'eau, le milieu, etc., il demandera aussitôt par signal à bras une baleinière à la Marine afin de rentrer à bord avec MM. Luret et Berti, qui ont besoin de voir le consul et le caïd à propos de la douane. Il compte sur eux avant le déjeuner pour avoir des renseignements. A l'enseigne Ballande, il prescrit de se mettre à la disposition du consul et d'examiner avec lui dans quelle mesure il pourra continuer à protéger les abords du consulat et à assurer les communications avec la mer. Cette dernière question était d'une importance capitale. Elle pouvait se résoudre en occupant un groupe de maisons situé derrière et à gauche du consulat de France entre sa cour et le mur d'enceinte donnant sur la plage de Sidi Bel Yout. Cet ensemble de bâtiments

occupés par le consulat d'Autriche, le consulat de Portugal, M. Maigret et le Dr Merle, n'était séparé du rivage que par une muraille peu élevée; aussi toutes les fenêtres de la façade sur le large étaient-elles grillagées; mais, ce seul obstacle franchi, on avait accès sur la rue conduisant directement au consulat de France. C'était par cette voie, qu'à l'arrivée du *Galilée*, on avait songé à s'introduire en ville en cas d'intervention de vive force, car la porte de la Marine, plus éloignée, défendue par des bastions et entourée de remparts élevés, était considérée comme inattaquable. Le commandant autorise Ballande à visiter d'accord avec le gouverneur les remparts et les portes de Casablanca pour en renforcer la défense contre les tribus, ainsi qu'à détacher deux sections pour garder les consulats d'Angleterre et d'Espagne en cas de complication ou sur la demande des consuls. Bien que toute difficulté paraisse improbable, il recommande de se garder de toute attitude qui puisse froisser les Arabes et d'éviter toute apparence d'une prise de possession.

Ballande transmet du haut de la coupée les ordres du commandant : « Rappelez-vous que nous entrons pacifiquement à Casablanca; les armes seront approvisionnées et non chargées. On ne les chargera qu'à mon commandement. Quels que soient vos sentiments à l'égard de la population après les assassinats commis il y a huit jours, nous ne venons pas pour les punir. Nous devons laisser ce soin aux forces qui arrivent et qui en ont reçu mission du gouvernement. Quant à vous, Arabes et étrangers vous regarderont à votre passage dans les rues; montrez-leur à tous par votre tenue et votre allure que, si vous êtes fiers d'être Français, vous n'êtes pas arrogants. Pas de réponse aux provocations, pas de réflexions ou de manifestations en cas de coups d'œil, de gestes, de menaces ou même de paroles insolentes de la part des indigènes. » Cette petite allocution fut d'un effet excellent. D'en bas, les figures des marins avaient écouté, tendues vers Ballande pour ne pas perdre un seul de ses mots.

Quand la vedette qui nous remorque commence de s'éloigner, la cloche du bord pique cinq heures et demie. Sur l'eau, pas une ride, à peine de larges ondulations de houle apaisée. Du côté de Casablanca, pas un bruit, pas un mouvement. La terre et la mer semblent encore engourdies dans

les brumes du matin, teintées du même gris-perle que le ciel couvert. L'anse de la Marine avec ses rochers brisants, son rudiment d'appontement en bois et son rivage caillouteux se distingue très vite, car le *Galilée* n'est qu'à 1 400 mètres du bord. Pas de foule devant la douane, contrairement à nos prévisions. Une vingtaine de Marocains à peine nous regardent silencieusement. La vedette s'arrête à une certaine distance de la grève, car la marée est basse. Les canots continuent jusqu'au fond du port où on les échoue pour descendre. Les marins sautent sur les pierres en s'éclaboussant. Quelques Arabes apportent d'eux-mêmes des planches qu'ils disposent en plan incliné vers la terre. Placés de chaque côté, ils tendent la main pour soutenir ceux qui passent car les planches oscillent sous le poids des hommes armés.

A quelques pas, la muraille très haute est couronnée de canons. On s'attendait à voir le caïd ou quelque représentant de l'autorité marocaine venir au-devant de nous comme les autres jours; mais, seul, M. Zaghury, interprète du consulat, se présente pour indiquer la route. En quittant la grève, il faut tourner à gauche, monter une pente qui longe le mur d'enceinte, tourner à droite pour franchir la porte de la Marine, gravir une nouvelle pente en face des bâtiments de la douane et tourner à gauche dans un étroit couloir entre les remparts et les hautes maisons. De là au consulat, il y a encore 250 mètres environ et quatre tournants à angle droit dont deux débouchant sur de petites places.

Ballande avait passé l'année précédente quelques jours à Casablanca et avait étudié son plan; il n'eut qu'une fois à faire appel à M. Zaghury au moment d'arriver. Les hommes ne se pressent pas de débarquer. Ils extraient petit à petit des canots les vivres et les outils qu'ils doivent emporter en supplément. Ballande, M. Luret, M. Berti et le Docteur causent avec M. Zaghury et lui demandent s'il y a du nouveau. Il n'a rien appris d'inquiétant et la meilleure preuve en est qu'il est là seul et sans armes pour nous accompagner.

Cependant, lors de sa visite à Si Bou Bekr pour le prévenir de notre descente à terre, il a été étonné de trouver dans sa cour un rassemblement de jeunes gens à une heure insolite. Près de M. Zaghury, un soldat du caïd dit à un camarade :

« Allons-nous les laisser s'installer sans faire parler la poudre? » Et les deux compères s'éloignent en hâte. Mais, sur l'instant, personne n'y attacha la moindre importance et il est certain que si un représentant de l'autorité marocaine, qui avait autorisé la descente des marins, avait été là, il n'y aurait eu prétexte à réflexion pour aucun Arabe.

Les canots une fois débarrassés, les marins mettent baïonnette au canon et s'alignent sur deux rangs, face aux remparts. Ballande commande : « A vos numéros », puis « A gauche par quatre », et la petite troupe s'ébranle l'arme au bras, devant une trentaine d'assistants silencieux qui se reculent et se dispersent précipitamment pour dégager le passage.

Ballande marche en tête, ayant à sa gauche le clairon Audran, derrière lui MM. Berti et Zaghury. Vient ensuite le 2e maître de mousqueterie Labaste, commandant la 1re section. Après la dernière file, marchent M. Luret qui n'a pas même emporté une canne, le Dr Brunet et le quartier-maître-infirmier Rozec, pourvus de revolvers parce que c'est la tenue réglementaire, mais de revolvers non chargés. A quoi bon pour une promenade pacifique!

On gravit la petite pente conduisant au terre-plein de la Marine, sur lequel s'ouvre à angle droit une porte grillagée sur la moitié de sa hauteur, de sorte qu'on peut apercevoir ce qui se passe derrière. Les hommes longent les hautes murailles; ils regardent en l'air le chemin de ronde crénelé que dépassent quelques bouches de canon. Dans le silence complet des rangs, on entend crier : « Ouvrez ». Le mot est répété en arabe plusieurs fois et la colonne s'arrête contre le mur. Tout à coup, des décharges éclatent crépitantes au milieu desquelles on perçoit les commandements répétés de : « Chargez les armes, en avant, à la baïonnette! » Au même instant, les balles commencent à siffler au-dessus des têtes venant des remparts. Dans le bruit des coups de feu, les marins ébahis saisissent leurs fusils qu'ils chargent, en cherchant des yeux ce qui se passe, mais comme on répète impérieusement : « Allons, mes garçons, en avant, à la baïonnette! » ils se précipitent sans rien voir d'une seule poussée, à la suite des premières files, sous la voûte de la porte de la marine. Seule la tête de la colonne pouvait se rendre compte de l'attaque.

Ballande, arrivé sur le terre-plein du haut de la rampe à cinq ou six mètres de la porte grillagée de la marine, aperçoit qu'on ferme ses battants ouverts depuis le matin, et derrière des askris armés se rassemblent. Il crie : « Ouvrez. » MM. Berti et Zaghury répètent en arabe : « Ouvrez. » Les vantaux continuent à se rapprocher et par le grillage une salve répond qui ne blesse personne à cause du terrain en contre-bas. Ballande, sans s'arrêter, court à la porte et d'un violent coup de main écarte l'un des panneaux au moment où on s'efforçait de pousser le verrou. La garde d'askris se replie et tire précipitamment, mais Ballande reste sur le seuil, se retourne et commande : « Chargez les armes, en avant à la baïonnette! » Le second-maître répète ses ordres et les premiers rangs arrivent en face de la porte. Le poste envoie une nouvelle décharge, et cette fois, une balle traverse la main de Ballande qui brandissait son sabre. Le sabre tombe. Ballande le ramasse de la main gauche et crie en se relevant : « En avant, feu à volonté! » Labaste s'élance derrière lui et enlève sa section en répétant : « Allons, mes garçons, hardi, en avant à la baïonnette! » Il les entraîne sous la voûte de la porte qu'il franchit au pas de course. Mais, en débouchant sur la rampe de la douane, il s'arrête brusquement : une balle vient de lui traverser la poitrine, brisant la clavicule gauche et ressortant près de la colonne vertébrale; il ne peut plus crier; il a la bouche pleine de sang mais il garde sa place et reprend le pas de charge à la tête de ses hommes.

La première section a abattu presque tout le poste de la douane, dont les survivants se sauvent ou se cachent derrière les sacs d'orge empilés dans la rue. En haut de la rampe, un feu de salve dégage la voie et la colonne pénètre dans Casablanca, se ruant à la baïonnette et ne s'arrêtant après chaque bond de 50 mètres que pour de nouveaux feux de salve. Les Arabes accourus en armes et les soldats venus du bastion, lâchent précipitamment leurs coups de fusils et se dissimulent dans les encoignures. La charge balaie tout sur son passage. Les soldats restés sur les remparts tirent sur nos flancs. Des rues avoisinantes les balles sifflent, parties des fenêtres des maisons ou des ouvertures des magasins. Les postes placés par Mouley-Lamin chez M. Lamb et à la prison essayent de barrer

le passage. Les feux de salve exécutés rapidement au débouché des rues ou des carrefours dispersent les opposants. Ceux qui ne tombent pas se sauvent pour revenir par un détour vers l'arrière de la colonne. Les marins sont entourés et les dernières files serrées de près. Le quartier-maître de mousqueterie Thiéry, qui marchait à l'arrière près du médecin, reçoit une balle dans la cuisse. Le matelot charpentier Le Guichet a le bras droit fracassé à côté du quartier maître infirmier Rozec dont la sacoche est traversée par une balle. Les blessés comprennent qu'on ne peut interrompre la marche pour eux. Thiéry s'appuie sur le docteur Brunet, Le Guichet sur l'infirmier Rozec et ils continuent à suivre péniblement en laissant une traînée rouge derrière eux. Les Marocains s'approchent davantage. Le gabier Maillard, qui se trouve avec les torpilleurs mineurs à l'avant-dernier rang, s'en aperçoit en se retournant; il s'écrie : « Mais, Docteur, ils sont tout près! » La colonne s'arrête pour dégager un carrefour par des feux de salve. On en profite pour faire face aux assaillants. Le torpilleur Le Gars met en joue les Arabes les plus rapprochés qui se défilent sur les seuils des portes. Maillard, qui ne peut tirer, car il porte un fusil destiné aux hommes du consulat et, par suite, n'a pas reçu de cartouches, assomme à coups de crosse autour de lui. Les autres torpilleurs Dufaix, Le Bris, Gazel, qui en route ont pu charger leur revolver, car au débarquement on ne leur avait pas donné de cartouches, font place nette; l'arrière se dégage et réussit à éloigner l'adversaire suffisamment pour continuer à suivre le gros à l'allure réduite des blessés.

Ballande, en tête, continue d'avancer. Les hommes excités chassent par leur tir plus précis et plus nourri comme par leur élan furieux tout ce qui se trouve devant eux. Le long du chemin, près du consulat de Suède, les baïonnettes fouillent les gourbis et les paillotes en roseaux. Au dernier coude, Ballande demande à M. Zaghury en montrant avec son sabre les arbres du consulat : « Est-ce-là? — Oui, droit devant vous ». Ils débouchent alors devant le consulat où se trouve un poste de 35 soldats du Maghzen, grossi par les fanatiques de la mosquée voisine. M. Zaghury leur crie en arabe : « Allez-vous en, allez-vous-en! » Une courte lutte s'engage; les décharges

s'entrecroisent; des askris s'abattent, d'autres chancellent; les survivants s'enfuient, laissant la place vide; de la terrasse du consulat, des feux à volonté les poursuivent dans les rues. Mais la porte reste fermée. On crie : « Ouvrez, ouvrez! » en cognant sur les vantaux. Les défenseurs, groupés sur la terrasse, autour de Cosme, sont tellement occupés à tirer qu'ils ne pensent plus que l'entrée est barricadée par le piano de M. Malpertuy. Enfin des voix françaises répondent; on écarte l'ameublement consulaire et les marins pénètrent dans le jardin.

Ballande entre, le dernier; les hommes s'effacent sur son passage de chaque côté de l'allée et, voyant son veston blanc rougi par sa main sanglante, crient : « Vive le lieutenant! » Ils ont compris que, sans lui, ils ne seraient pas entrés dans Casablanca, ni arrivés au terme. Labaste n'en peut supporter davantage. Il se couche épuisé, suffoqué par le sang, tournant vers le docteur Brunet des yeux d'angoisse et ce regard de muette interrogation qui veut dire tant de choses chez ceux qui sentent la mort.

Thiéry tirant la jambe et Le Guichet soutenant son bras s'étendent aussi, livides, tant l'hémorragie est intense. Aidé par le quartier maître infirmier, le médecin les porte au rez-de-chaussée à droite, dans une salle à manger divisée par un arceau arabe et ornée de plateaux de cuivre, qui alternent avec des faïences de Fez aux reflets bleus et verts. Le docteur Merle offre son concours dévoué et l'appoint des ressources médicamenteuses de son dispensaire indigène.

Il fallait maintenant prendre les dispositions pour une action prolongée, et sans perdre une minute. La fusillade avait déchaîné les Arabes. Tous ceux qui possédaient une arme à feu accouraient dans les rues, les places, les maisons, la mosquée avoisinant le consulat, et tiraient sur les murs, dans le jardin, sur la terrasse, contre toute apparence de forme humaine où qu'elle se montrât. Du minaret de la mosquée du Pacha, les Marocains dominaient les cours du consulat et les criblaient de balles. On avait dû ordonner aux marins de rentrer dans la maison. La plupart avaient besoin de quelques minutes pour se reprendre. Une attaque, à ce moment où la défense s'organisait, dans un espace très resserré et encombré, aurait été fort dangereuse. Cosme, pour éviter la concentration

des indigènes sur le consulat, avait fait hisser le signal convenu avec le *Galilée* : « Bombardez la ville arabe. » Le pavillon se balance sans que le *Galilée* se décide à bouger. C'est qu'à bord le commandant veut laisser au détachement le temps de parvenir au consulat et qu'en outre l'attention est détournée par la situation alarmante des embarcations qui avaient conduit à terre la compagnie de débarquement. Au moment où la colonne disparaissait sous la porte de la Marine, les canots restaient échoués sur la grève, avec un personnel réduit et l'enseigne de vaisseau de Saizieu. Les soldats du caïd, abrités derrière les créneaux des remparts dirigeaient un feu nourri sur les embarcations ; les balles crépitaient dans l'eau ; le chauffeur auxiliaire Raviri s'affaissait le bras droit traversé, puis le chauffeur de la vedette, Le Ru, tombait le coude gauche fracassé. De Saizieu n'a que quelques hommes indispensables pour les manœuvres. Pendant que ses gabiers entrent dans l'eau jusqu'au ventre pour remettre à flot les baleinières, il pointe et tire le petit canon de 37 du canot de service. Un de ses projectiles frappe dans la porte, les autres dégagent le rivage. Du haut du bastion, dominant le port, les Marocains essaient de tirer leurs vieilles pièces et les chargent de boulets de pierre ou de fonte. Ils font partir les coups sans parvenir à pointer. De Saizieu riposte efficacement et continue à tenir tête jusqu'à ce que ses embarcations puissent être prises à la remorque par la vedette. Il parvient ainsi à s'éloigner avec sa flottille intacte, ses deux blessés et le personnel qu'il a sauvés. Les balles le poursuivent jusqu'à bord où elles transpercent un projecteur.

On suivait du pont du *Galilée* les péripéties de ce retour. On avait cru à une promenade militaire et, maintenant, on pensait aux camarades dont beaucoup resteraient peut-être pour toujours à terre. Les embarcations reviennent. On hisse les blessés qui perdent leur sang abondamment. Les roulements des feux de salve ou le crépitement de la fusillade qu'on entend distinctement dans le calme du matin retentissent douloureusement. Le commandant Ollivier est prévenu qu'on aperçoit le signal du bombardement. Le cœur serré en se demandant ce qui se passe derrière les murailles et ce que devient sa petite troupe dans les ruelles d'une ville de 30 000 âmes, il ne veut prendre une décision qu'à la dernière

extrémité. Mais le consulat insiste : « Détachement arrivé, bombardez la ville arabe. » Après quelques minutes de réflexion, le commandant, malgré sa répugnance, se sent contraint. C'est la seule ressource qui lui reste pour détourner l'effort des agresseurs vers leurs propres demeures et sauver ce qu'il doit protéger. Il donne l'ordre à l'officier canonnier, l'enseigne de vaisseau Bérenger, d'ouvrir le feu sur le bastion qui a bombardé nos embarcations, puis de viser les maisons arabes les plus gênantes pour les consulats et d'arrêter les bandes qui, de la campagne, cherchent à pénétrer en ville. Tous les officiers restés à bord comprennent qu'il y va peut-être du salut des marins jetés à terre. Spontanément, chacun se met au service de l'artillerie et remplace les canonniers de la compagnie de débarquement. Le mécanicien principal, M. Baroux, s'occupe des monte-charges et de l'approvisionnement en projectiles; l'autre mécanicien principal M. Arnaud monte dans la hune apprécier le tir et écrire les signaux; l'enseigne Leygue devient adjudant de tir; le commissaire, M. Laurent, applique aux blessés des embarcations un pansement auquel un médecin espagnol appelé dans l'après-midi ne trouvera rien à reprendre. De Saizieu s'occupe des soutes et l'officier en second, M. Chaspoul, des précautions de tir dans le navire.

Les premiers obus démolissent la batterie qui avait tiré sur les canots, puis tombent sur les rues et les places situées près des consulats et des portes de la ville. Les murs éventrés, le fracas des projectiles, l'effondrement des terrasses, la projection des éclats ne tardent pas à produire une impression utile : les alentours du consulat se vident. Le sifflement des balles, le bruit mat qu'elles rendent en s'aplatissant sur les murs et les volets, s'espacent davantage. Les marins, soulagés de se sentir soutenus par les canons du bord, s'amusent à reconnaître le son de chaque volée : « Tiens, c'est Baptistine! cette fois, c'est le tour de Jeannie! » Entassées pêle-mêle dans l'escalier, les couloirs et les chambres du premier étage, plongées dans l'obscurité à cause des volets clos, ne sachant ce qui se passe, entendant des coups de fusils de toutes parts ou de sourdes décharges, les familles réfugiées au consulat sont en proie à l'affolement. Certaines femmes gisent inertes, n'ayant même plus la force de laisser passer. D'autres excitées questionnent

ou se plaignent au passage d'un gradé : « Croyez-vous vraiment que nous puissions tenir? J'aime mieux savoir. — Mais oui; vous n'avez rien à craindre, restez tranquille, laissez-nous faire. — Ah mon Dieu! et les Arabes, où sont-ils? et dire qu'hier sur le *Demetian*, vous nous recommandiez de rentrer : c'était bien la peine de nous affirmer qu'il n'y avait plus de danger pour nous mettre dans une situation pareille! »

Active, résolue et souriante, une femme à cheveux blancs offre son dévouement et ses services à tous. Les premiers entrés au consulat l'avaient rencontrée dans le vestibule, le revolver à la main, puis, la maison occupée par les marins, elle avait dit au Dr Brunet : « De quoi avez-vous besoin pour vos blessés? de l'eau chaude, du thé, du café? » C'était madame Maigret, mère du vice-consul. Son plus jeune fils, âgé d'une quinzaine d'années, montrait le même courage.

L'escalier conduisant à la terrasse était garni de matelots en réserve. Les autres, couchés sur la terrasse, abrités derrière la balustrade, dirigeaient un tir lent, mais précis, sur tous les endroits d'où ils voyaient s'échapper la petite fumée d'un adversaire. Cosme, au centre, leur recommandait de ménager leurs munitions et de ne tirer qu'à bon escient. De temps en temps, le bruissement des obus du *Galilée* passant au-dessus des têtes pour aller tomber vers la porte de Marrakech provoquait des plaisanteries gouailleuses : « Plafond, montez au ciel! Qui aime bien, châtie bien! »

Au rez-de-chaussée, le Dr Brunet organisait une ambulance et y installait les blessés. La salle à manger, à droite, était devenue salle de pansements; le bureau du consul, à gauche, salle de repos. Étendus sur des matelas, des fauteuils ou des chaises capitonnées d'oreillers, Labaste, Thiéry et Le Guichet reposaient doucement sous l'influence de la morphine et de l'ergotine. Ballande avait été pansé en dernier lieu et portait sa main en écharpe sans s'arrêter d'aller et venir. Dans le jardin, une section seulement de marins abrités près de la chancellerie gardait l'entrée encore barricadée par le piano.

Tout à coup, vers sept heures un quart, on signale de la terrasse un indigène porteur d'une lettre et qui agite frénétiquement une sorte de drapeau blanc. On entrebaille la porte et le parlementaire présente un mot du consul d'Angleterre

disant que Mouley-Lamin demande un armistice. M. Maigret répond que Mouley-Lamin et le caïd Si Bou Bekr doivent venir en personne discuter au consulat. Un quart d'heure après, on les introduit tous les deux dans la chancellerie, petite pièce nue, meublée d'une grande table et de quelques sièges. Mouley-Lamin s'affale dans un fauteuil, la face décomposée. C'est un homme d'une soixantaine d'années, empâté, la figure pain d'épices, la barbe rare, l'air fatigué et malade. Il est en proie à un effroi qu'il dissimule mal. La sueur perle sur son front, et ses joues prennent des reflets verdâtres. Le caïd Si Bou Bekr, debout, à sa gauche, cherche une contenance et paraît surtout craindre pour lui-même. Les pommettes légèrement fardées sont colorées en rose, mais l'angoisse se manifeste par un affaissement progressif de la poitrine qu'il redresse de temps en temps avec effort. Ses regards fuient les nôtres et se tournent parfois vers la porte comme s'il s'attendait à quelque surprise. Mouley-Lamin demande qu'on cesse le bombardement sur la ville, mais qu'on le continue sur la campagne pour empêcher les tribus d'entrer et de piller. C'est accepté moyennant huit conditions :

1° Une lettre d'excuses au nom du Maghzen, flétrissant l'agression du matin commise par les soldats du caïd;

2° Le désarmement des soldats dont on n'était pas sûr, avec livraison des armes de guerre et des munitions;

3° Fermeture des portes de la ville donnant sur la campagne;

4° Arrêt du feu sur le consulat;

5° Arrestation des individus qui ont tiré sur la colonne et le consulat; remise des coupables enchaînés; enquête sur les ordres donnés et les chefs responsables;

6° Rétablissement de la sécurité pour les Européens;

7° Police énergique et élimination des gens dangereux ou suspects;

8° Garde à vue du caïd qui devait rester à notre disposition sur réquisition et dont Mouley-Lamin répondait sur sa tête.

Le feu devait cesser immédiatement. On accordait jusqu'à quatre heures de l'après-midi pour remplir les autres conditions. Mouley-Lamin promit tout. Il déclara qu'on aurait de suite la lettre où il reconnaissait officiellement, comme il le

faisait ici verbalement, que nous avions été attaqués par les soldats du caïd malgré ses ordres, malheur qu'il déplorait profondément et pour lequel il était prêt à nous fournir toutes les satisfactions. Comme ses regards revenaient souvent sur le veston de Ballande largement éclaboussé de sang, il termine en lui présentant ses regrets pour sa blessure. On convint qu'on allait transmettre immédiatement les conditions de l'armistice au commandant Ollivier pour approbation. Puis le vieillard, n'en pouvant plus, s'abandonna aux bras de ses domestiques qui le hissèrent sur sa mule, et le maigre cortège de sa suite le ramena en courant au Dar-el-Maghzen. Il était neuf heures. Malheureusement, les meilleures intentions des autorités marocaines étaient impuissantes. C'est par centaines que les campagnards se précipitent en ville de tous côtés. Pendant que quelques-uns brûlent leurs cartouches aux environs du consulat pour nous retenir, les autres envahissent les boutiques et les maisons, rançonnent, dévalisent et violent, puis emportent méthodiquement objets et gens attachés à des bourricots.

Le *mellah* subit en premier lieu toutes les horreurs du sac. A sept heures vingt on avait signalé du consulat au *Galilée* : « Cessez le feu » ; mais, devant l'envahissement en masse des hordes, il fallut le reprendre à dix heures vingt sous peine de compromettre la défense.

Le commandant Ollivier, après l'attaque du matin, avait signalé au *Du Chayla* : « Venez à Casablanca immédiatement, forcez de vitesse, tenez votre corps de débarquement prêt à mettre à terre. » On ne pouvait songer à reprendre le chemin de la Marine, car la porte avait été refermée sur la colonne du *Galilée* et le passage à travers les petites rues coudées, le long de maisons pleines d'Arabes, n'était pas praticable. Il fallait revenir au projet de descente par la crique de Sidi Bel Yout, et à l'escalade du mur d'enceinte, au niveau du pâté de maisons du consulat de Portugal. Les fenêtres à volets verts, faciles à surveiller du large, donnaient immédiatement sur le rivage et dominaient le rempart. Il suffisait d'enlever les grilles et d'attacher des échelles de corde. Cosme, avec une section et les torpilleurs mineurs, se chargea de cette voie d'accès. Le Dr Brunet l'accompagna. Après avoir

dégagé la rue et la place attenant au consulat par des feux de salve, on arrive au consulat de Portugal. Pendant que Cosme poste ses hommes sur les terrasses les torpilleurs mineurs déblaient les pièces et attaquent les grilles sous l'œil du Docteur. Elles sont si solides que le travail avance lentement; on occupe ensuite le mur où on fixe des échelles de cordes descendant sur la plage; mais il n'y a encore que quatre fenêtres préparées, quand le *Du Chayla* mouille sur rade à onze heures vingt-cinq.

Parti brusquement de Toulon le 1er août, ce croiseur s'était d'abord rendu à Oran où il trouva l'ordre de gagner le détroit de Gibraltar pour relier par télégraphie sans fil à Tanger le *Galilée* dont on n'avait pas de nouvelles. Après avoir communiqué le 4 à six heures du soir avec le *Galilée*, il dut rallier Tanger sur la demande de la légation de France. Le comte de Sainte-Aulaire le chargea alors de transporter le chef de bataillon Mangin, commandant de la police franco-marocaine, à bord du *Galilée*, puis de se rendre devant Mazaghan à cause des nouvelles alarmantes. A minuit, le *Du Chayla* repartait. A cinq heures du matin, il reprenait les communications avec le *Galilée* à qui il annonçait sa mission, puis, sur le pressant appel du commandant Ollivier, il accourait à toute vitesse.

A son arrivée, son corps de débarquement dont le commandement était confié au lieutenant de vaisseau Bergasse du Petit-Thouars, était prêt à mettre à terre, le champ de tir de ses pièces dégagé, ses embarcations disposées pour la mise à l'eau; l'équipage, au poste de combat, attendait le moment d'ouvrir le feu. Sur l'ordre du commandant Ollivier, que son ancienneté rendait chef de rade, le commandant Benoit embossa son navire vers l'ouest de façon à battre la campagne aux approches de la ville. Le consulat avait en effet signalé à onze heures quarante-cinq : « Zone de concentration des cavaliers paraît être les jardins verts situés au sud. *Du Chayla* veut-il se placer pour bombarder cet endroit? Dispositions seront prises en temps utile pour assurer débarquement. A quelle heure aura-t-il lieu? Envoyez le plus grand nombre possible de cartouches et canons-revolvers, chattes, grappins et échelles pour faciliter escalade. M. Cosme va avec détachement recevoir débarquement au mur portugais. Urgent tirer

sur Sidi-Marouf et les gens embusqués derrière le bois qui tirent sur nous. »

A douze heures vingt-huit, le *Du Chayla* envoie ses premiers coups de canon qui battent les alentours de la plage de Sidi Bel Yout. A douze heures quarante-cinq le *Galilée* signale : « Compagnie de débarquement du *Du Chayla* descend à terre. » Les indications sur le meilleur accostage ayant été données par M. de Saizieu à M. du Petit-Thouars, celui-ci réunit les deux enseignes de vaisseau placés sous ses ordres, MM. de Gailhard-Bancel et de Bernard de Teyssier, et arrête les mesures suivantes : le canot à vapeur remorquera la chaloupe et le canot jusqu'à 5 ou 600 mètres du rivage ; sur signal, les embarcations en bois borderont leurs avirons et se mettront en ligne de front de chaque côté du canot à vapeur, puis ouvriront le feu des 37 millimètres, en même temps que lui, sur les abris divers, jardins, haies, etc... recélant l'ennemi ; une fois la plage déblayée, le canot de moindre tirant d'eau forcera de rames et M. Gailhard Bancel prendra terre le plus tôt possible avec une demi-section, pour protéger le débarquement des grosses embarcations.

En route, les canots stoppent un instant pour permettre au chef de bataillon Mangin arrivant en vedette du *Galilée*, où il vient d'être désigné par le commandant Olivier comme commandant supérieur des forces débarquées, de prendre passage dans le canot à vapeur. Au moment où les remorques vont être larguées, les embarcations essuient les premiers coups de fusils qui partent des jardins de Sidi Bel Yout et du chantier de la Marine. M. du Petit-Thouars prescrit l'exécution du plan concerté et les 37 ripostent aux balles marocaines qui font jaillir l'eau autour des bordages. La section du *Galilée*, commandée par M. Cosme, appuie de la terrasse du consulat de Portugal l'action du *Du Chayla*. Les petits canons à l'avant des canots labourent le rivage ; les haies de cactus sont fouillées, les murs des enclos traversés ; les Arabes cachés derrière ces abris commencent à déguerpir.

M. de Gailhard-Bancel et sa demi-section se jettent à l'eau dès que la quille de leur embarcation touche le fond. Au pas de course, ils occupent une dune commandant la crique d'où ils dirigent des feux de salve sur les jardins voisins, tandis

que le débarquement complet s'opère. Sous les ordres de M. du Petit-Thouars et de M. de Teyssier, la compagnie du *Du Chayla* saute vivement à terre, envoie quelques salves dans la campagne et gagne au pas de course le mur du consulat de Portugal qu'elle escalade. L'opération lestement enlevée s'effectue sans perte. La défense du consulat se trouve ainsi renforcée de 110 hommes, portant à 180 environ le nombre des marins français. Derrière le *Du Chayla*, arrivent un enseigne de vaisseau et douze matelots espagnols de la canonnière *Alvaro de Bazan*, venue des Canaries et qui avait mouillé près du *Galilée* vers 10 heures du matin. Le commandant de ce petit bâtiment s'était rendu dès son arrivée près du commandant français auquel il ne cessa de prêter le plus loyal concours. L'embarcation espagnole, pilotée par la vedette du *Galilée*, accoste près du canot du *Du Chayla* et son détachement, franchissant le rempart avec une échelle, arrive vers une heure et demie dans le jardin du consulat de France.

En nommant le chef de bataillon breveté Mangin commandant supérieur des marins débarqués, le commandent Ollivier lui avait adjoint l'enseigne de vaisseau Ballande qui, en raison de sa blessure, ne pouvait plus conserver effectivement le commandement de sa compagnie. Ballande était épuisé; ce fut au lieutenant de vaisseau Du Petit Thouars que le chef de bataillon Mangin confia ce rôle, tout en le laissant à la tête de sa compagnie. En cumulant ces fonctions, M. du Petit-Thouars, dont le détachement était le plus important et comportait de l'artillerie et à qui son grade donnait autorité naturelle sur ses camarades, devenait le bras droit du commandant Mangin avec lequel il vécut jour et nuit.

Malgré cette aide, la tâche du commandant Mangin était étendue. Il devait prendre d'accord avec le consul toutes les mesures intéressant la ville et les colonies étrangères; il avait la direction de toutes les opérations militaires, comme des relations avec le chef de détachement espagnol et les autorités indigènes qu'il fallait utiliser au mieux des besoins de la défense. Les charges augmentaient à chaque instant par suite du nombre croissant des réfugiés. Heureusement, M. Mangin joignait les qualités militaires aux talents d'arabisant. Il sut y ajouter l'ascendant d'une sympathie personnelle qui s'atta-

chait tous ses subordonnés. La compagnie du *Du Chayla* est immédiatement mise à la besogne. Le lieutenant de vaisseau Du Petit-Thouars se rend compte aussitôt de l'importance qu'il y a à tenir fortement la crique d'où dépendent les communications avec la mer. On manquait d'artillerie ; il demanda au capitaine de frégate Benoit d'envoyer deux canons de 65 millimètres. Il fait retirer un des canons de 37 millimètres des canots, qui, placé aussitôt sur un affût improvisé, est mis en batterie sur la terrasse du consulat de Portugal pour balayer la campagne et le rivage. Pendant ce temps, les gabiers des embarcations du *Du Chayla* exécutent sous ses ordres des travaux destinés à rendre débarquements et déchargements le moins dangereux possible. Malgré la houle, les roches acérées du fond et les coups de fusil, les navires peuvent bientôt déposer les munitions d'artillerie et les objets nécessaires. Les marins des canots les transportent à bras jusqu'au mur d'enceinte du consulat de Portugal où leurs camarades de la défense les hissent; deux canons de 65 millimètres arrivent avant le soir au consulat.

Le commandant Mangin disposait de 200 marins, dont 180 Français; il ne pouvait pas tenir les portes de la ville ni même un quartier. C'eût été la guerre de rues avec ses surprises. La seule solution pratique et suffisante consistait à occuper et à défendre trois îlots de refuge en assurant les communications entre eux et avec la mer. Le premier groupe était composé des consulats contigus de France, de Suède, d'Autriche-Hongrie, des États-Unis et de Portugal, avec les maisons environnantes, qui donnaient accès à la plage de Sidi Bel Yout et permettaient les rapports avec la rade. Le second comprenait le consulat d'Espagne et quelques hôtels avoisinants où beaucoup d'Espagnols s'étaient réfugiés. Le troisième était formé par les consulats d'Angleterre et de Grèce avec les maisons voisines qui avaient reçu quelques familles et protégés britanniques. En maintenant la liaison entre eux, on couvrait la partie de la ville renfermant la plupart des maisons occupées par les Européens.

Ce plan arrêté, le chef de bataillon Mangin envoie vers deux heures les matelots espagnols du *Basan* garder leur consulat. L'enseigne Cosme les y conduit à la tête d'une

section de 20 fusiliers du *Galilée* et avec M. Neuville comme guide. La colonne essuya un feu assez vif dans les parages des banques qui subissaient un assaut furieux des Arabes. Elle arrive sans pertes. Au retour, la même section de Cosme se rend auprès du consul d'Angleterre, M. Madden, pour lui offrir de protéger son consulat. Celui-ci se trouvait dans des conditions de défense très défavorables par suite de l'enchevêtrement dans des constructions où les assaillants cheminaient à couvert jusqu'à des terrasses dominant la position. Le danger augmentait d'heure en heure. M. Madden accepte l'enseigne de Tessier et les marins du *Du Chayla* qui deviennent le noyau d'un poste permanent. Des timoniers, installés sur les terrasses des consulats d'Espagne et d'Angleterre, les mettent en relation, par signaux à bras et par fanal la nuit, avec le consulat de France, seul chargé de la correspondance avec les navires sur rade. Au retour, Cosme trouve une bande de Chaouias qui avaient dressé leurs tentes en pleine rue pour mieux occuper le quartier et réunir les objets volés : il les disperse à la baïonnette. L'îlot Portugal-Autriche-France-Suède étant le centre de la défense et la sauvegarde des relations avec la mer, avait besoin d'être fortement occupé. L'enseigne de Gailhard-Bancel avec 27 marins du *Du Chayla* et un canon de 37 fut chargé de protéger l'aile gauche en tenant le consulat de Portugal et les bâtiments annexes. De là il avait à assurer la sécurité de l'anse de Sidi-Bel-Yout, de l'extrémité est de l'enceinte de la ville et du rivage où accostaient les embarcations.

Le consulat d'Autriche, placé entre celui de Portugal et celui de France, avait une importance de liaison et ne pouvait être attaqué que sur une face. Le consul d'Allemagne et les nationaux germaniques s'y étaient réfugiés. On y mit une garde de 7 marins du *Du Chayla*. Quant à la maison de France, il fut décidé en principe que le *Du Chayla*, moins ses sections détachées d'une façon permanente, assurerait avec le *Galilée* la garde un jour sur deux. L'autre détachement se tiendrait en réserve pour le service des sorties, des communications et des diverses corvées. C'est le *Du Chayla* qui prend la garde pour la nuit du 5 au 6, jusqu'à midi le lendemain.

Sans l'artillerie des navires et celle qu'on venait d'installer

à terre, la tâche eût été disproportionnée. Pour l'alléger, il fallait prévenir les attaques et les desseins de l'adversaire, par conséquent avoir des renseignements. Le commandant Mangin se les procura par le khalifa de Mouley-Lamin, Si Allal-ben-Abbou, fonctionnaire intelligent et sympathique qu'il avait connu dernièrement en service à Tanger. Si Allal accourut au consulat et, heureux de montrer le souvenir qu'il avait gardé de la bienveillance et de l'affabilité du commandant, lui communiqua les renseignements qu'il possédait sur les tribus et leurs intentions; il exposa la détresse impuissante de Mouley-Lamin, ses craintes d'être pillé et malmené comme tous les notables riches, musulmans ou non, son désir d'être protégé par nos troupes, de rendre les services compatibles avec sa situation, enfin de n'être pas abandonné aux Chaouias et de se réfugier sur le *Galilée*; Si Allal exprima l'espoir personnel de rester auprès du commandant. L'offre fut acceptée. Elle manifestait aux Européens et aux Arabes que l'autorité du Maghzen justifiait notre intervention et agissait de concert avec nous contre les éléments de trouble. Si Allal fut chargé de rassurer Mouley-Lamin, de lui affirmer que nous ne manquerions pas de le défendre comme tous ceux qui recourraient à notre protection, mais que, représentant à nos yeux du pouvoir du Sultan, on ne lui donnerait l'hospitalité à bord du *Galilée* qu'en cas d'évacuation de la ville et si nous devions la quitter nous-mêmes à la dernière extrémité. Il fut convenu qu'on veillerait sur sa sécurité surtout la nuit.

Une attaque générale se préparait. Les tribus comptaient profiter de l'obscurité et de la fatigue d'une journée de combat pour rejeter à tout prix les Européens à la mer. Elles croyaient qu'à la faveur des ruelles sombres elles arriveraient sur les consulats sans être vues et que les canons des « frégates », en tout cas, ne pourraient ni les distinguer ni les atteindre. On prend avant le crépuscule les dispositions pour les repousser. On transporte les munitions et on met en batterie les deux canons de 65 millimètres dans la cour du consulat. Il est décidé qu'à sept heures du soir, toutes les communications entre les îlots de défense seront rompues et que, pour éviter toute méprise, il n'y aura pas de patrouilles ordinaires. Le mot « France » sera le mot d'ordre et de ralliement; il servira de

signal de reconnaissance en cas de sortie. En se rendant à son poste, le fusilier auxiliaire Jourdy du *Du Chayla* tombe avec un pan de mur de la terrasse du consulat de Portugal et se brise les deux jambes. On l'amène, les os sortant de la peau au-dessus des chevilles. Depuis le matin, malgré l'intensité de la fusillade, il n'y avait pas eu de nouvelles blessures chez les marins. Des volontaires, un seul avait été atteint : M. Mercié, ancien zouave, artiste lyrique, avait reçu une balle qui lui brisa son mousqueton sur la figure. Pansé aussitôt, il tint à reprendre son poste. L'état de Jourdy, très grave, nécessitait une intervention à bref délai. Le docteur Brunet décide qu'elle aura lieu dans la nuit, ainsi que l'amputation du bras du matelot Le Guichet du *Galilée*. Le membre, réduit en bouillie par un coup de feu tiré de très près, ne pouvait plus être conservé sans danger. Le docteur demande au commandant Ollivier d'envoyer son camarade, le médecin major du *Du Chayla* qui apportera le matériel nécessaire. A ce moment, le *Forbin*, croiseur de 3e classe, arrivait sur rade, rappelé des Açores où il était en mission. Prévenu par le *Du Chayla* à neuf heures du matin, grâce à la télégraphie sans fil, il s'était empressé de marcher au canon. Il mouille à 400 mètres du *Galilée* à cinq heures quarante-cinq. A cause de l'heure avancée et des graves nouvelles reçues de Mazaghan où les Européens sont en péril, le commandant Ollivier surseoit à mettre à terre sa compagnie de débarquement et donne l'ordre au navire d'aller passer la nuit dans le nord-ouest de la ville. De cette façon, les feux de son artillerie se croiseront avec ceux du *Du Chayla* et entoureront Casablanca d'une ceinture protectrice. La précision du tir sera assurée par l'éclairage des projecteurs.

A terre, les marins sont, dès sept heures, à leur poste de veille. Les consignes sont données en cas d'alerte. Les distances et les points saillants des environs sont repérés pour le tir. Chacun est sur le qui-vive, prêt à recevoir l'ennemi dont on entend la rumeur confuse vers la porte de Marrakech pendant les accalmies de la fusillade. A l'heure dite, les rayons de lumière des projecteurs s'allongent sur la campagne ; brusquement surgissent de l'obscurité les bandes de Chaouias se dirigeant sur la ville.

Le canon tonne et des trois navires partent des étincelles

qui éclatent dans les masses arabes. Quelle diversité de spectacles et d'émotions offre alors une ronde au consulat pendant la première partie de cette belle nuit d'août! Dans le jardin, on distingue à peine les lauriers en fleurs, sous lesquels sont couchés les marins en réserve. L'armement des pièces de 65 millimètres dort près d'elles, enroulé dans ses couvertures brunes. Malgré les coups de fusil qu'on échange derrière le mur de la rue et le bruit des projectiles qui sillonnent l'air, les canonniers ronflent. Au rez-de-chaussée, à gauche en entrant, dans le bureau du consul, vaste pièce à peine éclairée par une veilleuse, Labaste repose, très pâle, dans un lit improvisé; il est entouré d'oreillers sur lesquels se détachent les bandes du pansement rougies de sang séché. Grâce à la morphine et à l'ergotine, son sommeil est profond et sa respiration régulière. Ballande, dans l'autre coin, la main en écharpe, est étendu tout habillé sur une chaise-longue. Thiéry, à cause de sa blessure de la cuisse, est couché sur le ventre, comme les cadavres qu'a abattus le passage de la colonne le matin. A droite, dans la salle à manger aux volets clos et aux fenêtres ouvertes, il y a illumination violente. Trois grosses lampes éclairent d'une clarté chaude un superbe corps d'homme à moitié nu, allongé sur la table de chêne qui réunissait autrefois les convives du consul : des infirmiers, manches relevées, bras nus, mains empourprées de permanganate de potasse, circulent derrière les docteurs Avérous, Brunet et Merle attablés autour des jambes qui ruissellent de sang. Le docteur Betti, un médecin italien, donne le chloroforme pendant que les opérateurs enfoncent dans la chair les instruments et les tampons. Décrochés du mur et disposés sur les chaises, les plats de Fez, les vieilles assiettes de faïence, flambés à l'alcool pour les désinfecter, sont remplis de gazes, de compresses et de solutions.

Après que Jourdy eût subi la résection des deux jambes, les brancardiers portent sur la table le matelot Le Guichet du *Galilée*, dont le bras droit fracassé est devenu une loque déchiquetée jusqu'à l'épaule. Le brave garçon, charpentier de son état, doit renoncer à l'établi et accepte courageusement l'amputation en disant au docteur Brunet qui l'encourage : « J'ai confiance en vous, faites ce que vous jugerez bon »; la scie grinçant sur l'os détache un membre déjà blanc et refroidi.

Sur les marches de l'escalier, les factionnaires veillent. Au premier étage, dans une petite pièce nue, M. Maigret écrit en hâte ses rapports consulaires, entouré de M. Neuville et de M. Zaghury. A côté, dans le couloir et les chambres de M. Malpertuy, les réfugiés sont étendus pêle-mêle; de temps à autre, quelques femmes se redressent, réveillées en sursaut par le canon ou les cauchemars. Sur la terrasse, les marins, comme à l'affût, s'entretiennent à voix basse du spectacle qu'ils dominent. Des navires, partent les jets lumineux qui rasent la mer, la ville et la campagne. Dans le rayon blanc des projecteurs, surgissent brusquement, sur le fond noir, des portes massives, des pans de remparts crénelés, des haies de cactus, des touffes d'arbustes surmontés d'un palmier, des troupes d'Arabes aux burnous de cendre. A peine un groupe de Marocains a-t-il été découvert et fixé dans la lumière aveuglante, qu'un grondement sourd annonce un obus : une tache de feu s'abat, les burnous se sauvent dans la zone sombre.

Vers onze heures, la scène prend une grandeur tragique. Les pillards ont mis le feu au quartier juif. Le *mellah*, qui flambe, envoie vers le ciel de longues volutes rougeoyantes; comme il est situé à l'extrémité de la ville, celle-ci profile bientôt ses maisons d'un blanc de chaux sur un fond d'incendie. Le vent heureusement ne porte pas du côté du consulat; la fumée est rejetée vers l'enceinte extérieure; l'ample brasier s'étend en profondeur et illumine le ciel, crépite, lance des étincelles, s'étire en flammèches ardentes ou s'écrase en couronne de feu au gré de la brise qui rafraîchit et purifie Casablanca.

On perçoit tout à coup vers minuit le bruit sourd d'une sorte de marée montante, venant du port et de la plage. La fusillade, espacée jusque-là, devient violente et rapprochée; le consulat de Suède est entouré par le sifflement des balles. Longeant les remparts, les Marocains se sont avancés pour enlever le consulat de Suède, maison riche et position excellente à l'angle du consulat de France qu'elle domine en partie. Le danger devient pressant. Du haut du mirador du consulat de France, M. du Petit-Thouars fait sonner l'alerte pour mettre tout le monde en garde contre une attaque générale. Il demande au commandant Mangin de l'envoyer au con-

sulat de Suède, dont le poste, fourni par le *Du Chayla*, a un mort et trois blessés et demande du secours. En raison de la gravité de l'attaque et de l'ignorance des forces qui ont fait irruption, le chef de bataillon préfère attendre une accalmie. Grâce aux projecteurs qui croisent leurs faisceaux, l'ennemi est en effet bientôt découvert, fusillé et canonné. Il se réfugie derrière des obstacles ou des murs pour tirailler en attendant de pouvoir déguerpir sans apparaître dans la lumière des navires.

Quand cette chaude affaire est passée, Cosme et une section du *Galilée*, qui, bien que de réserve cette nuit-là, n'avaient pas voulu quitter la terrasse, vont renforcer la garde du consulat de Suède et ramener les victimes, toutes du *Du Chayla*. D'abord le quartier-maître canonnier Bourdoulous, tué net par une balle entrée au niveau de l'oreille et sortie par l'orbite opposé. Quand son corps arrive à l'ambulance vers une heure et demie, les opérations et les pansements, qui se terminent dans le bruit des balles s'amortissant sur les volets, ne permettent pas de s'en occuper aussitôt. Le docteur Brunet le fait déposer dans une petite pièce accolée à la salle à manger et servant d'office. M. Luret et M. Berti, qui y sont couchés, sont réveillés brusquement et rappelés à la réalité par la nécessité de céder leur place à un cadavre. On rapporte ensuite le canonnier auxiliaire, Guillou, le ventre transpercé d'un flanc à l'autre. Sur l'instant, le pauvre garçon déclare ne pas souffrir. Réconforté et pansé provisoirement, il s'endort sans une plainte. Les deux autres blessés étaient peu gravement atteints : le second-maître canonnier Sévellec avait le pied traversé par une balle; le gabier breveté Dubois avait reçu une balle, entrée au-dessous de l'omoplate et sortie au sommet de l'épaule. Soigné sur-le-champ, Dubois rentra dans la matinée à bord du *Du Chayla*, mais Séveillec demanda à rester à l'ambulance; son transport eût d'ailleurs été extrêmement difficile et dangereux.

★ ★ ★

(*La fin prochainement.*)

PRIÈNE

De Smyrne, vers Aïdin et Dineir, la ligne ferrée, qui pénètre au cœur de l'Anatolie, atteint la vallée du Méandre : un court embranchement s'en détache vers l'embouchure du fleuve, jusqu'à Sokhia, d'où la route, par Priène, mène à Milet et à Didymes. Dans cette bourgade de Sokhia, mi-grecque, mi-turque, le voyageur trouvera à louer quelque invraisemblable landau, mais sera plus avisé de se contenter de chevaux, car la route n'est qu'un sentier, bosselé par le rocher qui sonne clair sous le sabot des montures, coupé par les ruisselets qui jaillissent du pied de la montagne. A droite, le Samsoun Dagh, l'ancien mont Mycale, dresse ses flancs abrupts, couronnés d'une maigre végétation ; de-ci, de-là, des villages accrochent leurs masures à la roche grise et brillante ; des paysans passent, vifs, alertes, et leur « *Kaliméra, patrioti !* Bonjour, citoyen ! » nous rappelle que l'Ionie est toujours terre grecque.

A gauche, s'étend à perte de vue la plaine que le Méandre, étalant ses alluvions en une nappe uniforme, a peu à peu conquise sur le golfe Latmique ; seules quelques buttes coniques, anciennes îles rattachées au continent, en rompent la monotonie. Au premier plan, des tamaris, des roseaux jalonnent la ligne des marécages, anciens bras abandonnés du fleuve ; au delà, c'est le sol argileux et dur de l'*Alan*, véritable steppe avec les herbages drus que paissent les chevaux des Yourouks nomades, avec les champs de hautes céréales

que le vent fait onduler en longues vagues jaunissantes. Un vol de cigognes cingle vers Milet. Au loin, le Latmos se profile en fronton aigu.

A peine a-t-on dépassé Kélébech, que l'on rencontre un khani, puis une maison plus élégante, plus gaie à l'œil avec son toit rouge et ses galeries de bois : c'est là qu'habitait la mission allemande et que nous attend la plus cordiale hospitalité. Un peu plus haut, on aperçoit les remparts de la ville et le rocher de l'Acropole : nous sommes à Priène.

Les ruines de Priène ont depuis longtemps attiré l'attention des voyageurs. Dès 1765, Chandler et Revett reconnaissaient le temple d'Athèna Polias pour le compte des Dilettanti, et c'est encore cette société anglaise, qui, en 1868, faisait reprendre les recherches par Pullan; Newton rapportait à Londres les marbres exhumés. En 1870, la découverte d'un tétradrachme d'Oropherne faillit amener une catastrophe : fascinés par l'appât des trésors cachés, les paysans s'abattirent sur le champ de fouilles, décidés à ne pas laisser pierre sur pierre ; ce fut par miracle que les ruines même échappèrent à la destruction totale. En 1873, les Français Rayet et Thomas comprenaient Priène dans leur programme d'études et faisaient de vains efforts pour enrichir le Louvre de quelques-uns des fragments qui gisaient encore sur le sol.

La véritable exploration scientifique de Priène date de 1895 : c'est alors que le musée de Berlin confia à Humann, puis, après la mort de celui-ci, à MM. Wiegand et Schrader la tâche de mettre au jour la ville entière. Après plusieurs années de travail patient et méthodique, les archéologues allemands achevaient le déblaiement des édifices et communiquaient au monde savant les résultats de leurs recherches en deux volumes d'une élégante sobriété, l'un consacré aux monuments, l'autre aux textes épigraphiques. Priène n'avait pas été dans l'antiquité une ville très importante. Fondée vers le xe siècle avant notre ère par les Ioniens, elle faisait partie des douze cités qui avaient élevé au promontoire de Mycale leur sanctuaire fédéral. Pillée par les Cimmériens, conquise par les Lydiens et les Perses, elle suivit les destinées des villes d'Ionie, tour à tour soumise au Grand Roi ou libérée par les Grecs d'Europe. Sa vie paraissait aux contemporains agitée et bruyante ; avec

le recul des siècles, elle nous semble mesquine et quelque peu ridicule : les luttes de l'agora ne surpassent pas en intérêt l'élection d'un maire de village, et pouvons-nous prendre au sérieux les différends de Priène et de Samos au sujet de quelques champs, source inépuisable de procès et d'arbitrages dont les inscriptions nous ont conservé le fastidieux détail?

Le port de Priène pouvait à l'origine abriter une puissante flotte de commerce et de guerre : douze navires priéniens entraient en ligne à la bataille de Ladé. Mais il était menacé par l'alluvionnement du Méandre. Plus vite que Milet, établie sur le rivage opposé, presque à l'entrée du golfe, Priène voyait la côte s'ensabler et la mer s'éloigner d'elle. Scylax signale encore deux ports, mais Thucydide, racontant la campagne de 412 dans les mers d'Ionie, n'en fait aucune mention. A l'époque de Strabon, quarante stades séparaient la ville de son échelle de Naulochon. Aujourd'hui la mer est à une quinzaine de kilomètres des ruines.

Dès le IVe siècle avant J.-C., Priène était donc une ville continentale. C'est à cette époque, un peu avant l'arrivée d'Alexandre en Asie, qu'elle fut entièrement rebâtie. Pour quelles raisons? Nous l'ignorons et les fouilles ne nous l'ont pas appris. On a pu noter des remaniements postérieurs à la reconstruction de la ville, suivre les transformations de quelques édifices jusqu'à l'époque romaine et chrétienne; mais il ne subsiste aucun vestige de la Priène antérieure au IVe siècle. Les habitants ont-ils voulu, avant d'établir une cité nouvelle, démolir jusqu'aux fondations toutes les constructions existantes? Ou plutôt n'ont-ils pas choisi un nouvel emplacement? La ville primitive n'était-elle pas plus bas, plus près du golfe et ne fut-elle pas abandonnée pour les premières pentes de la montagne le jour où elle fut définitivement séparée de la mer? Celle du moins que nous avons sous les yeux est entièrement neuve et exactement datée : c'est le type unique et achevé des cités « hellénistiques », c'est-à-dire postérieures à Alexandre.

***

La ville, entourée de murailles, est dominée par l'Acropole, éperon rocheux qui dresse à 370 mètres une plate-forme diffi-

cilement accessible. Des pentes inférieures, la vue embrasse tout le champ de fouilles ; on distingue les terrasses, en partie naturelles, en partie artificielles, qui, par gradins réguliers, conduisent du pied de l'Acropole jusqu'au gymnase et au stade. On est surtout frappé par la disposition d'ensemble : tracé absolument rectiligne, plan en damier, qui éveille le souvenir des plus récentes cités américaines. Les rues sont orientées et se coupent à angle droit, les voies principales, larges de six à sept mètres, se dirigeant exactement de l'est à l'ouest, les autres, larges de quatre mètres, du nord au sud. Elles découpent ainsi la ville en îlots rectangulaires et égaux, ayant chacun environ trente-cinq mètres de façade sur quarante-sept de profondeur. Les édifices publics, comme les maisons privées, respectent ces lois géométriques : le sanctuaire d'Asklépios, le théâtre ont les dimensions d'un îlot ; le Portique Sacré en vaut exactement trois.

Le centre de la ville était la place du marché, l'*agora*. Entourée sur trois côtés par des portiques, qui, à toute heure du jour, offraient aux promeneurs un refuge contre le soleil, semée d'exèdres et de bancs, encombrée de monuments votifs qui, sur des piédestaux très bas, mêlaient familièrement aux passants affairés un peuple immobile de statues, l'agora était le rendez-vous de tous les citoyens, à qui rester enfermés au logis eût semblé une gêne intolérable. Ils venaient là faire leurs achats dans les petites boutiques des portiques ; ils venaient surtout flâner et bavarder : est-il plaisir plus vif pour un Grec que de faire, devant un cercle d'admirateurs, preuve de subtilité et d'éloquence, de résoudre en se jouant les problèmes les plus complexes de la religion et de la philosophie ou de remanier sans danger la carte du monde ?

Pour repeupler l'agora, il suffirait d'animer les statuettes de terre cuite, qu'ont modelées les artistes de l'époque hellénistique. Par les baies largement ouvertes des boutiques, on aperçoit vendeurs et acheteurs, s'attardant en des discussions sans fin, moins pour débattre le prix des marchandises que pour faire assaut de dialectique :

— Combien veux-tu de cette paire de sandales ?

— Fixe le prix toi-même, s'il te plaît. Combien vaut-elle pour toi ? De cette façon tu ne risqueras pas d'être trompée.

— Dis le prix sans barguigner.

— Femme, cette paire vaut une mine : si Pallas elle-même venait l'acheter, je n'en rabattrais pas un quart d'obole.

— Je ne m'étonne plus, Kerdon, que ta boutique soit toujours pleine de beaux ouvrages! Garde ta précieuse marchandise [1].

Voici le coiffeur qui, tout en tondant son client, lui débite les dernières nouvelles apportées par des marins de Rhodes ou d'Alexandrie; le cuisinier, accroupi devant le gril où se tordent les poissons; un colporteur, maigre hère, son éventaire suspendu au cou, crie à pleins poumons l'offre de ses marchandises; un pêcheur, avec sa ligne et son filet, coudoie un pédagogue, ridé et cassé par l'âge; de grandes dames passent, drapées et voilées aussi sévèrement que des musulmanes d'aujourd'hui. Tous ces types, chers aux artistes d'Asie Mineure, se rencontraient ici; maintenant, seuls sur l'agora, quelques lézards se chauffent au soleil, à ce même doux soleil d'Ionie qui conviait à la vie en plein air les Priéniens du IVe siècle.

Comme la vie commerciale, la vie politique a son centre près de l'agora. Sur une terrasse où l'on monte par sept marches, s'allonge un portique, qui, par le plan, ne diffère pas de ceux du marché, mais dont le nom de Portique Sacré, *Hiera Stoa*, indique le caractère officiel : c'est là que le « porte-couronne », *stéphanéphore*, le plus haut magistrat de Priène, offrait à ses compatriotes un banquet solennel lors de son entrée en charge, là qu'on gravait les actes officiels, lois ou traités, dont on voulait assurer l'éternelle publicité. D'autres bâtiments publics prolongeaient le Portique Sacré : le Prytanée, où brûlait le foyer de la cité; l'*Ecclesiasterion*, la « Chambre », où se tenaient les assemblées du peuple. Ce dernier édifice consiste en une salle carrée, garnie sur trois côtés de gradins où conduisent des escaliers placés dans les angles; adossés au mur de façade, que percent deux portes et une grande fenêtre cintrée, de larges bancs de marbre étaient réservés aux magistrats, aux ambassadeurs des villes amies, à tous ceux que voulait honorer la cité; l'orateur se tenait debout près de l'autel, au centre de la salle.

1. Hérondas, *Mime VII*.

Lorsque nous parlons des assemblées populaires de l'antiquité, l'imagination évoque sur une immense place publique une foule grouillante et agitée, mer houleuse que soulève ou qu'apaise l'éloquence des démagogues. Devant le cadre réel qu'est l'*Ecclesiasterion* de Priène, l'impression est tout autre : dans cette salle nette, propre, un peu froide, aux dimensions modestes, les six cents Priéniens, qui suffisaient à garnir les gradins, devaient présenter souvent l'image banale et ennuyeuse d'un parlement moderne.

A côté de la vie politique, la vie religieuse. Gagnons la terrasse supérieure : nous sommes sur l'emplacement du temple d'Athèna, divinité protectrice de la ville. Quelques blocs de marbre, quelques plaques de dallage, quelques tambours de colonnes gisant pêle-mêle, voilà à peu près tout ce qu'il en reste. Les morceaux qui pourraient permettre d'imaginer l'édifice en son intégrité sont aujourd'hui au *British Museum*. Le visiteur reçoit là une impression qui se renouvelle trop souvent sur les champs de fouilles de Grèce : on croyait, sur la foi des archéologues, trouver un temple, on n'aperçoit que des fondations. Ici le désappointement est plus vif encore, car ce temple disparu était une œuvre célèbre, moins encore pour avoir été dédié par Alexandre que pour avoir été édifié par Pythios. Génie universel, Pythios avait travaillé au Mausolée d'Halicarnasse comme sculpteur, à Priène, comme architecte; esthéticien et historien de l'art, il avait exposé sa théorie de l'architecture dans le livre où il étudiait comme type idéal le temple de Priène lui-même. Cet ouvrage était un long dithyrambe en l'honneur de l'ordre ionique : il en vantait la délicatesse, l'élégance, la grâce féminine et n'avait que dédains pour les formes trapues et la force un peu lourde du temple dorique. A ce type dorique qu'il méprisait, Pythios ne voulait devoir absolument rien : remontant aux origines de son ordre préféré, il avait, au temple de Priène, supprimé la frise entre l'architrave et la corniche, la jugeant intercalée à tort dans l'entablement ionique par imitation du dorique. Cet ionisme, de la qualité la plus pure, avait dû plaire aux Priéniens, car la même particularité se retrouve au temple d'Asklépios, près de l'agora.

Un dernier édifice mérite une visite attentive, le théâtre. Il

présente la disposition habituelle : gradins en hémicycle adossés au rocher ; orchestre circulaire, avec l'autel de Dionysos, la *thymélé*, trouvée pour la première fois en place, non au centre, mais en dehors de l'orchestre, au milieu des sièges d'honneur ; bâtiments de la scène, *skéné*, servant de coulisses et décorés en avant d'un portique ; l'avant-scène, *proskénion*, avec douze colonnes engagées dans des pilastres. Le théâtre de Priène, — c'est là son intérêt, — étant le mieux conservé de tous, permet d'étudier la question si controversée du *logeion*, c'est-à-dire de l'endroit d'où parlaient les acteurs. Jouait-on sur la « scène », au sens moderne du mot, sur la plate-forme élevée et étroite que supporte le *proskénion*? C'est l'opinion traditionnelle, appuyée sur le témoignage de Vitruve. Ou bien les acteurs se tenaient-ils non pas au-dessus, mais en avant du *proskénion*, dans l'orchestre, où ils se mêlaient au chœur? C'est l'opinion de M. Dörpfeld, étayée par l'étude patiente et minutieuse des monuments eux-mêmes.

Que pour d'autres théâtres le problème subsiste, on ne saurait le nier ; mais à Priène cette solution semble indiscutable : les acteurs jouaient dans l'orchestre et le *proskénion* était non pas le support de la scène, mais le décor de fond. Les pilastres laissent voir encore les rainures où l'on faisait glisser les panneaux de bois, décors mobiles que l'on changeait selon les pièces ; seuls trois entrecolonnements restaient toujours libres : ce sont les trois portes traditionnelles de toute tragédie ou comédie grecque. Lorsque, plus tard, à l'époque romaine, les acteurs abandonnèrent l'orchestre et montèrent sur le *proskénion*, on établit entre les pilastres une cloison fixe, puisqu'il n'y avait plus à y placer de décors, et on recula de trois mètres le mur de fond, pour doubler la profondeur de la plate-forme supérieure.

Une autre modification est encore plus significative, c'est le déplacement du banc d'honneur, *proédrie*. A l'origine, les spectateurs privilégiés siégeaient de chaque côté de l'autel de Dionysos, au fond de l'hémicycle, de plain-pied avec l'orchestre où jouaient les acteurs ; mais quand ceux-ci se trouvèrent perchés à plus de trois mètres du sol, les places du rang inférieur cessèrent d'être les meilleures et la proédrie fut

remontée au quatrième gradin, afin d'être au niveau de la nouvelle scène.

Le théâtre de Priène confirme donc la théorie de M. Dörpfeld. C'est là un résultat qui intéresse non seulement les archéologues, mais quiconque veut goûter le théâtre grec. Comment comprendre la tragédie et la comédie, comment interpréter par exemple les rapports du chœur et des personnages, du dialogue et des chants, si l'on ne peut replacer les pièces dans le cadre exact où elles ont été jouées? L'impression sera-t-elle la même, si nous nous figurons acteurs et spectateurs au même niveau, tout proches les uns des autres, sans rien qui isole du monde réel les fictions poétiques? Cela choque nos habitudes, mais qu'importe si nous approchons de plus près le génie grec? La comédie devait y gagner des effets d'un comique un peu gros, mais bon enfant : dans les *Grenouilles* d'Aristophane, Dionysos, appelant à son secours son prêtre qu'il pouvait toucher de la main, devait provoquer les mêmes rires que le clown de cirque, qui impose un rôle dans ses pitreries à quelque grave monsieur du premier rang. La tragédie n'avait rien de solennel, de guindé, mais plaisait par une familière simplicité. Perdait-elle en noblesse? Les essais qui ont été tentés permettent de croire le contraire. *Antigone*, jouée sous le ciel bleu, par des acteurs improvisés, qui, ignorants du métier, laissaient éclater leur juvénile enthousiasme, aux applaudissements d'un public grisé autant par le soleil que par les vers du poète, nous a rendu Sophocle mieux qu'une soirée classique, avec les feux de la rampe, les habits noirs des abonnés et le jeu noblement conventionnel des sociétaires de la Comédie-Française.

*
* *

Plus encore que les monuments publics, les maisons de Priène doivent retenir l'attention. L'histoire de l'habitation chez les Grecs est encore très obscure. Pendant longtemps on avait dû se contenter des allusions contenues dans les textes littéraires ou accepter sans contrôle le témoignage de Vitruve. Dans ces dernières années, des fouilles heureuses ont enfin

fourni des renseignements certains et précis : Priène, Délos, Théra, Pergame nous ont rendu des maisons assez bien conservées pour que l'étude en puisse être fructueuse. Les maisons grecques primitives étaient des plus simples. Celles d'Athènes, qui ont laissé leur trace sur la colline des Muses ou sur les rochers de l'Aréopage, étaient exiguës et mal commodes; celles du Pirée, de Mégare, de Dystos en Eubée ne sont pas beaucoup plus développées. Celles de Priène au contraire présentent un arrangement plus compliqué et tout à fait typique.

Avec quelques modifications de détail, le plan comprend essentiellement trois parties : une cour, où l'on arrive souvent par un long couloir; un vestibule, la *prostas*, entièrement ouvert sur la cour et soutenu par deux colonnes; enfin une grande salle, l'*oicos*, donnant sur la *prostas*. On a pu compliquer le plan en doublant l'*oicos* et la *prostas*, en ajoutant en bordure de la cour des chambres accessoires, cuisines et communs; mais sous cette diversité apparente, on retrouve partout la même division tripartite, qui constitue le type priénien. Ce plan très simple rappelle celui d'édifices d'un autre genre ou d'une autre époque : l'*oicos* et la *prostas*, c'est en somme une *cella* de temple, telle par exemple que le Trésor des Athéniens à Delphes; c'est, en remontant plus haut, le palais mycénien, dont la cour, le vestibule et le *mégaron* reproduisent trait pour trait les trois parties de la maison priénienne. Y a-t-il simple coïncidence? Ou faut-il voir là une survivance lointaine, moins surprenante en ce pays d'Ionie où se perpétuèrent longtemps les souvenirs de la civilisation mycénienne?

Un autre problème se pose : quel rapport y a-t-il — si du moins il y en a — entre la maison à *prostas* et la maison à cour centrale entourée de portiques, la maison à péristyle, dont nous avons de nombreux exemplaires à Théra et surtout à Délos? A Priène même, ce second type apparaît. C'est d'abord sous une forme inachevée, la colonnade ne bordant que trois des côtés de la cour : une maison au moins possède ce péristyle incomplet, que Vitruve appelle rhodien et qui se retrouve dans les palais des Attales à Pergame. Puis nous avons un véritable péristyle, à quatre côtés, et le spécimen

unique de Priène est d'autant plus intéressant qu'il résulte d'un remaniement du plan primitif : la *prostas* est devenue partie intégrante de la cour et les deux colonnes qui la supportaient ont été comprises dans la colonnade nouvelle, où elles se distinguent aisément par la différence de diamètre. On trouverait peut-être comme contre-partie dans les maisons de Délos quelques détails rappelant la *prostas* priénienne. Il semble que la maison à péristyle dérive de la maison à *prostas*. Mais pour rendre l'hypothèse inattaquable, il faudrait l'appuyer sur de nombreux exemples pris dans la même ville, et non en deux points éloignés du monde grec : or le péristyle est extrêmement rare à Priène, aussi bien que la *prostas* inconnue à Délos. Il faudrait surtout marquer avec certitude les rapports chronologiques; or l'antériorité du type priénien est loin d'être démontrée : il y a un péristyle dans la maison de Callias, que nous dépeint Platon, aussi bien que dans celle que représente grossièrement une peinture de vase du début du ve siècle [1].

De-ci, de-là, on aperçoit sur les murs les mieux conservés quelques fragments de stuc; décolorés sous l'action de la pluie ou du soleil, tombés à terre par larges plaques, ils n'ont rien qui arrête le regard, et pourtant ce sont là de très intéressants témoins du système décoratif adopté à Priène. Pendant longtemps, la maison grecque fut d'une extrême simplicité : on y séjournait si peu qu'on ne songeait même pas à en embellir l'intérieur. La maison de Phocion, que l'on montrait encore au temps de Plutarque, n'avait d'autres ornements que quelques lamelles de bronze; cependant le luxe s'était déjà introduit dans l'habitation et Démosthène se plaignait que quelques maisons privées fussent plus somptueuses que les édifices publics. On tenait surtout à masquer la construction trop souvent défectueuse. Tandis que l'on prodiguait les marbres dans les monuments de la cité, on se contentait de matériaux médiocres pour les bâtiments des particuliers. A Athènes, on usait de petits moellons, cassés plutôt que taillés, d'un calcaire dur aux arêtes vives, tels qu'on en emploie encore aujourd'hui pour les murs de clôture dans la campagne

1. *Monuments grecs*, II, pp. 47-48, pl. 14.

attique. A Délos, on mélangeait des pierres de toutes sortes et de toutes dimensions, marbre, granit compact, gneiss se débitant en plaques minces. A Priène, les murs extérieurs sont assez beaux : faits de grands blocs en bossage, ils présentent un appareil rustique, qui n'est pas sans rappeler les palais florentins; mais les murs de refend ne sont pas construits avec le même soin. Il fallait donc dissimuler les défauts de la construction sous une décoration plus soignée et plus riche. C'est à Alexandrie sans doute qu'on eut l'idée de revêtir les murs de minces plaques de marbre, enrichies parfois de pâtes de verre, de mosaïques, voire de pierres précieuses; on y encadrait peut-être des bas-reliefs de genre, qui jouaient là le rôle des tableaux accrochés aux murs de nos salons. On obtenait ainsi à peu de frais l'apparence de la construction en marbre. Mais le placage même parut trop coûteux, et le vrai marbre fit place au simili-marbre, aux stucs peints. On peut observer à Priène un exemple typique de cette substitution : dans les murs du Portique Sacré, la troisième assise fait saillie; or, sur une même paroi, tantôt le bloc de marbre dépasse lui-même l'aplomb, tantôt la saillie n'est due qu'à des stucs appliqués sur le mur lisse et imitant tant bien que mal le marbre voisin.

La décoration stuquée n'a donc d'autre objet que de reproduire la construction de marbre : de légers reliefs figurent les bossages, des traits incisés simulent les joints, et partout se retrouve une série régulière d'éléments fixes qui répondent exactement aux membres architectoniques. En partant du sol, c'est d'abord une plinthe, formant soubassement; puis des lambris, panneaux à peu près carrés; au-dessus un bandeau en saillie encadré de deux moulures; enfin quatre ou cinq assises de panneaux disposés comme les blocs d'une construction isodome. Plus haut, sur la paroi unie, s'appliquaient des colonnettes portant à une certaine hauteur un véritable entablement, architrave, frise et corniche.

La décoration, très logique et très simple, use presque exclusivement de teintes plates et de marbrures; elle commence à peine à combiner les lignes géométriques d'une grecque, à entrelacer les guirlandes de feuillages et de fleurs. La figure humaine n'apparaîtra que plus tard. Il y a bien l'anecdote

d'Alcibiade enfermant le peintre Agatharcos pour l'obliger à décorer sa maison : mais qu'étaient au juste les peintures d'Agatharcos? A Délos même, les scènes à personnages semblent l'exception; elles se développent surtout comme une frise médiane sur le bandeau en saillie qui surmonte les lambris : guerriers combattant, amours jouant, portant des vases, traînant un char, le même cortège d'enfants familiers et rieurs qui égaie si souvent les murs de Pompéï. Et en effet de Délos c'est à Pompéï qu'il faut passer pour suivre l'évolution de la décoration murale. La peinture pompéïenne est d'origine grecque : la maison du Faune ou celle de Salluste a les mêmes stucs que celles de Priène ou de Délos; seulement l'artiste italien ne sait plus que le système décoratif n'est qu'une traduction de la construction de marbre et méconnaît les justes proportions entre les divers éléments, plinthe, lambris, panneaux. Puis l'ornementation se complique : on voit naître les fausses architectures, les perspectives en trompe-l'œil, dont on connaît quelques exemples à Délos. Surtout les figures se multiplient : sur les panneaux à fond noir ou rouge, les amours voltigent, les danseuses agitent leurs voiles; les scènes mythologiques ou historiques se déploient; tout un monde de personnages vient peupler les espaces vides, au point d'inquiéter les hygiénistes : « Les chambres décorées de peintures, dit le médecin Antyllos, sont à éviter pour les malades qu'agite la fièvre ou le délire, car elles provoquent d'étranges cauchemars [1] ». Nous sommes bien loin de la sobriété élégante des maisons priéniennes.

***

Priène vaut par l'ensemble : elle permet de se figurer une ville grecque entière avec tous ses édifices publics et privés. La plupart des cités fondées par Alexandre et ses successeurs ressemblaient à Priène; elles aussi avaient adopté le plan en damier et contrastaient par là avec celles d'autrefois, qui ignoraient la régularité géométrique. Il y avait là deux types qui s'opposaient l'un à l'autre.

1. Cité par Oribase, IX, 13.

Le type ancien était représenté par Athènes. Au pied de l'Acropole, sur les collines voisines, les habitations s'éparpillaient dans un pittoresque désordre. Les rues étaient irrégulières, tortueuses, étroites : Xénophon, rencontrant Socrate, n'avait qu'à étendre son bâton pour lui fermer le passage. Elles n'étaient ni dallées, ni pavées. Comme dans les bourgades actuelles des Cyclades, les porcs y erraient en liberté et s'y vautraient au risque d'éclabousser les passants.

Les maisons étaient petites et incommodes. Beaucoup de citoyens vivaient à la campagne et ne venaient à Athènes que les jours de marché ou d'assemblée; les grands propriétaires occupaient au centre de leur exploitation agricole de riches villas entourées de cours et de jardins.

A la ville, résidaient seulement les artisans et les marchands. De chaque côté de la rue, se succédaient à la file les échoppes, abritées sous un auvent, à la fois ateliers et boutiques, où le patron, assisté d'un ou deux ouvriers, travaillait sous les yeux des passants et quittait le tour ou l'enclume pour répondre à ses clients. Chaque corps de métier se groupait dans la même région, ici les potiers, là les forgerons, plus loin les fripiers, dont le quartier était dit « marché des filous ». La ville marchande ressemblait à ce qu'est aujourd'hui le bazar d'un port levantin; pour nous faire une idée de la « rue des sculpteurs d'Hermès » ou de la « rue des fabricants de coffres », nous n'aurions qu'à visiter au Caire, ou à Tunis, le soukh des cordonniers ou celui des ciseleurs sur cuivre.

Peu à peu, avec les progrès du commerce et de l'industrie, avec le développement de la richesse mobilière, la ville s'étendit; on se mit à construire des habitations plus vastes et plus somptueuses, à élever de véritables maisons de rapport où le rez-de-chaussée servait encore de magasin, tandis que les étages étaient divisés en petits appartements et occupés par plusieurs locataires : le banquier Pasion possédait une *synoikia* de ce genre qui valait dix mille drachmes.

Toutefois, malgré ces agrandissements et ces embellissements, Athènes conserva toujours l'aspect des vieilles cités : « La ville, dit un voyageur du IIIe siècle, est mal pourvue d'eau, mal percée; la plupart des maisons sont simples, peu sont confortables. Au premier coup d'œil, un étranger pourrait

se demander avec étonnement si c'est bien là cette Athènes si vantée[1] ».

Si ce voyageur se montrait difficile, c'est qu'il pouvait comparer le type ancien à un type nouveau, à celui qu'avait créé vers le milieu du ve siècle l'architecte Hippodamos de Milet.

Appelé à dessiner le plan du Pirée, Hippodamos prit pour centre la place du marché, l'agora, puis traça deux séries de voies parallèles se coupant à angles droits, de façon que le réseau des rues divisât la ville en îlots rectangulaires de superficie égale. Il conserva la même disposition à Thurium, où la désinence du nom d'une rue suffisait à indiquer si celle-ci était longitudinale ou transversale. A Rhodes, il adopta un autre plan, mais suivant les mêmes principes de régularité géométrique : du port, rayonnaient dans toutes les directions les rues principales coupées par d'autres concentriques; la ville avait le même aspect d'éventail, que le margrave Charles-Guillaume voulut donner à Carlsruhe. Le système d'Hippodamos fit fortune. Deinocratès disposa en damier Alexandrie, en prenant pour axe la grande rue bordée de portiques qui partait de la porte de Canope et se dirigeait en droite ligne du nord-est au sud-ouest. A Cyrène, à Milet, à Apamée sur l'Oronte, même réseau rectangulaire. A Nicée de Bithynie, d'une place centrale, on apercevait aux quatre points cardinaux les quatre portes de la ville. C'est ce système dont nous avons un remarquable exemple à Priène.

A quels motifs obéissaient Hippodamos et ses successeurs lorsqu'ils renouvelaient l'art de bâtir les villes ? Pour M. Nissen[2], le plan carré a des origines religieuses, l'orientation est un rite.

De tels usages nous sont bien connus en Italie. Pour étudier le vol des oiseaux, l'augure traçait dans le ciel avec son bâton recourbé deux lignes perpendiculaires, puis quatre autres parallèles, deux à deux, aux deux premières : l'espace ainsi circonscrit s'appelait un *templum*. S'agissait-il de donner à des constructions un caractère sacré, on transportait cette division du ciel sur la terre et on gardait le plan imposé par la

1. Ps. Dicéarque, dans les *Fragmenta Historicorum græcorum*, II, p. 254.
2. H. Nissen, *Orientation, studien zur Geschichte der Religion*, Berlin, 1906.

religion : la maison du dieu était délimitée par les mêmes procédés et prenait également le nom de « temple » ; le camp romain était carré et partagé en quatre par deux voies perpendiculaires ; les villes militaires, Thébessa ou Lambœsis, étaient disposées comme les camps. Là l'influence des croyances religieuses est évidente. En est-il de même en Grèce ?

Assistons avec Aristophane à la fondation de Néphélococcygie. Pour être agréé des dieux, un acte si important devait s'accompagner de cérémonies, de sacrifices et de prières. Voici le prêtre qui invoque avec force calembours les dieux emplumés, le devin qui apporte d'obscurs oracles de Bacis, le poète qui offre des hymnes religieux. Après les lustrations et les prières, accourt un personnage, qui nous intéresse particulièrement, le géomètre Méton. Il veut arpenter l'air et le diviser en lots : « J'applique la règle droite, je prends mes mesures, et d'un cercle je te fais un carré. Au milieu l'agora, avec des rues droites, aboutissant à ce centre commun. Tel l'astre du jour, tout rond qu'il est, darde en tous sens des rayons en ligne droite[1] ».

Aristophane se moque du nouveau mode de construction des villes : Néphélococcygie sera bâtie comme le Pirée selon le système d'Hippodamos ; mais le poète, qui vient de parodier les rituels, ne souffle plus mot de religion : Méton a un rôle purement laïque, aussi bien que l'inspecteur désigné par la fève ou le marchand de décrets. Si le tracé des villes était réglé par la religion, pourquoi les plus anciennes cités ignorent-elles ces lois ? C'est aux époques primitives que la foi était la plus vive, l'influence des croyances religieuses la plus profonde ; ne serait-ce pas étrange de voir les architectes se préoccuper de rites sacrés seulement à une époque où la religion était moins honorée et cessait d'avoir prise sur tous les actes de la vie publique et privée ?

En Italie du moins, il y a continuité dans les croyances et dans les usages : si les villes d'Afrique ont adopté le plan carré des camps, la Rome des rois, la *Roma quadrata*, était déjà un *templum*.

Quoi qu'il en soit, les écrivains grecs, qui ont voulu expliquer

1. *Oiseaux*, V, 1004-1010.

et comparer les deux types de ville, ne font aucune allusion à des motifs religieux; ils ont toujours recours à des raisons d'ordre purement pratique. Ils ont invoqué l'hygiène. Les ruelles étroites et boueuses dégageaient des senteurs insupportables, des miasmes qui favorisaient la diffusion des épidémies; les grandes rues d'Hippodamos apportaient à flots l'air et la lumière, c'est-à-dire la santé. « Si dans une ville, dit un médecin cité par Oribase[1], toutes les rues sont parallèles les unes en longueur, les autres en largeur, les unes se dirigeant en droite ligne du levant au couchant, les autres du nord au midi; si toutes coupent la ville jusqu'aux extrémités, soit dans toute sa longueur, soit dans toute sa largeur; si elles ne rencontrent sur leur parcours aucun édifice qui fasse obstacle; si les routes des faubourgs continuent les rues suivant la même ligne droite et se trouvent dégagées jusqu'à une grande distance, la ville sera bien aérée, bien exposée aux vents, bien éclairée par le soleil et propre, parce que les vents parcourent facilement les rues situées dans la même direction qu'eux et que, ne rencontrant aucun obstacle, ils ne produisent aucun effet violent; mais ils purifient la ville en en chassant la fumée, la poussière et les exhalaisons. La ville sera aussi bien exposée au soleil, parce que celui-ci éclairera à son lever et à son coucher les rues tracées en ligne droite d'est en ouest et à midi celles du nord au sud ». Deinocratès avait disposé les rues d'Alexandrie de façon qu'elles fussent sous le souffle rafraîchissant de la mer et à l'abri des vents chauds du désert.

D'autres écrivains ont envisagé les conditions de défense militaire, et à ce point du vue, le système d'Hippodamos perdait l'avantage.

Dans les vieilles villes, une fois les murs forcés et l'assaut donné, les ennemis risquaient de s'égarer dans le dédale des ruelles et ne pouvaient présenter qu'un front d'attaque restreint entre les deux rangées de maisons, exposés de plus aux coups des défenseurs qui occupaient les terrasses : ainsi Pyrrhus tombait dans une rue étroite d'Argos, frappé d'une tuile que lui avait lancée une vieille femme. La guerre des rues a toujours présenté des difficultés particulières : l'haussmannisation

1. Oribase, IX, 20.

de Paris a été due en grande partie au désir de rendre impossible les émeutes et les barricades. Préoccupé des nécessités de la défense, Aristote conseillait de combiner les deux systèmes, de disposer telle partie selon le type ancien, telle autre selon le mode d'Hippodamos : « Ainsi, dit-il, tout ira bien, et pour la sécurité, et pour la beauté harmonieuse[1]. »

Ce dernier mot nous prouve que les raisons d'art n'ont pas été étrangères à Hippodamos et à son école. L'ordre et la symétrie sont des principes de beauté. « La belle chose, dit Xénophon[2], que des chaussures bien alignées, la belle chose que des couvertures, la belle chose que des ustensiles de table, la belle chose enfin, malgré le ridicule qu'y trouverait un écervelé et non point un homme grave, la belle chose que des marmites rangées avec intelligence et avec symétrie. » Toutefois les Grecs, dans leurs édifices, ne semblent pas, à première vue, avoir eu à ce sujet les mêmes idées que nous. Qu'on jette les yeux sur le plan d'un grand sanctuaire : à l'intérieur de l'enceinte sacrée, c'est une accumulation de temples, de monuments, de statues, se dressant dans toutes les directions, se masquant les uns les autres, rompant les perspectives, sans que jamais les masses architecturales se répondent et s'équilibrent; on dirait que toutes les constructions se poussent du coude et se bousculent pour trouver place dans un espace trop réduit. Il faut quelque bonne volonté pour retrouver des lignes directrices; à Delphes, les lacets de la Voie Sacrée, le long de laquelle s'égrènent les ex-voto et les trésors, à Délos le demi-cercle des petits monuments autour du temple d'Apollon, tels les Cyclades autour de l'île sainte, n'introduisent qu'un ordre tout relatif.

De ce défaut de symétrie il ne faut pourtant rien conclure sur les idées esthétiques des Grecs. Le plan d'un sanctuaire n'a pas été tracé en une fois, mais s'est enrichi peu à peu au cours des siècles. Chaque période de l'histoire grecque a laissé à Delphes quelque souvenir : le trésor de Cnide représente la civilisation ionienne du VIe siècle; le trésor d'Athènes et le trépied de Platées, les guerres médiques; l'ex-voto de

1. *Politique*, 1330 *b*.
2. *Économique*, VIII.

Lysandre, la guerre du Péloponèse ; les statues des Thessaliens et la chasse d'Alexandre, l'époque macédonienne ; le monument de Paul Émile, la conquête romaine. De là une juxtaposition d'éléments souvent disparates, ni plus ni moins que dans nos cathédrales médiévales, où plusieurs générations de maçons et d'imagiers se sont succédé dans une tâche toujours inachevée.

Chaque architecte, il est vrai, semble s'être peu soucié de ce qu'avaient élevé ses prédécesseurs ; mais qu'aurait-il fait s'il avait eu à dessiner le plan entier d'un ensemble nouveau ? Alors sans doute l'ordre et la symétrie auraient repris leurs droits. L'Acropole d'Athènes peut nous fournir des exemples de la différence qui sépare le plan réalisé du plan conçu. Dans les Propylées, la dissymétrie est frappante : tandis que l'aile nord est composée d'un vestibule et d'une grande salle, l'aile sud est réduite à une petite salle ouverte de deux côtés ; la façade occidentale n'y est pas dans l'alignement de celle qui lui fait face, bien que cet alignement soit donné par un pilastre de pure parade, isolé à l'angle nord-ouest. N'imputons pas ces bizarreries à Mnésiclès : le plan primitif se restitue sans peine ; l'aile sud devait être le pendant exact de l'aile nord, avec la seule différence que le mur plein dominant au nord le roc escarpé devait être remplacé au sud par une colonnade ouvrant sur la terrasse du temple d'Athèna Niké ; de plus, pour donner plus de corps à l'édifice, le vestibule central devait être flanqué de grands portiques à double colonnade, faisant saillie au dehors sur les ailes de façade. L'opposition des prêtres, qui défendaient de tout empiètement les sanctuaires d'Athèna Niké et d'Artémis Brauronia, la pénurie d'argent qu'occasionna la guerre contre Sparte, obligèrent Mnésiclès à renoncer à sa conception primitive et à réduire d'un tiers les masses monumentales qui devaient encadrer l'entrée de l'Acropole.

De même l'Érechtheion, projeté par Périclès, commencé après la paix de Nicias, abandonné lors de l'expédition de Sicile, continué en 409 et terminé en 407, n'en est pas moins une œuvre inachevée : le portique du nord, qui fait à l'un des angles une saillie disproportionnée et qui dépasse l'alignement de la façade occidentale, devait former le motif central et marquer l'axe d'un bâtiment allongé, répétant à l'ouest les

mêmes dispositions que la partie construite à l'est. L'Érechtheion, tel qu'il fut projeté, eût réalisé un type singulier; mais il n'aurait pas eu la complexité et l'irrégularité de l'édifice actuel. Ainsi les deux monuments qui échappent le plus à la symétrie ont été conçus, au contraire, avec une exacte correspondance de toutes les parties. C'est au hasard des circonstances, non à la volonté des artistes qu'il faut imputer la dissymétrie et le désordre. Les mêmes tendances, le même désir d'atteindre la beauté par un agencement clair de lignes régulièrement ordonnées ont conduit Hippodamos, contemporain des grands travaux de l'Acropole, à adopter pour les villes le plan géométrique.

L'effet artistique ainsi recherché a-t-il été atteint? Le plan en damier pouvait encourir le reproche de raideur et de monotonie; mais, la mode s'y mêlant, il fut appliqué indifféremment dans tous les cas, et d'une façon inopportune quelquefois.

Hippodamos l'avait conçu et réalisé d'abord pour des ports, c'est-à-dire pour des villes assises sur un terrain à peu près plan. Là seulement les perspectives pouvaient s'allonger jusqu'à l'horizon, éveiller l'idée d'immensité et acquérir de la grandeur par leur uniformité même. Transporté en pays de montagne, ce plan n'avait plus sa raison d'être : tracer des lignes droites sans tenir compte de la déclivité du sol, c'était se condamner à donner aux rues des pentes exagérées, à masquer la vue par les accidents de terrain, à arrêter l'élan des lignes fuyantes. Tous ces défauts apparaissent à Priène.

Tandis que les rues transversales dégringolent le long de la montagne, vrais sentiers de chèvres, coupées sans cesse par des escaliers, les rues principales forment un dos d'âne et, bien qu'on ait en plusieurs points taillé et aplani le rocher, ont des pentes atteignant jusqu'à vingt centimètres par mètre. Étagée sur une série de paliers et de terrasses, la ville ne présentait presque nulle part ces alignements à perte de vue qui faisaient la beauté d'Alexandrie. Le tracé géométrique perdait là ses avantages; il apparaissait comme artificiel et forcé. Or, si l'architecture doit à la symétrie une certaine beauté, elle en tire plus encore de l'heureuse adaptation des constructions au sol qui les porte. Une ville qui se développe librement, qui utilise habilement le terrain dont elle dispose, qui en épouse les sinuo-

sités, qui fait pour ainsi dire corps avec le sol même, a le charme d'une plante vigoureuse qui pousse sans contrainte en s'adaptant au milieu où elle vit. Priène, condamnée à la rigidité de formes qui n'étaient pas faites pour elle, rappelle les ifs trop bien taillés des jardins de Le Nôtre. Au système d'Hippodamos, manquait la souplesse de la vie.

Les problèmes que soulève la construction des villes n'ont pas encore reçu de solutions admises par tous. Les uns, amoureux des vieilles cités, défendent contre la pioche des démolisseurs les rues étroites et tortueuses, mais pittoresques et vivantes; les autres veulent percer des voies larges et droites où puissent circuler sans encombre tramways et automobiles. L'antiquité grecque a connu les deux types : Priène, dotée de tout le luxe et de tout le confort d'une ville moderne et pratique; Athènes, mal arrosée, mal pavée, mal construite, mais peuplée de chefs-d'œuvre et de grands souvenirs.

AUGUSTE JARDÉ

AUTOBUS PARISIENS[1]

Une clientèle de trois millions d'habitants à desservir, sur un espace de 200 kilomètres carrés entièrement bâti, où abondent les piétons et les voitures; une chaussée hétérogène, avec de nombreuses et fortes rampes; une concurrence redoutable, due aux transports subterrestres et souterrains, par voie ferrée et même fluviale; enfin, l'héritage encore mal réglé des exploitations précédentes : voilà les conditions initiales de l'entreprise; par contre, une énorme intensité de trafic, une grande facilité de contrôle et d'entretien, une faible longueur de lignes; mais, en retour, un mode spécial de rapports avec le personnel, une sujétion très lourde à des règlements précis, à des injonctions administratives, multiples et impérieuses.

Les conséquences s'imposent aussitôt dans le choix du matériel. Il faut une grande capacité de chaque véhicule, pour en diminuer le nombre : deux véhicules de vingt places encombrent plus qu'un seul de quarante places. Il faut une longueur et une largeur réduites, pour diminuer la surface nuisible : l'emploi de l'impériale concilie ces deux conditions contradictoires. Il faut enfin des dégagements aisés pour rendre minima les temps d'arrêt. La nécessité s'impose donc d'un bâti solide et d'un moteur puissant, permettant les vastes carrosseries, d'un moteur souple, d'une transmission à toute épreuve, de

1. Cet article est une contribution à un ouvrage du même auteur : *Les Automobiles industrielles*. Bibliothèque Omnia, Baudry de Saunier, éditeur, 20, rue Duret.

freins parfaits, d'une direction irréprochable. En remplissant ces conditions, on rendra faciles les arrêts en des points déterminés, la marche aisée à reprendre même en côte, la vitesse facilement variable ce qui permet de profiter d'une éclaircie dans la foule et de rattraper le temps perdu.

La carrosserie doit être robuste pour résister aux vibrations dues au pavé. Elle doit être particulièrement stable, à cause de la fréquence des tournants. La suspension doit être excellente, à cause des cahots. Le châssis doit être assez solide pour résister aux secousses. Les roues doivent être calculées pour les bombements des chaussées, qui usent les appuis de droite des véhicules (obligation de garder sa droite pendant tout le trajet), et pour l'action des freins, que les arrêts et ralentissements mettent en jeu constamment.

En outre, la circulation dans les rues a des exigences tout autres que sur les routes. La carrosserie doit être élégante et cette condition est bien plus importante qu'on ne croirait d'abord. La crainte de trop fortes trépidations et de bruit excessif, les nécessités d'arrêts brusques pour éviter les accidents devront la faire construire légère. Toutes les parties doivent être cohérentes, pour éviter le ballant, le grelottement des vitres, etc. La prohibition de l'odeur et de la fumée, les droits d'entrée sur les matières employées, en particulier sur le carburant, influent sur le moteur, d'autant plus que les cahots perpétuels, les arrêts, les démarrages et toutes les variations d'allure augmentent la consommation de carburant.

Faut-il ajouter que les grandes capacités rendent l'exploitation plus économique, mais que, pour lutter avec la concurrence, les tarifs doivent être faibles, les horaires serrés; tant par le nombre que par la qualité, la clientèle est spéciale et difficile; ses revendications sont vives. Il lui faut la plus grande commodité difficile à concilier avec l'économie et avec les règlements sur la circulation; il lui faut la hauteur du plafond à l'intérieur, un abri sur l'impériale, ce qui rend la carrosserie lourde et moins stable, une bonne suspension, une aération convenable, des dégagements larges. En ces conditions, quelles chances l'autobus peut-il avoir contre ses concurrents, transports fluviaux, tramways, Métropolitain, etc.?

Les transports fluviaux ne paraissent susceptibles pour

l'instant d'aucune amélioration ou extension importante. Même une découverte intéressante dans la navigation ne semble pas capable de compenser leur infériorité dans la commodité des accès et dans la régularité des services. Leur trafic est annuellement de 20 millions de voyageurs. Sauf les Expositions universelles, qui augmentent temporairement ce trafic dans de grandes proportions, ce mode de transport est limité aux régions desservies par le fleuve ; si la très grande capacité des véhicules réduit le personnel nécessaire, si la vitesse moyenne est celle des tramways, la régularité du service est compromise par des causes inéluctables : crues, glaçons, etc.

Quant aux tramways, leur principal avantage tient au rail, mais c'est aussi la source d'une aggravation dans l'encombrement des rues ; ils n'ont pas la mobilité des véhicules sur route ; les frais de premier établissement sont considérables (300 000 fr. le km.). Le nombre total de voyageurs transportés était de 200 millions en 1886 et de près de 300 millions en 1899, il est de 400 millions aujourd'hui. Le succès des tramways tient à leur vitesse, à leur douceur de roulement, à leur confort, à leur régularité, — et même à une question de mode.

Aux avantages de tout transport sur rail (faible tirage, grande vitesse, grande capacité), le Métropolitain et le Chemin de fer électrique souterrain (Nord-Sud) ajoutent le grand privilège d'être propriétaires de leur voie, ce qui exclut les prétentions et réclamations de la circulation riveraine, affranchit de l'encombrement, facilite l'emploi de véhicules confortables stables et commodes. L'emplacement souterrain de la voie met à l'abri des intempéries de tout genre. Par contre, cette descente sous terre a quelques graves inconvénients. Elle rend moins immédiat l'accès des voitures que l'on n'atteint que par des couloirs étroits et encombrés, après des excursions et descentes lentes et désagréables. Elle fait parcourir des espaces mal aérés et d'une température élevée. Elle prive les voyageurs de la lumière naturelle, d'où résulte une appréhension dans le début (catastrophe de la station des Couronnes, où quatre-vingt-dix personnes périrent brûlées vives, sans aucun secours possible). Elle exige toute une installation extrêmement coûteuse, la construction d'un tube souterrain, — au

milieu des obstacles de tous genres que présentent le sous-sol parisien, les canalisations pour l'eau ou l'électricité et l'air comprimé, le gaz et les égouts, un fleuve important à traverser plusieurs fois, — puis, l'établissement et l'entretien d'une voie ferrée dans ce tube. Par contre, le matériel sur voie ferrée s'use infiniment moins vite. En 1907, le Métropolitain a transporté 200 millions de voyageurs; chaque kilomètre lui apporte 5 millions de voyageurs nouveaux : lorsque les 90 kilomètres du réseau total seront construits, le nombre total des voyageurs transportés dépassera 400 millions.

Pour les omnibus, de 35 millions au commencement de l'exploitation, le nombre annuel de voyageurs était passé à 115 millions en 1905, soit 30 voyageurs par course, en moyenne 469 par voiture et par jour. La recette kilométrique était de 0,93 par voiture et de 0,187 par voyageur : 93 847 kilomètres étaient chaque jour parcourus par 9 992 chevaux et 669 voitures (3 283 chevaux et 369 voitures en 1854).

C'est pour parer au déficit provoqué par le Métropolitain, pour tâcher d'obtenir du Conseil municipal le renouvellement de son privilège en 1910, que la vieille Compagnie Générale des Omnibus voulut bien reconnaître les succès éclatants de l'automobile. Le 11 juin 1906, dix omnibus automobiles, puis douze à partir du 1er décembre desservaient Montmartre-Saint-Germain des Prés; le 20 août 1906, c'est Porte de Neuilly-Hôtel-de-Ville avec 10 voitures; le 1er novembre 1906, Montmartre-Place Saint-Michel avec 15 voitures; le 20 janvier 1907, Place Pigalle-Halle aux Vins (devenu depuis Rue Lamarck-Halle aux Vins); le 24 mars 1907, Gare des Batignolles-Gare Montparnasse; le 30 juin 1907, Avenue de Clichy-Odéon; le 27 novembre 1907, Place Clichy-Odéon-Feuillantines. Sur les premières lignes, les parcours quotidiens sont, par voiture, de 130 à 150 kilomètres. Les parcours totaux sont de 1 875 kilomètres pour la première ligne, 1 210 pour la deuxième, 2 000 pour la troisième. Cinq millions de kilomètres ont déjà été couverts par les 125 premiers autobus en service; il y en a aujourd'hui 160. L'expérience a été favorable : en 1910, les omnibus à chevaux auront complètement disparu.

*
* *

Les autobus parisiens sont des châssis E. Brillié, type P 35/45 chevaux, 4 cylindres, construits aux usines Schneider au Havre. La carrosserie provient des ateliers de la Compagnie Générale : la Compagnie des Omnibus l'imposa au constructeur du châssis. La caisse contient trente-deux places : seize à l'intérieur, deux sur la plate-forme et quatorze sur l'impériale qui est abritée.

Le moteur à 4 cylindres fonctionne à l'alcool carburé, à l'essence ou au benzol. Autrefois, la Compagnie employait un mélange en parties égales d'alcool et de benzol : le carburant ainsi obtenu n'avait pas une grande puissance calorifique, mais il était souple et de bon rendement grâce à une forte compression, due principalement à la présence de vapeur d'eau dans les gaz de l'explosion. Depuis une année environ, le benzol à 90 p. 100 a été substitué à l'alcool carburé. Ce benzol est en réalité un mélange de trois hydrocarbures de la même famille : le benzène, le toluène et le xylène; on l'obtient en distillant les houilles dans la fabrication du coke destiné à l'industrie métallurgique, tandis que l'essence coûte 0 fr. 36 (prise en grandes quantités), le benzol vaut 0 fr. 30, et encore consomme-t-on moins de benzol que d'essence pour le même travail mécanique. Il faut ajouter à cela que les droits d'octroi sont à Paris de 19 fr. 20 par hectolitre d'essence et de 10 fr. 20 par hectolitre de benzol.

L'allumage se fait par magnéto; un régulateur d'avance à l'allumage modifie automatiquement l'avance suivant la vitesse du moteur. Le refroidissement se fait par une circulation d'eau commandée par pompe rotative. Les gaz d'échappement servent au chauffage de la voiture. L'embrayage est du type Hele-Schaw. Il y a quatre vitesses. On peut marcher à 30 kilomètres à l'heure en palier, mais la vitesse moyenne, conforme aux règlements de police dans Paris, est de 12 km. 500.

Les autobus actuels ont une transmission à cardan, que le constructeur a préférée aux chaînes parce que ces dernières sont plus bruyantes; malheureusement, il a monté le pont différentiel sur deux flèches en bois qui vibrent constamment

et font plus de bruit que les chaînes. Il y a deux freins l'un sur différentiel, l'autre sur roues. Le graissage est automatique sur les soixante dernières voitures. Les roues sont en bois, plus élastiques et moins sonores que les roues métalliques.

Une question capitale était celle du bandage : pour empêcher le dérapage, le système adopté est celui des bandages à blocs séparés, aux roues arrière ; l'expérience a conduit la Compagnie à mettre trois rangées de blocs ; les roues avant sont munies de bandes continues ou à blocs de caoutchouc en rangée simple. Les rues en dos d'âne, les virages brusques, les coups de frein sont les principales causes du dérapage. Surtout sur les chaussées bombées, les voitures à chevaux subissent déjà un déplacement latéral par ce fait que, dans chaque tressautement, la roue s'élève quelque peu au-dessus du sol et, retombant, touche le pavé un peu plus bas qu'auparavant. Comme les trépidations sont nombreuses, à force de descendre de quelques dixièmes de millimètres à chaque ressaut, la voiture finit par se trouver contre le trottoir. Le phènomène est très facile à constater, soit sur les rues en pente, comme la rue des Martyrs, soit sur les rues trop bombées et trop mal pavées, comme la rue des Saints-Pères, entre le boulevard Saint-Germain et la rue de Grenelle. Au surplus, dans les rues étroites de Paris, les virages sont brusques et les raisons de « bloquer » les freins, très fréquentes. Dans les autobus, la grande hauteur du centre de gravité, en raison de l'impériale, est une aggravation permanente de ces différentes causes. On ne peut pas avoir une entière confiance que les machinistes, quel que soit leur sang-froid, éviteront à tout prix le coup de frein. Aussi, doit-on pouvoir compter sur les bandages pour éviter les dérapages. La Compagnie des Omnibus a opté pour les blocs Chary, d'après les résultats obtenus au concours Paris-Tourcoing (1905). La maison Chary, fondue avec la maison Bergougnan, a passé avec la Compagnie un contrat à forfait moyennant 0,20 d'abonnement pour le kilomètre-voiture.

Les autobus assurent le service sans graves irrégularités, sans pannes fréquentes ; ils ne semblent pas encombrer la rue. Mais les récriminations des riverains et des passants sont vives et nombreuses. On a reproché aux autobus l'odeur et la fumée ; ce reproche nous semble peu justifié : d'une manière générale,

le graissage se fait bien et l'emploi de l'alcool ou du benzol semble encore plus favorable à cet égard que celui de l'essence; d'ailleurs, les autobus sont assujettis, comme toutes les autres autos, aux règlements de police. Si les autobus projettent la boue sur les passants et les étalages, — guère plus que toutes les voitures, il faut surtout attribuer cet inconvénient au nettoiement insuffisant des rues de Paris. On leur reproche aussi les tremblements qu'ils provoquent autour d'eux : ils démolissent, paraît-il, les maisons, arrêtent les pendules et font tourner le vin. On leur attribue enfin de nombreux accidents. Quand on examine impartialement les choses, il semble que les autobus ne fassent guère plus de victimes que les autres systèmes de traction mécanique, si l'on fait le pour cent au nombre de véhicules circulant dans Paris; mais le pour cent au nombre de voyageurs transportés serait défavorable aux autobus et favorable aux tramways; seulement, qu'adviendrait-il si les tramways sillonnaient Paris en tous sens? Il faut ajouter que l'éducation du public commence seulement; les accidents deviendront sans doute plus rares malgré l'augmentation du nombre des autobus. Avouons aussi que l'aspect disgracieux des omnibus automobiles de la Compagnie générale ne leur a guère attiré la popularité. Les riverains se plaignent encore du bruit qui, pourtant, est moindre que celui des omnibus à chevaux, surtout sur le pavé; mais les trépidations dues aux bandages font grelotter les vitres dont le mode de fixation devrait être changé; c'est un des reproches sérieux qu'il est légitime d'adresser aux autobus actuels; la trépidation est non seulement désagréable par son action répétée et persistante, mais dangereuse aussi pour le système nerveux des voyageurs. Les plaintes nombreuses ont ému la Préfecture de la Seine qui en a saisi le Conseil d'Hygiène et de Salubrité. M. l'Ingénieur en chef des Mines Walckenaer, MM. le Dr Lucas Championnière et l'Inspecteur Général Hétier ont constitué une commission, qui fit adopter des coussins élastiques supportant le plancher de la plate-forme arrière. Mais ces dispositifs valent surtout à l'état de neuf : on reconnaît les voitures depuis longtemps en service, à la trépidation plus accentuée que l'on ressent sur la plate-forme.

Déclarons, une fois pour toutes, que tous les maux de

l'autobus, trépidation intérieure, trépidation extérieure, risques d'accidents, etc., ne sont rendus très sensibles que par les excès de vitesse : le jour où les machinistes pourront mener plus régulièrement leurs véhicules, ces maux disparaîtront.

Autre grief : l'impériale serait peu confortable et d'un accès difficile. Cette question est de grande importance pour le type futur d'autobus. Si l'on veut obtenir la capacité maximum pour un encombrement donné, l'impériale est avantageuse à la Compagnie. Si l'impériale n'est pas couverte, on lui reprochera tous les maux dus aux refroidissements et intempéries. Si elle est couverte, on objectera le poids considérable ajouté à la voiture, l'élévation du centre de gravité correspondante, et à cause de la difficulté d'accès à l'impériale, le temps perdu à la montée ou à la descente qui empêchent l'autobus de gagner autant qu'il le faudrait sur les horaires de l'omnibus à chevaux.

Les voitures à grande capacité sont, d'après la Compagnie des Omnibus, les meilleurs véhicules d'exploitation dans Paris. Il faudrait, pour s'en assurer, savoir si les éléments de la dépense kilométrique sont proportionnels au nombre de places de la voiture, et si ce nombre de places lui-même est proportionnel au poids total de la voiture. Un autobus de trente-deux places pèse à vide 4 600 kilogrammes, personnel compris ; un autobus de seize places, dans les mêmes conditions, pèse 3 000 kilogrammes. On voit combien le coefficient d'utilisation décroît pour les petites voitures : la consommation du carburant, du bandage et du graissage croît beaucoup. Et comme il faut toujours, pour une voiture de capacité quelconque, deux hommes, un machiniste et un receveur, la dépense en personnel, très forte relativement au total (0,20 le kilomètre, sur 1,10 environ de la dépense totale), sera la même dans les deux cas. Enfin, l'entretien et l'usure sont loin d'être proportionnels à la capacité.

L'économie des grands véhicules porte donc à la fois sur la consommation en carburant, en graisse, en bandage, sur l'entretien, sur le personnel et même sur l'encombrement. Si la Compagnie doit exploiter à plus de frais, les tarifs seront plus élevés, car le contrat projeté par le Conseil municipal lie très étroitement le concessionnaire. Cependant, on peut se demander si la commodité d'accès et de descente, qu'on trouve dans les carrosseries dépourvues d'impériales, ne seraient pas

capables de faire pencher la balance; les parcours sont si vite effectués que tous les voyageurs ne demandent plus une place assise.

Des types de véhicules ont été proposés par diverses sociétés. Des autobus Brillié, nouvelles carrosseries Compagnie Générale des Omnibus, les uns sont à impériale découverte et bancs disposés transversalement : dix-huit places en haut, seize en bas; les autres sont sans impériale, mais avec plate-forme pour voyageurs debout. L'autobus G. E. M. (pétroleo-électrique) est à impériale découverte avec bancs transversaux. Les autobus Darracq n'ont pas d'impériale, mais une plate-forme couverte, genre tramway Romainville-Opéra ou Etoile-Gare Montparnasse. Cette carrosserie semble correspondre aux desiderata votés par le Conseil municipal. La vitesse maximum est 28 kilomètres, la vitesse moyenne 13 kilomètres environ. Il y a place pour vingt-quatre voyageurs, sept à l'intérieur en première classe, sept à l'intérieur en deuxième classe, et dix sur la plate-forme. Cette carrosserie à petite capacité et sans impériale, satisfera un grand nombre de personnes car elle donne plus de facilité d'accès et permet de meilleurs dégagements, mais il est certain que l'exploitation serait plus coûteuse. L'autobus Paindavoine, châssis de Dion-Bouton, à carrosserie métallique, est à trente places, avec impériale à bancs transversaux; poids 4 tonnes, en ordre de marche. Enfin, l'autobus Renault à cardan, monté sur pneumatiques triples, sans impériales, avec plate-forme à l'arrière, apparaît comme la création la plus récente du véhicule confortable et silencieux. Il est fort désirable que ce type d'omnibus soit d'un prix d'exploitation compatible avec les tarifs adoptés.

Les autobus parcourent actuellement six itinéraires :

Clichy-Odéon par la rue Fontaine et la rue des Saint-Pères : 6 721 mètres avec 1 kilomètre en forte rampe.

Rue Lamarck-Halle aux Vins, par la rue des Martyrs et le Boulevard Saint-Germain : 5 387 mètres de parcours avec 700 mètres de rampe accentuée.

Montmartre-Place Saint-Michel, par la rue du Poteau et la rue Montmartre : 5 350 mètres dont 1 200 en forte rampe.

Gare des Batignolles-Gare Montparnasse, par la rue de Rome, etc. : 5 790 mètres de trajet, 700 mètres de rampe.

Montmartre-Saint-Germain des Prés, par la rue Ordener, etc. : 5 854 mètres de parcours, 1 200 mètres de rampe.

Porte de Neuilly-Hôtel-de-Ville, qui remonte tous les Champs-Élysées.

Ces itinéraires sont de près de 6 kilomètres en moyenne; ils sont parcourus au minimum dix fois, aller et retour, par chaque voiture. La direction approximativement Nord-Sud est celle de la plupart de ces itinéraires; elle a été déterminée par le tracé du Métropolitain; les diagonales, qui en franchissent les lignes, sont les itinéraires indiqués pour les autobus. Les horaires sont variables suivant les lignes et suivant le moment de la journée. La souplesse de l'autobus permet de tenir un compte rigoureux des besoins à chaque instant.

On connaît les coûteuses exigences de l'entretien d'une automobile marchant tous les jours et fatiguant beaucoup. Chaque voiture passe quarante-huit heures en fosse tous les quinze jours environ. L'entretien incombe actuellement à la Compagnie des Omnibus elle-même, la Compagnie Brillié ayant résilié le contrat qui la chargeait de ce soin. Ce partage d'attributions, la conduite réservée aux machinistes de la Compagnie, l'entretien aux mécaniciens de la Société Brillié, ne pouvait avoir de bons résultats. Les premiers, indifférents à l'entretien de la voiture, ne se préoccupaient pas de sa conservation. Une observation leur était faite pour excès de fumée, c'est-à-dire de graissage : ils fermaient les robinets correspondants, au risque de chauffer et de gâter moteur et soupapes. Ils démontaient la magnéto et la remontaient en intervertissant le sens de l'aimant. Ils la nettoyaient dans un baquet d'essence, comme un rayon de bicyclette; ils s'emparaient de la toile métallique filtrant le mélange près du gicleur, etc. Aussi la dualité ne paraît-elle pas possible, dans un cas semblable, car des gaspillages de ce genre portent sur des pièces coûteuses et l'entretien devient alors ruineux.

Les ateliers et les garages sont d'anciens établissements destinés aux omnibus à chevaux qui ont été transformés. Ils contiennent en tout 100 mètres de fosses de 1 m. 20 de profondeur. Sur chaque fosse peuvent tenir deux voitures. Les petites réparations affectent principalement la carrosserie. Les plus fréquentes sont des détériorations aux ailes, aux panneaux

vitrés et aussi aux panneaux de bois dans lesquels la partie supérieure des roues entre parfois à cause de la trop grande élasticité des ressorts. On tâche de faire passer, une fois tous les deux mois, chaque voiture à un démontage, une visite et un nettoyage complets. La Compagnie a un dépôt de benzol. Pour l'instant, c'est un réservoir de 125 hectolitres de contenance, autour duquel toutes les précautions sont prises contre le feu et dans lequel on vient vider les fûts en fer contenant le carburant, que l'on fait monter à l'aide de pompes jusqu'aux réservoirs où les autobus font leur plein le matin, en même temps qu'ils s'approvisionnent d'eau ; cortège pittoresque qui dure deux heures et qui sera plus mouvementé encore lorsque le nombre d'autobus aura quintuplé.

L'étude financière de l'exploitation n'a jamais été présentée avec des développements bien précis et rarement d'ailleurs avec impartialité ; les évaluations sont très divergentes.

Estimons d'abord le capital de premier établissement : on arriverait à 20 millions pour les 800 voitures nécessaires à l'exploitation générale dans Paris. L'outillage et l'installation des ateliers est évalué à 10 000 francs pour une dizaine de voitures, soit 1 000 francs par voiture = 80 000 francs pour 800 voitures ; le matériel de rechange à 1 000 francs par voiture au moins, pour une petite exploitation ; donc au plus 500 000 francs pour 800 voitures ; quant au bâtiment, il faut compter 45 mètres carrés de remise et 20 mètres carrés d'atelier par voiture. En estimant à 20 francs le premier, à 80 francs le second, on trouve par voiture 2 500 francs de frais de bâtiments. Ce chiffre est naturellement exagéré dans le cas des autobus parisiens où 160 voitures fonctionnent déjà et 800 au moins seront nécessaires, soit 2 000 000 francs pour 800 voitures.

Il faut y adjoindre les dépôts d'essence, édicules d'attente, etc., et aussi le fonds de roulement dont nous comprendrons le coût dans les frais généraux financiers, et non dans les frais généraux techniques.

Les dépenses d'exploitation comprennent :

1° Frais d'administration qu'on estime à 0 fr. 25 le kilomètre-voiture ;

2° Les salaires du personnel de conduite : 6 fr. 25 pour le machiniste et 5 fr. 50 pour le receveur, ce qui, avec le personnel de réserve, obligatoire pour les cas de maladie, congés, etc., les versements divers de la Compagnie, les apprentis machinistes à payer, etc., donne le chiffre par kilomètre-voiture, de 0 fr. 10.

3° Les salaires du personnel d'entretien, ouvriers, etc., contrôleurs, en tout : 0 fr. 08.

4° La consommation en carburant qu'on évalue à un demi-litre de benzol au kilomètre, ce qui donne environ par kilomètre-voiture 0 fr. 15; cette consommation est plus forte dans l'exploitation urbaine que dans les concours;

5° Le graissage et l'éclairage, soit par kilomètre-voiture 0 fr. 035;

6° L'usage des bandages; on trouverait fournisseur à l'abonnement pour les bandages, au prix par kilomètre-voiture de 0 fr. 20; d'après la Compagnie des Omnibus, l'entretien se fait actuellement à ce prix qui nous semble cependant faible.

7° L'entretien mécanique, estimé à 0 fr. 25. Ce chiffre élevé provient autant de l'usure des roues arrière et des organes de transmission, que du manque de pratique des machinistes, obligés de faire certaines réparations indispensables, enfin des méfaits de la trépidation.

8° Les frais généraux, les droits de régie et de stationnement, les accidents, etc., soit au kilomètre-voiture, 0 fr. 06.

9° Les renouvellements de la voiture. Suivant certains spécialistes, la voiture doit être usée au bout de 200 000 kilomètres : à Paris, on voudra avoir toujours des voitures d'aspect convenable, et l'un des premiers résultats de l'usure des voitures sera de les rendre plus bruyantes, si bien que l'on sera vite arrêté dans l'emploi des voitures usagées. Les voitures étant estimées communément à 22 000 francs, leur amortissement s'élèvera, — pour 200 000 kilomètres, — par kilomètre-voiture à 0 fr. 11.

10° Le renouvellement des bâtiments, ateliers, outillage divers, soit par kilomètre-voiture, 0 fr. 06. On obtient ce chiffre en amortissant les bâtiments à 2 p. 100 et les outillages à 8 p. 100.

11° L'intérêt du capital à 4 p. 100 avec un amortissement de 1 p. 100 ce qui donne par kilomètre-voiture, 0 fr. 03.

Si nous récapitulons les dépenses d'exploitation nous trouvons sensiblement 1 fr. 05 par kilomètre-voiture. L'omnibus à chevaux coûtait 0 fr. 97 le kilomètre, le tramway coûte 0 fr. 60. Considérons maintenant les recettes :

Si on néglige les recettes accessoires, telles que celles provenant de la publicité, on évalue sur les six premières lignes en service et qui sont excellentes quant au trafic, la moyenne de la recette à 1 fr. 28 le kilomètre-voiture. Le bénéfice qui reste est 0 fr. 23 par kilomètre-voiture; mais il s'obtient sur les six premières lignes crées qui sont des meilleures; se maintiendrait-il sur l'ensemble? De plus, ce résultat se produit avec les tarifs actuels, 0 fr. 30 et 0 fr. 15 : les tarifs nouveaux sont 0 fr. 20 et 0 fr. 15 (0 fr. 15 et 0 fr. 10 pour les lignes ayant moins de 4 kilomètres). La correspondance, valable pour une heure, sera accordée moyennant un supplément de 0 fr. 10 en 1re classe et 0 fr. 05 en 2e classe. De plus, un service ouvrier sera établi jusqu'à sept heures et demie du matin au prix de 0 fr. 05 pour l'aller, 0 fr. 10 pour un aller et retour; 0 fr. 15 pour un aller et retour avec correspondance. Enfin, la disposition qui exige deux tiers du nombre total de places pour la deuxième classe contribuera encore à faire baisser le bénéfice. Tel qu'il est, le bénéfice actuel sur tout le réseau assurerait 25 p. 100 comme rémunération des 30 millions nécessaires à l'établissement des services. Aussi, comprend-on que plusieurs concessionnaires se soient, dès l'abord, présentés, considérant que, s'il fallait craindre certaines méprises, en particulier dans le chiffre des recettes et dans celui de la durée des voitures (une invention nouvelle peut les démoder brusquement), la marge reste assez grande.

***

L'organisation actuelle de la concession des transports en commun dans les rues de Paris date de 1860. Antérieurement à ce régime il n'existait aucun monopole. On connaît le commencement de l'exploitation des transports en commun à Paris, les carrosses à cinq sols du temps de Pascal, qui ne durèrent que trois ou quatre ans. La reprise de la tentative en 1828,

la multiplication des exploitants, la fusion, par ordre, des diverses Sociétés (en 1853), et la concession à la Compagnie résultante, pour trente ans, du droit de circulation et stationnement des voitures employées au transport en commun dans Paris (1854). L'apport des diverses exploitations à la Compagnie était le matériel de chacune d'elles, et les droits que la concession leur conférait. Ce capital, évalué à 12 millions, fut partagé en 24 000 actions de 500 francs. On émit pour 4 millions d'obligations.

En 1859, la loi du 6 juin, qui annexa à Paris les localités suburbaines, motiva un nouveau traité entre la ville et la Compagnie. Nous sommes encore sous le régime de ce traité, datant du 18 juin 1860. Ce traité concédait à la Compagnie Générale, jusqu'au 31 mai 1910, le monopole du transport des Omnibus; il fixait le droit total de stationnement à un millier de francs par voiture, jusqu'à concurrence de 600 voitures, et à 2 000 francs par voiture au delà de 500. Il y a partage avec la Ville de l'excédent de recettes, dès que le dividende dépasse 8 p. 100 en capitalisant les actions à 875 francs.

Les heures et les conditions du service sont fixées, mais le Préfet de la Seine a la faculté de modifier la direction des lignes, les points de stationnement sur la voie publique, le nombre de voitures affectées à chaque ligne, les intervalles entre les départs, la durée du trajet et le service des correspondances, et d'obtenir la création de nouvelles lignes ou l'établissement de nouvelles correspondances.

Le contrat prescrit un modèle de voiture. Néanmoins, le Préfet de la Seine peut exiger toutes les améliorations reconnues compatibles avec l'intérêt des voyageurs et imposer à la Société, soit sous forme d'essai, soit définitivement, l'emploi de tout nouveau mode de locomotion qui pourrait se produire et qui serait reconnu présenter des avantages.

« Si l'adoption d'un système nouveau avait pour résultat un accroissement notable dans les produits nets de l'exploitation, la Société serait obligée de faire participer le public et la Ville de Paris à ces avantages au moyen d'un abaissement du tarif ou d'une augmentation de la redevance stipulée en faveur de la Ville ».

Des difficultés sans nombre ont surgi dans l'application du

contrat de 1860. Malgré les armes que semble leur donner la rédaction de certains articles, le Préfet de la Seine et la Ville ne purent obtenir de la Compagnie Générale l'adoption de modes de transports plus modernes que les vieux omnibus. L'apparition des tramways amena un conflit, la Compagnie prétendant s'en réserver l'exploitation. Finalement, on transigea en lui accordant un certain nombre de lignes. Elle les établit naturellement sur les meilleurs parcours d'omnibus, ce qui fait que l'exploitation des omnibus, au total, sembla déficitaire, argument sérieux fourni à la Compagnie pour le relèvement des tarifs d'autobus. De même la Compagnie vit son monopole menacé. On lui reprocha de dissimuler ses bénéfices pour ne pas avoir à les partager avec la Ville. Enfin, l'apparition du Métropolitain, service quasi municipal, lancé et soutenu par la Ville et très rémunérateur pour elle, a fait suspecter le Conseil municipal de partialité contre la Compagnie Générale des Omnibus, dont l'exploitation a été, il faut le reconnaître, suffisamment prospère pour exciter les jalousies et les convoitises.

Dans la séance du 23 novembre 1906, le Conseil municipal invitait l'Administration (Préfecture de la Seine) à étudier le régime futur des omnibus à Paris, après le 31 mai 1910, et à présenter un mémoire au Conseil, sur cet objet, dès la première session de 1907.

Ce vote s'était produit à la suite de la proposition faite par le ministère des Travaux Publics, sur la demande des délégués du Conseil, de déclarer la Ville de Paris concessionnaire des lignes d'omnibus et tramways dont la concession doit expirer en 1910 : toutes les lignes d'omnibus sont dans ce cas. En même temps, la première Commission du Conseil se chargeait d'étudier la question. Les idées de cette Commission étaient à l'origine les suivantes : la plupart des lignes d'omnibus sont déficitaires; la plupart des lignes de tramways sont bénéficitaires; donc, la première chose à faire est de réunir les deux exploitations pour que l'équilibre s'établisse entre les pertes et les gains. Restait l'hypothèse où l'exploitation des omnibus par la traction automobile rendrait le trafic bénéficitaire. L'événement semble donner raison à cette supposition, puisque plusieurs postulants se présentent.

La Commission rechercha d'abord les causes de la crise qui faisait baisser constamment, depuis 1900, les recettes totales de la Compagnie Générale. Pour les années dernières, les résultats sont les suivants. Omnibus :

ANNÉES	RECETTES par kilomètre-voiture.	DÉPENSE PAR KILOMÈTRE-VOITURE	
		Non compris les charges de capital.	Y compris ces charges.
1897	1 fr. 0989	1 fr. 0237	1 fr. 1171
1898	1 fr. 0070	0 fr. 9448	1 fr. 0927
1899	1 fr. 0632	0 fr. 9565	1 fr. 1068
1900	1 fr. 1353	0 fr. 9919	»
1901	0 fr. 9567	0 fr. 9369	»
1902	0 fr. 9867	0 fr. 9632	»
1903	0 fr. 9770	0 fr. 9761	»
1904	0 fr. 9629	»	»
1905	0 fr. 9365	»	»
1906	0 fr. 9396	»	»

On voit que ce qui change en déficit le bénéfice au kilom.-voiture, c'est la dépense « charges de capital », c'est-à-dire : 1° les intérêts des obligations ; 2° l'amortissement des actions (jusqu'en 1900); 3° l'amortissement des obligations ; 4° le timbre des actions et obligations.

La croissance rapide des chiffres de cette rubrique est évidente dans le tableau suivant :

ANNÉES	OMNIBUS ET TRAMWAYS			Charges de capital.	DIFFÉRENCE	
	Recettes.	Dépenses.	Excédents de recettes.		en plus.	en moins.
1897	47 803 698	40 732 569	7 071 129	4 275 000	2 796 129	»
1898	49 460 261	41 365 776	8 094 485	5 951 500	3 142 085	»
1899	63 008 816	42 853 371	10 155 445	7 973 819	3 181 626	»
1900	59 769 269	49 741 000	10 028 269	9 489 040	539 229	»
1901	49 284 605	44 481 687	4 802 918	9 113 809	»	4 310 892
1902	48 393 762	44 097 940	4 295 822	9 240 203	»	4 944 381
1903	47 464 829	42 890 306	4 574 523	9 311 922	»	4 737 399
1904	46 530 169	41 734 424	4 795 745	9 276 195	»	4 480 450
1905	45 494 135	39 928 890	5 565 245	9 456 759	»	3 891 514
1906	45 823 048	40 961 254	4 861 791	9 456 192	»	4 594 401

Ces charges de capital ne peuvent être acquittées que par de nouveaux emprunts, mais alors le dividende disparaît. Ces résultats semblent dus à la concurrence des tramways de pénétration, à celle du Métropolitain et enfin aux dépenses de la transformation des tramways.

Pour en changer le sens, on peut modifier les unes ou les autres des principales conditions réalisées dans les modes de transports actuels, c'est-à-dire les tarifs, le réseau, le mode de traction. La modification des tarifs peut consister, soit en leur abaissement pur et simple : c'est ce qui a été voté par le Conseil municipal : de 0 fr. 30 et 0 fr. 15, les prix ont été abaissés à 0 fr. 20 et 0 fr. 15; la correspondance coûtera 0 fr. 05 en sus du prix de la place. La deuxième solution serait le sectionnement, c'est-à-dire des prix différents payés suivant la longueur du parcours, mesure qui a réussi aux nouveaux tramways. La modification du réseau s'impose à la suite de la construction du Métropolitain. De là à conclure que l'autobus jouera le rôle de simple rabatteur, il y a loin; l'autobus peut concurrencer le Métropolitain, grâce à ses qualités de « plein air » et d'accessibilité.

La modification du mode de traction est indispensable à la rapidité de l'allure; elle a été votée par le Conseil municipal, mais, du fait de cette transformation, l'augmentation des recettes correspondra-t-elle à celle des dépenses? L'étude financière que nous avons donnée conclut à la parfaite possibilité d'une exploitation des transports mécaniques, avantageuse, sinon brillante. Le nombre de plus en plus grand de voyageurs étrangers à Paris, la fréquence toujours croissante des déplacements des Parisiens, ont, en particulier depuis 1906, assuré aux industries des transports une clientèle énorme; on peut fixer de la façon suivante le nombre des déplacements annuels d'un Parisien dans sa ville, et les sommes correspondantes, approximativement :

En 1856,	73 déplacements	. . . . .	45 francs.
En 1876,	115 —	. . . . .	55 —
En 1896,	175 —	. . . . .	60 —
En 1906,	295 —	. . . . .	64 —

La capacité de transport du Métropolitain et des tramways

n'est pas indéfiniment extensible : elle ne ruinera pas l'exploitation souple et légère des autobus. Ces considérations épuisées, une question de principe doit être résolue. Quelle sera en 1910 la formule adoptée par la Ville?

La Ville a tout pouvoir pour trancher la question, en tant que propriétaire de la voie publique, qu'elle prête aux exploitations de transport. En 1860, la liberté des transports en commun existait dans Paris. Les raisons qui inclinèrent le Conseil municipal au monopole subsistent-elles aujourd'hui? Le monopole d'une Compagnie de transports en commun est le droit de circulation et surtout de stationnement sur la voie publique : toutes les voitures sont libres de circuler, mais elles ne peuvent s'arrêter fréquemment sans gêner le passage. Le monopole de la Compagnie des Omnibus consiste si bien en ce seul droit de stationnement que les omnibus, tapissières et voitures du même genre qui ont existé dans Paris sans lui appartenir, avaient le droit d'aller d'une enceinte fermée à une autre (gare, champ de courses) sans pouvoir prendre de voyageurs, ni en laisser en chemin.

En fait, ces entreprises ont toutes périclité, puis sombré, démontrant ainsi la valeur du monopole accordé à la C. G. O. La même solution interviendra cette fois encore. Le monopole se justifie par les raisons suivantes : d'abord et avant tout, si le régime de la libre concurrence s'établit, des quartiers entiers, peu fortunés ou à population trop peu dense, seront entièrement négligés; le monopole permet d'imposer l'obligation de lignes peu rémunératrices. Dans les mêmes conditions, les quartiers centraux seraient encombrés d'une masse d'entreprises concurrentes : la circulation serait difficile. Les diverses entreprises ayant intérêt à se gêner n'accorderaient pas de facilités pour passer de l'une à l'autre, de correspondance, etc. Comme elles seraient individuellement faibles, elles ne pourraient pas faire les sacrifices nécessaires pour appliquer les plus récents progrès. Leurs frais généraux individuels étant forcément plus grands, les bénéfices seraient moindres : d'où, point très important pour le Conseil municipal, l'ensemble des redevances que l'on pourrait demander à chaque Compagnie n'atteindrait pas le même rendement que dans le cas du monopole.

La contre-partie du monopole est naturellement dans la sécurité trop grande qu'il donne à la Compagnie qui l'obtient : c'est un service fonctionnarisé, on n'y voit plus ni initiative, ni effort puissant. Il y aurait un moyen heureux de combattre la routine : ne faire la concession que pour une durée très limitée, au lieu des traités à longue échéance; cette solution serait d'autant plus indiquée cette fois, que les modes de locomotion actuellement usités sont moins assis et que de courtes périodes suffiront sans doute pour démoder un matériel; de plus, une exploitation d'autobus n'a pas besoin d'un très long temps pour amortir ses frais de premier établissement.

La régie directe n'a été adoptée par aucune ville de France. Mais en Angleterre, en Allemagne et en Italie, de nombreuses municipalités la connaissent, tout au moins pour les tramways : en 1900, il y avait quarante exploitations de tramways par les villes en Angleterre; en 1905, il y en a cent soixante-quinze contre cent quarante-cinq exploitations privées. Cette solution satisfait le personnel, qui travaille un nombre d'heures limité, a le maximum de salaire et le repos hebdomadaire; le public, lui aussi, trouve son avantage dans des tarifs réduits. Ces exploitations ont pour la plupart des bénéfices sérieux sur les tramways, mais la plupart des compagnies d'autobus, soumises à ce régime, ont connu la ruine ou tout au moins la gène.

A Paris, même en cas de décision du Conseil favorable à la régie directe, l'administration supérieure fût probablement intervenue, par l'un des trois moyens tirés de l'obligation, soit d'emprunter, soit de percevoir des taxes, soit d'obtenir une déclaration d'utilité publique. Son intervention se fût produite d'autant plus que l'exploitation d'une entreprise d'autobus est vraiment pleine d'aléas; un échec serait grave pour le budget de Paris déjà grevé d'une dette de cinq milliards. Il est vrai qu'un succès lui eût au contraire assuré des ressources précieuses et que la Ville eût pu, grâce à ses ressources, exploiter dans des conditions de perfection pour le matériel et d'amélioration pour le personnel, qui paraissent désirables, mais difficiles à réaliser. Au fond, un système mixte était à trouver, et c'est là le véritable esprit du vote municipal sur l'ensemble de la question.

Différentes propositions étaient faites au Conseil municipal

par des demandeurs en concession du réseau des autobus[1]. Il était difficile d'en extraire des propositions moyennes, destinées à satisfaire les demandes sur le plus grand nombre de points connus possible.

Il faut considérer le problème dans toute sa délicate complexité : en cas d'erreur de la part de la Ville, si un demandeur en concession aventureux ou mal renseigné conduit la société concessionnaire à sa ruine, dans quel embarras se trouverait plongée la population et aussi le Conseil? Il faut, dès que l'erreur est reconnue, pouvoir enrayer le mal, s'il est reconnu qu'il était inévitable dans les conditions imposées. Le projet Paindavoine prévoit, dans ce cas, l'autorisation d'augmenter les tarifs : cette éventualité soulèverait trop de graves réclamations de la part du public pour qu'on puisse l'envisager.

Il est un autre moyen d'abaisser les charges du concessionnaire, en cas d'insuffisance de recettes, c'est de supprimer, du réseau qu'il desservira obligatoirement, quelques lignes déficitaires; le Métropolitain, les tramways sont maintenant assez développés pour que cette suppression de lignes peu fréquentées ne soit pas très préjudiciable aux intéressés. Donc, si, au bout d'une année d'expérience, le concessionnaire ne paraît pas faire ses frais et réaliser une recette kilométrique moyenne minimum par voiture, il demandera un remaniement du réseau. Mais quel sera le chiffre de recette, au-dessous duquel l'exploitant aura le droit de ne pas descendre?

C'est un chiffre que le concessionnaire aura fixé lui-même, dans sa demande; il serait naturellement porté à le présenter très haut, pour être plus vite secouru; on le force à la modération en provoquant sur ce chiffre la concurrence, au cours de l'adjudication dont le résultat désignera le concessionnaire lui-même. Si, d'autre part, les recettes étaient par trop considérables, dès que l'excédent sur le chiffre proposé pour la recette kilométrique dépassera 5 centimes, la Ville a le droit d'exiger une augmentation de réseau ou une amélioration de

1. En 1906, 1907, 1908, les demandeurs de concession ont soumis diverses propositions au Conseil municipal. Ce sont MM. A. Parisi, Darracq-Serpollet, puis Darracq, la Société Française d'études et entreprises, Mékarski, Paindavoine, la Compagnie Générale des Omnibus.

service, mais sans pouvoir faire descendre la recette au-dessous du minimum proposé par le concessionnaire.

En somme, l'affaire financière des autobus parisiens ne sera pas, ainsi qu'on pouvait le supposer, pleine de périls, mais elle ne sera pas non plus susceptible de donner les magnifiques résultats obtenus par la Compagnie des Omnibus au début de son exploitation. Elle aura son chemin tracé entre deux murs rapprochés, le remaniement avantageux du réseau, en cas d'insuffisance de recettes, le remaniement désavantageux en cas d'excédent exagéré, et le chiffre correspondant à cette dernière éventualité ne diffère du premier que de 5 centimes par kilomètre-voiture : on voit que le chemin est étroit, sûr, mais sans de très belles perspectives.

La préoccupation évidente du Conseil a été d'éliminer les financiers, les « aventuriers », suivant le mot d'un conseiller, qui ne songeraient qu'à attirer des actionnaires avec des promesses de gains exagérés : l'achat des actions de la future Compagnie des Autobus sera un véritable placement de « père de famille ». Pour éviter même les aléas trop favorables au concessionnaire, tels que le brusque abaissement des frais d'exploitation provenant de la découverte d'un nouveau carburant à bon marché, le projet de convention contient l'obligation de partager avec la Ville les bénéfices dépassant 8 p. 100 du capital; le partage se ferait alors, 25 p. 100 à la Compagnie, 10 p. 100 au personnel, 45 p. 100 à la Ville.

Il faut dire que la stipulation analogue, contenue dans l'article 3 du traité de 1860 entre la Compagnie Générale des Omnibus et la Ville, a donné lieu à des litiges qui ne se sont pas toujours terminés à l'avantage de la Ville (arrêt de la Cour d'Appel de Paris, 2 août 1900, cassé par la Cour de Cassation). Les partages correspondants à des excédents de bénéfice auraient eu lieu normalement neuf fois en cinquante ans, et ne se solderaient que par trois millions de francs au profit de la Ville. Mais il est probable que cette fois, la Ville, dûment avertie, a pris ses mesures et qu'elle sera difficile à surprendre.

Il est difficile de savoir quelle sera la répercussion financière des nouvelles mesures adoptées. Le Préfet de la Seine les jugeait si onéreuses, qu'il craignait de ne pouvoir trouver

un seul concessionnaire sérieux, et qu'il prononça le retour de ces dispositions devant le Conseil. On peut évaluer à 5 millions environ le coût de cette répercussion pour la Compagnie des Omnibus, si elle obtient le renouvellement de sa concession. Or, en 1906, la Compagnie avait encore comme bénéfices 4 millions 800 000 francs environ, largement annulés, nous l'avons vu, par les charges du capital; et ces bénéfices provenaient uniquement des tramways. Il faudra donc que la situation change complètement, par le fait de l'exploitation des Omnibus par la traction mécanique, pour que les améliorations soient viables sans le concours de la Ville.

Nous ne pouvons terminer ces considérations sans dire avec quel intérêt nous avons vu se dérouler au Conseil municipal, au cours de longues et belles séances, la lutte qui aboutit aux conclusions que nous venons d'exposer. Le tournoi fut des plus brillants, et c'est un véritable plaisir pour les spécialistes de rendre hommage à la compétence de MM. Duval Arnould, Félix Roussel, Heppenheimer, et plusieurs autres conseillers pleins de science et de conviction. Le régime de la libre concurrence (proposition Roger Lambellin), de la régie directe (proposition Dherbécourt), les propositions Chassaigne-Goyon pour l'ajournement de la concession pendant cinq ans, Sauton, pour le concours municipal de véhicules automobiles, donnèrent lieu à des interventions du Préfet de la Seine et du Directeur des Affaires municipales qui rendirent la discussion encore plus passionnante. Nous souhaitons de tout cœur que tant de bonne volonté et de talent soient récompensés par un heureux choix.

E. GIRARDAULT

LE COLLIER DES JOURS[1]

— TROISIÈME RANG —

Un ciel lourd, une atmosphère brumeuse et la pluie tiède qui tombe en silence : le temps est bien à l'unisson de nos sentiments! Plus d'azur, plus de soleil; il fait gris autour de nous comme en nous. Le lac de Constance, sur lequel nous naviguons pour gagner la Bavière, nous paraît bien vilain, sous ce brouillard, après que le lac des Quatre Cantons s'est montré à nous si bleu, si limpide! Pourtant cette eau qui nous porte, et qui ne baigne point, hélas! le cher promontoire ponctué de hauts peupliers, elle nous mène encore à un pays d'élection, vers le Temple-Théâtre où s'accomplissent les rites de notre culte...

Il faut chasser cette mélancolie, et c'est Villiers qui s'en charge. Plein d'orgueil encore du succès qu'il a remporté la veille, en lisant *la Révolte*, devant Wagner, il ne peut se lasser d'y repenser, d'en reparler :

— Hein! comme il écoutait!... quel public!... Et comme j'ai bien joué!...

Et de nouveau son rire éclate; son esprit fuse, à travers les obscurités de ses discours.

1. *Published April first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* JUDITH GAUTIER.

Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mars.

Pour déjeuner, nous nous installons sur le pont, abrités par une tente qui ruisselle. Mais quel déjeuner! une omelette plus dure qu'une crêpe et gonflée d'une farce dont nous ne pouvons parvenir à définir la composition.

— Des navets jaunes! — propose Villiers.

— Il n'y en a pas, de navets jaunes... Ce sont plutôt des morceaux de citrouilles crus...

La *Speisekarte*[1], consultée, déclare : « Omelette aux abricots ». Des quartiers d'abricots, pas mûrs, dans une omelette trop cuite, — quelle infernale combinaison! O Brillat-Savarin! notre délicate gourmandise française va être mise, sans doute, à une rude épreuve par la lourde et barbare cuisine allemande. Mais quoi! est-ce que la coquille où boit le pèlerin n'est pas accrochée sur notre épaule? le bourdon ne charge-t-il pas notre main? L'eau souillée des ruisseaux, les racines arrachées à la terre, voilà de quoi nous devons savoir nous contenter.

Certes!... et il est bien évident que c'est seulement par une pensée charitable, pour leur venir en aide, que nous envoyons vers les poissons du lac l'omelette aux abricots...

A Lindau, on débarque et nous entrons en Bavière.

Et voici que cela nous cause une émotion, de fouler ce sol, d'être chez Louis II, chez ce jeune roi du Graal, que nous-mêmes avons élu aussi pour notre roi. Ici tout parle de lui, tout porte ses couleurs et sa marque : les poteaux indicateurs, les barrières, les boîtes aux lettres, sont peints en blanc et bleu; on voit partout la couronne royale en bronze ciselé, surmontant le blason, lozangé d'azur et d'argent, que soutiennent des lions cabrés; *Königreich Bayern*[2], on lit de tous côtés ces mots, — sur des façades, sous le fronton de la gare, sur les wagons.

En route vers Munich, nous nous remémorons tout ce que Wagner nous a raconté à propos du roi : — d'abord, la première entrevue avec le messager envoyé par lui qui, après tant de vaines recherches, trouvait enfin l'introuvable grand homme.

C'était à Stuttgard : Wagner s'était arrêté là en arrivant de Vienne, d'où il venait de s'enfuir. Pendant plusieurs

1. La « carte ».

2. Royaume de Bavière.

mois il avait dirigé, à l'Opéra de cette ville, les répétitions de *Tristan et Isolde* : l'attente de la « première » et l'espoir de recettes fructueuses aidaient à faire patienter l'hôtelier, qui avait déjà présenté sa note. Mais, après soixante-dix répétitions, à quelques jours de cette « première », par suite d'intrigues et de désaccord, l'œuvre fut déclarée injouable et tout s'écroula. La détention pour dettes existait encore, Wagner la redoutait par-dessus tout; il n'apercevait point de ressources pour désintéresser ses créanciers : il était donc parti, se raccrochant à un projet de concerts en Russie, qui échoua.

Le découragement, l'amer désespoir, encore une fois, le terrassaient, et il croyait ne plus avoir désormais la force de réagir. Dans la plus sombre humeur, il allait quitter Stuttgard et faisait ses préparatifs de départ pour le lendemain matin, quand un garçon de l'hôtel où il était descendu lui apporta une carte de visite sur laquelle il lut : *Von Pfistermeister, secrétaire aulique de Sa Majesté le Roi de Bavière.*

Comment deviner que ce petit morceau de carton marquait la fin de toutes les peines et que le bonheur entrait avec lui?...

Wagner crut à quelque créancier déguisé et refusa de recevoir cet inconnu. Mais le visiteur insista, disant que le roi Louis II lui-même l'envoyait et qu'il était impossible de ne pas l'accueillir.

Quand l'annonciateur du miracle apparut, il tendit tout d'abord au maître le portrait du roi et une bague ornée d'un diamant. Louis II se déclarait le plus fervent admirateur du génie de Wagner et s'offrait à l'aider de tout son pouvoir à terminer son œuvre et à réaliser ses rêves. Le messager avait ordre de ne pas revenir sans Richard Wagner.

Dans une émotion indicible, le visage inondé de larmes qui ne voulaient pas tarir, Wagner comprit que le malheur était enfin dompté, qu'un pacte d'alliance sublime allait être conclu entre lui et ce royal disciple, si soudainement révélé...

Le premier geste de ce roi de dix-huit ans, monté sur le trône depuis moins d'un mois, fut donc de rendre hommage à un artiste de génie et de lui tendre une main fraternelle.

Tandis que Louis II, au palais de Munich, attendait avec une impatience joyeuse l'arrivée de Richard Wagner, un courtisan, voulant flatter le souverain, lui dit :

— Des hommes d'un génie égal à celui de Wagner reviennent sur la terre tous les mille ans.

— Un homme d'un génie égal à celui de Wagner — répondit le roi — n'était pas encore venu au monde, et il n'en reviendra aucun jamais.

Et Louis II, au grand scandale de sa cour, descendit précipitamment l'escalier d'honneur, pour aller au-devant de Richard Wagner.

Cette rencontre fut peut-être une des plus touchantes, des plus belles heures de l'histoire. Wagner en garda une impression féerique :

— Ce roi est si beau, d'une intelligence si noble, et d'une âme si splendide, — disait-il, — que j'ai peur que sa vie ne passe à travers ce monde vulgaire comme un rêve des Dieux... Il connaît tout de moi et me comprend comme ma propre âme. Il veut me débarrasser de toutes mes misères, m'aider à accomplir mon œuvre!...

On sait cependant que, malgré sa puissance et son vouloir, le roi ne parvint pas à réaliser jusqu'au bout ses désirs. L'archange ne put vaincre le dragon, que couvrait l'impénétrable cuirasse faite de l'imbécillité humaine. Le glaive s'émoussa sur cette carapace épaisse, la couronne faillit s'y briser : la haine et la fureur des philistins contre un artiste de génie s'enfla, cette fois, jusqu'à l'émeute; on hurla dans les rues, on cassa les vitres de la demeure du Maître qui, pour ne pas perdre l'ami royal s'acharnant à le défendre, feignit de se séparer de lui et quitta Munich.

Si le chef d'État, douloureusement, dut reculer devant la tempête populaire, l'ami ne céda sur aucun point et resta fidèle à sa foi.

Dans cette retraite de Tribschen qu'il se créa alors, à jamais délivré des honteux tracas qui souillent l'esprit, grâce à son royal ami, Wagner n'eut plus que de hautains soucis, et, dans le recueillement et la paix, il acheva les *Maîtres Chanteurs* et se remit à *l'Anneau du Nibelung*...

Le train souffle, halète, s'efforce, pour grimper la pente raide qui, sans interruption, monte de Lindau à Munich. Nous sommes haut déjà, car des flocons de nuages traversent notre

wagon. D'étonnants paysages défilent : pics lointains auxquels se déchirent des écharpes de brouillard, vallées profondes fuyant à perte de vue, forêts de pins, collines d'un frais velours vert qui ondoient à l'infini... Et, aux stations des rares bourgades, des rares villages, toujours reparaissent sur les barrières, sur les poteaux, le bleu et le blanc du blason royal. *Königreich Bayern!* Comme nous sommes heureux d'être dans le domaine du Roi Charmant! Nous ne pensons qu'à lui; nous ne parlons que de lui.

Cette route, où nous roulons en ce moment, il l'a parcourue en sens inverse, une fois, tout seul, en grand mystère, pour aller à Tribschen, surprendre le maître et « vivre quelques-unes de ces heures solennelles où il avait la joie de le revoir ». Wagner nous avait narré ce voyage du roi :

— C'était le 22 mai 1866, jour du cinquante-troisième anniversaire de ma naissance. De bon matin, en secret, le roi était sorti, à cheval, de son château de Starnberg et il alla prendre, à Biesenhofen, un train qui le conduisit à Lindau; là il s'embarqua et, à ma profonde stupéfaction, arriva, l'après-midi même, à Tribschen. C'est alors qu'on lui dressa un lit de camp dans mon cabinet de travail. Il me supplia de revenir auprès de lui, en Bavière, mais, pour son propre bien, je crus devoir refuser.

L'année suivante, Louis II était fiancé à sa cousine l'archiduchesse Sophie, sœur de l'impératrice d'Autriche, et, afin de donner plus de solennité aux fêtes du mariage, fixé au 12 octobre, on réservait pour cette date la première représentation des *Maîtres Chanteurs*. Mais, avant ce temps, un soir que l'on représentait *Tristan* au Théâtre Royal, la fiancée se montra dans une loge, en toilette sombre et négligée; elle écouta l'œuvre d'un air distrait et maussade, sans dissimuler son ennui. Elle n'était pas wagnérienne! Cette découverte rompit brusquement le charme : le roi jugea qu'une personne qui partageait si peu sa foi et ses enthousiasmes ne pouvait pas être sa femme et il la rejeta de son cœur...

Nous trouvons tout cela admirable, et Villiers déclare que, s'il savait bien l'allemand, il composerait un poème ou il dirait des choses magnifiques et qu'il l'enverrait à Louis II.

Cette idée nous ramène à la dédicace imprimée en tête

de la partition de la *Walkyrie*, à ces strophes célèbres que Wagner adressa « au royal ami », le sacrant ainsi immortel et à jamais glorieux. Ces vers sont réputés intraduisibles en français et, naturellement, cela nous a incités à essayer de les traduire. L'un de nous connaît à fond la langue de Gœthe et voici déjà quelque temps que nous travaillons à cette traduction. Quelle occasion de reprendre l'œuvre, en ces heures lentes de voyage! En allemand, le poème de Wagner est très beau, d'une grâce spéciale, d'une subtilité exquise. Que sera-t-il en français?... Voici l'essai que nous proposons :

AU ROYAL AMI

O roi, doux seigneur qui protèges ma vie!
Toi qui recèles la suprême bonté,
Combien, arrivé au but de mes efforts, je m'efforce
De trouver le mot juste qui t'exprimerait ma gratitude!
Pour le dire ou l'écrire, comme je le cherche en vain!
Et pourtant, de plus en plus impérieux, m'entraîne le désir
De trouver ce mot qui exprimerait
Le sentiment de reconnaissance que je porte dans mon cœur.

Ce que tu es pour moi, je ne puis, émerveillé, m'en rendre compte
Qu'en évoquant ce que je fus sans toi...
Pas une étoile ne se leva pour moi, que je ne la visse pâlir;
Pas un espoir que je n'eusse perdu.
Livré au bon plaisir, à la faveur du monde,
Aux jeux vils du gain et du risque,
Tout ce qui en moi luttait pour l'émancipation de l'art
Se vit trahi par le sort, sombra dans la bassesse.

Celui qui, jadis, commanda à la branche desséchée
De reverdir dans la main du prêtre,
Bien qu'il m'eût ravi tout espoir de salut
Et que la dernière illusion consolante se fût évanouie,
Fortifia en mon sein cette foi
En moi que je puisais en moi-même;
Comme je lui demeurais fidèle,
Il fit refleurir pour moi la branche desséchée.

Ce que solitaire et muet je gardais au fond de moi
Vivait aussi dans le sein d'un autre;
Ce qui agitait profondément et douloureusement l'esprit d'un homme
Emplissait d'une joie sacrée un cœur d'adolescent;

Ce qui nous entraînait dans une ardeur printanière
Vers un même but, — conscient..., inconscient..., —
Devait s'épancher comme une joie du printemps :
Double foi, faisant naître une frondaison nouvelle.

Tu es le doux printemps qui m'as paré à nouveau,
Qui as rajeuni la sève de mes branches et de mes ramures;
C'est ton appel qui m'a fait sortir de la nuit,
De la nuit hivernale qui tenait inerte ma force;
Ton altier salut, qui m'a charmé,
M'arrache à la souffrance dans une joie soudaine
Et je marche, à présent, fier et heureux, par de nouveaux sentiers,
Dans le royaume estival de la grâce...

Quel mot pourrait donc te faire comprendre
Tout ce que tu es pour moi?
Si je peux à peine exprimer le peu que je suis,
Toi, au contraire, tu es roi en tout.
Aussi la lignée de mes œuvres repose-t-elle en toi,
Dans une paix bien heureuse.
Et, puisque tu as comblé tous mes espoirs,
Délicieusement j'ai renoncé à l'espoir.

Donc je suis pauvre, je ne garde qu'une chose,
La foi à laquelle s'unit la tienne :
C'est elle, la puissance qui fait que je me montre fier,
C'est elle qui saintement trempe mon amour.
Mais si, partagée, cette foi est encore à moitié mienne,
Elle serait tout entière perdue pour moi si elle venait à te manquer :
Ainsi, c'est toi seul qui me donnes la force de te remercier
Grâce à ta foi royale et sans défaillance.

Nous avons beaucoup peiné pour parfaire cette traduction qui ne nous satisfait pas entièrement. Mais le temps a passé, voici que le train ralentit sa marche : c'est Munich, — *München*!

Hors de la gare, l'omnibus qui nous emmène vers l'Hôtel des *Trois Rois Mages* est obligé de s'arrêter, après quelques pas, devant un orchestre militaire. De beaux soldats aux cheveux blonds, vêtus d'uniformes bleu de ciel, sont groupés autour du chef de musique. Et que jouent-ils?... La marche religieuse de *Lohengrin*!...

Plus tard, pour rire, Wagner essaya de nous faire croire que c'était grâce à lui que nous avions été « aussi religieusement reçus ».

*
* *

Quelle amusante ville que Munich, avec ses folies architecturales!... Je n'en connais aucune autre hors de France qui m'ait paru aussi agréable. Louis Ier, probablement, avait le culte des souvenirs, et, certainement, il ne doutait de rien; c'est lui qui a voulu réunir dans sa capitale, en les recréant, tous les édifices qui l'avaient charmé au cours de ses voyages : aussi cette jolie cité semble-t-elle d'être ce qu'est dans une exposition universelle la « rue des Nations ».

Aimez-vous le florentin? Voici la bibliothèque et son majestueux escalier de marbre qui mène à la « loge des lansquenets », copiée exactement sur celle de Florence; un peu plus loin, sous le nom de *Königbau*[1], vous verrez une reproduction du fameux palais Pitti. Si vous préférez l'art romain, l'arc de Constantin est tout proche, et vous rencontrerez aussi une basilique du ve siècle; si c'est l'art grec qui vous séduit, allez voir les Propylées d'Athènes, la Glyptothèque, de style ionique, ou le palais des Beaux-Arts, de style corinthiên; ou bien encore, près d'un bois sacré, la galerie de la Gloire. Si vous rêvez de Venise, c'est que vous entendez le frou-frou d'ailes de tous les pigeons de Saint-Marc qui, évidemment, ont émigré à Munich!

Il y a des maisons hautes comme des cathédrales et toutes fouillées de sculptures, mais elles sont en terre cuite moulée. Le style Renaissance est bien représenté, le rococo abonde. L'art égyptien même n'est pas oublié : pour commémorer un noble fait d'armes, on a érigé un obélisque en métal, copié sur le monolithe de Louqsor; mais celui-là n'a même pas le mérite d'être d'une seule coulée de bronze.

L'Exposition internationale de Peinture — prétexte de notre voyage — fut, je crois, très remarquable; elle fit honneur au groupe d'artistes qui l'avait organisée et mit en valeur la peinture bavaroise. Mais je suis forcée d'avouer qu'en dépit des comptes rendus très consciencieux que je publiai sur elle, — je ne sais plus dans quels journaux, — je n'en retrouve en ma tête que de confus souvenirs. J'ai retenu pourtant le nom

1. « Bâtiment du roi ».

d'un peintre, peut-être oublié aujourd'hui, qui débutait alors et autour duquel on fit grand bruit : Gabriel Max, — et j'ai gardé aussi la vision de sa gracieuse martyre qui, toute blanche et morte, semblait dormir si voluptueusement sur la croix.

En revanche, une visite à la Pinacothèque m'a causé une impression ineffaçable. La collection des Rubens surtout me sembla superbe; l'artiste triomphe ici dans toute sa gloire charnelle, il est rutilant, éblouissant.

Et quel goût parfait dans la disposition des toiles! quel classement rationnel! Autant que possible, chaque salle renferme uniquement les œuvres d'un même maître, espacées sur des fonds d'une couleur propice et sous un jour favorablement ménagé. L'intensité d'effet est de la sorte doublée : on subit le charme du peintre dans toute sa puissance et le contraste d'un maître à un autre est saisissant. Ainsi, dans la salle des Van Dyck, lorsqu'on y entre après avoir regardé les parois ensoleillées de la salle des Rubens, la tonalité donne l'impression de ténèbres reposantes et mystérieuses, où les yeux voient peu à peu s'ébaucher des masques blancs d'une distinction sans égale.

Par exemple, la lecture du catalogue, rédigé en français, ne manque pas de gaîté. On y lit des choses comme celles-ci :

La Vierge est assise au soir devant un bâtiment; à ses genoux, le garçon Jésus saisit avec la main droite la lisière poitrinale de sa robe.

La vanité sous l'image d'une belle femme de forme luxueuse, s'appuyante avec la main gauche qui tient une chandelle s'éteignante, sur un miroir rond.

Un loup dévore un agneau tandis qu'un renard s'y introduit.

Une femme est assise à côté d'un âne qui brait à terre, allaitant son enfant.

Deux chiens se chamaillent d'une tête de veau.

Portrait de l'électeur Maximilien en pleine armature.

Saint Martin à cheval blanc.

Le Christ, après avoir essuyé la mort, reçoit gracieusement les quatre pêcheurs repentants.

C'est bon de rire un peu!

*
* *

Des affiches placardées chaque matin donnent le programme des concerts exécutés dans presque toutes les brasseries de Munich, pendant le « dîner » de deux heures. De nombreux fragments des opéras de Wagner figurent dans ces programmes et cela nous décide à quitter l'Hôtel des *Trois Rois Mages* et sa banale table d'hôte pour louer un appartement meublé et être libres ainsi de choisir le lieu de notre repas d'après le menu musical. Nous voici donc, notre résolution prise, courant d'un coin à l'autre de la ville à la recherche de la brasserie élue, et, une fois là, côtoyant la population paisible, les étudiants turbulents ou les familles bourgeoises qui aiment à dîner aux sons des violons.

A nous, Français, peu gâtés dans notre pays, ces orchestres de brasseries paraissent excellents et nous prenons grand plaisir à écouter les morceaux que nous avons si rarement l'occasion d'entendre chez nous. Le public des dîneurs — et notre ferveur s'en réjouit — fait toujours un accueil particulièrement chaleureux aux morceaux tirés des œuvres de Wagner.

Un jour, dans un lointain restaurant, on jouait l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*; mais l'orchestre était singulièrement disposé : faute de place, on l'avait installé sur la galerie extérieure d'un chalet situé au milieu d'un jardin, galerie étroite où deux musiciens, bien juste, pouvaient s'asseoir de front, de sorte que l'assemblée des exécutants était étirée d'un bout à l'autre de la façade et que les contrebasses se trouvaient à une folle distance des cuivres. Nous avions quitté la table où nous dînions pour chercher l'endroit où les sons seraient le moins éparpillés et nous nous étions placés devant la galerie, en face du chef d'orchestre qui en occupait le milieu.

Non loin de nous, un groupe de trois jeunes hommes, qui s'étaient aussi rapprochés des musiciens, nous examinaient à la dérobée, avec une avide insistance. L'un d'eux, grand, mince, d'un blond très pâle, me sembla résumer le type même de l'étudiant allemand : il avait de longs cheveux, droits comme des baguettes et d'un ton plus clair que celui de son visage; son fin profil rappelait celui des portraits de Schiller. Un de ses compagnons, dont la barbe d'or et les lunettes d'or brillaient au

soleil, laissait rayonner sur sa face une expression très saisissante d'enthousiasme et d'allégresse. Le troisième était d'assez petite taille et l'on voyait mal ses traits sous l'ébouriffement de sa barbe, de ses sourcils, de ses cheveux châtains. Un chien blanc se tenait auprès de lui.

Soudain j'entendis le jeune homme à la barbe d'or dire, presque à haute voix, en nous regardant :

— Je parie que c'est eux !

Après les dernières notes de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs,* comme nous applaudissions de toutes nos forces, le groupe des inconnus se rapprocha de nous.

— Plus de doute, — fit l'un, — puisqu'ils applaudissent !...

Et le jeune homme à la barbe d'or s'avança sans hésiter :

— Je suis Hans Richter, — dit-il en saluant, — et vous êtes certainement les Français qui venez de rendre visite à Richard Wagner. Le Maître m'a écrit de me mettre tout à votre disposition et de vous servir de guide à Munich, mais il ne m'a pas dit où je vous trouverais.

Hans Richter, le chef d'orchestre du Théâtre Royal, qui allait avoir l'honneur de diriger *l'Or du Rhin* !...

Après de cordiales poignées de mains, Richter présenta ses amis, d'abord l'homme très barbu, puis l'autre :

— Monsieur Scheffer, un wagnérien fanatique... Monsieur Franz Servais, le fils du célèbre violoniste belge : il arrive de Bruxelles pour entendre *l'Or du Rhin.*

Celui qui m'avait paru personnifier l'étudiant d'Allemagne était un compositeur belge !

Réunis autour de la même table, où des bocks mousseux sont apportés, nous faisons vite connaissance : nous sommes d'accord sur toutes choses, puisque nous servons sous la même bannière. Il paraît que l'on nous cherchait dans tout Munich. Notre passage à l'hôtel des *Trois Rois* avait été signalé, mais nous étions partis sans laisser d'adresse, et, de là, on perdait nos traces. M. Scheffer s'était fait fort de nous retrouver, ce jour même, et s'était adressé à la police ; le hasard avait été plus prompt.

— Nous avions juré — dit Richter — de vous amener, ce soir, à une réunion, chez la comtesse de Schleinitz. Tous les nôtres seront là.

— Liszt viendra, — s'écrie Servais, — il est arrivé hier à Munich. Vous verrez aussi la comtesse Muchanoff.

— Liszt!...

Je pense à Cosima et à son chagrin d'être désapprouvée par son père : j'aimerais mieux ne pas le voir. Mais, avec joie, mes compagnons ont accepté, et ont pris rendez-vous pour le soir, à huit heures.

***

La comtesse de Schleinitz, chez qui l'on se réunissait, femme du ministre de la maison royale de Prusse, était extrêmement gracieuse, mignonne, mignarde même, parlant le français comme une Parisienne, pétillante d'esprit et de malice, mais avec une flamme de passion dans le regard. On pouvait dire :

Le caprice a taillé son petit nez charmant...

car il se relevait avec une impertinence élégante. Les fossettes que son sourire creusait dans ses joues semblaient le tripler.

On ne manqua pas de me présenter à de nombreuses personnes, dont les noms, pas faciles à retenir, se sont envolés de ma mémoire. Je retins celui de Lenbach, le peintre déjà illustre, et je remarquai la belle tête d'Édouard Schuré, à l'air inspiré, un peu « absent ».

L'apparition de Franz Liszt me stupéfia.

Je n'étais au courant de rien, je ne savais rien : pourquoi cette longue soutane noire? c'était donc un prêtre?... derrière ce visage glabre, y avait-il donc une tonsure dans ces cheveux qui tombaient droits, jusqu'aux épaules?... Mais quels yeux de lion, quelles prunelles ardentes sous les sourcils en broussailles! Quelle souveraine ironie dans les sinuosités de la bouche large et mince! Dans toute cette attitude, quelle majesté tempérée de bienveillance... L'entrée de Liszt causait à l'assemblée une émotion extrême et j'étais de plus en plus surprise. Serait-ce donc un saint?... on lui témoigne une vénération extraordinaire, — les femmes surtout!... Elles s'élancent vers lui, s'agenouillent presque, lui baisent les mains, lèvent vers sa face des yeux d'extase...

Mais une femme est arrivée, en même temps, qui brusquement détourne mon attention. C'est elle, la mystérieuse beauté jadis venue du Nord, dans un tourbillon de neige, et plus blanche que la neige; la dame aux prunelles pareilles à des violettes de Parme, celle que les poètes ont chantée à l'envi, la comtesse de Kalergis, devenue comtesse Muchanoff, — la *Symphonie en blanc majeur* enfin ! — Je ne la vois encore que de dos, là-bas, de l'autre côté du grand piano; on s'empresse autour d'elle et elle serre des mains tendues. Elle est grande, une écharpe de mousseline couvre ses épaules, des cheveux blond pâle ondoient sur sa nuque... Je me redis tout bas des fragments du célèbre poème qui fut inspiré par elle à mon père, il y a longtemps :

Conviant la vue enivrée
De sa boréale fraîcheur
A des régals de chair nacrée,
A des débauches de blancheur,

Son sein, neige moulée en globe,
Contre les camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satins et fleurs ont le dessous,
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux.

. . . . . .

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau?...

Alfred de Musset fut aussi un fervent de cette blanche idole et, plus tard, Henri Heine paraphrasa, en l'honneur de celle qu'il appelait « la cathédrale du Dieu Amour », les vers de Théophile Gautier :

Auprès d'elle la neige de l'Himalaya
Paraît grise comme la cendre;
Le lis que sa main saisit, aussitôt, par le contraste
Ou par jalousie, devient couleur de rouille...

J'ai peur vraiment de la voir se retourner et, comme elle a fait un mouvement, je ferme les yeux, pour garder l'illusion du passé, une minute de plus.

J'entends auprès de moi presque aussitôt de grands frissons de soie; une voix bien timbrée, chantante, me parle, avec ce léger accent russe qui module si joliment. La comtesse Muchanoff s'est assise à côté de moi et me serre la main en m'affirmant qu'il n'est pas besoin de présentation, qu'elle m'a reconnue sans qu'on me nomme; qu'ayant les mêmes admirations, les mêmes fanatismes, nous sommes de la même famille idéale et que nous nous aimions déjà avant de nous rencontrer.

Elle m'apparaît très grande dame, très sûre d'elle-même, intelligente et passionnée d'art. Je cherche les camélias blancs près de la neige de sa poitrine, — très marmoréenne, en effet, mais par le secours peut-être du blanc de perles et d'une neige de poudre de riz. — Le visage est régulier, pâle sous les cheveux pâles savamment disposés. Pourtant on la devine trop supérieure pour s'attarder aux artifices de la coquetterie. Elle cherche à retenir, à prolonger une beauté célèbre, mais elle attend plus encore des grâces de son esprit, que le temps ne peut atteindre, de sa culture intellectuelle, de son talent musical.

Avec une familiarité câline, elle s'efforce de m'apprivoiser, de m'inspirer confiance; mais l'idée me hante qu'elle a des torts envers Cosima, qu'elle a trahi l'amitié, et j'ai grand peine à répondre à ses amabilités, à sortir de ma réserve.

Liszt s'est approché, à son tour : il me parle de mon père, qu'il connaît; il m'a vue enfant et se souvient de moi, qui ne me souviens plus de lui. Je trouve qu'il a des manières onctueuses qui sont bien d'un prêtre; mais comment est-il un prêtre, et pourquoi les femmes semblent-elles toutes éprises de lui?... En ce moment, elles sont affolées de le voir s'occuper de moi, qui n'ai fait aucune avance, et voici qu'elles le rejoignent, le supplient de jouer quelque chose, le harcèlent pour qu'il se mette au piano. Il ne cède pas, les repousse assez rudement et déclare que c'est madame Muchanoff qui doit jouer, qu'il a lui-même trop de plaisir à l'entendre pour s'asseoir devant le clavier quand elle est là.

La comtesse se lève, nonchalante et dédaigneuse; elle ôte

ses gants, lentement, et son sourire dit assez que c'est pour épargner une corvée à Liszt qu'elle se dévoue, — et qu'elle s'amuse, autant qu'elle se moque, de la rage jalouse de toutes celles qui vont être forcées de l'applaudir.

L'ivoire, où ses mains ont des ailes,
Et, comme des papillons blancs,
Sur la pointe des notes frêles
Suspendent leurs baisers tremblants...

Ces vers se mêlent, pour moi, aux phrases du nocturne que la comtesse exécute. Elle a certainement du talent; mais il me semble que dans son jeu elle exagère la fantaisie, l'abandon, le *rubato* enfin.

Voici que, pour aller au buffet, Liszt vient m'offrir son bras, sous les regards envieux et déçus de la plupart des femmes. Il laisse passer tout le monde devant nous, dans l'idée, sans doute, de se ménager un aparté avec moi. En effet, dès que nous sommes seuls, il me dit à demi-voix :

— Vous avez vu Cosima?

Je n'ai pas du tout le sentiment de ce que vaut la haute personnalité de Liszt. J'ignore absolument la beauté de ses compositions, que j'admirerai tant plus tard, et l'incomparable noblesse de son caractère. Je le considère seulement comme un très illustre pianiste : aussi je ne suis pas du tout intimidée, et, le croyant hostile aux résolutions de sa fille, c'est avec une véhémence agressive que je lui réponds :

— Je vous en prie, ne me dites rien contre votre fille : je suis à tel point de son parti que je ne puis admettre aucun blâme. Quand il s'agit d'un être tellement au-dessus de l'humanité que Richard Wagner, les préjugés et même les lois des hommes n'ont plus de valeur. Qui donc pourrait ne pas subir, avec joie, la fascination et le prestige du génie? A la place de Cosima, vous auriez fait comme elle, et votre devoir de père est de ne pas mettre obstacle à la réalisation du magnifique dénouement qu'elle est en droit d'attendre.

Liszt me serre le bras affectueusement.

— Je suis absolument de votre avis, mais je dois me taire, — dit-il d'une voix encore plus basse; — l'habit que je porte m'impose des opinions que je ne peux renier ouvertement. Je

connais trop les entraînements du cœur pour les juger avec sévérité; les convenances me forcent au silence, mais, en moi-même, je souhaite plus que personne la solution légale de cette pénible crise. Je ne puis rien pour la hâter. Quant à la retarder de quelque façon que ce soit, je n'en ai jamais eu la pensée.

Quelle surprise! quel soupir de délivrance!...

— Est-ce que vous m'autorisez à écrire cela à Cosima? m'écriai-je, dans un élan de joie profonde.

— Certes, — dit-il. — Je voulais vous demander de le faire; assurez-la qu'il ne peut pas y avoir désunion entre nous, que je suis de cœur avec elle, mais qu'elle doit comprendre ma réserve et, pour le monde, en observer une semblable à mon égard, jusqu'à nouvel ordre.

— J'écrirai, ce soir même. Si vous saviez quel soulagement et quel bonheur cette nouvelle va apporter là-bas!

— J'en serai très heureux. Vous voyez comme j'ai saisi au vol l'occasion qui se présentait de faire connaître secrètement à ma fille le fond de ma pensée. Je la cherchais sans la trouver: à qui se fier? L'envie et l'hypocrisie se partagent le cœur des êtres; bien peu ont votre belle franchise et votre enthousiasme sans restriction... Mais entrons: je crois qu'on nous surveille et qu'on s'étonne déjà de notre entretien particulier.

En effet des regards anxieux ou irrités fusaient vers nous, et, si les yeux des femmes groupées là avaient été des armes, je n'aurais pas franchi vivante la porte de la salle à manger.

Au buffet, Villiers de l'Isle-Adam causait avec la comtesse Muchanoff qui paraissait s'émerveiller de lui. Il avait épinglé sur son habit noir la décoration des chevaliers de Malte, — une petite croix ancrée en émail blanc, — et il expliquait qu'il était grand-maître de cet ordre, un de ses aïeux l'ayant été en 1520. La France ne reconnaissant pas la chevalerie de Malte, il n'en pouvait porter les insignes qu'à l'étranger: là, du moins, il les portait en conscience.

Villiers s'aventura ensuite à raconter l'histoire, compliquée et confuse, des droits incontestables que cette grande-maîtrise lui donnait sur le trône de Grèce. Il avait même, un jour, posé sa candidature à la succession royale et mené, pour l'obtenir, une campagne mémorable.

Des fantaisies héraldiques et de la vanité nobiliaire, Villiers passe, heureusement, au plus juste orgueil du poète : — il narre sa lecture chez Wagner et son glorieux succès, — et, lorsqu'on se sépare, il promet à la comtesse Muchanoff de faire, à l'Hôtel des Quatre Saisons, dans une soirée qu'elle veut organiser tout exprès, une seconde lecture de *la Révolte*.

*
* *

Nous nous sommes vite liés avec Franz Servais, qui devient même bientôt pour nous un excellent ami. C'est lui que j'interroge pour pénétrer quelques-uns des mystères qui me semblent envelopper la vie de Liszt. Et d'abord, comment, pourquoi est-il prêtre ?

— Il y a seulement quatre ans qu'il a reçu les ordres, — me dit Servais, — et qu'il est devenu l'abbé Liszt. Comment, pourquoi ? on ne sait pas. Au retour d'un voyage à Rome, il était prêtre. Peut-être a-t-il voulu, par cette résolution, faire comprendre au monde, qui s'est tant occupé de ses projets de mariage avec la princesse Wittgenstein, qu'ils étaient définitivement abandonnés ? Je crois aussi qu'il était heureux d'enlever à toutes les dames qui l'adorent l'espoir d'obtenir sa main.

En effet toutes les femmes semblent se le disputer mutuellement, et sans aucune dissimulation. Son habit ne leur en impose donc pas ?

— Au contraire, il les enflamme plutôt : c'est l'attrait du fruit défendu !... Liszt exerce, d'ailleurs, une fascination extraordinaire sur celles et même sur ceux qui le comprennent et l'admirent : j'en puis parler, car je la subis moi-même sans chercher à m'en défendre et je suis fier d'être de ses élèves... Mais certaines femmes vont vraiment trop loin : c'est de l'idolâtrie, du fétichisme ; elles se disputent une fleur qu'il a touchée, ramassent ses bouts de cigare ; celles qui sont assez indépendantes pour pouvoir le faire le suivent de ville en ville, tout le long de l'année.

— Et cela ne l'exaspère pas ?

— Il serait très malheureux, au contraire, si cette atmo-

sphère d'amour qui l'environne venait à lui manquer. Il aime cet encens et ces flatteries excessives. Il a besoin de cette royauté mystique, et, pour la conserver, très habilement, il distribue des grâces, selon les mérites ou d'après ses préférences...

— Mais comment peut-il maintenir l'harmonie parmi son harem, et enchaîner les jalousies et les rivalités ?

— C'est cela le plus inconcevable, — dit Servais ; — il parvient à maintenir la paix dans le troupeau de ses dévotes, il leur fait même accepter et respecter une favorite. Quand on s'étonne d'une abnégation si peu habituelle aux femmes, il vous fait cette déclaration imprévue : « Elles s'aiment en moi. »

***

Wagner a, de Tribschen, télégraphié au roi, pour lui dire que des Français amis, qui viennent à Munich, seraient heureux de voir représenter, durant leur séjour, *Lohengrin*, *Tannhäuser*, etc., en attendant *l'Or du Rhin*. Déjà *Lohengrin* est annoncé. Mais, depuis notre arrivée, chaque matin, un domestique en livrée bleue, galonnée d'or, nous apporte des places de « galerie noble », tantôt pour l'Opéra Royal, tantôt pour le Théâtre de la Résidence : c'est par ordre du roi que l'on nous fait cette gracieuseté et nous avons le plaisir — rare pour les seuls Français, hélas ! — de pouvoir assister, presque chaque soir, à des représentations de drames et de comédies de Shakespeare alternant avec des opéras de Wagner. Transporté au théâtre, l'amour qu'ont les Bavarois pour les reconstitutions et les pastiches produit les meilleurs résultats : les pièces sont montées avec beaucoup de soin et la mise en scène est élégante et exacte. Il nous fut donné de voir en l'espace de quelques semaines : *Richard III*, *le Conte d'Hiver*, *Comme il vous plaira*, *le Soir des Rois*, *les Deux Gentilshommes de Vérone*, *Lohengrin*, *le Vaisseau Fantôme*, *Tannhäuser* et *les Maîtres Chanteurs*.

***

Je fus contente de rencontrer Liszt à cette soirée donnée pour Villiers de l'Isle-Adam par la comtesse Muchanoff. Dès

mon entrée, je vis qu'il était, lui aussi, impatient de me revoir, car il m'interrogea tout de suite du regard. Aussitôt qu'il nous fut possible de nous isoler un peu, il me dit :

— Eh bien, les nouvelles?

Alors je lui appris combien ma lettre, rapportant ses paroles, avait causé d'émotion et de joie à Tribschen. Quelle bienfaisante détente de soucis cuisants, quelle consolation, de n'avoir pas perdu l'affection d'un cœur si cher! et la force invincible que l'on puisait dans cette certitude, pour les luttes à venir! A moi, simple messagère, le maître faisait dire qu'il me bénissait!...

Liszt, les yeux brillants d'une larme aussitôt séchée, me prit la main rapidement et me dit tout bas :

— Gardez bien le secret que je vous confie : je ferai l'impossible, en retournant en Italie, pour m'arrêter quelques heures à Lucerne et aller embrasser ma fille et mes petits-enfants.

Et lui, qui toujours refusait de jouer, il alla vers le piano, découvrit le clavier d'un mouvement brusque, puis laissa courir ses doigts souverains sur les touches, en une improvisation fougueuse, passionnée, éblouissante.

L'ovation qu'on lui fit tint du délire, naturellement, mais c'est à peine s'il y prit garde.

C'était maintenant au tour de Villiers de charmer l'assistance. Bien frisé, sa croix de Malte en bonne place sur son flanc gauche, il avait très grand air. Il me parut cependant un peu nerveux et inquiet... Est-ce que ce salon d'hôtel, trop vaste et trop orné, l'impressionne? Est-ce que cette réunion de nobles dames bien parées, de hauts fonctionnaires, d'artistes, formant un demi-cercle, comme au théâtre, et qui le dévisagent en une attente silencieuse, l'intimide plus que l'olympienne intimité de Tribschen?... En pleine lumière, debout contre le grand piano à queue, il semble hésiter, se tait... Enfin le voici qui, d'un crâne mouvement de tête, rejette en arrière ses boucles ondulées, et il commence à lire d'une voix ferme, claire.

Je me tranquillise. Villiers, très sûr de lui, prend des temps, ménage ses effets : l'auditoire est intéressé ; un murmure flatteur accueille certains passages, on applaudit discrètement;

puis, de nouveau, le respectueux silence se rétablit. On écoute...

Mais, hélas! qu'arrive-t-il?...

Brusquement Villiers se tait, laisse tomber le manuscrit et regarde les auditeurs avec des yeux écarquillés, pleins d'épouvante. D'un geste fébrile, il dégrafe la ceinture de son pantalon, puis il ôte ses bottines et s'assied sur le piano.

O stupeur! Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que c'est dans la pièce?... Une mystification?... une gageure?... en tout cas, de bien mauvais goût!... Tout le monde se lève, dans un brouhaha moqueur; on vient à moi, on m'interroge.

Que dire? Comment faire comprendre que Villiers s'est cru en danger de mort et qu'alors il s'agissait bien pour lui, de convenances et d'à-propos!... Il a eu, sans doute, un petit spasme nerveux au cœur : un médecin, goguenard peut-être, lui a dit que, si ce cas se présentait, il devait aussitôt desserrer ses vêtements, se déchausser et s'asseoir haut pour laisser pendre ses pieds... Et l'on voit que le malade se conforme de tous points à l'ordonnance.

Des rires s'étouffent derrière les éventails; on feint d'oublier l'incident.

Villiers s'est enfui, emportant ses bottines, tandis que notre groupe de Français, qui se sent solidaire du vaincu, n'ose pas battre en retraite avec lui et reste là, très penaud. Franz Servais, lui, est consterné; il marche fiévreusement, les mains dans ses poches; ses longues mèches pâles et pendantes se rejoignent dans sa bouche qui s'ouvre sans cesse pour laisser passer de véhémentes récriminations.

— Une seule chose pouvait sauver la situation, — s'écrie-t-il, — Villiers ne pouvait invoquer qu'une seule excuse : la mort!... Oui, oui, pour notre honneur à tous, il devait mourir!...

JUDITH GAUTIER

(A suivre.)

UNE TROUPE ALLEMANDE

A PARIS

Madame Louise Dumont-Lindemann, la directrice du *Schauspielhaus* de Dusseldorf et sa troupe ont donné pendant la première semaine de mars, au Théâtre Marigny, une série de représentations. Le public français a pu ainsi applaudir une tragédienne dont le nom est bien connu dans tout l'Empire ; en même temps, nous avons vu mettre en pratique une esthétique théâtrale nouvelle, encore trop ignorée de nous.

***

Madame Louise Dumont a joué deux pièces d'Ibsen : *Hedda Gabler* et *les Revenants*. Depuis vingt ans, Ibsen est presque devenu un classique allemand. Les Allemands ne sont pas loin de revendiquer pour leur littérature ce Norvégien qui passa une grande partie de sa vie hors de son pays, et ils font remarquer, non sans fierté, que plus d'une pièce, écrite en Allemagne, a été jouée pour la première fois en Allemagne, alors qu'il ne se trouvait pas encore dans la patrie du poète un seul directeur de théâtre qui osât braver l'indignation publique. Il faut le reconnaître : il n'y a pas de pays qui ait plus fait pour la gloire d'Ibsen que l'Allemagne et pas de littérature

sur laquelle Ibsen ait exercé une plus grande influence que sur la littérature allemande. Quant à nous, les Allemands considèrent que, malgré nos efforts, nous ne sommes « pas encore mûrs pour Ibsen », — *Ibsenunreif*. — C'est un jugement que madame Réjane put entendre à Berlin, lorsqu'elle y joua *Nora*, et, lors des représentations du *Canard sauvage* par le Théâtre-Libre, les Berlinois ne louèrent guère qu'Antoine. Quant à la manière dont les critiques dramatiques français comprennent Ibsen, on a longtemps cité en Allemagne comme caractéristique une méprise de Francisque Sarcey. Sarcey, pour qui la Scandinavie, avec ses hommes et ses œuvres, se perdait dans un brouillard épais, ayant un jour confondu *Brand*, la pièce d'Ibsen, et Georg Brandes, le critique danois, aurait invoqué l'autorité de « Brand, le célèbre critique ». L'anecdote est-elle vraie? Les Allemands l'affirment.

Grâce surtout aux efforts de « l'Œuvre », des temps meilleurs sont venus pour Ibsen et pour nous. Il est certain cependant que nous n'avons pas en France d'actrice qui puisse jouer les héroïnes d'Ibsen avec la perfection de madame Louise Dumont. Elle a appartenu plusieurs années au *Deutsches Theater* de Berlin qui, sous la direction d'Otto Brahm, eut, à une époque, le monopole d'Ibsen. Presque toutes les œuvres du poète norvégien furent jouées sur ce théâtre, après de longues études, avec un soin extrême, et l'on peut dire que Brahm a été le créateur du « style » dans lequel on joue Ibsen, non seulement en Allemagne, mais même à l'étranger. Le jeu de madame Louise Dumont dans *Hedda Gabler* est d'une délicatesse infinie : par un geste rapide, un regard, une nuance fugitive de la voix, elle nous révèle ce personnage compliqué, changeant et incompréhensible à son entourage, — cette femme, fébrile sous une nonchalance ennuyée, qui a rêvé toute sa vie de tenir le destin d'un homme dans sa main (elle envoie, en effet, Lövborg se suicider) et qui ne mérite pas cependant de jouer le rôle de la Fatalité : par lâcheté, par crainte du scandale, elle se donne la mort. — Dans *les Revenants*, madame Louise Dumont a été Hélène Alving, la mère qui lutte en vain pour protéger son fils contre la fatalité sociale et la puissance de l'hérédité : elle est vaincue par le fantôme de ce qui fut.

Mais, pour madame Louise Dumont, Ibsen et le *Deutsches Theater* sont le passé; l'avenir est, selon elle, dans la réforme de l'art théâtral qu'elle poursuit au *Schauspielhaus* de Dusseldorf et dont elle nous a donné une idée par la mise en scène de *Médée* et de *la Vie de l'Homme*.

*
* *

Médée, de Grillparzer. — C'est le sujet antique et bien connu de Jason l'Argonaute qui abandonne Médée, par lui ramenée de Colchide, pour épouser une princesse grecque. Mais Grillparzer a volontairement traité son sujet dans un esprit moderne. Au fond, c'est l'histoire de l'homme qui, après dix ou quinze ans de vie commune, est las de sa maîtresse, et songe à se créer une position stable en épousant une héritière, d'autant plus que si, à vingt ans, son idéal était la « femme fatale », en approchant de la quarantaine il commence à rêver d'une jeune fille ingénue. Et, comme la maîtresse veut faire du scandale, le futur beau-père, qui est un homme politique influent (il porte le sceptre et la couronne) lui rappelle qu'elle est de nationalité étrangère et la menace de la faire reconduire aux frontières de la Grèce par un commissaire des Amphictyons. Si, après cela, Médée se venge en égorgeant les enfants qu'elle a eus de Jason, au lieu de lancer un bol de vitriol à la figure de l'infidèle, c'est simplement parce qu'elle vivait au temps de Créon, roi de Corinthe.

Or cela se passait dans le décor suivant. De chaque côté, deux énormes colonnes doriques, réunies par une sorte de fronton en un portique qui encadre la scène; le tout est tendu d'une étoffe bleue, qui recouvre également le sol; quelques degrés conduisent à une sorte d'estrade sur laquelle se tiennent d'ordinaire les acteurs. Cette partie du décor ne change pas; le fond seul est variable. Au premier acte, qui est censé se passer non loin des murs de Corinthe, en pleins champs, le fond est constitué par une toile transparente éclairée par derrière. Aucun éclairage de la rampe. On a ainsi comme fond, dans cet acte et, en général, dans les scènes de plein air, un ciel de couleurs variées et généralement violentes — rouge, jaune, vert, mauve, — sur lequel s'étendent des

nuages de teintes vives. Au premier acte, l'obscurité est à peu près totale; les personnages se détachent crûment sur le ciel, et, comme ils se placent de préférence de profil, on a l'impression d'un théâtre d'ombres. Pour les actes où la scène représente une cour du palais de Créon, le fond est formé par un rideau d'étoffe bleue et l'éclairage se fait par les côtés. A part cela, aucun décor. Les costumes des personnages sont de teintes franches, en harmonie avec le ton du décor, et accentuées par une lumière brutale.

La Vie de l'Homme, de Léonid Andreïew. — La pièce de Grillparzer date de 1820; celle d'Andreïew a paru à Saint-Pétersbourg au commencement de 1907; elle fut traduite et jouée à Dusseldorf en novembre 1908; la voici maintenant à Paris. Elle ne se passe en aucun temps ni dans aucun pays. Un personnage de taille surhumaine, enveloppé d'une étoffe grise et dont le visage blême et impassible est seul éclairé, prononce d'une voix lente le prologue : il est le Destin, dont l'homme sera pendant toute son existence le jouet. Lorsque la lumière se fait, nous voyons le décor suivant, qui ne changera pas : deux tiges de fer verticales et trois horizontales forment avec les deux côtés de la scène une armature, une sorte de cage, sur laquelle retombe en larges plis une étoffe unie. On a ainsi un plafond et trois parois; le sol est tendu de la même étoffe. Dans la paroi du fond, deux immenses fenêtres indiquées par des lattes verticales et horizontales; éclairage de côté, très vif; nul éclairage de la rampe. — Du décor fait encore partie le spectre vêtu de gris : muet et immobile, il se dresse dans un coin, tenant à la main un cierge allumé qui diminue lentement au cours de la pièce, symbole de la vie humaine.

Au premier acte, — « la Naissance de l'Homme », — la femme enfante dans la douleur; on entend ses cris; des formes grisâtres, des espèces de Normes, philosophent sur la tristesse de l'existence humaine : tout le décor est gris. Au deuxième acte, l'Homme est jeune, pauvre et amoureux; il danse avec sa femme; des fleurs jonchent le sol : tout le décor est rose. Au troisième acte, l'Homme, parvenu à l'âge mûr, est accablé sous le poids de la richesse; il donne un bal où les invités, figés d'ennui, se meuvent comme des spectres : le décor est

neutre, sans vie, blanc ou doré. Au quatrième acte, l'Homme, qui approche de la vieillesse, est ruiné ; son fils et sa femme meurent : le décor est de nouveau gris. Au cinquième acte, l'Homme, vieillard dégradé et misérable, expire parmi des ivrognes dont les bras nus se tordent lentement dans la pénombre, comme des vers : le décor est noir, l'obscurité presque complète, enfin le cierge s'éteint. L'homme, sorti du néant, est retourné dans le néant. — Comme décors accessoires, au cours des divers actes, à peine quelques meubles.

***

Qu'est-ce que ce nouveau système de décoration? C'est la continuation dans l'art théâtral du mouvement qui s'est accompli dans le drame lui-même, la substitution du symbolisme au naturalisme.

Pour ne parler que de l'Allemagne, pendant vingt ans a régné dans l'art théâtral le principe mis à la mode par la troupe du duc de Meiningen ; développé principalement au *Deutsches Theater* pendant la floraison du drame naturaliste, ce principe a conduit au style que l'on appelle parfois, à cause du milieu où les dramaturges prenaient de préférence leurs sujets, « le style des pauvres gens ». C'est le principe de l'illusionnisme, une théorie étroitement apparentée au naturalisme littéraire : il faut que le spectateur se figure avoir devant lui un fragment de la réalité ; à cette illusion doivent contribuer, non seulement l'auteur, mais l'acteur et le décorateur. Les régisseurs de théâtre atteignirent dans ce sens à une virtuosité incroyable. On vit des paysages suisses si bien peints que l'on croyait s'y promener, et l'on s'impatientait d'être dérangé dans la contemplation de la nature par les propos oiseux de Guillaume Tell et de ses acolytes. On orienta ainsi le goût de la foule vers les projections lumineuses et, par un perfectionnement, vers le cinématographe. Le théâtre fut obligé de revenir en arrière.

En même temps apparaissait une nouvelle génération d'auteurs dramatiques : Mæterlinck en France, Wilde en Angleterre, d'Annunzio en Italie, Hauptmann (seconde manière) et Wedekind en Allemagne, Hofmannstal en Autriche, Andreïew

en Russie, qui relèvent tous plus ou moins du symbolisme. Leurs personnages ne se rattachent que par un lien très lâche à un milieu précis ; parfois même l'action se déroule en dehors du temps et de l'espace. Des êtres de personnalité indécise, presque des fantômes, cherchent, par des paroles obscures et des actions mystérieuses, à éveiller chez le spectateur des sentiments vagues et profonds : on s'égare dans le symbole et l'irréel. Pour de pareils drames, un système de décoration qui ne fait pas grâce au spectateur d'une pendule sur la cheminée ou d'une boîte d'allumettes sur la table n'a plus de raison d'être.

Richard Wagner, dans ses opéras, avait établi un lien intime entre le texte ou la pensée et la musique. On s'est aperçu depuis que, surtout pour des gens civilisés et raffinés, il y a une correspondance profonde entre les idées et surtout les sentiments, d'une part, les lignes et les couleurs, de l'autre. Les lignes et les couleurs, abstraction faite des objets qu'elles déterminent, nous portent à la tristesse ou à la joie, à la colère ou à la douceur, nous excitent ou nous dépriment, et l'on pourrait concevoir une sensibilité tellement délicate et un art décoratif tellement parfait que l'une vibrerait selon les moindres intentions de l'autre.

Un critique viennois de beaucoup d'esprit, Hermann Bahr, a proposé une fois de jouer *Hamlet* entre trois murs d'étoffe dont on ferait varier la distance, l'éclairage et la couleur, sans aucun autre décor : il prétendait pouvoir ainsi rendre toutes les nuances que peuvent offrir les sentiments des personnages et faire partager aux spectateurs les émotions les plus subtiles. C'est, poussée à l'extrême, la nouvelle théorie de la décoration théâtrale. Le décor n'a pas pour but de représenter, mais de suggérer; il ne s'adresse pas à notre imagination, mais à notre sensibilité; son rôle essentiel n'est pas de nous faire voir une forêt ou une église, une foire sur une place ou une chambre confortable, mais d'éveiller en nous les sentiments que nous éprouvons dans une église ou dans une forêt, au milieu de la foule ou devant un bon feu. La combinaison des lignes et des couleurs doit fournir au texte dramatique un accompagnement visuel, de même que la combinaison des sons lui fournit un accompagnement auditif. La teinte du ciel

et des nuages doit être en harmonie avec les sentiments de Médée, et les tonalités des murs et des meubles en harmonie avec l'humeur de l'Homme. Que le décor soit impressionniste. Ne voyons aucun objet nettement, mais que l'éclairage, les parois, les accessoires, les costumes des acteurs, tout se fonde en une teinte générale et que cette teinte symbolise l'émotion que l'auteur a voulu éveiller en nous par son œuvre. Il va de soi que cette fusion sera d'autant plus facile et plus complète que le décor sera plus simple.

Telles sont quelques-unes des idées que l'on agite en Allemagne et qui ont déjà provoqué des tentatives isolées, à Berlin et à Vienne, à Munich et à Dusseldorf. Elles sont ingénieuses et subtiles; elles ont leur vérité et leurs limites. Gertrud Eysolt, sous la direction de Max Reinhart, joue, en somme, la *Salomé* de Wilde selon des principes analogues; mais madame Louise Dumont elle-même nous a donné *les Revenants* et *Hedda Gabler* avec les décors qu'emploie le *Deutsches Theater*. L'Allemagne est par excellence la terre des chercheurs; mais nous, Français, nous devons observer, critiquer et apprendre.

ANDRÉ TIBAL

PORTS MILITAIRES

LORIENT ET ROCHEFORT

Dans une étude parue ici même, le commandant Abeille examine les économies que l'on pourrait réaliser, dans notre organisation maritime, en réduisant certains services des arsenaux de Lorient et de Rochefort. Nous nous proposons d'exposer quelques considérations qui permettront au lecteur impartial de se faire une opinion sur la thèse soutenue.

Les réductions préconisées par l'auteur comportent : à Rochefort, suppression de l'École de santé, supression de la défense mobile; à Lorient et à Rochefort, remplacement des vice-amiraux, préfets maritimes, par des contre-amiraux, supression des bâtiments en réserve. Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, nous croyons devoir relever quelques inexactitudes qui se sont glissées dans l'article que nous étudions. Par exemple, il est dit :

I. — « ... *la Charente, qui a cinquante centimètres d'eau à marée basse et que les cuirassés ne peuvent plus remonter, même à marée haute*;... »

La profondeur ainsi attribuée à la Charente est complètement erronée. En la doublant, on serait encore au-dessous de la vérité. Elle est en réalité de un mètre vingt, et ce minimum n'est atteint que *rarement, pendant quelques instants*, lors des grandes marées de syzygies. Le râteau-affouilleur, qui est en service depuis l'année dernière pour l'entretien du chenal, a

obtenu, dans une seule campagne de travail, une augmentation de fond de soixante centimètres sur un parcours d'une longueur importante. Ce premier résultat est d'autant plus encourageant qu'il a occasionné très peu de frais. Pour ce qui est des cuirassés qui ne peuvent plus remonter, cela n'est vrai que pour certains des grands. Le croiseur cuirassé à quatre tourelles le *Dupleix* a été construit à Rochefort, il y a quelques années, et il a toujours pu parcourir la Charente dans les deux sens avec la plus grande facilité.

II. — « *Une comparaison entre Chatham et Rochefort a l'avantage certain de frapper l'imagination... Chatham est sur la Medway, où il y a de l'eau; Rochefort dans la Charente, où il n'y en a pas.* »

Qu'il y ait de l'eau dans la Medway, nous ne saurions le contester; mais ce qu'il importe de dire, c'est que, lorsque les Anglais ont entrepris les travaux de dragage, il y avait moins d'eau dans la Medway qu'il n'y en avait dans la Charente, même autrefois, avant les dragages qui ont commencé de l'approfondir. Et c'est pour cela que la comparaison, dans la façon dont ces deux rivières ont été aménagées, frappe l'imagination. On a mené à bonne fin en Angleterre ce qui a été à peine ébauché en France.

III. — « *Une division cuirassée.... qui aurait mouillé sur les rades de la Charente et que Rochefort desservirait à grand'peine, faute d'une voie ferrée, qu'il sera toujours difficile de construire en marécage...* »

Il n'y a aucun marécage sur le parcours de la voie ferrée qui doit desservir les rades. Les rails sont posés, et les trains circulent, jusqu'à la Pointe de la Fumée. La partie qui reste à construire aurait pour base une chaussée de roches dures qui n'a aucun rapport avec un marécage.

Parlons maintenant de l'École de santé. Pour permettre d'apprécier s'il faut ou non supprimer cette École-annexe de médecine navale, mettons en regard les services qu'elle rend et le prix qu'elle coûte. Nous constatons, en premier lieu, qu'elle est très prospère. Les professeurs sont des médecins de marine qui obtiennent, au concours, la faveur de professer entre deux embarquements. Or c'est à l'enseignement médical que l'on peut surtout appliquer cette formule quelque peu

paradoxale : la meilleure manière d'apprendre est de professer. Grâce au rôle de professeurs que ces médecins remplissent dans les Écoles-annexes, grâce au travail fourni par les nombreux candidats qui se présentent à chaque chaire vacante, la Marine a su maintenir, dans son corps de santé, un haut degré de valeur scientifique. Elle en est récompensée par les soins éclairés donnés aux équipages des bâtiments armés. Au point de vue de la valeur professionnelle de ses médecins, la Marine aurait donc intérêt à augmenter le nombre de ces centres de perfectionnement plutôt qu'à le réduire.

Mais combien l'École-annexe de Rochefort coûte-t-elle ? Les médecins qui font les cours assurent en même temps le service des salles de malades, en collaboration avec leurs camarades non professeurs. Les seules dépenses occasionnées par le fonctionnement de l'École consistent en de modestes avantages de solde accordés aux professeurs et en de menus frais relatifs à l'enseignement.

D'après les renseignements qui ont été fournis à la Délégation envoyée à Rochefort par la Commission du budget, la suppression de cette École réaliserait une économie voisine de trois mille francs.

Si, comme le pense l'auteur du travail que nous étudions : « Les Rochefortais exceptés, les contribuables, qui entretiennent les trois Écoles de santé des trois départements de la Guerre, de la Marine et des Colonies, seront reconnaissants à M. Thomson d'avoir admis que l'une de nos trois Écoles-annexes de médecine navale pourrait être supprimée » ; c'est que les contribuables ont la reconnaissance facile. A notre avis, il serait très regrettable de voir disparaître un foyer scientifique si intéressant, et si utile, pour une aussi piètre économie. M. Thomson a dit à la Commission du budget qu'après avoir supprimé l'École-annexe de Rochefort, on pourrait, en outre, céder l'hôpital maritime de ce port au ministère de la Guerre. Que la dépense soit soldée par l'un ou l'autre des deux Départements, ce sera toujours la même somme d'argent qui sortira de la poche du même contribuable.

Cette façon de réaliser des économies, en faisant passer une dépense d'un ministère à un autre, ressemble quelque peu aux tours de passe-passe des prestidigitateurs.

Passons à la suppression de la défense mobile. En réalité il ne s'agit pas d'une véritable suppression, mais d'un simple transfert. Les torpilleurs qui ont actuellement leur centre de stationnement à Rochefort seraient envoyés renforcer « notre flottille de l'Océan », c'est-à-dire qu'ils seraient envoyés à Brest. Or il est notoire, dans les milieux maritimes, que les installations de la défense mobile de Brest sont trop petites pour le nombre de torpilleurs qui s'y trouvent actuellement. Les dispositions locales sont telles qu'il faudrait dépenser beaucoup d'argent pour gagner très peu de place. Comment fera-t-on quand il faudra recevoir, abriter, approvisionner une vingtaine de torpilleurs de plus, venant de Rochefort? Les difficultés de service, déjà grandes, deviendront insurmontables. Quand elles auront été bien et dûment constatées, elles aboutiront logiquement à une demande de crédits pour améliorer la situation.

En somme la réforme proposée, qui ne saurait en aucun cas produire d'économie puisqu'il n'y a pas, à proprement parler, de suppression, ne peut qu'entraîner à de nouvelles dépenses. Y aura-t-il au moins un bénéfice militaire? Nous allons nous en rendre compte.

Le commandant Abeille pense que la suppression de la défense mobile de Rochefort est prochaine. Les Rochefortais font parvenir leurs doléances au ministre de la Marine qui leur répond : « Utilisables, à l'occasion, par notre flottille de l'Océan, les installations actuelles serviraient normalement en temps de guerre aux bâtiments de défense que la Marine détacherait à Rochefort. » Ainsi donc la réforme projetée consiste à enlever au port de Rochefort *pendant le temps de paix*, les torpilleurs qui sont destinés à la défense du littoral de la Loire à la Bidassoa. Mais que les populations se rassurent, *en temps de guerre*, on *détacherait* de la flottille de l'Océan autant de bâtiments qu'il en faudrait pour protéger ces côtes. Quel avantage militaire peut-on bien se promettre de ce chassé-croisé?

Il n'est pas douteux que des torpilleurs, envoyés à Rochefort au moment d'une guerre, se trouveront quelque peu dépaysés dans des parages qu'ils n'auront pratiqués qu'à des intervalles de temps éloignés. Le coup d'œil qui est nécessaire au com-

mandant de torpilleur pour naviguer de nuit, avec les phares de la côte éteints, près du rivage où l'on se dissimule, ne peut s'acquérir que par une pratique prolongée et presque quotidienne. Quels que soient les risques de la navigation, le commandant de torpilleur doit suivre sa route d'une façon en quelque sorte instinctive pour que toutes ses facultés intellectuelles soient disponibles en vue du lancement de ses torpilles. Les torpilleurs, *détachés* dans les parages éloignés de leur centre de vie du temps de paix, n'auront pas cette pratique et ne représenteront qu'une valeur militaire réduite. De telle sorte que le bénéfice militaire espéré se transformera en une perte.

Nous voici rendu aux propositions qui intéressent à la fois Lorient et Rochefort. Examinons le remplacement des vice-amiraux préfets maritimes par des contre-amiraux.

Puisqu'on ne propose pas la diminution du cadre de ces officiers-généraux, nous ne nous trouvons en présence que d'une réforme de bien faible envergure. Que deux vice-amiraux soient employés dans les ports ou dans une commission à Paris, la différence de dépense est infime et nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'un amiral est mieux à sa place au milieu des marins que sur un rond de cuir à Paris. Notre auteur estime que : « A Lorient comme à Rochefort, l'octroi d'une large autonomie à l'arsenal conduirait à modeler l'organisation de ces usines sur celle des établissements hors des ports : les préfets maritimes cesseraient enfin de couvrir de leur incompétence industrielle la responsabilité des Directeurs de nos constructions navales... »

Si vraiment les vice-amiraux préfets maritimes de Lorient et de Rochefort ont *l'incompétence industrielle* qui vient d'être dite, comment se fait-il qu'il n'en soit pas de même à Toulon, Brest et Cherbourg? Nous aimons mieux croire, et nous sommes convaincu, que les vice-amiraux placés à la tête de nos cinq arrondissements maritimes sont tous également dignes du haut commandement que le choix du ministre leur a confié.

Étudions enfin la suppression de la réserve. Supprimer la réserve à Lorient et à Rochefort, cela veut dire : envoyez ailleurs les bâtiments qui s'y trouvent en réserve. Ici encore,

comme pour la défense mobile, ce n'est qu'un déplacement et non une suppression. Avant de répartir entre Brest et Cherbourg tout le surcroît de travail qui a été accompli jusqu'à ce jour par Lorient et Rochefort, il conviendrait de se demander si les deux premiers de ces arsenaux sont en état de faire face d'une façon économique à ces nouvelles charges.

Or toutes les facultés de Cherbourg sont absorbées par la construction des sous-marins et par l'entretien des neuf petits cuirassés et des quelques croiseurs qui s'y trouvent en réserve. Nous en donnerons dans un instant une preuve convaincante.

Brest est tellement surchargé d'obligations de toutes sortes qu'il ne peut y suffire, au grand détriment de la disponibilité de la flotte de combat. Alors que cet arsenal se montre impuissant à remplir son rôle militaire, même en temps de paix, on exige de lui d'autres travaux qui n'ont rien à voir avec la préparation directe de la flotte de combat. Ainsi, par exemple, Brest doit entretenir les bâtiments affectés à l'École navale, le *Borda* et ses quatres annexes, le *Bougainville*, le *Sylphe*, le *Veloce*, le *Mousquetaire*, ceux de l'École des mousses, la *Bretagne*, le *Magellan*, le *Nisus*; ceux de l'École des gabiers, le *Calédonien* et le *Bayonnais*; ceux de l'École de pilotage, le *Chamois*, le *Railleur* et le *Lutin*; etc... La productivité militaire de cet arsenal serait certainement augmentée, si on le débarrassait de ces soins secondaires.

Le *Borda* disparaîtra sans doute prochainement puisqu'on paraît décidé à construire une École navale à terre, mais les annexes flottantes resteront. Pourquoi ne pas construire cette future École navale sur les rives d'une autre rade? L'emplacement où se trouvait l'ancienne École des torpilles, à Boyardville, dans l'île d'Oléron, est disponible et parfaitement approprié. L'École des mousses et l'École des gabiers pourraient être transportées en rade des Trousses. L'arsenal de Rochefort pourvoirait à leur entretien.

L'encombrement de Brest et de Cherbourg est manifeste; ainsi par exemple l'année dernière le bâtiment-école des aspirants, le *Duguay-Trouin*, avait à changer ses chaudières; les arsenaux de Brest et de Cherbourg se déclarèrent trop surchargés pour pouvoir faire ce travail dans le temps exigé. Le bâtiment fut envoyé à Rochefort où le changement de chau-

dières fut exécuté en moins de temps qu'il n'en avait été accordé [1]. Cet exemple montre deux choses : d'abord que les arsenaux de Brest et de Cherbourg ont plus de travail qu'ils n'en peuvent faire, et ensuite que l'on peut tirer un excellent parti des ports secondaires.

S'il est légitime de consentir de gros sacrifices pour agrandir Brest en vue de son utilisation militaire, il serait par contre impardonnable, dans le seul but d'y loger des services accessoires qui peuvent trouver place ailleurs, de s'acharner à vaincre à coups de millions les difficultés naturelles qui s'opposent à l'expansion de cet arsenal.

Nous estimons donc qu'il est plus économique et plus avantageux de débarrasser Brest que de l'agrandir au delà de ce qu'exige l'utilisation de la flotte de combat. Mais ce n'est qu'un côté de la question. Le commandant Abeille s'exprime ainsi : « Tant que notre armée navale disputera la maîtrise de la Manche à nos adversaires possibles, aucune action sérieuse ne pourra être tentée dans le golfe de Gascogne ; si cette armée navale est détruite, aucune défense locale n'empêchera l'ennemi de frapper ici ou là, jusqu'au jour où un traité de paix consacrera le triomphe de sa volonté ; la tentative de tout défendre est le plus sûr moyen de tout perdre. »

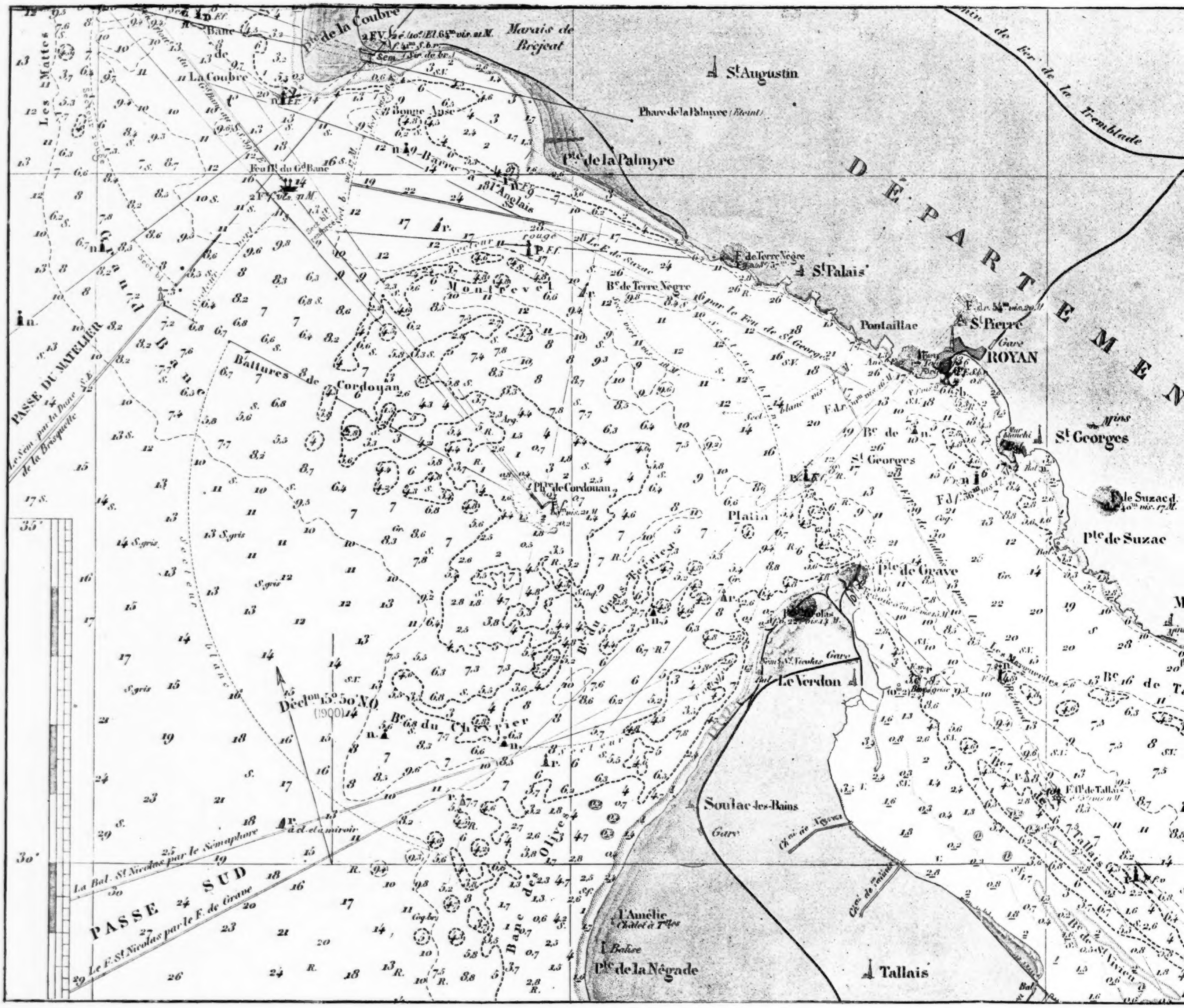
D'après cette façon de voir, dès que nous n'aurons pas pu conserver la maîtrise de la Manche, il faudra nous avouer vaincus et consentir à la paix sans lutter davantage. Nous ne saurions partager une aussi prompte résignation.

Il est fort possible que nous perdions la maîtrise de la Manche dès le début des hostilités. Les trois cuirassés et les trois croiseurs cuirassés de l'escadre du Nord ne représentent pas une force militaire suffisante pour que nous puissions fonder de bien grandes espérances sur l'issue de l'attaque d'un ennemi venant du Nord. Mais nous pouvons escompter l'arrivée

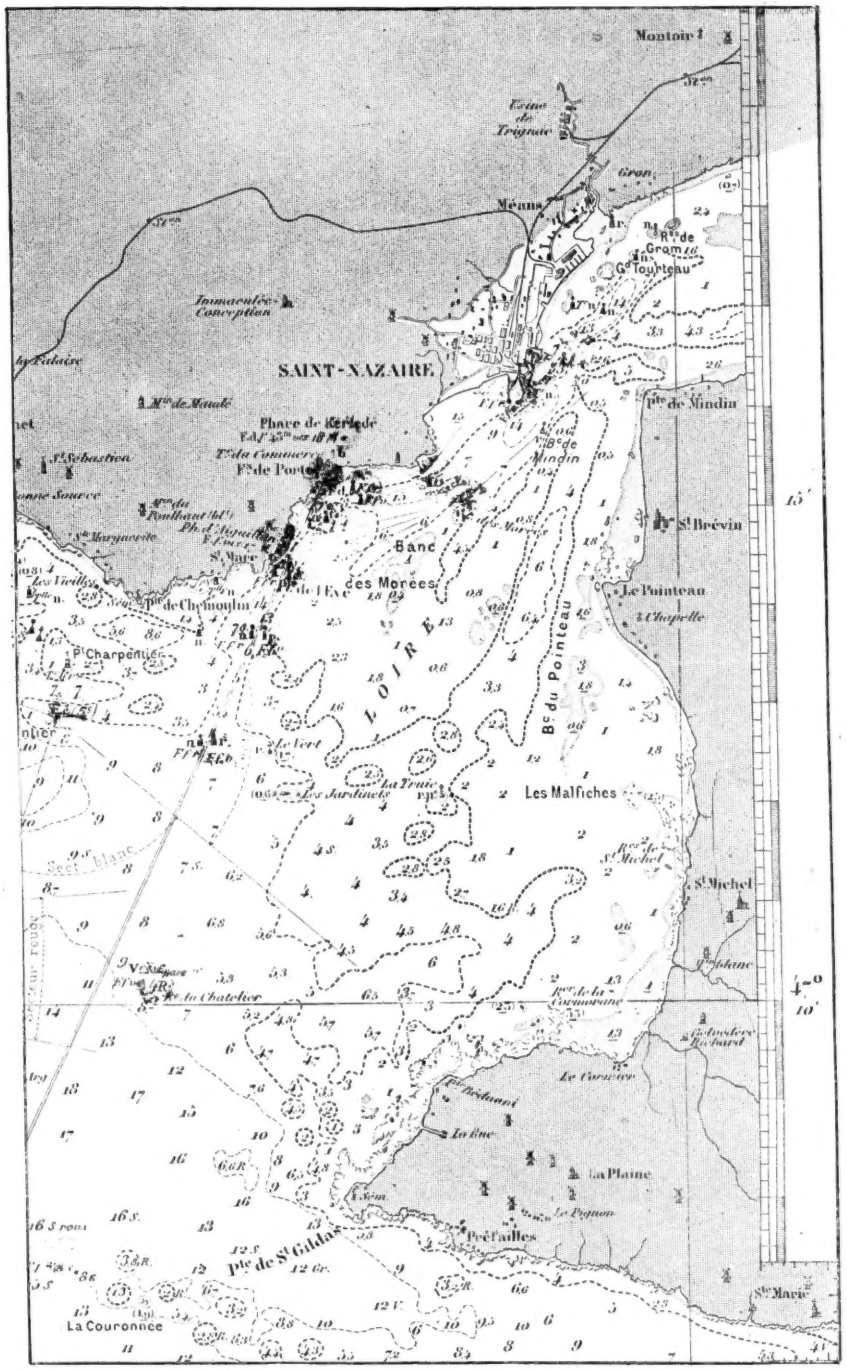
1. Pour les personnes qui pourraient se laisser impressionner par les critiques formulées contre la navigabilité de la Charente, nous rappellerons que le *Duguay-Trouin* est un de ces anciens grands transports qui assuraient autrefois le ravitaillement de la Nouvelle-Calédonie et de la Cochinchine. C'est un bâtiment de 5 600 tonnes.

Les allées et venues du *Duguay-Trouin* entre la rade et l'arsenal se sont toujours effectuées sans incident. Ce fait indéniable nous paraît plus probant que toutes les discussions possibles sur les sondages.

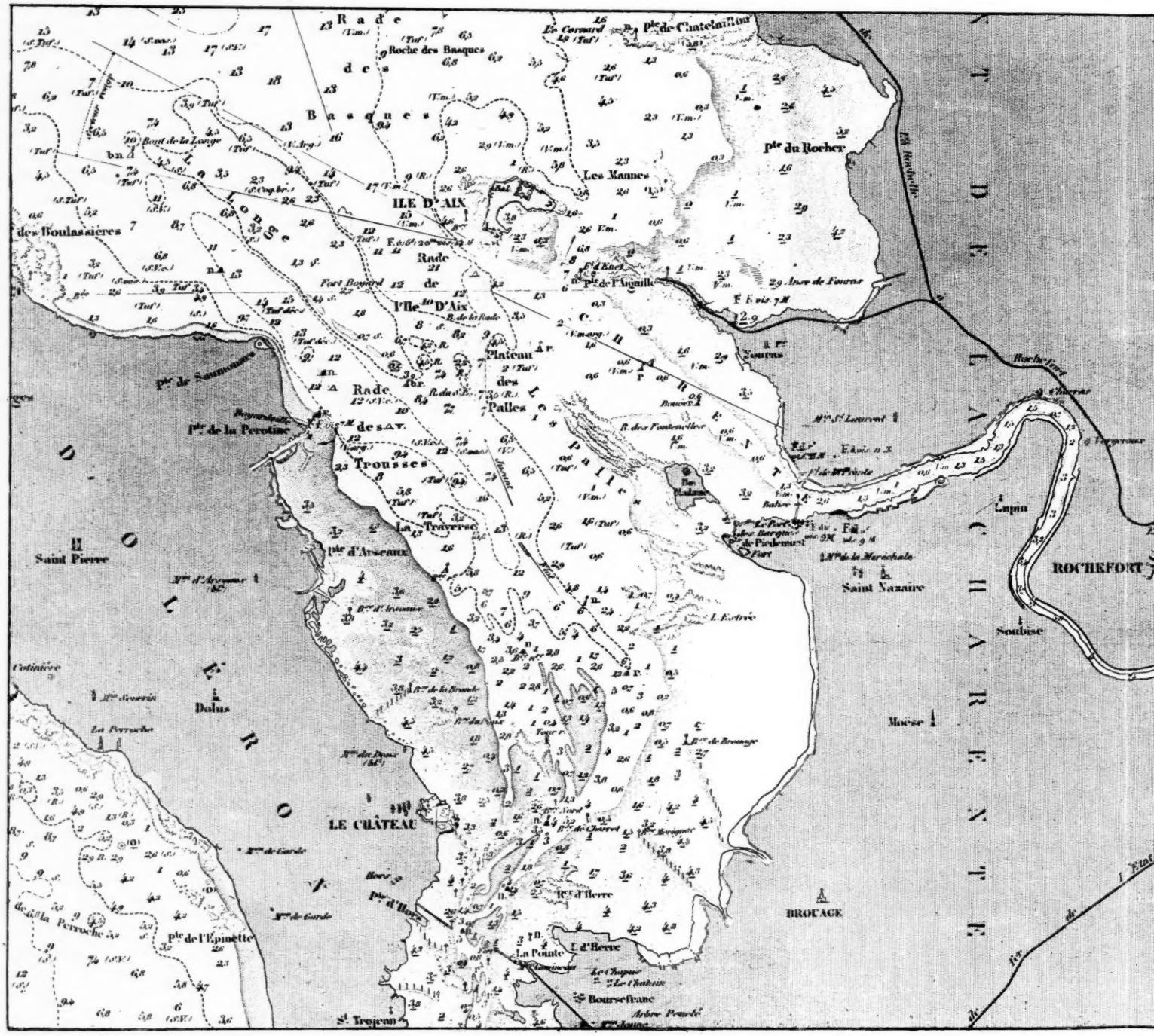
EMBOUCHURE DE LA GIRONDE



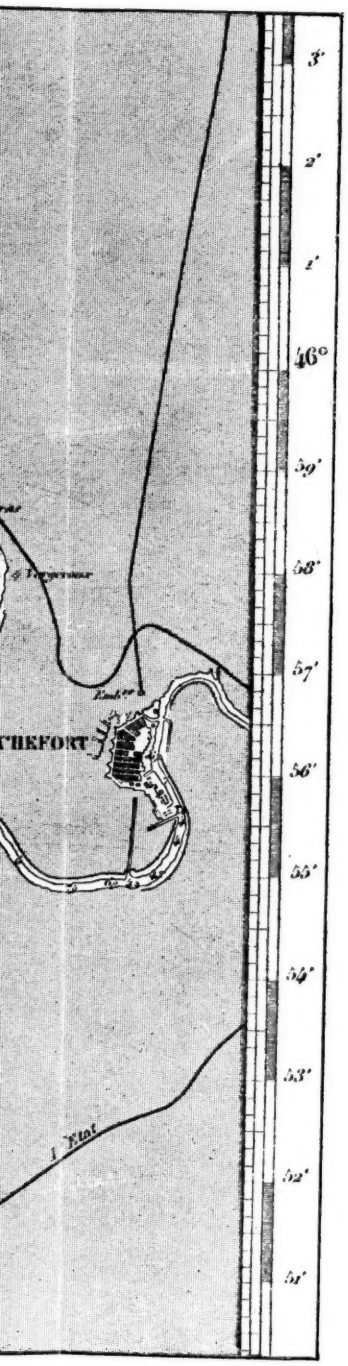
EMBOUCHURE DE LA LOIRE

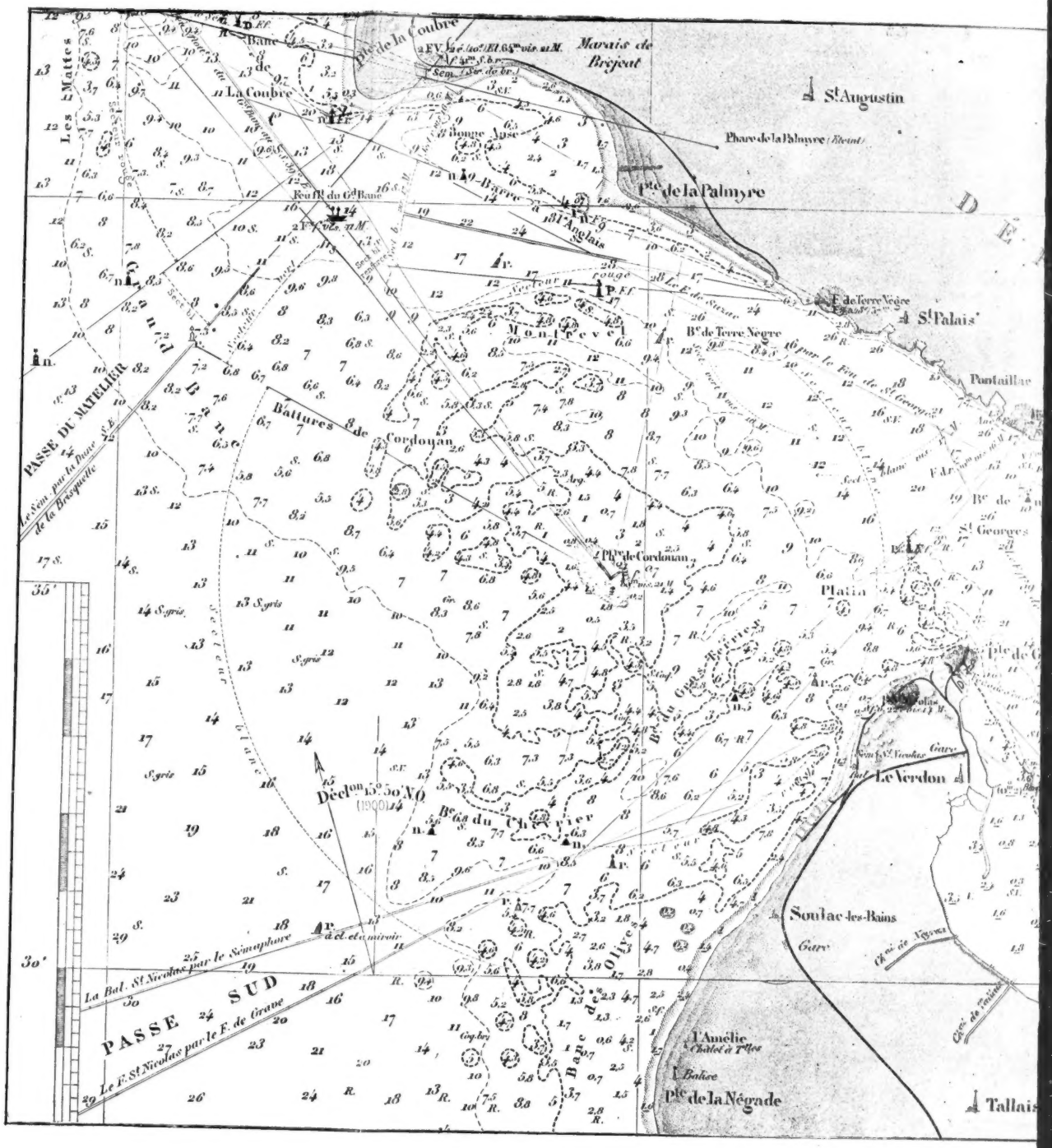


RADES DE LA CHARENTE



EMBOUCHURE DE LA





de l'escadre de la Méditerranée qui, après la traversée, aura à se ravitailler et à faire sa jonction avec tous les éléments encore valides de l'escadre du Nord. Ce ravitaillement et cette jonction devront se faire aussi loin que possible des entreprises de l'ennemi, sur une des rades du Golfe de Gascogne, et c'est alors que l'on sentira tout le prix d'avoir conservé aux arsenaux secondaires l'activité suffisante pour qu'ils puissent apporter aux rades voisines le secours de leurs approvisionnements, de leurs ateliers et de leur personnel militaire.

Quand nous aurons perdu la maîtrise de la Manche, les rades de la Charente seront le lieu de concentration de toutes nos forces, le réduit central du suprême effort, d'où peut sortir la victoire. Si la fortune nous trahit, du moins on aura sauvé l'honneur.

Ce ne sont donc pas seulement les soucis d'économie, ce sont aussi les avantages stratégiques qui nous commandent de n'abandonner aucun de nos arsenaux.

D'ailleurs le commandant Abeille dit au sujet des arsenaux : « La multiplicité de ces bases d'opérations accroît la liberté d'action d'une armée navale et lui vaut une très grande latitude dans le choix d'un refuge. Mais la question budgétaire intervient... »

Rien n'est plus juste que cette façon d'envisager la question. Le nombre respectable de leurs bases navales ne leur paraissant même pas suffire, dernièrement les Anglais ont réalisé de grands travaux pour permettre à leurs escadres de trouver à Douvres une base solide et ils sont en train d'en créer une autre à Rosyth. Notre armée navale n'a pas moins besoin que l'armée navale anglaise de toute « la liberté d'action » procurée par la multiplicité des bases d'opérations. Et si la question budgétaire intervient, s'il nous faut naturellement chercher la solution la plus économique, nous avons montré qu'elle se trouve, non pas dans l'agrandissement excessif de Brest et de Cherbourg, mais bien dans l'utilisation rationnelle de Lorient et de Rochefort. C'est pour se procurer cet avantage de la multiplicité des bases que les Anglais (loin de *déplorer d'avoir trop de ports militaires*, ainsi que le dit ailleurs le commandant Abeille, qui se trouve ainsi en contradiction avec lui-même) ont sacrifié des sommes considérables pour aménager

leurs arsenaux de Gibraltar et de Malte, en plus de ceux de Plymouth, Portsmouth et Chatham.

X. X. X.

*
* *

Suivant l'usage, nous avons communiqué à M. le commandant Abeille les critiques ci-dessus. M. le commandant Abeille nous envoie la réponse suivante.

*
* *

Pour permettre au lecteur de juger en toute connaissance de cause, je voudrais ne lui fournir que des documents officiels, *Cartes marines*, que j'ai fait reproduire par la photographie, et *Instructions nautiques*. On sait que sur les *Cartes marines*, à l'inverse des cartes terrestres, la mer reste non teintée et le continent, au contraire, est haché de grisaille. On appelle *Instructions nautiques* les descriptions minutieuses des rivages et ports, faites par nos officiers et nos ingénieurs hydrographes pour le service de notre marine militaire et commerciale, et publiées par l'État-major de notre Marine (service hydrographique). Le volume n° 882, paru en 1907, contient la description de nos rivages atlantiques, de la Pointe de Penmarch à la Frontière d'Espagne. On y lit pages 384 et suivantes (je prie le lecteur de consulter la carte annexée au présent article) :

Charente. — Entre la rade de l'île d'Aix et le port militaire de Rochefort, la Charente présente un parcours sinueux de 25 kilomètres environ, dont 8 du Vergeroux à Soubise ; cette partie a été notablement améliorée par des dragages, dans le but de creuser un chenal de 40 mètres de largeur, avec dérasement des seuils rocheux... La profondeur au-dessous du zéro des cartes est actuellement (1906) :

Entre Fougueux et Soubise, de 3 m. 90 à 2 mètres;

Entre Soubise et Martrou, de 6 m. 90 à 3 m. 70;

Au seuil de Martrou, 3 m. 80 ;

Dans le parcours du port militaire, 5 m. 20 au minimum.

Si l'on ajoute à ces profondeurs la hauteur des pleines mers, on voit que les navires calant 7 m. 50 peuvent passer à pleine mer de toute marée dans cette partie de la rivière. Mais il reste en aval les seuils de Charras, de Lupin et de Fouras. *Ce sont ces seuils qui*

limitent l'admission des navires; car celui de Charras n'est qu'à 0 m. 90 au-dessous du zéro, et le fond y est formé de vase assez dure dans laquelle la quille ne peut enfoncer de plus de 15 centimètres, sous peine de ne plus laisser au navire assez de vitesse pour pouvoir gouverner. Le seuil de Lupin est à 0 m. 60 au-dessous du zéro, avec fond de vase molle, pénétrable de 50 centimètres. Le seuil de Fouras est à 0 m. 60 au-dessous du zéro avec fond pénétrable de 75 centimètres. Dans l'état actuel, si l'on tient compte de la quantité dont la quille peut enfoncer dans la vase, le seuil de Charras, qui est le plus intéressant des trois à cause de la hauteur et de la dureté relative du fond, peut être franchi par un navire calant 6 mètres, à 700 marées par an; par un navire calant 7 mètres, à 370 marées par an; *par un navire calant 8 mètres, à 6 marées par an.*

Six marées par an, soit six demi-journées par an. J'avais dit : « La Charente a cinquante centimètres d'eau à marée basse »; les *Instructions nautiques* disent : « Soixante centimètres » et elles ajoutent (page 392) : « Le tirant d'eau *maximum* des navires pouvant passer sera égal à la hauteur de la marée à l'île d'Aix, augmentée de soixante centimètres. » Mais, depuis 1906 (date des indications précédentes), on a poursuivi l'approfondissement de la Charente. J'accepte le « un mètre vingt centimètres » de mon contradicteur, et, pour préciser, comme pour éviter toute discussion sur les vases pénétrables, j'adopterai la cote de 1 mètre 50 centimètres. Ouvrant alors l'*Annuaire des Marées* de 1909, voici ce que je constate : 22 marées — 22 demi-journées — par an permettraient à une unité de combat calant 8 mètres de remonter à Rochefort; dans le nombre, il y a des marées de nuit; j'admets que, de nuit comme de jour et avec ou sans vent, la profondeur d'eau nécessaire assurerait le passage d'un bâtiment de plus de 130 mètres de longueur, qui raguerait le fond sur les seuils « de ce parcours sinueux de 25 kilomètres environ et de 40 mètres de largeur au plafond ». Le plus souvent, cette unité de combat pourrait quitter l'arsenal le lendemain et parfois le surlendemain, si elle arrive au début d'une série de grandes marées; mais si les réparations exigeaient plus de quelques heures, le bâtiment aurait des loisirs. Dans ce dernier cas, la durée de son séjour à Rochefort varierait suivant l'époque; elle serait de 27 jours au moins (du 2 au 29 octobre)

et de 132 jours au plus (du 21 avril au 1er septembre, c'est-à-dire tout l'été; de même encore du 30 octobre 1909 à février 1910, c'est-à-dire tout l'hiver). Inversement, l'attente en rade de l'île d'Aix d'un bâtiment, qui n'aurait pas eu la bonne fortune d'y mouiller tout juste avant l'une des 22 marées favorables, oscillerait entre ces mêmes 27 et 132 jours.

Tous les jours et à toute marée, toutes celles de nos unités de combat, qui, calant 6 mètres au plus, peuvent remonter à Rochefort, pourraient également entrer dans le bassin à flot de Bordeaux. On peut affirmer qu'à toute marée, les bâtiments de 8 mètres peuvent aller de la mer à Pauillac; en morte eau, soit une semaine sur deux, ils peuvent stationner à l'appontement. Une monographie, délivrée par les Ponts et Chaussées aux élèves de l'École supérieure de marine, à l'occasion de leur voyage d'études de 1902, explique :

Sur la face intérieure de l'appontement, l'accostage est interdit aux bâtiments d'un tirant d'eau supérieur à 5 m. 80; sur la face extérieure, les sondages du second semestre 1902 oscillaient entre 8 et 9 mètres le long de l'appontement, avec un fond de 7 m. 50 à l'extrémité; le plus fort tirant d'eau des bâtiments qui accostaient alors l'appontement était normalement de 7 m. 70; les deux plus forts tirants d'eau avaient été de 7 m. 80 et 8 mètres.

Les dimensions des paquebots fréquentant la Gironde ont peut-être augmenté; elles n'ont certainement pas diminué. De cette même monographie, j'extrais un résumé de la situation, fin 1902 :

A l'extérieur de l'appontement, on ne doit pas dépasser 7 m. 80 en vive eau (le tirant d'eau *moyen* des *Gambetta* est de 7 m. 50; les 3 *Renan* exceptés, ce sont nos plus grands croiseurs cuirassés) et 8 mètres en morte eau. Un navire trouverait bien 8 mètres d'eau sous sa quille, même en vive eau; mais il n'y aurait plus une *revanche* suffisante; on risquerait de casser les amarres.

L'interdiction de stationner en tout temps aux appontements de Pauillac, avec un bâtiment de 8 mètres de tirant d'eau, est donc due, non à une impossibilité matérielle, mais à la crainte de voir les amarres se rompre : en temps de guerre, il suffirait d'interdire le stationnement à l'appontement de Pauillac pendant les marées qui limitent à moins de 8 décimètres la hauteur d'eau au moment du bas (en 1909, il y en a 66).

Trois faits capitaux me semblent donc établis : les unités de combat de 6 mètres de tirant d'eau au plus pourraient, à toute marée, entrer au bassin à flot de Bordeaux aussi bien qu'aller à Rochefort; pratiquement, les unités de combat qui calent 8 mètres ne peuvent presque jamais (22 marées seulement permettent l'accès de la Charente) utiliser l'arsenal de Rochefort, et elles pourraient stationner à l'appontement de Pauillac une semaine sur deux; en temps de guerre, nos unités de combat de 8 mètres pourraient rester toujours accostées à Pauillac, sauf pendant les 66 plus grandes marées de l'année. Voilà pour la situation présente. Après avoir simplement noté que, sauf pendant ces 66 mêmes grandes marées, notre armée navale disposerait, par des fonds de 8 m. 80 au moins, d'un mouillage en Gironde, le mouillage de Richard, de 3000 mètres de longueur sur 400 mètres de largeur[1] —, envisageons l'avenir.

Défalcation faite de nos canonnières cuirassées et des garde-côtes dont le déclassement est imminent, *tous* nos cuirassés sont des bâtiments de 11 à 15 000 tonneaux, dont le tirant d'eau moyen oscille entre 7 mètres 80 et 8 mètres 20, c'est-à-dire calant plus de 8 mètres; défalcation faite du *Dupuy-de-Lome*, aujourd'hui démodé, du *Pothuau* et des 3 *Latouche-Tréville*, qui ne comptent plus, ainsi que des 3 *Dupleix*, dont la valeur militaire est des plus médiocres, *tous* nos croiseurs cuirassés sont des bâtiments de 9 500 à 14 000 tonneaux, c'est-à-dire calant de 7 mètres 50 à plus de 8 mètres. Présentement *aucun* de nos cuirassés ne peut utiliser l'arsenal de Rochefort : les 2 *Formidable*, le *Hoche*, les 3 *Magenta* (ces sept bâtiments sont cités pour mémoire; le plus souvent on ne fait état que des suivants), le *Brennus*, les 3 *Charles Martel*, les 2 *Bouvet*, les 3 *Charlemagne*, le *Suffren* et les 6 *République* calent 8 mètres au moins. Parmi les croiseurs cuirassés, la *Jeanne d'Arc*, les 4 *Gambetta*, les 3 *Renan* ne peuvent également se ravitailler et se faire réparer que sur les rades extérieures. La situation serait à peine moins mauvaise pour les 3 *Dupleix* (7 m. 25 de tirant d'eau) et pour les 7 *Gueydon* (7 m. 50 de tirant d'eau) : en 1909, pour des tirants d'eau de 7 mètres 25 et de 7 mètres 75, le nombre des marées

1. Renseignements extraits de la monographie déjà citée. Les cuirassés peuvent toujours stationner aux mouillages du *Verdon* et de *Jau* (9 à 11 mètres).

favorables serait respectivement de 283 et de 57. Mon contradicteur dit :

Pour ce qui est des cuirassés qui ne peuvent plus remonter, cela n'est vrai que pour les grands cuirassés. Le croiseur cuirassé à quatre tourelles, le *Dupleix*, a été construit à Rochefort il y a quelques années et il a toujours pu parcourir la Charente dans les deux sens avec la plus grande facilité.

Le *Dupleix* fut vraiment très favorisé : d'après la règle posée par les *Instructions nautiques* après l'armement de *Dupleix* (tirant d'eau moyen 7 mètres), l'*Annuaire des Marées* nous dit qu'en 1909, un bâtiment calant 7 mètres 25 passerait *cinq* fois, et *cinquante-sept fois* un bâtiment calant 6 mètres 85 ; ce dernier bâtiment serait immobilisé du 22 avril au 3 août et du 29 novembre au 3 janvier.

Dans un délai encore inconnu, des dragages doivent porter à 3 mètres la cote de la Charente. N'oublions pas qu'au XVIIe siècle, Brouage a abrité d'importantes flottes. Par la position de cette localité sur la carte, le lecteur aura un aperçu des apports que fournit l'érosion du littoral. Peut-être estimera-t-il que l'approfondissement de la Charente risque de rappeler le travail de Pénélope, et ce sont les besoins futurs, et non passés, ni même présents de notre marine de guerre qu'il faut envisager. Après de coûteux dragages, la Charente, qui permettrait la circulation constante des bâtiments calant 3 mètres, assurerait la communication entre les rades et Rochefort : pour les 3 *Ernest Renan* (tirants d'eau moyens : 7,89 à 7,84 — soit près de 8,50 de tirant eau arrière) à toutes les marées de vive eau, mais non de morte eau (en gros) ; à nos *République* (tirant d'eau moyen 8,20 — soit environ 8,75 de tirant d'eau arrière) pendant un nombre de marées qui varie de 17 à 27, suivant les mois. Nous avons déjà en chantier des *Danton* de 18300 tonneaux (en principe, et en fait de quelque 19 000 tx.) dont le tirant d'eau atteindra sans doute 9 mètres (tirant d'eau moyen sans la surcharge : 8,26). Je suis un des rares partisans des tonnages voisins de 18 000 tx. ; les préférences de la plupart des officiers sont pour des cuirassés de 20 à 25 000 tonneaux : dans l'avenir, les tirants d'eau à prévoir sont de 9 mètres au moins, et c'est avec raison que l'amiral de Cuverville a dit au

Sénat que des tirants d'eau de plus de 10 mètres étaient à prévoir. Or, en 1909, une Charente approfondie à la cote 3 mètres serait inaccessible à un cuirassé calant 10 mètres et permettrait à un cuirassé calant 9 mètres de passer pendant 118 marées par an! Avec de la malchance, ce cuirassé devrait stationner sur les rades de la Charente ou serait emprisonné à Rochefort, du 21 mai au 2 août, la moitié de l'été. Autant dire, n'est-ce pas, que, lorsque l'approfondissement à 3 mètres aurait été obtenu, il faudrait creuser encore. Ce n'est pas tout : pour ces bâtiments de 145 à 180 mètres de longueur, et de 18 000 à 25 000 tonneaux, il faudrait renoncer au « chenal sinueux » et, courageusement, par un canal rectiligne, entreprendre « Rochefort, port de mer. »

A moins de 30 milles — deux heures de navigation — du *Pertuis d'Antioche*, qui donne toujours accès aux rades de la Charente, il existe une Gironde où, à toute marée, on trouve, de la mer à Pauillac, des fonds supérieurs à 8 mètres. Dans cette Gironde, circulent des paquebots et de grands cargos français et étrangers; en vue de faciliter les communications de Bordeaux avec l'Amérique du Sud, il faut — et il n'est que temps — substituer aux paquebots démodés de nos *Messageries maritimes* des unités plus rapides, donc de tonnage et de tirant d'eau supérieurs à l'*Atlantique* (8 mètres); le souci de notre expansion économique impose l'approfondissement à 9 mètres des mouillages en rivière et de l'appontement de Pauillac. A ces dépenses, productrices de richesses et dont notre armée navale bénéficierait à l'occasion sans bourse délier, doit-on ajouter d'autres dépenses, prélevées cette fois sur le budget de la Marine et qui, après exécution du programme en cours, n'assureraient même pas l'utilisation de l'arsenal de Rochefort par nos *Danton*? Il faudrait d'abord prouver que notre armée navale a besoin d'un port militaire dans le golfe de Gascogne : cette nécessité est formellement niée par un contingent d'officiers de jour en jour plus imposant, — en particulier par les commandants Darrieus et Amet, nos deux derniers professeurs de stratégie navale à l'École supérieure de marine. Il faudrait encore démontrer que la Gironde a des vices rédhibitoires et que ses ressources militaires sont et demeureront insignifiantes. Certes, la première critique de mon contradicteur motiverait

d'autres remarques. Mais, par crainte de lasser le lecteur, je passe à la suivante.

*
* *

La Délégation parlementaire, qui étudie la question de Rochefort, préconisera, sans plus, le maintien ou la suppression du port militaire : surgira-t-il un projet de loi qui propose de faire de Rochefort un Chatham? J'en doute; admettons pourtant l'hypothèse. On sait que Chatham est au fond d'une petite rivière, la Medway, qui débouche dans l'estuaire de la Tamise et que l'Amirauté a dû draguer pour obtenir le tirant d'eau nécessaire. Mais quand les Anglais ont entrepris ces dragages de la Medway, avaient-ils l'embarras du choix dans ces parages? Existait-il alors une rivière plus profonde à proximité?... Admettons que les Anglais se sont conformés à la règle que l'on nous préconise : de deux rivières voisines, une marine de guerre doit se désintéresser de la plus profonde. Leur exemple serait encore bien peu convaincant, tant les positions géographiques sont différentes. Au sujet de Chatham, tous savent que la mer du Nord est le théâtre principal d'opérations pour l'Angleterre, qui doit nécessairement y avoir un port militaire; et l'importance commerciale de Londres conduit à installer ce port dans l'estuaire de la Tamise. C'est en raisonnant de même façon que nous devons utiliser la Gironde et le voisinage de Bordeaux.

En vérité, la comparaison Chatham-Rochefort ne repose que sur leur situation commune en rivière et sur la similitude de leur titre « port militaire ». L'expression « port militaire » évoque l'idée d'un port utilisable par la marine de guerre. Le commun des Français ignore que la profondeur de la Charente interdit l'accès de Rochefort à *tous* nos cuirassés. Je m'étais dispensé, le 1er mars, de prouver l'inutilité de la Charente par l'inventaire de notre armée navale; mais j'avais pris soin d'adopter, dès le début de mon étude, une définition des ports militaires qui s'appliquait aussi bien à Cherbourg, Brest et Toulon qu'à Plymouth, Portsmouth, Chatham-Sheerness, Kiel et Wilhelmshaven. Mon contradicteur n'ignore sûrement pas que Douvres et Rosyth sont des « bases » qui diffèrent

totalement des trois « ports militaires » de l'Angleterre; que, sous la rubrique « dockyard », l'Angleterre englobe des établissements tout à fait dissemblables, trois « ports militaires », qui sont en même temps des chantiers de constructions navales, des « arsenaux » tels que Gibraltar et Malte, qui ne peuvent[1] être que des Bizerte, un « arsenal » comme l'Ascension, qui est dépourvu de tout atelier de réparations. En dépit de l'imprécision du terme, les professionnels font les distinctions nécessaires entre ces « bases » et ces « arsenaux ». Dans la mer du Nord, — c'est-à-dire sur le théâtre essentiel d'une guerre possible, — l'énorme flotte anglaise dispose d'*un* port militaire Chatham-Sheerness, que double (à l'extrême rigueur) le camp retranché de Douvres, poste d'attente protégé, rien de plus, et que bientôt renforcera le Bizerte de Rosyth. Dans cette mer aussi, la grande flotte allemande dispose d'*un* port militaire, Wilhelmshaven, que doublera bientôt la base d'Heligoland (ressources intermédiaires entre celles de Douvres et de Bizerte); l'Angleterre a *deux* autres ports militaires dans la Manche, et l'Allemagne en a *un* autre dans la mer Baltique. Ne pouvons-nous pas conclure que deux ports militaires dans le Nord, Cherbourg en Manche et Brest à la corne de l'Atlantique, paraissent répondre à tous nos devoirs? Qu'en prévision de besoins peu vraisemblables, mais possibles, on y ajoute, dans le golfe de Gascogne, deux bases éventuelles, donc secondaires, on peut encore l'admettre. Mais quand les centres commerciaux de la Loire et de la Gironde peuvent et doivent remplir cet office, à l'exemple de Cuxhaven-Hambourg et de Bremerhaven-Brême, est-il logique de vouloir maintenir, par surcroît, les ports militaires de Lorient et de Rochefort?

*
* *

Le troisième grief de mon contradicteur me vaut le plaisir de lui donner raison : « Il sera, ai-je écrit, toujours difficile de construire en marécage » la voie ferrée qui relierait Rochefort

1. Un port militaire est obligatoirement situé dans la métropole : là, il dispose, à tous moments, des ressources totales du pays; dans une base extra-métropolitaine les ressources, au double point de vue des réparations et du ravitaillement, seront toujours relativement dérisoires, même en y immobilisant d'énormes capitaux.

aux rades de la Charente. Comme le remarque mon contradicteur, la ligne « aurait pour base une chaussée de roches dures ». Au vrai, j'ignorais comment on comptait établir les communications; mais j'aurais dû songer que, grâce à ces roches dures, servant de piles, un viaduc, de près de deux kilomètres de longueur et d'une hauteur de tablier de 7 mètres au moins, pourrait résoudre le problème, à condition que l'on jetât à l'eau les millions nécessaires.

Au sujet de l'École de santé, il n'entre pas dans mes intentions de discuter avant longtemps les questions de cadres, qui dépendent toujours de l'organisation adoptée; d'autre part, l'exposé de M. Messimy (pages 160-164 du Rapport du budget de la Marine de 1904) me paraît convaincant : je renvoie le lecteur à ce document, dont voici un extrait qui suffit à préciser la thèse :

Le propre de toutes les administrations françaises, et spécialement des administrations militaires, est de méconnaître la loi générale des organismes de la nature; dans ceux-ci, *la fonction crée l'organe*; dans tous nos départements ministériels, la règle se trouve renversée : c'est l'organe, c'est-à-dire le fonctionnaire, qui crée la fonction, ou pour qui on la crée, ce qui revient au même au point de vue des finances du pays. — Pour ce qui est du service de santé de la Marine, ce sont surtout les écoles qui fournissent des prétextes et des semblants d'occupation aux fonctionnaires de ce corps. La Marine a besoin chaque année de 18 à 15 jeunes médecins; elle dispose pour les former de cinq écoles différentes : trois écoles annexes à Brest, Rochefort et Toulon; l'école de Bordeaux; l'école d'application de Toulon. Le cadre d'instruction se compose de : 1 officier général, 10 officiers supérieurs, 25 officiers subalternes. Le temps m'a manqué pour calculer le prix de revient exact d'un médecin de la Marine : il ne me paraît pas devoir être (bien que les professeurs concourent au service des hôpitaux) inférieur à 15 000 ou 20 000 fr. par tête.

Logiquement, la suppression de l'École annexe de Rochefort entraînerait d'autres économies : suppression des deux autres Écoles-annexes ; réduction du cadre des médecins de la Marine ; fusion des trois Écoles de santé de la Guerre, des Colonies et de la Marine. Sur l'heure, le bénéfice serait faible, bien entendu : les intérêts privés doivent être sauvegardés autant que possible. Au début, le gaspillage est donc à peine atténué.

Mais peu à peu la situation s'améliore automatiquement par le jeu des retraites, et, — comme on ne lèse personne en décrétant un certain jour que, quelque cinq ans après, le recrutement de tel ou tel corps sera réduit ou supprimé, — une réforme produit ses pleins effets financiers de vingt à trente ans après. Mes anciens auditeurs de l'École supérieure de Marine et les autres officiers français, qui ont suivi le conseil que la *Marine Rundschau* donnait aux officiers allemands, savent, depuis longtemps, que je raisonne ainsi; les lecteurs de la *Revue* le savent aussi : le 1er décembre dernier, c'est le procédé que je recommandais pour délivrer notre Marine de l'Inscription maritime. Quand je réclame la suppression du port militaire de Rochefort, je songe encore aux intérêts privés. Comme élève de l'École supérieure, dans mes notes de voyage de 1902, j'envisageais pour Rochefort une première compensation, qui serait probablement avantageuse à l'État : l'extension de l'établissement de pyrotechnie du Vergeroux, au détriment de la pyrotechnie de Toulon. Hier, j'applaudissais à l'entente de la Guerre et de la Marine qui va accroître l'importance de l'usine à conserves. Demain je me réjouirai de l'affectation à Rochefort d'un régiment d'artillerie, si le gouvernement persiste dans son intention de créer 24 nouvelles unités.

Mais, en même temps, il me paraît équitable d'assurer au budget de la Marine le bénéfice annuel des quelque 6 millions qu'entraînerait, dans un délai plus ou moins long, la suppression de deux ports militaires inutiles. M. Charles Chaumet dit 7 millions, dans son rapport; je table sur un chiffre moindre, pour répondre à mon constant souci de raisonnements valables *à fortiori* (c'est ainsi que j'attribue à la Gironde une cote inférieure à la réalité; c'est ainsi que, par l'identification évidemment inadmissible des marées de jour et de nuit, j'ai tenu compte, avec une marge énorme, des différences à prévoir d'une année à l'autre et des petites erreurs toujours possibles dans le pointage des marées de 1909, qui permettent de remonter la Charente).

Au point de vue budgétaire, il me suffira d'ajouter cette indication : dans le *Yacht* du 27 février, M. Laubeuf, qui, lui aussi, comme la plupart des officiers, réclame la disparition des petites flottilles (en particulier celle de Rochefort),

chiffre par centaines de mille francs les économies qu'une meilleure organisation pourrait nous procurer.

Passons aux objections d'ordre militaire. La brièveté s'impose : dans le rapport de M. Charles Chaumet, on peut voir pourquoi les commandants Darrieus et Amet jugent inutiles les ports militaires de Lorient et de Rochefort; nos professeurs de stratégie navale ont plus que personne qualité pour défendre cette conception, au point de vue stratégique.

Mon contradicteur est convaincu que le transfert de la défense mobile de Rochefort à Brest « ne saurait en aucun cas produire d'économie » et que « le bénéfice militaire espéré se transformerait en une perte ». Sur les économies, j'ai déjà cité une étude de M. Laubeuf, qui va à l'encontre de cette thèse. Prenons maintenant en exemple 40 torpilleurs répartis d'abord, par moitié, entre Rochefort et Brest, puis concentrés dans ce dernier port. Après comme avant le transfert, les dépenses propres de ces 40 unités seront théoriquement les mêmes; mais, par la suite, il n'y aura plus qu'un « service central », et c'est là que gît l'économie : le personnel et les dépenses de matériel d'un service central sont bien loin de doubler, quand le nombre des unités à administrer, à pourvoir d'air comprimé et à réparer passe du simple au double. Par contre, il faudrait, comme le dit fort bien mon contradicteur, modifier les installations de la défense mobile de Brest. Mais supposons que, d'un seul coup, on dépense à Brest une somme égale à dix bénéfices annuels (je crois être large, et le raisonnement subsiste en prenant d'autres nombres), — passée la dixième année, le budget de la Marine bénéficierait d'une économie réelle et durable. C'est déjà quelque chose. Les avantages militaires qu'entraînerait la suppression de la défense mobile de Rochefort seraient pourtant plus précieux.

En dehors d'un capitaine de frégate (qu'il soit ou non rendu au service général, à partir de ce grade, nos cadres dépassent de beaucoup nos besoins), six officiers [1] (nous en manquons parfois) et une cinquantaine de gradés et matelots (l'Inscription maritime nous vaut de manquer toujours de personnel subalterne) deviendraient disponibles à

1. *Liste navale française* du 1er janvier 1909.

l'embarquement. Ce petit contingent ne comblerait pas le déficit de nos escadres en personnel; mais l'objection est valable pour chaque service envisagé isolément; et pourtant si l'on totalisait nos gaspillages d'hommes, on comprendrait l'impossibilité où nous sommes de maintenir au complet les effectifs de nos forces armées.

Aujourd'hui, il est admis dans notre marine que les flottilles doivent opérer par masses et en liaison avec les escadres. Cette conception, défendue par notre École supérieure de marine, est appliquée en Angleterre comme en Allemagne. Quelques évidences expliquent la conviction des professionnels : nos torpilleurs de 90 tonneaux manquent d'endurance et ne peuvent guère s'écarter du littoral; des circonstances exceptionnelles, qui leur permettraient d'opérer au large, leur vaudraient aussi de n'avoir plus à compter que sur un miracle pour joindre l'ennemi (tous les exercices du temps de paix autorisent l'emploi du mot : miracle); la zone normalement défendue par les torpilleurs serait, en fait, interdite en temps de guerre à l'armée navale adverse par l'extinction ou le masquage des phares; même dans les conditions les plus favorables, les risques d'échouage d'un croiseur ennemi seraient hors de proportion avec les résultats qu'il pourrait attendre d'une offensive. L'avènement des flottilles, qui a définitivement dissuadé les armées navales d'opérer des attaques de nuit sur le littoral ennemi, a aussi complètement transformé les méthodes de blocus : désormais, ce sont des contre-torpilleurs en surveillance, qui, par télégraphie sans fil, renseigneraient, sur les mouvements de l'adversaire, leur armée navale stationnée ou naviguant à distance. On mesure donc la nécessité d'exercer en temps de paix nos commandants aux attaques en masse, par suite l'avantage de concentrer nos torpilleurs à Brest.

Parmi ces torpilleurs, tous ceux dont la valeur militaire est intacte constitueraient ce que j'ai appelé « la flottille de l'Océan ». Le surplus serait affecté au service de ronde sur notre littoral; il fournirait les unités « détachées » en temps de guerre à Rochefort. Très probablement, ces torpilleurs détachés à Rochefort n'auraient pas l'occasion de lancer une seule torpille pendant toute la durée de la guerre. Mais, puisqu'ils existent et puisque l'adjonction d'unités démodées rédui-

rait la valeur militaire des flottilles, il est naturel d'utiliser ainsi ces petits bâtiments : comme nos vieux sous-marins, ils serviraient surtout à dissuader l'ennemi de renouveler des plaisanteries du genre de celle de l'*Augusta* en 1870. Au sujet de leur aptitude à remplir la tâche modeste que je leur assigne, je dirai simplement ceci : sur la vingtaine de torpilleurs aujourd'hui à Rochefort, plus de la moitié seraient commandés par des officiers pris sur la liste au moment de la mobilisation; la spécialité des « patrons pilotes » a été précisément créée pour venir en aide à ces officiers qui ignoreraient ou auraient oublié les particularités du littoral; de la Loire à la Bidassoa, un commandant de torpilleur peut, sans aucune pratique du littoral, se passer de patron-pilote, sauf dans les coureaux d'Oléron qui aboutissent au *Pertuis de Maumusson*, dont l'utilisation militaire est nulle pratiquement.

Faute de place, je ne puis que renvoyer à mon livre *Marine française et Marines étrangères* et aux études publiées ici même (1er et 15 novembre 1907; 1er janvier et mars 1908), pour tout ce qui a trait à la suppression des préfectures maritimes de Lorient et de Rochefort, à l' « incompétence industrielle » des officiers de marine, au rôle de l'élément militaire dans la marine. J'en arrive ainsi à la suppression de la réserve, qui suggère à mon contradicteur des remarques très judicieuses sur l'insuffisance de nos ports militaires de Brest et de Cherbourg. En vue d'alléger les obligations de ces deux centres maritimes, il propose de transférer en rade des Trousses et à Boyardville les Écoles des mousses, des gabiers et navale. Il me paraît impossible de souscrire à ses vœux. Si instructive que soit l'étude en chambre de l'architecture navale, de l'artillerie, des torpilles. etc., pour que l'enseignement de l'École navale produise des effets durables, il faut autre chose : sans visites sur des bâtiments de tous types, les explications fournies par les professeurs risqueraient fort d'avoir un médiocre intérêt pour les élèves et ne se graveraient certainement pas dans leur esprit. Or ces leçons de choses, que devrait compléter la participation à quelques exercices militaires de l'escadre du Nord, sont possibles à Brest, et impossibles à Boyardville. Une seconde considération, également importante et commune aux trois Écoles des mousses, des gabiers et navale conduit à la même conclu-

sion. Pour former des jeunes gens qui doivent faire leur carrière dans la marine, il faut, par dessus tout, leur inspirer le goût du métier; il n'est pas de parages plus propres que les alentours rocheux de Brest à former des marins. Si l'on tient à la Charente pour notre École navale, revenons aux précédents de la Restauration : remontons jusqu'à Angoulème, qui, du moins, est une ville agréable.

Mais il est un autre moyen de rendre Brest et Cherbourg aptes à remplir pleinement l'office de ports militaires : c'est de compléter leur outillage maritime et industriel. Quelque trente millions de dépenses, qui sont dès maintenant engagés, amélioreront Cherbourg.... dans une dizaine d'années; pour Brest, il y a beau temps que l'amiral de Gueydon a demandé la rectification de l'entrée de la Penfeld et la transformation de ce ruisseau en un bassin à flot. Dans l'exposé des motifs du budget de 1907, on lit cet effrayant aveu du ministère de la Marine : « Nous ne pouvons pas concentrer davantage nos forces navales, parce que ni dans le Nord, ni dans le Midi nos arsenaux ne nous permettraient de les entretenir. » Une évidence, qu'illustre le « bilan de la marine », dit le pourquoi d'une situation qui, en temps de guerre, compromettrait irrémédiablement la liberté d'action de notre armée navale : les crédits sur les stocks d'approvisionnement et sur les travaux hydrauliques sont répartis entre *cinq* ports militaires. L'expérience française, prouve que la dissémination des efforts aboutit à l'impuissance; l'expérience étrangère prouve que leur concentration a des effets diamétralement opposés. Mon contradicteur voudrait maintenir la méthode française; je me permets de préférer la solution étrangère.

Du point de vue stratégique, notre divergence de vues est tout aussi nette. On a lu sa conception. Voici la mienne : en temps de guerre, nous aurions *une armée navale* qui se composerait du gros de nos forces cuirassés, que soutiendraient à l'occasion nos flottilles de la Manche (centre, Cherbourg, avant-garde à Dunkerque), de l'Océan (centre, Brest), de l'Afrique (centre de Bizerte, avant-garde à Oran) et du Midi (Toulon, avant-garde Ajaccio), et dont la mission serait la poursuite de l'objectif principal, en Méditerranée ou en Manche suivant le cas... A défaut de la concentration, dès le

temps de paix, de cette armée navale (qui, en raison même de son utilisation, devrait naviguer aussi bien en Manche qu'en Méditerranée), la constitution de notre escadre du Nord assure, avant tout acte de guerre, sa concentration au large (c'est dans ce but que cette escadre a été exclusivement composée de croiseurs cuirassés rapides). Une concentration à Rochefort me paraît chimérique. Au lecteur d'apprécier les deux thèses.

Pour conclure, je reprends l'idée principale de mon article : « L'accroissement continu du tonnage des paquebots veut que l'accès et l'outillage de nos centres commerciaux de la Loire et de la Gironde soient sans cesse améliorés; cet aménagement garantit à nos unités de combat des ressources déjà considérables et constamment développées ». N'ai-je pas alors le droit d'écrire : serait-il raisonnable, aussitôt après la construction du beau port de Saint-Nazaire [1], au moment où l'on creuse la Loire à 8 mètres et à la veille des travaux que nos besoins commerciaux imposent en Gironde, d'affecter d'autres crédits à l'amélioration de Lorient et de Rochefort? Serait-il raisonnable, quand Toulon, Brest et Cherbourg manquent d'installations nécessaires, de retarder leur aménagement militaire, en prélevant sur la part du budget qui reste disponible pour nos bases d'opérations, les crédits d'entretien de deux ports militaires, qui sont situés en dehors du théâtre normal des guerres possibles et à proximité de nos deux points d'appui éventuels de la Loire et de la Gironde?

Voilà ce que je pense. Mais sachant que je ne suis pas infaillible, j'ai répété pendant mes cinq années de professorat à l'École supérieure de marine : « Réfléchissez aux idées que je défends et aux objections qu'on leur oppose; ensuite vous aurez un devoir à accomplir inlassablement : défendre ces idées, si vous les jugez bonnes, et les combattre, si vous les jugez mauvaises. »

COMMANDANT LÉONCE ABEILLE

1. La carte ci-jointe de Saint-Nazaire est antérieure à ces travaux, qui ont eu pour effet de rendre les bassins à flot accessibles, à toute marée, à nos *République* (entrée dans l'axe des bassins; cote 5 mètres; quai de marée de 150 mètres dans l'avant-port). De la mer à la rade, la hauteur d'eau est, à toute marée, supérieure à 9 mètres.

VIVE LA VIE![1]

X

Dans l'antichambre, qu'assombrissait une tenture d'étoffe ancienne, couleur vert myrte, et que décoraient sévèrement des meubles en bois sculpté, l'éclat des lampes électriques était adouci par un globe de cristal aux tons laiteux. Francesco, le valet de chambre, muet, discret, correct, aida le maître, Don Lucio Sabini, à ôter son pardessus, le débarrassa de son chapeau, de sa canne, de ses gants. Le maître paraissait encore plus las et plus ennuyé que d'habitude; il avait la face pâle et maussade. Il demanda, d'une voix brève et sourde :

— Y a-t-il des lettres?

— Une seule. Je l'ai mise sur le bureau.

Lucio, avant d'entrer dans son cabinet, hésita une seconde. Ce cabinet était une vaste pièce où les lueurs mourantes du crépuscule pénétraient par trois larges fenêtres, deux ouvrant sur le Lungarno[2] Serristori, la troisième sur la petite place de la Mulina; et les rouges foncés, les verts foncés, les marrons foncés des grands fauteuils, des bergères, des divans en cuir anglais, se fondaient pour ainsi dire dans une même teinte

1. *Published April first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third nineteen hundred and five. by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* des 1er, 15 février, 1er et 15 mars.

2. On sait que les quais de l'Arno, à Florence, portent ce nom générique.

brune où se perdait aussi le rouge fauve des corps de bibliothèque, des vitrines, des tables, du bureau en acajou à minces filets d'or; mais, çà et là, le luisant d'un vase de porcelaine, la scintillation d'un bibelot d'argent, la forme claire d'une statuette mettaient des taches de lumière.

Malgré l'ombre que le crépuscule de février répandait dans cette vaste pièce, Lucio distingua, sur son buvard, le rectangle blanc que la lettre y dessinait avec netteté. Les yeux fixés sur ce rectangle, il s'avança lentement vers le fauteuil qui était près du bureau, s'y laissa choir comme un homme brisé de fatigue; mais il ne toucha pas à la lettre que ses yeux continuaient de regarder. Il resta quelques minutes assis; puis, brusquement, il se redressa, porta une main tremblante sur le commutateur, fit jaillir la lumière de trois ou quatre lampes éparses dans la pièce, couvertes d'abat-jour roses, vert tendre, jaune paille; et, toujours sans toucher à cette lettre, il vit distinctement ce qu'il avait déjà entrevu dans la pénombre : c'était l'écriture de Lilian Temple, et l'enveloppe n'avait pas de timbre.

— Elle est ici!.. elle est ici!.. — balbutia-t-il, devenu blême.

Enfin ses mains tremblantes la touchèrent, cette lettre, la déplacèrent; et, dessous, il aperçut une longue carte de visite. La carte portait le nom de Miss May Ford, avec le mot : « reviendra », ajouté au crayon. Lucio se renversa dans son fauteuil, la tête appuyée au dossier, et, tenant encore entre ses doigts la carte de visite, il se livra pendant quelque temps à de pénibles réflexions. Après quoi, machinalement, il fit sonner le timbre électrique; et, quand Francesco parut devant lui :

— Cette lettre — fit-il — n'est pas venue par la poste...

— Non, Excellence. Elle a été déposée ici en même temps que la carte de visite.

— Par qui?

— Par une dame.

— Jeune?

— Non, Excellence.

— Et cette dame était... seule?

— Oui, Excellence.

— A quelle heure est-elle venue?

— A quatre heures.

— Que lui avez-vous dit?

— Je lui ai dit que Son Excellence rentrait habituellement vers sept heures, et qu'ensuite elle ressortait presque toujours à huit heures, pour dîner.

— Bien!

Et Lucio, d'un geste, congédia le valet de chambre.

A peine celui-ci fut-il dehors, Lucio se leva, en proie à une vaine agitation. Il se promena de long en large dans son cabinet, comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouvait pas, mais que d'ailleurs il n'avait pas la réelle volonté de trouver; il regarda autour de lui, avec des yeux hallucinés, comme s'il interrogeait les coins les plus obscurs de la vaste pièce; il heurta quelques meubles et ne parut pas s'en apercevoir; il considéra et palpa deux ou trois objets, puis les remit à leurs places. Finalement il revint à son bureau, et ses yeux se fixèrent encore une fois sur cette enveloppe non timbrée, toujours close, où il avait reconnu la grande et ferme écriture de Lilian.

— Elle est ici!... elle est ici !... — murmura-t-il avec une sorte de désespoir.

A deux reprises, il allongea la main vers la lettre, la retourna, fut sur le point de l'ouvrir; et deux fois il la reposa, ou, pour mieux dire, la rejeta sur son bureau, comme si elle le brûlait.

Il se remit debout, passa dans sa chambre à coucher, y alluma de la lumière. Cette chambre était égayée par les colorations claires et fraîches des soies *liberty*, par le rouge vif du lit de cuivre, par les riches broderies des portières, par les fines dentelles des rideaux, par les meubles en bois laqué, d'un gris tendre. Lucio se dirigea vers un secrétaire, dont il ouvrit le plus grand tiroir. Ce tiroir était plein de lettres décachetées, sortant à demi de leurs enveloppes : — des lettres de Lilian, écrites sur papier vélin, très longues, très surchargées, où les lignes s'entrecroisaient, horizontales et verticales; — et, sous le tas de ces lettres, il y avait, dissimulée, une large enveloppe qui certainement devait contenir un ou plusieurs portraits. Ce n'était pas encore tout : reléguées dans un coin du même tiroir, il y avait un autre tas de lettres qui, comme celle que Lucio

venait de laisser sur le bureau de son cabinet, n'avaient pas même été décachetées. D'une main un peu tremblante, il repoussa au fond du tiroir et accumula sur l'enveloppe des portraits, comme pour la mieux cacher, tous les feuillets des lettres ouvertes; puis il mit à part les lettres non ouvertes, les compta, les recompta, en trouva quatorze... Il examina celle qui lui parut la plus vieille en date, déchiffra sur le timbre anglais la date du 12 décembre. Donc, en moins de trois mois, Lilian lui avait écrit quatorze lettres qu'il n'avait pas lues; et les dernières, il les avait jetées là si vite qu'il n'avait remarqué ni le lieu d'où elles venaient ni la date qu'elles portaient. Il resta quelques minutes, debout, près de ce tiroir béant; son visage exprimait une incertitude anxieuse; deux ou trois fois, il fit le geste de prendre le paquet des lettres closes, pour les emporter, peut-être pour les lire; mais, deux ou trois fois, il hésita, s'arrêta. Enfin, brusquement, il haussa les épaules, repoussa le tiroir, donna un tour de clef. En ce même instant, le valet de chambre dit, sur le seuil de la porte :

— Miss May Ford demande, de l'Hôtel Savoy, si monsieur Lucio Sabini est rentré et s'il peut la recevoir tout de suite.

— Vous avez répondu... que j'étais rentré? — interrogea Lucio, en se mordant les lèvres.

— Oui, j'ai répondu que Son Excellence était rentrée; mais je n'ai rien ajouté de plus.

— Eh bien... faites savoir que j'attends Miss May Ford.

Bouleversé, il passa une main sur son front, essaya de dominer le tumulte de son esprit, s'efforça de maîtriser sa volonté éperdue ; mais esprit et volonté s'affolaient, chaque fois que cette idée se représentait à lui : « Si *l'autre* vient... si *l'autre* vient avec Miss Ford?... »

Il recommença de se promener dans son cabinet comme un automate; il dissimula sous le buvard, d'un geste prompt, la quinzième lettre non décachetée, celle de Florence; il remua des fauteuils, pour occuper ses mains; il appuya, une seconde, son front brûlant contre la glace de la bibliothèque. Mais, soudain, le timbre de la sonnette électrique, retentissant dans l'antichambre, le tira de ce désarroi : il se redressa, recomposa son maintien, s'avança vers la porte, s'inclina profondément devant

Miss Ford, baisa la main gantée qu'elle lui tendait, la conduisit à un fauteuil, la fit asseoir, s'assit en face d'elle, le dos tourné à la plus grande lampe, celle du bureau, afin de ne pas trop montrer son visage. Miss Ford, habillée de gris, gantée de gris, coiffée d'un petit chapeau noir, gardait une physionomie tranquille, mais qui n'avait plus l'aimable expression d'autrefois : — une physionomie froidement impassible.

— Soyez la bienvenue à Florence, Miss Ford!

— Je suis heureuse de vous rencontrer, monsieur Sabini. Votre santé est bonne?

— Oui, je vous remercie.

— Elle a toujours été bonne?

— Non, pas toujours... J'ai été indisposé... pendant quelque temps... il y a un mois...

— Oh! est-ce possible? — fit Miss Ford, avec une conventionnelle intonation de regret. — Mais j'espère qu'à cette heure vous êtes parfaitement remis?

— Je suis parfaitement remis, en effet, — répliqua-t-il un peu sèchement, parce qu'il sentait bien qu'elle ne croyait guère à cette indisposition.

Et ils échangèrent un coup d'œil rapide. Ce fut Lucio qui, faisant effort sur lui-même, commença de l'interroger :

— Vous êtes seule à Florence, Miss Ford?

— Que voulez-vous dire? — demanda-t-elle, feignant de ne pas comprendre.

— Votre ancienne compagne de voyage n'y est pas avec vous?

— Non, elle n'y est pas, — affirma-t-elle, sans broncher.

— Elle... n'y est pas?

— Non, — répéta Miss Ford avec la même assurance.

— Ah! — s'écria-t-il, en laissant échapper un profond soupir. — Où donc est-elle?

Miss Ford arrêta sur lui un regard long, scrutateur; et elle répondit :

— Vous ne savez pas où est Lilian Temple?

Sous ce regard, à ces paroles, Lucio se troubla et ne put cacher son trouble :

— Non, — balbutia-t-il, — je ne sais pas... Comment pourrais-je le savoir?

— Vous devriez le savoir! — déclara la vieille fille, de sa voix ferme et tranchante. — Dans ses lettres, elle vous a toujours dit ce qu'elle faisait, où elle allait.

— Sans doute!... — se contenta-t-il de répondre.

Sur ce, Miss Ford baissa la tête et parut réfléchir. Lucio, muet, éperdu, attendait qu'elle parlât. Enfin elle reprit, d'une voix calme, avec une politesse glaciale :

— Vous plairait-il, monsieur, de répondre à quelques questions que je désire vous adresser?

Il la regarda à la dérobée ; et ses yeux d'homme qui avait tant vécu, tant joui, tant souffert, paraissaient supplier Miss Ford d'avoir pitié. Elle détourna les siens, sans affectation, et elle demanda :

— Vous souvient-il, monsieur, de nous avoir accompagnées de Saint-Moritz à Berne, puis de Berne à Calais, où vous nous avez quittées, le 20 septembre? Vous souvient-il d'avoir dit à Lilian, au moment de la séparation, sur la passerelle du bateau, que vous l'attendiez en Italie le plus tôt possible, dès qu'elle serait libre d'y venir?

Quelle angoisse dans les yeux de cet homme, dans ces yeux suppliants qui conjuraient Miss Ford de lui épargner ce calice!

— Ensuite, rentrée en Angleterre, Lilian vous a écrit souvent, très souvent, — poursuivit l'Anglaise, implacable. — Et d'abord vous lui avez répondu par de longues lettres, n'est-ce pas?

— C'est vrai...

— Je ne connais ni les lettres de Lilian ni les vôtres; mais je sais que, dans vos réponses, vous protestiez de votre désir de la revoir, vous la pressiez de venir en Italie : sinon, vous viendriez vous-même en Angleterre...

— C'est vrai...

— Plus tard, vos réponses ont été moins fréquentes, moins longues; plus tard encore, il n'a plus été question ni du voyage que vous feriez en Angleterre ni de celui que Lilian ferait en Italie...

— C'est vrai...

— Enfin, vous avez cessé de répondre. Il y a bientôt trois mois que vous ne lui écrivez plus.

— Oui, bientôt trois mois...

Miss Ford procédait à cet interrogatoire avec un sang-froid parfait, avec une parfaite dignité, sans laisser paraître la moindre émotion, ni sur son visage, ni dans ses paroles; mais elle tenait fixés sur Lucio des yeux limpides et fiers, — ces yeux anglais qui expriment la sincérité et qui la cherchent dans les yeux d'autrui.

— Alors, — continua-t-elle, — comme ma jeune amie n'obtenait plus de vous aucune réponse, et que, moi, j'étais ici, à Florence, elle m'a priée de venir vous trouver et de vous demander une réponse.

— Vous êtes venue exprès? s'écria-t-il, d'un ton désolé. Vous avez fait exprès ce voyage?

— Oh! non, — répliqua-t-elle vivement, comme si cette hypothèse la choquait. — Non, je ne suis pas venue exprès. J'étais ici, à Florence, pour mon plaisir; et c'est pourquoi mon amie m'a chargée de faire cette démarche et de lui rapporter la réponse.

— Quelle réponse?... Sur quoi faut-il que je réponde à Miss Lilian Temple? — balbutia-t-il, très agité.

— Je n'en sais rien. C'est à vous de le savoir, monsieur... J'imagine qu'il s'agit de répondre à sa dernière lettre... à la lettre que je vous ai apportée aujourd'hui.

— Je ne l'ai pas lue, — avoua-t-il presque involontairement, affaissé dans son fauteuil.

— Vous ne l'avez pas lue? — fit-elle, en fronçant légèrement les sourcils.

— Non, je ne l'ai pas lue...

— Oh! — s'écria Miss Ford, étonnée, incrédule.

Il se leva et alla prendre sous le buvard, de ses mains tremblantes, la lettre non décachetée.

— Voyez! — dit-il. — Elle est intacte. Je ne l'ai pas lue; je ne l'ai pas ouverte.

— Pourquoi?

— Par peur, par lâcheté! — déclara-t-il brutalement.

Miss Ford garda quelques instants le silence; elle avait baissé les yeux, et ses mains gantées serraient le manche de son ombrelle.

— Oui, — reprit Lucio, — par peur, par lâcheté!... Depuis

bientôt trois mois, je n'ouvre plus les lettres de Miss Lilian Temple... Vous ne me croyez pas? cela vous paraît incroyable? Eh bien, je vais vous en apporter la preuve.

Il disparut dans la chambre voisine, revint avec les quatorze lettres closes.

— Voici! — dit-il, en jetant les lettres sur les genoux de Miss Ford. — Ce sont toutes celles que j'ai reçues depuis le 12 décembre. Vous pouvez constater qu'elles ne sont pas ouvertes... C'est abominable; mais c'est ainsi... Je suis un homme; j'ai trente-cinq ans; j'ai plus d'une fois affronté la mort; mais, depuis trois mois, je n'ai pas eu le courage d'ouvrir une seule lettre de Lilian... C'est abominable, c'est stupide, c'est ridicule, c'est tout ce qu'il vous plaira; mais je vous le répète, c'est ainsi; et il n'y en a pas d'autre raison que ma peur, ma lâcheté!

Miss Ford prit les lettres, une à une, en lut l'adresse avec lenteur, puis les replaça les unes sur les autres, méthodiquement. Après quoi, elle releva la tête :

— Votre lâcheté? — fit-elle, de plus en plus glaciale.

— Oui, ma lâcheté! J'ai eu peur de la souffrance, de la mienne et de celle d'autrui; je n'ai pas voulu souffrir moi-même, je n'ai pas voulu connaître et mesurer la souffrance d'autrui... Et je souffre comme un damné; et je ne suis pas seul à souffrir!... Ah! je suis certain que Lilian souffre aussi...

— Je le crois, en effet, — répondit Miss Ford, imperturbable.

Après avoir fait une pile des quatorze lettres, elle demanda simplement :

— Dois-je reporter toutes ces lettres à mon amie, pour qu'elle voie et qu'elle comprenne? Rendez-moi encore la dernière, et je m'en vais.

Mais, comme elle était déjà debout, prête à partir, Lucio, s'écria, hors de lui :

— Dites-moi, dites-moi : Lilian est-elle à Florence?... Oh! dites-moi qu'elle est à Florence!

Miss Ford eut une seconde d'hésitation; puis elle répliqua, flegmatiquement :

— Non, Lilian n'est pas à Florence.

— Ah! que n'est-elle ici! — gémit-il, en cachant sa face dans ses mains.

— Si elle y était, chercheriez-vous à la voir, à lui parler?

Il regarda l'Anglaise. Tout son visage se contracta, dans la crise d'une lutte intérieure, Et enfin, d'une voix faible, d'une voix de vaincu, il répondit :

— Non...

— Pourquoi?

Par un effort désespéré, il réussit à dire ;

— Je ne suis pas libre...

— Vous êtes marié, peut-être?

— Non, je ne suis pas marié; mais ma chaîne est plus indissoluble que si je l'étais.

— Je ne comprends pas, — déclara Miss Ford.

— Eh bien, vous allez comprendre! s'écria-t-il rudement. Si je suis esclave, c'est de la femme d'un autre. Elle et moi, nous avons trahi ensemble la confiance d'un homme. Cette femme, je l'ai adorée, il y a dix ans; aujourd'hui je ne l'aime plus, mais je lui appartiens toujours. Elle aussi, elle m'a adoré; puis elle a cessé de m'aimer; et cependant il lui serait impossible de vivre sans moi : elle préférerait la mort à l'abandon... Ah! Miss Ford, dussé-je offenser votre pudeur, laissez-moi vous dire, à vous dont l'âme est si droite et si bonne, laissez-moi vous dire toute mon horrible misère!... Oui, la religion a raison, la morale a raison : l'adultère est un péché qu'il ne faut pas commettre, un péché qui souille d'une tache indélébile l'existence des deux coupables, qui détruit à jamais leur bonheur!... Cette femme était si belle, il y a dix ans! Nous nous sommes aimés pendant un an avec d'incomparables ivresses; mais cette année-là nous a coûté notre liberté, notre loyauté, la félicité de notre vie entière!...

Miss Ford écoutait sans rien dire, et son visage, qui d'abord n'avait exprimé qu'un dédain mêlé d'ironie, devenait plus attentif, paraissait même ému d'une sorte de compassion. Toutefois elle prononça, d'un ton sévère :

— Cela ne vous excuse pas d'avoir trompé Lilian.

— Oh! Lilian, Lilian! — s'écria-t-il, se levant comme dans un rêve, tendant les bras comme vers une apparition. — Une créature de vingt ans, toute beauté, toute grâce, toute

délicatesse! Une âme candide, fière et tendre! Un cœur amoureux et chaste! Une fleur de fraîcheur et de pureté!... Elle est venue vers moi parée de tous les charmes; ses yeux bleus m'ouvraient le ciel; ses lèvres me souriaient, ses mains se tendaient vers moi chargées de tous les dons; elle s'offrait pour être mienne, pour cheminer avec moi dans la vie, pas à pas, jusqu'à la mort... Et j'ai reconnu, ô Lilian, que tu étais faite pour moi, j'ai cru que je pourrais te mériter, j'ai espéré que tu serais ma compagne. mon épouse, mon bien suprême...

Pleurant, sanglotant comme un enfant, il s'affaissa dans un fauteuil, cacha de nouveau sa tête entre ses mains. Miss Ford s'approcha de lui.

— Pourquoi pleurez-vous? — demanda-t-elle.

Il releva la tête, laissa voir une face ruisselante de larmes.

— Pourquoi je pleure? Parce que je me suis trompé; parce que j'ai trompé; parce que, en me croyant libre d'aimer, je me suis menti à moi-même; parce que, en me laissant aimer, j'ai menti à une innocente; parce que je ne suis digne ni de liberté ni d'amour; parce que Lilian ne peut être à un pécheur comme moi...

— Que doit donc faire Lilian?

— M'oublier!... Dites-lui que, pour elle qui a vingt ans, je suis un vieillard; que j'ai usé mes forces dans les passions, dans les plaisirs et dans les vices; que je suis desséché comme une pierre ponce; que je n'ai plus ni jeunesse, ni santé, ni joie à lui offrir; que je ne suis plus capable ni d'amour, ni d'enthousiasme, ni de fidélité, ni de dévouement... Dites-lui tout cela, et faites qu'elle m'oublie! Il le faut!... Je suis, moi, un ère fini, dévasté, mort... Faites qu'elle m'oublie! Faites qu'elle oublie cet homme qui l'a trompée, cet homme qui n'a plus ni foi, ni courage, ni espérance... Dites-lui pis encore, pour qu'elle m'oublie!

— Elle ne me croira pas. L'homme qu'elle a connu en Engadine n'était pas celui dont vous parlez.

— L'homme de l'Engadine était un fantôme : c'était le fantôme de moi-même, c'était un autre « moi », le « moi » d'il y a dix ans, le « moi » d'avant l'adultère; et ce « moi » défunt a cru un moment qu'il renaissait, qu'il reprenait corps,

qu'il avait du sang et des nerfs, que devant lui s'ouvrait une vie nouvelle et pleine d'espérance. Hélas! Lilian n'a connu que ce fantôme, et un instant a suffi pour le faire évanouir...

— Quel instant?

— L'instant où, sur la jetée de Calais, j'ai vu disparaître dans le brouillard le bateau qui vous ramenait en Angleterre.

Épuisé, brisé, affalé dans son fauteuil, il respirait avec effort. Miss Ford, debout, pensive, semblait attendre les dernières paroles. Il se redressa ; les larmes étaient séchées sur ses joues.

— Dites-lui qu'elle m'oublie, — continua-t-il d'une voix rude. — Il faut qu'elle aime un homme jeune comme elle, un Anglais honnête et sain d'esprit comme elle...

— Je ne sais si cela sera possible.

— Croyez-vous donc qu'elle ne réussisse pas à m'oublier? demanda-t-il avec angoisse.

— Je ne crois rien. Je ne connais pas le fond de son cœur... En Angleterre, nous ne nous racontons pas tant de choses...

— Six semaines! six semaines seulement! — murmura-t-il, songeur. — Une jeune fille de vingt ans... Il est impossible qu'elle ne finisse point par m'oublier...

— Espérons-le, — dit tranquillement Miss Ford.

— Il le faut, il le faut! Il faut que Lilian soit heureuse! Il faut qu'elle oublie le fantôme de l'Engadine!

L'entretien était fini. La flegmatique Anglaise adressa à Lucio une dernière question :

— Voulez-vous *maintenant*, monsieur, contenter mon amie? Voulez-vous me donner la réponse à la lettre que je vous ai apportée?

Anxieux, incertain, il prit la lettre qui était restée sur son bureau, en déchira l'enveloppe, lut à haute voix :

Mon amour,

Dites-moi si vous m'avez jamais aimée, si vous m'aimez encore. Moi, je vous aimerai à jamais.

LILIAN.

Toute l'heureuse vie de l'Engadine ressuscita dans sa mémoire, et son cœur se brisa :

— Dites-lui, Miss Ford, dites-lui que je l'ai profondément aimée, que je l'aime encore profondément, que, de loin, je

lui appartiendrai toujours! Non, non, je ne l'ai pas trompée, je jure que je ne l'ai pas trompée!... Dites-lui cela : car c'est la vérité. Voilà ma réponse.

— Il est impossible que je lui dise cela, — répondit gravement Miss Ford, — et je ne le lui dirai point.

Il se tut, un instant, parut réfléchir; puis, d'une voix douloureuse :

— Vous avez raison, vous avez raison! — approuva-t-il. — Comment cette innocente créature pourrait-elle comprendre que je l'aime et que je la fuie, que je l'aime et que je reste avec une autre?

— Dites-moi donc, monsieur, *la parole nécessaire*, celle qui obligera Lilian à vous oublier et à guérir de son amour.

— Eh bien, dites-lui qu'une femme s'est donnée à moi depuis dix ans, qu'elle m'a aimé par-dessus tout, qu'elle tient à moi comme à sa vie même, et que, si je la quittais, elle en mourrait. Je reste avec elle pour qu'elle ne meure pas.

— Vous voulez dire qu'elle se tuerait?

— Oui, elle se tuerait!

— Bien. Je le dirai.

Miss Ford salua cérémonieusement Lucio et se retira, de son pas toujours égal.

*
* *

Deux fois Miss Ford avait nié que Lilian Temple fût à Florence. Mais les Anglaises ne savent pas mentir, et, avant de proférer ce mensonge, elle avait hésité une seconde. Aussi Lucio, non convaincu, restait-il persuadé, à l'étrange émoi de toute son âme, que la jeune fille ne devait pas être loin.

Le lendemain, il s'en fut rôder aux alentours de l'Hôtel Savoy, timidement, furtivement, se détournant dès qu'il voyait un fiacre en sortir ou y entrer, s'éclipsant dans un magasin dès que l'omnibus chargé de voyageurs s'ébranlait pour aller à la gare, s'esquivant par une rue latérale dès qu'une ou deux dames apparaissaient au fond du vestibule. Mais, ni dans la matinée, ni dans l'après-midi, il n'aperçut Miss Ford. Il n'osa pas s'avancer jusqu'à la loge du concierge, pour demander si

l'Anglaise était partie ou si elle allait partir, et il finit par s'éloigner de cet hôtel où quelque chose de mystérieux l'avait attiré comme un aimant. A l'heure douce et embaumée du crépuscule, il alla en coupé, comme tous les jours, aux Cascine, au *viale*[1] Michelangelo; et, à chaque voiture qu'il rencontrait et où, de loin, il croyait aviser deux femmes, il sursautait, commençait un mouvement pour dire à son cocher de revenir en arrière. Ce soir-là, il ne reconnut même pas les gens qui le saluèrent; et celle à qui il avait sacrifié Lilian attendit vainement, vers six heures et demie, la courte visite qu'il avait coutume de lui faire.

A neuf heures du soir, il était sous les portiques de la gare, caché derrière la plus reculée des colonnes, épiant les voyageurs qui venaient en fiacre ou en omnibus pour le rapide de Bologne-Milan, ce rapide qui correspond avec le train du Gothard et qui a des voitures directes à destination de Paris. Il y avait encore trois quarts d'heure à attendre. A chaque instant, Lucio tirait sa montre; et ses yeux scrutaient les ténèbres, du côté de Santa Maria Novella, par où arrivent les voitures. Il avait relevé le collet de son pardessus noir, comme s'il avait froid; il avait abaissé sur ses yeux son chapeau de feutre mou, et une impatience extrême l'agitait : car, par une sorte de divination singulière, il avait la certitude de voir Lilian Temple apparaître d'une minute à l'autre.

Soudain, il se sentit bouleversé par une double secousse de joie et de douleur : à cinquante pas de lui, Lilian, en compagnie de Miss Ford, descendait de l'omnibus de l'Hôtel Savoy. En la reconnaissant, il entendit, au fond de lui-même, nette et distincte, si nette et si distincte qu'il en sursauta, une voix qui lui chuchotait :

« Lilian t'aime et tu l'aimes. Cours vers elle; prends-la dans tes bras; partez ensemble!... »

Lilian suivait Miss Ford pas à pas, sans lui adresser une parole. Lucio, de sa cachette, voyait la souple et mince personne de la jeune fille se dessiner dans un costume de voyage, — un costume noir, qu'il connaissait bien : celui qu'elle portait lorsqu'ils étaient partis de Saint-Moritz; — il voyait la

1. Boulevard.

jolie tête blonde se profiler sous le chapeau noir, garni de petites ailes blanches; mais c'était à peine s'il entrevoyait la face, cachée par une épaisse voilette blanche, aussi comme le jour où ils avaient quitté l'Engadine. Elle tenait à la main un mignon sac de voyage et une légère ombrelle noire, qu'elle portait d'un air las; mais elle n'avait pas de fleurs. A cette vue, Lucio entendit pour la seconde fois la voix qui lui chuchotait :

« Elle part. Pars avec elle!... »

Les deux Anglaises entrèrent dans l'étroit et long vestibule de la gare, disparurent aux yeux de Lucio. Il quitta l'abri de la colonne, se mit à les suivre de loin. Elles continuaient de marcher l'une au flanc de l'autre, toujours en silence. Miss Ford s'approcha de la bibliothèque, s'y arrêta quelques minutes pour choisir un livre et un journal, tandis que Lilian, debout près d'elle, attendait, les deux mains appuyées sur la pomme de son ombrelle, dans une attitude qui trahissait l'abattement. Lorsque les deux femmes gagnèrent la salle d'attente, Lucio les suivit encore à distance; mais il n'entra pas dans la salle et il s'arrêta derrière la porte vitrée, les yeux toujours fixés sur les voyageuses. Elles ne s'étaient pas assises, et Lilian gardait un profond mutisme, paraissait désormais incapable de confier à personne ce qu'elle sentait intérieurement. Bientôt la salle d'attente s'ouvrit pour le départ, et elles sortirent sur le quai, se dirigèrent vers le train, déjà formé, qui devait les emmener à Milan, à Chiasso, peut-être jusqu'à Paris, peut-être jusqu'à Calais. Lorsque Lucio vit ce train prêt à partir, lorsqu'il vit les deux femmes aller de wagon en wagon pour choisir leurs places, lorsqu'il fut obligé de s'avouer que, dans quelques minutes, cette chère figure juvénile s'en irait, disparaîtrait dans les ombres de la nuit, serait perdue pour lui éternellement, et que ce serait par sa faute, et qu'il l'aurait lui-même écartée, repoussée, chassée, la douleur et l'effroi s'emparèrent de lui : car il entendit pour la troisième fois la voix qui lui chuchotait, plus forte et plus mystérieuse :

« Ne la laisse point partir seule. Pars avec elle! »

Et, sous l'irrésistible impulsion de cette douleur, de cet effroi, il se précipita en avant, à la poursuite des deux femmes. Mais un flot de voyageurs lui barra le chemin ; des chariots chargés

de bagages s'interposèrent; et, quand il put franchir l'obstacle, Miss Ford et Lilian étaient déjà montées dans un wagon. Il s'arrêta à quelque distance, en un endroit d'où elles ne pouvaient le voir, et il aperçut Lilian assise dans un coin, derrière la glace. Elle se taisait, et ses yeux, indifférents au brouhaha de la station, ne cherchaient, n'attendaient personne. La vive lumière d'une lampe électrique permettait d'entrevoir son visage sous la voilette; et ce visage paraissait calme, ces yeux baissés ne pleuraient pas, cette bouche close était sans sourire, mais sans convulsion d'angoisse. Lucio pensa :

« Elle ne souffre pas; elle est résignée; elle est tranquille. »

Et, tandis que les employés fermaient violemment les portières, tandis que les ordres de départ se transmettaient le long du quai, tandis que la locomotive sifflait, il demeura là, immobile. Ensuite il vit le train s'ébranler, le wagon de Lilian s'éloigner, le cher visage disparaître pour jamais. Et lui, toujours immobile sur le quai maintenant désert, il se disait, avec une étrange sensation d'amertume :

« Elle m'oubliera. »

XI

Ce jour-là, comme chaque jour, le timbre de la porte d'entrée ne cessa pas de carillonner, toute la matinée, dans le coquet, mais modeste appartement qu'occupait Don Vittorio Lante, rue des Prefetti, à Rome; et son unique servante, vieille femme d'apparence très honnête, que sa mère avait mise auprès de lui, n'avait fait qu'annoncer les visites les plus diverses et les plus extraordinaires.

Ce continuel pèlerinage d'amis, de connaissances, d'inconnus, avait commencé dès le retour de Vittorio, lorsque les journaux, en publiant ce retour sur un ton plutôt solennel, avaient fait savoir que le prince de Santalena — on lui donnait déjà ce titre, quoiqu'il ne lui eût pas encore été possible de racheter le droit de le porter — venait de reconduire jusqu'à Cherbourg sa fiancée, Miss Mabel Clarks, et sa future belle-mère; Mrs. Annie Clarks, lesquelles s'y étaient embarquées sur un énorme paquebot transatlantique, et qu'il partirait lui-même,

au printemps, pour New-York, où son mariage se célébrerait avec une somptuosité incomparable. Aussitôt la foule des anciens amis, des nouveaux amis, des simples connaissances, des personnes à peine connues, des personnes absolument inconnues, s'était empressée de mettre en état de siège le petit appartement de la rue des Prefetti, avait donné la chasse à Vittorio dans tous les endroits où il avait coutume de se rendre, avait fait pleuvoir chez lui une grêle de lettres, de plis recommandés, de documents de toute espèce. Son mariage avec Mabel Clarks n'allait-il pas le mettre en possession d'une immense fortune? N'était-il pas sur le point de toucher cinquante millions de dot, et même, au dire de quelques-uns, cent millions?

Tous ces gens, amis intimes et amis de fraîche date, connaissances d'un an et connaissances d'une semaine, figures à peine entrevues et figures jamais vues, tous, sous un prétexte ou sous un autre, sollicitaient, imploraient, réclamaient une petite part, une moyenne part, une grosse part de cette fortune qui ne lui appartenait pas encore, mais qui lui appartiendrait dans quelques mois. L'un, au nom de leur vieille camaraderie, requérait de lui un prêt, pas autre chose qu'un prêt, qu'un simple prêt d'amitié, pour lequel d'ailleurs, il ne soufflait mot ni des garanties à fournir ni de la date du remboursement. Un autre désirait contracter aussi un emprunt, mais un emprunt sérieux, et il lui offrait de splendides garanties, de premières hypothèques. Un troisième voulait lui vendre un *coach* et deux chevaux de son écurie; un quatrième voulait lui vendre sa meute. Plusieurs lui proposaient d'acquérir une villa, un palais, un château, un domaine. Celui-ci consentait à lui céder, pour un demi-million, toute une galerie de tableaux de maîtres. Celui-là l'engageait à racheter du gouvernement une île de la mer Tyrrhénienne, où il y avait une chasse magnifique et où l'on aurait le plaisir d'aller chasser ensemble. Cet autre se chargeait de lui faire avoir un excellent yacht de deux mille tonnes.

Il y avait aussi, chaque jour, les visites des courtiers en bijouterie, en lingerie, en articles de mode, en vins fins, en liqueurs de grande marque, courtiers qui prétendaient lui vendre des marchandises pour une somme fabuleuse, et qui

lui accordaient tout le crédit possible, même le délai d'un an à partir de la célébration du mariage, tant ils seraient honorés d'être les fournisseurs du prince de Santalena.

A tout cela s'ajoutaient les visites et les lettres d'autres individus très singuliers : — petits et grands inventeurs, qui lui demandaient de l'argent, beaucoup d'argent, mais qui, en échange, lui céderaient leurs inventions; trouveurs de secrets admirables, qui lui proposaient de les lui révéler, moyennant finance; jeunes filles qui lui demandaient une dot, pour se marier; chanteurs qui lui demandaient une pension, pour continuer pendant deux ou trois ans leurs études, juste le temps de devenir des émules de Caruso; veuves chargées de six enfants, qui lui demandaient à en placer chez lui trois ou quatre; déclassés qui lui demandaient à l'accompagner en Amérique, lorsqu'il irait épouser Mabel; autres déclassés qui lui demandaient des lettres de présentation pour John Clarks; aventuriers qui, après s'être comparés à lui, lui demandaient comment il s'y était pris pour se faire agréer par la jeune fille aux cinquante millions; couturières qui lui demandaient une machine à coudre; étudiants qui lui demandaient de payer leurs frais d'études; — tout cela sur un ton parfois sincère, parfois menteur, souvent ridicule, souvent odieux, et, dans le fond, toujours odieux, parce qu'en définitive toute cette farandole de quémandeurs dansait au rythme de la même musique, celle de l'argent, de l'argent qu'à la vérité il ne possédait pas encore, mais que, dans cinq mois, dans quatre mois, dans trois mois, il posséderait en énorme quantité.

Et même, quelques-uns, les plus impudents, les plus cyniques, étaient persuadés qu'il en avait déjà reçu, de l'argent, qu'il avait déjà touché, comme acompte sur la dot, un million, un demi-million offert par le beau-père, par la belle-mère, ou, mieux encore, par Mabel. Une de ses anciennes maîtresses exigeait de lui trois mille francs dont elle avait besoin tout de suite, et qu'assurément il pourrait lui donner sans difficulté, après avoir reçu d'Amérique une si forte somme; et elle lui offrait, en échange, quelques billets doux qu'il lui avait écrits autrefois, le menaçant, s'il refusait, d'envoyer toute cette correspondance à sa fiancée. Un inconnu lui adressait, sous pli recommandé, la copie d'une prétendue

lettre de change souscrite par le père de Vittorio; et, comme c'est l'habitude en pareil cas, l'inconnu menaçait de faire un gros scandale si le fils n'acquittait pas la dette paternelle.

Dans les premiers temps, cet étrange assaut de cupidité l'intéressa, l'amusa. Il était alors parfaitement heureux. En prenant congé de Mabel, il avait la certitude qu'elle lui garderait sa foi; Annie Clarks, sur le pont du transatlantique, lui avait souri avec bienveillance; John Clarks lui accorderait, sans aucun doute, la main de sa fille. A cette époque-là, il recevait fréquemment de sa fiancée des lettres aimables, quoique un peu courtes; il recevait plus souvent encore des câblogrammes de trois ou quatre mots, en anglais, toujours très affectueux, et il y répondait sur-le-champ. Bref, son bonheur le disposait à tout voir en beau. Et puis cette comédie, cette farce qui se jouait, non autour de lui, mais autour de l'argent dont il serait bientôt le possesseur, avait, en réalité, quelque chose de flatteur pour son amour-propre : il goûtait tous les plaisirs de vanité dont peut jouir un homme énormément riche, bien qu'il n'eût pas cessé d'être pauvre. De caractère simple et franc, de cœur loyal, il aimait Mabel avec ardeur, avec enthousiasme; mais le sentiment de la puissance que lui donnerait bientôt la fortune ne laissait pas de lui être fort agréable. C'est pourquoi il se montrait affable avec tous ces gens qui, le matin ou le soir, venaient l'assiéger; il ne refusait à aucun d'eux d'écouter sa proposition; il ne répondait à aucun d'eux par un refus formel : il se contentait de sourire avec courtoisie et de renvoyer toute décision après le mariage. Quelques solliciteurs essayaient bien d'obtenir de lui un engagement écrit, une promesse écrite; mais il s'y refusait avec fermeté, sans se départir toutefois de ses manières affables et sans ôter toute espérance à ceux qui avaient sur lui de telles prétentions. Il ne s'impatientait jamais contre eux, soit qu'ils lui demandassent cinquante francs, soit qu'ils lui demandassent cinq cent mille francs; et il conservait même les plus bizarres de leurs lettres, pour s'en divertir plus tard avec Mabel.

Le 3 décembre, un câblogramme de New-York l'informa que John Clarks avait accordé son consentement. Ivre de félicité, il télégraphia à Mabel, à Annie, à John, et il se rendit aussitôt à Terni pour annoncer lui-même la bonne nouvelle à

sa mère. Celle-ci vivait là-bas, très retirée, dans un petit appartement du majestueux palais Lante; et il voulut passer auprès d'elle les fêtes de Noël et du nouvel an.

Durant le séjour qu'il fit à Terni, quelques ombres commencèrent à obscurcir son bonheur. Rapide comme l'éclair, la nouvelle officielle des fiançailles de l'Américaine richissime avec le jeune prince romain s'était répandue dans tous les journaux de l'Europe; et soudain les commentaires avaient apparu, d'abord discrets, spirituels, puis assez piquants, et bientôt tout à fait mordants. Qui donc les lui envoyait à Terni, tous ces journaux de France, d'Allemagne, d'Angleterre, où, au début, on lui avait adressé d'ironiques félicitations, mais où, ensuite, dans des entrefilets de plus en plus multipliés, de plus en plus circonstanciés, on avait fini par le traiter de gentilhomme déchu, de hobereau dédoré, de chasseur de dot, d'acheteur de titre? Qui donc les lui envoyait, ces journaux où les articles badins, impertinents, calomniateurs, étaient marqués au crayon bleu, avec des points d'exclamation pour signaler les passages les plus acerbes? Était-ce un ennemi ou une ennemie? Par quel implacable sarcasme, au moment même où il était loin de Rome, dans la solitude de son vieux palais, ces journaux décrivaient-ils le délabrement de l'édifice et la nécessité de le restaurer, aux frais du « papa » Clarks! Il en recevait des paquets, et, tant par curiosité morbide que par délicatesse offensée, il les ouvrait tous, les dévorait des yeux, les relisait, se gorgeait de colère et d'amertume. Mais, si un billet tendre de Mabel lui parvenait à Terni, si elle répondait gentiment à un de ses télégrammes, aussitôt sa colère se calmait, son amertume s'adoucissait.

Sa mère le voyait passer continuellement d'une impression à une autre, mais elle ne voulait pas l'interroger. Elle lui demandait seulement, avec un léger sourire, avec un regard doux comme une caresse :

— Mabel t'aime toujours?

— Oui, mère, toujours! — répondait-il, frémissant d'émotion au souvenir de sa belle fiancée.

Mais d'autres journaux arrivaient, et, de nouveau, son âme palpitait de colère et de douleur. Il aurait voulu répondre par des démentis, par des protestations, par des insultes, à tous

ces individus de mauvaise foi, à tous ces ignobles personnages qui publiaient de pareilles nouvelles, qui imprimaient de pareils articles ; il aurait voulu poursuivre en justice les journaux, souffleter les journalistes, se battre en duel une fois, deux fois, dix fois, faire un scandale retentissant et réduire par là au silence les débitants de calomnies, remettre par là en lumière la pure vérité. Mais ensuite il hésitait, déchirait les brouillons de lettres, faisait effort sur lui-même pour revenir à des sentiments plus pacifiques. Avait-il vraiment le devoir de répondre à ces malignités, à ces insinuations, à ces mensonges ? Ne valait-il pas mieux hausser les épaules, sourire de tout cela, mépriser les gazetiers et dédaigner les gazettes ? N'était-ce pas ainsi qu'à sa place penserait et agirait Mabel, l'Américaine sans préjugés, indépendante d'esprit et de caractère, incapable de se soumettre à une convention, à une hypocrisie sociale ?

Finalement il se contenait, se dominait.

Au surplus, dans le secret de sa conscience, il discernait encore une autre raison de se taire, car il se disait à lui-même, non sans tristesse, que beaucoup de ces allégations avaient une apparence de vérité, que même plusieurs d'entre elles étaient vraies. Certes il aimait sincèrement Mabel ; mais cela n'empêchait pas que ce mariage fût une magnifique affaire, même pour un très riche épouseur, tandis que lui, au contraire, il était très pauvre. Mabel l'aimait sincèrement ; mais cela n'empêchait pas qu'elle fût la fille d'un brasseur d'affaires américain, tandis qu'il était, lui, l'héritier d'un grand nom, le descendant d'une illustre famille. L'amour ne manquait pas ; mais il semblait bien que, de part et d'autre, il y eût aussi un marché. Non, en dépit du réel amour, l'existence d'un marché n'était pas niable. Dès lors, à quoi bon écrire, intenter des procès, souffleter les gens, se battre en duel ? Décidément, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de garder le silence, de feindre le sourire, de feindre le rire, et, si possible, d'arriver effectivement à sourire et à rire de tous les journaux et de tous les journalistes.

Lorsqu'il revint à Rome, vers le milieu de janvier, la seule pensée qui le consolait de tant d'infamies, c'était que Mabel Clarks, là-bas, en Amérique, devait ignorer tout. Les billets et télégrammes continuaient à être aussi fréquents, aussi affec-

tueux; le mariage se célébrerait au mois d'avril; mais John Clarks n'avait pas voulu préciser la date. La perspective du prochain bonheur exaltait l'âme de Vittorio, le rendait fort contre tout ce qui se publiait sur son mariage. Au surplus, les journaux commençaient à bavarder moins. Mais, en revanche, les visites intéressées devenaient de plus en plus nombreuses, et ses persécuteurs, en lui demandant tout ce que l'on peut demander à un homme immensément riche, glissaient dans leurs discours une phrase, une allusion, pour lui faire entendre qu'eux aussi ils avaient lu quelque chose et qu'ils en avaient été scandalisés : « Était-il possible que ces journalistes fussent assez malappris pour se permettre d'insulter un galant homme comme l'était le prince de Santalena!... » A chacune de ces allusions qui, mêlées aux flatteries et aux boniments des solliciteurs, lui faisaient une cruelle blessure, il tressaillait, sa physionomie s'assombrissait : évidemment, ils savaient tous, ils étaient tous renseignés. Les calomnies s'étaient répandues partout, dans tous les mondes, même au club, où, de temps à autre, quelqu'un lui demandait, avec une singulière désinvolture, s'il avait vu tel journal de Berlin ; où un autre, sur un ton plus amical, lui disait sans détour combien il avait été peiné en rencontrant tel entrefilet dans tel journal de Paris. Alors il souriait, ou plaisantait, ou haussait les épaules, et, quelquefois aussi, laissait deviner sa colère intérieure.

Peu à peu, son humeur égale et courtoise commençait à changer; il lui arrivait de recevoir mal les solliciteurs, de les congédier brusquement. Et ceux-ci s'en allaient vexés, marmottant, sur l'escalier, qu'au fond les journaux européens avaient bien raison de traiter le prince de Santalena comme un très noble et très aristocratique aventurier, mais, somme toute, comme un aventurier. Pendant une dizaine de jours, il ressentit une inquiétude et un trouble que les billets et les câblogrammes de Mabel parvenaient seuls à calmer un peu.

Le coup le plus rude qu'il eût encore éprouvé l'atteignit lorsqu'il reçut de New-York, de Boston, de Philadelphie, de Chicago, par gros paquets, des journaux volumineux, tous marqués au crayon bleu ou au crayon rouge, pour lui signaler quelque article sur son mariage, sur sa noblesse, sur sa famille. On y développait, dans de longues colonnes imprimées en

petits caractères, les histoires les plus invraisemblables et les plus blessantes; on y affirmait les choses les plus grossières et les plus ridicules, toutes à sa charge, ou à la charge de sa caste, ou à la charge de l'Italie. C'était une véritable avalanche d'informations fantastiques, de nouvelles extravagantes, de déclarations menteuses, d'interviews inventées d'un bout à l'autre, de fausses correspondances datées de Rome; et à tout cela s'ajoutaient les commentaires les plus injurieux, où l'on comparait le cas du prince de Santalena avec celui d'un autre gentilhomme sans le sou, qui avait enlevé une Américaine et ses millions pour rendre ensuite sa femme malheureuse et pour manger le magot avec des donzelles, comme c'était la coutume de tous les nobles décavés, non seulement en Italie, mais dans l'Europe entière, lorsqu'ils avaient réussi à entortiller une Américaine. On rappelait perfidement tous les mariages conclus entre Américaines riches et Européens pauvres, les conséquences pénibles qu'ils avaient eues si souvent, les séparations de corps, les divorces, l'argent dissipé en Europe, les enfants ballottés entre le père et la mère; et tous les journaux concluaient que c'était folie et sottise aux jeunes Américaines de tenter encore cette aventure qui leur avait toujours si mal réussi, qu'il était temps pour elles de renoncer à la puérile vanité d'être femmes d'un duc anglais, d'un magnat hongrois, d'un marquis français, d'un prince italien. Ce qu'il fallait, c'était que les Américaines épousassent des Américains et cessassent de jeter leurs fraîches personnes et leurs énormes fortunes en proie à la vieille Europe, cynique et pauvre.

Quand Vittorio eut pris connaissance de tout cela, il fut profondément malheureux. Dans les derniers temps, il avait appris l'anglais beaucoup mieux qu'il ne le savait autrefois, de sorte qu'aucune de ces perfidies, aucune de ces brutalités ne lui échappait; et sa sensibilité morale était cruellement meurtrie, ses nerfs se crispaient de souffrance, à penser que Mabel, sa chère Mabel, sa fiancée, avait lu tous ces articles infâmes, avait absorbé toute cette littérature vénéneuse. Il aurait voulu lui adresser un télégramme de cent mots, de mille mots, pour lui exprimer son indignation, pour lui jurer que tout cela n'était que d'écœurants mensonges; mais ensuite il

n'osait plus, déchirait les télégrammes, tâchait de se rassurer en se disant qu'une créature droite et indépendante comme Mabel rirait de ces absurdes insinuations, mépriserait ces horribles vilenies.

Or, par une étrange coïncidence qui le mit à la torture, une semaine se passa sans qu'il reçût de New-York une seule lettre, un seul billet, un seul mot télégraphié. Puis une autre semaine se passa encore dans le même silence absolu. Vittorio, qui avait écrit à Mabel trois ou quatre lettres, qui lui avait adressé trois ou quatre télégrammes, sans obtenir de réponse, mourait d'impatience et d'anxiété, quoique il affectât de n'en rien laisser paraître. Ce qu'il reçut enfin, la troisième semaine, ce fut un journal de New-York, un énorme journal, recommandé à la poste, où il y avait sur son compte un long article daté de Rome; et cet article racontait, avec les plus romanesques détails, que le fiancé de Miss Mabel Clarks avait séduit, deux ou trois ans auparavant, une de ses cousines, qu'il avait eu d'elle un enfant, que la mère et l'enfant, abandonnés dans un village de la campagne romaine, y végétaient misérablement. A cette odieuse lecture, Vittorio sentit quelque chose comme une flèche mortelle lui traverser le cœur de part en part, et il lui sembla que tout son sang fuyait par la blessure.

*
* *

Voilà pourquoi, ce matin-là, vers la fin de février, tous ceux que la vieille servante de confiance introduisit, l'un après l'autre, trouvèrent un homme qui les accueillit avec un sourire muet, avec de rares paroles, qui les écouta sans presque leur répondre, et qui, lorsqu'ils eurent fini de lui soumettre leurs idées et leurs propositions, laissa voir à ses visiteurs qu'il ne les avait pas compris, que peut-être il ne les avait pas même entendus. Depuis quatre ou cinq jours, par un suprême effort de volonté, il s'était composé un maintien et refoulait au fond de son cœur son angoisse, persuadé que, dans le monde, il est nécessaire de dissimuler, et que mieux vaut ne montrer à autrui ni ses joies ni ses douleurs.

Ce matin-là, il avait vu défiler devant lui : — le représentant d'une fabrique d'automobiles, qui voulait lui en faire acheter trois, une de quarante chevaux, une de soixante chevaux, une de quatre-vingts chevaux, payables après le mariage, mais livrables un mois auparavant, avec contrat provisoire de location : car on ne sait pas ce qui peut arriver ; — un gueux en redingote crasseuse, qui lui offrait un Raphaël authentique pour deux cent mille francs, et qui finit par solliciter de lui deux francs, afin de pouvoir déjeuner ; — un monsieur de la haute société, mais déclassé, qui, pour vivre, faisait le courtage des tableaux anciens, des tapisseries, des bronzes, des ivoires, moyennant une petite remise que les antiquaires lui accordaient sur la vente, et ce monsieur proposait à Vittorio, en ami, de majorer les prix, puisque c'était Mabel Clarks qui payerait, sauf à partager entre eux la différence ; — un homme de lettres qui lui demandait les fonds nécessaires pour lancer une revue en trois langues, et qui s'engageait à y publier ses propres articles sous la signature de Vittorio ; — un agent de change exécuté à la Bourse, qui le pressait de faire acheter par John Clarks les actions d'une mine africaine, en promettant à Vittorio une forte commission, si celui-ci venait à bout de colloquer à son futur beau-père ce gros paquet d'actions douteuses. — Et, dans toutes les demandes, dans toutes les offres, dans toutes les requêtes qui lui avaient été adressées ce matin-là, Vittorio avait aperçu plus clairement que jamais l'intention de l'enjôler, de le duper ; mais, dans plusieurs d'entre elles, il avait constaté aussi chez les solliciteurs la conviction d'avoir affaire à un homme avide et vénal qui, pour de l'argent, pour une somme d'argent plus ou moins forte, consentirait à tromper sa femme, à tromper son beau-père, à les filouter, à les voler comme un chevalier d'industrie, comme un escroc du grand monde. Aussi avait-il tressailli encore plus douloureusement que les autres fois, à chaque indice qui lui révélait la mésestime de ces gens assez audacieux pour venir ainsi lui proposer, dans sa propre maison, des marchés louches, des affaires véreuses, moyennant un prix à débattre.

« Suis-je donc déshonoré ? » — se disait-il avec une affreuse amertume.

A midi, il se trouva seul. Il demanda pour la quatrième ou

cinquième fois à sa vieille servante s'il était venu d'Amérique une lettre ou un télégramme. C'était une demande que, depuis trois semaines, il répétait sans cesse, mais toujours inutilement, hélas! Pas plus ce jour-là que les autres jours, il n'était rien venu d'Amérique. Alors il recomposa son visage, se donna cet aspect insoucieux et content qu'il prenait comme un masque mondain, et s'en alla déjeuner au club. Il répondit aux questions de quelques amis que le mariage se célébrerait certainement en avril; il plaisanta avec toutes les personnes présentes, s'efforçant de faire bonne figure; mais il observa que les questions, les félicitations, les compliments étaient faits d'une façon un peu hésitante, avec une imperceptible nuance d'incrédulité, d'ironie. Le vieux duc d'Althan lui témoigna beaucoup de froideur, et ce fut à peine si Marco Fiore le salua. Surexcité, nerveux, il se répétait à lui-même :

« Suis-je donc déjà déshonoré? »

Après déjeuner, il revint chez lui, n'y trouva ni lettre ni télégramme. Il ressortit de nouveau, s'en fut à la salle d'armes, amortit par une heure de violent exercice ce qu'il y avait de plus intolérable dans son anxiété. Puis il revint encore chez lui, n'y trouva rien, repartit, alla déposer des cartes de visite chez deux ou trois dames étrangères qu'il avait connues la veille, à un thé de l'ambassade d'Angleterre; et pour la troisième fois il revint chez lui, redemanda à la servante s'il n'y avait rien. Cette fois, elle répondit qu'on avait téléphoné, qu'elle avait inscrit le message. Déçu, il prit le bloc-notes sur le plateau, et voici ce qu'il lut :

Une amie d'Amérique prie Don Vittorio Lante de venir vers quatre heures et demie au Grand-Hôtel prendre une tasse de thé. Appartement n° 27.

Il trembla des pieds à la tête, comme un arbre assailli par le vent; il tira convulsivement sa montre, constata qu'il n'avait plus que dix minutes pour arriver à l'heure indiquée; il se jeta dans une voiture, palpitant, frémissant, ne voyant pas les rues par où il passait, se mordant les lèvres à chaque obstacle qui l'arrêtait. Entré dans le vestibule du Grand-Hôtel, il cria au concierge le numéro 27, renonça à prendre l'ascenseur, grimpa furieusement l'escalier du premier étage; et, la

gorge serrée, haletant, suffoquant, il frappa à la porte du 27. De l'intérieur, la voix claire et harmonieuse de Mabel répondit :

— *Come in*[1].

Elle était là, en face de lui, debout au milieu du grand salon plein de fleurs, et, belle, souriante, elle lui tendait la main. Le visage de Vittorio se couvrit d'une pâleur mortelle; sous le coup de l'émotion trop forte, ses yeux s'emplirent de larmes. Il saisit cette main, la baisa, la baisa encore, la mouilla de ses pleurs.

— *Oh! dear... dear old boy*[2]! — murmurait Mabel, émue aussi, le regardant affectueusement, lui souriant.

Il serrait toujours la main de la jeune fille entre les siennes, et, tandis qu'il regardait sa fiancée au fond des yeux, ce cri, qu'il avait tant de fois réprimé, jaillit impétueusement du fond de son cœur :

— Mabel, Mabel, je vous jure que je suis un honnête homme!

— Ne jurez pas, Vittorio, lui répondit-elle promptement. Je le sais.

— Ah! comme on m'a calomnié, comme on m'a diffamé, comme on m'a déshonoré! Mais je vous jure que ce sont des mensonges, d'infâmes mensonges!

— Je le sais, vous dis-je, — répéta-t-elle, de sa voix claire et ferme.

— O ma consolatrice! ô mon amie! ô ma bien-aimée! — fit-il, éclatant en sanglots, l'attirant à lui, la serrant dans ses bras, lui mettant sur le front, sur les yeux, sur les joues, des baisers d'amour et de reconnaissance.

Elle se laissa embrasser; puis, d'un geste gracieux, elle se dégagea de l'étreinte; et ils s'assirent l'un à côté de l'autre, sur un divan qu'abritait un bananier.

— Ainsi, vous m'aimez toujours, Mabel? — lui demanda-t-il, impatient d'entendre la réponse.

— J'ai toujours beaucoup d'affection pour vous, cher ami! dit-elle avec calme.

— Alors pourquoi m'avez-vous fait tant de peine? Pourquoi

1. « Entrez. »

2. « Oh! cher... cher vieil ami! »

m'avez-vous laissé si longtemps sans une lettre, sans un télégramme?

— J'étais en route; je venais à Rome.

— Et depuis quand êtes-vous partie? — interrogea-t-il, recommençant à être inquiet.

— Depuis trois semaines.

— Vous êtes donc aussi allée ailleurs?

— Oui, — fit-elle, avec un sourire.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti? Pourquoi m'avez-vous condamné à subir ces journées terribles, d'autant plus terribles qu'il n'y avait personne à qui je pusse confier ma colère et ma douleur?

— C'est que je suis partie à l'improviste.

— A l'improviste?

— Oui. D'une minute à l'autre, j'ai pris la résolution de venir en Europe. Ma mère est restée là-bas. Mrs. Broughton seule m'accompagne. Je suis à Rome *incognito*.

Et elle eut un petit rire... Il était de plus en plus troublé, sans vouloir le laisser paraître. Il la regardait avec embarras, la trouvait plus charmante que jamais, plus séduisante de fraîche jeunesse et de saine beauté. Enfin il s'écria :

— Qu'importe tout le reste, chère Mabel, puisque vous êtes ici, puisque je serre votre main qui, pour moi, contient tout le bonheur!

Elle l'écoutait de la même façon qu'autrefois, penchant un peu sa tête à l'opulente et brune chevelure, comme si le souffle ardent des paroles prononcées par Vittorio lui eût caressé le visage et l'âme. Puis, tout à coup, elle dit simplement :

— Prenons-nous le thé?

— Oui, ma chérie, — dit-il, retombant sous le charme.

De la même démarche qu'autrefois, elle alla près de la petite table où était préparé tout ce qu'il fallait pour faire le thé; et, tandis qu'il la suivait des yeux, ravi en extase par cette chère présence, par ces gestes et par ces paroles qui faisaient revivre en lui le rêve d'amour vécu à Saint-Moritz, elle accomplit vivement et gracieusement les petites opérations nécessaires. Elle lui apporta une tasse de thé, en prit une pour elle-même. Mais bientôt le charme se dissipa, et, de nouveau, Vittorio fut très agité, saisi d'une violente inquiétude.

— Pourquoi êtes-vous venue à Rome, Mabel? — lui demanda-t-il avec une sorte de sévérité.

— Pour connaître la vérité, — répondit-elle fermement, — et pour vous la dire.

— Pour connaître la vérité?... Alors, vous avez cru à ces infamies?

— Non, je n'y ai pas cru.

— Vous avez cru que ma mère était ma victime? qu'elle mourait de faim dans son palais de Terni? qu'elle ravaudait des bas de soie pour me faire vivre?

— Non, je ne l'ai pas cru. Mais, il y a deux jours, je suis allée à Terni; j'ai vu votre mère; je l'ai embrassée. Elle est une sainte, et vous êtes un bon fils.

— Vous êtes allée à Terni, et vous dites que vous n'avez pas cru cela? Comment osez-vous le dire?... Vous avez cru aussi, sans doute, que j'avais séduit ma cousine Livia Lante!

— Non, je ne l'ai pas cru. Mais, il y a quatre jours, j'ai vu, à Velletri, votre cousine Livia; j'ai causé avec elle, et elle m'a tout raconté. Vous ne l'avez pas séduite, vous ne lui avez pas promis le mariage, et elle sait très bien que vous ne l'aimez pas.

— Oh! Mabel, quelle honte pour moi! Vous avez cru que j'étais un infâme, et vous êtes allée chercher les preuves de mon honnêteté! — s'écria-t-il, terrassé par la douleur, cachant son visage dans ses mains.

Elle se leva, s'approcha de lui, écarta ses mains, le força de la regarder.

— Mon ami, mon ami, ne faites pas cela, je vous en prie! Non, je n'ai rien cru; mais j'avais besoin de vérité certaine. Et comme, nous autres, dans mon pays, nous ne croyons qu'à ce que nous avons vu de nos yeux et entendu de nos oreilles, j'ai décidé que j'irais la chercher moi-même, cette vérité certaine.

— Jamais je ne vous ai fait un mensonge, Mabel!

— Non, jamais. Vous êtes un brave et loyal garçon.

— Donc, après votre enquête, vous continuez à m'estimer, à m'aimer?

— Je continue à vous estimer, à vous aimer.

— Et vous continuez à m'appartenir?

— Non, — déclara-t-elle nettement, — je ne continue pas à vous appartenir.

— Vous reprenez votre parole? — s'écria-t-il, frappé d'étonnement.

— C'est vous qui me la rendrez, — dit-elle avec calme.

— Moi, moi?

— Oui, vous, cher ami. Comme vous êtes un galant homme et un gentilhomme, vous romprez de vous-même nos fiançailles, et il ne sera plus question de notre mariage.

Elle avait parlé avec une simplicité ferme, sans aucune émotion; mais il y avait dans sa physionomie une gravité que Vittorio ne lui avait jamais vue.

— Il ne sera plus question de notre mariage?...

— Non. Il ne convient pas que nous nous épousions.

— Pour quel motif?... A cause de ces infâmes calomnies?

— Aucunement : ces vilaines choses n'ont rien à y voir. Si ce mariage ne doit pas se faire, c'est parce qu'il serait une erreur.

— Une erreur?

— Oui, une erreur qui, plus tard, nous rendrait malheureux l'un et l'autre. Or, il ne faut pas se rendre malheureux.

— Mais la raison, la raison?

— Je suis très riche, moi, et vous êtes très pauvre.

— Oh! c'est horrible! — balbutia-t-il sourdement, accablé.

— Que puis-je y faire, mon ami? — répliqua-t-elle en haussant les épaules. — J'ai cet argent parce que mon père me le donne. Ce n'est pas ma faute, si j'en ai tant; mais je ne le jetterai point au ruisseau : car, après tout, l'argent n'est pas une mauvaise chose.

— Et moi, si je suis pauvre, ce n'est pas non plus ma faute! — murmura-t-il douloureusement.

— Non, sans doute!

— Et vous connaissiez ma pauvreté. Je vous en avais instruite. Je ne vous ai rien caché!

— Oui, je la connaissais : vous m'en aviez loyalement fait l'aveu, et cette loyauté vous a valu mon estime et mon affection. C'est moi seule qui me suis trompée.

— Vous vous êtes trompée?

— Oui, en croyant qu'une fille riche et un garçon pauvre pouvaient s'épouser sans apprêter ainsi leur propre malheur. Ce fut une grosse bévue. Je vous en demande pardon,

Vittorio : car elle vous fait souffrir. Mais vous me pardonnerez.

— Ah! vous ne souffrez pas, vous! Tout cela vous est bien égal! — lui reprocha-t-il avec amertume.

— N'en croyez rien, Vittorio, — répondit-elle avec une certaine douceur. — Je souffre à ma manière, comme j'en suis capable. Mais une vive souffrance, qui dure peu, est préférable à un malaise qui dure toute la vie.

— Et d'où nous viendrait ce malaise?

— De l'argent.

— Je n'y ai pas songé, quand je vous ai donné mon amour!

— C'est vrai, et je le sais bien, moi, — affirma-t-elle en lui serrant la main. — Mais le monde l'ignore. Depuis quelques années, vous étiez en quête d'une grosse dot, vous vouliez faire un beau mariage. Ni en Italie, ni en Amérique, on n'admettra jamais que votre amour ait été désintéressé.

— Mais vous, qui me connaissez? vous, qui m'aimez? vous qui me verriez vous aimer pour vous-même, vous adorer pour vous-même?

— L'amour passe tôt ou tard, et jamais très tard, — répliqua-t-elle, songeuse. — Chez les Italiens, il est aussi fugitif qu'il est ardent. Qui sait si, un jour ou l'autre, je n'ajouterais pas foi aux dires du monde? Qui sait si je ne m'imaginerais pas que vous m'avez épousée pour ma fortune?

— Je vous jure que mon amour, à moi, ne passerait point!

Elle hocha la tête et continua, obstinée :

— D'ailleurs, où irions-nous vivre?... Nous demeurerions une partie de notre temps dans mon pays, en Amérique? Mais, là-bas, on vous considère comme un aventurier, comme un chasseur de dot; et il n'y aurait pas moyen de persuader aux gens le contraire. Vous vous y sentiriez méprisé; dans un milieu nouveau, et hostile, la vie vous deviendrait vite insupportable; et, si je prétendais vous contraindre à y demeurer, vous prendriez bientôt en haine mon argent et moi-même.

— Mais ici, dans mon pays si beau?

— Ici, c'est moi qui pâtirais. Pour tous vos Italiens et toutes vos Italiennes, je serais toujours l'Américaine qui a fait un marché, qui a échangé ses dollars contre un titre. Donna Mabel Lante della Scala, princesse de Santalena!

Comme on sourirait de mépris, lorsqu'on entendrait un pareil titre accolé à mon prénom! Ils le dissimuleraient, ce sourire, parce que j'aurais un palais, un parc, et que je donnerais des dîners et des *garden-parties*; mais, derrière mon dos, quelles moues, quelles critiques, quelles médisances! A votre première trahison, tout le monde, dans mon pays, vous maudirait, et tout le monde, dans le vôtre, vous donnerait raison. Pourquoi? parce que j'ai cinquante millions de dot, tandis que vous avez seulement un revenu de quinze cents francs par mois, sur lequel vous devez aussi pourvoir aux besoins de votre mère...

Après ce discours, un peu long pour elle, qui, comme tous ceux de sa race, était habituée aux phrases nettes et concises, elle s'arrêta, à bout de souffle.

— En Engadine, vous ne pensiez point à tout cela! — soupira Vittorio.

— Non, je ne pensais point à tout cela. La nature y était si belle! L'amour y était si pur! La vie y était si facile!

— Comment avez-vous pu oublier ce bon temps, Mabel?

— Je ne l'ai pas oublié; mais, plus tard, j'ai mieux vu la situation; j'ai vu que rien n'est simple, que rien n'est aisé, ni la vie, ni l'amour, ni le bonheur; non, rien, là où intervient cette puissante et terrible chose qu'est l'argent...

— Que voulez-vous donc de moi? qu'êtes-vous venue me demander? — interrogea-t-il, avec une irritation mêlée de tristesse.

— Voici. Votre naissance, votre passé, votre caractère vous ont fait généreux. Eh bien, vous me donnerez une preuve de votre générosité en me rendant librement et spontanément ma promesse.

— Il le faut bien! — répondit-il, avec un sourire où il y avait de la douleur et de l'ironie. — Je ne puis faire autrement.

— Pardon, vous pourriez faire autrement! Si vous étiez un vil calculateur, si vous obéissiez à un intérêt sordide, vous pourriez me contraindre à vous épouser : vous avez ma parole, celle de ma mère, celle de mon père...

Et elle le regarda dans les yeux, fixement. Il la regarda aussi dans les yeux, fixement; puis, d'une voix forte, sans la moindre hésitation :

— Miss Mabel Clarks, — dit-il, — je vous rends, à vous et à vos parents, la parole que vous m'avez donnée. Je tiens à votre disposition vos lettres et vos télégrammes.

Mabel pâlit, rougit; un flot de sang inonda son beau visage, et elle tendit la main à Vittorio.

— Je n'en doutais pas, cher, cher ami! J'ai pour vous beaucoup d'affection; vous me serez toujours cher!

Il avait accompli le sacrifice que lui imposait l'honneur; mais, accablé par cet acte héroïque, il restait muet, immobile. Un long silence régna.

— Je repartirai demain, — dit-elle enfin, à voix basse.

— Demain?... — répéta-t-il, comme s'il comprenait mal.

— Voulez-vous, cher ami, m'accompagner jusqu'à Naples, où je m'embarquerai? — lui demanda-t-elle, doucement, d'une voix un peu voilée de tristesse.

— Je préfère... je préfère ne pas vous accompagner, — murmura-t-il.

— Il faut être courageux, Vittorio!

— J'ai fait preuve de courage. Ne m'en demandez pas plus.

— Il faut ne pas souffrir.

— Si je souffre, c'est de vous perdre : car je vous aime.

— J'espère que votre douleur prendra bientôt fin...

— Moins tôt que vous le croyez, peut-être...

— Vous allez retourner près de votre mère?

— J'y retournerai, mais plus tard... Du reste, il est nécessaire que j'aille la rejoindre, pour décider tout...

Maintenant qu'elle avait vaincu, elle éprouvait pour lui une tendresse de plus en plus vive, une pitié de plus en plus profonde. Chacune des paroles par lesquelles il exprimait discrètement sa douleur, sa défaite, la déception de toutes ses espérances, la frappait au cœur, plus fort que n'avaient fait jusqu'alors les cris de révolte jaillis des lèvres du malheureux. Maintenant qu'elle avait vaincu, maintenant qu'elle avait recouvré sa liberté, elle redevenait son amie, sa sœur, une sœur aimante et triste, qui souffrait de le voir souffrir, qui désirait apaiser son tourment. Mais lui, qui avait donné la mesure de sa générosité, qui avait proféré les suprêmes paroles du renoncement, il ne pouvait plus être consolé par elle. Cependant elle essaya encore une fois :

— Votre mère vous attend, Vittorio.

— Vous... vous lui avez tout dit? — interrogea-t-il, de sa voix lasse et blanche.

— Oui, je lui ai tout dit.

— Pauvre mère!...

— Mon ami, mon ami, — articula-t-elle énergiquement, — recommencez une vie nouvelle! Vendez le palais, vendez le parc de vos ancêtres; payez vos dettes; prenez votre mère chez vous, et, avec le petit capital qui vous reste, tentez une entreprise, créez une industrie, travaillez pour vous et pour les autres.

— Il faudrait que j'eusse une autre âme, un autre cœur! répondit-il sourdement, les yeux baissés.

— Changez de pays, changez de milieu! — continua-t-elle, d'une voix forte, comme si elle voulait lui infuser de la volonté.

— Je devrais, n'est-ce pas, aller en Amérique? — demanda-t-il avec un sourire contraint.

— Pourquoi pas? Mon père ferait tout pour vous.

Mais aussitôt, voyant le visage de Vittorio pâlir et se convulser, comme dans un accès de douleur et de colère, elle se mordit les lèvres.

— Grand merci! — dit-il avec une ironie profonde. — Le seul bien que je pouvais recevoir de votre père, j'y ai renoncé... Miss Clarks, nous nous séparerons sans que vous m'ayez compris.

— Peut-être, — répondit-elle humblement. — Il ne m'est pas donné de vous comprendre.

— Eh quoi? Vous plairait-il donc, Miss Clarks, que je fusse là-bas au moment où vous épouserez un Américain, un homme de votre race et de votre pays?

— Oh! cela n'arrivera pas tout de suite! — murmura-t-elle.

— Cela arrivera pourtant...

— Je le crois. Mais ce ne sera ni demain ni dans un an... Ce sera beaucoup plus tard.

— Pourquoi donc attendrez-vous?

— Il faudra que je vous oublie, mon ami, — répondit-elle avec franchise.

Il tressaillit, mais il se contint. Elle ajouta :

— Vous nous croyez des femmes sans cœur, nous autres Américaines. Jamais les Européens ne nous comprendront.

Accablé, il fit un geste vague, comme s'il s'excusait.

— Et moi, — continua-t-elle, — je suis certaine que vous épouserez Livia Lante beaucoup plus tôt que je n'épouserai l'Américain.

— Nous sommes trop pauvres, Livia et moi, — fit-il en haussant les épaules. — La pauvreté, il est vrai, se supporte, quand on s'aime d'amour. Mais je n'aime pas Livia.

— Plus tard, la solitude et l'ennui vous pèseront. Elle est douce et gracieuse, elle embellira votre vie.

— Il n'y a qu'une condition qui m'aurait fait supporter la pauvreté ! — s'écria-t-il.

— Laquelle ?

— Si je l'avais supportée avec vous !... Ah ! si vous étiez une pauvre fille sans dot, combien je serais heureux de vous prendre, de vous emporter avec moi, de travailler pour vous, ma compagne, ma femme, mon amour, de devenir riche pour vous, pour vous seule !... Ah ! Mabel, venez, venez avec moi, fuyez avec moi, renoncez aux millions, renoncez à l'argent, dites à votre père que vous ne voulez pas un sou, dites-lui que votre mari, pour vous, avec vous, saura travailler, entreprendre, créer de la vie et de la richesse !

Elle l'écoutait, blême, étonnée, chancelante sous le flot de cette passion tumulteuse.

— Toi seule, entends-tu, Mabel, peux faire de moi un autre homme, me donner une autre âme, un autre cœur !... Rappelle-toi, Mabel, rappelle-toi le rêve d'amour que nous avons rêvé en Engadine ; rappelle-toi que, là-haut, tu as consenti à m'aimer, tu m'as aimé, tu as été amoureuse de moi ! Non, non, tu ne peux pas l'avoir oublié !... Ah ! changeons tous les deux ! Toi, change ta nature, deviens une autre femme, abandonne-toi à l'amour ; et moi, je changerai mon âme, je deviendrai un autre homme, je me jetterai, pour toi, dans la grande bataille de la vie ! Changeons tous les deux !

Il l'avait saisie dans ses bras, l'étreignait contre son cœur, l'enveloppait de ses brûlantes paroles comme d'un tourbillon de flammes. Et, pour la première fois, sur ce visage rayonnant de jeunesse et de beauté, il vit l'égarement de la passion et de

la douleur. Mais, faite pour vaincre, elle fut la plus forte. Elle se détacha de lui, recomposa son visage et déclara :

— Non, Vittorio, ce n'est pas possible.

— Pourquoi n'est-ce pas possible ?

— Parce que l'amour même est incapable de changer une âme.

— C'est vrai ! — répliqua-t-il, devenu subitement froid et triste. — L'amour même est incapable de changer une âme.

XII

Une forte brise soufflait du large, hérissant les eaux de l'Adriatique en longues vagues d'un vert d'émeraude, poussant à l'assaut du Lido ces vagues qui, chargées d'une âpre senteur marine, s'arquaient, s'enroulaient, se frisaient en glauques volutes couronnées d'écumes blanches. Les flots venaient se briser, l'un après l'autre, presque l'un sur l'autre, contre la plage immense, dont le sable fin et jaune devenait plus foncé, se maculait de taches grandissantes, à mesure que l'eau, gagnant du terrain, envahissait la rive humectée. Çà et là, épars sur le sable, des monceaux d'algues, de détritus, étaient investis, recouverts, dispersés au gré de la marée montante; çà et là, l'eau salée formait dans la grève des mares et des rigoles. Cependant la brise fraîche enveloppait de ses remous les élégants pavillons de toile qui, dressés pour les baigneurs, s'alignaient, très nombreux, jusqu'à une grande distance , sur cette plage droite; elle enveloppait l'énorme établissement balnéaire du Lido, faisait claquer les petites portes des cabines, faisait battre le linge qui séchait; elle enveloppait la vaste terrasse couverte où se trouve le café, en faisait battre les tentes, encore baissées à cause du soleil; et, lorsque ce vent du large devenait plus vif, il soulevait de minuscules trombes de sable qui arrivaient en tournoyant jusque au pied de la terrasse.

Quoique l'on fût aux derniers jours de septembre et à une heure déjà avancée de l'après-midi, l'eau était peuplée de baigneurs dont les têtes apparaissaient sur les vagues; la plage était peuplée de gens qui allaient et venaient, qui montaient

ou descendaient les petits escaliers de bois, qui se dirigeaient vers la mer ou s'éloignaient de la mer. Au loin, sur la plage, du côté des pavillons de toile, huit ou dix enfants de différents âges, surveillés par leurs bonnes, par leurs gouvernantes, jouaient à courir du sable dans l'eau et de l'eau sur le sable, fuyant avec des cris de joie devant les plus fortes vagues, se roulant par terre, se relevant en un groupe folâtre et délicat. Plus près, des points noirs, des bonnets aux vives couleurs, de grands chapeaux de paille, nageaient sur les flots d'un vert pâle, indiquant des hommes et des femmes occupés à jouir d'une des dernières journées de l'été, à jouir de cette mer aux eaux si claires, aux vagues si mouvantes, aux senteurs si vivifiantes, à jouir de ce vent si frais, de cette plage si vaste, de ce sable si fin. Sur le rivage passaient des hommes qui regagnaient leurs cabines ou qui en sortaient, enveloppés dans des peignoirs, des maîtres nageurs qui marchaient pieds nus, en caleçon de toile, en tricot à raies blanches. Quelques dames, deux en blanc, trois en robes claires, s'étaient arrêtées pour babiller en regardant les baigneurs, et l'une d'elles avait ouvert une ombrelle rouge.

A l'horizon, sur le vert émeraude de l'Adriatique, deux *paranze*[1] s'avançaient d'un mouvement fraternel, se suivant, se rejoignant, se dépassant, mais conservant toujours la même route. L'une avait trois voiles toutes jaunes, d'un jaune d'ocre, avec d'étranges signes tracés sur fond d'un jaune plus sombre; l'autre avait ses voiles d'un rouge de cuivre, avec des dessins d'un rouge plus foncé. Lorsqu'elles se furent rapprochées, on vit que les voiles jaunes portaient les symboles de la Passion, — une croix, des clous, une couronne d'épines, — et que la plus grande des voiles rouges portait une petite madone du Carmel, celle de l'*Ave maris stella*.

Vers quatre heures, la terrasse du café, toute inondée de soleil, était déserte, et les mouches bourdonnaient sur les cent petites tables, derrière les tentes à demi baissées. Mais bientôt la scène changea. Le vent du large devint plus vif, plus froid; les enfants se décidèrent à rentrer dans les pavillons et à se rhabiller, sans interrompre toutefois leurs exclamations

1. Bateaux qui, pour certaines pêches, naviguent toujours de conserve.

d'allégresse ; les autres baigneurs rentrèrent un à un dans leurs cabines; la mer fut bientôt déserte; mais, sur la plage, le nombre s'accrut des promeneurs qui marchaient lentement, qui peinaient à cheminer sur ce sable fin où les pieds s'enfonçaient, qui, de temps à autre, s'arrêtaient pour regarder la mer, pour admirer les crêtes blanches des vagues, pour respirer à pleins poumons cette bonne brise marine, imprégnée d'aromes salins. D'autres *paranze* venaient surgir dans le lointain et se rapprochaient de minute en minute, avec leurs voilures jaunâtres, fauves, cramoisies, qui semblaient brûlées par le soleil et par les embruns.

La scène avait changé aussi sur la terrasse même. Comme le soleil déclinait, on avait relevé toutes les tentes; et bientôt quelques personnes étaient venues s'asseoir aux petites tables placées le long de la balustrade qui donne sur la plage, balustrade d'où l'on découvre toute l'immensité et toute la beauté de ce paysage incomparable. Jusqu'à la demi-heure précédente, les petits vapeurs qui font le service entre Venise et le Lido étaient arrivés presque vides; mais, à présent, ils amenaient sans cesse vers la plage des personnes qui délaissaient les eaux luisantes et immobiles des lagunes pour venir, en traversant l'île toute verdoyante de petits arbres, toute égayée d'arbustes et de plantes fleuries, contempler l'Adriatique libre et sonore, admirer les vagues aux crêtes écumeuses, respirer les odeurs marines, saluer avec un sourire de sympathie la plus belle des mers italiennes. Bientôt maintes petites tables furent occupées, et les garçons, encore un peu somnolents, circulèrent entre ces tables, apportant sur de larges plateaux tout ce qu'il fallait pour le thé, apportant des sorbets roses et jaunes, apportant des boissons où un tuyau de paille était planté dans la glace pilée. La foule n'était pas aussi nombreuse qu'en avril, lorsqu'affluent les étrangers de toutes les nations, mystérieusement attirés par les charmes voluptueux du printemps vénitien; elle n'était pas aussi nombreuse qu'en août, lorsque pullule cette multitude d'Italiens qui bavardent très haut, qui rient aux éclats, les femmes vêtues de blanc, jouant de l'éventail, buvant, à la mode allemande, la bière glacée dans les verres énormes. C'était une foule de fin septembre, assez curieuse, assez

bizarre, mélange d'étrangers venus de Suisse ou des lacs, d'Italiens descendus des Alpes vers la plaine, au moment où finit la saison de la villégiature en montagne. Réunis autour des petites tables, ces gens faisaient peu de bruit, peu d'embarras; au gracieux et languissant dialecte vénitien, prononcé par de belles lèvres féminines, s'alliaient, dans les conversations, le vif parler français et surtout le rude parler allemand. La brise fraîchissait; les vagues se brisaient sur le sable avec un grondement de plus en plus fort; les promeneurs, déjà rares sur la plage, contemplaient à l'horizon les teintes chaudes du couchant, tandis que les grandes barques, toutes voiles déployées, faisaient courir sur la mer la bénédiction de la Vierge.

Vittorio Lante, seul à une petite table, dans un coin de la terrasse, avait devant lui un verre plein d'une boisson verdâtre qui exhalait une odeur de menthe; mais il oubliait de boire. Son visage, à la fois gracieux et viril, n'avait plus cette expression de vivante allégresse qu'il avait eue en Engadine; ses traits avaient un peu grossi, s'étaient un peu alourdis; son regard, privé maintenant de vivacité, errait distraitement sur les objets voisins, personnes et choses. Le jeune homme n'était ni triste ni gai; il était indifférent et semblait ne penser à rien. Après avoir fumé une cigarette, il en avait allumé une autre, qui lui restait entre les doigts, exhalant un filet de fumée bleuâtre, sans qu'il la portât à ses lèvres. Soudain, quelqu'un s'arrêta près de lui, se pencha, prononça son nom. Il leva les yeux et, avec surprise, reconnut Lucio Sabini.

— Vous ici, mon cher Vittorio!...

— Mon cher Lucio, je suis très heureux de vous revoir.

Ils se serrèrent la main et se considérèrent quelques instants, comme si chacun d'eux voulait lire sur le visage de l'autre l'histoire des deux années pendant lesquelles ils ne s'étaient plus trouvés ensemble. Le plus profondément changé, sans aucun doute, était Lucio Sabini. Ses cheveux noirs, où, jusqu'à trente-cinq ans, il n'y avait pas eu un seul fil d'argent, commençaient à grisonner sur les tempes; sa face, naguère maigre, était maintenant décharnée; ses yeux, si fiers, semblaient éteints; sa haute taille s'était un peu voûtée; toute sa physionomie avait une expression de lassitude, de force déclinante, d'énergie qui s'affaisse.

— Vous êtes seul, Vittorio?

— Oui, je suis seul.

— Vous n'avez rien à faire?

— Non.

— Alors, je m'asseois un instant à côté de vous.

Et il prit un siège, regarda la mer, se tut.

— Voulez-vous boire quelque chose, cher ami? — lui demanda Vittorio, avec un empressement courtois.

— Si cela est nécessaire, je prendrai un verre d'eau teintée de n'importe quelle couleur...

Et, de sa main longue, brune et sèche, il tordit la pointe de sa moustache, comme c'était son habitude. Puis ils se considérèrent encore, d'un air scrutateur.

— Il y a longtemps que vous êtes à Venise? — demanda enfin Lucio Sabini, faisant effort pour dire quelque chose.

— Nous y sommes depuis huit jours seulement. Nous arrivons de Vallombrosa, où nous sommes restés, jusqu'après la mi-septembre.

— C'est amusant, Vallombrosa?

— Non; c'est ennuyeux.

— Votre femme s'y plait?

— Assez. Livia aime les bois et leurs grands arbres. Là-bas, elle vit dans la forêt du matin au soir.

— Elle est ici, au Lido, avec vous?

— Non : elle est à Venise, avec des amis. Je suis venu seul au bord de l'Adriatique, pour y passer une heure.

— Elle vous laisse volontiers votre liberté?

— Oui. Elle sait que j'aime ma liberté, quoique je n'en fasse aucun usage... C'est elle qui me rend libre, pour me faire plaisir.

Ils parlaient à demi-voix, un peu penchés sur la table, regardant tour à tour, d'un œil distrait, soit les verres qu'ils laissaient intacts, soit le paysage maritime. Enfin Lucio, les yeux fixés sur ceux de Vittorio, lui adressa quelques questions moins banales.

— Êtes-vous heureux, Vittorio?

— Je ne suis ni heureux ni malheureux, — répondit l'autre, en détournant la tête.

— Cela vous suffit?

— Je n'avais pas autre chose à choisir.

— Et Donna Livia est-elle heureuse?

— Elle ne souhaitait, dans la vie, que de m'avoir, et elle m'a.

— En somme, tout va bien.

— Pour Livia, oui.

— Et pour vous?

— Oh! pour moi, rien ne peut aller ni bien ni mal...

Il y eut une pause, après laquelle Lucio reprit :

— Vous avez aimé ardemment cette Américaine?

— Oui, ardemment, c'est le mot!

— Pourquoi donc l'avez-vous laissée fuir?

— C'est moi qui ai renoncé au mariage.

— Et vous l'aimiez?

— Je l'adorais; mais j'ai renoncé.

— Pourquoi?

— Pour sauver mon honneur. J'étais déshonoré, si je l'épousais.

— A cause de sa fortune?

— Oui. Elle était trop riche, elle était immensément riche, et moi, j'étais pauvre.

Une tristesse passa comme un léger voile sur la face de Vittorio. L'autre, après l'avoir observé un instant, lui demanda :

— Il vous est encore pénible de parler de cette fâcheuse aventure?

— Un peu... mais de moins en moins. Je suis presque guéri.

— Vous avez beaucoup souffert?

— Horriblement, comme si j'allais mourir. Je ne suis pas mort. Il paraît qu'on ne meurt pas de ces douleurs-là...

— Est-ce bien sûr? est-ce bien sûr! — fit Lucio, en lui prenant la main.

— Que vous dirai-je? — murmura Vittorio. — J'avais ma mère, et il ne m'était pas permis de la rendre encore plus malheureuse... Peut-être aussi étais-je indigne d'éprouver une si tragique douleur : la nature ne m'a donné ni une grande âme ni une grande volonté... Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas mort, si je suis presque guéri...

— Pauvre Vittorio! Dites-moi tout. Vous pouvez tout me dire : car je peux tout comprendre.

— Oh! mon histoire n'est pas aussi intéressante que vous le supposez! — fit-il avec un sourire d'amère ironie. — C'est

même une assez sotte histoire. En Engadine, je me suis conduit comme un nigaud. J'allais là-haut pour y trouver une fille qui ne fût ni trop belle ni trop laide, pas trop riche non plus, mais assez pour nous tirer d'embarras, ma mère et moi; j'y allais avec un programme bien arrêté, avec un programme banal et antipathique, mais bien arrêté, le programme du chasseur de dot. Et voilà qu'au lieu de chercher la fille médiocre qui m'aurait apporté sept ou huit cent mille francs, je m'attaque niaisement à Mabel Clarks, qui a cinquante millions, je pose ma candidature, j'évince tous mes concurrents. Puis, en imbécile, en triple imbécile que je suis, au lieu de conserver tout mon sang-froid, toute ma raison, tous mes moyens, je m'amourache d'elle, parce qu'elle est belle, parce qu'elle est jeune, parce qu'elle est d'une autre race et que sa *nouveauté* me séduit. Selon l'usage américain, on nous laisse libres; et, à son tour, la fille aux cinquante millions s'amourache de moi...

— Elle vous a aimé?

— Oui, à sa manière.

— Et la rupture l'a fait souffrir?

— Oui, moins cruellement que moi, mais peut-être plus longtemps. En cela aussi, Lucio, elle m'a vaincu!... Quelle ridicule histoire! Comment ai-je pu penser que le destin me permettrait d'épouser Mabel Clarks, la fille aux cinquante millions, d'être le gendre de John Clarks, le Crésus qui, en mourant, lui laisserait encore deux cents millions? Qui étais-je pour arriver à une telle puissance? Je n'étais pas même un véritable jouisseur, pas même un véritable vicieux, pas même un calculateur cynique. Si j'avais été un vrai calculateur, je ne me serais pas amouraché de Mabel Clarks. Mais, hélas! je n'étais rien, mon ami!

Lucio l'observa jusqu'au fond des prunelles et lui dit avec compassion :

— Vous ne pouvez donc pas l'oublier?

— Vous vous trompez. De jour en jour, je pense moins à elle. D'ailleurs, n'ai-je pas épousé Livia?

— Pourquoi l'avez-vous épousée?

— Je n'avais pas autre chose à faire. J'étais si accablé! J'avais le corps et l'âme si fourbus! Je m'ennuyais tant!... Et cette pauvre Livia languissait dans une attente silencieuse.

Chaque fois que j'allais à Terni, ma mère me regardait avec des yeux remplis de supplications. Bref, j'ai fait ce mariage par tristesse, par faiblesse, par lassitude : il fallait en finir!... L'Américaine avait prévu ce dénouement. Elle a envoyé à Livia un cadeau de noces, un riche cadeau, qui m'a consterné. Elle nous a invités à venir en Amérique...

— Elle vous a invités à venir en Amérique?... Elle vous écrit encore?

— Oui, toujours... de longues lettres...

Ils se turent quelques minutes. Autour d'eux, on commençait à quitter les tables, à s'en aller : car les ombres du crépuscule envahissaient l'île fleurie; mais eux, ils n'y prenaient pas garde.

— Au surplus, — reprit Vittorio, d'un ton sarcastique, — je suis moins pauvre qu'auparavant. Je faisais de trop grosses dépenses, afin de trouver la riche héritière; je m'endettais, pour vivre largement, pour voyager. Quand j'eus annoncé que j'épousais Livia, mon oncle Castrucci, vieux clérical, s'est attendri, et il nous a offert, pour notre vie durant, un bel appartement situé dans la vieille Rome, rue Botteghe Oscure. Ma mère y habite avec nous, et son cousin Farnèse lui fait cadeau de la voiture. Vous voyez : mon mariage s'est fait par souscription publique! Nous sommes chez nous; nous roulons carrosse; Livia est charmante dans ses toilettes discrètes, et je ne suis pas réduit à travailler pour vivre, comme je l'avais craint un moment. Dans tout cela, pas ombre d'héroïsme. Homme médiocre, destin médiocre, vie médiocre...

— Ah! Vittorio, vous souffrez encore!

— Dans mon amour-propre, oui, je l'avoue. Songez, Lucio, que les calomnies ont plu sur moi dans tous les pays où fréquente la société cosmopolite, et que je n'ai pu souffleter un seul de mes calomniateurs; songez que des flots d'encre ont coulé, dans les journaux des deux mondes, pour diffamer mon nom, et que je n'ai pu cracher au visage d'un seul journaliste; songez qu'il m'a été impossible de me défendre, de me révolter contre tant d'affronts, parce que j'aimais Mabel et parce que Mabel m'aimait... Et puis, quelle atroce blessure pour mon orgueil, lorsque la rupture du mariage a paru confirmer les calomnies, justifier les diffamations! Comme tout le monde a ri de moi! Et comme on rirait encore de moi et de

Livia, si nous n'étions pas désormais un tranquille et modeste ménage qui vit dans la pénombre et qui ne compte plus!...

— Un autre que vous n'aurait jamais consenti à cette rupture.

— J'ai consenti parce que j'aimais Mabel. Je l'aimais comme un collégien, comme un Don Quichotte, avec tant d'ardeur et de dévouement que, médiocre comme je le suis, j'en devenais un héros. C'est par amour que j'ai renoncé à tout mon bonheur; volontairement, rien que par amour! Ah! si je ne l'avais pas aimée!... si j'avais été un homme froid qui, même dans le trouble d'un caprice amoureux, sait pourvoir à ses intérêts!... Si je ne l'avais pas aimée, j'aurais pu fuir avec elle, j'aurais pu la compromettre irrémédiablement, j'aurais pu rendre le mariage inévitable. Si je ne l'avais pas aimée, je n'aurais pas eu l'ingénuité de la laisser repartir seule pour l'Amérique. Si je ne l'avais pas aimée, j'aurais provoqué en duel chaque diffamateur et j'aurais réduit mes ennemis au silence. Si je ne l'avais pas aimée, j'aurais, dès le premier article injurieux des journaux américains, franchi l'Océan pour obtenir justice devant les tribunaux ou pour me faire justice à moi-même par des moyens plus violents. Si je ne l'avais pas aimée, j'aurais exigé qu'elle tînt sa promesse, et, bon gré mal gré, je me serais emparé de sa personne et de sa fortune. Mais, hélas! je l'aimais, et c'est pour cela que j'ai détruit mon bonheur!...

Les yeux troubles, pleins d'une tristesse inguérissable, il regardait l'Adriatique où le crépuscule donnait aux eaux vertes un éclat d'émeraude.

— Lucio, — reprit-il, — l'amour a été mon erreur : il m'a fait commettre un véritable suicide! Et, pour que mon aventure soit de tout point risible et grotesque, je survis à mon suicide!

Pendant ce récit, la main brune et sèche de Lucio serrait convulsivement un porte-cigarettes d'argent, qui traînait sur la table. Vittorio s'en aperçut et lui dit :

— Pardon! Je dois vous avoir terriblement ennuyé, avec l'histoire de mes misères...

Lucio, sans prononcer une parole, mais avec un affectueux sourire qui s'éteignit aussitôt, protesta qu'il n'en était rien.

— N'allez pas croire, au moins, — reprit Vittorio, — que je raconte à tout le monde la peine qui me tourmente encore.

Je la garde pour moi, je ne veux pas que personne la connaisse. Mais, vous, c'est autre chose : vous êtes venu avec moi en Engadine, vous avez été témoin de ma joie...

— Vous aussi, Vittorio, vous avez été témoin de la mienne.

— Pour vous, comme pour moi, le dénouement a été triste.

— Triste, dites-vous? triste seulement? — s'écria Lucio, avec une telle véhémence de douleur que son ami en resta décontenancé.

— J'ai appris... j'ai lu... — balbutia-t-il.

— Qu'avez-vous appris? qu'avez-vous lu?

— J'ai lu dans les journaux... quelques lignes... quelques lignes où était raconté l'accident dont Miss Lilian Temple a été victime...

— Oui, un accident mortel!

Ils étaient seuls, maintenant, sur la terrasse obscurcie par le crépuscule. Tout le monde s'en était allé prendre, de l'autre côté du Lido, un de ces petits vapeurs qui ramènent les gens à Venise; et les garçons, après avoir débarrassé les tables, s'étaient retirés à l'écart pour se reposer un peu, avant de mettre le couvert du dîner. La plage était déserte, et pas une voile ne voguait sur l'Adriatique devenue d'un vert sombre.

— Elle avait vingt ans! — reprit Lucio, d'une voix faible, étouffée, que Vittorio reconnut à peine.

— C'est trop tôt pour mourir!...

— La mort aurait mieux fait de me prendre, moi, qui ai trente-cinq ans, moi, qui ai trop vécu, moi, qui suis las, vieilli, fini...

— Comment cet accident est-il arrivé? — demanda Vittorio.

— Quel accident?

— Celui où a péri la pauvre fille.

Un horrible sourire de douleur contracta les lèvres blêmes de Lucio.

— Ce n'a pas été un accident fortuit, — dit-il. — Ce n'a pas été une catastrophe alpine. Lilian s'est tuée volontairement.

— Elle s'est tuée? — s'écria Vittorio, stupéfait.

— Oui, elle s'est tuée.

— Vous en êtes certain?

— Hélas!

— Ah! quelle épouvantable chose, quelle épouvantable chose!

Un lugubre silence pesa sur les deux hommes assis dans le coin sombre de la terrasse déserte. Puis Lucio demanda :

— Voulez-vous lire ses dernières paroles?

Et il tira d'une poche intérieure son portefeuille, y prit une longue enveloppe blanche, sortit avec précaution de l'enveloppe une carte postale illustrée. Sur une face, la carte portait cette adresse, écrite en caractères hauts et déliés, d'une main ferme :

A Don Lucio Sabini,
Lungarno Serristori.
Florence.

Et le timbre avait été oblitéré l'année précédente, à la date du 24 avril. Sur l'autre face, il y avait un grand panorama de glaciers, de pics sourcilleux et terribles, et, au dessous, ce nom imprimé en allemand : *Gruss vom Diavolezza*[1]. Du même côté, dans un coin, ces quelques mots anglais avaient été tracés sur le blanc d'un glacier, par la main ferme qui avait écrit l'adresse :

For ever, my love.
LILIAN.

— Elle a écrit cette carte à l'Hospice du Bernina, — reprit Lucio. — Elle l'a mise dans la boîte qui se trouve sur la façade de l'Hospice. Le lendemain, de bon matin, elle est partie pour la Diavolezza, et, à quatre heures de l'après-midi, elle gisait, morte, au fond d'une crevasse de l'Isla Persa.

Il parlait lentement, avec une précision qui donnait à son récit quelque chose de plus cruellement douloureux.

— Voulez-vous voir l'endroit où elle est morte? reprit-il. Regardez bien. Voici la Diavolezza, montagne que l'on gravit sans beaucoup de peine et d'où l'on découvre un immense panorama de cimes et de glaciers. J'y étais allé. Je le lui avais dit... Regardez bien. Elle est venue ici; elle s'est reposée dans cette cabane, une heure seulement. Puis elle a voulu se remettre aussitôt en route, gagner le glacier que vous voyez, là, près de cette grande moraine qui le coupe en deux. Cette

1. « Salut envoyé de la Diavolezza. »

moraine, c'est l'Isla Persa, et en dessous, regardez bien, vous verrez la crevasse où elle est tombée, *où elle a voulu tomber*...

— Comment savez-vous qu'*elle l'a voulu*?

— Elle a tranché avec un canif la corde qui l'attachait au guide.

— Qui vous a donné ce renseignement?

— Le guide lui-même. J'ai vu le bout de corde tranché. J'ai refait l'ascension qui fut pour elle la dernière...

Et des sanglots sans larmes secouèrent sa poitrine. Quand cette crise fut apaisée, Vittorio lui dit :

— Remettez-vous, Lucio, et allons-nous-en.

Au même instant, les lampes électriques s'allumèrent tout d'un coup, et, sur la terrasse brusquement éclairée, les garçons apportèrent du linge, de l'argenterie, des cristaux, pour préparer les tables où, par les soirées tièdes, étrangers et Vénitiens aiment à venir dîner en face de la mer, sous les caresses de la brise.

— Allons-nous-en, — répéta Vittorio.

Ils se levèrent, traversèrent le salon, le vestibule, franchirent la porte de sortie, arrivèrent sur la petite place, au bout de l'avenue centrale, bordée d'hôtels, de villas et de jardins, que parcourt le tramway. Ils n'avaient plus prononcé une seule parole.

— Voulez-vous que nous traversions le Lido à pied? — demanda enfin Lucio. — Nous trouverons, de l'autre côté, un vapeur qui nous ramènera à Venise.

— Oui, allons à pied.

Ils s'acheminèrent en silence, le long des jardinets, sous les arbres, passant alternativement de la lumière vive que répandaient les lampes électriques à la pénombre qui régnait dans les intervalles. Soudain, Lucio s'arrêta et dit, d'une voix désespérée :

— C'est moi qui ai tué Lilian Temple !

— Comment pouvez-vous dire cela? — protesta Vittorio, bouleversé.

— C'est moi qui ai tué Lilian Temple !

— Non, non ! Ne dites pas une pareille chose...

— C'est moi qui ai commis ce crime ! C'est moi qui l'ai tuée ! Il me semble que je l'ai prise par la main, conduite là-haut, amenée sur le bord du précipice, et que je lui ai dit : « Jette-toi là-dedans ! »

— La douleur vous aveugle.

— Non. Je ne suis ni aveugle ni fou. Le temps a passé sur ma douleur. Je vis comme tout le monde, j'accomplis comme tout le monde les actes journaliers de l'existence. Mais cela n'empêche pas que je sois un criminel, cela n'empêche pas que j'aie poussé Lilian Temple à la mort, et que, moralement, je doive me reprocher un assassinat...

De nouveau ils se turent. Enfin, après une longue pause, Vittorio demanda, d'un ton affectueux :

— Vous l'avez beaucoup aimée, n'est-ce pas, Lucio?

— Oui, je l'ai aimée, beaucoup aimée, mais d'un amour imprévoyant et violent, qui m'a fait oublier ma servitude, ma lourde chaîne. Je l'ai aimée d'un profond amour; mais je n'aurais pas dû le lui dire. Au lieu de parler, j'aurais dû me taire, prendre la fuite, ne compromettre ni sa paix ni la mienne... Je ne suis pas resté muet, et l'aveu de mon amour a été le commencement de ma faute...

— Elle ne savait rien... de votre situation? Vous ne lui aviez rien expliqué?

— Non, elle ne savait rien. Elle n'a pas cherché à savoir : elle m'a tout simplement donné son cœur et sa vie. C'était à moi de lui révéler tout. Mais elle m'était si chère! Je n'ai pas osé l'instruire; je l'ai trompée par mon silence! Ah, ce silence, quel terrible mensonge!

— Vous n'aviez donc pas compris le danger qui vous menaçait tous les deux?

— Hélas! je n'avais rien compris, pas même son amour! C'est sa mort qui m'a dessillé les yeux.

— Quoi? Vous ignoriez qu'elle vous aimât?

— J'ignorais, non qu'elle m'aimât, mais qu'elle m'aimât si profondément. Tant d'autres m'avaient déjà aimé pour quinze jours, pour une saison!... Je n'ai pas su lire dans son âme, je n'ai pas deviné l'énigme de son cœur.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle était d'un autre pays, d'une autre race; parce qu'elle avait une âme différente de la mienne, différente de toutes les âmes que j'avais connues... Je ne l'ai pas comprise, et elle en est morte.

Ils étaient arrivés lentement au bout de l'avenue, sur le

rivage qui regarde la lagune et où se dressent, non de magnifiques hôtels, non des villas somptueuses et de gracieux cottages, mais de vieilles maisons vénitiennes, habitées par des pêcheurs, par des mariniers, par des gondoliers. Déjà la nuit avait envahi les eaux, où l'on voyait se refléter de tremblantes lumières. Les deux amis firent halte sur le rivage.

— Ah! ces Anglaises! — reprit Lucio, en passant une main sur son front. — Même quand elles sont jeunes, même quand elles n'ont que vingt ans, elles vivent d'une vie intérieure qui est prodigieusement intense, mais qui ne se décèle jamais, ni sur leurs visages, ni dans leurs gestes. Elles ont le pouvoir de tenir enfouis au fond de leurs âmes, sans se trahir par la moindre manifestation, des sentiments dont la force nous étonnerait et nous épouvanterait, si nous pouvions la soupçonner. Elles ne disent jamais que ce qu'elles veulent dire; elles restent maîtresses d'elles-mêmes jusque dans les transports de la passion; elles se ferment hermétiquement, aux heures où les autres auraient un irrésistible besoin de s'ouvrir; elles mettent leur fierté à s'isoler moralement, à faire de leur cœur un temple clos... Ah! que de fois elle est restée silencieuse à mon côté, cette chère Lilian, et je ne comprenais pas combien son silence était plein de choses! Que de fois elle s'est sentie prête à pleurer de tendresse, et pas une larme n'est tombée de ses beaux yeux! Que de fois elle m'a semblé froide, indifférente, lointaine, et c'était peut-être alors qu'elle m'appartenait le plus complètement, qu'elle m'aimait le plus absolument! Mais elle était d'une autre race, d'une race forte, pensive, taciturne et fidèle; et moi, je n'ai pas eu assez de clairvoyance pour pénétrer le secret de son âme...

Ils étaient arrivés à l'appontement de l'embarcadère. Il n'y avait point, en ce moment-là, de vapeur qui pût les porter à Venise; mais on apercevait au loin, sur les eaux noires de la lagune, deux grosses lanternes rouges qui se dirigeaient rapidement vers le Lido. Les deux amis s'assirent dans un coin de l'abri et reprirent leur conversation, mais à voix basse, parce qu'il y avait là quelques personnes qui, comme eux, attendaient le bateau.

— Un jour d'avril, — continua Lucio, — Lilian disparut de chez elle, à Londres. Elle n'avait pas même laissé une lettre

pour son père. Le père, inquiet, fit publier dans le *Times* un avis quotidien où il demandait qu'on la recherchât, qu'on la ramenât dans sa famille; et, le dixième jour, il reçut la nouvelle de la mort.

— Peut-être les parents eux-mêmes n'ont-ils pas compris qu'il s'agissait d'un suicide?...

— Peut-être... Quoi qu'il en soit, ils ont fait dire que c'était un accident.

Le petit vapeur accosta au débarcadère. Trois ou quatre voyageurs y entrèrent par la passerelle, se dispersèrent sur le pont, s'installèrent le long des plats-bords, et le bateau repartit tout de suite. Lucio et Vittorio allèrent s'asseoir à l'avant; et une brise fraîche, non plus la forte brise qui avait soufflé toute la journée sur l'Adriatique, mais une brise légère, qui ridait à peine les eaux de la lagune et qui ajoutait encore un charme à la douceur de cette soirée, vint leur caresser le visage. Le bateau filait, d'un mouvement égal; sa proue feudait les eaux immobiles, tournée vers les masses noires et odoriférantes des Giardini. Dans le fond, une grande lueur, très claire, toute blanche, s'étendait au-dessus de la ville, du côté de Saint-Marc, du côté du Grand Canal, tandis qu'une infinité de petites lumières, becs de gaz, lanternes d'hôtels, fanaux de navires et de gondoles, brillaient et flottaient de toutes parts, se rapprochant de minute en minute, allongeant sur les eaux des reflets mobiles, allumant çà et là de fugitives étincelles. Les deux amis, las, épuisés, muets, ne voyaient rien de ce féerique spectacle.

Lorsque le petit vapeur, obliquant à droite, vint s'arrêter à la station des Giardini, les bruits du quai, les grincements de la passerelle qu'on jetait, les pas des personnes qui débarquaient ou qui s'embarquaient, tirèrent Lucio et Vittorio de leurs tristes méditations.

— Tout à l'heure, — dit Lucio, — j'irai rejoindre ma complice.

— Votre complice?

— Oui. Beatrice Herz m'a singulièrement aidé à assassiner Lilian.

— Elle est à Venise?

— Naturellement! Elle ne saurait vivre où je ne suis pas;

elle m'accompagne partout où je vais. Nous sommes inséparables. Quelle touchante union!

Et un ricanement sarcastique fit grimacer ses lèvres.

— Elle a su tout cela? — demanda Vittorio.

— Après que j'eus quitté Lilian, j'étais si enivré d'amour qu'il me vint une folle espérance. J'avouai tout à Beatrice, confiant dans sa générosité. Au fond, n'était-elle pas une femme de cœur? N'avait-elle pas souffert cruellement pour sa passion? Ne m'était-elle pas très tendrement attachée? Je crus à la supériorité de son caractère et je lui demandai un renoncement héroïque. Je l'avais aimée et servie pendant dix ans; je lui avais voué ma jeunesse; je lui avais consacré mes plus belles années, mes plus chaudes énergies. Je lui demandai donc de me donner congé, comme un bon serviteur qui, ayant conscience d'avoir fidèlement accompli son devoir, souhaite enfin d'être libre; je le lui demandai humblement, les larmes aux yeux; je la suppliai, comme j'aurais supplié la Madone de faire pour moi un miracle, de m'affranchir de ma servitude, de m'octroyer la licence d'être heureux pendant le peu de temps où je resterais encore capable d'amour...

— Eh bien?

— J'avais cru que Beatrice était une héroïne; mais ce n'était qu'une femme vulgaire, une créature égoïste, une poupée sans cœur et sans intelligence. Elle refusa catégoriquement; elle fut sèche comme la pierre ponce; elle n'eut pas une minute de compassion; elle ne vit qu'elle-même et son intérêt social. Bref, au lieu de m'accorder ma liberté, elle s'emporta en de telles scènes de jalousie, tantôt furieuses, tantôt grossières, que j'en étais écœuré jusqu'à la nausée.

— Et vous n'avez pas eu la force de rompre avec elle?

— Non. Chaque fois que je lui parlais de séparation, elle me menaçait de se tuer, et j'ai cru que cette menace était sincère. Par deux fois, j'ai dû lui arracher l'arme des mains... Mais, en réalité, elle n'a jamais voulu se donner la mort. Elle n'est pas femme à verser son propre sang.

— Pourtant elle vous a aimé, elle s'est compromise pour vous, elle a consenti à sacrifier pour vous sa réputation...

— Oui; mais elle est la femme adultère, celle qui, même lorsque son long péché ne lui donne plus qu'ennui et dégoût,

s'entête, envers et contre tous, par vanité féminine, à ne pas être abandonnée.

— Et c'est vous qui lui reprochez d'avoir péché?

— Ce péché, je me le reproche, à moi, comme à elle. Nous sommes, vous dis-je, deux complices.

— Elle ne pouvait pas prévoir...

— Elle n'était capable ni de comprendre ni d'avoir pitié. Jugez-en. Dès que je connus par les journaux l'effroyable nouvelle, je devinai tout de suite que Lilian s'était suicidée, et je partis comme un fou, dans la nuit même, pour l'Engadine. Ah! quel voyage, Vittorio! La neige ne faisait que commencer à fondre; sur la route, on ne rencontrait pas une âme; toutes les maisons de Saint-Moritz étaient closes; la route du Bernina était à peine praticable. Et partout, partout, sur le chemin, je retrouvais les traces de la pauvrette qui, dans son funèbre pèlerinage d'amour, avait voulu revoir tous les lieux où nous étions allés ensemble... Eh bien, au moment où, plein d'horreur et de désespoir, l'âme déchirée par le remords, je parcourais après elle les stations de ce calvaire, savez-vous ce que fit Beatrice Herz? Elle se mit à ma poursuite, résolue, disait-elle, à me reprendre, à me reprendre de force. En redescendant, je l'ai trouvée à Chiavenna, d'où elle se disposait à monter en Engadine. Et, au lieu de pleurer avec moi, au lieu d'implorer de Dieu le pardon pour moi et pour elle, c'est une abominable scène de jalousie qu'elle m'a faite, insultant mon amour, insultant une morte...

— Ah! l'horrible chose!

— Horrible, en effet; si horrible que, malgré moi, je n'ai pu me retenir de prononcer un mot qui l'a mise hors d'elle-même, qui la met hors d'elle-même chaque fois que je le lui répète.

— Quel mot?

— Je lui ai jeté à la face : « Tu m'as aimé dix ans, et tu n'a pas su mourir pour moi. Lilian ne m'a aimé que quelques semaines, et elle est morte de son amour. »

— Et vous le lui répétez, ce mot-là?

— Souvent. Nous nous haïssons.

— Cependant vous restez ensemble?

— Nous resterons ensemble toute notre vie. La mort seule

pourra briser notre chaîne... Écoutez-moi bien, Vittorio. Votre aventure d'amour vous a fait beaucoup souffrir ; mais demain vous serez guéri, parce qu'en sacrifiant votre félicité vous avez accompli un devoir d'honneur, parce que votre conduite ne vous laisse pas de remords. Quand la belle et radieuse figure de Mabel Clarks se sera effacée de votre mémoire, vous aimerez votre femme, qui est bonne, qui est douce, qui s'est montrée patiente, qui veut vous rendre heureux. Soyez-lui fidèle; ne la trahissez pas pour une maîtresse, et surtout ne séduisez jamais la femme d'autrui. L'adultère est un monstre qui dévore la chair et souille le cœur de ses victimes... Si, par malheur, nous ne réussissiez pas à aimer votre femme légitime et si vous étiez réduit à chercher l'amour hors de votre maison, ne demandez jamais à l'adultère de combler le vide de votre cœur. Je vous conseillerais plutôt...

— Quoi?

— De vous adresser à une fille...

Le petit vapeur manœuvrait pour aborder au quai des Esclavons, tout resplendissant de lumières, fourmillant de peuple, bruissant de gaîté. Les deux amis descendirent.

— Connaissez-vous Chasellas? — demanda Lucio, à demi-voix, tandis qu'autour d'eux s'agitait une vie allègre à laquelle ils ne prêtaient aucune attention.

— Oui. J'y suis allé avec Mabel.

— Connaissez-vous le petit cimetière blotti dans le vallon?

— Oui. Un jour, nous y avons cueilli des fleurs, Mabel et moi.

— C'est là que Lilian repose, non loin de notre cher Massimo Granata. Et c'est là aussi que je dormirai, Vittorio... Bientôt, j'espère... le plus tôt possible...

L'autre ne répondit que par un pâle sourire.

— J'attends la mort comme une délivrance, — conclut l'amant de Beatrice Herz.

Ils ne dirent plus rien; ils se séparèrent; ils disparurent dans la nuit, chacun de son côté.

MATHILDE SERAO

(Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

CARTE D'EUROPE

Après dix-huit mois de négociations publiques et secrètes (septembre 1907-avril 1909), après six mois de brouilles et de guerres presque déclarées (octobre 1908-avril 1909), on commence d'entrevoir le règlement final entre Belgrade et Vienne. Cette affaire austro-serbe, MM. d'Aerenthal et Isvolski l'avaient préparée dans leurs conférences de Schœnbrunn et du Ballplatz en septembre 1907; M. d'Aerenthal l'avait ouverte en janvier 1908, par son discours aux Délégations et ses projets de chemin de fer à travers le Sandjak; en février 1908, les panslavistes de Pétersbourg l'avaient un instant adoptée comme proprement russe et slave; en mars, la médiation de Berlin avait rendu à MM. d'Aerenthal et Isvolski leur liberté d'entente et rejeté les Serbes sous la main de l'Autriche; en avril-mai, les diplomates et les financiers de Rome et de Paris étaient venus s'en mêler avec leur chemin de fer Danube-Adriatique[1]. Mais en juillet la révolution turque terminait brusquement la première phase du conflit par l'intervention d'un personnage dont ni les puissances ni le Serbes ni les Turs eux-mêmes n'escomptaient plus l'arrivée : la Jeune Turquie.

Cette révolution turque changeait toutes les conditions du problème austro-serbe, en trompant à la fois les espérances

1. Voir, sur cette première phase du conflit, la *Revue de Paris* du 15 mars : *la Serbie et l'Europe.*

des Serbes et des Autrichiens. Elle remettait en question le chemin de fer du Sandjak, qu'Abd-ul-Hamid avait promis à M. d'Aerenthal et dont une commission d'officiers autrichiens et turcs commençait déjà l'étude : par leurs insultes à leurs camarades coupables de cette « trahison », les officiers jeunes-turcs, témoignaient de leur défiance à l'égard du projet autrichien et de leur ferme volonté de rompre un marché de dupes. Ainsi, M. d'Aerenthal perdait cette route vers la Macédoine, vers Salonique, vers l'Archipel, qu'il croyait déjà tenir. La Jeune Turquie, pareillement, n'avait plus intérêt à donner sa garantie financière à l'autre ligne Danube-Adriatique, dont l'empire ottoman ne retirerait aucun profit réel, dont les conséquences proches ou lointaines pourraient, au contraire, compromettre ses dernières chances d'intégrité en Europe. A leur tour, les Serbes perdaient cette route de « l'Idée », par laquelle ils pensaient unir leur royaume de Belgrade à leur principauté du Monténégro, traverser leur Vieille Serbie turque, border à droite et à gauche leurs deux Serbies irrédimées de Bosnie-Herzégovine et de haute Macédoine, bref redonner comme une colonne vertébrale à leur Grande Serbie, qui, depuis cinq siècles, gisait inerte ou tiraillée à quatre possesseurs.

La révolution turque changeait surtout les conditions de la politique européenne au Levant : par ses conséquences directes ou indirectes, elle créait une nouvelle carte diplomatique de l'Europe, que le public doit avoir sous les yeux pour suivre commodément les négociations actuelles.

***

Sitôt la révolution accomplie et passé le premier moment de surprise, le parti à prendre à l'égard de la Jeune Turquie semblait diviser les cabinets en deux groupes assez tranchés. Jusqu'alors trois vues pouvaient s'offrir aux diplomates : suppression, maintien ou renforcement des Turcs en Europe. L'Ancien Régime et le XIXe siècle avaient tour à tour examiné et adopté ces trois hypothèses. Toute la chrétienté d'abord avait désiré l'éviction des Turcs. Puis la France des Bourbons et l'Angleterre de Wellington avaient pensé que le maintien

de la Turquie était conforme à leurs intérêts, tandis que le Habsbourg, le Romanof et, derrière eux, le Hohenzollern continuaient de souhaiter l'éviction dernière. Puis la France de Napoléon III et l'Angleterre de Palmerston avaient jugé que le renforcement de la Turquie était l'une des conditions de l'équilibre méditerranéen ; il leur était apparu avec une évidence toujours plus claire que le Turc ne pourrait plus longtemps se maintenir, si l'on ne parvenait pas à lui procurer quelque regain de sa vigueur légendaire ; à ce relèvement de la Turquie, Paris et Londres avaient donné le concours de leurs forces militaires, de leurs bons offices diplomatiques, de leurs avis politiques surtout, car ce renforcement ne pouvait être obtenu que par une complète réforme de l'administration et de la politique ottomanes.

De 1854 à 1908, malgré les sautes d'humeur populaire, malgré les fantaisies de ministres ou d'ambassadeurs, la réforme pour le renforcement était restée le premier article des programmes anglais et français, que les autres cabinets et peuples occidentaux, Rome en particulier, semblaient soutenir. De 1856 à 1908, la suppression restait aussi le désir intime du syndicat austro-russe que Berlin, malgré ses intérêts particuliers chez Abd-ul-Hamid, appuyait de ses conseils et de ses interventions ; mais pour couvrir d'une honnête formule leurs secrètes ententes, c'est le maintien, le *statu quo*, que publiquement Vienne et Pétersbourg réclamaient, puisqu'aussi bien le maintien des abus, des rébellions, des massacres, des guerres civiles et religieuses menait par un chemin plus long, mais assuré, à la ruine de l'empire ottoman.

Du jour où la Jeune Turquie prenait en main la réforme de cet empire, c'en était fait du *statu quo* ; il ne restait que l'alternative du renforcement par un appui au nouveau régime ou de la suppression par l'hostilité aux réformateurs. Dans cette alternative, un choix décidé s'imposait surtout aux cabinets occidentaux : à leur mode ordinaire, Vienne, Pétersbourg et Berlin pouvaient attendre ; mais Rome, Paris et Londres avaient, par des actes immédiats, à prendre parti. Malgré la belle façade, en effet, d'enthousiasme populaire, de phrases généreuses, de baisers échangés et d'adhésions presque unanimes, on ne pouvait pas longtemps se faire d'illusions

sur la solidité de la Jeune Turquie. Quelques causes de faiblesse mortelle apparaissaient à tous les yeux.

La plus active était le dénûment financier : le régime hamidien ne laissait que dettes à l'État, emprunts multiples et fort onéreux, dette flottante qu'il était impossible d'évaluer, trois ou quatre années de revenus dissipées à l'avance, et tout ce qui dans la fortune ou la propriété publiques pouvait servir de gage à quelque emprunt nouveau, livré aux usuriers.

Le dénûment militaire était aussi grand : la Turquie avait ses admirables soldats et la révolution même prouvait le patriotisme de ses officiers; mais les terreurs hamidiennes avaient supprimé l'armement, enfermé et livré à la rouille les canons si chèrement payés à Krupp, les munitions et les fusils; le matériel de l'artillerie surtout manquait et, pour les pièces que l'on pouvait en hâte tirer des arsenaux ou des hangars de la douane, manquaient les hommes exercés.

Sans argent et sans armes, la Jeune Turquie ne pouvait songer à la guerre; son dénûment d'hommes politiques lui rendait aussi périlleuses les voies pacifiques. Quelques dizaines de patriotes et quelques centaines d'officiers avaient réussi le *pronunciamento* contre Abd-ul-Hamid; ils avaient l'illusion que ce beau geste leur vaudrait le dévouement de l'Europe et la soumission de tous les peuples de l'empire; ils croyaient que le seul Parlement convoqué supprimerait difficultés intérieures et embûches étrangères; leurs premiers succès leur donnaient même la confiance que, sans avoir besoin d'imiter les crimes de la Révolution française, ils en égaleraient bientôt les ouvrages pacifiques et guerriers. Deux mois et demi durant (août-octobre), ils n'étaient occupés qu'à promener leurs branches de laurier.

Si Rome, Paris et Londres voulaient sauver la Turquie, il fallait au plus vite se mettre derrière elle, la munir d'argent et d'armes, surtout la prémunir d'avertissements et de conseils, l'entourer d'une sollicitude discrète, mais active, aussi courageuse contre les résistances et les rebuffades des Turcs eux-mêmes que contre les entreprises découvertes ou souterraines des voisins. Mais Rome, Paris et Londres n'avaient pas la partie égale.

Envers la France, la Vieille et la Jeune Turquie n'avaient

que sentiments de confiance et d'abandon; nos conseils ne trouveraient que déférence, du jour où Paris voudrait seulement interrompre l'exploitation financière qui, depuis dix ans, était le principal souci de notre ambassade.

Envers Londres, mère des parlements, la Jeune Turquie témoignait d'une amitié aussi vive : pourtant le comité *Union et Progrès* ne manquait pas de Jeunes Égyptiens qui voulaient tourner contre les occupants de l'Égypte les revendications nationales, le fanatisme panislamique et même les réclamations officielles de la Porte. La diplomatie anglaise était donc obligée à une réserve qui écartât les moindres incidents et même les discussions.

Envers Rome, la Jeune Turquie avait quelque méfiance : en Tripolitaine, où, durant vingt années, Abd-ul-Hamid avait déporté leurs chefs et adhérents, les Jeunes Turcs avaient assisté aux agissements de l'Italie; les dernières menaces de la flotte italienne en avril 1908 avaient porté leurs inquiétudes patriotiques à leur comble; dans le ministère constitutionnel, le portefeuille de la guerre était confié à l'ancien vali de Tripoli, Redjeb-pacha, qui ne cachait pas ses sentiments italophobes. Plus encore que la diplomatie anglaise, la diplomatie italienne était tenue aux ménagements, à la prudence, à l'extrême délicatesse.

Notre diplomatie était seule en place pour risquer à Stamboul le langage, non de la complaisance, mais de la véridique amitié. Nous voyons aujourd'hui quel succès a couronné la mission de M. Laurent, président de notre Cour des Comptes; malgré la résistance des coteries menacées, malgré les rebuffades d'une bureaucratie corrompue, cet honnête et énergique conseiller est parvenu à doter la Jeune Turquie de nos règles budgétaires : nos conseils diplomatiques eussent rencontré le même accueil si nous avions eu la même énergie à notre Quai d'Orsay, la même honnêteté à notre ambassade de Constantinople.

Dès le mois d'août, nous ne pouvions pas ignorer les pièges diplomatiques dont on se hâtait d'entourer la Jeune Turquie. La révolution turque, elle-même, poussait M. d'Aerenthal à cette hâte et lui imposait, en quelque manière, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Quel que dût être, en effet, le résultat dernier de cette révolution, qu'il en sortît le salut de la Turquie

et le renforcement des Turcs en Europe, ou la ruine de l'empire ottoman et la liquidation de la Turquie européenne, le Habsbourg se sentait obligé à prendre les devants, à mettre dès maintenant « sa » Bosnie-Herzégovine hors des réclamations juridiques de la Turquie régénérée ou hors du butin commun que l'on aurait à se disputer le jour du grand partage; car ce jour-là, il ne fallait pas que la Bosnie-Herzégovine pût être assignée comme seule part à l'Autriche et que les pays albanais et macédonien, la route de Salonique, revinssent à d'autres; or nous ne pouvions pas méconnaître qu'après comme avant la révolution turque, ce jour du partage semblait aux gens de Vienne et de Pétersbourg le terme inévitable.

Notre Occident, qui garde malgré tout quelque confiance en la justice immanente, veut croire que, la Jeune Turquie ayant par sa généreuse conduite mérité le succès final, l'empire turc sera sauvé par elle. Mais les gens de Pétersbourg et de Vienne ne regardent toujours que vers la faveur du Dieu des armées qui s'est prononcée depuis deux siècles contre le Mécréant. En outre, leur longue expérience de la Vieille Turquie leur enseigne trop clairement, hélas! que, changé le pouvoir central à Stamboul, d'ordinaire rien n'est changé dans l'administration des provinces, où les discussions politiques ne font qu'exaspérer les rivalités ethniques et religieuses.

Donc, pour nous autres, Occidentaux, la révolution turque était le début d'une ère nouvelle, une remontée de la Turquie vers la puissance et vers la libre disposition de son empire. Pour les gens de Vienne et de Pétersbourg, ce n'était qu'une nouvelle étape, peut-être même une avancée plus rapide vers la dislocation, car ces bons voisins pensaient qu'une année de régime libéral ou de compression moins énergique, plus rapidement que vingt années de régime hamidien et de massacres, amènerait à maturité tous les germes de mort... Il fallait que le Habsbourg se hâtât, s'il ne voulait pas être devancé par les événements : quelques semaines, quelques jours peut-être après la révolution turque, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine était décidée et M. d'Aerenthal préparait les combinaisons diplomatiques dont il allait avoir besoin pour obtenir le laisser-passer de l'Europe; un nouveau groupement des puissances en allait sortir.

*
* *

Il semble que M. d'Aerenthal n'ait pas un instant redouté une opposition sérieuse de Pétersbourg. Il avait sous les yeux les papiers échangés à Reichstadt en 1876, par lesquels le Romanof livrait au Habsbourg la Bosnie-Herzégovine en compensation des terres européennes et asiatiques dont les Russes comptaient se nantir à la suite de leur prochaine guerre russo-turque. Au traité de Berlin, les Russes avaient reçu leur Bosnie-Herzégovine roumaine, — la Bessarabie : de quel droit, trente ans après, refuseraient-ils au Habsbourg la pleine possession de sa Bessarabie serbe, — la Bosnie-Herzégovine?

Du côté de Rome, la sécurité de M. d'Aerenthal semblait aussi grande : les promesses, peut-être les signatures, qu'il avait en 1907 échangées avec M. Tittoni à Désio et à Semmering, tenaient toujours; en avril-mai 1908, la tolérance de l'Europe et la faveur de la Triplice avaient facilité la démonstration italienne dans les eaux de la Tripolitaine et comme légitimé les menaces ouvertes des Italiens sur cette province ottomane. Au lendemain de la révolution turque, il se trouve que Vienne et Rome ressentent ou feignent de ressentir les mêmes inquiétudes, l'une pour l'avenir de sa Tripolitaine, et l'autre pour la paix de sa Bosnie[1].

Entre Vienne et Rome, la médiation de Berlin écarterait d'ailleurs tout prétexte de mésintelligence. Berlin veille sur la solidité de sa Triplice avec un souci d'autant plus tendre que, depuis l'entrevue d'Édouard VII et de Nicolas II à Reval (juin 1908), la Triple Entente anglo-russe paraît définitivement conclue. Les dispositions de Berlin à l'égard de la Jeune Turquie ne sauraient être douteuses. Sitôt publié le programme du ministère Kiamil-pacha, les intérêts germaniques se disent

1. *Rome, 29 juillet.* — La *Tribuna* dit que la situation des Italiens en Tripolitaine a empiré depuis la récente démonstration navale : le gouverneur Redjeb-pacha est ouvertement hostile à l'Italie; le mouvement jeune-turc accentue cette hostilité en augmentant les espoirs du parti nationaliste.

Vienne, 19 août. — Une nouvelle importante venant de Paris dit que le comité jeune-turc de Paris voudrait qu'une des premières délibérations de la nouvelle Chambre des députés fût de demander aux puissances qu'elles retirent à l'Autriche-Hongrie le mandat de rétablir l'ordre en Bosnie et en Herzégovine.

menacés[1]. On accuse les Jeunes Turcs de boycotter les marchandises allemandes, de détester l'Allemand et surtout le Prussien[2]. Entre MM. d'Aerenthal et Tittoni, qui pourtant ne demandent qu'à s'entendre et à s'aimer, M. de Schœn reste l'honnête courtier : Bagdad, Bosnie-Herzégovine et Tripolitaine, chacun dans la Triplice a « son » œuvre levantine à défendre. Vers la fin d'août, tandis que la Triple Entente réunit à Marienbad le roi Édouard, M. Clemenceau et M. Isvolski, M. Tittoni va visiter ses deux collègues de la Triplice à Berchtesgaden et à Salzbourg. Notes officieuses après Berchtesgaden :

Berlin, 26 août. — M. Tittoni a passé la journée d'hier à Berchtesgaden, chez M. de Schœn. La conversation politique avec M. de Schœn a constaté une fois de plus l'identité de vues des deux États de la Triplice sur toutes les grandes questions actuelles.

Vienne, 27 août. — M. Tittoni et M. Schœn ont adressé, pendant leur réunion à Berchtesgaden, un chaleureux télégramme à M. d'Aerenthal, le troisième ministre des Affaires étrangères de la Triplice. M. d'Aerenthal a répondu de façon cordiale.

Le 3 septembre, M. Tittoni arrive chez M. d'Aerenthal. Le 4 septembre, longue et intime conversation. Note officieuse :

L'entrevue de Salzbourg a donné aux deux hommes d'État l'occasion d'échanger leurs idées non seulement sur la situation générale en Europe, mais aussi sur les affaires de Turquie où, depuis cet été, l'état des choses a subi un changement radical. Conformément aux relations personnelles des deux ministres et à l'alliance existant entre

1. *Vienne, 18 août.* — Le programme du cabinet turc n'a pas fait une impression particulièrement bonne dans les milieux diplomatiques, à cause des passages relatifs à l'abolition des capitulations et à l'augmentation des droits de douane. Le bruit court que les comités jeunes-turcs demanderaient l'annulation ou une modification des traités relatifs au chemin de fer de Bagdad.

2. *Constantinople, 7 septembre.* — Les manufacturiers commencent le boycottage des marchandises allemandes. Ils veulent se défaire du stock allemand, afin de le remplacer par des articles français ou anglais, même à des prix plus élevés. Le correspondant du *Berliner Tageblatt* à Constantinople écrit : « Les Allemands se sont acquis la réputation de sympathies réactionnaires. Alors qu'autrefois ont été lancés dans le monde certains télégrammes qu'il aurait mieux valu ne pas envoyer, cette fois-ci les simples mots : « Cordiales félicitations pour la Constitution », envoyés en temps voulu, auraient pu faire beaucoup de bien. Partout où l'on va, à Hong-Kong, à Yokohama, aux États-Unis, on vous parle des abus de la police et des restrictions apportées aux libertés civiles, car partout on confond l'Allemagne avec la Prusse. Et maintenant, en Turquie aussi, c'est la même chose. Ici comme partout on estime la science, l'énergie et le travail de l'Allemagne et l'on méprise la réaction prussienne ».

l'Italie et l'Autriche-Hongrie, cet échange d'idées a eu un caractère intime et de confiance. Pour les événements de Turquie, une parfaite concordance de vues existait déjà auparavant entre Rome et Vienne. Le mot d'ordre est d'observer vis-à-vis du nouveau régime en Turquie l'attitude d'attente bienveillante, dans l'espoir qu'il se consolidera et qu'il sera un élément de paix en Europe.

Les journaux officieux de Rome et de Vienne, la *Tribuna* et la *Neue Freie Presse*, donnent quelques explications plus claires :

Si, après les autres entrevues austro-italiennes, — dit la *Tribuna*, — on a eu l'impression que les deux États étaient d'accord dans toutes les grandes questions internationales et surtout dans celles qui les intéressaient directement, il est clair que cette fois l'accord a pris *un caractère d'intimité plus profonde* et qu'on a voulu le montrer d'une façon nette et précise, afin que l'opinion européenne tienne compte de cet élément très important de la situation. A un article de la *Neue Freie Presse* qui dit : « *Lorsque le moment sera venu pour l'Autriche de recueillir le fruit de son travail de civilisation dans la Bosnie-Herzégovine, l'Italie appuiera son alliée* », la *Tribuna* répond en exprimant sa confiance que, grâce à la sage expérience de ses gouvernants et aux rapports cordiaux qu'ils savent conserver avec l'État ami et allié, l'Italie trouvera toujours une pleine sauvegarde de ses intérêts et une *réciprocité effective* dans l'attitude de l'Autriche.

Cette entente de Salzbourg, que MM. de Schœn et Tittoni avaient préparée à Berchtesgaden, M. d'Aerenthal, dès le lendemain de la conclusion, s'en va la soumettre à M. de Schœn [1], et tout aussitôt l'affaire bosniaque est mise en train :

Vienne, 6 septembre. — M. de Burian, ministre commun des Finances, chargé de l'administration de la Bosnie-Herzégovine, fait un voyage d'inspection. Les notables mahométans ont remis une pétition en faveur de l'autonomie religieuse, politique et financière. Les Serbes orthodoxes demandent également un régime constitutionnel. Les Croates catholiques, influencés par l'évêque Stadler, demandent l'annexion à l'Autriche-Hongrie ou plutôt au royaume de Croatie.

Ce voyage de M. de Burian est soudain interrompu pour un

1. *Berlin, 5 septembre.* — Le baron d'Aerenthal est arrivé à dix heures ce matin à Berchtesgaden, venant de Salzbourg. Le ministre s'est rendu chez M. de Schœn, avec lequel il a eu un long entretien. M. d'Aerenthal est ensuite reparti pour Salzbourg.

conseil du ministère commun qui se tient à Budapest, où l'empereur François-Joseph passe le mois de septembre :

Budapest, 9 septembre. — Le dernier conseil des ministres s'est particulièrement occupé des premiers rapports de M. de Burian. Le ministre n'a pas constaté de symptômes permettant de croire que la solution de la question du régime à donner à ces deux provinces soulèvera de grosses difficultés. Le mémoire remis par les corporations serbes orthodoxes et musulmanes réunies, demandant une Constitution, est conçu dans des termes tout à fait modérés, sans trace d'esprit révolutionnaire. Il ne serait d'ailleurs aucunement question de l'annexion des deux provinces. Aucune décision ne peut être prise avant la fin du voyage d'enquête de M. de Burian.

Avant de prendre une décision, c'est d'un autre voyage que M. d'Aerenthal veut attendre la fin. M. Isvolski, après avoir rencontré le roi Édouard et M. Clemenceau à Marienbad, doit venir en Autriche, puis aller en Italie, en Allemagne et terminer par la France et l'Angleterre. Entre la Triplice, que les accords de Berchtesgaden et de Salzbourg ont solidement groupée au service de M. d'Aerenthal, et la Triple Entente que les accords de Marienbad semblent avoir unie plus intimement au service de la politique franco-anglaise, M. Isvolski sera le négociateur. D'avance, les journaux officieux de la Chancellerie allemande expliquent ce que l'on attend de lui. Note de la *National Zeitung* :

On a déjà annoncé que M. Isvolski terminera son voyage à l'étranger par une visite au chancelier allemand. On peut affirmer que cette visite aura la plus haute signification politique. M. Isvolski en sortira convaincu que, malgré l'alliance franco-russe et l'accord anglo-russe, il n'est pas prudent que, dans toutes les questions concernant la Turquie, la Russie reste à la remorque de l'Angleterre. M. Isvolski sait qu'il est impérieux que l'on arrive à une entente au sujet des Balkans vu la possibilité d'un nouveau changement brusque à Constantinople, — il suffit d'une nuit pour que ce changement se produise. Le moment approche, et il est même beaucoup plus proche qu'on ne peut le croire, où, tout au moins en ce qui concerne la Turquie, la Russie agira en complet accord avec l'Allemagne et l'Autriche, sans tenir compte de l'Angleterre et de la France.

Il semble que Vienne et Berlin aient quelques raisons de compter sur les sentiments de M. Isvolski. Les circonstances, d'ailleurs, sont plutôt défavorables à la pleine liberté de la

Triple Entente. Londres en ce début de septembre est inquiétée par un groupe peu nombreux, mais remuant, de Jeunes-Égyptiens[1]. Quand Vienne dénoncera les intentions subversives de ses Jeunes-Bosniaques, Londres, contrariée par ses Jeunes-Égyptiens, sera fort empêchée de contredire M. d'Aerenthal, et les Anglais ne pourront pas exciter ni même soutenir trop ouvertement les réclamations du nationalisme turc : évacuation de la Bosnie et évacuation de l'Égypte pourraient devenir deux articles inséparables d'un seul et même programme.

Paris est dans un embarras plus grand encore. Au Maroc, son sultan Abd-el-Aziz est s'effondré. Berlin réclame la reconnaissance par l'Europe de Moulay Hafid que l'Allemagne a toujours soutenu; le consul allemand, M. Vassel, est en route vers Fez (6 septembre) : pour la politique française ce voyage de M. Vassel sera-t-il aussi néfaste que le voyage de M. de Tattenbach en mars-avril 1905? Guillaume II rôde sur la frontière française des Vosges et parle à Strasbourg de la paix « assurée et garantie par nos forces de terre et de mer, par le peuple allemand en armes » (1er septembre). Paris, qui fait remettre aux puissances une note franco-espagnole sur la reconnaissance de Moulay Hafid (12 septembre), a le plus vif désir de la bienveillance, tout au moins de la neutralité de Berlin.

C'est alors que M. Isvolski passe deux longues journées en tête-à-tête avec M. d'Aerenthal, dans ce mystérieux château de Buchlau où l'ambassadeur autrichien à Pétersbourg, comte Berchthold, est leur hôte et seul témoin. Que s'est-il passé dans ce tête-à-tête? Il est sûr que de longues conférences ont été tenues; il est sûr que la question bosniaque a été exposée par M. d'Aerenthal à son collègue; il ne paraît pas douteux que M. Isvolski ait sanctionné, de son silence, sinon de sa pleine adhésion, les demandes de son collègue et ami; on sait aujourd'hui que des papiers, « des procès-verbaux », ont été rédigés, au bas desquels M. Isvolski a omis de

1. *Genève, le 15 septembre.* — Les Jeunes-Égyptiens ont télégraphié à sir Edward Grey :

A sir Edward Grey,

Une délégation de la jeunesse égyptienne résidant en Europe, réunie en assemblée, proteste énergiquement contre l'occupation illégale de l'Égypte par les troupes anglaises; affirme hautement, au nom de la liberté, le droit du peuple égyptien à l'indépendance, et rappelle à l'Angleterre sa promesse maintes fois réitérée d'évacuer l'Egypte.

risquer sa signature, mais qu'il n'a pas ni contredits ni refusé d'approuver, et dont il s'est bien gardé, quelques semaines plus tard, de confier la teneur à son allié de Paris et à son ami de Londres... Note officieuse de la *Correspondance politique* de Vienne :

Cette entrevue de Buchlau clôture la série des entretiens du baron d'Aerenthal avec les personnalités dirigeantes des grandes puissantes étrangères, série qui s'est ouverte par la visite à Vienne, au printemps dernier, du chancelier de l'empire allemand.

L'entrevue constitue, avant tout, une réfutation définitive et visible des assertions d'après lesquelles l'ancienne entente austro-russe aurait fait place à une opposition entre les deux pays. Les opinions de ce genre ont été formulées par certains milieux aux visées desquels répondrait parfaitement une hostilité durable, ou tout au moins des rapports extrêmement froids entre l'Autriche-Hongrie et la Russie. Or, les relations de ces deux puissances n'ont en aucune façon ce caractère. *A l'Autriche-Hongrie et à la Russie, toutes deux voisines de la Turquie, la logique ordonne de rester sans cesse en contact amical et de s'entendre entre elles pour une action commune, dans toutes les questions relatives à la Turquie.*

Nous voici donc ramenés à la « politique de voisinage », telle que le Habsbourg et le Romanof l'ont pratiquée depuis Joseph II et Catherine II. Mais jusqu'à Algésiras (1906), ils la pratiquaient instinctivement, pour ainsi parler, comme M. Jourdain pratiquait la prose : c'est après Algésiras, sur le modèle français, que M. d'Aerenthal s'est mis à faire du « voisinage » consciemment. Et voici qu'en ces mois de septembre-octobre 1908, toute l'Europe se met à en faire pareillement; car l'entente anglo-russe n'est qu'une charte de voisinage sur la Perse, comme l'entente franco-espagnole sur le Maroc, comme l'entente austro-russe et l'entente austro-italienne et l'entente russo-italienne sur la Turquie. La seule Allemagne, gardant les mains libres, peut prendre le bâton de chef d'orchestre dans ce chœur de « voisins ».

Nous tenons là, je crois, la raison principale qui fait se hâter M. d'Aerenthal : la situation mondiale lui donne le droit d'espérer que l'exercice de son « voisinage » en Bosnie non seulement sera favorisé par Berlin, maître du chœur, mais sera approuvé par Rome et Pétersbourg, ses deux cohéritiers en Turquie, toléré par la France, en espoir de quelque compensa-

tion marocaine, et subi par l'Angleterre qui, malgré son apparente liberté, a les deux mains prises, la droite en Egypte, la gauche en Perse. Voisinage! voisinage! en cette fin d'année 1908, Berlin tient toute l'Europe par le voisinage. Les nécessités toujours pareilles du vieux voisinage polonais lui donnent une influence prépondérante sur Pétersbourg, qui tient Londres par les stipulations du récent voisinage perse et par les menaces d'une intervention entre le Chah et ses peuples révoltés. Les difficultés du voisinage marocain donnent à Berlin une prise aussi commode sur Paris, qui tient aussi Londres par les stipulations du double voisinage égyptien et marocain et par le point d'honneur que s'est fait le roi Édouard de nous assurer le Maroc, puisque nous lui avons assuré l'Égypte. Sur ce tissu de voisinages enlacés, le Triple Syndicat de Vienne, de Pétersbourg et de Rome, qui va s'intercaler entre la Triple Entente et la Triplice, compte broder ses nouveaux dessins balkaniques.

A Buchlau, M. d'Aerenthal et Isvolski se mettent d'accord sur les grandes lignes, sinon sur tous les contours de ces dessins : l'Autriche annexant « sa » Bosnie, la Russie se fera ouvrir « ses » Détroits, et l'Italie quelque jour recevra sans doute le mandat de rétablir l'ordre dans « sa » Tripolitaine. Il se peut que, par la suite, M. d'Aerenthal ait abusé un peu des complaisances de son collègue. Peut-être au quitter de Buchlau, tout en connaissant les projets autrichiens sur la Bosnie, M. Isvolski pouvait-il croire que l'exécution ne serait pas aussi prompte. Le communiqué officiel laissait du moins planer quelque incertitude sur la date de réalisation :

L'entrevue de Buchlau a fourni aux deux hommes d'État l'occasion de s'entretenir d'une façon complète non seulement de la situation générale en Europe, mais aussi, et surtout, des affaires de Turquie. Cet entretien a permis aux deux ministres de constater leur complète identité de vues. Le mot d'ordre adopté est d'observer à l'égard du nouveau régime en Turquie une attitude à la fois bienveillante et d'expectative, en s'inspirant en cela de l'espoir de voir ce régime se consolider et devenir un facteur de paix en Europe.

On notera dans ce communiqué sur l'entrevue de Buchlau la répétition mot pour mot du communiqué sur l'entrevue de Salzbourg, et, comme après Salzbourg M. d'Aerenthal était allé à Berchtesgaden soumettre à M. de Schœn les décisions

prises, M. Isvolski après Buchlau va communiquer à Berlin et à Rome le programme arrêté. Entre Vienne, Rome et Pétersbourg, tout se passe comme entre Vienne, Rome et Berlin; sur l'avenir de la Turquie, le Triple Syndicat n'a pas plus d'illusion que la Triplice[1] : « Au cas de symptômes inquiétants en Turquie, disent ces officieux, on n'a pas près de résolutions fixes, mais les dispositions des puissances sont telles que l'entente serait facile[2]. » Pour faciliter encore l'entente des puissances, Vienne commence de donner aux puissances occidentales les plus belles promesses sur le règlement marocain :

Vienne, 24 septembre. — Commentant la réponse de l'Allemagne à la note franco-espagnole, les *Neues Tageblatt*, qui a des attaches avec le ministère des Affaires étrangères, écrit : « La réponse se présente comme un document très conciliant, attestant les tendances sincèrement pacifiques de l'Allemagne et prouvant que la politique allemande est loin de vouloir laisser durer les difficultés internationales ou de vouloir en créer. La note laisse espérer une entente complète et on peut être convaincu que le gouvernement français sera disposé à rechercher cette entente aussitôt que possible.

En route vers l'Italie, M. Isvolski rencontre d'abord M. de Schœn à Berchtesgaden (25-26 septembre). La note

1. Voir dans les *Débats* du 24 septembre : « La *Neue Freie Presse* apprend de bonne source que le baron d'Aerenthal et M. Isvolski ont examiné à fond les perspectives de l'avenir. Le résultat de l'entrevue est que tout nuage a disparu dans les relations austro-russes. Au sujet de la Turquie, ce serait *une erreur de dire qu'ils voient sans aucune inquiétude le développement ultérieur des choses*; ils n'ont pas pris de résolution pour le cas où la situation prendrait une autre tournure que celle prévue généralement, mais, pour le moment, il suffit de savoir que *les dispositions réciproques entre les puissances sont telles, qu'en cas de symptômes inquiétants en Turquie, l'entente entre les Cabinets serait facile*. Le baron d'Aerenthal a mis M. Isvolski au courant des entretiens de Salzbourg et de Berchtesgaden.

2. Le correspondant du *Temps* écrit de Vienne : « Les journaux commentent l'entrevue Isvolski-Aerenthal. Un fait à remarquer, c'est que les deux ministres pensent l'un et l'autre que l'attitude bienveillante de l'Autriche et de la Russie vis-à-vis du nouveau système politique en Turquie ne doit pas aller jusqu'à avoir une trop grande confiance et à croire que les choses s'arrangeront trop facilement. Il y a en Turquie trop d'intérêts qui ont été lésés par la révolution; les nationalités différentes, malgré les fraternisations des premiers jours, s'observent et se disputent l'influence; les Turcs, qui ont jusqu'ici détenu le pouvoir, ne se le laisseront pas facilement enlever; en Turquie d'Europe, les nationalités grecque et bulgare possèdent plus qu'eux les éléments intellectuels et de grandes difficultés pourront se produire dans l'établissement d'un régime vraiment constitutionnel. »

officielle à l'*Agence Wolf* déclare : « La visite répond au désir naturel des deux hommes d'État d'entretenir les relations d'amitié personnelle qui les unissent depuis longtemps. L'entretien politique qu'ils ont eu hier à Berchtesgaden leur a permis de constater qu'il n'existait pas de question, touchant directement ou indirectement l'Allemagne et la Russie, qui puisse troubler les relations de traditionnelle amitié que les deux nations désirent sincèrement entretenir. »

A Désio, M. Isvolski rencontre M. Tittoni (28 septembre). Explications de l'officieuse *Tribuna* :

Cette visite démontre l'heureux changement dans la situation internationale de l'Italie particulièrement dans la question d'Orient; l'Italie obtient d'être considérée comme une puissance *ayant avec l'Autriche-Hongrie et la Russie un droit naturel et un intérêt plus direct dans la question d'Orient*. Cette intervention de l'Italie aux côtés de l'Autriche-Hongrie et de la Russie se confirme aujourd'hui à Desio d'une manière si amicale, qu'elle doit être accueillie avec une vive satisfaction dans toute l'Europe.

Et voici la note officielle de l'*Agence Stéfani* :

La visite de M. Isvolski à M Tittoni est venue confirmer les résultats des rencontres récentes de MM. Isvolski et Tittoni avec d'autres hommes d'État; en ce qui concerne la question orientale, la nouvelle situation de l'Empire ottoman et les plus importantes questions à l'ordre du jour, il est résulté de ces entretiens qu'une parfaite identité de vues au sujet de leurs *intérêts spéciaux* unit les deux pays.

« Droit naturel », « intérêts spéciaux » : ce n'est pas autrement que la France et l'Espagne parlent de « leur » Maroc, et juste ce 28 septembre Vienne et Rome font connaître leur pleine adhésion à la note franco-espagnole. M. Isvolski a ensuite une audience de Victor-Emmanuel II à Racconiggi; mais « la presse et le monde officiel, télégraphie-t-on de Rome à nos journaux, gardent à ce sujet une réserve absolue ».

Le 3-4 octobre, avant que M. Isvolski n'ait rendu visite à ses allié et ami de Paris et de Londres, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, comte Khevenhueller, remet à M. Fallières une lettre autographe de François-Joseph : l'annexion de la Bosnie-Herzégovine est chose faite; notre gouvernement garde sur cette lettre un silence gêné. *Le Temps* du 4 octobre (daté

du 5) contient les déclarations les plus amicales du comte Khevenhueller qui « ne peut rien dire, absolument rien dire sur sa visite au Président de la République, sur les communications qu'il était appelé à lui faire, ni les explications qu'il était chargé de lui fournir. » — « Mais, dit le bénévole *interwiever* du *Temps*, puis-je vous demander du moins s'il a été question du Maroc? pouvez-vous préciser l'opinion de l'Autriche à ce sujet? » Réponse :

Nous sommes des premiers à reconnaître l'intérêt spécial qu'ont la France et l'Espagne à ce que l'ordre règne dans l'Empire chérifien. L'Autriche-Hongrie reste, ce qu'elle a toujours été, désireuse de faciliter à la France, comme une amie loyale, le règlement satisfaisant des problèmes dont votre situation spéciale au Maroc vous oblige à suivre le développement avec une attention particulière.

« L'attention particulière » que la France doit accorder au règlement marocain n'est que trop visible : l'incident des déserteurs de Casablanca vient à nouveau de réveiller les colères de Berlin. Paris se croit à la merci du Triple Syndicat : sans rien abandonner de nos intérêts au Maroc, un peu de décision et d'énergie sauverait peut-être les intérêts aussi importants que nous avons toujours au Levant. Mais feignant de ne pas voir le but dernier où tend le Triple Syndicat, affectant même de nier cette entente austro-italo-russe, nous nous en remettons du sort de la Turquie sur les bons voisins de Pétersbourg et de Vienne, et les deux groupes, que la Révolution turque semblait avoir créés en Europe, Puissances libérales de l'Occident, d'un côté, Empires militaires de l'autre, se dissolvent au gré de M. d'Aerenthal : la seule Angleterre reste fidèle au service de la Jeune Turquie et de l'indépendance balkanique.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

PAR UN BEAU SOIR[1]

LA SULAMITE

Je suis le lis de la vallée,
Je fleuris candide et farouche,
Je frémis quand parfois me touche
Une aile de brise envolée.

Les chevreaux qui s'en vont brouter
L'herbe odorante au bord des sources
N'osent pas frôler dans leurs courses
Mon frêle calice argenté :

Car les pleurs que l'aube vermeille
Dans ma coupe vient déposer,
Je les garde pour une abeille,
Pour l'abeille de ton baiser!

LE BERGER

Mon amante, ouvre ta porte,
Ouvre ta porte sans bruit :
Dans mes cheveux je t'apporte
Tous les parfums de la nuit.

J'ai moissonné pour ta couche
Toutes les fleurs du jardin;
Tu me donneras ta bouche
Dans le frisson du matin.

Si ta mère qui sommeille
Entend un baiser léger,
Elle croira qu'une abeille
Sur son front vient voltiger;

Et si ta pudeur succombe
Avec un cri palpitant,
Elle croira qu'elle entend
Une plainte de colombe.

ALBERT THOMAS. — *La Sulamite*[2].

Dans un parc, à l'automne, vers le soir, une terrasse sur la vallée de la Marne.

D'une villa invisible arrivent, à gauche, par intervalles, pendant les trois premières scènes, des airs de danse.

On aperçoit, à droite, entre les arbres, des pelouses et des parterres, et, dans un carrefour, une statue de Diane chasseresse.

SCÈNE PREMIÈRE

LE POÈTE, *seul.*

L'agaçante musique et le bal ennuyeux
Et les fades propos! Ne vaudrait-il pas mieux

1. *Published April fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* LA REVUE DE PARIS.

Cette petite comédie n'a jamais été représentée; elle fait partie du recueil posthume qui paraîtra bientôt et qui se recommande particulièrement — faut-il le rappeler? — aux amis des lettres contemporaines, étant le dernier ouvrage du jeune poète Albert Thomas : *le Miroir de l'Heure.* — Voir la *Revue* du 15 mars.

2. Cette « idylle dramatique en vers, empruntée au *Cantique des Cantiques* », — inachevée, — fait partie du même volume.

Attendre ici la fin de la belle journée
Qui, bientôt, de pavots funèbres couronnée,
Doit défaillir aux bras du soir mystérieux?
Cependant que, là-bas, on bavarde, on « bostonne »,
Je viens vous demander la paix, couchant d'automne...
Une mauve vapeur qui s'exhale des eaux
Vers la ligne royale et blonde des coteaux
Déroule longuement ses gazes diaphanes,
Et les feuilles, du faîte éclairci des platanes,
Tombent languissamment comme des larmes d'or...
Limpidité, cadence large du décor,
Clarté du ciel, douceur de l'ombre violette,
Coulez au fond de moi! Remplissez jusqu'au bord,
Calme de la nature, une âme où vibre encor
Le rire d'une enfant orgueilleuse et coquette!

SCÈNE II

LE POÈTE, LA JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE

C'est vous!... Elle étouffait, la muse du poète,
Au milieu de ce monde insipide, parmi
Les danses, les discours, les caquets, le manège
Des « flirts »... Vous avez donc rompu le sortilège
Qui vous tenait là-bas prisonnier, pauvre ami?

LE POÈTE

Cousine, j'ai du mal!

LA JEUNE FILLE

Qu'a-t-elle fait?

LE POÈTE

Que sais-je?
Elle est coquette; elle est si naturellement
Coquette et tyrannique et méchante, cousine!

LA JEUNE FILLE

Allons, Merlin toujours subit l'enchantement,
Il demeure toujours captif de Mélusine;
Mais il se sent esclave et souffre, par moment...
Vous l'aimez bien?

LE POÈTE

Mais non, je crois. Je n'aime en elle
Que ses lourds cheveux noirs, disposés comme une aile
Double sur son front bas; je n'aime que son teint
De perle vive et que son pur profil hautain;
Je n'aime que ce corps nerveux qui me rappelle
La Diane debout au carrefour du parc,
Une jambe en suspens, svelte, tendant son arc,
Et cherchant au carquois une flèche nouvelle.
Non, je ne l'aime pas... Je le voudrais briser,
Ton arc inexorable, ô vierge chasseresse,
Contre mon dur genou, savourer la détresse
De ton regard devant le carquois épuisé
Et t'enfoncer au cœur le fer de mon baiser...
(*Mélancoliquement.*)
Mais tu es la plus forte et je te sers de cible.

LA JEUNE FILLE

Vrai, quel ressentiment! Vous êtes bien terrible,
Pour un poète élégiaque!

LE POÈTE

Au matin clair,
Ici même, dans le frisson des feuilles vertes,
Au milieu du bouquet des corolles ouvertes,
Je cueillis une molle rose au ton de chair
Qui venait de fleurir sous les lèvres de l'air
Et résumait, merveille attendrissante et pure,
Et la terre et le ciel et la beauté du jour;
J'y ajoutai ma fièvre triste et mon amour...

LA JEUNE FILLE

Vous voyez!

LE POÈTE

Je lui mis ma rose à la ceinture.
Elle jouait alors au *lawn-tennis*, semblant,
Brune, fine, dans sa robe de piqué blanc...

LA JEUNE FILLE

Une Diane qui lancerait le volant.

LE POÈTE

Et tout à coup je vois sauter sur sa raquette
La rose au ton de chair, à la senteur de miel,
La douce rose, rose et blonde, et qui reflète
Et la beauté du jour et la terre et le ciel.

LA JEUNE FILLE

J'ai ramassé la fleur dolente dans le sable :
J'ai toujours eu pitié des blessés. La voici,
Faut-il qu'on vous la rende?

LE POÈTE, *avec prière.*

Oh! gardez-la!

LA JEUNE FILLE, *se retournant pour baiser la rose.*

Merci!...
Maintenant, mon cousin, devenez raisonnable,
Méprisez qui méprise. Avec son air moqueur,
Diane vous repousse... Une autre se dispose
Peut-être à recevoir votre offrande... La rose
D'un poète, c'est rare, et c'est plus qu'une fleur :
C'est quelque chose qui palpite, quelque chose
De chaud comme une bouche et de lourd comme un cœur.

(*Même jeu que tout à l'heure.*)

LE POÈTE

Comme vous avez dit cela!... Vous fûtes bonne
Toujours. Je m'en souviens. La gentille personne
Que vous faisiez alors! Quand on m'avait beaucoup
Grondé pour un méchant devoir, une escapade,
Un prix manqué, vous arriviez, ma camarade,
Bien vite, vous leviez vos bras frais vers mon cou,
Et je vous embrassais et mon humeur maussade
Fondait à ce baiser et je laissais ma main
Se caresser au long de vos cheveux de soie.

LA JEUNE FILLE

Donc vous vous souvenez aussi. Passé de joie,
Horizon qu'on regrette au détour du chemin!
Nous étions des amis. Nous courions les ravines,
Les herbages profonds où j'avais peur des bœufs,

Nous passions tout un jour nichés dans les ruines
Du château fort, rêvant de combats hasardeux,
De tournois. Je vous trouvais brave, généreux,
Galant... Vous me donniez alors des églantines.

LE POÈTE

Je le sais. O plaisirs de ce jeune autrefois!
Vous m'avez rafraîchi, cousine. Votre voix
A fait soudain venir du fond de mon enfance
Un grand souffle de vie heureuse et d'innocence,
Avec l'odeur des prés, avec l'odeur des bois,
Et mon cœur saute comme un chevreau qu'on détache,
Et je voudrais, je crois, jouer à cache-cache.

LA JEUNE FILLE

Si vous savez courir encore, attrapez-moi!

(*Elle sort en courant. Il court après elle. Tous deux disparaissent derrière les arbres.*)

SCÈNE III (*à la cantonade.*)

LA JEUNE FILLE

Par ici! n'allez pas du côté des abeilles!

LE POÈTE

Mais on ne passe pas à travers les corbeilles!
Vous trichez toujours!

LA JEUNE FILLE

Non!

LE POÈTE

Je vous tiens! Quel émoi,
Chère nymphe rapide et souple!

LA JEUNE FILLE

Soyez sage!
Ah mais! vous m'embrassez! Cela n'est pas de jeu.

(*Ils reparaissent.*)

SCÈNE IV

LA JEUNE FILLE

Bon! Je suis décoiffée et j'ai la joue en feu.
Comme le cœur me bat! Dites, mettez un peu

Votre main : sentez-vous trembler sous mon corsage
Le frêle prisonnier? Car il tremble : on croirait
Presque un petit oiseau farouche qui voudrait,
Obstinément, forcer les barreaux de sa cage.
Le voilà maintenant apaisé, le pauvret :
Laissez-le!... Quand j'ai trop de joie ou de tristesse,
Devant les choses dont la beauté vous oppresse,
Devant les tendres soirs pareils à celui-ci,
Devant les clairs matins d'argent, les nuits d'étoiles,
Devant la mer qui porte à l'infini ses voiles,
Toujours, toujours mon cœur se prend à battre ainsi.
Il respire le vent, il est ivre d'espace.
Il veut suivre le vol du nuage qui passe,
Pour se perdre à son tour par delà l'horizon,
Et j'ai peur qu'il ne brise à la fin sa prison!...
S'il allait la briser, dites?

LE POÈTE

Sentimentale!
Nausicaa jouait tout à l'heure à la balle;
Elle rêve, à présent.

LA JEUNE FILLE

Que vous êtes moqueur!

LE POÈTE

Mais non! Je le comprends un peu, votre cher cœur.

LA JEUNE FILLE

Oh! vous pensez? Un petit cœur de jeune fille,
Un cœur apprivoisé, qui coquette, sautille,
Fait des grâces, bavarde et siffle son refrain,
Un cœur qui se complaît dans sa cage... un serin!

LE POÈTE

Non, vraiment! Je vous crois une âme naturelle,
Simple et neuve, et je ne trouve pas ce trésor
Chez cette vaniteuse et sèche péronnelle,
« Flirteuse » assurément très moderne, à laquelle
Je prétends enchaîner ma pensée et mon sort.

LA JEUNE FILLE

Je ne puis vous sembler, certes, préoccupée
De *flirt*, de *five o'clock*, de *boston* et de *sport*;

Mais, pour m'avoir connue habillant ma poupée
Et poussant mon cerceau, vous me traitez encor
Ainsi qu'une fillette.

LE POÈTE

Ah! pardon!

LA JEUNE FILLE

Je me pique
D'aimer toujours courir, jupe et cheveux au vent;
Pourtant le jeu n'est plus ma passion unique
Et j'ai le goût des entretiens, de la musique,
Des vers, — car j'adorais les beaux vers au couvent.

LE POÈTE

Je sais. On tient cachés tout au fond des pupitres
Des cahiers bleus. On y copie, en observant
La ronde, la bâtarde et l'anglaise, avec titres
A l'encre de couleur, *l'Oreiller d'un enfant*,
Le petit Savoyard et *la Chute* où larmoie
Le poitrinaire du sensible Millevoye.
Vous avez dû, ma chère, en répandre, des pleurs!
O nature! petits oiseaux! petites fleurs!

LA JEUNE FILLE

Impertinent! Vous me prenez pour une niaise
Que le plus plat couplet touche et transporte d'aise,
Pour une enfant par trop sotte, pour un mouton
Qui bêle en entendant un air de mirliton.
Détrompez-vous. Je sais faire la différence
Entre la poésie et la fade romance.
Oui, monsieur : le trésor de mes cahiers secrets,
C'était de très beaux vers de poètes, de vrais,
Des vers d'André Chénier...

LE POÈTE

La Jeune Tarentine,
La Captive...

LA JEUNE FILLE

L'Aveugle aussi. De Lamartine...

LE POÈTE

L'inévitable *Lac*!

LA JEUNE FILLE

Vous m'agacez exprès.
Vous vous moquez de moi toujours... Vous, un poète,
Sans doute, vous pouvez railler : vous savez mieux
Les éléments subtils, les secrets dont est faite
L'influence des vers forts et mystérieux...
Je les aime pourtant, les vers. Cela me berce,
Cela me prend, cela me fond, c'est une averse
De fraîcheurs sur l'âme, un archet mélodieux
Qui vous promène au cœur sa langueur, une brise
Qui souffle brusquement d'une terre promise
Et qui vous met de douces larmes dans les yeux !

LE POÈTE

Mais vous voilà poète aussi ! Quelle surprise !

LA JEUNE FILLE

Oh ! ne taquinez plus maintenant ! Les beaux vers
M'emplissent de tendresse et de mélancolie ;
Je me sens m'alléger soudain, je me délie
De tout ce qui m'attache au réel univers,
Et je m'en vais, au fil des vers, comme Ophélie
Qui s'en allait, au fil de l'eau, toute pâlie,
Avec de molles fleurs et des feuillages clairs...

LE POÈTE

O tour à tour nymphe légère et fine muse !

LA JEUNE FILLE

Ma façon d'adorer les beaux vers vous amuse ?
M'en a-t-elle valu, des consignes, mon Dieu !
Ce fut, en pleine classe, un scandale, un esclandre,
Le jour où sœur Agnès me prit mon cahier bleu ;
Tous les feuillets damnés s'envolèrent au feu,
Mais les beaux vers devaient renaître de leur cendre :
Je les savais par cœur ! Sœur Agnès aussitôt
M'avait fait cependant conduire à la chapelle,
Afin d'exorciser l'effroyable séquelle
De diables qui menaient au fond de mon cerveau
Leur ténébreux sabbat. Exorcisme inutile !
Les diables résistaient. Ils s'appelaient Hugo,

Lamartine, Musset, Vigny, Gautier, de Lisle :
C'étaient, vous voyez bien, de très puissants démons.
Ils formaient une armée. Ils portaient d'autres noms
De poètes vivants. Je puis vous citer même
Une pièce d'un jeune auteur que nous aimons.

(Elle dit avec expression :)

« Je rêve de laisser en mourant un poème
Mélodieux et plein d'une langueur suprême,
Délicate harmonie où l'on retrouverait
Les senteurs et l'âme verte de la forêt,
Et le bondissement de l'eau sonore et vive,
Et les fruits, et le geste amoureux de la rive
Pour embrasser la mer qui s'enfle comme un sein ;
Ensemble de couleurs, de lignes, de murmures,
Sanglot de tourterelle au profond des ramures,
Bruit de feuille, babil d'oiseau, fredon d'essaim,
Et la brise du soir berçant les grappes mûres,
Et l'or roux des bosquets flottant sur le bassin...
Cela composerait un poème si tendre,
Si tendre et si troublant et si cher qu'à l'entendre
Les femmes, dans un abandon délicieux,
Sentiraient leur cœur fondre et se mouiller leurs yeux
Et que les vierges de vingt ans voudraient apprendre
Mes vers au bercement souple et mystérieux.
La plus froide les redirait ; la plus farouche
Les goûterait comme un baiser contre sa bouche,
Et la plus chaste, ayant à l'âme un doux ennui,
Remontée en sa chambre, ouvrirait sa croisée
Devant le clair de lune et resterait, grisée
Par le rythme de mon œuvre qui la poursuit,
A respirer l'odeur des roses dans la nuit ! »
— Vous avez reconnu ?

LE POÈTE

Comme vous savez dire
D'une voix qui chantonne et se traîne et soupire !
Et mes vers ne sont plus les mêmes, tellement
Vous les avez scandés voluptueusement,
Tellement les voilà parfumés de vos lèvres !

LA JEUNE FILLE

Vos vers, je les chéris infiniment. Ils sont
Pleins de lente douceur, de chaude passion,
Pleins de fraîcheurs et pleins de languissantes fièvres,
Et, selon votre vœu, souvent, en pension,
Lorsque la lune enveloppait de mousselines
Blanches les lits de fer des jeunes couventines,
J'entre-bâillais une fenêtre du dortoir
Et, devant le jardin bleui des Ursulines,
Le cœur gonflé d'un vague et douloureux espoir,
Je me disais les vers d'amour de votre livre,
Ceux qui commencent par : « Sous la lampe de cuivre... »,
Conseil nocturne, *Intimité*, *les Chants du Soir*;
Et ceci : « J'ai volé les sombres violettes
Que tu portais l'autre dimanche. Les poètes
Sont coutumiers, vois-tu, de semblables larcins.
Ce bouquet tout un jour posé contre tes seins,
Je l'ai donc dérobé... » Les lourdes silhouettes
Des tilleuls ondulaient largement sur le ciel,
Un flot d'argent baignait suavement les choses,
Les lilas embaumaient et leur senteur de miel
M'arrivait dans le vent avec celle des roses
Et la poussière d'un invisible jet d'eau;
Et je demeurais là, paupières demi-closes,
Pieds nus, mais ne sentant point le froid du carreau,
Buvant avidement le lait des brises molles,
Sursautant d'un frisson soudain, lorsque l'écho
Me rapportait le murmure de mes paroles,
Si grave et si changé que l'on eût dit, parfois,
Les modulations tendres de votre voix!

LE POÈTE

Oh! ma chère petite, est-ce donc vrai? Le rêve
D'une vierge attentive à mon œuvre, en secret,
Qui songerait à moi et se balancerait
Au rythme de mes vers, éperdument, sans trêve,
Ce rêve, le voilà réalisé? C'est vrai,
C'est vrai que vous m'aimez, dites, que l'harmonie
De mes poèmes a bercé votre insomnie,

Et que dans la nuit chaude où l'odeur des lilas,
Le clair de lune ami, les ombres, les murmures,
Troublaient les cœurs ouverts comme des roses mûres,
J'étais auprès de vous et vous parlais tout bas?
Vous m'aimiez! vous m'aimiez! et je ne savais pas,
Et j'occupais ailleurs mon âme et ma pensée,
Quand c'était vous ma véritable fiancée!

LA JEUNE FILLE

Ah! je n'aurais pas dû parler... Mais certains mots
Pèsent si lourdement au cœur qu'il faut les dire.
On se sent tout à coup plus légère, on respire,
On se redresse; on est pareille à ces rameaux
Qui, ployés sous de clairs et douloureux fardeaux,
Les fruits soudain cueillis, remontent vers la nue.

LE POÈTE

Pardon de vous avoir si longtemps méconnue!

LA JEUNE FILLE, *avec une exaltation grandissante.*

Vous pardonner? Pourquoi, mon ami? Pouviez-vous
Deviner que l'enfant, la fillette ingénue,
Avait, en sa mémoire, ainsi que des bijoux,
Serré tout ce passé parcouru côte à côte,
Ces ébats et ces jeux, ces cris, ces rires fous,
Ces pleurs, ces longs blottissements dans l'herbe haute.
Ces contes écoutés au bord de vos genoux,
Ces caresses sur les cheveux et cette exquise
Odeur des églantiers? Mon cher cousin, comment,
Dans la pensionnaire, aperçue un moment,
Aux congés, soupçonner une amante conquise
Par vous, le chevalier d'autrefois, qui se grise
De vos premiers succès, qui verse éperdument
Vos rythmes sur son cœur comme une ardente pluie,
Qui souffre de vous voir pâlir et soupirer
Pour une autre, et qui sait malgré tout s'enivrer...
(Respirant la rose.)
Au parfum d'une fleur pour cette autre cueillie!...
(Se reprenant tout à coup.)
Mais qu'ai-je fait, mon Dieu, mon Dieu! Quelle folie!

Car vous ne m'aimez pas, dites?...

(Elle lui tend la rose.)

Reprenez-la,

Votre rose...

(Il refuse du geste.)

si chaude et si lourde... Voilà

Fini mon beau roman!... Adieu donc, je vous quitte!

(Elle veut partir; il l'arrête.)

LE POÈTE

Restez! Ne pleurez pas, ma belle, ma petite,
Ma mignonne chérie... Il faut bien m'écouter,
Comprendre que c'est vous mon unique tendresse,
Vous le cœur de mon cœur. L'autre ne peut compter :
Elle irritait mon seul désir, ma vanité.
Je crois que je l'aurais vaincue avec ivresse;
Mais l'amour vrai n'a rien qui torture et qui blesse :
C'est tout douceur et tout parfum, le sentiment
Qui s'exhale du fond de mon passé dormant.

(Il lui prend les mains et l'amène jusqu'à la balustrade. Il la contemple dans le dernier éclat du soleil qui sombre à l'horizon.)

Oui, cousine, je vous aimais et je vous aime.
Je n'ai pas oublié le délicat poème
De notre enfance, fraîche ainsi qu'un reposoir.
Je vous avais perdue et je vais vous revoir,
Plus belle que naguère et cependant la même,
Dans la chaude splendeur de ce rayon du soir...
Tenez : sur les coteaux de la Marne, où septembre
A mis des tons de rouille et de miel fauve et d'ambre,
Il descend, ce rayon, il se brise en éclats
Brefs et resplendissants aux vitres des villas,
Fait scintiller les croix du cimetière, allume
L'argent du fleuve qui s'enveloppe de brume,
Puis il s'en vient ici mollement expirer.
Et, parmi la langueur de cet adieu doré,
Votre charme puissant et double se révèle,
Et c'est votre portrait d'hier transfiguré
Par le fleurissement de la femme nouvelle.

Vos cheveux, dont mes mains connaissaient les douceurs,
Vos clairs cheveux ont pris de profondes rousseurs;
Vos yeux, hier miroirs d'inaltérable joie,
Sont tellement changeants que la gaîté s'y noie
Brusquement sous un morne et douloureux brouillard,
Et l'on craint de blesser leur sensitif regard.
Votre bouche est toujours d'une enfant; mais la moue
Puérile a fait place au sourire adouci
D'ombre songeuse et qui se fond en chaque joue
Comme on en voit aux blondes vierges du Vinci...
O ma vierge candide et somptueuse, image
Où se résume la beauté du paysage,
Avec ses lignes, ses accords et ses couleurs!... Voici
Que le dernier rayon s'éteint et que s'efface
La suprême splendeur des choses : vous plaît-il
Que nous nous attardions au bord de la terrasse
Pour savourer l'enchantement du soir subtil?

LA JEUNE FILLE

Le crépuscule grave assombrit la colline;
Le pays se recueille et doucement incline
Au sommeil. Les bouviers ramenaient le bétail,
Tout à l'heure; épongeant la sueur du travail,
Un laboureur passait d'une marche pesante;
Un fouet claquait, vif; entre de hauts talus
Un vieux cheval traînait une herse grinçante.
Mais l'attelage est déjà loin. On n'entend plus
Aucun bruit. Si, pourtant, ce sanglot qui s'élance
Et qui fait déborder la coupe du silence!
Qu'est-ce donc?

LE POÈTE

Simplement la plainte du crapaud!

LA JEUNE FILLE

Vraiment? Le pur, le cher, le merveilleux sanglot!
La belle note d'or! Dans le calme de l'heure,
On dirait, n'est-ce pas? comme une âme qui pleure!

LE POÈTE

Regardez : l'ombre a tout envahi de son flot,

Vague mystérieuse et mouvante où surnage,
A gauche, le clocher rustique d'un village.

LA JEUNE FILLE

On devine les toits blottis à son côté :
C'est un berger pensif.

LE POÈTE

Là-bas, la ville étage
Confusément, au bord de son fleuve argenté,
Ses murailles et ses maisons. Mais des lumières
Commencent à jaillir autour de la cité.

LA JEUNE FILLE

Deux, trois, quatre... On croirait, sous de vagues paupières,
Autant d'yeux palpitants.

LE POÈTE

Ces clartés coutumières
Vont verser le bonheur dans les logements clos :
Car, la lampe allumée, on ferme les rideaux,
L'enfant prend ses jouets, la femme sur la table
Dispose le couvert, et, laissant les fardeaux
Dont le poids tout au long du long jour vous accable,
Le mari goûte enfin le bienfaisant repos.

LA JEUNE FILLE

Puis, après le repas, viendra la tendre veille.

LE POÈTE

Nous connaîtrons ensemble une douceur pareille,
Dans un logis discret et charmant, quelque part
Sur le glacis herbeux de l'ancien rempart,
Ou bien parmi les toits du hameau qui sommeille
Au pied de son clocher. Voulez-vous? Je vous vois
Assise à mes côtés et brodant sous la lampe
Dont la clarté ruisselle, intarissable, trempe
Vos beaux cheveux, vos cils, votre menton, vos doigts,
Et mêle à l'entrelacs des chiffres que vous faites
Le frisson d'un fluide et vague réseau d'or.
Dans l'enveloppement lumineux du décor,
Au milieu des tableaux, des grès, des statuettes,
Des rayons soutenant les livres des poètes,

Des vases qu'une rose exquise pare encor,
Vous êtes ma tendresse et ma grâce, et vous êtes
Ma muse, et contre la tiédeur de vos genoux,
Je travaille, et ce que j'écris de pur, de doux,
De suave, tout ce qui prend, tout ce qui touche
En mes vers, tout découle et s'exhale de vous!...

(Il lui pose la main sur les cheveux.)

Et je caresse avec orgueil vos cheveux roux.

LA JEUNE FILLE

Et je vous tends mon front.

LE POÈTE

Et je baise ta bouche!

ALBERT THOMAS

LES MASCRAN[1]

I

Ayant achevé son potage la première, madame Abel Mascran déclara sentencieusement :

— Des soirs comme celui-ci, notre salle à manger est la plus fraîche de toute la ville.

Ces paroles, en rappelant une discussion ancienne et habituelle, sollicitaient évidemment l'attention d'Abel Mascran. Il répondit avec un sourire :

— C'est vrai. Il fait délicieux.

— La journée a été terrible, — reprit-elle.

A sa gauche, M. Mascran, le père, s'écria :

— Il faut ça! Les récoltes ont besoin d'une forte poussée de chaleur; nous sommes en juin.

Sous les cheveux gris, entre les courts favoris blancs, le visage rasé de M. Mascran, le père, offrait, parmi les rondeurs du nez et des joues, jusqu'aux oreilles, un mélange de rouges sombres et vifs, où le soleil ni le froid ne pouvaient plus mettre une brûlure; vigoureux et dru, les épaules massives, il portait allègrement des habits de gros drap, les mêmes qu'en hiver. Sa belle-fille tourna la tête vers lui : leurs yeux se rencontrèrent, un instant, et aussitôt madame Mascran baissa les siens. Il en était toujours ainsi : involontairement, la jeune femme cherchait le regard indifférent, réfléchi ou distrait, qui

1. *Published April fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN LÉVY.

filtrait sous ces lourdes paupières, et, dès qu'elle le sentait sur elle, cordial cependant, mais trop chargé d'expérience, elle ne pouvait le soutenir.

Elle considéra ses deux enfants, Henri et Anne, frais, jolis dans la toile de leurs costumes d'été, et tout appliqués, en ce moment, à humer l'arome des blancs de volaille que leur Allemande achevait de leur découper.

Anne, l'aînée, avait été conçue dans l'enivrement du troisième mois de mariage; et ses yeux rayonnaient d'une caressante lumière bleue qui vivait toute pareille dans les yeux de cet homme souriant, Abel, le père, l'époux. Madame Mascran le contempla, lui, ses traits réguliers, sa légère moustache rousse, avec adoration. Après dix ans, cette adoration restait ainsi candide et neuve devant l'aisance souveraine, un peu ennuyée, affable d'ailleurs, qui faisait, d'habitude, tout le caractère de ce visage; même, ce que chacun appréciait, mais une fois pour toutes, en cet homme, l'élégance affinée de ses mains très blanches et de ses ongles polis, de ses gestes, et sa manière de manger, madame Mascran ne se lassait point de le découvrir pour l'admirer encore.

Mince, grand, Abel Mascran était merveilleusement habillé d'une jaquette moulée à ses épaules; entre les revers de l'étoffe presque noire, le gilet de coutil avait des nuances safranées sur un fond clair, et la cravate de soie blanche, nouée habilement, piquée d'une très belle perle, étalait une douceur charmante, quasi-féminine, sous le menton : sauf que ses cheveux blonds n'étaient plus assez fournis, cet homme de quarante ans avait conservé une jeunesse de visage qui justifiait du moins l'admiration persistante de sa femme.

Les clartés du couchant, avant de pénétrer jusqu'à cette salle à manger, s'assombrissaient aux feuillages des arbustes plantés dans la cour; par les deux portes-fenêtres, grandes ouvertes, c'était une perspective prétentieuse et médiocre : entre le corps de la maison, les deux ailes, et le mur d'une maison voisine, un espace encombré, une façon de jardin anglais, — pelouse, corbeilles, bassin, — où se dressaient ces arbustes trop maigres pour orner, assez touffus pour obscurcir. Jadis, quand M. Mascran le père était seul à commander, cette cour recueillait sur ses pavés en têtes de chats les piles de

bois pour la provision de l'année, les vieilles barriques, tout le rebut d'une maison de province, où il faut bien que les choses s'usent comme ailleurs, mais où l'on n'a garde de rien jeter. Le jardin anglais était l'œuvre d'Abel; et, par la même volonté de rajeunir l'antique demeure, il avait fait percer les portes-fenêtres, il avait fait repeindre dans toutes les pièces les plafonds, les boiseries, tendre des papiers riches, changer les meubles pour ce que le meilleur tapissier de la ville fabriquait de plus luxueux : la maison entière, la vieille maison jadis embuée de poussière et de fumée, maintenant trop reluisante, témoignait assez que le goût d'Abel Mascran ne s'exerçait avec bonheur que pour la parure de sa personne.

Il y eut une dispute entre les enfants, à propos d'un morceau de pain : l'Allemande apostropha Henri :

— *Böses Kind! Sie sind böse*[1]!

Madame Mascran prit sa voix de sévérité, qui était fausse et suraiguë. Son mari regardait la dispute avec tranquillité. Comme le petit garçon, forcé de céder, allait fondre en larmes, son grand-père lui lança une boulette de pain qui l'atteignit au nez. Ils rirent tous les deux : à de tels moments, l'œil trop expérimenté de M. Mascran le père devenait limpide autant que celui de l'enfant.

— Vous avez eu du monde pour votre partie? — demanda madame Mascran à son mari.

Elle voulait qu'Abel la sentît toujours attentive à ce qui l'intéressait lui-même.

— Mais oui, — dit-il avec bienveillance; — et plus que d'ordinaire. On est arrivé déjà pour la foire de demain. Paul de Buret est venu dans sa nouvelle voiture, une trente chevaux : il a mis juste une heure et quart depuis Buret.

— C'est à se casser le cou! — grommela M. Mascran.

— Cela ne fait que du quarante. Mais, avec les côtes, c'est joli.

— Et la marquise? — interrogea madame Mascran.

Elle prenait un plaisir touchant à dire : « la marquise »; cependant sa voix trahissait un peu d'inquiétude. Et peut-être son mari l'avait-il remarqué; il répondit, très détaché :

— Paul lui enverra l'auto demain matin; bien entendu, ils déjeuneront ici.

1. « Méchant enfant! Vous êtes méchant! »

Il ajouta :

— Si cela continue ce soir et demain, il laissera au cercle la forte somme. A nous quatre, Emmanuel de Terremont, Aymar et Georges de Risac et moi, nous lui avons gagné tout à l'heure près de deux cents louis. C'est sa faute, aussi : il ne connaît pas le poker.

— Il ne connaît pas grand'chose, — affirma M. Mascran.

— Tu te le rappelles : dans la succession de son oncle, le comte de Buret-Tourdes, te donna-t-il assez de mal, et à moi aussi !

Le vieux Mascran eut un rire muet : tout le pays avait vanté naguère l'adresse de M. Mascran père, l'ancien notaire, et de son fils et successeur à tirer le marquis de Buret des broussailles épineuses de cette affaire. Madame Mascran s'empressa de répéter ces louanges. Abel souriait vaguement, sachant bien qu'elles ne lui étaient point dues. Son père, le dos un peu voûté, les fortes joues plissées de volupté, ronronnait, comme un chat.

— Onze cent mille francs, — dit-il enfin, — onze cent mille francs qu'il n'a eus que par nous. Ma plus belle affaire !... Et, ma foi, je fus heureux pour monsieur le marquis Paul autant que pour moi. Car, s'il n'est pas fort, il n'y a pas de plus brave garçon, et, somme toute, il représente honorablement la plus grande famille du pays.

Il dit avec conviction le prestige ancien et glorieux de cette famille, la succession de services, d'emplois, de dignités et d'alliances, qui depuis trois siècles maintenaient les marquis de Buret à la tête de cette vieille province d'Auvergne. Ses paroles étaient éloquentes, sincères, et ses yeux s'humectaient d'émotion déférente. Abel n'aurait eu garde de protester ; mais son acquiescement ne s'exprimait que par des signes imperceptibles, et sa bouche se tendait assez vilainement d'une moue envieuse. Le lyrisme religieux de son père lui représentait, en un relief trop saisissant, l'inégalité extérieure et, pour ainsi dire, officielle entre la situation de Paul de Buret et la sienne, entre le marquis et lui-même, notaire installé, sans doute, dans la confiance et la familiarité des plus nobles personnages du pays, mais simple notaire, après tout. Cependant il avait par ailleurs tant de réels et précieux

avantages sur Paul de Buret! Il maniait à sa fantaisie, non sans cruauté parfois, cet esprit débile et confiant; il se savait le modèle d'élégance et de perfection mondaine constamment copié par le marquis; il entrevoyait enfin que la marquise, si provocante et belle d'une beauté dont son simple mari n'était pas digne, lui accorderait peut-être la plus savoureuse et la plus définitive des victoires. A une nature fortement trempée d'orgueil, cette réalité dans le présent, un tel espoir pour l'avenir auraient suffi : le reste ne comptait plus! Abel se révélait évidemment médiocre par la sorte de souffrance qui le forçait, en cet instant, à tenir ses regards baissés : il souffrait, véritablement, d'entendre proclamer par son père, par sa femme, la seule supériorité du marquis; il en oubliait tout ce qui le faisait, lui, et le ferait vainqueur.

Abel ainsi contracté de sot dépit, ce fut madame Mascran qui fournit à son beau-père l'écho auquel il était habitué. C'était en effet la tradition, dans cette maison, que la haute société du pays fût louée à tout propos, car elle était, par sa clientèle, l'honneur de l'étude, et cela dès longtemps. Toutefois il y avait une différence singulière, un immense progrès du père au fils : M. Mascran, le père, n'avait eu que des clients; Abel avait, dans ces mêmes clients, des amis. M. Mascran, le père, en était émerveillé devant son fils, et il restait, d'ailleurs, quant à lui, toujours un peu lointain et gêné. Madame Mascran y trouvait un profond délice d'amour-propre. Née dans une famille de riches marchands de drap, qui n'avaient eu ni l'art ni l'occasion de jouir de leur argent, elle était la maîtresse de cette maison si enviée, la maison Mascran; ambitieuse de joies passionnées, mais laide et sans grâce, avec un cœur exigeant, tendre et troublé, elle était la femme de cet Abel universellement aimé. Cette gloire suffisait à sa vie. On pouvait railler son origine : elle était madame Mascran. Elle avait parfois, malgré la prudence d'Abel, de brusques élancements de jalousie : elle était l'épouse, et elle gardait de lui pour elle seule la part qu'elle disait la meilleure, l'homme vrai, faible et sans masque.

L'enthousiasme de M. Mascran, le père, dérivait insensiblement vers des objets moins nobles. Le marquis de Buret, depuis la succession Buret-Tourdes, conservait une reconnais-

sance effective et loyale à l'ancien notaire qui avait si bien joué à son profit ses cohéritiers. Quand le vieux Mascran disait : « Monsieur le marquis Paul, voici ce qu'il faut faire », Paul de Buret exécutait, obéissait. Ainsi, sur des conseils impératifs et respectueux, il s'était hasardé dans une lutte électorale : il avait été, par le zèle ardent et sagace de l'ancien notaire, poussé, tiré, hissé ; il était devenu conseiller général. Maintenant, pour les élections législatives, M. Mascran intriguait en tous sens : de ce parti conservateur, que sa forte main savait tour à tour retenir et pousser en avant, il se demandait où il porterait l'effort, à une opposition violente, comme l'y excitaient ses rancunes contre le député sortant, incertain et fuyant, ou à une transaction que lui commandaient son bon sens et son goût des marchés. Il commençait, à tout hasard, par les violences, pareil à un maquignon sûr de lui, qui joue le dédain et feint de s'éloigner pour alarmer le client. Sous ses paupières mi-closes, les prunelles ombrées, presque noires, lançaient des éclairs batailleurs et mauvais :

— C'est assez. Nous en avons trop enduré. Nous n'irons pas plus loin. S'il faut sauter, nous sauterons : du moins nous n'aurons rien sacrifié de nos principes, de nos croyances, et ceux qui auront notre peau sauront ce qu'elle leur coûte.

C'était la menace d'un drame révolutionnaire, inévitable, prochain : les enfants, les domestiques, madame Mascran frissonnèrent d'allégresse et de terreur. Abel, qui connaissait chez son père ces emportements et les retours lucides, avait gardé son calme. Par tendance naturelle, d'ailleurs, et par snobisme altier, il était plus intransigeant encore : il approuva donc les résolutions extrêmes. Le vieillard, animé par de grands coups de vin, épandit sa verve puissante : il s'excitait lui-même à la véhémence des mots, à l'enthousiasme effaré de sa belle-fille, de ses petits-enfants, du domestique Antoine dont les yeux puérils s'écarquillaient : il était en cet état heureux où le comédien s'émeut lui-même, sincèrement, par le choc en retour de l'émotion que son jeu a créée.

Il y eut un coup de sonnette à la porte d'entrée : — sans cesse, dans cette maison où tant de gens venaient consulter l'ancien notaire et son fils, solliciter madame Mascran, la cloche

retentissait, très bruyante sous la voûte sonore de l'allée; dans la salle à manger, personne n'y prit garde.

— C'est la Dejou qui revient pour madame, — annonça Antoine.

— Ah! bien : qu'elle attende un peu, — fit madame Mascran.

Et elle expliqua :

— Je lui ai promis des vêtements pour son petit.

— Quelle Dejou? — demanda M. Mascran le père. — La femme du cordonnier?

— Oui.

— Ma chère Amélie, vous me ferez le plaisir de dire à cette femme, puisque son mari déclare que les réactionnaires, « les amis au père Mascran », sont des salauds, eh bien! que les salauds ne peuvent rien pour elle.

— Oh! mon père, — commença madame Mascran, — elle n'est pas responsable...

— Des bêtises!... Si vous ne lui donnez rien, elle fera une scène à son animal de mari, qui se le tiendra pour dit. Pas de sentiment avec ces gueux-là. Prenez-les par leur intérêt... Je vous en prie.

Il avait parlé sèchement, rudement. Madame Mascran fit signe qu'elle obéirait. Abel avait eu un léger sourire : il n'aimait point ces procédés, et il savait qu'Amélie, en cachette, avec toute sorte de craintes et de remords, n'écouterait que ses propres et pitoyables inspirations.

Il s'était fait un silence triste. Comme si l'on eût été en cérémonie, avec des étrangers, Abel intervint pour dégager les esprits de cette fâcheuse contrainte : ses paroles roulèrent, aisées, banales; bientôt les paroles de sa femme suivirent, puis celles des enfants, de son père. Il se tut alors : on n'avait plus besoin de lui.

— Je pense que tu ne vas pas ce soir à la Prade? — disait-il ensuite à son père, comme on quittait la table.

— Mais parfaitement si! — répondit le vieillard.

Dans le salon peuplé de sièges, dont les velours et les soies faisaient une disparate de tons un peu criarde, le vieux Mascran avait installé ses petits-enfants, chacun sur un de ses genoux. Il leur chantait en patois une bourrée, et du

pied marquait la mesure : les enfants, secoués en cadence, se cramponnaient à lui; il riait, avec eux et le rire lui faisait prolonger en cascade les mots sonores : « *pécaïré* », « la *maïré*... »[1].

— A quelle heure seras-tu ici demain matin? — reprit Abel.

— J'irai jeter un coup d'œil aux récoltes en me levant. Je partirai vers six heures : je serai donc ici avant sept heures et demie.

— Oh! mon père, — objecta madame Mascran, — vous savez comme les journées de foire sont pénibles pour vous, avec tous ces gens qui viennent vous consulter, du matin jusqu'au soir. Et vous allez vous lever à quatre heures! Ne serait-il pas plus prudent de renoncer pour ce soir à la Prade et de coucher ici?

— Baste! — fit le vieillard rondement, — j'en ai supporté bien d'autres!... Si je ne me montrais pas demain matin aux maçons qui montent les murs de la grange, ils perdraient toute leur journée... Va voir, petiot, si la voiture est prête.

Henri revint annoncer que la voiture était attelée.

— Et ma pipe? — fit M. Mascran.

L'enfant cachait ses mains derrière son dos :

— Quelle main voulez-vous, grand-père?

— La bonne.

Henri tendit une main vide, puis l'autre, vide aussi; mais sa sœur, se glissant derrière lui, enleva prestement la pipe, qu'elle remit à son grand-père. Les deux enfants se disputèrent ensuite à qui frotterait une allumette. Anne eut la permission de frotter, puis Henri posa l'allumette sur le fourneau les bouffées jaillirent à ses yeux qui pleurèrent un peu.

— Bonsoir, — dit M. Mascran.

Il serra les mains de sa belle-fille, de son fils. Les enfants l'accompagnèrent par la cour, par l'allée, vers la voiture arrêtée dans la rue. En passant devant la porte de la cuisine, où Antonin lui donna son chapeau de paille aux vastes ailes, il aperçut une femme en tablier bleu, nu-tête. Il la dévisagea :

— C'est vous la Dejou? — dit-il brusquement.

— Oui, monsieur Mascran.

— Vous direz à votre mari, de ma part, de la part du père

1. « Pauvre », « la mère ».

Mascran, que, s'il a du poil, il vienne me répéter en face ce qu'il a raconté de moi aujourd'hui.

— Oh! monsieur Mascran, c'est des menteries! — commença la femme.

Mais le vieillard avait disparu : on entendit sa forte voix proférer quelques jurons, puis presque aussitôt s'égayer en paroles câlines pour les deux enfants. Il y eut enfin un :

— En route, Chilpéric!

La voiture roula; comme la rue tournait après la maison, le bruit du roulement s'atténua tout de suite, se perdit.

Un peu plus tard, — les enfants couchés, la Dejou congédiée avec tout le paquet promis, qu'elle fut suppliée de dissimuler de son mieux, — madame Mascran rejoignit son mari.

— Quel homme surprenant que votre père! — dit-elle.

Abel, étendu sur une chaise longue de paille, dans la cour plantée, fumait son cigare, en rêvant à la complaisance prochaine de madame de Buret. Il revint à lui :

— Prodigieux! — fit-il.

Il chercha si quelque événement extérieur ou les dispositions de sa femme lui laisseraient la liberté de ses agréables visions : il reconnut qu'il devait se sacrifier aux exigences conjugales; et il consentit son sacrifice de bonne grâce, car il était déjà, par la magie de son espoir, assez riche en joies d'orgueil et de sensualité, pour faire, sans s'appauvrir, quelques générosités de lui-même.

Madame Mascran reprit, en phrases hésitantes, respectueuses et craintives, l'éloge de son beau-père.

— Vous avez donné à la Dejou ce qu'elle demandait, — fit Abel en souriant.

— Oh! comment savez-vous?... N'en dites rien!

— Tu as très bien fait, — répondit-il affectueusement.

Il avait tendu sa main, où madame Mascran mit la sienne, molle et chaude.

— Il ne faut pas en vouloir à mon père de ses rudesses.

— Je ne lui en veux pas; seulement...

— Oui, seulement, tu en souffres. Il est un peu dur pour les autres, parce qu'il est extrêmement dur pour lui-même. A soixante-quinze ans, il travaille comme à vingt-cinq. C'est à lui que nous devons notre confort, notre luxe; dans l'étude,

j'ai le titre et il a les corvées; c'est lui, en somme, qui fait tout. Et cela se trouve bien, puisque cela nous arrange tous les deux. Qu'importent les manières un peu brusques?

Il sourit davantage : il ne découvrait autour de lui que des êtres et des événements qui conspiraient à le rendre heureux. Il dit ce bonheur, ce qu'il en pouvait dire :

— Vraiment, quand nous sommes ainsi tous les deux, par une belle soirée d'été, je remercie la Providence de tout ce qu'elle a fait pour moi : j'ai une santé excellente; mon père, respecté de tous, me donne l'aide de son expérience et de son labeur; les produits de l'étude, assurés par lui, sont magnifiques; nos deux enfants sont des amours; et j'ai enfin la femme la meilleure, la plus aimante...

Sa main quitta celle de madame Mascran pour lui caresser les joues, qui s'étaient tout à coup empourprées de plaisir. Emporté par un mouvement de belle charité, il ajouta :

— La plus aimante et la plus aimée.

Elle murmura :

— Mon Abel!

Son visage amoureux se pencha, se cacha sur l'épaule de son mari.

Soit que la charité eût été excessive, soit qu'il tînt à réunir dans sa pensée toutes les causes de son bonheur, Abel se souvint, avec une vivacité plus précise, de madame de Buret.

— Dites-moi, petite femme, — fit-il soudain, — demain, n'est-ce pas? un déjeuner à hauteur!... Que toutes ces dames soient jalouses de vous et proclament, une fois de plus, la bouche pincée : « Madame Mascran est la maîtresse de maison incomparable!... »

Madame Mascran s'était redressée. Avec un sourire de pitié, elle déclara :

— Sois tranquille! Jamais chez les Buret on ne mangera comme ici... La marquise se contente de commander : quand quelque chose est manqué, elle ne saurait dire pourquoi, si même elle s'aperçoit que c'est manqué. Moi, au contraire, je dis à Eugénie : « Voilà ce que vous ferez et voilà comment vous le ferez ». Comprends-tu la différence?

Abel comprenait très bien. Mais elle goûtait à ce parallèle un tel plaisir que, par deux et trois fois, elle le répéta en termes

à peu près identiques. Abel eut des : « Oui », des : « C'est bien vrai... » Il était convaincu des mérites de sa femme, et cette conviction le dispensait d'écouter dans le détail ces paroles abondantes.

Quand elle parut à peu près satisfaite de sa démonstration, il reprit :

— Tous les Terremont viendront, les Risac, Georges de Lanoue, peut-être les Vandières... Il faut compter une vingtaine de couverts, plus l'imprévu.

— Bien, — fit madame Mascran.

Elle réfléchit, une minute, avec gravité :

— Je leur donnerai ces tourne-dos à la provençale, tu sais, dont tu m'as envoyé la recette de Paris, au mois de mai, après ce dîner au restaurant...

— Ah! oui, parfait... Joli dîner, ma foi!

— Avec un grand-duc, et deux princes!... C'est chic, ça, mon homme!

Elle tira légèrement la moustache d'Abel. Mais il resta sérieux. A cet instant, il la trouvait stupide et bourgeoise, démesurément. Il n'en avait ni colère, ni gêne. Seulement il sentait davantage, très loin, très au-dessus d'elle, la maîtrise d'éducation et d'élégance qui lui valait, dans tous ses séjours à Paris, aux villes d'eaux, aux stations d'hiver, l'estime amicale et familière du monde le plus difficile et le plus fermé. Il ne s'était cependant point appliqué, par des efforts dont quelque trace eût subsisté, à se faire ce personnage particulier : il était doué, simplement, et il avait à peine besoin de regarder ceux qu'on citait comme modèles, pour les égaler, avec la sorte de grâce qui était son secret.

Aussi évidemment qu'il était doué, madame Mascran ne l'était pas; mais de cette indigence même, qui la laissait à tout jamais humble et soumise devant lui, résultait pour Abel une profonde et précieuse sécurité. Incapable de séduction mondaine, elle lui abandonnait tout le soin de recevoir, de causer, de plaire; incapable de séduction féminine, elle ne troublait d'aucune inquiétude les intrigues, les aventures dont il ornait, comme d'une broderie ininterrompue, la toile solide et grise de sa vie conjugale. Que fût-il devenu avec une femme aussi coquette que la marquise de Buret? Et n'était-il

pas un triple sot, ce pauvre Paul, qui avait choisi cette trop séduisante créature pour lui confier son bonheur?

« Quand on épouse une si jolie femme, on se marie pour les autres. Quand on épouse une femme laide et aussi bonne que peut l'être une femme, on se marie pour soi... Je me suis marié pour moi. »

Il apprécia vivement les inélégances de madame Mascran, pour ce qu'elles donnaient d'inébranlable fermeté aux bases mêmes de sa vie et de liberté sûre à ses délicieuses fantaisies.

La nuit tombait peu à peu : derrière les époux, dans le salon, Antoine avait allumé les lampes. Madame Mascran, accoudée à la chaise longue, le menton touchant aux cheveux d'Abel, avait les deux mains jointes sur son épaule : elle se taisait, étonnée. Et cet étonnement venait de ce qu'à cette heure il était encore là : chaque soir, après le dîner, il retournait au cercle, suivant l'habitude de tous les hommes de la ville, célibataires ou mariés; ce soir, où quelques châtelains étaient arrivés pour la foire de lendemain, la réunion, plus nombreuse, le jeu plus animé auraient dû l'attirer. Cependant il restait étendu, à demi rêveur, souriant, heureux. Et madame Mascran se demandait si cette merveille lui serait accordée qu'il passât près d'elle, ainsi, en causeries, en menues caresses, cette soirée, où elle était résignée d'avance à l'habituelle solitude. Elle en avait une joie timide, elle n'osait plus parler.

Dans ce silence, ils tressaillirent au bruit de la cloche qui tinta vigoureusement.

— Tiens ! — fit Abel, — à cette heure!

— Tu n'attends personne?

— Mais non, naturellement!

Ils écoutèrent : le pas pesant d'Antoine retentit sur les dalles de l'allée, de l'autre côté de la porte qui la séparait de la cour; la porte de la rue s'ouvrit; des voix bourdonnèrent. Puis Antoine remonta l'allée. Il traversa le salon, où il cherchait ses maîtres, et parut dans la cour.

— Monsieur...

Sa voix était hésitante, car il ne distinguait pas dans l'obscurité les visages ni les formes.

— Qu'est-ce? — dit Mascran.

Antoine s'approcha.

— C'est monsieur Vidal, le quincaillier, qui aurait voulu parler à monsieur Mascran père.

— Eh bien, vous lui avez dit... mon père est à la Prade : il rentrera demain matin.

— Je lui ai dit, monsieur. Mais c'est qu'il dit aussi que c'est très pressé, et qu'il voudrait bien alors parler tout de suite à monsieur, pour une affaire de l'étude.

— Oh! — murmura madame Mascran.

Le charme rompu, elle comprenait qu'Abel ne penserait plus qu'à retourner au cercle.

Déjà il s'était levé, ennuyé lui-même. Mais il obéissait à la nécessité du métier, qui faisait agir en lui ce qu'on pourrait appeler le réflexe professionnel.

— Mettez une lampe dans mon cabinet, et faites monter monsieur Vidal... C'est dommage, — ajouta-t-il en souriant, — on était si bien ici!

Madame Mascran avait pris sa main, qu'il lui retira doucement, non sans un peu de peine. Elle le regarda, tristement, s'éloigner vers l'allée, où, un instant, la porte ouverte, sa silhouette svelte, infiniment « chic », se dessina en ombre sur la lumière; la porte se referma. Avec un soupir, madame Mascran rentra dans le salon, et reprit son ouvrage de chaque veillée, — un « chemin de table », que tant d'autres avaient précédé, et que tant d'autres, sans doute, devaient suivre.

— Bonsoir Vidal! Qu'est-ce donc de si pressé que vous avez à me dire?

Abel était entré dans son cabinet, avait tendu la main à Vidal, et, le faisant asseoir, assis lui-même à son bureau, il lui imposait la gêne révérentielle de sa familiarité, avec la hauteur exacte qui convenait entre Abel Mascran et le boutiquier considérable qu'était Vidal. Il écouta, un moment, regardant ses ongles, les excuses copieuses du visiteur : il les acceptait comme dues.

— Bien!... mais venons au fait.

Vidal, le teint fleuri, l'œil attestant sans malice le plaisir de sa santé vigoureuse et la fierté d'un commerce prospère, déclara tout franchement :

— C'est pour un service, monsieur Mascran... A propos du

billet... de la reconnaissance, je veux dire... enfin, des intérêts.

— Quel billet? — fit Abel.

Il considérait, un peu indifférent, la face placide de Vidal, qui frotta sa moustache et répondit :

— Je sais bien que je n'ai droit à mes intérêts que le 20; dans cinq jours, par conséquent. Aussi, c'est un service que je demande, monsieur Mascran.

— Mais, mon brave Vidal, si je peux vous rendre ce service, la chose est faite. Seulement, je vous dis : « Quel billet? » parce que j'ignore de quel billet vous parlez.

— Oh! vous savez bien, monsieur Mascran : vous avez tant d'affaires que vous pouvez ne plus y penser! mais ça s'est fait dans le temps, d'accord avec monsieur Mascran père, qui vous a demandé la somme et donné décharge.

Abel était absolument sûr de sa mémoire, d'ailleurs peu encombrée. Son père avait donc oublié de lui parler de cette affaire : il en fut un peu ennuyé, à cause de l'opinion que Vidal pourrait concevoir de sa négligence; mais, en même temps, il jugea meilleur de prendre l'oubli à son compte.

— J'ai en effet beaucoup de choses en tête. Mettons, si vous voulez, que j'ai oublié, et rappelez-moi l'affaire d'un mot.

— Eh bien, vous vous rappelez la liquidation qui s'est faite ici, pour la communauté avec ma défunte femme et la succession. Sur l'avis de monsieur Mascran père, on a vendu le pré au bord de la rivière qu'elle avait apporté en dot. Il a été acheté quarante mille francs : c'est Plantecoste, qui a acheté, et même il a fait un bon marché, car...

Ici Vidal étala copieusement ce qui était le regret, le seul, de toute sa vie, que Plantecoste eût profité, non pas lui, de l'expropriation qui, un peu plus tard, avait haussé la valeur du même pré à cinquante-cinq mille francs.

— Mais alors on ne pouvait pas prévoir. Le pré vendu, la liquidation faite, il m'est revenu pour mes droits dans la communauté soixante-dix-sept mille francs. J'ai touché trente-sept mille : et il y avait toujours les quarante mille du pré. Monsieur Mascran père, à qui je demandais conseil pour les placer, me dit : « Donne-les-moi, je te les prends pour quelqu'un de tout repos... » Et c'est alors, monsieur Mascran, que vous avez remis

cet argent à monsieur Mascran père ; et il m'a fait faire une reconnaissance par monsieur le marquis de Buret... J'aurais bien aimé une hypothèque, mais la signature de monsieur le marquis de Buret, il n'y a pas d'hypothèque qui vaille ça... Vous vous rappelez bien, maintenant?

Abel, silencieux, fit un geste vague.

— Comme vous savez, les intérêts sont payables en une fois, le 20 juin, à cinq, deux mille francs. Mais j'ai demain deux échéances; une rentrée sur laquelle je comptais vient de me manquer. C'est pourquoi je vous demande comme un service de m'avancer ces deux mille francs.

Il y eut une pause. Abel ne pensait pas à répondre. C'est à une autre question : « Pourquoi mon père ne m'a-t-il rien dit de cet emprunt? » qu'il cherchait et ne trouvait pas la réponse. Il fallut que Vidal, plaintif, ajoutât :

— J'ai toujours été un bon client de l'étude, et, avant moi, mon père, toute ma famille... Deux mille francs, pour vous, ce n'est pas une somme. Si vous ne voulez pas, je m'adresserai ailleurs, je ne sais trop où, par exemple...

Abel s'éveilla :

— Mais bien sûr que je veux! — fit-il, — enchanté de vous obliger.

Il alla à la caisse, dont son père et lui avaient chacun une clef, et il remit les deux mille francs à Vidal.

— J'avais apporté le reçu... J'espérais bien....

Vidal, qui n'avait pas naturellement la satisfaction discrète, déborda en protestations. Doucement, Abel le poussait vers la porte, vers l'escalier, le congédiait enfin. Il rentra dans son cabinet, songeur. Le reçu des intérêts, écrit de la belle écriture de Vidal, qui avait été brillant élève des Frères, s'étalait sur la table. Abel prit ses gants, qu'avant le dîner il avait posés là : il se gantait lentement en relisant le papier; puis, un peu plus songeur, il voyait entre ces figures connues, — son père, Paul de Buret, — quelque chose d'inconnu, et qu'il était comme agacé de ne pas connaître...

— Bah! — fit-il.

Le reçu enfermé dans un tiroir de la caisse, il coiffa son chapeau de paille, et souffla sur la lampe.

« C'est assez amusant de bluffer avec lui... »

Il pensait à un coup de poker où, sans une carte dans son jeu, rien que par son aplomb, il avait eu raison d'un *full* du marquis.

II

En quittant la salle à manger, les convives des Mascran avaient reflué hors du salon, dans la cour plantée.

M. Mascran, le père, et quelques hommes d'âge apaisaient au grand air les ardeurs d'un musigny, fameux dans le pays. Écarlates, mais graves, autour du vieillard, lui-même un peu plus empourpré, ils proféraient tous ensemble des opinions sur la politique, — mots violents, idées faibles, — pour lesquelles chacun espérait évidemment son approbation. Il se contentait de hocher la tête, avec une moue. Quand il voulut bien parler, tous se turent et l'écoutèrent. Leurs voix, puis la sienne résonnaient durement, avec l'accent âpre de la montagne; cependant, parce que ce pays avoisine le Midi, elles avaient sur certaines diphtongues les vibrations modulées d'une sorte de chant : — le chant restait rauque comme celui que les bergers se renvoient en notes traînantes, le soir, sur les hauts plateaux.

Plus loin dans la cour, c'était aussi comme un chant, le murmure frais des voix de femmes, et, sur la voix un peu sourde d'Abel, des rires qui roulaient ou fusaient, aigus. Il avait groupé sans les en prier, parce que c'était la nécessité de leurs goûts, à lui et à elles, les trois femmes de cette réunion qui étaient vraiment femmes par le désir de plaire, et, en ce moment, de lui plaire chacune un peu plus que les deux autres. Avec la marquise de Buret, grande, épanouie, les yeux noirs luisant dans un teint magnifique, la petite vicomtesse de Terremont faisait le contraste le plus agréable pour la satisfaction d'Abel, car elle était menue, presque maigre, le regard joueur, la lèvre retroussée d'ironie, et elle avait le charme d'une vivacité constamment retenue, qui pourrait, quelque jour, pour quelqu'un qui en vaudrait la peine, flamber en passion. Madame Varignot, femme d'un officier de la garnison, ses très beaux cheveux un peu roux habilement arrangés de manière qu'elle parût à peine coiffée pour le jour, déjà

décoiffée pour la nuit, s'abandonnait, comme passive et anéantie, — de toute la langueur de ses yeux, de ses épaules tombantes d'où le corsage était prêt à glisser, de la souplesse de sa taille perpétuellement lasse, — à des forces nécessairement dominatrices, en particulier à la convoitise des hommes. Avec cette apparence toutefois, dont le vulgaire plaisantait grossièrement, personne ne pouvait lui reprocher une intimité masculine : le petit capitaine Varignot, intelligent et sec, veillait; — cette surveillance est encore possible dans une petite ville; madame Varignot la subissait, attendait...

Auprès de ces trois femmes, Abel goûtait un plaisir de délicate sensualité par où il comptait préluder à des joies rares et complètes. Seul dans la cour, tandis qu'elles étaient sur le pas de la porte-fenêtre, — la marquise, très droite, les deux mains à la taille, madame Varignot enlacée à la petite vicomtesse qui jouait avec une fleur de jasmin, — il recueillait les caresses de leurs yeux : toute cette lumière de leurs regards, noire, grise et bleue, l'étourdissait un peu, et, par instants, sa tête se penchait si près de leurs corsages légers qu'il y pouvait percevoir, nuancé d'odeurs fines, le parfum même de leur chair. Et le geste était si naturel qu'elles auraient été ridicules de s'en fâcher. Sans doute parce qu'elles comprenaient ce ridicule, aucune d'elles ne songeait à faire la toute petite retraite d'un pas dans le salon, qui, en décourageant le geste, eût montré qu'il avait une importance.

Entre elles trois, c'est à la petite de Terremont qu'Abel donnait l'attention prompte et vive de sa galanterie; il y avait, de lui à elle, comme un assaut à fleurets légèrement mouchetés, où trop souvent la vicomtesse, agacée de le voir si beau et sûr de lui, abusait de son esprit plus alerte, en faisait durement sentir la pointe. Il ripostait par des mots assez libres pour embarrasser la jeune femme ou d'assez jolie comédie sentimentale pour l'émouvoir une seconde. Devant cette lutte, madame Varignot s'alanguissait davantage, et, à chaque parole d'Abel qui l'y associait directement, ses yeux chaviraient tout à fait. Quant à la marquise, son rire avait des sonorités stridentes, ses yeux luisaient d'une flamme de colère. C'était bien pour qu'elle éprouvât cette colère qu'Abel s'était mis aux prises, quitte à s'égratigner un peu, avec madame de Terremont.

Certes cette petite femme, ses hanches minces, son ardeur secrète, le tentait par les ressources de passion qu'il devinait en elle; mais par là aussi elle l'inquiétait. Il ne souhaitait rien d'elle, et ce « flirt » n'était qu'un jeu. De toutes ses forces, avec un appétit d'orgueil et un emportement de sensualité qu'il n'avait jamais connus, il voulait précipiter sa victoire sur madame de Buret. C'est pourquoi, simpliste toujours et porté par son expérience d'homme à succès vers les ruses élémentaires, il jouait cette très vieille comédie d'exciter le dépit de la marquise par ses empressements auprès de madame de Terremont.

La marquise était mariée depuis trois ans. Tout de suite, il avait senti qu'entre lui-même et son mari elle faisait de ces comparaisons instinctives où la fidélité morale d'une femme commence de s'ébranler. Il avait longuement observé; ses soins pour elle étaient de la correction la plus aisée; mais en tête à tête, à la dérobée, toujours incomplètement et comme à regret, il avouait une admiration trop forte, combattue par son amitié ancienne pour Paul de Buret. A mesure que la marquise, dont l'ennui était extrême, sans enfant, auprès de ce mari d'esprit court, se prenait au jeu, Abel marquait davantage l'excès de son enthousiasme et les scrupules de son amitié. Il se voyait enfin tout près du triomphe. Et peut-être aurait-il pu épargner à madame de Buret l'agacement presque cruel de cette dernière comédie; mais il avait aperçu que la colère même de la marquise lui donnerait dans cette journée le prétexte d'explications qui seraient naturellement plus émues et d'aveux qu'elle aurait comme violentés. En attendant, le dépit de madame de Buret animait sa beauté d'un éclat irrésistible : Abel, qui était pourtant un médiocre poète, se rappela soudain qu'un jour de cet hiver, durant sa semaine de Cannes, la mer souriante s'était animée de la sorte, par une brève et brusque bourrasque, d'éclairs sinistres qui la firent plus belle. Justement, alors, il avait pensé à madame de Buret, avec la joie violente d'une victoire possible. Maintenant, la victoire plus proche, il lui plaisait extrêmement de sentir la jeune femme indignée, révoltée, dans le moment précis où les forces lui manquaient pour soutenir sa révolte. Il fallait qu'il eût une longue et parfaite possession de lui-même, l'habitude de suivre

sans défaillance un plan dessiné de sang-froid, pour garder à madame de Terremont l'attention de son esprit, tandis que tant de flammes qui voulaient être méprisantes, qui n'étaient qu'amoureuses, jaillissaient au hasard des yeux de la marquise.

A une autre porte du salon, Paul de Buret s'expliquait longuement sur les mérites de sa voiture. Il avait instauré dans le pays la hardiesse de l'auto : depuis, il avait été beaucoup imité, mais point par des gens de son monde. Ses amis lui enviaient sa gloire et l'aisance de ses déplacements à travers toute cette contrée dont les côtes ralentissent les chevaux les plus vites. Mais, habitant presque tous avec un père, un beau-père, qui restaient rebelles à un tel progrès, ils auraient dû, de leurs seules ressources, payer la voiture, les réparations, le chauffeur, l'essence, tandis que les chevaux paternels ne coûtaient rien. Bon pour Paul, qui jouissait de toute sa fortune, et si considérable, de ne point regarder à ces dépenses! Eux y regardaient. Oui, mais ce Paul était terriblement excitant, avec ses histoires, la brièveté de ses trajets :

— De Buret ici, j'ai mis hier une heure et quart. Ce matin, mon homme est retourné au château... Je lui avais dit de partir à sept heures. Il y avait des écrous un peu desserrés, et puis je crois qu'il a flâné : bref, il n'a démarré qu'à huit heures... Eh bien, le trajet aller et retour, le temps que ma femme s'apprête... elle n'est jamais prête, ma femme!... il arrivait sur la place à onze heures tapant.

Il tira sur son cigare, jovial et très bienveillant. Il avait, dans sa médiocrité intellectuelle, un sentiment fort de son rang, le premier dans le pays : et, de même qu'on trouvait sa bourse ouverte pour toutes les générosités, il agréait au marquis d'avoir la plus grande taille parmi les hommes de sa génération, et que son auto défiât toute rivalité. Il riait : ses dents étaient solides et larges sous la moustache blonde. Ses cheveux se dressaient en brosse; il ne portait, dans ses yeux de couleur indécise, nulle ironie, nulle méchanceté : à vrai dire il n'y portait rien.

Les deux frères de Risac, cavaliers passionnés, se vengèrent en l'accablant de facéties familières : il ne montait plus à cheval, il engraissait prodigieusement. Paul protesta, avançant

le ventre, demandant à être tâté. Mais les Risac, tous les autres insistèrent avec mauvaise foi :

— Si, tu es gros, énorme!

Le petit capitaine Varignot, éperdument *snob*, faisait sa cour aux femmes âgées ; on l'écoutait avec plaisir, car il ne disait que ce qui pouvait faire plaisir. Diverses d'apparence et d'humeur, ces femmes se ressemblaient par la stricte uniformité de leur éducation irréprochable, par leurs habitudes de vie à demi féodales encore, la pureté absolue de toute leur conduite d'épouse, et enfin leurs préjugés. Varignot se révélait fort intelligent par le choix de ses sujets et la manière alerte d'amener tour à tour à parler — comme il l'eût invitée à entrer dans la danse — chacune des respectables dames dont il fermait le cercle attentif.

En face de lui, Amélie Mascran souriait faiblement. Elle était de ces femmes que, chez elles, la préoccupation du service et la surveillance des domestiques absorbent, tout le temps du repas, au point qu'il leur est impossible de causer ou d'écouter. Heureusement, l'habitude était prise de ne lui dire que les paroles de la plus banale politesse, et de ne lui jamais demander l'effort d'une conversation : même, cette habitude la suivait et l'isolait un peu, hors de chez elle, dans toutes les réunions où cependant, souvent, on aurait goûté certains mots de raison, de sensibilité juste, qu'elle était prête à dire, qu'elle ne disait pas. Après ce déjeuner, qui avait été de tous points irréprochable, elle se sentait un peu détendue, mais fatiguée aussi : car, sur pied depuis le grand matin, elle avait trop consommé, en allées et venues, en inquiétudes, de sa force musculaire et nerveuse. Tout avait bien marché. Abel, son père, seraient contents. Elle-même avait sa joie que la réception eût été digne de cette élite assemblée à sa table, et qu'en ce moment ce fût autour d'elle, assise dans son fauteuil de maîtresse de maison, à l'angle de la cheminée, que se groupât le cercle de ces femmes, la vieille comtesse de Terremont, la douairière de Risac, les autres, — « tout ce qu'il y avait de mieux dans le pays ». — Mais elle souhaitait, son attention à peine attachée aux phrases du petit capitaine, que tous et toutes fussent partis : elle savait bien que sa joie d'amour-propre ne s'en irait pas avec eux, et même serait meilleure dans la solitude,

où nulle gêne ne la pourrait diminuer. Dans l'engourdissement qui la gagnait, le bien-être, pour l'instant, lui venait plutôt de ce que, pas une fois, durant le déjeuner ni après, il n'y avait eu, d'Abel à la marquise de Buret, de ces regards trop vifs, trop durs de désir, qu'elle avait surpris, certains jours, qui l'avaient suppliciée. Plus tard, peut-être s'étonnerait-elle, jusqu'à l'inquiétude, de ce changement. Maintenant, sans y réfléchir, elle en était allégée.

Une petite heure seulement s'était écoulée depuis le déjeuner; mais on avait commencé tard, on était resté longtemps à table : il était près de trois heures. La plupart des invités n'avaient pas terminé le matin leurs achats, leurs courses dans la ville, et ils ne pouvaient guère retarder au delà de cinq heures la retraite vers les châteaux lointains. Le comte de Terremont, long indéfiniment, avec une petite tête blanche et rose, exprima cette nécessité en présentant à la maîtresse de la maison ses félicitations et ses remerciements. Il lui avait pris la main, qu'il tapotait; il l'appelait tour à tour « ma bonne amie » ou « chère petite madame » : il avait en effet royalement déjeuné, et il estimait que la sincérité de ses paroles payait avec largesse l'hospitalité. Après lui, ce fut un défilé cérémonieux; la main molle de madame Mascran se laissa toucher par toutes ces mains qui ne la serraient point. Il semblait que, pour lui faire plaisir, ses hôtes se missent en frais de toute leur solennité et d'un peu de raideur. Entre eux, presque tous parents, alliés, comme il arrive dans ces villes de province anciennes et intactes, ils étaient au contraire familiers et simples : de même ils marquaient à Abel, en écartant avec lui toute cérémonie, qu'ils le tenaient pour un des leurs. Maintenant, sur le point de le quitter, les femmes âgées avaient chacune pour lui un sourire. Il savait, par des douceurs câlines, encourager la confidence des petites rivalités, des toutes menues intrigues qui animent un peu la vie trop unie des châteaux; et il avait avec elles tout un jeu de paroles délicates, de flatteries, d'attitudes admiratives, par où il leur rappelait, lui seul, qu'elles avaient été femmes : elles l'adoraient.

— On te reverra en ville? — demanda le marquis.

Abel répondit que cela était probable. Un moment après, il trouvait moyen de dire à la marquise :

— Je serai dans un quart d'heure au bas du foirail : il faut que je vous parle ; il le faut absolument.

Elle eut un éclair passionné dans les yeux : on n'aurait pu dire si c'était de colère encore, ou de triomphe. Elle ne répondit pas.

Tout le monde parti, Abel songea que sa femme avait droit à ses compliments. Il les fit importants, variés, nombreux. D'ailleurs, sa dette acquittée, il ne se prêta point aux épanchements maladroits où l'amour-propre de madame Mascran cherchait un peu sottement à enfler sa joie, au risque de la diminuer. Il était resté debout. Il regarda sa montre, prétexta des gens à voir et sortit enfin.

Par les ruelles étroites et fraîches, où traîne dans l'ombre une odeur de cave et de moisissure, il gagna la rivière, franchit un pont et s'arrêta sur une large promenade plantée d'ormes et de tilleuls.

Au-dessus de cette promenade, sur le foirail, grouillait la multitude bariolée des bêtes et des gens : dans l'éblouissante lumière, les tons rouges, profonds et riches, de la robe des bœufs vibraient vigoureusement sur la masse uniforme des vestes noires, des jupes noires, dont hommes et femmes s'étaient parés pour ce jour de fête ; des blouses bleues, des rubans verts ou jaunes aux bonnets, des fleurs à quelques chapeaux, émaillaient d'un peu de douceur et de gaîté, pareilles à celles des bleuets et des marguerites dans les prés, l'ampleur sombre ou riche de tout ce noir et de tout ce rouge.

Du champ de foire, le mouvement, le bruit dévalaient sur la pente jusqu'à la belle promenade ombragée, le long de la rivière, puis roulaient vers l'intérieur de la ville, laissant déserte à peu près et silencieuse la partie du quai où Abel s'était arrêté. Il attendait, sa canne appuyée au parapet : il regardait vaguement l'eau flâneuse, engourdie, qui charriait devant lui les ors à peine amortis du soleil. Il ne réfléchissait point : à cette heure, il n'avait qu'à recueillir le prix insigne de sa patience et de son art ; il était simplement pénétré du sentiment de son être, magnifique, somptueux autant que la gloire de cette journée d'été.

Par moments, il tournait la tête à gauche vers le bruit, à

droite vers le silence. Sans doute la marquise viendrait par la droite, comme il avait fait. Il aperçut, en effet, sur le pont, son chapeau, immense, tout vert, et le foulard blanc à peine teinté de vert, lui aussi, et de rose, dont il avait savouré de si près, sur sa gorge, la légèreté soyeuse et parfumée. Elle était visiblement troublée, le pas hésitant et saccadé : quand elle tourna sur la promenade, son visage était tendu, et la flamme de ses yeux noirs toute fixe, dans le teint tour à tour pâli et empourpré. Abel s'avança vers elle. Il était sérieux, presque grave. Elle avait d'abord fait un effort pour ne le point regarder; puis ses yeux avaient rencontré ceux d'Abel, et maintenant ne pouvaient plus s'en détacher. Dans la paix de ce coin de promenade, si proche du tumulte de la ville, il la sentit aussi sûrement, aussi entièrement à lui, que s'il l'avait tenue dans ses bras, seuls tous les deux en une chambre close.

Alors se manifesta la particulière bonté de son être, et la perfection de sa politesse envers ceux de qui il retirait pour son égoïsme quelque plaisir ou quelque utilité. Dès lors que la marquise s'annonçait vaincue, et prête à le combler de joie, il lui convenait de se montrer lui-même discret, reconnaissant, courtois dans la victoire, de ne point triompher à la façon grossière d'un barbare, et, au contraire, en masquant à madame de Buret sa défaite, de la conduire parmi les illusions les plus doucement enivrantes jusqu'aux actes qu'il souhaitait, qu'elle ne pouvait plus refuser. Cette fin de comédie, habituelle à tant d'hommes un peu délicats, Abel avait peut-être quelque mérite à la jouer : car la vivacité réaliste de ses instincts ne lui permettait guère de perdre de vue l'objet unique de ses efforts et d'ailleurs trop de succès pareils avaient desséché en lui la fleur de la tendresse, laquelle n'avait jamais été qu'une fleur pâlotte et de faible santé.

Il était donc, au rebours des hommes sentimentaux, parfaitement conscient et du but poursuivi et des chemins où il avait égaré la marquise afin qu'elle n'y pensât point. Et toutes les paroles qu'il allait dire exigeaient de lui une peine, à l'heure même où il savait cette peine superflue. Mais son éducation, à défaut de son cœur trop sec, lui fournissait à point des ressources. Aucune de celles, déjà nombreuses, de qui il avait obtenu les bontés ne pouvait lui reprocher la moindre

insuffisance ; toutes, elles restaient convaincues, comme sans doute la marquise allait être, que, passionnément aimées, elles avaient eu pour lui la faiblesse pitoyable de la plus tendre charité, et que plus tard elles avaient eu le courage de le restituer à tous ses devoirs : ainsi, séduites, puis abandonnées par lui, elles devaient à l'ingéniosité de sa courtoisie de croire qu'elles l'avaient un instant consolé du plus médiocre mariage.

— Je me demande, en vérité, pourquoi je suis venue, — déclara la marquise en arrivant près de lui. — C'est absurde, ce mystère, cette solitude. Qu'avez-vous à me dire que vous ne puissiez me dire devant tout le monde, devant mon mari, devant votre femme ?

Le ton était sec, mais le regard demeurait ardent et fixe. Abel observa que cette dissimulation était d'un art misérable quoique très féminin. Comme il eût été plus simple de se dire tout de suite l'un à l'autre pourquoi ils voulaient se rencontrer, et que de cette rencontre allaient résulter des résolutions qui leur agréeraient extrêmement à tous les deux ! Du moins son habileté, à lui, et sa dissimulation passeraient celles de la marquise.

— Je sais que ma prière a pu vous paraître audacieuse jusqu'à l'inconvenance, mais, dussé-je entendre de votre bouche les paroles les plus sévères, il faut que je vous dise, moi, des paroles que j'ai trop retenues, que je ne peux plus retenir.

Elle essaya de sourire, elle fit seulement :

— Ah !...

Elle se mit à regarder devant elle, par-dessus la rivière, l'étrange et pittoresque écoulement des toits. Tous, de hauteurs inégales, se précipitaient en pentes raides, bossués de renflements, percés de lucarnes, coiffant de leurs lourdes carapaces en briques, en ardoises, d'infâmes masures qui plongeaient droit dans l'eau dorée. Sur toute l'étendue de cet autre quai, ces toits se présentaient accolés dans la plus amusante fantaisie de proportions et de formes. Mais, à cette heure, madame de Buret était incapable de goûter ce désordre charmant, ou le dessin capricieux et joli que la ligne de ces faîtes découpait sur la pureté bleue du ciel : — il est possible, d'ailleurs, qu'à tout autre moment elle eût été incapable de cette sorte d'impressions, pour lesquelles ni sa propre sensibilité, ni

aucune autre ne l'avaient préparée. — Elle écoutait Abel. Il disait dans la perfection, avec un émoi contenu qu'il ne jouait qu'à peine, car il était vraiment ému de désir, les luttes qu'il avait cru pouvoir engager contre une passion dès longtemps éclose. Trop disposé, par une vie conjugale dont il indiquait très légèrement la plate vulgarité, à chercher et admirer chez une autre femme que la sienne, la beauté, l'élégance, tout ce qui était puissance de séduction et d'amour, il avait trouvé ces dons mêmes, et irrésistibles, chez la marquise. Avec l'énergie de son désir, il louait en elle l'éclat des yeux, la finesse de la chair : un frémissement cambrait la taille de la jeune femme, et sur sa gorge le foulard léger se soulevait plus vite ; il lui disait que la beauté rayonnante de son visage se complétait merveilleusement par la beauté de son corps, des reins arqués sur les jambes longues et fines, des épaules larges et pleines, des seins hardis et harmonieux...

A la voir si troublée de ces louanges, une fois encore il la sentit toute prête à succomber. Il se reprit aussitôt et poursuivit, sûr de lui-même, l'œuvre de mensonge poli qu'il croyait devoir à sa propre courtoisie. Cette femme accomplie dans son charme et sa splendeur n'était-elle point, par infortune inouïe, celle qu'il n'avait pas le droit d'aimer, la femme de son ami? Comment avait-il pu accepter l'idée de cet amour, ensuite la lui avouer? Il eut des phrases de roman sur la passion plus forte que le devoir ; il apercevait que cela n'était à cette heure d'aucune importance : madame de Buret devait se contenter de la plus acceptable excuse. Et laquelle eût été plus acceptable que ces phrases éternelles que justement elle pouvait se souvenir d'avoir lues? Il précisa davantage les torts évidents du marquis ; mais il les précisa par ce procédé commode qui consiste à exalter certains mérites, exclusifs de mérites plus précieux : en vantant chez le marquis la franchise, la force, la jovialité, le sentiment de l'autorité virile, il rappelait très vivement à madame de Buret que Paul était dépourvu jusqu'à la plus cruelle indigence de subtilité sentimentale, de mélancolie, de douceur, de toutes ces qualités que beaucoup de femmes goûtent ou s'imaginent qu'elles goûteraient en leur époux. Il sentit que madame de Buret s'attendrissait : elle eut vers lui des regards confiants et libres. Ils étaient absolument

seuls : comme par distraction, il prit sa main ; elle la lui laissa par une distraction semblable. Il lui demanda humblement :

— Me pardonnez-vous de vous avoir avoué tout cela?

Elle eut la grâce et l'indulgence d'une bienfaitrice pour répondre :

— Mais oui, je vous pardonne.

Ils restèrent un moment silencieux, tout à la satisfaction de leurs désirs complices, elle d'ailleurs se mirant, avec la naïveté d'une alouette, dans l'illusion qu'il avait su lui donner de goûts, d'aspirations, de rêves et de générosités qu'elle n'avait que si peu. Encore une fois elle considéra par-dessus la rivière les toits des masures qui bordaient l'autre quai. Entre l'azur éclatant du ciel et les flammes mouvantes de l'eau, dans l'air embrasé et vibrant, c'était le mélange le plus délicat de tons passés, vieillis et doucement harmonieux : sur le rouge pâle et délavé des tuiles, sur la grisaille noircie des ardoises, des mousses se décomposaient; quelques poutrelles moisies s'avançaient; un balcon de bois jaune était par places mangé, verdâtre; cette misère offrait aux yeux le régal de ces nuances qui ne se voient qu'aux choses finissantes ou mortes, telles que les feuilles d'automne à la surface d'une eau qui dort. Indéfiniment, on aurait contemplé, aimé le charme de ces couleurs agonisant dans la violence glorieuse du soleil de juin; à quelques fenêtres, de pauvres loques, jupons de femmes, robes d'enfants, posaient des taches somptueuses, violettes et rouges.

Madame de Buret regardait, Abel regardait aussi. Pour la première fois, ils comprenaient vaguement le dessin amusant de ces toits, l'harmonie exquise de ces nuances. Un avenir plein de délices se combinait pareillement dans leurs esprits. Et soudain Abel dit :

— Cet aveu m'a fait tant de bien! Mais il faut que je l'achève, que je vous dise encore tant de mécomptes et de désirs que j'ai. Pour cela, il faut que je vous voie.

— Je vais bientôt partir, — fit-elle.

Et sa voix exprimait le plus sincère regret.

— Oui, Paul doit faire une période de service, et vous allez à Luchon. J'ai pensé que, dans la cohue d'une ville d'eaux, nous pourrions avoir des heures précieuses d'isolement...

Il s'arrêta : que dirait-elle, accepterait-elle, avec toutes les suites possibles, du moins qu'il était possible qu'elle découvrît, l'aventure ainsi clairement proposée? Mais, justement, tandis qu'elle sentait entre elle et lui un délicieux et secret accord, ce qui la tentait, c'était l'aventure, le jeu éternellement séducteur du mensonge, les rendez-vous pareils à celui-ci, sa main furtivement serrée par celle d'Abel; le projet de se retrouver à Luchon, où ils iraient chacun suivant une décision officielle, enregistrée par le monde, et en réalité avec ferme propos de se donner l'un à l'autre des joies défendues, c'était tout de suite la perfection de cette plaisante comédie. Elle répliqua :

— Oui, nous pourrions... Pourquoi ne pourrions-nous pas? qui vous empêche de venir?

Pour dissimuler un mouvement de joie trop brutal, il imagina des difficultés, — sa fonction, les soupçons de sa femme, — que d'ailleurs il se fit fort d'aplanir.

— Il faut rentrer en ville, — avait dit la marquise.

Ils allèrent vers le bruit et la foule, à pas lents. Abel imaginait et racontait le délice de ces journées, de ces soirées, longues heures où il n'aurait plus la peine irritante de ne la voir un peu que pour se séparer d'elle aussitôt. Elle souriait : elle agréait, et goûtait elle-même ce délice. Il disait déjà ce qu'il lui dirait alors : il annonçait des confidences, sollicitait des consolations, et mêlait à ces phrases de sentiment léger des éloges avisés de son élégance. Quel plaisir de se montrer parmi le luxe de la ville d'eaux, avec une femme de ce chic!

— C'est surtout vos chapeaux... Il est vrai que, quand on a ces cheveux-là, on est facilement coiffée. Mais vous savez ajouter à la beauté de vos cheveux : c'est une merveille!

Il avait le souvenir exact, depuis près de deux ans, des chapeaux dont elle avait été le plus satisfaite : un tel souvenir paraît flatteur, il s'était appliqué à le fixer.

— Et puis, — ajouta-t-il, — vous avez, de plus élégant que ce qu'on voit... comment dire?... ce qu'on ne voit que par hasard, des dessous tellement souples, légers, jolis!

— Qu'en savez-vous? — dit-elle.

Il ne lui déplaisait pas qu'il eût cette curiosité et cette audace, avec ce ton et cet air de plaisanterie.

— On sait quand on veut savoir, — fit-il. — Moi, il y a

longtemps que je veux... Il faut guetter les moments propices... quand vous montez en voiture... Tenez, aux courses, l'an dernier, vous étiez dans le grand break de Risac... vous aviez une robe toute en guipure d'Irlande, et un jupon en taffetas rose : il est très haut, ce break ; pour atteindre au dernier marchepied, il vous a fallu un effort ; il y a eu alors une envolée de choses blanches, roses, vaporeuses... étonnant!

Elle protesta, vaguement. Il crut pouvoir, une fois encore, prendre ses doigts, les serrer : une pression pareille, qu'elle se permit, scella leur entente.

Maintenant ils étaient en pleine cohue. Plus que le va-et-vient des bestiaux, des paysans, des gens de la ville, ce qui obstruait la promenade, puis les places où ils arrivèrent, c'était l'immobilité stupide de certains groupes, pesamment arrêtés pour de lentes conversations que ne dérangeaient point le passage des voitures, les cris des conducteurs. Les figures étaient divertissantes : tel fermier, solide et majestueux sous le vaste chapeau noir, dans la courte veste, avait à l'ancienne mode un collier de barbe grise cerclant les vives couleurs d'un visage réfléchi. Tel autre paysan, de trente à trente-cinq ans, grand, massif, les yeux très bleus dans le teint bistré, la moustache et les favoris noirs, offrait un exemplaire de parfaite beauté rustique. Et les femmes, aux tailles lourdes, la face attentive et fermée, avaient aussi des yeux très bleus, très noirs, où il eût valu la peine de démêler un assemblage de candeur, de ruse, de volonté patiente, de jalousie et d'orgueil. Abel et la marquise s'amusaient de ces types. Mais c'étaient eux surtout qu'on regardait. Hommes et femmes restaient bouche bée devant le chapeau vert de la marquise ; Abel était suivi de la sympathie étonnée des filles, des femmes jeunes. Et à tous les deux l'hommage de ces simples admirations plaisait.

Parfois on les saluait ; parfois aussi, dans la foule, ils remarquaient un visage connu, et, s'il n'était pas de leur monde, la marquise ne lui ménageait pas ses dédains. Sur la grande place, qu'on appelle le square, ils retrouvèrent dispersés au hasard des rencontres, tous leurs amis : les principaux groupes, d'ailleurs, en étaient réunis du même côté du square, près de l'hôtel où tous avaient coutume de déjeuner, ces jours-

là, à défaut de maisons amies, en tout cas de remiser voitures et chevaux.

Déjà plusieurs voitures étaient attelées : les cochers finissaient de boucler un trait; ils restaient nu-tête, causant aussi. Tous étaient fils de paysans, et la plupart avaient là quelqu'un de leur village; sur le siège, leur chapeau attendait; ils tardaient à s'en coiffer, jusqu'à la dernière minute : car, le plus souvent, simple mise bas de leur maître, le haut de forme, à demi chauve de ses soies, les coiffait douloureusement.

Abel avait été entouré; la marquise bavardait dans un cercle d'officiers, de gens de la ville : elle annonçait pour l'été toute sorte de réjouissances, surtout une « matinée », qui serait prétexte, dans ce pays fanatique de danse, à danser douze ou quatorze heures, toute une après-midi et toute la nuit.

D'un mouvement lent, sur la chaussée, les passants contournaient, examinaient les voitures. On se montrait ces personnages considérables : Paul de Buret, les Terremont, les frères de Risac. La bonne humeur de Paul et sa générosité étaient fort appréciées; mais, plus que ces mérites de caractère, sa très grande fortune s'imposait au respect. Il se détacha des groupes formés près de l'hôtel et remonta le trottoir vers le haut de la place, comme pour rejoindre quelqu'un qu'il avait aperçu. On le vit, un moment après, descendre aux côtés de M. Mascran, le père. Ils descendaient très lentement, l'ancien notaire faisant tous les trois pas une longue pause. Il devait tenir un discours plein d'énergie, le vieil homme, car ses yeux s'animaient d'une flamme impérieuse; pour appuyer ses paroles, il avait des gestes presque violents, non pas des mains enfoncées dans ses poches, mais du menton qu'il jetait en avant comme un carnassier qui mord sa proie. Il ne répondait qu'à peine, d'un hochement de sa tête lourde, aux chapeaux qui, à chacun de ses pas, se soulevaient autour de lui. On regardait beaucoup ces deux hommes qui représentaient les puissances les plus estimées, celle de l'argent et celle de l'intelligence. Quelqu'un déclara :

— Voilà les deux maîtres du pays. Mais le marquis n'a que sa bourse; le père Mascran, en plus qu'il est riche, est la plus forte tête d'ici et de tout le département.

La « forte tête » intimidait visiblement la foule. Il n'en était guère, parmi les promeneurs de toute condition, qui eussent supporté certains regards de ces pesants yeux bleus.

Décidément, on partait. Comme le marquis acquiesçait, suivant son habitude, aux conseils vigoureux de M. Mascran, son auto parut, toussant, grondant. Il y eut des saluts. L'ancien notaire, campé sur ses courtes jambes, contemplait la machine. Une défiance comique, qui semblait celle d'un chat qu'on installe en chemin de fer, tirait sa grosse face colorée en une moue cependant joviale.

— Et vous n'avez pas peur, monsieur le marquis, de trimbaler votre jeune femme dans cette affaire-là?

La voix était retentissante : des rires lui firent écho parmi le cercle des curieux qui environnaient la voiture.

— Mais c'est moi qui n'ai pas peur, monsieur Mascran! dit madame de Buret.

Abel venait de l'installer : ses mains souples, arrangeant les plis du manteau, promenaient sur elle des caresses ingénieuses et satisfaisantes. Elle souriait comme si déjà il eût été son amant.

— Madame la marquise, — fit l'ancien notaire, — si le ciel m'eût octroyé le précieux bijou de femme que vous êtes, je l'aurais plutôt mis dans une boîte, avec beaucoup de coton, que de m'exposer à en casser quelque chose.

Des rires encore, plus étouffés, approuvèrent cette galanterie.

— Quant à moi, — poursuivit M. Mascran, — je préfère Chilpéric, mon vieux Chilpéric... C'est mon cheval... Il n'est pas tout jeune...

— Mais c'est un Mérovingien! — dit la marquise.

La voiture démarra, et, au même instant, d'un seul élan, emporta le regard éclatant, le rire sonore de la jeune femme.

III

Par les rues où retombait la paix habituelle, et qu'encombraient seulement de fâcheux débris, paille, papiers d'emballage, fruits écrasés, les Mascran, père et fils, regagnèrent silen-

cieux la vieille demeure. Sur le pas des portes, des boutiquiers réparaient le désordre de cette fructueuse journée. Et ce fut ainsi qu'en arrivant à la place de l'Hôtel-de-ville les deux hommes trouvèrent le quincaillier Vidal, très affairé avec ses commis, hâtant la rentrée d'un étalage exceptionnel, instruments aratoires, grillages de toutes formes, rouleaux de fils de fer.

Vidal s'interrompit de gourmander les commis en longues blouses blanches.

— Ah! monsieur Mascran! — fit-il.

Abel et son père, occupés chacun de réflexions fort étrangères à la joyeuse personne du marchand, s'arrêtèrent d'un même mouvement, et l'ancien notaire, tout de suite, eut sur le visage de Vidal un regard malveillant. A l'épanouissement de ce sourire confiant et sot, son scepticisme pressentit une considérable bévue.

— Il faut que je vous remercie encore, avec mes excuses, messieurs : grâce à votre obligeance, j'ai pu payer ce matin ma traite.

— Qu'est-ce qu'il dit? — fit le vieux Mascran.

— Je n'ai pas eu le temps de te raconter! — répondit Abel. Vidal est venu hier soir, après ton départ pour la Prade, me demander de lui avancer les intérêts de sa reconnaissance Buret.

— Ah! oui, — dit M. Mascran.

Il était immobile; ses lourdes paupières s'étaient abaissées sur ses yeux jusqu'à ne plus laisser filtrer qu'un mince rayon bleu.

— Naturellement, je lui ai donné la somme! — reprit Abel. C'est peu de chose, mon brave Vidal.

— Possible, pour vous, monsieur Mascran! — riposta le quincaillier. — Mais pas pour moi. Et, à la veille d'un jour comme celui-ci, vous m'avez rendu un fier service que je n'oublierai pas.

— Bien, bien! — dit Abel. — Au revoir!

— Au revoir, messieurs.

Le père et le fils poursuivirent leur chemin, silencieux comme avant. Cependant ce court entretien avait réveillé dans l'esprit d'Abel son étonnement de la veille, oublié dans les

soucis trop exclusifs de ce jour, les affaires, la conquête de la marquise. En lui laissant ignorer l'emprunt, la reconnaissance, son père l'avait exposé à paraître en cette posture fâcheuse d'un homme, qui, chargé des plus graves intérêts, ne sait pas, dans son étude de notaire, l'emploi des sommes importantes qu'il a reçues pour ses clients. Par son sang-froid il avait su empêcher qu'aucun soupçon ne s'élevât dans l'esprit de Vidal. Mais l'instant avait été désagréable. En se le rappelant, Abel conclut aussitôt qu'il ne fallait pas que pareille surprise se renouvelât, et il décida qu'il s'expliquerait là-dessus avec son père.

Cette décision fut prise avec une promptitude toute instinctive. Elle satisfaisait parfaitement au besoin de correction absolue qui dominait la nature d'Abel; elle s'était imposée par l'effet d'une irritabilité que l'humeur égale de cet homme n'aurait pas laissé soupçonner, mais qui agissait avec une soudaineté vive, si parfois quelque ennui grave, surtout quelque ridicule, le menaçait. Cependant il y avait en lui une très douce habitude de la vie commode que lui faisait l'activité de son père : — pour M. Mascran tous les tracas des affaires; pour lui, la représentation et les profits. — A la pensée qu'il allait troubler peut-être, par une telle démarche, l'ordre confortable de cette existence, il eut un émoi bref et profond; son égoïsme paresseux, ennemi des embarras, s'épouvanta, et une sorte d'engourdissement le fit hésiter. A quoi bon cette explication qui lui apprendrait simplement ce qu'il savait, — un service rendu au marquis par M. Mascran, un oubli ou une excusable dissimulation du vieillard qui lui avait tu ce service? — Enfin, de toutes manières, à quoi bon infliger à son père le désagrément d'un reproche dont aussi bien cette nature entière pourrait garder quelque rancune?

L'hésitation ne dura pas. Pour tout autre nom que celui de Buret, la curiosité d'Abel eût été désarmée, sans doute, par son indifférence, par son goût de la vie facile et son respect envers son père. Mais, en ce moment, toute son attention, tout son intérêt étaient trop vivement attirés vers ce nom de Buret qui était celui de la marquise. Il convient d'ajouter que, parmi les idées et impressions qui se succédaient un peu confusément dans son esprit, ce nom de

Buret fit apparaître, avec une exceptionnelle énergie, la nécessité de l'irréprochable et constante correction.

Ils étaient arrivés chez eux. Sur le palier du premier étage, s'ouvrait à droite une large pièce simplement meublée de tables et de chaises nombreuses; par deux portes opposées, elle communiquait au cabinet du père et à celui du fils. Comme M. Mascran, l'escalier lestement gravi, entrait dans le sien, il eut un coup d'œil rapide vers Abel, qu'il vit derrière lui, prêt à le suivre. Souvent ainsi, pour lui rendre compte des affaires, pour prendre ses avis, Abel pénétrait dans le cabinet de son père. Rien n'était plus naturel, surtout après cette journée laborieuse de la foire, où, de huit heures à midi, le notaire avait reçu, sans désemparer, ses clients. Pourquoi donc, sur la face vigoureuse de M. Mascran, y eut-il, à cette simple vue, — son fils derrière lui, — un tremblement, comme celui que le vent d'orage fait courir par les feuilles d'un chêne? Abel vit clairement cette émotion. Cependant, la minute d'après, il doutait de l'avoir vue. D'un mouvement familier, son père s'était écroulé dans le fauteuil de cuir, devant le vaste bureau noir, avec un « ah! » de satisfaction, et il offrait, sur ce même visage puissant et autoritaire, le repos d'un bon travailleur à la fin d'une journée bien remplie. Tout le passé, alors, tous les sentiments qu'il avait eus depuis son enfance, crainte, admiration, reconnaissance, respect, s'imposèrent irrésistiblement à l'esprit d'Abel. Son père lui demanda :

— Quoi de nouveau aujourd'hui?

Abel répondit, comme il eût fait une autre fois :

— J'ai deux affaires embarrassantes, où j'ai bien besoin que tu m'aides.

Puis, s'interrompant, avec un sourire de confiance qu'encourageait ce milieu familier, — les cartons poussiéreux tapissant les murs, la cheminée et le plafond noircis par les feux intenses de l'hiver et par la fumée perpétuelle du tabac, la table chargée d'un désordre de papiers et de livres, — Abel sollicita l'explication, sûr, à ce moment, qu'elle serait la plus simple et la plus satisfaisante du monde.

— Dis-moi, sans reproche, tu aurais peut-être dû me mettre au courant de cette affaire de Vidal : la reconnaissance signée de Paul. Quand Vidal m'en parla, hier soir, je

fus d'abord ahuri, et, pour un peu, il aurait compris que je ne savais rien de ces quarante mille francs prêtés à Paul.

Son pot à tabac entre les genoux, M. Mascran bourrait sa pipe, et il regardait les cendres de l'hiver amoncelées dans le vaste foyer de la cheminée.

— Bah! — fit-il.

Il replaça le pot sur la tablette de la cheminée et frotta une allumette.

— Mais — reprit Abel — cet argent avait passé par mes mains. C'était le produit de la vente du pré de Vidal, dans la liquidation qui suivit la mort de sa femme. La liquidation terminée, j'avais toute raison de croire que Vidal avait reçu cet argent et donné décharge. Cela remonte à quatre ans!

— Eh bien! — fit M. Mascran, qui n'avait cessé de contempler en fumant les cendres du foyer, — c'est tout à fait ainsi que les choses se sont passées. Seulement, il fallait de l'argent au marquis pour la succession Tourdes, sans doute pour les droits de mutation, et j'ai proposé à Vidal, qui ne savait que faire de ses quarante mille francs, de me les donner pour le marquis... Comment ne l'as-tu pas su?... Tu devais être absent... oui, il me semble, c'était l'hiver, tu étais à Cannes... Ma foi, j'ai oublié de te le dire à ton retour. J'avais bien d'autres soucis en tête, et cela était de peu d'importance.

Il avait parlé d'un ton uni, comme il convenait pour une opération qui n'était en effet que de peu d'importance. Abel se sentit pleinement satisfait. Tout cela était aussi simple et naturel que possible. Le vieillard, qui avait tiré quelques rapides bouffées, cracha parmi les cendres, et reprit :

— Oui, je me rappelle très bien... Tu venais de partir, et Henri avait justement un peu de fièvre. Sa mère s'inquiétait : elle vint me demander s'il ne fallait pas appeler le médecin. Puis Vidal arriva avec sa décharge. Je lui fis la reconnaissance que le marquis avait signée d'avance... Il neigeait très fort... Henry eut alors la rougeole...

Abel se souvenait à merveille de ces circonstances : sa fugue annuelle vers la Méditerranée, et, pendant son absence, la maladie de son fils, dont il n'avait eu qu'au retour, toute inquiétude passée, la révélation entière. Il se souvenait aussi

de sa vague honte, lors de ce retour, à écouter, soit de sa femme, soit de M. Mascran, le récit des heures de peine vécues par eux au chevet de l'enfant, tandis que lui-même vivait loin d'eux des heures de plaisir. Cette honte lui revenait maintenant. Une honte plus forte le troubla : comment se permettait-il, à propos de cette opération si simple, le doute le plus léger sur ce père, qui alors, à sa place, avait veillé sur son enfant et pris soin de ses affaires? Il y eut en lui un mouvement d'humilité et de regret.

— En somme, c'est ma faute si je ne sais rien de cette affaire! — déclara-t-il en riant un peu. — Je te demande pardon. D'ailleurs, l'essentiel était que Vidal ne vît pas que je ne savais rien. Il n'a rien vu.

Tout de suite, pour effacer dans l'esprit de son père, et surtout dans le sien, cette mauvaise impression, il parla des affaires du jour. Pendant plus d'une heure, M. Mascran lui dispensa, avec sa coutumière précision, les bienfaits de son savoir, de sa vaste expérience, singulièrement inclinée d'ailleurs vers la ruse plutôt que vers la nette simplicité, et vers les solutions qui préparaient obscurément des difficultés nouvelles, plutôt que vers celles qui terminaient tout. Abel l'écoutait encore quand Antoine annonça le dîner.

Le temps de passer dans son cabinet, Abel, en descendant, entendit vers la salle à manger des exclamations de joie. Il reconnut, en approchant, le rire sonore de son père, la voix de sa femme, les cris aigus des enfants. Ouvrant enfin la porte, il aperçut, devant la table, madame Mascran debout, qui balbutiait confusément, les enfants collés à elle, M. Mascran, les mains derrière le dos, secouant la tête, avec des gestes de fausse colère et de protestation.

— Oh! Abel, voyez ce que je viens de trouver... N'est-ce pas que cela ne vient point de vous?

Elle tenait dans ses doigts un long billet bleu, et les enfants répétaient :

— Mille francs, papa!... c'est un billet de mille francs qui était sous la serviette de maman...

Ils disaient : « mille francs », avec respect, car leur mère les élevait, comme elle avait été élevée, dans la dévotion de l'argent.

— Certainement non, cela ne vient pas de moi! — répondit Abel.

Il désigna son père d'un signe affectueux.

— Oh! je savais bien! — fit madame Mascran. — Vous êtes trop bon, mon père. Pourquoi un si beau cadeau? Ce n'est pas ma fête.

— Il faut bien que vous profitiez, vous aussi, de cette bonne journée, — dit rondement M. Mascran. — Vous aussi, vous avez bien travaillé : votre déjeuner était parfait.

Il coupa court aussitôt aux remerciements éperdus de sa belle-fille :

— Allons, à table! à table! Le déjeuner était parfait; mais il est loin!... Et puis il faut que je parte de bonne heure pour la Prade... d'abord parce que je veux me coucher tôt, ensuite parce que je vous enlève vos enfants.

Les cris de joie d'Henri et d'Anne accueillirent cette parole, promesse d'une fête toujours désirée : madame Mascran ne consentait à quitter la ville, c'est-à-dire à s'éloigner d'Abel tout le jour, qu'à la mi-juillet; s'en aller ainsi le soir, seuls avec leur grand-père, et durant le trajet, au trot régulier de Chilpéric, se bercer du mouvement de la voiture, des récits plaisants ou sombres du vieillard, puis s'endormir à la Prade dans les chambres si fraîches, pour se réveiller le lendemain dès l'aube, et se promener, la main dans celle de M. Mascran, par les prés, les bois, à travers l'allégresse de la lumière matinale et des chants d'oiseau, tout ce temps enfin être choyés, gâtés, loin des yeux sévères de l'Allemande, par Isabellou, la « castillère »[1], gardienne et gouvernante de la maison, c'était la partie de plaisir que les enfants préféraient à tout.

Abel s'était bouché les oreilles, riant. Madame Mascran, de nouveau, se perdit en effusions de gratitude, et, de nouveau aussi, son beau-père l'arrêta :

— Préparez leur baluchon, — dit-il à l'Allemande.

Comme tous les enfants, Henri et Anne appréciaient vivement les mots d'argot populaire : « baluchon » redoubla leur joie. Parmi leurs rires, celui de M. Mascran le père, et, les paroles empressées de madame Mascran, le dîner se poursuivit.

1. « Gardienne du château », femme de charge.

Abel ne disait rien, mais ses yeux bleus, un peu ternes quand son désir de plaire aux femmes ne les animait point, s'étaient attendris. Ce qui précipitait les phrases abondantes et maladroites de madame Mascran, le même sentiment renouvelé de gratitude, la même émotion vive le transformait; il y avait en lui une joie, simple autant que celle des enfants, telle qu'il l'avait connue, jadis, lorsque, enfant lui-même, il sentait tout à coup une amitié chaude contre son cœur, ou surtout lorsque de beaux élans l'emportaient à s'offrir, à se donner aux êtres aimés. Son égoïsme, plus tard, avait désappris, jusqu'à les mépriser, ces ivresses sentimentales. C'était pourtant à cette heure une griserie de cette sorte qui tremblait dans ses yeux, et, s'il n'avait plus les mots pour la manifester à la manière de sa femme, son silence lui laissait aussi forte, plus forte peut-être, la sensation même.

Après le retour sur soi et sur les torts de son égoïsme, que lui avait imposé l'explication de M. Mascran, les bontés du vieillard portaient en lui des coups pénétrants.

Là, nulle comédie de langage, nul étalage de mots : des réalités, de celles qui prouvent. Pour sa belle-fille, pour ses petits-enfants, pour son fils, cet homme, qui aurait eu le droit de s'absorber dans le travail et le souci des affaires, trouvait, comme pour se distraire, à donner encore de lui-même, de sa peine, de son temps, de son argent. Tout cela, Abel en était si directement touché, par delà les défenses ordinaires du scepticisme et de l'habitude, qu'il restait occupé uniquement à sentir : ses regards étonnés, heureux, allaient de ses enfants, de sa femme, à son père. Et toujours à cette joie se mêlait ce regret : « Comment ai-je pu m'irriter, si peu que ce fût, contre lui, pour cette misère, un prêt, un emploi d'argent que je lui reprochais de m'avoir laissé ignorer, sans m'être demandé d'abord si ma propre faute n'était pas cause de mon ignorance ».

Comme beaucoup de caractères dont l'inconsistance dépasse l'ordinaire, Abel avait besoin pour se trouver à l'aise pleinement, même dans un plaisir présent, d'être assuré de le prolonger dans un autre plaisir très prochain. Si heureux de constater, comme s'il la découvrait, la générosité de son père, il porta cette joie à sa perfection en se souvenant qu'il allait avoir au cercle une soirée de précieux divertissement, les émotions et

peut-être les profits de la plus forte partie de l'année. Un frisson d'allégresse courut en lui. A ce moment, il achevait un blanc de volaille, en chaud-froid, dont la sauce, prise en gelée et criblée de légumes, acheva son délice, et il exprima cet état superlatif de tout son être en s'écriant :

— De ma vie, je n'ai rien mangé de comparable à ce chaud-froid!

Madame Mascran rougit : toute la gaieté de la famille dériva en exclamations de gourmandise satisfaite.

— Oui, — conclut M. Mascran; — mais le chaud-froid demande le bourgogne. Sur cette froidure, qui est bien bonne, c'est vrai, il faut se réchauffer avec un grand coup de chambertin. Reste-t-il pas une bouteille qu'on n'a point débouchée ce matin?

Il restait une bouteille. M. Mascran força sa belle-fille à laisser emplir son verre; quant à ses petits-enfants, il les fit boire dans son propre verre, qui était large et haut : avec quelques grimaces, les enfants déclarèrent que « c'était comme du feu ». Du feu, en effet : Abel le sentit dans ses veines, alerte et fort. Il posséda la vie, alors, d'une étreinte puissante et sûre. Comme il eût voulu, sans attendre, et non pas, dans huit ou quinze jours, mais ce soir, ce soir même, le glorieux, le savoureux triomphe, — la marquise dans ses bras, cette chair éclatante sous ses baisers, toute à lui!...

Après que Chilpéric, aux cris d'encouragement des enfants, eût entraîné la voiture un peu plus lourde que d'habitude, où Henri tenait le bout des guides, assis entre les jambes de son grand-père, Abel fut impatient de partir pour le cercle. Sa femme, qui vit cette impatience, se serait gardée de rien faire pour le retenir. Elle était, d'ailleurs, enchantée du cadeau de son beau-père, et elle en dit les raisons à Abel :

— Nous avons eu de grosses dépenses, ce mois-ci, beaucoup de dîners, et tu sais que la viande de boucherie, la volaille ont augmenté depuis l'hiver : j'étais un peu gênée, j'aurais dû demander de l'argent à ton père, et cela m'ennuie tant!... Quand il m'a donné, au commencement de chaque mois, les quinze cents francs pour la maison, lui qui paie encore le vin et le chauffage, il me semble toujours que c'est ma faute si je ne peux pas joindre les deux bouts... Cependant je regarde à

tout. Enfin, heureusement, je suis hors d'affaire, grâce à ces mille francs.

Elle tournait et pliait dans ses doigts le billet bleu avec une touchante volupté. Abel respecta sa joie. Et, satisfait de la laisser si contente, il s'en alla, léger, heureux, vers le cercle.

On avait joué la veille, mais médiocrement : — le poker habituel. — Le marquis de Buret avait bien proposé une banque : les pontes manquaient, surtout les plus enragés, deux propriétaires d'un arrondissement voisin, le vieux de Maltiges et le comte de Chatignay, colonel retraité, ainsi qu'un riche marchand de fromages, Jean Saffre. En arrivant, Abel les aperçut. Ils se saluèrent joyeusement.

— On vous attend ! le colonel met cent louis en banque, — dit Saffre tout de suite.

Saffre, grand et lourd, avait des yeux verts, intelligents et mauvais, dans un teint très sombre, la courte barbe et les cheveux extrêmement noirs. Il passait pour le plus fort buveur du pays, et cette vertu jointe à son habileté commerciale, à son flair, à son dédain des ordinaires scrupules, en faisait un personnage éminent qui préférait sans doute à l'estime de ses compatriotes leur crainte. Sur la cheminée, où il s'appuyait, un « demi » était déjà presque vide. On l'avait vu, un même soir, en absorber très calme, une vingtaine. Au jeu, il était hardi, et par là il se faisait apprécier des habitués du cercle, presque tous d'une éducation très différente, qui le méprisaient vaguement et ne l'aurait jamais reçu chez eux.

Abel serrait des mains. Les sympathies qui l'accueillaient avaient peut-être, ce soir, une vivacité plus active que de coutume, ou bien c'était lui-même qui s'offrait à elles plus librement : il les sentait neuves et précieuses, comme il avait senti la bonté de son père. Une force subtile et douce allégeait ses membres. Par les larges portes-fenêtres de la salle de jeu, le jardin du cercle, dans l'ombre, mais animé des causeries de quelques consommateurs, plus loin les lumières de la place avaient une vie amicale. Il avança jusqu'au pas d'une porte et regarda cette nuit. Le plaisir du jeu qui l'attendait tout de suite, la possession de madame de Buret qui l'attendait un peu plus tard, le plaisir

de sa vie même exaltée, vibrante, bouillonnèrent en lui. Il se retourna, impatient.

— Eh bien, colonel, commençons-nous?

Des voix répétèrent à travers les salles : « On va commencer la banque... » Mâchonnant son cigare, Chatignay s'installait, droit et raide, au milieu de la longue table préparée : il avait gardé, de sa vie militaire, cette raideur assez commune chez les anciens officiers, et aussi une sveltesse qu'il entretenait par la chasse et le cheval. Son visage très affable, avec un long nez sur la courte moustache, et ses yeux souriants attestaient l'équilibre d'un caractère admirablement indifférent, et d'une santé qu'aucun accident n'avait jamais troublée. Près de lui, Maltiges était déjà à grogner : il grognait sur l'installation du jeu, la table trop longue, la lumière mal répandue; sa face très large, salie de barbe rare, telle que le mufle d'un dogue qui eût été vilain, se plissait, et sur un ventre ridicule, tout rond, comme postiche, ses mains aux ongles noirs se crispaient; par instants, il se grattait rageusement la tête. On ne prenait point garde à ses grognements : outre qu'on y était habitué, l'émotion, à cette heure, eût suffi à distraire. Pour tous ces hommes, citadins ou propriétaires de la campagne, avocats, médecins, fonctionnaires, marchands, rentiers, hobereaux, cette partie offrait le régal rare, attendu, en somme, d'une année à l'autre : on jouait, sans doute, les soirs des autres foires; mais une tradition réservait pour celle de juin la vraiment belle partie. Chacun le savait, et chacun aussi aimait à rappeler telle de ces nuits de juin, vingt ans plus tôt, où l'oncle du marquis de Buret, le fameux Buret-Toudes, avait perdu cent cinquante mille francs. Le chiffre était certain; on le citait avec quelque orgueil : pour un peu, on l'eût mis dans le guide avec la biographie des enfants célèbres de la ville, un intendant et un juriste, et le récit d'une défense héroïque contre les protestants.

Chatignay regardait autour de lui, attendant que tout le monde fût prêt. Les chaises, les fauteuils contre la table avaient été tout de suite occupés par les vrais joueurs; debout, en un cercle qui se faisait de plus en plus épais, les simples amateurs, les curieux épiaient les yeux souriants de Chatignay : Abel s'était mêlé à eux. Il n'aimait point à ponter. Il se réservait pour

la banque; et il voulait seulement observer comment s'ordonneraient les fantaisies de la chance pour ou contre Chatignay.

Sans quitter son cigare, qui lui faisait une voix nasillarde et toussotante, Chatignay prononça enfin :

— Messieurs, faites vos jeux.

La partie s'engagea assez vivement, puis, sur des coups favorables à la banque, il y eut de la timidité chez les pontes. Les tableaux ne dépassaient guère quinze, vingt louis chacun. Le banquier ramassait à droite, puis à gauche, ou, perdant un coup, se refaisait sur le suivant. Après une demi-heure, les différences étaient insignifiantes : un inspecteur des contributions fut admiré d'avoir gagné cent francs. Le vieux Maltiges parla de s'en aller. Abel tirait ses longues moustaches : il s'irritait du temps gaspillé, et que Chatignay, ne gagnant et ne perdant pas, fût obstiné à sa banque. Mais Chatignay tint à épuiser les cartes.

Cependant, quand la banque fut de nouveau mise aux enchères, Abel, qui avait d'abord poussé contre Maltiges, cessa tout à coup. Il se rappelait, de l'année précédente, que son enchère avait été couverte précisément par Maltiges, lequel perdit terriblement, tandis que lui-même, prenant la banque aussitôt après, avait eu une série de mains fructueuses. Maltiges n'avait-il pas alors le même gilet blanc, et, à la boutonnière où passait la chaîne, la même petite déchirure? N'était-il pas à la même place, à gauche du banquier, et, pour prendre le fauteuil, n'était-ce pas d'un geste pareil, les deux poings sur la table, qu'il avait soulevé sa grasse personne? Ces faits exactement reproduits rétablirent dans l'esprit d'Abel la réalité complète de l'année précédente, la perte de Maltiges, ses propres gains qui avaient succédé.

Tout de suite, en effet, Maltiges perdit. Saffre n'avait pas cessé de ponter; Chatignay, sur l'autre tableau, soutenait les enjeux : en cinq coups, la banque sauta, et, remise, sauta encore. On s'était animé. Maltiges jurait contre le sommelier qui lui avait servi une glace insuffisamment froide. Saffre, près d'Abel, lui dit :

— On va s'amuser...

Son regard proposait une lutte. L'amour-propre d'Abel se

ramassa, comme un muscle qui se tend. Et, entre deux grognements de Maltiges, il dit, de sa voix lente et basse :

— Je mets trois cents louis.

Enfin! Il s'était assis dans le fauteuil de paille; il tirait de l'étui un cigare, que longuement il allumait, puis, l'œil vague, il fumait, un moment, tout en battant les cartes. Chacun de ses gestes avait eu une perfection d'élégance; il le savait et il en jouissait délicatement, de même que des regards par où tous ces hommes, autour de la table, reconnaissaient, étudiaient, admiraient cette élégance. Il y était d'ailleurs assez naturellement aisé, il était assez sûr de lui, pour que ni la conscience de son mérite ni l'admiration de ce public ne lui fissent exagérer jusqu'à l'affectation les mouvements paresseux de ses mains longues et blanches, l'immobilité de sa tête, l'atonie recueillie de ses yeux. En lui-même, il sentait ses nerfs frissonner, bourdonner d'attente devant l'inconnu du hasard. Il était indifférent tout à fait, en cette minute, au gain ou à la perte : il frémissait seulement de l'émotion qui allait le posséder.

On passa les cartes. Il trouva courageux de faire couper par Saffre, qui s'était assis, attentif et résolu, en face de lui. Puis, avec la même lenteur lassée que pour allumer son cigare, il donna. Ce fut une série de secousses violentes et rapides. Des abatages, des six, des sept, un tirage à cinq, qui réussit : en moins d'un quart d'heure, il avait ramassé à droite, à gauche. Brusquement les enjeux des pontes découragés tombèrent à quelques louis.

Chatignay déclara :

— Je n'ai jamais vu pareille veine!

— C'est dégoûtant! — grogna Maltiges.

Cependant Saffre se leva, disant simplement :

— Zut!

Abel alors, comme pour constater cette défaite et sa victoire, prononça :

— Messieurs, il y a une suite...

Il prit les billets et l'or étalés devant lui, une douzaine de milliers de francs, et sortit sur la terrasse, vide maintenant. Il s'était fait apporter une citronnade, il buvait à petites gorgées. Il avait au cerveau, dans tous ses membres, dans son cœur même, une ardeur singulière; mais cette ardeur toute sèche ne

le sollicitait plus, comme avant la partie, aux émotions violentes ; elle lui donnait, au lieu de la conscience d'une personnalité exaltée, le sentiment d'une satiété trop vite venue, comme si ses forces, non son désir, eussent été épuisées. Il resta un moment à subir ce malaise qu'il n'avait d'ailleurs aucunement l'envie d'analyser. Il continuait de boire, et regardait les lumières de la place, les terrasses vivement éclairées des cafés. Des images, des idées s'assemblaient, à leur gré, dans son esprit : toutes, elles étaient de cette sorte particulièrement désagréable et pénible même, qu'on a dans la fièvre morne d'une insomnie... C'était fini, c'était déjà fini, et ce n'était que cela ! Par trop de chance, il avait étouffé l'entrain des adversaires, et eux, en se retirant, enlevaient tout aliment à son désir. Il ne voyait que cela : maintenant la partie était achevée ou bien se traînerait lamentablement.

Onze heures venaient de sonner. Faudrait-il donc rentrer? Il n'avait nulle envie de dormir. Sa femme s'éveillerait, à son arrivée, comme elle avait coutume. Des images disgracieuses, ridicules, surgirent devant ses yeux : madame Mascran se coiffait très mal pour la nuit, ses cheveux peu abondants diminués encore par une natte qui les tirait en arrière ; il vit le front ainsi dénudé, les yeux ahuris, le visage trop pâle. Et cette vue l'irrita extrêmement. Tout ce qu'il connaissait d'excellent ou de profitable dans le bon sens et le dévouement de madame Mascran disparaissait. Il compara à ce visage disgracié la beauté de madame de Buret. Mais, précisément, ce fut dans la même intimité de chambre conjugale que se dressa cette autre image, la flamme des yeux plus veloutée sous les cheveux dénoués, la chair des épaules brillante et douce, avec, près d'elle, l'honnête et solide carrure de l'époux. Les dents d'Abel grincèrent ; de dépit, il eut des gestes saccadés et sots : son coude fit rouler à terre son chapeau, son pied heurta une chaise qui tomba bruyamment. Il se reprit, avec un rire bref. En somme, cette image n'avivait que mieux son désir.

Mais d'autres images, pénibles encore, se défilèrent. Il vit sa femme trouvant des raisons péremptoires pour empêcher son voyage à Luchon. Il aperçut que les affaires en train, celles qui exigeaient sa présence, le pourraient retenir. Il fit un effort d'examen, il chercha, pour les vaincre, à préciser ces diffi-

cultés, disant toujours : « Ceci, mon père le fera » ; et soudain, alors, avec cette précision qu'il voulait donner à sa pensée, l'histoire brève de la reconnaissance Buret se présenta entière et nette. Elle n'avait guère occupé en deux fois plus d'une heure de son existence : la veille, la démarche de Vidal ; ce jour même, après la rencontre du quincaillier, l'explication avec M. Mascran ; Abel en voyait clairement tout le détail, entendait toutes les voix, la sienne, celle de Vidal, celle de son père, retrouvait exactement ses impressions. Mais, dominant, puis absorbant tout, ce fut un seul souvenir, le souvenir d'une seule minute, minute qui lui parut enfermer toute l'histoire ; un éclair lui sautait aux yeux : dans la nuit, il vit, il vit avec la certitude de l'évidence, le frisson de peur qui avait couru sur le visage de son père tourné vers lui, comme il le suivait dans son cabinet. Tout le reste n'était rien ; il n'y avait plus que cela : M. Mascran avait tremblé parce que son fils avait découvert cette reconnaissance. Abel tressaillit. L'éclair avait été si brusque, si intense, qu'il restait aveuglé, étourdi : il y avait dans cette affaire Buret une réalité fâcheuse, plus que fâcheuse, vilaine. C'était cela, l'éclair, la vérité. Et c'était intolérable.

« Quoi ! comment ? pourquoi ? » se demanda Abel. L'insuffisante révélation l'exaspérait en l'épouvantant. Mais déjà la lumière rapide et vive avait disparu ; ce n'était plus en lui que pénombre, puis obscurité, ténèbres. Cessant de subir la violence de cette lumière, Abel s'estima raisonnable : il rassembla sagement tous ses autres souvenirs ; il se rappela les réponses si simples de son père, la prudence si connue de M. Mascran et son habileté ; de tout le poids de ces certitudes, il écrasa en lui l'illusion mauvaise, qui lui avait fait entrevoir une autre réalité. Il n'eut un peu de trouble encore qu'en se remémorant les dernières bontés de son père, le cadeau à madame Mascran, les enfants emmenés à la Prade. Contre ces bontés même, une défiance ne se levait-elle pas en lui sournoisement ? N'était-il pas étonné qu'elles eussent été accumulées ce soir, juste après l'explication ? N'apercevait-il pas enfin que peut-être elles préparaient ce résultat qu'elles avaient atteint, de faire disparaître tout soupçon ? Cette fois, il s'indigna contre lui-même :

« Je n'y suis plus!... Cette citronnade gâte ma digestion, ou bien c'est la partie trop rapide qui me porte au cerveau... »

Il rentra dans la salle. Au silence qu'il y trouva, il comprit que la partie était sérieuse. Saffre, à sa troisième banque, commençait à se refaire d'une perte abondante. Abel s'assit, et se mit à ponter. Reprenant contre Saffre la lutte qui lui avait été si favorable, il voulait de nouveau la mener rude et prompte. Il perdit, tout de suite, tout son gain; avant que la banque fût achevée, il avait même perdu de son argent. A son tour, il prit la banque. La nuit s'avançait. Toute la ville reposait maintenant dans le silence et dans l'ombre. Autour de la table une douzaine de joueurs seulement étaient restés : sur tous ces visages, la lumière tombant crûment des lustres, absorbée par le tapis vert, plaquait des ombres dures, se décomposait en teintes cadavériques. Cette lumière de gaz était chaude extrêmement. Malgré l'ouverture des portes-fenêtres, l'air devenait brûlant : Abel dut essuyer son front mouillé de sueur. D'ailleurs il offrait à tous les regards la même impassibilité souveraine qu'au début de la soirée, mais où il n'avait plus à dominer un tumulte intérieur. La fièvre qui le brûlait le laissait lucide, dédoublait étrangement sa personne. Il désirait les émotions de sa première banque, celles qui avaient été trop promptes, qu'il n'avait pu savourer. Mais dans l'alternance des pertes et des gains, où tour à tour il voyait la masse des billets et de l'or s'éloigner de lui, puis revenir, il restait inassouvi, presque indifférent. Et cependant, avec le malaise de son désir qui se fatiguait sans se satisfaire, il se déroulait en lui une chaîne lourde, grinçante, de pensées : parmi l'incohérente succession de tous les souvenirs désagréables, de tous les pressentiments d'ennuis, les uns et les autres si menus, mais défigurés, grossis, le visage de Vidal surgit encore.

Cette fois, ce ne fut pas, comme sur la terrasse, le retour saisissant d'une impression instantanée, le souvenir du regard de M. Mascran, de sa peur, de ce qui avait paru être une peur; — ce qui revenait à l'esprit d'Abel dans le malaise de tout son être, c'était simplement une circonstance qu'il sentait déplaisante : Paul de Buret, l'ami, le client, dont il connaissait dans le détail toutes les affaires, lui avait tu cet emprunt. M. Mascran avait oublié, soit! Mais comment Paul avait-il oublié

aussi? C'était Paul cependant, bénéficiaire du prêt, qui en payait les intérêts. Et ces deux mille francs, chaque année, étaient par lui versés aux mains de M. Mascran, chez qui Vidal venait toucher. Pourquoi Paul n'avait-il jamais parlé de ce versement? Abel s'en étonna, s'en irrita... Sans doute, il trouvait son plaisir à n'être notaire que le moins possible. Mais, en ce moment, au souvenir du rôle piteux que cette stupide affaire avait failli lui donner devant ce sot bavard de Vidal, son amour-propre s'en prenait au marquis : lui, lui seul était responsable, puisque M. Mascran, question réglée, devait être excusé.

La colère précipita un peu les gestes de ses doigts. Justement Saffre abattit deux, trois fois : il avait remarqué la nervosité d'Abel, et comme, sur le dernier coup, la banque était près de sauter, il manifesta bruyamment :

— Le banquier a peur... c'est bon signe!

Cette provocation de la sorte la plus vulgaire eut ses effets habituels. Un instant, toute la personnalité d'Abel fit bloc, s'amusa prodigieusement que cet être douteux eût la prétention de lui faire peur. Peur à lui, ce Saffre, comme sans doute à tels de ses rivaux, dont il fixait les prix, à ses vendeurs, les fermiers et propriétaires, qu'il menaçait de laisser avec l'embarras de leurs produits, à ses acheteurs, qu'il tenait par un habile système de ventes à crédit! — Tout le pays avait connu l'aventure du plus ancien négociant en fromages, du chef de la vieille et bonne maison Couderc, forcé, par les mauvais tours de Saffre, à une alliance, où le nouveau venu entendait se donner un faux brillant de probité. On avait plaint Couderc, méprisé Saffre un peu plus; Abel, les yeux sur les yeux du marchand, se rappelait cette histoire.

— Peur de vous, monsieur Saffre? — fit-il avec un sourire. — Je ne m'appelle pas Couderc.

Cette parole fut rudement approuvée, autour de la table. Saffre protestait :

— Oh! Couderc!... Il a fait ce qu'il a voulu, Couderc.

D'ailleurs, parmi les rires, où, toute politesse tombée, ces hommes se soulageaient de leurs rancunes contre le redoutable parvenu, Abel confirma la victoire de sa vanité et sa réelle défaite en disant :

— Chatignay, prêtez-moi cinq cents louis. Je remets la banque.

La lutte recommença. Il apparut tout de suite qu'elle serait désastreuse pour Abel. Il fut le dernier à le comprendre, lorsque sa perte était énorme. Il avait mis tout son effort à dominer la chance contraire, et il se maintint vraiment beau jusqu'à la fin. Tandis que Saffre entassait les gains, il ne cessa de l'accabler : avec les plaisanteries qui sont de tradition à ce jeu, il rappela tous les potins, toutes les mauvaises histoires qui couraient sur les marchands. Les autres joueurs riaient; mais il n'échappa point à Abel que, sur sa déveine persistante, tous, pour en profiter, avaient fortement grossi leurs enjeux. Vers trois heures, il perdait plus de cinquante mille francs. Il se déclara fatigué : cette fois, Saffre se contenta, sans aucune remarque, de ramasser son argent.

LOUIS DELZONS

(A suivre.)

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

La découverte, faite par Volta, du courant électrique, contenait en germe la télégraphie par fil conducteur, que nous utilisons depuis soixante-dix ans; de même, la découverte de l'induction, faite en 1831 par Faraday, renferme le principe de la télégraphie sans fil : un courant électrique dont l'intensité varie engendre un courant induit dans un conducteur voisin; on n'a qu'à prendre le premier circuit pour émetteur de signaux, le second pour récepteur, et les signaux seront transmis, sans liaison conductrice, à travers l'espace qui sépare les deux fils. Mais l'induction diminue rapidement quand on accroît la distance des circuits, au point de devenir insensible à quelques mètres de distance : en 1842, Morse, l'inventeur bien connu, parvenait à grand'peine à transmettre, par ce procédé, des signaux à 25 mètres de distance; Gale, son élève, put envoyer une dépêche par-dessus la rivière américaine la Susquehanna; enfin, Preece, en 1882, parvint, avec l'aide du téléphone, à mettre en communication l'Angleterre et l'île de Wight; d'autre part, le professeur Lindsay avait, dès 1859, fait devant l'Association Britannique une conférence ayant pour titre : « Telegraphing without wires ». Ainsi, le mot et la chose existaient déjà, même avant les travaux de Hertz.

Mais après les expériences décisives de Carlsruhe, tout s'éclaire d'une vive lueur; la théorie de Maxwell cesse d'être un concept mathématique pour entrer dans le domaine des

réalités, et les ondes électriques, transmises à travers l'espace isolant, sont connues de tous et étudiées dans chaque laboratoire[1]. L'excitateur à boules qui émet les perturbations, le résonateur qui les révèle, forment déjà un système achevé pour le transport des signaux à travers l'espace et plus d'un se demande pourquoi on ne ferait pas avec les nouveaux rayons électriques ce que la télégraphie optique permet, depuis tant de siècles, de faire avec les rayons lumineux. Ainsi, l'ingénieur Huber écrivait à Hertz, en 1889, pour lui demander s'il jugeait possible de transmettre le parole à l'aide des ondes électriques et Hertz, chose curieuse, répondait négativement. Ce qui restait à faire, pour amener le problème à sa solution, était peu de chose par rapport à ce qu'il avait déjà fait; mais Hertz ne voyait pas le moyen d'accroître la sensibilité de son récepteur, appareil incapable d'enregistrer les ondes à plus d'une vingtaine de mètres de leur origine.

Or, dès 1890, Branly, reprenant des expériences anciennes et déjà oubliées, entre autres celles de Calzecchi-Onesti, reconnut que les limailles métalliques médiocrement tassées constituaient pour les ondes un récepteur d'une sensibilité extraordinaire : une étincelle, même très faible, venait-elle à éclater dans leur voisinage, leur résistance électrique tombait brusquement de plusieurs millions d'ohms à une valeur minime, une dizaine d'ohms par exemple. Sir Oliver Lodge, l'éminent physicien de Birmingham, s'emparait aussitôt de cette découverte pour créer le *cohéreur*; le cohéreur est l'œil des ondes électriques, c'est-à-dire un détecteur infiniment sensible; dans un tube de verre ou d'ivoire, une pincée de limaille d'argent ou de nickel est placée entre deux pistons de métal reliés par des fils conducteurs à une pile et une sonnerie ou tout autre système indicateur; dans l'état normal, la limaille arrête le courant de la pile; mais si une onde électrique vient à la traverser, elle devient conductrice et déclanche le courant qui actionne la sonnerie; il suffira maintenant d'un léger choc donné au cohéreur pour restituer à la limaille sa résistance initiale et mettre l'appareil en état pour un nouveau signal.

Le dispositif que nous venons de décrire s'appelle un *relai*:

1. Sur les expériences de Hertz, cf. *la Synthèse de la lumière*, *Revue de Paris*, 15 décembre 1908.

l'onde électrique, dont l'énergie est extrêmement petite, y produit pourtant un effet mécanique sensible, comme l'enfant qui tourne un robinet peut mettre en branle toute la puissance d'une usine; c'est ainsi que le cohéreur, commandant un relai qui comprenait une pile et un galvanomètre, permit à Lodge, lors du Congrès de l'Association Britannique de 1894, de transmettre et de recueillir des signaux à une distance de 800 mètres, et au capitaine Jackson, en 1895, d'établir des communications sans fil entre navires voisins.

Mais la portée des transmissions par ondes restait encore insuffisante pour les applications; c'est alors que le hasard mit le professeur Popoff, de l'Académie militaire de Cronstadt, sur la voie d'une importante découverte. Popoff s'occupait de déceler les décharges électriques des nuages orageux; à cet effet, il avait relié un paratonnerre, dressé verticalement, au cohéreur qui faisait lui-même partie d'un relai comprenant une pile et un électro-aimant; l'orage agissait sur le cohéreur, la pile sur l'électro, et ce dernier actionnait un inscripteur télégraphique Morse; la décharge électrique se traduisait ainsi par un trait tracé sur la bande mobile de papier. Or, en même temps qu'il procédait à ses expériences météorologiques, Popoff cherchait à éprouver la sensibilité de son dispositif, et il le découvrait capable d'annoncer à 5 kilomètres de distance, les étincelles d'une machine électrique. Le rôle d'une tige verticale reliée au cohéreur était ainsi mis en évidence : l'*antenne* était découverte.

On connaît donc, dès 1895, tous les organes essentiels de la télégraphie sans fil; il ne reste plus qu'à en faire la synthèse; c'est l'œuvre de Guglielmo Marconi. Marconi était, en 1896, un jeune homme de vingt-deux ans; il suivait, à l'Université de Bologne, les leçons du professeur Righi, un des maîtres les plus réputés de la science italienne, et qui s'était spécialisé dans l'étude des ondes hertziennes. C'est là, sans doute, que le jeune étudiant connut les découvertes de Branly, de Lodge et de Popoff et que l'idée lui vint de les coordonner, en vue de rendre pratique la radiotélégraphie. Dans son brevet, qui date du 2 juin 1896, on ne trouve aucune idée originale. L'émetteur d'ondes n'est autre que l'oscillateur de Righi, actionné par une bobine de Ruhmkorff, et le récepteur est

calqué sur le dispositif de Popoff. Après avoir procédé, près de Bologne, à des expériences préliminaires, Marconi se rendit en Angleterre, le pays où il avait le plus de chances de rencontrer le milieu scientifique et les concours financiers propres à développer son idée.

Dès le début, Marconi eut l'heureuse fortune de trouver en W. Preece, directeur des Télégraphes en Angleterre, et dans le professeur Fleming, de l'University College de Londres, les plus influents et les mieux informés des collaborateurs; aussi les premiers essais de transmission effectués, comme dans l'expérience de Hertz, avec des réflecteurs paraboliques, permirent-ils d'atteindre une portée de 3 kilomètres; en mai 1897 on parvint à télégraphier par-dessus le canal de Bristol, sur 14 kilomètres; les expériences faites à cette occasion montrèrent l'inutilité des réflecteurs et le rôle important de l'antenne : le 11 mai, les tentatives de communication furent infructueuses; le 12, la longueur des fils aériens ayant été accrue de 20 mètres, on commença à percevoir les premiers signaux, et le jour suivant, après un allongement nouveau de l'antenne, le succès fut complet.

A partir de ce moment, l'attention publique, éveillée et entretenue par de nombreuses communications, suit avec intérêt les multiples expériences que la Compagnie Marconi fait effectuer de tous côtés, et, comme l'art de la guerre doit être le premier à profiter des découvertes faites pendant la paix, les grandes nations européennes délèguent des commissions d'officiers et de marins pour suivre les essais. Alors, Marconi devient vraiment l'homme de la télégraphie sans fil; avec une ingéniosité sans égale, il modifie sans relâche l'appareil primitif en vue d'obtenir des communications plus lointaines et plus sûres; ses brevets se multiplient, ses expériences se succèdent sur une échelle sans cesse agrandie. En mars 1899, ont lieu, entre Wimereux et South Foreland, les essais de communication à travers la Manche, sur 46 kilomètres de distance, avec antennes de 37 mètres. En avril 1901, la *Marconi's International Marine Company* établit des communications entre Biot, en France, et Calvi, en Corse, villes distantes de 175 kilomètres, avec des antennes de 52 et 54 mètres de haut.

Cette fois, la preuve est faite que la télégraphie sans fil est capable de rendre des services pratiques et de relier à la terre des îles et des navires dans un rayon de 200 kilomètres; mais ne peut-on pas faire davantage encore et concurrencer les grandes compagnies de câbles transatlantiques en établissant des communications entre les continents? L'entreprise est séduisante autant qu'audacieuse, car les câbles sous-marins coûtent cher, sont soumis à de fréquentes et coûteuses avaries et sont, par suite, astreints à percevoir des tarifs très élevés. Aussi, dès 1901, la Compagnie Marconi, devenue la *Marconi's Wireless Telegraph C°*, établit des stations puissantes à Poldhu, dans les Cornouailles anglaises, au cap Cod (Massachussetts, États-Unis) et un poste de réception à Saint-Jean de Terre-Neuve.

Mais, malgré l'énormité des puissances mises en jeu, les résultats devinrent singulièrement douteux. Entre Poldhu et le cap Cod, distants de 4 800 kilomètres, on n'obtint jamais aucune transmission; de Poldhu à Terre-Neuve, distants de 3 400 kilomètres, il y eut réception extrêmement douteuse et irrégulière de quelques signaux. Ces résultats négatifs ont été confirmés dans tous les essais ultérieurs et, en dépit de certaines déclarations intéressées, il paraît établi qu'aucune dépêche n'a encore pu être transmise directement au-dessus de l'Atlantique; le journal le *Times*, qui, après les premiers essais de 1901, avait annoncé l'ouverture dans ses colonnes d'un service de dépêches radiotélégraphiques, a dû s'en tenir à l'intention et les câbles sous-marins détiennent encore, pour les communications à grande portée, un monopole pour lequel elles déclarent n'avoir aucune inquiétude. Pourtant, la puissante compagnie Marconi, qui ne s'estime pas battue, essaie présentement de tourner la difficulté en établissant une station intermédiaire à Clefden, en Islande.

Il n'est pas encore possible de juger des résultats de cette nouvelle combinaison; mais, si la mise en relation directe de l'Europe et de l'Amérique est encore problématique, il reste acquis que des communications sans fil peuvent être assurées dans un rayon de 2 000 kilomètres : dans les expériences de 1901, la station de Poldhu put correspondre sans interruption avec le navire *Carlo-Alberto* depuis Cronstadt jusqu'à

Gibraltar et à la Spezzia et on sait qu'actuellement les transatlantiques communiquent sans interruption avec les stations d'Europe ou d'Amérique.

Pendant qu'il s'attaquait aux télégraphes sous-marins, Marconi subissait rudement, de son côté, la loi de la concurrence. D'autres expérimentateurs s'étaient lancés à leur tour dans la voie ouverte par Hertz, Branly et Popoff et avaient fait breveter des dispositifs équivalents à ceux de Marconi. Plusieurs compagnies s'étaient formées pour l'exploitation commerciale de la télégraphie sans fil; telles, en Allemagne, la *Gesellschafft für Drahtlose Telegraphie* et la *Telefunken Gesellschafft* qui exploitent les procédés de Braun et de Slaby; aux États-Unis la *de Forest Wireless Telegraph C°* et la *National Signalling C°* qui emploie les dispositifs de Fessenden; d'autre part, un certain nombre d'États, s'attribuant le monopole des installations radiotélégraphiques, avaient établi des postes destinés à garantir leurs communications contre la rupture possible, en cas de guerre, de leurs câbles télégraphiques ou sous-marins.

En général, la concurrence est un facteur de progrès; pourtant il arriva qu'elle fut, pour la télégraphie sans fil, une cause de désorganisation; c'est que, dans l'état actuel, les stations d'émission influençant toutes les stations réceptrices qui sont dans leur rayon d'action, les signaux s'embrouillent et toute communication devient impossible. C'est ainsi qu'Édison qui, en sa qualité d'inventeur universel, avait fait breveter un dispositif de télégraphie sans fil, avait menacé ses concurrents, s'ils venaient opérer en Amérique, de troubler systématiquement leurs signaux; de son côté, la compagnie Marconi faisait preuve d'une intransigeance absolue en refusant de communiquer avec les navires et les stations qui n'employaient pas ses dispositifs.

On sait comment, à la suite d'un Congrès tenu à Berlin en 1906, entre les puissances intéressées, l'état de paix a succédé à cette âpre concurrence. Actuellement, toutes les stations sont tenues d'échanger des signaux, quel que soit le système employé; un certain nombre d'entre elles sont ouvertes au service public et transmettent, en utilisant le code Morse international, les dépêches privées moyennant une taxe dont le maximum est fixé à soixante centimes par mot; mais, avant

toute chose, elles doivent se tenir à la disposition des navires en danger; dès qu'elles reçoivent le signal de détresse ···———···, répété à de courts intervalles, elles suspendent toute autre communication et enregistrent l'appel du navire; celui-ci indique alors sa position et les secours dont il a besoin et la station réceptrice, reliée par le télégraphe ordinaire aux ports voisins, transmet à ces ports les renseignements qui permettent d'organiser le sauvetage.

Ainsi, la législation internationale créée par le congrès de Berlin a fait, d'abord, œuvre de solidarité humaine; elle a donné, ensuite, des bases rationnelles à l'exploitation commerciale des communications sans fil; aussi ces communications se développent-elles, actuellement, avec la régularité paisible d'un service public. En outre de sept ou huit stations très puissantes, dont le rayon d'action est voisin de 2000 kilomètres, il existe aujourd'hui près de dix-huit cents stations, fixes ou mobiles, distribuées à la surface du globe, et dont la portée normale est comprise entre 200 et 300 kilomètres. La France continentale possède pour son compte onze stations fixes; une d'elles, celle de Dieppe, surveille la ligne maritime de Dieppe à Newhaven; trois autres dépendent du ministère des Postes et Télégraphes et sont ouvertes au service commercial : celles de Porquerolles (Var), des Saintes-Maries-de-la-Mer (B.-du-Rh.), qui assure les communications avec l'Algérie grâce à un poste établi près d'Alger, et d'Ouessant; celle-ci va être très prochainement transformée en poste extra-puissant, en même temps que deux nouvelles stations seront établies à Nice et au cap Corse.

Le nombre considérable des stations de portée moyenne montre que la radiotélégraphie a aujourd'hui pour fonction essentielle de mettre les navires en relation entre eux et avec des côtes peu lointaines et de relier aux continents des îles pour lesquelles l'installation d'un câble sous-marin serait une mauvaise affaire au point de vue commercial; elle joue enfin, dans de nombreux cas, le rôle d'un moyen de fortune permettant de rétablir des communications, accidentellement rompues : c'est ainsi qu'en 1902, après l'éruption de la Montagne Pelée, qui détruisit le câble sous-marin, une communication sans fil put, en deux mois, être établie par le capitaine Ferrié entre la Martinique et la Guadeloupe, distantes

de 180 kilomètres, et fonctionna jusqu'à la fin de 1903, époque à laquelle le câble fut réparé.

On aurait une idée incomplète du développement actuel de la radiotélégraphie si on oubliait de noter son rôle dans les armées et les flottes de guerre de toutes les grandes nations. L'œuvre à laquelle Marconi a attaché son nom a donc pris, dans l'espace de douze ans, une extension considérable et qui ne paraît pas près de son terme.

***

Il nous faut maintenant comprendre comment ces ondes qui, dans le laboratoire de Hertz, pouvaient être suivies sur quelques mètres seulement, sont aujourd'hui envoyées et reçues à plusieurs milliers de kilomètres. Prenons l'appareil de Marconi sous sa forme la plus simple : à l'émission, une antenne verticale reliée à l'un des pôles d'un oscillateur de Hertz, dont l'autre pôle est au sol; à la réception, une antenne reliée au sol à travers un cohéreur qui fait lui-même partie d'un relai comprenant une pile et un enregistreur Morse. Quand on produit, au poste de départ, des étincelles oscillantes, les ondes émises passent d'une antenne à l'autre, agissent sur le cohéreur, le rendent conducteur et déclanchent le relai; un choc donné automatiquement à la limaille lui rend la résistance initiale et l'appareil est prêt à transmettre un nouveau signal. En fait, un flux continu d'étincelles jaillissant de l'oscillateur donne, à la réception, une série de mises en train très rapprochées du récepteur, qui, par suite de l'inertie de cet appareil, se traduisent sur la bande de papier de l'interrupteur par un trait continu; on peut donc, en alternant les émissions brèves et longues d'étincelles, inscrire à la réception des points et des traits dont les multiples combinaisons donnent toutes les lettres de l'alphabet Morse. Tel est le fait ; il s'agit maintenant de l'expliquer.

Pour cela, imaginons un système acoustique constitué par un tuyau sonore, muni de son anche, et par un deuxième tuyau, dont le fond est garni d'une membrane élastique. Lorsque l'anche entre, par un moyen quelconque, en vibration, elle

provoque à son tour la vibration de l'air dans le tuyau adjacent et il arrive cette chose remarquable : quelle que soit la hauteur du son propre de l'anche, le tuyau ne rend que le son correspondant à sa propre longueur, la_3 par exemple s'il est fermé à son extrémité et mesure 19 cm. 5; il se divise en ondes stationnaires, il se forme un ventre à l'embouchure, un nœud au fond, et la longueur d'onde du son rendu (soit 78 cm. pour la_3) est juste quadruple de la distance de ce ventre à ce nœud, c'est-à-dire de la longueur du tuyau.

Ainsi, l'anche n'a servi qu'à mettre en train la vibration du tuyau et le son que nous entendons et qui se propage dans l'espace, n'est pas le son propre de l'anche. Transmises alors par l'atmosphère, les vibrations arrivent au tuyau récepteur, y ébranlent l'air et mettent en vibration la membrane qui le termine; mais l'effet produit sur cette membrane réceptrice dépend grandement des dimensions du tuyau récepteur; si celui-ci est accordé pour le son transmis, autrement dit, si les vibrations qu'il reçoit sont de même période que celles qu'il produirait lui-même, la membrane vibre largement et la transmission s'effectue dans les conditions les plus favorables; si au contraire il y a désaccord entre les modes vibratoires des deux tuyaux, plus ce désaccord sera grand, moins la membrane sera sensible aux vibrations de l'anche d'émission.

Ce qui se passe dans la télégraphie sans fil présente avec la transmission acoustique que nous venons de décrire, d'étroites analogies.

Les vibrations électriques qui prennent naissance entre les deux boules de l'oscillateur ont une fréquence très variable et, en général, très élevée; elles produisent dans l'antenne d'émission des vibrations dont la période, toute différente, dépend essentiellement des dimensions de cette antenne; des mesures directes de cette période ont mis aujourd'hui ce point hors de doute. Supposons le cas particulièrement simple d'une antenne verticale filiforme, reliée au sol à sa partie inférieure; l'expérience prouve qu'elle vibre de façon à présenter un ventre à la terre et un nœud au sommet, c'est-à-dire que l'intensité du courant oscillant qui la parcourt, présente un maximum à sa base et s'annule à sa pointe terminale. Si l'antenne a une longueur de 75 mètres, la longueur d'onde, qui

est quadruple de l'intervalle d'un nœud et d'un ventre consécutifs, vaudra par suite 300 mètres[1] ; les ondes électriques parcourent donc 300 mètres pendant une vibration de l'antenne et comme on sait, d'autre part, qu'elles parcourent 300 millions de mètres dans une seconde, il en résulte que l'antenne effectue un million de vibrations par seconde.

De telles vibrations sont relativement lentes, cinquante à cinq cents fois plus lentes que celles qu'étudiait Hertz dans sa célèbre expérience de Carlsruhe; il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les effets de diffraction, déjà si marqués dans ces expériences, s'exagèrent encore notablement; pour de telles vibrations, il n'y a plus, à parler vrai, de propagation rectiligne, ni d'ombres produites par les corps opaques; une montagne de 5 000 mètres ne trouble pas plus leur transmission qu'un grain de poussière d'un centième de millimètre n'arrête la lumière visible.

L'amplitude des effets de diffraction, pour ces vibrations de grande longueur d'onde, explique encore leur propagation à grande distance, en dépit de la rotondité de la terre; l'allongement vertical donné aux antennes n'a pas du tout pour but de permettre à un rayon électrique, propagé rectilignement, de passer du sommet de l'une au sommet de l'autre sans rencontrer le sol ; à ce compte, deux antennes de 75 mètres, comme celles que nous avions prises pour exemple, cesseraient d'être efficaces si leur distance dépassait 62 kilomètres; or l'expérience prouve qu'elles peuvent être dix fois plus éloignées sans cesser de correspondre; à cette distance, le rayon qui joint leurs sommets s'enfonce de 7 kilomètres dans la terre; si on a trouvé avantage à accroître les dimensions des antennes, c'est en réalité parce que cet accroissement a pour conséquence l'émission de vibrations plus lentes et qui contournent plus aisément les obstacles.

1. La Convention de 1906 a fixé les longueurs d'ondes à 300 mètres pour les communications maritimes et admis, pour les stations terrestres, des longueurs de 300 à 600 mètres; des antennes verticales filiformes accordées. pour ces vibrations devraient donc avoir 75 à 150 mètres de haut et seraient d'une réalisation très difficile. Aussi emploie-t-on à bord des navires et dans les postes terrestres des antennes multiples formées d'un grand nombre de fils établis en éventail, comme à la Tour Eiffel, en pyramide renversée, comme à Poldhu, en parapluie, comme à Nauen; ainsi, avec une hauteur verticale moindre, on réalise un système ayant la longueur d'onde requise.

Mais toute comparaison est boiteuse; on ne peut assimiler entièrement les vibrations émises par l'antenne aux ondes acoustiques. Celles-ci, en effet, se propagent également en tous sens autour du centre d'émission; elles forment autour de ce centre des ondes sphériques dont la surface croît comme le carré de leur rayon; et, comme c'est toujours la même quantité d'énergie qui se propage dans l'onde sans cesse agrandie, il en résulte que l'énergie qu'on peut recueillir en un point diminue rapidement à mesure qu'on s'éloigne de la source; exactement, elle varie en raison inverse du carré de la distance. Or, ce résultat ne s'applique pas aux ondes rayonnées par une antenne; des expériences de Duddell et Taylor, qui paraissent confirmées par celles de M. Tissot, montrent que l'énergie transmise varie, à peu de chose près, en raison inverse de la distance; la décroissance est donc bien moins rapide, puisque l'énergie est réduite à moitié quand la distance double, tandis que l'intensité d'une onde sonore serait, dans les mêmes conditions, ramenée au quart de sa valeur.

Ce fait est important; il explique en partie le succès de la télégraphie sans fil pour les transmissions à grande distance, mais il reste lui-même assez mal expliqué. Certains physiciens estiment que les ondes électriques, maintenues entre la surface conductrice du sol et des océans et les couches supérieures de l'air, qui sont elles-même douées d'une conductibilité notable, se comportent comme une onde lumineuse placée entre deux miroirs parallèles qui se propage en se réfléchissant alternativement sur l'un et sur l'autre. D'autres vont jusqu'à supposer que l'éther joue un rôle accessoire dans la propagation des ébranlements d'une antenne à l'autre : ces deux antennes formeraient, avec le sol conducteur qui les joint, un vaste système oscillant et les ondes se propageraient de l'une à l'autre en utilisant surtout la surface du sol ou de la mer. On s'appuie, pour justifier cette manière de voir, sur deux constatations de fait : on a régulièrement observé que les communications sans fil étaient plus régulières et plus étendues sur la mer que sur les continents, et qu'une antenne isolée donne de moins bons résultats que si elle est reliée à la terre; telle antenne qui, dans les expériences de M. Ferrié, ne porte qu'à 40 kilomètres quand elle est isolée, en atteint 80 avec une prise de terre.

Mais tous ces résultats peuvent aussi bien s'expliquer sans que le sol joue un rôle prépondérant dans la transmission des ondes; la supériorité de transmission sur mer tiendrait, d'une part, à l'absence des obstacles qui gênent les transmissions par-dessus les continents, d'autre part à une communication plus parfaite entre la base de l'antenne et la masse conductrice du globe; il est presque impossible d'assurer une bonne mise à la terre, tandis qu'on peut réaliser un excellent contact entre l'antenne et la mer. Les plus récentes expériences ont prouvé l'importance de ce contact; c'est lui qui maintient à la base de l'antenne un ventre de vibration, tandis qu'avec une antenne isolée, il se forme un nœud à chaque bout et un ventre au milieu, c'est-à-dire qu'une antenne isolée de 40 mètres de long joue le même rôle que deux antennes, reliées au sol, ayant chacune 20 mètres de longueur.

D'autre part, il faut remarquer que les vibrations émises par une antenne rectiligne sont parallèles à sa direction au lieu d'être, comme celles de la plupart des sources sonores et lumineuses, orientées dans tous les sens; autrement dit, elles sont naturellement *polarisées*; de là résulte qu'il y a plus d'énergie propagée perpendiculairement à l'antenne que dans toute autre direction; une antenne verticale aura donc une émission prépondérante dans le plan horizontal, et si la tige réceptrice est également verticale, elle pourra utiliser toute l'énergie qu'elle reçoit : l'expérience prouve, en effet, que nulle combinaison n'est plus avantageuse que celle constituée par deux antennes parallèles et verticales.

Quoi qu'il en soit de cette explication, il n'en reste pas moins que l'énergie transmise par la source devient extraordinairement faible aux grandes distances pratiquées en radiotélégraphie. Ainsi, Marconi, dans les transmissions les plus lointaines qu'il ait réalisées, dépensait à l'émission une puissance de 150 chevaux; le travail recueilli à 3 000 kilomètres de là représente à peu près, pour chaque signal transmis, 4 trillionièmes de kilogrammètre, c'est-à-dire qu'il serait insuffisant pour soulever d'un millimètre un grain de poussière pesant un centième de milligramme. On conçoit, par là, l'exquise sensibilité qu'il faut donner au système récepteur pour qu'une énergie aussi faible puisse être révélée. Ce résultat sera pour-

tant atteint par la collaboration de l'antenne réceptrice et du cohéreur. L'antenne joue, à la réception, le même rôle que le tuyau sonore dans notre comparaison acoustique ; elle entre en vibration sous l'action du train d'ondes qui lui parvient et, si elle est accordée pour la résonance avec l'antenne d'émission (ce qui arrivera si elle a les mêmes dimensions), elle accumulera les effets successifs de toutes les ondes, concordantes avec ses propres vibrations, pour prendre une amplitude vibratoire plus considérable que si elle recevait une onde isolée : tel un pendule, choqué rythmiquement, prendra des oscillations croissantes si le rythme des chocs coïncide avec sa période propre d'oscillation. Ainsi, les oscillations électriques pourront devenir assez fortes pour donner naissance, entre les grains de limaille du cohéreur, à de petites étincelles qui, volatilisant une trace de métal, forment entres les parcelles séparées des ponts conducteurs ; le métal du cohéreur est traversé par des chaînes métalliques continues et le courant du relai pourra passer librement jusqu'à ce qu'un léger choc, en brisant ces fragiles traînées métalliques, restitue au cohéreur sa résistance primitive : telle est du moins, d'après Lodge, l'explication la plus plausible des phénomènes.

*
* *

On peut donc, en se fondant sur les idées de Maxwell et de Hertz, se faire une idée suffisamment claire de ce qui se passe dans la télégraphie sans fil ; il convient maintenant de s'expliquer comment on a pu, par des perfectionnements successifs, accroître la portée des communications. Une première méthode s'imposait : augmenter à la fois la puissance du système émetteur et la sensibilité du récepteur. Nous avons déjà dit comment Marconi et ses concurrents avaient agrandi peu à peu les appareils de laboratoire employés par Hertz pour en faire des installations industrielles, utilisant une puissance supérieure à cent chevaux ; on n'est limité de ce côté que par des raisons économiques, mais ces raisons sont de première importance ; les postes extra-puissants représentent un capital d'installation voisin du million et, surtout, les antennes compliquées, expo-

sées au vent du large, nécessitent des réparations délicates et coûteuses.

Aussi les inventeurs se sont-ils surtout attachés à accroître la sensibilité, déjà merveilleuse, du cohéreur. Marconi avait réalisé, de ce côté, des progrès très appréciables; en prenant des limailles mélangées d'argent et de nickel, placées dans le le vide entre deux pistons d'argent, il avait vingtuplé la sensibilité du détecteur primitif de Branly et de Lodge. MM. Tommasina et Castelli, en employant des contacts imparfaits, formés de poudre de charbon placée entre deux fils de maillechort, ou d'une goutte de mercure enfermée entre deux tiges de fer, réalisèrent un progrès nouveau : le cohéreur n'avait plus besoin d'être frappé, après chaque onde, pour reprendre sa résistance primitive; il était, comme on dit, *autodécohérable*.

Mais, en même temps, on découvrait des détecteurs fondés sur des principes tout nouveaux, et le nombre en est tel aujourd'hui, et la plupart sont tellement simples, qu'on se demande comment on a attendu si longtemps pour créer la radiotélégraphie. C'est le cas du *détecteur électrolytique*, découvert en 1900 par le capitaine Ferrié : l'antenne aboutit, par un fil de platine fin et court, dans de l'eau acidulée; une large électrode plongée dans le liquide est, d'autre part, reliée au sol; enfin, un relai comprenant une pile et un téléphone est rattaché aux deux électrodes métalliques. Quand une onde arrive à l'antenne, elle ouvre le passage entre les deux électrodes; le courant de la pile traverse l'électrolyte et fait parler le téléphone; la réception des ondes, dans ce nouveau système, se fait donc par le son.

Elle se fait aussi au téléphone dans le *détecteur magnétique*, inventé par Rutherford, perfectionné par Marconi et qui est appliqué actuellement dans les stations de la Wireless C° : un faisceau de fils de fer est placé dans le voisinage d'un aimant tournant; dans ces conditions, le fer s'aimante par influence et son aimantation varie sans cesse; elle est par suite dans un état constant d'instabilité; l'expérience prouve alors qu'il suffit du choc d'une onde pour précipiter sa transformation magnétique; le fer doux est introduit dans une bobine de fil conducteur reliée aux bornes d'un téléphone; les variations brusques d'aimantation de ce fer provoquées par le passage d'une onde

induisent dans la bobine un courant qui met en branle la membrane du téléphone; la sensibilité de ce dispositif paraît comparable à celle du détecteur électrolytique et dix fois supérieure à celle des meilleurs cohéreurs à limaille.

Ces limites pourraient sans doute être reculées, mais il ne paraît pas nécessaire d'aller beaucoup plus loin dans cette voie. Déjà, les appareils actuels ont une impressionnabilité telle, qu'ils risquent d'être troublés par les orages qui éclatent dans un rayon de 1 000 kilomètres; d'autres perturbations, encore mal définies, agissent sur eux et font que les communications à grande distance ne peuvent être réalisées que de nuit. Ainsi, une installation rationnelle de télégraphie sans fil ne pourra résulter que de la combinaison d'une station de départ modérément puissante et d'un récepteur modérément sensible. Trop de puissance au départ conduit à des dépenses exagérées; trop de sensibilité à l'arrivée met la transmission à la merci des troubles accidentels.

*
* *

Mais ce n'est pas tout que d'étendre la portée des communications; il faut assurer leur indépendance et leur secret, si on veut que la télégraphie sans fil rende tous les services qu'on en attend; lors du récent cataclysme de Messine, alors que les navires de toutes les nations croisaient dans le détroit, les radiotélégrammes échangés entre eux et avec les postes italiens se superposaient et s'embrouillaient de telle sorte que toute réception était devenue impossible et que personne ne s'entendait dans cette Babel où tout le monde parlait à la fois. Le secret des communications s'impose surtout par suite du rôle militaire de la radiotélégraphie; dans l'état actuel, une station peut saisir les radiogrammes émanés de tous les postes placés dans son rayon d'action et peut aussi, à son gré, empêcher ces communications en les brouillant par des ondes parasites. A ces inconvénients, on a tenté d'appliquer deux remèdes : la *syntonie* et la *direction des ondes*.

Pour assurer entre deux postes déterminés des communications qui ne risquent d'être, ni troublées, ni surprises, le

mieux paraît être d'accorder un oscillateur et un récepteur de telle sorte qu'ils n'utilisent que des ondes de longueur déterminée; suivant l'expression empruntée par M. Turpain à l'optique, il faut que l'oscillateur soit *monochromatique* et le récepteur *isochromatique*.

Revenons un instant à la comparaison acoustique employée précédemment; supposons les deux tuyaux sonores, dont l'un émet des ondes recueillies par l'autre, accordés pour le même son; il en résultera un double avantage. Le premier, déjà signalé, consiste en ce que le récepteur vibrera plus facilement que s'il n'était pas exactement accordé pour le son transmis; le second résulte de ce qu'il sera insensible à tout autre son émis dans son voisinage et qu'inversement, tout autre récepteur non accordé sera incapable de recueillir les vibrations considérées. Helmholtz a montré que la syntonie acoustique presque parfaite pouvait être réalisée par l'emploi de résonateurs sphériques; cette propriété tient, en définitive, à ce que nous savons produire des sons musicaux continus, formés d'un grand nombre de vibrations identiques : un diapason qu'on frappe peut donner plusieurs milliers de vibrations consécutives; un tuyau sonore entretient des vibrations toujours identiques, tant qu'on continue à y insuffler de l'air.

Les oscillations électriques sont loin de présenter le même caractère; le train d'ondes correspondant à une étincelle oscillante comprend, tout au plus, une dizaine d'ondulations, dont les amplitudes décroissent rapidement, comme celles d'un diapason oscillant dans un liquide visqueux; autrement dit, les vibrations électriques sont fortement *amorties*. Cet amortissement est inévitable : l'énergie communiquée à l'antenne par chaque décharge de la bobine de Ruhmkorff se dissipe en lumière et en chaleur dans l'étincelle et dans le contact, toujours résistant quoiqu'on fasse, de l'antenne avec le sol; le surplus de cette énergie, employé à entretenir les ondes que l'antenne écoule dans l'espace, constitue l'effet utile de l'antenne. Il faut donc admettre l'amortissement comme une nécessité inéluctable tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen d'entretenir les vibrations par une énergie étrangère. Aussi le premier but visé par les inventeurs fut-il d'éliminer des circuits tout ce qui entraîne une dissipation inutile d'énergie, et de réaliser en

même temps la meilleure résonance entre l'émission et la réception. Il faut, pour cela, rendre l'émetteur et le récepteur aussi identiques que possible, non seulement dans leur forme géométrique, mais encore au point de vue électrique, et surtout pour leur résistance. Mais l'étincelle de l'oscillateur et la limaille du cohéreur ont des résistances variables à l'infini ; aucun équilibrage ne sera possible, tant qu'on n'aura pas mis ces deux organismes en dehors des systèmes à accorder : tel est le résultat qu'on a visé pendant longtemps et réalisé, tant bien que mal, avec le *ticker*, avec le *jigger* de Marconi et d'autres dispositifs, tous hérissés de brevets ou enveloppés de mystère, mais au fond tous équivalents. Le ticker est un commutateur tournant qui met, à intervalles réguliers, le cohéreur en circuit avec l'antenne : ces intervalles sont courts par rapport à la durée d'un signal, de telle sorte que le télégraphiste trouve toujours le cohéreur en circuit, mais ils sont longs par rapport à la période vibratoire des ondes ; pendant qu'elle est isolée du détecteur, l'antenne réceptrice, accordée pour les vibrations émises, a le temps d'accumuler les impulsions des ondes successives et d'amasser une énergie qu'elle dépense dans le cohéreur, au moment où le ticker rétablit le contact.

Avec le jigger, c'est d'une façon permanente que l'oscillateur et le détecteur sont mis en dehors des circuits à accorder : l'antenne d'émission reçoit l'énergie de l'étincelle oscillante par l'intermédiaire d'un transformateur dont le primaire contient le circuit de l'oscillateur, tandis que le secondaire est relié à l'antenne : l'antenne réceptive, lorsqu'elle est ébranlée, communique de même son énergie au système récepteur au moyen d'un second transformateur ; ainsi les deux antennes peuvent être accordées rigoureusement.

C'est grâce à des perfectionnements de cet ordre qu'on a pu accroître, de plus en plus, la portée des communications radiotélégraphiques ; mais de là à la syntonie, il y a loin. Deux postes ainsi accordés correspondent le mieux possible, mais ils correspondent encore avec des postes non accordés, et peuvent être troublés par eux ; en fait, il en sera toujours ainsi tant que les ondes, réduites à un petit nombre, agiront comme des chocs isolés au lieu de former des trains continus d'ondes identiques entre elles. La syntonie véritable est donc liée à la

réalisation d'ondes électriques entretenues; or l'ingénieur danois Poulsen a apporté au problème ainsi posé une solution qui, sans être tout à fait au point, ne marque pas moins une étape nouvelle dans la voie du progrès.

Poulsen a eu, après plusieurs autres, l'idée d'utiliser les ondes émises par l'*arc chantant* de Duddell. Lorsqu'on place, en dérivation entre les charbons d'un arc électrique, un condensateur ou bouteille de Leyde et une bobine contenant un enroulement convenable de fils, l'arc émet un son continu dont on peut faire varier la hauteur en modifiant les dimensions du condensateur ou de la bobine; on peut ainsi, et c'est une curieuse expérience, faire jouer à l'arc un véritable morceau de musique, mais l'intérêt du phénomène résulte de ce que les vibrations de l'arc chantant sont entretenues, et non plus amorties; l'arc de Duddell est constitué par une série de décharges alternatives, au nombre de trente à quarante mille par seconde, et leur caractère musical garantit leur régularité; à ces décharges correspondent des ondes émises dans l'éther; mais ces ondes sont trop faibles et trop peu fréquentes pour être utilisées telles quelles en télégraphie sans fil. Poulsen les a grandement améliorées en *soufflant* l'arc à l'aide d'un électro-aimant qui agit à la manière d'un courant d'air, recourbe la flamme par l'action de l'aimant sur le courant qui la traverse et sépare ainsi plus nettement les vibrations; en même temps, l'emploi d'électrodes creuses, réfrigérées par un courant d'eau, tandis que la flamme est elle-même refroidie par une atmosphère d'hydrogène sans cesse renouvelée, permet d'obtenir une fréquence de 300000 vibrations à la seconde, ce qui correspond à une longueur d'onde de mille mètres. Dans ces conditions, un arc utilisant une puissance d'un cheval vapeur permettait d'obtenir, dans un rayon de trois cents kilomètres, des communications qui n'étaient aucunement troublées par l'enchevêtrement des postes voisins, danois, anglais et allemands, non plus que par les décharges atmosphériques; et les récepteurs, qui vibraient si parfaitement pour une longueur d'onde de mille mètres, n'étaient aucunement affectés par des ondes de 990 et 1010 mètres. Le problème de la syntonie serait donc entièrement résolu si l'arc vibrant de Poulsen n'était un appareil d'un réglage très délicat; de nombreux efforts sont

faits actuellement pour assurer la régularité de son fonctionnement, mais leur succès est encore incertain.

Un des grands intérêts du dispositif de Poulsen résulte de ce qu'il fournit en même temps la solution du problème de la téléphonie sans fil. On a fait, à ce sujet, en Allemagne, des expériences fort intéressantes dans lesquelles la parole a pu être transportée, par les ondes hertziennes, de Nauen à Berlin, à une distance de quarante kilomètres ; on avait intercalé dans le circuit de l'arc le secondaire d'un transformateur dont le primaire était en circuit avec une pile et un microphone ; quand on parle devant le dernier, le courant variable qui le traverse modifie, d'une façon encore mal définie, la période ou l'intensité des ondes émises par l'arc chantant. A la réception, il suffit d'associer un téléphone et une pile au détecteur d'ondes, qui est un récepteur électrolytique, pour que les perturbations engendrées par le microphone produisent au téléphone des effets correspondants ; l'expérience prouve que la parole est transportée avec toute sa netteté et tout son timbre.

*
* *

Autant que la syntonie, la direction des ondes est un des desiderata actuels de la radiotélégraphie. C'est, dans certains cas, un gros avantage que d'envoyer des ondes épanouies dans toutes les directions : l'amiral peut envoyer des ordres à toute une escadre ; le navire en danger peut crier son appel aux quatre coins de l'horizon. Mais il y aurait, pour les postes fixes, grand avantage à pouvoir envoyer leurs messages dans une direction choisie : le secret des communications serait mieux assuré, le mélange des ondes deviendrait impossible ; enfin l'énergie serait dépensée dans la seule direction où elle est utilisée. Aussi de nombreuses tentatives ont-elles été faites en vue d'obtenir des ondes dirigées, mais le problème est hérissé de difficultés, car les comparaisons optiques ou acoustiques ne peuvent nous être d'aucun secours, et la longueur des ondes employées ne permet plus de les diriger, comme dans les expériences de Hertz, à l'aide de miroirs. Braun avait bien employé un système à peu près équivalent,

constitué par une série d'antennes verticales reliées à un même excitateur et formant les génératrices d'un cylindre parabolique. Marconi, de son côté, avait constaté en 1906 que deux antennes horizontales peu éloignées du sol donnaient des communications plus nettes lorsque leurs pointes étaient dirigées à l'opposé l'une de l'autre, que pour toute autre orientation; mais ces tentatives et d'autres encore n'ont abouti qu'à mettre en évidence la difficulté du problème.

Voici pourtant que de nouvelles et fort ingénieuses expériences de MM. Bellini et Tosi viennent nous rendre, après tant d'insuccès, l'espérance. Ces deux savants ont appliqué d'une manière nouvelle une propriété déjà connue des antennes ayant la forme d'un cadre : moyennant certaines conditions, que la théorie fait connaître, la propagation des ondes se fait presque exclusivement dans le plan du cadre. Il suffirait donc, à la rigueur, d'un cadre mobile autour d'un axe vertical pour envoyer des ondes dans une direction quelconque; mais une telle mobilité est irréalisable pour un cadre de grandes dimensions et qui doit être solidement attaché pour résister à l'effort des vents; il serait, d'autre part, trop coûteux d'installer une série de cadres fixes présentant toutes les orientations possibles et qu'on pourrait exciter à tour de rôle.

MM. Bellini et Tosi ont tourné habilement la difficulté à l'aide d'un artifice qui avait déjà servi anciennement à Ferraris pour produire les champs tournants; ils installent, à poste fixe, deux cadres perpendiculaires entre eux et excités simultanément; alors, le rayonnement des deux cadres se compose en un rayonnement unique, comme deux forces en une seule résultante et on peut, en faisant varier le rapport des intensités dans ces deux antennes, modifier à volonté la direction du flux résultant; un instrument fort ingénieux, que les inventeurs appellent le *radiogoniomètre*, effectue automatiquement cette variation et un dispositif équivalent, appliqué au poste récepteur, permet de ne recueillir les ondes que dans une direction fixée à volonté. Les deux postes d'émission et de réception comprennent chacun, outre le radiogoniomètre, un axe vertical qui sert à la fois de support et d'antenne pour le cas où on veut utiliser les ondes non dirigées, et deux cadres triangulaires fixés par leur sommet à l'extrémité de l'axe

vertical. L'opérateur du poste de réception a d'abord en service l'antenne verticale qui lui permet d'interroger simultanément toutes les directions; dès qu'un appel lui parvient, il utilise les cadres rectangulaires couplés et cherche, en manœuvrant le radiogoniomètre, la direction d'où proviennent les ondes.

Des expériences, effectuées dans le courant de 1908, ont montré l'efficacité de ce procédé; trois postes avaient été installés à Dieppe, au Havre et à Barfleur; les signaux purent être transmis de Dieppe à l'une quelconque des deux dernières stations sans que l'autre fût excitée, bien que l'angle Le Havre-Dieppe-Barfleur ne fût que de 23 degrés. En même temps, l'emploi simultané des deux récepteurs de Dieppe et de Barfleur permettait de déterminer par triangulation le point d'où provenaient les signaux; c'est ainsi que les positions des différents postes de la côte anglaise purent être relevées exactement et que l'on put suivre un navire, pendant toute la durée de sa marche à travers la Manche.

*
* *

On voit d'après cela que la direction des ondes a cessé d'être un problème chimérique; ce qui donne à cette question une actualité plus pressante, c'est qu'elle se relie à la création, peut-être prochaine, de *phares hertziens*. M. Bouquet de la Grye, membre de l'Académie des sciences, a proposé de faire émettre à l'heure fixe, par le poste de la Tour Eiffel, des signaux radiotélégraphiques de longue portée. Ces signaux permettraient aux navires qui se trouvent dans la zone d'accès des signaux de régler exactement leurs chronomètres et de déterminer avec précision leur longitude.

Mais on peut faire mieux encore; si les postes du littoral émettaient chacun des signaux de forme convenue, un navire pourrait, d'après l'intensité de ces signaux, repérer approximativement sa position comme il se fait une idée de sa distance à la côte d'après l'éclat des phares qui la jalonnent; enfin, si la direction des ondes était réalisée pratiquement, les postes pourraient émettre des « feux tournants », autrement dit, des

ondes dirigées suivant une direction variable et tournant avec une vitesse caractéristique de chacun d'eux; mais surtout, et cet avantage serait inappréciable, le navire pourrait déterminer avec rigueur la direction de deux quelconques de ces stations et sa position en mer serait déterminée instantanément avec certitude.

Il est probable que nous verrons toutes ces choses, et aussi pas mal d'autres auxquelles nous ne pensons guère aujourd'hui. Chaque jour nous apporte un progrès, un brevet, une expérience nouvelle, et il peut sembler que, dans cet amoncellement, l'œuvre scientifique de Marconi apparaît bien petite et disproportionnée à l'éclat de sa renommée; pourtant, son nom restera attaché à la télégraphie sans fil parce qu'il a su, pour amener à la vie industrielle l'œuvre admirable de Hertz, faire converger les moyens appropriés : une rare ténacité, la puissance de l'argent et la réclame... Hertz, avec tout son génie, n'en aurait sans doute pas fait autant.

L. HOULLEVIGUE

LE COLLIER DES JOURS[1]

— TROISIÈME RANG —

Nous avions loué des chambres meublées dans la *Maximiliansstrasse*, qui est vraiment une rue très belle, étonnamment large, animée, bordée d'élégantes boutiques aux devantures amusantes. Elle commence au cœur de Munich, devant le Théâtre Royal et, après un parcours d'un kilomètre et demi, aboutit à l'Isar, une très impétueuse rivière, qui court comme une folle sur de grandes dalles, taillées, à ce qu'il semble, de main d'homme. Ces dalles forment, par de brusques cassures, comme des marches géantes d'où l'eau se précipite en cascades. Nous croyions bien ce torrent pas navigable; mais, une fois, un spectacle imprévu nous démontra qu'il l'était.

Il faisait très chaud, ce jour-là, et nous nous en allions par groupes, tout doucement, vers l'Isar, pour chercher un peu de fraîcheur dans les jardins qui, sur l'autre rive, s'étendent le long des larges berges.

Arrêtés au milieu du pont, au-dessus d'un tumulte d'eau qui donnait le vertige, nous vîmes tout à coup paraître au loin quatre ou cinq radeaux chargés d'hommes, que le courant semblait emporter, mais qui étaient dirigés cependant.

1. *Published April fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* JUDITH GAUTIER.

Voir la *Revue* des 1er, 15 février, 1er mars et 1er avril.

— Des sauvages! des pirogues! — s'écria Villiers.

Et, en effet, à cette vue, on ne pouvait songer qu'aux nègres aventureux, descendant les rapides dans des nacelles faites d'écorces d'arbres.

Le peu d'épaisseur de l'eau, sur les dalles, ajoutait au danger d'être noyé celui d'être brisé à la moindre erreur dans la difficile manœuvre. A peine avait-on le temps de trembler pour ces hommes, de les apercevoir, debout sur les radeaux, s'appuyant sur une courte perche, qu'ils étaient passés, fuyaient de l'autre côté du pont, disparaissaient.

— La vraie course à l'abîme! — s'écria Villiers.

— D'où viennent ces êtres-là? — demandai-je, — où vont-ils?

— Ah! mieux vaut ne pas le savoir. Il n'est jamais bon d'approfondir. Une vision nous a montré, n'est-ce pas? de farouches guerriers descendant l'Ogooué, à la poursuite de quelque tribu rivale : n'allons pas nous convaincre que nous n'avons vu que de braves paysans, qui allaient, tout simplement, vendre quelque vulgaire denrée au plus proche marché.

— De braves paysans et des paysans braves, en tout cas!...

Mais Villiers n'écoute plus : son imagination a suivi les guerriers de l'Ogooué, elle est partie, elle vagabonde, et le voici qui s'enfonce dans un monologue confus, mêlé de rires. Il joue avec des idées, comme on s'amuse, sur les plages, à faire glisser entre les doigts le sable en cascades. Mais je sais qu'il y a quelques pierreries dans le sable que Villiers remue, et je les guette au passage...

Quand nous sommes assis, enfin, sur des tertres de gazon, dans l'ombre des grands arbres du jardin anglais, au bord de fraîches prairies étoilées de colchiques qui semblent des milliers de feux follets, et non loin des saules, couleur vert-de-gris, dont les longs échevellements trempent dans l'Isar qui les entraîne, je commence à distinguer quelque lueur parmi les obscurités du discours de Villiers.

J'entrevois une mer brumeuse... un crépuscule de rêve... autour d'une île inconnue... Puis, dans un remous lumineux, un grand Sphinx qui émerge des flots, nage vers la rive... En travers de son dos flotte une bannière violette, sur laquelle éclate en lettres d'or ce mot : *Inviolata !...*

— Et c'est tout, — dit Villiers ; — cela ne se rattachera jamais

à rien, ne s'expliquera pas. L'impression intense, le mystère, le charme, l'étrangeté inquiétante, sont contenus dans ce tableau, aperçu comme par une déchirure de nuage, qui ne doit pas être écartée davantage...

» Il y a même des poèmes — ajoute-t-il, — qui ne peuvent avoir qu'un seul vers; celui-ci, par exemple :

La lourde clé du rêve à ma ceinture sonne...

» Est-ce assez complet? est-ce magnifique?... Qu'est-ce qu'on peut ajouter à cela?... Par bêtise, pour faire un poème, j'ai essayé de trouver une suite... Impossible!... Il n'y en a pas... Pas plus à cet autre vers :

O pasteur, Hespérus à l'occident s'allume!

» La mélancolie de l'heure, le soir limpide, la lumière de l'étoile et la vie pastorale, tout y est : pourquoi chercher autre chose?

— C'est vrai, — dis-je, — ce genre de vers, le vers unique, dans lequel semble se condenser un poème, se suffit à lui-même et dédaigne la rime; j'en ai composé un, moi aussi, très absurde, mais qui ne pouvait rimer à rien :

Je suis le nautonier des océans lunaires!

» Le poète italien Gualdo a cité quelque part ce vers en épigraphe, pour taquiner ses contemporains en leur faisant chercher « d'où c'était ».

Villiers fouille, tout à coup, dans ses poches et, après une exploration fébrile, en tire des feuillets, très chiffonnés.

— Revenons au sérieux, — dit-il, — soyons pratiques et prosaïques. Voici mon article sur l'exposition : il est fini.

— Comment! — m'écriai-je, — il n'est pas encore parti? Mais il sera trop tard : l'ouverture de l'exposition, c'est déjà vieux; on ne voudra pas le publier.

— Oh! si, vous verrez, avec quelques petites retouches il sera tout rafraîchi... D'abord, j'ai changé le titre; c'est maintenant : *Munich pendant l'Exposition*. L'article n'est pas trop mal, écoutez-moi ça :

Et il lit :

« Les salles du Palais de Cristal sont emplies, les envois français se sont brusquement abattus par caisses énormes; à l'exposition, toute la cimaise est couverte, on parle déjà d'accrocher quelques toiles retardataires au restaurant d'en face, — notamment le *Casseur de pierres*, de Courbet. Disons toutefois que Courbet a envoyé ici un paysage magnifique dont l'eau naturelle et profonde fait véritablement songer : c'est, avec le *Fauconnier* de Couture, ce que nous aimons le plus dans le Salon français, malgré le peu de sympathie que nous avons pour l'école réaliste.

» Les Allemands disent, à l'aspect des tableaux de Courbet : « Peinture aussi bonne que brutale : il voit comme un paysan et peint comme un professeur, — ce qui est déjà beaucoup », ajoutent-ils en riant... »

— Ici j'intercale une phrase, — dit Villiers — : « Il est bien tard pour parler de l'exposition », et puis j'en parle tout de même :

« Il faut citer des grisailles exquises de Ramberg, le *Saint Joseph* de Gysis, des portraits de Lembach, des paysages de Zwangauer, le Daubigny allemand, des sépias académiques de Kaulbach, sur des sujets tirés des opéras de Wagner, et *la Femme à la robe de velours* de M. Canon, un jeune peintre autrichien, d'un talent hors ligne. L'on pense que *le Banquet de Platon*, de M. Anselm Feuerbach, aura la médaille d'honneur. L'œuvre est grandiose, en vérité, et depuis Pierre de Cornelius on n'a pas mieux fait en Allemagne. L'art est donc bien portant... »

— Je vais encore glisser là une phrase, — dit Villiers : — « Laissons donc l'exposition, cette déjà vieille nouvelle, et promenons-nous par la ville... »

Et il continue sa lecture :

« Nous aimons Munich, mais tout le monde n'est pas de notre avis. Il est vrai que Munich manque un peu de sergents de ville, qu'on n'y chante pas *les Pompiers de Nanterre*, qu'on y remarque une absence de viols, d'escroqueries et d'assassinats vraiment désolante pour l'avenir de cette capitale. Par contre, nous avons vu de magnifiques théâtres où l'on joue Gœthe, nous avons visité des musées qui contiennent des trésors d'art et de génie, nous avons vu des monuments du plus pur style grec, des jardins grands comme le bois de Boulogne, des cafés immenses où l'on est servi par de belles filles que personne n'a l'idée de chiffonner outre mesure, à l'exception de quelques loustics de passage et qui en sont pour leurs frais.

» Nous sommes montés dans la *Bavaria*, l'énorme statue de bronze

qui domine la ville et par les yeux de laquelle six personnes peuvent voir, de front, l'espace s'étendre jusqu'aux montagnes du Tyrol.

» Nous avons visité la salle des portraits des dames de beauté du pays. Qu'on se représente une sorte de Galerie Montyon de l'amour, où — si son nez est d'un jet héroïque — la fille d'un cordonnier côtoie la fille d'une princesse. Le roi Louis Ier, qui a logé dans son palais ce naïf exposé de la beauté germanique, aimait les jolies femmes. Et les bons Bavarois racontent qu'à sa mort la scène suivante se serait passée à la porte du ciel :

» — Toc ! toc !

» — Qui est là ? — demande saint Pierre.

» — C'est moi, Louis Ier, roi de Bavière !

» — Un instant ! — répond le bienheureux apôtre.

» Il s'écrie d'une voix de tonnerre :

» — Ramassez les onze mille vierges ! Voici Louis de Bavière qui arrive !

» Mais ne rions pas trop de ce roi qui, au lieu de gloire militaire, a légué à son peuple des écoles où l'on apprend aux enfants à se tenir l'esprit haut et fier... »

— Ça va bien, Villiers, mais ne m'en lisez pas davantage, — dis-je en l'interrompant. — Courons plutôt à la poste : il est encore temps pour le courrier du soir. Expédions l'article : plus vous laisserez passer de temps, moins vous aurez de chance qu'il soit publié, car, malgré vos phrases conciliantes, l'actualité n'attend pas.

***

Depuis l'incident fâcheux de l'Hôtel des Quatre Saisons, où Villiers avait ôté ses bottines devant une noble assistance, nous boudions le monde, refusions les invitations, et c'est chez Franz Servais que nous aimions à nous réunir, le soir, quand il n'y avait rien d'intéressant pour nous au théâtre.

Servais, qui faisait d'assez fréquents séjours à Munich, y avait un appartement assez spacieux, au rez-de-chaussée, dans un quartier un peu éloigné du centre. Il possédait un piano, autour duquel nous passions des heures charmantes, grâce à l'inlassable complaisance de Hans Richter qui nous jouait des

fragments de *l'Or du Rhin*, pour nous initier un peu à l'œuvre que nous aurions bientôt le bonheur de voir représenter.

Servais n'a pas gardé rancune à Villiers : il reconnaît maintenant qu'il a très bien fait de ne pas mourir. Ils sont devenus d'excellents camarades et s'entendent on ne peut mieux...

Quelquefois nous nous amusions, entre nous, à jouer des charades. Sans doute, c'était moi qui avais proposé ce genre de divertissement que j'aimais beaucoup. — Ce jeu plaisait à mon père ; il égayait souvent, à Neuilly, les jeudis intimes de la rue de Longchamp.

Tout de suite Servais montra de remarquables dispositions. Il avait de l'à-propos, de l'imprévu, et ne craignait pas les effets comiques. Villiers — si grand acteur cependant ! — se déclarait incapable d'improviser deux phrases et il se réservait l'honneur de deviner le mot des charades. Schuré demandait à tenir l'emploi de public, — public un peu distrait, — tandis que Scheffer et son chien, qui ne le quittait pas, étaient tous deux très attentifs. Quant à Richter, il consentait à paraître dans les rôles de personnage muet, — tellement muet même, qu'une fois, figurant un malade, il se laissa verser de la brillantine dans la bouche, sans protester, pour ne pas faire manquer l'effet.

Comment la renommée, qui devait avoir autre chose à faire, s'avisa-t-elle d'annoncer par sa trompette, à travers la ville, de quelle façon nous passions nos soirées? Toujours est-il qu'on le sut : un soir que nous avions soupé au Café Maximilien, au moment où nous allions en sortir, nous vîmes arriver plusieurs équipages qui se suivaient, et s'arrêtèrent l'un après l'autre devant le café ; avant que nous eussions le temps de rien conjecturer, la comtesse Muchanoff descendit de la première voiture et entra rapidement.

— Enfin on vous trouve ! — s'écria-t-elle. — Vous êtes devenus insaisissables : à votre logis, vous n'y êtes jamais ; vous ne venez pas quand on vous invite. Alors nous nous sommes décidés à vous chercher partout. Voilà une heure que nous courons toutes les brasseries, tous les restaurants de Munich ; il ne restait plus que celui-ci.

Nous étions un peu interloqués. Villiers avait fait mine de s'enfuir ; mais la retraite était coupée, les portières des autres

voitures s'ouvraient : dames et messieurs, ayant fait partie de l'élégante société qui assistait à la désastreuse fête, s'éparpillaient sur le trottoir très éclairé.

— C'est très mal de faire bande à part, — reprend madame Muchanoff, — d'organiser de charmantes soirées, sans prévenir! Maintenant que nous vous avons découverts, nous vous emmenons tous. Venez, venez, vous ferez des charades : nous sommes si curieux de voir cela!

— Des charades!

Comment savent-ils?... et croient-ils vraiment que nous irons jouer des charades, en ville?...

— Mais, chère madame, — lui dis-je, — c'est tout à fait entre nous, et comme on jouerait aux jeux innocents, que nous nous récréons ainsi : nous perdrions tout notre entrain si cela devenait sérieux.

On insiste, on supplie, mais nous restons fermes et inébranlables. Nous déclarons considérer tous ceux qui sont venus à nous comme nos hôtes : c'est nous qui devons les recevoir, et qu'ils nous excusent de ne pouvoir le faire que dans un café.

Voici que l'on nous ouvre une salle déserte, qui s'illumine, et tout ce beau monde, très amusé, y entre sous les regards surpris et admiratifs des consommateurs. Les dames laissent glisser leur sortie de bal et montrent des épaules nues dans des toilettes claires. Les messieurs sont en frac.

Nous connaissons à peine la plupart des personnes présentes et il y a un peu de gêne tout d'abord; mais on demande du thé, du champagne, les dames allument des cigarettes russes, minces comme des cure-dents, et le malaise se dissipe. Le comte de Berghem, un très séduisant seigneur dont je ne sais rien de plus que le nom, entame une dissertation avec Schuré et Servais sur les analogies qui existent entre les Dieux de l'Edda, parmi lesquels Wagner a pris ses héros, et les dieux de l'Olympe, entre Wotan et Jupiter.

La comtesse Muchanoff est décidée à reconquérir Villiers, qui se dérobe autant qu'il le peut; mais elle lui fait de si gracieuses avances, témoigne d'une si vive admiration pour son talent et pour son esprit, qu'il reprend toute son assurance.

En somme, cette démarche peut-être singulière, cette invasion imprévue, est plutôt charmante et cordiale.

C'est la conclusion que proclame Villiers. Il n'a plus du tout honte de s'être assis sur le piano en laissant pendre ses pieds; il regrette seulement de ne pas avoir eu, ce soir, sa croix de Malte dans sa poche, pour l'épingler sur son veston.

*
* *

On a bien voulu nous montrer la maquette du théâtre Semper que Wagner nous avait enjoint d'aller voir et que, d'ordinaire, on préfère tenir caché.

Une sorte de sous-sol, dans la Résidence royale, sert d'oubliette à cette très jolie réduction d'un théâtre, — une réduction en plâtre, posée sur une grande table en bois blanc. — Très intéressés, nous tournons autour du petit édifice, dont le plan est si rationnel et si bien adapté à son objet, — et cela nous attriste de penser combien Wagner a été amèrement déçu d'être contraint de renoncer à son dessein de faire construire le théâtre modèle...

Qui nous eût dit que, sept ans plus tard, grâce à « la foi sans défaillance » du royal ami, nous le verrions se dresser, triomphal, sur la colline de Bayreuth?...

*
* *

Richard Wagner avait été longtemps, à Munich, le voisin du comte Friedrich de Schack et s'était lié d'amitié avec lui : j'étais chargée de recommander à Richter de ne pas oublier d'inviter le comte à la répétition générale de *l'Or du Rhin*, et j'avais promis, aussi, d'aller visiter sa fameuse collection de peinture.

Ce comte de Schack était un écrivain considérable, — Wagner estimait beaucoup son *Histoire de la Littérature et de l'Art dramatiques en Espagne*; — il savait l'arabe, le persan, le sanscrit, et avait traduit, entre autres, le *Livre des Rois* de Ferdousi. Le Maître projeta autrefois de tirer un drame musical

d'un des épisodes de cet ouvrage; il fut tenté aussi par une légende contenue dans *les Voix du Gange*, recueil traduit également par Schack.

Quant à son musée, on en disait plus de mal que de bien : on allait jusqu'à l'appeler le *Crousteum*, tant il est vrai que la philanthropie enfante l'ingratitude, — car voilà ce que récoltait ce millionnaire, qui croyait bien agir en commandant des tableaux à de pauvres artistes, auxquels on n'avait jamais rien commandé!

En somme, la collection comptait pas mal d'horreurs et quelques très belles œuvres.

Les copies de maîtres, dues au pinceau de Lembach, par exemple, me parurent extrêmement remarquables. Elles me firent me souvenir d'une commission dont Cosima m'avait chargée pour cet artiste et je me décidai à me rendre aussitôt à son atelier, qui était proche de la galerie Schack.

Lembach avait une figure fine, un peu narquoise, le regard aigu du chercheur, la barbe courte, d'un brun roux, et il ne souriait que d'un seul coin de la bouche.

Il me montra de délicieux portraits d'enfants, qu'il venait de terminer; il me fit admirer quelques toiles de maîtres, qu'il possédait, authentiques et de la plus grande beauté, — entre autres, une esquisse de Rubens et un magnifique portrait de François Ier, par le Titien.

Ce que j'avais à lui dire était ceci :

— Il faut absolument que vous fassiez le portrait de Richard Wagner, car il est vraiment honteux pour l'Allemagne qu'aucun artiste de valeur ne l'ait encore essayé. C'est madame Cosima qui vous en fait la commande et vous laisse la liberté d'en fixer le prix.

— Avec le plus grand plaisir, je ferai cette œuvre, — dit Lembach, — et je n'en veux d'autre prix que l'honneur, si je le réussis.

— Voilà qui est digne de vous, — dis-je en lui tendant la main, — mais Cosima ne l'entendra, sans doute, pas ainsi : vous discuterez cela avec elle.

— Il y a un portrait que j'aimerais aussi beaucoup à faire, c'est le vôtre.

— Mon portrait!... vous trouveriez le temps?

— Le plus tôt possible, je vous en prie.

O insouciante jeunesse! plusieurs fois Lembach me reparla de ce portrait, mais cela m'ennuyait de poser et j'éludais les rendez-vous.

J'en suis assez punie aujourd'hui par de cuisants regrets.

*
* *

Les répétitions, à l'orchestre, de *l'Or du Rhin*, vont commencer! Wagner a exigé qu'on laissât ses amis assister à la dernière, avant la générale. Cette perspective nous comble d'aise.

Richter, cependant, paraît soucieux. Tout ne marche donc pas à son idée?... Les chanteurs sont de premier ordre et pleins de zèle; les musiciens de l'orchestre, les meilleurs du monde, c'est certain, — mais il y a l'intendance du théâtre, qui travaille, en secret, à la mise en scène de l'œuvre. Et que va-t-elle être, cette mise en scène, sans les conseils du Maître, exécutée par une direction livrée à elle-même et hostile? Oui, si incroyable que cela puisse paraître, les hommes qui dirigent et administrent ce théâtre, auquel Wagner procure triomphes et profits, sont hostiles à Wagner.

Et cependant l'intendant Perfall a été nommé grâce, uniquement, à la recommandation du Maître, qu'il avait sollicité, avec une insistance servile, en lui jurant qu'il n'aurait d'autre but que de se dévouer à lui et à ses intérêts, de tout son cœur et de tout son pouvoir. Aussitôt nommé, avec une impudence sans pareille, il a renié celui à qui il devait sa position et entravé de mille façons la représentation des *Maîtres Chanteurs*.

On ne pouvait guère compter non plus sur le conseiller à la cour Lorenz von Düfflipp, intermédiaire entre le palais et le théâtre, qui, malgré son obséquiosité flatteuse envers le Maître, était secrètement du parti adverse et l'allié de l'intendant.

Stériles représailles, nous l'appelions « Tartufflipp », et son titre de Hofrath se changeait pour nous en « Chausse-trappe ».

Ce conseiller, secrétaire du roi, remplaçait Pfistmeister, le messager qui avait apporté la bonne nouvelle à Wagner, de la part de Louis II, et qui pourtant fut, lui aussi, un de ses adversaires les plus acharnés.

« Tartufflipp », avec une figure avenante, était mal bâti, carré, bossu même, — et le bruit courait que sa bosse s'était augmentée du projet de théâtre wagnérien, qu'il y avait caché, après l'avoir escamoté.

Que va-t-il résulter maintenant de ces menées sournoises? Déjà l'on m'a écrit de Tribschen que les costumes, d'après les maquettes envoyées au Maître, étaient affreux et qu'il faut les refaire. On avait imaginé de dresser des échafaudages d'or sur la tête des Dieux, sans prendre garde que dans cette œuvre, où l'or est pour ainsi dire révélé, il doit apparaître seulement après qu'Alberich l'a dérobé et forgé. Tiendra-t-on compte des observations de l'auteur?... En ce qui concerne la mise en scène, tout n'est-il pas à redouter, ceux-là seuls dont elle dépend étant malveillants et incapables?

Décidément, le souci de Richter s'explique, et il nous gagne.

*
* *

Le temps est venu : l'avant-dernière répétition de *l'Or du Rhin* va commencer.

Comme le théâtre vide et presque obscur est mystérieux et imposant! Il paraît immense, avec des aspects de cathédrale; la scène baigne tout entière dans une brume bleue, formée, sans doute, de quelque reflet du jour extérieur, car il est trois heures de l'après-midi.

A quelques-uns seulement on a accordé la faveur d'assister à cette répétition sans décor et sans costumes.

Liszt est là. Sa haute silhouette noire vient de surgir aux fauteuils d'orchestre : je cours saluer le maître, — l'ami, maintenant, — et je lui demande s'il me permet de rester auprès de lui, pendant l'audition, pour être un peu guidée à travers le chef-d'œuvre dont je connais trop peu la partition. La permission m'est très galamment accordée.

Déjà les musiciens arrivent et gagnent leurs places : quelle solennelle attente! quelle émotion quasi-religieuse!

— Depuis combien d'années j'attendais cette minute! — dit Liszt, — et je craignais bien de ne l'atteindre jamais... Si vous

saviez à travers quelles misères, quels écroulements, cette œuvre a germé et fleuri ! Je l'ai vu et j'en ai souffert. Comment Wagner a-t-il pu garder intacte la divine inspiration ? Il m'apparaît comme un passager qui, dans une tempête, porterait une coupe pleine d'eau sans devoir en verser une seule goutte. Et voyez, même au port, il ne trouve pas d'abri... Au temps de l'exil, il fut, pendant des années, le seul Allemand qui n'eût pas entendu *Lohengrin* ; aujourd'hui, la sonorité de son immense orchestre, révélant sa nouvelle œuvre, va vibrer pour la première fois, et il ne l'entendra pas... Ah ! de quelle rançon doit être payé le génie !...

Voici Richter, grave et pâle, qui monte au pupitre.

Nous sommes à peine une dizaine d'auditeurs, dans la salle obscure. J'entrevois les mèches blondes, presque blanches, de Servais et je devine Édouard Schuré à côté de lui. J'aperçois aussi une ombre qui escalade les fauteuils d'orchestre : c'est Villiers qui court s'asseoir plus loin, pour être bien seul, bien recueilli.

On ferme le rideau devant la scène ; Richter frappe des coups pressés sur le pupitre, puis, d'un geste fier et pieux, lève haut le bâton de commandement.

Et voici qu'une note grave et sourde monte de l'orchestre ; elle frémit presque insensiblement dans les profondeurs les plus basses de la gamme ; imprécise, sans contour, elle vibre dans une fluidité trouble ; puis elle semble se dilater, s'étendre, un glissement lent et doux se déroule et se perd, suivi aussitôt d'un autre glissement tout semblable, qui prend le même chemin et s'enfuit : telle la vague après la vague.

Bientôt ces ondes musicales s'enflent et se succèdent : des gouttes de lumière diffuse tombent et s'étalent, croirait-on, comme des gouttes de lait dans l'eau. Le rideau s'écarte pour laisser voir les abîmes mystérieux du Rhin, à travers des transparences bleuâtres.

Sur le théâtre, il n'y a rien, qu'une pénombre confuse ; mais comme l'imagination, suggestionnée par la musique, évoque le tableau ! Mieux, peut-être que ne le fera le décor...

Une ondulation paisible balance la lourdeur de l'eau et, tout à coup, dans le cristal fluide, une voix de cristal résonne, en même temps que la naïade coule des hauteurs et nage sous

l'eau remuante. Les paroles qu'elle chante forment des allitérations glissantes :

Weïa! Waga! Vogue, vague, va vers ton berceau...

Et elle ondoie autour du récif, au sommet duquel brille d'un éclat douteux un filon d'or; puis une autre fille du Rhin plonge des hauteurs et poursuit joyeusement sa sœur qui fuit. Mais la voix d'une troisième ondine les gronde, toutes deux, en riant :

Weïa! Waga! sauvages sœurs!
Vous veillez mal sur le sommeil de l'or.
Gardez mieux le lit du dormeur!

A son tour, elle s'élance, et les gracieuses habitantes du Rhin nagent et folâtrent, portées par les ondulations harmonieuses de l'orchestre, autour du rocher fatidique où est enfermé l'or, inconnu et vierge encore.

Les filles du Rhin, ici, sont debout sur le plancher, immobiles, en toilette de ville et coiffées de chapeaux de paille, mais on les distingue peu; sans troubler notre vision, elles prêtent leurs voix limpides et fraîches aux figures que le poète a créées.

Maintenant, des profondeurs obscures du fleuve, dans un rythme lourd et heurté, se hausse un étrange nain, aux cheveux blancs, à la longue barbe pâle réunie en une tresse; il grimpe le long des écueils visqueux. La musique s'efforce avec lui et il se plaint de l'assaut pénible, en allitérant ses mots :

Roche lisse, gluante, glissante, je glisse!...

Son regard avide suit les ondines dans leur jeu charmant, et, incapable de les atteindre, il leur crie :

Hé! hé! nixes gracieuses, race enviable!
De la nuit du Nibelheim, je monterais volontiers vers vous,
Si vous vous penchiez vers moi...

Les filles du Rhin, effrayées, se réunissent autour du rocher :

— Gardons l'or!
Le père nous a mises en méfiance de cet ennemi.
— Que veux-tu, toi qui viens d'en bas?...
— Comme vous êtes claires et belles dans la lueur!
Volontiers mon bras enlacerait l'une de vous,

Nixes élancées.
Si doucement elle se coulait vers le fond...
— Maintenant rions de notre peur :
L'ennemi est amoureux...

Et les ondines espiègles se précipitent du haut des écueils, poursuivent, agacent, tentent le nain ardent, qui, avec une fureur passionnée, bondit de roche en roche, cherchant à atteindre l'une ou l'autre. Mais les glissantes filles toujours se dérobent, lui échappent, et, tandis qu'il retombe, haletant et rageur, elles égrènent leur rire moqueur en notes cristallines...

Mais je ne vais pas me laisser aller, aujourd'hui, au plaisir de revivre mes souvenirs, en racontant *l'Or du Rhin*. Alors que je l'entendais, à Munich, dans le solennel silence du théâtre obscur, aussi bien que le métal vierge encore, qu'un rayon de soleil faisait luire sous l'eau, au sommet du roc, l'œuvre était pour la première fois révélée au monde, tandis qu'à présent, autant que l'or monnayé lui-même, elle est connue de tous.

Cette première partie de la Tétralogie, qui est un prologue, n'est pas divisée en actes, ses quatre tableaux furent exécutés sans interruption. Des changements à vue, commentés par l'orchestre, conduisaient d'un décor à l'autre.

L'exécution durait plus de deux heures, et cependant, même à cette première audition où toutes les facultés d'attention étaient tendues au possible, on n'éprouvait pas de fatigue, tant l'architecture du drame était simple de lignes, clairement exposée, tant la musique évoquait avec certitude les diverses phases, pour ainsi dire élémentaires, de l'œuvre et les personnifiaient en des thèmes et des rythmes d'une extraordinaire beauté.

Un seul passage me parut difficile à comprendre, celui, où, devant le trésor forgé par le Nibelung et qu'il vient de ravir, Wotan est — dit le texte — « frappé par une haute pensée ». A ce moment, se fait entendre, pour la première et unique fois, le *Leit-motif* du glaive, — ce glaive nommé *Nothung*, qui jouera un rôle si important dans les œuvres suivantes, mais qu'aucun geste ni aucune phrase ne désigne, quand paraît le thème qui le symbolise. — Liszt, interrogé par moi, convint qu'il y avait là une obscurité, et que Wagner s'en serait aperçu, s'il avait

assisté aux répétitions. Plus tard, je questionnai le Maître lui-même à ce propos, et il me répondit que l'observation était très juste et qu'il en tiendrait compte. Depuis, un glaive est ajouté au trésor du Nibelung : Wotan le découvre et le brandit au moment où le thème paraît...

Nous étions tous ivres d'enthousiasme, quand les Dieux, marchant sur l'arc-en-ciel, par-dessus les vallées, furent entrés au Walhalla et que le rideau se referma. Richter, enfiévré d'émotion, fut entouré, acclamé. Liszt l'embrassa et le complimenta chaudement. On félicita les chanteurs, les musiciens de l'orchestre, qui avaient si admirablement rempli leur glorieuse tâche.

Après avoir fait cortège à Liszt jusqu'à sa voiture, nous allâmes tous, dans une exaltation qui ne se calmait pas, envahir le Café Maximilien. Au lieu de commander le souper, nous demandâmes papier et plumes, et chacun de nous écrivit à Richard Wagner, pour lui exprimer toute l'admiration dont nous enivrait son nouveau chef-d'œuvre, et le remercier de nous avoir accordé l'insigne faveur de l'entendre, avant tout autre public, et même, hélas ! avant Lui...

***

C'est aujourd'hui le 25 août, jour anniversaire de la naissance du roi Louis II : Munich est pavoisée et quelques régiments, à l'uniforme bleu de ciel, défilent en grande tenue. Nous avons entendu une de leurs musiques jouer devant la Résidence, *Huldigung-Marsch,* — la « Marche de l'Hommage », — celle-là même que j'avais si laborieusement déchiffrée, à quatre mains, avec Wagner. Mais le roi n'est pas à Munich : il viendra seulement pour assister à la répétition générale de *l'Or du Rhin*, qui est fixée au vendredi 27 août, — dans deux jours.

Louis II, qui est adoré de son peuple, ne recherche pas les ovations; il s'y dérobe au contraire, autant qu'il le peut, et c'est là un chagrin pour la population bavaroise, qui voudrait le voir toujours et l'aperçoit si rarement ! Il semble bien que toutes

les jeunes filles du royaume, et même peut-être toutes les femmes, sont amoureuses de leur jeune et charmant souverain ; mais il est d'une sauvagerie hautaine et, dans les sites merveilleux qu'il a choisis pour ses châteaux, il vit presque solitaire, entre les splendeurs de l'art et les beautés de la nature. Cela ne l'empêche pas de remplir ses devoirs de roi : il a très correctement inauguré l'Exposition internationale de Peinture, puis est reparti le même jour. Bien peu auront la chance de le voir, quand il va revenir, pour entendre l'œuvre de son grand ami.

Moi aussi, je suis née un 25 août, le jour de saint Louis roi, et c'est ma fête aujourd'hui. Je l'ai dit à Cosima, par gloriole d'avoir quelque chose de commun avec l'archange royal : voici qu'elle s'en souvient et m'envoie une charmante ombrelle, d'un modèle tout nouveau ; on l'appelle « ombrelle bain de mer ». La nouveauté, c'est qu'on peut s'en servir comme d'une canne. Aussi, en me promenant dans la *Maximiliansstrasse*, j'aime mieux m'appuyer sur mon ombrelle que de l'ouvrir pour m'abriter du soleil.

Beaucoup de pèlerins sont signalés à Munich, venus, de divers côtés, pour entendre *l'Or du Rhin* : parmi eux, on nous cite madame Pauline Viardot, Saint-Saëns, Tourguenef, le baron Von Lœn, intendant du théâtre de Weimar, — et plusieurs autres, que j'oublierai.

Nous sommes tous très nerveux, très agités. Plus que deux jours : sera-t-on prêt? Hans Richter ne cache pas son inquiétude, tout lui semble louche dans la conduite de l'intendant.

— Perfall ne veut rien laisser voir de sa mise en scène, — dit-il, — mais il a la figure d'un traître.

— Perfall... Perfide...

On dirait pourtant qu'il s'accomplit un travail de cyclope derrière les murs du théâtre fermé depuis longtemps. On parle de machines à vapeur, hissées sur la scène à grand renfort de crics et de poulies!... Pourquoi faire?... c'est très effrayant... Qu'est-ce qui va sortir de ce mystère?

Enfin, Richter est sûr de son orchestre ; c'est lui qui — comme saint Christophe l'enfant Jésus — portera tout le poids de l'œuvre sur ses robustes épaules.

*
* *

Il fait encore jour quand, le vendredi 27 août, nous entrons au théâtre.

Une foule de curieux est massée devant le péristyle et sur la place de la Résidence. On sait, pourtant, que les appartements du palais communiquent directement avec la loge royale et que l'on ne verra pas Louis II passer, quand il entrera au théâtre. C'est donc l'irrésistible attrait du mur, derrière lequel il se passe quelque chose, qui retient là ces badauds.

La salle est brillamment éclairée, vide cependant ; les quelques centaines de personnes que le roi a bien voulu inviter s'y éparpillent et sont presque invisibles. Les baignoires et plusieurs rangs de fauteuils d'orchestre sont seuls occupés ; la « galerie noble » et les loges, au milieu desquelles la loge royale, en face de la scène, prend une si grande place, sont interdites.

Je regarde la décoration somptueuse de cette loge, de ce cadre auquel le tableau manque encore et qui va entourer, tout à l'heure, l'apparition si désirée du jeune souverain. C'est la première fois que nous le verrons, celui qui nous inspire une si profonde sympathie, celui que nimbe cette gloire d'avoir pu corriger une erreur du destin et atténuer la honte que gardera l'humanité pour avoir méconnu le Génie.

Les draperies de velours bleu, aux plis abondants relevés par des câbles d'or, la couronne fermée et le blason « lozangé d'azur et d'argent » et soutenu par des « lions rampants », — ce qui signifie : debout, en style héraldique, — accrochent seuls la lumière, et toute la loge royale forme comme une grotte d'ombre.

Tout à coup le roi est là, jaillissant de l'obscurité comme un astre sort du brouillard. Son juvénile visage cause une surprise délicieuse : nous ne le prévoyions pas ainsi, féminin et volontaire, candide et dominateur. Sous les cheveux, très noirs, qui gardent, dressés sur le front, comme une ondulation de flamme, le teint est d'une pâleur chaude, presque bistrée, et un singulier accent d'énergie contraste avec la douceur des traits si délicatement modelés. Mais on est tout de

suite fasciné par le resplendissement extraordinaire de ces yeux glauques comme la mer, rayonnant de longs cils noirs, de ces yeux profonds, extasiés... « Rien ne peut donner l'idée de la magie de ce regard! » disait le Maître.

Le roi s'avance jusqu'au bord de la loge. Sa haute stature domine un instant la salle; puis il s'assoit. Aussitôt on fait l'obscurité, la vision s'évanouit.

Mais Hans Richter ne donne aucun signal à l'orchestre. La rampe s'allume et, sans que le rideau s'écarte, un homme se glisse devant, par un angle de la scène.

L'intendant Perfall!... qu'est-ce qu'il veut?...

La main sur le cœur, après maintes courbettes, il parle : il « réclame l'indulgence auprès du public d'élite devant lequel il a l'honneur... Malgré toute la bonne volonté, de longs efforts consciencieux... d'insurmontables difficultés de mise en scène... des effets irréalisables... Il a fallu se résigner à ne pas atteindre la perfection, à se contenter d'à peu près... Regrets, chagrin... mais à l'impossible nul n'est tenu... »

La présence du roi refoule toute manifestation; pourtant on ne peut étouffer un murmure indigné, qui poursuit Perfall, quand, après de nouvelles courbettes, il replonge derrière la toile.

Richter frappe rageusement sur son pupitre, comme s'il tapait sur le dos du traître.

La note grave se met à vibrer sourdement, le prélude commence; mais nous ne l'écoutons plus dans le religieux recueillement de l'autre jour, nous avons l'anxiété de voir le rideau s'ouvrir... et il s'ouvre.

On est déçu, au premier coup d'œil. Rien de la pénombre glauque, des profondeurs humides et troubles que l'on s'attendait à voir : des rochers très secs, en carton découpé, posant, sans mystère, sur le plancher de la scène. Un affreux quinquet, accroché au plus haut découpage, veut figurer « l'or du Rhin » : il ne rappelle que la lanterne que l'on pose, la nuit, au sommet des démolitions... La voix cristalline déroule sa claire mélodie, et voici que, les bras ballants, les cheveux pendant devant le visage, un mannequin, qui veut être une ondine, est précipité d'en haut, la tête en bas, et, à mi chemin, reste suspendu, balancé au bout d'une ficelle. Au moment où

résonnent les autres voix, de nouvelles personnes, de même tournure, tombent des hauteurs et oscillent dans des attitudes lamentables de noyées. Bientôt les mannequins sont tirés en arrière, et les vraies chanteuses, debout sur des portants, à demi cachées par des découpures de rochers, paraissent et agitent leurs bras, pour simuler la nage; puis elles s'en vont, les filles du Rhin poupées reviennent et gigotent désespérément autour du quinquet fumeux.

Quelle dérision!... On n'oserait pas montrer cela au guignol des Champs-Élysées.

Après le changement à vue, d'une maladresse invraisemblable, un tout petit Walhalla, pareil à un château de cartes, apparaît sur une montagne. Wotan a l'air d'un chemineau qui dort à la belle étoile. Dès qu'il chante, pourtant, la magnifique voix de Betz fait tout endurer; on ne regarde plus le ridicule paysage, et comme, dans ce tableau, il n'y a pas de trucs difficiles, on peut écouter la suite des scènes jusqu'à la descente au Nibelheim.

Là, par exemple, l'intendance prend sa revanche.

Un *pschuit* formidable et continu couvre, tout à coup, les voix et l'orchestre. Qu'est-ce que c'est?... on s'effraie d'abord. Mais d'épais nuages de vapeurs blanches envahissent la scène; tout s'explique : les fameuses machines!... Un feu de Bengale rouge, allumé trop tard, colore ces buées, qui sont censées s'échapper du royaume souterrain des Nibelungen forgerons.

Quand, plus tard, Alberich doit se coiffer du casque magique pour prendre la forme d'un dragon, il s'en va tout simplement dans la coulisse et le dragon entre par le même chemin, puis le dragon s'en retourne et le personnage revient.

La machine à vapeur n'est plus employée au dernier tableau : au moment ou Donner assemble les nuages et déchaîne l'orage, le *pschuit* aurait pu aider cependant aux sifflements de la bourrasque. Cette fois, ce sont des blocs de granit qui descendent des frises et vont à droite et à gauche, sans savoir où s'arrêter; on les remonte péniblement aux frises après l'orage et ils laissent voir, ajouté au décor de tout à l'heure, un large pont, en toile blanche, qui traverse la vallée et s'en va de l'autre côté, écraser le tout petit Walhalla

Les Dieux se dirigent vers cette blancheur. C'est donc l'arc-en-ciel sur lequel ils doivent passer?... Mais oui!... Une lumière prismatique, projetée par une lanterne, court éperdument sur la toile de fond, sur le nez de Wotan, partout où elle ne doit pas être, et n'atteint jamais le pont, massif et blanc, auquel elle est destinée.

Enfin le rideau se referme, l'orchestre se tait. Richter, rouge de colère, jette son bâton sur le pupitre; lui, si doux d'ordinaire, a une expression farouche sur le visage.

— Je ne dirigerai pas ce *Rheingold*-là! — s'écrie-t-il; — à nous deux, monsieur l'intendant!

Et il nous dit :

— Attendez-moi au Café Maximilien; nous nous concerterons pour prévenir le Maître.

*
* *

La première représentation de *l'Or du Rhin* était affichée pour le surlendemain, dimanche 29 août. Dans de pareilles conditions, il fallait empêcher qu'elle eût lieu. Si la mise en scène avait été seulement médiocre, on aurait pu, à la rigueur, se résigner et compter sur la splendeur de l'œuvre pour faire oublier les insuffisances de sa réalisation plastique; mais ici il y avait trop de choses grotesques, qui faisaient rire, la malveillance et la mauvaise foi étaient trop évidentes : il fallait protester violemment et empêcher le sacrilège de s'accomplir.

Quand nous sommes tous réunis dans notre quartier général, au Café Maximilien, le conciliabule n'est pas long. Richter a eu avec Perfall une entrevue orageuse.

— Remettez la représentation, — disait Richter.

— La représentation aura lieu dimanche, — répondait Perfall :

— Nous verrons!

— Nous verrons!...

— En effet, il verra, — nous dit Richter; — ma résolution est prise, mais je n'ai pas voulu la signifier avant d'avoir l'avis de Wagner. Vite, à l'œuvre!

Il écrit une dépêche en allemand, nous rédigeons la suivante en français :

Maître, l'orchestre, sous la direction de Hans Richter, a été admirable. Les chanteurs méritent les plus grands éloges. Les décorations et les machines sont absurdes, ridicules, impossibles.

Et, pendant que l'on court au bureau du télégraphe, j'écris une longue lettre à Wagner pour lui faire un récit détaillé du spectacle auquel nous venons d'assister et dont nous sommes encore tout frémissants d'indignation.

Betz, lui aussi, écrit au Maître, qui aura les dépêches ce soir et les lettres demain matin.

Nous attendons les réponses, avec quelle impatience!

La première dépêche qui arrive le lendemain est pour Richter :

Est-ce qu'on me fera vraiment l'affront de donner mon œuvre demain?

Au théâtre, *l'Or du Rhin* est toujours affiché. Richter montre la dépêche de Wagner à Perfall, qui, sans en tenir compte, persiste à jouer l'œuvre à la date fixée.

Je reçois une lettre de Tribschen, dans laquelle Wagner me fait dire « qu'il me remercie du tableau si vivant que je lui ai donné de cette débâcle; qu'il a télégraphié au roi pour lui demander de suspendre les représentations; qu'il a télégraphié à Betz pour le prier de refuser de chanter dans ces conditions. »

Le dimanche matin, Richter va, une dernière fois, voir l'intendant et lui dit :

— La représentation de *l'Or du Rhin* n'aura pas lieu ce soir, car je ne dirigerai pas l'œuvre contre la volonté de son auteur.

— Vous ne la dirigerez ni ce soir, ni jamais, — s'écrie Perfall, — car vous n'êtes plus maître de chapelle au Théâtre Royal.

Et, blême de rage, il signe la destitution de Hans Richter.

Mais on ne jouera pas *l'Or du Rhin* ce soir. Mieux vaut un homme à la mer que le navire perdu.

Une bande est collée sur l'affiche, remettant la repré-

sentation au jeudi suivant. L'intendance cherche un chef d'orchestre ; c'est une course folle à travers Munich, où beaucoup de *Capellmeister* sont venus pour entendre *l'Or du Rhin*. Tous ceux qu'on sollicite se dérobent, quittent la ville précipitamment : aucun d'eux ne se soucie d'encourir le désaveu du compositeur, en conduisant son œuvre malgré lui.

Le lundi, une nouvelle lettre me fait savoir que Wagner a écrit longuement au roi pour lui expliquer dans tous ses détails l'affaire de *l'Or du Rhin* et le prier de remettre la représentation annoncée pour jeudi à dimanche prochain : si le roi le veut, Wagner viendra lui-même à Munich réinstaller Richter au pupitre et organiser, autant que possible, la mise en scène. — Le Maître avait posé les mêmes conditions hier à l'intendance du théâtre et il a reçu un télégramme, sorti de la bosse du conseiller, lui disant que les conditions étaient accordées et qu'on le priait seulement de permettre que la représentation eût lieu jeudi. Wagner a télégraphié :

J'attends une réponse du roi à une lettre partie aujourd'hui.

Mais, le soir même de ce lundi 30 août, Richter reçoit une dépêche de Wagner, qui lui annonce son arrivée pour le lendemain. Il n'a pas eu la patience d'attendre la réponse du roi. Il vient dans le plus strict incognito, on ne saura pas où il habitera, et, si nous voulons seulement l'apercevoir, il faut garder le plus profond secret.

JUDITH GAUTIER

(A suivre.)

LA CHANSON DE NAPLES[1]

V

Le Giovanni habitait dans une petite rue, à deux pas de Foria[2] et du Théâtre Partenope, un hôtel garni : l'*Antico Albergo della Rosa*[3]. C'était une grande maison jaunâtre, sur laquelle séchait du linge. A côté, on voyait la boutique d'un marchand d'huiles, avec l'enseigne, pendue devant la porte, — une petite carafe pleine d'un liquide d'or, — et, un peu plus loin, un bureau de *Sale e Tabacchi*[4] et sa mèche fumante.

Il y avait une étable dans un *basso* de la rue, mais les chèvres qui devaient y loger étaient toujours dehors, couchées sur le pavé çà et là, ou mangeant à l'auge.

L'Auberge de la Rose était tenue par un certain Mimi Cipullo, petit homme tout noir, et par sa femme, une créature toute rose, joyeuse, et qui n'avait qu'une jambe. C'était la *Stanfella*[5].

D'un bout de l'année à l'autre, on l'entendait béquiller en chantant dans la maison et dans la rue... Des familles entières s'entassaient dans les petites chambres de son hôtel et les cor-

1. *Published April fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* EUGÈNE MONTFORT.

Voir la *Revue* du 1er avril.

2. La *via Foria*, une des grandes rues de Naples. — On dit « Foria » tout court, comme « Toledo ».

3. *Vieille Auberge de la Rose.*

4. *Sels et Tabacs.*

5. « La Béquille. »

ridors étaient pleins de piaillements d'enfants. Des poules sautillaient dans l'escalier, fouillant d'un bec avide les tas de poussière et d'épluchures qui encombraient les marches.

C'est devant l'Auberge de la Rose, que Carmela, partie pour aller se confesser à San Brigida, arriva. Giovanni, justement, rentrait. Il était sur le point de remonter dans sa chambre; arrêté devant la porte de l'hôtel, il causait avec la Stanfella. En voyant Carmela, il eut un sourire de plaisir; il s'avança à sa rencontre d'un air heureux. La jeune fille, déjà, était au ciel. Il saisit ses deux mains dans les siennes et les pressa en disant avec ravissement :

— Oh! *angiolella mia!*

Puis, la prenant par la taille, il s'avança avec elle dans la rue, vers Foria. Ils passèrent devant Mimi Cipullo, qui jouait au *tressette*[1] avec le marchand d'huile et deux voisins : Mimi regarda la jolie fille qui accompagnait Giovanni et il sourit en hochant la tête.

— Giovanniello! — disait Carmè, — pourquoi m'as-tu laissée ainsi? Qu'as-tu donc fait tout ce temps? Pourquoi n'es-tu pas revenu?... Tu veux me rendre folle... Tous les jours, je t'attendais, je croyais que tu allais venir, et personne jamais, jamais personne!... Giovanniello!

« Giovanniello!... » Elle répétait ce nom, à demi-voix, doucement, en le faisant fondre sur sa langue comme un bonbon : « Giovanniello!... »

Ah! lui parler encore!.. Ah! le voir encore!..

Elle le regardait. Il n'avait pas changé : toujours ces yeux, cette bouche, cette petite moustache dont elle était folle. « Giovanniello!... »

Elle s'écria :

— Je voulais te dire beaucoup de choses. Je voulais te gronder, méchant! Je t'ai détesté, tu sais!.. Oh! oui, je voulais t'en dire ! Mais maintenant je ne sais plus... Te voilà donc, mon Giovanniello!...

Elle se pencha à son oreille :

— Est-ce que tu ne veux pas m'embrasser, toi?

Giovanni regarda Carmela en souriant. Il l'entraîna sous la

1. Jeu des « trois sept ».

grande porte d'un vieux palais. Personne : il la serra dans ses bras. Elle l'étreignait avec passion.

— Oh ! je croyais ne jamais te revoir, Giovanni !

Dans la rue, maintenant, ils avaient repris la tenue décente des Napolitains. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, sagement, sans seulement se toucher le bras. Giovanni était content que la Stanfella, que Mimi Cipullo et que tous les voisins eussent vu quelle jolie fille était amoureuse de lui.

— Carmenella ! Carmenella ! petite belle de mon cœur ! — dit-il d'un ton langoureux, — Carmenella ! Oh ! ce bonheur de te voir !

La Carmè respirait de toutes ses forces. Ah ! elle ne savait pas comment cela s'était fait : dès qu'elle s'était trouvée seulement à trois pas de la maison, elle n'avait plus pensé à rien, ni à l'église, ni au prêtre, toutes ses idées s'étaient envolées, et elle avait couru vers Giovanni !

A présent, droite à son côté, elle marchait joyeusement. Elle ne réfléchissait pas encore.

Mais voilà qu'ils arrivaient à Foria :

— Oh ! regarde, *amore mio !* — dit-elle.

Tout lui semblait nouveau : le large boulevard poudreux, les piles de livres des bouquinistes sur le trottoir, le cercle de badauds qui entouraient un *lotto*[1] à un sou, cet homme qui marchait lentement, tenant en l'air un placard, l'annonce encadrant un carton gommé couvert de mouches mortes, l'annonce de certaine *Calamità moschicida*. Elle souriait. Elle souriait aux petites charrettes à ânes qui sautillaient sur la chaussée,... aux « ah ! ah ! arri ! arra ! » des cochers, aux marchandes de foin qui, une botte dans les bras, s'avançaient vers les voitures... Et les grincements et les coups de marteaux brefs qui sortaient des ateliers des marbriers la faisaient sourire aussi.

— Oh regarde ! Giovanniello !

Elle avait oublié les quinze affreux jours qu'elle venait de traverser. Maintenant, elle était pleine de sécurité ! Il y avait eu un malentendu, et ce n'était rien : il n'aurait qu'un mot à dire, tout s'éclaircirait.

Elle lui demanda, confiante :

1. Loterie.

— Et pourquoi n'es-tu pas venu, mon Giovanniello? Qu'y avait-il? Dis-le-moi. Je n'y ai rien compris, mon amour. Oh! que j'ai souffert!

— Folle! — s'écria Giovanni. — Folle!... Ma folle!... Et moi, est-ce que tu crois que je n'ai pas souffert?... Être séparé de toi!... Mais je ne te quittais pas, Carmenella! mais j'étais toujours avec toi!... Ah! comment l'écho de mes pensées n'est-il pas allé te toucher?

— Et alors, pourquoi n'es-tu pas venu? Qu'est-ce qui t'a retenu? Tu n'as pas écrit... Rien... Qu'est-ce qu'il y a, Giovanniello?... Tu ne m'aimes donc plus?

— Madone!... Ne pas t'aimer! — s'écria le jeune homme en étendant le bras, puis en le ramenant vers lui pour toucher sa poitrine. — Ne pas t'aimer!... Tu es l'étoile du matin qui éclaire doucement mon cœur. Il n'y a pas de sainte au ciel plus adorable que toi... Ne pas t'aimer!... Je ne respire que pour toi! Je me crois au Paradis quand tu me regardes!

Giovanni lui disait des douceurs : Carmè, ravie, ne savait même plus ce qu'elle lui avait demandé.

— Tiens, — fit-il tout à coup, cependant, pour détourner la conversation, — est-ce que tu es déjà venue là, Carmè?

Ils se trouvaient devant un théâtre de marionnettes. La jeune fille considérait l'enseigne, — de hauts panneaux de toile multicolores où des chevaliers très rouges et très bleus se voyaient, qui se livraient des combats formidables : les uns avaient mordu la poussière, les autres, pleins de courage, frappaient d'estoc et de taille.

— Et un peu plus haut, un peu plus haut, il y a mon théâtre, — fit Giovanni.

D'un geste noble, il désigna la façade basse du Théâtre Partenope que deux affiches immenses décoraient. La Carmè admirait en silence.

Mais de l'autre côté de la rue un jardin était planté de petits saules, de pins et d'acacias, un jardin d'où l'on voyait très bien le Théâtre Partenope :

— Allons nous asseoir là, — dit Giovanni.

Ils traversèrent et ils s'assirent tous les deux sur le bord d'un bassin où s'élevait un jet d'eau. Un moment, Carmè suivit des yeux les voitures qui passaient devant elle sur la chaussée.

Puis, se tournant vers Giovanni, elle lui toucha le bras et murmura :

— Et alors, dis... pourquoi n'es-tu pas venu?...

Giovanni réfléchit une demi-minute, ensuite il répondit lentement, avec gravité :

— Cela, Carmela, je ne puis pas le dire. Ne le demande pas, je t'en prie : je ne puis pas le dire.

La jeune fille examina son amant, stupéfaite. Mais lui, ayant l'air de considérer un passant quelconque, détournait les yeux, sans affectation.

Elle était devenue pâle.

— Giovanni, — fit-elle avec une violence subite, — Giovanni, regarde-moi!

Le jeune homme feignit de rire, il dit :

— *Peccato!* Qu'est-ce qui t'arrive, maintenant, Carmenella?

Elle répondit d'une voix saccadée :

— Ne ris pas!... Et d'abord, qu'est-ce que c'est que cette femme à qui tu parlais, tout à l'heure?...

— Mais c'est la Stanfella, Carmè! — fit nonchalamment le jeune homme; — tu n'as donc pas vu? elle n'a qu'une jambe; c'est la patronne de l'hôtel.

Carmela poussa un soupir, et elle dit avec amertume :

— Tu te moques de moi, Giovanni!... Depuis que je suis là avec toi, depuis bientôt une heure, tu n'as rien voulu dire; tu as parlé, tu n'as rien dit!... Je ne sais pas encore ce que tu as fait pendant tout ce temps que je ne t'ai pas vu... Mais qu'est-ce que tu as fait, enfin?... Tu me prends pour une petite fille!

Les larmes brusquement lui étaient montées aux yeux.

— Quoi! Carmè! Qu'est-ce que tu as?... Et pourquoi pleures-tu, maintenant? — fit Giovanni en se penchant vivement sur elle.

Elle le repoussa :

— Non! laisse-moi! Dis-le moi, si tu ne veux plus me voir! Tu as dit à ma *nonna* que tu ne voulais pas te marier avec moi... Mais tout ce que tu m'as dit, à moi, Giovanni, il n'y a pas deux semaines! tout ce que tu m'as dit!... Alors tu mentais?...

Giovanni se croisa les bras sur la poitrine.

— Ainsi... ainsi, voilà ce que tu crois ! — fit-il.

Et il regarda sa maîtresse en souriant.

La jeune fille, ébranlée, se tut; puis, doucement, elle dit :

— Mais pourquoi ne viens-tu plus ?...

Tout à coup elle s'écria avec violence :

— Ah ! Giovanni ! je ne peux plus vivre sans toi ! Vois-tu, je suis folle, je t'adore ! Je suis à toi, je ferai tout ce que tu voudras... Tiens, si tu veux, partons, tout m'est égal maintenant, il n'y a que toi, que toi pour moi !... Oh ! vois-tu, ne plus te voir ! j'ai trop souffert !

Giovanni écoutait sans répondre... La Carmè venait de parler de sa *nonna* : ces mauvaises paroles, cette malédiction de la vieille, l'autre jour...

— Tu te tais, — dit la jeune fille. — Il se tait ! Madone ! il se tait ! C'est vrai pourtant, qu'il ne m'aime pas !...

Elle cacha son visage dans ses mains.

— Je t'aime, Carmè, — lui dit Giovanni à l'oreille.

Elle secoua la tête avec désespoir :

— Ah ! non ! Ah ! je le sais bien, maintenant... Mais quoi ? il y a quelque chose qui t'empêche de me voir ? une femme ? Dis-le... Oh ! va ! tu ferais mieux de dire la vérité !... Giovanni ! mon Giovanni !... Ah ! quel malheur ! Moi, qui t'adore !... Giovanni ! Giovanni !... Comme tu es méchant, Giovanni ! Et moi qui ne peux plus vivre sans toi !... Je mourrai, je mourrai...

Elle le prit par le çou, et elle lui dit, à travers ses larmes, avec une toute petite voix faible :

— Mais pourquoi, pourquoi ne m'aimes-tu pas, mon amour ?...

— Je t'aime, — répondit le jeune homme avec lassitude, en se dégageant doucement.

Des passants se retournaient.

Le jet d'eau, retombant dans le bassin, faisait un bruit triste. Le jour finissait.

— Dieu ! Dieu ! — disait à voix basse Carmè.

Un couple passa. Elle le suivit des yeux d'un air égaré. Puis passa un prêtre : un manteau romain, un chapeau à poils... Ah ! Et son confesseur !... Elle se leva, et sans rien dire à Giovanni, partit.

Quelques instants, le jeune homme, rêveur, la regarda s'éloigner. Puis il haussa les épaules. Il traversa la rue et entra au Théâtre Partenope.

VI

Le quartier du port, à Naples, présente cette particularité assez singulière que nulle part on n'y aperçoit des bateaux, ni la mer. La Marine, en effet, toute la Strada Nuova[1] depuis le petit bassin du Mandraccio jusqu'au château du Carmine, est séparée du port proprement dit par une ligne de chemins de fer de marchandises, laquelle avec sa double balustrade, ses trains continuels et ses halls de garage, bouche absolument la vue. Et l'on pourrait se promener très longtemps par là sans se douter qu'à moins de cinquante mètres sont mouillés de grands navires tout prêts à cingler vers la Chine et vers l'Amérique.

La Marine est tout de même pittoresque. C'est une rangée de grandes maisons délabrées, roses, rouges, jaunes, couleur de terre cuite, d'ocre et de carmin, couleur de vieux vases et d'antiques peintures, une rangée de maisons qui s'écaillent : de larges plaques coloriées se sont détachées de leurs façades, elles sont couvertes de blessures grisâtres. Aux balcons pendent des cargaisons de linge, des draps, qui, pareils à des voiles, se gonflent à la brise, des corsages, des jupons, des chemises, qui tout à coup s'animent, ballonnent et se raffermissent comme si quelque femme était entrée dedans. Et cela danse devant les fenêtres, cela se balance et s'agite au vent gaiement. Les maisons sont éclatantes de bruit, de cris d'enfants, de paroles, de chansons, et, par les fenêtres ouvertes, et sur les balcons, on les voit vivre.

Au rez-de-chaussée sont établis les offices anglais et les bureaux d'armateurs, devant lesquels se dressent des hampes de drapeaux. Puis des marchands de toiles et cordages et des petits magasins d'articles de pêche. Et plus loin l'étalage d'un peintre de stores, de ces stores que les vendeurs ambulants offrent dans les rues en criant : « Qui veut, qui veut un beau

1. Rue Nouvelle.

store sur lequel le soleil se brûle? » Ils sont ornés de peintures voyantes et naïves.

Le pavé est toujours gris sur la Marine, gris, chauffé et couvert de poussière. On entend un bruit continu de sifflets, de wagons qui roulent, de tramways glissant; des charrettes rouges passent, étroites, montées sur de hautes roues très minces, le fond frottant presque par terre, et des petits ânes chargés de ballots.

Ce matin-là, Giovanni était sorti de bonne heure, et, comme il faisait beau, qu'un air léger vous éventait et qu'on était bien à l'ombre, il était parti flâner par les rues, descendant sans se hâter vers la Strada Nuova où il déjeunait tous les jours, et s'amusant de ce qui se passait autour de lui comme s'il le voyait pour la première fois. Il badaudait. Il avait fait tout un tour : il avait pris la rue du Dôme et suivi le Rettifilo[1] et maintenant, arrêté dans un *vicoletto* proche la Marine, il regardait un boucher qui, ayant suspendu par un pied à un crochet devant son étal un mouton vivant, se préparait à l'égorger. Il observa les soubresauts de la misérable bête, puis il reprit sa promenade. Des voiliers, à quatre pattes, goudronnaient à grands coups de pinceaux de larges voiles étendues sur le sol. Un enfant qui avait attrapé une souris, et l'avait attachée par la queue à une ficelle, la faisait courir dans la rue parmi les cris des femmes. Sous des tentes grises, sur des tables toutes humides d'eau de mer, des marchandes de poissons avaient étalé leurs marchandises : — des tas de petits poissons d'argent, à côté de terrines où béaient des coquillages et toutes sortes de fruits de mer, et par terre, dans des baquets, des poulpes allongeant sourdement leurs tentacules.

Giovanni passait au milieu des uns et des autres, le feutre un peu de travers, les mains dans les poches et fumant sa cigarette.

— Beau fils! beau fils! hé! vois-moi donc ces beaux rougets!

Mais il regardait plutôt les filles, savourant le voluptueux, l'indolent, l'abandonné de leur démarche balancée, les filles brunes aux robes claires... Petits seins d'une forme pure

1. Grande rue de Naples.

dessinés par l'étoffe mince, corps neufs, fins et parfaits, yeux nocturnes et bouche en sang...

— Beau fils ! beau fils ! hé ! vois-moi donc ces beaux rougets !

Il regardait les très jeunes filles, nos petites vierges de Naples, enfants, femmes, et d'un double charme. Il s'arrêta pour dire bonjour à une prêteuse qu'il connaissait, laquelle, forte, et les doigts chargés de bagues, et le col cerclé de gros colliers d'or, était imposante, et semblait, sur une chaise, au milieu du marché, siéger sur un trône. Puis il repartit sur le pavé gras, écrasant des têtes de poisson, des mouches et des débris de légumes. Une femme traînait sur une planche garnie de roulettes un chaudron où, dans de l'eau chaude, nageaient de gros épis de maïs. Giovanni acheta un épi et se mit à en grignoter les grains, un à un. Il passa devant une foule de gens qui se pressaient autour d'une cuisine en plein vent tenue par une femme active et forte en gueule. Dans des bassines de cuivre fumantes, des sauces chauffaient, grasses et rougeâtres.

Mais, tout en musant ainsi, le jeune homme était arrivé sur la Marine, et en face d'une petite chapelle. Il y entra en se signant, et il se mit à genoux devant une châsse qui contenait une figure de Jésus entourée de guirlandes de roses et de cierges. Tête baissée, les mains jointes, il priait avec recueillement. A côté de lui, un vieux, dont la bouche sans dents remuait sans cesse, faisait le signe de la croix à chaque instant. Un pêcheur, resté debout, crachait sans arrêter, et l'on entendait régulièrement le bruit de ses crachats s'étalant sur le marbre.

Giovanni priait, Giovanni rêvait. Tout à coup il songea à Carmela : il fit une grimace. A présent, il ne pouvait songer à elle qu'avec ennui. Elle continuait à le poursuivre : elle le guettait au coin des rues, elle l'attendait dans son quartier, et il ne se hasardait plus hors de chez lui que si la Stanfella, d'en bas, lui avait fait signe que la Carmela n'était pas en vue. Tous les jours, elle lui écrivait. Il en était impatienté. *O vero* [1], elle était assommante ! Voulait-elle donc se faire aimer de force ? Mais si le cœur dit non, on ne peut pas contredire le cœur... Quand cela est fini, cela est fini...

1. En vérité.

Une robe de bure passa derrière Giovanni et le frôla.

— Tiens, *zi mò*[1] ! — fit le jeune homme.

Et il toucha la main d'un gros moine barbu qui venait de pénétrer dans la chapelle et qui se mit à prier en se grattant la tête. Ayant fini de prier et de se gratter, le moine se leva et sortit, non sans avoir baisé d'abord diverses statues et images. Giovanni s'était relevé aussi, en jetant un coup d'œil machinal à sa cravate, — une jolie cravate neuve, — dans la vitre de la châsse.

Ils cheminèrent ensemble.

— Eh bien *zi mò !* tu es content? — dit le jeune homme.

— Ah ! *figlio !* il faut bien. D'abord ne serait-ce pas blâmer la Providence de se déclarer mal satisfait de ce qu'elle nous envoie, et ne serait-ce pas faire montre d'une singulière présomption? *Allora*[2] on la jugerait; c'est-à-dire que l'on prétendrait que, soi, à la place du Seigneur, on agirait mieux que lui. Annibale est toujours content! — dit le moine.

Il quitta Giovanni pour aller tendre un tronc, qu'il avait à la main, à trois commères assises sur le trottoir et tricotant des bas; puis, un peu plus loin, à deux bonnes femmes, devant leur porte, dont l'une était occupée à coiffer l'autre. Ensuite il rejoignit son compagnon.

Frà[3] Annibale, de l'ordre de Saint-François, avait le visage rouge et luisant, une belle barbe et du ventre. Sa robe était excessivement usée. Il portait habituellement sous son bras un gros parapluie déteint, qu'il ouvrait quand il faisait trop de soleil, et, à la main, un tronc de cuivre, orné d'une sainte image, qu'il présentait à tout venant : « Donnez, donnez quelque chose à saint François ! » De temps en temps, il s'arrêtait pour s'éponger. En se rendant avec Giovanni à la *Trattoria del Buon Gusto*[4], — le restaurant où l'un et l'autre déjeunaient presque tous les jours, — il lui racontait que, ce matin, il avait vu une petite vieille passionnée du *lotto*[5], à laquelle il avait fourni

1. Expression populaire : « oncle moine », — comme précédemment *zi prè* : « oncle prêtre ».

2. Alors.

3. Frère.

4. *Restaurant du Bon goût.*

5. La loterie royale.

le terne qui devait sortir demain samedi. Elle avait confiance dans cette parole inspirée de Dieu; elle avait remercié le bon frère en lui donnant trois belles *lire* :

— La *puverella*[1] ! — disait le religieux, — ce jeu-là la ruinera. La *puverella !* Elle doit à tout le monde dans le quartier ! Le boulanger ne veut plus lui donner de pain. Dans la maison on essaie de la retenir, de l'empêcher de sortir, mais ffft ! toutes les semaines, elle leur glisse entre les mains et file vite, à tout petits pas, porter son argent au *banco*[2]. Ah ! puisse ce terne, que je lui ai donné, sortir ! Peut-être il n'est pas bon, mais il est aussi bon que celui qu'elle eût joué sans m'avoir consulté... Ah ! la pauvre, la pauvre ! ah ! que je prie donc le ciel qu'elle aie de la chance !

Tout en parlant, en claquant des sandales et en agitant sa tirelire, le frère Annibale avec Giovanni était arrivé devant la *Trattoria del buon Gusto*. C'était une salle voûtée, aux murs carrelés de faïences roses et bleues presque effacées, qui donnait sur la Marine, et où se voyaient des tables couvertes de nappes très minces et très sales; d'immenses cornes fixées dans les angles y combattaient la *jettatura*. On remarquait sur le mur deux glaces au tain usé, toutes pointillées de chiures de mouches, avec une vieille affiche d'une Compagnie de Navigation. Le patron tendit la main à Giovanni et s'inclina devant le moine. Tous les deux s'assirent à une table où se trouvait un petit jeune homme pâle, à figure de fille, qui regarda Giovanni avec une nuance d'admiration et dit :

— *Caro mio*, bonjour. Cette jolie cravate !... Toujours beau !... Et tu vas bien, *zi mò* ?

— Très bien, Peppino, grâce à Dieu ! — répondit le moine, qui avait posé sa tirelire et son parapluie sur une chaise.

Déjà il avait la bouche pleine de macaroni.

Le Peppino était le fils d'une de ses fidèles, une femme à laquelle il portait de l'*acquasanta*[3] : il l'avait connu haut comme ça, Peppino. Il avait fait son chemin, ce petit-là ! Il avait pris d'ailleurs un bon métier : il attendait les étrangers sous la Galerie et sur la place Saint-Ferdinand, et il leur offrait de

1. Pauvrette.
2. Bureau de loterie.
3. Eau bénite.

leur montrer les « curiosités », tableaux vivants, danses pompéiennes, « tout ce que vous pouvez désirer, *signor*... » Ce petit Peppino était fin, ingénieux, un vrai *furfantello*[1] ! Dans les cas difficiles, ses amis ne manquaient jamais de le consulter, et il n'avait pas encore seulement la vingtaine...

Frà Annibale avait avalé son grand plat de macaroni. Il but deux verres de vin. Puis il leva les yeux au ciel et dit en soupirant :

— J'ai la panse collée aux reins ! Hélas ! mon Jésus ! je suis tenu par une faim qui me renverse !

Et il réclama un second plat pareil au premier. Un paroissien court et râblé entrait dans le restaurant.

— Ah ! te voilà, *Piemuntese*[2] ! Ah ! compère ! — fit Giovanni, lui tapant sur l'épaule.

C'était le cicerone, son ami, un homme du Nord, mais savant, savant ! En attendant son plat, le Piémontais se mit à dire, presque sans gestes, qu'il n'y avait plus beaucoup d'étrangers, à présent : le mois de juin venait, on ne travaillait plus guère. Ce matin-là, pourtant, il avait accompagné un Américain au Musée.

— Un grand sec... Tu le connais, Peppino ?

— Qui est avec une Russe ?... Oui. Je lui ai déjà parlé. Peut-être je ferai quelque chose avec lui ce soir...

On entendait dans le fond de la salle la voix nasillarde de la patronne causant avec le garçon, lequel tenait sur les genoux un long tonnelet, et mettait du vin en bouteilles. Des mendiants entraient sans cesse dans la *trattoria* et s'approchaient de chaque table en marmottant quelque chose.

Un vieux, chauve, au crâne jaune et sale, baisait les vêtements des mangeurs et il disait d'une voix pleurarde :

— *Caccosa, signó, caccosa*[3] !... que je dise un Ave Maria... Faites-moi la charité !... *Caccosa !*... Donnez la paix aux âmes de tous vos morts.

Mais un autre procédait autrement : il avait un bras nu, un petit bras maigre d'enfant, trop court et mal venu, il vous le plantait sous le nez, puis il se tenait là sans mot dire, patiem-

1. Un malin.

2. Piémontais.

3. « Quelque chose, monsieur, quelque chose !... »

ment, jusqu'à ce que, à demi écœuré, on lui eût donné quelque chose afin qu'il s'en allât vite. Il portait à la joue une marque de *sfregio* [1] :

— Il ne me plaît pas! — dit tout bas Giovanni.

Sous la table, il fit un certain geste contre le mauvais œil. Peppino aussi, sans rien dire et sans rien faire paraître. Le mendiant avait du *jettatore* les sourcils qui se rejoignent. Il sortit et aucun ne souffla mot sur lui.

Le moine continuait à manger. On lui avait apporté une douceur : des aubergines froides au chocolat. Il se régalait avec componction.

— Toujours une faim canine, *padre*? — fit le cicerone.

— Ah! *figlio*! C'est un malheur! — répondit le moine, la bouche pleine. — Annibale serait plus heureux s'il n'avait pas besoin, tous les jours, de manger le déluge... Peut-être il serait devenu un saint. Mais, sans doute, le Seigneur, dans sa bonté infinie, a-t-il voulu m'empêcher de tomber dans le péché d'orgueil, qui, si j'avais été trop différent des autres hommes, eût été à craindre pour moi. Et il m'a fait sujet à leurs faiblesses, il m'a fait pauvre pécheur comme eux, il m'a donné de l'appétit, hélas! trop d'appétit!...

La patronne, une grosse mère tout en sueur, avait laissé le fond de la salle, et maintenant elle se tenait près de la table de Frà Annibale. Elle ne le quittait pas des yeux : elle avait visiblement quelque chose à lui demander. Mais elle savait bien qu'il ne lui plaisait pas qu'on le dérangeât pendant qu'il mangeait : aussi attendait-elle qu'il eût tout à fait fini. Pardessus ses aubergines au chocolat, le bon moine avait fait glisser un grand verre de vin. Et maintenant, immobile sur sa chaise, il se caressait doucement la barbe, regardant machinalement les faïences de la cloison avec, eût-on dit, une légère mélancolie : — sans doute parce que cette heure du déjeuner avait fini, qu'elle avait passé comme tout passe, et que cela encore une fois lui faisait sentir et la fuite du temps et la vanité de toutes choses et la poussière que nous sommes...

La grosse femme était à côté du moine ; elle se baissa vive-

1. Vilaine blessure que se font les Napolitains avec un rasoir.

ment, et, saisissant une de ses mains, elle se mit à la baiser avec passion, en disant d'un ton suppliant :

— Oh ! *padre ! padre !* donne-moi des numéros !

L'excellent homme la regarda avec bonhomie :

— Mais tu sais bien, *figlia*, que je n'en ai pas.

— Oh ! tu ne veux pas le dire, tu en as, j'en suis sûr, tu en as ! Tout le monde le sait que les moines font gagner qui ils veulent.

Les gens des tables voisines s'étaient interrompus de tordre et d'avaler pour mieux entendre les numéros qu'allait dire le frère.

— Je ne sais pas, moi ! — répéta frà Annibale.

— Oh ! si, tu sais ! — reprit la femme. — Je t'en conjure, *zi mò !* dis-les moi... C'est que nous ne sommes pas riches. Ah ! cela nous ferait tant de bien de gagner une fois !... Si tu savais seulement un terne, *padre* !... Oh ! ce n'est pas par avarice, ce n'est pas par amour du gain... *È vero*[1], nous avons besoin d'argent ici. Oh ! dis ! je t'en prie.

Trois ou quatre voix s'élevèrent dans la salle et se mirent à implorer le moine :

— *Padre ! padre !*

— Mais je n'ai pas de numéros, je vous assure, je ne suis qu'un pauvre homme comme vous, — fit le moine.

— Parle tout de même, parle, dis des chiffres !

Frà Annibale se gratta la tête et il dit :

— 47 et 63.

— La Tour et les Époux[2] ? Mais ce n'est qu'un ambe ! — dit la femme.

— Je ne peux pas dire plus, — fit le moine.

— Alors, alors ils sont bons ?

— Je ne sais pas, — dit le moine.

— Oh ! merci, oh ! je te remercie, oh ! tu es excellent, je vais les jouer... Tu verras, *zi mò*, l'argent qui tombera dans ta tirelire, pour tes pauvres, si je gagne... Je vais les jouer.

Et elle baisa encore la main du moine.

— Oui, belle occasion ! — fit tout à coup quelqu'un, à une table, d'une voix moqueuse.

1. « C'est vrai ».

2. *La Smorfia*, le livre du *lotto*, attribue un numéro à toute chose du monde.

C'était un vieux, un garde des finances en retraite, qui passait tout son temps à consulter les listes des numéros sortis depuis cinquante ans, et qui n'avait confiance, lui, que dans les combinaisons de nombres, et dans le calcul, pour gagner au *lotto*.

— Je ne crois pas aux moines, ni aux songes, moi, — grogna-t-il. — Je ne crois qu'à la science.

— Oh ! — s'écria la patronne, — tu parles mal, Cocozza, tu parles contre la religion : cela porte malheur.

Le moine se tourna vers le vieux :

— Tu as donc souvent gagné, Cocozza? — demanda-t-il doucement.

— Non, *padre*, je n'ai pas souvent gagné ! — fit le vieux. Mais je trouverai ce que je cherche, et ce sera bientôt, et alors je gagnerai quand je voudrai. Il y en a d'autres qui l'ont eu, le secret !...

— Alors tu veux arriver au but tout doucement, tout doucement. C'est bien, cela, tu es un sage.

— Je ne suis pas un sage, — dit le vieux, — mais je sais bien qu'au *lotto*, c'est seulement par le calcul qu'on peut gagner.

Et il se replongea dans une vieille brochure crasseuse, une liste de chiffres couverte de notes au crayon.

— Au *lotto*, il n'y a que celui qui ne joue pas qui gagne ! déclara le Piémontais en italien.

Le moine ne répondit pas. Il regarda la bonne femme, la patronne toute joyeuse, et il lui dit :

— Souviens-toi bien, *figlia*, que, pour gagner, il te faut avoir une grande foi. Je te donne des numéros, mais je ne puis que cela, moi. C'est le Seigneur qui décide. Il ne les fera sortir que s'il estime que tu le mérites. Au contraire, s'il ne te juge point assez bonne chrétienne, il en fera sortir d'autres.

— Oh ! j'ai la foi ! j'ai la foi, *padre !* — s'écria ardemment la patronne de la *trattoria*.

Et elle baisa encore une fois la main du moine.

Tous ceux qui se trouvaient dans le restaurant écoutaient le frère. Giovanni ne disait rien, de peur de se montrer crédule et napolitain, devant son ami le cicerone, sceptique, et qui était un homme supérieur. Le petit Peppino dit doucement à Giovanni, qui était assis en face de lui :

— *Cchi'o ssape?*[1]... Un Anglais, une fois, m'a donné cinquante *lire* pour l'avoir guidé seulement une soirée. J'ai l'idée tout de suite de prendre 68 et 17[2] : cet ambe, il sort... Une fois, tu as l'inspiration ; une autre fois, tu ne l'as pas. Mais il faut écouter ceux qui l'ont.

— Bah! fou qui joue, et fou qui ne joue pas, — répondit Giovanni philosophiquement, en allumant un *napuletano*[3].

On entendit sur le quai toute une musique de petites clochettes. Cela arriva devant le restaurant et, là, s'arrêta. Un homme avec un bâton parut. C'était un chevrier. Quelquefois il entrait dans la *trattoria* pour boire quelque chose, et son troupeau, en l'attendant, se couchait sur le trottoir. Il s'approcha de Giovanni et lui tendit une lettre.

Le joli garçon en le voyant ne dissimula pas un mouvement d'agacement. Il prit la lettre et la fourra dans sa poche. Elle était de Carmela. Chaque matin, de bonne heure, le chevrier passait avec ses chèvres dans le *vico* Valerio. Carmela le connaissait, et elle savait qu'il allait parfois où déjeunait Giovanni. Descendant par la fenêtre son panier avec un grand verre à remplir de lait, elle y plaçait aussi une lettre : le *craparo*[4] s'en chargeait.

Après la conversation de l'autre jour, Carmela avait quitté Giovanni pleine de douleur. Ainsi il l'avait trompée, il ne l'aimait pas. Ainsi, cela était vrai! C'était un homme sans foi. Et elle s'était donnée à cet homme-là!... Ah! elle n'avait plus qu'à mourir... Le lendemain, après une nuit de fièvre, elle ne savait plus. Mais non, ce n'était pas possible. Il n'eût pas agi ainsi, elle avait mal compris hier, elle s'était égarée. Et d'ailleurs, est-ce qu'il ne lui avait pas parlé très tendrement?... Est-ce qu'il ne lui avait pas répété encore qu'il l'aimait?... Elle repensait, reprise au miel de ses paroles, à tout ce qu'il avait dit. Non, quand elle lui offrait de vivre, de partir avec lui, s'il ne répondait rien, ce n'était point qu'il ne l'aimait pas : sans doute y avait-il quelque grave obstacle, une chose qu'elle ignorait. Il disait : « Mon bonheur, c'est d'être

1. « Qui le sait? »
2. « Anglais généreux », suivant la *Smorfia*.
3. Sorte de cigare.
4. Chevrier.

avec toi... » Il était malheureux, lui aussi, d'être séparé d'elle.

Et elle pensait encore : « Il est si beau garçon ! Il est si charmant !... Et il sait tant de choses !... Il discourt si bien !... Quand il ne m'aimerait pas, ce ne serait pas du tout sa faute : c'est la mienne, il me trouve sotte, je ne suis pas ce qu'il croyait... »

Et, tous les jours, elle lui écrivait. Giovanni en était excédé. Rien que de voir l'enveloppe le mettait de mauvaise humeur. Ces lettres passionnées, ces lettres où Carmela jetait tout son cœur ne touchaient pas Giovanni. Comme il n'était pas amoureux d'elle, elles n'étaient point émouvantes pour lui. Il les trouvait longues et monotones. Et le sentiment d'être poursuivi, cette idée qu'on le voulait contraindre l'irritait : son indépendance se révoltait. Enfin une pareille insistance, il la jugeait stupide : « Comment ne sent-elle pas qu'en agissant ainsi elle ne peut que m'impatienter, que cela est insupportable... Et est-ce qu'on commande à ses sentiments ? Quand le cœur a parlé : on ne peut pas contredire le cœur... »

Giovanni avait mis la lettre dans sa poche, sans rien dire.

— Qu'est-ce que c'est ? — dit le cicerone. — Encore un billet doux, hé ?... quelque lettre de femme, *farenella !*

— Oh ! ne m'en parle pas ! — s'écria Giovanni avec ennui.

— Et pourquoi tu ne la lis pas ?... Eh ! lis-la tout haut, si cela t'ennuie de la lire tout bas, — dit Peppino.

— Ce n'est pas intéressant, Peppino : c'est de la Carmela.

— La pauvre qui t'adore ? — fit l'autre, avec un mélange singulier de raillerie et d'admiration.

Giovanni, maintenant, avait envie de leur lire la lettre de Carmela. Sa vanité s'était éveillée. Il tira le papier de sa poche et l'ouvrit. Puis il se mit à le parcourir d'un air discret.

— Lis donc tout haut, mon Giovanni ! — fit le Peppino. — Lis donc ! moi, ça me régale, les phrases d'amour...

— Oh ! que tu me fatigues, Giuseppe[1] ! que tu me fatigues !...

Et il commença à lire, avec nonchalance, sans entrain, comme s'il cédait à l'insistance lassante de son ami :

1. Peppino est le diminutif de Giuseppe.

— « *Pourquoi ne me réponds-tu pas, Giovannino? Toutes les minutes, je t'attends, j'attends une lettre de toi. Toutes les minutes!... Tu ne viens pas, tu ne m'écris pas. Pourquoi? qu'est-que je t'ai fait? Tu veux donc me rendre folle?...* »

— Ah! Giovanniello! ah! ce joli gars-là! il affole les filles! dit Peppino.

Giovanni, flatté, posa d'un air froid sur la table son cigare qui s'était éteint, puis il continua sa lecture :

— « *Ah! je t'aime! je t'aime!... Peut-être je ne devrais pas le dire. Tu m'aimerais peut-être plus. Mais il faut bien que tu saches comme je souffre, pour que tu aies pitié de moi... Oh! ce que tu me fais souffrir est injuste! Je me traîne dans ma pauvre existence malheureuse; je compte les heures... Je voudrais que tu aies mon cœur, un instant seulement : alors tu m'écrirais, tu sentirais que tu dois me soulager... Mais non! je ne voudrais pas que tu sois une seule minute malheureux comme je suis. C'est une torture, une torture! ah! je ne pourrai pas la supporter plus longtemps...* »

Le moine croisa les deux mains sur son ventre, il hocha lentement la tête, et il dit avec un grand apitoiement :

— Pauvre petite!

— « *Il faut que tu aimes à me faire souffrir, Giovanniello! Et pourquoi? pourquoi? Moi dont l'unique besoin est de t'adorer!... Pourquoi ne m'écris-tu pas? Est-ce que tu veux que je t'oublie? Mais est-ce que tu peux croire que je pourrai t'oublier?...* »

— Elles ne peuvent pas l'oublier, elles ne le peuvent pas! fit Peppino.

— « *Cent fois par jour, je me repète que tu ne m'aimes pas. Et je ne peux le croire... Alors pourquoi aurais-tu tout fait pour que je t'aime? Oh! ce n'est pas possible!... Mais si tu ne m'aimais pas, je ne saurais même pas t'en vouloir. Seulement, ce serait un malheur. Oh! Giovanniello! quel malheur!...* »

Sur le quai, un vieux piano mécanique se mit tout à coup à jouer, avec des saccades, de grands trous, puis de subits paquets de notes. Il écartelait des airs connus. La voix de Giovanni fut couverte par le bruit : il s'arrêta, replia le papier et le remit dans sa poche.

Le cicerone tenait son menton dans sa main. Il n'avait pas prononcé un mot pendant que le jeune homme lisait. Il avait écouté avec une attention étrange.

Il était marié avec une femme hystérique, à moitié folle, qui le trompait par lubies, qui lui faisait souffrir l'enfer; il ne pouvait se détacher d'elle. Et, à cause de Tolla, il était devenu lâche. Son honnêteté native s'était affaiblie. Elle l'avait diminué et dépravé; il avait déchu...

Il réfléchissait.

— Et elle est jolie? — demanda-t-il enfin d'un air triste.

— Oui! — dit le moine.

— *Na bella quaglia!*[1] — fit Peppino.

Tous les deux la connaissaient bien de vue : Peppino, par métier, savait toutes les belles filles de Naples; frà Annibale, toujours dans les rues, connaissait tout le monde.

— Eh bien, je trouve que tu ne te conduis pas bien avec elle, Giovanni. Elle t'aime, cette fille-là, — dit le Piémontais.

Il répéta gravement, en homme pour qui l'amour est sérieux :

— Elle t'aime, cette *ragazza!*

— Et puis?... je ne l'aime pas, moi. *Allora?* Elle me fatigue! dit Giovanni en se balançant sur sa chaise.

Il ralluma son cigare et se mit à fredonner *Nanninella*, — l'air que le piano venait de jouer.

Peppino cligna de l'œil de son côté et lui dit à mi-voix :

— Et il te les faut Russes maintenant, Giovannino?

Giovanni ne répondit rien; il frisa sa petite moustache. Tout à coup sa figure se rembrunit, il devint sérieux. Il ne savait pourquoi, il avait pensé soudain à la grand'mère... Mais cela dura un instant à peine. Tout de suite il pensa au *lotto*. Il eut une idée : il allait jouer « lettre, amoureuse, chevrier. »

VII

Ah! si elle était importune, la Carmela!... à présent, surtout, que Giovanni avait une aventure nouvelle — et flatteuse, *Cristo!*

1. « Une belle caille! »

Le petit Peppino, qui guettait les *forestieri*[1] fraîchement débarqués à Naples, ayant remarqué, l'autre jour, dans la Galerie, au milieu de la foule, deux figures singulières, les avait suivies un moment, puis discrètement abordées : — un homme haut, légèrement voûté, avec de longs bras et de longues jambes, qui portait un feutre entouré d'un voile, à la manière des Anglais revenant d'Égypte; une grande femme très élégante. — Le Peppino s'était doucement approché d'eux, il avait touché son chapeau, souri mielleusement et murmuré :

— *Mousieu, mousieu...*

Les étrangers s'étaient arrêtés. Ils flânaient, ils ne savaient que faire.

— *Mousieu,* — dit Peppino, dans le français bizarre usité à Naples envers les étrangers, — *mousieu,* vous parlez *francese*? A la bonne heure! Je demande à vous servir. Vous donnez ce que vous voulez, une *piccola* récompense pour *me. Io souis* bien *connou, signor*; le patron *del Gambrinn*[2] vous dirait : « Ah! c'est bien avec *loui!...* » *Che* désire?... Désire remarquer curieuses photographies, tableaux vivants, tarentelle, Pompéi... Nous avons tout ici à Naples. *Che* désire? *Ténez, vénez* un peu *per quà*[3]. *Io* ne demande qu'à vous servir...

Généralement il ne s'adressait pas aux messieurs accompagnés de dames; mais, après avoir observé le couple, il avait jugé à d'imperceptibles indices qu'il pouvait se risquer. En effet, les deux étrangers écoutaient Peppino. La grande femme élégante le regardait avec intérêt et le signor n'interrompait pas. Il continuait, encouragé :

— Moi, *io* parle clair, *mousieu*, madame, je ne dis pas une chose *per* une autre. Le seul dans la *Gallerie...* Eh! *che* regardez-vous là, *mousieu*? Demandez à moi. Vous désirez quelque chose de bon, vous désirez céci, vous désirez céla : moi, j'ai.

Alors les deux étrangers avaient suivi le Peppino.

Dans la rue, il marchait devant, à vingt pas, sans se retourner et comme si personne n'était avec lui. Il leur avait fait connaître, entre autres notables, le *cavaliere* Fioraventi,

1. Étrangers.
2. Grand restaurant de Naples : — *Gambrinus.*
3. Par ici.

qui habitait à Chiaia un appartement très bien décoré. Le *cavaliere*, qui portait toujours la redingote et le lorgnon d'or, avait l'air honorable d'un chef de bureau, il s'exprimait fort noblement :

— C'est la première fois, monsieur, madame, que j'ai l'honneur de vous recevoir... J'ai lieu d'espérer que vous serez satisfaits de notre hospitalité napolitaine...

Trois soirs de suite, on avait accompagné Peppino, on était allé partout. Il était ravi de ses clients.

Des clients pas communs, d'ailleurs. Le « mousieu » avait une tête si pâle, si indécise, qu'on ne la retenait qu'avec effort. Il parlait très rarement, avec un accent anglais prononcé : un *Americano*, suivant le Peppino. Mais, quand il ouvrait la bouche, c'était un éblouissement : elle était pleine d'or. On croyait qu'on était chez un changeur. La dame, blonde et onduleuse, avec une chair transparente et des yeux d'eau verte, avait l'air extrêmement fragile. C'était une Russe. Un jour, tous les deux s'étaient rencontrés au Caire, il y avait cinq ans, et, depuis, ils ne s'étaient plus quittés. Ils parcouraient l'Europe ensemble... Ils se laissaient, du reste, l'un l'autre, tout à fait libres. « A demain, chère amie! » disait parfois à l'improviste l'Américain. La Russe répondait sans trouble « : A demain, mon cher! » Et elle, parfois, disait : « *My dear*, je ne vous verrai pas ce soir. — *Well*, amusez-vous bien!... » Le Peppino avait tout de suite compris le couple. Et, comme ils avaient de l'argent, il leur avait fait voir ce qu'on a de mieux à Naples... Cependant, au bout de trois jours, il ne lui restait plus grand' chose de nouveau à montrer, et les *forestiori* commençaient à ne plus s'amuser. Alors il avait proposé le Théâtre Partenope. Il avait son idée : peut-être que Giovanni intéresserait la Russe...

« Ah! le Théâtre Parténope! on trouvait là les *plous* beaux types *napuletani*! » Et le Peppino s'était lancé dans une magnifique description du spectacle : « *Noullé* part on ne pouvait *pas* trouver *qualche cosa dé plous* caractéristique, *dé plous* original... »

On arriva à neuf heures et demie, pour la seconde représentation. Dans le vestibule délabré, une foule de *popolani*[1]

1. Gens du peuple.

attendait l'ouverture des portes : — des gamins, pieds nus, qui en riant fumaient des bouts de cigarettes, des marins tout blancs, des femmes en camisole. — L'entrée des deux étrangers, avec le *ziche-ziche* des bottines et le *fri-fri*[1] des jupons, fit sensation. Ils prirent une loge, on les introduisit aussitôt dans la salle comme des spectateurs d'exception. Le Giovanni, qui se tenait debout près du bureau, dans une pose avantageuse, se faisant admirer par le petit public de la *platea*[2], leur fit un gracieux sourire, et, avec une quantité de « *Permesso, signore!*[3] » et de « *favorisca*[4] » et de saluts, il les conduisit. Il avait jeté un coup d'œil de connaisseur sur la femme élégante qu'il précédait. Elle, de son côté, avait tout de suite remarqué qu'il était joli garçon.

Maintenant, installés sur de mauvais sièges, dans un *palco*[5] mal éclairé qui sentait la sciure mouillée et le moisi, l'Américain et la Russe voyaient en bas une salle vide et d'aspect pauvre, quatre rangs de fauteuils de fer, couverts d'un velours maigre, et, par derrière, des bancs, le parterre à trois sous... Tout à coup, dans le fond, s'ouvrit une porte. Alors une inondation se précipita : comme un torrent, des gens, hommes, femmes, enfants, lancés en avant, envahirent les bancs, courant, se bousculant, criant comme à l'assaut. Les fauteuils entraient aussi, mais posément : — des boutiquiers et des employés. — Puis ce fut des appels, des battements de mains, des coups de sifflets, *zi! zi!* assourdissants : on réclamait bruyamment le commencement du spectacle... Dans le tumulte, l'orchestre s'accorda, une petite flûte s'essaya timidement. Le marchand d'eau fraîche se promenait dans la salle en frappant sur ses verres pleins avec une clef. Une femme, assise au parterre, qui portait dans ses bras un petit à peine né, criard, lui donna le sein pour le faire taire... Mais le rideau se levait.

Peppino, n'avait pas eu l'air de connaître Giovanni, mais en pénétrant dans la loge derrière les *forestieri*, il lui montra de l'œil la Russe et lui fit un signe. La porte de la loge resta

1. *Ziche-ziche*, *fri-fri*, — mots imitatifs napolitains, populaires.
2. Parterre.
3. « Permettez, monsieur!... »
4. « De grâce!... »
5. Loge de balcon.

ouverte et le Giovanni se tint dans le couloir, d'où il pouvait surveiller la jolie femme. Celle-ci avait très chaud : elle voulait rester dans le fond, près de la porte... « Ah! que son *dear* se place devant, au balcon, avec Peppino... » Et, tout de suite, elle se retourna et regarda derrière elle : Giovanni était debout dans le couloir, dans une demi-lumière; il était fin, il avait une jolie bouche; il la regardait hardiment. Elle lui répondit par un regard chaud, long, appuyé.

De toutes parts, on éclatait de rire : on avait entendu Pulcinella dans la coulisse... Des galeries aux fauteuils, c'étaient des exclamations de joie. Dans ses blancs vêtements flottants, tout blanc, avec sa blouse et son bonnet blanc, Pulcinella entrait, le visage sous un masque noir... Surprise! ce personnage éternel, hors du temps et des lieux, venait se mêler aux autres, à ceux d'aujourd'hui, vêtus comme tout le monde! Peppino, se penchant vers l'Américain, lui expliquait l'esprit de Pulcinella, narquois, plein de sel et de bon sens, et tirant de tout, avec une intelligence plaisante, la juste moralité.

— *Aoh! yes! curious!*

Accueilli par le rire et l'applaudissement général, Pulcinella s'arrêta, il enleva son bonnet et son masque et salua le public. On vit la face de l'acteur. Puis il se rajusta. La Russe, qui regardait à ce moment la scène, dit que Pulcinella avait eu tort d'enlever son masque.

— Oui, pour quelqu'un du Nord, *ma* le *Napulitano*, — remarqua Peppino, — dès que l'acteur il a remis *la* masque, il oublie la *figoure*, il est *illousionné* comme avant.

... La farce se jouait. On avait voulu voler Pulcinella, mais lui, le malin, il avait attrapé les voleurs : il avait mis son argent dans la moins lourde de ses deux valises. Ah! ah! les voleurs avaient fait maigre butin, et Pulcinella se félicitait et riait du tour qu'il leur avait joué. Mais attendez un peu, les voleurs n'en avaient pas fini avec lui! Ils dormaient paisiblement dans leurs lits : est-ce que ceux-ci ne s'avisaient pas de quitter le sol, s'élevant, montant tout en l'air!... Ils étaient maintenant suspendus entre la scène et les frises. Ah! quel effarement quand, s'éveillant dans la nuit, les voleurs voulaient se lever! Assis en chemise sur leur lit, ils tâtaient du pied par terre. Par terre? plus de par terre. Alors ils s'affolaient Cram-

ponnés au matelas, ils faisaient des contorsions insensées pour tâcher d'attraper le parquet. Inutile : tout avait disparu. Mais alors, où se trouvaient-ils à présent? Que signifiait cela? Leurs lits s'étaient envolés!...

A toutes les places, des gens se tordaient sur leurs sièges, c'étaient des fusées de rires. L'Américain, lui aussi, jugea la scène extraordinairement drôle, il se mit à rire, mais quel rire! le phoque qui aboie! et sa bouche, largement ouverte, rayonnait. Peppino le regardait avec curiosité, enchanté d'ailleurs de voir le client s'amuser. Cependant le *mousieu* se détourna pour faire part de ses réflexions à son amie. Or la jolie Russe ne regardait plus le théâtre; elle avait complètement tourné le dos à la salle, et elle faisait des signes à quelqu'un qui se trouvait dans le couloir. Comme s'il ne s'était aperçu de rien, le *mousieu* reprit sa première position et continua à suivre le spectacle... Les voleurs avaient eu tort de s'attaquer à Pulcinella, et ils le reconnaissaient. Pulcinella pardonnait, mais il leur faisait un petit discours ironique qui portait au comble la joie du public : on trépignait.

Le Giovanni entra dans la loge pour présenter le chapeau et la canne au *forestiere*.

— *My dear*, je vous prie, donnez cinq *lire* au placeur, — dit la dame blonde.

Indifférent, l'étranger tendit à Giovanni un petit billet de banque. Le jeune homme le remercia :

— *Grazie tante! Obregato, signor*[1]!

Et il envoya à la Russe un regard chargé de passion.

Dans la voiture, Peppino ne tarissait pas sur le Théâtre Partenope; il disait les habitudes des acteurs, du personnel, où l'on dînait, où l'on habitait. — C'est ainsi, par hasard, que la jeune femme apprit que Giovanni logeait à l'*Albergo della Rosa*...

*
* *

Giovanni était à sa fenêtre et il regardait dans la rue. C'était le matin, à l'heure où il fait encore frais, où chacun, dans le

1. « Mille remerciements! Très obligé, monsieur! »

soleil neuf, se sent plein de vie, d'insouciance, et tout prêt à perdre son temps en jouissant de l'azur de l'air. Giovanni regardait dans la rue, qui était bruyante et animée. Tous les marchands lançaient leurs cris. Les petites charrettes à ânes des vendeurs de légumes s'arrêtaient sous les balcons, les ménagères descendaient leur panier avec la ficelle. Des ânes brayaient. On entendait la cloche d'une vache parcourant gravement la rue à côté de son veau. Un voisin de Giovanni racontait par gestes et grimaces sa soirée d'hier à un ami qui se trouvait en bas. *Fravole! fravole de ciardino*[1]! Un vendeur de fraises passait en jetant son cri, un petit panier, décoré d'une rose, à la main.

Giovanni considérait tous ces menus tableaux. En face, près d'une porte, trois enfants étaient assis côte à côte et ne bougeaient pas. Un caniche, avec eux, assis sur son derrière, les regardait sérieusement, très content de faire partie de leur cercle, méprisant tous les passants. Un boucher ambulant arriva. Il était suivi d'une sorte d'esclave, portant sur son épaule une perche à laquelle pendaient d'horribles morceaux de viande. Les femmes approchaient, choisissaient parmi les cœurs de bœuf et les poitrines de veau. Comme Giovanni considérait le boucher, il vit passer un homme chargé d'un superbe bouquet d'œillets et de roses. Il l'accompagna des yeux, rêvant vaguement à la jolie femme à laquelle son amant envoyait ces fleurs. Mais l'homme se dirigeait vers l'*Albergo*. Il parla à Mimi Cipullo, le petit noiraud, le patron, qui se trouvait devant la porte. Et Giovanni vit Mimi lever la tête, et, le doigt tendu vers sa fenêtre, le désigner à l'homme.

*
* *

Ce fut chez la Russe une rage. Depuis ce matin où elle avait envoyé des fleurs à Giovanni, elle en était folle. Elle ne pouvait plus se passer de lui. Il le lui fallait sans cesse. *Exciting! very exciting!*... Elle croyait n'avoir jamais rencontré un homme qui eût produit sur elle un pareil effet. Lorsqu'il la prit dans ses bras, ce fut une révélation. Dès qu'il l'appro-

1. Fraises! fraises de jardin.

chait, elle frémissait... Cet amant! Comme il devinait la femme! Quel instinct et quelle science du baiser! Qu'il était prenant! Il avait à la fois quelque chose d'animal et de subtil qui était incomparable. De tous ses sens et de tous ses nerfs, la blonde Russe fut à lui.

Sous son apparence frêle, avec son aspect de fleur fragile, elle cachait une santé de fer. Elle se jetait sur Giovanni et ravageait sa bouche d'un baiser tel qu'il croyait qu'elle voulait boire son sang. Elle l'étourdissait, il ne savait plus où il se trouvait. Alors il était saisi d'un vertige. Surpris toujours par cette blondeur, émerveillé de cette chair, fraîche, pâle, comme si elle sortait des mains du Créateur, il s'exaltait. Grisés, tous les deux s'adoraient, d'un amour furieux.

Ce luxe, cette atmosphère de richesse, ces raffinements qui lui étaient inconnus fascinaient Giovanni. Et quand sa maîtresse l'embrassait, qu'elle le caressait, murmurant en russe ou en anglais des mots tendres, il l'écoutait, ravi, gagné par un charme étrange.

La Russe ne connaissait de Naples que ce qu'en voient les étrangers : les rues neuves, les maisons de plaisir, les grands hôtels et les bateaux-salons qui font le tour du golfe avec leur cargaison de gens à waterproof et baedeker, de musiciens, de chanteurs et de marchands d'écaille. Mais qu'importe! c'était la joie, l'enivrement d'un pays de caresses. De la mer, Naples, là-bas, dans le matin, semblait sentir les épices et la femme, elle était chaude, voluptueuse et molle, et la mer tiède était lascive, et les montagnes voilées, encore blanchâtres et bleuâtres, on eût dit qu'elles sortaient avec peine d'un repos paresseux après des fatigues d'amour. Tout parlait de l'amour, du baiser, de l'étreinte. Tout était sensuel et troublant... Sous la bouche de son amant, la belle Russe défaillait.

La discrétion de l'Américain était admirable. Quand Giovanni arrivait : « *My dear*, aujourd'hui je promène avec *ma* guide », disait la Russe. Aussitôt le *signor* prenait son chapeau et les laissait seuls. Quelquefois il disparaissait pendant toute une semaine : son amie l'avait envoyé un peu à Rome.

Alors, c'était de longues promenades sur la côte de Sorrente. Elle louait une calèche et ils couraient les routes radieuses au bord de la mer. Le golfe était beau comme une rade du ciel.

Les chevaux, faisant sonner leurs grelots, passaient au grand trot dans les villages. Les petits enfants cessaient subitement de jouer : rangés contre les maisons, ils regardaient passer les riches *forestieri*. Giovanni se carrait sur les coussins comme un seigneur, il sentait une bouffée d'orgueil lui monter au cerveau. La Russe, enveloppée de mousselines vaporeuses, considérait tout d'un air rêveur.

Ils se promenaient aussi au clair de lune, en barque, au pied du Pausilippe. Les nuits étaient sereines. On glissait doucement le long des jardins, dans un air parfumé. Avec une voix passionnée, le *barcaiuolo* chantait quelque chanson à vous ouvrir le cœur. Alors, enlacés, ils se serraient plus fort, de la mélancolie se mêlait à leur volupté, et ils échangeaient un baiser sans fin.

Elle l'avait habillé en gentleman et lui avait donné des bijoux, des bagues, une canne superbe. Comme tout Napolitain, Giovanni adorait la toilette. Se voir bien habillé! Il admirait son pied vêtu d'une chaussette fine et d'un joli soulier blanc. Il se regardait dans les glaces des boutiques. Vraiment, il avait l'air d'un monsieur, il était élégant, et ce n'était plus de l'élégance au rabais : il était comme un homme riche qui porte des choses chères. Les cochers l'appelaient : « Psitt! psitt! » Ils fondaient sur lui au galop : « *Garozza?... vulite, signor, vulite*[1]? » Il marchait en se dandinant légèrement, fin, allongé et gracieux, la moustache coquettement relevée, l'air vainqueur. Il s'appliquait à prendre des allures distinguées. Et il était vraiment pareil, maintenant, aux jeunes gens de bonne famille, qui, tous les jours, arrêtés sur la place Saint-Ferdinand, devant le Gambrinus, causent avec des officiers en regardant nonchalamment les femmes, en prenant des poses. Cette pensée-là l'enivrait. Jamais il n'eût rêvé monter si haut. Quand il se promenait avec la Russe, et qu'on se retournait sur leur passage, il triomphait, mais il gardait une figure impassible, s'efforçant de paraître indifférent.

Deux ou trois fois, il était allé à la *Trattoria del Buon Gusto*. Il y était reçu en triomphateur. Ses amis l'examinaient, des pieds à la tête, avec un murmure flatteur. Bon prince, il retirait

1. « Une voiture?... vous voulez, monsieur, vous voulez?... »

ses bagues pour qu'on pût les voir de près, et sa canne à béquille d'or et sa montre d'or passaient de mains en mains.

— Tu as tiré là un meilleur numéro que ceux du moine! disait la patronne de la *trattoria*.

— *Che!* elle se plaint! — s'écriait frà Annibale. — Eh! *figlia!* si tu ne gagnes pas, c'est que les saints ne te trouvent pas pieuse.

Et, tendant son tronc de cuivre à Giovanni :

— N'oublie pas saint François, mon enfant : pour le riche, quel bonheur plus grand que de faire la charité?

— Tiens, *zi mò!*

Et le jeune homme tirait de sa poche, avec simplicité, grand seigneur et *scialagnone*[1] un beau billet de dix *lire* tout neuf.

On se mettait à table. Ah! cette débauche de macaroni! ces flots de chianti et de barolo!

— Vrai, ça ne m'étonne pas, ce qui t'arrive, Giovanni : je m'attendais à tout de toi, que tu es si joli garçon! — disait le Peppino.

Mais le cicerone murmurait :

— Et la Carmè?...

Giovanni haussait les épaules.

A l'*Albergo della Rosa* aussi, cette aventure de Giovanni avait tourné les têtes. Depuis le matin où le bouquet était venu, et où le jeune homme avait répondu d'un ton négligent à Mimi Cipullo qui le questionnait : « Oh! c'est une femme qui me fait un cadeau de fleurs..., une Russe, très belle, et riche que c'est incroyable », on n'avait plus parlé que de cela dans toute la rue.

... Et cependant — qui l'aurait pu penser? — Giovanni n'était point parfaitement heureux. Il était troublé. Il était inquiet. D'abord elle avait été prise par lui; maintenant, — cela s'était fait peu à peu, — maintenant, c'est lui qui était pris. Elle le dominait par sa race, par sa haute existence, par sa fortune. Insensiblement il était devenu sa chose... Il se sentait la femme de cette femme... Et, à son sujet, des idées singulières lui venaient. Quand elle l'observait, les paupières mi-closes, avec une expression féline, il éprouvait un mysté-

1. Prodigue.

rieux malaise. Il avait vaguement la pensée que dans cette créature toujours inassouvie vivait une bête, laquelle en cet instant montrait ses yeux. Elle l'effrayait. Elle le repoussait, vaincu, elle, encore pleine de désirs : un feu formidable la dévorait. Alors elle le regardait avec mépris, elle le cinglait d'un mot terrible. Il sortait de chez elle inerte, sans pensée, ayant perdu jusqu'à sa crânerie. Il sentait que, malgré ses mots d'amour passionné, malgré ses transports, pour elle il n'était rien. Jamais il n'avait senti le cœur dans ses caresses...

Giovanni, un matin, reçut un mot d'adieu très court avec un chèque. La Russe était tombée amoureuse d'un cocher, elle partait avec lui pour Venise. Quant à l'Américain, il passait à Capri, emmenant le cicerone piémontais, afin que celui-ci là-bas lui racontât tout ce qu'y avait fait Tibère. Il comptait attendre à Capri, paisiblement, la fin de la nouvelle fantaisie de son amie.

VIII

— Vous êtes un brave jeune homme, Giovanni, et vous me faites beaucoup d'honneur en m'arrêtant. Mais voyez, là, au milieu de la rue... les langues, vous savez, les langues si elles cisaillent...

— Je suis content de vous voir... Et le Piémontais a-t-il écrit? Restez, Tolla, restez, belle... rien seulement qu'une demi-parole!...

— Et déjà l'on nous regarde!...

Ils étaient à Toledo, vers le haut, sur la *piazzetta*, devant l'*Albergo dell' Allegria*[1]. A cet endroit, la rue, qui se rapproche des faubourgs, commence à devenir très populaire. Deux commères aux cheveux gras, qui roulaient à travers la foule leurs grosses poitrines et leurs ventres, avaient en effet dévisagé Giovanni et la brune Tolla.

Il était beau, le Giovanni... Il portait un pantalon blanc, immaculé comme une nappe d'autel, il tenait à la main sa canne à béquille d'or... Les riches costumes de la Russe n'étaient pas encore usés.

1. *Auberge de l'Allégresse.*

— *Pulezammo ! pulimmo ! pulitore francese*[1] ! — cria tout près de lui un décrotteur en tapant sur sa caisse.

Il s'adressait à Giovanni. Afin d'éblouir Tolla et de s'éblouir lui-même, le jeune homme, du geste des seigneurs, posa un de ses pieds sur la boîte. Le *pulitore francese*, se précipitant à genoux, se mit vivement à l'œuvre.

Tolla, d'un air préoccupé, regardait à droite et à gauche.

— Et si l'on causait un peu ? — dit Giovanni. — Est-ce que le temps nous presse ?... Belle, faites-moi ce plaisir... Allons prendre des *granite*. Je vous joins aussitôt, avant maintenant[2]...

Il avait désigné de la main un petit café, lequel, sous la tente qui abritait son seuil, offrait aux passants ombre, tables de marbre et banquettes rouges. Tolla hésita un instant, puis elle se dirigea vers le café.

Le *pulitore francese* passait à la peinture les souliers légers de Giovanni : il trempait un pinceau plat dans un petit pot de blanc, puis il le promenait doucement, avec un soin et une attention d'artiste, sur la chaussure de toile du jeune homme. Quand ce fut fini, il considéra son travail avec satisfaction et dit :

— C'est fait, *signor ccelenza* !

Giovanni lui tendit trois sous, et il entra à son tour au café.

Il se jeta machinalement un coup d'œil dans la glace et s'assit près de Tolla. Le garçon avait disposé sur la table deux verres de neige à l'orange et de l'eau fraîche. Des gens, aux tables voisines, trempaient des brioches dans du chocolat ou du café glacé. — Cinq heures : certains déjeunaient ; certains dînaient.

— Et alors le *Piemuntese*, il va ?... Là-bas, dans l'île, il se plaît ?... Il a écrit ?...

La femme du cicerone donnait les nouvelles récentes. C'était une petite créature sèche et chaude, les lèvres rouges, deux yeux de délire. Giovanni la regardait. Quand il l'avait arrêtée dans la rue tout à l'heure, c'était bien afin d'avoir des nouvelles du Piémontais, bien pour parler de son ami :

1. « Décrottons ! décrottons ! décrotteur français ! »

2. *Prima di mò.*

déjà trois semaines qu'il était parti, le *Piemuntese*! trois semaines!... Mais maintenant, cette idée-là... Giovanni regardait Tolla. Le voisinage d'une femme agissait toujours sur lui. Une femme était là : tout de suite, en lui, un instinct s'éveillait, des idées naissaient...

Le départ de la Russe venait de lui faire subir une défaite affreuse. Il en avait perdu confiance. Depuis cet abandon, humilié, diminué, il ne croyait plus à l'avenir. Il n'avait plus foi en lui-même. Il ressemblait à un homme qui vient de se ruiner!... La chance avait tourné. Non, jamais il ne retrouverait cela!... Mais il se frottait les yeux : est-ce que ç'avait été vrai? est-ce que c'était réellement arrivé?... Cela avait passé si vite, si vite!... *Guai*[1]! Après ce rêve de richesse, de grandeur, redevenir si peu que rien! Ah! il était tombé de haut!... Il repensait, de temps en temps, maintenant, aux mauvaises paroles de la vieille.

Certes il songeait encore à faire de l'effet, il continuait à s'habiller avec éclat, mais pour les autres. Pour lui, c'était fini, et ses chapeaux, ses costumes, ses bagues, sa canne ne le leurraient plus. La Russe était partie! Il était déçu, malheureux...

Mais voilà qu'il avait rencontré la Tolla, et la Tolla le regardait, à la manière des femmes qu'un jeune homme intéresse!...

La conversation, insensiblement, avait dévié. Tolla, d'abord, avait parlé du séjour à Capri du Piémontais, de l'absence,... de la jalousie... puis de l'amour et du plaisir... Elle n'était pas fâchée d'avoir rencontré le Giovanni. Depuis longtemps il piquait sa curiosité, ce garçon. Ce que son mari en disait, — une existence dissipée, des conquêtes et des conquêtes, — cela déjà l'avait fait bien souvent songer. Et maintenant être là toute seule avec lui!...

Ils se regardaient, énervés... Ils étaient de la même race, tous les deux. Leur grande affaire, à elle, à lui, c'était l'autre sexe, l'amour. Ils causaient. Ils n'étaient décidés à rien, ils ne voulaient rien de précis, mais quelque chose les poussait, les agaçait, et ils jouaient avec le feu.

Ah! cette Tolla! Ces jours-ci, elle respirait d'être délivrée

1. Hélas!

de son mari. La sombre présence de celui-ci lui pesait : quand il était là, elle avait conscience du mal qu'elle lui avait fait, et cela lui était insupportable. Pendant les minutes même où ils paraissaient avoir tout oublié, quelque chose, intimement mêlé à leur sang, à leur être, leur demeurait toujours : l'amer regret d'avoir étouffé leur bonheur. Ils étaient affreusement mécontents d'eux-mêmes. Mais s'il était loin, elle se sentait presque affranchie de cette torture. Elle commençait d'abord par vivre à sa guise. Puis elle était prise d'un immense désir de noyer son amertume, de posséder encore de la joie, du plaisir, et elle tendait toute entière vers l'aventure, elle appelait de toute son âme l'inconnu qui lui apporterait encore l'illusion du bonheur dans la mort provisoire des mauvais souvenirs...

Tolla regarda fixement Giovanni dans les yeux, et elle lui dit avec un petit rire :

— Dites... Croyez-vous qu'on puisse encore m'aimer?

Le Giovanni eut un frisson. Il considéra la jeune femme d'un air sauvage. Il répondit :

— Taisez-vous, Tolla. Taisez-vous!

Le soleil s'était caché, le temps était très orageux ; on respirait difficilement. On sentait comme une bouche fiévreuse passer près de vos mains, de vos joues, de votre cou. Tolla s'éventait : cela faisait un petit bruit.

— Pourquoi donc restez-vous si loin? est-ce que vous avez peur de moi? — demanda-t-elle tout à coup.

— Vous croyez que j'ai peur de vous? Vous croyez que j'ai peur de vous? — répéta-t-il en ricanant.

Le désir, un émoi trouble et puissant, s'était levé en lui. Et ses habitudes de plaisir, son cœur de libertin, tous ses instincts le poussaient, tandis qu'une pensée, qui, de seconde en seconde, devenait moins forte, l'arrêtait : le cicerone, le cicerone! un homme qu'il respectait tellement!... Plus agaçante, insistante, des yeux, des lèvres, du sourire, Tolla le provoquait :

— Et l'on dit que vous êtes si hardi avec les femmes, Giovanni!

Elle se moquait de son air gêné, de son malaise. Elle riait nerveusement, puis sa bouche restait entr'ouverte, rose et

attirante, sur ses dents d'ivoire humide. Un coup de soleil faux, passant à travers la nuée, tomba sur la chaussée, et une lumière louche réverbéra dans la glace. L'atmosphère était saturée d'électricité. Giovanni voyait la peau moite de Tolla, il imaginait son souple contact. Sous la chemisette, les seins respiraient, les seins respiraient...

— Ah! ah! on dit que vous êtes si hardi avec les femmes Giovanni!

Sans rien dire, il lui prit les mains et les serra en tremblant. Il s'était rapproché d'elle, il la frôlait. Elle frémit... Un *monello*[1] aux pieds nus, qui, de la porte du café, les regardait, les voyant si occupés l'un de l'autre, se faufila jusqu'à leur table, puis, sans les quitter des yeux, prestement, il prit leurs verres et se mit à sucer le fond où restait encore un peu de *granita*. Ils ne remarquaient rien.

— Tolla! belle, belle Tolla! — disait Giovanni d'une voix étouffée.

Peu à peu la nuit s'était faite... Le garçon alluma le gaz, et tout à coup ils s'aperçurent qu'il était tard. Alors ils se levèrent en se frottant les yeux, et ils sortirent à regret.

Dehors, les boutiques flamboyaient, les globes de Toledo étaient dans la nuit comme des lunes; une foule, tout un peuple vêtu de clair, animé, bavard, couvrait les trottoirs et la chaussée, les cochers des *carrozzelle* s'ouvraient un passage en faisant claquer leurs fouets : tout avait un accent de fête et de fièvre.

Serrés l'un contre l'autre, pressés par les passants, ils marchaient, montant machinalement vers Foria, étourdis, sans rien voir. Un rassemblement formé autour d'une bande d'aveugles qui soufflaient dans des trombones, dans des flûtes et des pistons leur barra la route. Ils avaient fait halte passivement. Ils se laissaient intimement rouler par cet océan de bruit. Les yeux blancs, la tête fixe, impassible, séparé de tout, chaque aveugle jouait sa partie. Giovanni passa le bras autour de la taille de Tolla, et, d'une main tremblante, il commença à caresser son corsage. Elle se raidissait, les dents serrées...

Ils s'étaient remis à marcher, ils avaient gagné, derrière la

1. Gamin.

galerie Umberto, une rue déserte, parallèle à Toledo. Giovanni s'arrêta, et, tenant Tolla serrée contre lui, la touchant de tout son corps, il lui prit la bouche. Elle murmura, presque pâmée :

— Laissez-moi! laissez-moi!... (A présent elle avait peur, elle aurait voulu fuir). Laissez-moi, réfléchissez!

— Ah! tu m'as affolé! je me moque de tout, je ne peux plus réfléchir! — lui souffla Giovanni dans l'oreille.

Il la lui fallait, maintenant. Il la désirait comme un fauve ; le sang bouillonnait dans ses veines. Après l'avoir excité, provoqué, est-ce qu'elle allait partir? Elle plaisantait! Il la lui fallait, il la lui fallait. Mais déjà il la sentait à lui, livrée à sa merci... Toujours plus doucement il caressait son corps de chatte maigre, il baisait plus ardement ses lèvres... Ils entrèrent à l'*Albergo della Rosa* sans qu'on les eût remarqués : justement, une discussion bruyante entre deux femmes avait attiré toute la rue devant le marchand d'huiles.

... Elle avait eu un éclat de rire de folle. Lui, assis sur une chaise, muet, évitant de la regarder, attendait qu'elle eût fini de se recoiffer...

Leur délire passé, dégrisés, ils s'étaient senti froid au cœur... Giovanni, aussitôt, avait vu ce qu'une seule heure d'ivresse allait peut-être lui coûter. Cela qu'il avait commis brisait tout entre le Piémontais et lui. Et maintenant il s'apercevait qu'il n'aimait et qu'il n'avait jamais aimé personne comme le cicerone. Maintenant il comprenait que le cicerone était son seul ami! Et il avait agi pour le perdre!

Le départ de la Russe avait bien changé le Giovanni... Autrefois il ne se fût pas même soucié d'une telle aventure : « On verra la suite!... » Aujourd'hui, il n'était plus sûr de lui-même, ni de rien. Et il sentait, avec une épouvante morne, que quelque chose autour de lui, un mur qui le protégeait, venait encore de s'écrouler. La malédiction de la grand'mère lui était présente. Ah! ce qu'il venait de faire! Qu'allait-il en sortir? Du malheur! Giovanni sentait venir le malheur. Le cicerone si sérieux, si sombre!... Il avait peur...

Et cette Tolla! Ah! s'il s'en méfiait de cette complice!... faible, nerveuse, variable, folle!... C'était certain : elle le

trahirait. Il la regarda. A quoi pouvait-elle penser? A présent, elle agissait comme s'il n'était pas là; il était loin pour elle. Il voyait qu'elle réfléchissait. A quoi?...

La Tolla, écœurée d'elle-même, dégoûtée de sa faiblesse, n'essayait même pas de se dissimuler qu'elle était coupable, qu'elle avait provoqué Giovanni. Et elle se détestait... Et elle détestait son mari parce qu'elle avait commis une faute de plus contre lui, parce qu'elle avait encore augmenté sa vilaine créance... Et elle détestait Giovanni parce qu'il ne lui avait pas résisté... Toujours silencieuse, elle était en train de remettre son chapeau.

Giovanni se disait : « Un jour, dans une crise de nerfs, elle lui dira, au *Piemuntese*... » Maintenant, quelle amitié pouvait-il avoir avec le cicerone? Aucune franchise, aucun élan, puisqu'il devait s'attendre, d'un moment à l'autre, à ce qu'il devînt son ennemi.

Et comment se conduire maintenant avec eux deux? Il se le demandait. Le Piémontais était jaloux de Tolla : si Giovanni se montrait galant avec elle, le Piémontais se méfierait; mais s'il ne l'était point du tout, elle se formaliserait.

Et avec lui? S'il était affectueux, la Tolla ne se tiendrait pas de crier : « Ce n'est pas vrai, il n'est pas ton ami, il a été avec moi!... » Comme elle allait avoir souvent envie de le dénoncer!... Femme! femme! ah! mauvaise bête!

La Tolla était prête. Giovanni la regarda en souriant, d'un air admiratif :

— Au revoir, Tolla! Au revoir, belle! — dit-il tendrement.

EUGÈNE MONTFORT

(La fin au prochain numéro.)

A CASABLANCA[1]

III

Mardi, 6 août 1907. — Toute la nuit, le tir des croiseurs continua à disperser dans la campagne les rassemblements qui tentaient de se reformer près des portes. En ville, dès qu'on apercevait, des terrasses, les bandes se glisser le long des maisons entourant les consulats, des feux de salve éclataient. L'ennemi lâchait pied sur l'instant, se cachait et revenait sans cesse. Le *mellah* brûla jusqu'au matin avec des reprises suivant le caprice du vent. Le corps de Bourdoulous, roulé dans un linceul, recouvert du pavillon tricolore, entouré de hautes tiges de lauriers blancs en fleur et de géraniums rouges reposait dans l'attente des obsèques fixées à l'après-midi, car on annonçait de source indigène un gros effort des tribus dans la matinée. En prévision de cette attaque, le commandant Mangin envoya dès cinq heures du matin une section du *Galilée*, commandée par Cosme, ramener au consulat de France une famille anglaise habitant la maison Lamb et qui avait préféré y rester à cause d'un malade atteint de fièvre typhoïde; on y avait placé un poste de 4 hommes; mais il était trop faible pour rester isolé et il n'eût pas été prudent de disperser des forces insuffisantes. Il était temps d'ailleurs, car Cosme et ses hommes furent accueillis sur le seuil de la maison par un feu nourri partant des magasins de la douane au bout de

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars et 1er avril.

la rue. Le second maître de manœuvre Choquer, du *Galilée*, est atteint par un ricochet de balle en pleine poitrine sous le sein droit; Cosme est blessé à l'orteil. La section réplique avec vigueur par des feux de salve pour dégager le chemin, mais il est difficile d'agir efficacement sur des ennemis invisibles et abrités; aussi Cosme fait-il dire aux personnes qu'il doit protéger, qu'il leur accorde cinq minutes pour quitter leur demeure. Le délai semble court, surtout aux femmes; mais elles convinrent par la suite, gaiement, que c'était généreux à Cosme de les attendre, blessé, sous les balles, et elles auraient consenti à partir immédiatement plutôt que de repasser par les transes que leur avait values la dernière nuit. Quand elles arrivèrent saines et sauves, une d'elles offrit immédiatement ses talents d'infirmière diplômée. C'était miss Spinney, sœur du vice-Consul d'Angleterre à Mazaghan, qui soignait le typhique de la maison Lamb. Ce dernier fut évacué sur le consulat de Portugal, mais miss Spinney fut reçue avec empressement à l'ambulance française où son dévouement intelligent, son habileté technique, ses façons simples et actives lui méritèrent bientôt la reconnaissance de tous.

A peine pansés, Cosme et Choquer repartent avec leur section prendre livraison des armes et des munitions, renfermées au Dar-el-Maghzen ou maison du caïd. Mouley-Lamin, en avertissant le commandant Mangin de l'attaque imminente des tribus, n'avait pas caché ses alarmes personnelles. Il était menacé de pillage par les Chaouias au même titre que tous les citadins riches, et il préférait que les cartouches et les fusils renfermés au Dar-el-Maghzen ne tombassent pas aux mains de l'ennemi commun. On rapporta en trois voyages une trentaine de fusils et 14 000 cartouches. Cette sortie fut une des plus périlleuses, car la maison du caïd était dominée par le minaret d'une mosquée, remplie de fanatiques, dont le tir prenait de de plus en plus de précision. Toutes les terrasses des consulats, occupées militairement, répondaient à la mosquée. Le tir des Espagnols en particulier faisait rage sur le minaret, de sorte que beaucoup de balles tombaient tout autour dans les rues et les cours. Les maisons et les magasins environnants étaient remplis de Chaouias embusqués, tirant par les soupiraux afin d'assurer la tranquillité de ceux qui dévalisaient à l'intérieur.

Aussi le renfort du *Forbin* fut-il le bienvenu. A six heures dix, le *Galilée* signale à ce croiseur : « Envoyez dès que vous pourrez votre corps de débarquement, renforcé, avec trois jours de vivres et le maximum de cartouches. » Le *Forbin* répond : « Nous serons prêts à marcher vers six heures trente; nous avons tiré quelques obus sur très nombreux cavaliers massés près de la maison blanche. » Quelque temps après, le *Forbin* mettait à terre, dans la crique de Sidi Bel Yout, 44 marins commandés par l'enseigne Berry, puis le navire allait reprendre son mouillage de la nuit pour battre de son artillerie la route de Mazaghan où se concentraient des bandes de Chaouias.

La compagnie du *Forbin* dégage dès son arrivée l'hôtel David, d'où l'on découvrait la ville jusqu'à la porte du Socco. Après en avoir fouillé les abords, elle laisse huit fusiliers pour garder la position et vient ensuite coopérer aux dispositions de défense. Des hordes de plus en plus nombreuses cherchaient à se jeter à l'assaut de l'îlot France-Portugal, les unes par la porte de Sidi Bel Yout, les autres par la porte du Socco. L'artillerie de M. du Petit-Thouars fut chargée de repousser l'offensive des deux côtés. Dès six heures du matin, on mettait en batterie une des pièces de 65 sur la terrasse du consulat de France. L'installation était particulièrement difficile et risquée car le canon ne disposait pas du champ de recul nécessaire et la toiture éprouvait des réactions dangereuses. M. du Petit-Thouars eut l'idée d'arc-bouter les roues et la crosse contre des sacs d'orge à moitié vides; après avoir fait évacuer l'étage inférieur, il dirigea un tir indirect sur la porte du Socco, que diverses terrasses plus élevées masquaient au pointeur. En deux ou trois coups, son tir fut réglé : les groupes de cavaliers et de fantassins recevaient à l'improviste des éclats de fer venant d'un point invisible.

Le rassemblement prévu par les Arabes s'en trouve très gêné. Dès qu'un peloton paraît, il est arrosé d'obus. Les piétons s'arrêtent ou se cachent un instant, les cavaliers sont entraînés par les chevaux qui se cabrent. C'est à peine si quelques groupes arrivent en courant à pénétrer en ville.

Du côté de Sidi Bel Yout, les Marocains se rapprochent plus facilement, en se défilant derrière les dunes du rivage. M. de Gailhard-Bancel attend de les avoir à bonne portée pour régler

le tir du 37 qui les refoule vers la plage, où ils sont la proie des canons des croiseurs. Vers neuf heures, une bande de 5 à 600 Chaouias à pied, accompagnés d'une nuée de cavaliers, a réussi à se concentrer derrière quelques talus et tente une attaque en masse. Leur élan ne résiste pas longtemps aux coups du 37. Les fantassins poussent des cris sauvages, font le moulinet avec leurs fusils, ramassent quelques morts ou blessés pendant que les cavaliers bondissent sur leurs chevaux terrifiés ou s'abattent sous eux. La colonne fléchit et se disloque. Le réglage du tir du *Galilée* et du *Du Chayla* une fois opéré, les obus à balles se mettent de la partie. Le flottement des groupes s'accuse. Les Marocains reviennent à la charge avec moins d'entrain, puis désorientés par les tués, les blessés, la fuite des moins atteints et l'absence de chefs à leur tête, ils finissent par se disperser. Bien peu parviennent jusqu'à la mosquée de Sidi Bel Yout, qui devait leur assurer la victoire d'après les fanatiques. L'acharnement des bandes est pourtant long à se décourager. Elles se reforment dans les jardins ou derrière les dunes pour reparaître après un temps de repos. Quand elles sont à 3 ou 400 mètres du consulat, le tir précis et bien repéré de M. de Gailhard-Bancel les rejette dans la campagne où les canons des navires les poursuivent. A perte de vue, les pistes sont sillonnées de fuyards, de chevaux qui galopent sans cavaliers, ou les emportent inertes à la renverse, ou tâchent de marcher malgré un membre brisé ou une croupe saignante. La déroute devient à peu près générale. Vers la fin de la matinée, l'attaque était définitivement repoussée.

Le commandant Mangin voulut alors profiter du canon de 65 sur la terrasse du consulat de France pour se débarrasser du minaret de la mosquée du Caïd dont le tir devenu très précis menaçait d'empêcher nos rapports par signaux avec les navires. Un marin ne pouvait pas aventurer la tête au-dessus de la balustrade du consulat sans provoquer une petite salve. Au début, les balles se perdaient à cause du mépris de l'ennemi pour la hausse de ses fusils; maintenant, l'observation des coups avait formé les Arabes et on avait mille peines à protéger les timoniers qui transmettaient les messages, debout, en agitant les mains ou l'œil à la jumelle.

L'ennemi avait des Mauser, des Winschester, des Martini

et quelques Chassepot, mais surtout des Mauser. On ne voyait guère d'où venaient les balles, tirées qu'elles étaient d'abris d'une blancheur éclatante et avec de la poudre sans fumée. On entendait seulement leur sifflement et le choc quand elles s'aplatissaient. Elles étaient souvent à bout de plomb rentré et rapporté sur du maillechort de sorte qu'elles s'épanouissaient dans les plaies en forme de champignon. Le chef de bataillon Mangin, d'accord avec le commandant supérieur Ollivier, avait donné à l'artillerie, sur terre comme à bord, des ordres formels pour épargner les mosquées à cause de leur caractère et pour qu'elles pussent servir de lieux d'asile aux non-combattants. Mais dans le cas présent, après avoir invité Si Allal Ben Abbou à constater la situation, il prévint Mouley-Lamin que si le minaret ne cessait pas le feu il serait bombardé. L'oncle du Sultan répond que, vu son impuissance et le cas de légitime défense, on était en droit de prendre les moyens de rigueur : quelques coups mettent le minaret en si piteux état que les tireurs ne pouvaient plus s'y cacher sous peine de précipiter sa chute sur leurs propres têtes. On cesse donc le feu : il suffisait d'avertir les mosquées par un exemple et le plafond du consulat témoignait par un enfoncement marqué qu'il craignait, lui aussi, l'artillerie.

Cependant le commandant Ollivier ne se crut pas autorisé à détourner plus longtemps le *Du Chayla* de sa mission et, malgré les services que rendait le croiseur, il le fit partir à midi pour Mazaghan, retenant seulement sa compagnie de débarquement indispensable à la défense. Le docteur Avérous dut rentrer à bord dans la matinée, à cause de l'appareillage, emmenant son matériel chirurgical et le blessé Dubois qui pouvait marcher. Il aurait été impossible d'en évacuer d'autres ; pour regagner l'embarcation dans la crique de Sidi Bel Yout, le médecin et les infirmiers durent faire le coup de feu contre les Arabes embusqués derrière les barcasses échouées. Le matelot Étourneau fut atteint d'une balle à la hanche droite en pointant le canon de 37 placé à l'avant du canot.

Cet incident et le départ du *Du Chayla* obligèrent à renoncer au transport en rade d'une partie de la colonie espagnole. L'enseigne de vaisseau, commandant le détachement du *Don Alvaro de Basan*, était venu trouver M. du Petit-Thouars le

5 au soir et lui avait demandé d'organiser cet exode afin de dégager le consulat d'Espagne encombré. M. du Petit-Thouars, en promettant de s'employer de son mieux pour donner satisfaction à nos alliés, n'avait pas caché que ce mouvement lui paraissait presque impraticable tant en raison de l'escorte nécessaire pour conduire tout le monde à la plage et des risques à courir pendant l'embarquement dans les canots, qu'à cause de l'impossibilité de se procurer des embarcations en nombre suffisant. Grand avait donc été son étonnement de voir arriver pendant la matinée au consulat de France 60 à 80 Espagnols demandant des moyens d'aller en rade. Il fallut expliquer aux pauvres gens que leur désir était irréalisable : bien que le consulat fût archi-comble, on donna l'hospitalité à une partie d'entre eux ; le reste fut dirigé sur le groupe de maisons attenant au Consulat de Portugal où M. de Gailhard-Bancel enleva quelques chambres à ses marins pour les leur offrir.

Le problème de l'alimentation devenait difficile pour la défense, étroitement bloquée et obligée de nourrir une foule de réfugiés. Le *Galilée*, premier occupant, avait conservé la cuisine du consulat où se préparait la nourriture de tout le détachement. C'était une petite pièce enfumée, séparée en deux parties par une cloison et pourvue d'un fourneau de campagne dans un coin. On y accédait soit par la cour, soit par l'office, transformé en dépositoire, où Bourdoulous dormait son dernier sommeil. Le quartier-maître armurier Boinot, qui ne pouvait s'absenter à cause de l'entretien des armes et de la distribution des cartouches, veillait en même temps sur les apprêts culinaires. Les matelots, qui n'étaient pas de service, mangeaient dans la cuisine en deux tables. La première près des fourneaux était présidée par Cosme, entouré de la section de réserve qui s'intitulait elle-même sa garde d'honneur. Chacun s'asseyait au petit bonheur, sans place attitrée. Cosme s'attribuait seulement le coin près de la porte pour pouvoir se lever plus vite en cas d'alerte. Ballande et le Dr Brunet venaient, quand ils avaient le temps, et se mettaient entre les hommes qui se poussaient pour leur faire une place. C'était la vraie fraternité d'armes autour de la même écuelle. On échangeait les fourchettes et les couteaux trop peu nombreux,

on se servait du même litre. Quand la première faim était apaisée, on commençait à raconter les histoires de la journée, fusillades de terrasse à terrasse, poursuites dans les rues, enlèvements de gourbis à la baïonnette. Le canonnier Alquier expliquait ses ruses de guerre contre les Marocains du minaret. Quand il avait remarqué le créneau d'où partaient quelques coups précis, il s'abstenait de répondre pendant assez longtemps, parfois même agitait à distance un béret de matelot pour exciter le tireur sans lui répondre. Il l'engageait ainsi à prendre confiance et à se montrer davantage. Quand l'autre, rassuré, était suffisamment visible, il l'ajustait et le tirait comme à l'affût. Le plus souvent, le fusil ennemi se tenait et le créneau se vidait, et Alquier en annonçait un de plus aux camarades à plat ventre près de lui.

Cette communauté de vie dans la petite cuisine enfumée, où chacun se voyait à l'œuvre, où toutes les différences étaient oubliées, où il ne restait que des Français de bonne humeur, était plus réconfortante que ce qu'on mangeait. Si rudimentaire que fût l'organisation du *Galilée*, celle du *Du Chayla* était encore plus précaire, car ses hommes, descendus la veille sans havresacs et vêtus aussi légèrement que possible pour débarquer à la plage et sauter le mur de Sidi Bel Yout, étaient dépourvus d'ustensiles, de plats, de marmites, et même d'un local où ils pussent préparer leurs aliments. Mais un des axiomes le plus fréquemment invoqué de la marine est; « Débrouille-toi ». Dans un coin de la cour, sur un brasier improvisé, une lessiveuse devint une gigantesque soupière ; les boîtes d'endaubage vides servirent de gamelles et quelques ferblanteries récoltées au hasard des sorties, dans les rues vidées par les pillards, fournirent des ustensiles. Avec cela, un groupe « de cuisine » sut servir à toute heure des rations aux combattants affamés, qui repartaient aussitôt à leur poste.

Aux consulats d'Angleterre et du Portugal, MM. de Teyssier et de Gailhard-Bancel avaient utilisé les ressources mises à leur disposition par les propriétaires qui partageaient avec leurs défenseurs la pitance commune. Le chef de bataillon Mangin et le lieutenant de vaisseau Du Petit-Thouars avaient leur quartier général dans le bureau de la chancellerie : ils en étaient réduits à s'alimenter des envois de l'un ou de l'autre

détachement. Le premier soir à dîner, vers neuf heures, ils se trouvèrent réunis devant un pain de munition et une petite boîte de cette conserve que les marins appellent irrévérencieusement « du singe ». Quant aux pauvres réfugiés, le dénuement et des craintes de toutes sortes les empêchaient de prendre leur misère avec entrain. Les matelots leur distribuaient tout ce qu'ils pouvaient et le consulat avait réquisitionné quelques animaux, mais la plupart des réfugiés payaient par de rudes privations la probabilité de sauvegarder leur existence. Les officiers, qui ont vu leurs mines hâves et leurs yeux cernés pendant ces jours de siège et qui ont assisté aux discussions de pères se disputant un morceau de pain pour leurs enfants, n'oublieront jamais l'émotion qui les a parfois étreints. C'était à M. du Petit-Thouars qu'incombait la tâche difficile et ingrate de régler tous les détails du service intérieur. Il aurait bien préféré, comme il le demanda avec insistance, diriger les sorties de sa compagnie dans l'après-midi ; mais le commandant ne les jugeait pas assez importantes pour se priver des services d'un officier à qui son grade donnait autorité sur tous les détachements. A chaque instant, le fonctionnement des postes installés dans la ville, soulevait des problèmes et des décisions. C'étaient des hommes, des sous-officiers, des messages à envoyer, des objets à demander aux navires, des nouvelles à donner, des renseignements à fournir aux camarades Espagnols, des munitions à répartir, des agents consulaires à écouter, etc., bref le rôle de chef d'état-major dans une place assiégée où les ressources font défaut.

Quelques familles s'étaient campées dans le jardin, près des tombes des victimes du 30 juillet. Les Israélites se tenaient de préférence près de l'écurie où l'on abattait de temps en temps une maigre bête dont ils se partageaient les déchets. Près de la porte, était postée la section de réserve. Devant les fenêtres de l'ambulance, circulait volontiers le groupe des personnages officiels, M. Luret, M. Berti, M. Philipp. Si Allal ben Abbou restait sous un arbre, près de la chancellerie où le chef de bataillon Mangin travaillait et recevait sans trêve.

Au milieu de ce monde affairé, les timoniers apportaient les signaux, les chefs de détachement rendaient compte de leurs sorties, les sections se relevaient, les gradés rassemblaient leur

personnel et visitaient les cartouchières, les hommes de corvée s'interpellaient pour s'entr'aider; seuls quelques torpilleurs mineurs étaient silencieux, creusant la tombe de Bourdoulous.

Le début de l'après-midi fut employé à maintenir les communications entre les consulats à l'aide de patrouilles. Chaque détachement et, dans chaque détachement, chaque section avait son tour de sortie et les marins qui le connaissaient veillaient jalousement à ce qu'il n'y eût pas de changements ou d'erreur. Ballande s'étant trompé et ayant désigné pour faire évacuer le consulat de Danemark indéfendable, une section qui avait déjà marché le matin, la section dont c'était le tour lui dépêcha aussitôt quelques hommes pour lui demander quelle raison la privait d'une mission qui lui revenait régulièrement, alors qu'elle croyait s'être toujours bien conduite au feu et avait eu des blessés. L'ordre fut rectifié aussitôt et les délégués revinrent triomphants, non pas tant de la justice obtenue que de la déconvenue de ceux qui s'apprêtaient à partir.

Trente matelots du *Forbin* commandés par l'enseigne Berry, sont envoyés par le chef de bataillon Mangin à la recherche de quelques familles européennes, bloquées dans leurs maisons. On arrive à temps pour les ramener saines et sauves. Une d'elles est française, trois sont italiennes, une espagnole, plusieurs israélites; au groupe se joint un gardien arabe du consulat de France, Abd el-Kader ben Ahmes, qu'on croyait disparu ou victime de ses amitiés françaises. Un autre détachement emprunté au *Galilée* et au *Du Chayla*, après l'évacuation du consulat de Danemark, visite les autres consulats abandonnés. Celui d'Allemagne est intact; par contraste avec ses environs, on remarque qu'il n'a aucune trace de balles sur ses murs, aucun vestige de violence; l'immunité diplomatique lui a été conservée. En revanche les banques ont reçu un assaut furieux, les portes sont démolies, les meubles brisés, les armoires vidées, les tiroirs arrachés. Un coffre-fort de la Banque d'État contenant 60 000 pesetas a été descellé et emporté, mais les autres ont résisté. Le grand coffre-fort présente plus de trois cents empreintes de balles et des traces innombrables d'effraction ou de coups de barre de fer. On a essayé de l'arracher, d'y mettre le feu, de le défoncer de toutes les manières; il a tenu bon.

L'immeuble de la Compagnie Algérienne a été dévasté, pillé et incendié en partie. Dans les rues voisines, les plus commerçantes, les magasins sont éventrés. Leur contenu a été emporté ou jeté sur le sol. Il est curieux de voir avec quel soin minutieux les Chaouias ont ratissé les murs pour être sûrs que rien ne leur échapperait, surtout les cachettes. Par terre, c'est une accumulation de papiers et de débris variés, qui forme une épaisse litière. On marche sur une couche d'objets cassés et de lambeaux enlevés aux appartements. Pêle-mêle, au milieu des tessons, des cadavres sont couverts de mouches. Les corps nus, qui souvent baignent dans le sang caillé, se boursouflent très vite, deviennent monstrueux et puants. On dirait qu'ils vont crever, tant la peau est distendue; tous les orifices suintent et sont remplis d'insectes bourdonnants, et quelles scènes ont dû se passer la nuit dernière entre les murs, quand les féroces campagnards des tribus après le viol des femmes et le pillage des maisons emmenèrent de force les habitants comme esclaves! Les citadins de Casablanca ont dû regretter alors d'avoir accueilli leurs excitateurs dans la matinée du 30 juillet! Une troisième patrouille est envoyée sous les ordres de Cosme dégager les bâtiments annexes de la Compagnie Marocaine dont les magasins tentent particulièrement les Arabes. C'est, de plus, une position importante, car des terrasses on jouit de la vue la plus étendue sur les rues qui conduisent au consulat, sur la partie Est de la ville, sur les jardins, où se reforment sans cesse les groupes dispersés par le canon.

Du côté du consulat de Portugal, Gailhard-Bancel dut également nettoyer à la baïonnette les environs de la mosquée de Sidi Bel Yout, refuge des tireurs marocains qui ne laissaient aucun répit à son poste. Là encore on se trouvait en face de l'épineuse question des mosquées. Sidi Bel Yout, marabout vénéré, passait auprès des indigènes pour être le protecteur de Casablanca; sa *kouba* était un lieu de pèlerinage très fréquenté, surtout des femmes. Par respect de la religion musulmane, on se faisait scrupule de détériorer un de ses sanctuaires réputés; par humanité, on tenait à réserver un lieu d'asile aux gens inoffensifs; mais les fanatiques répandaient le bruit que le saint veillait sur son temple, le gardait invulnérable, que tous ses défenseurs n'avaient rien à craindre et s'attiraient des

faveurs célestes, et les Chaouias qui avaient remarqué nos ménagements en tiraient un surcroît d'audace. Un marin apparaissait-il aux environs, aussitôt les balles giclaient autour de lui. A la longue, on perdait patience et on allait cueillir sur place à la baïonnette les tireurs dissimulés qu'on ne pouvait atteindre autrement. C'était à qui arriverait le premier à la case suspecte et parfois les hommes, se bousculant un peu, évitaient de prendre certaines précautions de prudence. C'est ainsi que le matelot Bracco du *Du Chayla* fut légèrement blessé au niveau de l'omoplate.

Aussitôt après son pansement, eurent lieu les obsèques du quartier-maître Bourdoulous tué la nuit dernière au consulat de Suède : ne pouvant se procurer ou confectionner un cercueil, le Dr Brunet ordonna d'envelopper le corps d'une natte et d'un tapis emprunté à M. Malpertuy. La laine, imputrescible dans le sol, surtout arrosée d'antiseptiques, permettrait de relever aisément et entièrement la dépouille qu'on allait confier à la terre, quel que fût le moment choisi par la suite. M. du Petit-Thouars avait prescrit les honneurs à rendre et informé l'officier espagnol : quelques prières sont murmurées par un franciscain espagnol, le Père José de San Antonio Alvarez; puis les marins du *Du Chayla* portent leur camarade jusqu'à la fosse creusée dans un coin du jardin, à côté des victimes du 30 juillet. Le chef de bataillon Mangin, un officier espagnol, le vice-consul M. Maigret, le personnel du Consulat, les officiers présents, les Européens réfugiés, les hommes des détachements de réserve rendent un dernier hommage silencieux. Les coups de feu qui éclatent des terrasses voisines servent de salve.

Vers quatre heures et demie, un retour offensif des Arabes produit une vive alerte. La mise en batterie des petits canons et le tir renforcé de tous les hommes disponibles, énergiquement appuyé par les pièces des navires, arrêtent le flot envahissant des tribus qui trouvait un facile accès en ville par les ruines fumantes du mellah. Le commandant Mangin juge prudent d'augmenter les postes pour la nuit, car les communications seraient impraticables dans les ruelles obscures. Une patrouille, fournie par le *Forbin* et commandée par l'enseigne Berry, va ravitailler le consulat d'Angleterre en munitions.

Elle lui amène aussi 18 marins du *Du Chayla* qui portent sa garnison à 30 hommes. C'est toujours l'enseigne de Teyssier qui est chargé de ce poste, d'une défense difficile à cause de l'enchevêtrement des maisons avoisinantes. M. Berry laisse également 12 hommes du *Du Chayla* avec le second-maître Boisard au consulat qui est le centre d'une fusillade très active, car il est placé au fond d'une rue étroite dans un cul-de-sac entouré de constructions sensiblement plus élevées de plusieurs côtés. Un des canons de 37 débarqués par le *Du Chayla* avant son départ est hissé sur le toit de l'hôtel David près du consulat de France. La place qui le précède et la rue principale qui vient de la porte du Socco seront ainsi battues d'enfilade et intenables si la poussée de l'ennemi vient de la ville arabe. La Compagnie Marocaine, le consulat d'Autriche, le groupe de maisons du consulat de Portugal conservent les mêmes effectifs que la veille; mais le consulat de Suède, à cause des nouvelles pessimistes de Mouley-Lamin, reçoit 16 hommes du *Galilée*. Il en résulte que la maison de France, réduite au strict minimum, ne garde qu'une section du *Galilée* et une section de réserve. M. Mordock, commerçant anglais, futur gendre de l'agent consulaire de Suède, vient se faire panser à l'ambulance d'un coup de feu reçu derrière l'oreille en sortant de chez lui. Le Dr Brunet le reconduit jusqu'au consulat de Suède pour donner ses soins à un enfant. A cette occasion, l'agent consulaire, M. Fernau, manifeste son admiration pour le tir des canons des navires français : « Je ne croyais pas, dit-il, qu'on pût arriver à une pareille précision sur un but aussi mobile que les cavaliers arabes. Nous suivons avec une jumelle ou une lunette les effets de vos obus qui déconcertent les Chaouias. Une bande de Marocains s'avance; un projectile tombe au milieu d'eux; les tués et les blessés restent sur place, les autres détalent à toutes jambes. A quelques centaines de mètres, un autre projectile en écrase quelques-uns et la poursuite continue ainsi très loin. Il en est de même pour les cavaliers; une bombe éclate; quelques chevaux roulent dans la poussière; d'autres cherchent à se relever en boitant et retombent bientôt; les autres ruent, font des bonds énormes et tournent bride à toute vitesse; à quelque distance un obus les a rejoints. Le *Galilée* et le *Du Chayla* méritent le nom

de frégates infernales que les Arabes leur donnent maintenant. »

A bord, depuis un jour entier, l'artillerie suivait les évolutions de l'ennemi dans la plaine. L'enseigne Bérenger s'était empressé de repérer les distances et les points saillants de toutes les pistes. Aussi quand les premiers projectiles avaient arrêté une colonne, les obus suivants allaient arroser les fuyards au passage où ils couraient se faire massacrer : les piétons, perdant la tête, se jetaient parfois à la débandade, de côté et d'autre ; mais les chevaux, terrorisés par le bruit, l'odeur et les éclats de fer, se cabraient et retournaient instinctivement à toute allure par le chemin déjà suivi, emportant leurs maîtres à une catastrophe plus assurée. Cette chasse passionnait les pointeurs ; les Chaouias étaient incapables de se rendre compte du calcul ; leurs qualités ordinaires d'observation disparaissaient devant la hantise du pillage et du viol ; leurs cervelles rudimentaires de pauvres campagnards imaginaient les maisons de Casablanca gorgées de richesse, bijoux, tapis, sacs de douros, etc., et remplies de femmes. Et tout à coup la trombe de feu les enveloppait.

La soirée fut relativement calme. Les tribus s'occupaient à mettre Casablanca à sac. Les maisons étaient, une à une, méthodiquement fouillées et sondées. Ce qui était bon à prendre était mis en tas pour être emporté. Les habitants, femmes et garçons, après avoir subi les derniers outrages, étaient soumis à la bastonnade ou au chauffage des pieds pour les forcer à indiquer l'endroit où était enfoui l'argent. Butin et gens étaient conduits dans l'enceinte, où s'organisaient les caravanes vers les douars. Chameaux, mules et ânes partaient de là lourdement chargés, environnés d'un troupeau de captifs, hommes, femmes et enfants, qui n'avaient pas toujours conservé un vêtement. On les emmenait à coups de triques. Si l'escorte n'était pas suffisante, elle était attaquée en route et obligée de partager ou de se laisser razzier complètement par les gens de la tribu dont on parcourait le territoire. Des familles prisonnières changèrent ainsi trois fois de possesseurs, avant d'arriver au terme de leur esclavage. Le long des pistes des Chaouias se liquidèrent la fortune et le sort des citadins, Juifs ou Arabes de Casablanca. La quantité d'esclaves provenant du

sac de la ville fut telle qu'elle amena une dépréciation énorme des prix habituels. A Mazaghan et à Rabat, on vendit des Juifs pour 25 sous et même pour 9 sous; d'autres furent échangés pour une cartouche : leurs maîtres ne pouvaient ou ne voulaient pas les nourrir.

Mercredi 7 août 1907. — A la faveur des ténèbres, la besogne de dévastation se poursuit dans tous les quartiers indigènes; on tiraille autour des postes européens surtout pour les empêcher d'intervenir. Par intervalles, des coups de fusil éclatent deci de-là, indiquant qu'un Marocain croit avoir aperçu un matelot à la terrasse d'un consulat ou qu'il n'a trouvé que ce moyen de venir à bout d'une victime récalcitrante. Par bouffées, les feux de salve reprennent quand une sentinelle aperçoit une bande qui se glisse le long des murs. On distingue très bien les balles arabes à leur sifflement plus léger, plus doux; elles s'écrasent sur les pierres ou les revêtements des bâtiments sans pénétrer. Leur plomb s'étale en champignon contre l'obstacle.

Les projecteurs des navires envoient de longs pinceaux lumineux, qui provoquent l'apparition spectrale de tranches de maisons toutes blanches. Comme elles ont l'air paisibles! Il ne s'en échappe qu'une vague rumeur. Parfois le canon tonne : dans une traînée de lumière, on voit surgir des burnous gagnant la ville ou une caravane de chameaux qui s'éloignent chargés et entourés d'un grouillement humain. Quelques obus suivent le défilé, tant qu'il reste un groupe, puis tout se tait de nouveau. Parfois, à la faveur d'une débandade générale, quelques victimes du convoi assurent la libération de leurs compagnons d'infortune.

Vers minuit un quart, le vice-consul, M. Maigret, trouvant le Dr Brunet veillant, lui demande des nouvelles des blessés. Aucun n'a manqué de rien; tous sont en bonne voie et endormis sauf un. Le *Galilée* a envoyé dans l'après-midi le complément de matériel médical et le Dr Merle a donné ce qui restait de son dispensaire indigène. Madame Maigret mère et miss Spinney ont préparé des sirops calmants et des boissons toniques à discrétion. Elles ont taillé des draps, des moustiquaires, des serviettes, dans des pièces de toile ou de gaze.

L'alimentation s'est faite exclusivement avec les quelques œufs que madame Maigret mère avait réservés pour les malades. En ce moment, les souffrances sont oubliées dans un sommeil profond, que n'interrompt pas le bruit des armes. Seul, le canonnier Guillou, du *Du Chayla*, blessé mortellement, la nuit dernière, au consulat de Suède, commence à soulever difficilement la poitrine malgré les injections stimulantes. La respiration s'espace et le souffle devient plus léger. Les yeux à demi voilés et ternes regardent en l'air. C'est un petit Breton au front têtu, aux pommettes cendrées, à la moustache naissante, et qui est tranquille, résigné, peu loquace. Il n'a pas eu un mot de plainte ou de demande ni pour lui, ni pour les siens. Il a répondu par signe qu'il ne souffrait pas. Peu à peu, son pouls palpite, défaille comme les derniers coups d'aile d'un oiseau épuisé. Vers quatre heures quarante-cinq, il tente en vain un mouvement sur le côté, retombe sur le dos et très doucement ses yeux deviennent tout à fait fixes tandis que perle sur les tempes la fugitive sueur qui précède le grand départ.

Après lui avoir fermé les paupières, on l'emporte à l'écart dans la petite pièce des minutions. Roulé dans un linceul, couvert du pavillon tricolore, entouré de hautes tiges de lauriers blancs en fleur et de géraniums rouges, il attend, près de ses compagnons d'armes, le moment d'aller reposer dans le jardin du consulat.

Vers cinq heures du matin, une attaque violente des Arabes se produit sur toute la ligne, mais particulièrement acharnée sur les consulats d'Angleterre et d'Espagne qui sont plus rapprochés de la ville indigène. C'est un feu nourri dont l'intensité dépasse à certains moments tout ce que nous avons déjà entendu. Il faut recourir aux sorties afin de se dégager sur divers points. Près du consulat britannique, un incendie n'empêche pas une fusillade tellement rapprochée que l'enseigne de Teyssier doit déloger deux fois les Marocains à la baïonnette. Il n'a aucun blessé, mais trois fusils sont cassés par des balles entre les mains de ses hommes. Du côté de Sidi Bel Yout, l'enseigne de Gailhard-Bancel, qui commande l'îlot de Portugal, subit un feu qui menace d'interrompre les communications avec la mer. Le chef de bataillon Mangin a appris que de nombreux coups de fusil partent des gourbis

qui environnent le consulat de France; il se résout à en finir et à nettoyer la place à l'arme blanche. Cosme est chargé de l'opération avec vingt marins du *Galilée*. Il arrive sur une sorte d'enclos barricadé qui renferme des huttes de roseaux et de chaume, dissimulant à souhait les tireurs embusqués et permettant la fuite à travers les palissades. La porte saute sous une cartouche de dynamite et pendant que quelques matelots gardent l'entrée les autres fouillent les taudis à la baïonnette.

Au cours de l'opération, on trouve quelques vieilles femmes qui poussent des *you*, *you*, *you* lamentables, en tremblant de tous leurs membres. La même patrouille visite ensuite les cases indigènes les plus rapprochées de la Compagnie Marocaine. Sur le chemin du retour, nos marins rencontrent, baignant dans son sang, traversée de plusieurs balles, dont une lui avait brisé le bras et enlevé une partie du sein, une vieille femme arabe, pleine de vermine, qu'ils relèvent et portent à l'ambulance. Questionnée par miss Spinney et le docteur Merle, elle raconte qu'elle a voulu disputer sa petite-fille aux Chaouias qui l'avaient violée sous ses yeux et l'emmenaient captive. Malgré son bras cassé et sa poitrine en sang, elle avait tenté de suivre son dernier enfant, et, à distance, elle lui criait qu'elle ne l'abandonnait pas. Ses appels provoquèrent la colère des ravisseurs, peu soucieux d'être accompagnés par une bouche inutile; ils tirèrent de nouveau sur la malheureuse qui cette fois, perdant trop de sang, trahie par ses forces, s'affaissa dans la rue. Pansée et réconfortée, elle est hospitalisée dans un cabanon de la cour; on n'a pas le temps de la délivrer de ses bataillons de poux. Sans plaintes ni larmes, elle reste des heures, immobile, les yeux fixes comme ne pouvant se détacher de visions d'épouvante. A peu de distance, les quelques prisonniers qu'on a retenus pour les employer aux corvées le cas échéant, gardent une attitude impassible, sans un mouvement, accroupis sur leurs talons, drapés dans leurs loques sordides : la seule manifestation qu'on puisse surprendre chez eux est leur regard effaré devant les préparatifs des marins qui partent en détachement.

Cependant les tribus accouraient de toutes parts sur Casablanca, puis, la curée faite, se précipitaient sur les points de résistance, seul morceau qui restât aux tard-venus.

Le *Forbin* signalait à sept heures quarante : « Des milliers de cavaliers arrivent de Mazaghan vers l'extrémité de la ville ». Du côté de la porte du Socco, Cosme apercevait aussi de forts rassemblements de cavaliers et était obligé de remettre en batterie les 65 pour seconder le tir des navires très efficace dans la campagne, mais d'action plus limitée dans les rues. Les timoniers placés aux consulats d'Espagne et d'Angleterre signalaient au milieu des balles des nouvelles inquiétantes. Un d'eux, Le Guen, du *Galilée*, tombe atteint en pleine poitrine d'une balle qui ressort par le dos en tournant sur une côte au-dessous du sein droit. Visés spécialement, ces braves timoniers ont eu quatre des leurs blessés, sans que les signaux aient jamais subi un arrêt ni une erreur de transmission.

Vers sept heures du matin, arrive au consulat de France une délégation du consulat d'Espagne ayant à sa tête le chancelier et l'enseigne commandant le détachement, qui explique au chef de bataillon Mangin qu'à leur avis la situation est plus mauvaise que jamais et qu'ils ne savent s'ils pourront tenir longtemps. Pendant la nuit, les Chaouias s'étaient glissés de maison en maison et occupaient des positions compliquant à l'excès la défense du consulat.

Jusque-là, le commandant Mangin n'avait pas voulu se séparer du lieutenant de vaisseau Du Petit-Thouars. Cette fois, la situation de nos postes avancés semblait grave et il était nécessaire de reconnaître la situation par un détachement important et par un officier parfaitement au courant des ressources de la défense, qui saurait prendre les décisions voulues. On mit donc à la disposition de M. du Petit-Thouars les dernières forces disponibles, soit 15 hommes du *Du Chayla* et 30 du *Forbin* avec l'enseigne de vaisseau Berry. Bou-Guerra, ordonnance du commandant, servira d'interprète arabe : M. Mercié et Abd el-Kader, le Mokhazni du consulat, rempliront les fonctions de guides.

Vers sept heures et demie, la colonne franchit la porte de la maison de France; mais à peine a-t-elle parcouru deux cents mètres et dépassé la mosquée du Caïd, au minaret ébréché, qu'elle tombe sur une bande de Marocains qui fait irruption de diverses boutiques et décharge ses armes à bout portant. M. du Petit-Thouars fait barrer la rue et exécuter des feux de

salve. Des Arabes tombent, d'autres, blessés, s'enfuient; mais le plus grand nombre s'abrite dans les maisons ouvertes et dévastées. Postés aux ouvertures ou occupant des terrasses, ils conservent l'avantage de la position. Ils blessent plusieurs matelots. A l'arrière-garde, le second-maître canonnier Le Gall, du *Du Chayla*, a la jambe traversée au-dessous du genou droit. Au centre, le quartier-maître de mousqueterie Crenn, du *Forbin*, est atteint au niveau de l'os malaire. Le canonnier auxiliaire Calvez, du *Forbin*, placé en avant, à côté de M. du Petit-Thouars, a le bras gauche fracassé par une balle. Sans rien dire, il attend dans le rang, que le tir de ses compagnons ait dégagé la rue. Il passe alors son fusil au voisin, informe de sa blessure M. du Petit-Thouars, qui, tout à la direction de l'attaque, ne s'est aperçu de rien, et il regagne tranquillement à pied le consulat de France.

M. du Petit-Thouars, voyant qu'il va au-devant de grosses pertes sans utilité, maintenant qu'il a reconnu le quartier, ne pousse pas plus en avant son avantage. Il ramène vers la droite le détachement et par un combat pied à pied gagne la ruelle qui conduit au consulat d'Espagne. Il indique aux hommes qu'il domine de sa haute taille les crêtes de murs ou les toits les plus dangereux. Il épargne ainsi de nouveaux sacrifices et peut se porter sans retard aux secours des Espagnols, après avoir fait évacuer ses blessés à l'ambulance. La colonne Du Petit-Thouars arrive à temps pour tirer le consulat d'Espagne d'une situation critique. Elle est accueillie par les cris de : *Vive la France!* Malgré les renforts envoyés la veille et l'énergie de la défense dont une part des plus brillantes revient au second maître Boisard, du *Du Chayla*, l'ennemi s'approchait de plus en plus. Les marins espagnols avaient un mort et deux blessés; les Français, quatre blessés. L'officier espagnol déclare ne pouvoir tenir longtemps; les maisons environnantes, qui dominent le consulat d'Espagne, sont aux mains des assaillants; il faut s'en emparer pour briser le cercle qui se resserre. M. du Petit-Thouars repart vers le consulat de France pour y prendre une pièce d'artillerie. Une poignée de matelots du *Du Chayla* se précipitent à la baïonnette dans l'hôtel de France occupé par les Arabes. Ils les refoulent pièce par pièce, marche par marche, étage par étage, et finissent par gravir l'escalier de la terrasse,

dernier et suprême refuge de leurs adversaires affolés qui envoient un feu nourri derrière eux avant de sauter dans la cour de l'hôtel International. Nos marins occupent la terrasse. De là, ils dominent le consulat d'Espagne et la cour de l'hôtel International, remplie de Chaouias qu'ils fusillent comme dans un puits. Une débandade se produit. Après quelques feux de salve sur les fuyards, les abords du consulat d'Espagne sont dégagés. Nos marins français rentrent en ramenant leur camarade Vetraino dont le sang ruisselle sur les marches de l'escalier. Les Espagnols les acclament aux cris de : *Vive la France, Vive l'Espagne!* M. du Petit-Thouars, pour éviter un nouvel investissement, laisse à titre de garde permanente l'enseigne Berry avec 15 hommes du *Forbin* et un canon de 37 millimètres, puis se dirige vers le consulat d'Angleterre en apportant un canon de 65 réclamé d'urgence par l'enseigne de Teyssier dont la position est si alarmante que le consul a brûlé le chiffre. Là encore, l'enchevêtrement des constructions environnantes avait permis aux Arabes de se glisser durant la nuit autour de la petite garnison et de la dominer de très près. De Teyssier pour se débloquer avait effectué quatre sorties à la baïonnette; mais le cercle s'était reformé. Si l'adversaire avait osé enfoncer les portes, son nombre lui permettait d'en finir. Le consul, après avoir détruit ses archives, s'attendait à l'envahissement. Enfin M. du Petit-Thouars arrive du consulat d'Espagne. Ses hommes traînent à bras le 65, le hissent sur la terrasse britannique, et l'installent comme au consulat de France en utilisant des matelas et des oreillers fournis par M. Madden. De Teyssier s'occupe aussitôt à en régler le tir. Lorsque M. du Petit-Thouars descend de la terrasse, le Consul d'Angleterre le prend à part et lui dit : « En Angleterre, on a la réputation du sang-froid et de la désinvolture devant l'ennemi. Mais j'estime que M. de Teyssier s'est montré ces jours-ci supérieur aux Anglais. Je rendrai compte à sir Gérald Lowther, ministre de Grande-Bretagne au Maroc, de sa belle conduite et de celle des marins du *Du Chayla* placés sous ses ordres. »

Le canon, dirigé par de Teyssier, rend intenable les abris de l'adversaire. Les Marocains lâchent pied. Les défenseurs

redeviennent maîtres des environs du consulat et détruisent tout ce qui pourrait empêcher de tenir l'ennemi à distance. M. du Petit-Thouars peut s'en aller en ramenant son détachement. Mais de Teyssier est obligé de maintenir son avantage, car les tireurs embusqués sont tenaces. Il finit par en être la victime. Pendant qu'il pointe la pièce de 65, une balle lui traverse la cuisse et s'amortit sur la cartouchière du matelot Garrigues placé derrière lui. Bien qu'il perde son sang en abondance, il veut rester à son poste, mais ses forces le trahissent et ses hommes doivent l'emporter. Le second-maître Guillou prend aussitôt sa place; quelques instants après sa casquette est traversée par une balle.

Pendant ce temps, M. du Petit-Thouars repasse par le consulat d'Espagne pour s'assurer que les Marocains n'ont pas renouvelé leur attaque. Il trouve le poste tranquille, entretenant seulement la fusillade nécessaire pour tenir les environs libres. Lorsqu'il rentre à la maison de France, sans nouvelles pertes, ayant rempli sa mission et sauvegardé deux consulats, le *Galilée* signale l'approche de l'escadre de l'amiral Philibert. On ne l'aperçoit pas encore, mais le navire s'est mis en rapport avec elle par télégraphie sans fil et le capitaine de frégate Ollivier a reçu de l'amiral à huit heures quarante-cinq la dépêche suivante : « Je vous félicite de votre action vigoureuse. » Quelque temps après, la *Gloire* arrive à la distance où les pavillons sont visibles; elle hisse le signal : « L'amiral témoigne sa satisfaction au *Galilée*. »

L'attaque des Arabes étant repoussée sur toute la ligne, le chef de bataillon Mangin se met en mesure de faciliter le débarquement des troupes du général Drude qui seront mises à terre dans l'après-midi. Le point choisi est la crique de Sidi Bel Yout ou anse des Barcasses; il envoie l'enseigne Cosme avec une section du *Galilée* occuper la crête du mur de la ville depuis le consulat de Portugal jusqu'à Bab-el-Rah. Un engagement assez vif se produit, car les Arabes, surpris, se défendent désespérément, acculés aux remparts. Ils ne peuvent éviter les baïonnettes qu'en sautant dans la campagne de plusieurs mètres de haut, au risque de se casser les jambes ou d'être fusillés si, après une chute heureuse, ils arrivent à se sauver.

Autour des postes, la fusillade continue, mais par bouffées, disséminée, sans concentration offensive sur un point spécialement visé. Le tir du *Galilée* et du *Forbin* nettoie la campagne et éloigne des portes les nouvelles bandes qui arrivent sans cesse. Tout à coup, crépitement des balles et grondement des canons cessent; une pause de quelques minutes survient comme par enchantement. L'oreille habituée à la fusillade est surprise : on se demande ce qui se passe, et on se précipite sur les terrasses pour voir. On distingue alors, au loin, sur la mer, des fumées noires arrivant en ligne : la flotte française! Les Arabes, comme nous, ont tenu sans doute à s'assurer qu'il s'agissait de plusieurs navires et à se faire une idée des forces qui survenaient; de là, l'espèce de suspension d'armes, qui s'est produite naturellement. Chacun lâche son fusil pour regarder et vérifier les bruits répandus. La constatation est sans doute favorable aux frégates : les coups de feu et le sifflement des obus reprennent, mais isolés, moins intenses et avec des périodes de répit. L'escadre approche, en forçant de vitesse. Les bâtiments lancés à toute allure s'avancent sous des torrents de fumée, le plus près possible de la côte pour faciliter le débarquement. Ils mouillent en même temps. Jamais on n'a vu devant Casablanca une ligne de grands croiseurs d'aspect aussi puissant. Les indigènes pensent que, si le petit *Galilée* est si redoutable, les énormes masses, hérissées de canons et remplies de soldats, peuvent anéantir la ville. Cette crainte épargne aux navires une intervention que l'amiral veut aussi modérée que possible, mais à laquelle il est résolu si besoin est. La *Gloire* a en effet signalé : « Les bâtiments arriveront au mouillage, l'équipage aux postes de combat, les pièces approvisionnées en obus à poudre noire. Les passagers seront tenus dans les batteries sans gêner le tir des pièces. Les objectifs seront donnés par l'amiral par télégraphie sans fil. Le tir ne sera ouvert par bâtiment que sur ordre donné par signal. On évitera de toucher les mosquées. On pourra tirer, si le feu est ouvert, sur tous les rassemblements d'Arabes. » Le *Galilée* salue l'amiral en tirant des coups à obus sur les bandes de pillards qui quittent l'enceinte réservée avec leur butin. Les gens des tribus songent à rentrer chez eux, avec les dépouilles qu'ils ont amassées. Ils chargent en hâte leurs montures entourées de captifs.

Bientôt les canons de la *Gloire*, du *Condé* et du *Gueydon* entrent en jeu. On les reconnaît à leur ton plus grave; le tir dégage les environs de la plage et disperse les rassemblements aussi loin qu'ils se forment. Le commandant Ollivier s'est rendu dès son arrivée près de l'amiral Philibert qui arrête avec le général Drude les ordres de débarquement.

A midi dix, la *Gloire* signale : « Commencez l'embarquement des troupes dans les canots par tribord. Les troupes débarqueront sans sac, les outils portatifs à la ceinture, cent vingt cartouches, vivres du sac et supplémentaires dans la musette. Attendez des ordres, pour faire pousser les canots. Si les bâtiments aperçoivent des rassemblements qu'ils n'hésitent pas à ouvrir le feu sur eux. »

A une heure de l'après-midi, on voit se détacher des navires les premières embarcations remplies de tirailleurs algériens et de légion étrangère. L'enthousiasme des marins et des soldats est indescriptible : les ovations s'entendent de terre. Chacun a hâte d'engager l'action. Le général Drude et le consul de Casablanca, M. Malpertuy, qui revient prendre possession de son poste, se trouvent dans le canot à vapeur de l'amiral, en tête du corps de débarquement. Le second-maître de la *Gloire* qui tient la barre néglige les indications du patron Querné, de la vedette du *Galilée*, gagne la côte en ligne droite, sur des hauts-fonds dangereux. La houle étant forte et accentuée par la marée à ce moment-là, l'embarcation est sur le point de se jeter sur les brisants, puis d'être roulée. Le second-maître finit par comprendre. Les occupants de Casablanca descendent sur les rochers de Sidi Bel Yout. Le feu des bâtiments sur rade protège l'arrivée des soldats qui se déploient aussitôt et prennent possession de la plage sans aucune perte ou accident. Mais on se demande avec effroi ce qui serait arrivé si les troupes avaient dû descendre sans qu'on tînt déjà la ville, en face de milliers de combattants des tribus et dans des conditions de mer aussi difficiles. Malgré le tir des navires, combien de nos soldats eussent dû payer de leur vie la prise d'une ville de 30 000 âmes, envahie par les Arabes des environs! Mouley-Lamin, débordé par les hordes Chaouias, n'aurait pu ni livrer la ville pacifiquement ni la préserver du sac et du pillage et on n'aurait occupé que des ruines au prix de pertes énormes. Au lieu de

cela, le chef de bataillon Mangin et le lieutenant de vaisseau Du Petit-Thouars saluent le général Drude sur la grève et lui rendent compte de la situation à terre. Les troupes commencent à exécuter l'investissement de la ville; le général monte avec le commandant Mangin et M. du Petit-Thouars sur l'angle est des remparts pour reconnaître le front de terre et la campagne environnante. De retour à Sidi Bel Yout, le général Drude ordonne à M. du Petit-Thouars d'occuper le front de mer et d'ouvrir les portes de la Douane et de la Marine, en les faisant sauter au besoin. Il met sous ses ordres, pour cette opération, une section de légion étrangère et une partie des torpilleurs-mineurs de l'escadre commandée par M. l'enseigne de vaisseau Motet, du *Gueydon*. La porte de la Douane est solidement verrouillée et cadenassée. M. Motet la débarrasse de ses ferrures seulement, à la dynamite, en prenant toutes précautions pour ne pas ébranler la poudrière du Maghzen qu'on croyait, à tort, bien garnie.

La porte de la Marine, fermée depuis l'entrée du détachement du *Galilée* le 5 août au matin, est rouverte définitivement. Les communications sont dès lors entièrement libres avec la mer. En regagnant le consulat de France par l'intérieur de la ville, M. du Petit-Thouars reprend les détachements de marins du *Du Chayla* et l'artillerie laissée par lui le matin dans les différents postes. Ses hommes essuient les derniers coups de feu de quelques fanatiques isolés. Cette lutte finale fait une victime, le matelot Bessi, du *Du Chayla*, qui a les deux cuisses traversées par une balle. Cette résistance désespérée donne à penser combien était sage la précaution d'être dans la place pour protéger les Européens. Les Arabes se hâtent de regagner la campagne avant que l'investissement ne soit complet. Le général Drude longe extérieurement les remparts à la tête de ses troupes, pour séparer immédiatement les tribus de la ville et empêcher tout retour des bandes.

Au cours de cette marche, un accident cause un dernier blessé au *Galilée* dans la personne de l'enseigne Cosme. Il avait pris possession avec sa section de l'angle de l'enceinte dominant les abords de Sidi Bel Yout pendant le débarquement, puis il avait flanqué la marche du général jusqu'à la porte du Marché, de façon à dégager le chemin de ronde,

à surveiller de haut les endroits où passait le général et à occuper la porte par où les troupes devaient entrer en ville. Entraîné à la poursuite des Marocains qui fuient devant ses marins, il court à leur tête et s'avance sur le plafond incendié d'une tour d'angle. Les poutres à demi consumées se rompent sous son poids. Cosme tombe d'une hauteur de plusieurs mètres dans la cendre brûlante. Il se relève heureusement, sans autre accident que des contusions multiples et une brûlure du pied qui s'infecta au retour, en passant dans une mare où croupissait le sang d'un cadavre en voie de putréfaction.

On en rencontrait partout en ville, déjà boursouflés, suintants et nauséabonds sous le chaud soleil d'août qui activait la décomposition. Il en résultait une odeur infecte et des nuées de mouches horriblement tenaces. Un des premiers soins du consul dut être l'enterrement des morts; malgré les masques antiseptiques et une rétribution élevée, on ne trouvait pas assez de juifs pour affronter cette corvée. L'occupation militaire des murailles, des portes, puis des quartiers différents s'opéra pendant la fin de l'après-midi sans autre incident que quelques coups de feu tirés des terrasses par des isolés qui brûlaient leurs dernières cartouches de désespoir. Seul, un soldat de la légion étrangère est atteint d'une balle.

Quand le général Drude pénétra au consulat de France, il était quatre heures et on allait procéder aux obsèques du canonnier Guillou, du *Du Chayla*, décédé le matin. Le docteur Brunet l'avait enveloppé, comme Bourdoulous, d'une natte et d'un tapis de façon à permettre un relèvement des restes à quelque époque que ce fût. Les prières furent dites comme la veille par un franciscain et notre pauvre camarade, escorté de toutes les autorités militaires et civiles, alla reposer sous les lauriers en fleurs. A quelques pas, dans la cour, c'est une animation bourdonnante d'allées et venues, de conversations rapides, d'ordres, de visites, de démarches et un mouvement pittoresque de tenues et de costumes. L'ambulance n'est pas moins affairée. Non seulement les blessés du matin avaient besoin d'être pansés et installés; mais les détachements, qui occupent la ville, envoient les blessés civils, européens ou indigènes, qu'ils trouvent abandonnés dans les maisons où dans les rues. Dans la salle de pansement, c'est comme dans le jardin, un défilé : trois

juives atteintes de coups de poignards marocains aux cuisses, à la face et au ventre; un rabbin qui, en défendant sa fille, a reçu six balles traversant les cuisses, le thorax et les bras, et est resté sans aucun soin depuis trente-six heures; deux Espagnoles atteintes de coups de feu à la poitrine; des Arabes blessés plus ou moins grièvement qu'on a ramassés dans les gourbis. Après un pansement, on les évacue sur la mosquée de Sidi Bel Yout que le docteur Merle transforme en hôpital indigène. Grâce à l'aide empressée du docteur Pichon, toutes les victimes de la journée purent être pansées.

Depuis deux jours déjà, le grand salon du consulat avait été accordé à l'ambulance. Les blessés gravement atteints restaient dans le bureau du consul sur des fauteuils. La salle à manger servait de salle d'opération, de pansement et de nettoyage. M. Malpertuy, qui avait quitté un mois auparavant sa maison et son jardin dans un si bel ordre, retrouvait à leur place un hôpital et un cimetière.

Cependant, les Chaouias se dépêchaient d'emporter, soit sur leurs dos, soit sur leurs montures, le butin entassé dans l'enceinte réservée. Femmes et enfants s'employaient à aider les hommes, rassemblant les objets et préparant les ballots. Le *Gueydon*, qui s'aperçut de cette besogne, envoya quelques obus à ces travailleurs. Peu après, le consulat transmettait le signal suivant à la *Gloire* : « Mouley-Lamin nous informe qu'il y a des femmes et des enfants réfugiés dans l'enceinte réservée. » L'amiral répond aussitôt : « Ordre est donné à tous de cesser le tir sur cette partie de la ville. »

Les canonniers des navires étaient occupés à repousser dans la plaine les bandes de cavaliers et de campagnards qui continuaient à affluer à l'horizon, pendant que toutes les embarcations déchargeaient le personnel et le matériel de la brigade. Vers la fin de l'après-midi, l'amiral Philibert signale au *Galilée* : « Faites prendre dès que vous pourrez vos hommes à terre afin d'appareiller le plus tôt possible pour Rabat. » Cosme, le pied pansé, et Ballande, la main en écharpe, réunissent le détachement dans la cour du consulat; le docteur Brunet confie les blessés au docteur Pichon, à madame Maigret mère et à miss Spinney, puis tous trois vont présenter leurs adieux au chef de bataillon Mangin et au lieutenant de vaisseau Du Petit-

Thouars. Avant que le clairon Audran reprenne la tête des matelots rassemblés comme au matin du 5 août derrière Ballande, le commandant Mangin leur décerne un ordre du jour : « La conduite des détachements de marins qui ont participé à la défense de Casablanca a été digne des plus grands éloges; elle a provoqué l'admiration de tous les étrangers. »

L'enseigne de Saizieu était venu avec les embarcations dans la crique de Sidi Bel Yout ramener la compagnie du *Galilée*, comme il l'avait descendue à terre, trois jours auparavant. Les matelots chantaient la *Marseillaise* et plusieurs rapportaient en souvenir du consulat des branches de laurier en fleur. Bien que le soir fût venu lorsqu'ils passèrent près des navires sur rade, les équipages les acclamèrent. Arrivés près du *Galilée*, ce fut le tour des camarades restés à bord à éclater en bravos et la *Marseillaise* fut reprise à pleine poitrine, sans entente concertée.

Dans la nuit, le *Galilée* appareillait, quittant Casablanca devenu un port de guerre français pour Rabat et Salé. Ces deux villes, séparées par la rivière Bou Regreg, constituent la même agglomération et ont le même gouverneur; mais tandis que Rabat est habité par des Européens, Salé, cité sainte, ne renferme que des musulmans dont les familles forment la pépinière des fonctionnaires du Maghzen. Aussi l'amiral Philibert avait-il donné l'ordre au commandant Ollivier de transmettre en arrivant au pacha des deux villes, par l'intermédiaire de notre consul, le laconique avertissement suivant : « Si Européen assassiné à Rabat, ordre de détruire Salé. » Par la suite, quelques journalistes ne comprirent pas pourquoi on devait punir Salé des crimes de Rabat. Cela leur semblait immérité et froissait leur sentiment d'une justice distributive que des connaissances plus assurées en géographie eussent tranquillisé. Ils eurent du moins la charitable pensée de ne pas vouloir prêter une injustice à un chef militaire, et, jusqu'à plus ample informé, de croire à une erreur de transmission. Ils s'empressèrent donc de corriger en imprimant : « Si un Européen est assassiné à Rabat l'ordre est donné de détruire cette sale ville. » Les Marocains, eux, n'eurent pas le moindre doute sur l'interprétation à donner à ce signal hissé sur les vergues du *Galilée*, dès que notre consul, M. Leriche, arabisant distingué, le leur eût traduit.

Merveilleux effet de l'éloquence de l'amiral ou puissance du *Galilée* au lendemain de Casablanca : aussitôt les dispositions des indigènes changent radicalement. Le Caïd, qui ne répondait pas, la veille, de la sécurité, assure qu'il la garantit aujourd'hui; les notables et riches habitants de Salé, qui demandaient naguère que Rabat fût, comme leur ville, délivrée de la souillure des Européens, se réunissent en hâte pour affirmer au consul leur profonde amitié; la populace, qui, la menace à la bouche et l'arme au poing, tenait les Européens étroitement enfermés dans leurs maisons, proteste maintenant de son respect inaltérable. En quelques heures, le calme est revenu, l'ordre rétabli, les bons rapports assurés, les Européens libérés de toute contrainte, la vie normale recommence, le commerce et les affaires reprennent à souhait. Dans la suite, à Azemmour, à Mazaghan, à Saffi, à Mogador, au moment où les fauteurs de troubles agitaient les populations, menaçaient la vie régulière des cités ou manifestaient leur hostilité au contrôle de la douane et à la police, on n'eut pas d'argument diplomatique plus convaincant que la présence du navire.

Les citadins se rappelaient le sort des habitants de Casablanca, les caïds pensaient que tous les événements qui suivirent les coups de fusil tirés sur le détachement entré en ville le 5 août avec des assurances formellement pacifiques, eurent leur origine dans la faute du Caïd Si Bou Bekr, comme l'enquête l'a démontré d'après la déposition du soldat Mohamed Bel Mâti. Faute d'avoir donné à ses soldats les ordres promis ou de s'être déplacé lui-même pour protéger les Européens, il entraîna son pays dans une suite de malheurs. Que d'existences d'Européens et d'Arabes les canons du *Galilée*, même sans tonner, ont sauvées par la suite quand chacun disait : « C'est la frégate, fille du diable, qui est venue à Casablanca rappeler à l'ordre les Chaouias. »

★ ★ ★

L'ORIGINE
DU
CHÂTEAU DE VERSAILLES

« Le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, parce que tout y est sable mouvant ou marécage », disait Saint-Simon, avec humeur, de la contrée où s'est élevé le château de Versailles ; et, après lui, les historiens modernes ont répété : « Versailles, pauvre village perdu au milieu des bois et des marécages » ; environné « surtout de bois, d'étangs, de marais et de friches » ; « pays d'étangs et de forêts ». En réalité, il résulte d'une centaine d'actes notariés passés par Maître Jean Gandois, tabellion juré au bailliage de Versailles, à la fin du XVIe siècle, que sauf un bois de 56 arpents et trois ou quatre étangs, le « terroir » de Versailles, à cette époque, était morcelé en une quantité de petits lopins de terre fertiles, fort bien cultivés par de nombreux paysans propriétaires [1].

Entre Viroflay et Villepreux, d'une part, Rocquencourt et Satory, de l'autre, au milieu de cette plaine qu'on appelait le val de Galie ou la Galie, se trouvait, au temps d'Henri IV, un modeste village, adossé à la petite butte sur le haut de laquelle se dresse aujourd'hui le château ; il était tourné vers le midi, au soleil, loin de toute route fréquentée ; le chemin de Chartres ne le traversait pas : il passait par Bourg-la-Reine et Orsay ;

1. *Arch. Nat.*, O^1 3871. Le présent travail a été rédigé d'après des documents conservés aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale.

celui de Dreux, non plus : il allait par Saint-Cloud, Vaucresson et Villepreux ; il n'y avait que la voie se dirigeant sur Montfort-l'Amaury qui, venant de Meudon, Chaville et Viroflay, apportât à la grande rue du petit bourg le mouvement peu important d'ailleurs des messagers ordinaires, des coches, ou des courriers. Une rue, « la grande rue tendante de Versailles à Paris et de Versailles à Trappes », formait l'artère principale, bordée de maisons, les unes couvertes de chaume, les autres, en plus grand nombre, de tuiles, quelques-unes entre cour et jardin. Sur la porte de quatre d'entre elles, se balançaient les enseignes indicatrices d'hôtelleries : l'hôtellerie de Nicolas Dubreuil ; celle de Pierre Lebrun, où pendait *la Corne de cerf* ; celle de Jean Pottier, *A l'Image de Notre-Dame de Versailles* ; celle de Claude Gourelier. Du côté de l'entrée, en venant de Saint-Cyr, était « le carrefour », centre de paroisse, avec « la pierre du carrefour », sur laquelle les sergents du seigneur se plaçaient pour faire entendre leurs proclamations ; à côté se dressait « le carcan », « la justice », fourches patibulaires du maître du lieu. Du carrefour, une rue, à gauche, montait vers l'église ; plus loin une autre, « la ruelle commune », allait vers le château du temps, « l'hôtel seigneurial de Versailles » situé à côté de l'église ; à droite, une voie descendait vers « l'étang vieil », une autre, « la ruelle des grains », menait à « la prairie de Versailles » au bas du coteau de Satory ; puis, c'étaient les chemins « tendant à Glatigny, à Satory, à Buc ». Par-dessus les toits, à mi-coteau, au nord, s'élevait le clocher de l'église, vieille petite église de campagne, à une seule nef, clocher et voûte du XIIe siècle, fenêtres romanes, porte du XIIIe siècle à arc en tiers-point, surmontée d'une rose rayonnante, s'ouvrant vers l'ouest, à peu près sur la rue qui va aujourd'hui de la grille de l'orangerie au château, et environ à la hauteur de la rue Saint-Julien. Il y avait aussi dans le village un prieuré, d'ailleurs sans moines, plutôt un groupe de biens et de revenus, possédé à ce moment par l'évêque de Paris.

Tout autour, le long des rues, des ruelles, à l'entrée des chemins, se groupaient les petites maisons solides et trapues des paysans. Il n'était « marchand laboureur » ou « manouvrier », gens de métier, voire même bergers, qui n'eussent leur petit

pourpris, maison couverte de tuiles à un ou deux étages, avec étable, cour, jardin et masure; maison couverte de chaume à deux travées, avec cour et jardin; ou bien pièce de terre close avec arbres fruitiers, pommiers, poiriers, merisiers, châtaigniers. D'après les registres de baptême, Versailles devait compter, au début du XVIIe siècle, de 4 à 500 habitants. On relève l'existence, dans les actes de maître Jean Gandois, d'une dizaine de métiers charrons, tailleurs d'habits, charpentiers et « charpentiers de la grande cognée », boulangers, marchands de charbon, même ouvriers spéciaux pour la vigne : il y avait de la vigne en ce temps dans le pays; on y produisait aussi du cidre.

Et le long des chemins, s'étendaient les terres morcelées que cultivaient les paysans, chacun ayant ou quelques arpents, ou quelques perches, des « quartiers », soit de terres labourables, soit de prés. Céréales et pâturages venaient bien, les seconds entretenus par l'humidité de la plaine au-dessous de Versailles, entre le bourg et les hauteurs de Satory, où se trouvaient trois étangs : le grand étang de Versailles, d'une superficie d'environ 18 arpents; l'étang des Bruyères, de 10 arpents, l'étang des Marais, d'aussi 10 arpents, l'étang de Clagny, au nord; tous contenus et utilisés au moyen de bondes et d'auges. Peu ou pas de grandes fermes, tout au plus la ferme de la Bretonnière, située contre le village, sur la route de Saint-Cyr, d'une contenance de 65 arpents, appartenant à la chapelle Saint-Denis, de l'église Saint-Denis d'Amboise, et que le patron laïque de la chapelle, M. de la Barre, président des enquêtes au Parlement de Paris, louera par bail emphytéotique, le 28 juin 1618, à l'hôtelier Claude Gourelier. Versailles possédait enfin le moulin à vent dont parle Saint-Simon, sur le haut de la butte, à droite, possession du seigneur de Versailles, « avec une maison, à côté, cour, jardin et cinq quartiers de terre », loué au XVIe siècle à un meunier de Buc nommé Antoine Chaumont.

Hormis la ceinture d'arbres qui, sur les coteaux de Satory et dans la direction de Noisy et de Rocquencourt, bordaient des deux côtés l'horizon, il n'y avait à Versailles que les 56 arpents de bois constituant ce que Jean Héroard appellera le bois de Versailles; il s'étendait sur l'emplacement actuel

du parc. A l'autre bout du pays, en bordure du chemin de Paris, était la grande garenne de Versailles, d'une contenance de 5 arpents de bois et dont les rois de France pouvaient disposer. Avec quelle vivacité Louis XIII, avant qu'il vînt bâtir Versailles apprenant qu'on lui a tué son garde de la garenne et que des braconniers lui abattent ses lapins, écrira-t-il, le 31 mai 1622, de son camp de Sainte-Marie, dans le Midi, au duc de Montbazon, gouverneur de l'Ile-de-France, ainsi qu'à M. de Frontenac, capitaine des chasses, pour se plaindre et réclamer qu'on lui fasse faire justice.

Puis, tout autour de Versailles, c'était une série de petites localités, à ce moment très humbles, depuis si connues, ou disparues dans le grand nivellement du parc de Louis XIV : Porchefontaine, possession des Célestins de Paris; les terres de M. de Viroflay; Montreuil-au-Val-de-Galie, siège d'une prévôté, résidence d'un tabellion; à la suite, Glatigny; les terres de M. de Clagny, commençant près de Versailles à l'endroit denommé la Croix de Clagny, et possédes jusqu'en 1578 par le célèbre Pierre Lescot, l'architecte du Louvre; très au delà, vers l'ouest, Trianon-la-Ville, au val de Galie, avec des masures de paysans, une petite église rurale et un cimetière, l'église, succursale de la cure de Choisy-aux-Bœufs; puis Choisy-aux-Bœufs, paroisse importante dont il ne reste plus trace sur la route de Versailles à Saint-Cyr, prieuré aussi, relevant de l'abbaye de Sainte-Geneviève-du-Mont à Paris, et du prieur duquel dépendait la ferme du Val de Galie, laquelle subsiste encore au bout du parc de Versailles, louée alors 28 muids de grain par an, 4 porcs gras, 100 sous et douze douzaines de pigeons.

Le terroir de Versailles était le siège d'une seigneurie. Au-dessus des maisons du village, à la même hauteur que l'église, à droite, s'élevait ce qu'on appelait l'hôtel de Versailles, l'hôtel seigneurial, dénommé aussi lieu seigneurial, demeure sans grand caractère, entre deux cours, le corps de logis principal long d'une vingtaine de mètres, couvert de tuiles plates avec une aile en équerre d'environ douze mètres, le tout précédé d'un portail flanqué de deux petites tourelles : autour, se groupaient des granges, étables, bergerie, colombier ou autres édifices de simple exploitation rurale; deux jardins derrière,

dont l'un de trois arpents et, à côté, attenant, le moulin à vent. Le seigneur de Versailles avait haute justice, moyenne et basse; il possédait tout l'appareil de haut justicier : prisons, fourches patibulaires, droits d'amende, étalonnage, ainsi que le personnel nécessaire des officiers de justice : bailli, prévôt, procureur, greffier, tabellion et sergents, apparences, plus que réalités d'un pouvoir chaque jour battu en brèche. Ce qui était plus certain, pour lui, était la perception des droits de menus cens, lods, ventes, saisines et rentes, l'ensemble des redevances fiscales à prélever sur les particuliers et que recueillaient, ou un simple receveur, ou un fermier général de la terre de Versailles. Le prieur avait aussi quelque droit vague de juridiction, attesté par l'existence d'un prévôt et de son lieutenant, d'où conflit. Surtout le roi, représenté par le corps d'officiers royaux de justice de Châteaufort — Versailles dépend, au point de vue de la suzeraineté, de la châtellenie de Châteaufort — avait, de par une tradition séculaire que se transmettaient jalousement les générations de procéduriers de la couronne, l'invincible tendance à restreindre l'autonomie judiciaire des seigneurs féodaux pour y substituer le droit suzerain du roi, fâcheuses occasions de rudes débats.

*
* *

Or, vers l'an 1550, la seigneurie de Versailles appartenait à certain personnage dénommé bourgeoisement M. Philippe Colas. M. Philippe Colas ayant eu maille à partir, à propos précisément de l'exercice de sa juridiction seigneuriale, avec les officiers royaux de Châteaufort, s'était vu saisir la haute, moyenne, basse justice de sa terre; avait appelé au Parlement; avait pu, une première fois, obtenir mainlevée de cette saisie par arrêt du 27 avril 1559; mais la dispute ayant recommencé en 1560, toute la terre et la seigneurie de Versailles avaient été saisies, et vendues, pour le prix de 18 000 livres, à M. Sébastien Le Roy, au nom de M. Martial de Loménie, conseiller du roi et secrétaire de ses finances.

M. Martial de Loménie était un très gros homme, actif, intelligent, futur secrétaire du roi, greffier de son Grand Con-

seil et qui devait être la tête d'une lignée de ministres et d'ambassadeurs. Trois choses lui ont porté malheur : d'être protestant, de n'avoir pas le caractère facile, de se trouver trop attaché aux intérêts des princes de Bourbon d'alors, — le roi Henri de Navarre et autres, — ce qui valut plus tard à son fils, M. de la Ville aux Clercs, la place de secrétaire d'État de Louis XIII, mais à lui-même, Martial, d'être étranglé à la Saint-Barthélemy.

Devenu seigneur du pays, M. de Loménie tâcha de se faire bien voir. A la fête du village, qui avait lieu en septembre, les quatre valets de fête, sortes de commissaires, afin d'éviter les disputes sanglantes, résultats de buveries prolongées, avaient demandé à leur seigneur qu'il interdît tout port d'armes. M. de Loménie y consentit, et ajouta sur l'ordonnance une petite phrase orthodoxe pour rassurer les consciences catholiques qu'alarmait la venue dans le pays d'un hérétique.

Or, écoutez, — proclamait le sergent ordinaire de la prévôté de Versailles, Antoine Beauvais, montant, le dimanche 31 août 1561, sur la pierre du carrefour, près le carcan dudit lieu; — de par noble homme et sage Me Martial de Loménie, conseiller du roi notre sire et secrétaire de ses finances, seigneur dudit Versailles, et M. le prévôt dudit lieu, défenses sont faites à toutes personnes de quelque état, qualité et condition qu'ils soient, de ne porter armes comme épées, dagues, ni autres bâtons invisibles en la danse, ni durant icelle, s'ils ne sont gentilshommes et officiers du roi dudit seigneur, ou avoués de justice, sur peine de l'amende et de confiscation desdits bâtons; aussi de ne jurer, ni blasphémer le nom de Dieu, de la Vierge Marie ni des Saints, sur peine d'amende arbitraire telle qu'au cas appartiendra et détenir prison; et que chacun se garde mesprendre!

M. de Loménie décida d'augmenter la propriété qu'il venait d'acheter. Il était riche. De proche en proche il allait se constituer un important domaine d'un seul tenant, groupé autour de son hôtel seigneurial, enveloppant le village de Versailles. Ce fut une opération d'accaparement effectuée en plusieurs années, par achats, échanges, combinaisons diverses. M. de Loménie n'agit pas personnellement; il se fit remplacer dans les transactions, par un cousin auquel il avait donné sa fille en mariage, M. François de Loménie. Le tabellion fut M. Jean Gan-

dois qu'assistait son clerc Fiacre Lotin. Nul notaire de campagne n'a, à la fin du XVIe siècle, rédigé en si peu d'années plus de contrats. Il y en a près de 85. Il fallut acheter à toutes sortes de gens : des propriétaires de Versailles, bourgeois, négociants, paysans habitant Montreuil, Buc, Trappes, Châteaufort, Paris. On dut traiter partout. La somme totale que coûtèrent les transactions, 15 401 livres, 67 sous, 6 deniers, ne représente pas exactement la valeur des terres acquises, car, en beaucoup de cas, entra en défalcation du prix d'achat le capital du cens ou de la rente annuelle que le vendeur devait au seigneur féodal. Maisons, « masures », jardin, terres labourables, prés, droits de douaire, titres de rente, tout y passa. Afin d'arrondir plus exactement, M. de Loménie troqua. Sur les 80 et quelques actes il y en a 17 d'échanges. Une partie de la seigneurie de Versailles était entre les mains d'un gros propriétaire du plateau de Satory, M. Poart, conseiller du roi, maître ordinaire en sa Chambre des Comptes : on lui acheta le 17 mars 1561 cette terre de la Grange-Lessart, à Satory, moyennant 7 500 livres ; et Martial de Loménie effectua également à Satory une série d'achats et d'échanges. Tout compte fait, vers 1572, la seigneurie de Versailles comprenait, de propriété directe, 183 arpents de terres labourables, vignes, prés, pâtures, bois taillis, 4 étangs, et comme parties censives sur lesquelles le seigneur avait à prélever les droits féodaux, des jardins, des maisons, plus 68 arpents de terre.

M. de Loménie bâtit peu, à peine une grange. Il se borna à entretenir le lieu seigneurial. Il était trop occupé par les difficultés que lui suscitaient les officiers de Châteaufort et le prieur de Versailles.

Le prieur fit à M. de Loménie mille chicanes à propos de sa juridiction, ajournant à comparaître devant son propre prévôt les Versaillais pour leur défendre « de ne répondre pas devant autres juges que ledit prévôt dudit prieuré ». Loménie en appela au Parlement, au Conseil ; il fallut des exploits, des *committimus*, des arrêts.

Avec les gens de Châteaufort, la querelle fut grave. La discussion sur l'exercice de la juridiction seigneuriale ayant recommencé en 1566, de nouveau les officiers du roi saisirent la haute justice de Versailles. Le seigneur de Versailles dénonça

les persécuteurs le 11 septembre 1568 au Parlement auquel il en avait appelé. Il obtint, le 18 septembre, des lettres spéciales du roi de « protection et sauvegarde ». Les messieurs de Châteaufort n'en tinrent aucun compte. Le 6 février 1571, ils interdisaient par exploit au seigneur de Versailles et à ses officiers « d'exercer aucune justice audit Versailles ». Les choses vinrent à tel point que, rencontrant un jour Martial de Loménie à Trappes, les gens de Châteaufort l'arrêtèrent et le jetèrent en prison. Cette fois le roi se fâcha; il ordonna de délivrer Loménie et commanda d'ajourner le prévôt de Châteaufort à comparaître au Parlement « pour se voir déclarer avoir encouru les peines contre lui indutes, voir casser ce qu'il auroit fait et se voir condamner aux dépens, dommages et intérêts ». Ce fut par une sentence de Messieurs du Trésor à Paris, du 10 juin 1572, que Martial de Loménie obtint mainlevée définitive de la saisie faite de la seigneurie et de ses droits. On chantait, quelques mois plus tard, après la Saiut-Barthélemy.

N'eût-ce pas été vilenie,
Que ce gros ventre Loménie
Fût sauvé, comme sans raison
Jadis fut mis hors de prison
Quand on l'empoigna à Trappes!

La Saint-Barthélemy, en effet, comptait parmi ses victimes le seigneur de Versailles. Incarcéré à la première heure, il vit envahir la prison par une bande de massacreurs à la tête desquels se trouvaient les bouchers Tanchon et Pezon; Tanchon l'étrangla; le corps fut jeté à la rivière. On a raconté que tandis que M. de Loménie était en prison, le comte de Retz serait venu le trouver et lui aurait promis la vie sauve s'il consentait à lui vendre Versailles à vil prix. M. de Loménie avait accepté, signé, puis aurait été tué. Ledit comte de Retz paraît être devenu possesseur de Versailles d'une façon plus régulière.

Martial de Loménie avait laissé cinq enfants, dont l'aînée, mariée à François de Loménie, plus quatre mineurs. Le conseil de famille assemblé choisit pour tuteur François de Loménie. Conformément à la coutume de Paris, les biens de ces mineurs furent vendus, en adjudication, par décret fait

au Châtelet le 19 mars 1575 : la terre de Versailles se trouva adjugée « au profit de M. Claude Guilloire au nom et comme procureur substitué d'Albert de Gondi, comte de Retz, maréchal de France », pour la somme de 35 000 livres.

Albert de Gondi était un assez gros personnage, « haut et puissant seigneur », comte, puis duc de Retz, baron des Iles d'Or, seigneur de Noisy, Marly-le-Châtel et de Bailly, chevalier de l'ordre du roi, premier gentillomme ordinaire de sa Chambre et capitaine de cent gentilshommes de l'ancienne bande de la maison de Sa Majesté, enfin maréchal, et frère de Pierre de Gondi, évêque de Paris. Il descendait de mercanti florentins qui étaient venus jadis s'établir à Lyon où ils avaient gagné une assez grosse fortune dans la banque. La maison était une des plus importantes du royaume, elle avait beaucoup prêté aux rois de France durant les guerres religieuses, au taux rémunérateur de 16 p. 100. Ces gens étaient hommes de goût. Jean-Baptiste de Gondi possédait au faubourg Saint-Germain la plus belle maison de Paris après le Louvre, remplie d'œuvres d'art apportées d'Italie. Albert de Gondi possédait une partie de ce qu'on appelait autrefois la forêt de Cruie, aujourd'hui la forêt de Marly; il devenait possesseur de Versailles.

Sa seigneurie ne fut pas troublée. Il ne s'y installa pas; il se borna à entretenir le château, plutôt mal que bien, et il accrut considérablement les achats de terre commencés par M. de Loménie. Lui, et son fils après lui, Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, poursuivirent l'accaparement du pays; ils acquirent 170 arpents, doublant presque la propriété. Lorsque Louis XIII viendra bâtir Versailles, le domaine de la seigneurie se trouvera être de 353 arpents, c'est-à-dire 120 hectares, 65 ares. Les bâtiments d'exploitation furent développés. Albert de Gondi procéda de même à la Grange-Lessart où de 114 arpents et demi de terres labourables, prés et bois taillis, laissés par M. de Loménie, il porta la superficie du domaine à 173 arpents.

Malgré les opérations des deux propriétaires, le terroir de Versailles demeurait encore morcelé, au début du XVIIe siècle, entre un assez grand nombre de propriétaires; il y en avait même d'importants : tel, vers 1624, un M. Jean Martin, con-

trôleur général de la maison du duc d'Orléans qui possédait plus de 167 arpents — 56 hectares —. A ne prendre même que la butte sur laquelle allait s'élever le château de Louis XIII, elle était divisée entre une vingtaine de propriétaires, dont ce M. Martin, la ferme de la Bretonnière, le curé et le prieur, M. de Gondi, seulement pour une toute petite partie, et le reste humbles gens, paysans, modestes bourgeois. Telle était la situation foncière du pays, lorsque Louis XIII, vers l'âge de vingt-trois ans, au cours de ses chasses, remarqua l'endroit et s'y arrêta.

*
* *

Nul roi Bourbon n'a été plus grand chasseur que Louis XIII. A feuilleter le journal d'Héroard et à lire dans leurs dépêches les lamentations des ambassadeurs étrangers qui ont toutes les peines du monde à joindre Sa Majesté, on voit que ce goût, chez lui, fut une impérieuse manie. Il ne se passait pas de journée qu'il ne prît son arquebuse et allât tuer, ou qu'il ne montât à cheval afin de courrir. Il ne savait pas voyager sans chasser le long du chemin, soir et matin, quelque temps qu'il fît, pluie, neige, verglas, se levant souvent à trois heures de la nuit afin de battre les champs, ou d'aller « voler ses oiseaux ». Depuis qu'il était devenu son maître, à seize ans, après la mort de Concini, il vivait hors de Paris, à Montceaux, Lésigny-en-Brie, Compiègne, Fontainebleau, Gaillon, Saint-Germain-en-Laye. La région de Saint-Germain a été celle qui lui a été le plus familière : il y avait été élevé. Le vieux château lui rappelait les temps tranquilles et monotones qui étaient ceux où il avait connu son père Henri IV et où il avait mené l'existence d'enfant royal, respecté et fouetté. Devenu jeune homme, il aima passer ses étés dans le château neuf, sur le haut de la terrasse qui domine la Seine. Cour et gouvernement le suivaient; laissant là les dames et les ministres, Louis XIII partait « pour dix jours à ses petites chasses » et grandes chasses, toutes les variétés et tous les modes de chasser, à cheval, à pied, au vol, méthodes anciennes, méthodes nouvelles, sans compter celles qu'il

inventait lui-même. Il ne se souciait d'aucun confortable, s'en allant avec des repas froids, et mettant dans ses poches des abricots et des pommes afin d'être plus tôt en selle. Tantôt, rarement, une suite nombreuse l'escortait, capitaine, trente gardes du corps casaqués, cent gentilshommes, cent chevau-légers en tête et autant en arrière-garde. Le plus souvent il partait habillé simplement, un « castor gris sur la tête », suivi de quelques domestiques et de deux ou trois familiers. De Saint-Germain, il rayonnait dans la forêt de Marly, où il chassait le cerf; dans les bois de Vaucresson, poussant jusqu'à Villepreux; plus loin, à Villacoublay. Un endroit l'attira toujours, Noisy-en-Cruie, aujourd'hui Noisy-le-Roi, où se trouvait un grand château qui a été démoli en 1732 : il y avait plusieurs fois résidé étant petit, lorsque quelque maladie contagieuse à Saint-Germain obligeait de mettre les enfants royaux à l'abri; il aimait « visiter toute la maison, se ressouvenant des logis d'un chacun du temps qu'il y était ». Il y dînait, puis revenait, ou bien y passait la nuit. Dans ses pérégrinations continuelles, Louis XIII passa vingt fois par Versailles.

La première fois que Jean Héroard rapporte qu'on mena le petit dauphin, fils d'Henri IV, chasser, — en 1607, le futur roi avait six ans, — c'était de Noisy et dans la direction de Versailles : le nom du village était pour la première fois prononcé. Dix ans après, en 1617, Louis XIII venait de faire cesser la régence de sa mère et de prendre lui-même le pouvoir; le 23 septembre, de Maisons, où il était allé à « l'assemblée », la fête du pays, il montait en selle et se jetant à la suite d'un cerf, passait l'eau, prenait par Chatou, repassait la Seine à la Chaussée, montait le coteau, courait droit et parvenait à la fin du jour à Versailles. Cependant, de 1617 à 1623, Louis XIII n'est pas allé très fréquemment dans le petit bourg; il y passe pour déjeuner, quand il vient de Fontainebleau par Palaiseau; il y va chasser et déjeuner en se rendant de Paris à Saint-Germain. Nous avons, il est vrai, dans le journal d'Héroard, une lacune du 14 mars 1623 au 28 février 1624, avec cette note manuscrite : « Ici défaut la suite du présent journal durant onze mois, douze jours, avec quelques autres interruptions, qui ont été misérablement perdus, gouspillés et vilainement employés par la veuve du feu sieur Héroard. » Or, ce fut

dans l'hiver de 1623 à 1624 que Louis XIII eut l'idée de se faire construire sur la butte de Versailles non pas un château, ni un rendez-vous de chasse — mot impropre, le roi ne donnant rendez-vous à personne pour chasser —, mais une très simple « petite maison ».

Causant avec l'ambassadeur vénitien Giovanni Pesaro, au début de juillet 1624, et celui-ci le félicitant de sa bonne santé, le prince répondait qu'en effet il se portait bien, grâce à Dieu, et qu'il attribuait son état satisfaisant à ce qu'il faisait beaucoup d'exercice à la chasse, ce qui était, par surcroît, pour lui, un grand plaisir, puis à propos de son dernier voyage il faisait allusion à une petite maison, *picciola casa*, qu'il bâtissait à Versailles par manière d'amusement.

D'après les usages de cour, lorsque le roi quittait Paris, il allait résider dans un des châteaux royaux de la couronne, Compiègne, Saint-Germain, Fontainebleau, Montceaux, Villers-Cotterets. La reine et le Conseil le suivaient. Mais Louis XIII se passait volontiers de la compagnie de la reine. D'autre part, il était excédé par ses ministres qui, devant un prince autoritaire, étaient obligés de lui en référer pour toute décision à prendre et l'accablaient de séances de conseil. Les mêmes usages de cour n'autorisant pas reine et ministres à quitter facilement les grandes résidences royales pour suivre le roi dans ses pérégrinations changeantes, — sauf le cas de campagne militaire ou de voyage lointain, — le roi pouvait à la rigueur s'absenter quelques jours sans qu'on le suivît, mais c'était pour aller chez les autres, dans des conditions gênantes.

En construisant une maison, qui ne figurerait pas dans la liste des châteaux royaux, Louis XIII pourrait échapper de temps en temps aux uns et aux autres. De fait, jamais le gouvernement, sous Louis XIII, n'a siégé à Versailles. Le roi voulut un bâtiment assez petit pour n'y loger que juste sa suite : les femmes ne seront admises à Versailles, sous son règne, qu'en passant, pour un repos.

Le lieu fut bien choisi, en pleine campagne, au milieu de cette vallée de 5 à 6 kilomètres de large, entre Rocquencourt et Satory, sur cette butte de Versailles dominant le pays d'une vingtaine de mètres, à deux pas du petit bois où Louis XIII devait si souvent aller chasser. Ce fut un des quatre secré-

taires du cabinet qu'on chargea de l'opération, à partir de 1626, le fidèle Michel Lucas, homme de confiance, exact et précis, avant cette date, Charles de Loménie, frère de François de Loménie, secrétaire de 1617 à 1628. Y a-t-il un rapport entre la présence de Charles de Loménie au cabinet du roi et le choix du terroir de Versailles pour y bâtir? Ce n'est pas impossible.

L'affaire ne fut pas confiée aux services des bâtiments. Résolu à n'entreprendre qu'une construction modeste, Louis XIII décida que les frais seraient supportés par le chapitre de son budget dit des « menus plaisirs ». Il était assez préoccupé de l'état des finances publiques à ce moment. Chaque année se chiffrait par des déficits. En 1624, le total des recettes de l'État devait être de 33 115 582 livres, 12 sols, 6 deniers, et celui des dépenses de 33 295 586 livres, 9 sols, 6 deniers, soit un découvert réduit à 180 003 livres, 7 sols, 3 deniers. Ce n'était pas le moment d'engager des dépenses inutiles. Il ne fallait pas songer à imputer les frais de Versailles au chapitre des bâtiments. Le crédit de ce service pour 1623 n'était que de 369 642 livres, en diminution sur celui de l'année précédente qui avait été de 397 650 livres; on prévoyait bien pour 1624 une augmentation portant le chapitre à 506 850 livres; mais nombre de travaux étant en cours qu'il fallait poursuivre : la salle du Palais de Justice de Paris, le pont Saint-Michel, des fontaines en nombre; surtout la reprise et la continuation du Louvre, en suivant le vastes plans laissés par Pierre Lescot, et qu'on conservait précieusement, grosse entreprise, très lourde, à laquelle Louis XIII tenait. Le chapitre des menus plaisirs destiné à payer des frais de fêtes, de ballets, de comédies offrait plus d'élasticité; on rognerait sur ce chapitre. Il plaisait à l'esprit prudent et à l'humeur près regardante de Louis XIII que la dépense d'une fantaisie fût prise sur des frais de ce genre où elle passerait inaperçue.

Malheureusement l'année 1624 allait être, financièrement, encore plus détestable qu'on ne l'avait prévu. En juin, le trésorier de l'Épargne, M. Balthazard Phélipeaux déclarait « qu'il lui était impossible de donner cours aux dépenses qui lui étaient ordonnées de jour à autre », les impôts ne rendant pas. Le gouvernement devra emprunter. Il empruntera de mois

en mois, « pour subvenir en la nécessité des affaires » : 200 000 livres en février, 386 877 livres et 545 000 livres en mars, 1 340 000 livres et 880 000 livres en juin, 680 000 livres en juillet. Louis XIII, ainsi serré de près, décida que les dépenses de Versailles passeraient après toutes les autres. Les constructions étaient commencées ; il fut décidé qu'on ne paierait ni les propriétaires dont on avait pris les terrains, ni les entrepreneurs chargés de construire ; on conviendrait avec les uns d'un loyer des biens occupés, les autres attendraient les sommes dues jusqu'au jour où on pourrait liquider ; le règlement final devant comprendre : loyers en question, intérêts, et dommages pour « non-jouissance ». De fait, il allait falloir attendre plusieurs années, sept et huit ans, avant de solder ces dépenses.

***

Le terrain fut choisi sur le haut de la butte de telle manière que la maison pût s'élever au-dessus de la plaine et la dominer. L'emplacement fixé, il parut nécessaire d'avoir tout autour l'espace d'un parterre et d'un petit parc. De proche en proche, on arriva ainsi à tracer le plan d'un domaine d'une étendue totale de 117 arpents, soit 40 hectares. Le mesureur-arpenteur du pays, M. Pierre le Sage, de Marly, fut mandé ; on lui adjoignit pour estimer la valeur des terrains choisis le receveur de la seigneurie de Versailles, M. Denis Mercier, habitant Fontenay-le-Fleury, et un laboureur de Glatigny, nommé Nicolas Bréaut. Ensemble les trois hommes procédèrent à « l'arpentage, estimation des terres, prés, pâturages et maison que Sa Majesté a pris pour les bastiments, parterre et parc de son Château de Versailles ». On avait taillé suivant les convenances, sans se soucier de l'avis des propriétaires, coupant jardins et champs, englobant maisons et cours, comme en une expropriation. Les arpentages n'eurent lieu qu'en août 1624, lorsque le château était dejà à peu près terminé. Quelques propriétaires se fâchèrent. On ne prenait à M. Jean Martin que 35 arpents 28 perches ; mais M. Jean Martin considérait que l'opération le lésait gravement en l'em-

pêchant de jouir du reste de son domaine, et lorsqu'en 1632 on liquidera les comptes, il exigera qu'on lui achète toute sa terre, 167 arpents, 60 perches, plus sa maison « proche du château de Sa Majesté, sur partie desquels héritages, Sa dite Majesté a fait bâtir sondit chasteau, jardin et parc, sis audit Versailles ». Les gens du roi ne chicanèrent pas.

Pour constituer les 117 arpents du domaine, on eut à exproprier 17 autres propriétaires de terres variant entre 13 arpents et 50 perches. A partir de 1631, se décidant à tout régler, Louis XIII fera reprendre « par procès-verbal reçu devant Me Louis Ferrand, bailli de Versailles », l'arpentage et estimation des biens ou question. Les experts auront à fixer la valeur principale des terres et les indemnités pour non jouissance depuis sept ans. Le prix de l'arpent variera entre 100 et 400 livres; au total, le chiffre du domaine constitué par Louis XIII reviendra, en principal, à 7 722 livres, 3 sols, et comme frais de loyers ou d'indemnités à 2 134 livres, 13 sols, 3 deniers, ensemble 9 856 livres, 16 sols, 3 deniers, peut-être une cinquantaine de mille francs de nos jours.

Le terrain ainsi préparé, un architecte fut désigné pour construire. Ce qu'on lui demandait était simple, une petite maison des champs sans luxe, sans ornement superflu, sans recherche sculpturale. Les dimensions en étaient déterminées par le nombre des pièces qu'il s'agissait d'y mettre. Il fallait d'abord l'appartement du roi. Aux termes des règlements royaux, cet appartement devait comprendre une salle, — salle des pas perdus, — l'antichambre, le cabinet de Sa Majesté, sa chambre à coucher, et sa garde-robe. La maison de Versailles comprendrait ces pièces, au premier étage, moins l'antichambre, dont on faisait l'économie, la salle suffisant. Il n'y aurait pas d'appartement de la reine. Puis viendraient une quinzaine de chambres pour les personnes qu'il plairait au roi d'emmener avec lui, après quoi la cuisine bouche, le gobelet du roi — services de la table de Sa Majesté, — le magasin d'armes; et, dans les dépendances, le logis des valets de chambre et maîtres d'hôtel, du médecin, de l'apothicaire, un corps de garde, l'appartement du concierge, faisant fonction de « gouverneur » de la demeure. L'architecte exécuta de point en point le programme. Nous pouvons juger de son œuvre par la petite vue

qu'a gravée Gomboust sur les côtés du plan de Paris donné par lui en 1652, et, par les planches d'Israël Silvestre de 1664, ainsi que le plan gravé par lui en 1667, réserve faite des adjonctions, d'ailleurs reconnaissables, d'après les indications de Sauval, opérées sous Louis XIV.

Simple, la maison de Versailles l'était; un corps de logis de 38 mètres de long, faisant face au couchant, sur le jardin, avec deux ailes en retour formant une cour intérieure rectangulaire de 21 mètres de large sur 32 mètres de profondeur, ouverte vers le levant et terminée par un portique de sept arcades. Cette cour existe encore, c'est la cour de Marbre. Aux quatre angles de la maison l'architecte avait campé d'une façon assez svelte et dégagée quatre pavillons de 9 mètres de large sur 6 de profondeur. La construction était simple aussi : rez-de-chaussée élevé, sans caves; un étage avec combles percés de mansardes et de lucarnes alternées; les murs en brique à chaînage de pierre, et, comme décoration, des tables de pierre sur les murs, entre les fenêtres; pas de sculpture ornementale; tout autour du château, suivant l'usage du temps, un fossé à fond de cuve revêtu de murs brique et pierre, et, au delà du fossé, une terrasse munie, à sa partie extérieure, d'une balustrade, avec un perron à l'ouest, d'où l'on descendait vers le jardin. De la cour on entrait dans le château par les ailes à droite et à gauche, où l'on trouvait deux escaliers, et du château on accédait au jardin au moyen d'un petit pont jeté sur le fossé, devant une porte pratiquée au centre de la façade ouest, et surmontée d'un petit balcon d'ailleurs assez mesquin. De ce côté, la façade offrait huit grandes fenêtres au rez-de-chaussée et neuf plus petites à l'étage, sans compter celles des deux pavillons flanquants.

Il faut renoncer à juger le château de Louis XIII d'après ce qui existe actuellement. Le fond de la cour de Marbre a été refait par Louis XIV. Peut-être à droite et à gauche de la cour retrouverait-on les dispositions de l'architecte de 1624, la place et les dimensions des fenêtres, la construction brique et pierre; mais la décoration a été très modifiée : le comble est changé comme silhouette et ornementation; des bustes ont été ajoutés sur les tables de pierre; l'impression donnée par l'édifice de Louis XIII devait être beaucoup plus modeste. Quant aux

intérieurs, tout a disparu. Il ne paraît pas possible d'attribuer le petit escalier de pierre auquel s'attacherait, dit-on, le souvenir de Richelieu et de la journée des Dupes, et qu'on appelle, pour cette raison, « escalier des Dupes », à l'époque Louis XIII, une inspection des plans permettant de constater que cet escalier aurait été pratiqué dans un mur qui eût été insuffisant pour le contenir, et qu'au surplus cet escalier eût débouché au-dessus du fossé dans le vide. Il n'y aurait peut-être qu'une pièce ayant gardé ses quatre murailles de 1624, ce serait une petite salle sur la cour de Marbre, à droite au fond. Peut-être retrouverait-on également derrière les constructions élevées contre la façade de la maison de Louis XIII sur le jardin, quelques restes de cette façade.

En s'en tenant aux diverses données approximatives que fournissent les représentations du XVIIe siècle et à ce qui subsiste, on peut, par la pensée, se figurer ce qu'était le château de 1624. Le plan et les lignes du côté de l'est en étaient assez harmonieux, bien que de dimensions restreintes; le mélange de la brique et de la pierre devait donner de ces oppositions de ton que nous aimons. Du côté du midi et du nord, la silhouette du bâtiment, flanqué de deux pavillons avançant, ne devait pas manquer d'élégance, si tant est que ce ne fût pas trop petit et peu appréciable. La façade du côté du jardin était banale, sans caractère. Pour les contemporains, il faut ajouter que l'ensemble de la construction n'avait aucune originalité. Le plan était le plan classique que depuis cent ans les architectes reproduisaient invariablement dans leurs constructions des champs : plan carré avec pavillons aux angles; ce qu'on voyait à Ecouen, à Montceaux, à Verneuil, Ancy-le-Franc, Villers-Cotterets, Saint-Maur, Anet, Bury. Pour la construction, murs de brique à chaînage de pierre, hauts combles, fenêtres régulières et symétriques, c'était également la mode courante du temps, déjà ancienne, dérivant des exemples donnés à Blois et à Amboise depuis plus d'un siècle, appliquée à Valery, à Ancy-le-Franc, à Folembray, à Villers-Cotterets, à Fontainebleau — dans les pavillons d'alors sur le jardin de Diane —; sans citer la nuée des gentilhommières, manoirs et châteaux de province qu'on construisait dans ce style après les guerres civiles, sous Henri IV. En sorte que pour les sujets de

Louis XIII, le château de Versailles était une « maison », ordinaire, qui ne comptait pas. De fait elle parut si modeste aux contemporains qu'ils n'en ont pas parlé. Le *Mercure françois*, publication officieuse du temps, énumérant les constructions entreprises par le roi en 1624, cite jusqu'aux fontaines de Paris, mais ne daigne pas mentionner Versailles. Les seigneurs de la cour seront mortifiés de voir leur souverain élever si piètre demeure, et le beau Bassompierre parlera avec dédain de « ce chétif château de Versailles, de la construction duquel un simple gentilhomme ne voudrait pas prendre vanité! » L'historiographe de Louis XIII, Charles Bernard, dira que Versailles n'est en effet qu'une « maison que le roi avait fait bâtir environ à quatre lieues de Paris; elle était petite, expliquera-t-il, pour n'y admettre que peu de gens et n'être point troublé dans le repos qu'il y cherchait loin des importunités de la cour et afin d'être plus libre dans l'exercice de ses chasses lorsqu'il s'y voulait adonner ». Saint-Simon traitera avec mépris le Versailles de Louis XIII et l'appellera : « petit château de cartes », que le roi avait fait construire « ennuyé, et sa suite encore plus que lui, d'y avoir souvent couché dans un méchant cabaret à rouliers et dans un moulin à vent », détails d'ailleurs fantaisistes, le château n'étant pas tout de même si château de cartes que cela, les cabarets de Versailles de l'époque n'étant pas à ce point « méchants » et Louis XIII n'ayant sûrement jamais couché dans le moulin à vent, ne fût-ce que parce que le meunier avait à deux pas une solide maison plus suffisamment confortable. En définitive, idée simple fidèlement exécutée, « chétif château », la construction élevée sur la butte de Versailles était modeste. Point n'était besoin, dès lors, de faire appel à quelque grand architecte du moment pour l'édifier. Quel est cet architecte?

Longtemps on a répété que c'était Jacques Lemercier, l'auteur heureux de la continuation du palais du Louvre. Mais il a été démontré que cette attribution ne reposait sur aucun fondement. On a dit alors que l'architecte de Versailles ne pouvait être que Salomon de Brosse, l'artiste à qui nous devons le palais du Luxembourg. « Architecte général » du roi, à cette époque, disait-on, Salomon de Brosse avait évidemment fourni les plans de Versailles, tout au moins les avait inspirés,

corrigés, revus ou mis au point chez ses subalternes. Cette hypothèse a contre elle nombre d'objections.

Le service des bâtiments n'était pas organisé en 1624 comme il le sera plus tard sous les ordres d'un architecte dirigeant. Nous ne savons même pas où a été pris le titre « d'architecte général » que nous n'avons rencontré dans aucun document. Assimilés à de simples « gens de métier », une demi-douzaine d'architectes, à l'époque de Louis XIII, sont attachés à la cour, recevant pension et portant le titre « d'architectes du roi »; on se sert d'eux comme on se sert des autres gens de métier, horlogers, cordonniers, joailliers, peintres, sans s'interdire de faire appel à des ouvriers du dehors, si besoin est; de même que ces gens de métier peuvent aller travailler pour d'autres que le roi, si bon leur semble. Ainsi, lorsqu'il a été question en 1618 de rebâtir la salle du Palais de justice incendiée, le Parlement, laissé libre de choisir lui-même son architecte, a désigné Salomon de Brosse, de même que le Parlement de Rennes avait désigné le même artiste pour réédifier son palais cette même année. Il y a si peu de règlements d'organisation encore sous ce rapport que lorsqu'en avril 1624 le surintendant des bâtiments, M. de Fourcy, s'est occupé d'entreprendre « la continuation du château du Louvre » d'après les plans de Pierre Lescot, il a « fait faire un devis, plan et profil desdits ouvrages pour être exécutés ainsi que ceux déjà faits, et mieux, si faire se pouvait », et il a appelé en adjudication quatre architectes du roi « pour, sur icelui devis, mettre le dernier prix pour lequel ils viendraient entreprendre lesdits ouvrages ». Des quatre appelés, Clément Métezeau, Paul de Brosse, Androuet du Cerceau et Jacques Lemercier, c'est au dernier que le travail a été adjugé. Nous voilà loin de l'organisation hiérarchisée du temps de Mansard ou de Gabriel. Un « architecte général » quelconque n'a rien eu à voir dans la construction, cependant la plus importante du règne, celle du palais du roi à Paris. Et de fait personne ne s'est avisé de dire que Salomon de Brosse ait été pour quoi que ce soit dans la continuation du Louvre en 1624. Mais une raison plus forte encore s'oppose à ce que Salomon de Brosse se soit occupé de Versailles : c'est qu'il était en disgrâce. Chargé par Marie de Médicis de bâtir le Luxembourg, il avait

reçu, selon l'usage, du trésorier de la reine, l'argent destiné à payer au fur et à mesure les entrepreneurs. Il fut soupçonné de malversations. Les soupçons d'indélicatesse en vinrent à un tel point qu'on le révoqua de sa situation d'architecte du Luxembourg. La direction des travaux du Palais de justice de Paris lui fut retirée et un procès fut engagé qui dura toute cette année. Ce n'était pas dans de pareilles circonstances que Louis XIII aurait pu lui confier un travail important. Effectivement, lorsqu'en avril 1624 on convoquera les architectes du roi pour participer à l'adjudication des travaux du Louvre, Salomon de Brosse ne sera pas admis à l'adjudication. Il n'a donc pas pu bâtir Versailles. Une raison d'art aurait dû l'écarter : le Versailles de Louis XIII n'est pas de son style. Salomon de Brosse est un artiste laborieux, recherchant des effets, ne se contentant pas de banalité, tâchant d'aboutir à un résultat qui, d'ailleurs, est de facture lourde. Cette manière n'est pas celle de la construction de Versailles.

A défaut de Salomon de Brosse, on a parlé de Métezeau; peut-être aurait-on pu encore prononcer le nom de Pierre Lemuet. Il était inutile d'émettre des hypothèses : le nom de l'architecte de Versailles, nous l'avons, il figure en toutes lettres dans les comptes des bâtiments du château.

Lorsque à cette époque on entreprenait une construction, l'architecte avait la haute main et la responsabilité des travaux. Il traitait lui-même avec les entrepreneurs, passait les marchés, recevait les mémoires et les comptes, c'est à lui qu'on donnait l'argent, et il réglait directement, délivrant quittance des sommes dépensées en justifiant de leur emploi. La correspondance de M. Florent d'Argouges, trésorier général de Marie de Médicis, avec Richelieu, surintendant de la maison de la reine, nous fait assister, pour le Luxembourg, au fonctionnement de ce système, en ce qui concerne Salomon de Brosse. Or, pour la construction du château de Versailles, il existe, de même, un personnage qui a été responsable des travaux, qui a passé les marchés avec les ouvriers, qui a reçu les comptes et mémoires de ceux-ci; auquel on a remis l'argent nécessaire afin de payer les entrepreneurs, et dont nous avons plus de vingt-cinq quittances de sommes à lui délivrées pour solder les travaux de construction du château : c'est un archi-

tecte peu connu de la première moitié du XVIIe siècle nommé Le Roy : « compte fait avec le sieur Le Roy pour les ouvrages de Versailles »; « marchés faits par le sieur Le Roy pour les bâtiments de Versailles »; « quittances du sieur Le Roy, montant à la somme de 213 600 livres, toutes lesquelles dites sommes, mentionnées ès dites quittances, ont été payées audit sieur Le Roy pour ouvrages faits au château de Versailles par divers particuliers, etc. »

On sait peu de chose de ce Le Roy. Il aurait été chargé, avec Marin de la Vallée, de reviser le plan de l'église Saint-Sulpice dressé par Gamard; il bâtit rue du Mail, à Paris, une maison dont le graveur Marot nous a laissé une vue : c'est un édifice conçu suivant le style classique des architectes du XVIe siècle élevés à l'école de Vitruve, pilastres, chapiteaux corinthiens, frontons triangulaires, encadrements des fenêtres à l'italienne. Le Roy est un spécialiste nourri d'études. Il devait se contenter à Versailles de la vieille tradition française.

*
* *

Les plans de Versailles dressés et approuvés, l'architecte choisit ses ouvriers : il prit pour la maçonnerie un des gros entrepreneurs de Paris, maître Nicolas Huau, qui soumissionnera la même année avec onze de ses confrères, aux travaux du Louvre; pour la charpenterie, Pierre Moreau; la ferrure fut confiée à François Maillard. Nous avons le compte de la vitrerie, qui s'élèvera à 786 livres, 15 sols. Les travaux furent activement poussés.

Au printemps de 1624, ils étaient avancés. Avant de partir pour Compiègne, Louis XIII venait de Paris, au galop de son cheval, voir où en était sa « petite maison », déjeunait, chassait et repartait l'après-midi. Le 9 mars, écrit Héroard, « à six heures trois quarts (du matin), le roi entre en carrosse et va pour la chasse à Versailles; y arrive à huit heures; à neuf, dîner; peu après monte à cheval, va courir un cerf, le prend, revient à bonne heure, fait les curées; *va après voir son bâtiment*; à sept heures souper »; il eut envie de coucher à Versailles dans une maison du village; il envoya chercher son lit

à Paris, — le roi de France ne couchant que dans son lit qui le suit au cours de ses déplacements — aida à le dresser lui-même et se coucha à onze heures.

Depuis la fin de mars jusqu'à la fin de juin, Louis XIII reste à Compiègne. Versailles paraît avoir été suffisamment avancé à la fin de ce séjour, pour que quelqu'un qui ne craignait pas trop la fraîcheur des plâtres, pût essayer d'y coucher. Le concierge qui fera fonction de gouverneur est déjà installé dans le château, c'est un garde du corps, « un archer des gardes », François Mongey. Le 28 juin, revenant de Compiègne, Louis XIII ne prend que le temps, en passant par Paris, de poser la première pierre du Louvre dont les travaux commencent, et il court à Versailles, impatient de voir sa maison. Il arrive à cinq heures, chasse, soupe et se couche. Il y reste jusqu'au 5 juillet, allant se promener au bois, à pied, courant le cerf, chassant le renard. C'est bien au château qu'il loge, car le concierge, François Mongey, venant à être père, sur ces entrefaites, d'une petite fille, et Louis XIII ayant consenti à tenir l'enfant sur les fonts, le registre de la paroisse Saint-Julien de Versailles mentionne, à la date du 30 juin 1624, « le très chrétien Louis treizième de ce nom, roi de France et de Navarre, *estant à son château de Versailles* ». Mais tout est loin d'être terminé; les dépendances ne sont pas commencées; le 2 juillet, le jeune roi s'amusera à aller voir « tracer le plan de la basse-cour de sa maison de Versailles ». Le 5, il repart pour Compiègne.

Il y reste un mois, revient de là à Saint-Germain le 27 juillet et le 31, après le Conseil, il monte en selle, « va à Versailles voir son bâtiment ». On y travaille toujours; les intérieurs sont assez poussés pour qu'on songe à l'ameublement dont a été chargé le premier gentilhomme de la chambre, M. de Blainville. En août les achats sont faits, jusqu'à la batterie de cuisine : c'est un mobilier sobre, sans luxe, suffisant. De Saint-Germain, Louis XIII va de temps en temps voir où en est la construction, amenant ses limiers avec lesquels il chasse. Mais ce mois d'août 1624 est rude. La chaleur est étouffante; le roi, qui la supporte mal, est fatigué, en proie à des dérangements d'intestin, obligé de prendre de longs bains, des clystères, ou de garder le lit. Il quitte peu Saint-Ger-

main. Septembre est très pluvieux ; Versailles voit Sa Majesté à peine deux ou trois fois, pendant ce mois. Louis XIII arrivant sous la pluie, recouvert de son manteau, au pas de sa bête, « le vendredi 20, à quatre heures, botté, monte à cheval, et va de Saint-Germain à Versailles encore qu'il fît grande pluie ; y arrive à sept heures ». Octobre : la pluie continue ; elle retarde les travaux et empêche les visites de Louis XIII. « Le vendredi 11, à Saint-Germain, botté, vêtu de drap, et à trois heures et demie monte à cheval, encore qu'il pleuvait bien fort, va à Versailles, y arrive à cinq heures et demie. » Le lendemain, le roi essaye de chasser : « revenu à dix heures tout mouillé ; a changé de chausse et de chaussettes ». Du 21 au 26, il reste au château, chassant chaque jour au cerf, au renard ou au lièvre.

Le public commence à s'apercevoir de la prédilection du jeune roi pour Versailles. L'ambassadeur italien Morosini gagnant péniblement Saint-Germain le 3 octobre afin d'entretenir Sa Majesté d'une question importante, ne trouve personne et écrit mélancoliquement : le roi *era partito per Versaglia alla caccia!* « il était parti pour Versailles à la chasse ». Le 16 décembre, il écrit : « Les ambassadeurs suisses n'ont pas encore vu le roi qui est allé tous ces jours-ci à Versailles passer son temps avec les chasseurs et les chiens, les bêtes et les oiseaux, selon son inclination et sa coutume, qui devient ordinaire. » Encore un peu et le peuple fredonnera :

Quoique le roi s'en aille
Dès la pointe du jour
A la chasse à Versailles
En bien petite cour... etc.

Les travaux furent longs. A côté du château fut édifiée une basse-cour. Dans les dépendances Louis XIII installa un important chenil « devant le château », « pour loger ses chiens et fit un chemin pour mener ses chevaux à l'abreuvoir ». Des jardins et un parc furent ensuite dessinés.

On a discuté sur le nom du premier auteur des jardins et des parcs de Versailles comme sur le nom de l'architecte. Les uns ont prononcé le nom de Jacques Boyceau, sieur de la Barauderie, en effet, en 1624, « contrôleur général des jardins

de toutes les maisons de Sa Majesté » et qui fait allusion dans son grand livre, le *Traité du jardinage selon les raisons de la nature et de l'art*, à quelque travail de lui à Versailles. Les autres ont parlé de Claude Mollet. En réalité nous avons le nom de l'auteur du parc de Versailles comme nous avons le nom de l'architecte : c'est M. Jacques de Menours, le neveu de Jacques Boyceau, qui a succédé à celui-ci comme « intendant général des jardins du roi » et a préparé pour l'impression le *Traité de jardinage* de son oncle. De même que M. Le Roy, à titre d'architecte responsable, est chargé de payer les ouvriers qui ont exécuté ses plans, de même, M. de Menours, dans les comptes, a mission de régler les travaux exécutés dans les jardins et le parc de Versailles par les ouvriers qui ont réalisé ses dessins. Nous avons la trace d'un état de vingt articles montant à la somme de 42 560 livres dans lequel sont compris, avec le détail de leurs dates et des sommes, dix quittances, le tout paiement « fait au sieur de Menours pour *ouvrages par lui faits* au parc de Versailles ». M. de Menours nous a conservé dans le livre de son oncle des exemples des parterres qu'il avait tracés : ce sont des dessins rectangulaires figurant des broderies de buis taillé, garnis de fleurs et de sables de différentes couleurs, élégants, riches, très français. Autant qu'on peut en juger par le plan de Gomboust, les jardins et le parc présentaient des parterres de fleurs immédiatement autour du château, puis des quinconces, des allées, des avenues d'arbres. Nous ne savons rien sur l'ensemble.

Dans ces jardins il y eut des effets d'eau, encore très modestes, des bassins circulaires avec jets d'eau. Un Flamand, Jean Lintlauer, fut chargé de cette partie de l'aménagement du nouveau domaine. Ce Jean de Lintlauer venait de se faire une réputation en réformant le système des eaux de Paris : « Par son industrie et grand travail, disait une pièce officielle de 1616, il avait fait en sorte que l'eau, que jettent les pompes et fontaines artificielles du Pont-Neuf de la ville de Paris aux offices du château du Louvre, fontaines et jardins dudit lieu, palais des Tuileries, grand vivier et fontaines des jardins d'icelui et autres lieux où il a plu au roi la faire distribuer, fust maintenant claire, au lieu d'être trouble et d'embourber les tuyaux. » Pour obtenir sur le haut de la butte de Versailles une pression

suffisante, Lintlauer a eu l'idée de la pompe, dont on voit se profiler la lourde et massive construction sur les estampes postérieures qui représentent le château du côté de la rue actuelle des Réservoirs. Il devait être une des victimes de l'état précaire des finances du roi de France ; il mourra sans avoir été réglé. Sa veuve, Françoise Robin, délivrera, tard, en 1635, les dernières quittances des sommes données à Jean Lintlauer pour les travaux effectués par lui dans le parc et jardins de Versailles.

Ce fut une opération longue et difficultueuse que cette liquidation des dépenses de la construction du château. Elle ne put guère commencer, nous l'avons dit, qu'en 1631 ; on mettra quatre ou cinq ans avant de la terminer. Voici comment on opéra. Un valet de garde-robe du roi « commis au maniement des deniers des menus plaisirs », « trésorier des menus », M. Pierre Forest — qui sera promu valet de chambre du roi en 1633 et premier valet de chambre en 1641 — devait recevoir tous les états et mémoires. Il les faisait examiner par M. Jean Jacquelin, trésorier des bâtiments, qui contresignait ; puis le tout était transmis à M. Michel Lucas, le secrétaire du roi, lequel soumettait les pièces à Louis XIII. Cela fait, M. Forest délivrait les sommes nécessaires à Lucas qui les versait aux intéressés, c'est-à-dire, les propriétaires, pour les terrains, M. Le Roy, pour les travaux. Jacques de Menours a été payé directement par M. Forest.

On paya par acomptes, lentement ; les entrepreneurs reçurent des 1 200, 3 000, 4 000 livres ; en 1631, l'architecte touchait cinq fois des sommes variant entre 7 000 et 10 000 livres ; en 1632, on lui fit six versements, dont le plus élevé de 18 000 livres ; en 1633, six autres de 2 000 à 6 000 livres ; en 1634, deux, et un dernier en 1635 de 2 000 livres. M. de Menours fut également payé par fractions de 1 500 à 4 000 livres, depuis mai 1631 jusqu'en janvier 1636.

En additionnant toutes les sommes versées pour les bâtiments et en y comprenant les jardins, sans le prix d'achat des terres, on arrive à un total de dépenses pour la construction de 238 040 livres, 32 sols, 6 deniers, peut-être quelque 1 100 000 de francs de nos jours.

A ce moment, Louis XIII, à l'imitation de Martial de Loménie et de M. de Gondi, fut pris du désir d'étendre son domaine. Il avait été contraint d'acquérir la propriété entière de M. Jean Martin. Ses présences continuelles à Versailles avec une suite tumultueuse de chiens et de chevaux, les dégâts que causaient ses chasses, champs foulés, récoltes saccagées, ne laissaient pas que d'incommoder les voisins. Il y avait du vrai dans les réclamations que présentait Jean Martin au sujet de la « non-jouissance » de son patrimoine. Parmi les gens qui réclamaient le plus étaient ceux auxquels M. de Gondi, l'archevêque de Paris, avait loué ses terres et seigneuries de Versailles. Depuis longtemps M. de Gondi ne faisait plus valoir son domaine; il l'avait affermé à Denis Mercier, puis, en 1627, à Étienne et Claude Martin, qui étaient si bien empêchés de cultiver tranquillement leurs terres, qu'ils finirent par faire dresser un procès-verbal à M. Michel Ferrand, conseiller du roi, bailli, juge royal, civil et criminel, de Versailles, le 14 mars 1634, « des non-jouissances souffertes par lesdits Martin pendant le temps dudit bail (depuis 1627) et de l'estimation d'icelles ». Louis XIII décida d'acheter simplement à M. de Gondi tous ses biens. M. de Gondi accepta. Il ne s'intéressait pas à Versailles où il ne venait jamais; il avait abandonné le logis seigneurial, lequel tombait un peu en ruine. L'acte de vente fut signé le 8 avril 1632, à Paris, en l'hôtel du garde des sceaux, rue de Grenelle, paroisse Saint-Eustache, en présence du garde des sceaux, M. de Laubespine, et du surintendant des finances, le marquis d'Effiat, au prix de 66 000 livres que payait comptant le trésorier de l'Épargne, M. de Guénégaud. Louis XIII commençait la constitution de ce vaste domaine que Louis XIV devait considérablement agrandir.

C'était avec les fonds de ses dépenses personnelles d'agrément, ou des menus plaisirs, que le roi, régla; cela ne suffit pas, il fallut puiser aussi dans le chapitre dit « des dépenses et gratifications par comptant. »

Louis XIII voulut que ce domaine qu'il avait créé appartînt, non à la couronne, mais à lui personnellement : c'était un essai de constitution de patrimoine du prince; au moins, au point de vue juridique, trouva-t-on une formule spéciale pour désigner l'état particulier dans lequel le roi entendit que se trouvât

placée la maison de Versailles. Par lettres patentes données à Saint-Germain le 26 avril 1638, « Sa Majesté déclaroit et ordonnoit qu'elle vouloit jouir des terres de Versailles et des domaines, fruits et revenus qui en dépendoient, qu'elle affectoit particulièrement à ses plaisirs... » Le Parlement enregistrait le 6 mai suivant sans mot dire. Et de fait dans tous les actes royaux du règne où seront énumérés les châteaux de la couronne, on citera les mêmes résidences et dans le même ordre : le Louvre, les Tuileries, Saint-Germain, Fontainebleau, Villers-Cotterets ; jamais Versailles ne sera nommé. Il faudra attendre Louis XIV pour voir, par acte officiel, le château mis au rang des bâtiments royaux et on sait à quelle place.

*
* *

Il nous est possible de nous figurer ce qu'était l'intérieur du Versailles de Louis XIII grâce à un inventaire détaillé du mobilier dressé en 1630.

L'appartement du roi était au premier étage du côté du jardin. Entré dans la cour et gravissant à gauche l'escalier, de proportions modestes, on accédait à la salle du roi, pièce servant d'antichambre. Cette pièce était éclairée des deux côtés sur la cour et sur la campagne. Les murs étaient tendus de tapisseries. Au milieu de la salle se trouvait un grand billard, caché par une couverture, muni de ses douze billes et de six queues ; puis, à côté, deux tables aux pieds en forme de colonnes ; dans la vaste cheminée à lourds manteaux deux chenets à pommes de cuivre ; rien de plus, c'était simple. Le cabinet du roi suivait. Les murs étaient recouverts de cinq pièces de tapisserie de haute lice représentant des déesses antiques ; à l'un des panneaux de la muraille se trouvait un grand tableau ; le parquet était recouvert d'un tapis de Turquie au milieu duquel était une table, la table de travail de Sa Majesté, qui portait des chandeliers d'argent doré « à mettre grosse bougie » et « un escritoire de maroquin du levant rouge » ; le long des murs, trois coffres ou bahuts, l'un, couvert de cuir, contenant des costumes de rechange pour le roi : une robe de chambre de velours vert doublée de petit gris, garnie de passementerie

d'or et d'argent, une robe de damas vert doublée de taffetas vert, une paire de mules de velours vert : le vert domine, c'est la couleur préférée de Louis XIII. Dans un autre coffre étaient des jeux pour les soirées d'hiver ou les jours de pluie : jeux de trictrac, de trou-madame, d'échec, de tourniquet, de l'oie, du renard, jeu de moine, jeu de jonchets; çà et là des sièges.

Puis la chambre à coucher. Les murs se trouvaient magnifiquement tendus d'une belle tapisserie flamande représentant l'histoire de Marc-Antoine, cadeau que Marie de Médicis avait fait à son fils, exprès pour sa chambre à coucher de Versailles et qu'elle lui avait envoyé au milieu de décembre 1624 en même temps qu'un lot de linge de table « ouvré et façonné de petite Venise », douze douzaines de serviettes et dix-huit nappes blanches. Un tapis d'Orient couvrait le parquet de la pièce. Au fond était le lit, grand lit garni d'un couvre-pied de damas vert, confortablement muni, selon l'usage, de trois matelas de « bourre laine », d'un traversin de duvet, d'un oreiller de velours vert et d'une couverture de toile de Hollande piquée; au-dessus s'étendait un dais garni de ses « pantes à crépines et franges » avec, à la tête du lit, sur le mur, une brocatelle à fond blanc; après quoi, dans la pièce, une table recouverte d'un tapis de damas vert avec franges de soie et d'or, huit sièges recouverts de même; dans un coin, une chaise percée munie d'un bassin d'étain et garnie aussi de damas vert à frange de soie et d'or; dans la cheminée, « deux chenets, des tenailles et une pelle à feu ».

La garde-robe de Sa Majesté suivait, pièce qui servait de dégagement, où l'on tenait les costumes du prince, les objets dont il se servait et où attendait le valet de chambre; deux tables, des petits bancs, un grand bahut, trois chandeliers de cuivre avec leurs mouchettes; sur le mur un tapis vert doublé de toile verte où l'on suspendait les armes de chasse de Louis XIII.

Le reste du château offrait seize chambres également meublées à la mode du temps : tapisseries de Bergame sur les murs, lits avec ciels et garnitures de damas, de taffetas ou de serge, tantôt gris, tantôt blanc et vert, tantôt rouge; tables à colonnes, tapis d'Orient, bahuts, sièges de toutes sortes. Louis XIII avait des habitudes si régulières et c'étaient si

bien les mêmes personnes qui l'accompagnaient à Versailles, que les chambres avaient fini par prendre le nom de l'occupant : chambres de M. de Souvré, de M. de Béringhen, de M. de Saint-Simon, de M. de Montbazon, de M. de Mortemar, de M. Lucas ; plusieurs de ces habitués avaient même meublé leurs pièces eux-mêmes, avec des meubles leur appartenant, eux aussi sans luxe, sobrement.

*
* *

Tel a été le Versailles de Louis XIII. La dépense fut de celles qu'un riche particulier pouvait se permettre. Si un guide du voyageur osait déjà dire, en 1639 : « on fera bien pendant le séjour de Paris de visiter Versailles », semblant ainsi attacher de l'importance à ce qu'on appelait « les bâtiments, parterre, et parc de Versailles », le public ne partageait pas cet engouement et trouvait, avec Bassompierre, que vraiment « les finances de la France n'avaient pas été épuisées par les somptueux édifices du roi ». Louis XIV conservera le cadre de « la petite maison » où son père était venu passer des heures de repos solitaire, l'enveloppant, il est vrai, dans la masse croissante de ses constructions indéfinies. Est-ce par goût pour le petit édifice de 1624 qu'il l'a gardé? c'est peu probable ; est-ce par tendresse filiale à l'égard d'un père qu'il n'avait guère connu et dont il ne parlait jamais? ce n'est pas certain. Il a plus simplement suivi une mode, les grands seigneurs du temps depuis des années — les Lesdiguières à Lesdiguières, Richelieu à Richelieu — se faisant un scrupule de conserver intactes, au milieu des édifices qu'ils élevaient, les demeures anciennes ou simplement les chambres de leurs ascendants disparus.

LOUIS BATIFFOL

LE JAPON APRÈS LA GUERRE

Ceux qui ont connu le Japon avant la guerre et qui le revoient aujourd'hui ne savent ce qu'ils doivent le plus admirer : de l'abnégation, du patriotisme, du courage militaire et civique montrés pendant cette crise nationale, ou de la modération et de la modestie avec lesquelles on recueille maintenant le fruit des victoires. A côté des brillantes qualités de ce peuple, l'étranger a toujours noté quelques défauts dont les plus graves étaient la haine des Européens et un orgueil démesuré. On pouvait croire qu'après tant de succès, ces deux défauts seraient portés au comble; contre toute logique, ils se sont fortement atténués. Le sentiment antiétranger semble en voie de disparaître, à mesure que les Japonais adoptent nos coutumes :

Il y eut une époque [1] où nous voyions avec dégoût les hommes et les femmes de l'Europe se promener en se donnant le bras ou se serrer la main. Le baiser nous paraissait immoral et répugnant : entrer dans une maison avec des souliers aux pieds, était pour nous la preuve évidente de l'infériorité des Barbares de l'Ouest. Combien d'autres ont choqué autrefois notre conception de la décence et de la politesse! Il n'en est plus ainsi maintenant, et nous adoptons nous-mêmes, à tort ou à raison, ces mêmes manières. C'est la meilleure preuve que le sentiment antiétranger est mort au Japon.

L'amour-propre joue un grand rôle dans ce changement. Pendant longtemps, l'Europe a montré pour toutes les nations

1. *Japan Times*, 27 décembre 1906.

orientales le plus profond mépris. Certains Européens ne sont pas encore complètement assagis ; beaucoup, dans le pays même, ne se donnent aucune peine pour dissimuler l'antipathie que leur inspirent les Japonais. Au lancement du *Satsuma*, le premier grand cuirassé construit au Japon, la colonie européenne de Yokohama ne manqua pas de railler la vaniteuse témérité avec laquelle les Japonais s'étaient risqués dans cette aventure : « De nombreux étrangers, dit le *Japan Times*[1], doutaient du succès de l'opération et on pariait sur le résultat. On dit que les sommes engagées atteignaient à un total de 1 million et demi de yen. L'heureuse issue du lancement a donc été une véritable déception dans certains milieux. » Mais d'une façon générale, les Européens ont appris à traiter les Japonais sur un pied d'égalité. Cesser de les mépriser, c'était leur enlever le plus fort motif qu'ils avaient de nous haïr.

Question d'intérêt enfin ; cette haine des étrangers provenait en grande partie des craintes qu'ils inspiraient : invasion, bombardements, partage... Maintenant qu'on se sent de force à résister au besoin, la confiance renaît, et la bonne humeur.

Est-ce à dire qu'il ne reste rien de l'insolence d'autrefois, que les étudiants n'adressent plus jamais de railleries offensantes à l'étranger qui passe? L'Européen se sent encore dans une atmosphère hostile ; mais cette hostilité a pris, avec une nouvelle forme, moins irritante, un idéal plus défendable : réserver entièrement aux nationaux les profits du commerce national. Dans son rapport annuel (fin mars 1907), la Chambre de Commerce étrangère de Yokohama signale qu' « un examen attentif semble démontrer que chaque source de bénéfice dont profitent les commerçants étrangers a été soigneusement recherchée et des mesures prises pour l'accaparer. L'idée dominante est apparemment que tout bénéfice recueilli par un étranger est une perte pour le pays. Cette concurrence japonaise jusque dans des sphères que nous avions toujours regardées comme nôtres, sera-t-elle d'un caractère permanent? »

Dans cette diminution du sentiment antiétranger on pourrait ne voir qu'un effet du retour de la paix, l'état de guerre

1. 17 novembre 1906.

développant la méfiance et l'hostilité. Mais le contraste est frappant entre la période actuelle et celle qui a suivi la guerre de Chine. Dans le premier cas, c'est *après* la guerre que la haine a été la plus forte et elle n'avait sans doute pas atteint pareille intensité depuis les jours héroïques où les clans se révoltaient contre l'autorité shogunale au cri de : « Honneur au Souverain et dehors les barbares ! » Les Européens installés dans le pays ont eu la vie pénible en 1895. L'attitude des troupes victorieuses était insupportable. C'était un gros ennui que de rencontrer à pied, dans la rue, un groupe de soldats. Aujourd'hui, les militaires donnent généralement l'exemple de la conduite la plus irréprochable : je ne pouvais m'empêcher de faire des comparaisons humiliantes entre leur tenue, lorsqu'ils se trouvent, par dizaines, mêlés à la foule, dans des lieux de plaisir, et celle de nos propres troupiers. Il est vrai que les Japonais n'ont pas l'alcool.

D'où vient cette différence? Simplement de ce qu'en 1895, l'Europe presque entière s'était dressée contre eux pour leur enlever une grande partie des fruits de leurs victoires : on avait senti une « hostilité européenne »; on y répondait par le soupçon et la haine. En 1905, l'Europe a été amicale et admirative : on aime l'Europe. Le Japonais est avant tout un être d'amour-propre. Différent en cela des autres Asiatiques, on obtient peu de choses de lui par la menace : à moins de se voir dans une infériorité sans espoir, auquel cas il cède en conservant une durable rancune, il ne se laisse pas intimider. On obtient au contraire tout de lui par des égards.

Un autre sentiment agaçait l'Européen : l'orgueil formidable avec lequel le Japonais se déclarait infiniment supérieur à tous les autres peuples. Ce sentiment aussi paraissait devoir être accentué par la guerre; il en a, au contraire, été diminué : maintenant que les Japonais ont montré qu'ils sont sur bien des points supérieurs aux autres peuples et que l'Europe a beaucoup à apprendre d'eux, ils cessent d'affirmer sur tous les tons cette supériorité. La vantardise n'a pas complètement disparu; mais on trouve maintenant dans chaque journal des articles qui prêchent la modestie et recommandent de travailler avec une nouvelle ardeur pour se mettre au niveau de l'Europe « qu'on est encore loin d'atteindre. » Plus que jamais,

on obéit au précepte de Ieyasu : « Après la victoire, raffermis les brides de ton casque. »

Ces soldats, chez qui toutes les nations cherchent maintenant des enseignements, se remettent modestement à l'école et des officiers sont envoyés de tous côtés en mission. Tel capitaine qui a conduit sa compagnie dans cinq ou six grandes batailles et fait la guerre pendant des mois, sert actuellement dans un régiment de France où il s'efforce de saisir le moindre point par où nous pourrions encore être supérieurs. Les envois d'étudiants à l'étranger ne se ralentissent pas. « En matière de sciences pures ou appliquées, nous sommes encore très en retard », disent les journaux ; et l'on décide d'envoyer cinquante étudiants à l'étranger chaque année, aux frais du gouvernement : 340 000 yen ont été ainsi dépensés en 1906. Le nombre des jeunes gens qui vont en Europe ou en Amérique à leurs frais est beaucoup plus considérable.

***

C'est surtout vers les affaires que se porte l'effort, un peu par réaction contre l'enthousiasme guerrier qui était le sentiment dominant, il y a deux ans. Le Japon reste une nation militaire par goûts et par tradition ; mais pour la première fois, une propagande pacifiste s'y développe. On sent que ce qui manque le plus au pays, c'est l'argent. Pour l'acquérir, il faut faire progresser le commerce et l'industrie et, si l'éducation eut un grand rôle dans les succès de la dernière guerre, les Japonais sont les premiers à comprendre que la même préparation est nécessaire pour la conquête des marchés.

Au commencement de 1907, il y avait au Japon 31 755 écoles (contre 26 000 en 1892) dont 27 383 écoles primaires, 267 secondaires (lycées), 8 supérieures (préparatoires à l'Université), 20 écoles de sourds-muets, 64 écoles normales ordinaires, 2 supérieures, 95 écoles supérieures et 2 écoles normales supérieures pour les filles, 3 954 écoles industrielles et diverses.

Deux chiffres frappent tout d'abord dans ce tableau : le grand nombre d'écoles industrielles et le nombre relativement élevé d'écoles pour les filles (les écoles primaires sont mixtes).

Le nombre total des écoles de tous genres est encore insuffisant. Non seulement les écoles primaires sont pleines à éclater, et j'en ai vu bâtir un peu partout pendant mon séjour, mais les écoles supérieures sont trop rares. En 1903, elles n'ont pu recevoir, faute de place, que 4 536 candidats sur 18 322 demandes. Aussi se décide-t-on à de nouveaux sacrifices. En exposant le projet de budget 1907-1908, le ministre de l'Instruction publique a signalé avec satisfaction que 95 p. 100 des enfants vont à l'école primaire, mais il a déploré l'insuffisance des écoles supérieures. On va créer deux nouvelles Universités dont l'une, à Fukuoka, aura pour point de départ une faculté des sciences et l'autre, à Sendai, se contentera provisoirement d'une faculté des sciences (à Sendaï même) et d'une école d'agriculture (à Sapporo). En outre, seront ouvertes cinq nouvelles écoles techniques et une école normale supérieure de filles à Nara.

L'instruction technique à laquelle on attache tant d'importance, ne fait pas perdre de vue les avantages d'une culture générale et le ministre, M. Makino, un homme de haute valeur, a prononcé à ce sujet des paroles dignes d'être méditées (discours du 22 janvier au club des banquiers) : « Les nations les plus prospères en ce moment sont les États-Unis et l'Allemagne. Leur succès est dû à l'éducation. Dans les deux pays, on considère comme essentielle l'instruction supérieure, qui élève le niveau intellectuel et moral, et l'instruction technique. C'est la vraie voie vers le succès. La formation d'une personnalité digne de confiance et de respect doit être le premier but de l'éducation. »

Dans la vie intime des écoles, une importance de plus en plus grande est donnée aux exercices physiques. Un haut personnage a dit, il y a quelques années, que la première chose à faire pour le Japon est de transformer sa race pour la rendre forte. On s'est mis résolument à l'œuvre, et, à dix ans d'intervalle, j'ai été frappé de la différence. On rencontre maintenant, en bien plus grand nombre qu'autrefois, des jeunes gens non seulement vigoureux, mais de grande taille; si le progrès continuait dans les mêmes proportions, dans trente ans les « petits Japonais » seraient une chose du passé. Dès l'école primaire, les exercices de gymnastique suédoise alternent

régulièrement avec les classes d'écriture ou de morale. Plusieurs fois dans l'année, de longues excursions sont organisées. Une classe entière part, gibecière en bandouilière et guêtres aux jambes, sous la conduite du maître. On parcourt la campagne, on couche dans la forêt ou chez le paysan. Chemin faisant, chaque incident donne lieu à une courte leçon de choses. Toute localité renommée pour une raison quelconque, souvenir historique, temple vénéré, point de vue pittoresque, reçoit la visite des écoliers, à cinquante kilomètres à la ronde. A Tokyo, pendant l'exposition qui s'y tint récemment, on rencontrait constamment ces bandes d'enfants, venus parfois de fort loin. Dans les écoles supérieures, le foot-ball, le jeu de paume, le cricket, le tennis occupent tous les loisirs. Des équipes se forment, des matches se disputent, des défis sont lancés d'école à école et l'ardeur est telle qu'elle ne laisse pas de donner parfois quelque souci aux maîtres.

En novembre 1906, le championnat de paume devait se jouer entre les institutions Waseda et Keiogijiku, les deux grandes Universités libres. Deux dimanches de suite, les matches préliminaires avaient été joués et, chaque équipe ayant successivement remporté la victoire, restait la partie décisive :

A mesure que la date approchait, l'excitation devint de plus en plus intense parmi les étudiants des deux écoles. L'expérience des journées précédentes avait appris aux « Keio » que l'équipe adverse tirait un grand profit moral de la pratique du *routing* (réunion en masse de gens du parti, pour encourager leur équipe par leurs acclamations). Ils se mirent donc à recruter tous leurs camarades. Les « Waseda », de leur côté, ne cachèrent pas leur intention de faire de nouveaux efforts. Ce devint la question du jour de savoir quel parti aurait le plus grand nombre de *routers* sur le terrain. Bref, des milliers de jeunes gens au sang ardent s'étaient montés à un degré d'effervescence dangereux. M. Kamada, président de la Keio, qui avait été en voyage à Osaka, revint à ce moment, et, comprenant la situation, décida que le match n'aurait pas lieu. On ne peut qu'approuver cette résolution. Quelques journaux, amateurs de paroles sensationnelles, ont taxé les Keio de lâcheté, mais l'accusation est absolument injustifiée, M. Kamada étant seul responsable de la mesure prise. La station de police de Shinjuku avait appris que les Waseda étaient décidés, s'ils étaient vainqueurs, à se livrer à une démonstration humiliante pour leurs

adversaires, et, s'ils étaient vaincus, à faire du bruit : dans tous les cas il y aurait eu bataille[1].

Les exercices physiques sont apparus comme le seul moyen de parer à un véritable danger national : le surmenage. « M. Suruga[2], le directeur du service de santé au ministère de l'Instruction publique, a inspecté récemment les écoles secondaires dans la préfecture du Chiba, et a trouvé les élèves souffrant d'une grande débilité nerveuse. Les étudiants de l'École normale supérieure de Tokyo présentent le même état défectueux. C'est actuellement un fait reconnu que le système d'examens en pratique est un obstacle grave au développement physique des jeunes gens ». « Le poids de la culture moderne, écrit M. Yone Noguchi, est trop lourd pour les enfants d'aujourd'hui. Nous trébuchons et tombons sous le poids. Notre production intensive de savants n'est pas un succès et l'on commence de s'apercevoir que la science n'est pas tout. Il nous faut alléger ce fardeau et nous efforcer d'atteindre un air plus frais et plus réconfortant ».

Les enfants des pauvres sont arrêtés dans leur croissance par le travail d'usine prématuré et l'encombrement dans des habitations malsaines; les enfants bourgeois sont arrêtés par une culture intellectuelle trop intensive; l'affaiblissement de la race, avec toutes ses conséquences, la tuberculose, l'alcoolisme, — danger social qui se retrouve partout, — est peut-être moins à craindre au Japon pour le peuple, les paysans étant encore bien plus nombreux que les ouvriers; il l'est davantage pour la classe moyenne à cause de l'écriture qui ajoute à la difficulté des études. Le danger est devenu assez grand pour retenir l'attention des Japonais eux-mêmes. Un premier mouvement vers la suppression complète des caractères chinois et leur remplacement par l'alphabet européen a échoué, il y a quelques années. Il reprend maintenant et la Société « Romaji hirome kwai » a pour président le ministre des Affaires étrangères lui-même, le comte Hayashi. A une réunion du Conseil supérieur de l'Instruction publique, le 17 décembre, fut discutée la question de l'extension du *Kana*

1. *Japan Times*, 12 novembre 1906.
2. *Japan Times*, 20 octobre 1906.

(alphabet japonais syllabique) par opposition aux caractères idéographiques. Le ministre déclara qu'à son avis il est urgent qu'une réforme rende l'étude plus abordable. Les réformistes signalent un autre inconvénient :

En raison des mots et des phrases très expressifs qui existent dans la langue chinoise, une pensée parlée, lorsqu'elle est traduite en langue écrite, prend souvent une forme beaucoup plus forte. Les expressions toutes faites d'origine chinoise ont généralement un nombre déterminé de caractères qui, réunis, donnent, à l'analyse, un sens trop énergique, mais qui, séparés, détruiraient l'harmonie du style. L'auteur recule devant cette tare et tombe dans l'exagération. De pareilles inexactitudes sont tolérables et généralement tolérées entre nous, mais prennent un tout autre aspect quand il s'agit de relations avec les étrangers. Elles entraînent alors de graves malentendus.

Le style écrit n'a pas seulement une tendance à l'exagération orientale ; il manque de précision et reste dans un vague qui était considéré autrefois comme un signe d'élégance, mais qui semble difficilement acceptable dans la vie moderne. Un exemple typique en a été donné en mai 1907 par le nouveau code de Justice criminelle. Deux traductions ont été faites en anglais par deux personnes également compétentes, M. Lenholm, professeur de droit allemand à l'Université, qui est depuis de longues années au Japon et possède l'anglais comme sa langue maternelle, et M. de Becker, Anglais de naissance, mais qui au Japon depuis quinze ans, a épousé une Japonaise, s'est fait naturaliser[1] et est avoué à Yokohama. Or, leurs traductions, sans différer sur des points essentiels, donnent des interprétations suffisamment différentes pour laisser au lecteur une impression de malaise et un manque de confiance : la phrase japonaise est rarement traduisible dans une langue européenne.

Ce mouvement vers la simplification ne rencontre pas que des partisans. Dès que les intentions du ministre furent connues, une société se forma dont le but est « d'assurer la conservation de l'esprit japonais basé sur nos préceptes historiques et moraux, d'exposer les principes de notre langage et les

1. D'après le *Shanghaï Mercury*.

relations intimes qui existent entre eux, la constitution du pays et la race ». Une autre société a pour but « l'unification des caractères chinois »; dans une de ses séances, le baron Kaneko put dire, sans soulever de protestations, que « maintenant qu'en Europe même, on donne de grands encouragements à l'étude du chinois, ce n'est pas le moment pour nous d'abandonner les caractères pour les remplacer par l'alphabet ». La question fut portée devant la Chambre et M. Izawa, (séance du 11 mars 1907), recueillit de nombreuses approbations, quand il déclara que les réformes proposées saperaient les fondements mêmes de la langue japonaise et que des mesures aussi graves ne devaient pas être décidées par les fonctionnaires. Il demanda au ministre pourquoi il s'entêtait dans des projets de réforme, malgré les objections qui se présentaient de toutes parts.

C'est une nouvelle phase de la lutte qui se poursuit depuis cinquante ans entre les partisans du « tout à l'européenne » et ceux du « vieux Japon ». Jusqu'ici les premiers ont toujours fini par être vainqueurs. En sera-t-il de même cette fois? La chose est douteuse, les difficultés de la réforme étant presque insurmontables. Sans entrer ici dans des détails techniques, il saute aux yeux que rien ne se prête plus mal à une transformation artificielle, à coups de décrets, que la langue d'un pays. Que l'on songe au peu de progrès que fait chez nous et en Angleterre la simplification depuis longtemps proposée de l'orthographe; pour le japonais c'est une bien autre affaire : il s'agit d'un remaniement complet des principes qui sont la base même de la langue. La nécessité de faire quelque chose s'impose cependant de plus en plus. A notre époque, où le bagage à acquérir pour entrer dans la vie devient de plus en plus lourd, où la concurrence devient si ardente, quelle cause de retard pour un peuple que d'être obligé de consacrer quatre ou cinq années presque exclusivement à l'étude de la seule écriture!

La culture intensive ne présente pas seulement l'inconvénient de ruiner la santé des enfants. Trop de jeunes gens poursuivent leurs études jusqu'au bout, et l'on a, comme chez nous, surproduction de bacheliers qui ne trouvent pas à gagner leur vie. Le prolétariat intellectuel est chose nouvelle au Japon; mais des étudiants diplômés vendent déjà des gâteaux en plein

vent, distribuent des prospectus dans les rues et même sont tireurs de pousse-pousse. Le gouvernement et les classes éclairées ont compris le danger et cherchent à y parer avec une décision et une énergie qui pourraient nous servir d'exemple. Tous les efforts tendent à orienter les jeunes gens vers les écoles industrielles et à les décourager d'entrer à l'Université. On constatait à la fin de 1906 que le nombre des étudiants de toutes les écoles supérieures, sauf les écoles industrielles, était en diminution tandis que les demandes d'entrée dans ces dernières ont augmenté et que le nombre de leurs élèves, de 1899 à 1904, passait de 24 719 à 114 150.

Surtout, on ne méconnaît pas les avantages de l'instruction primaire : toute une série de mesures lui assure de nouveaux progrès, amélioration du traitement des instituteurs[1], extension de la période d'instruction obligatoire de quatre à six ans. D'après le règlement ministériel publié à ce sujet, la réforme équivaut à donner le nom de « dernières années de l'instruction primaire élémentaire » aux « premières années de l'instruction primaire supérieure », les matières enseignées étant peu modifiées; on va rendre obligatoires les travaux manuels dont « l'expérience a montré la grande valeur comme procédé d'éducation ». Les écoles primaires privées seront supprimées.

Il faut signaler surtout le développement de plus en plus grand donné à l'instruction des femmes. Non seulement toutes les filles, comme les garçons, passent par l'école primaire, mais l'éducation supérieure en attire un nombre de plus en plus considérable. C'est par légions qu'on les rencontre à Tokyo, vêtues d'une sorte de jupe-tablier serrée à la ceinture par-dessus le kimono et qui se rendent à leurs classes, les cahiers sous le bras. En 1895 : 19 176 écolières[2] dans les écoles secondaires ou supérieures. En 1903 : 100 000; 130 000, en 1906. L'Université des femmes a conquis sa place au soleil, et son succès a été consacré par une longue visite de hauts personnages; les filles de l'Empereur elles-mêmes assistèrent en grand apparat à une fête donnée par les élèves. « L'institu-

1. Par une ordonnance impériale du 8 mai 1907, le salaire moyen mensuel est porté de 16 à 24 yen pour les grandes cités, de 14 à 20 dans les villes, de 12 à 16 yen (40 francs) dans les villages.

2. *Japan Times*, 11 juillet 1906.

tion s'est développée à pas de géants depuis quelque temps[1] et ses chefs ont l'intention d'ajouter aux bâtiments existants deux nouveaux laboratoires et sept dortoirs. L'un de ceux-ci serait construit à l'occidentale, de façon à permettre aux élèves d'étudier pratiquement la vie de ménage étrangère. Une dame européenne en aurait la direction... Les programmes ont été aussi améliorés. Le cours de langue japonaise deviendra un cours de littérature. » Au printemps de 1907, 4 000 étudiantes arrivèrent à Tokyo presque d'un coup pour entrer dans les diverses écoles; la majorité désirait se consacrer, non à des études littéraires, mais à des cours pratiques de tenue des livres, couture, machine à écrire, etc... Dès maintenant, d'après M. Toyokawa[2], directeur de la banque Mitsubishi, « les deux tiers au moins de nos exportations sont le produit du travail de nos filles. Pour la soie, le thé, la filature, on s'adresse invariablement à la main d'œuvre féminine. Elle joue un grand rôle aussi dans les mines, les industries maritimes, le travail de bureau, tenue des livres, délivrance des billets dans les gares, etc.

*
* *

Il y a des progrès dans la situation sociale des femmes. Pour le mariage, les goûts des jeunes gens sont consultés plus qu'autrefois. Le principe du mariage basé uniquement sur les convenances, réglé par des tiers, et où les conjoints, la femme surtout, n'ont pas voix au chapitre, ce principe a toujours subi, dans le peuple, de fortes atténuations qui empêchaient d'en sentir tout l'odieux. Lorsque deux jeunes gens s'aiment et que les familles s'opposent à leur mariage, l'homme quitte le pays, va exercer plus loin son métier, et, lorsqu'il a trouvé une position, la jeune fille s'enfuit et va le rejoindre. Plus tard, ils se marient ou ils ne se marient pas. Les unions libres sont très nombreuses; lorsqu'il y a des enfants pour les affermir, elles ne sont pas moins stables et moins durables que les autres. Mais nous ne parlons que du peuple. Dans la

1. *Japan Times*, 15 février 1908.
2. *Japan Times*, 31 mai 1907.

bourgeoisie, où le principe restait naguère encore absolu, les jeunes filles s'agitent. Non seulement elles ne veulent plus être mariées contre leur gré et parfois n'hésitent pas, tant les souvenirs du passé restent vivaces, à se tuer comme autrefois en manière de protestation, mais elles demandent aussi des droits légaux et créent des sociétés pour les faire valoir.

Au féminisme japonais l'opposition des hommes ne fera pas défaut. Ils ont été trop longtemps les maîtres incontestés pour céder sans résistance. Le mari japonais jouissait d'une liberté absolue. Ceux à qui leur femme avait cessé de plaire ou n'avait jamais plu, entretenaient ouvertement des concubines [1]. Ceux mêmes qui aiment leurs femmes ne se croient pas coupables, si, après un dîner entre amis (les hommes se reçoivent entre eux au restaurant), ils se laissent aller. Lors de la revision du code de Justice criminelle à la Chambre (à la séance du 11 mars), un amendement, qui prévoyait des peines pour le mari coupable d'adultère, ne recueillit qu'un éclat de rire universel. Comme indice de la tendance contraire, quelques jours plus tard était voté un amendement à la loi sur la police, autorisant les femmes à prendre part aux réunions politiques dont elles avaient été exclues jusqu'à présent. Cet amendement fut, il est vrai, aussitôt repoussé par la Chambre Haute.

L'augmentation du nombre des étudiantes n'est pas sans présenter de graves inconvénients : beaucoup d'entre elles se laissent entraîner, faute de surveillance, à nouer des intrigues avec leurs collègues du sexe fort, et le fait s'est révélé d'une façon lamentable par une véritable épidémie spéciale chez les étudiants des deux sexes. Les pédagogues semblent accepter le mal avec une certaine philosophie. « C'est, disent-ils, un malheur passager, qui s'atténuera lorsque les jeunes filles auront pris davantage l'habitude de la liberté et des responsabilités qu'elle entraîne. » Et ils concluent que ce développement de l'éducation a, tout compte fait, plus d'avantages que d'inconvénients. Tout le monde n'a pas cet optimisme. Le ministre de l'Instruction publique écrit dans une circulaire [2] :

1. La loi japonaise reconnaît trois genres de naissance : de la femme légitime, d'une concubine, et la naissance illégitime.

2. *Journal officiel* du 9 juin 1906. Traduction des *Mélanges Japonais*, excellente publication française éditée à Tokyo.

En voyant se manifester depuis quelque temps, parmi la jeunesse des deux sexes, l'affaissement des caractères et le relâchement dans les mœurs, le ministre ne peut se défendre de gémir. On remarque chez les étudiants une tendance à s'adonner au luxe, à se laisser tourmenter par des idées creuses et des rêves pessimistes, et à négliger leurs devoirs. Il en est même qui ne rougissent pas de mener une vie licencieuse... On voit se manifester dans certaines classes une pente marquée vers la frivolité, et, de ce fait, les dangers d'entraînement pour les jeunes gens grandissent de jour en jour. Depuis quelque temps également, les publications qui exposent de dangereuses théories, des vues pessimistes ou décrivent des sentiments abjects, se sont multipliées pour le plus grand préjudice des étudiants.

La presse a reconnu l'exactitude des faits : « Le relâchement dans les mœurs des étudiants des deux sexes, dit le *Jiji Shimpo*, est un fait incontestable. Sa vraie cause est indiquée par le vieux proverbe d'après lequel « ce qui se fait en haut, se reproduit en bas. » On ne peut nier que « dans la haute société japonaise, la conduite des hommes n'est pas irréprochable », et quelques semaines plus tard, un autre journal[1] signalait que « la police métropolitaine a une longue liste d'étudiants reconnus capables de commettre, non seulement des délits, mais de véritables crimes. Leurs mouvements sont soigneusement surveillés par les agents des divers bureaux ».

Ce regrettable état de choses est dû à la promiscuité dans laquelle vivent les étudiants. Fort pauvres, ils sont obligés de se loger dans de vastes *boarding houses*, véritables casernes, mais sans discipline : « Tokyo compte[2] de 110 à 120 000 jeunes gens fréquentant les écoles secondaires et supérieures, dont 70 p. 100 au moins viennent de la province. Or les dortoirs attenant aux écoles sont très peu nombreux ; environ 50 000 étudiants vivent dans des pensions dont le seul but est le profit et qui n'exercent aucun contrôle sur la vie privée de leurs pensionnaires. » Le journal conclut par une invitation énergique aux riches philanthropes de réserver une partie de leurs dons à l'établissement de dortoirs modèles et ajoute : « On peut craindre que si cette évolution continue le grand nombre des

1. *Japan Times*, 29 août 1906.
2. *Japan Times*, 7 février 1907.

étudiants (1 pour 15 habitants) qui est la gloire de Tokyo, n'en devienne la plaie. » Si une chose avait résisté jusqu'à présent à la perte des anciennes croyances, c'est le respect des morts. A la suite du match de paume qui amena entre deux écoles la querelle dont j'ai parlé plus haut, un étudiant, dans une lettre ouverte aux journaux, déclara que ses camarades avaient l'intention de se rendre à la tombe de M. Fukuzawa, le fondateur de l'école rivale, et de « lui donner une telle sérénade que sa dépouille en remue dans son cercueil ».

Au Japon, comme chez nous, on ne songe plus qu'à gagner de l'argent, vite et sans peine. Comme chez nous, le goût de la spéculation et du jeu se développent : loteries, courses de chevaux, paris sur les luttes drainent les économies du peuple. Petits fonctionnaires, employés, ouvriers mêmes, se précipitent, anxieux, sur le journal du soir pour y voir les résultats de la journée. Jusque dans les campagnes, ce vice s'est assez répandu pour que l'on dise d'un jeune homme : « Vous savez, il est très tranquille : il ne joue pas ». Je parle ici de réflexions entendues en tramway ou au cours de mes promenades. L'argent tend à devenir le seul but de l'existence.

Déjà, dans les premières années qui suivirent la Restauration, on avait craint que l'ébranlement des vieilles croyances ne laissât le peuple sans morale, et l'on avait voulu en chercher une nouvelle dans la réforme de la religion. Le bouddhisme ne paraissant pas avoir une influence assez profonde sur la vie pratique du Japonais, des théoriciens avaient songé à créer une religion d'État basée, soit sur le christianisme, soit sur une philosophie dégagée des dogmes. Le rescrit impérial sur l'Éducation parut donner aux jeunes gens des principes suffisamment solides à un moment où la nation, tendue par un grand effort patriotique vers le progrès, montrait de robustes qualités d'abnégation et de discipline. La détente qui accompagne actuellement le succès fait reparaître les nombreux projets de religion nouvelle. Les classes élevées témoignent une grande bienveillance pour le christianisme, non pas qu'elles désirent s'y convertir elles-mêmes, mais parce qu'elles voudraient une religion pour le peuple [1].

1. La question religieuse au Japon est intéressante à étudier dans la collection des *Mélanges Japonais* (Tokyo, librairie Sansaisha).

En avril 1907, il y eut une grande réunion de la puissante association protestante *World's christian student federation* (Fédération mondiale des étudiants chrétiens), dont la branche japonaise a mérité pendant la dernière guerre des éloges sans réserve pour son activité pratique : 25 nations étaient représentées par 160 délégués, les Japonais par 291 dont 45 femmes. Les travaux, qui durèrent plusieurs jours, furent coupés par de nombreux banquets, réceptions, promenades. De hauts personnages, le baron Goto, le comte Okuma, les ministres des Affaires étrangères et de l'Instruction publique, le prince Ito, envoyèrent à l'assemblée des messages de bienvenue particulièrement cordiaux ; le prince Ito lui fit un don de 10 000 yen ; la musique impériale prêta son concours aux *garden-parties* ; la presse fut extrêmement bienveillante.

Quelques jours plus tard, les mêmes marques de sympathie étaient données au général Booth, le chef de l'Armée du Salut. En France, rebutés, non sans raison, par ses moyens de propagande, nous ignorons que c'est la plus puissante société de charité existante, qu'elle administre des millions avec une intégrité que ses ennemis mêmes doivent reconnaître, qu'elle possède des milliers d'hôpitaux pour les malades ou les vieillards, d'asiles pour les enfants, de maisons de correction pour les prisonniers qui ont purgé leur peine, de colonies pénitentiaires, de bains gratuits, de maisons de refuge pour les femmes arrachées à la prostitution, etc. Au Japon, on était parfaitement renseigné sur tout cela et l'on fit au général un accueil triomphal qui ne peut se comparer qu'à celui que reçurent Oyama et Togo, à leur retour de la guerre. A son arrivée à Tokyo, à son départ, dans ses voyages, il fut constamment accompagné par une foule enthousiaste, qui poussait des hourras frénétiques. Il fut partout reçu officiellement par les autorités, maires, gouverneurs, préfets ; les plus grands personnages lui rendirent visite ; l'Empereur même voulut lui réserver une audience spéciale, et la presse lui consacra des articles dithyrambiques :

Nos jeunes gens se jettent avec ardeur dans ce nouveau courant d'idées qui voit plus loin que le bouddhisme pur ou même que le christianisme courant. Ils cherchent une foi religieuse qui soit une justification et un encouragement à un travail actif vers les améliorations sociales. Ce serait une erreur pour les membres de l'Armée du

Salut d'attribuer exclusivement cette chaude réception à l'influence personnelle de leur général; mais on ne peut nier que la jeune génération japonaise a trouvé en lui la personnification d'un genre d'activité vers lequel elle se tournerait volontiers.

Des missionnaires à qui leur zèle donne des illusions, voient déjà le Japon christianisé dans vingt ans. Le mouvement n'entraîne en réalité que les classes élevées; le peuple reste indifférent. Chez ceux mêmes qui favorisent le christianisme, il n'y a aucune foi profonde et leur sentiment actuel provient en grande partie d'un autre qui lui est étroitement apparenté : le désir de la paix.

***

L'armée japonaise ne s'endort pas sur ses lauriers. Les budgets de la Guerre et de la Marine ont été doublés en 1907, le premier passant (total de l'ordinaire et de l'extraordinaire) de 52 millions de yen[1] à 111 millions et le deuxième de 39 millions à 82.

Il s'agit non pas seulement des dépenses nécessitées par la réfection du matériel, très éprouvé par dix-huit mois de guerre, mais d'une véritable expansion. La presse l'a souvent nié, mais parfois aussi l'a reconnu franchement :

Dans la discussion du budget[2], les ministres ont généralement cherché à dissimuler l'augmentation de nos forces et se sont donné beaucoup de peine pour démontrer qu'il s'agissait uniquement de dépenses de remplacement, nécessaires après une campagne destructive. Nous estimons cette attitude peu sage. L'argumentation fantastique de M. Oishi déclarant que l'horizon est absolument pur de tous nuages hostiles et qu'il n'y a pas, par conséquent, de raison de faire des préparatifs belliqueux, nous paraît très dangereuse. La préparation à la guerre est la seule garantie efficace du maintien de la paix. Le gouvernement ne parle que de remplacement; mais le programme naval comprend la remise en état des navires pris à la Russie et, même en déduisant les pertes que nous avons subies,

1. Ceci ne comprenait par les dépenses *de guerre*, qui faisaient l'objet d'un compte spécial.

2. *Japan Times*, 25 janvier 1907.

cela suffirait à constituer une augmentation de forces. Il en est de même pour la création des nouvelles divisions de l'armée. Le monde le verra clairement; en le niant, nous ne ferions que semer des germes de suspicion à l'étranger. Les raisons de l'expansion sont assez fortes et légitimes pour pouvoir être proclamées hautement. La guerre nous a donné une nouvelle situation dans le concert des nations. Nous ne pouvons la conserver qu'avec une armée et une marine fortes. Les réduire à leur état antérieur, c'est descendre de la position que nous avons escaladée et reprendre le rang de puissance de troisième ordre que nous avions il y a trois ans. En outre, tous nos calculs futurs doivent prendre en considération le fait que la Chine peut devenir en quelques années une puissance mondiale. Les augmentations proposées sont d'une nécessité absolue et nous protestons contre les démagogues qui radotent sur la sécurité actuelle de l'Empire.

D'autres journaux adoptèrent le langage des ministres, mais n'en étaient que plus ambitieux, car, après avoir nié le renforcement, ils déclaraient que celui-ci serait nécessaire plus tard, quand les finances le permettraient. L'opinion approuve à peu près unanimement le développement des forces militaires. Pour l'armée, le point le plus intéressant est le crédit extraordinaire de 60 millions de yen inscrit au budget. On l'appelle extraordinaire, mais il est en réalité destiné à demeurer permanent. Il comprend 10 millions seulement pour les réfections (le ministre avait demandé d'abord 18 millions, qu'il a réduit sur la demande de son collègue des Finances). Les augmentations prennent trois formes :

1° Adoption du service de deux ans, destiné à accroître non seulement les réserves, mais aussi les effectifs du temps de paix. La réduction de la durée du service est en effet plus que compensée par le fait que l'on enverra sous les drapeaux chaque année la classe presque entière au lieu d'avoir très largement recours comme autrefois aux dispenses de toutes sortes et aux renvois dans les foyers après tirage au sort. Pour l'année 1908, il était prévu qu'à la levée de décembre on incorporerait 67 000 hommes de plus que dans les années précédentes. L'armée active ne sera guère inférieure à 250 000 hommes, et pourra être portée à 1 million après quelques jours de mobilisation; on aura dans quelques années une deuxième réserve

presque égale. Le Japon aura donc une armée comparable à celles des grandes puissances de l'Europe.

2° Cette augmentation d'effectifs gonfle naturellement les cadres d'une manière démesurée, d'où une deuxième forme de l'expansion : la création de nouvelles divisions. Jusqu'à la fin de l'année 1906, l'armée comprenait les treize divisions antérieures à la guerre, rapatriées au Japon, et quatre autres, restées sur le théâtre des hostilités, Corée et Mandchourie. Celles-ci ont été réduites à deux, mais en même temps quatre nouvelles sont créées à l'intérieur, ce qui porte le nombre total à 19.

3° On forme ou on réorganise de certains corps spéciaux :

Des brigades de communications. — En temps de paix, elles n'auront que leur État-Major; en temps de guerre, elles seront composées de troupes prises dans le génie et dans l'intendance. Elles seront chargées des transports militaires par chemins de fer, navires, etc. Elles auront aussi les ballons.

Une brigade d'artillerie lourde. — Les hommes seront pris dans le bataillon d'artillerie à pied existant, mais l'État-Major sera de nouvelle formation.

Quatre bataillons (quatre-vingt pièces en tout) d'artillerie de montagne qui seront attachés aux divisions de Sendaï, Okayama et Kurume. L'artillerie de montagne n'était jusqu'à présent qu'une branche de l'artillerie de campagne. Elle devient indépendante et les pièces qui la composent seront remplacées numériquement dans les cadres de l'artillerie de campagne par des canons nouveaux, en construction à Osaka.

Certains corps sont renforcés par suite d'une nouvelle organisation : les brigades d'artillerie de campagne et de cavalerie comprenaient chacune jusqu'à présent trois régiments. Elles n'en auront plus que deux, d'où augmentation du nombre des brigades et création de nouveaux États-Majors. Le bataillon des télégraphes sera développé. Le bataillon des chemins de fer sera porté à un régiment.

4° Quant aux réfections, elles portent surtout sur le remplissage des magasins d'approvisionnements et sur l'artillerie. L'artillerie légère sera complètement transformée : « Le canon de campagne de la trente et unième année de Meiji (1898) qui a été employé pendant la guerre, avait une portée de

6 200 mètres, inférieure à celle des canons russes. On a construit maintenant un canon, dit de la trente-huitième année, qui a une portée de 7 800 mètres. On est en train de le fournir à l'armée. En outre (décision à retenir car elle résulte de l'expérience de la guerre), on va donner une grande extension aux canons automatiques (*machine guns*).

Pour la marine, il est prévu au budget extraordinaire deux crédits : l'un de 19 millions (75 millions de yen à répartir sur sept ans) pour remplacement et réapprovisionnement et l'autre de 25 millions (175 millions en sept ans), pour construction et réparations de navires, au total 44 millions de yen ou 115 millions de francs. La distinction entre ces deux crédits n'apparaît pas clairement et les déclarations du Ministre à la Chambre ne sont pas faites pour l'établir nettement. Il expliqua que ces travaux extraordinaires comprenaient le remplacement du *Hatsuse* et du *Yashima* (cuirassés), du *Takasago* (croiseur) et des autres vaisseaux perdus pendant la guerre et l'achèvement des autres bateaux en construction. On en conclut que l'on se proposait de construire deux cuirassés *en plus* de ceux qui sont actuellement en achèvement. Cette conclusion, on l'a appris depuis, était exacte. D'autre part on continue à mettre en état les navires russes pris à Tsushima ou à Port-Arthur. On a achevé les cuirassés *Iwami* (*Orel*), *Sagami* (*Peresviet*), les garde-côtes *Iki* (*Nikolas 1er*), *Mishima (Seniavine), Okinoshima* (*Apraxine*), le croiseur cuirassé *Aso* (*Bayan*), le croiseur *Soya* (*Varyag*). Les autres, *Suô*, *Hizen, Tango*, (*Pobieda*, *Retvisan*, *Poltava*) avancent très lentement, faute d'argent; aucun des documents publiés, ne donne la part exacte des crédits qui doit être attribuée à ces réparations et celle qui doit être attribuée aux constructions neuves. Il est probable que celles-ci auront la plus grosse somme et que, pour les premières, on se contentera d'accumuler peu à peu les matériaux nécessaires de façon à pouvoir, en cas de guerre, achever le travail en peu de mois, en introduisant du personnel supplémentaire dans les arsenaux. Pour le moment, ce serait une sorte de réserve désarmée.

En tous cas, ces réparations seront terminées en même temps que les navires en construction, dans quatre ou cinq ans. Le Japon aura alors six cuirassés de première classe, au sens actuel de ce mot, et neuf de deuxième classe, quatre croi-

seurs-cuirassés de première classe, et neuf de deuxième classe, un grand nombre de contre-torpilleurs.

Les chefs de l'armée japonaise n'oublient pas que le nombre n'est pas tout et que c'est surtout la valeur de ses soldats qui lui a valu ses victoires. On continue à se préparer avec une ardeur presque fébrile, et les exercices se succèdent sans interruption. Le soldat japonais n'est libre que le mercredi après midi et le dimanche.

Un soin extrême et une longue période sont consacrés à l'instruction individuelle du soldat, faite par petits groupes de six ou huit. On attache une très grande importance aux exercices physiques. En été, tous les jours entre cinq et six heures, les hommes font de la gymnastique sous toutes ses formes : courses, sauts d'obstacles, mouvements aux agrès, etc... Ils se passionnent pour ces exercices qui les amusent, et on arrive ainsi à les dégourdir d'une façon extraordinaire. La topographie est particulièrement en honneur; tous les jours, en été, des sous-officiers, soit isolés, soit par groupes de trois ou quatre, sont occupés à faire le levé à la planchette des routes et sentiers. Ils ont évidemment une carte à fournir comme devoir, sans doute pour un examen leur permettant de passer au grade supérieur. Le chant, déjà très cultivé pendant la guerre, l'est plus que jamais. On l'enseigne d'une façon méthodique. Des officiers composent des chansons patriotiques; un air y est adapté et les hommes sont réunis par groupe de 15 à 20 pour les apprendre, sous la conduite des gradés.

On soigne tout particulièrement l'instruction des armes savantes. Le génie fait fréquemment des manœuvres de grande envergure. On est en train de composer un nouveau manuel pour les opérations de siège, un autre sur les opérations de campagne. Le nouveau manuel doit être mis définitivement en pratique l'année prochaine, « l'expérience de la dernière guerre ayant grandement différencié nos méthodes de celles qui sont employées en Allemagne ». L'éducation morale est restée ce qu'elle était et continue à fournir des hommes toujours prêts à mourir.

On continue d'ailleurs à préparer le soldat dès l'enfance et l'entraînement qui fait régulièrement partie du programme des lycées, fournit à l'armée des conscrits déjà à demi instruits. L'en-

seignement dépasse même le simple exercice du fusil. Il a été annoncé officiellement en juillet 1906 que le « ministère de la Guerre désire assister, de toutes les façons possibles, les élèves des écoles moyennes ou supérieures qui visiteraient en corps la Corée et la Mandchourie. Ils auront le passage gratuit sur les chemins de fer et les navires dépendant du ministère, seront autorisés à séjourner dans les hôtels militaires et on les guidera sur les divers champs de bataille ». Et l'on continue d'envoyer des officiers à l'étranger pour y relever soigneusement tout ce qui, dans les autres armées, mérite d'être imité : on veut une organisation parfaite.

L'officier a pourtant cessé d'être l'idole devant laquelle tout le monde s'incline. Devant des Européens, quand ils ont gagné entièrement sa confiance, le Japonais s'exprime avec une liberté qui étonne, même sur des sujets considérés comme sacrés : la valeur intellectuelle de l'Empereur ou la valeur morale des officiers. Les appréciations que je rapporte ici ont été entendues au cours de nombreuses conversations; je n'en ai jamais relevé de semblables dans les journaux.

On reproche surtout aux officiers leur morgue à l'égard des civils et leur goût de dépenses. Le premier défaut ne devrait pas nous étonner : ils l'auraient reçu en héritage de leurs prédécesseurs directs, les Samuraï; mais le second serait tout nouveau chez ces gens qui jusqu'à présent ont été justement réputés pour la simplicité de leurs mœurs. Ils perdraient en ce moment, dit-on, leur modestie et leur ascétisme. On jalouse les donations en argent assez importantes qui leur ont été faites après la guerre. On dit qu'ils sont devenus passionnés pour le luxe, que beaucoup s'endettent, que le jeu commence à sévir dans les mess, que les plus jeunes sont tapageurs, souvent punis. Ne croirait-on pas entendre la description si souvent faite des mœurs militaires russes? Il serait curieux que le contact avec ses adversaires eût donné au Japonais l'envie de leur prendre les vices qui ont le plus contribué à leurs défaites. Il serait moins extraordinaire que le développement général du bien-être et l'orgueil des victoires remportées amenât une réaction, une détente, dans une classe de la société qu jusqu'à présent était austère.

Il est impossible de vérifier jusqu'à quel degré ces accusa-

tions sont justifiées; mais deux points frappent l'observateur : les militaires forment une classe à part et ils soignent beaucoup plus qu'autrefois leur toilette. On ne peut séjourner longtemps à Tokyo sans remarquer qu'ils fréquentent peu la société civile. Même en dehors du service, dans leurs promenades du dimanche, ils sont généralement réunis par groupes et se mêlent peu aux bourgeois. Affaire de camaraderie, développée par des occupations communes (tous les officiers subalternes prennent à la caserne le repas de midi); mais il y a aussi un certain mépris pour une classe considérée comme inférieure. Entendons-nous; je n'ai jamais été témoin d'un de ces actes d'insolence brutale, si fréquents en Allemagne où ils indignent le peuple. Ce n'est pas le règne du sabre. Les officiers ont une parfaite correction ; mais ils se tiennent à l'écart.

Quant à la manière dont ils portent l'uniforme, elle est frappante pour qui les revoit, après les avoir connus il y a quelques années. L'officier japonais avait autrefois le plus profond mépris pour les questions de toilette. On rencontrait couramment des uniformes sales, déchirés même, allant mal. Actuellement, l'officier est généralement bien habillé, très soigné. J'ai rencontré beaucoup de cavaliers surtout, qui donnaient l'impression de nos plus élégants hussards ; certains portent le corset. Le changement est encore accentué par la modification de la tenue, le nouvel uniforme, adopté après la guerre, étant la copie presque servile de l'uniforme russe.

Cette transformation dans les idées n'est pas seulement due au goût général de luxe qui se développe avec une grande rapidité dans la société japonaise. Il en est ainsi dans tous les pays dont la civilisation se raffine; mais il y a un autre élément spécial au Japon. Autrefois, le costume occidental, porté exceptionnellement, était méprisé[1]. Les mêmes gens qui n'auraient jamais porté un kimono fripé, se montraient dans la rue avec un chapeau bossué ou des souliers percés. A mesure que le port des vêtements européens se généralise, la distinction s'efface et l'on prend l'habitude de leur donner le même soin qu'on a toujours donné aux robes nationales.

1. M. Bellessort a développé cette idée d'une façon pittoresque dans sa *Société japonaise*.

On peut se demander s'il reste assez d'heures pour le travail à l'officier qui consacre une bonne partie de son temps à soigner la raie de ses cheveux et s'il y a assez de hauteur de vues chez celui qui s'absorbe dans des calculs savants pour déterminer la courbe exacte d'une culotte de cheval. L'histoire semble donner raison à l'officier japonais ancien modèle (il en reste encore). Il a toujours eu la victoire et l'on sait le sort qui attendait nos États-Majors si brillants du Second Empire, malgré toute leur bravoure devant le danger.

Chez les soldats, commencent aussi de se révéler des symptômes inquiétants. Les uns disent que la discipline s'est tout à fait relâchée ; d'autres qu'elle est devenue beaucoup trop sévère. Mes observations personnelles me font penser qu'il y a exagération dans les critiques, mais une part de vérité des deux côtés : la discipline serait moins paternelle, mais moins effective, plus sévère par à-coups, l'action de l'officier moins immédiate et continue. Le 16 août 1906, quinze soldats de la 3e compagnie du 13e régiment d'artillerie désertent en corps parce qu'ils sont mécontents des méthodes d'instruction employées par leur nouveau chef. Une compagnie d'infanterie entière (du 59e régiment à Séoul), le 16 juin, se réunit en masse devant le logement de son capitaine pour lui exprimer son mécontentement. Le 8 mars 1907, trente-sept soldats d'un régiment du Hokkaido (Yezo) désertent. Malgré tout, le vieil esprit samuraï n'est pas mort. A la suite du premier des incidents cités, le sergent-major, se considérant comme responsable, s'ouvre le ventre. Un soldat du Hokkaido se suicide (*Japan Times*, 18 septembre 1906), ne pouvant survivre à la honte de n'avoir pas reçu de décoration pendant la guerre. Un autre, en apprenant qu'il a reçu la 7e classe de l'ordre du Faucon d'Or, se prosterne dans la direction de l'Est pour exprimer sa gratitude à l'Empereur, mais sa joie est si forte qu'il meurt sur le coup. Un soldat de la division de Hiroshima se suicide, parce que, à une inspection générale, son sac n'était pas en ordre et que cette négligence a valu des reproches au capitaine, et déshonoré la compagnie. Le 13 mai, le lieutenant Terada, du 14e régiment d'artillerie, se coupe la gorge parce qu'il n'a reçu que la 6e classe de l'ordre du Soleil Levant, au lieu du Faucon d'Or qu'il espérait. Les huit officiers du *Kinshu Maru*, qui

s'étaient rendus dans des conditions où toute résistance était impossible, ont été chassés de l'armée.

Les reproches que l'on adresse à l'armée dans certains milieux semblent provenir d'une véritable hostilité qui leur donne un caractère d'injustice. Cette hostilité est due en grande partie au développement récent des idées pacifistes. En février 1907, la « Société Japonaise de la paix » a tenu un grand meeting et adressé aux journaux une longue communication dont j'extrais les passages les plus frappants :

De même que l'amour de la paix a grandi en Europe après les guerres de Napoléon, de même a pris naissance au Japon, depuis la dernière guerre, une véritable passion pour la paix qui a trouvé son expression dans la formation de notre Société. Plusieurs forces se sont combinées pour créer ce mouvement : les terribles souffrances subies pendant la guerre, le goût croissant des affaires et le vif désir de développer le commerce et l'industrie, l'influence du mouvement pacifiste international et des organisatisns européennes qui sont à l'œuvre pour le faire progresser, le travail patient et persévérant des amis de la paix qui, pendant la guerre même, préparaient la campagne pacifiste à entamer au moment favorable, le désir des gouvernants et du peuple de montrer au monde que le Japon n'est pas un fauteur de troubles constamment à la recherche de nouvelles querelles....

Tout récemment la plus influente revue, le *Taiyo*, publiait deux vigoureux articles pacifistes de M. Anezaki, professeur à l'Université. « Notre réunion d'inauguration, le 24 novembre 1906, a eu un succès éclatant, elle a reçu un accueil flatteur non seulement de la presse, mais de nombreux personnages influents. » Le 18 mai 1907, sixième anniversaire de l'ouverture de la première conférence de la Haye, fut choisi sous le nom de *Jour de la Haye* pour une grande manifestation et la société en profita pour publier le premier numéro d'une revue mensuelle, intitulée *La Paix*.

Chose nouvelle au Japon : le service militaire commence à être considéré comme une véritable corvée ; le ministre de l'Instruction publique a constaté avec regret, à une réunion générale des Chefs de l'Enseignement, le 13 mai, que « maintenant il y a de nombreux jeunes gens qui cherchent à se soustraire à la conscription ».

De cette évolution résulte la formation naissante d'un véritable antimilitarisme : rivalité entre les autorités civiles et militaires[1], jalousie pour ces vainqueurs qui reviennent couverts de lauriers et en paraissent trop fiers, réaction consécutive aux souffrances subies, etc... La grande université libre, Keiogijiku, dont j'ai déjà parlé, est pénétrée, m'a-t-on affirmé, d'un esprit franchement antimilitariste. Toutes ces causes expliquent quelque exagération dans les reproches. Il faut cependant qu'ils contiennent une part de vérité, puisque le ministre de la Guerre crut devoir adresser à l'Armée, en août 1906, un message la mettant en garde contre certains maux : « Rappelez-vous qu'il est essentiel pour les hommes de guerre de mener une vie de simplicité et d'éviter la tendance au luxe et à l'extravagance... Pendant cette longue guerre où les hommes ont été constamment entre la vie et la mort, il y a eu une tension nerveuse qui est suivie maintenant d'une réaction, et ce n'est pas sans aucun fondement que l'on peut craindre qu'ils ne négligent leurs devoirs et ne perdent l'empire sur eux-mêmes. »

CAPITAINE V.

1. « Six nouvelles divisions ayant été crées, on va construire des casernes en de nouveaux endroits. La population pourrait entretenir certains soupçons sur la conduite de l'armée et il pourrait en résulter des malentendus entre les autorités civiles et militaires des départements. *De nombreux cas de ce genre se produisirent* après la guerre sino-japonaise. J'espère que vous ferez de votre mieux pour éviter le retour de pareils faits et amener des relations plus cordiales entre l'armée et le peuple. » (Allocution du ministre de la Guerre aux gouverneurs des départements, réunis en conférence à Tokyo le 19 avril 1907).

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages.
***	Député d'Arrondissement	5
ANATOLE FRANCE	La Chemise (2e partie)	25
Cte LÉONCE ABEILLE	Ports militaires : Lorient et Rochefort	52
JEAN MONVAL	Catulle Mendès et François Coppée	73
MATHILDE SERAO	Vive la Vie! (3e partie)	87
PHILIPPE MILLET	Dans les Houillères de l'Illinois	145
JUDITH GAUTIER	Le Collier des Jours. Troisième Rang. — III	167
CH. DE CALONNE	Soucis d'Intendant (fin)	185
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Accord franco-allemand	200

LIVRAISON DU 15 MARS

***	A Casablanca. — I	225
MATHILDE SERAO	Vive la Vie! (4e partie)	252
F. DE LAMENNAIS	Lettres à Madame Clément	321
HENRY VAN DYKE	Edgar Allan Poe	349
LOUIS RÉAU	Les Musées de Berlin	364
ALBERT THOMAS	Le Miroir de l'Heure	389
JACQUES RICHET	Le Vin, Richesse nationale	401
MARC LE GOUPILS	La Cate	412
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — La Serbie et l'Europe	425

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages.
EUGÈNE MONTFORT	La Chanson de Naples (*Ire partie*)	449
***	A Casablanca. — II	483
AUGUSTE JARDÉ	Prième	513
E. GIRARDAULT	Autobus parisiens	533
JUDITH GAUTIER	Le Collier des Jours. Troisième Rang. — IV	555
ANDRÉ TIBAL	Une troupe allemande à Paris	575
XXX Cte LÉONCE ABEILLE	Ports militaires : Lorient et Rochefort	582
MATHILDE SERAO	Vive la Vie! (*fin*)	605
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Carte d'Europe	657

LIVRAISON DU 15 AVRIL

ALBERT THOMAS	Par un beau Soir	673
LOUIS DELZONS	Les Mascran (*Ire partie*)	688
LOUIS HOULLEVIGUE	La Télégraphie sans Fil	735
JUDITH GAUTIER	Le Collier des Jours. Troisième Rang. — V	757
EUGÈNE MONTFORT	La Chanson de Naples (*2e partie*)	779
***	A Casablanca (*fin*)	814
LOUIS BATIFFOL	L'Origine du Château de Versailles	841
CAPITAINE V	Le Japon après la Guerre	870

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
APR 29 1909

16e Année. N° 8. 15 Avril 1909.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Albert Thomas . . .	*Par un beau Soir.*	673
Louis Delzons. . . .	*Les Mascran* [1 A] (1re partie).	688
Louis Houllevigue .	*La Télégraphie sans Fil.*	735
Judith Gautier. . . .	*Le Collier des Jours. — Troisième Rang* [1 B]. — V.	757
Eugène Montfort . .	*La Chanson de Naples* [1 C] (2e partie).	779
★ ★ ★	*A Casablanca* (fin).	814
Louis Batiffol. . . .	*L'Origine du Château de Versailles.*	841
Capitaine V.	*Le Japon après la Guerre.*	870

1. *Published April fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* (A) Calmann-Lévy, (B) Judith Gautier, (C) Eugène Montfort.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1909

LIVRES NOUVEAUX

LE MARIAGE DE MADEMOISELLE GIMEL DACTYLOGRAPHE,

par **René Bazin**.

Des cinq nouvelles que M. René Bazin a réunies en ce volume, les trois premières sont inédites en volume. Les deux autres ont fait partie d'un livre, *Humble Amour*, aujourd'hui retiré de la librairie, parce qu'il contenait une première version de *Donatienne*. M. René Bazin a été bien inspiré de nous rendre ces deux nouvelles qui sont charmantes : elles ajoutent encore à l'attrait de ce volume, l'un des plus délicats et des plus pénétrants qu'il nous ait donnés jusqu'ici. La nouvelle capitale, celle qui donne son titre au recueil, *le Mariage de mademoiselle Gimel dactylographe*, est un petit chef-d'œuvre d'observation et d'émotion : elle est d'ailleurs presque un roman, puisque, à elle seule, elle prend la moitié de ces pages.

THÉATRE DE LA RÉVOLUTION,

par **Romain Rolland**.

Après avoir expliqué dans sa préface que ces trois drames, *le 14 juillet*, *Danton* et *les Loups*, devaient faire partie d'une série d'une dizaine de drames, M. Romain Rolland nous en définit exactement la portée : « Mon effort, en les écrivant, a été de dégager autant que possible l'action de toute intrigue romanesque qui l'encombre et la rapetisse. J'ai cherché à mettre en pleine lumière les grands intérêts politiques et sociaux pour lesquels l'humanité lutte depuis un siècle. » Ces trois drames eurent des admirateurs fervents lorsqu'ils furent représentés à la Renaissance-Gémier, au Nouveau-Théâtre et à l'Œuvre. Ils en auront plus encore en volume : on saisira mieux à la lecture les intentions profondes de l'auteur, en même temps que l'on goûtera mieux la force de son érudition et la vigueur de son talent.

LES ACCAPAREURS,

par **Hugues Lapaire**.

Romancier solide, écrivain sobre et toujours savoureux, M. Hugues Lapaire s'est fait une place à part, au premier rang de ceux qui étudient les mœurs provinciales. Il voit net et loin et son style frappe fortement les lecteurs. Après *le Fardeau* et *l'Épervier*, ce nouveau roman finira d'imposer l'auteur à l'attention. Le grand public ne peut manquer de reconnaître ce que les lettrés ont bien vu tout de suite : c'est que M. Hugues Lapaire, avec son réalisme puissant, mais jamais vulgaire ni brutal, est tout simplement en train de nous donner de véritables documents sur l'existence en province de nos jours. Documents intéressants comme la vie même, plus intéressants même, car l'auteur dirige nos regards sur des types et éclaire pour nous des situations qui auraient peut-être échappé à notre observation distraite, et qui valaient d'être pris sur le vif.

CHRONIQUE DU CADET DE COUTRAS,

par **Abel Hermant**.

La si amusante et profonde série des « Mémoires pour servir à l'histoire de la société », riche déjà du Vicomte de Courpière, s'enrichit aujourd'hui d'un nouveau type, le Cadet de Coutras, non moins originalement choisi et observé que son aîné. Et il faut se réjouir que cette chronique doive avoir une suite : le second volume ne tardera pas à suivre le premier. Le talent de M. Abel Hermant semble grandir d'œuvre en œuvre : il devient à la fois plus simple et plus subtil, plus alerte et plus pénétrant. C'est un délice que des pages comme celles-là, où tout est dit avec une grâce et un tact surprenants.

LES HEURES CLAIRES,

par **Emile Verhaeren**.

Dans l'œuvre de Verhaeren, ces *Heures claires* suivies des *Heures d'Après-midi* resteront comme un livre de récréations. Mais ce sont là récréations de grand poète. Ces intimités au grand air, sous les arbres ou à la table de travail, d'où l'on voit toujours frissonner le jardin, sont ensoleillées et joyeuses. Pas ou presque pas de tristesse : l'homme qui nous raconte son bonheur et son amour est un homme assez sûr de lui pour être sûr des autres; l'inquiétude n'habite point son âme. Il goûte pleinement, d'une âme ardente et saine, les plaisirs simples de la vie et de l'amour. On se sent meilleur, quand on lit de tels vers.

LA VIE AMOUREUSE DE STENDHAL,

par **Jean Mélia**.

Nous avons eu l'occasion de signaler naguère un petit volume de M. Jean Mélia intitulé *Stendhal et les Femmes* : il y avait dans ce livre de très curieux documents, présentés à dessein d'une façon un peu sèche. M. Jean Mélia a remis en œuvre ces anciens matériaux pour écrire cette étude qui sera le premier volume d'une série de trois. Le public, autant que les lettrés, s'intéressera passionnément à ces pages précises et amusantes. On a vraiment l'illusion d'assister aux amours de Stendhal, à ses victoires et conquêtes, parfois aussi à ses défaites. De tels volumes sont aussi attrayants que des romans, et ils ont l'avantage de nous conter des histoires vraies.

L'AMPHORE,

par **Jean Segrestaa**.

Il suffit d'ouvrir, au hasard, ce volume pour être certain qu'il est d'un vrai poète : les rythmes et les rimes sont d'une remarquable sûreté; la langue est solide, pleine, harmonieuse. Et le choix des sujets prouve une connaissance minutieuse des poètes antiques et particulièrement des lyriques éoliens et doriens. L'auteur de l'*Amphore* nous donnera certainement — il nous le doit — des poèmes modernes.

PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME. PARIS

VIN DE G. SÉGUIN
TONIQUE. RECONSTITUANT. FEBRIFUGE
Phcie SEGUIN 165 R. St HONORE PARIS

LES CAPSULES D'APIOL DES Drs JORET & HOMOLLE
PRÉVIENNENT LES MALAISES PÉRIODIQUES des DAMES & des JEUNES FILLES
Le Flacon: 4f50 franco. - Phie SEGUIN, 165, R. St-Honoré, Paris

EAU DE LECHELLE
Arrête les PERTES, CRACHEMENTS de SANG, HEMORRHAGIES INTESTINALES, DYSSENTERIES, etc. — Flacon 5 fr. Franco.
PARIS - Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré.

A. DE LUZE & FILS
88, Quai des Chartrons, 88
BORDEAUX

VINS
et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 44, rue de la Bourse.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 131, avenue des Arts.

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

PRINCIA SAVON * PARFUM * EAU de TOILETTE * POUDRE de RI
VIOLET, Parfumeur
29, Boulevard des Italiens, 29, PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Facultés données aux voyageurs pour se rendre sur l'une des Plages de Bretagne desservies par le réseau d'Orléans

1° BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS. Ces billets de toutes classes, valables 33 jours, avec faculté de prolongation moyennant supplément, sont délivrés du jeudi qui précède la fête des Rameaux au 31 octobre à toutes les stations du réseau d'Orléans pour les stations suivantes :

Saint-Nazaire, Pornichet, Escoublac-la-Baule, Le Pouliguen, Batz, Le Croisic, Guérande, Quiberon, Saint-Pierre-Quiberon, Plouharnel-Carnac, Vannes, Lorient, Quimperlé, Concarneau, Quimper, Pont-l'Abbé, Douarnenez et Châteaulin.

Réduction de 20 à 40 0/0 suivant la classe et le parcours.

2° BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS DE FAMILLE, EN 1re, 2e ET 3e CLASSES, délivrés, aux familles d'au moins trois personnes, de toute station du réseau à toute station du réseau située à 60 kilomètres au moins du point de départ.

a) SAISON DE PRINTEMPS, du jeudi qui précède la fête des Rameaux au 25 juin. Validité : 33 jours, 2 prolongations facultatives de 15 jours moyennant supplément.

b) SAISON D'ÉTÉ, du 25 juin au 1er octobre. Validité : jusqu'au 5 novembre.

Réduction des aller et retour pour les trois premières personnes, de 50 0/0 pour la quatrième et 75 0/0 pour la cinquième et les suivantes.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Faculté pour le chef de famille de rentrer isolément à son point de départ. Délivrance à un ou plusieurs membres de la famille de cartes d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

En outre, pour les billets de saison d'été, les membres de la famille au-dessus de trois personnes, ont la faculté d'effectuer isolément leur voyage à l'aller et au retour en acquittant au guichet le prix d'un billet militaire.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

AU SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

BANQUE CANTONALE DE BERNE

(Suisse)

BANQUE D'ÉTAT

CAPITAL : FRANCS, **20 millions** ENTIÈREMENT VERSÉS.

L'État de Berne garantit tous les engagements de la Banque.

Garde et gérance de titres, en dossiers simples ou conjoints; achat et vente de toutes valeurs aux Bourses, suisses et étrangères; comptes courants productifs d'intérêts, nets de commission.

Les valeurs déposées par des étrangers résidant hors de Suisse sont exemptes de tout impôt suisse.

Pour tous renseignements s'adresser à la Banque.

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

Veillez sur votre Santé!
Ayez toujours un Flacon de
Ricqlès
CONTRE :
Maux de Tête de Cœur, d'Estomac. C'est aussi le Dentifrice le plus économique.
EXIGEZ DU RICQLÈS
EN VENTE PARTOUT

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

FÊTES DE PAQUES
et Fêtes de la Béatification de Jeanne d'Arc à Rome

A cette occasion la Compagnie délivrera, du *28 Mars au 16 Avril 1909*, au départ de toutes les gares de son réseau, des billets d'aller et retour spéciaux pour **Rome** à prix très réduits.

La durée de validité de ces billets sera de 30 jours (dimanches et fêtes compris) sans faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. ; trois arrêts au choix en Italie, tant à l'aller qu'au retour.

PRIX AU DÉPART DE PARIS :

1re cl. **166 fr. 75** ; 2e cl. **115 fr. 65** ; cl. **75 fr. 70** 3e.

(*Viâ* Dijon, Mâcon, Modane).

Société Anonyme des Anciens Établissements

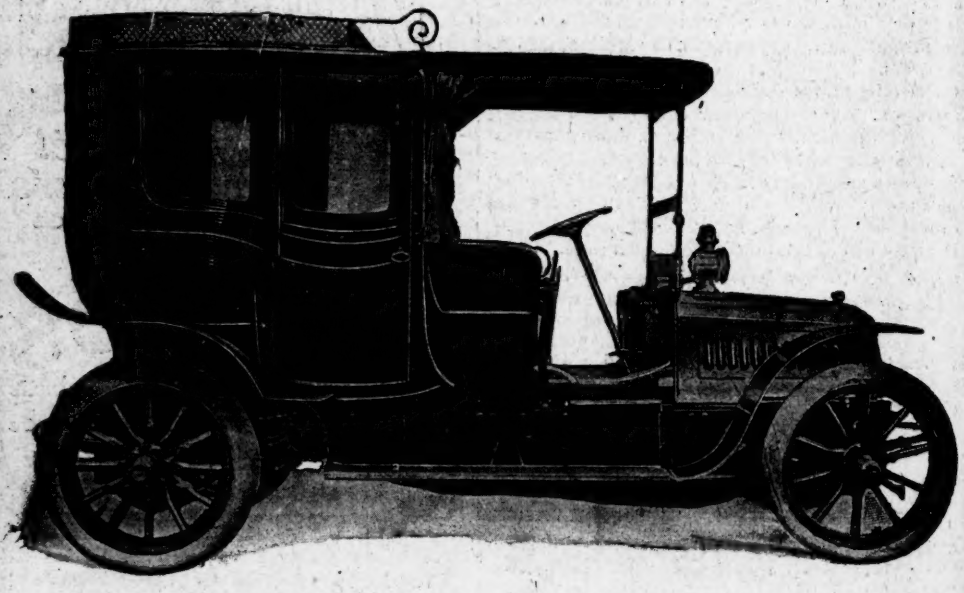
PANHARD & LEVASSOR

AU CAPITAL DE 5.000.000

19, Avenue d'Ivry - PARIS

Exposition Universelle de Bruxelles 1897 : GRAND PRIX

Expositions Universelles de Paris 1889-1900 :
HORS CONCOURS - MEMBRE DU JURY



Voitures automobiles

Camions

Voitures de livraison

Moteurs

Canots.

Envoi Franco du Catalogue illustré.

Étude de Me Henri BAUDOIN, Commissaire-Priseur à Paris, 10, rue de la Grange-Batelière
SUCCESSEUR DE Me PAUL CHEVALLIER

COLLECTION SCHEIKEVITCH

TABLEAUX ANCIENS

AQUARELLE,
DESSINS, PASTELS, GOUACHES

PAR

Van Balen, Berghem, Both, Bril, Dusart, Ch. Eisen
Franck, A. Van Gelder, Van Goyen
Heemskerk, P. de Laar, Mallet, Van Mieris
Mignon, Pœlenburg
Ribera, Rottenhamer, Savery, Steenwick, Torenvliet
Le Valentin, Verschuring
Martin de Vos, Weenix, Van der Werf, etc.

MARBRES

VENTE, par suite de décès
Hôtel Drouot, Salle No 1
Le Samedi 24 Avril 1909, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR :
Me Henri BAUDOIN, Sr de Me Paul CHEVALLIER
10, Rue de la Grange-Batelière

EXPERTS :
M. JULES FÉRAL, 7, rue Saint-Georges | M. RENÉ MOROT, 9, Rue Command.-Marchand

EXPOSITION PUBLIQUE : Le Vendredi 23 Avril 1909, de 2 heures à 6 heures.

TABLEAUX ANCIENS

PAR

J. Breughel, Cranach, Van Dael, David
Garneray, Guardi
Baron Guérin. Le Chevallier, Lély, Lépicié, Longhi
Le Maître des Demi-Figures
W. Miéris, Peter Neefs, E. Van der Neer
A. Van Ostade, Schilly
Schoevaerdts, Teniers, P. Van Dyck, etc., etc.

AQUARELLE,
DESSINS, MINIATURES, GOUACHE

Provenant en partie
de la Collection Victor GAY

VENTE Hôtel Drouot, Salle No 6
Le Vendredi 23 Avril 1909, à 2 h. 1/2

Me Henri BAUDOIN, Comm.-pris., Sr de Me P. CHEVALLIER, 10, Rue de la Grange-Batelière | M. JULES FÉRAL, expert, 7, rue Saint-Georges, Paris

EXPOSITIONS :
Particulière, le Mercredi 21 Avril 1909 de 2 h. à 6 heures
Publique, le Jeudi 22 Avril 1909.

VENTE après décès de M. H.-E. PERRIN

OBJETS D'ART
et d'Ameublement

Porcelaines de Chine et de Saxe
Objets variés
BRONZES & PENDULES
Mobilier de Salon en ancienne Tapisserie
SIÈGES et MEUBLES
des XVIIe, XVIIIe siècles et autres

GRAVURES ANCIENNES

TABLEAUX, DESSINS, AQUARELLES
principalement de l'École Française du XVIIIe siècle

Hôtel Drouot, Salle No 1
Les Mercredi 21 et Jeudi 22 Avril 1909, à 2 heures.

COMMISSAIRE-PRISEUR :
Me Henri BAUDOIN, successeur de Me P. CHEVALLIER
10, rue de la Grange-Batelière.

EXPERTS :
Pour les Objets d'Art : MM. MANNHEIM, 7, rue St-Georges.
Pour les Gravures et Dessins :
M. A. DANLOS, 15, quai Voltaire. | MM. Jules FÉRAL, 7, rue St-Georges.

EXPOSITION PARTICULIÈRE : le Lundi 19 Avril 1909, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.
EXPOSITION PUBLIQUE : Le Mardi 20 Avril 1909, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

Deux Importants

COLLIERS DE PERLES

VENTE par suite de décès
Hôtel Drouot, Salles 9 et 10
Le Mardi 27 Avril 1909, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me Henri BAUDOIN, Sr de Me Paul CHEVALLIER
10, Rue de la Grange-Batelière

EXPERT :
MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges | M. G. FALKENBERG, 6, rue Lafayette

EXPOSITIONS :
Particulière, le Dimanche 25 Avril
Publique, le Lundi 26 Avril.
de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.
Entrée par la rue de la Grange-Batelière.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
DE PARIS

Société anonyme au capital de 150 millions de francs

AUGMENTATION DU CAPITAL

Émission de 100.000 Actions nouvelles

au Prix de 650 Francs

PAYABLES { Fr. 275 » en souscrivant; » 125 » le 30 juin 1909; » 125 » le 30 septembre 1909; » 125 » le 31 décembre 1909. } Avec faculté de libération intégrale à la répartition

Droit de préférence irréductible réservé aux propriétaires des 300.000 actions actuellement existantes à raison de une action nouvelle pour trois.

Les demandes des actionnaires pour un nombre supérieur au tiers de leurs actions anciennes seront sujettes à réduction, s'il y a lieu.

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES

jusqu'au Jeudi 22 Avril 1909

au COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

ET DANS TOUTES SES AGENCES

Notice publiée au *Bulletin annexe du Journal Officiel* du 5 avril 1909.

Service rapide bi-hebdomadaire

ENTRE

LONDRES BALE ET LA SUISSE

par REIMS et BELFORT

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est à l'honneur d'informer les voyageurs qu'elle a mis en circulation, deux fois par semaine, depuis le 2 avril, les trains express temporaires qui, pendant l'Été, assurent le second service rapide entre Londres et Bâle, viâ Laon-Reims-Chaumont-Belfort.

Départ de Londres :
Les Mardis et Vendredis à 9 h. du soir.
Arrivée à Bâle :
Les Mercredis et Samedis à Midi 48.
Départ de Bâle :
Les Mercredis et Samedis à 9 h. 40 du matin
Arrivée à Londres :
Les Mercredis et Samedis à 10 h. 45 du soir.

Ces trains correspondent à Bâle, avec les express de ou pour Zurich et l'Engadine, Berne, Lucerne et le Gothard, Milan et l'Italie.

Durée du trajet de Londres à Zurick et à Lucerne : 17 h. 1/2 ; de Londres à Milan : 24 h.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré.*

Téléphone : 516-20

PROPté 2 Paris, r. Beudant, 13. Cont. 700m. Rev. br. 11.600 f. M. à p. **140.000** f. A adj. s. 1 ench. Ch. n., 20 avril 1909. Me SALLE, not., 154, boulevard Haussmann.

VERSAILLES A adj. en 3 lots, en l'ét. de Me HAIZET, not. à Versailles, pl. Hoche, 5; le 8 mai 1909, à 2 heures **4 MAISONS DE RAPPORT** r. de la Paroisse, 66. Rev. 10.475 f. 80. M. à p. **110.000** f.; — r. de la Paroisse, 68 et r. Ducis, 9. Rev. 8.268 f. 60. M. à p. **90.000** f.; — r. des Deux Portes, 11, 13 et 15. Revenu 4.505. Mise à prix : **20.000** francs.

VENTE AU PALAIS, le 21 avril 1909, à deux heures : PROPRIETE A PARIS

10, RUE DES GRAVILLIERS

Contenance environ : 435 mètres. Revenu brut environ : **23.750** francs. MISE à PRIX : **200.000** francs.

S'adresser à Mes CHEVET, JOHANET, avoués à Paris ; COTELLE, MOREL D'ARLEUX, notaires à Paris.

VENTE AU PALAIS, le 24 avril 1909, à 2 heures

1° IMMEUBLE à PARIS

106, RUE D'ALLEMAGNE

Contenance environ : 105 mètres 30. Revenu environ : **4.379** francs. MISE à PRIX : **35.000** francs.

2° IMMEUBLE à PARIS **5, CITE GRISET** Contenance 531 mètres 75 environ. Revenu environ : **7.693** francs. MISE à PRIX : **40.000** francs.

S'adresser : Mes Victor TRICOT et THOREL, avoués ; W. BAZIN et G. AUBRON, notaires, à Paris.

Adjudication en 2 lts, ét. BRAULT, not., Neuilly, 26 avril, 2 h., MAISON à Paris, *21, r. Miromesnil.* Sup.: 420 m. Rev.: **23 310** f. HOTELS à Neuilly-Seine, *28, bd Maillot.* Sie : 1362 m. M. à P. ch. lt : **200.000** f. S'ad. Mes Robin, n., 2, r. 4-7bre. Leroy, n., 9, bd St-Denis et aud. Me BRAULT, d.e.

MAISON à Paris, 21, R. FONDARY. Cont.: 330 m. Rev. br.: **4.465** fr. M. à P.: **48.000** fr. Adj. s. 1 ench. Ch. Not., *27 avril 1909.* Me GRIGNON, not., 26, bd St-Michel.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

(*Suite.*)

VENTE AU PALAIS à Paris, 5 mai 1909, à 2 heures : 1° PROPRIETE à PARIS **87, RUE CLAUDE-DECAEN** et PASSAGE BEAULIEU. Cont. : 1.527 m. env. Rev. brut : **8.881** fr. **80** environ. MISE à PRIX : **90.000** fr. 2° PROPRIETE à PARIS **156, RUE DU TEMPLE** Cont. : 102m50 env. Rev. br. : **5.523** f. env. M. à P. : **50.000** f. 3° **PROPRIÉTÉ AU COLOMBIER** commune de Ferrières-St-Hilaire (Eure). M. à P. : **1.200** fr. S'adr. Mes Ferté et Dallery, av. à Paris ; Leclerc, not. Charenton.

Mon *de rapport* à Paris **R. des VINAIGRIERS** 49. Cce : 877m. R. b. **31.870** f. MISE à PRIX : **360.000** fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not., *11 mai 1909*. S'ad. Me Huguenot, not., 50, r. La Boëtie,

---

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 5 mai 1909, à 2 heures : 1° **PROPRIÉTÉ A LA BAULE** (Loire-Inférieure). avec Villa dite "DES HIRONDELLES", jardin et bois. Cont. : 2.530 m. c., sise Bd HENNECART. M. à P. : **35.000** f. 2° **TERRAIN** d'une contenance d'env. 1.839 m. c. sise MEME BOULEVARD. MISE à PRIX : **20.000** fr. — S'adresser à Me Fernand Bertin, avoué, 18, rue Duphot et à Me Laverne, notaire à Paris.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 1er mai 1909, à 2 heures : 1° IMMEUBLE à PARIS **32, RUE D'HAUTPOUL** 119 et 121, **RUE MANIN** et fonds de commerce y exploité de fabrication des encres "**N. ANTOINE et FILS**" et cirage "**DANIEL**". MISE à PRIX : **800.000** francs. 2° **MAISON, 107, RUE MANIN** Contenance environ : 275 mètres. Revenu net : environ **11.790** francs. MISE à PRIX : **150.000** francs. 3° **MAISON, 109, RUE MANIN** Contenance environ : 473 mètres. Revenu net, environ : **18.802** francs. MISE à PRIX : **300.000** francs. 4° IMMEUBLE **34, RUE D'HAUTPOUL** Contenance environ : 69 mètres. Revenu net environ : **1.243** francs. MISE à PRIX : **15.000** francs. 5° **MAISON, 22 BIS, RUE MANIN** Contenance environ : 385 mètres. Revenu net environ : **14.940** francs. MISE à PRIX : **200.000** francs. 6° IMMEUBLE **IMPASSE DES MARAIS** 7 et 9. Contenance environ : 809 mètres. Revenu net environ : **14.955** francs. MISE à PRIX : **125.000** francs. 7° **PROPRIÉTÉ A PUTEAUX** **35, rue de Paris.** Contenance environ : 2.593 mètres. Revenu net environ : **2.488** francs. MISE à PRIX : **35.000** francs. — S'adresser à MMes Victor Tricot et Pineau, avoués à Paris et à Me Panhard, notaire à Paris.

SCEAUX MAISON, 8, r. Bertron. Cont. 1.000 m. Rev. br. : **1.800** f. M. à P. : **20.000** f. Adj. s. 1 ench. Ch. Not., 27 avril. Me Ch. Tollu, not., 70, r. St-Lazare.

VENTE AU PALAIS, le 13 mai 1909, à deux heures : Ient PROPRIETE à Paris, **44, 46** et **48, rue du Dessous-des-Berges.** Cont. : 4.161 m. env. M. à P. : **35.000** fr. IIent TERRAINS, **14 à 26, rue Cantagrel** : 1° Cont. 288 m. 48 c. M. à P. **4.000** fr. ; 2° Cont. 232 m. 35 c. M. à P. **3.000** fr. ; 3° Cont. 163 m. 56 c. M. à P. **2.000** fr. ; 4° Cont. 228 m. 03 c. M. à P. **3.000** fr. ; 5° Cont. 139 m. 22 c. M. à P. **1.500** fr. ; 6° TERRAIN, **rue Cantagrel**, avec promesse de vente. Cont. 2.052 m. 45 c. M. à P. : **20.000** fr. S'adresser à Me Lebocq, avoué.

VENTE au Palais, le 28 avril 1909 **MAISON A VINCENNES** 23, av. de la République. Rev. br. : **3.650** f. M. à P. : **20.000** f. **MAISONS A PARIS** 81, rue Saint-Antoine et 44, rue Saint-Paul. Revenu brut : **7.800** fr. MISE à PRIX : **50.000** fr. S'ad. à Mes Rondest, Emile Roche, et Bénech, avoués, et Me Blanchet, notaire.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 5 mai 1909, à 2 heures : 1° **MAISON** à Paris, rue **D'AUBERVILLIERS, N° 44** MISE A PRIX : **110.000** francs. 2° **MAISON** à Paris **RUE PAUL-BERT, N° 3** MISE à PRIX : **90.000** francs. 3° **Immeuble à Paris**, Passage **NOTRE-DAME-DE-LA-CROIX, 7** MISE à PRIX : **30.000** francs. 4° **IMMEUBLE A CLICHY** Rue ACHILLE-ADAM, 7. MISE à PRIX : **90.000** francs. — S'adresser à Me Alfred Lécer, avoué, 4, faubourg Montmartre et à Me Roger Bertin, avoué.

VENTE le 22 avril 1909, à 2 heures, étude de Me Salle, notaire à Paris, 154, boulevard Haussmann : FONDS DE COMMERCE DE **FABRICANT DE MAROQUINERIE** à Paris, rue Saint-Maur, 140. MISE à PRIX : **12.000** francs. — S'adresser à Mes Salle, notaire ; Marais, Gieules, avoués à Paris.

VENTE AU PALAIS, le 5 mai 1909, à 2 h. : 1° **Propriété à Asnières**, 5, rue Daniel. Cont. : 442 m. 12 env. Rev. br. : **700** fr. M. à P. : **5.000** fr. 2° **Propriété à Clichy**, 30, rue de Paris. Cont. : 329 m. 55 env. Rev. br. : **5.345** fr. M. à P. : **40.000** fr. 3° **Maison à Limours** (S.-et-O.) lieu dit "La Basse-Cour". M. à P. : **1.000** fr. 4° **Terrain** de 656 m. à **Malakoff**, rue Hoche. M. à P. : **500** fr. 5° **Nue-Propriété** de 4 ares 27 cent. de terre à **Châtillon** s/Bagneux, lieu dit "les Bas-Savards". M. à P. : **100** fr. — S'adresser à Mes Beaugé, avoué à Paris, 6, rue de Trévise ; Gairaud, Milhaud et Vallet, avoués ; Taupin, not. à Clichy ; Renaudin, not. à Sceaux.

VOYAGES EN ESPAGNE
A PRIX RÉDUITS

Il est délivré, pendant toute l'année, par le *Bureau Commun des Compagnies de chemins de fer espagnols*, 20, rue Chauchat, à Paris, et par les principales Agences de voyage :

1° Des *Billets circulaires à itinéraires fixes*, comportant l'entrée en Espagne par Irun et la sortie d'Espagne par Port-Bou ou vice versa.

2° Des *Billets à itinéraire tracé à l'avance par le voyageur* sur une formule fournie gratuitement sur sa demande (minimum de perception : 1.500 kilomètres, 124 fr. 30 en 1re; 93 fr. 50 en 2e; 56 fr. 10 en 3e.

3° Des *Carnets kilométriques individuels* pour parcourir 2.000km, 2.600km, 3.200km, 3.800km, 4.400km, 5.000km, 6.000km, 7.000km, 8.000km, 9.000km, 10.000km, 11.000km et 12.000km et *collectifs* (à l'usage des personnes d'une même famille ou des associés et employés d'une même maison de commerce ou entreprise industrielle).

Les carnets de 3.200km, sont valables pour deux personnes;
— — 3.800km, — — — trois —
— — 4.400km, — — — quatre —
— — 5.000km, à 12.000km sont valables pour cinq personnes. A la demande, doit être jointe la photographie des intéressés (dimension $\frac{0^m,10}{0^m,08}$ au maximum, $\frac{0^m,08}{0^m,05}$ au minimum).

Ces billets peuvent être délivrés par les principales *Agences de voyage*, conjointement avec des billets français à itinéraire facultatif, qui jouissent, en ce cas, de l'exemption de la clause du minimum de perception.

Comptoir National d'Escompte de Paris
SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 150.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 28 Février 1909

ACTIF :		PASSIF :	
Caisse et Banque	117.968.528 04	Capital	150.000.000 »
Portefeuille	784.132.774 62	Réserves	20.720.091 85
Reports	69.902.776 10	Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	658.457.927 53
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	72.567.653 92	Comptes Courants créditeurs	419.804.202 61
Comptes courants débiteurs	115.835.747 87	Bons à Échéance fixe	60.350.361 75
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	8.224.930 41	Acceptations	124.813.764 96
Participations financières	7.011.058 58	Comptes d'Ordre et Divers	38.272.802 31
Avances garanties	121.259.572 16		
Comptes débiteurs par Acceptations	127.600.769 91		
Agences hors d'Europe	14.090.846 19		
Comptes d'Ordre et Divers	14.232.949 21		
Immeubles	15.841.544 »		
Acompte « Exercice 1908 »	3.750.000 »		
Fr.	1.472.419.151 01	Fr.	1.472.419.151 01

DÉMÉNAGEMENTS BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE : 259-24
18, Rue Saint-Augustin, PARIS

LA SEULE BICYCLETTE
RÉALISANT UN PROGRÈS
La Paris-Brest
DE LA SOCIÉTÉ "LA FRANÇAISE"
Marque DIAMANT avec le nouveau Pédalier à roulements rationnels
16, Av. de la Grande-Armée - TÉLÉPHONE : 523.58
6bis, Rue du 4-Septembre - TÉLÉPHONE : 304.66

VALS
SAINT-JEAN Maux d'Estomac, Appétit, Digestions
PRÉCIEUSE Foie, Calculs, Bile, Diabète, Goutte.
MARIE Eau de Table, légère, limpide et gazeuse.
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des EAUX, VALS (Ardèche).

PNEU LE GAULOIS
Établis^ts BERGOUGNAN & Cie
USINES A CLERMONT-FERRAND
9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

EN VENTE :
Table décennale de la « Revue de Paris »
(1894-1903)
I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.
II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.
III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.
Prix . . . . . 2 fr. 50
Envoi franco contre mandat ou timbres-poste, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès, — (Pour la barbe, 20 fr. : 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'HIVER A LA COTE-D'AZUR

(Nice, Cannes, Menton, Hyères, Grasse, etc.)

de Paris à la Côte d'Azur en 13 heures par trains extra-rapides de nuit ou de Jour

Billets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes délivrés aux familles d'au-moins trois personnes voyageant ensemble, du **15 Octobre** au **15 Mai**, pour Cassis, La Ciotat, Saint-Cyr-la-Cadière, Bandol, Ollioulles, Sanary, La Seyne-Tamaris-sur-Mer, Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre St-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton, sous condition d'un parcours simple minimum de 150 kilomètres. — **Validité : 33 jours**.

PRIX : ajouter au prix de 4 billets simples pour les deux premières personnes, le prix d'un billet simple pour la 3e personne, la moitié de ce prix pour la 4e et chacune des suivantes.

Faculté de prolongation de une ou plusieurs périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 °/. du prix du billet pour chaque période.

Arrêts facultatifs.

NOTA. — Demander ces billets quatre jours à l'avance à la gare de départ. *Pour renseignements plus complets, voir le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M.*

HIVER 1908-1909

Relations Rapides entre PARIS et l'ESPAGNE

ALLER :

	1re CLASSE	1re, 2e, 3e CL.	1re CLASSE
Départ de Paris	9 h. 10 m.	7 h. 27 s.	9 h. 15 s.
Arrivée à Barcelone (1)	7 h. 53 m.	7 h. 26 s.	
	V. R. Paris-Dijon		*L. S. Paris-Port-Bou.*
	V. R. Lyon-Avignon		

RETOUR :

	1re, 2e, 3e CL.	1re CLASSE	1e, 2e CL.
Départ de Barcelone (1)	5 h.	9 h. 40 m.	6 h. 46 s.
Arrivée à Paris	10 h. 30 m.	7 h. 50 m.	6 h. 10 s.
(1) H. E. O.		*L. S. Cerbère à Paris*	*F. L. de Cerbère à Paris*

Train de luxe " BARCELONE-EXPRESS " (V.-L. R.)

Viâ TARASCON-CETTE

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

Départ de Paris	Mercredi, Samedi	à 7 h. 20 du soir.
Arrivée à Barcelone	Jeudi, Dimanche	à 2 h. 55 du soir (H. E. O.)
Départ de Barcelone	Lundi, Vendredi	à 3 h. 30 du soir (H. E. O.)
Arrivée à Paris	Mardi, Samedi	à 10 h. 40 du matin.

ÉMILE-PAUL, Éditeur, 100, rue du Faubourg Saint-Honoré - PARIS

Vicomte de COURSON

LE DERNIER EFFORT DE LA VENDÉE

1832

d'après des documents inédits

Un volume in-8°. — Prix . . . . . 5 fr.

Comte LOUIS DE BAGLION

PÉROUSE et les BAGLIONI

Étude historique d'après les Chroniqueurs, les Historiens et les Archives

Un volume in-8°, illustré de 26 planches hors texte. — Prix . . . . . 5 fr.

ALFRED FRANKLIN

Le duel de Jarnac et de La Chataîgneraie

d'après une relation officielle et contemporaine

Un volume in-16, tiré à petit nombre. — Prix . . . . . 2 fr. 50

Baron de MÉNEVAL

Ministre Plénipotentiaire

MARIE-LOUISE et la COUR D'AUTRICHE

entre les deux abdications

1814-1815

Un volume in-8°, orné de deux portraits en héliogravure. — Prix . . . . . 5 fr.

ANDRÉ PAVIE

MÉDAILLONS ROMANTIQUES

Lettres inédites de Sainte-Beuve,

David d'Angers, Mme Victor Hugo, Mme Ménessier-Nodier, Paul Foucher, Victor Pavie, etc.

Un volume in-8°. — Prix . . . . . 5 fr.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES

(Viâ Calais ou Boulogne)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens
(VOIE LA PLUS RAPIDE)

Services officiels de la poste
(Viâ Calais)

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE.

TRAINS DE LUXE

Toute l'année :

Nord-Express. — Tous les jours entre Paris (1 h. 50 soir) et Berlin. (A l'aller, ce train est en correspondance à Liège avec l'Ostende-Vienne.)

Le train partant de Paris le Lundi continue sur Varsovie, et ceux partant les Mercredi et Samedi sur Saint-Pétersbourg.

Péninsulaire-Express. — Départ de Londres le Vendredi, et de Calais-Maritime le Samedi à 1 h. 03 matin pour Turin, Alexandrie, Bologne, Brindisi, où il correspond avec le paquebot de la Malle de l'Inde.

Calais-Marseille-Bombay-Express. — Départ de Londres et Calais-Maritime (2 h. 55 soir) le Jeudi pour Marseille, en correspondance avec les paquebots pour l'Égypte et les Indes.

Simplon-Express. — De Londres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) pour Lausanne, Brigue et Milan. (3 fois par semaine en hiver, tous les jours en été.)

L'hiver seulement:

Calais-Méditerranée-Express. — De Londres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir, pour Nice et Vintimille.

Train rapide quotidien. — De Paris Nord (7 h. 32 soir) pour Nice et Vintimille, composé de lits salons et voitures de 1re classe.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

en France et à l'Étranger

avec itinéraire tracé au gré des voyageurs

Délivrance toute l'année de billets permettant d'effectuer un voyage empruntant les réseaux français, les lignes de chemins de fer et les voies navigables des pays européens. Le parcours ne peut être inférieur à 600 kilomètres.

La durée de validité est de 60 jours jusqu'à 2.000 kilomètres, 90 jours de 2.000 à 3.000 kilomètres, et de 120 jours au-dessus.

Librairie Académique. — PERRIN et Cie, Editeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (6e ARR.)

VIENNENT DE PARAITRE :

LIEUTENANT LUCIEN DE CHILLY
Le Premier Ministre Constitutionnel de la Guerre

LA TOUR DU PIN

Les origines de l'armée nouvelle sous la Constituante

Un volume in-8 écu avec portrait . . . . . 5 fr.

ERNEST DIMNET
FIGURES DE MOINES
Les Bénédictins anglais de Douai. — La Trappe. — L'Abbaye Saint-Martin du Canigou. — Une Abbaye au XVIIIe siècle : Liessies en 1720. — Les Moines de Shakespeare. — Lettres de Moines.
Un volume in-16. Prix . . . . . 3 fr. 50

HENRI BOUCHER
SOUVENIRS d'un PARISIEN
DEUXIÈME SÉRIE
1853-1862
Un volume in-16. Prix . . . . . 3 fr. 50

FERNAND NICOLAY
Avocat à la Cour de Paris

Aux « Classes dirigeantes »

Ce que les Pauvres pensent des Riches

Si la grève devenait générale. — Ce que le socialisme ferait de l'ouvrier. — Les retraites ouvrières. Qui les paiera ? — A quoi servent les riches. — Ce que les pauvres pensent des bourgeois. — L'État vaut-il mieux que les patrons ? — Où va l'argent des pauvres. — Pourquoi l'État entrave la bienfaisance. — Revendications légitimes des travailleurs.
Un volume in-16. Prix . . . . . 3 fr. 50

HENRI LAVEDAN
de l'Académie française

BON AN, MAL AN

DEUXIÈME SÉRIE

Un joli volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

DMITRI MEREJKOWSKY
LA RÉSURRECTION des DIEUX
(LÉONARD DE VINCI)
Roman
Un volume in-16, de 500 pages, avec 5 portraits.
Prix . . . . . 3 fr. 50

FRANÇOIS DE WITT-GUIZOT
LES RÉFLEXIONS de MONSIEUR HOULETTE
NOTES SUR L'ÉDUCATION
Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

LÉON THÉVENIN
UN LIBÉRATEUR
Roman
Un volume . . . . . 3 fr. 50

PAUL TANY
LES DEUX ROUTES
Roman
Un volume . . . . . 3 fr. 50

LOUIS LEFEBVRE
LE COUPLE INVINCIBLE
Roman
Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

JEAN SEGRESTAA
L'AMPHORE
Poésies
Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

ARISTIDE BRIAND
LA SÉPARATION
(Tome II)

ALFRED CAPUS
L'OISEAU BLESSÉ
(Pièce)

MICHEL CORDAY
PLAISIRS D'AUTO

GASTON CRONIER
MIEUX VAUT AMOUR...

NICOLETTE HENNIQUE
DU VENT SUR LA PLAINE
(Poésies)

HENRY KISTEMAECKERS
AÉROPOLIS
(Illustré)

VICTOR MARGUERITTE
LE TALION

CHARLES SANGLÉ
NÎTAOUKRÎT

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

JACQUES BARDOUX

Silhouettes d'Outre-Manche

OUVRAGE ORNÉ DE HUIT PORTRAITS

Un volume in-16, broché . . . . . **3** fr. **50**

Dans le nouvel ouvrage de M. Jacques Bardoux, nous retrouvons tous les hommes importants de l'Angleterre politique d'aujourd'hui. Le premier Ministre H.-H. Asquith ; ses collègues, sir Edward Grey, D. Lloyd-George, John Burns, Winston Churchill ; ses adversaires, A.-J. Balfour, J. Chamberlain, lord Cromer sont présentés au lecteur dans des esquisses d'un relief saisissant. Nous les suivons à la barre des Communes et à l'intérieur de leurs foyers. Nous connaissons leurs méthodes et leurs milieux. Nous voyons leurs maisons.

Pour éviter la monotonie, des silhouettes de grandes dames, d'artistes et d'industriels défilent à leur tour. Sans que le lecteur ait d'autre effort à faire qu'à regarder, les caractères de l'Angleterre contemporaine et du tempérament britannique lui apparaissent résumés dans des images agréables à feuilleter.

Ce livre court et rapide, bourré d'anecdotes, illustré de photographies, se lit avec autant d'agrément qu'un roman. Mais c'est un roman singulièrement prenant : toute la vie d'une élite politique et morale passe sous nos yeux !

COLLECTION DES GUIDES JOANNE

LA GRÈCE

Par **GUSTAVE FOUGÈRES**

Ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur adjoint à la Sorbonne

Un volume in-16, avec 23 cartes, 46 plans, 25 illustrations, cartonnage toile. . . . . **15** fr.

Quiconque désire entreprendre un pèlerinage en terre classique trouvera un précieux viatique dans ce nouveau *Guide de Grèce*. L'auteur s'est appliqué en toute conscience et au prix d'un labeur considérable à satisfaire aux desiderata des voyageurs. Un guide de Grèce doit être à la fois le conseiller pratique pour la vie courante du touriste et aussi un livre de vulgarisation scientifique.

De copieux renseignements pratiques, un manuel sommaire d'archéologie classique et byzantine, un vocabulaire français grec-moderne, avec prononciation figurée, des résumés historiques et géographiques, de nombreux plans, cartes et vignettes donnent les notions indispensables pour entrer en contact avec la Grèce antique et la Grèce actuelle.

Il est à souhaiter que le public français, si enclin à s'engouer des guides étrangers, se décide à reconnaître le loyal et méritoire effort qu'on a tenté chez nous pour le servir selon ses goûts et ses besoins.

EN VENTE DANS LA MÊME COLLECTION

LE CAIRE et ses envions. 1 carte — 26 plans — 33 gravures et un Grand Plan du Caire. Un vol. in-16, cart. toile. . . . . **5** fr.

LA CORSE, par Paul Joanne, comprenant *La Corse routière à l'usage des Chaufleurs et des Cyclistes*, par M. A. Courtet. Un volume in-16, avec 9 cartes, 3 plans et 24 profils de route, cart. toile. . . . . **6** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Mariage

de

Mademoiselle Gimel

DACTYLOGRAPHE

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

JULES LAFFORGUE

La Revanche de Paris

ROMAN

Un volume in-18. Pri . . . . . 3 fr. 50

HUGUES LAPAIRE

Les Accapareurs

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

M. BERTHELOT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Science et Morale

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

LIVRES NOUVEAUX

LES PAYSANS DE LA NORMANDIE ORIENTALE,

par **Jules Sion**.

Comment dans le Pays de Caux, dans le Bray, le Vexin normand et la vallée de la Seine, les « populations rurales se sont-elles attachées au sol qui les nourrit? Comment ont-elles conquis leurs champs sur les forêts ou les marécages? Quel est le système de culture qui caractérise ces régions? Le laboureur doit-il compléter par l'industrie domestique le revenu de son domaine? Quelle est la proportion des cultivateurs propriétaires, des fermiers, des journaliers? de la grande ou de la petite exploitation? Quelles sont la densité de la population, sa répartition, sa vitalité? Émigre-t-elle vers les villes, depuis quand et pourquoi? » A toutes ces questions d'économie agraire, M. Sion a répondu en géographe, et son bel ouvrage est digne de prendre rang à côté de *la Picardie* de M. Demangeon, du *Berri* de M. Vacher.

LEÇONS DE LOGIQUE ET DE MORALE,

par **R. Hourticq**.

Voici un excellent manuel, clair, complet et au courant. Le mérite n'est pas mince : trop souvent les professeurs enseignent leur morale, sans trop se soucier de la rajeunir. Disciple de M. Durckheim, l'auteur expose avec un excellent esprit positif comment les questions de morale devraient être traitées, si l'on tenait compte des expériences morales de notre temps.

JOURNAL D'UN SPAHI AU SOUDAN,

par **Gaston Lautour**.

Une pieuse pensée a fait éditer ces pages d'un courageux officier qu'avaient épargné les nègres et les fatigues du Soudan et qui est tombé à Lens, victime de nos luttes sociales. Peu de phrases; des faits. Peu de longues descriptions ni digressions; un journal, très vivant.

LA PRINCESSE DE VENISE,

par **Maxime Formont**.

« Le hasard de ses lectures mit un jour l'auteur en face de documents à peu près inconnus en France : c'étaient des relations détaillées avec le soin le plus minutieux qui lui rendirent vivante et présente la Venise du XVIe siècle tout entière. La vision était d'une telle netteté et d'une telle splendeur qu'il eut aussitôt l'ambition de la fixer dans son livre. » Nous sommes donc bien prévenus par ces quelques lignes de préface : c'est un roman véritablement historique sur Venise, non point une de ces évocations conventionnelles, comme les romantiques nous en ont données. Bien entendu, M. Maxime Formont a inventé la fable et certains personnages; mais, tel qu'il est, son livre reste un document sur les mœurs de l'ancienne Venise, et cette certitude ajoute encore au charme et à l'émotion du récit.

ÉLÉMENTS DE LA THÉORIE DES PROBABILITÉS,

par **Émile Borel**.

« La théorie des Probabilités, qu'on appelle aussi Calcul des Probabilités, est utilisée de plus en plus dans de nombreuses questions de physique, de biologie, de sciences économiques. Ceux qui s'intéressent à ces applications n'ont pas toujours les loisirs d'étudier à fond les théories mathématiques qui se rattachent aux probabilités.... Il est évidemment nécessaire d'avoir réfléchi sur ces méthodes pour pouvoir appliquer avec sûreté les résultats bruts du calcul à des questions concrètes. » Par ces quelques phrases de la préface, on comprend le grand intérêt philosophique qui s'attache aux *Éléments* de M. Borel.

CORRESPONDANCE DE BOSSUET.

MM. Ch. Urbain et E. Levesque font paraître le premier volume de cette correspondance dans la collection des *Grands Écrivains de la France*. Classées par ordre chronologique, et non plus comme à l'ordinaire en Lettres diverses, Lettres de piété et de direction, puis Lettres relatives à l'affaire du quiétisme; complétées par des inédits; éclairées de notes, notices, portraits, ces lettres, ainsi publiées scientifiquement, prennent une grande valeur documentaire et psychologique.

MORALES ET RELIGIONS,

Précédé d'une forte étude de M. Belot, *Morale et Religion*, ce recueil de conférences comprend : la *Morale juive*, par L. Dorison; *la Morale des Prophètes*, par Ad. Lods; *la Morale et la Religion dans l'Antiquité grecque*, par A. Croiset; *la Morale de l'Évangile*, par W. Monod; *la Morale de Saint Paul*, par E. de Faye; *la Rencontre du christianisme et de l'hellénisme dans l'École d'Alexandrie*, par A. Puech; *la Morale de l'Islam*, par le baron Carra de Vaux; *Luther* par E. Erhardt; *la Morale des Quakers*, par R. Allier; enfin *la Morale japonaise*, par F. Challaye. — Ce recueil sera utile à tous ceux qui se préoccupent d'étudier de manière positive les croyances de l'humanité.

TRADITIONALISME ET DÉMOCRATIE,

par **D. Parodi**.

« Il y a quelque chose de commun à toutes les fractions, par ailleurs si disparates, de ce qu'on peut appeler aujourd'hui le parti de la réaction : c'est un point de vue, une méthode, la méthode positive, réaliste, historique, en politique; ou mieux encore, c'est une négation, — la négation de l'idée, de sa valeur et de son efficace. » Par l'analyse des doctrines ou opinions de MM. Brunetière, P. Bourget, M. Barrès, comme par l'étude des notions d'égalité, de liberté, de démocratie, M. Parodi a très bien su opposer les deux tendances pragmatiste et rationaliste de notre temps.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

Coulommiers. — Imprimerie Paul BRODARD